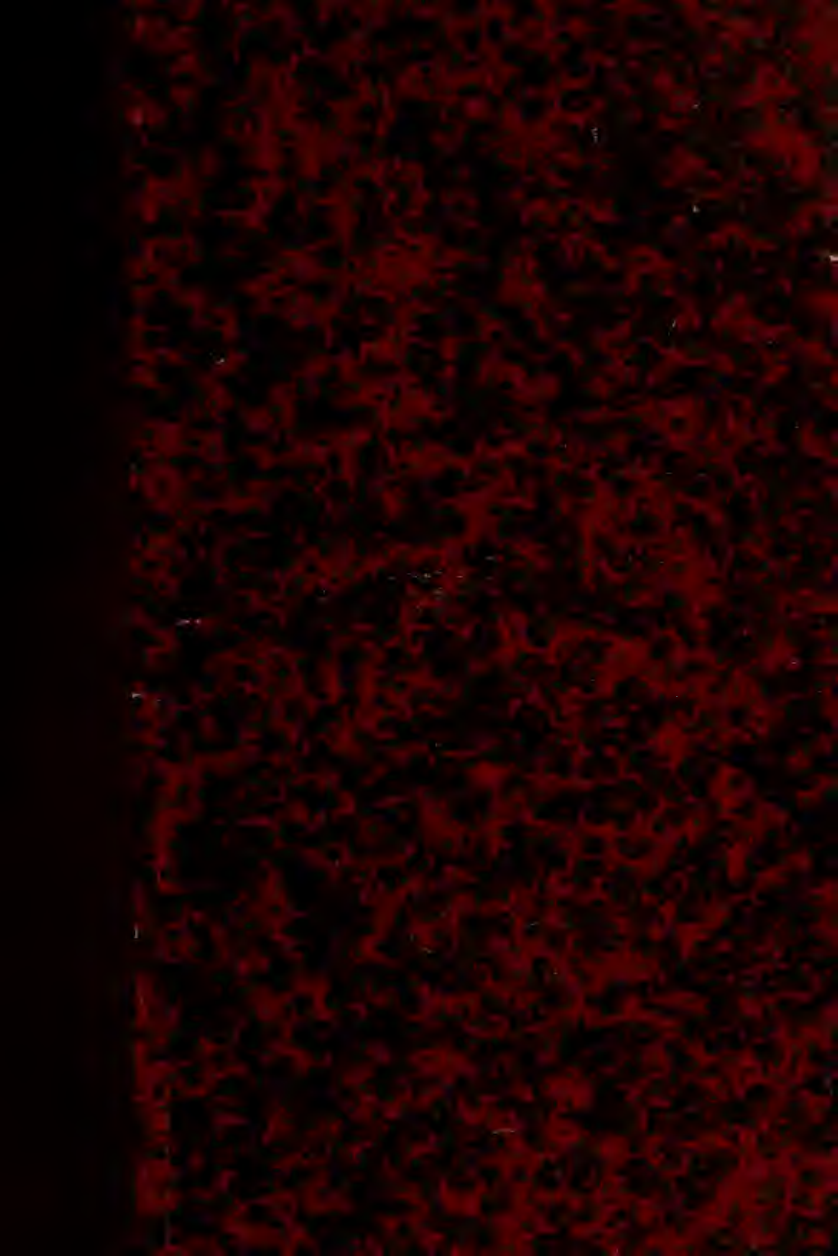
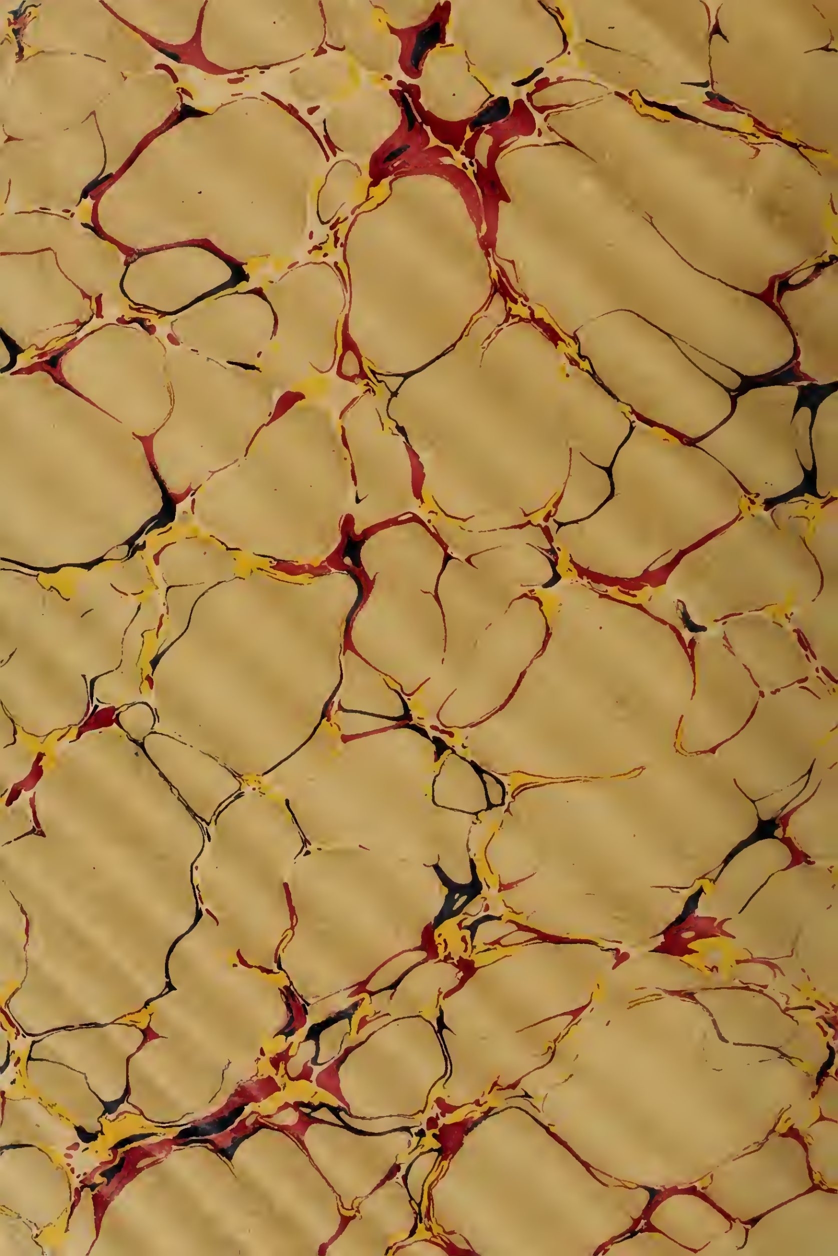
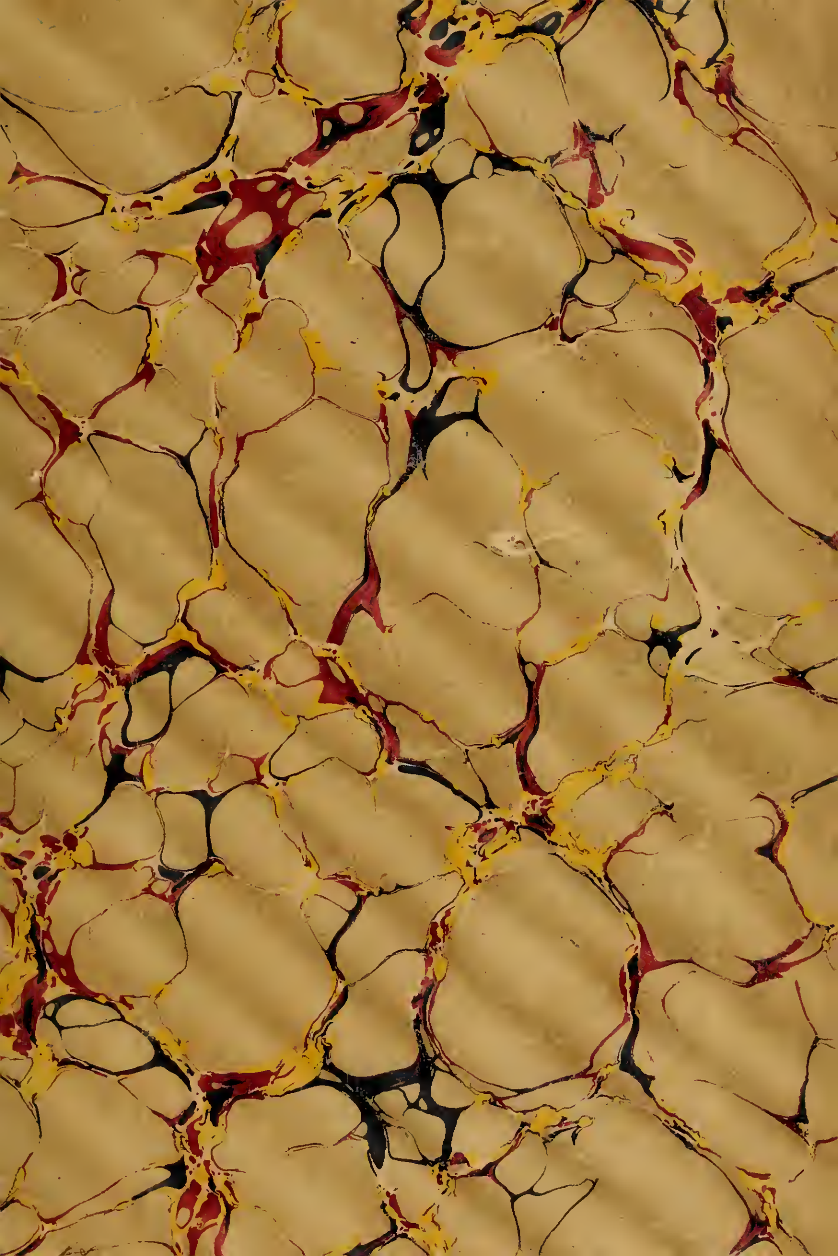






LES DEUX GOSSES

GRAND ROMAN

Par PIERRE DECOURCELLE



Jules ROUFF et Cie, Éditeurs, 14, Cloître Saint-Honoré, PARIS

LES DEUX GOSSES

PREMIÈRE PARTIE

Ce que dure le bonheur !

I

LA PARENTE PAUVRE.

Tanguy, un des gardes-chasse du château de Kerlor, arriva sous la châtaigneraie et regarda dans les quatre allées qui s'y rejoignaient en croix s'il voyait la personne qu'il cherchait.

Il paraissait furieux, et tenait à pleine main un fusil à deux coups qu'il jeta rudement sur le gazon.

— Tu peux venir le réclamer, gredin ! grommela-t-il... Mais il faut pourtant que je trouve M. le comte.

Et, s'engageant dans une sente latérale, il disparut sous bois, faisant craquer les feuilles et les racines sous ses lourdes bottes.

A peine était-il hors de vue qu'un groupe de personnes débouchèrent de l'allée opposée.

Un jeune homme de haute taille, à l'allure fière, et dont les muscles et l'ossature semblaient taillés dans le granit de la vieille terre armoricaine, donnait le bras à sa mère qui marchait assez péniblement. Deux jeunes filles les suivaient, charmantes toutes deux, mais d'un genre de beauté si différent, qu'il était impossible de savoir à laquelle donner la préférence.

L'une incarnait la grâce, la poésie, la fraîcheur des vierges druidiques ; l'autre, par son teint mat, ses yeux de lotus aux reflets bleu-sombre, sa chevelure très brune, évoquait l'idée des filles de ces terres ardentes, situées au delà des mers, et que féconde un soleil plus brûlant et plus vivifiant que le nôtre.

La comtesse de Kerlor dit à son fils :

— Nous allons nous reposer ici, veux-tu, mon cher Georges ?

L'endroit était bien choisi ; c'était une sorte de clairière, entourée de châtaigniers ; en face, la vue s'étendait au large, embrassant le bourg de Kerlor, niché dans une échancrure de falaises, avec ses maisonnettes aux toits d'ardoise, son pavillon de la douane et son sémaphore.

Quelques bicoques, plus vieilles, avaient conservé le chaume agreste.

La petite église romane, restaurée depuis peu, dressait fièrement à l'horizon l'élégante silhouette de son clocher ajouré. A droite, le cimetière

dévalait vers la mer ; ses innombrables croix enchevêtrées semblaient des mâts minuscules émergeant de l'onde, après un naufrage.

La grève abrupte commençait au mur du champ du repos.

Puis, c'était l'Océan infini.

Madame de Kerlor s'était assise ; sa fille Carmen l'entoura câlinement de ses bras et l'embrassa avec la plus vive tendresse.

— Décidément, dit la mère avec un doux sourire, je me sens plus forte, depuis que nous sommes revenus ici. L'hiver, à Paris, m'avait fatiguée. Je crois bien que je n'y retournerai pas.

Un geste étonné et un peu inquiet échappa à Carmen. Son regard interrogea l'autre jeune fille, sa petite cousine, mademoiselle Mariana de Sainclair, comme pour lui demander si elle allait être privée des plaisirs parisiens, si captivants à son âge ; mais la séduisante brune aux yeux bleus semblait trop préoccupée pour répondre à ce muet langage.

Georges de Kerlor, qui avait compris, lui, s'écria :

— Ma sœur regretterait infiniment votre décision. Elle s'imagine qu'elle ne trouverait jamais de mari en Bretagne.

— Georges !

— Nous n'y sommes pourtant pas isolés, surtout en cette saison... Le domaine qui touche au nôtre est occupé depuis hier par son nouveau propriétaire, qui vient d'en hériter.

— Tu connais notre voisin ? demanda Carmen.

— Mais toi aussi, ma petite sœur... Tu as dansé avec lui à l'ambassade russe.

Une rougeur furtive empourpra les joues de mademoiselle de Kerlor.

— C'est le capitaine ? interrogea-t-elle.

— Tu te rappelles, reprit Georges, que le capitaine d'Alboize t'a annoncé son départ pour Stockholm, où il venait d'être désigné comme attaché militaire. Il a dû rejoindre son poste depuis longtemps.

— Alors, c'est le diplomate, soupira la jeune fille. M. de Saint-Hyrieix !..

Et son joli visage refléta une légère déception, qui n'échappa pas à sa compagne, redevenue attentive.

— M. de Saint-Hyrieix est fort distingué, déclara la comtesse.

Carmen, ne tenant probablement pas à ce que l'on s'étendît sur ce chapitre, s'efforça de faire dévier la conversation sur un autre sujet.

— Monsieur mon frère, questionna-t-elle, seriez-vous aussi enthousiaste si l'on vous apprenait que vous passeriez ici le reste de votre existence ?

M. de Kerlor répondit franchement :

— Ah !.. petite sournoise, comme tu me prends par mon faible !.. Tu sais bien que, fils et petit-fils de marins, rien ne vaut pour moi la vie aventureuse et large de nos tropiques, le ciel en feu, le sol qui tremble, les savanes brûlantes, et cette indépendance du danger en face de laquelle il n'y a d'autres lois pour imposer à l'homme un égal que la force, l'adresse

et le courage. Certes oui, les perdreaux et les lapins de Kerlor ne sont qu'un piètre gibier quand on a chassé les fauves...

Mariana le regardait à la dérobée. Sous ses longs cils voilés une flamme avait brillé. Sa taille ondulait comme une des lianes flexibles de son pays, de ce pays enchanteur et captivant que venait d'évoquer le jeune homme.

Celui-ci continua :

— Et pourtant, il n'en est pas moins vrai que la bonne terre de Kerlor est le berceau de nos aïeux, et qu'il est doux d'y revenir.

La comtesse, un peu oppressée, se rasséréna.

— Je t'aime mieux ainsi, dit-elle.

Madame de Kerlor se leva pour rentrer. Elle prit le bras de sa fille : mademoiselle de Sainclair allait la suivre avec Georges, lorsque Tanguy tout essoufflé apparut à l'extrémité de l'allée opposée.

— Qu'y a-t-il, Tanguy? fit le jeune homme s'arrêtant avec Mariana.

— Il y a que je l'ai attrapé! monsieur le comte, s'écria le garde-chasse.

— Qui?

— Ce vaurien de Pornic.

— Ah! cet incorrigible braconnier.

— Ça n'a pas été sans peine. Il allait me tirer dessus! je lui ai arraché son fusil des mains.

— Parce que tu m'as pris en traître! hurla la voix d'un nouvel arrivant.

C'était un gars breton à la toison rouge, à l'œil émerillonné ; sa face colorée indiquait qu'il venait de demander de l'aplomb à une topette d'eau-de-vie qu'il portait en sautoir.

— Qui t'a permis d'entrer ici? demanda le garde.

— Laissez-le ! fit M. de Kerlor ; je veux causer avec lui.

— Méfiez-vous, monsieur le comte, dit Tanguy à mi-voix, quand il a bu, on ne sait pas de quoi il est capable.

Georges haussa les épaules.

— Que veux-tu ? demanda-t-il d'une voix brève.

— Je veux qu'on me rende ce qu'on m'a pris, répondit Pornic, regardant le jeune châtelain d'un œil de dogue montrant ses crocs.

— Comment! c'est toi qui voles mes lapins et mes faisans, et tu réclames encore quelque chose.

— Voleur! vous me traitez de voleur! cria le gars breton d'un ton étranglé par la colère ; et il fit un pas vers le comte en lui montrant le poing.

— Oui ! fit Kerlor les bras croisés en face du braconnier.

Intimidé par cette attitude résolue, celui-ci reprit :

— Je n'ai jamais fait tort d'un sou à personne... Je suis un honnête homme, moi, bien qu'on ne m'appelle pas Monsieur le comte ou Monsieur le marquis... Le gibier est à tout le monde... C'est le bon Dieu qui l'a fait venir dans les landes et dans les guérets.

— Mais pas dans les parcs entourés de murs, riposta Georges... Encore une fois, que veux-tu ?

— Je veux mon fusil.

— La loi ordonne sa confiscation.

— Je l'ai acheté trente écus à Brest... Il est à moi... Tanguy me l'a enlevé en traître... Sans ça, je lui aurais envoyé les dragées dans le ventre.

— Assez de paroles ! Tu ne l'auras pas.

— Alors c'est vous qui êtes un voleur, tout comte de Kerlor que vous êtes!

Tout le sang de Georges lui afflua au visage. L'emportement de sa nature violente se faisait jour malgré lui.

— Misérable ! s'écria-t-il, s'élançant vers le paysan.

Mais celui-ci poussa une exclamation : un rayon de soleil venait de faire briller dans l'herbe le canon de l'arme.

Avant que Georges eût fait un pas, le braconnier le ramassait, et s'abritant derrière un gros arbre :

— N'avancez pas, hurla le braconnier, ou, par Sainte-Anne la Palud ! je vous tue comme le dernier de vos lapins !

Une menace n'était pas faite pour intimider le gentilhomme, qui fonça de nouveau sur le bandit avec des yeux étincelants de fureur.

La brute perdit la tête et pressa la détente.

Un cri d'angoisse sortit de la gorge de Mariana, qui d'un bond s'élança entre les deux hommes, couvrant Georges de son corps.

Mais aucune détonation ne retentit. Le garde s'était à son tour jeté sur le braconnier qu'il tirait violemment en arrière.

— Ah ! scélérat !... s'écria-t-il. Comme j'ai bien fait d'enlever les cartouches de ton sale flingot. Tu aurais tué M. le comte.

Comprenant les conséquences de l'acte que sa fureur lui avait dicté, le braconnier parut subitement dégrisé. Puis, sans mot dire, après avoir balancé sa lourde tête d'un air sournois à droite et à gauche, il détala à toutes jambes, poursuivi par Tanguy.

Kerlor allait les rejoindre. Mais auparavant il se retourna vers Mariana d'un air ému.

— Savez-vous que vous avez risqué votre vie pour moi, ma cousine...

Mariana releva la tête d'un geste brusque.

— Moi ! fit-elle d'une voix saccadée... Vous voulez rire, cousin. Je ne suis décidément pas faite pour jouer les héroïnes. J'ai cru que ce misérable allait vous frapper. Un mouvement irréfléchi m'a jetée entre vous et lui, mais vous voyez, ce fusil n'était seulement pas chargé ; et au lieu d'être admirable, je suis tout près d'être ridicule... Vous n'avez même pas à me remercier...

Elle termina sa phrase dans un éclat de rire strident qui résonna douloureusement aux oreilles de Georges.

— Vous vous trompez, reprit celui-ci quelque peu gêné. Et je vous garde au contraire une très profonde reconnaissance de votre généreuse témérité, qui m'a prouvé une fois de plus la sincérité de votre affection. Mais pardonnez-moi, je vais arracher ce bandit aux mains de mon brave Tanguy, qui doit être en train de l'écharper.

D'un pas rapide le jeune homme s'éloigna.

— Mon affection ! murmura Mariana restée seule... C'est tout ce qu'il a deviné de moi !

— Mariana ! dit une voix à ses côtés.

La jeune fille leva la tête. Carmen était en face d'elle.

— Ah ! Tu étais là ?

— Oui ! répondit la sœur de Georges. Depuis un instant déjà.

— Tu as vu ?

— Et j'ai entendu aussi... Je ne m'étais donc pas trompée.... Tu aimes mon frère.

Sa voix aux modulations si douces avait pris un ton de suprême dédain que Mariana, sous l'empire de sa préoccupation, ne remarqua pas.

— Eh bien, oui ! fit-elle frémissante... Mon secret me brûle. J'aime Georges de Kerlor, c'est un vertige, une folie... mais c'est le seul homme qui m'ait révélé que j'avais un cœur. Tout à l'heure j'aurais donné ma vie pour lui avec d'ineffables délices...

Carmen eut un sourire méprisant.

— Une folie, dis-tu ! Tu te crois folle !... En es-tu sûre ?

— Que veux-tu dire?

— Que ta démence me semble à moi au contraire le fruit de raisonnements longuement médités et de savants calculs...

— Tu penses que je n'aime pas Georges.

— Je ne dis pas cela... Mon frère est de ceux auxquels une femme est fière de donner son cœur. Mais il est riche, et tu es pauvre... Il a un nom sans tache, et le tien...

— Le mien ?... reprit Mariana frémissante.

— Le tien t'interdit de lever les yeux où tu les portes...

— Ne suis-je pas de votre famille? Ma mère n'était-elle pas une Kerlor ?

— Tu es une Sainclair. Ton arrière-grand-père a épousé une mulâtresse, la belle Aurore. C'est son sang noir qui coule dans tes veines... Regarde tes ongles.

Mariana étouffa un cri de rage. Carmen impitoyablement continuait :

— Tu oublies qu'il y a soixante ans ceux qui t'ont mis dans les veines ce sang impur courbaient l'échine sous les coups de fouet du commandeur. Si les Sainclair se sont mésalliés, ce ne sera pas le cas des Kerlor. Et d'ailleurs, je te le répète, je ne crois pas au désintéressement de ce prétendu amour. Je connais depuis longtemps ton ambition de fille pauvre,

tes jalousies, tes révoltes de déshéritée... Tu n'avais rien; notre bonté t'a recueillie. C'était justice. Mais ton rêve d'aujourd'hui dépasse les bornes. Notre nom! Halte-là! C'est un patrimoine auquel on ne touche pas!...

Pour ne pas crier, Mariana s'enfonçait dans la chair ces ongles dont l'altière jeune fille venait de railler si cruellement la souillure bleuâtre.

Elle parvint pourtant à surmonter l'atroce douleur qui la tenaillait.

— Tu as raison, Carmen, fit-elle en baissant la tête avec toutes les apparences de la soumission la plus humble, je dois tout aux tiens... Ta mère pouvait me faire élever avec la domesticité; elle ne l'a pas voulu; qu'elle en soit éternellement bénie... Pardonne-moi; j'ai eu tort d'oublier la distance infranchissable qui me sépare d'un Kerlor... C'est vrai! je ne suis que la parente pauvre.

— Que vas-tu faire? interrogea Carmen... Après ton aveu peux-tu rester au château?

— Non! je ne le peux pas, et je ne le dois pas. Madame Nerville, la femme du notaire de Brest, cherche une institutrice pour sa fille qui a huit ans. Grâce à l'éducation que l'on m'a si généreusement prodiguée ici, je peux me créer une position.

— Cela vaut mieux, déclara Carmen. Il m'en coûterait beaucoup, si tu ne renonçais pas définitivement à tes projets, d'avertir ma mère d'avoir à te chasser.

— Sois tranquille! je serai partie ce soir...

L'humilité de Mariana sembla désarmer l'altière jeune fille.

— A la bonne heure! dit-elle. A cette condition, tu pourras toujours compter sur nous, sur notre appui, sur notre affection même...

— Merci!... fit Mariana.

— Il te faudra trouver un prétexte pour t'éloigner sans que ma mère et Georges se doutent de rien.

— Sois tranquille.

Carmen lui tendit la main.

— C'est bien, ce que tu fais, Mariana. Si je t'ai parlé un peu durement tout à l'heure, pardonne-moi. La noblesse aujourd'hui est si dégénérée, qu'il faut la préserver avec d'autant plus de scrupules et de jalousie. Au revoir!

— Au revoir! fit Mariana serrant la main que lui tendait Carmen.

Mais tandis que celle-ci s'éloignait lentement, la parente pauvre releva le front qu'elle venait de courber.

Et enveloppant Carmen d'un regard où la haine implacable et farouche ne se dissimulait plus:

— Te pardonner! murmura-t-elle... Non pas!... Tu m'as humiliée, abaissée, démasquée... Un jour viendra où à ton tour tu me demanderas grâce, et où ces Kerlor si fiers verseront vainement des larmes de honte, des larmes de sang.



Canailles! s'écria un jeune inconnu qui venait de surgir; j'arrive à temps! (Page 16).

II

DANS LA NUIT

D'un pas décidé mademoiselle de Sainclair regagna sa chambre.

Il fallait agir rapidement et sur l'heure. La comtesse de Kerlor, bonne et compatissante, aurait pu s'opposer au départ de l'enfant qu'elle avait recueillie, et Mariana, depuis qu'elle sentait ses projets pénétrés, ses espérances déçues, avait soif de vengeance et de liberté.

Mademoiselle de Sainclair se rendit dans sa chambre. Le jour commençait à baisser; elle devrait se hâter pour quitter le bourg de Kerlor avant la nuit.

Elle prit un sac de voyage, de dimensions moyennes, et y jeta précipitamment un peu de linge et quelques menus objets.

Elle y joignit ses bijoux de jeune fille : une montre émaillée; un bracelet que deux têtes de serpent, aux yeux d'émeraude, fermaient; des bagues ornées de perles.

Elle mit dans sa poche une bourse aux mailles d'or, au travers desquelles quelques louis brillaient.

Il fallait cependant prévenir sa bienfaitrice, Mariana s'assit à un petit bureau, et écrivit.

Sa lettre terminée, sans la relire, elle la mit sous enveloppe, la cacheta et traça la suscription :

« *Madame la comtesse de Kerlor.* »

Vivement elle descendit l'escalier de pierre; puis dans le vaste vestibule dont les portraits d'ancêtres, alternant avec des trophées de chasse, garnissaient les murs, elle avisa sur une table un plateau d'argent sur lequel elle déposa sa lettre.

Et sans un regret, sans un attendrissement, elle franchit le seuil de cet asile, où elle avait fait de si beaux rêves.

Elle sortit du château sans rencontrer personne.

A l'entrée du bourg, elle s'arrêta, et ce fut d'une voix calme qu'elle demanda à Kerhuel, l'aubergiste, de lui atteler une voiture pour la conduire tout de suite à Brest.

— Impossible, notre demoiselle, répondit le Breton, mon tilbury est à Saint-Marc et ne rentrera que demain... Voyez donc le boulanger Daoulas.

L'unique cheval de celui-ci était malade.

Mariana se rendit encore chez trois habitants du village; elle se heurta à de nouvelles difficultés.

La violente jeune fille eut une crispation de colère, et se demanda si elle ne ferait pas à pied les huit kilomètres qui la séparaient de Brest.

En plein jour, elle s'y serait résignée, mais le soleil se couchait là bas, du côté de Camaret, irradiant les flots pourpres qui enveloppaient la pointe du Grand Gouin de leurs reflets de flammes.

Soudain, elle entendit un hennissement qui semblait partir d'une bicoque assez délabrée devant laquelle elle se trouvait.

Sans hésiter, elle poussa un des battants vermoulus de la porte cochère et vit un homme accroupi qui attelait un maigre cheval à une carriole.

Le véhicule manquait totalement d'élégance, de confort; Mariana à sa vue eut un geste d'hésitation, mais elle n'avait pas le choix.

Elle frappa sur l'épaule de l'homme dont elle ne voyait que le dos.

— Voulez-vous me conduire à Brest ? demanda-t-elle.

— Je vais à Loc Maria, répondit une voix rauque.

Puis, après une courte réflexion, l'individu se ravisa :

— Après tout, si vous voulez me donner cent sous...

— J'y consens, dit Mariana.

Il se retourna ; c'était Pornic le braconnier, plus rouge, plus hirsute, l'œil plus hébété qu'une heure auparavant.

Presque tous les jours il parcourait la campagne, aux environs de Brest, de chaumière en chaumière, achetant du verre cassé, des chiffons, des peaux de lapin, faisant en un mot tout ce qui concernait son métier de brocanteur, quand il ne braconnait pas ou quand il ne se livrait pas à la contrebande.

Mademoiselle de Sainclair eut un mouvement de recul en reconnaissant l'adversaire de M. de Kerlor ; mais le drôle ne paraissait pas se souvenir de sa présence à la scène de l'après-midi, ni du rôle qu'elle y avait joué. C'était l'essentiel, et puis elle n'avait plus de temps à perdre.

Elle monta dans la voiture. L'animal malgré sa maigreur semblait assez allant ; le trajet s'accomplirait en moins d'une heure.

Pornic se hissa péniblement sur le siège. Pour se remettre de sa chaude alarme, il avait encore eu recours à sa fameuse topette d'eau-de-vie.

M. de Kerlor avait rejoint le braconnier au moment où celui-ci, échappant à Tanguy, allait sauter par une brèche du parc, et lui avait infligé une correction méritée.

Pornic n'avait pas demandé son reste. Il était rentré chez lui en se frottant les côtes ; puis il s'était largement « arrosé » pour dissiper sa contrariété.

Mariana n'avait pas remarqué que la brute en fût à ce point d'ébriété, Pornic ayant l'ivresse plutôt silencieuse.

Sans encombre, la carriole sortit du village par la cavée.

La voyageuse était retombée dans ses réflexions amères.

Elle maudissait ce bisaïeul, quelque vieillard stupide probablement, qui avait eu la faiblesse sénile d'épouser la mulâtresse Aurore.

En même temps Mariana repassait dans son esprit les derniers mots que lui avait adressés Carmen.

Démasquée !... c'était vrai... La sœur de Georges avait vu clair dans ses ambitieuses machinations.

Éprise de son cousin, certes elle l'était, car la prestance et la mâle beauté de Georges avaient de quoi séduire une femme. Mais le désir de briller, de sortir de sa condition infime, la soif du luxe n'étaient-ils pas plus forts encore que cet amour ?

Cependant le grand air achevait de faire perdre à Pornic le peu de raison qui lui restait.

Il enveloppait l'échine de son cheval de vigoureux coups de fouet, se plai-

sant à lui donner les noms de tous ceux qu'il appelait ses ennemis.

Pour le moment c'était de celui d'un brigadier de la gendarmerie qu'il qualifiait le pauvre animal, en l'accompagnant de toutes les épithètes désobligeantes avec lesquelles il soulageait sa rancune contre le représentant de l'autorité.

— Huc donc! Métouffé! Huc! canaille! Marche, carcan!

La bête allongea le trot.

Mariana sans remarquer ce manège, repassait dans son esprit tous les motifs de haine qu'elle possédait contre ces Kerlor, qui avaient accru sans cesse leur fortune, pendant que les Sainclair, plus riches à l'origine que leurs parents, se voyaient ruinés par des calamités successives : révoltes de nègres, incendies de plantations, vols commis par des générations d'intendants; le cycle fatal avait été jusqu'au bout, pour aboutir aux outrages prodigués à Mariana par Carmen.

Pornic continuait à fouailler à tour de bras son cheval, l'injuriant et le frappant comme s'il avait vraiment ses bêtes noires en face de lui!

— Tiens, Tanguy!... Je ne te prends pas en traître, moi, scélérat!

Il y eut un brusque cahot qui tira mademoiselle de Sainclair de ses méditations peu édifiantes.

Alors, seulement, elle se rendit compte de l'imminence du danger; mais il était trop tard.

— Ramasse, Kerlor! vociféra le braconnier, en rouant de coups l'infortuné quadrupède, dont les maigres côtes saignaient déjà.

Après la lanière, ce fut le manche; après le français, ce fut le bas-breton.

— *Louston !* (malpropre !) *Guinon cos !* (vieille tête !)

Le forcené alla jusqu'à prêter ses propres qualités au sobre animal.

Il bégaya dans un hoquet :

— *Mes fesdcos!* Ce qui signifie « vieil ivrogne ».

L'animal ne put-il supporter cette suprême insulte, ou ses jambes surmenées refusèrent-elles de le porter plus loin?

Toujours est-il que, brusquement, à la suite d'un écart, cheval, carriole, conducteur et voyageuse roulèrent dans un fossé avec fracas.

— *Stroun Maria Rumengold!* (Notre-Dame de Rumengol!) nous sommes morts! gémit Pornic.

Le pochard se serait fendu le crâne, si en sa qualité de Breton, il ne l'avait pas eu si dur. Il resta sans mouvement.

Mademoiselle de Sainclair se releva, bien que la commotion eût été des plus rudes et qu'elle fût légèrement contusionnée.

Elle fit quelques pas en chancelant et regarda aux alentours.

Elle était au milieu d'un bois; l'obscurité régnait.

Mariana eut un frisson; comment retrouverait-elle son chemin au milieu de la nuit?

Elle marcha encore inconsciemment pendant quelques minutes.

Il lui sembla entrevoir une faible lumière à quelque distance au milieu des branches.

La fugitive retrouva un peu d'espoir ; mais la lueur disparut brusquement ; cependant mademoiselle de Sainclair ne s'arrêta pas.

Elle jeta un cri de joie ; le sentier qu'elle suivait tournait dans le bois ; le point brillant reparut à quelques pas.

Vaguement, elle distingua un véhicule de forme singulière arrêté sous les arbres ; elle s'approcha.

Un aboiement la fit reculer ; mais elle entendit le grincement d'une porte.

Une silhouette masculine se profila dans une baie lumineuse, à cinquante centimètres du sol.

Mariana respira ; elle allait pouvoir demander un renseignement et peut-être continuer sa route.

— Qui va là ? interrogea une voix éraillée.

— Une voyageuse égarée, dit mademoiselle de Sainclair.

— Ah !... Attendez ! je vais vous remettre dans le bon chemin.

L'homme descendit quelques marches et vint au-devant de la jeune fille.

Il s'écria avec un accent traînard, qui n'était certainement pas du pays :

— On n'illumine pas souvent dans votre province ; c'est difficile de se regarder dans le blanc des mirettes.

— J'ai été victime d'un accident, reprit Mariana. Je vais à Brest ; en suis-je encore loin ?

En entendant cet organe jeune et musical, l'homme esquissa un salut, et répondit :

— Vous avez encore plus d'une lieue et demie... Mais, entrez donc chez nous, ma petite dame, vous devez être dans tous vos états ; mon épouse va vous faire prendre un doigt de vulnéraire.. C'est souverain !

Avant que Mariana eût eu le temps de refuser, il appelait :

— Zéphyrine ! éclaire-nous ; je t'amène du monde.

La porte se rouvrit ; une masse énorme apparut, tenant une lampe à pétrole, et glapissant d'un ton canaille :

— En voilà une blague, Eusèbe ! On ne reçoit pas de société à cette heure-ci.

La masse se pencha, faisant gémir les ais.

Mademoiselle de Sainclair aperçut alors une voiture de saltimbanque, une roulotte, ou plutôt un entresort, car le véhicule en face duquel elle se trouvait était l'établissement d'une somnambule extra-lucide.

La jeune fille voulut reculer ; mais l'homme la tenait par la main et la poussait en avant.

— Prenez garde, ma petite dame, dit-il avec une intonation gouailleuse qu'il cherchait pourtant à adoucir, il y a un pas, et même plusieurs.

Le chien, qui était attaché sous la voiture, hurla de nouveau en tirant sur sa chaîne ; d'un coup de pied, son maître lui imposa silence.

Mademoiselle de Sainclair subit machinalement l'impulsion. Elle se trouva dans la voiture.

L'homme la fit asseoir sur un siège boiteux, le trépied de la pythonisse.

Mariana de Sainclair examina ses hôtes et pâlit.

Elle n'avait pas remarqué pourtant que l'attention du couple s'était tout de suite concentrée sur le sac qu'elle tenait à la main.

Eusèbe Rouillard, dit La Limace, était un petit homme de l'aspect maigrichon et sec des voyous du trottoir parisien, au visage glabre, et passablement patibulaire. Les cheveux étaient courts et drus, mal plantés, se raréfiant aux tempes et au sommet d'un crâne assez difforme. Dans ses petits yeux éraillés et chassieux, un regard sournois et madré pétillait. Les pattes d'oie étaient déjà fortement accentuées, bien qu'il n'eût pas encore atteint la quarantaine. La bouche édentée, aux lèvres épaisses dont l'inférieure avançait, suait le vice. En somme la physionomie était celle d'un parfait gredin ; toutefois, les gestes hypocrites et les manières de pitre atténuaient la rudesse et la grossièreté du personnage, qui tenait plus du riffaudé de la Cour des Miracles que de l'escarpe moderne. Un de ses ancêtres avait été certainement dessiné par Callot.

Zéphyrine avait la taille d'un cuirassier, un mètre soixante-dix-neuf de hauteur. La richesse de sa corpulence répondait à cette stature monumentale. Si l'enseigne de son entresort n'avait pas annoncé sa profession, on l'eût prise pour la Femme Colosse, une autre artiste qu'on rencontre dans ce milieu forain. Elle semblait plus jeune que son Eusèbe; mais sa figure ronde et couperosée, son front bas, orné de superbes accroche-cœurs, ses gros yeux à fleur de tête lui donnaient une expression bestiale qui justifiait une fois de plus le dicton de la sagesse des nations concernant les époux assortis.

— Eh bien ! quoi, fit l'homme, tu ne vois pas que madame a besoin de se remonter ?

— Faut-il vous faire une tasse de camomille ?

— Mais non, je te dis ; du vulnéraire ; madame est tombée... Tiens ! elle a des écorchures.

En effet, le visage de mademoiselle de Sainclair portait la trace de légères ecchymoses.

Elle remercia du geste, bien qu'elle se sentît très mal. La réaction se produisait.

Après l'accident; elle avait fait une provision d'énergie nerveuse qui touchait à sa fin.

Ses beaux yeux bleus errèrent à droite et à gauche.

Elle entrevit un intérieur sordide; un lit très sale dans une sorte d'alcôve; un canapé graisseux; des loques immondes partout.

Au milieu de la chambre, sur un guéridon au tapis effrangé, quelque chose de blanc surprenait; ce n'était pourtant qu'une simple feuille de papier à lettres. Une insupportable odeur de graillon prit la jeune fille à la gorge; puis la lampe charbonna, dégageant d'âcres vapeurs minérales; d'autres relents innomés achevèrent de suffoquer Mariana. Elle eut une sensation de terreur, comprenant qu'on l'avait attirée dans un repaire infâme. Tant d'émotions successives l'avaient épuisée; ses forces la trahirent; sa tête s'inclina, elle perdit connaissance.

— Chouette! fit Zéphyrine, esquissant un entrechat. Ça nous épargne de l'ouvrage. Allons-y, La Limace! Allume! allume!

Et sans s'être autrement concertés, les deux bandits se mirent en devoir de dévaliser la voyageuse. La Limace empoigna le sac, pendant que Zéphyrine fouillait la jeune fille et s'emparait de la bourse.

Quand elle vit l'or rutiler, la somnambule s'écria:

— Voilà de quoi affranchir la babillarde que j'écris à ma sœur.

— Souhaite-lui le bonjour de ma part, dit Eusèbe en tordant la fermeture du sac.

— Pas de blagues! riposta Zéphyrine, comptant le produit de son vol; jusqu'à nouvel ordre, elle ne sait pas que nous sommes en ménage ensemble... ça viendra quand il faudra.

La Limace, tout en tirant son butin, ajouta:

— Et je t'épouserai... Tâche que ce soit avant que Rose Fouilloux, ta frangine, ait craché son dernier poumon... Comme ça nous hériterons de sa braise et de son cabinet de pythonisse de la rue des Trois-Couronnes. Un bocal autrement rupin que celui-ci!

— Bien sûr, mais elle nous léguera aussi son môme... Et ça c'est le chiendent! observa Zéphyrine tout en décrochant les boucles d'oreilles de Mariana.

— Ah! oui, ton neveu Claudinet.

— Bah! Il ne nous embarrassera pas longtemps; il tiendra de sa mère; la dernière fois que je l'ai vu, il avait déjà la coqueluche.

Ils interrompirent ce court dialogue familial et se regardèrent comme deux bêtes de proie, qui se sont approprié leur part respective de butin, mais la trouvent insuffisante.

Elle avait l'or, et lui les bijoux. Leurs yeux se reportèrent sur leur victime; ils se ruèrent de nouveau sur elle.

Sur le poignet de la jeune fille, ils venaient de voir briller l'or d'un bracelet, entremêlé de turquoises qui faisaient ressortir la blancheur du bras satiné; ce fut la main velue de La Limace qui effleura la première

cet épiderme délicat. Il fit jouer le ressort assez brutalement et détacha le bijou, qui alla rejoindre le reste. Eusèbe, qui n'avait plus rien à prendre, éprouva le besoin de se montrer connaisseur en matière de beauté féminine.

— Elle est rien *bath!* cette gigolette-là !

— C'est pas pour ta poire, répliqua la somnambule en haussant les épaules, ce qui secoua monstrueusement son buste opulent... Occupons-nous de choses sérieuses; tu ne vas pas la laisser là?

— Tu as raison... je la cueille par la tête ; choppe-la par les guibolles ; nous allons la porter au carrefour des Quatre-Chemins.

— Il n'y a pas besoin de se mettre à deux, fit Zéphyrine, méfiante et jalouse. Est-ce que tu crois que, toute seule, je ne trimbalerais pas cette mauviette?... Malheur ! tu trouves ça joli? C'est comme la poupée à Jeanneton !... Tu ne mérites vraiment pas d'avoir la plus belle femme de la « Banque ».

Et Zéphyrine ponctua ses paroles en s'administrant une forte tape sur l'estomac.

Ils tressaillirent. Mademoiselle de Sainclair rouvrait les yeux.

Elle les regarda avec effarement, puis aperçut sur le guéridon les objets qu'on lui avait dérobés.

— Vous êtes des malfaiteurs ! dit-elle.

Et, se levant brusquement, elle réussit à ouvrir la porte de l'entresort. Elle cria :

— Au secours !

L'écho répéta longuement cet appel.

La Limace se précipita sur Mariana; mais la jeune fille avait recouvré toute son énergie et elle entraîna le bandit jusqu'au bas de l'escalier. Il trébucha contre une pierre et chancela. Elle en profita pour s'élancer dans les ténèbres.

Zéphyrine, plus lente à se mouvoir, arriva à son tour, proférant des menaces terribles.

D'une main, elle tenait la lampe, de l'autre, elle brandissait une hachette qui lui servait à fendre ses cotrets.

La Limace rejoignit bientôt mademoiselle de Sainclair et clama :

— Si tu gueules, nous allons te faire passer le goût du pain.

— Au secours ! à moi ! cria la jeune fille, d'une voix encore plus vibrante que la première fois.

La Limace abattit sa main sur l'épaule de la fugitive qui tomba à genoux.

— Ton foulard, Zéphyrine, cria le gredin, que je lui ferme le hurloir.

La somnambule se mit en devoir d'obéir.

Tout à coup, un poignet solide s'abattit sur elle, en même temps que La Limace recevait un magistral coup de bâton.

— Canailles ! s'écria un jeune inconnu qui venait de surgir; j'arrive à temps !



— Voici notre voyage terminé, dit-elle. (Page 23.)

Mademoiselle de Sainclair, surprise de cette assistance inespérée, accepta la main que lui tendait le nouveau venu pour l'aider à se relever

La Limace et sa compagne étaient restés un moment interdits de cette intervention providentielle.

Ce fut Zéphyrine qui reprit la première son aplomb.

Elle posa sa lampe sur le palier de l'entresort, et résolument :

— Il n'est pas accompagné, souffla-t-elle à l'oreille d'Eusèbe. Tombons dessus.

— Ne fais pas d'*harmone*, répondit l'autre ; à quoi ça nous avancerait-il ?

— Tu laisses manquer de respect à ton épouse !...

— Que veux-tu ? Quand y a pas moyen de faire autrement !

Mariana, pendant ce temps, remerciait chaleureusement son sauveur.

— Sans vous, monsieur, ces misérables, qui m'avaient attiré chez eux pour me dévaliser, allaient me tuer.

Rapidement, elle lui raconta ce qui s'était passé.

L'inconnu répliqua en agitant son bâton de cornouiller :

— Ne craignez rien, mademoiselle, je vais leur faire rendre ce qu'ils vous ont volé.

Et il s'avança vers les deux bandits qui discutaient toujours sur les chances de succès d'un nouvel attentat.

La Limace avait beaucoup de peine à contenir Zéphyrine.

— Pas de bêtises, disait-il ; l'homme est solide... Je ne tiens pas à recevoir de nouveaux coups de matraque... J'ai cru qu'il m'avait cassé un abatis.

— Capon !

— Et puis, tu sais bien que je ne travaille pas à la dure. . Je n'aime pas le raisiné.

— Nous avons toute la nuit pour nous esbigner.

— Jamais cette rosse de Troppmann n'aurait le trot assez solide pour nous permettre de dépister les curieux... Le jeu n'en vaut pas la cabombe, il vaut mieux battre comtois.

Le jeune homme s'était avancé ; il dit d'un ton péremptoire :

— Vous allez restituer immédiatement ce que vous avez pris à votre victime.

Zéphyrine poussa un grognement formidable. Elle ne s'attendait pas à cette dernière humiliation.

Eusèbe, lui aussi, fit une horrible grimace ; mais il ne manquait pas de décision. A voix basse, il fournit à la mégère les dernières raisons qui les obligeaient à capituler.

— Le chopin est raté, quoi ! Tâchons que ce mec-là ne nous empêche pas de travailler à Brest... Tu sais bien que notre caisse est vide.

Et comme chef de la communauté il répondit tout haut :

— Pardon, monsieur, vous faites tort à vos connaissances, ou madame se met le doigt dans l'œil.

— Vraiment ? riposta l'inconnu d'une voix brève ; vous ne lui avez pas enlevé son argent et ses bijoux ?

— C'était pour lui rendre service, affirma tranquillement La Limace.

— Bien sûr ! renchérit sa moitié. Voilà comment on est récompensé d'une bonne action... Cette jeunesse était égarée, malade ; mon mari la soutient et l'amène ici... Elle tombe de son digue-digue; nous nous mettons en quatre pour la soulager ; et pour la peine, on nous mécanise, on nous colle des gnons sur la trompette ! Et ce qui est pire pour des cœurs bien

placés, on nous prête des vilains sentiments! Ah!.. on ne nous y rechoppera plus à soigner les duchesses qui se promènent dans les bois quand les gens comme il faut roupillent... Ce n'est pourtant pas une heure à voir la feuille à l'envers.

— Vous avez une singulière façon de venir en aide à votre prochain, riposta le jeune homme.

— Permettez ! reprit La Limace, ce que vous a dit mon épouse est la vérité du Bon Dieu ! nous voulions coucher madame; alors pour ça, on lui avait enlevé ce qui pouvait la gêner...

— Et comment m'expliquerez-vous votre attitude, et vos menaces que j'ai entendues?

— Ah! voilà! répartit Eusèbe; pour nous remercier, madame nous a insultés; chacun a son amour-propre; nous sommes du pauvre monde, mais ça n'empêche pas les sentiments. D'ailleurs nous ne voulions pas la brutaliser; nous sommes incapables de faire du mal à une mouche, seulement, nous tenions à lui démontrer son erreur.

— Voulez-vous, oui ou non, maintenant lui remettre ce qui lui appartient?

— Ah ! malheur! grommela Zéphyrine, ils ne valent pas si cher, les fameux bijoux... Ils sont peut-être en toc; quant à la bourse, elle ne pèse pas des kilos.

La Limace, tout en grinçant des dents, alla chercher les objets et les apporta à Mariana.

Celle-ci vint au pied des marches et constata, à la faible lueur de la lampe, qu'il ne lui manquait rien.

Zéphyrine étouffait de rage. Eusèbe impassible en apparence, murmura:

— Ne te fais pas de sang; on se retrouvera peut-être... Le monde est pas si grand qu'il en a l'air.

Mariana était rentrée en possession du peu qui lui appartenait. Il ne lui restait plus qu'à quitter cet endroit qui avait failli lui être fatal.

— A la revoyure! cria la somnambule en lui voyant faire mine de s'éloigner. Quand vous repasserez, vous paierez au moins le vulnéraire qu'on vous a offert.

L'inconnu se retourna, lança une pièce de cinq francs, qui vint tomber dans la roulotte en rendant un son argentin; puis il rejoignit la jeune fille.

Après quelques minutes de marche côte à côte, Mariana rompit la première le silence:

— Ah! monsieur, fit-elle de sa voix chaude et mélodieuse, combien je vous suis reconnaissante de m'avoir arrachée des mains de ces misérables!

— Vous êtes saine et sauve, mademoiselle; ne nous occupons plus des dangers que vous avez courus... Et comme il est malséant de faire route

à côté d'une jeune fille sans être connu d'elle, permettez-moi de me présenter moi-même: Paul Vernier, sculpteur.

La jeune fille n'avait aucune raison de garder l'incognito; elle répondit:

— Je m'appelle mademoiselle de Sainclair... Et je vais à Brest.

— Alors, mademoiselle, vous allez me permettre de retourner au village de Kernéis dont je viens, et où j'espère, malgré l'heure un peu tardive, trouver une voiture à mettre à votre disposition.

La nuit était très noire ; et bien que le couple eût cessé de marcher sous les arbres, ni l'un ni l'autre ne distinguait le visage de son interlocuteur.

L'entresort de Zéphyrine et de La Limace était campé presque à l'orée du bois.

Les lumières du pays que l'artiste venait de nommer piquaient l'obscurité à une faible distance.

— Et si vous n'en trouvez pas, comme cela est probable? reprit Mariana. Nous aurons perdu une demi-heure, peut-être davantage. Il vaut mieux que je continue tout droit ma route sur Brest, où j'arriverai encore à une heure possible.

— Vous ne vous rendez pas compte de la distance, mademoiselle.

— Il doit y avoir environ six kilomètres.

— Et cela ne vous effraie pas?

— Nullement. Je suis très bonne marcheuse.

Il reprit après une légère hésitation :

— C'est que, moi aussi, je vais à Brest.

— Eh bien! fit-elle avec beaucoup d'aisance, cela tombe à merveille. Au moins je suis sûre de ne plus faire de mauvaise rencontre.

Cependant Vernier voulut se justifier immédiatement, comme s'il craignait d'être soupçonné d'un subterfuge propice à quelques banales galanteries. Combien d'hommes à sa place eussent songé peut-être à exploiter la situation romanesque où il se trouvait vis-à-vis de Mariana et à abuser du rôle de sauveur qu'il venait de jouer!

— J'ai dîné chez mon oncle, le curé de Kernéis, le recteur, si vous préférez. J'ai résolu de rentrer à pied, à travers la campagne et les bois, en amoureux de la nature que je suis...

Il parlait d'un ton ferme, nuancé pourtant d'une légère émotion, qui ne pouvait échapper à mademoiselle de Sainclair.

Evidemment il aurait développé plus brillamment ses idées s'il n'avait été paralysé par une timidité native.

Elle lui sut gré de sa délicatesse. Au peu de paroles qu'il avait dites elle le jugeait enthousiaste, épris du beau, de l'idéal; elle le soupçonna aussi d'être un peu naïf; et de fait, entre ce jeune homme et cette jeune fille, l'ingénuité n'était peut-être pas du côté que l'on pouvait croire.

Désireuse de le voir se départir de toute contrainte, Mariana chercha à

provoquer la confiance de son compagnon en se montrant très affable, mais sans se départir de cette pointe de condescendance aristocratique que les femmes d'un certain rang abdiquent rarement.

Sous le prétexte de la difficulté que présentait la route obscure, elle lui demanda le secours de son bras, que le jeune homme lui tendit avec un empressement qui n'était pourtant pas exempt d'une certaine gêne.

Il ne tremblait cependant pas une demi-heure plus tôt quand il tenait tête au couple hideux qu'il venait de dompter ; il avait la voix énergique et se sentait prêt à risquer sa vie pour protéger celle de Mariana.

Sans doute ce contraste parut piquant aux yeux de mademoiselle de Sainclair, et sa vanité de jolie fille en fut flattée, au point que son imagination très vive se prit à vagabonder bien loin des sinistres perspectives où la fatalité l'avait entraînée quelques instants plus tôt.

— Savez-vous, monsieur Vernier, dit-elle, que vous ne m'êtes pas inconnu?

Il se récria :

— Mon nom est bien obscur pourtant, mademoiselle.

— Cependant j'ai déjà pu apprécier votre talent.

— C'est impossible ; je n'ai aucune réputation.

— Je vais faire cesser votre étonnement : je vous ai vu au château de Kerlor.

Il eut un mouvement de joie.

Mariana continua :

— Vous y avez restauré la galerie d'honneur, et dans la chapelle, vous avez rendu la vie à un Saint Yves qui avait été fort maltraité par le temps.

— C'est vrai, mademoiselle ; mais comment pouvez-vous connaître ces détails?

— Parce que je suis une parente de la comtesse de Kerlor et que j'arrive précisément du château. Vous pourriez me demander maintenant pourquoi je me suis mise en route si tard pour aller à Brest, je vous répondrais que j'ai voulu satisfaire une pure fantaisie, et cela vous suffirait... Les artistes ne sont-ils pas capricieux aussi?

— Je ne me permettrais pas une telle indiscrétion.

— Vous auriez le droit de me questionner, monsieur; après votre vaillante conduite je reste à jamais votre obligée... Plus tard, si vous y tenez, vous saurez à quoi vous en tenir.

Vernier balbutia :

— Je pourrais donc espérer avoir l'honneur de vous revoir?

Elle eut un petit rire.

— Me revoir!... Mais vous ne m'avez pas encore vue, monsieur Vernier.

— Les artistes ont souvent le don de double vue, et peut-être que sans vous connaître, je vous devine...

Il s'enhardissait subitement, comme tous les timides.

Mariana l'interrompit en ramenant la conversation sur le terrain purement esthétique.

— L'art sacré a sa grandeur, et nombreux sont les maîtres qui l'ont illustré ; mais avez-vous réellement une prédilection pour les sujets religieux?

— Pas du tout, mademoiselle! J'estime que les travaux que vous connaissez ne sont pas indignes de moi... Mais je veux créer.

Il cessa de se montrer timoré ; et s'exprimant avec l'ardeur communicative que donne à tout véritable artiste la passion de son labeur :

— Vous le trouvez ambitieux, sans doute, le pauvre praticien échoué dans un hameau breton. Mais ce n'est pas en doutant de soi que l'on réalise les chefs-d'œuvre... Certes je suis loin de posséder le talent que je rêve ; m'est-il défendu de chercher à l'acquérir en y consacrant toutes mes forces, toute ma volonté, toute mon existence ?

— Non certes... Cela s'appelle le feu sacré! Et c'est l'âme de l'artiste, cela...

— Et quand je serai parvenu à ce but, poursuivait-il... je croirai encore qu'il me reste quelque chose à apprendre. Vous voyez, mademoiselle, que si je suis ambitieux, je ne suis pas orgueilleux.

— Quelle beauté préférez-vous? Vos aspirations d'artiste sont-elles en rapport avec vos goûts personnels?

Il répondit avec une sorte de ferveur :

— En m'inspirant des maîtres anciens, de ceux de la Renaissance, pour suivre ceux des XVIIe et XVIIIe siècles, je voudrais tailler dans le marbre une figure qui réunît la perfection du passé aux raffinements de la modernité contemporaine...

Oui, je rêve de créer la nouvelle Ève, et je souhaiterais que cette merveille plastique fût animée et reflétât nos plus ardentes passions... Elles sont admirables, les œuvres d'autrefois ; il leur manque généralement l'âme, et ce sont les sculpteurs de notre temps qui ont été les vrais magiciens du ciseau ; aujourd'hui la matière n'est plus inerte ; elle vit, elle souffre, elle aime !... La légende de Prométhée est devenue de l'histoire.

Mariana trouvait un charme tout particulier à cette conversation qui lui permettait d'éloigner momentanément ses cruels soucis.

Elle répliqua avec une petite commisération railleuse :

— Votre marbre, fût-il de Carrare, restera toujours du marbre...

— Hélas! Vous avez raison, et les peintres sont plus heureux que nous, car s'il leur manque la poésie du relief, ils ont pour eux la magie de la couleur... Oh! ma statue!... Je la vois, vivifiée, embellie par le pinceau d'un grand maître... Je baiserais la chair mate et chaude de son visage ambré, je plongerais mes doigts dans les ondes de sa chevelure noire comme l'Érèbe païen ; je tremblerais devant ses grands yeux bleus aux reflets de saphir et de clair de lune... Oh! comme je l'adorerais !

Elle s'arrêta brusquement surprise, car ils étaient arrivés à Recouvrance, le vieux Brest, sans qu'ils se fussent rendu compte du trajet parcouru.

Soudain lui aussi en levant la tête eut un tressaillement; et sa surprise se changea bientôt en extase. A la lueur du premier réverbère, il venait de constater que mademoiselle de Sainclair réalisait en tous points la vision qu'il venait d'évoquer dans la fougue de son enthousiasme juvénile.

L'esprit de Mariana fut délicieusement impressionné en devinant l'effet qu'elle produisait; elle ne douta plus de la sincérité du jeune sculpteur, et son cœur aurait peut-être battu plus fort, si l'image de Georges n'était revenue tyranniquement s'imposer à son esprit. La comparaison qu'elle établissait forcément entre les deux hommes ne pouvait guère tourner à l'avantage du dernier venu.

— Voici notre voyage terminé, dit-elle.

Dissimulant son trouble, Paul Vernier s'inclina et pressa la main qu'elle lui tendait.

— Au revoir! fit-elle gracieusement.

Elle lui sut un gré infini du tact qu'il montra en ne lui demandant pas dans quel quartier elle se rendait.

— C'est mon plus vif espoir, mademoiselle, murmura-t-il de sa voix redevenue tremblante.

Il se dirigea vers le pont tournant de la Penfeld.

Mariana regarda sa montre; il était neuf heures.

— Il est trop tard, se dit-elle, pour me présenter chez madame Nerville; résignons-nous à trouver un gîte pour cette nuit.

Elle prit une chambre à l'hôtel de Montfort.

Quand elle se vit dans cette modeste installation, elle eut un amer sourire, en constatant à quel point cette banale chambre d'auberge ressemblait peu à l'opulence seigneuriale de Kerlor.

A ce souvenir ses sourcils se froncèrent; désormais, elle était prête à tout; elle se sentait trempée pour le combat sans merci de la vie.

Déshabillée, elle jeta un coup d'œil dans la glace et releva la tête avec un air de défi; elle se trouvait admirablement armée.

Elle se coucha.

— Demain matin, réfléchit-elle, j'irai au cours d'Ajot; madame Nerville sera enchantée de m'avoir comme institutrice de sa fille.. Ce n'est pas une mauvaise femme qne madame la notaresse, malgré sa langue un peu trop déliée et ses préjugés provinciaux... Et puis, si je m'ennuyais trop, qui sait si ce Paul Vernier ne me tirerait pas de là quand je le voudrais...

Elle éteignit sa bougie et s'endormit.

Son sommeil fut très agité, troublé par la mâle physionomie de Georges de Kerlor, puis par les faces grimaçantes de La Limace et de Zéphy-

rine; la douce figure de Paul Vernier y revenait aussi, rassérénante et calme. Bientôt toutes ces apparitions différentes se confondirent en un vague et incertain brouillard au milieu duquel sa pensée se perdit, et elle reposa tranquille jusqu'au matin.

III

ORPHELINE!

Il était deux heures de l'après-midi, la rue Saint-Donatien, une des plus pittoresques de Recouvrance, resplendissait gaîment sous le soleil.

La chaleur d'août eût été accablante sans la bise qui soufflait de la rade.

Une jeune fille en grand deuil, qui marchait lentement, indifférente à tout ce qui l'entourait, et abîmée dans une profonde méditation, arriva devant la maison qui portait le n° 10.

Elle allait s'engager dans l'allée, quand une femme, sur le seuil d'une boutique de blanchisseuse, l'appela avec beaucoup de déférence :

— Mademoiselle Hélène!

La jeune fille releva la tête; sous son voile de crêpe, son angélique figure apparut.

Le front était encadré de cheveux blonds d'une nuance exquise qui formaient comme une sainte auréole autour de son front pur. La pauvre enfant n'avait pas encore dix-sept ans.

En voyant cette fraîcheur, cette grâce, cette jeunesse, qui semblaient comme ensevelies sous ces lugubres vêtements noirs, une irrésistible sympathie montait au cœur.

Devant cette antithèse navrante, on se sentait ému au delà de toute expression, et l'on ne pouvait admettre sans révolte que cette admirable fleur humaine, à peine éclose, eût déjà payé un tel tribut à la souffrance.

— Vous venez de là-bas, prononça avec attendrissement madame Rozen, la blanchisseuse... Nous vous avons vue passer avec des fleurs.

Deux grosses larmes montèrent aux yeux d'Hélène, ces yeux bleus, si beaux, si doux, si bons, dont la limpidité ordinaire reflétait l'azur mystérieux où s'envolaient ses chastes rêves de jeune fille.

— Pauvre madame de Penhoët! fit la blanchisseuse qui se sentait, elle aussi, le regard humide.

Ne voulant pas raviver la désolation de la chère mignonne, elle changea de conversation :

— Ah! mademoiselle, quelqu'un est venu pour vous voir... quelqu'un de Paris.

— Je n'y connais personne, répondit Hélène.



— Père, mère, vous qui vous êtes tant aimés, vous qui n'avez pu vivre — ni mourir l'un sans l'autre, vous que je ne reverrai jamais ici-bas. Protégez-moi !... Veillez sur moi !... (Page 26.)

— C'est un monsieur très bien... Il reviendra vers quatre heures.

— Je vous remercie, madame Rozen, dit la jeune fille.

Hélène s'engagea dans l'allée très propre de la vieille maison et monta au deuxième étage où était son appartement.

Elle ouvrit la porte, traversa une petite entrée et pénétra dans une pièce meublée sommairement. Anéantie, elle tomba sur un fauteuil en contemplant deux photographies placées sur la cheminée.

L'une représentait un homme dans la force de l'âge, à la figure distinguée, à l'air vaillant et bon, c'était son père.

L'autre, cette physionomie rêveuse, aux grands yeux doux et mélancoliques, était sa mère.

M. de Penhoët était mort à la Vera-Cruz l'année précédente, emporté par la fièvre jaune. On avait ramené son corps à Brest.

Il y avait quinze jours que sa veuve était allée le rejoindre au cimetière.

Hélène de Penhoët était orpheline.

Comment l'infortunée résista à cette double catastrophe? Nous renonçons à le comprendre.

Elle adorait ses parents, dont elle était l'unique joie, la suprême consolation, à la suite de grands revers immérités.

Quand l'affreuse nouvelle arriva du Mexique, où M. de Penhoët s'était rendu pour tenter un effort désespéré qui aurait pu rétablir sa fortune, Hélène fut accablée par le plus profond désespoir.

Elle vit bientôt que sa mère était également frappée au cœur. La vaillante enfant pria Dieu de la préserver d'un dernier malheur, plus effroyable encore que le premier, s'il est des degrés dans les afflictions de ce genre.

La perte d'un père chéri est irréparable ; mais après un tel déchirement, une jeune fille a surtout besoin de sa mère.

La prière d'Hélène ne devait pas être exaucée.

Sa raison chancela quand elle ferma les yeux à madame de Penhoët ; et pourtant, cette frêle jeune fille, cette orpheline de seize ans et demi, au regard si tendre, au cœur si délicatement affectueux, eut le courage d'envelopper d'un linceul le cadavre de sa mère bien-aimée et de l'accompagner au champ de l'éternel repos.

Après une telle commotion le chagrin ne pouvait la tuer. Elle était condamnée à vivre.

— Père, mère, dit-elle en tendant les bras vers les chers absents, vous qui vous êtes tant aimés, vous qui n'avez pu vivre — ni mourir l'un sans l'autre, vous que je ne reverrai jamais ici-bas, jetez les yeux sur l'orpheline qui portera dignement votre nom, qui bénira chaque jour votre mémoire et qui priera pour le salut de vos âmes... Protégez-moi !... Veillez sur moi !

Hélène n'avait que des cousins éloignés sur lesquels il lui était impossible de compter.

Le transfert des cendres de son père, la maladie et les obsèques de sa mère avaient épuisé les dernières ressources de la maison.

Mademoiselle de Penhoët allait-elle manquer de pain !

Un coup légèrement frappé à la porte lui fit lever la tête.

L'orpheline s'essuya les yeux et alla ouvrir.

Un homme de cinquante-cinq ans, au visage fraîchement rasé, très soigné dans sa mise, salua la jeune fille avec un respect attendri.

Elle lui tendit sa main; il la pressa avec une sorte de vénération.

Hélène le fit asseoir.

— Maître Nerville, dit-elle, avec beaucoup de calme, je vois à votre physionomie que vous avez des choses tristes à m'annoncer... Je suis habituée à la douleur.

Maître Nerville était un notaire de Brest; son étude située sur le cours d'Ajot était très fréquentée; sa clientèle comptait les plus grands noms de la Bretagne. Il avait été chargé des intérêts de la famille de Penhoët.

La résignation d'Hélène, bien qu'elle ne le surprît guère, diminua son embarras.

— Ma chère demoiselle, répondit-il, permettez-moi d'abord de vous demander comment vous vous portez... Je n'ai pas eu l'honneur de vous saluer depuis...

Il hésita, très ému.

— Depuis les obsèques de ma pauvre mère, compléta l'orpheline, dont le regard se voila.

Il se hâta de continuer:

— Madame Nerville vous a rendu visite deux fois, depuis cet affreux malheur... Elle m'a chargé de vous présenter l'expression de toute sa sympathie, et de vous dire qu'elle désirerait beaucoup vous voir...

Hélène répliqua:

— J'irai très prochainement remercier madame Nerville de sa sollicitude et embrasser votre fillette Jeanne.

Le notaire eut un geste affable; puis il poursuivit de sa voix grave:

— Il est impossible de vous consoler, mademoiselle; je ne suis pas de ceux qui prodiguent les paroles inutiles en présence d'un deuil comme le vôtre; mais je fais appel à votre courage pour que vous ne vous laissiez pas accabler... Votre existence va de nouveau se modifier... Vous avez besoin de compter sur toutes les personnes qui s'intéressent à vous

La jeune fille répondit simplement:

— Vous vous trompez, maître Nerville, je ne veux faire appel à aucun dévouement... Je ne dois compter que sur moi-même.

— Vous aurais-je blessée? interrogea le notaire avec la plus vive appréhension.

— Non, car vous êtes un véritable ami.

— Ah! mademoiselle Hélène! comme vous me récompensez d'avoir servi fidèlement les vôtres.

— Et maintenant, parlez; ne craignez rien... Comment voulez-vous que je redoute un nouveau déchirement? Est-ce que je n'ai pas souffert tout ce qu'on peut souffrir?

Ses beaux yeux regardèrent stoïquement le ciel.

Maître Nerville avait été nommé, par le tribunal, tuteur de l'orpheline.

Le digne homme, qui était la probité même, avait tenté l'impossible

pour que la succession se liquidât de la façon la moins désastreuse ; ses efforts étaient restés stériles.

Il venait prévenir la jeune fille que ses dernières ressources étaient épuisées.

Il commença :

— Vous savez, ma chère demoiselle, que votre regretté père, M. le marquis de Penhoët, a perdu tout ce qu'il possédait.

— Je le sais, monsieur... Il a été ruiné par de malhonnêtes gens, des associés en qui il avait mis toute sa confiance... Il n'est rien resté à mon père, sauf l'honneur !

— Quand M. de Penhoët s'est marié, il était encore très riche... Votre mère ne lui a rien apporté.

— Elle l'a aimé, elle l'a réconforté, soutenu ; elle lui a permis de recommencer une existence nouvelle; la pauvreté ne l'effrayait pas ; elle a montré à mon père la seule voie qui lui restait à suivre, celle du travail... N'est-ce donc rien cela ?

— Votre mère, mademoiselle, était une sainte.

Hélène remercia son interlocuteur d'un regard empreint d'une gratitude si touchante qu'il se sentit remué jusqu'au plus profond de lui-même.

— Pardonnez-moi, reprit-il, c'est le notaire, c'est le tuteur qui vous parle... Quand vous êtes née, le patrimoine des Penhoët était à peine entamé.

L'orpheline eut un soupir prolongé.

Elle revoyait, dans une brume lointaine, le beau castel où s'était écoulée sa prime jeunesse ; il lui semblait encore en gravir le perron monumental.

Elle se promenait sous les hautes futaies de l'immense parc, sillonné d'eaux vives ; elle se reposait sous ses grottes naturelles, après de longues courses à travers le domaine seigneurial.

Elle se rappelait le grand salon Louis XV, les tapisseries des Gobelins, d'Aubusson et de Beauvais.

De tous les tableaux qui l'ornaient et portaient la signature des plus grands maîtres, il ne restait plus à l'orpheline qu'un portrait d'aïeule qu'elle regardait en ce moment.

C'était celui d'une femme dont la beauté s'alliait à la grâce spirituelle qui caractérise cette exquise époque. Elle était adorable, cette figure d'autrefois, qui gardait, malgré son délicieux sourire, la grandeur de la race et la sérénité de l'épouse fidèle à tous ses devoirs.

Les tons harmonieux mettaient en valeur les moindres détails de la toilette ; un ruban bleu, que deux crayons avaient satiné et moiré, était une pure merveille d'exécution. Le temps n'avait pu altérer l'œuvre, malgré la fragilité vaporeuse du pastel.

C'était tout ce qui restait à Hélène, la dernière épave de sa splendeur.

Maître Nerville continuait à exposer les faits avec sa précision professionnelle.

La jeune fille l'écoutait religieusement, car chaque détail lui remettait en mémoire l'énergie surhumaine déployée par M. de Penhoët pour conjurer l'écrasement final.

Le notaire tira des papiers de sa poche ; ils étaient couverts de chiffres ; Hélène ne voulut pas les examiner ; elle en connaissait les conclusions.

M. Nerville poursuivit :

— Vous n'aviez plus que deux mille francs. J'ai achevé de payer votre pension chez les dames de Saint-Joseph de Quimper, où vous étiez l'année dernière encore... J'ai réglé les obsèques, qui ont été, selon vos instructions, dignes de la noble défunte ; enfin, je viens d'acquitter le terme de votre appartement.

— De sorte que je ne dois rien? interrogea mademoiselle de Penhoët.

— Rien, ma chère demoiselle ; mais vous restez sans ressources... Toutefois, vous savez bien que nous ne vous abandonnerons pas.

Elle répondit avec une suprême fierté :

— Je vous suis très reconnaissante de ce que vous avez fait pour moi : je vous sais un gré infini de la bienveillance dont vous me donnez une preuve nouvelle ; mais, vous l'avez dit, je n'ai pas de dettes ; je ne veux pas en contracter ; encore une fois, l'honneur des Penhoët restera intact.

— Mais si vous ne voulez pas recourir à notre affection, il en est d'autres auxquelles vous ne ferez pas vainement appel. N'avez-vous pas eu pour compagne de couvent mademoiselle Carmen de Kerlor? Elle ne voudra pas laisser une ancienne amie dans le besoin...

— Une Penhoët n'implore personne, monsieur Nerville... D'ailleurs j'ai d'autres projets.

— Vraiment?

— Oui ; je vais travailler !... Je me livre déjà à une petite besogne qui me permettra d'attendre la réalisation des promesses qui m'ont été faites... Je compte sur une solution très prochaine... Je vais gagner ma vie.

— Je souhaite que vos épreuves soient terminées, mademoiselle... Vous me permettrez pourtant d'insister... Songez que vous allez être obligée de quitter cette maison dans quelques jours... Le gain d'une jeune fille est bien mince, bien aléatoire, quand elle travaille chez elle... Je serais vraiment très inquiet si vous n'obteniez pas tout de suite cette place... cet emploi auquel vous semblez faire allusion.

L'orpheline reprit :

— Je vais vous mettre au courant de ma démarche. J'ai écrit à M. de Saint-Gildas, le riche manufacturier de Saint-Etienne, que vous avez vu au château de Penhoët, avec sa femme et ses filles. Maintes fois, il m'a complimentée en regardant mes dessins, qui étaient, disait-il, d'une

véritable artiste. Il ajoutait qu'il serait heureux de me voir lui créer des modèles pour les nouveautés qu'il lance chaque saison... Je crois qu'il n'a pu m'oublier.

Le notaire répliqua, plus tranquille :

— J'en suis convaincu, mademoiselle... Allons! l'horizon s'éclaircit un peu.

Maître Nerville n'avait plus qu'à prendre congé de la jeune fille et à lui rappeler qu'elle pouvait compter sur lui et sur sa femme.

Il le fit en quelques mots très sincèrement affectueux, et il partit.

Mademoiselle de Penhoët ouvrit le tiroir d'une commode et en sortit un petit carton qui contenait plusieurs images de piété. Elles lui avaient été confiées par un marchand du voisinage pour qu'elle les enluminât.

Hélène dessinait fort bien ; mais elle n'avait guère eu en cette occasion à faire appel à son talent ; on lui avait demandé de colorier avec goût des images en noir ; elle avait accepté avec empressement, car c'était son premier labeur qui serait rétribué.

M. Paterne, le marchand, lui avait promis de la payer quand elle lui rapporterait les images.

Il était temps ; Hélène avait épuisé ses dernières ressources le jour même, pour porter des fleurs sur la tombe de son père et de sa mère.

Au grand jour de la fenêtre, elle regarda son ouvrage ; il lui sembla irréprochable.

L'orpheline se sentit moins oppressée.

— Tu vois, dit-elle avec ferveur, èn se tournant vers la cheminée où souriait la photographie de sa mère ; je travaille! Je prends modèle sur toi, chère maman... Toi aussi, tu travaillais avant de devenir marquise de Penhoët... Je veux que tu bénisses mes premiers efforts.

Le marquis de Penhoët avait épousé une cantatrice d'une grande réputation.

Marthe Gérard, qui joignait à une beauté idéale, une voix dont la pureté et l'étendue étaient sans égales, chantait les premiers rôles.

Qu'elle jouât Marguerite, Juliette ou Mireille, c'était toujours la divine perfection.

M. de Penhoët, violemment épris, n'avait pas tardé à apprendre que l'existence de Marthe était au-dessus de tout blâme. Elle vivait honorablement avec sa mère. Il avait suivi la célèbre artiste, au cours de ses pérégrinations à travers l'Europe, pendant plus de dix-huit mois. Enfin, un soir, à Naples, au théâtre San Carlo, le gentilhomme avait avoué à la prima-donna qu'il l'aimait éperdument.

Marthe, croyant à une douloureuse injure, avait répondu, superbe de pudeur outragée :

— Vous !... Vous, que j'appelais mon ami ; vous qui savez que je n'ai jamais failli ; vous allez me proposer de devenir votre...

Il l'avait interrompue :

— Je vous propose, Marthe, de devenir marquise de Penhoët.

Le mariage avait eu lieu quinze jours plus tard au consulat français.

Cette union, on le comprend, avait été accueillie de la façon la plus hostile dans la famille du marquis ; mais il était libre de ses actes ; il avait une volonté de fer ; il n'avait pas hésité à rompre toutes relations avec les siens, qui maudirent celle qu'ils appelaient injustement l'aventurière.

La prétendue aventurière se montra la meilleure des épouses, et, un an plus tard, après qu'elle eut mis au monde la petite Hélène, elle était, de l'aveu de tous, la plus tendre et la plus dévouée des mères.

Après bien des années, une catastrophe réveilla les malveillances qui semblaient endormies ; M. de Penhoët, un jour de chasse, dans une battue au sanglier, tua raide, d'une balle dans la tête, son voisin d'affût, M. d'Espérac, un jeune gentilhomme très répandu dans le haut monde parisien, et qui avait également une propriété en Bretagne.

L'accident n'était pas douteux, il avait été causé par une fatale imprudence de la victime. M. d'Espérac, dans l'ardeur de la chasse, quittant la place qui lui était assignée, avait couru au-devant de la bête aperçue au moment où elle entrait dans un layon.

M. de Penhoët, voyant un buisson remuer et entendant le souffle rauque du sanglier, avait tiré.

M. d'Espérac était mort sans prononcer un mot.

Cette catastrophe coïncida avec les très graves embarras d'argent du marquis.

Marin, il avait démissionné après avoir épousé Marthe Gérard, et il avait obtenu au Mexique une importante concession de terrains argentifères dont il avait confié l'exploitation à des individus qu'il croyait honorables, et qui, au point de vue technique, semblaient présenter les garanties les plus sérieuses, mais qui profitaient de l'éloignement du propriétaire pour se livrer à une suite d'agissements coupables destinés à faire tomber à vil prix l'affaire entre leurs mains.

Une nouvelle traversée n'était pas faite pour effrayer le marquis de Penhoët. Il s'embarqua dans le plus bref délai, malgré les larmes et les funestes pressentiments de la marquise.

Nous savons qu'il mourut à la Vera-Cruz.

De cette tragique aventure, les ennemis de madame de Penhoët avaient conclu tout bas d'abord, ouvertement bientôt, que M. d'Espérac était l'amant de la marquise ; et que le mari avait voulu venger son honneur. Quant à la mort de M. de Penhoët, elle était due, selon eux, non pas à la fièvre jaune, mais à un suicide. Le malheureux n'avait pas voulu survivre à la honte de sa femme et à la tache faite à son blason.

Marthe n'avait pu surmonter son désespoir ; le chagrin d'avoir perdu

Henri, l'opprobre dont on voulait l'accabler, furent pour elle autant de coups auxquels elle ne devait pas tarder à succomber.

L'orpheline ignorait toutes ces ignominies; maître Nerville était renseigné, lui; mais à aucun prix, il n'aurait voulu que la pauvre enfant les soupçonnât.

Hélène enveloppa soigneusement ses images et quitta l'appartement.

Elle se rendit en face l'église Saint-Louis et entra dans une boutique qui portait cette enseigne :

PATERNE, *papetier-libraire.*

Le commerçant était à son comptoir; il examinait une grosse de chapelets qui venaient d'arriver de Paris.

Tout petit, très souriant, très sautillant, il releva ses bésicles sur son front pour mieux accueillir la personne qui entrait.

Il parut surpris en reconnaissant mademoiselle de Penhoët; mais il la reçut pourtant avec beaucoup d'aménité.

— Je vous rapporte mon ouvrage, dit la jeune fille.

— Vous vous êtes trop pressée, dit le papetier-libraire, de son ton le plus gai.

Mademoiselle de Penhoët se méprit sur le sens de ces paroles; elle ajouta vivement :

— Je vous assure, monsieur, que vous serez satisfait; j'ai scrupuleusement tenu compte de vos instructions.

— Je n'en doute pas, mademoiselle; je n'en doute pas, fit-il avec une intonation joyeuse.

M. Paterne examina les images; il poussait de petits cris d'admiration, toujours ponctués par les plus aimables sourires.

— Parfait! Superbe! Magnifique!.. C'est incroyable... je n'aurais jamais cru... Est-il possible que... C'est merveilleux!

Hélène respira : le fâcheux pressentiment qui l'avait assaillie tout à l'heure s'évanouit.

— Je vais vous payer, mademoiselle, reprit le commerçant avec empressement.

Il sortit de sa caisse une pièce de vingt francs; c'était le prix convenu.

Elle le remercia avec effusion; il se défendit :

— Mais non, mais non, c'est moi qui suis votre obligé. . Plus tard, je je vous confierai toutes mes commandes.

— Plus tard! répéta l'orpheline comme un écho lugubre.

Elle devint toute blanche. M. Paterne la regarda, un peu ébahi, devenant moins hilare.

Surmontant son trouble, Hélène reprit :

— En attendant, vous allez me donner l'ouvrage courant?



— Inutile d'insister, M. Goguelu. Vous m'offririez un trésor que je ne vous céderais pas cette pieuse relique. (Page 37.)

— L'ouvrage courant ?... reprit le commerçant... Mais, mademoiselle, je n'en ai pas pour le moment.

M. Paterne s'expliqua en termes qui ne laissaient subsister aucune équivoque, hélas!

Il le fit d'ailleurs avec sa jovialité ordinaire.

— Autrefois, je vendais beaucoup de ces images... oui! oui, les affaires marchaient admirablement. Hé! hé!.. C'était l'âge d'or. Aujourd'hui, le siècle est aux choses plus profanes... J'ai eu de la chance de gagner une petite fortune et de la placer judicieusement; sans cela, je végéte-

rais... Je ne me retire pas parce que madame Paterne se plaît dans sa boutique où elle est depuis bientôt quarante ans. Mais la foi s'en va!... Oui, même en Bretagne, mademoiselle, la foi s'en va! Hé! hé! Il y a vingt ans, je vendais tous les saints et toutes les saintes du calendrier... Aujourd'hui, mon meilleur article, ma pièce de résistance, une marchandise de tout repos,... Notre-Dame de Recouvrance enfin! hé! hé! Notre-Dame de Recouvrance est menacée à son tour. Enfin, mademoiselle, c'est le marasme général, le Krach, comme on écrit dans les journaux de Paris!... Il m'est donc impossible, avec la meilleure volonté du monde, de vous gratifier d'une nouvelle commande avant que la présente livraison soit enlevée.

Hélène balbutia quelques mots et sortit chancelante de l'établissement du papetier-libraire.

Elle reprit courage assez vite pourtant, et murmura :

— Dieu ne peut m'abandonner; en rentrant chez moi, je vais peut-être trouver une lettre de M. de Saint-Gildas.

L'orpheline reprit le chemin de la rue Saint-Donatien.

— Voilà mademoiselle de Penhoët qui revient, dit une jeune lavandière en la voyant passer.

— Toujours bien triste, fit une autre ouvrière qui tuyautait.

— Ah ben! Il faut que les nobles aient leurs peines aussi...

— C'est égal, cette pauvre jeune fille paraît si malheureuse...

— Laisse-moi donc tranquille... Tu n'as pas vu l'enterrement?.. Est-ce qu'elle avait besoin de dépenser tant d'argent!... Et tous les jours, elle achète des bouquets de cent sous qu'elle porte sur la tombe... Voyons! tu ne trouves pas que c'est trop de manières!

— C'est mal, ce que tu dis là, Marik, tu n'as pas de cœur.

La rentrée de la patronne interrompit ce dialogue.

Avant de monter l'escalier, Hélène ouvrit la boîte qui contenait, pour chaque étage, la correspondance des locataires.

Il y avait une lettre pour elle.

La jeune fille vit sur l'enveloppe le cachet postal de la Loire.

Pour la première fois depuis quinze jours, un pâle reflet de satisfaction illumina son doux visage.

Vite elle monta chez elle et décacheta la lettre. Voici ce qu'elle contenait :

« Mademoiselle,

» J'ai bien reçu votre honorée du 3 courant : mais elle s'adressait à M. de Saint-Gildas, qui m'a vendu son usine et ses dépendances.

» J'ai fait démonter les métiers et les machines, car je ne m'occupe pas du tout de soieries. Ça n'allait plus.

» Je fabrique des peignes, des brosses et autres objets de toilette en higlifoïde, une matière beaucoup moins inflammable que le celluloïd,

imitant le corail, l'ivoire, l'ambre, l'écaille à s'y méprendre, et dans des conditions exceptionnelles de bon marché.

» J'ai pensé, mademoiselle, puisque vous voulez gagner votre vie, que vous pourriez vous occuper de placer mes produits dans la noblesse.

» Nous nous entendrions pour les conditions ultérieures.

» Quant à M. de Saint-Gildas, il a dû s'établir en Amérique et je n'ai pas son adresse.

» Réfléchissez et dites-moi par retour du courrier si vous acceptez mes offres, avec lesquelles, je vous prie, mademoiselle, d'agréer mes civilités très empressées.

» XAVIER DUPLANCHAT. »

« P.-S. Je tiens à votre disposition une boîte d'échantillons, quand vous aurez bien voulu me donner la liste de vos références. »

L'orpheline laissa retomber le papier.

Cette fois, la déception était beaucoup plus cruelle que celle éprouvée chez M. Paterne.

Hélène comptait aveuglément sur une réponse favorable de M. de Saint-Gildas.

Elle espérait être utile à l'industriel, et trouver auprès de madame de Saint-Gildas et de ses filles des sympathies qui eussent atténué son isolement.

Ce dernier espoir s'écroulait.

La pauvre enfant éclata en sanglots.

Entre deux soupirs entrecoupés elle entendit qu'on l'appelait sur le palier.

Elle alla ouvrir et vit la blanchisseuse qui guidait un inconnu.

— Mademoiselle Hélène, dit la femme, monsieur est un marchand de Paris; il vient vous demander si vous ne voudriez pas lui vendre des objets de curiosité.

L'homme restait un peu en arrière.

— Mais entrez donc, monsieur... donnez-vous donc la peine, fit madame Rozen, comme s'il s'agissait de pénétrer dans sa boutique de blanchisseuse.

Mademoiselle de Penhoët n'entendit d'abord qu'un bourdonnement confus, puis elle se souvint que le matin madame Rozen lui avait annoncé cette visite, tout à fait incompréhensible pour la jeune fille.

Malgré son bouleversement, Hélène retrouva sa grâce native; à son tour, elle invita le monsieur à entrer.

Celui-ci était un gaillard énorme; il avait la distinction d'un ancien lutteur, qui se serait évadé de la foire aux pains d'épices.

Il jouissait de quatre ventres superposés; trois mentons en amphithéâtre prouvaient en outre qu'il ne détestait pas la bonne chère.

Dans l'ensemble bouffi et adipeux du visage, ses petits yeux avaient eu vraisemblablement beaucoup de peine à garder leur place, car la graisse menaçait de tout envahir. Ce qui n'empêchait pas le regard de pétiller d'astuce.

Le personnage, d'ailleurs, avait fait un salut très convenable. Il s'était frotté à trop de gens distingués pour se présenter en rustre.

Madame Rozen était restée dans la petite pièce qui servait d'antichambre.

— Mademoiselle, commença le visiteur, je n'ai pas l'honneur d'être connu de vous ; je m'appelle Goguelu ; je demeure à Paris, rue des Saints-Pères. La blanchisseuse vous a indiqué ma partie ; je travaille dans les objets d'art... J'ajouterai que je suis rond en affaires... J'en ai l'air et la chanson... Avez-vous quelque chose à me vendre ?

Ce langage dépourvu d'artifice commença par choquer Hélène. Elle souffrit en pensant que quelqu'un avait dévoilé sa pauvreté à un inconnu, alors qu'elle la supportait si dignement.

Goguelu, dont les yeux fureteurs avaient déjà tout inventorié, sembla comprendre ce qui se passait dans l'esprit de la jeune fille.

Il reprit :

— Vous savez, je voyage pour mon métier, et, nécessairement, je suis forcé de me renseigner avant de m'adresser au client. Je fais jaser le patron de l'hôtel, l'horloger d'en face ou la blanchisseuse du coin... Comme je ne propose que des marchés très honorables, personne n'a à rougir d'entrer en pourparlers avec moi.

Ces mots furent prononcés avec tant de bonhomie que l'orpheline ne pouvait s'en irriter.

— Mais, monsieur, répliqua-t-elle doucement, votre démarche est inutile, vous voyez que mon ameublement n'a rien de somptueux.

Naturellement, de la façon dont nous avons présenté l'ami Goguelu, nos lecteurs ont déjà deviné que son œil de marchand avait été tout de suite accroché par le portrait de l'aïeule.

Goguelu répliqua en le désignant du doigt :

— Ce tableau, là ! m'irait assez... Voulez-vous me permettre de...

Avant que mademoiselle de Penhoët eût répondu, le gros gaillard grimpait très lestement sur un siège, décrochait le cadre, redescendait et examinait l'œuvre en la tenant à pleines mains, bien en lumière.

Le pastel était un des plus authentiques spécimens de l'exquise artiste qui s'appelait madame Vigée-Lebrun.

— Je vous en offre quatre cents francs, dit Goguelu.

— Vraiment ! fit Hélène avec un pâle sourire ému ; ce tableau a une telle valeur ?

— Mais oui, ça vaut de l'argent, ces babioles-là... Allons! Nous sommes d'accord ?

Et il eut le geste familier de l'acheteur qui va porter la main à la poche.

L'orpheline l'arrêta et répondit :

— Cette œuvre n'est pas à vendre.

— Voulez-vous le « poney »... Cinq cents?... Je connais ça ; c'est un souvenir de famille ; ça fait toujours un peu de peine de se séparer de ces choses-là.

— Tellement, monsieur, que je ne m'en séparerai pas.

— Oui... oui... Vous avez raison... Seulement, dame! excusez ma franchise, mademoiselle ; je vois que vous avez été élevée dans un milieu moins humble... Vous avez eu des vicissitudes, quoi !... Et six cents francs ne se trouvent point dans le pas d'un cheval...

— Inutile d'insister, monsieur Goguelu. Vous m'offririez un trésor que je ne vous céderais pas cette pieuse relique.

Elle fit un pas vers la porte.

— Hum ! hum ! toussa Goguelu poursuivant en homme qui a l'habitude de ces opérations et ne semble pas douter de la façon dont elles se terminent ; vous voulez que j'aille jusqu'au bout du sacrifice... Allons-y ! Mais c'est ma dernière concession... Vous aurez le billet de mille... N'en parlons plus.

Et lui aussi usa du dernier expédient ; il fit mine de battre en retraite, et marcha vers la sortie.

Hélène ouvrit la porte.

Avant de sortir le marchand brûla ses dernières cartouches.

— Eh bien !... Deux mille, là !

— Ni deux mille, ni cent mille!

— Voyons ! dit Goguelu brusquement abasourdi, mais tentant un suprême effort, dont il sentait l'inutilité d'ailleurs, je comprendrais votre résistance s'il s'agissait de votre mère, de votre grand'mère à la rigueur ; mais vous n'avez pas connu cette dame, puisqu'elle vivait il y a un siècle, avant les malheurs de Louis XVI... Enfin, qui est-ce?

L'orpheline répliqua :

— C'est une Penhoët, monsieur, la grand'mère de mon père ; et elle restera dans ma demeure, si pauvre soit-elle, tant que je vivrai.

Le gros homme s'inclina, beaucoup plus respectueusement que son sans-façon de brocanteur ne l'aurait laissé supposer, replaça le portrait à l'endroit où il l'avait décroché, donnant une nouvelle preuve de son étonnante agilité, remit les billets dans son portefeuille, celui-ci dans la poche de son veston, et alla retrouver la blanchisseuse, qu'il gratifia de quarante sous, malgré l'échec de sa combinaison.

IV

LES REGRETS DE CARMEN.

Quand la cloche du château de Kerlor avait sonné le dîner, la comtesse et ses enfants s'étaient mis à table.

Une place restait vide, celle de mademoiselle de Sainclair.

La comtesse s'étonna à bon droit; Carmen déclara que Mariana, s'étant sentie un peu souffrante dans l'après-midi, avait voulu rentrer dans sa chambre et s'était probablement mise au lit.

La comtesse était pâle et paraissait fatiguée.

Elle eut un geste de lassitude et commença à manger silencieusement, le regard un peu vague.

Georges échangea un coup d'œil avec sa sœur.

M. de Kerlor attribuait le malaise de Mariana à la chaude algarade dont le braconnier Pornic était la cause, et au bouleversement qu'avait dû éprouver la jeune fille à la suite de son intervention courageuse, mais inutile.

Carmen se serait bien gardée de dissuader son frère, touchant l'absence de la petite-cousine; elle commençait pourtant à se demander ce qui allait se passer, car elle croyait Mariana retirée chez elle, et ne pouvait supposer que la jeune fille eût réellement déserté le château.

On se coucha de très bonne heure, ce soir-là, à Kerlor.

Seul, Georges fit une longue promenade nocturne dans le parc en fumant plusieurs cigares.

Le lendemain, la comtesse qui avait bien dormi, se montra plus alerte; son visage n'avait conservé aucune trace de la pâleur de la veille ; et à peine habillée, elle manda sa fille.

Quand Carmen entra chez sa mère, elle vit Georges, qui, arrivé avant elle, tendait une lettre à la comtesse.

— C'est l'écriture de Mariana ! s'écria madame de Kerlor, très impressionnée.

— J'ai trouvé ce papier hier soir sur le plateau d'argent, dans le vestibule, ajouta Georges avec surprise... Vous étiez déjà couchée.

— Qu'est-ce que cela signifie? murmura la douairière.

Ses mains tremblèrent un peu en déchirant l'enveloppe. Elle lut :

« Ma chère bienfaitrice,

« Pour la première fois de ma vie, je vais vous causer un chagrin ; je vous supplie de me le pardonner.

» J'ai résolu de quitter Kerlor, malgré tout ce que vous avez fait pour moi.

» Je vais avoir vingt ans; j'estime que votre œuvre presque maternelle est terminée.

» J'ai cherché et trouvé la meilleure position convenant à une fille pauvre.

» Mon intention était de tout vous dire avant de franchir le seuil du château ; mais j'ai eu peur de manquer de fermeté, car vous auriez refusé de me laisser partir. Vous êtes si bonne!

» Vous me permettrez de venir prendre congé de vous dans quelques jours et de vous demander votre bénédiction.

» Je serai plus courageuse en présence du fait accompli.

» Je sais tout ce que je vous dois, à vous, à vos enfants Georges et Carmen.

» Il serait indigne de moi d'accepter de nouveaux sacrifices.

» Je prierai pour Kerlor; je ferai des vœux pour que tous ceux qui portent ce glorieux nom continuent à jouir du bonheur qu'ils méritent; je m'efforcerai de ne jamais oublier les traditions de vertu et d'honneur qui ont toujours été celles de nos deux familles.

» Ce sera le seul moyen de diminuer un peu ma dette envers vous.

» Daignez agréer, ma chère bienfaitrice, l'assurance de tout mon respectueux dévouement.

» Mariana de Sainclair,

» *Institutrice chez Madame Nerville, cours d'Ajot, Brest.* »

On devine l'effet produit par cette lettre inattendue sur madame de Kerlor et sur Georges.

Le regard de la comtesse se fixa sur Carmen.

— Tu ignorais le contenu de cette lettre ? interrogea froidement la mère.

— Je le jure ! répondit la jeune fille.

— C'est insensé ! fit Georges, je n'aurais jamais cru ma petite-cousine capable de prendre une pareille détermination.

— Mademoiselle de Sainclair est une ingrate, prononça la comtesse, très affligée.

La matinée se passa tristement.

La comtesse ne pouvait se faire à l'idée qu'elle allait être privée des soins dont Mariana l'entourait.

Avec beaucoup de zèle et de prévenances, une attention de toutes les minutes, mademoiselle de Sainclair, qui méditait patiemment ses ambitieux projets, avait su se rendre indispensable à sa bienfaitrice.

Qu'il s'agît de déchiffrer une nouvelle partition, de lire un volume fraîchement publié, de tenir à jour l'importante correspondance de la com-

tesse, Mariana était toujours là et rendait ces multiples services avec un empressement quelque peu affecté.

Pendant ce temps, Carmen se grisait de grand air et de liberté, chevauchait de longues heures parmi les landes et les guérets, accompagnait son frère à la chasse, et pratiquait tous les sports accessibles à la femme.

Elle apportait à ces distractions un entrain, une fougue, une exubérance qui réjouissaient Georges, dont les goûts n'étaient pas plus sédentaires que ceux de sa sœur.

Madame de Kerlor semblait donc assez contrariée de la disparition de Mariana ; et Carmen s'accusait de plus en plus d'avoir manqué de mesure envers sa parente.

Elle se disait :

— J'ai livré Mariana à tous les dangers, et ils sont plus redoutables pour elle que pour tout autre... Avec son caractère altier et l'orgueilleuse opinion qu'elle a d'elle-même, voudra-t-elle accepter les inconvénients de sa nouvelle situation ? Elle est partie d'ici à la suite d'un coup de tête... Que va-t-elle devenir ?... Je redoute tout pour elle. Et c'est moi peut-être qui aurai causé sa perte...

Ce fut la comtesse de Kerlor qui capitula la première. Son ressentiment disparut soudainement; elle dit à sa fille :

— Il faut que je revoie Mariana et qu'elle réponde aux questions que j'ai le devoir de lui poser.

Carmen crut avoir trouvé l'occasion de réparer ses torts.

— Tu veux que je lui écrive ? demanda-t-elle.

— Non ! Tu m'accompagneras à Brest. Nous irons chez madame Nerville.

— Très volontiers, répliqua la jeune fille.

Tout de suite, elle sonna pour que la comtesse donnât des ordres à l'écurie.

On attellerait la victoria; et on partirait à une heure de l'après-midi.

Quand M. de Kerlor apprit cette détermination, il l'approuva sans réserves.

On déjeuna un peu plus tôt qu'à l'ordinaire, madame de Kerlor dissimulait mal son impatience ; vingt fois elle avait regardé l'antique horloge, l'accusant de ne plus marquer les minutes avec l'exactitude des pendules modernes.

Enfin, l'heure sonna et la comtesse se leva...

Tout à coup, elle eut un éblouissement et se rassit en portant la main au côté gauche de sa poitrine.

La pâleur des jours précédents était revenue sur son visage où se plaquaient des tons de cire.

Effrayés, le frère et la sœur saisirent les mains de leur mère.



Je ne suis plus jeune, mes enfants; à mon âge, on est sujet à de légères indispositions.
(Page 43.)

— Ce n'est rien, dit madame de Kerlor, voulant rassurer ses enfants ; un simple malaise.

— N'importe! répliqua M. de Kerlor, vous ne pouvez vous mettre en route, ma mère.

— Eh bien! fit-elle avec un sourire un peu contraint, c'est toi qui accompagneras Carmen.

— Si vous êtes souffrante, répliqua-t-il, nous ne devons pas vous quitter.

— Si tu tiens à me rendre sérieusement malade, Georges, tu n'as qu'à me désobéir.

— Mère !

— Je ne suis plus jeune, mes enfants ; à mon âge, on est sujet à de légères indispositions... La présence de Mariana sera pour moi le meilleur remède.

Le frère et la sœur se consultèrent rapidement. La comtesse insista. Ils ne voulurent pas la contrarier; mais ils obtinrent qu'elle consentirait à recevoir le médecin qu'on allait envoyer chercher immédiatement.

Ce fut Tanguy qui fut chargé de cette mission.

Madame de Kerlor voulut aller jusqu'au perron et assister au départ de la victoria qui emportait vers Brest ses deux enfants.

Une heure plus tard le cocher arrêtait son attelage devant la maison portant les panonceaux de maître Nerville.

Georges tendit la main à sa sœur pour l'aider à descendre et tous les deux se dirigèrent vers les appartements particuliers du notaire situés dans une grande cour bien ombragée, derrière les bureaux.

On annonça M. et mademoiselle de Kerlor qui furent immédiatement introduits dans un salon luxueux où les attendait madame Nerville.

Les saluts s'échangèrent pendant que la notairesse s'écriait, après avoir demandé cérémonieusement des nouvelles de la comtesse :

— Maître Nerville ne va pas tarder à rentrer. Il sera désolé de n'avoir pas été là à votre arrivée.

Puis, un peu inquiète, elle reprit :

— Vous savez que mademoiselle de Sainclair est ici?

— Nous venons la chercher, répliqua Georges avec sa franchise ordinaire.

— Mon Dieu! fit la notairesse, je ne voudrais pas que vous fussiez fâchés contre moi... Mademoiselle de Sainclair m'a formellement déclaré qu'elle renonçait à vivre à Kerlor. Vous étiez prévenus, puisque vous voici à Brest... J'ai jugé que je ne pourrais trouver une meilleure institutrice pour ma fille Jeanne, dont je veux faire une personne très distinguée, et j'ai accueilli à bras ouverts votre parente.

Il fallait entendre la notairesse prononcer les noms de Sainclair et de

Kerlor pour comprendre à quel point elle était entichée de noblesse.

On ne pouvait trop le lui reprocher, étant donnée la profession de son mari; on ne pouvait surtout la blâmer d'avoir choisi Mariana, qu'elle ne pouvait connaître à fond, pour parfaire l'éducation de la jeune mademoiselle Nerville.

La notairesse, malgré ses quarante-cinq ans et sa taille replète, gardait les yeux rêveurs et la bouche attendrie.

Elle avait eu quatre enfants; il ne lui en restait plus que deux : un fils qui avait vingt-trois ans et une fille qui entrait dans sa treizième année. En l'absence de son frère qui était à l'étranger, la fillette concentrait sur elle tout l'amour de ses parents.

Mademoiselle de Kerlor répondit :

— Rassurez-vous, chère madame, nous ne vous blâmons pas; notre petite-cousine est libre de ses actes; mais je désirerais m'entretenir avec elle.

— Rien de plus facile, mademoiselle ; je vais la prévenir.

La notairesse sortit et reparut bientôt, précédée de Mariana.

Les yeux de la jeune fille étincelèrent en se fixant hardiment sur ceux de Georges de Kerlor, puis elle regarda Carmen avec une fine nuance de commisération railleuse.

La visite inespérée du jeune homme rendait à mademoiselle de Sainclair ses plus dangereuses et ses plus folles illusions.

Elle entrevit le triomphe.

Mariana se jeta dans les bras de sa petite-cousine, simulant à merveille la plus sincère émotion.

Georges tendit la main à la jeune fille, qui la pressa en baissant modestement ses yeux pleins de langueur.

— Ma cousine, dit le jeune homme, vous nous avez fait beaucoup de peine.

Mariana poussa un soupir et hocha sa jolie tête d'un air navré.

Madame Nerville, en femme bien élevée, se dirigeait discrètement vers la porte.

— J'espère, continua M. de Kerlor, s'adressant toujours à la belle brune aux yeux bleus, que ma sœur saura vous convaincre. Je vous laisse ensemble. Vous me rappellerez quand les derniers nuages seront dissipés.

M. de Kerlor rejoignit madame Nerville. Il dit à la notairesse :

— Chère madame, vous allez me donner des nouvelles de votre fils Philippe... Où est-il en ce moment, ce jeune et intrépide voyageur ?

— Sa dernière lettre était datée de Mexico, répondit la mère, emmenant M. de Kerlor continuer cette conversation dans une pièce contiguë.

— Ma chère Mariana, commença mademoiselle de Kerlor, mon frère t'a fait connaître nos impressions depuis ton départ.

Mademoiselle de Sainclair répondit avec une amère ironie :

— Crois-tu que, moi aussi, je n'aie pas éprouvé un très gros chagrin, quand il m'a fallu t'obéir?

Carmen répondit avec un ton d'affectueux reproche :

— Voyons! j'étais irritée ; je me suis montrée injuste, j'en conviens ; mais toi, tu avais conservé ton sang-froid ; tu aurais dû attendre au lendemain avant de prendre une décision.

— J'aurais agi le lendemain comme la veille, puisque tu m'avais enlevé toute espérance.

— Tes prétentions étaient folles ; tu as reconnu que tu ne pourrais jamais devenir la femme de Georges.

Ces mots auraient dû suffire à Mariana pour lui éviter de nouvelles désillusions ; mais les globules du sang noir de la belle Aurore bouillonnaient dans ses veines ; les superstitions enfantines traversaient encore ce cerveau qui paraissait si bien équilibré.

La splendide créature croyait à son étoile ; elle estimait que les événements lui étaient favorables et que sa destinée était écrite au ciel en lettres d'or.

Consciente de sa beauté troublante, elle se demandait orgueilleusement pourquoi elle ne séduirait pas Georges, puisque M. de Kerlor ne paraissait aimer personne.

N'était-ce pas parce que Georges subissait, même inconsciemment, un commencement de fascination, qu'il était venu à Brest? Avait-il suffi que mademoiselle de Sainclair disparût pendant quelques heures pour que le jeune homme s'aperçût de la place que sa cousine tenait dans sa vie?

Mademoiselle de Sainclair demanda d'une voix brève :

— Pourquoi as-tu amené ton frère?

— Parce que ma mère, qui devait venir, s'est trouvée indisposée ; elle a prié Georges de m'accompagner.

Mariana reprit :

— Ta mère sait-elle pourquoi je suis partie ?

— Non ; dans ta lettre tu as pris toutes les précautions pour qu'elle ne se doute de rien; tu n'imagines pas que j'allais la renseigner... Si je l'avais fait, nous ne serions certainement pas ici, Georges et moi.

— Au fait, pourquoi y êtes-vous ?

— Pour te demander d'oublier ce qui s'est passé entre nous.

— Je le veux bien, répliqua mademoiselle de Sainclair.

— Ce n'est pas tout; je suis venue de la part de ma mère pour te dire qu'elle serait très heureuse si tu reprenais ta place à Kerlor.

— Et quelle est l'opinion de Georges?

— Il pense comme nous; et est tout prêt à joindre ses instances aux miennes.

Mademoiselle de Sainclair répondit d'une voix saccadée :

— Ma pauvre Carmen ! si tu savais comme j'envie ta sérénité d'âme!... Tu n'aimes pas, toi... Prends garde d'éprouver à ton tour l'indicible souffrance... Que penserais-tu de moi si je te déclarais que ton frère m'est devenu indifférent... M'est-il possible d'oublier Georges?... Si tu n'as pas cessé d'être mon amie, tu dois m'éviter de nouvelles tortures... S'il faut renoncer à monsieur de Kerlor, j'y renoncerai; mais ne me demandez pas davantage... Interroge ta conscience, Carmen, et dis-moi si tu peux exiger, sachant mon secret et mes rêves, que je rentre avec vous au château.

— Mais, puisque tu consens à revoir ma mère.

— Je reverrai madame de Kerlor; il faut que j'obtienne son pardon, quand je lui aurai démontré que je ne peux plus, que je ne veux plus vivre de sa charité... Elle est si bonne qu'elle me permettra sans doute de lui rendre d'autres visites; et le plus souvent possible, j'irai t'embrasser, serrer la main de ton frère... Ah! si vous me défendiez cela, j'en mourrais !

Carmen fut touchée de cette résignation, et elle répondit :

— Tu as raison ; et je ne puis exiger un trop grand sacrifice de ta part... Viens nous voir souvent ; nous t'accueillerons toujours avec la plus grande joie.

Mademoiselle de Kerlor était brusquement devenue pensive.

Il lui semblait qu'elle entendait encore sa cousine proférer ces étranges paroles : « Prends garde d'éprouver à ton tour l'indicible souffrance! »

Carmen eut une frayeur vague de l'avenir.

Dominant son émotion elle rappela Georges.

— Eh bien? interrogea le jeune homme en souriant.

— Eh bien, dit Carmen, Mariana s'en tient aux termes de sa lettre.

M. de Kerlor, qui s'attendait à une réponse favorable, ne put réprimer un geste de mécontentement.

Il s'écria :

— Mais Carmen vous a pourtant dit, ma cousine, que la santé de notre mère nous donnait des inquiétudes.

Mariana joignit les mains.

— Mon cousin, supplia-t-elle, ne ravivez pas mon chagrin... Votre sœur m'a proposé de reprendre ma « place » ; je ne le puis.

Carmen ajouta :

— Mariana m'a promis de venir souvent au château.

— Aussi souvent que me le permettra madame Nerville, poursuivit

mademoiselle de Sainclair, qui venait de voir rentrer la notairesse.

— Tant que vous voudrez, ma chère demoiselle, fit celle-ci de son air le plus aimable.

— Mais, prononça l'institutrice, j'ai contracté des devoirs envers vous, et je n'ai pas l'habitude de les négliger, quels qu'ils soient... J'aime déjà mon élève... C'est si intéressant, et c'est une si belle tâche de former une intelligence et un cœur d'enfant.

Elle regarda la pendule et affectant un peu trop d'exagération peut-être, elle reprit :

— Veuillez m'excuser, monsieur Georges ; il faut que j'aille chercher mon élève dont le cours va finir.

Mademoiselle de Sainclair embrassa Carmen, fit une révérence à M. de Kerlor et sortit avant que celui-ci ait pu lui tendre la main.

— Que va dire notre mère? fit le jeune homme... Il n'y a décidément pas que les Bretons et les Bretonnes qui ne changent pas d'avis facilement.

— Il ne nous reste plus qu'à rentrer à Kerlor, conclut Carmen.

A ce moment la porte du salon s'ouvrit ; la digne et correcte figure de maître Nerville apparut.

— Dieu soit loué! s'écria le notaire, j'arrive à temps pour vous présenter mes plus respectueux hommages... monsieur de Kerlor... mademoiselle de Kerlor...

Georges et Carmen saluèrent courtoisement.

— Vous êtes resté bien longtemps en ville, il me semble, dit la notairesse à son époux.

— J'ai poussé jusqu'à la rue Saint-Donatien.

— Vous avez vu votre pupille ?

— Justement.

— Vous êtes tuteur, maître Nerville ? demanda M. de Kerlor.

— Oui, monsieur le comte, et d'une jeune fille qui mérite les plus grandes sympathies.

— Je viens d'avoir de ses nouvelles, reprit la femme du notaire.

— Par qui ?

— Par madame Rozen, la blanchisseuse, qui a rapporté le linge... Il paraît que la pauvre enfant a refusé deux mille francs d'un portrait d'aïeule....

— Je le sais, répondit M. Nerville ; et pourtant elle est sans ressources...

— Alors, elle aurait dû vendre ce tableau ! fit madame Nerville.

— Je trouve, moi, protesta le notaire, qu'en vénérant pieusement la mémoire des siens, elle reste digne de son nom, et je l'en admire davantage.

— En effet, ajouta M. de Kerlor, je vous approuve.

— La conduite de cette jeune fille est au-dessus de tout éloge, appuya Carmen.

Madame Nerville se hâta de répliquer :

— J'ai pour cette chère enfant la plus grande affection; mais je redoute la misère pour elle... Je ne puis dominer mon impatience; il faut que je voie aujourd'hui ma petite protégée... J'irai à Recouvrance.

M. de Kerlor s'écria avec empressement :

— Permettez-nous, madame Nerville, de vous offrir une place dans notre voiture.

— Oh ! monsieur le comte... je vous remercie... mais je suis confuse... Je vais vous gêner...

Carmen insista.

— Vous serez plus vite arrivée chez cette jeune fille... Et Georges et moi, nous aurons pu coopérer, dans une faible mesure, à votre bonne action.

Madame Nerville se confondit en remerciements.

— Je ferai part à mademoiselle de Penhoët de votre bienveillance ; elle en sera touchée.

— Penhoët ! répéta Carmen avec un vif intérêt.

— Oui, compléta le notaire, ma pupille s'appelle Hélène de Penhoët.

— Hélène ! fit Carmen, toute bouleversée.

— Mais, en effet, mademoiselle, reprit maître Nerville, où ai-je la tête ! Vous devez avoir connu cette jeune fille, chez les dames de Saint-Joseph, bien qu'il y ait une légère différence d'âge entre vous deux ?

Mademoiselle de Kerlor s'écria avec la plus poignante compassion

— C'est de ma pauvre petite amie Hélène qu'il s'agit !

— Vous vous souvenez d'elle?

— Si je m'en souviens? C'était ma meilleure camarade... Oui, elle est un peu plus jeune que moi ; mais elle était si studieuse et moi je l'étais si peu, que nous faisions partie de la même classe.

Georges écoutait avec intérêt. Il s'agissait d'une jeune fille malheureuse, qui supportait héroïquement l'adversité, qui appartenait à la noblesse de Bretagne, cela suffisait à un Kerlor pour qu'il intervînt aussi délicatement, mais aussi promptement que possible.

Madame Nerville profita de l'émouvante coïncidence pour donner un libre cours à ses petits talents de narratrice.

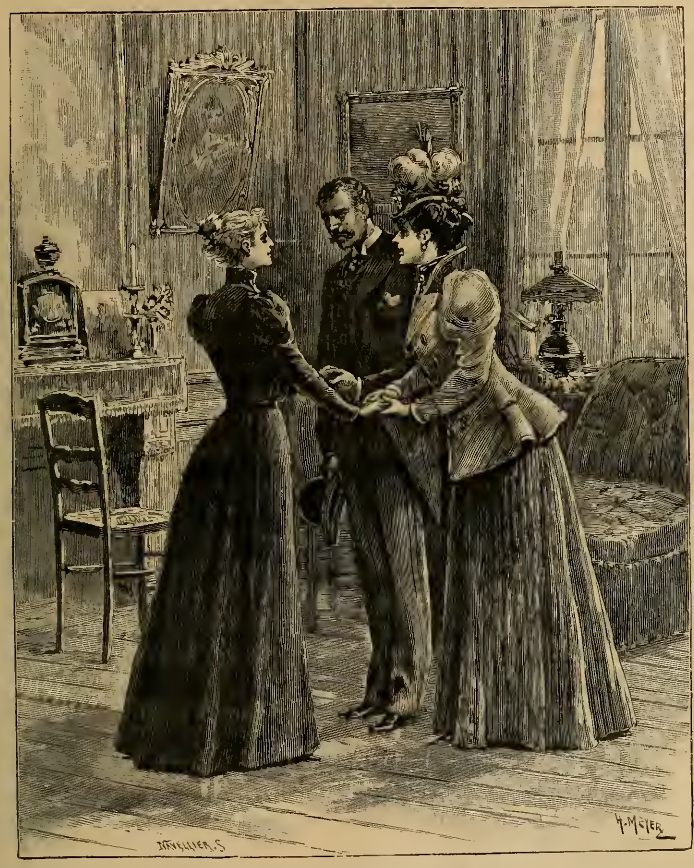
Elle raconta ce que savent déjà nos lecteurs.

Carmen fut désolée d'apprendre que mademoiselle de Penhoët avait gravi un tel calvaire, à l'âge où tout doit être joie et espérance.

— Viens, dit-elle avec élan à son frère, nous allons sauver Hélène.

Après un rapide adieu à maître Nerville, le frère et la sœur, accompagnés de la notairesse, montèrent dans la victoria.

Au moment où les chevaux démarraient, mademoiselle de Sainclair revenait avec son élève.



Elle mit dans ce seul mot, uue douleur si intense que, spontanément, Georges et Carmen lui tendirent leurs mains. (Page 55.)

Jeanne Nerville était une petite personne de huit ans, très fraîche, très gentille.

Mariana eut un geste de contrariété ; une minute plus tôt, elle serait rentrée avant que Georges et Carmen fussent partis.

Mademoiselle de Sainclair aurait voulu regarder encore une fois dans les yeux cet homme qu'elle eut tant désiré pour maître, cet homme qui lui aurait apporté la fortune et la considération et qu'elle eût peut-être adoré.

La victoria tourna à gauche.

— Tiens!... Ma maman qui est dans la voiture! fit Jeanne.

C'était vrai; Mariana avait vu à son tour madame Nerville, se carrant sur les coussins.

— Qu'est-ce que cela signifie?... pensa Mariana très intriguée. Heureusement que ma maîtresse possède parmi ses nombreuses vertus, celle de la loquacité... Elle me donnera le mot de cette énigme.

La jeune fille était tellement absorbée dans ses réflexions que mademoiselle Jeanne, son élève, dut lui faire remarquer qu'elles dépassaient la maison du notaire.

L'institutrice daigna se souvenir des fameux devoirs qu'elle proclamait si pompeusement une heure auparavant.

Elle releva la tête, juste au moment où Paul Vernier, son sauveur, qui passait dans la rue, la saluait avec la plus courtoise politesse.

Jeanne, qui tenait Mariana par la main, entrait dans l'étude.

Mademoiselle de Sainclair répondit par une froide inclinaison de tête au jeune sculpteur qui, jusqu'à ce qu'elle eût disparu sous la porte de la maison, la suivit longuement d'un œil plein de trouble et d'émotion.

V

AMIES DE PENSION.

La voiture de M. de Kerlor arriva bientôt rue Saint-Donatien. Elle s'arrêta devant le n° 10.

Il avait été convenu que madame Nerville et Carmen pénétreraient seules chez mademoiselle de Penhoët.

Si l'entrevue se prolongeait, Carmen demanderait à l'orpheline la permission de lui présenter son frère, qui attendrait dans la victoria.

Au moment où les deux femmes s'engageaient dans l'allée, Georges regarda le ciel.

Toussaint, le cocher, en faisait autant; le gentilhomme et son serviteur échangèrent le coup d'œil des Ponantais qui sentent venir un grain.

En effet, bien que le soleil fût déjà bas à l'horizon, la chaleur restait accablante; quelques nuages suspects s'amassaient dans la direction de l'île d'Ouessant; la clarté du jour n'était déjà plus aussi limpide.

Carmen et sa compagne avaient gravi le deuxième étage.

Madame Nerville frappa à la porte; mademoiselle de Penhoët vint ouvrir.

La petite pièce d'entrée était un peu sombre. Hélène ne reconnut tout d'abord que la femme du notaire qui d'ailleurs parla immédiatement:

— Bonjour, ma chère demoiselle; comment vous portez-vous?... Ne vous étonnez pas trop si je viens à cette heure... J'accompagne une personne qui désirait vivement vous embrasser.

Hélène, tout en introduisant les visiteuses dans sa chambre, eut un geste étonné.

La pauvre enfant avait passé une journée lamentable, cherchant sans trouver le moyen de sortir de son affreuse situation.

Elle avait rempli ses deux devoirs quotidiens.

L'orpheline s'était rendue au cimetière et elle était allée prier à l'église.

Elle se demandait comment elle ferait dans quelques jours pour porter des fleurs sur la tombe de son père et de sa mère.

Les vingt francs de M. Paterne étaient déjà entamés.

Cependant, la jeune fille, dans sa foi inébranlable de Bretonne et de chrétienne, ne pouvait croire que Dieu ne mettrait pas un terme à ses épreuves. Elle voulait espérer contre toute espérance.

L'arrivée inattendue de madame Nerville annonçait-elle un revirement du sort?

En reconnaissant Carmen, qui la contemplait les yeux pleins de larmes, mademoiselle de Penhoët eut un cri étouffé.

Les deux jeunes filles se précipitèrent dans les bras l'une de l'autre, en mêlant leurs pleurs.

Devant cet émouvant tableau, la bonne et sensible madame Nerville ne pouvait conserver son sang-froid ; elle tira son mouchoir et essuya ses joues ruisselantes.

— Ma chère Carmen ! murmura l'orpheline entre deux soupirs, je ne t'avais pas oubliée, va!

Mademoiselle de Kerlor répondit :

— Et pourtant il faut que ce soit le hasard qui nous rassemble

— Dites la Providence, rectifia la notairesse.

Carmen ajouta :

— L'un ou l'autre a pris les traits de l'excellente madame Nerville, voilà ce qui est certain.

Mademoiselle de Penhoët regarda longuement la femme de son tuteur, semblant lui reprocher, et lui pardonner en même temps, d'avoir fait une démarche inconsidérée auprès de la riche héritière.

Carmen, qui se souvenait du caractère de son amie, comprit ce qui se passait dans l'esprit de l'orpheline, et elle se hâta de poursuivre :

— Madame Nerville ignorait, il y a une heure encore, que nous avions été élevées toutes deux chez les Dames de Saint-Joseph, de même que j'ignorais, moi, les affreux malheurs qui t'ont frappée... Le nom de Penhoët, prononcé au cours de la conversation, m'a surprise... j'ai interrogé ton tuteur ; il m'a raconté ta navrante histoire... Tout de suite

j'ai voulu accourir auprès de toi, pour te dire que désormais tu ne serais plus seule au monde.

Hélène fixa ses beaux yeux reconnaissants sur mademoiselle de Kerlor, et répondit du fond de l'âme :

— Si tu savais, Carmen, comme tes paroles me font du bien... je ne puis t'exprimer ce que j'éprouve... Tu arrives au moment où je voyais s'écrouler autour de moi les plus saintes choses... Sans la bonté de M. et madame Nerville, je ne sais pas si mon intelligence aurait résisté à de tels coups... Mais je te revois, toi, la charmante compagne des temps heureux, qui me parles aujourd'hui, comme jadis, en amie fidèle et dévouée... Il me semble que mon cœur recommence à battre.

— Pourquoi ne m'as-tu pas prévenue ? demanda Carmen... Pourquoi d'abord as-tu cessé de m'écrire?

— Je mérite tes blâmes, murmura l'orpheline... Oui, quand les jours d'infortune sont venus, j'ai gardé le silence... Mes parents avaient résolu de cacher à tous leur détresse... Nous acceptions la pauvreté; mais nous voulions que personne ne pût rougir de nous.

— Je reconnais les Penhoët, fit Carmen en soupirant... Ton père et ta mère, je les vois encore au parloir... Comme ils t'aimaient !... Ah ! ma pauvre Hélène!... Je sais bien que je ravive ton affliction ; mais j'y prends une telle part que tu me pardonneras.

— Merci! merci ! balbutia l'orpheline, d'une voix entrecoupée par les sanglots.

Mademoiselle de Kerlor poursuivit :

— Je comprends la fierté de tes parents; ils ont agi comme auraient fait les miens dans des circonstances analogues; mais je t'assure que moi, je me serais souvenue de mon amie, et que, sans crainte de bassesse, j'aurais fait appel à ses consolations.

— Je craignais...

— Achève !

— Je n'ose.

— Tu craignais que Carmen ne te répondît pas?

— Les heureux de ce monde n'aiment pas le plus souvent à voir troubler leur quiétude.

— Pauvre chère amie! comme tu as dû souffrir pour montrer autant d'amertume... Tu as douté de moi!

— J'ai eu tort... Pardonne-moi...

— Je le veux bien; mais je veux aussi que tu te confies entièrement à mon affection.

— Je te le promets, dit mademoiselle de Penhoët.

Mademoiselle de Kerlor enlaça Hélène du collier de ses bras et lui dit de sa voix la plus caressante :

— Tu vas venir t'installer avec nous à Kerlor...

L'orpheline allait répondre, quand madame Nerville lui coupa la parole.

— Ah! mon Dieu! fit brusquement celle-ci, voilà qu'il pleut. Il ne faut pas laisser M. de Kerlor exposé à l'orage... C'est drôle! le ciel s'est couvert tout d'un coup.

Hélène interrogea Carmen du regard.

— Oui, dit mademoiselle de Kerlor, mon frère est venu avec moi; il m'attend en bas... Tu sais bien, Georges? Je t'en ai parlé souvent.

— J'avais oublié son nom, répliqua Hélène.

— Tu me permets de te demander un abri pour lui?... Tu vois! c'est toi qui nous donnes l'hospitalité la première.

— Mais certainement, répondit mademoiselle de Penhoët; tu aurais dû me prévenir plus tôt.

— Je me charge de vous l'envoyer, ajouta madame Nerville précipitamment; au revoir, mes chères demoiselles, je vais rentrer vivement à l'étude avant le déluge... En passant, j'inviterai M. le comte à monter ici.

La notairesse avait déjà disparu.

— Le ciel était magnifique quand nous avons quitté Kerlor, reprit Carmen.

Et s'approchant de la fenêtre...

— Voilà Toussaint qui baisse la capote... Madame Nerville parle à Georges... Il la prie de monter dans la voiture... Elle hésite... Mais la pluie tombe à torrents... Ah! enfin, elle s'est décidée... Toussaint va la reconduire et viendra nous reprendre... Tu permets que j'aille ouvrir la porte à mon frère?

Hélène répondit sans la moindre contrainte :

— Bien que le logis soit modeste, c'est à moi d'en faire les honneurs.

Carmen accompagna l'orpheline à la rencontre de Georges.

— Mademoiselle, fit celui-ci, après s'être incliné profondément, veuillez m'excuser si je trouble votre entretien... Madame Nerville m'a fait le plaisir de m'apprendre que vous m'autorisiez à vous saluer.

Hélène répondit en lui désignant un siège :

— Soyez le bienvenu chez moi, monsieur. Notre conversation ne comporte aucun mystère... Je remerciais mademoiselle de Kerlor du précieux témoignage d'affection qu'elle m'apporte à l'heure où j'en avais le plus besoin.

Pendant que l'orpheline parlait, Georges, se sentait envahir par un trouble délicieux.

Le son de cette voix si douce, si pénétrante, lui causait un ravissement infini.

Il lui semblait que ce visage d'une beauté idéale, si touchant dans sa mélancolie résignée, s'illuminait doucement.

Il crut voir autour de ce front auréolé de cheveux blonds le nimbe des saintes et des martyres.

C'est qu'un rayon de soleil venait de reparaître et que l'orage était emporté loin de Brest. La foudre ne grondait plus; tout s'apaisait; mais on entendait encore l'Océan, que la tourmente avait agité et dont les vagues déferlaient sur la grève couverte d'écume.

Carmen constata tout de suite que sa jeune amie produisait une très vive impression sur l'esprit de Georges.

Elle reprit :

— Tu ne peux imaginer, mon ami, la joie que nous avons ressentie, quand nous nous sommes embrassées toutes les deux, après une aussi longue séparation.

Le jeune homme cherchait à se ressaisir; mais le charme opérait de plus en plus. Il murmura :

— Pourquoi faut-il que tu aies trouvé mademoiselle en deuil?

— Hélène serait une sœur que je ne pourrais pas l'aimer davantage

Il reprit :

— L'affirmation de Carmen a de quoi vous plaire, car elle ne prodigue pas ses amitiés...

— Je le sais, monsieur, répliqua Hélène.

Le cœur de Georges battait avec une violence inaccoutumée.

Si jeune, si malheureuse, si jolie, la jeune orpheline avait besoin de la plus ardente affection. Il fallait qu'elle fût défendue, protégée et adorée.

Dans son âme, où revivait la simplicité des preux d'autrefois, il maudissait le terre-à-terre de nos usages d'aujourd'hui, usages qui le forçaient à se contraindre, à contenir son admiration et ne lui permettaient pas de tomber aux genoux de cette ravissante fille pour lui offrir son aide.

Carmen reprit :

— Je disais à Hélène que nous serions heureux de la voir au château.

— Les portes de Kerlor vous sont ouvertes, mademoiselle.

L'orpheline regarda alternativement le frère et la sœur; Georges était redevenu plus maître de lui.

— Hélas! répondit mademoiselle de Penhoët, je comprends toute votre pitié; je devine la compassion que je vous inspire; je sens mon cœur moins meurtri en vous écoutant; mais je ne puis accepter votre offre généreuse.

— Et pourquoi? interrogea Carmen.

Georges insista avec chaleur :

— Ma mère, vous tendrait si volontiers les bras.

— Elle ne me connaît pas.

— Je lui dirai qui tu es, reprit Carmen ; elle me croira ; il suffit de te regarder pour voir que tu es digne de toutes les affections.

Le jeune homme acquiesçait du geste; dans son regard passait comme une prière.

— Plus tard... Nous verrons ! prononça mademoiselle de Penhoët.

— Pourquoi attendre, pourquoi te désoler encore? demanda la sœur de Georges, Dieu ne veut pas que l'on prolonge volontairement ses tortures.

A son tour il reprit :

— Permettez-moi de vous poser une question, mademoiselle.

— Parlez, monsieur.

— Si c'était Carmen qui fût plongée dans une telle affliction, hésiteriez-vous à lui tendre la main?

— Non certes, répondit Hélène, que cette interrogation émut profondément.

— Et moi, répliqua mademoiselle de Kerlor, j'accepterais ton offre, je te le promets.

— Votre bonté me confond, murmura Hélène... Mais, je vous en supplie, ne me demandez pas aujourd'hui une chose qui est au-dessus de mes forces... Je ne puis que vous répéter : Plus tard... Et j'ajoute : Peut-être !

— Nous serons toujours prêts à vous accueillir, s'écria Georges... vous nous désoleriez si vous n'acceptiez pas.

— Nous nous reverrons bientôt, assura Carmen, et je jure bien que je vaincrai tes dernières hésitations... Autrefois, tu m'obéissais toujours... j'étais la plus grande.

— Autrefois ! répéta mademoiselle de Penhoët.

Elle mit dans ce seul mot, une douleur si intense que, spontanément, Georges et Carmen lui tendirent leurs mains.

Cette étreinte était l'expression d'une gratitude profonde ; elle signifiait aussi que l'heure de la séparation était arrivée.

Tous trois ne pouvaient plus rien se dire. Ils n'avaient qu'à se soumettre d'avance aux arrêts de la destinée, qui règle tout en ce monde.

La voiture était revenue du cours d'Ajot.

Toussaint, sur son siège, attendait ses maîtres.

On pense bien que l'arrivée de la victoria avait produit une certaine sensation dans la rue Saint-Donatien.

La blanchisseuse, madame Rozen, n'avait pas été la moins intriguée en voyant sa cliente, madame Nerville, en telle compagnie.

Les petites ouvrières avaient dit leur mot.

Marik s'était écriée :

— C'est encore pour mademoiselle de Penhoët!... Il n'y en a que pour elle, quoi !... Il ne lui manquait plus que ce carrosse pour éclabousser les gens.

Yvonne avait répliqué :

— Si tu roulais dedans, tu t'intéresserais moins au pauvre monde.

Carmen et Georges remontèrent en voiture et reprirent la route du château de Kerlor.

* * *

Madame Nerville était revenue de Recouvrance très agitée. Elle voulait tout de suite s'entretenir avec son mari, car elle avait à lui communiquer des nouvelles qui devaient vivement l'intéresser.

Mariana, qui était restée plongée dans ses rêves enivrants, eut un brusque réveil en voyant la notairesse reparaître à l'improviste.

— Maître Nerville n'est pas là ? demanda cette dernière.

— Papa est à l'étude, répondit Jeanne.

— Je veux le voir tout de suite, répliqua la maman.

Et se tournant vers Mariana.

— Mademoiselle de Sainclair, voulez-vous avoir l'extrême amabilité de prévenir mon mari par le tuyau acoustique ?

L'orgueilleuse fille se mordit les lèvres jusqu'au sang.

Non seulement, madame Nerville ne lui expliquait pas pourquoi elle était partie en voiture avec Georges et Carmen ; mais, avec un manque d'éducation évident, la notairesse prenait l'institutrice pour une domestique.

Mariana dut pourtant s'exécuter, la rage au cœur.

Maître Nerville accourut aussitôt. Les deux époux restèrent seuls en présence.

— Eh bien ! ma bonne ! interrogea le notaire, tu as donc du nouveau ?

Monsieur et Madame Nerville se disaient vous devant le monde, parce que c'était plus distingué ; mais, dans l'intimité, ils reprenaient un tendre et familier tutoiement, car, malgré leur maturité, ils s'aimaient encore comme deux tourtereaux.

Madame Nerville, avec une étonnante fidélité de mémoire, servie par la plus extraordinaire volubilité, mit son mari au courant des faits qui venaient de se passer.

Elle termina par ces mots :

— Qu'en dis-tu, Sylvestre ?

Il répondit :

— Je dis, Elvire, que mademoiselle de Penhoët est sauvée.

— Je voudrais être de ton avis, répondit la notairesse ; mais tu sais que la chère enfant garde toute sa fierté et ne veut accepter aucun service.

— C'est vrai... Je lui avais proposé, aussi délicatement que possible, de lui venir en aide ; elle a refusé en des termes reconnaissants, mais si formels, que je n'ai pas osé insister.



La Limace et Zéphyrine tuaient le ver en absorbant une forte ration d'eau-de-vie de cidre. (Page 58.)

— Pourtant, reprit Elvire, je crois qu'elle finira par céder aux instances de mademoiselle de Kerlor.

— Tu as cet espoir?

— Oui, mais ce ne sera pas sans avoir longuement combattu contre elle-même, et mûrement réfléchi.

— Alors?

— Alors, dans mon idée, nous devons faire l'impossible pour que la pauvre jeune fille soit à l'abri du besoin pendant quelque temps.

— Tu as raison, Elvire.

— Tu retourneras la voir demain.

— Quel prétexte invoquerai-je?

— Nous le trouverons.

— Cherchons!

— Si mademoiselle de Penhoët t'apprend qu'elle a accepté les offres de mademoiselle de Kerlor, ta mission est à peu près terminée... Quoi qu'il en soit, elle te parlera du comte et de sa sœur puisque c'est moi qui les ai conduits auprès d'elle.

— C'est juste.

— Si mademoiselle Hélène te paraît indécise, n'hésite pas, toi, agis tout de suite.

— Mais comment? Puisqu'elle refuse tout secours matériel...

— Voilà ce que nous allons examiner... C'est grave! très grave! Espérons que la nuit nous portera conseil.

Le notaire et sa femme commencèrent à étudier une série de plans plus compliqués les uns que les autres. Ils se creusèrent la cervelle.

Quand ils se couchèrent, ils cherchaient encore vainement.

Soudain dans le lit conjugal, le mari se frappa le front.

— J'ai trouvé! s'écria-t-il.

VII

LES PETITS TALENTS DE LA LIMACE.

On entendit deux verres se choquer.

— A la tienne, Zéphyrine.

— A la tienne, Eusèbe... Ah! ça fait du bien par où ça passe.

Et la compagne de la Limace se frotta l'estomac.

Il était dix heures du matin; le couple venait de se lever; il faisait la grasse matinée; ses loisirs le lui permettaient.

La Limace et Zéphyrine tuaient le ver en absorbant une forte ration d'eau-de-vie de cidre.

— Ah! tu es gaie, toi! fit Eusèbe, affectant un air soucieux.

— Y a pourtant pas de quoi, reconnut la somnambule.

— Ta cartomancienne de frangine est rien rapiate... Pas un rond dans sa lettre.

— C'est vrai! elle m'a boulée avec perte et fracas... Mais enfin, elle donne des raisons, cette fille.

La Limace relut la lettre reçue le matin et qui avait été écrite par sa future belle-sœur, Rose Fouilloux, à Zéphyrine, poste restante à Brest.

Deux passages surtout l'intéressaient :

« Tu vois, disait Rose, si tu étais mariée, tu n'aurais plus besoin de me demander de services. Tu devrais pourtant gagner ta vie, grâce au métier que je t'ai appris.

« *Tant* qu'à moi, je viens de faire de nombreux frais dans mon établissement de la rue des Trois-Couronnes. Tu ne le reconnaîtras plus quand tu le reverras. J'ai dépensé tellement d'argent pour ces embellissements que je suis très serrée.... »

Zéphyrine s'écria :

— Et nous donc! On en a la respiration coupée...

La Limace lut encore :

« Sans compter que Claudinet ne va pas toujours bien. Sa coqueluche a tourné à la bronchite. Moi je tousse de plus en plus. Tu penses si le médecin et le pharmacien me coûtent cher... »

La lecture fut interrompue.

— Peut-on entrer? demanda une voix avec le plus pur accent bas-breton.

— Faut croire, répondit Zéphyrine d'un ton rogue, puisque vous avez oublié de frapper.

Maître Plabennec, le patron de l'auberge du Vrai Mathurin, un homme râblé, aux sourcils plus embroussaillés que les buissons de Plougastel, s'avança et répondit :

— La clef était sur la porte.

— Nous n'avons pas peur des voleurs, nous, répondit la Limace ; et devenant tout de suite très familier, il ajouta :

— Quéqu'tu veux, mon vieux ?

Plabennec tira un papier de sa poche et répliqua :

— C'est pour la petite note.

Zéphyrine fit la grimace. Eusèbe, lui, ne se démonta pas. Il s'écria :

— Chez nous, mon bonhomme, on ne paye qu'en sortant.

— C'est que, reprit Plabennec, ça fait déjà pas mal de dépense, parce qu'il y a le cheval et vous.

— C'est-à-dire que tu nous prends pour d'autres, reprit la Limace... Tu crois que nous n'avons pas d'argent.

L'aubergiste protesta et fournit des explications assez embarrassées ; Eusèbe l'interrompit.

— Bref! tes affaires ne vont pas... Si tu crois que ça nous étonne de la façon dont tu traites les clients sérieux... Qu'est-ce que je te dois?

La Limace regarda la note.

— Trente-huit francs... Je vais te régler... Seulement, nous allons déguerpir de ta cassine.

Et il ajouta avec un geste superbe

— As-tu la monnaie de cinq cents balles ?

Le rusé coquin tira de sa poche un portefeuille graisseux et fit mine de l'ouvrir.

Plabennec ébloui répondit :

— Ma foi non ! je n'ai point ce qu'il faut pour vous rendre.

— Eh bien ! dit Zéphyrine, attendez que mon homme ait changé.

L'aubergiste balbutia des excuses.

— C'est bon ! c'est bon ! poursuivit La Limace, ferme ça !... Prépare-nous à déjeuner et n'oublie pas de donner la botte à Troppmann.

Plabennec se retira, la figure beaucoup moins renfrognée qu'en entrant.

La Limace et Zéphyrine, après l'aventure du bois de Kernéis, étaient venus s'installer à Recouvrance. Leur cheval boitait ; ils étaient sans le sou et avaient été forcés de reculer devant les menus frais d'une installation de l'entresort sur une place publique.

Le couple s'était échoué rue Saint-Donatien, dont toutes les maisons étaient propres, coquettes même, à l'exception d'une seule, qui portait le n° 9, celle que, naturellement, Zéphyrine et Eusèbe honoraient de leur présence. Ils y occupaient une chambre garnie au troisième étage.

C'était un bouge qui portait sur son enseigne de tôle, grinçant à tous les vents, un matelot peint de la façon la plus primitive, tenant sa pipe d'une main et un grand gobelet de l'autre. Cette auberge avait été très achalandée autrefois. Son propriétaire actuel, un lourdaud, s'y ruinait.

— Alors quoi ! il va falloir calter, reprit Zéphyrine.

— A moins de trouver un bon chopin d'ici ce soir, répondit La Limace.

— Quand je pense au coup que nous avons raté avec la particulière dans le bois de Kernéis !

— Moi, j'aime mieux ne plus y penser, j'en ai toujours l'abatis sans connaissance.

Le gredin se frotta l'épaule.

— C'est égal, poursuivit-il, je la retiens, ta sœur ! Elle nous aurait seulement envoyé deux thunes, on aurait pu se débrouiller.

La somnambule riposta :

— Faut dire aussi que tu es trop flémard ! Tu te la coules douce ici, comme si nous étions déjà rentiers.

— Je tire des plans, ma fille.

— Tu aurais bien pu sortir avec ton bazar de repasseur et travailler aux environs.

Eusèbe Rouillard, connu plus avantageusement sous le nom de La Limace, avait inventé un excellent procédé pour s'introduire dans les maisons qu'il voulait dévaliser, le cas échéant.

Sous prétexte de rendre le fil aux instruments tranchants, il examinait

la disposition des logements et prenait les empreintes des serrures, sans avoir l'air d'y toucher.

Quand les gens étaient volés, ils ne soupçonnaient pas le rémouleur. Il ne « marquait » pas très bien ; il n'avait pas l'air riche ; mais en somme il exerçait une profession de gagne-petit, et il avait toujours un mot pour rire quand il s'adressait aux clientes.

La Limace avait acheté une petite meule à gros grain, une autre à grain fin, une machine pour soutenir l'une ou l'autre suivant le cas, et sur la traverse de laquelle était attaché le sabot renfermant l'eau destinée à humecter la meule.

Une manivelle mue par une corde, au moyen d'une pédale, faisait rapidement tourner la pierre, d'où jaillissaient des bouquets d'étincelles, à l'admiration des gamins, groupés autour du rémouleur ambulant, dans chaque village où il s'arrêtait. Depuis plusieurs semaines La Limace faisait grève.

Eusèbe devenait ambitieux, depuis qu'il entrevoyait dans un avenir qu'il jugeait assez rapproché les écus de Rose Fouilloux, la sœur de Zéphyrine, et cela ne l'amusait plus de trimballer sur les grandes routes son humble établissement de rémouleur. Il voulait devenir un monsieur.

Il répliqua en étouffant un bâillement :

— Je n'ai pas de courage quand je n'ai pas le sou.

— C'est quand il faut turbiner que tu te couches, toi !

— En voilà assez ! fit Eusèbe menaçant.

Zéphyrine ne parut pas du tout intimidée ; elle se mit même en garde, comme si elle voulait porter le premier horion.

La Limace se radoucit. Il dit avec amertume :

— Ah ! les bergères ! ça ne veut jamais comprendre.

— Comprendre quoi ? Est-ce que tu crois que je n'y vois pas clair ?.. Tu passes ton temps à la fenêtre pour faire de l'œil aux petites blanchisseuses d'en face.

Il cligna ses yeux canailles et ricana.

— Eh bien ! où serait le mal ? Nous sommes presque de la même partie... Elles repassent le linge, moi je repasse les couteaux, ciseaux, rasoirs... Elles ont le fer à la main, moi, c'est l'acier... Elles sont girondes, moi j'ai un physique qui n'est pas si démoucheté que ça !

— Ah ! malheur ! cria la grosse femme, tu ne t'es donc jamais regardé ?

— Zéphyrine, tu vas faire croire que tu as eu mauvais goût en me donnant ton cœur...

— En attendant, je ne serai pas fâchée de décaniller du Vrai Mathurin.

— Et moi, je veux y rester jusqu'à nouvel ordre... Est-ce que c'est toi qui t'attelleras dans les brancards à la place de Troppmann ?

— On laissera le gaye chez l'aubergiste ; on ira à pattes... Pour rouler ton fourbi, tu n'as pas besoin de cheval.

— Le patron de la case ne me laisserait pas sortir avec ma meule... Je lui ai fait croire que nous étions des banquistes au sac, je ne peux pas lui montrer mon attirail de rémouleur.

La Limace donna un coup de pied dans une caisse à claire-voie placée au fond de la chambre.

Puis comme ce discours l'assommait, machinalement il se rapprocha de la fenêtre ; ses yeux erraient dans la rue en face

Tout à coup, il eut un tressaillement.

Zéphyrine s'élança sur lui et lui secoua le bras.

— Tu vas recommencer à reluquer les mômes ! fit-elle furieuse.

Bien loin de molester sa compagne, le bandit se retourna, les yeux brillants, et dit à Zéphyrine ébahie :

— Je vais régler le proprio et nous allons redevenir rupins.

Elle resta bouche béante ; malgré tout, elle avait confiance en son homme, car c'était un mariolle.

La Limace souleva une lame de la caisse dont nous avons parlé et en tira un morceau de cire enveloppé dans un fragment de journal.

Il marcha vers la porte.

— Tu t'esbignes ? demanda Zéphyrine.

Il répliqua :

— Je radine à la piaule dans cinq minutes... En descendant, je vais secouer l'aubergiste pour qu'il nous monte la becquetance... Nous pouvons nous offrir un Balthazar avec du picolo... J'en ai assez de leur cidre.

Et Eusèbe Rouillard sortit majestueusement.

*
* *

Après la visite de M. et de mademoiselle de Kerlor, Hélène de Penhoët avait soupiré longuement.

La bonne et franche amitié de Carmen était un rayon de soleil dans le ciel désolé de la jeune fille.

La physionomie si loyale de Georges avait favorablement impressionné l'orpheline.

— Comme ils sont bons tous les deux ! avait-elle murmuré.

Malheureusement, Hélène se jugeait forcée de décliner leurs offres généreuses.

A quel titre mademoiselle de Penhoët serait-elle allée s'installer au château de Kerlor ?

Le père et la mère de la jeune fille n'avaient voulu faire appel à per-

sonne; Hélène pour rester digne d'eux, ne pouvait pas accepter la main secourable qui se tendait vers elle.

La marquise de Penhoët avait appris à son enfant comment on supporte dignement la pauvreté. Hélène voulait gagner sa vie ; il lui semblait que l'ombre vénérée de sa chère maman lui disait que le salut n'existait que dans le travail.

Pourtant mademoiselle de Penhoët dormit mieux cette nuit-là ; c'était la première fois qu'elle goûtait un sommeil tranquille depuis qu'elle était seule au monde.

Le lendemain matin, l'orpheline se réveilla presque joyeuse.

L'apaisement continuait.

La journée qui allait s'écouler apporterait-elle une nouvelle consolation à la désespérée de la veille?

Elle n'osait y croire.

Quel dommage que M. Paterne n'ait pu confier d'autres images à la diligente ouvrière!

Hélène se serait absorbée en parant les saints et les saintes de ses plus fraîches couleurs.

Une larme lui monta aux yeux en regardant sa boîte et ses pinceaux.

Vers onze heures, mademoiselle de Penhoët voulut aller chercher son frugal repas.

En ouvrant sa porte, elle vit maître Nerville, qui se préparait à y frapper.

Hélène s'empressa de faire entrer le digne notaire.

— Je vous demande pardon de me présenter si tôt, dit-il après avoir salué, mais j'ai une communication agréable à vous faire.

— Et de quelle part, cher monsieur? demanda Hélène, très doucement.

— Ah! voilà, continua le notaire, vous ne devineriez jamais... Moi même j'ai été très surpris... Aussi surpris que touché.

— Je ne comprends pas.

— Apprenez, mademoiselle de Penhoët, qu'il y a encore de braves gens sur la terre.

— Vous en êtes la preuve, monsieur Nerville.

— Il ne s'agit pas de moi, mais de Bernard.

— Bernard?

— Le métayer de la closerie des Tilleuls... Tout de suite en sortant de Quimperlé... Au bout du petit chemin à gauche... Vous vous souvenez?

— Pas du tout, fit Hélène.

— La métairie était pourtant enclavée dans le domaine de Penhoët.

— Elle a été vendue avec le reste, soupira la jeune fille.

— C'est vrai ; mais Bernard est un honnête homme. Au moment de la vente, il redevait de l'argent à M. le marquis... Il avait trois années de

comptes à lui rendre... Les champs du métayer avaient été hachés par la grêle; son étable avait été décimée par une épizootie; son hangar s'était écroulé... Bref! Il était en retard de sept cent cinquante francs avec son maître...

— Eh bien! mais...

— Il me les a apportés ce matin

Hélène répondit:

— Pardon! maître Nerville: cet argent appartient...

— A vous, absolument à vous, mademoiselle, répliqua vivement le notaire. Nous ne devons rien, je vous l'ai dit; c'est bien le moins que nous ne refusions pas des restitutions de ce genre.

Maître Nerville, dont la vue était un peu fatiguée, mit son lorgnon, s'approcha de la fenêtre et tira de sa serviette un dossier qu'il ouvrit.

— Voilà... Bernard, métayer des Tilleuls... sept cent cinquante francs pour solde... Voyez, c'est exact.

Il compta les billets de banque et les remit à mademoiselle de Penhoët, qui était venue auprès de lui.

— Vous aurez l'obligeance, ma chère demoiselle, de signer cette pièce; c'est un acquit que je vais faire parvenir à celui qui a cessé d'être votre débiteur ..

Hélène prit une plume et de l'encre.

— Cet homme, dit-elle, n'était pas forcé de s'acquitter?

— Non certes, et je l'ai beaucoup loué de sa probité... M. le marquis l'avait laissé tranquille ; vous savez que votre père a toujours refusé de poursuivre les malheureux.

Hélène signa et mit les billets dans le tiroir de sa commode.

— Vous remercierez ce métayer, dit-elle.

— Je n'y manquerai pas... Bernard vient de faire un petit héritage... Oui, un oncle de sa femme qui est mort sans enfants... Il m'a raconté son histoire... C'est un bien digne garçon, ce Bernard... Comment! vous ne vous rappellez pas la Closerie des Tilleuls?

— Peut-être... Vaguement...

— N'importe! cela fait du bien, n'est-ce pas, ma chère demoiselle, de voir qu'il y a encore de braves cœurs?

— Certainement, monsieur.

— La somme est modique, mais elle vous permettra d'attendre des jours meilleurs... Ils ne vont pas tarder à luire pour vous, je l'espère... Madame Nerville m'a dit que... m'a appris... m'a laissé entendre...

Le bon notaire était incapable de faire un effort de plus.

On a bien compris que l'histoire de Bernard et de la Closerie des Tilleuls avait été inventée par maître Nerville, pour obliger mademoiselle de Penhoët à accepter cet argent qu'elle se refusait si obstinément à recevoir autrement.



Ses yeux s'écarquillèrent et il jeta un cri d'allégresse. Les billets étaient là. (Page 72.)

C'était l'idée annoncée la veille par l'époux à l'épouse. Après avoir cherché longtemps des moyens très compliqués, l'excellent tabellion avait proposé le plus simple et le plus vraisemblable à sa femme, qui s'était empressée de l'approuver.

Quand il fut en présence d'Hélène, le notaire se sentit moins d'aplomb. Il se demandait si cette fable, jugée si ingénieuse dans l'alcôve conjugale, serait acceptée par mademoiselle de Penhoët.

Au début de son récit il tremblait un peu ; il n'avait pas l'habitude de mentir, même pour une bonne action.

Heureusement l'orpheline était à cent lieues de soupçonner d'un semblable machiavélisme le digne tabellion qui, enhardi par le succès, alla jusqu'au bout.

Il y avait bien un brave homme dans l'affaire, seulement, il ne s'appelait pas Bernard et il n'était pas métayer; il avait nom Sylvestre Nerville et il était notaire à Brest. Cependant le notaire tenait à parler à Hélène de l'intervention probable dans sa vie des Kerlor; elle avait une importance capitale pour lui et sa femme.

Il se troubla et balbutia, ainsi que nous l'avons indiqué.

Hélène répondit :

— J'ai été heureuse de revoir mademoiselle de Kerlor et très touchée par les cordiales paroles de son frère... C'est à vous et à madame Nerville que je dois cette visite qui m'a si profondément émue... Comment vous récompenserai-je jamais de votre inaltérable bienveillance?

— Mon Dieu, mademoiselle, nous n'avons pas tant de mérite que vous nous en attribuez... C'est le hasard qui a causé cet événement, dont il est peut-être permis d'entrevoir les conséquences.

L'orpheline ne répondit pas.

Le notaire un peu déconcerté reprit pourtant, d'un ton qu'il essaya d'affermir :

— Imaginez-vous que je n'étais pas bien sûr de vous rencontrer.

— Et pourquoi?

— Il me passait un tas d'idées par la tête... Je me disais : On ne sait pas... Mademoiselle de Penhoët est peut-être à Kerlor.

Hélène eut un pâle sourire; elle rendait justice aux excellentes intentions de son tuteur; mais elle ne voulut laisser subsister aucune équivoque.

Aussi répliqua-t-elle de sa voix la plus pénétrante :

— Je vous ai fait connaître mes résolutions, monsieur Nerville; vous les avez approuvées... je ne veux être à charge à personne.

Il crut pouvoir hasarder une timide objection :

— Vous comptiez alors sur une réponse favorable de M. de Saint-Gildas...

— C'est vrai ; mais vous voyez, que j'aurais eu tort de me décourager, puisque l'horizon n'a pas tardé à s'éclaircir.

Le tabellion trembla que l'orpheline ne revînt sur l'histoire de Bernard, et il se hâta de répondre :

— Espérons qu'il ne tardera pas à devenir plus clair encore... Demain, peut-être, il peut m'arriver une lettre rassurante du Mexique.

— Auriez-vous conservé quelque espoir de ce côté? demanda mademoiselle de Penhoët, qui ne paraissait nullement s'illusionner.

— Mon fils est là-bas.

— Oui, je sais.

— Les premiers résultats de son enquête n'ont pas été négatifs... Vous l'avez autorisé à agir au mieux de vos intérêts... Ses pouvoirs sont en règle... Philippe est très tenace ; soyez persuadée qu'il n'abandonnera la partie que si elle est réellement perdue.

Hélène répliqua :

— Les associés de mon père ont montré trop de mauvaise foi pour ne pas se croire sûrs de l'impunité, dans un pays qui n'est plus le nôtre.

— Permettez, mademoiselle, il y a des juges au Mexique comme ailleurs. Les intérêts des Européens peuvent y être défendus... C'était l'avis de M. le marquis de Penhoët, puisqu'il n'avait pas hésité à faire la traversée.

Le notaire, qui n'avait cherché qu'une diversion, fut étonné de se sentir plus convaincu qu'il ne l'aurait cru, au fond de lui-même ; et pourtant, son fils, dans sa première lettre, lui avait nettement fait part des difficultés énormes qui s'opposaient à une solution équitable de l'affaire Penhoët ; mais le jeune homme ne s'avouait pas vaincu.

Quoi qu'il advînt, le procès, si l'on était forcé de l'engager, durerait longtemps.

Maître Nerville reprit son chapeau et sa canne.

— Quand je suis arrivé, ma chère demoiselle, vous alliez sortir ; je vous demande pardon de vous avoir retenue si longtemps... Les vieillards, en général, et les notaires en particulier, sont un peu bavards.

Mademoiselle de Penhoët lui tendit la main et le remercia une dernière fois, en fixant sur lui ses grands yeux mélancoliques et affectueux.

Le notaire partit.

L'orpheline descendit bientôt à son tour pour acheter ses petites provisions.

Quand elle remonta, elle croisa, presque sur son palier, un individu qui s'effaça assez gauchement pour la laisser passer.

*
* *

Cet individu n'était autre que La Limace.

On se souvient qu'il avait tourné le dos à Zéphyrine, quand sa digne compagne maugréait si fort.

Les regards fureteurs d'Eusèbe Rouillard s'étaient portés sur le deuxième étage de la maison d'en face.

Par une étrange coïncidence, ce fut au moment précis où le notaire remettait à mademoiselle de Penhoët les sept cent cinquante francs en billets de banque que le gredin colla sa face blême à la vitre.

Tout de suite, avec la promptitude de conception qui caractérise les malfaiteurs de génie, il entrevit le coup à faire.

Très rapidement, il s'était demandé quelle était la meilleure façon de procéder à une reconnaissance immédiate.

Un nouveau coup d'œil le fixa.

Un écriteau de location avait été accroché au-dessus de la porte du n° 10; cela suffisait à La Limace.

C'était un prétexte en cas de besoin. Il descendit et donna ses ordres à l'aubergiste.

Une fois dans la rue, il vit le notaire sortir de l'allée et il s'y engagea à son tour, après avoir eu l'air de flâner pendant deux minutes.

La Limace arriva au deuxième étage sans rencontrer personne.

Son morceau de cire était dans la paume de sa main droite ; il l'appuya sur la serrure; l'empreinte était prise; il n'avait plus qu'à regagner son taudis.

L'arrivée d'Hélène l'ennuya un peu, mais il détourna la tête pour que l'orpheline ne fît pas attention à lui.

Si, par hasard, on l'avait questionné, il aurait répondu qu'il venait pour louer l'appartement vacant.

Il aurait prétendu qu'il n'avait pas fini de lire l'écriteau qui engageait les amateurs à s'adresser à la blanchisseuse pour tous renseignements.

La Limace, en garçon avisé, ne voulut pas traverser la rue immédiatement; il prit à sa droite, flâna un peu et revint à l'auberge du Vrai Mathurin en se dandinant, comme s'il avait déjà le pied marin.

Le patron lui déclara que le déjeuner avait été servi au troisième.

— Tu n'as pas oublié le pive ? demanda La Limace.

L'aubergiste comprit le poivre.

— Non, répondit-il, il y en a avec le sel et la moutarde.

— Nigaud !... C'est du vin que je te demande.

— Ah ! bon... j'en ai mis deux bouteilles.

Eusèbe Rouillard retrouva bientôt sa digne compagne, qui s'extasiait en voyant un tel festin.

— A table ! fit La Limace.

Zéphyrine s'installa aussitôt.

— Attends ! reprit le gaillard; je suis content d'être au monde, et j'aime à y voir clair... Approchons tout ça de la fenêtre.

Zéphyrine obéit sans demander la raison de ce changement.

Le couple fit honneur aux victuailles de maître Plabennec.

— C'est la première fois que je me cale si bien les joues depuis que je suis en Bretagne, déclara la somnambule, la bouche pleine.

— Ce ne sera pas la dernière, répliqua Eusèbe, qui montrait également beaucoup d'appétit, tout en ne perdant pas de l'œil la maison d'en face.

— Tu as donc du nouveau?

— Probable !

— Il est temps.

Et Zéphyrine reprit du fricandeau à l'oseille.

— Raconte-moi ça! mon petit homme.

— Quand ce sera cuit à point, dit La Limace. Contente-toi de bâfrer, et ne m'interroge pas.

— C'est bon! c'est bon! Quand tu es sorti, je t'ai guigné pour voir si tu allais chez les blanchisseuses. Je m'étais trompée... Eusèbe, je t'adore toujours.

— Avec un peu de sauce, repartit La Limace, très gouailleur.

Et galamment, il servit sa moitié.

Le vin de Plabennec n'était pas de première qualité. Bien que le rémouleur n'eût pas le palais gâté par les meilleurs crus, il ne put réprimer une grimace en vidant son verre.

Zéphyrine était moins difficile ; cependant, elle donna son avis :

— C'est un pays où l'on fait la vendange à coups de gaule, comme en Normandie, le jus de la treille ne peut pas être fameux.

Le repas se prolongea quelque peu. De temps en temps, La Limace regardait l'empreinte qu'il avait prise.

Deux ou trois fois, il s'était levé et avait été chercher dans une boîte différentes clefs; il ne trouvait pas de modèle satisfaisant. Tantôt le canon était trop faible, tantôt le paneton était trop fort.

— Allons! murmura-t-il, mon premier voyage était inutile; heureusement que la cire ne s'use pas... Faudra y aller de la pince... Justement, la serrure n'est pas compliquée.

— Hein? dit Zéphyrine.

Il répliqua, très bourru :

— Bois donc, toi! et ne t'occupe pas du reste.

La grosse femme se versa le fond de la seconde bouteille.

— Tiens!... dis donc, Eusèbe! Je serai mariée cette année.

L'effraction ennuyait La Limace. Il chercha de nouveau dans sa boîte.

— Ah! fit-il soudain avec satisfaction, ce coup-ci ça pourrait bien aller.

Une servante apporta le café et le fil-en-quatre.

Zéphyrine s'administra une copieuse rincette.

Elle était très rouge, ayant bu beaucoup plus que son compagnon, qui se ménageait. Elle éprouva tout à coup le besoin de se montrer extraordinairement tendre.

Elle se leva en chancelant un peu et voulut embrasser Eusèbe; celui-ci la repoussa rudement et se leva à son tour.

— Voyons, chéri! susurra la somnambule, froissée dans ses plus délicats sentiments. Sois donc un peu galant avec les dames...

— On recausera de ça une autre fois, dit La Limace. Pour le moment, il s'agit d'ouvrir l'œil et le bon.

Il s'élança vers la porte et disparut, laissant Zéphyrine abasourdie.

Le gredin venait de voir sortir mademoiselle de Penhoët.

Depuis qu'il était à l'auberge, La Limace avait observé ce qui se passait dans les alentours, avec le coup d'œil du filou auquel rien n'échappe des habitudes de ses voisins.

Il avait déjà remarqué que l'orpheline quittait son appartement vers une heure de l'après-midi.

Le costume de deuil, le maintien de la jeune fille, sa distinction, avaient frappé Eusèbe.

Il s'était dit :

— Voilà une petite qui paraît dans la peine... Si je savais ce qu'il y a dans son porte-monnaie, je la « ferais »... C'est excellent, le chagrin; les gens sont absorbés... En outre, elle doit habiter seule.

On juge de ce qui se passa dans l'esprit du misérable quand le hasard lui montra M. Nerville remettant des billets de banque à la jeune fille.

Ainsi que nous l'avons expliqué, son plan fut vite conçu.

Tout en paraissant ne s'occuper que de rivaliser de gourmandise avec Zéphyrine, il attendait avec la plus vive impatience le moment où la jeune fille ferait sa promenade quotidienne.

En homme prudent, il ne voulut rien brusquer. Il suivit Hélène pendant quelques minutes, puis s'arrêta et la regarda s'éloigner.

Elle se rendait au cimetière.

— Ça marche! murmura-t-il; cela n'aurait pas été drôle que, justement aujourd'hui, la petite n'eût été que dans le voisinage... J'ai si peu de veine depuis quelque temps.

Il passa devant la boutique de madame Rozen; les blanchisseuses travaillaient ferme, en chantant une ronde du pays.

Avant de pénétrer dans l'allée, il jeta rapidement à droite et à gauche le coup d'œil sournois du malfaiteur, quand la minute de l'action est arrivée.

Il entra.

Instinctivement, sous la porte, il regarda son troisième étage et aperçut la face couperosée de Zéphyrine.

— Elle me guigne, pensa-t-il... Ce qu'elle est allumée!... On dirait un phare... Si je me faisais poisser! Elle serait aux premières loges... Elle pourrait déguerpir; mais elle est si lourde à se grouiller...

Après cette légère hésitation, il retrouva son aplomb. Il n'était pas très crâne; mais il avait du sang-froid quand la partie était engagée.

Au premier étage, il fit une réflexion :

— Pourvu que la momignarde n'ait pas emporté son argent pour le placer à la caisse d'épargne!... Les honnêtes gens, c'est quelquefois si canailles.

Au deuxième, il se dit :

— Je voudrais bien savoir si c'est des billets de mille... J'étais trop loin pour distinguer... Si je ne trouve que des billets de cent, il faudra bien que je m'en contente... Ah! par exemple, je ferais une rude musique s'ils n'étaient que de cinquante.

Il se pencha sur la rampe de l'escalier; personne ne montait, personne ne descendait.

Si la porte d'à côté, sur le palier, s'ouvrait brusquement, il était pris.

Il avait déjà à la main la clef qui devait servir. Il l'introduisit dans la serrure; il tourna doucement; le pêne joua.

Les gonds de la porte ne grincèrent pas. Le cambrioleur était dans la place.

Il eut tout de suite un accès de dignité professionnelle auquel la galanterie ne fut pas étrangère.

— Nous sommes chez une jeunesse, tâchons de travailler en artiste et de ne pas faire, comme tous ces sagouins d'aujourd'hui, qui déshonorent le métier.

Il entra dans la pièce que nous connaissons.

La fenêtre était encore ouverte.

Il fit la lippe.

— Oh! oh! il n'y a pas énormément de camelote ici... Bien sûr que si on pouvait tout déménager, ça vaudrait la peine; mais ça manque de bibelots qui tiennent dans la poche... Allons! en fait de profonde, tâchons de ne pas nous fouiller.

Tout de suite il avait avisé la commode.

— Ça doit être là! s'était-il dit.

En effet, la pauvre Hélène n'avait pas de cachette, car, la veille encore, elle ne pouvait supposer qu'elle avait quelque chose à craindre des voleurs. Les sept cent cinquante francs étaient restés à l'endroit où mademoiselle de Penhoët les avait placés.

En garçon ordonné, La Limace allait commencer par le premier tiroir, bien qu'il supposât que la monnaie fût plus bas.

Il allongeait la main quand il entendit la porte s'ouvrir.

Ses jambes flageolèrent; il serait tombé s'il ne s'était retenu à un meuble.

Des voix féminines retentissaient dans l'entrée.

— Je suis paumé! grommela Eusèbe... La petite est revenue... Si encore elle était seule, je la forcerais bien à me livrer passage; mais elle est avec du monde.

Il eut le regard de la bête traquée qui ne peut plus se défendre et il étouffa un juron.

A tout hasard il se blottit sous le lit, ne s'illusionnant pas sur cette mince chance de salut.

La porte de la chambre s'ouvrit.

— L'entrée n'est pas très claire, dit une voix.

— Voici la plus grande pièce, madame...

Une dame, qui cherchait un logement, s'était adressée à la blanchisseuse et avait demandé à le visiter.

Madame Rozen, à qui un petit profit était réservé sur la location, s'était empressée d'acquiescer au désir de la visiteuse.

Elle avait pris sa double clef, sachant que mademoiselle de Penhoët était sortie.

— Voyons la cuisine...

La blanchisseuse fit consciencieusement l'article.

La dame ne parut pas trop décidée à louer, elle déclara qu'elle prendrait l'avis de son mari.

La Limace retenait son souffle. Malgré sa position critique, le drôle, tout en grinçant des dents, essayait de plaisanter.

— Non, mais, croyez-vous que ça jabote, les femmes !... Celui qui a coupé le filet à ces deux-là, n'a réellement pas volé ses cinq sous... Est-ce qu'elles ne vont pas s'en aller ?... Si jamais un rhume de cerveau me prenait et que j'éternue, je serais flambé !

Au fond, il s'était un peu rassuré en comprenant ce qui se passait.

Les deux femmes s'entretinrent encore pendant cinq minutes. La blanchisseuse vantait la propreté de la maison et la tranquillité de la rue Saint-Donatien.

Elle déclara :

— Il n'y a que des gens très bien qui l'habitent.

— Allume ta pipe ! pensa La Limace. Et les pratiques s'étonnent que les blanchisseuses soient toujours en retard pour leur rapporter le linge... C'est pas une tapette qu'elle a, la mère Rozen, c'est un battoir !

Pourtant le bandit respira ; il venait de percevoir un mouvement de retraite.

Il ne se trompait pas ; les deux femmes se retiraient.

Il y eut encore un petit discours dans l'entrée, puis quelques phrases échangées par la porte entre-bâillée.

Enfin, le cambrioleur entendit les deux tours de la clef dans la serrure.

— Ouf ! dit-il en sortant de sa cachette et en reprenant sa position verticale, j'en suis quitte pour un fort trac... Pourvu que ça ne trouble pas trop ma digestion.

Il ouvrit le premier tiroir de la commode.

Ses yeux s'écarquillèrent et il jeta un cri d'allégresse.

Les billets étaient là.



— Pardonnez-moi, reprit l'artiste, je voulais vous revoir.
— Vous me suiviez donc ? (Page 79.)

Il fouilla les autres tiroirs par acquit de conscience ; mais il n'y trouva rien.

— Allons ! fit-il, ne nous attardons pas... Le travail a été trop proprement exécuté pour le gâcher... Allez donc demander aux filous d'aujourd'hui d'opérer avec ce chic-là !.. J'ai gardé les traditions, moi ! Je représente la bonne école !... Sans effeuiller la reine des fleurs, quoi !

Il sortit de l'appartement avec autant de facilité qu'il y était entré.

— Quand la petite s'apercevra que son magot a disparu, conclut-il avec philosophie, elle courra chez la blanchisseuse... On accusera la typesse qui est venue pour louer.

Il descendit tranquillement l'escalier et se retrouva dans la rue.

Zéphyrine était toujours là-haut. Elle envoya un baiser à son homme.

Mais le sourire triomphant de La Limace se figea sur ses lèvres.

Mariana de Sainclair, sa victime du bois de Kerleis, que seule l'intervention de Paul Vernier avait arrachée à sa rapacité, était devant lui et faisait mine de s'arrêter.

Il s'empressa de filer, se demandant si la jeune fille l'avait reconnu et craignant qu'elle ne le désignât à un agent de police, qui arrivait précisément dans la rue.

Pour plus de sûreté La Limace résolut de se promener pendant au moins une bonne heure avant de réintégrer le domicile conjugal et c'est ce que, fidèle observateur de ses principes, il fit méthodiquement...

VIII

L'ÉGLISE SAINT-LOUIS

Mariana avait en effet vu et reconnu La Limace.

Elle avait été très frappée en retrouvant le gredin, car jamais elle n'oublierait la scène nocturne dont il avait été le principal acteur.

Cependant elle ne nourrissait pas de desseins aussi noirs à l'égard d'Eusèbe que celui-ci l'en accusait; mademoiselle de Sainclair n'avait aucun intérêt à faire arrêter en ce moment le malfaiteur.

On était au jeudi; mademoiselle Jeanne Nerville n'avait pas de cours ce jour-là.

Sa maman lui avait dit qu'il fallait profiter de ce repos pour montrer un peu la ville à Mariana.

Jeanne avait sauté de joie, préférant de beaucoup la promenade à l'étude, et demandé à celle-ci si cela lui convenait. L'institutrice avait répondu affirmativement.

Mademoiselle de Sainclair ignorait encore les événements qui se préparaient, mais elle sentait qu'il y avait quelque chose dans l'air.

Elle commençait à être très intriguée et à mal dissimuler ses inquiétudes de jolie fille fantasque, peu habituée à ce qu'on lui cachât quelque chose.

Plusieurs fois, Mariana avait entendu prononcer le nom de Kerlor dans les appartements du notaire, et elle avait parfaitement remarqué que l'on changeait de conversation en sa présence; c'était sans doute par délicatesse, pour qu'elle ne regrettât pas trop le château qu'elle avait dû quitter.

Mariana, au fond d'elle-même, savait gré à ses nouveaux maîtres de cette

sollicitude; elle le faisait avec l'ironie propre à sa nature, estimant qu'elle ne séjournerait pas longtemps à l'étude de Brest; toutefois, l'institutrice reconnaissait avec un certain dépit qu'elle s'était trompée en croyant que madame Nerville lui confierait tous ses petits secrets.

Mademoiselle de Sainclair avait besoin de se renseigner; pour cela, elle résolut de questionner aussi habilement que possible sa jeune élève, sur laquelle elle se flattait déjà d'exercer une influence prépondérante.

Jeanne n'avait que huit ans; c'était la fille d'un notaire, par conséquent une petite personne plutôt discrète pour tout ce qui se rattachait aux affaires de son papa; mais, comme sa maman, elle se dédommageait amplement, quand il s'agissait du reste.

L'institutrice et l'élève partirent gaiement pour leur promenade.

— Si vous le permettez, mademoiselle, dit Jeanne, nous irons voir la place du Champ-de-Bataille, la place de la Tour-d'Auvergne et l'église Saint-Louis?

— Oui, mon enfant, répondit mademoiselle de Sainclair.

— A moins que vous ne préfériez visiter Recouvrance. C'est la vieille ville; vous verrez des maisons pittoresques qui vous intéresseront beaucoup... Dans mon album, j'ai essayé d'en dessiner une... Je l'ai montrée à M. Paul Vernier.

L'institutrice tressaillit, bien qu'elle fit mine de ne pas connaître ce nom.

— Vous savez bien, poursuivit la fillette, c'est le sculpteur qui assiste quelquefois à notre cours de dessin; il demeure dans la maison de mon professeur, M. Kéraliès; c'est un de ses amis, et il vient souvent corriger nos esquisses.

— Ah! oui, fit Mariana, paraissant se souvenir.

— Il est très gentil, très doux, très complaisant, M. Paul Vernier... Nous l'aimons bien.

— Vraiment?

— Il vous a saluée, l'autre jour... Il vous regarde beaucoup.

— Vous avez remarqué cela, mademoiselle Jeanne?

— Est-ce mal, mademoiselle? demanda la fillette, comme si elle craignait d'avoir dit une étourderie.

L'institutrice se garda de répondre; elle n'était pas fâchée pour plusieurs raisons de l'expansion de son élève qui acheminerait doucement celle-ci, pensait-elle, à l'indiscrétion qu'elle espérait.

Oui, Mariana savait que Paul Vernier s'occupait d'elle, bien qu'elle ne lui eût pas encore parlé depuis leur fameuse aventure.

Le jeune homme cherchait à la rencontrer; et elle devinait aisément ce qu'il voulait lui avouer.

Mariana, un soir, en soulevant le rideau de sa chambre, avait entrevu le sculpteur qui de la rue regardait sa fenêtre, comme un bachelier de Salamanque s'apprêtant à donner une sérénade à sa belle.

Ces manifestations amoureuses tout en flattant mademoiselle de Sainclair, comme elles eussent flatté toute femme, la laissaient cependant parfaitement indifférente.

— Nous sommes sur le chemin de Recouvrance, reprit Jeanne.

— Eh bien! commençons par là, répliqua mademoiselle de Sainclair.

L'aspect original du faubourg était tel que l'avait décrit la petite Jeanne, avec des accidents de terrain si curieux qu'une maison de cinq étages sur une rue ne semblait plus en avoir qu'un dans la rue parallèle.

— Voici la rue Saint-Donatien, dit mademoiselle Nerville... Tenez, là, au n° 10, nous sommes allées avec maman voir une jeune orpheline...

— Quelque mendiante à qui madame Nerville fait l'aumône?... Votre maman a raison de vous initier aux devoirs de la charité.

Jeanne répliqua vivement :

— Mais non, vous vous trompez... Cette personne est de très bonne famille...

— Elle a donc subi des revers.

— C'est vrai; mais elle n'est pas du tout du même monde que les malheureuses dont vous parlez... Papa est son tuteur.

Jeanne poursuivit:

— Si vous saviez comme elle est jolie, mademoiselle Hélène, et comme elle est bonne!... Papa et maman voudraient bien lui trouver une situation.

— Vraiment! Elle est si intéressante que cela?...

— Ses parents étaient ruinés quand ils sont morts... Croyez-vous que c'est malheureux, mademoiselle Mariana, de ne plus avoir son père et sa mère!...

Jeanne s'arrêta; elle avait vu un nuage passer dans les yeux de l'institutrice.

— Pardon! dit la fillette; vous êtes peut-être orpheline, vous aussi?

— Oui, mon enfant.

— Excusez-moi si...

— Vous avez prouvé que vous étiez compatissante, Jeanne, que vous aviez du cœur, il ne faut pas en rougir.

Mariana, poussée par le démon de la curiosité, ajouta :

— Cette personne dont vous parliez vient-elle chez vous?

— Non, mademoiselle de Penhoët n'est pas encore venue nous voir, répondit Jeanne, mais nous l'attendons d'un jour à l'autre.

Mariana réfléchit. Ce nom n'était certainement pas prononcé devant elle pour la première fois; cependant, elle n'y rattachait aucun souvenir précis.

— Au fait, continua la fillette, n'avez-vous pas été en pension chez les dames de Saint-Joseph?

— Non, répondit mademoiselle de Sainclair; c'est ma cousine Carmen

de Kerlor qui a été à Quimper; moi j'ai fait mes études chez les sœurs de la Miséricorde, à Châteaulin.

— Ah! murmura la fille du notaire, je confondais...

— Pourquoi?

— Parce que mademoiselle de Penhoët a été au même couvent que mademoiselle de Kerlor.

Mariana eut un mouvement de surprise.

Elle se rappelait maintenant que Carmen lui avait parlé de mademoiselle de Penhoët; mais il y avait déjà pas mal de temps de cela.

Comment les jeunes filles s'étaient-elles retrouvées?

Dans l'esprit inquiet et ombrageux de Mariana, une anxiété passa comme un éclair.

Elle fut incapable de raisonner et de se demander pourquoi elle pressentait un danger; mais elle dit à son élève :

— N'est-ce pas chez mademoiselle de Penhoët que madame Nerville a accompagné M. de Kerlor et sa sœur?...

— Le jour où il y a eu ce terrible orage?

— Oui.

— Justement... maman est revenue dans la voiture de M. le comte.

Les regards de Mariana étincelèrent.

Madame Nerville avait conduit Georges auprès de cette jeune fille qui était belle, qui était malheureuse, qui était orpheline!

Était-elle aussi jolie que le disait Jeanne, cette énigmatique inconnue?

Puis une autre question préoccupa Mariana. Elle se demanda par suite de quelle coïncidence elle avait rencontré La Limace sortant précisément de la maison habitée par mademoiselle de Penhoët.

L'imagination fertile de mademoiselle de Sainclair vagabondait en mille conjectures.

La petite Jeanne Nerville n'avait plus rien à dire au sujet de mademoiselle de Penhoët; l'institutrice ne voulut pas éveiller chez l'enfant l'ombre d'un sentiment qui ressemblât à la défiance, et se garda de poser la moindre question insidieuse.

Mariana et Jeanne continuèrent leur promenade.

La fillette désignait l'emplacement des monuments; et l'institutrice, qui connaissait à fond son histoire de Bretagne, entretenait son élève des souvenirs se rattachant à la vieille cité brestoise.

Évidemment, mademoiselle Nerville s'inclinait respectueusement quand elle entendait nommer Simon de Montfort, Beaumanoir, la reine Anne et d'autres personnages illustres ou poétiques; mais elle écoutait distraitement, un peu ennuyée de voir dégénérer en cours d'histoire cette promenade qui devait être une récréation.

La fillette s'occupait plus volontiers des petits incidents de la rue et ses yeux s'arrêtaient complaisamment sur les étalages des boutiques.

Nous devons ajouter que mademoiselle de Sainclair débitait sa conférence d'une voix un peu monotone. La jolie fille était de plus en plus préoccupée, car décidément Jeanne lui avait fait entrevoir des éventualités qu'elle jugeait menaçantes.

Mariana commençait à se demander si elle n'avait pas commis une lourde faute en quittant Kerlor aussi promptement.

Georges, si affectueux, quand il était arrivé chez le notaire, avait paru froissé quand il avait appris qu'elle ne voulait pas rentrer au château.

Suivant Mariana, cela prouvait qu'elle n'était pas indifférente au jeune homme ; mais elle devait compter avec l'orgueil de M. de Kerlor et ne pas l'exaspérer.

Sans faire preuve d'un maladroit empressement, il était nécessaire d'agir : mademoiselle de Sainclair résolut de se rendre au château pour la visite promise à la comtesse de Kerlor dans les premiers jours de la semaine suivante.

— Voici l'église Saint-Louis, s'écria Jeanne ; voulez-vous que nous entrions, mademoiselle?

— Volontiers, répondit Mariana.

L'institutrice et son élève examinèrent le chemin de la Croix, les tableaux, la chaire, le maître-autel et les vitraux.

La fillette, en enfant pieuse, s'agenouilla pour faire une courte prière ; Mariana s'empressa de l'imiter et prit une attitude édifiante, quoique sa pensée fût bien loin.

Cependant Jeannette n'était pas aussi recueillie qu'elle le paraissait; elle regardait les rares fidèles qui se trouvaient dans l'église, et chaque fois que la porte s'ouvrait, l'enfant tournait la tête.

Soudain, mademoiselle Nerville eut un léger battement de mains, malgré l'austérité du lieu ; le cortège d'un baptême pénétrait dans une chapelle latérale.

Jeanne reconnut la marraine ; c'était la fille d'un avoué avec qui Maître Nerville entretenait de fréquentes relations.

L'élève de Mariana gagna la chaise qui était à sa gauche, c'est-à-dire du côté où se passait la cérémonie, puis elle continua son mouvement en dépassant successivement tous les sièges ; elle arriva enfin tout près des invités et put échanger un sourire avec la marraine.

Captivée par le spectacle qu'elle avait sous les yeux, mademoiselle Nerville oubliait totalement son institutrice.

Mariana, très absorbée dans ses pensées, ne s'aperçut pas tout d'abord de l'éloignement progressif de sa jeune compagne, mais elle eut un mouvement de surprise quand elle le constata.

Elle ne tarda pas à se rassurer en découvrant Jeanne qui regardait le

baptême et elle allait rejoindre la petite curieuse, quand une voix murmura :

— Je vous en prie, mademoiselle... Donnez-moi une minute!.. Rien qu'une minute!..

Mariana tressaillit. A côté d'elle, derrière un pilier, se tenait Paul Vernier.

Très pâle, le sculpteur la suppliait du geste.

— Vous ici ! dit mademoiselle de Sainclair.

— Pardonnez-moi, reprit l'artiste, je voulais vous revoir.

— Vous me suiviez donc?

— Eh bien ! oui, depuis plusieurs jours, j'épiais l'occasion de vous rencontrer et de vous parler.

L'institutrice jeta un coup d'œil vers la nef opposée.

Jeanne n'avait pas fait un mouvement.

— Monsieur, répondit Mariana, je n'ai pas oublié le service que vous m'avez rendu; mais je vous verrais avec peine en abuser pour jouer un rôle indigne de vous et de moi.

— Pourtant vous ne me haïssez pas ?

— L'étrange question!... Ne vous ai-je pas dit que vous aviez droit à ma reconnaissance... Si j'avais oublié l'aventure de Kernéis, la mémoire me serait revenue tout à l'heure, car j'ai aperçu aujourd'hui le misérable qui voulait me tuer.

— Il vous a menacée de nouveau?

— Non, rassurez-vous... je n'ai eu besoin d'appeler à mon aide aucun autre chevalier errant... Du reste, au prix où ils semblent mettre leurs services, laissez-moi vous dire qu'un héros me suffit.

Il eut un mouvement comme si ces paroles l'avaient blessé au plus profond de son être. Cependant il reprit :

— Mademoiselle, vous ne m'aviez pas défendu de vous revoir.

— Non.

— Vous aviez même ajouté que vous me diriez pourquoi vous avez quitté le château de Kerlor, si plus tard je vous le demandais.

Mademoiselle de Sainclair comprit que Paul Vernier allait se montrer beaucoup moins timide qu'à leur première rencontre.

Cela ne déplut pas à la jeune fille, qui ne redoutait nullement une explication et n'était pas troublée le moins du monde.

Elle répliqua assez froidement :

— Mais, monsieur, quel intérêt pourriez-vous trouver à ces explications?

— Ne devinez-vous pas, mademoiselle, que je serais très heureux de devenir votre ami?

— Je ne puis qu'être flattée de ce désir ; pourtant ne craignez-vous pas que ce titre ne serve de prétexte à la médisance.

— Pourquoi?

— Ah! monsieur, vous êtes libre, vous; personne n'a le droit de s'étonner si vous vivez en artiste; moi je suis institutrice, j'ai à gagner mon pain quotidien, aucune défaillance ne m'est permise.

— Cette situation ne peut constituer votre idéal?

— Pas précisément.

— Eh bien! pourquoi me repousseriez-vous?

Elle eut un léger haussement d'épaules et répliqua :

— Voyez si j'aurais été imprudente de vous accorder tout de suite l'amitié que vous sollicitiez; voici déjà que, sans encouragement de ma part, vous entrez dans un autre ordre d'idées... Je vous en prie, monsieur Vernier, faites appel à votre raison et vous reconnaîtrez bientôt que je ne puis vous écouter davantage.

Mariana fit mine d'aller retrouver son élève.

L'artiste n'en poursuivit pas moins :

— Mademoiselle, vous m'affligeriez profondément si vous supposiez que je peux manquer aux égards que je vous dois... C'est vrai, je vais un peu vite; mais c'est mon cœur qui m'entraîne malgré moi, et puis il nous est si difficile de nous rencontrer.

— A quoi bon?

— Vous le demandez?

— Mais oui, monsieur Vernier, écoutez, vous m'attristez beaucoup.... Sans le vouloir, je me suis trouvée sur votre route, ou vous vous êtes trouvé sur la mienne, toujours est-il que vous m'avez sauvée. Vous croyez-vous pour cela obligé de troubler la pensée d'une pauvre jeune fille qui n'a pas le droit de s'écarter de l'humble existence qu'elle a choisie?.. Je crains bien que vous ne le regrettiez un jour.

Il s'écria chaleureusement :

— Vous êtes pauvre, votre condition est obscure; mais moi je suis ignoré... Sommes-nous donc condamnés à ne pas aspirer vers un meilleur avenir?... Oh! mademoiselle, si vous saviez comme j'adorerais la femme qui me ferait la charité de ses sourires... Grâce à elle, je sentirais se réveiller en moi les plus saintes ambitions... Elle m'inspirerait, elle me soutiendrait, elle me permettrait de réaliser mes rêves... Grâce à elle je deviendrais peut-être un grand artiste... Un maître dont on se disputerait les chefs-d'œuvre... Je connaîtrais la célébrité, la fortune, dans ce Paris qui consacre toutes les réputations... Et je devrais tout cela à la compagne aimante et dévouée qui m'aurait donné la force d'accomplir des prodiges... J'en ferais la plus enviée des femmes, la plus respectée des épouses... Elle aurait pris part à mes déceptions; elle m'aurait secondé dans la lutte acharnée de chaque jour; n'aurait-elle pas bien mérité d'être avec moi à l'honneur quand le triomphe serait arrivé?



Sous le porche, Mariana aperçut à quelque distance le sculpteur qui voulait encore la contempler à la dérobée. (Page 84.)

Il attendait avec la plus poignante anxiété que Mariana répondît.

Elle garda le silence.

Il reprit d'une voix étouffée :

— Ne me défendez pas d'espérer.

Elle se décida à parler.

— Je ne veux pas vous encourager, dit-elle ; je n'ai pas les qualités que vous me prêtez... Si vous ne réussissiez pas, vous m'accuseriez d'avoir été l'obstacle.

— Mais si vous m'aimez je réussirai.

— Songez donc qu'il s'agit d'abord d'associer nos deux pauvretés.

— Ah ! vous avez peur !

— Pour vous ; votre exaltation n'est pas faite pour me rassurer... Je ne prétends pas que le but de vos efforts soit au-dessus de votre talent ; mais il se peut aussi que vous poursuiviez une dangereuse chimère.

— Pour me parler ainsi est-ce donc que vous vous intéressez à moi ?

— Vos paroles m'ont troublée ! — Pourquoi le nierais-je ? Une autre jeune fille, dans ma position, serait fière d'accepter ce que vous me proposez. — Je ne sais pas, moi... Je n'ose pas... Votre conversation est tellement inattendue que je me demande pourquoi vous m'avez choisie...

— Je vous aime, mademoiselle !

Elle eut un geste comme si elle avait voulu empêcher le suprême aveu.

Il y eut un moment de silence dans la paix solennelle de l'église ; Paul Vernier entendit son cœur battre avec plus de violence; il voulut s'approcher.

Mademoiselle de Sainclair, qui était restée assise, se leva, tournant les yeux vers le bas côté, où se faisait le baptême.

L'artiste balbutia :

— Oui, je comprends votre émotion... Vous ne pouviez supposer que je vous tiendrais ce langage... Je me suis peut-être montré trop audacieux... Dites-moi que je ne vous ai pas offensée... Non... ne répondez pas, mademoiselle... Je mérite vos reproches... Je m'en vais... Réfléchissez, je vous en supplie... Songez qu'il s'agit de notre bonheur à tous deux... Écoutez-moi... Dans huit jours, je reviendrai ici, à cette place... à la même heure... Vous me ferez connaître votre décision, et je vous jure que je m'inclinerai, quelle qu'elle soit...

Il conclut avec une intonation de prière :

— Vous y serez?

Mademoiselle de Sainclair ne répliqua rien. Très calme et très maîtresse d'elle-même, elle passa entre deux rangées de chaises et alla rejoindre son élève.

Paul Vernier sortit de l'église en proie à un bouleversement inexprimable.

Le baptême était terminé. Jeanne Nerville tourna la tête et vit mademoiselle de Sainclair à côté d'elle. Mariana voulut laisser écouler quelques minutes avant de partir; elle parut écouter Jeannette qui lui fournissait des détails sur les parents de la jeune marraine.

— Venez, mon enfant, reprit l'institutrice; il fait un peu froid sous ces voûtes.

Sous le porche, Mariana aperçut à quelque distance le sculpteur qui voulait encore la contempler à la dérobée.

Elle eut un mouvement d'impatience et murmura en fronçant ses noirs sourcils :

— Tant pis pour lui!.. Comment la destinée qu'il m'offre me tenterait-elle? C'est Georges qu'il me faut!... Je veux devenir comtesse de Kerlor!

Le bras de Jeanne s'appuya sur celui de Mariana.

— Allons-nous-en vite, murmura l'enfant, voilà un enterrement qui arrive. Et maman dit toujours qu'un enterrement rencontré après un baptême, cela porte malheur!..

IX

BRAVES COEURS

Le digne M. Nerville était rentré à son étude tout joyeux. Inutile d'ajouter que sa femme l'attendait avec la plus vive impatience.

— Eh bien ? interrogea-t-elle.

— C'est fait, répondit Nerville.

Mais Jeanne et mademoiselle de Sainclair étaient là.

Les confidences ne pouvaient suivre leur cours.

On déjeuna.

Maître Nerville, qui avait des occupations multiples, s'était remis tout de suite à ses affaires en sortant de table.

Il avait dit pourtant à sa digne épouse:

— Ce soir, je te raconterai tout.

Au dîner, la petite fille voulut que son papa et sa maman fussent au courant de la promenade faite avec mademoiselle de Sainclair.

Quand l'enfant arriva à son excursion de Recouvrance, les deux époux échangèrent un coup d'œil.

— J'ai montré à mademoiselle de Sainclair, poursuivit Jeanne, la maison où demeure mademoiselle de Penhoët.

Madame Nerville répliqua avec vivacité:

— Mon enfant, je t'ai déjà dit que l'on ne devait citer les noms propres qu'à bon escient.

Mariana fronça le sourcil, pendant que Jeannette dissimulait une petite moue de confusion.

— Alors, poursuivit la petite fille, j'ai eu tort de dire à mademoiselle que Marthe Le Gludic était marraine?

— Non, rectifia madame Nerville... D'abord, mademoiselle de Sainclair est de la maison... Ce n'est pas à cause d'elle que je te faisais cette petite observation, et vous l'avez bien compris, n'est-ce pas, mademoiselle Mariana?

Celle-ci acquiesça du geste.

— Toi, pensait à part l'institutrice, tu me réjouirais beaucoup si tu m'inquiétais moins. Il te sied vraiment de blâmer les gens qui parlent inconsidérément. Tu ne prêches pas d'exemple... Il faut croire cependant qu'on a intérêt à me cacher quelque chose.

Enfin, M. et madame Nerville se retrouvèrent dans leur chambre à coucher.

Là, plus de contrainte, plus de précautions à prendre, plus de ménagements à garder.

Le notaire et son épouse furent bientôt au lit. M. Nerville avait son bonnet de coton, madame Nerville sa colinette. Ils se trouvaient néanmoins très beaux tous les deux.

— Ainsi, commença la notairesse, dont les yeux pétillaient de curiosité, tu as réussi à la tromper, notre amie Hélène?

— Mais oui.

— Tu lui as remis les sept cent cinquante francs?

— Bien sûr!

— Ah! ah! mademoiselle la marquise, vous voyez bien qu'on a réussi à vous obliger malgré vous!

— Elle ne se doutait pas que le bonhomme Nerville lui jouerait un pareil tour.

— Oh! oui, tu es un brave homme et un bon homme, Sylvestre!

— C'est toi, Elvire, qui es une excellente femme.

— N'empêche que c'est toi qui as eu l'idée.

— Parce que tu me l'as suggérée.

— Pas du tout! J'avais beau chercher, je ne trouvais rien de raisonnable... Embrasse-moi, Sylvestre.

Il s'exécuta.

— Dis donc, maintenant, reprit madame Nerville, sais-tu ce qu'il faudrait?

— Que Philippe nous envoyât une dépêche du Mexique...

— Annonçant qu'il a fait rendre gorge aux indignes associés de M. le marquis de Penhoët.

— Y arrivera-t-il?

— Maître Nerville, je crois que vous doutez de l'intelligence, de l'activité et du dévouement de notre fils.

— Le ciel m'en garde, ma poulette! mais je suis forcé, par état, de me montrer moins optimiste que toi.

— Philippe est très capable d'arracher pied ou aile à ces fripons.

— C'est possible!... Ah! pourquoi la science qui fait tant de progrès n'a-t-elle pas encore découvert le moyen de voir à distance.

— Si l'appareil était inventé, je commencerais par regarder si notre garçon est bien bordé dans son lit, là-bas, au bout du monde.

— Tu oublies que les heures ne correspondent pas et que Philippe est peut-être en train de se promener, la canne à la main.

— C'est vrai... Eh bien, je jetterais un coup d'œil dans le salon de Kerlor et en voyant les physionomies des hôtes du château, je saurais à quoi nous en tenir à l'endroit de notre orpheline.

— Tu en demandes trop.

— Cela ne coûte pas plus, quand on y est.

— Bonsoir, Elvire!

— Bonne nuit, Sylvestre!

*
* *

Si les désirs de M. et madame Nerville avaient pu devenir des réalités, ils auraient en effet appris ce qui se passait à Kerlor et ce que nous allons faire connaître à nos lecteurs.

Carmen et Georges étaient rentrés à huit heures du soir au château. Leur visite chez Hélène les avait retardés.

La comtesse en voyant que l'heure du dîner était passée n'avait montré aucune inquiétude; au contraire, elle motivait ce retard en pensant que ses enfants ramenaient Mariana avec eux.

Il avait fallu donner à mademoiselle de Sainclair le temps de prendre congé du notaire et de la notairesse.

Tanguy était allé chercher le médecin, ainsi que nous l'avons dit.

Le docteur La Roche avait rassuré la comtesse et déclaré que l'indisposition de la matinée n'aurait pas de suites.

Madame de Kerlor regrettait maintenant de n'avoir pas été à Brest; elle aurait su à quoi s'en tenir. Bien qu'elle ne doutât pas du retour de la brebis égarée au bercail, la comtesse se serait évité jusqu'à l'ombre d'une conjecture défavorable.

Elle entendit claquer le fouet de Toussaint et bientôt les chevaux entrèrent dans l'allée des Peupliers

Comme au départ, la mère sortit sur le perron.

Elle vit descendre de la voiture Carmen et Georges. Ils ne ramenaient pas leur petite-cousine.

Madame de Kerlor fut atterrée.

En quelques mots, Carmen expliqua l'échec de sa mission.

La comtesse hocha péniblement la tête. Son cœur fut douloureusement serré en se rappelant tout ce qu'elle avait fait pour Mariana.

On se mit à table.

Georges voulait reprendre la parole, mais Carmen lui fit signe d'attendre.

En quittant Recouvrance, il avait entretenu sa sœur des projets qu'il formait pour secourir mademoiselle de Penhoët d'une façon digne de l'orpheline.

Carmen avait répondu à son frère qu'il fallait tenter l'impossible pour réussir; mais elle avait ajouté qu'un peu de diplomatie était nécessaire et qu'il était bon de procéder avec beaucoup de circonspection.

— Tiens! avait répondu Georges, retrouvant une partie de sa gaîté, je ne te savais pas si avisée... C'est notre voisin qui t'a communiqué un peu de sa sagesse?

M. de Kerlor faisait allusion à M. Firmin de Saint-Hyrieix, l'attaché au ministère des affaires étrangères, reçu au château de Kerlor dont les murs touchaient, nous l'avons dit, à ceux de la propriété échue au diplomate à la suite d'un héritage.

Mademoiselle de Kerlor avait donc obtenu de Georges un dernier répit; elle ne voulait pas parler pendant le dîner; elle avait résolu de n'engager les hostilités qu'au salon, un peu plus tard.

Quand la mère et les enfants furent réunis dans cette pièce immense, sous les yeux des portraits d'ancêtres, qui remontaient au onzième siècle, Carmen voulut se mettre au piano.

Elle attaquait un ballet de Saint-Saëns avec beaucoup de virtuosité, mais la comtesse lui fit signe de fermer l'instrument.

La jeune fille proposa de lire des vers de Sully-Prudhomme; la poésie ne réussit pas plus que la musique; madame de Kerlor somnolait quelque peu. Georges consulta Carmen du regard. Le moment était venu.

Il s'écria :

— Ma chère mère, nous avons quelque chose à vous apprendre.

La comtesse releva la tête.

— De quoi s'agit-il, mon enfant? répliqua-t-elle tendrement.

— Carmen va vous le dire.

Que signifiaient ces préliminaires ?

La comtesse regarda son fils et sa fille d'un air moins languissant et avec une certaine surprise.

Mademoiselle de Kerlor, d'une voix très émue, raconta à sa mère dans quelles circonstances elle avait retrouvé l'orpheline.

La comtesse écouta ce récit avec une bienveillance attendrie. Mais quand Carmen eut terminé elle hocha la tête :

— Cette pauvre enfant expie la faute de ses parents, déclara-t-elle.

— La faute ? interrogea M. de Kerlor.

— Certainement ! répondit la mère, le marquis de Penhoët ne s'est-il pas mésallié ?

Georges et Carmen ne savaient rien des racontars qui avaient couru jadis ; mais la comtesse s'intéressait trop aux grandes familles bretonnes pour n'être pas très renseignée.

A son tour elle retraça les événements que nous avons exposés à nos lecteurs ; quand elle arriva à la catastrophe finale, madame de Kerlor s'exprima avec beaucoup de mesure ; mais elle termina ainsi :

— Je n'accuse pas... Ce n'est pas à moi de rechercher la vérité... Histoire ou légende, voilà ce que l'on m'a appris.

Georges n'avait pas fait un mouvement. Il était devenu pâle.

Carmen était fort attristée. Elle plaignait encore plus Hélène qu'avant que sa mère eût parlé.

Elle répondit :

— J'ai entrevu, au parloir du couvent, M. et madame de Penhoët ; ils paraissaient très unis et très dignes de respect.

— Mon enfant, répliqua la mère, tu étais trop jeune pour discerner la vérité du mensonge... Moi aussi, j'ai connu Penhoët jadis... Avant son mariage tout le monde l'estimait... Ton père le tenait pour un brave et loyal garçon, à la tête un peu chaude... Le malheur voulut qu'il tombât entre les mains de cette femme.

M. de Kerlor répondit avec vivacité :

— Mais rien n'est prouvé.

— Comment !... Tout cela est de notoriété publique, mon fils... Penhoët a épousé une actrice !

— Oui, mère, je ne conteste pas le mariage, mais les calomnies qui l'ont suivi.

Du geste, Carmen approuva son frère.

— Calomnies ! s'écria la comtesse. Tu oublies la fin tragique du duc d'Esérac !

— Mais la justice a conclu à un accident.

— Enfin, mon cher Georges, poursuivit la comtesse je ne voudrais pas trop heurter les généreuses idées qui te portent à défendre ces malheureux, bien que je ne comprenne guère pourquoi tu plaides en leur faveur; mais je te dirai, moi, qu'en pareille matière le soupçon est de trop déjà.

— Qui a répandu, propagé ce soupçon? reprit Georges... Les parents du marquis de Penhoët. Des envieux, des jaloux !

— Qu'en sais-tu ?... Pourquoi te constituer l'avocat d'une cause perdue ?

— Parce que l'accusée d'aujourd'hui est une innocente.



Il venait de se voir rallumer de la lumière chez la comtesse de Kerlor. (Page 91.)

— Georges a raison, appuya Carmen, et une fille ne peut être responsable de la faute de sa mère... en admettant que la marquise ait failli.

— Ce qui n'est nullement démontré, ajouta Georges.

Mademoiselle de Kerlor continua hardiment :

— Quand vous verrez Hélène, ma chère mère, vous la plaindrez comme nous.

Il y eut un moment de silence.

Madame de Kerlor était redevenue soucieuse et taciturne.

Elle regarda bientôt la pendule et se leva de son fauteuil.

Georges et Carmen lui offrirent le bras. Elle s'appuya sur eux, marchant avec difficulté.

— Bonsoir, mes enfants, dit-elle d'une voix fatiguée quand le frère et la sœur l'eurent embrassée... Je crains bien que mademoiselle de Sainclair ne se rende pas compte de tout le mal qu'elle nous a fait.

La comtesse de Kerlor rentra dans ses appartements où l'attendait sa femme de chambre.

Georges et Carmen se regardèrent.

Le jeune homme murmura tristement :

— Nous aurons beaucoup de peine à vaincre la résistance de notre mère.

Carmen répliqua :

— Demain, je me propose de lui parler de nouveau. Toi, Georges, tu continueras ton plaidoyer... Montre-toi encore plus éloquent, si c'est possible.

— Si ma mère savait...

Il arrêta l'aveu qui allait jaillir de ses lèvres.

— Je comprends, dit Carmen, si notre mère savait quel trésor nous voulons lui offrir, elle nous bénirait.

M. de Kerlor poursuivit :

— Il faut que nous arrivions à une prompte solution, car mademoiselle de Penhoët souffre.

— Nous la sauverons, Georges... Et elle se montrera plus reconnaissante que notre petite-cousine, car c'est une âme d'élite.

Le frère et la sœur se séparèrent.

Georges de Kerlor rentra chez lui.

Bien qu'il fût tard et que la journée eût été fatigante, le jeune homme ne voulut pas se mettre au lit.

Il s'assit dans un fauteuil et se prit la tête à deux mains, fermant les yeux pour revoir par la pensée l'adorable créature qui l'avait si délicieusement captivé.

Il entendait cette voix angélique, si pénétrante, qui avait fait vibrer les fibres les plus intimes de son être.

Il se demandait si tout cela ne tenait pas du rêve.

Pour la première fois de sa vie, ce mâle et rude garçon qui se croyait inaccessible aux surprises du cœur, subissait un charme dont la puissance l'émerveillait.

Il était ardemment épris de cette vierge timide aux grands yeux résignés, dont toute la délicate personne avait quelque chose d'aérien, de céleste.

Qu'importaient la sombre histoire des parents, l'opinion du monde, la pauvreté de l'orpheline ; toutes les considérations sociales s'effaçaient devant l'amour qu'il sentait naître en lui.

Il était prêt à crier à tous : « J'aime Hélène de Penhoët ! Je veux en faire ma femme ! »

Soudain, il s'arrêta au milieu de son enthousiasme passionné.

Il venait de se voir rallumer de la lumière chez la comtesse de Kerlor.

Sa mère était-elle malade ? Elle paraissait bien abattue quand il l'avait embrassée.

Allait-on appeler Georges, au milieu de la nuit, pour lui annoncer un malheur ?

Haletant, il regarda la fenêtre de la comtesse.

Il était si heureux tout à l'heure. Les joies trop grandes ne peuvent durer ; c'est la loi fatale de l'humanité.

Enfin, la lumière s'éteignit. L'angoisse du jeune homme s'apaisa. Carmen ne serait-elle pas venue le prévenir si leur mère avait couru un danger? Cependant, il ne pouvait complètement se rassurer.

Les alarmes avaient commencé depuis que cette Mariana s'était enfuie.

Georges eut un soupir prolongé.

Si mademoiselle de Penhoët le voulait, cette touchante orpheline, dont les yeux reflétaient le firmament, réparerait la faute de mademoiselle de Sainclair.

La tranquillité renaîtrait à Kerlor. La comtesse n'aurait perdu une parente que pour retrouver une enfant. Elle aurait deux filles, Carmen et Hélène.

L'horloge du château égrena mélancoliquement, dans le grand silence de la nuit, trois heures.

La mer était toujours très sombre ; mais les premiers rayons de l'aurore n'allaient pas tarder à paraître du côté de la terre; Georges se jeta tout habillé sur son lit.

Il se réveilla vers huit heures du matin ; après une courte toilette, celle du soldat ou du marin en campagne, il se mit en quête de Mélanie, la femme de chambre de la comtesse.

M. de Kerlor ne s'était pas trompé ; sa mère avait été malade pendant la nuit ; Mélanie était restée une heure auprès de sa maîtresse qui se plaignait d'une violente oppression.

Georges répondit qu'on aurait dû le prévenir, lui et Carmen ; la femme de chambre répliqua que madame la comtesse s'y était formellement opposée.

Mélanie n'avait quitté sa maîtresse qu'en la voyant reposer paisiblement.

Tout à l'heure, elle était entrée doucement dans la chambre. Madame de Kerlor dormait de la façon la plus calme.

Georges se rendit à l'écurie, fit seller un cheval et partit chercher le docteur La Roche, qui demeurait à deux kilomètres de Kerlor.

Le docteur était dans son jardin, examinant ses poiriers.

Il eut un mouvement de surprise en voyant apparaître Georges et s'empressa d'aller au-devant du cavalier.

Le docteur La Roche, un grand vieillard de soixante-dix ans, robuste comme un chêne, était le médecin attitré de la famille de Kerlor, depuis qu'il était revenu de Paris, avec le diplôme de la Faculté, c'est-à-dire depuis plus de quarante ans.

Il n'avait d'ailleurs cessé de se tenir au courant du progrès de la thérapeutique, et jouissait d'une réputation méritée dans tout l'arrondissement.

Il avait connu le grand-père et la grand'mère de Georges et de Carmen, et avait mis au monde le frère et la sœur.

M. de Kerlor lui apprit ce qui s'était passé pendant la nuit.

Le docteur parut soucieux, et répondit :

— Je serai dans une demi-heure au bourg, monsieur de Kerlor.

Le docteur La Roche fut très exact. Il arriva juste au moment où la comtesse se réveillait.

Il resta quelque temps auprès de sa noble cliente ; quand il sortit de la chambre, il avait les sourcils froncés des médecins qui hésitent à se prononcer.

Georges et Carmen l'attendaient pour le questionner.

Le vieux praticien déclara que la comtesse lui paraissait atteinte d'une affection cardiaque, et annonça qu'il se prononcerait nettement dans deux jours.

Il ajoutait :

— Ne croyez pas à un danger immédiat... On vit très longtemps avec son plus mortel ennemi... Toutefois, je vous recommande absolument d'éviter à madame votre mère la plus petite contrariété... Cela vous sera facile, j'en suis persuadé.

Le docteur La Roche partit en annonçant qu'il reviendrait dans la soirée.

X

PRÈS DE L'ÉTERNITÉ.

Le jeudi, Hélène était rentrée un peu plus tard que d'habitude rue Saint-Donatien.

Sa prière sur la tombe des siens s'était prolongée. L'orpheline s'y était absorbée dans une profonde méditation.

Pourquoi Dieu ne lui avait-il pas fait la grâce de la rappeler à lui, après la mort de son père et de sa mère ?

Pourtant Hélène ne se découragerait pas, tant que le salut serait pos-

sible, car elle possédait la vaillance native des Penhoët. Sa prière lui rendait des forces ; elle se trouvait moins isolée, moins perdue, toute frêle qu'elle fût, au milieu de ce monde qui ressemblait à l'Océan, dont elle entendait mugir les flots amers à quelques pas d'elle.

Quand l'orpheline rentra dans son appartement, elle ne s'aperçut pas qu'on avait ouvert les tiroirs de sa commode.

La Limace avait procédé avec beaucoup d'habileté, ainsi que nous l'avons dit ; en outre, il avait prudemment négligé le maigre butin qu'il était libre d'emporter.

Hélène pensa à la petite fortune qu'elle croyait toujours à sa disposition. Elle allait en régler l'emploi.

Tout d'abord, elle ne déménagerait pas ; elle ne quitterait pas si vite la maison où sa pauvre mère avait rendu le dernier soupir.

Hélène allait prier la blanchisseuse de retirer l'écriteau qui était au-dessus de la porte de l'allée.

Avec sept cent cinquante francs, la jeune fille pouvait vivre de longs mois, en admettant, ce qui lui paraissait impossible, qu'elle ne trouvât pas de travail dans un très bref délai.

Pourquoi refuserait-on de l'employer?

Le quartier où elle vivait ressemblait à une immense ruche industrieuse où personne ne restait sans ouvrage.

C'était une activité de tous les instants. Hélène ne voyait autour d'elle que des créatures gagnant leur pain de chaque jour à la sueur de leur front.

Elle admirait cette population honnête et laborieuse ; elle se sentait disposée de tout cœur à en faire partie ; ce n'était pas la bonne volonté qui lui manquerait.

Travailler, c'est prier, a dit un poète : c'est aussi endormir son chagrin.

Cependant, maître Nerville avait fait entrevoir à mademoiselle de Penhoët la possibilité d'une solution équitable du côté du Mexique.

Si le brave homme ne se trompait pas, l'orpheline serait à l'abri du besoin ; mais que ferait-elle de cette fortune pour laquelle son père avait succombé, entraînant dans le sépulcre madame de Penhoët ?

Si cet argent lui était rendu pourtant, Hélène ne pourrait pas plus le refuser que celui du métayer Bernard.

Dans ce cas, quand elle n'aurait plus à envisager l'hospitalité qu'on lui offrait comme une aumône, mademoiselle de Penhoët n'hésiterait peut-être pas à se rendre à Kerlor.

L'amie de couvent n'en aurait pas moins eu le mérite de tendre une main secourable à l'orpheline pauvre.

Quoi qu'il arrivât, rien ne diminuerait la gratitude émue de la jeune fille, et elle se souviendrait toujours de la délicatesse montrée par Carmen et son frère.

Mais les espérances de maître Nerville étaient bien hypothétiques; Hélène ne devait pas y compter.

Dès le lendemain, elle allait s'occuper de chercher du travail ; elle irait ensuite embrasser madame et mademoiselle Nerville, ainsi qu'elle l'avait promis.

La nuit était arrivée depuis longtemps.

L'orpheline avait pris son repas du soir; elle se mit au lit.

Le lendemain, Hélène, dont la bourse était vide, se dit qu'elle allait changer un billet de cent francs.

Elle ouvrit le premier tiroir de sa commode.

Elle n'y vit plus l'argent. Elle regarda avec stupeur l'endroit où elle avait placé la somme que le notaire lui avait remise.

Bien qu'elle fût sûre d'avoir renfermé les billets où elle les cherchait, entre deux mouchoirs de batiste, elle se dit qu'au milieu de ses préoccupations elle pouvait être victime d'une absence de mémoire.

Elle ouvrit les autres tiroirs; puis elle jeta un cri et deux grosses larmes roulèrent sur ses joues.

La mignonne avait beaucoup d'ordre ; or malgré les précautions de La Limace et la dextérité avec laquelle il s'était efforcé de travailler, les gros doigts sales du filou avaient laissé des empreintes sur des étoffes froissées ou dérangé la symétrie du linge.

Hélène ne pouvait plus douter, elle avait été volée.

Mademoiselle de Penhoët s'essuya les yeux ; son regard prit une fixité étrange; elle était pâle comme un lis.

Pendant plus d'une heure, elle resta sans mouvement ; elle était assise dans un fauteuil, son front appuyé dans sa main.

Enfin elle se releva et fouilla de nouveau dans le meuble. Mais elle n'y cherchait plus son argent disparu. Elle prit sous des dentelles, tout au fond du tiroir, un petit flacon de cristal irisé, taillé à facettes; la fermeture était en or ciselé.

Il contenait une liqueur brune.

Hélène regarda ce flacon et murmura d'une voie saccadée :

— Dire que c'est la délivrance !

C'était en effet un poison violent que le marquis de Penhoët avait rapporté autrefois des Indes.

Madame de Penhoët s'était récriée en voyant ce charmant objet qui contenait la mort; le marquis avait promis de jeter le dangereux liquide ; il avait oublié de le faire sans doute; et le flacon, égaré dans quelque coin, avait été retrouvé par Hélène après la mort de sa mère.

Les pupilles de l'orpheline se dilatèrent; elle répéta dans un souffle :

— La délivrance !

Au milieu de ses souffrances les plus aiguës, Hélène, malgré ses idées religieuses, s'était demandé plus d'une fois, en pensant à ce poison, si elle ne serait pas forcée de mourir.

Elle se promettait de lutter jusqu'au bout de ses forces; mais, si elle ne parvenait pas à désarmer l'implacable adversité, si les circonstances continuaient à lui être lâchement hostiles, si tout se réunissait contre elle, cela signifierait que ses parents l'appelaient et qu'elle devait aller les rejoindre sans l'ombre d'une hésitation.

En somme, les forces humaines ont des limites.

— En absorbant ces quelques gouttes, continuait-elle, je reverrais ma pauvre maman, mon cher papa... Ils me tendent les bras, je le sens... Dieu aussi veut que je quitte ce monde où j'ai tant versé de larmes...

Elle redevint silencieuse, ne pouvant détacher ses yeux de ce flacon qui la fascinait.

Elle prit une suprême résolution :

— Ce soir, prononça-t-elle, j'aurai cessé de souffrir.

Elle mit la fiole sur la cheminée, à côté de la pendule, qui allait sonner ses dernières heures.

Cette ravissante enfant allait-elle disparaître ? Ses yeux s'illuminaient doucement ; elle avait le pâle sourire des vierges chrétiennes que l'on conduisait au martyre. Demain ne resterait-il plus de cette adorable créature, qui avait pourtant le droit de réclamer sa part de bonheur, qu'un corps rigide et froid ?

Hélène mourrait donc sans avoir aimé ? Elle ne savait pas, la mignonne, que Georges de Kerlor l'adorait déjà.

Elle se demanda si elle devait laisser un mot d'adieu à ce bon et digne notaire, qui serait atterré. Ne devait-elle pas aussi écrire quelques lignes à Carmen ?

L'orpheline chercha la parure blanche dans laquelle on l'ensevelirait.

Tout à coup, on frappa à la porte.

Hélène tressaillit; ce choc causa une impression indéfinissable sur ses nerfs distendus.

Elle n'aurait pas voulu être troublée en un pareil moment.

Qui venait? Que lui voulait-on? Elle ne tenait plus à voir personne.

Elle eut d'abord l'intention de ne pas répondre; mais sa politesse et son affabilité l'emportèrent. Elle alla ouvrir.

— Je t'avais promis de revenir, dit une voix bien timbrée et bien décidée, me voici.

Hélène reconnut mademoiselle de Kerlor.

Elles s'embrassèrent.

— Eh bien, as-tu réfléchi? demanda Carmen, en femme qui ne peut plus s'attarder aux circonlocutions.

Mademoiselle de Penhoët ne voulut pas, elle non plus, prodiguer les paroles inutiles; elle répondit :

— Oui, ma chère Carmen, je ne puis que te remercier une fois de plus... Mes résolutions n'ont point changé.

— Veux-tu me faire l'amitié de les motiver pour que je les comprenne?

— Je n'ai rien à ajouter à ce que j'ai dit.

Carmen regarda Hélène et fut frappée de la pâleur de l'orpheline.

Il lui sembla voir en outre dans les yeux ordinairement si limpides de mademoiselle de Penhoët un trouble singulier.

La sœur de Georges ressentit une vague inquiétude.

Elle reprit :

— Ma bonne Hélène, écoute-moi bien... Il ne s'agit plus maintenant d'un service que nous serions d'ailleurs heureux de te rendre...

— Parle, Carmen, je n'hésiterais pas à te donner satisfaction si tu ne me demandais une chose impossible.

— A la suite d'une contrariété dont je t'apprendrai la cause plus tard, ma mère a été prise d'inquiétants malaises... Le médecin ne nous a pas rassurés. Tu ne peux pas rester insensible devant mes angoisses, toi qui as poussé le dévouement filial jusqu'à l'héroïsme.

— Je n'ai fait que mon devoir, murmura mademoiselle de Penhoët.

— Je le ferais comme toi, dit Carmen, si mes soins suffisaient à la comtesse de Kerlor.

— Je ne comprends pas.

— Ma mère a contracté des habitudes qui ne sont pas les miennes... j'ai beau m'évertuer à changer mon caractère, à prévenir les moindres désirs de la chère femme, je n'y réussis pas... Je me montre gauche, maladroite, insupportable probablement... Tu me connais; je suis trop turbulente... Il faut ta douceur, ta patience, ton calme pour que la comtesse retrouve promptement la santé... Tu vois bien que tu ne peux me refuser de venir accepter l'hospitalité que je t'offrais hier, que je te supplie de ne pas repousser aujourd'hui.

Hélène répliqua :

— Je n'ai jamais vu madame de Kerlor; rien ne prouve qu'elle serait aussi heureuse que toi de me voir auprès d'elle.

Carmen poursuivit, sans tenir compte de cette réponse :

— Nous nous sommes entendus avec mon frère ; nous avons parlé de toi à ma mère; elle désire beaucoup te connaître... Décide-toi, ma chère Hélène... Je te répète, que c'est nous qui serons tes obligés.

— Je ne peux pas! je ne peux pas! murmura la jeune fille.

— Alors, fit Carmen, tu me caches quelque chose.



Carmen l'aida à disposer la jonchée de fleurs. (Page 103.)

Mademoiselle de Kerlor regarda l'orpheline dans les yeux et continua :

— Je répéterai ce qu'a dit Georges, lorsqu'il t'a demandé ce que tu ferais si nos rôles étaient intervertis... Si j'étais à ta place, je ne refuserais pas, moi... Si j'avais perdu ma mère, je voudrais être utile à la tienne.

— Tais-toi !

— Non, je ne me tairai pas, tant que tu ne m'auras pas appris la raison de ton refus... Car il y en a une que tu me caches, qui est un secret.

— Non... Je te jure... Je n'ai pas de secret...

— Pourquoi détournes-tu les yeux ? pourquoi trembles-tu? pourquoi retiens-tu les paroles qui sont prêtes à jaillir de tes lèvres?...

Mademoiselle de Penhoët essaya de réagir et de cacher son trouble de plus en plus envahissant. Elle répliqua :

— Eh bien !... je vais partir.

— Où veux-tu aller?

— Loin.

L'orpheline était haletante. Mademoiselle de Kerlor, que son ardente amitié rendait clairvoyante, eut la prescience d'un malheur.

Malgré elle en quelque sorte, elle regarda dans la chambre.

Soudain son regard s'arrêta sur la cheminée ; le petit flacon que l'orpheline avait mal caché la frappa.

Carmen s'empara de la fiole et regarda la liqueur brune.

Hélène était défaillante.

— Malheureuse ! s'écria mademoiselle de Kerlor.

— Pitié ! gémit l'orpheline.

— C'était vrai !

— Je t'en supplie!

— Tu voulais mourir!... Jure-moi, sur la mémoire de ton père et de ta mère, que ce n'est pas vrai !

Hélène se prit la tête à deux mains et ne put retenir ses sanglots. Elle ne se sentait pas la force de mentir.

Carmen était aussi pâle que son amie.

— Voyons! parle... je t'en conjure... Hélène !... Tu n'as pas songé à... ?

— Eh bien ! oui ! soupira l'orpheline, je voulais me tuer... Je ne puis lutter plus longtemps.

— C'est horrible, dit Carmen hors d'elle-même ; mais cela n'a pas de nom... Comment ! Voilà tout ce que t'a suggéré ton orgueil?... Tu veux te suicider, toi ! qui entres à peine dans la vie!... Toi dont j'admirais la grandeur d'âme, tu as pensé à une telle bassesse? Tu ne comprends donc pas dès lors que ta fierté devient criminelle?... Je suis venue à toi comme une sœur, persuadée que je réparerais les cruautés du sort dont tu as raison de te plaindre... Et tu refuses mon amitié, quand elle seule peut te sauver!... Tu préfères te réfugier dans la mort !... Tu ne crois donc plus en Dieu?... Regarde tes parents... Ils vont rougir de toi !

Hélène chancela comme si elle allait tomber ; Carmen la prit dans ses bras; l'orpheline inclina la tête sur l'épaule de sa compagne d'autrefois.

— Pardon ! pardon ! prononça mademoiselle de Penhoët d'une voix entrecoupée.

— Tu renonces à ton projet? Tu me le promets? Tu me le jures?

— Oui!... Oui!...

Carmen, à son tour, ne put maîtriser son émotion; elle pressa Hélène sur son cœur longuement, comme si elle voulait encore la défendre.

Après cette crise, mademoiselle de Penhoët se sentit transformée.

Non! Dieu ne voulait pas qu'elle mourût; sans cela, il eût pris la fille en même temps que la mère.

S'il avait envoyé Carmen au secours d'Hélène, juste au moment où l'orpheline allait succomber au désespoir, c'est qu'il entendait prouver une fois de plus que sa miséricorde était infinie et que nul n'avait le droit de douter de sa justice.

— Je vais tout te dire, reprit Hélène, et tu comprendras pourquoi j'aspirais à la suprême délivrance.

Elle raconta fidèlement son histoire à Carmen et termina par le récit du vol qui la plongeait dans le dénûment le plus complet.

— Je m'explique, répondit mademoiselle de Kerlor, que ce dernier coup t'ait fait perdre la raison... Tout t'accablait à la fois... Mais il se peut que notre excellent notaire te fasse rentrer d'autres créances.

Mademoiselle de Penhoët mit son amie au courant des négociations engagées au Mexique par le fils de maître Nerville.

— Eh bien! s'écria Carmen, voilà qui doit calmer tes derniers scrupules... Rien ne prouve que dans quelque temps, tu ne seras pas redevenue riche... Tu n'as plus le droit de refuser d'attendre à Kerlor la solution de cette affaire.

— Puisque tu le veux...

— Mais certainement je le veux... J'ai juré à mon frère que je te ramènerais...

— Ta mère consentira-t-elle...?

— Elle t'attend!

Carmen n'avait pas à faire part à Hélène de la lutte soutenue par le frère et la sœur pour vaincre la résistance de la maman.

La comtesse avait fini par céder.

De très bonne grâce, elle avait rendu les armes, déclarant loyalement qu'elle ne demandait qu'à partager les sympathies de ses enfants.

Pour cela, il fallait que madame de Kerlor vît l'orpheline; elle désirait même que ce fût sans retard, promettant de racheter ses préventions en prodiguant à mademoiselle de Penhoët toute l'estime qu'elle semblait mériter.

On comprend que le frère et la sœur n'en avaient pas demandé davantage.

L'orpheline n'avait plus de volonté; elle était décidée à faire tout ce qu'exigerait Carmen; elle se laisserait diriger au gré de son amie, qui venait d'intervenir si providentiellement.

Cependant, mademoiselle de Penhoët murmura :

— Je ne puis abandonner si précipitamment cet asile...

Carmen se hâta de répliquer :

— Nous enverrons de Kerlor déménager tout ton mobilier...

Hélène présenta une dernière objection :

— Il ne m'est pas possible de quitter Recouvrance sans rendre visite à madame Nerville.

— Tu as raison, approuva mademoiselle de Kerlor, aussi la voiture va-t-elle nous conduire d'abord à l'étude du cours d'Ajot.

L'orpheline eut un geste exquis d'abandon ; elle subissait complètement la douce violence de mademoiselle de Kerlor.

— Allons ! reprit Carmen en frappant dans ses mains, faisons vite un paquet des objets qui te sont indispensables jusqu'à demain... Je vais t'aider.

Le léger trousseau fut bientôt prêt et enfermé dans une valise. Les photographies du marquis et de la marquise avaient été soigneusement enveloppées. Le portrait de la bisaïeule fut emballé de façon à ne redouter aucun choc.

Carmen ouvrit la fenêtre. En fille de marin, elle ne se gêna pas pour héler le cocher.

Toussaint leva la tête. Sa maîtresse lui fit signe de monter. Il confia la garde de son attelage à un petit gars breton qui bâillait dans la rue.

Mademoiselle de Kerlor dit à Hélène :

— Ton départ va surprendre tes voisins ; s'il y a parmi eux des braves gens que tu regrettes, tu les reverras quand tu reviendras à Brest

Elle ajouta avec la plus délicate sensibilité :

— Je sais bien que tu y reviendras souvent... Tu apporteras à ceux qui y dorment pour toujours des fleurs de Kerlor... Et tu me permettras de t'accompagner quelquefois.

Le cœur de mademoiselle de Penhoët se fondit lorsqu'elle entendit son amie faire allusion, en ces termes touchants, au triste pèlerinage que l'orpheline n'avait pas fait ce jour-là pour la première fois.

Toussaint venait d'apparaître :

— Descends cette valise dans la voiture, commanda Carmen, et place ce cadre de manière qu'il ne soit pas heurté.

Ce fut vite fait.

— C'est tout ? questionna mademoiselle de Kerlor impatiente de partir.

— Attends ! répondit Hélène, je vais encore emporter ceci.

Elle prit son carton à dessin et y plaça une carte-album qu'elle venait de tirer de la commode ; c'était son propre portrait.

— En route ! fit Carmen avec une autorité mutine.

Elle prit mademoiselle de Penhoët par la taille et l'entraîna doucement.

La voiture franchit en quelques minutes la distance qui séparait la rue Saint-Donatien du cours d'Ajot.

Nous renonçons à décrire la joie de la bonne notairesse quand elle vit arriver chez elle Carmen et Hélène.

Madame Nerville était seule; son mari parcourait les environs pour dresser un inventaire.

Quant à la jolie mademoiselle de Sainclair, elle était allée accompagner Jeanne chez un professeur.

Carmen s'écria :

— Vous direz, chère madame, à maître Nerville que je lui ai enlevé sa pupille... Nous ne contestons pas ses droits; il les exercera quand il voudra; mais dorénavant c'est au château de Kerlor qu'il s'adressera.

La notairesse répondit :

— Que je suis heureuse de savoir que mademoiselle de Penhoët a retrouvé une famille !

— Madame, continua l'orpheline, je n'ai pas voulu quitter Recouvrance sans vous remercier de toutes vos bontés.

— Mais, ma chère mademoiselle, ce que nous avons fait est bien naturel...

— J'ai voulu également vous laisser un petit souvenir de moi.

— Vous me comblez !

— Il sera modeste, mais vous le recevrez d'aussi bon cœur que je vous l'offre.

L'orpheline ouvrit son carton et présenta sa photographie.

— Vous ne pouviez me faire plus de plaisir, s'écria madame Nerville... Car ce portrait vous ressemble trait pour trait...

— Et cependant, poursuivit mademoiselle de Penhoët, il date de quelque temps déjà... Nous étions heureux alors... Notre existence semblait pour toujours fortunée... Voyez ! je souriais !

La notairesse contempla la photographie avec émotion.

C'était bien Hélène avec ses grands yeux si doux, son charme inexprimable, sa distinction infinie.

La femme du notaire pria la jeune fille de s'asseoir devant la table; puis elle trempa une plume dans l'encrier, et, d'un geste significatif, la tendit à l'orpheline.

Celle-ci comprit. Elle écrivit au bas du portrait :

« *Hélène de Penhoët à son amie madame Nerville.* »

La notairesse éprouva une des plus grandes joies de sa vie.

— Eh bien ! reprit mademoiselle de Kerlor, y a-t-il longtemps que vous n'avez reçu une lettre du Mexique ?

— Oui, répondit madame Nerville; mais nous en attendons une.

— Vous voyez que je suis au courant des affaires de mademoiselle de Penhoët... Si votre mari lui apporte de l'argent de ce pays, je vous assure que nous ne le laisserons pas voler comme celui du métayer Bernard.

— Volé! fit la notairesse, subitement bouleversée.

Ce fut Hélène qui expliqua comment les sept cent cinquante francs lui avaient été dérobés.

— Mais il faut prévenir la police, dit Madame Nerville, qui avait le cœur gros en pensant à la peine qu'elle s'était donnée avec son mari pour faire accepter cette somme à mademoiselle de Penhoët.

— Bah ! répliqua Carmen avec insouciance, nous n'avons pas de temps à perdre.

Les deux jeunes filles prirent bientôt congé de la notairesse et remontèrent en voiture.

L'orpheline, dont les idées flottaient dans une sorte de brume, ne se rendait pas compte du trajet suivi. Dans ses yeux mi-clos grandissait une lueur d'aube. Elle renaissait à la vie comme si elle avait été longtemps malade et que ce fût sa première sortie de convalescence.

Sa gorge n'était plus contractée ; les sanglots avaient cessé de l'étouffer; elle respirait une brise vivifiante qui ranimait dans cette âme de dix-sept ans les sentiments que la douleur avait glacés, et faisait succéder au morne accablement du matin une incroyable expansion de jeunesse et d'espoir.

La voiture s'arrêta. Mademoiselle de Penhoët était devant la porte du cimetière.

Carmen avait pensé que son amie voudrait s'y rendre avant de quitter Brest et elle n'avait pas attendu que l'orpheline exprimât un vœu à ce sujet.

— Carmen ! s'écria mademoiselle de Penhoët avec une nouvelle explosion de gratitude, je ne sais si un jour je pourrai t'être utile ; mais tu me demanderais ma vie que je n'hésiterais pas à te la donner.

Mademoiselle de Kerlor avait sauté de la voiture et s'était rendue tout de suite chez un marbrier qui vendait des fleurs.

Elle avait pris les plus belles, laissant à Toussaint le soin de les payer.

L'orpheline et Carmen entrèrent dans le champ de repos.

La blanche tombe que les rayons du soleil, tamisés par les cyprès, éclairaient doucement, était au bout d'une grande allée.

Sur un cippe, on lisait cette inscription :

Marquis Henri de Penhoet

Marthe Gérard, marquise de Penhoet.

C'était tout.

Ces deux lignes résumaient l'admirable roman d'amour que nous avons

raconté et la tragique fin de ces deux créatures d'élite, qui avaient laissé sur la terre une fille digne de perpétuer leurs vertus.

Mademoiselle de Kerlor ne voulut pas troubler le pathétique recueillement de son amie; elle pria silencieusement pour le repos de l'âme des deux infortunés. Mademoiselle de Penhoët s'était agenouillée ; ses pleurs arrosaient la terre fraîchement remuée; elle parlait aux chers défunts; elle leur retraçait les mortelles angoisses que son amie avait fait cesser; elle leur demandait s'ils ne la blâmaient pas d'avoir écouté les supplications éloquentes de la sœur de Georges.

Carmen l'aida à disposer la jonchée de fleurs.

Sur le seuil du cimetière, l'orpheline se sentit très calme; l'apaisement descendait en elle; son délicieux visage s'empreignait d'une mélancolique s'rénité.

Carmen vit cette transfiguration, et frémit en pensant qu'il eût été trop tard le lendemain pour sauver cette adorable enfant.

Les jeunes filles remontèrent en voiture.

Mademoiselle de Kerlor dit au cocher :

— Tu vas filer bon train; nous ne nous arrêterons plus nulle part.

Toussaint ne se fit pas répéter l'injonction. Il avait hâte d'être rentré au château pour y lamper une pinte de cidre ; il faisait très chaud.

Les chevaux partirent au grand trot.

Laissons-les franchir les kilomètres et revenons pour quelques instants au cours d'Ajot.

*
* *

Deux heures après la visite d'Hélène et de Carmen, mademoiselle de Sainclair rentra avec son élève.

— Oh! maman, fit Jeanne, comme tu parais contente!

Madame Nerville embrassa la fillette et répondit :

— Ton père sera heureux, lui aussi, quand je lui aurai appris la grande nouvelle.

Il n'en fallait pas plus, on le comprend, pour piquer la curiosité de Jeanne et pour faire froncer les sourcils de l'ombrageuse Mariana.

— Eh bien ! petite mère, reprit la fillette avec la logique des enfants, si vous êtes contents je dois être joyeuse aussi, moi... Il faut me dire ce qui s'est passé.

Madame Nerville ne vit aucun inconvénient à parler devant l'institutrice, puisqu'il s'agissait en somme de faits accomplis; en outre elle éprouvait le besoin très vif de donner un libre cours à son élocution facile.

Elle raconta donc l'entrevue; et répéta les émouvantes paroles

d'Hélène de Penhoët en montrant le portrait avec la flatteuse dédicace.

Mademoiselle de Sainclair se mordit les lèvres jusqu'au sang; un éclair passa dans ses yeux bleu sombre.

La notairesse se chargea de retourner le poignard dans la plaie de l'institutrice.

Elle lui présenta la photographie devant laquelle elle ne cessait de s'extasier.

— N'est-ce pas qu'elle est très belle? ajouta madame Nerville.

— Très belle! répéta mademoiselle de Sainclair, les dents serrées.

La notairesse continua :

— Et je vous assure que mademoiselle de Penhoët n'est nullement flattée...

— Du reste, vous en jugerez vous-même, quand vous irez à Kerlor... Très prochainement, je crois.

— Oui, madame, balbutia Mariana, si vous le permettez.

— Quand cela vous fera plaisir

— Dans une huitaine de jours.

— Soit!... Je ne puis exprimer toute ma satisfaction... Maître Nerville et moi nous n'osions pas espérer un dénouement aussi heureux et aussi rapide... Mademoiselle de Penhoët est si digne d'affection!... Elle a été si malheureuse!... Elle a supporté ses souffrances avec une résignation si angélique!

L'inconscience de la notairesse devint impitoyable. Elle poursuivit :

— Admirez l'étrange enchaînement des choses, mademoiselle : si vous ne vous étiez pas décidée à quitter Kerlor, cette chère Hélène n'y entrerait pas aujourd'hui... J'ai donc un double motif de me réjouir, puisque je possède en outre le modèle des institutrices pour ma fille Jeanne.... Que dis-je, un double motif, un triple!... Je ne dois pas oublier madame la comtesse de Kerlor, qui va retrouver de la part d'Hélène les soins dont vous l'entouriez.

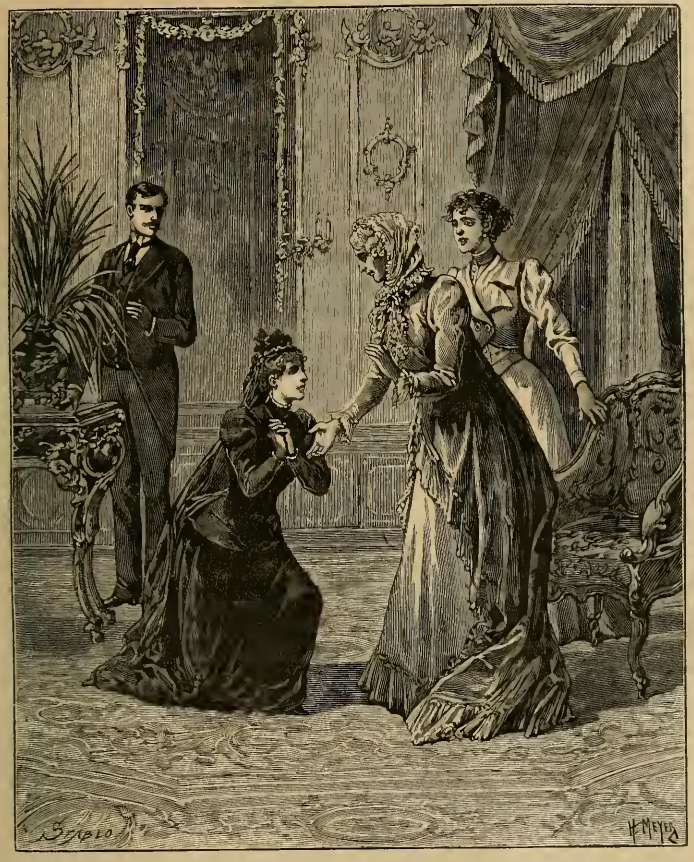
Mariana souffrait de plus en plus; ses ongles traçaient des sillons dans les paumes de ses mains; ce qui la torturait davantage encore, c'est qu'elle était forcée de garder le silence et même d'approuver du geste les propos de madame Nerville.

La notairesse porta le dernier coup à mademoiselle de Sainclair en s'écriant :

— Mademoiselle de Penhoët plaira tout de suite à madame la comtesse; quant à M. Georges de Kerlor, il en a déjà parlé en termes trop élogieux pour ne pas être ravi de la voir s'installer au château.

Mademoiselle de Sainclair étouffa un cri de rage.

On eût dit qu'elle avait l'intuition de ce qui se préparait là-bas, dans cette demeure qu'elle n'aurait jamais dû quitter.



— Pauvre enfant! murmura madame de Kerlor avec la plus vive compassion. (Page 107.)

Madame Nerville exposa les raisons qui avaient obligé mademoiselle de Penhoët à accepter sans retard les offres de mademoiselle de Kerlor; naturellement, la notairesse ne pouvait oublier le vol des sept cent cinquante francs.

Si préoccupée que fût Mariana, elle se souvint d'avoir rencontré La Limace devant la maison d'Hélène; et, comme la première fois, cette coïncidence la frappa. L'heure où la notairesse présumait que le crime devait avoir eu lieu n'était pas faite pour atténuer ce singulier concours de circonstances.

Mariana revint à la jalousie qui l'envahissait. Elle sentait s'éveiller en elle le génie du mal.

Elle se dit :

— Cette Hélène est-elle réellement aussi jolie que le laisse supposer ce portrait? Est-il possible qu'elle puisse réellement prendre ma place?... Je le saurai !

Elle eut un mauvais sourire et chercha à se persuader qu'elle pouvait encore reconquérir le terrain perdu.

Sa vanité de jolie fille ne pouvait abdiquer. Elle releva la tête avec un air de défi : Madame Nerville la regardait.

Elle retrouva subitement son sourire le plus enchanteur et répondit à sa digne interlocutrice :

— Mademoiselle de Penhoët me paraît être la perfection même... Et je vous envie de l'avoir pour amie.

XI

AMOUR PARTAGÉ.

Il était quatre heures de l'après-midi quand la voiture qui amenait Hélène et Carmen arriva à Kerlor.

Mademoiselle de Penhoët, qui n'avait jamais vu le bourg, fut vivement impressionnée en découvrant ce nid de pêcheurs, si pittoresquement juché entre ses deux falaises.

— Nous sommes arrivées, s'écria Carmen... Nous voici dans notre domaine, ma chère amie... Je me charge de t'en faire les honneurs... Je veux qu'avant un mois, tu le connaisses dans tous ses détails.

La victoria franchissait la grille et entrait dans la grande allée de chênes qui débouchait devant le perron.

Hélène soupira ; ces arbres séculaires, ces massifs de fleurs, ces immenses pelouses lui rappelaient le castel de Penhoët; mais la chère enfant était heureuse que ces richesses fussent l'apanage des Kerlor, dont la délicate bonté lui allait au fond de l'âme.

Carmen prit Hélène par la main, et, sans lui donner le temps de se reconnaître, elle lui fit monter le vaste escalier à la rampe de fer forgé.

Un domestique ouvrit la porte du salon aux grandes fenêtres tendues de vieux quinze-seize vert d'eau.

La comtesse de Kerlor était assise sur une chaise longue à boiserie blanc et or recouverte en lampas. Auprès d'elle il y avait une liseuse chargée de livres. Georges, debout, auprès de sa mère, appuyait une main sur le dossier.

Lorsque mademoiselle de Penhoët entra, la comtesse se leva et prit le bras de son fils; elle fit quelques pas au-devant de l'orpheline, qui s'inclinait très bas.

— Mademoiselle, dit madame de Kerlor, je remercie ma fille de vous avoir amenée chez moi... Rien ne remplace un père et une mère ; mais, si vous le voulez bien, tout le monde vous aimera dans cet asile... Acceptez-vous, mon enfant?

— Acceptez-vous, mademoiselle? appuya Georges dont la voix était frémissante.

Les lèvres d'Hélène s'entr'ouvrirent pour remercier; mais il y eut un tel bouleversement dans ce cœur meurtri, qui s'emplissait d'une tendresse spontanée, irréfléchie, débordante, que les mots s'arrêtèrent dans sa gorge contractée.

Elle tomba aux pieds de la comtesse et couvrit de baisers la main qui lui était tendue.

— Pauvre enfant ! murmura madame de Kerlor avec la plus vive compassion.

Elle releva l'orpheline et l'embrassa maternellement; puis elle la fit asseoir à côté d'elle.

Carmen les yeux mouillés de grosses larmes se rappelait les péripéties de la journée. Elle avait la satisfaction d'avoir arraché Hélène aux plus grands dangers. L'accueil fait par sa mère et son frère à l'orpheline, l'attitude reconnaissante de celle-ci, étaient pour mademoiselle de Kerlor la meilleure des récompenses.

La comtesse demanda à sa fille si tous les ordres avaient été donnés pour que mademoiselle de Penhoët ne manquât de rien. Ce fut Georges qui répondit. Il avait surveillé l'installation de la jeune fille. Carmen ajouta qu'elle avait promis à Hélène que tout ce que l'orpheline possédait à Brest serait soigneusement transporté à Kerlor.

Georges déclara qu'il allait immédiatement s'occuper de ce déménagement.

En attendant le retour de sa sœur, le jeune homme avait été en proie à de véritables angoisses.

Tantôt il ne doutait pas que Carmen ne réussît, tantôt il s'abandonnait au découragement le plus profond.

Mademoiselle de Penhoët n'avait-elle pas déclaré qu'elle ne pourrait venir au château que « plus tard ». Elle avait même ajouté : « Peut-être ! »

Mais alors, si Carmen échouait dans sa nouvelle tentative, si elle rentrait seule à Kerlor, que ferait Georges?

Il aimait Hélène ; c'était une vraie passion que l'orpheline lui avait inspirée, d'autant plus folle que Georges ignorait si jamais il se retrouverait en présence de cette blonde vierge, dont les yeux reflétaient le firmament.

Et voici qu'elle apparaissait, plus belle encore dans son trouble, plus touchante dans son abandon. Georges pouvait donc espérer que l'ardent bonheur entrevu dans un délicieux rêve pourrait se réaliser.

Il avait pressé la main d'Hélène avec ferveur.

Mademoiselle de Penhoët produisit la meilleure impression sur l'esprit de la comtesse, qui se promettait de donner à l'orpheline tous les témoignages d'affection qui peuvent consoler les affligés.

Nous irions au delà de notre pensée si nous prétendions que la douairière enveloppait dans sa miséricorde le marquis et la marquise de Penhoët ; non, madame de Kerlor croyait toujours à la « faute des parents » ; mais avec sa grande équité elle ne voulait pas que l'orpheline en fût responsable à aucun degré.

Pour que la réception de mademoiselle de Penhoët fût complète' et qu'il n'y eût aucune ombre au tableau dans la cordialité générale, Christiern entra par la porte entr'ouverte et vint solliciter une caresse de l'orpheline.

C'était un magnifique lévrier suédois, gris de fer, qui accompagnait Georges et Carmen dans toutes leurs excursions.

Christiern n'était pas prodigue de démonstrations amicales ; la façon dont il regarda Hélène, prouva qu'il la considérait, dans son intelligence de bon chien, comme une grande amie de la maison.

La comtesse et ses enfants remarquèrent cet heureux présage.

Mademoiselle de Kerlor se reportait par la pensée au couvent des Dames de Saint-Joseph, à Quimper, et mille souvenirs d'une extrême douceur hantaient son esprit.

Les longs jours passés entre les hauts murs de la maison austère, si tristes pour la plupart des élèves, avaient été pour Carmen une entrée dans la vie tout ensoleillée de sourires, toute ouatée de caresses, toute parfumée d'affection, grâce à la présence de mademoiselle de Penhoët, dont le caractère aimable et réfléchi avait conquis tout de suite la turbulente fillette. Hélène grondait Carmen à la suite d'une escapade trop vive ; et rien n'était plus piquant que de voir la grande enfant faire acte de contrition devant la petite. D'ailleurs, Hélène de Penhoët était adorée de toutes ses jeunes condisciples, et c'était certainement la préférée des bonnes Dames.

Aussi, Carmen était-elle rassurée quand elle craignait une punition ; elle priait Hélène d'intercéder pour elle auprès des directrices ; la cause était gagnée d'avance.

Mademoiselle de Penhoët dit à Carmen avec la plus ardente effusion :

— Ta mère, ton frère et toi vous avez accueilli l'orpheline comme si elle faisait partie de votre famille... A l'isolée en ce monde vous offrez un asile, un appui, des consolations qu'elle peut accepter sans rougir... Merci !... oh ! merci ! du plus profond de mon âme !

Mademoiselle de Kerlor répliqua à voix basse :

— Comprends-tu maintenant que la désespérance est impie ?

— Oui, tu as raison, fit Hélène... Tu m'as doublement sauvée.

— Aime-nous bien, ma chérie, et tu acquitteras ta dette.

— Oui, Carmen... Vous aurez mon cœur, vous aurez mon âme... Je prie Dieu, je le prierai sans cesse pour qu'il écarte de toi l'ombre d'un chagrin... Mais, continua l'orpheline, d'une voix inspirée, si jamais le ciel t'envoyait quelque affliction, je serais toujours auprès de toi pour te consoler à mon tour... Et si un jour tu as besoin de faire appel à mon dévouement le plus absolu, compte sur moi, quelles que soient les circonstances.

Selon toute apparence, mademoiselle de Kerlor n'aurait jamais besoin de mademoiselle de Penhoët, mais comme ces protestations de dévouement étaient nobles et sincères !

Aussi la riche héritière remercia-t-elle l'orpheline d'un regard éloquent et qui semblait dire :

— Je sais que tu es une véritable amie... Une sœur !

La comtesse était rassérénée ; son visage fatigué s'illuminait d'un sourire et ses yeux abattus avaient repris un éclat oublié.

Elle eut un geste charmant.

— Vous ne vous ennuierez pas trop à Kerlor, mademoiselle Hélène ? demanda-t-elle.

— Ah ! madame, répondit Hélène, demandez à Carmen dans quelle triste situation elle m'a trouvée ! Votre fille vous dira si je pouvais rêver un changement aussi providentiel.

Le reste de la journée s'écoula si rapidement pour les hôtes de Kerlor que ce fut avec une vive surprise qu'ils entendirent annoncer :

— Madame la comtesse est servie !

Le dîner fut empreint d'un grand charme familial. La comtesse s'adressait à Hélène, comme si la nouvelle venue était déjà depuis longtemps sous le toit hospitalier de Kerlor.

La comtesse appréciait la grâce naturelle de l'orpheline, et, pour la première fois, depuis la fuite de mademoiselle de Sainclair, trouvait que Mariana n'était pas la plus parfaite créature qui fût au monde.

Carmen, qui lisait dans la pensée de sa mère, se rassurait de plus en plus.

Elle aurait voulu, du regard, s'entretenir avec Georges, son cher complice, mais elle s'aperçut que le jeune homme n'avait d'yeux que pour Hélène, qu'il contemplait avec une admiration, que seule sa bonne éducation rendait discrète.

Un éclair révélateur traversa la cervelle de Carmen.

— Serait-ce possible? pensa-t-elle.

Puis elle se moqua de sa promptitude à bâtir des conjectures.

— Est-ce qu'on aime aussi vite que cela? se demanda-t-elle.

Le soir, au salon, l'orpheline acheva de conquérir la comtesse en lisant quelques-unes des *Méditations* de Lamartine.

La voix d'Hélène modulait si harmonieusement et avec un ton si pénétrant les strophes du poète qu'il semblait à madame de Kerlor en savourer le charme pour la première fois.

A l'heure de la retraite dans les appartements, Carmen interrogea la comtesse :

— Eh bien ! mère?

— Je suis enchantée, mon enfant, répondit la douairière. Mes préventions étaient injustes, je le reconnais humblement. A vous trois vous les avez vaincues.

De son côté, Georges disait à l'orpheline :

— Vous avez apporté dans cette sombre demeure un rayon de soleil, mademoiselle ; et je suis persuadé que, grâce à vous, ma mère va retrouver sa quiétude d'esprit et que sa santé va se raffermir.

— Ah ! monsieur, soupira Hélène, si réellement j'ai ce pouvoir, comme j'en remercierai Dieu !

* * *

Le lendemain, la comtesse déclara qu'elle se sentait très forte ; elle s'illusionnait un peu, mais il était vrai que l'arrivée d'Hélène avait produit un effet des plus salutaires sur madame de Kerlor.

Après le déjeuner, il fut convenu que l'on ferait une promenade dans la campagne.

La comtesse exigea que mademoiselle de Penhoët lui donnât le bras.

Tous quatre ils allèrent le long des sentiers bordés de genêts d'or. Ils s'assirent sur la mousse, au pied d'une colline, en face d'un de ces sites pleins de cette poésie sauvage qui rend si captivant ce coin de la Bretagne.

La comtesse voulut encore que l'orphéline lui cueillît un bouquet de fleurs des champs.

Pendant que la jeune fille formait sa petite gerbe, madame de Kerlor pensive la regardait.

L'excellente femme songeait à l'avenir si incertain de cette belle et sérieuse enfant, et. remarquant ses joues pâlissantes, ses beaux yeux fréquemment humides, que l'ombre d'une pensée mauvaise n'avait jamais traversés, elle se demandait avec un commencement de tristesse ce qu'adviendrait dans la vie de tant de fraîcheur et de pureté.

N'était-il pas à craindre, suivant madame de Kerlor, en dépit de tous les bons indices dont la nature droite d'Hélène semblait un sûr garant, que le sang de la marquise de Penhoët ne poussât fatalement l'enfant dans une voie funeste, et ne donnât raison à cette théorie aujourd'hui répandue qui veut que l'hérédité des passions et du vice existe, tout comme celle de la probité et de l'honneur?

Christiern, le lévrier suédois, que l'on n'avait pas voulu emmener, apparut au détour d'un sentier.

Il s'était évadé et avait couru sur la trace de ses maîtres.

Il manifesta bruyamment son allégresse en les retrouvant et l'orpheline n'eut pas la moindre part de caresses.

Cette journée fut délicieuse. La soirée fut encore plus cordiale que celle de la veille.

Hélène montra qu'elle brodait comme une petite fée et reçut les plus vifs compliments de la comtesse, qui ne put s'empêcher de dire à Carmen :

— On ne croirait jamais que vous avez été élevées au même couvent.

Madame de Kerlor demanda l'avis de son fils; Georges déclara gaîment qu'il partageait celui de sa mère.

Carmen fit une moue plaisante et affecta une bouderie de gamine; puis elle partit d'un éclat de rire.

— C'est vrai, reconnut-elle; mais cela tient à ce qu'Hélène travaillait tout le temps que je flânais... C'était sans doute dans l'espérance de m'humilier un jour!

Un baiser à sa compagne prouva que « l'humiliée » n'avait pas conservé la plus petite rancune.

Elle ajouta d'un ton de gravité fort réjouissant :

— Si l'on savait, on prendrait ses précautions ; mais voilà, on ne réfléchit à ces choses-là qu'après.

Georges avait réussi à s'isoler un peu avec Hélène. Il lui dit de sa voix communicative :

— Si Carmen n'avait pas réussi à vous convaincre, mademoiselle, et si vous aviez refusé de venir à Kerlor, savez-vous que vous auriez fait de moi le plus malheureux des hommes !

L'orpheline eut un léger tremblement, ne s'expliquant pas pourquoi ces paroles l'avaient troublée d'une façon inexprimable.

Rentrée dans sa chambre, la jeune fille se sentit très agitée, en proie à une inquiétude qui venait de surgir en elle, et qu'elle n'avait jamais ressentie jusqu'alors.

Pendant plus de deux heures, elle resta éveillée, songeuse, sans pouvoir préciser ces craintes trop confuses encore.

Elle finit par s'endormir, tout en cherchant vainement le mot de la troublante et mystérieuse énigme.

Trois autres jours s'écoulèrent. Hélène de Penhoët assistait impuissante à une transformation qui bouleversait tout son être.

C'était comme une sorte de vertige, qui lui enlevait de plus en plus la notion exacte des choses.

Il lui était impossible d'analyser ses sensations ; elles échappaient à tout raisonnement.

Et pourtant, Hélène, tout en cherchant à se débattre, à retrouver sa lucidité, ne souffrait pas.

Elle se sentait envahie par une langueur étrange, très douce, très apaisante.

Georges, malgré son peu de présomption, se rendait compte de ce qui se passait dans l'esprit de la chère enfant.

Il ne s'égara pas. Sa propre émotion l'avertissait qu'un cœur commençait à battre à l'unisson du sien.

Une joie débordante rayonna sur son visage. Il ne se demandait plus anxieux si l'orpheline l'aimerait ; elle l'aimait déjà.

Mademoiselle de Kerlor observait avec la curiosité la plus sympathique Georges et Hélène.

Son frère ne se trahissait pas absolument ; mais Carmen avait relevé un symptôme grave contre lui : depuis l'arrivée d'Hélène, Georges ne parlait plus de ces voyages extraordinaires, qui, quelques jours auparavant encore, étaient son sujet favori de conversation.

Quant à sa petite amie, Carmen s'avouait sincèrement qu'elle ne pouvait deviner ce qui se passait en elle ; mais pourtant la jeune fille aurait juré qu'il s'y passait quelque chose.

La bonne comtesse ne s'apercevait de rien ; sa félicité semblait complète, soit que l'orpheline lui apportât des fleurs préférées, soit qu'elle se livrât à quelque travail d'aiguille, ou lui lût son ouvrage de prédilection.

Madame de Kerlor ne parlait plus de mademoiselle de Sainclair, bien qu'elle y pensât toujours un peu, mais pour se demander ce que devenait l'ingrate et non pour regretter ses soins.

Chaque heure, chaque minute augmentait l'intimité de Georges et d'Hélène.

Ils partageaient les mêmes goûts, les mêmes admirations ; ils éprouvaient un plaisir indicible à se trouver l'un près de l'autre.

C'était lui qui découvrait en elle quelque nouvelle perfection inattendue; c'était elle qui voyait pour la première fois sur les lèvres de Georges l'expression de quelque noble sentiment éclos au fond de son âme.



Elle préférait la châtaigneraie de Kerlor à toutes les excursions du monde. (Page 120.)

Toujours très innocente de ce qui se passait en elle, mademoiselle de Penhoët s'abandonnait candidement à son inclination, ne se doutant pas du sentiment dangereux qui prenait possession de son cœur ; nous disons dangereux à cause des obstacles sans nombre qui se dressaient entre les deux jeunes gens et dont le moindre n'était pas l'opinion de la comtesse de Kerlor sur la mère d'Hélène.

Un mot de M. de Kerlor révéla brusquement à la jeune fille ce qui se passait en elle.

Il lui dit un jour en lui serrant la main longuement :

— Mademoiselle, vous ne nous quitterez jamais, n'est-ce pas? car vous emporteriez ma vie avec vous.

L'orpheline n'eut pas la force de répondre.

Toute frémissante elle alla s'enfermer chez elle.

Pauvre Hélène ! Elle avait lu dans son cœur. Elle aimait Georges de Kerlor.

Éperdue, l'orpheline se dit qu'elle n'avait qu'un parti à prendre : ce sentiment qu'elle était forcée de s'avouer à elle-même, elle le garderait enfoui au plus profond de son âme.

Jamais, jamais, croyait-elle, ni une parole, ni un signe, ni un soupir, n'en décélerait l'existence.

Elle éteindrait sous les larmes, sous les prières, sous son énergique volonté d'honnête fille, cet amour qui lui brûlait le cœur, cet amour qui avait commencé par imprégner tout son être d'une félicité exquise. Si les forces lui manquaient, Hélène de Penhoët supplierait la comtesse de Kerlor de lui faire ouvrir les portes d'un cloître.

Non, personne ne se douterait de ses tourments, et elle saurait souffrir en silence, dût-elle ne jamais connaître le bonheur?

Elle se confessa à ses chers portraits. Le marquis et la marquise la regardaient toujours avec la même tendresse.

A travers ses yeux voilés, l'orpheline crut les voir sourire.

Elle s'approcha plus près d'eux et laissa échapper une plainte déchirante.

Dans son hallucination, il semblait maintenant à Hélène que son père et sa mère pleuraient avec elle.

La mignonne s'évanouit. Elle resta plus d'une heure sans connaissance.

Quand elle se releva, elle avait la tête brûlante et ses membres endoloris. Elle se mit au lit avec la fièvre.

Cependant, un sommeil tranquille répara ses forces. Elle eut des rêves consolants. Quand elle se réveilla le lendemain, ses soucis de la veille revinrent l'assaillir; mais elle était courageuse, et elle se promit de n'avoir aucune défaillance.

Georges l'aimait ! Elle aimait Georges !

Pourquoi aurait-elle accusé la destinée? Est-ce que quelques jours auparavant, dans son isolement, dans sa désespérance, au moment de se tuer, elle pouvait s'attendre à cette divine consolation ?

Il lui était bien permis de ne pas combattre son amour, à la condition que M. de Kerlor l'ignorât toujours.

Mais cette résolution était implacable ; c'était le salut et le seul moyen d'éviter une séparation qui lui eût broyé le cœur.

XII

MÉPRISE.

Depuis huit jours, mademoiselle de Penhoët était installée au château de Kerlor.

Ainsi que le lui avait promis Carmen, tous les meubles, tous les objets qui garnissaient l'humble appartement de Recouvrance, l'y avaient accompagnée.

L'orpheline avait fourni des indications pour que chaque chose fût rangée à sa place, comme dans la modeste chambre où nous l'avons vue si souvent pleurer.

Nous avons dit que les photographies du marquis et de la marquise se souriaient de nouveau sur la cheminée ; le pastel de madame Vigée-Lebrun s'étalait au mur ; la délicieuse figure d'autrefois prenait des airs de jeunesse en s'épanouissant au grand jour qui entrait par les hautes fenêtres.

C'était là que la mignonne venait retremper sa volonté chancelante.

Malgré ses résolutions, elle n'était pas toujours maîtresse d'elle-même devant Georges, quand il lui prodiguait des paroles d'une tendresse infinie, de sa voix pénétrante et passionnée.

La pauvre enfant ne pouvait pas toujours retenir un balbutiement d'amour ; il lui en coûtait tant de se contraindre et de taire les pensées qui lui brûlaient les lèvres. Cependant elle avait examiné sévèrement sa conscience et ne s'était pas trouvée coupable.

Dans cette petite âme lumineuse, le péché ne pouvait résider.

Hélène aimait parce qu'une puissance irrésistible lui commandait d'aimer ; elle n'offensait donc pas Dieu, qui est le souverain maître de nos actions.

Mais Dieu exigeait aussi que cette flamme céleste continuât à rayonner en secret, au fond du cœur de l'orpheline.

Hélène éprouvait une sorte de volupté de souffrance qui ne lui arrachait pas un murmure. Ses beaux yeux innocents restaient pleins de clarté.

Mademoiselle de Penhoët était dans la chambre aux souvenirs. Elle regardait le doux visage aux traits pâlis de l'aïeule et elle se rappelait l'insistance de ce marchand de Paris, qui lui avait offert deux mille francs de la chère relique.

La jeune fille murmurait :

— Si j'avais vendu ces tableaux, si j'avais commis ce sacrilège, l'argent de cet homme m'aurait été volé en même temps que les sept cent cinquante francs de Bernard ; n'est-ce pas une preuve de plus qu'il faut toujours faire son devoir?

Se croyant seule, elle prononça ces mots à mi-voix ; aussi fut-elle bien étonnée quand elle entendit répondre :

— Eh bien ! je profite de tes excellentes dispositions pour te rappeler que tu as eu tort de m'abandonner.

Mademoiselle de Penhoët se retourna et vit Carmen.

Hélène s'écria :

— Ta mère m'avait permis de disposer d'une demi-heure.

— Oui, mais, si mademoiselle Hélène propose et si madame de Kerlor dispose, il ne s'ensuit pas qu'elles puissent faire la part de l'imprévu.

— Qu'est-il arrivé ? demanda l'orpheline.

— M. de Saint-Hyrieix est là...

— Votre voisin ?

— Oui, notre voisin.

— Eh bien ?

— Eh bien ! je ne me trouve pas assez vaillante pour le recevoir toute seule... Il est terrible, M. de Saint-Hyrieix ; il a toujours la mine d'un ambassadeur qui assiste au couronnement d'un empereur... Cela m'intimide un peu, moi, surtout à la campagne ?

— Et tu as pensé qu'à deux nous serions plus fortes, répondit Hélène.

— Toi qui n'ignores rien, poursuivit la malicieuse Carmen, tu dois être au courant des traités diplomatiques ; tu en disserteras avec notre cérémonieux voisin... Cela m'amusera de te voir aux prises avec le protocole.

Mademoiselle de Kerlor exagérait un peu ; M. Firmin de Saint-Hyrieix était un homme de trente-huit ans, au visage un peu froid, mais dont la distinction de parfait gentilhomme n'allait pas jusqu'à la raideur.

Oh ! bien certainement, il était de la « Carrière » ; ses lèvres poliment dédaigneuses, son regard protecteur et les petits favoris traditionnels lui donnaient le cachet, le sceau si l'on veut, des habitués de chancellerie ; mais M. de Saint-Hyrieix ne pontifiait pas constamment et son éducation lui permettait certainement de causer d'autres choses que des traités de Ryswick ou de Campo-Formio.

Nous devons même ajouter que l'œil du diplomate parut rayonner d'une satisfaction intérieure quand mademoiselle de Kerlor reparut.

Celle-ci présenta son amie Hélène de Penhoët.

M. de Saint-Hyrieix salua cérémonieusement. Il connaissait les légendes qui avaient circulé touchant les parents de cette jeune fille ; mais la protection de la comtesse de Kerlor couvrait l'orpheline.

Une idée traversa le cerveau de Carmen, et elle manœuvra de façon à s'entretenir à part avec le visiteur. Elle n'eut pas à déployer une stratégie trop savante, car Georges et Hélène, en vertu des lois de l'attraction, étaient déjà réunis ; quant à la comtesse, elle jouait avec son lévrier.

M. de Saint-Hyrieix, charmé, se prêta le plus galamment du monde au

manège de Carmen, ne pouvant supposer de quoi il allait être question.

— Monsieur, commença celle-ci, j'aime beaucoup mademoiselle de Penhoët.

Le diplomate, malgré son impassibilité, fut déconcerté.

Mademoiselle de Kerlor lui expliqua alors très clairement et très rapidement l'affaire Penhoët au Mexique.

Si les légitimes revendications de l'orpheline étaient chaudement appuyées auprès de la république mexicaine par le représentant de la France, l'affaire pourrait se terminer promptement à la satisfaction de mademoiselle de Penhoët.

M. de Saint-Hyrieix n'avait-il aucune relation là-bas?

Il comprit tout de suite et déclara qu'il serait enchanté d'être agréable à la famille de Kerlor en général et à mademoiselle Carmen en particulier.

Certainement il avait des amis au Mexique, et tout de suite, il allait s'occuper de ces négociations.

Carmen le remercia ; mais elle ajouta :

— Je vous prie de garder le silence vis-à-vis de mes parents et surtout de ne point laisser soupçonner à mademoiselle de Penhoët que je suis intervenue dans cette affaire... Vous me le promettez!

— Vous avez ma parole, mademoiselle.

La comtesse de Kerlor avait fini par remarquer que deux groupes s'étaient formés dans le salon.

Georges et Hélène n'attirèrent pas trop son attention ; mais elle hocha la tête doucement et un sourire passa sur ses lèvres en contemplant Firmin et Carmen qui paraissaient si bien d'accord.

Celle-ci se rapprocha de sa mère ; le diplomate revint faire sa cour à la comtesse. Au bout d'une heure il se leva, après avoir demandé à madame de Kerlor si elle lui permettait de revenir bientôt.

La mère de Carmen répondit avec beaucoup de bienveillance à M. de Saint-Hyrieix qu'elle serait très heureuse de recevoir cette nouvelle visite.

Il salua avec aisance, s'inclinant plus particulièrement devant mademoiselle de Kerlor et se retira..

La comtesse s'écria :

— Notre voisin est un homme fort bien élevé... N'est-ce pas ton opinion, Carmen?

— Mais, répliqua la jeune fille sans le moindre embarras, nous ne le recevrions pas sans cela.

La comtesse appela Hélène et s'entretint avec elle à voix basse.

— Que dites-vous de M. de Saint-Hyrieix? questionna madame de Kerlor.

L'orpheline répondit :

— Puis-je me permettre de donner une appréciation, madame?... J'ai vu aujourd'hui pour la première fois votre voisin.

— Aussi, ma chère enfant, n'est-ce que votre première impression que je vous demande.

— Eh bien! je suis un peu de l'avis de Carmen, fit Hélène doucement.

La comtesse eut un sourire et reprit :

— Votre petite amie vous a-t-elle déjà parlé de M. de Saint-Hyrieix?

— Non, madame.

— Vous savez combien les mamans s'ingénient quand il s'agit du bonheur de leurs enfants... Ma fille ne doit pas avoir de secrets pour vous; elle est si expansive!

— Je vous assure, madame la comtesse, que Carmen ne m'a rien dit.

— Ne vous méprenez pas, mignonne... Je ne sais si je pressens la vérité; mais il se peut que ma vigilance de mère ait eu raison de s'éveiller... Or, j'aurais voulu savoir si ma fille entrerait dans mes vues, le cas échéant.

— Vous parlez de moi!... fit gaiement la sœur de Georges avec son sourire de gentil lutin, comme si elle devinait de quoi il s'agissait.

Très délibérément, elle allait s'avancer lorsque la porte s'ouvrit; et Mariana de Sainclair apparut.

*
* *

L'institutrice s'avança, le front penché, paraissant très émue et semblant se demander comment elle serait accueillie par la comtesse.

Madame de Kerlor regarda Mariana; il y eut quelques secondes de silence glacial.

Mademoiselle de Sainclair prononça d'une voix tremblante :

— Madame la comtesse me permettra-t-elle de la saluer?

La douairière répondit, après une légère contrainte :

— Mais certainement, mon enfant.

Mariana s'approcha en exhalant un soupir.

La comtesse lui tendit la main et dit :

— Votre brusque détermination m'a tout d'abord affligée ; puis, j'ai relu votre lettre, et j'ai compris que je n'avais qu'à m'incliner.

— Vous ne me blâmez pas ?

— Vous étiez libre de vos actes.

Mademoiselle de Sainclair se garda d'insister. Elle passa tout de suite à un autre ordre d'idées :

— Je me suis permis d'entrer sans me faire annoncer, fit-elle avec un peu d'embarras.

— Vous vous êtes souvenue que vous aviez longtemps été chez vous au château de Kerlor, et qu'il vous est toujours ouvert. Vous avez bien fait! répliqua la comtesse avec une bienveillance toute maternelle.

Cette fois, mademoiselle de Sainclair éprouva un véritable soulagement et ses yeux redevinrent brillants.

Elle regarda Hélène de Penhoët, tout en allant embrasser Carmen et serrer la main de Georges, qui répondit très amicalement à l'étreinte.

Les lèvres de Mariana se pincèrent ; elle fit appel à toute sa science de dissimulation pour ne pas montrer son violent dépit.

Non seulement, Hélène était très jolie, mais Georges, malgré l'arrivée de Mariana, n'avait pas bougé de sa place, à côté de l'orpheline.

Carmen présenta les deux jeunes filles l'une à l'autre :

— Mademoiselle de Penhoët, notre amie... Mademoiselle de Sainclair, notre petite-cousine.

L'orpheline, à qui Carmen avait raconté l'odyssée de mademoiselle de Sainclair, s'inclina discrètement.

Mariana, en parfaite comédienne, salua avec un petit sourire flatteur, comme si elle tenait à montrer qu'elle appréciait à première vue la grâce et la beauté d'Hélène.

M. de Kerlor, qui observait sa petite-cousine, fut parfaitement dupe de cette attitude.

Il ne se doutait pas que, en ce moment, Mariana se disait, la rage au cœur :

— Cette langoureuse enfant est fort jolie... Son petit air intéressant a dû frapper mon ami Georges, qui est assez impressionnable... Ainsi, cette mademoiselle de Penhoët me remplace déjà dans mes fonctions... Qui sait si bientôt, elle ne m'enlèvera pas mon cousin?... Qui sait si déjà elle ne l'a pas conquis?... Je ne sortirai pas du château avant de savoir à quoi m'en tenir.

Mademoiselle de Sainclair se montra très empressée auprès de la comtesse ; elle condescendit même jusqu'à apprendre à Hélène quelques petits détails auxquels la châtelaine tenait beaucoup dans l'organisation assez compliquée de son service intime.

Mademoiselle de Penhoët remercia vivement Mariana ; et madame de Kerlor demanda à l'institutrice si elle pouvait passer la journée à Kerlor.

Mariana se fit un peu prier ; mais elle céda devant l'insistance de Georges et de Carmen.

Elle pria pourtant qu'on lui permît de rentrer à Brest avant la nuit.

— De cette façon, fit la comtesse, nous nous imaginerons, pour quelques heures, que vous ne nous avez pas quittés.

Mademoiselle de Sainclair joua l'émotion la plus touchante.

Le temps continuait à être beau.

Pendant le déjeuner on agita la question de la promenade de l'après-midi.

Différents projets furent discutés ; mais, la comtesse, qui ne s'était pas encore prononcée, déclara qu'elle préférait la châtaigneraie de Kerlor à toutes les excursions du monde.

Mariana en conçut un secret plaisir. Il était impossible que Georges, en revoyant la clairière où nos lecteurs se rappellent que ce récit a commencé, ne rappelât pas à sa petite-cousine la scène occasionnée par cette brute de Pornic.

En effet, mademoiselle de Sainclair ne s'était pas trompée dans ses prévisions.

Georges, qui avait continué à se montrer fort aimable pour elle, lui offrit le bras, quand on entra dans le parc.

Le jeune homme en somme ne laissait pas d'éprouver de l'affection pour Mariana.

C'était une saine et bonne amitié d'enfance, au moins de la part de Georges, nous le savons; et puis ce jour-là M. de Kerlor était reconnaissant à la petite-cousine d'avoir rendu si vite un discret hommage à la beauté sereine de mademoiselle de Penhoët.

Mademoiselle de Sainclair se rassénérait peu à peu.

Elle ne doutait pas un seul instant de la réussite de ses projets.

Son plan se déroulait suivant les péripéties qu'elle avait prévues.

Elle avait eu bien tort de concevoir des craintes inexplicables en se rendant à Kerlor.

Les événements lui donnaient raison ; son départ du château, à l'heure propice, était décidément un trait de génie.

Si elle était restée constamment auprès de Georges, celui-ci n'aurait pas été mordu au cœur par la passion résultant de la disparition de la femme aimée.

Mariana fixa sur le jeune homme son regard le plus ensorceleur.

Pendant que la comtesse de Kerlor s'entretenait avec Hélène et Carmen, Georges et sa cousine s'étaient insensiblement éloignés, au hasard de la promenade.

Soudain M. de Kerlor prit cordialement la main de mademoiselle de Sainclair.

— Ma petite-cousine, dit-il avec effusion, je suis très heureux que vous vous soyez décidée à refaire le voyage de Kerlor.

— Hélas ! mon cousin, je ne suis auprès de vous que pour quelques heures !

— Pourquoi ? Y a-t-il rien d'irrévocable dans la vie et à votre âge.

Mademoiselle de Sainclair tressaillit.

Cette parole de Georges ne ressemblait-elle pas au plus doux des encouragements.



Et je suis certain que vous m'approuverez de vouloir être le mari de mademoiselle de Penhoët.
(Page 124.)

Il continua :

— Je compte bien que nous nous reverrons souvent. Cette excellente madame Nerville ne me paraît pas très exigeante.

— Vous ne sauriez croire, mon cher cousin, répondit Mariana, comme mon cœur se serrait lorsque j'ai franchi, tout à l'heure, la grille du château.

— Vous n'étiez pas rassurée sur l'accueil qui vous était réservé ?

— Je l'avoue.

— Vous n'avez plus aucune appréhension maintenant ?

— Aucune.

— A la bonne heure !... Il y a eu dans tout ceci la plus regrettable des méprises.

— Si vous saviez comme j'ai pleuré ! Le devoir ordonnait ! Et puis... ma situation était si fausse au château.

— Sur ce point, répliqua Georges, je ne suis pas de votre avis.

— J'étais la parente pauvre.

— Vous savez bien que la richesse nous importe peu.

— Ah ! monsieur de Kerlor, vous exprimez là une opinion toute personnelle.

— Je suis sûr que ma mère et ma sœur partagent mes sentiments.

— Ainsi, vous n'attachez pas d'importance à la fortune, et seuls chez celle que vous aimeriez la naissance et le nom auraient pour vous du prix.

— Je ne sais même pas si ces qualités compteraient pour moi... Et la tendresse seule, à défaut de tout le reste, guiderait mon choix.

— Vous êtes la générosité même !

— Voulez-vous apprendre à quel point sont d'accord mes opinions et mes actes... Écoutez-moi !

Mariana eut un léger frémissement, sa taille ondula, tandis qu'une lueur passait dans ses yeux aux reflets de saphir.

Elle se persuada qu'elle touchait au but.

Georges reprit d'une voix légèrement voilée par l'émotion :

— Ce que je vais vous dire, ma chère Mariana, tout le monde l'ignore encore, même ma mère ; mais c'est plus fort que moi... Je veux que vous soyez ma première confidente.

On devine l'émoi de Mariana devant une tel début.

Ainsi c'était bien elle qui avait raison contre tous, contre Carmen surtout.

Georges l'aimait et il allait le lui dire...

Elle murmura en prenant la pudique attitude obligée :

— Mon cousin...

— Ma cousine, vous l'avez deviné, n'est-ce pas, à mon préambule. J'aime une jeune fille...

Mademoiselle de Sainclair répliqua les yeux baissés :

— Votre amour est de ceux qui ne peuvent manquer d'être partagés.

— Elle est pauvre...

— Je vous reconnais bien là !

— Elle n'a pas de parents...

— Votre famille les remplacera.

— Elle est de bonne noblesse, il est vrai.

— Cela suffit à un cœur comme le vôtre.

Mademoiselle de Sainclair à chacune de ces répliques sentait sa poitrine battre. Son triomphe était complet, indiscutable.

— Que vous dirai-je encore?... Il n'existe pas de mots assez éloquents pour rendre ma pensée... A quoi bon vous dépeindre son charme et sa grâce?... Vous savez déjà que ses yeux bleus sont les plus beaux du monde.

— Georges !... fit Mariana presque pâmée.

Elle eut un mouvement comme si elle allait tomber dans les bras du jeune homme.

Heureusement pour mademoiselle de Sainclair, elle eut une seconde d'hésitation.

M. de Kerlor la regarda, un peu interdit; il ne voulut pas s'arrêter à la vague supposition qui venait de lui traverser l'esprit.

Il conclut:

— Vous êtes trop mon amie, ma chère Mariana, pour que je ne complète pas ma confidence... Et je suis certain que vous m'approuverez de vouloir être le mari de mademoiselle Hélène de Penhoët.

Il sembla à Mariana que la terre s'entr'ouvait.

Elle devint atrocement pâle; tout son sang lui afflua au cœur; un brouillard sinistre lui obscurcit la vue.

— Mon aveu vous surprend? demanda Georges.

— Non! balbutia-t-elle, non !... Cela devait arriver.

Et elle eut la force d'ajouter :

— Je l'avais deviné!

A ce moment, la comtesse, Carmen et Hélène rejoignirent le couple.

Georges regarda l'orpheline avec une expression si tendre que mademoiselle de Penhoët ne put s'empêcher de lui répondre par un sourire, dont la chasteté délicieusement ingénue enivra davantage encore le jeune homme.

Les dents de Mariana étaient convulsivement serrées.

Ses projets de haine et de vengeance, différés un instant, s'entrechoquèrent de nouveau dans sa cervelle en feu.

— Je me vengerai d'eux tous, se dit-elle; mais, c'est sur celle-là que je

m'acharnerai de préférence, car c'est elle qui me vole la fortune, la considération et le nom de Kerlor.

Elle essaya de ressaisir ses idées au milieu de sa démence et ajouta en elle-même :

— Ce mariage n'est pas encore fait, puisque Georges n'a même pas prévenu sa mère... Qui sait si je ne pourrai pas l'empêcher !

Mademoiselle de Sainclair dut encore une fois se contraindre, retrouver son air aimable pour débiter les paroles mielleuses dont elle était si prodigue lorsqu'elle voulait capter l'estime des gens.

Quand elle prit congé des hôtes de Kerlor, ce fut avec un luxe de protestations inimaginable.

Les mots de dévouement absolu, de remerciement attendri, de reconnaissance éternelle, jaillissaient de ces jolies lèvres qui distillaient avec un art consommé le mensonge et l'hypocrisie.

La bonne comtesse de Kerlor en était toute remuée.

Elle fit promettre à Mariana de revenir bientôt.

Mademoiselle de Sainclair invoqua ses devoirs d'institutrice, mais répondit qu'elle ferait tout au monde pour contenter la digne et sainte femme qu'elle continuait à aimer comme une mère.

Georges pressa affectueusement les mains de la petite-cousine qui avait reçu ses amoureuses confidences.

Carmen embrassa la perfide créature sans l'ombre d'une arrière-pensée. Mademoiselle de Kerlor, qui connaissait le secret de la jeune fille, trouvait qu'elle s'était admirablement comportée devant Georges et lui en savait gré.

Seule, Hélène eut un recul instinctif quand Mariana lui serra la main.

On avait attelé le buggy pour reconduire à Brest mademoiselle de Sainclair.

— Allons ! fit la comtesse en voyant s'éloigner sa parente, j'avais tort de lui garder rancune.

XIV

PREMIÈRE VENGEANCE.

C'était fini ! Mariana, aurait pu s'arrêter sur la pente du mal, si Georges de Kerlor n'avait pas eu l'imprudence de lui faire cet aveu, auquel elle devait la plus cruelle et la plus humiliante des méprises.

Mademoiselle de Sainclair eût certainement vu le danger; mais elle aurait fait appel à toute sa rouerie féminine pour le conjurer.

Elle aurait lutté contre cette Hélène, qui certainement était jolie, mais

qui ignorait les ressources d'une coquetterie raffinée et n'aurait pas su envelopper le jeune homme de cette chaude atmosphère de séduction qui, pensait Mariana, est indispensable pour conquérir et surtout conserver le cœur des hommes.

La dédaignée se reprochait avec colère d'avoir gardé jusqu'au bout ses ridicules illusions.

Elle avait failli tomber dans la plus grossière erreur.

Georges lui avait fait un affront qu'une femme, surtout lorsqu'elle est vindicative, ne pardonne jamais. Elle avait vu, fixés sur ses yeux les yeux pleins de passion du jeune homme; il avait tendu vers elle ses mains frémissantes; elle attendait le suprême aveu, et toutes ces démonstrations d'amour s'adressaient à une rivale exécrée !

Mariana en frémissait encore de rage.

Tout d'abord sa haine farouche s'était concentrée sur Carmen; voici maintenant que Georges obligeait Mariana à le détester; elle éprouvait de l'animadversion même contre cette bonne et inoffensive comtesse de Kerlor, parce qu'elle avait trop facilement remplacé la demoiselle de compagnie, qui se croyait pourtant indispensable.

Mais c'était Hélène de Penhoët qui serait surtout frappée sans pitié.

Mademoiselle de Sainclair faisait ces réflexions dans le buggy que Toussaint conduisait d'une main prudente et sûre.

La voyageuse n'avait pas à redouter l'accident qui lui était arrivé avec la carriole de Pornic.

Par une naturelle association d'idées, la pensée de Mariana se reporta sur Paul Vernier.

Elle lui en voulait aussi, à celui-là, de sa recherche qui ressemblait à une importunité.

Elle haussa les épaules trouvant qu'elle aurait le temps de réfléchir le lendemain, au sujet de la conduite qu'elle tiendrait vis-à-vis du sculpteur.

Ce qui était beaucoup plus urgent, c'était de prendre des mesures pour entraver ce mariage dont elle venait de pressentir l'imminence, sinon pour le rendre impossible.

— Que faire ? se demanda Mariana.

En somme, ses moyens d'action étaient limités, et les événements menaçaient de se précipiter. Il n'y avait plus une faute à commettre.

Elle arriva promptement à Brest et réussit à esquiver les questions que madame Nerville n'aurait pas manqué de lui adresser sur les habitants de Kerlor, si la notairesse avait été là.

Mariana se voyait déjà forcée de faire l'éloge de mademoiselle de Penhoët.

Quelle dérision!...

L'institutrice put gagner sa chambre avant le dîner et combiner ses projets de vengeance.

Le lendemain, Mariana était encore plus exaspérée que la veille.

Se venger! telle était l'idée fixe de mademoiselle de Sainclair.

Quel dommage que les lois et les coutumes du beau pays de France ne ressemblassent plus aux traditions d'autrefois, qui permettaient, comme dans le pays d'origine de Mariana, de se débarrasser de ses ennemis d'une façon expéditive.

La jeune fille roulait dans son cerveau enfiévré les projets les plus cruels, quand elle vit que l'heure de conduire la petite Jeanne Nerville à son cours de dessin était arrivée.

Pendant le trajet pourtant Mariana redevint plus calme. N'avait-elle pas besoin de tout son sang-froid pour combiner ses odieuses machinations ?

Mademoiselle de Sainclair eut même un sourire en pensant que, au moment où elle était auprès de Georges, Paul Vernier l'attendait à l'église Saint-Louis.

Elle allait probablement rencontrer le sculpteur chez M. Kéraliès. Oserait-il parler à Mariana?

Elle l'espérait bien.

Les prévisions de Mariana se réalisèrent. Le lendemain, Paul Vernier était chez son ami Kéraliès. Il regarda l'institutrice avec un profond respect; mais elle vit qu'il se levait quand elle eut confié Jeanne au professeur.

Elle aussi désirait une explication, mais elle feignit de chercher à l'éviter.

Elle fut servie à souhait, car à ce moment entrait dans l'atelier mademoiselle Monique Aubierge, qui accompagnait son élève, mademoiselle Yolande de Guidelvinec chez M. Kéraliès.

Madame de Guidelvinec était la propre sœur de madame la comtesse de Kerlor; mais elles ne se fréquentaient plus, depuis que feu le comte de Kerlor, qui était un homme d'esprit, et ne condamnait pas aveuglément en bloc les idées modernes malgré ses convictions royalistes, avait rompu avec les chevau-légers du parti intransigeant monarchiste, dont la dernière citadelle est la Bretagne, comme chacun le sait.

A la mort du comte de Chambord, il y avait eu une scène très orageuse entre le comte de Kerlor et le comte de Guidelvinec, les deux beaux-frères.

Le vicomte avait fait preuve d'un fanatisme ridicule, autant que légitimiste, en criant :

— « Le Roy est mort, vive le Roy ! »

Le comte avait haussé les épaules ; les deux familles s'étaient brouillées mortellement.

Ajoutons que le gentilhomme qui portait ce nom suffisamment rocailleux de Guidelvinec, était, par les femmes, allié aux Penhoët.

Mademoiselle Monique Aubierge vint saluer mademoiselle de Sainclair en lui tendant la main avec la respectueuse déférence d'une fille sans particule, s'adressant à une demoiselle dont le nom figure aux premiers rangs du chartrier de la province.

Pendant que Yolande de Guidelvinec, qui portait la tête comme un Saint-Sacrement, se préparait à prendre sa leçon, la conversation s'engageait entre Monique et Mariana.

Mademoiselle Aubierge était une suave personne de trente-huit ans, très grande, très mince, au regard éthéré.

Un de ses gestes de prédilection consistait à se croiser pieusement les mains sur sa poitrine, d'une platitude invraisemblable.

— Eh bien! mademoiselle de Sainclair, commença Monique, vous avez donc quitté définitivement le château de Kerlor ?

Mariana, malgré la prudence hypocrite qu'elle cherchait toujours à s'imposer, redevint l'irascible fille d'Ève que nous connaissons.

Elle ne put s'empêcher de profiter de l'occasion qui s'offrait pour exhaler sa haine contre sa rivale.

Elle répliqua :

— Certainement, mon devoir était de céder la place à l'intrigante, qui est entrain d'accomplir une œuvre néfaste à Kerlor.

— Jésus-Seigneur! fit mademoiselle Aubierge, les yeux ronds, la bouche en losange, que m'apprenez-vous là?... Et comment se nomme cette créature ?

— Hélène de Penhoët, fit Mariana, toute frémissante et le regard plein de flammes.

Cet accès de colère passé, la jolie fille chercha cependant à se ressaisir. Elle se dit qu'elle avait eu tort de montrer ainsi le fond de son âme ténébreuse.

Il fallait que personne ne soupçonnât ce qu'elle y recélait.

Elle reprit d'un ton mielleux, contrastant avec sa précédente exaltation :

— Si j'étais restée la-bas, mon chagrin eut été trop cruel, car j'aime madame la comtesse de Kerlor comme si elle était ma mère.

Le hasard aveugle continuait à favoriser la descendante de la mulâtresse Aurore, et elle venait, sans le savoir, de commencer cette œuvre de vengeance qui lui tenait si fort à cœur.

Mademoiselle Aubierge répliqua, effroyablement scandalisée :

— Il n'est pas possible que la personne dont vous venez de me parler soit la fille de la... marquise de Penhoët.



Elle sourit à Paul, lui serra la main et laissa l'artiste en plein rêve étoilé. (Page 133.)

Le titre avait eu beaucoup de mal à franchir la gorge abrupte de Monique.

— Je vous demande pardon; c'est bien d'elle qu'il s'agit.

Mademoiselle Aubierge étendit les bras comme si elle voulait repousser le démon.

Elle poursuivit :

— Mademoiselle, la comtesse de Kerlor ne sait donc pas l'histoire de la... marquise?

Mariana eut un frémissement.

Sa haine lui donnait une sorte de prescience ; elle comprit qu'elle allait apprendre des choses qui la serviraient.

En effet, pas plus que Carmen et que Georges, elle n'avait entendu parler des abominables calomnies que nous connaissons.

Monique Aubierge entama un récit complet à mademoiselle de Sainclair, qui fit tous ses efforts pour dissimuler sa joie.

Mais alors, un mariage entre Georges et Hélène était impossible.

Sans doute la comtesse de Kerlor ignorait que la marquise de Penhoët avait été une fille de théâtre, de là à dire une courtisane, il n'y avait qu'un pas.

Il suffirait de prévenir la mère pour que, non seulement l'espoir insensé de Georges s'évanouît, mais pour que cette fille fût chassée du château où elle usurpait la place d'une personne irréprochable comme l'était mademoiselle de Sainclair.

Toutefois, Mariana n'alla pas très loin dans cette voie de l'optimisme exagéré. La réflexion lui fit entrevoir qu'elle devait faire fausse route. Elle se rappela que madame de Kerlor possédait admirablement son armorial breton, et que rien de ce qui touchait les grandes familles armoricaines ne laissait la comtesse indifférente.

Elle devait être instruite des faits révélés par mademoiselle Aubierge, puisqu'ils avaient été de notoriété publique.

D'autre part, Mariana ne pouvait admettre, connaissant l'austérité des principes de sa bienfaitrice, que celle-ci, exactement renseignée, eût donné l'hospitalité à mademoiselle de Penhoët.

Allons ! l'énigme subsistait ; mais Mariana comprit trop bien qu'elle était sur une bonne piste pour persister dans sa dissimulation ; elle se contenta de prendre un air affligé et de donner à ses paroles un petit ton de commisération très édifiant.

— Hélas ! reprit-elle, je n'aurais pas eu le courage de tout vous dire... Mais il faut que je surmonte mes répulsions pour que vous appreniez à votre bonne maîtresse ce qui se passe, à la condition, bien entendu, que vous affirmerez à madame de Guidelvinec que je me borne à la renseigner, sans fournir mon appréciation personnelle... Sachez, mademoiselle Aubierge, qu'il est question d'un mariage entre M. Georges de Kerlor et mademoiselle de Penhoët.

Monique poussa un gémissement.

— Sainte Vierge, conçue sans péché, permettrez-vous une union aussi épouvantable ?

Mademoiselle de Sainclair sentit qu'elle n'avait pas besoin d'insister ; elle venait de faire une utile besogne.

Elle n'avait plus qu'à s'occuper de Paul Vernier ; détournant la tête, elle jeta au sculpteur un coup d'œil peu compromettant. Il le comprit néanmoins.

L'institutrice sortit de l'atelier et traversa un petit salon pour gagner la porte de sortie.

L'artiste eut bientôt rejoint Mariana, qui ralentit son mouvement de retraite.

— Mademoiselle, dit-il, je n'ai pas eu le plaisir de vous voir hier, comme je l'espérais.

Elle ne répondit pas.

Il continua :

— Je l'ai beaucoup regretté, car je vais quitter Brest.

Cette fois elle ne dissimula plus; sa physionomie devint très inquiète.

— Oui, continua Paul Vernier, j'ai reçu une lettre d'Antonin Gervais, le grand sculpteur, qui a daigné s'intéresser à moi.

Mariana répondit d'une voix très aimable :

— Et vous allez à Paris probablement ?

— Oui, mademoiselle.

— Je vous félicite, monsieur Vernier, vous pourrez vous y faire dans le monde artistique la place que votre talent vous assigne.

— Mon maître a poussé la bonté jusqu'à me faire obtenir une commande.

— Vraiment !

— Je vais être chargé de travaux importants qu'un très riche banquier fait exécuter dans son hôtel nouvellement construit... Il y a des portes, des cheminées, une fontaine monumentale et d'autres œuvres d'art qui me permettront, si j'ai quelque mérite, de le mettre en lumière.

— C'est fort bien, monsieur Vernier; la nouvelle que vous m'apprenez me cause beaucoup de joie... Elle me permet en outre de vous assurer, maintenant que nous allons vivre loin l'un de l'autre, que vos belles protestations d'il y a huit jours ne m'avaient pas laissée indifférente... Vous le voyez, pour que j'en convienne, il faut réellement que vous n'ayez plus le temps d'en tirer vanité.

Paul Vernier eut un peu d'effarement. Il ne pouvait croire ce qu'il avait entendu, ou plutôt, il se demanda si mademoiselle de Sainclair ne le raillait pas.

Mariana poursuivit d'une voix empreinte d'une nuance d'amertume :

— Vous oublierez vite à Paris l'humble institutrice que le sort condamne à rester en Bretagne... Ah ! vous voyez, j'avais raison de vouloir vous empêcher de parler.

Elle soupira, leva ses beaux yeux au ciel et murmura, navrée :

— Adieu !

Elle fit quelques pas vers la porte.

— Mademoiselle ! s'écria Paul, qui ne pouvait se décider à croire à son bonheur, avez-vous supposé que je partirais ainsi ?

— Il le faut bien, répliqua-t-elle en hochant la tête d'un air désabusé.

— Avez-vous cru, après ce que votre bouche vient de laisser échapper, que je pourrais renoncer à vous?

— Hélas! monsieur Vernier, chacun de nous doit suivre sa destinée.

— Non, mademoiselle, la nôtre est commune. Je vous en supplie, ne me repoussez plus...

Elle appuya une main sur son cœur et parut laisser supposer qu'un violent combat se livrait dans son âme.

L'artiste devint plus pressant. Il s'écria, tremblant d'espoir :

— Je vous aime... Voulez-vous être ma femme?

— Monsieur Paul! dit-elle faiblement.

Il poursuivit avec une chaleur concentrée :

— Il vous est défendu de me refuser... Vous-même êtes-vous faite pour végéter dans l'humble situation où je souffre tant de vous voir! Paris vous appelle, comme moi. Paris où sans vous je ne pourrais pas vivre, où je serais incapable de travailler... Vous ne voulez pas briser ma carrière d'artiste... Non! vous consentez, n'est-ce pas? Vous acceptez l'existence que je vous ai offerte.. Vous serez ma compagne fidèle... Je vous devrai tout.

Il tomba aux genoux de Mariana. Elle le releva.

— Eh bien! répondit-elle, je ne doute plus de votre sincérité.

— Ah! merci, mademoiselle!

— Je consens à devenir votre femme.

— Que je vous aime!

— Mais, vous me permettrez de poser une condition.

— Je l'accepte, quelle qu'elle soit.

Elle ajouta, tenant Paul Vernier sous la magie de son sourire :

— Je ne crois pas qu'elle vous paraisse trop pénible... Je désire... je veux que notre mariage soit célébré ici, et, naturellement, dans le plus court délai possible, puisque vous êtes attendu à Paris.

Le jeune sculpteur fut ravi; Mariana comblait ses vœux; il allait s'occuper immédiatement des formalités préliminaires.

Mademoiselle de Sainclair lui tendit une main qu'il couvrit de baisers. Elle paraissait attendrie, et regardait Paul avec sensibilité; au fond, le cœur de Mariana ne battait pas plus fort qu'à l'ordinaire et l'émotion de ce brave garçon la laissait très froide; quelque communicative que soit la tendresse, celle-là ne la gagnait pas. Un peu de compassion et de sympathie pour la passion qu'elle se sentait inspirer, c'était tout!

Mais le sculpteur était trop radieux pour étudier la physionomie de sa fiancée; celle-ci, en outre, se serait jouée de la crédulité d'un homme plus expert que Vernier en matière sentimentale.

Le pauvre garçon était littéralement ensorcelé. Sa nature vibrante d'artiste ne lui permettait plus de raisonner.

Il estimait que Mariana faisait un grand sacrifice en l'agréant comme mari. Il n'était pourtant pas aveugle et se disait qu'elle ne pouvait encore l'aimer et ne cédait que par charité; aussi se jurait-il de ne vivre que pour mademoiselle de Sainclair qu'il adorerait toujours en esclave soumis et dont les moindres désirs seraient pour lui des ordres.

Si cette fille n'avait pas été aveuglée par sa haine jalouse, si elle avait compris les sentiments élevés de Paul Vernier, si elle avait eu l'honnêteté de répudier ses ambitions aussi effrénées que ses haines, elle eût trouvé auprès de ce beau et brave garçon toutes les saines joies du foyer. Mais pendant que Paul parlait, l'esprit de Mariana était à Kerlor, et mille imprécations contre tous ceux qui habitaient le château grondaient en elle de plus en plus violentes.

Pauvre Vernier ! Quelle fâcheuse inspiration il avait eue de vouloir rentrer à pied de Kernéis à Brest !

— Mon ami, reprit Mariana, je suis forcée de vous quitter ; j'ai besoin d'aller faire plusieurs courses avant de revenir prendre mon élève.

Il répondit :

— Je vous attendrai... Vous me direz si je dois me présenter chez maître Nerville.

Elle repartit :

— Oui, il faut lui rendre visite... Je le préviendrai ainsi que sa femme.

— Et ils me recevront bien?

— Un notaire n'est-il pas habitué à ce qu'on lui parle mariage ?

Elle sourit à Paul, lui serra la main et laissa l'artiste en plein rêve étoilé.

Une fois dehors, elle s'écria avec un mauvais sourire :

— Eh bien ! Au moins si je n'empêche pas le mariage de Georges, j'aurai la satisfaction d'être mariée avant lui.

La moindre fausse manœuvre pouvait déjouer les menées ténébreuses de l'institutrice; elle avait conscience du péril qu'elle courait.

Tout d'abord elle se demanda quel effet produirait la nouvelle de son mariage sur les châtelains de Kerlor.

Cette union ne paraîtrait-elle pas trop précipitée?

Non; Mariana ferait la leçon à Paul Vernier, qui lui obéirait docilement.

Elle imaginerait un coquet petit roman, commencé autrefois au château, où le jeune sculpteur était venu tailler les vieilles pierres seigneuriales.

Les choses avaient suivi leur cours naturel. Mariana n'avait pas osé faire part de cette liaison et des projets qui l'avaient accompagnée à madame de Kerlor. Mais la jeune fille déclarerait qu'elle n'avait aucune

ambition et se doutait bien qu'elle ne pouvait espérer un brillant mariage.

Paul Vernier d'ailleurs avait un éclatant avenir ; il apportait l'aristocratie de son talent, qui équivalait bien au nom de mademoiselle de Sainclair.

Bref, ils avaient échangé leurs serments.

La comtesse mettrait sur le compte de cet amour le départ de la jeune fille. Tout finissant devant le maire et le recteur, la morale gardait ses droits, d'autant plus que Paul et Mariana n'avaient donné prise à aucune médisance, leurs relations étant restées très pures.

Si le mariage avait lieu dans un délai si court, c'est que les circonstances l'imposaient, puisque le sculpteur était appelé à Paris.

De ce côté, Mariana n'avait donc rien à redouter. Dans quelques jours elle retournerait à Kerlor; et, toute souriante, les yeux baissés, avec la timidité des fiancées, elle demanderait à sa bienfaitrice de sanctionner de son approbation cette union très honorable.

De cette façon, mademoiselle de Sainclair, devenue madame Paul Vernier, conservait ses entrées au château de Kerlor.

A Paris, l'hiver, elle serait reçue dans l'hôtel du Parc des Princes, au bois de Boulogne.

Elle serait au courant de tout ce qui se passerait dans la famille, et jamais on ne soupçonnerait la petite-cousine d'être l'auteur des effroyables machinations qu'elle rêvait.

Pour que ces édifiants projets réussissent pleinement, il fallait que leur exécution égalât leur conception. La vicomtesse de Guidelvinec allait porter les premiers coups.

Le visage de l'institutrice rayonnait d'une joie presque satanique.

Si Paul Vernier l'avait aperçue, en ce moment, il l'eût trouvée, à coup sûr, moins séduisante.

— Comme je vais me venger d'eux tous ! murmura mademoiselle de Sainclair... Il me semble que je les tiens déjà à ma merci ! Je les entends crier grâce !... Mais je resterai impitoyable !... Je voulais Georges de Kerlor, on me condamne à épouser un indifférent, qui sera mon maître, et que cette servitude où il me tiendra me fera peut-être haïr. Ah oui ! je les ferai tous souffrir jusqu'à la mort.

*
* *

Mademoiselle Monique Aubierge, dès qu'elle fut rentrée chez sa maîtresse, raconta à madame de Guidelvinec ce qu'elle avait appris.

La vicomtesse fut terrifiée. Elle en prévint tout de suite le vicomte ; celui-ci jeta des cris d'orfraie.

En sa qualité d'allié des Penhoët, il n'avait pas été un des derniers à accuser la pauvre Marthe Gérard, et il avait ainsi contribué au double malheur que nos lecteurs se rappellent.

Le couple Guidelvinec trouvait que ce n'était pas assez d'avoir causé la mort du marquis et de la marquise de Penhoët; leurs misérables rancunes allaient se déchaîner désormais contre une nouvelle innocente, contre Hélène de Penhoët.

Le soir, au château, une douzaine de hobereaux du voisinage se rassemblèrent.

On comptait, à la table de whist, MM. de Kermenguy, de Kerandren, de Kergoulevent et de Keralouët.

Les autres assistants étaient des gentilshommes de moindre importance. Nous signalerons, simplement pour mémoire, la présence de M. le maire.

Deux fois par semaine, on célébrait à Guidelvinec, suivant les rites, les petits mystères du droit divin, entremêlés d'hymnes chouans et de gavottes compassées et solennelles.

Ces gens, qui appelaient le comte de Paris « Monseigneur », n'avaient rien oublié, ni rien appris. Ils voulaient ignorer que Philippe d'Orléans, Philippe-Égalité, avait voté la mort de son cousin Louis XVI, et ils ne se souvenaient plus des imprécations prodiguées par les purs, marchant sous l'étendard fleurdelisé, contre les aventuriers de la branche cadette, qui préféraient le drapeau tricolore.

Ce fut dans cette curieuse exhibition de fossiles que la vicomtesse de Guidelvinec, avant de condamner ses invités au silence exigé par le whist, dévoila les turpitudes de la comtesse de Kerlor.

Les gloussements de réprobation furent unanimes dans cette réunion antédiluvienne, et la vicomtesse reçut pleins pouvoirs pour la traduire.

Elle se mit à son bureau et écrivit la foudroyante missive qui suit :

« *Madame la comtesse de Kerlor,*
en son château de Kerlor.

« Madame,

« Il y a, malgré le regret que j'en éprouve, des moments dans la vie où je suis bien forcée de me rappeler que je suis votre sœur ; croyez que ce souvenir m'est très pénible ; mais le devoir m'oblige à protester de toutes mes forces contre le sacrilège que vous méditez.

« Vous étiez déjà la fable et la risée de toute la Bretagne ; vous mettez le comble à l'indignation générale en voulant que le dernier des Kerlor, de cette race aussi illustre que celle de mon mari, épouse la fille d'une femme perdue, qui a traîné aux gémonies le glorieux nom des Penhoët.

« Voilà à quoi l'on arrive infailliblement, madame, quand on a renié sa foi et son roy.

« Tous vos parents, tous ceux qui ont encore la faiblesse d'être vos amis, protesteront de toutes leurs forces contre ce mariage et j'adjure mon neveu, Georges, d'y renoncer, sous peine de la malédiction divine.

« Adieu, madame ; nous ne supposons pas que vous persisterez à nous infliger cette suprême humiliation.

« Vous auriez une trop lourde responsabilité à porter au jour du jugement dernier.

« Vicomtesse de Guidelvinec. »

La lettre fut immédiatement mise à la poste, et au milieu de l'allégresse que donne la satisfaction du devoir accompli, les nobles débris qui l'avaient imposée commencèrent leur partie de whist.

XV

L'ENFANT DE LA SOMNAMBULE

Nos lecteurs nous permettront de quitter momentanément la Bretagne. Sans leur raconter aucune histoire rétrospective, le moment est venu de leur présenter deux personnages dont ils ont entendu fréquemment parler par La Limace et Zéphyrine.

Il s'agit de leur neveu, Claudinet, et de sa mère, la sœur de Zéphyrine.

Nous pénétrerons chez Rose Fouilloux, dans le logement habité par la tireuse de cartes, 37 *bis*, rue des Trois-Couronnes.

Rose avait une trentaine d'années; au physique aussi bien qu'au moral elle ressemblait peu à sa sœur.

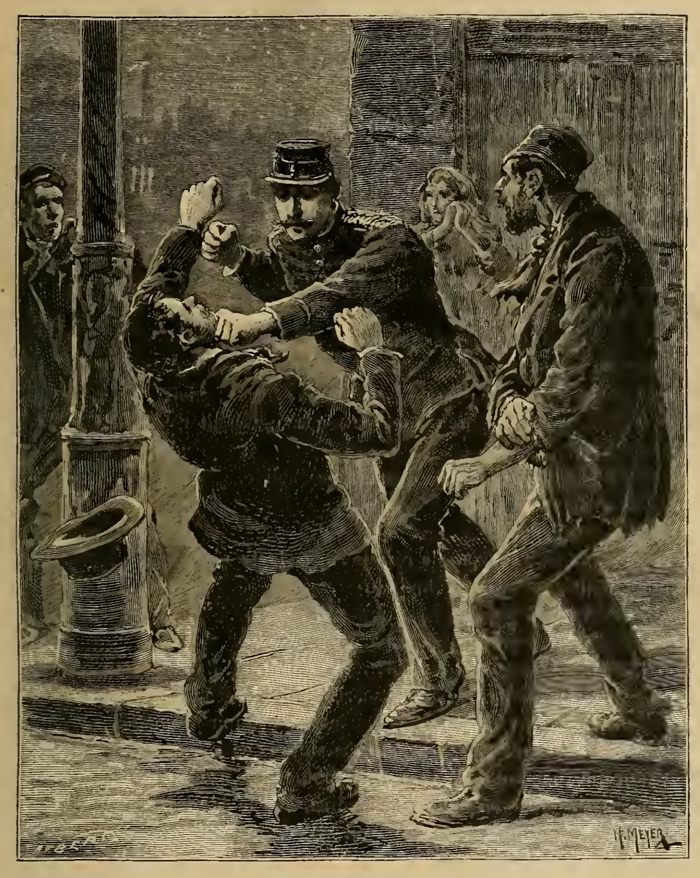
Elle était grande et paraissait forte; mais son visage était fatigué; ses yeux d'un bleu faïence ne s'animaient que devant sa table de travail; alors, son regard avait réellement quelque chose de sibyllin ; mais quand Rose Fouilloux se trouvait seule, ses paupières retombaient lourdement.

Le visage était coloré; il l'était même trop, bien que la tireuse de cartes fût très sobre, à cette époque; ceci prouvera encore que Zéphyrine ne tenait pas de son aînée.

Les couleurs de mademoiselle Fouilloux avaient cet éclat trompeur qui frappe l'œil du médecin et qui est l'indice d'une affection terrible : la tuberculose, le mal sans pitié qui fait tant de victimes et a remplacé les fléaux disparus d'un autre âge.

Rose ne savait pas qu'elle était poitrinaire; elle n'avait eu encore que de rares accidents; mais depuis quelque temps, depuis la naissance de Claudinet surtout, elle toussait beaucoup.

Elle venait de recevoir une cliente du boulevard Richard-Lenoir, une veuve cruellement éprouvée par une suite de malheurs de famille, madame Midoux, cuisinière chez un grand industriel qui avait à Paris un dépôt de fontes malléables.



En un clin d'œil il avait corrigé les trois lascars, qui avaient battu honteusement en retraite. (Page 142.)

Rose Fouilloux avait trouvé dans le jeu de madame Midoux quatre dames, ce qui annonçait qu'elle serait invitée prochainement à un mariage ; il y avait bien eu trois valets signifiant des cancans ; mais les quatre sept renversés avaient été rassurants ; les intrigues n'aboutiraient pas.

La cuisinière était très satisfaite ; elle donna deux francs à Rose Fouilloux.

La consultation était terminée ; il ne resta plus en face l'une de l'autre

ni cliente ni tireuse de cartes, mais seulement deux femmes qui s'entretenaient de leurs petites affaires.

— Comment va votre fils? demanda madame Midoux.

Rose Fouilloux eut un bon sourire et sa physionomie devint très douce. Elle répondit :

— Depuis huit jours, je le trouve beaucoup mieux.

— Ah ! cela me fait plaisir.

— Je vous remercie, madame Midoux.

— Vous comprenez, madame Fouilloux, j'en ai perdu deux.

— Je vous plains... Si mon Claudinet m'était enlevé, je crois que je me jetterais à l'eau.

Et Rose devint toute tremblante.

— Allons ! allons ! fit la cuisinière, il ne faut pas avoir de ces idées-là... Le pauvre mignon est fragile, difficile à élever ; mais il tiendra de vous, il sera robuste... Seulement, attendez qu'il ait repris le dessus.

Rose répliqua :

— Comme je vous le disais, il paraît plus solide.

— Puis-je l'embrasser ?

— Il fait son somme.

— Alors je ne veux pas le réveiller. Ne le troublez pas dans son sommeil, ce chérubin.... Marche-t-il ?

— Il commence à peine.

Et la tireuse de cartes poussa un gros soupir.

— Pensez donc ! à quatorze mois !... fit-elle... Oh ! il n'est guère avancé.

— Un peu de patience, le pauvre chéri a été très secoué.

La tireuse de cartes hocha la tête et poussa un soupir prolongé.

— Ça, c'est bien vrai... Il a eu tout de suite la coqueluche ; il a attrapé ça un jour que je le promenais sur votre boulevard... Me sentant fatiguée, je m'étais assise dans un des petits jardins, sur le bord du canal... Il y avait auprès de nous un enfant qui avait cette maladie-là... Quand je m'en suis aperçue, il était trop tard.

La cuisinière répliqua avec le geste fataliste des pauvres gens :

— Ben oui ! on ne peut pas savoir, n'est-ce pas !

— Après ça, sans compter la gourme, il a eu une toux de dents... Quand il a percé ses œillères, est arrivée une fièvre qui l'a abattu complètement.

— C'était un si bel enfant quand il est venu au monde ! dit madame Midoux.

— Ensuite, voilà qu'il a une bronchite.

— Ce n'est pas de chance tout de même.

— On en voit pourtant qui traînent les rues pieds nus, avec des guenilles, été comme hiver.... Ils se portent bien ceux-là !

Rose Fouilloux ajouta avec amertume :

— C'est à se demander s'il y a un bon Dieu.

— Allons, mame Fouilloux, réprimanda doucement la cuisinière, une femme dans votre situation ne doit pas dire des choses comme ça... C'est quelquefois les enfants les plus difficiles à élever qui se portent le mieux plus tard... Vous êtes forte. Son père est un gaillard... Il n'y a pas de raison pour qu'il ne tienne pas de vous.

Le visage de la tireuse de cartes devint plus calme; c'est si bon d'entendre quelqu'un essayer de dissiper vos angoisses maternelles !

La cuisinière regarda l'heure.

— Je me sauve, dit-elle, j'ai mon dîner à faire... J'ai douze personnes à table ce soir... Vous pensez !... Au revoir, mame Fouilloux... Vous souhaiterez le bonjour à M. Champagne.

— Merci ! je n'y manquerai pas.

Madame Midoux se retira.

Rose se dirigea vers l'alcôve où Claudinet était couché.

La mère arriva juste au moment où l'enfant ouvrait les yeux. Il tendit vers elle ses petits bras.

— Me voici, mon mignon ! fit Rose dont le visage rayonna d'une joie sans mélange.

— Ma....man, ma....man, bégaya le bébé en agitant ses menottes.

Il avait dormi assez paisiblement pendant plus d'une grande heure.

Un peu de fièvre lui restait pourtant; son front était en sueur et il avait sur les joues ces cruelles rougeurs qui trompent si cruellement les mères en leur donnant l'illusion de la santé chez leurs enfants.

La tireuse de cartes murmura avec le besoin de s'abuser, de se rassurer, sans lequel la maternité serait un supplice :

— C'est encore des feux de dents... Il y avait ce matin un sept de pique renversé dans mon jeu.

Rose Fouilloux croyait aux cartes. Beaucoup de femmes qui exercent le même métier qu'elle n'y apportent aucune conviction et se moquent de la crédulité de leurs dupes ; mais il y a des exceptions. Rose en était une.

Toute jeune, ses parents, banquistes, avaient voulu qu'elle fût somnambule; la fillette n'avait pas contrarié son papa et sa maman ; mais elle s'aperçut bientôt que la vocation lui manquait.

On ne peut pratiquer loyalement le somnambulisme, à moins d'être réellement un sujet prédestiné.

Or, on n'en rencontre que très rarement, — si on en rencontre, — qui supporteraient un examen scientifique.

Le sommeil factice, provoqué par le fluide magnétique, est le plus souvent une grossière jonglerie

Rose ne voulait pas tromper ou voler son prochain, elle renonça à l'entresort.

Elle entra à gages dans une grande baraque appartenant au plus riche des forains, celui qui dresse un véritable théâtre sur la place du Trône, à la foire aux pains d'épices.

Puis, lorsque Rose eut quelques économies, elle s'établit tireuse de cartes.

Elle s'exerça à lire dans les traités de cartomancie, elle dévora les ouvrages où il était question d'Etteila, de mademoiselle Lenormand, de Moreau, de mademoiselle Clément, de Julia Orsini, de mademoiselle Lelièvre, du fameux Edmond, etc.

C'était l'histoire de mademoiselle Lenormand qui captivait le plus Rose Fouilloux. Une femme qui comptait parmi ses clients Hoche, Lefèvre, Danton, Camille Desmoulins, Robespierre, Saint-Just, Barras, Joséphine de Beauharnais, la future épouse de Napoléon I[er], — car lui aussi consultait la pythonisse, — une femme qui avait prédit l'avenir à deux rois, Louis XVIII et Louis-Philippe, semblait à Rose l'incarnation la plus parfaite de la devineresse.

La mère de Claudinet était donc réellement convaincue lorsqu'elle expliquait l'avenir par les cartes, qu'il s'agît du grand jeu ou du petit jeu, des réussites, patiences ou tarots.

De même que sa plus illustre devancière, Rose, au milieu de prédictions trop énigmatiques, trop banales ou trop incohérentes, était tombée juste plusieurs fois.

Elle avait un jour prédit un héritage d'une vingtaine de mille francs à la crémière de la rue de l'Orillon.

Elle avait annoncé à la bouchère de la rue Fontaine-au-Roi que son mari la trompait avec la passementière du coin de la rue de la Folie-Méricourt.

Enfin, elle avait affirmé très exactement à l'épicière de la rue d'Angoulême qu'elle épouserait le distillateur de l'avenue Parmentier.

Toutes ces prévisions s'étaient réalisées à la lettre; aussi Rose Fouilloux avait-elle bénéficié d'une réclame qui ne paraissait pas mensongère et, en tous cas, n'était pas coûteuse.

Elle avait été forcée de s'installer plus grandement. Nos lecteurs se souviennent que la tireuse de cartes avait signalé ses agrandissements dans la lettre adressée par elle, poste restante à Brest, à sa sœur Zéphyrine.

Entre parenthèses ajoutons que Rose n'était pas très fière de sa cadette.

Elle connaissait l'esprit obtus de la somnambule et savait son funeste penchant à l'ivrognerie. Rose déplorait que sa sœur lui ressemblât si peu, et, par respect humain, elle en parlait le moins souvent possible.

Cependant, la mère de Claudinet avait trop le sentiment de la famille

pour abandonner Zéphyrine. Elle lui rendait quelques services, dans la mesure de ses moyens, en l'engageant toutefois à travailler et à se faire une position sérieuse et durable.

Claude Fouilloux, que par un gracieux diminutif la cartomancienne appelait Claudinet, était un joli petit blondin dont les cheveux avaient des tendances à boucler. Ses yeux étaient plus bleus et plus limpides que ceux de sa mère.

Rose prit son fils, étancha les gouttelettes de sueur qui perlaient aux tempes de l'enfant, et lui fit sa toilette.

Claudinet restait bien sage ; il avait même de petits éclats de rire quand sa maman le chatouillait un peu.

Tout en débarbouillant ou en peignant le bébé, Rose lui tenait un discours que celui-ci semblait comprendre, car il paraissait intelligent, malgré sa croissance laborieuse :

— Il faut être beau, disait la tireuse de cartes, pour embrasser papa quand il va venir... Plus tard, il achètera des gâteaux à son chéri... Bébé aime bien son papa?... Il aime bien sa maman ?...Allons, faites une risette... Embrassez-moi... Encore... Embrassez-moi à pincettes... C'est bien!... On est content de vous, petit démon... Restez un peu tranquille pendant qu'on vous passe votre belle robe.

Claudinet continuait à faire preuve d'une sagesse exemplaire.

La maman lui donna un gros baiser sur chaque joue.

* * *

Derrière le groupe une voix retentit :

— On ne s'embrasse pas les uns sans les autres.

Un homme entra, un sapeur-pompier.

Rose eut un soubresaut. Elle se retourna :

— Que tu es bête, François, de nous faire une peur pareille.

— Toi ! t'es effarée, riposta le nouvel arrivant, c'est possible, mais Claudinet ne l'est pas... Tiens! rien que de me voir, il rigole... Sacré gosse, va !

Le pompier embrassa son fils en lui prenant la tête très délicatement ; l'enfant lui entoura le cou, faisant tomber le képi de petite tenue que portait crânement sur l'oreille l'auteur de ses jours ; et pendant plus d'une minute, la chambre fut emplie d'une bonne grosse gaîté.

Claudinet tirait les moustaches de son papa qui ne se lassait pas de baiser ses petites joues satinées.

— Tu vas m'en laisser, dit Rose avec un accent de jalousie maternelle.

— Avec ça que tu pensais à m'en laisser, toi!... Il a une fière mine, le petiot; ce coup-ci, c'est pour de bon! Il va pousser à vue d'œil.

François Champagne était un grand garçon de vingt-quatre ans, une de ces bonnes natures dont on lit tout de suite la franchise sur la physionomie ouverte et souriante. C'était un Bourguignon, de Chalon-sur-Saône, ou plutôt de Saint-Jean-des-Vignes, localité aux portes de cette dernière ville ; son visage arborait les couleurs bon teint d'un fils de vignerons.

Il n'était pas beau comme un Adonis, mais il le savait et prétendait avec raison qu'il vaut mieux être brave homme que joli.

La figure était intelligente ; les yeux n'étaient pas dépourvus de malice; ce qui manquait à François Champagne, c'était l'instruction.

On n'avait pas eu le temps de l'envoyer beaucoup à l'école, là-bas.

Un pays ne s'appellerait pas Saint-Jean-des-Vignes s'il ne possédait pas de nombreuses treilles ; François avait travaillé comme vigneron dès qu'il avait été assez haut pour atteindre les ceps.

Après avoir passé quelque temps dans la ligne, il était entré dans le corps des pompiers.

Un soir qu'il était en permission et qu'il flânait dans la rue Claude-Vellefaux, près du canal Saint-Martin, il avait vu une femme se débattre contre trois mauvais drôles qui l'insultaient.

Le sang généreux de François n'avait fait qu'un tour; il était tombé sur le brelan de voyous, et comme il possédait admirablement la boxe, sans compter le chausson marin, qui n'avait plus de secrets pour lui, — un sapeur-pompier est toujours fort en gymnastique, — en un clin d'œil il avait corrigé les trois lascars, qui avaient battu honteusement en retraite, trouvant suffisant le compte individuel qu'ils avaient reçu.

La femme que François Champagne avait ainsi protégée était Rose Fouilloux.

François offrit son bras et reconduisit la tireuse de cartes chez elle.

Il trouva que c'était une très belle femme et il en rêva pendant plusieurs nuits.

En vertu de la loi des contrastes, la jovialité de Champagne plut tout de suite à Rose, dont le caractère n'était pas souvent expansif.

Lui, le malin, vit tout de suite de quoi il retournait et manœuvra en conséquence.

Des relations d'amitié ne tardèrent pas à s'établir entre eux. Au bout de deux mois, Rose Fouilloux était la maîtresse de François Champagne.

Claudinet fut le fruit de cet amour.

— J'ai faim ! s'écria François.

Il possédait un robuste appétit. Son coup de fourchette faisait plaisir à la tireuse de cartes.

— Nous allons dîner, répondit Rose... As-tu la permission de dix heures ?

— Bien sûr, répliqua le troupier en se dandinant un peu et en balançant les bras ; je t'avais dit que je l'aurais... Les chefs ne me refusent jamais rien, quand le service ne doit pas en souffrir.

— Parce que tu es un bon sujet, dit la mère de Claudinet avec orgueil.

— Dame ! on fait ce qu'on peut.

Il reprit avec son large sourire :

— Tu me flattes !... T'as donc envie de m'emprunter quelque chose ?

Ce fut elle qui se mit à rire.

— Pa... pa !... pa... pa ! répétait Claudinet avec effort.

Et ses menottes cherchaient encore à atteindre le képi pour le plaisir de le flanquer par terre.

François gonfla ses joues, cherchant à avoir l'air un peu croquemitaine :

— Veux-tu laisser mon loupion tranquille, satané moutard !... Tu ignores donc qu'il ne faut pas détériorer les frusques du gouvernement?... Tu veux que ton infortuné père couche au bloc ?

Il prit l'enfant sur ses genoux et le fit sauter en chantant très fort une gaudriole qu'il avait entendue la veille au café-concert où il était de service.

Rose Fouilloux laissa François et Claudinet prendre leurs ébats et alla tremper la soupe qu'elle avait mise au feu, pendant que madame Midoux était là.

Le couvert était déjà installé dans la minuscule salle à manger, meublée de noyer ciré.

— Ça y est ! cria Rose.

— A la soupe ! répondit François Champagne, comme s'il était à sa caserne et entendait la bienheureuse sonnerie du clairon de semaine.

Et il campa son fils à califourchon sur ses robustes épaules pour passer dans la salle à manger.

Bébé avait une chaise haute, dont la tablette mobile s'assujettissait avec une cheville.

Il ne devait pas partager la julienne de ses parents ; M. Claudinet avait sa panade à part où sa maman n'avait oublié ni le lait ni le beurre.

L'enfant n'était sevré que depuis un mois ; il digérait assez bien les choses légères, ce qui achevait encore de rassurer sa maman.

— Il a un bon estomac, disait-elle, c'est le principal.

Son papa, lui, déclarait que son fils deviendrait un vrai luron ; le contraire semblait impossible au Bourguignon solide, qui n'avait jamais été malade, et ne paraissait pas du tout avoir envie de l'être.

— François ! s'écria Rose Fouilloux, après avoir mangé la soupe, j'ai à t'entretenir de choses très sérieuses.

Le pompier la regarda un peu ébahi ; ces paroles le surprenaient, et il se demanda si c'était à lui qu'elles s'adressaient.

Il cligna les yeux et tourna plusieurs fois la tête à droite et à gauche ; mais Rose attendait sa réponse.

— Bon ! répondit-il, ça va... Seulement, laisse-moi reprendre un peu de bouillon.

XVI

FRANÇOIS CHAMPAGNE

La tireuse de cartes laissa le père de Claudinet se rassasier comme il en avait manifesté l'intention.

Puis, en digne fils de vignerons, il s'abreuva largement.

— Quel heureux caractère tu as, reprit Rose Fouilloux.

— Ça, répliqua François, on me l'a toujours dit... Et pourquoi donc que je me ferais du mauvais sang !... Voyons, qu'est-ce qui me manque ?... Je fais mon service, je ne vais jamais à la boîte à réflexions... J'ai une femme qui m'aime et un petit gosse que j'adore... Alors, quoi ? Qu'est-ce que je peux demander de plus ?

En effet, la béatitude la plus complète se lisait sur sa large face épanouie.

— Ainsi, tu crois que nous pouvons rester comme nous sommes? ajouta la tireuse de cartes.

François, qui portait son verre à sa bouche, resta le bras plié.

C'est que Rose Fouilloux venait de prononcer ces mots d'une voix presque solennelle.

— Je ne sais pas, moi, fit le troupier... De quel air me dis-tu cela ?

Il était très intrigué, tout en continuant à manger.

La tireuse de cartes poursuivit :

— Il faut pourtant bien que Claudinet ait un père.

— Pa... pa! pa... pa ! gazouillait le bébé en frappant sur la tablette de sa chaise avec sa cuillère.

François riposta :

— Tu la fais bien, la blague, ma petite Rose... Il me semble pourtant que le père de Claudinet ne compte pas au train des équipages... Il est immatriculé — 1228 — aux sapeurs-pompiers de Paris... Il s'appelle François Champagne, né à Saint-Jean-des-Vignes...

— Tu ne comprends pas, continua Rose.

— Ma foi !...

— Sur les registres de l'état civil, Claudinet ne porte que le nom de sa mère.



Moi, je dis que notre bonheur n'est pas parfait, et je veux que notre Claudinet cesse d'être un bâtard. (Page 146.)

François se gratta l'oreille.

— Ça, c'est vrai, dit-il... C'est rudement ennuyeux tout de même; mais n'est-ce pas toi qui l'as voulu ?

— Oui, répondit la tireuse de cartes... Je ne savais pas alors comment tu comprendrais tes nouveaux devoirs.

— Ah! ça, ce n'est pas bien, Rose.

— Il y en a tant, ajouta-t-elle, qui ne veulent plus entendre parler de leur maîtresse, quand elle a un enfant.

— C'est des propre-à-rien, déclara François, s'animant subitement, des

gueux, des misérables !... Je trouve, moi, au contraire, qu'on doit bien plus aimer sa connaissance quand elle vous donne la joie d'être papa.

— Parce que tu es un brave garçon !

— Alors, pourquoi as-tu eu de la méfiance ?

— J'ai eu tort, pardonne-moi, mon ami.

Il l'embrassa avec la plus vive effusion, et par la même occasion donna un baiser à Claudinet, qui essayait, tout en jouant, de grignoter un biscuit à la cuillère.

François Champagne retrouva toute sa jovialité.

— Je recommence à croire, dit-il avec son geste amusant, que tu veux m'emprunter quelque chose.

— Eh bien ! oui... C'est vrai !

— ?... Je n'ai pas le sou.

— Tu as autre chose.

— Quoi donc ?

Elle le regarda dans les yeux, eut une légère hésitation et prononça :

— Ton nom.

Le bon François fut tout ébahi ; il eut un roulement d'yeux réjouissant ; sa bouche resta béante.

— Réponds, dit Rose avec une certaine nervosité. Veux-tu nous marier ?...

— C'est sérieux ?

— On ne plaisante pas avec ces choses-là.

La surprise du sapeur-pompier ne se dissipait pas.

Il était loin de s'attendre à une telle proposition.

— A moins, reprit la maman, se contraignant pour garder le sourire sur les lèvres, que tu ne m'aimes plus.

François se récria vivement.

— Peux-tu penser cela ? Je te le répète, je me trouvais heureux comme ça.

— Moi, je dis que notre bonheur n'est pas parfait, et je veux que notre Claudinet cesse d'être un bâtard.

— Mais, reprit François, qui devint grave, ce qui lui arrivait rarement, moi aussi je ne demande qu'à faire mon devoir.

— C'est tout ce que j'exige de toi.

— Cependant, tu es établie, tu es dans le commerce ; moi je ne suis qu'un pauvre pompier... J'ai ma solde et mes services de théâtre... Ça ne fait pas gras... Pourquoi ne m'as-tu pas prévenu depuis longtemps ?... J'aurais fait des économies.

Il sembla s'accuser de son imprévoyance. Elle reprit :

— J'en ai fait.

— Pour toi.

— Pour moi, pour Claudinet, pour toi.

Elle ajouta avec l'orgueil bien permis d'une femme qui a amassé sou à sou, dans un métier assez aléatoire, une véritable petite fortune :

— J'ai quinze mille francs.

François Champagne bondit de stupéfaction.

— Quinze mille francs !... quinze mille francs ! répétait-il, abasourdi.

— Je vais te montrer mon titre de rente, ajouta Rose.

Et en effet, elle alla chercher, dans sa paillasse, le papier prouvant que Rose Fouilloux, la tireuse de cartes de la rue des Trois-Couronnes, était créancière de l'État.

François écarquilla les yeux. Il touchait le titre avec respect. Il examinait les vignettes.

— Mais, bon Dieu ! s'écria-t-il, comment as-tu fait pour mettre tout ça de côté?... Vraiment, c'est le grand jeu, le petit jeu, le marc de café qui ont produit cet argent ?

— Mais oui, répondit Rose. Il y a près de dix ans que je suis établie... Tous les jours j'ai tiré quatre francs de ma recette et je les ai mis dans une boîte... Quand il y avait cent francs, j'achetais de la rente, et je replaçais les intérêts...

François la regarda avec une naïve admiration.

— Faut rien que tu connaisses ton affaire !

Rose poursuivit :

— Tout récemment, j'ai dû vendre quelques titres pour ma nouvelle installation, mais je n'ai fait en somme qu'un nouveau placement.

— Eh bien, tu sais, Rose ! je n'en reviens pas... Il faut qu'il y ait rudement de bonnes têtes sur la terre pour qu'on fasse fortune dans ta partie.

Rose riposta d'un ton pincé, contrastant avec la tendresse qu'elle n'avait cessé de montrer depuis le commencement du repas :

— Les cartes sont sincères.

...Et ne mentiront pas.

fredonna François, qui avait entendu nombre de fois *Carmen* à l'Opéra-Comique.

La pythonisse s'anima :

— Je ne prédis que la vérité.

— Ne te fâche pas, ma petite Rose ! fit le pompier très conciliant.

— Je t'affirme que les cartes révèlent le destin.

— Après tout, moi, ça m'est égal... Chaque fois que tu les as consultées pour savoir si je t'étais fidèle, elles ont répondu à ta satisfaction... Je ne peux pas en vouloir au roi de cœur ou à la dame de trèfle.

Et François se versa un verre de vin, bien décidé à ne plus contrarier Rose.

Mais la cartomancienne paraissait froissée, il le vit bien ; il savait aussi qu'elle n'était pas boudeuse et se rassura.

Il reprit :

— Tout ça n'empêche pas que je tombe des nues... Heureusement que je pratique l'assouplissement, sans ça la chute serait un peu rude!... Pourquoi t'es-tu montrée si cachottière?... Je me disais bien que tu devais avoir un bas de laine; mais je n'aurais jamais cru que tu étais rentière... Qu'est-ce que tu craignais donc pour ne pas me mettre au courant de tout ça?

François ajouta, pâlissant un peu :

— J'espère bien que tu n'as pas cru...

Elle ne le laissa pas achever et répondit :

— J'ai voulu te connaître à fond.

— Vrai! ça ne doit pas être bien difficile.

— Que veux-tu, j'en ai déjà tant vu dans la vie, on m'a raconté tant d'histoires vraies, que je me suis toujours promis de bien réfléchir avant de me marier.

— Non, mais là, le cœur sur la main, Rose, tu veux que je sois ton mari ?

— Refuserais-tu ?

— Qu'est-ce que je ferai quand tu t'appelleras madame Champagne? Tu supposes bien que je ne m'amuserai pas à gobelotter en faisant sauter tes écus... J'ai fini mon congé cette année... Je rengagerai... Avec des protections, j'arriverai peut-être à me faire nommer caporal... Ça te va-t-il? Plus tard, on ne sait pas, nous sommes capables de devenir cantiniers.

Il s'adressa à son fils.

— Est-ce que tu veux être enfant de troupe, toi ?

Claudinet ne répondit pas ; ses yeux commençaient à papilloter.

Rose répondit :

— Bien sûr que nous attendrons ta libération ; mais je ne veux pas que tu rengages.

— Tout ça, c'est très joli, et je te remercie, ma petite Rosette. Il y en a plus de quatre à la caserne qui voudraient être à ma place, pour toutes les raisons du monde... Seulement, ton serviteur, François Champagne, né natif de Saint-Jean-des-Vignes, n'acceptera jamais que sa femme travaille pour lui.

— Que tu es bête, François!... Alors, tu t'imagines que, en dehors du métier de pompier, tu ne pourras pas en exercer un autre?

— Bien sûr que si... Quand on n'a pas un poil dans la main, on trouve toujours du turbin... Ça n'empêchera pas que moi, sans le sou, j'épouserai une femme qui aura des rentes... Que veux-tu, ça me défrise un peu.

Elle répliqua :

— Cet argent n'est ni à moi, ni à toi, il est au petit... Notre devoir, une fois mariés, sera d'augmenter la fortune que nous lui laisserons.

— Sans compter, fit observer François, convaincu par cette réponse, que si on lui donnait un petit frère ou une petite sœur, Claudinet verrait ses pièces de cent sous coupées en deux.

La tireuse de cartes secoua la tête.

— Nous n'aurons plus d'enfant... L'oracle me l'a affirmé.

Elle ajouta en soupirant, pendant que ses yeux s'emplissaient de larmes :

— Il vaut mieux n'en avoir qu'un et que le bon Dieu nous le conserve.

— Tu as raison! s'écria Champagne, que l'émotion de la mère gagna subitement. Notre petit Claudinet nous a donné assez de tintouin pour que nous ne demandions pas un autre héritier... Seulement, voilà, Rose... On ne sait pas toujours...

— Tu ne vois donc pas que je suis vieille déjà? reprit mélancoliquement la tireuse de cartes.

François protesta.

— Ça! c'est pas vrai!... Tu es fraîche comme la fleur dont tu portes le nom.

— Je suis ton aînée.

— Dans une cinquantaine d'années, ça ne se devinera pas... Moi, j'aime mieux une femme qui ait plus d'expérience que moi... Chacun son caractère!

François n'était pas un garçon à rester longtemps ému. Il prodigua à « sa bourgeoise » les compliments les plus galants, dans la note un peu sans gêne qui caractérisait sa franchise et sa robuste bonté.

Rose venait de lui dévoiler des horizons inconnus. Le pompier se disait qu'on était crânement à son affaire tout de même, là, dans cette petite salle à manger, bien propre, bien éclairée, entre la maman et le fiston. Alors, s'il le voulait, François, ce serait comme ça tous les jours?

Était-elle assez sondeuse, cette Rose! pour avoir aligné tous ces projets sans rien dire. Il n'avait jamais osé penser sérieusement à cela. Il ne s'en croyait pas le droit, dans sa timidité de pauvre diable honnête devenu l'amant d'une personne à son aise.

Souvent, parbleu, malgré l'insouciance apparente que lui reprochait la tireuse de cartes, il avait fait des réflexions touchant Rose et Claude.

Il ne concluait pas. C'était trop fort pour lui, il devenait pensif pendant quelques minutes ; mais tout cela s'agitait vaguement dans sa cervelle et s'en allait comme c'était venu, le sapeur-pompier étant incapable d'engendrer la mélancolie.

Il invitait un compagnon à prendre un verre et ses préoccupations disparaissaient...

Sa connaissance, désormais il dirait sa femme, pouvait se vanter de l'avoir bouleversé de fond en comble tout à l'heure.

Pour accompagner ses réflexions il se mit à chanter très fort une

complainte maritime, que le bon Méry, un compatriote de Mistral, a perpétrée un jour de lyrisme, et que François Champagne avait entendue tout petit.

Cela s'appelle *Jean Noël, matelot de Nantes*. La musique en est très sentimentale.

Il y a une affinité certaine entre les pompiers et les marins, bien que l'élément dans lequel ils évoluent soit radicalement opposé.

Les uns luttent contre l'eau, les autres contre le feu ; on nous permettra de ne pas rééditer les réflexions banales que cette antithèse impose aux bons badauds, quand ils tiennent à converser quand même. Cependant on peut expliquer la similitude de goûts des marins et des pompiers par leur bravoure commune, dans l'ordre moral, et par l'agilité qu'ils doivent à la gymnastique, dans l'ordre physique.

François Champagne chantait à tue-tête :

J'étais sujet, je suis mona.....aaarque
Entre ma femme et mon enfant.

Rose le regarda avec la plus profonde reconnaissance. Elle l'aimait décidément beaucoup son François. Elle le bougonnait de temps en temps, mais c'était pour son bien, et il ne l'ignorait pas. C'était un si brave garçon et elle avait rêvé de faire son bonheur.

François Champagne finissait par accepter l'idée du mariage; mais il posa ses conditions.

Rose lui expliqua comment il n'avait pas à rougir de cette union. Elle était charmée de la délicatesse de son ami, exprimée si franchement.

En femme qui ne dédaigne pas faire preuve de ses hautes relations, elle s'écria :

— Je connais le conseiller municipal du quartier. La veille des dernières élections, il est venu me demander s'il serait renommé... Je lui ai prédit un ballottage et il a eu lieu ; puis je lui ai annoncé qu'il aurait la majorité huit jours plus tard ; c'est encore arrivé...

François eut son rire le plus exubérant ; il répliqua :

— Du moment que tu t'y connais en politique, tu dois savoir tout le reste.

Elle poursuivit :

— Il est très influent au conseil.

François fit entendre un petit sifflement familier pour marquer sa haute considération.

— Au conseil de guerre ? demanda le pompier.

— Mais non, au conseil municipal.

— Ah bon !

— Je lui demanderai de te faire nommer à l'Hôtel de Ville.

Notre ami Champagne fut ébloui. Il avait le respect de la hiérarchie, le brave Bourguignon ; il l'avait même exagéré.

L'Hôtel de Ville, cela lui représentait quelque chose de puissant, d'énorme, de formidable.

Puis, le sentiment de son humilité revint ; il balbutia :

— C'est que je ne suis peut-être pas assez capable.

— Mais si, mais si, affirma la tireuse de cartes, qui ne voulait pas que son amant se rabaissât... Il y a des employés municipaux qui ne te valent pas... On n'a pas besoin d'être bachelier pour faire un garçon de bureau ou un huissier.

François s'inclina; décidément Rose lui était très supérieure ; puisqu'elle rêvait de telles grandeurs pour lui, il n'avait qu'à suivre la consigne que lui donnerait sa fiancée.

Encore une fois, il n'avait qu'à s'en rapporter à elle.

Du moment où les quinze mille francs appartenaient à Claudinet, la conscience du sapeur-pompier était tranquille. On ne lui reprocherait pas d'avoir épousé sa maîtresse dans un but intéressé. Il respira plus librement.

Cependant, il eut un dernier scrupule, qu'il traduisit ainsi :

— Mais, dis donc, Rose, tu as une sœur.

Les sourcils de la tireuse de cartes se contractèrent. Elle répliqua avec vivacité :

— Ma sœur n'a rien à voir dans mes affaires... Quand elle m'écrit, ce n'est que pour me demander de l'argent... Elle est assez grande pour en gagner.

— Après tout, je ne la connais pas, dit François avec un geste soulignant sa réponse.

La tireuse de cartes rayonnait. Elle dit à Claudinet :

— Monsieur Claude Champagne, embrassez votre papa.

Mais l'enfant avait envie de dormir ; sa petite tête se penchait sur sa poitrine.

— Le marchand de sable a passé, fit le papa... Allons, bonne nuit, gamin.

Il embrassa une dernière fois son fils, que Rose alla coucher, tandis que, resté seul, François reprenait en sourdine sa chanson de matelot :

Nous chanterons le soir ensemble
Pour l'endormir dans son berceau.

XVII

LES CARTES

En se promenant de long en large le sapeur-pompier arriva près de l'alcôve où était installé le petit lit de Claudinet.

Tout le logement était très propre ; Rose Fouilloux avait une femme de ménage qui venait le matin, balayait partout et nettoyait le local ; mais il était bas de plafond.

L'air, ce fluide vital, n'entrait que parcimonieusement dans ce logis exigu.

La tireuse de cartes s'était installée dans un quartier de travailleurs; les pièces y sont généralement étroites.

Il aurait fallu à Rose et à son fils la campagne, ou tout au moins les environs de Paris.

Peut-être était-il temps encore! La nature remplacera toujours avantageusement les médecins et les pharmaciens : mais Rose Fouilloux, comme toutes les créatures minées sourdement par l'horrible mal dont elle souffrait, ne se rendait pas un compte exact de sa réelle situation.

François s'avança sur la pointe du pied.

A ce moment la mère et l'enfant se mirent à tousser ensemble.

— Quoi donc! fit Champagne, on a avalé de travers.

— Ce n'est rien, répondit Rose, au milieu d'une quinte, c'est de l'irritation.

Elle ne pensait pas à elle, mais ses regards s'étaient fixés anxieusement sur son fils.

Claudinet, qui tombait de sommeil, s'endormait malgré la petite toux sèche qui menaçait ses frêles poumons, et qui d'ailleurs cessa au bout de quelques instants.

— En voilà pour jusqu'à demain matin, dit François, redevenant épanoui.

— Je l'espère, répliqua la maman... Nous avons eu assez de nuits agitées pour que nous trouvions enfin le repos, Claudinet et moi.

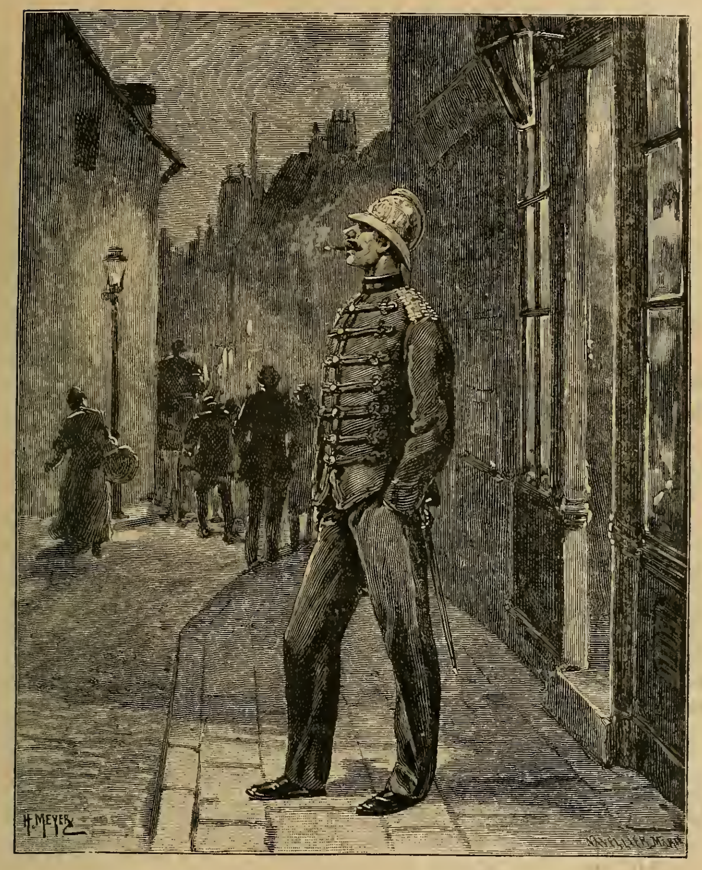
— Oui, ce sera bien votre tour, fit le pompier.

Elle le contempla avec une inquiète sollicitude.

— Toi, continua Rose, tu vas dormir aussi bien tranquillement dans ton lit, à la caserne.

— A moins d'une corvée, objecta Champagne.

La tireuse de cartes, à ces mots, se sentit oppressée, et ses yeux s'attristèrent de nouveau.



Il acheta un cigare d'un sou et le fuma avec autant de délices que s'il se fût agi d'un pur havane. (Page 158.)

Elle savait que dans l'héroïque métier de son amant les alertes étaient continuelles, aussi bien le jour que la nuit.

A chaque instant, tous ces braves garçons étaient exposés à marcher et à risquer leur vie. Ils ne paraissaient pas du tout s'en douter.

Au retour du sinistre que l'on était allé combattre, il manquait plus d'un pompier à l'appel.

Rose tremblait toujours en pensant à la témérité de François ; il n'avait peur de rien.

Inconscient au milieu du plus affreux danger, il gardait son sou-

rire de fils de la Bourgogne, qui croit toujours faire un peu la fête.

Rose savait tout cela, parce qu'elle avait prié quelquefois François de lui amener un camarade à dîner.

Adroitement, la tireuse de cartes questionnait le collègue de son amant.

Ce n'était pas toujours le même compagnon qui profitait de l'aubaine.

De cette façon, Rose suivait discrètement son système d'investigations pour arriver à bien connaître celui qu'elle aimait.

Elle recevait admirablement le pompier invité et François se montrait enchanté ; seulement, le lendemain, il voulait toujours payer à Rose sa petite dépense extraordinaire.

La tireuse de cartes rabrouait son amant de la plus belle façon et le forçait à garder son maigre pécule.

Elle avait appris ainsi que Champagne avait beaucoup de conduite, tout en ne refusant pas, à l'occasion, de partager les plaisirs des copains.

Le camarade, après avoir fourni des renseignements sur l'existence de François, ne pouvait s'empêcher de raconter ce qui se passait au feu; c'était alors que la mère de Claudinet ne pouvait chasser ses alarmes.

Elle se rasséréna un peu en disant :

— Heureusement que tu vas bientôt avoir ton congé, je ne tremblerai plus.

Le sapeur haussa les épaules, plaisantant contre les femmes qui se tourmentent toujours; puis il tira sa montre d'argent accrochée à une chaîne du même métal, que le soldat très soigneux fourbissait en même temps qu'il brossait ses effets d'ordonnance ou qu'il astiquait son fourniment.

— Huit heures et demie, dit-il, nous avons encore du temps... Y a du bon !

— Si tu veux, reprit Rose, je vais te tirer les cartes.

— Si ça t'amuse, vas-y. Tu jubiles tellement quand tu fais ton petit truc, que je ne voudrais pas t'en priver.

— Quand les cartes sont bonnes !

— Ah ! mon Dieu ! à force de les connaître, va, on doit pouvoir leur faire dire tout ce que l'on veut.

Ce scepticisme ne souleva aucune nouvelle protestation chez Rose qui se leva pour prendre ses jeux.

— Dis donc ! proposa le sapeur-pompier, il me semble que, pour nos fiançailles, nous pourrions nous offrir quelque chose.

Il continua :

— Je vais aller chercher une bonne bouteille de vin cacheté et un gâteau.

La tireuse de cartes avait du vin dans sa cave, mais elle ne voulut pas priver son fiancé du plaisir de la régaler.

— Dans trois minutes, je serai revenu, dit le pompier, qui s'élança vers la porte.

Rose était seule.

Elle éprouva soudain une grande sensation de tristesse.

Tout à l'heure, elle se trouvait entre François et Claudinet, ses deux amours.

Son enfant dormait; son futur mari allait revenir dans le court délai fixé militairement ; mais Rose Fouilloux ne pouvait s'empêcher de songer, malgré la brièveté de cette absence, que la solitude était une affreuse chose.

Elle n'eut pas le temps de s'attrister; François Champagne reparut.

Sur le reste de son prêt, il avait acheté une bouteille de bourgogne, et une petite tarte aux abricots.

Il s'écria avec son allégresse de bon vivant :

— Voilà comme nous sommes, nous autres sapeurs-pompiers de la bonne ville de Paris!... Toujours d'attaque!... La consigne nous défend de nous faire du mauvais sang!

— Ne crie pas si fort, dit la tireuse de cartes, tu vas réveiller Claudinet.

— Pardon! faites excuse, la bourgeoise, reprit François avec une contrition plaisante... C'est malheureux que le petit ne puisse pas encore boire et manger comme père et mère... Il aurait eu sa part du gâteau.

Champagne continua en roulant ses bons gros yeux :

— Dis donc, Rose, ça sera drôle tout de même que le gosse assiste au mariage de son papa et de sa maman... Plus tard, quand on parlera de la noce, il pourra affirmer qu'il y était... Ça fera loucher pas mal de gens... Ce que ça nous sera égal!

— Pour sûr! appuya Rose, qui se moquait déjà du qu'en dira-t-on, puisque tout était décidé.

François avait débouché la bouteille et coupé deux tranches de la tarte.

Il leva son verre :

— A ta santé, ma petite femme.

— A la tienne, François, et à celle de Claudinet.

Elle trempa ses lèvres dans le verre; Champagne, lui, vida le sien et eut un clappement de langue.

— Pas trop mauvais, hein?... Je l'ai eu chez mon pays; tu sais, en face du marchand de tabac?

Rose Fouilloux avait déjà étalé ses cartes.

— Alors il ne s'agit plus de blaguer, fit Champagne, affectant un air très sérieux.

Rose ne répondit rien. Elle était devenue grave.

Son regard prenait une fixité singulière, comme si elle allait procéder à une incantation; un léger tremblement nerveux l'agitait.

On eût dit qu'elle subissait véritablement une influence occulte.

François lui, malgré ses efforts, laissait errer sur ses lèvres un sourire de doute.

Rose battit le jeu et fit couper son amant de la main gauche. Elle examina les cartes. Brusquement ses sourcils se contractèrent.

— Quoi ? interrogea François, ça ne va pas ?

L'as de trèfle était renversé, ce qui signifiait que des projets étaient contrariés.

Le roi de carreau, lui aussi, avait la tête en bas, présage d'un danger imminent.

Enfin le neuf de pique annonçait la mort!

Rose très pâle ne put retenir un cri d'angoisse.

François, qui l'observait, un peu goguenard, vit ce trouble extraordinaire.

Il eut un mouvement d'impatience et brouilla le jeu.

— Tout ça, c'est des bêtises! s'écria-t-il; je ne veux pas que tu te mettes dans tous tes états.

Mais, malgré lui, il ajouta :

— Qu'est-ce que tu as donc vu, pour être bouleversée ainsi ?

La devineresse reprit son empire sur elle-même.

— Je n'aurais pas dû consulter les cartes, répliqua-t-elle.

— Ah! comme j'avais raison...

— Je me suis trompée peut-être... Je n'avais guère la tête à ce que je faisais.

Elle se passa la main devant les yeux, comme pour éloigner une vision funèbre.

Elle voulait se persuader qu'elle avait commis une erreur.

— Heureusement, repartit François, que je ne suis pas un client sérieux; sans cela je n'en aurais pas pour mon argent... Veux-tu me faire plaisir, Rose?

— Oui, je le devine.

— Ne me tire plus jamais les cartes.

— Ce sera la dernière fois, je te le jure!

Le pompier se frotta les mains.

— A la bonne heure!.. Tu comprends bien que, pour moi, ça n'y fait ni chaud ni froid; mais, décidément, cela t'impressionne trop... Je te le répète, on y voit tout ce que l'on veut voir dans ces manigances-là... C'est pire qu'une lanterne magique... J'ai coupé le jeu parce que tu me l'as demandé, mais au fond je n'y coupe pas.

Rose, tout en cherchant à se rasséréner, eut un dernier regard si inquiet,

que François Champagne, malgré sa bonne humeur, posa de nouveau la question de tout à l'heure :

— Mais qu'est-ce que tu as donc vu?

— Rien... N'en parlons plus.

Ils trinquèrent encore une fois.

— Plus que cinq minutes, s'écria François en consultant sa montre.

Hâtivement, ils s'entretinrent de leur mariage. Rose n'avait pas de parents, sauf Zéphyrine, qui était en Bretagne ; elle désirait que la cérémonie fût très simple ; mais ce n'était pas l'avis de François. Il comptait sur la présence de son père et de sa mère ; en outre, son oncle de Saint-Martin se déciderait peut-être aussi à faire le voyage. Enfin, il n'était pas impossible qu'un de ses cousins de Givry les imitât.

Le bon Champagne aurait passé en revue tous les membres de sa famille, s'il n'avait craint de rentrer en retard à la caserne.

La gaîté communicative du brave garçon finit par dérider sa fiancée.

— Tu arrangeras cela comme tu l'entendras, dit-elle.

Elle prit la lampe et accompagna François, qui voulait embrasser son fils avant de partir.

Claudinet continuait à dormir tranquillement.

Sa respiration était un peu courte, un peu embarrassée; une personne étrangère l'eût tout de suite remarqué ; mais Rose et François, qui étaient habitués à ce souffle, beaucoup moins rauque que le mois précédent, n'en furent pas autrement frappés.

François se pencha très adroitement et déposa un baiser sur la joue moite de Claudinet; puis il embrassa deux fois la maman, promit qu'il viendrait le lendemain soir, et partit au pas accéléré.

Rose desservit la table machinalement. La tireuse de cartes s'imposait les plus violents efforts pour oublier qu'elle avait consulté l'oracle et l'effroi que lui avait inspiré sa réponse.

Tout en croyant aux prédictions de la cartomancie, Rose n'était pas assez fanatique pour ne pas s'avouer que, de temps en temps, tout ce qu'elle annonçait ne se réalisait pas; dans ce cas-là, elle s'accusait d'avoir montré de la distraction : elle n'avait pas fait couper de la main gauche, une carte était tombée, une autre était restée dans le tiroir, bref, le destin ne pouvait parler.

Cela se produisait rarement, mais enfin, elle reconnaissait qu'elle n'était pas infaillible.

Pourtant elle avait beau se répéter tout cela pour retrouver sa quiétude; elle n'y parvenait pas.

Elle eut un battement de paupières et se sentit accablée.

Elle se déshabilla, embrassa Claudinet et se coucha.

Le lit de la maman était tout près du berceau de l'enfant.

Pendant que Rose Fouilloux se mettait au lit, François Champagne arpentait allègrement la distance qui sépare la rue des Trois-Couronnes de la rue Château-Landon, où le pompier était caserné.

François était encore plus joyeux qu'à l'ordinaire.

Pour que son allégresse dépassât toute mesure, il acheta un cigare d'un sou et le fuma avec autant de délices que s'il se fût agi d'un pur havane.

Sans l'uniforme qu'il portait et qui l'obligeait à une certaine réserve, le pompier aurait chanté son bonheur à tous les échos.

C'était vrai pourtant qu'il n'avait jamais poussé l'audace jusqu'à croire à un mariage entre lui et Rose.

Elle était établie. Jusqu'à cette soirée même il ignorait qu'elle possédât une petite fortune, sans cela il aurait encore bien moins envisagé un tel dénouement.

Lui n'était qu'un brave sapeur-pompier qui avait un peu de bien au pays, là-bas à Saint-Jean-des-Vignes ; mais il n'en jouirait qu'après la mort de ses parents.

Or, le père et la mère Champagne avaient bon pied, bon œil, en dignes Bourguignons, et certainement, François espérait bien qu'ils finiraient centenaires.

Mais Rose voulait se marier ; elle avait raison, la brave fille, puisqu'il s'agissait de donner un nom à Claudinet.

François allait travailler ferme, quand il ne serait plus soldat.

Il regarda son uniforme, ne pouvant encore admettre qu'il arriverait un jour prochain où il ne le porterait plus.

— C'est égal ! ajouta-t-il en mettant le pied sur le seuil de la caserne, je n'ai décidément pas à me plaindre... J'ai eu un gros lot dans la grande loterie de l'existence... Rose est une superbe femme que j'aime et qui m'adore... Claudinet est le plus joli gosse que j'aie connu... C'est le cas de le dire, toujours en ma qualité de pompier, je me flanquerais au feu pour leur faire plaisir.

Il eut un dernier accès d'hilarité ; puis il redevint sérieux en présentant sa permission de dix heures au poste.

— C'est donc toujours les mêmes ! fit le sergent de garde en plaisantant.

— Faut croire, sergent.

— Ça va bien ! Va te coucher, mon vieux François.

Le pompier monta dans sa chambrée ; il avait droit à la lumière pendant quelques minutes encore avant l'extinction des feux ; il en profita pour se dévêtir rapidement, en faisant le moins de bruit possible, pour ne pas réveiller ses camarades qui dormaient déjà.

Malgré ces précautions, son voisin de droite, Étienne Poulot, rouvrit les yeux.

— Te voilà rentré, dit-il à François.

— Oui, mon vieux.

— Tu t'es bien amusé ?

— Pour sûr !

Poulot, un Bourbonnais de Souvigny, avait fait partie naturellement des camarades invités chez Rose Fouilloux. C'était un bon garçon dans le genre de François. Il avait été très sensible à l'amabilité de la tireuse de cartes.

Il parlait toujours de la « connaissance » à Champagne avec beaucoup de déférence, sachant bien que tous les sapeurs-pompiers n'étaient pas aussi heureusement partagés que le Bourguignon.

Et puis, Poulot non plus n'était pas riche. Le dîner rue des Trois-Couronnes avait fait époque dans sa vie de troupier.

Champagne reprit :

— Mon ami Étienne, tu seras mon garçon d'honneur. J'épouse Rose.

Poulot répliqua, très content :

— Eh ben ! vrai, en voilà une nouvelle !

— Que veux-tu, ça vaut mieux.

— Ah ! oui... Surtout pour le gosse.

— Demain, continua François, je te raconterai comment tout cela s'est passé... En attendant, je me colle dans le plumard.

Champagne joignit l'action à la parole.

Les planches craquèrent un peu et les châlits grincèrent.

— Dis donc, poursuivit Étienne, qui n'avait plus du tout envie de dormir, en fait de plumard, tu auras un meilleur lit là-bas.

— Je l'espère.

— Tu voudrais y être déjà.

— Probable.

Ils se mirent à rire tous les deux et continuèrent à échanger de gais propos.

— Ce n'est pas tout ça, dit Champagne, après un quart d'heure de conversation à mi-voix, il s'agirait de roupiller.

Il se retourna dans son lit. Poulot se rendormit au bout de cinq minutes ; nous devons même ajouter qu'il commença à ronfler.

François Champagne, ordinairement, imitait son camarade sous ce rapport ; cependant, ce soir-là, le sommeil ne venait pas tout de suite.

François s'en étonna. Ah ! dame ! c'est que la conversation avec Rose l'avait fortement secoué. Il s'agissait d'une transformation radicale dans sa vie, dans son avenir.

Il était bien sûr d'avance qu'il serait heureux ; mais, c'est égal, cela fait un drôle d'effet quand on convient de s'enchaîner ainsi.

Il murmura :

— C'est un congé à perpétuité, quoi !

Il ne parvenait toujours pas à clore ses paupières.

Dans son âme simple, des sensations inconnues passaient furtivement.

Puis, après avoir entrevu toutes les félicités possibles, François s'arrêta dans la voie du bonheur si ardemment rêvé.

Son enthousiasme diminua petit à petit sans qu'il s'en aperçût.

Il se sentait un peu oppressé.

— Tiens ! se demanda-t-il, qu'est-ce que j'ai donc?

Alors, après une très courte transition, François éprouva une vague inquiétude, d'autant plus extraordinaire que jamais, nous le savons, il ne se trouvait dans des dispositions mélancoliques.

Il se rendit compte du changement qui se produisait en lui et se morigéna ; mais malgré les railleries qu'il se prodiguait à lui-même, sa belle et robuste tranquillité ne reparaissait pas.

Brusquement, ces mots jaillirent de ses lèvres :

— Tout de même je voudrais bien savoir ce que Rose a vu dans les cartes.

Il se retourna sur son étroite couche et ajouta :

— Étienne continue à ronfler... Il rêve probablement qu'il est à ma noce... Est-ce que je ne vais pas me décider à en faire autant?

Il commença enfin à s'assoupir.

Tout à coup, les notes stridentes du clairon déchirèrent l'espace.

On sonnait au feu.

XVIII

L'INCENDIE

En un clin d'œil, les hommes de la chambrée furent sur pied.

Ce brusque réveil ne causa aucun tumulte ; ce fut très méthodiquement, sans le moindre désordre, au milieu du plus profond silence, que les pompiers s'habillèrent avec une promptitude merveilleuse.

Ces vaillants avaient l'habitude de pareilles alertes.

Ils ignoraient la gravité du danger qu'ils allaient courir.

Si on les dérangeait à tort, ce qui arrive quelquefois, ils reviendraient tranquillement à la caserne ; si l'incendie était grave, ils le combattraient tant qu'ils pourraient rester debout.



François reparut, tenant la petite fille dans ses bras. (Page 167).

On comprend que dans une ville comme Paris, le clairon des pompiers a souvent l'occasion de donner l'alarme ; l'été pourtant, les sinistres sont moins nombreux que l'hiver, les risques du chauffage n'existant pas dans la belle saison.

Il y a bientôt deux siècles que la capitale a organisé son service de pompiers.

Autrefois, le soin d'éteindre les flammes, de secourir les citoyens en danger, de veiller sur les objets provenant des maisons en feu, appartenait aux pères capucins.

Dumourier-Duperrier, qui avait vu les pompiers hollandais et anglais manœuvrer, demanda et obtint de Louis XIV le droit de fabriquer des pompes.

Le roi en acheta douze, sur sà cassette particulière, et les offrit à sa bonne ville de Paris.

Les capucins furent remplacés par les pompiers; mais ce fut sous Louis XV, un an après son avènement au trône, c'est-à-dire le 23 février 1716, que fut constituée la « garde des pompes du roy », qui comptait 160 hommes.

Aujourd'hui les pompiers de Paris, bien qu'ils soient payés en partie par la ville, dépendent du ministère de la guerre ; ce sont donc des soldats soumis à une discipline beaucoup plus dure et beaucoup plus spéciale que celle qui règne dans l'armée régulière.

Au temps de François Champagne on faisait encore cinq ans de service ; on prétend qu'il en faut quatre pour former un bon pompier.

Il y a en moyenne à Paris, dans une année, 600 incendies et 1100 feux de cheminée.

On comprend l'admirable dévouement de ces hommes qui luttent quotidiennement contre le fléau.

Au premier signal, François et Étienne s'étaient trouvés tout de suite debout.

La chambrée avait été éclairée immédiatement. Les deux camarades se jetèrent un coup d'œil.

Étienne Poulot murmura :

— Satané métier! on ne peut pas dormir paisiblement pendant vingt-quatre heures :

François répondit :

— Je ne sais pas pourquoi, mais je m'attendais à ce coup de chien.

Vite, les hommes coiffèrent le casque, bouclèrent la ceinture de sauvetage et se munirent des instruments réglementaires.

En bas, une pompe à vapeur était déjà attelée, les harnais des chevaux se trouvant suspendus au-dessus du râtelier et s'ajustant presque auto-

matiquement sur les bêtes que surveillent les hommes de garde à l'écurie.

L'incendie signalé devait être important, car des échelles suivaient la pompe à vapeur.

— C'est le grand secours ! fit Poulot, déjà assis à côté de François Champagne.

Les pompiers partirent dans les voitures, au grand trot des chevaux râblés et agiles qui font ce service.

La trompe sonnait sans relâche pour avertir les véhicules qui se trouvaient encore dans les rues à cette heure tardive de se garer.

Minuit venait de sonner.

La voix rauque de la sirène, la lueur des torches se reflétant sur les casques de cuivre des hommes et sur l'armature de la pompe, le bruit spécial causé par ce cortège, le tangage particulier des voitures qui filaient avec une rapidité tenant de l'apparition, produisaient leur effet accoutumés sur les Parisiens qui rentraient des théâtres.

Des groupes se formaient sur les trottoirs, sur les refuges, au coin des rues, pour voir passer les pompiers.

On entendait conjecturer :

— C'est du côté de la place Clichy... — Non ! ce doit être plus près que cela... — Allons donc ! C'est au moins à l'Arc de triomphe.

Le détachement était déjà loin. Le lieutenant qui le commandait avait indiqué la plaine Monceau au conducteur de la première voiture.

— Eh bien, mon vieux, disait Champagne à Poulot, tu dors encore... Réveille-toi, bon Dieu !

— C'est fait, répliqua Poulot, qui se secoua un peu... c'est embêtant, tout de même... Tu ne sais pas ce que je rêvais?...

A ce moment, un brusque cahot secoua la voiture, il y avait un trou dans la chaussée, et les paveurs n'avaient pas fini de le réparer ; mais l'équipage endiablé franchit quand même l'obstacle.

— Si ! répondit François, après la secousse ; tu rêvais que tu étais à ma noce.

— C'est vrai ! déclara Poulot avec ahurissement.

— Tu courtisais la demoiselle d'honneur.

— C'est toujours vrai !... Même qu'elle ne me répondait pas trop défavorablement... Ah ça ! François, tu es donc sorcier.

— Il faut croire.

— Pardi ! Ce n'est pas étonnant, puisque ta connaissance tire les cartes.

Etienne ne remarqua pas que sa réplique assombrissait François, car il continua :

— Pour lors, mon ami Champagne, ta bourgeoise a dû te prédire que nous aurions un avaro cette nuit.

— Peut-être ! murmura l'amant de Rose.

Les pompiers avaient dépassé la statue du maréchal Moncey.

Déjà, ils apercevaient le ciel rouge dans la direction du nord-ouest.

Les habitants des Batignolles étaient renseignés; le feu était rue de Prony.

Sur le parcours des voitures les fenêtres s'ouvraient ; on voyait apparaître des têtes recouvertes du bonnet de nuit.

En quelques minutes, les pompiers arrivèrent sur le lieu du sinistre.

Les gardiens de la paix du quartier avaient pris les premières mesures d'ordre, contenant la foule qui se pressait dans la rue.

C'était un petit hôtel récemment construit qui flambait.

On redoutait surtout que le feu n'atteignît la boutique d'un épicier, qui occupait tout le rez-de-chaussée de la maison contiguë.

Les bonbonnes d'essence, les huiles, les liqueurs auraient fourni un nouvel aliment aux flammes, et tout un pâté d'immeubles était menacé.

Le foyer s'agrandissait d'une façon terrifiante.

La pompe fut mise en batterie rapidement, pendant que deux hommes dévissaient la plaque qui couvrait la bouche d'eau et que les autres installaient le dévidoir.

Les gens du petit hôtel s'étaient sauvés en toute hâte; ceux de l'immeuble contigu commençaient à déménager.

Le trottoir était jonché d'effets, de linges, d'objets de literie.

La chaleur devenait insupportable et la fumée suffocante.

Les flammèches retombaient en pluie de feu, comme si l'on tirait un feu d'artifice.

Le rayonnement de l'incendie augmentait avec une rapidité effrayante.

La pompe commença à fonctionner, projetant des torrents d'eau sur le rez-de-chaussée.

On entendait, mêlé au bruit de la machine, le ronflement caractéristique du feu qui dévore un à un chaque obstacle, pendant que le bois qui se tordait sous sa morsure laissait échapper mille crépitations.

Un mouvement de panique se produisait, gênant les efforts des travailleurs.

Heureusement, des brigades de police arrivèrent au pas de course.

Soudain, une voix clama :

— Mais il y a encore du monde dans l'hôtel.

On devine l'émotion produite par ces paroles.

L'officier de pompiers courut à l'homme qui les avait prononcées et lui demanda hâtivement des explications.

— Vite ! cria le lieutenant, les échelles !

L'ordre fut exécuté aussitôt que donné.

— Au deuxième, poursuivit le chef, il y a une petite fille.

François Champagne et Étienne Poulot crièrent en même temps :

— Nous y allons !

Deux camarades se joignirent à eux pour transporter l'échelle de sauvetage.

Il était arrivé d'autres détachements de pompiers ; d'abord, ceux du poste de la rue Dautancourt, du boulevard de Neuilly, de la mairie des Batignolles, de l'Arc-de-Triomphe ; puis ceux des casernes du boulevard de la Villette et de la rue des Réservoirs.

Le fléau, attaqué de toutes parts, ne faisait plus de progrès ; mais les flammes montaient encore à une hauteur prodigieuse.

Dans la foule, les plus sinistres rumeurs circulaient.

Ce n'était pas une personne qui était restée dans le petit hôtel embrasé, mais bien toute une famille.

Des femmes tordaient les mains, se lamentaient, juraient qu'une horrible catastrophe était inévitable.

Les hommes aussi perdaient la tête.

Seuls, les pompiers restaient intrépides, admirables de sang-froid et de courage.

Ils luttaient d'émulation entre eux, avec le noble orgueil de faire mieux que les camarades. Ces hommes sacrifiaient leur vie pour sauver des gens qui leur étaient totalement inconnus, ou arracher au feu des richesses dont ils n'auraient pas la moindre parcelle.

François Champagne était le plus grand parmi ces obscurs héros.

C'était avec une véritable frénésie qu'il se ruait au danger, courant aux endroits les plus périlleux avec une sorte de volupté, et gardant au milieu du foyer incandescent son sourire de brave et insouciant Bourguignon, qui semblait n'avoir jamais été à pareille fête.

Sa témérité inquiétait ses chefs ; mais il était impossible de le retenir quand il se lançait à corps perdu dans la fournaise pour arracher le moindre objet à la destruction totale.

Le lieutenant avait dit :

— Il y a une petite fille !

On pense si François avait fait un bond.

— Une petite fille ! une gosse ! répétait-il, en pensant à Claudinet qu'il avait embrassé deux heures auparavant et qui aurait pu être menacé du même danger... Une enfant dont la mère se désole en croyant sa gamine à jamais perdue !... Nous allons un peu voir !...

Il grimpa à l'échelle, suivi de Poulot ; celui-ci s'attarda une seconde à regarder en dehors ; rapide, François le devança et sauta sur le balcon du deuxième étage.

La chaleur avait fondu les vitres ; le pompier put ouvrir la fenêtre.

Tous les regards se portaient anxieusement vers ce coin de la maison incendiée, tout à fait à droite.

Une fumée noire et épaisse, au milieu de laquelle passaient de temps en temps de menaçantes langues de feu, enveloppait cette partie de l'hôtel; cependant, il restait encore des pans de mur intacts, tandis qu'à gauche et au centre, tout paraissait s'être effondré, du rez-de-chaussée à la toiture.

Il y eut quelques secondes d'anxiété mortelle, pendant que tous les jets des pompes convergeaient sur ce point.

Étienne Poulot, pâle comme un mort, avait les mains crispées aux montants de l'échelle de sauvetage. Il disait:

— C'était à moi de passer le premier... Je ne vais pas me marier, moi!... Je n'ai pas d'enfant, moi!... Quel malheur que je n'aie pas été assez leste et que je me sois laissé devancer par cet enragé de Champagne!

Tout à coup François reparut, tenant la petite fille dans ses bras.

Un cri d'admiration s'échappa de toutes les poitrines; la foule acclamait le père de Claudinet, dont le visage animé et rougi par les flammes semblait illuminé d'une beauté surhumaine.

Rien de plus poignant et de plus magnifique que de voir cet homme et cet enfant dans un semblable décor.

François Champagne, après avoir escaladé le balcon, s'était précipité dans une grande pièce où il avait entrevu confusément des tableaux et des œuvres d'art qui flambaient déjà.

Il avait appelé, de sa voix sonore, qui dominait les terrifiants grondements de l'incendie:

— Hop!... Ya-t-il quelqu'un par ici?

Puis il s'était engagé dans une seconde pièce. Il sentait le sol trembler sous ses pas et des morceaux de plafond lui tombaient sur la tête.

Il ne pouvait aller plus loin. Il l'aurait essayé en vain.

Heureusement, il vit dans l'encoignure de la chambre quelque chose qui ressemblait à un assemblage d'étoffes; de la main il écarta un énorme plâtras qui allait s'écrouler sur ce qu'il avait pris tout d'abord pour un paquet.

C'était la petite fille; à demi asphyxiée, elle avait perdu connaissance.

Rapide comme la pensée, François saisit l'enfant et enjamba les décombres qui s'étaient amoncelés.

Si Champagne avait fait le moindre faux pas, il tombait avec son fardeau pour ne plus se relever.

Il pouvait à peine respirer; la suffocation n'était pour lui qu'une question de secondes...

Enfin, il était sorti victorieux du combat engagé contre le plus implacable des ennemis.

Quand on aperçut le groupe, les hommes qui tenaient les lances modifièrent un peu leur projection, afin de ne pas atteindre François et la petite fille.

Étienne tendit les bras pour que son ami lui passât l'enfant ; mais, très obstiné, le sauveteur voulut garder son fardeau.

Il fut bientôt en bas de l'échelle.

— Ah ! nom d'un chien, mon vieux, qu'il fait soif ! dit François à Étienne...

Puis il regarda l'enfant qu'il avait arrachée au bûcher.

C'était une délicieuse petite fille de sept ans ; une blondinette frisée, à la chair satinée et rose.

Elle ouvrit les yeux : l'air frais de la nuit avait rafraîchi le front de cette innocente, et dissipé son évanouissement.

La mignonne eut un geste épouvanté.

— N'ayez plus peur, lui dit doucement François en la berçant dans ses bras.

— Le feu ! le feu ! balbutia l'enfant.

— On va l'éteindre, ma petite demoiselle... Nous sommes ici pour ça, répliqua Champagne... Tenez ! voilà que les flammes diminuent... Ce n'est pas trop tôt, hein ?... Mais vous êtes à l'abri du danger, c'est le principal... Vous allez me permettre maintenant d'aller rejoindre mes camarades... Vous allez retrouver sans doute les personnes que vous aimez, et qui ne savaient pas que vous étiez restée toute seule là-haut, où il fait si chaud... On aura cru vous avoir emmenée.

La petite fille fondit en larmes et poussa un gémissement.

Elle saisit François par le cou et l'embrassa à deux reprises.

— Monsieur ! monsieur ! gémit-elle... Jacqueline est restée dans la chambre.

— Jacqueline ! fit Champagne en tressautant. C'est votre petite sœur?

— Non, monsieur... Je n'ai pas de famille... Je n'ai plus ni papa ni maman... Je n'ai plus qu'elle au monde !

Et l'enfant sanglotait plus fort.

Instinctivement, François, repris de la fièvre du dévouement, marchait vers l'échelle que l'on se préparait à enlever.

— Laissez-la ! commanda-t-il. Elle va resservir...

Ses yeux rayonnaient ; il allait s'emballer de nouveau.

La fillette continua :

— Je mourrai si Jacqueline est brûlée !

— C'est votre bonne?

— Non, monsieur.

François avait posé l'enfant à terre et son pied gauche était déjà sur le premier échelon



Tu iras prévenir Rose... Tu lui diras que ce n'est rien... Dans quelques jours il n'y paraîtra plus... (Page 171).

— Je crois que j'aurais mieux aimé rester dans le feu, dit la blondinette, si vous ne me rendez pas ma pauvre Jacqueline.

— Mais enfin, qui est-ce, mon enfant, votre Jacqueline? demanda encore le pompier qui continuait son mouvement ascensionnel.

— C'est ma poupée, monsieur! clama la fillette, de sa voix la plus déchirante. Je n'ai plus qu'elle au monde à aimer maintenant... Que dira-t-elle en mourant si elle voit que moi, sa petite mère, je l'ai abandonnée pour me sauver!

— Eh bien, saperlotte! vous l'aurez ou j'y perdrai mon nom, cria

notre ami... Il ne sera pas dit que François Champagne, né à Saint-Jean-des-Vignes, matricule 1228, et père d'un amour d'enfant comme Claudinet, aura laissé pleurer une petite fille aussi gentille que vous.

Les assistants, en revoyant François Champagne sur l'échelle, pensèrent qu'il restait encore quelqu'un à sauver dans la maison.

— Je vous avais bien dit, fit un boutiquier dans la foule, qu'il y avait plusieurs personnes en péril.

Un autre répondit :

— Cette fois-ci le pompier ne sera peut-être pas aussi heureux.

— Les flammes sont moins hautes.

— On commence à se rendre maître du feu.

— Oui, mais, cela n'empêche pas que si un malheureux est resté là-haut, il doit être étouffé ou grillé.

— On ne sait pas... Quelquefois on voit des gens miraculeusement préservés...

Les commentaires prirent fin. Pour la seconde fois, Champagne sautait sur le balcon; une pierre se détacha de la saillie et vint rouler dans la rue.

Les spectateurs ne respiraient plus, il y avait comme une attente tragique dans l'air.

— Ah! le voilà! s'écrièrent mille voix.

En effet, François reparaissait, tenant Jacqueline, la poupée de la fillette.

A un mètre de lui un dernier pan de mur s'abattit avec un grondement lugubre.

Des gerbes de flammes jaillirent de nouveau, éparpillant les étincelles qui retombèrent dans la rue; François semblait une salamandre s'agitant à travers les matériaux en combustion.

Il remit le pied sur le balcon...

Soudain un cri épouvantable, poussé par des milliers de poitrines, retentit...

Le balcon venait de s'effondrer. Le pompier était tombé du deuxième étage; il avait roulé au milieu des décombres fumants.

Puis un brusque et morne silence se fit ; chacun retenait son souffle.

Le lieutenant et Étienne s'élancèrent les premiers pour ramasser le malheureux.

François, étourdi par la chute, serrait la poupée convulsivement.

Il était tombé sur le dos ; quand il se sentit empoigné par les bras, il fit un effort et parvint à se relever.

Mais un brouillard rouge obscurcissait sa vue et il lui sembla que sa tête était fendue en quatre.

Il eut un battement de paupières et poussa un soupir prolongé.

— Mon ami, dit l'officier, où êtes-vous blessé?

François soupira encore. Il murmura :

— Donnez Jacqueline à la petite fille.

Et il tendit la poupée à l'enfant épouvantée, qui était accourue auprès de lui.

Alors, en voyant, ou plutôt en entendant la fillette le remercier avec la tendre, la naïve effusion de son âge, François Champagne, malgré ses souffrances, eut une expression de joie qui éclaira sa physionomie convulsée.

Poulot était accouru. Il s'écria :

— François!... mon ami... mon vieux Champagne!... as-tu quelque chose de cassé?

— Ah! c'est toi, Étienne... articula difficilement le Bourguignon... Je suis content que tu sois là... Tu iras prévenir Rose... Tu lui diras que ce n'est rien... Dans quelques jours il n'y paraîtra plus... Il le faut... puisque nous allons nous marier... Tu embrasseras Claudinet, mon pauvre gosse!... Tu diras encore à Rose que ce qu'elle a vu dans les cartes, c'était...

François Champagne ne put achever; son sourire se figea sur ses lèvres et il perdit connaissance.

Le médecin arriva. Il examina le blessé, pendant qu'Étienne Poulot s'arrachait les cheveux de désespoir.

Il répétait :

— C'est moi qui devrais être à la place de François... je suis un misérable!

— Eh bien? interrogea l'officier en s'adressant au médecin.

Celui-ci répondit :

— Il n'y a aucune fracture... Je ne vois pas de blessures apparentes... Il faut attribuer la syncope à la violence de la commotion... Faites transporter cet homme à l'hôpital des Récollets.

— Vous en répondez, docteur?

— Oh! parfaitement... à moins...

Il hésita et eut une contraction des sourcils.

— A moins qu'il n'y ait des lésions internes.

XIX

LA MÈRE ET LE FILS.

La comtesse de Kerlor avait bien reçu la lettre de madame de Guidelvinec. Son premier mouvement après l'avoir lue fut une légitime indignation.

Quelle était cette fable? Qui donc avait si mal renseigné sa sœur? Pourquoi celle-ci tenait-elle à ce que les sentiments les plus affectueux de la comtesse fussent ainsi outragés?

On osait attaquer Georges, on cherchait à ternir la réputation de cette adorable et chaste orpheline, dont les yeux limpides reflétaient la pureté de cœur.

Madame de Kerlor ne put bannir ses préoccupations. Il était affreux de penser que quelqu'un tramait un complot contre la tranquillité d'esprit de la comtesse et des siens.

Mais qui donc avait appris à madame de Guidelvinec que l'orpheline était fixée au château?

Insensiblement, la mère de Georges s'avoua, malgré le chagrin qu'elle en ressentait, que cette lettre maudite l'obligeait à se livrer à certaines investigations.

Elle aurait la preuve que ces lignes perfides constituaient autant d'ineptes calomnies.

Quand madame de Kerlor eut pris cette résolution, elle sentit que sa belle confiance de tout à l'heure menaçait de s'évanouir.

La mère de Georges avait-elle manqué de vigilance?

Elle s'interrogea anxieusement. Non, ce n'était pas possible. Les jeunes gens se connaissaient depuis trop peu de temps. Toutes ces insinuations n'avaient pas l'apparence du bon sens.

Certainement, Georges avait montré une sympathie très affectueuse pour l'orpheline; mais c'était tout naturel, étant donné le caractère généreux de M. de Kerlor.

Georges avait voulu que mademoiselle de Penhoët remplaçât Mariana auprès de sa mère; c'était aussi le vœu de Carmen; c'était celui de la comtesse.

Mais cette amitié restait innocente, sans qu'il se glissât, dans cette affection mutuelle, le moindre enfantillage sentimental.

La comtesse d'ailleurs avait une trop haute idée de sa dignité et de son autorité maternelles, pour qu'il lui semblât admissible que le fils pût aimer sans l'assentiment de la mère.

Elle avait toujours trouvé son Georges si obéissant à ses désirs, si soumis à ses moindres volontés, qu'elle ne supposait pas qu'il pût jamais changer.

Quoi qu'il en fût, son esprit était affligé par un doute cruel.

C'était le premier effet désastreux de cette lettre.

Certes jamais madame de Kerlor n'en viendrait à croire que son fils rêvât de donner son nom à mademoiselle de Penhoët.

Cette idée ne méritait même pas son attention, et il avait fallu ce billet pour qu'elle s'arrêtât à cette extravagante supposition.

Cependant malgré la tendresse sincère que madame de Kerlor ne demandait qu'à témoigner à l'orpheline, celle-ci n'en avait pas moins eu pour mère une femme que l'implacable rigidité de la comtesse n'avait pas cessé de considérer comme indigne du nom qu'elle avait surpris.

Encore une fois, madame de Kerlor se disait qu'il serait indigne d'elle, indigne de son fils d'accorder une importance exagérée à de pareilles manœuvres ; mais son cœur de mère était trop violemment serré pour qu'elle pût se contenter de leur opposer le dédain.

Non, décidément, elle ne pouvait rester dans une pareille incertitude ; elle ne voulait pas recevoir d'autres lettres empoisonnées ; celle-ci la faisait beaucoup trop souffrir.

La comtesse préviendrait son fils dès le lendemain.

La mère et le fils se concerteraient afin d'arrêter une ligne de conduite

Peut-être serait-il bon de consulter Carmen; elle était très avisée, malgré son étourderie apparente.

Quant à Hélène de Penhoët, cela ne faisait pas l'ombre d'un doute ; la chère petite devait tout ignorer ; Georges, sur ce point, serait encore de l'avis de sa mère.

La comtesse fut plus rassurée après avoir pris cette détermination.

Le lendemain matin, cependant, elle éprouva de nouvelles hésitations.

Elle prévoyait le regard sévère de Georges quand il croirait que sa mère pouvait ajouter foi à cette sotte histoire.

Puis, la comtesse, toujours mordue au cœur par le doute, se demanda si, pour mieux affermir ses convictions, elle ne devait pas avant tout observer l'attitude de Georges et d'Hélène.

Pendant le repas de midi, son regard s'arrêta plusieurs fois sur le jeune homme et sur l'orpheline.

Georges contemplait mademoiselle de Penhoët avec une admiration certainement respectueuse, mais la mère, qui ne connaissait pas son fils sous cet aspect enthousiaste, éprouva une sensation bizarre: son enfant ne lui semblait plus le même.

Hélène pourtant restait calme, douce, prévenante; rien ne pouvait autoriser la comtesse à croire que l'âme vertueuse de cette délicieuse enfant fût troublée.

Après le déjeuner, madame de Kerlor ne voulut pas faire, dans le parc, sa promenade accoutumée ; elle s'enferma dans sa chambre.

Georges, Carmen et Hélène lui demandèrent la permission de sortir ; elle la leur accorda.

Les trois jeunes gens allèrent faire une excursion à Loc-Maria où ils passèrent leur après-midi.

Carmen, toujours très aventureuse, s'engageait dans des sentiers

perdus, ne s'inquiétant pas de savoir si Georges et Hélène la suivaient.

En foulant aux pieds ces roches granitiques, parmi les végétations un peu sauvages de ce coin de la terre d'Armor, la jeune fille respirait à pleins poumons. Son visage reflétait une satisfaction souveraine ; elle redevenait la vierge druidique, dont elle personnifiait si bien la grâce, la poésie et la fraîcheur.

De leur côté, Georges et Hélène éprouvaient un plaisir délicieux en marchant côte à côte, rêvant tous deux, s'entretenant de mille sujets, excepté de ceux qui hantaient en ce moment leurs esprits.

Georges ne voulait pas encore avouer son amour à l'orpheline ; il trouvait un charme à prolonger cette situation, bien qu'il se promît chaque jour de parler. Hélène, fidèle à la promesse qu'elle s'était faite, se contraignait aussi, ne voulant pas que Georges devinât qu'elle l'aimait de toutes les forces de son âme.

L'après-midi s'était vite écoulée ; ce fut Carmen qui rappela à Georges et à Hélène qu'il était temps de rentrer à Kerlor.

Le jeune homme et l'orpheline eurent un geste d'étonnement si prononcé que mademoiselle de Kerlor ne douta plus des sentiments qu'ils éprouvaient.

Carmen ne s'était pas trompée ; Georges et Hélène s'aimaient.

En voyant leur visage rayonnant de joie, mademoiselle de Kerlor perdit son enjouement et se sentit envahie par un sentiment de tristesse.

Comme ils paraissaient heureux, tous deux ! Pourquoi Carmen ne connaissait-elle pas ce ravissement?

Elle devinait bien que la comtesse était sur le point de lui parler de M. de Saint-Hyrieix, dont l'empressement auprès d'elle devenait de plus en plus vif.

Mais Carmen n'aimait pas cet inconnu ; elle ne se sentait pas du tout attirée vers lui, bien qu'ils fussent du même monde.

Carmen en contemplant Georges et Hélène, si beaux, si jeunes, si tendres tous les deux, se disait qu'elle ne pouvait devenir la compagne d'un homme beaucoup plus âgé qu'elle, et dont toutes les pensées lui semblaient d'avance en contradiction avec les siennes.

Ce que mademoiselle de Kerlor rêvait, c'était d'aimer un homme jeune comme Georges, ardent, enthousiaste, qui vibrât d'émotions comme Georges lorsqu'il s'adressait à Hélène.

Depuis que la jeune fille avait deviné l'amour de son frère et de son amie, elle était en proie à un trouble qui la transformait à un tel point qu'elle se demandait, avec un peu d'effroi, ce qui se passait au fond d'elle-même.

Ses yeux noirs s'emplissaient de flammes ; son sein se soulevait ; son cœur lui semblait rempli d'aspirations passionnées.

Pour la première fois, elle comprenait la joie d'aimer.

Georges et Hélène ne pouvaient savoir que leur propre tendresse provoquait ainsi chez Carmen l'éclosion de l'amour. N'étaient-ils pas absorbés par le plus tyrannique et le plus égoïste des sentiments?

Ils vivaient l'un pour l'autre, sans que rien existât pour eux au delà de leur contemplation mutuelle.

Que leur importaient la terre, le ciel et tout ce qui n'était pas leur double joie ?

Georges frémissait quand il pressait la main d'Hélène ; en l'écoutant, en le sentant à ses côtés, après toutes ses souffrances, toutes ses larmes, tous ses désespoirs, l'orpheline goûtait enfin le bonheur, et ne voulait pas se demander ce qu'il durerait.

Elle aurait cru manquer de respect à Dieu si elle ne s'était abandonnée à ces ineffables délices qu'il lui envoyait pour panser les blessures de son cœur si douloureusement atteint.

Pourtant ses résolutions étaient inébranlables ; c'était au plus profond d'elle-même qu'elle garderait son cher secret.

Quoi qu'il arrivât elle n'aimerait jamais que Georges ; et celui-ci peut-être l'ignorerait toujours.

Les trois promeneurs rentrèrent au château, où la comtesse les attendait.

Madame de Kerlor regarda longuement Georges et Hélène et ses lèvres eurent un léger frémissement. Cette fois, la mère semblait lire la vérité sur la physionomie de son fils.

Les dernières hésitations de madame de Kerlor avaient disparu. Elle voulut s'entretenir avec Georges avant le dîner.

Le jeune homme se mit à la disposition de sa mère, ne soupçonnant pas du tout de quoi il allait être question.

Il ne pensait qu'à Hélène. Cependant, il remarqua la gravité de la comtesse.

D'abord il supposa que peut-être il allait s'agir d'affaires d'intérêts. L'administration de la fortune des Kerlor demandait une attention soutenue, et c'était Georges qui, après avoir pris conseil de la comtesse, s'occupait des opérations financières qu'entraînait cette gestion. Mais il savait aussi que sa mère ne se préoccupait pas outre mesure de ces combinaisons, en grande dame qui se repose sur les intermédiaires auxquels elle a remis sa confiance, du soin de faire fructifier l'argent.

Georges sut vite à quoi s'en tenir.

La comtesse, après avoir prié son fils de s'asseoir, commença d'une voix très calme :

— Mon cher enfant, j'ai reçu une lettre de ma sœur, la vicomtesse de Guidelvinec.

Georges très étonné répondit :

— C'est ma respectable tante qui vous préoccupe à ce point ?... Qu'a-t-elle pu vous écrire ?

Madame de Kerlor voulut aller droit au but ; elle répliqua :

— Ma sœur porte une accusation, une inqualifiable accusation contre mademoiselle de Penhoët.

A ces mots Georges se leva.

— Je ne permettrai à personne d'attaquer cette jeune fille ! s'écria-t-il.

On devine si madame de Kerlor fut frappée en entendant son fils répondre aussi catégoriquement.

Elle eut un tressaillement ; il lui sembla que le voile qu'elle avait eu devant les yeux jusque-là se déchirait d'un coup.

Elle se leva à son tour et regarda Georges dans les yeux.

La comtesse de Kerlor appartenait à une de ces vieilles familles bretonnes qui sont comme un produit spécial de cette terre de granit, battue incessamment par les vagues.

Les traits de son visage gardaient ordinairement une impassibilité qui faisait penser à ces rocs au milieu desquels elle était née, sur la côte du Finistère, à quelques lieues de Brest.

Ses yeux, d'un vert sombre, semblaient refléter, comme un miroir, les flots qu'ils avaient contemplés dès l'enfance.

Le regard était tranquille comme l'Océan quand le calme règne ; mais toujours comme pour l'Océan, quand la tempête y dominait en maîtresse, il ne devait plus exister d'obstacles dont elle n'eût raison.

— Ma mère, reprit Georges, très résolu, j'aurais voulu attendre quelque temps avant de vous faire part d'un projet dont la réalisation est le plus cher de mes vœux : mais, puisqu'un ennemi caché me défend la moindre indécision, je parlerai... Pouvez-vous me dire quelles insinuations contenait la lettre dont vous me parlez ?

— Elle affirmait que mademoiselle de Penhoët ne vous était pas indifférente.

— Eh bien, ma mère, elle disait vrai.

— Georges !

La comtesse connaissait trop son fils pour supposer qu'il allait reculer ; mais il savait aussi, lui, que la volonté de madame de Kerlor n'était pas de celles que l'on fait plier.

Entre ces deux natures semblables le choc, s'il arrivait jamais, devait être terrible.

— Oui, ma mère, ajouta Georges avec la plus profonde émotion, j'aime mademoiselle Hélène de Penhoët.



— Pardonnez-moi, ma mère ; ce mariage se fera avant deux mois..... ou vous n'aurez plus de fils. (Page 180.)

— Vous aimez...

— Je l'aime de tout mon cœur, de toute mon âme... Je désire la prendre pour femme.

Madame de Kerlor hocha douloureusement la tête. Son fils, pour la première fois de sa vie, lui causait un profond chagrin.

Elle devint très pâle; ses yeux vert sombre prirent une expression de rigidité qui annonçait la lutte si longtemps redoutée entre la mère et le fils.

Pour la première fois la paix allait-elle être troublée dans la famille?

La douairière adorait son enfant; Georges vénérait la comtesse; mais tous

deux ils savaient, puisque le même sang bouillonnait dans leurs veines, qu'un désaccord entre leurs deux volontés pouvait amener les conséquences les plus graves.

Jusque-là, ils s'étaient trop aimés pour que le moindre différend subsistât entre eux; d'ailleurs ils avaient évité tout sujet pouvant amener la plus petite discussion; et il y avait quelque chose de touchant à voir avec quel soin chacun veillait à ce que cette admirable quiétude ne fût pas menacée.

La comtesse et Georges allaient-ils échanger de ces effroyables paroles qu'on n'oublie jamais et qui brisent deux existences?

Cependant, le jeune homme restait respectueusement affectueux ; mais sa voix était ferme, son geste résolu.

Il poursuivit:

— Je vous demande la permission d'épouser Hélène. Je vous demande de bénir notre union.

La comtesse ne répondit rien.

La mère s'interrogeait une dernière fois avant de rendre un arrêt irrévocable.

Elle s'accusait de ne pas avoir mieux prévu les événements; mais pouvait-elle supposer qu'ils marcheraient aussi vite ?

Un soupir gonfla sa poitrine. N'avait-elle pas été elle-même conquise tout de suite, dès qu'elle l'avait vue, par la grâce et la modestie de la jeune orpheline ?

Décidément, la pauvre enfant n'était pas destinée à être heureuse.

M. de Kerlor poursuivit avec une chaleur concentrée :

— Vous connaissez les qualités et les vertus d'Hélène... Vous savez que vainement on chercherait une nature plus droite, un cœur plus noble, une âme plus pure... Mademoiselle de Penhoët, seule, peut faire mon bonheur... Je l'aime ! Consentez-vous à ce que je la prenne pour épouse?

La comtesse prononça brièvement :

— Elle vous aime?

— Je le crois... Je l'espère !

— Elle ne vous l'a donc pas dit ?

— Non, ma mère.

La comtesse eut un signe de tête approbateur.

Elle rendait justice à l'orpheline, qui n'avait pas manqué à son devoir. Mais cette discrétion ne pouvait changer les sentiments auxquels elle s'était senti portée dès le premier jour et qui la hantaient maintenant plus que jamais.

Georges continua :

— Je n'ai point interrogé mademoiselle de Penhoët... Je ne le pouvais pas, avant de vous avoir fait part de mes intentions formelles...

La comtesse eut un nouveau geste de protestation, qui n'eut pas pour effet d'interrompre le jeune homme.

— Je crois avoir été assez heureux pour lui plaire... La première fois que je l'ai vue, j'ai senti que mon cœur ne m'appartenait plus... Je suis sûr de mon côté d'avoir trouvé en elle la femme que toute mère doit désirer pour son fils.

La comtesse répliqua d'une voix incisive :

— Vous prononcez le nom de mère !... Vous savez pourtant l'histoire de la sienne.

Le rouge monta au visage du jeune homme ; malgré le ton de la comtesse, il garda son empire sur lui-même.

La douceur et la grâce d'Hélène exerçaient déjà une très grande influence sur Georges.

— Ma mère, répondit-il avec calme, je sais avant tout que le respect doit arrêter un enfant au seuil de la vie de celle qui l'a mis au monde... Et je veux penser avec amour à celle qui fut la mère de ma femme... Je veux unir mes prières aux siennes, m'agenouiller sur le tombeau de ceux qu'elle pleure, comme elle s'agenouillera pieusement sur le tombeau des miens... Quant à autre chose, je ne puis que vous répéter un conseil que bien souvent vous m'avez donné : je méprise la calomnie d'où qu'elle vienne.

La comtesse, bien que sa résolution fût arrêtée, ne voulut pas montrer moins de sang-froid que son fils.

Les circonstances étaient solennelles ; la paix familiale était menacée ; les plus grandes calamités pouvaient s'abattre sur Kerlor, à la suite de cet entretien ; il convenait de s'exprimer sans emportement, de part et d'autre ; à tout prix il fallait éviter l'écroulement qui résulterait du heurt de ces deux violences.

Elle répliqua :

— Une fois de plus, mon fils, je constate la noblesse de vos sentiments ; la délicatesse dont vous faites preuve est digne de vous, Georges...

Il la regarda avec angoisse, pendant que son cœur se serrait et que sa gorge se contractait.

Elle continua :

— Mais nous autres, les vraies mères, nous avons d'autres devoirs... Nous n'avons pas à nous préoccuper seulement des préférences et des désirs de nos enfants... Nous sommes responsables, devant notre conscience et devant Dieu, de leur bonheur, de leur avenir, des malheurs qui découleraient de leur manque de prévoyance... Nous sommes aussi responsables, nous qui avons su garder immaculé l'honneur de notre nom, envers tous ceux qui ne sont plus et qui l'ont illustré.

— Ma mère, répondit Georges, j'ai autant que vous la religion de

mes ancêtres... Mais quel est celui d'entre eux qui eût jamais osé prétendre que les calomnies, c'est le seul mot exact, dont on a essayé de flétrir le nom de la marquise de Penhoët, peuvent retomber sur Hélène?

— Ne rentrons pas dans les discussions qui ont précédé l'arrivée de cette enfant à Kerlor.

— Vous aviez pourtant admis que Carmen et moi nous avions raison de vous l'amener, de vous demander votre appui pour elle?

— Savais-je que vous vous éprendriez de cette orpheline?

— Elle n'en est pas moins digne de mon amour.

— Je n'aurai pas la cruauté de vous répondre : Telle mère, telle fille...

Le jeune homme eut un geste de violence qu'il put heureusement réprimer à force de volonté. Et serrant les poings, ses ongles entrant dans la paume de ses mains, il répondit :

— J'affirme, moi, que la marquise de Penhoët ne peut avoir été coupable de la faute dont on l'accuse... Si elle l'avait été, Dieu ne lui aurait pas permis d'être la mère d'Hélène.

— Enfin, quoi qu'il en soit, mon fils, je refuse mon consentement.

— Vous refusez?...

— Oui, Georges, parce que je le dois.

— Ma mère !

— N'allez pas croire pour cela que je méconnaisse les précieuses qualités d'Hélène... Je l'estime sincèrement, comme une charmante jeune fille, qui mérite l'intérêt des honnêtes gens... J'avais déjà rêvé de la marier à un homme d'honneur, qui apprécierait un tel trésor... Mais, jamais! jamais je ne consentirai à donner pour épouse à un Kerlor, la fille d'une femme dont le nom est entaché.

— Et moi, ma mère, répliqua Georges d'une voix vibrante, je déclare que je ne cède pas à de telles considérations... La marquise de Penhoët a été odieusement accusée... Je vengerais certainement sa mémoire, s'il m'était permis de demander raison au mari de votre sœur.

— Je vous prie, Georges, de respecter votre famille...

— Pour la dernière fois, ma mère, vous refusez de consentir à mon bonheur?

— Oui! répondit la comtesse énergiquement... s'il est lié à cette union!... Et vous savez que je ne reviens jamais sur ma parole

M. de Kerlor prononça d'une voix lente :

— J'épouserai Hélène de Penhoët.

— Ce mariage ne se fera pas!

Il ajouta, d'un ton toujours mesuré, mais qui prouvait sa froide résolution :

— Pardonnez-moi, ma mère; ce mariage se fera avant deux mois... ou vous n'aurez plus de fils.

La comtesse tressaillit.

— Monsieur !... fit-elle.

... Mais l'angoisse qui la poignait à la gorge l'empêcha de continuer.

Georges poursuivit :

— Moi aussi, je suis un Kerlor, et, pas plus que vous, je ne reviens sur ma parole.

Quelques secondes s'écoulèrent au milieu d'un silence tragique.

Ce fut la comtesse qui reprit, tentant un suprême effort :

— Georges, pour la dernière fois votre mère vous ordonne de vous taire et d'étouffer cet amour coupable.

— Ce qui serait coupable ce serait d'accepter pour vraies les calomnies dont on tente de salir une innocente.....

— Calomnies ou non, vous n'épouserez pas cette fille.

— Pour la dernière fois, ma mère, pardonnez-moi : mademoiselle Hélène de Penhoët sera comtesse de Kerlor.

Un éclair de colère passa dans les yeux de la douairière.

Elle eut sur les lèvres une malédiction.

C'était la fin, l'écroulement redouté.

Haletante, madame de Kerlor étendit le bras et s'écria :

— Sortez, monsieur !

Georges s'inclina, le visage blanc comme un suaire. Il répliqua :

— Vous me chassez, ma mère. Je vous obéis... Mais, je le répète une fois encore, pour que vous vous en souveniez bien... Vous ne me reverrez à Kerlor que lorsque vous aurez reconnu mon droit d'épouser la femme que j'ai choisie.

Quelques instants plus tard, sans voir Carmen, sans dire un mot à Hélène, Georges avait quitté le château.

XX

ANGOISSES MATERNELLES.

Madame de Kerlor, quand son fils eut disparu, se laissa tomber sur sa chaise longue et put donner un libre cours à son ressentiment.

Son courroux dura longtemps. Si la scène qui venait d'avoir lieu entre elle et son fils s'était prolongée d'une minute, le mal eût été irréparable.

Restait-il une lueur de salut ?

La comtesse avait dû faire appel à toute sa sagesse maternelle pour éviter, jusqu'à ce jour, les déchirements qu'elle redoutait, malgré sa propre bonté, malgré l'amour filial de son enfant.

Elle savait bien que la colère des Kerlor touchait presque à la démence, quand, par hasard, ils s'y abandonnaient.

Elle savait qu'elle-même était incapable de se maîtriser quand la tempête grondait dans son cœur; Georges, de ce côté, était bien son fils.

Parmi ses ascendants paternels ou maternels, le jeune homme, s'il avait pu percer la nuit des siècles, aurait sans doute retrouvé des exemples de cette fureur, qui ne se manifestait, on le pense bien, que dans des conjonctures vraiment tragiques.

Après les grands bouleversements, le calme revient insensiblement, et la paix règne de nouveau dans la nature aussi bien que dans les cœurs.

Les nerfs de la comtesse se détendirent. Deux larmes coulèrent sur ses joues pâlies.

Elle n'en avait pas versé depuis la mort de son mari, survenue dix ans auparavant.

Une pensée de miséricorde ne tarda pas à germer dans ce cœur ulcéré.

Ce n'était pas le fils rebelle aux volontés de sa mère qui l'inspirait; la comtesse était encore trop irritée pour pardonner à Georges d'avoir méconnu l'autorité sacrée d'une mère; mais madame de Kerlor revoyait la figure si douce et si touchante de l'orpheline, qui ne pouvait avoir aucune responsabilité directe dans ce triste conflit.

M. de Kerlor avait proclamé lui-même l'innocence de mademoiselle de Penhoët, qui ignorait les idées et les intentions que le jeune homme avait formées à son sujet.

Une âme vulgaire aurait fait supporter à la pauvre fille les conséquences de cette délicate situation; la comtesse de Kerlor repoussait avec indignation une telle vengeance.

Non! la mère de Georges ne se séparerait pas d'Hélène; elle ne chasserait pas cette douce créature à qui elle ne cessait de rendre justice.

Que l'orpheline partageât l'amour de Georges, madame de Kerlor, qui était femme en même temps que mère, pouvait difficilement admettre qu'il en fût autrement; mais elle savait aussi que mademoiselle de Penhoët ne méconnaîtrait jamais l'étendue de ses devoirs.

En bannissant Hélène du château, la comtesse ne risquerait-elle pas en outre de la jeter dans les bras de Georges?

Qui sait jusqu'où celui-ci irait si la comtesse avait l'inhumanité de replonger l'orpheline dans la détresse d'où Carmen l'avait arrachée?

Malgré son irritation, madame de Kerlor ne se sentait pas le triste courage de rejeter dans la vie, sans soutien, sans appui, sans ressources, celle que Dieu semblait lui avoir envoyée, et qui, rigoureusement, n'avait commis aucune faute.

La douairière resta longtemps plongée dans ses perplexités.

Plus d'une fois, sa main passa fiévreusement sur son front, comme pour dissiper le vertige sous lequel elle se débattait encore.

Un grand abattement succéda à cette longue surexcitation ; madame de Kerlor se sentait le cœur très oppressé. Elle sonna, Mélanie parut :

— Vous préviendrez mademoiselle Carmen que je n'assisterai pas au dîner... et que je ne veux voir personne...

La femme de chambre manifesta une sérieuse inquiétude ; c'était une fille très dévouée à ses maîtres.

Elle murmura :

— Madame la comtesse est souffrante ?

Madame de Kerlor eut un geste bref.

— Allez, Mélanie, faites ce que je vous ai dit, et surtout n'ajoutez rien... Vous viendrez ensuite me déshabiller.

— J'obéis, madame la comtesse, mais...

— Je me sens fatiguée... Ne vous tourmentez pas... Allez!

La femme de chambre n'avait qu'à s'incliner.

Elle prévint Carmen et retourna auprès de sa maîtresse.

*
* *

Carmen et Hélène s'entretenaient comme deux sœurs, dans le petit salon, en attendant qu'on les prévînt que le repas était servi.

Elles ne se rendaient pas compte de l'heure ; sans cela elles auraient compris qu'il se passait quelque chose d'extraordinaire au château, car le service y était très ponctuel.

Toutes deux étaient encore sous le charme de la délicieuse excursion qu'elles avaient faite à Loc-Maria en compagnie de Georges.

Hélène se sentait heureuse au delà de toute expression, car elle avait vraiment senti le cœur de Georges battre auprès du sien.

Carmen, après un léger accès de mélancolie, avait voulu partager la joie de son frère et de celle qu'elle appelait souvent : ma sœur.

Mademoiselle de Kerlor brûlait du désir d'entendre Hélène entamer quelqu'une de ces confidences qui emplissent d'extase l'âme des jeunes filles.

Hélène devinait bien ce qui se passait dans l'esprit de Carmen et elle lui eût volontiers révélé son cher secret, si elle n'avait juré de l'enfouir au plus profond de son cœur.

— Quelle journée ! fit mademoiselle de Kerlor. J'espère que tu ne regrettes plus d'avoir suivi mes conseils.

— Non, ma bonne Carmen... Mais, je te demande de te montrer généreuse et de ne jamais me rappeler ma dernière défaillance.

Hélène eut un battement des paupières qui évoqua un souvenir envolé. Elle pensait que si Carmen était arrivée un jour plus tard elle n'aurait, quelques semaines auparavant, trouvé qu'un cadavre dans le petit appartement de la rue Saint-Donatien.

L'orpheline reprit :

— Tu n'as rien dit à ta mère...

Carmen l'interrompit :

— Non!... Il n'y a que Georges qui sache ce qui s'est passé.

— Tu n'aurais même pas dû l'en instruire.

— Je ne suis pas de ton avis ; Georges et moi avions décidé que tu viendrais au château ; nous avons suivi un plan élaboré en commun ; je devais fournir à mon frère tous les renseignements qu'il m'a demandés et qu'il était en droit d'exiger.

Hélène, toute tremblante, se dit que M. de Kerlor s'était toujours gardé de faire allusion à cette lamentable journée; qui sait si, à part lui, il n'avait peut-être pas accusé l'orpheline d'avoir manqué de courage.

Carmen continua :

— Je sais fort bien que ce n'est pas Georges qui se montrera indiscret... Il t'aime trop pour cela.

Mademoiselle de Kerlor ajouta avec une inflexion de malice un peu triste :

— Ah ! comme cela doit être bon d'aimer!

Hélène ne put s'empêcher de sourire.

Décidément, M. de Saint-Hyrieix n'avait pas encore réussi à faire battre le cœur de son amie.

Si madame de Kerlor consultait de nouveau Hélène à ce sujet, celle-ci pourrait lui répondre que Carmen ne paraissait pas très éprise du diplomate.

Mademoiselle de Kerlor prit les mains de l'orpheline et s'écria :

— Mais réponds-moi donc !... Quelque chose me laisse à supposer que tu es moins ignorante que tu ne veux le paraître.

Hélène n'aurait pas été aussi expansive que semblait l'exiger sa compagne ; mais elle aurait peut-être laissé entrevoir à celle-ci sa félicité, lorsque Mélanie vint leur faire la communication que nous savons.

L'enjouement de Carmen disparut brusquement, et Hélène parut soudain très inquiète.

— Qu'a-t-il pu se passer ? se demanda mademoiselle de Kerlor. Ma mère avait l'air très préoccupé quand elle a dit à Georges qu'elle voulait lui parler.... Je veux voir mon frère immédiatement.

Carmen se mit en quête de Georges ; on sait qu'elle ne pouvait le rencontrer.



La jeune fille s'exécuta sur-le-champ, et commença d'une voix haute : (Page 190.)

Tanguy lui apprit que le jeune comte venait de sortir.

Qu'est-ce que cela signifiait ?

Carmen revint auprès d'Hélène, espérant que celle-ci aurait, de son côté, appris quelque chose; mais les deux jeunes filles ne purent que se livrer aux plus diverses conjectures, en proie à d'amers pressentiments.

Le bonheur de la maison était-il menacé ?

— Vois-tu, murmura l'orpheline, nous étions trop joyeuses.

Carmen s'écria :

— Ma mère est malade, j'en suis sûre; pourquoi a-t-elle condamné sa

porte?... Mélanie a reçu une consigne ; j'ai remarqué le trouble de cette fille.

Hélène, bien qu'elle partageât les alarmes de Carmen, chercha à la rassurer :

— M. de Kerlor ne se serait pas absenté si tes appréhensions étaient justifiées.

— Il se passe cependant ici quelque chose d'anormal, ma bonne Hélène.

— Peut-être !

— Tu sais ce que le docteur La Roche nous a dit, la dernière fois qu'il a rendu visite à ma mère...

— Oui.

— Il craint une maladie de cœur.

— Prions Dieu que le médecin se trompe.

— Quand Georges est allé le chercher, avant ton arrivée, le docteur La Roche nous a recommandé d'éviter à sa malade la plus petite contrariété.

— Eh bien ! il vous a été facile de lui donner satisfaction.

— Ah ! pourquoi Georges n'est-il pas là ? fit Carmen désolée.

— Et où est-il? reprit Hélène.

Elles se regardèrent avec la plus vive anxiété.

On dormit peu cette nuit-là à Kerlor.

Le lendemain matin, quand la comtesse répondit au salut coutumier de mademoiselle de Penhoët, ce fut avec la nuance de bienveillance un peu hautaine et banale de la bienfaitrice envers son obligée.

Hélène, dans sa délicate nature et son extrême sensibilité, fut de suite saisie par ce changement d'attitude de la comtesse, et s'en affecta beaucoup.

Que s'était-il donc passé pour que madame de Kerlor lui montrât cette froideur ?

— Mon Dieu, pensa l'orpheline, aurait-elle deviné ce que je veux que tout le monde ignore ?

Et la pauvre enfant se sentit subitement très malheureuse. A son tour, elle eut comme une sensation d'écroulement.

La fragilité et le néant des félicités humaines lui apparurent plus décevants que jamais.

Ses yeux devinrent humides. Allait-elle donc recommencer à pleurer?

Allait-elle connaître un nouveau martyre?

Mais pourquoi le sort s'acharnait-il constamment sur elle ?

Instinctivement, Hélène cherchait Georges des yeux, pour lui demander un appui, une consolation.

S'il avait été là, il aurait certainement répondu à ce muet appel, bien

que les causes dussent lui en échapper. Le regard du jeune homme eût parlé au cœur d'Hélène avec une si grande éloquence, que l'orpheline aurait retrouvé tout son courage; mais il n'était pas là, pour la défendre contre les mystérieux dangers qui la menaçaient.

Hélène s'interrogea. Elle n'avait rien à se reprocher. Pourquoi n'avait-elle plus la paix du cœur?

Est-ce que sa conscience n'était pas toujours aussi pure? Pourquoi son front restait-il soucieux?

— Ma mère, demanda Carmen à madame de Kerlor, où donc est Georges?

La comtesse, qui s'attendait à cette question toute naturelle, répondit sans trop de contrainte :

— Il est allé à Morgat.

— Sans nous prévenir! s'exclama Carmen

La comtesse fournit de brèves explications

Elle raconta qu'une dépêche était arrivée annonçant à M. de Kerlor une partie organisée entre jeunes gens, à Morgat.

Georges n'avait eu que le temps de se rendre à Brest pour y prendre le bateau, car afin de recevoir dignement ses amis il avait des ordres à donner aux domestiques qui séjournaient toute l'année dans le petit domaine appartenant aux Kerlor.

Carmen n'insista pas ce jour-là.

Mais le lendemain, avec la ténacité que nous lui connaissons, elle se permit de faire observer à sa mère qu'il était bien surprenant que son frère n'eût pas donné de ses nouvelles.

Quand il restait plus de vingt-quatre heures hors du château, le jeune homme ne manquait jamais de renseigner sa mère et sa sœur sur ce qu'il faisait.

Madame de Kerlor répliqua d'un air ennuyé que Georges avait dû profiter de son séjour au domaine de Morgat pour se rendre compte des réparations qu'il fallait faire et dont il était question depuis plus d'un an.

La toiture du pavillon de chasse notamment était en mauvais état et la porte de la remise fermait mal.

En outre, il y avait des abatages à pratiquer dans le bois.

Georges, très méticuleux quand il s'agissait de commencer de nouveaux travaux, avait sans doute voulu donner une consigne détaillée aux serviteurs ou aux ouvriers.

Carmen n'avait pas semblé convaincue; sa mère paraissait beaucoup trop préoccupée pour que ces explications fissent cesser l'agitation de la jeune fille.

Deux jours s'écoulèrent qui parurent mortellement longs aux trois femmes.

Hélène constatait avec le plus vif chagrin que la comtesse n'était décidément plus la même pour elle.

L'orpheline semblait avoir perdu tout ce qu'elle avait gagné dans l'affection de madame de Kerlor depuis son entrée au château.

Le bouquet que chaque matin elle lui apportait, dès le réveil, restait maintenant oublié sur un coin de la table.

Ce n'était plus le bras de mademoiselle de Penhoët que la douairière réclamait pour descendre au jardin.

Ce n'était plus, joués ou chantés par elle, que la comtesse aimait à entendre ses airs favoris.

Aucune lecture à haute voix, comme madame de Kerlor semblait tant les apprécier, n'avait été faite depuis la disparition de Georges.

Quand Hélène s'approchait de la châtelaine, voulant tenter de la distraire et d'appeler un sourire sur ses lèvres, comme auparavant, c'était plus que de la froideur que la vieille dame lui témoignait.

Elle la repoussait la plupart du temps avec un mouvement semblable à une instinctive répulsion, mouvement, il est vrai, aussitôt réprimé et adouci par quelque bonne parole, mais trop tard : le coup était porté.

Hélène souffrait amèrement, car elle était froissée dans ses qualités les plus tendres. Elle ne voulait pas se résigner à supposer à sa bienfaitrice des griefs cachés, et se demandait si ce n'était pas la maladie de la comtesse qui faisait de rapides progrès, ce qui aurait justifié ces gestes brusques, ces mots impatients, ces regards sévères, venant à chaque instant déconcerter l'orpheline, dont la douceur ne se démentait pourtant jamais.

De quelque façon qu'Hélène essayât d'expliquer cet affligeant changement d'attitude, elle pressentait que la paix familiale était menacée et que la sécurité dont elle croyait jouir n'était qu'une trompeuse chimère.

La pauvre enfant recommençait à se désoler, devant son impuissance à pénétrer le redoutable mystère qui l'enveloppait.

Tout le monde au château était plongé dans la plus profonde tristesse, jusqu'au lévrier suédois qui ne sollicitait plus de caresses et ne venait plus prendre ses ébats aux pieds de ses maîtres.

Mademoiselle de Penhoët avait passé une nuit très agitée. Son cœur ne parvenait plus à la tromper; elle semblait avoir l'intuition de ce qui se passait.

C'était à cause d'elle que cette mère et ce fils, si unis, étaient momentanément divisés.

Le cher secret d'Hélène n'avait pas été découvert; mais, M. de Kerlor, dans sa droiture, n'avait pas dû vouloir que la comtesse ignorât plus longtemps les sentiments que lui inspirait l'orpheline.

Évidemment, la mère n'avait pas voulu écouter son fils, et le désaccord, si longtemps redouté, avait éclaté entre ces deux natures que la moindre étincelle devait enflammer.

— Alors, s'était dit Hélène, frémissante, je ne puis plus rester ici. Je ne veux pas être la cause d'une rupture entre la comtesse et Georges. Plus tard, madame de Kerlor pourrait me maudire, et je ne sais même pas quelles sont les réelles intentions de son fils... Oui, il faut que je parte... J'ai cru mes épreuves terminées, je me suis trompée... Je ne trouverai le calme que dans un couvent... Pourquoi ne rentrerais-je pas aux Dames de Saint-Joseph ?

La chère enfant avait pleuré pendant toute la nuit. Mais quand le jour reparut, mademoiselle de Penhoët était redevenue l'intrépide jeune fille que nous connaissons et qui, sous les apparences les plus frêles, recélait une âme énergique.

Le courage du marquis de Penhoët, la force morale de la marquise se retrouvaient chez Hélène, qui ne transigeait plus avec elle-même dès que la voix du devoir se faisait entendre.

De nouveau le regard de l'orpheline reprit ce rayonnement de martyre qui l'éclairait quelques semaines plus tôt. Elle se décida à prévenir la comtesse de sa détermination.

Hélène frappa à la porte de la chambre de madame de Kerlor.

En prêtant l'oreille pour percevoir la réponse de celle-ci, elle distingua la voix bien timbrée de Carmen.

La sœur de Georges parlait d'un ton si élevé que mademoiselle de Penhoët fut forcée d'entendre ce que son amie disait.

Soudain l'orpheline jeta un cri étouffé et une angoisse terrible la poignit à la gorge.

XXI

LA PAROLE D'UN BRETON

Carmen avait reçu le matin une lettre de Georges.

A peine en avait-elle lu les premières lignes que mademoiselle de Kerlor courait chez sa mère.

Haletante, la jeune fille débuta ainsi :

— Pourquoi m'avez-vous trompée, ma mère ?

La comtesse tressaillit.

Sa fille tenait à la main la lettre de son fils. La mère entrevoyait confusément les caractères et reconnaissait l'écriture ferme et largement tracée de M. de Kerlor.

— Que signifie ce ton ? commença la comtesse.

— Je conviens, ma mère, qu'il est fait pour vous étonner; mais les circonstances sont d'une gravité exceptionnelle, et vous partagerez mon affolement quand vous aurez lu la lettre de mon frère.

Madame de Kerlor fut très impressionnée. Elle devint toute blanche; sa main gauche s'appuya sur son cœur qui bondissait dans sa poitrine. Ses beaux yeux expressifs se troublèrent; elle voulut prendre le papier; mais sa main tremblait trop.

— Lis! commanda-t-elle.

La jeune fille s'exécuta sur-le-champ, et commença d'une voix haute :

« *Morgat, le 10 septembre 1883.*

« Ma chère Carmen,

« C'est fini, tu ne me reverras plus. J'ai bien réfléchi depuis trois jours. J'ai pris une résolution définitive.

« J'adore Hélène de Penhoët... »

Si la mère et la fille n'avaient pas été si absorbées, elles auraient entendu le soupir poussé par l'orpheline, qui venait d'arriver à la porte de la chambre au moment précis où Carmen commençait sa lecture.

Madame de Kerlor, frémissante, sentait que la respiration allait lui manquer.

La jeune fille poursuivit :

« Tu le savais, ma bonne Carmen. Par délicatesse, tu n'as pas voulu me dire que tu avais deviné cet amour; et tu attendais que je t'en fisse l'aveu. Je t'aurais donné satisfaction avec la plus ardente joie, si les événements ne m'avaient forcé à m'expliquer prématurément avec notre mère.

« Madame de Kerlor m'a refusé son consentement. Elle m'a défendu d'épouser Hélène.

« Je me suis incliné en fils qui n'a jamais désobéi à sa mère.

« Madame de Kerlor savait bien que je n'enfreindrais pas ses volontés. Elle a abusé de ses droits maternels, car elle ne doutait pas de mon entière soumission.

« Je n'enfreindrai pas l'ordre de notre mère; mais il m'est impossible de vivre sans Hélène. Tu la connais, toi, cette chère enfant, tu rends hommage à son irréprochable dignité; il ne te viendrait jamais à l'idée de la faire responsable et de la flétrir des absurdes et odieuses calomnies dont on a essayé de salir la mémoire de sa mère.

« Tu comprends que l'amour que j'éprouve, pour la première fois de ma vie, me possède tout entier, et que je ne veux céder devant aucune considération qui pourrait m'éloigner de mademoiselle de Penhoët.

« Il ne me reste donc qu'un parti à prendre.

« A aucun prix je ne choisirai entre ma tendresse filiale et mon amour.

« Ma mère croit avoir sa conscience pour elle ; ma conscience à moi me dicte mon devoir.

« Enfreindre la volonté maternelle, je ne le puis : renoncer à celle que j'aime, je ne le veux.

« Je prends le seul parti qui me reste : je disparais.

« Adieu, Carmen ; adieu, petite sœur chérie ; dis à Hélène que ma dernière pensée a été pour elle.

« Je supplie Dieu qu'il nous réunisse plus tard dans un monde où les compromissions, les bassesses et les lâchetés seront inconnues.

« Adieu, ma mignonne. Tâche de défendre Hélène de Penhoët contre ses méprisables persécuteurs ; ma mère m'a interdit de protéger efficacement notre chère orpheline ; mon existence serait désormais sans but.

« Sur ton salut éternel, respecte ma dernière volonté : je ne veux pas que tu dises à Hélène que je suis mort pour elle.

« Ce soir, j'aurai rejeté le fardeau que mes épaules ne peuvent plus porter.

« Une dernière fois je t'embrasse de toute ma tendresse de frère.

« GEORGES DE KERLOR. »

A mesure que Carmen lisait, l'émotion de la jeune fille devenait plus vive ; elle scandait les phrases dont chaque mot sortait de sa bouche martelé et précis.

Quand elle en fut aux dernières lignes, elle lut avec une telle intensité d'expression que l'orpheline se sentit déchirée comme par autant de coups de couteau.

Chancelante, Hélène de Penhoët se prit la tête à deux mains, comme si elle voulait empêcher sa raison de s'échapper.

Carmen termina dans un transport d'affolement :

— Ainsi, Georges va mourir... Sa lettre contient un dernier, un suprême adieu... Il mourra, ma mère, et c'est vous qui l'aurez condamné !

Hélène poussa un cri d'agonie, qui arriva jusqu'aux oreilles de la mère et de la fille.

Éperdue elle s'enfuit dans le parc où elle s'affaissa sur un banc de pierre, donnant un libre cours aux sanglots qui l'étouffaient.

Carmen poursuivit :

— Vous avez reconnu, ma mère, ce cri de détresse ; c'est Hélène qui l'a poussé... La pauvre enfant était là... Elle sait maintenant que la comtesse de Kerlor a voulu le désespoir de son fils, l'anéantissement de sa race... Mademoiselle de Penhoët ne voudra pas survivre à Georges... Et pourquoi donc, ma mère, frappez-vous aussi impitoyablement Georges et Hélène ; quel crime ont-ils donc commis ?

Atterrée, la comtesse ne pouvait prononcer un mot.

Le combat qu'elle se livrait à elle-même avait cessé ; elle n'avait plus la force de résister.

Ses yeux égarés se portèrent machinalement sur ce fatal papier qui contenait l'irrévocable décision.

La jeune fille poursuivait d'une voix vengeresse :

— Vous vous taisez, ma mère... Vous êtes donc de mon avis ; Georges et Hélène sont innocents... Alors, qui a eu le droit de vous imposer de telles rigueurs vis-à-vis d'eux ? Est-ce que ce n'est pas de vous seule que dépend leur vie?... Si vous voulez prononcer le double arrêt de mort, faites-le ; mais expliquez-moi, légitimez si vous le pouvez votre rôle de justicière.

— Tais-toi !

— Vous comprenez bien, ma mère, que s'il y a entre nous le sang de mon frère et de celle que j'appelais, déjà, ma sœur, je ne vous le pardonnerai jamais.

— Non ! non ! fit madame de Kerlor en étendant les bras, comme si elle voulait repousser une terrifiante apparition... Non ! non... Je ne veux pas.

— Vous ne voulez pas que Georges se tue?

— Non...

— Vous consentez à son mariage avec Hélène de Penhoët?

— Je consens à tout, pourvu que mon Georges me reste.

Alors la comtesse, après ces paroles de mansuétude, se sentit soudainement soulagée ; elle respira comme si elle sortait du sépulcre, et des larmes très douces ruisselèrent sur son beau visage maternel, qui rayonna d'une bonté infinie.

La lettre de sa sœur, de la formaliste et odieuse madame de Guidelvinec, pesait bien peu en ce moment auprès de ce réveil de toute la tendresse de la mère.

Il n'y avait plus qu'une lettre qui comptât pour elle, celle de Georges !

Et quand même la patricienne aurait voulu plus longtemps sacrifier aux prétendues obligations que son nom lui imposait, Carmen n'avait-elle pas trouvé l'argument sans réplique : le dernier des Kerlor devait-il disparaître aussi misérablement?

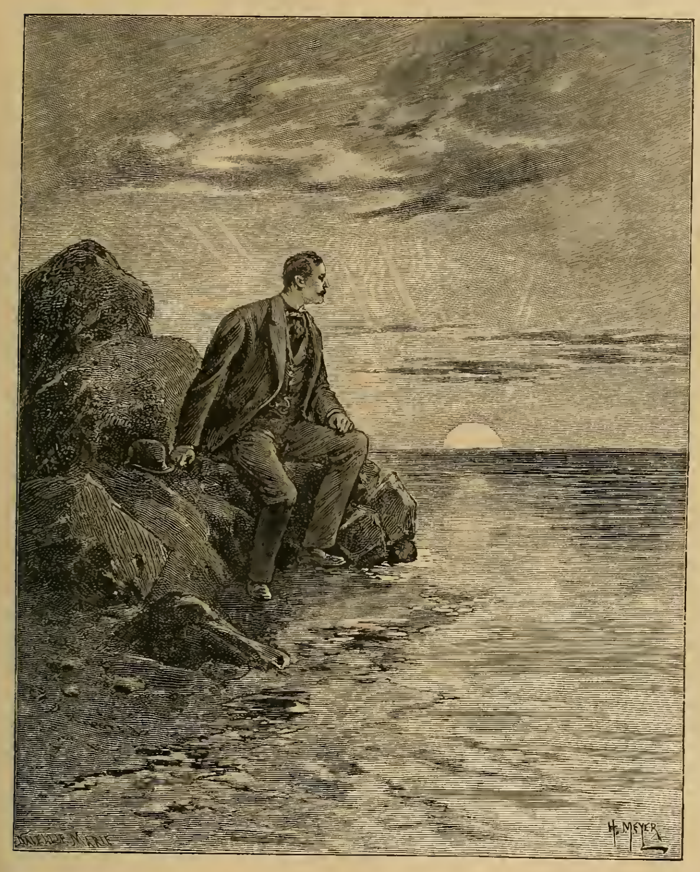
La comtesse, qui pouvait maintenant se prononcer en toute justice, n'avait plus qu'à partager la généreuse confiance de Georges et de Carmen, et répéter en contemplant l'orpheline ce qu'avait dit M. de Kerlor :

— « Si la marquise était coupable, Dieu n'aurait pas permis qu'elle eût une fille aussi accomplie. »

— Vite ! s'écria Carmen, il faut que nous partions pour Morgat.

En hâte la comtesse sonna Mélanie.

— Habillez-moi tout de suite, commanda madame de Kerlor.



Georges voulut faire ses adieux à l'Océan et se rendit sur la grève. Le soleil se couchait dans une splendeur féerique. (Page 199.)

— Moi, reprit Carmen, je vais prévenir Hélène... Il faut qu'elle vienne avec nous.

La jeune fille courut à la chambre de son amie.

Celle-ci n'y était pas. Mademoiselle de Kerlor interrogea les serviteurs ; elle ne put avoir de renseignements.

Il semblait encore à Carmen qu'elle entendait le cri d'agonie de l'orpheline et elle se mit à trembler, redoutant de nouveaux périls.

Vainement elle parcourut le jardin, le parc, et les endroits que les deux jeunes filles fréquentaient de préférence, quand elles s'entretenaient

avec la plus complète expansion; Carmen ne rencontra pas Hélène.

Mademoiselle de Kerlor eut une minute de découragement. Des idées funèbres revenaient l'assaillir.

Elle les chassa en se disant que sa petite sœur, sachant Georges en danger, n'avait pu abandonner ainsi l'homme qui l'aimait et dont elle partageait l'amour.

Carmen revint à la chambre d'Hélène.

Cette fois, mademoiselle de Kerlor y trouva l'orpheline.

La pauvre enfant, après avoir crié son désespoir dans le silence du parc, était revenue chez elle et s'était agenouillée devant son coutumier refuge, les portraits du marquis et de la marquise de Penhoët.

Abîmée dans la plus navrante douleur, elle élevait son âme à Dieu et le suppliait de la rappeler à lui.

— J'aurais dû mourir, murmurait-elle... Carmen a eu tort d'arriver trop tôt.

— Non! J'ai eu raison! s'écria mademoiselle de Kerlor, le visage rayonnant.

Hélène se releva et tomba dans les bras de Carmen, n'osant pas après une telle désespérance, espérer un changement dans une situation qu'elle croyait inextricable.

— Ma mère consent à ton mariage! fit la sœur de Georges.

L'orpheline eut un éblouissement; elle entrevit le ciel; sa figure s'illumina d'une béatitude surhumaine.

Carmen craignit que mademoiselle de Penhoët ne pût supporter sa joie et elle ne voulut pas que cette émotion se prolongeât.

— Allons! allons! fit-elle avec l'esprit de décision qui l'abandonnait rarement, ce n'est pas le moment de perdre la tête... Dans quelques minutes nous partons retrouver mon frère... Il s'agit d'arriver à temps.

Mademoiselle de Penhoët retrouva toute son énergie. Elle fit à la hâte une toilette de voyage, pendant que Carmen l'imitait.

Il était certain que l'on arriverait à Brest juste à temps pour s'embarquer sur le bateau qui traverse la rade et qui conduit les passagers dans l'anse du Fret.

Il n'y avait plus ensuite qu'une heure de voiture pour arriver à Morgat, un charmant village de pêcheurs, niché dans une des anses de la baie de Douarnenez.

Mais il ne fallait pas perdre de temps; le moindre incident de voyage pouvait tout remettre en question.

Carmen avait bien pensé à envoyer une dépêche à son frère; mais le village où se trouvait le télégraphe était loin du château de Kerlor.

D'autre part la petite gentilhommière de Morgat où s'était réfugié

Georges était également à plus de quatre kilomètres du bureau télégraphique; la dépêche devait être portée par un piéton et ne serait certainement pas arrivée avant les trois voyageuses.

Carmen, qui avait retrouvé sa belle confiance, calculait que l'on serait à Morgat avant six heures de l'après-midi.

*
* *

Georges de Kerlor, après la terrible scène qu'il avait eue avec sa mère, était sorti du château, comme nous l'avons dit.

Il fallait qu'il s'éloignât de ce pays, sans revoir personne, sans dire adieu à sa sœur, sans presser la main de mademoiselle de Penhoët.

Il serait resté interdit, affolé devant Hélène.

Qui sait s'il ne l'aurait pas saisie dans ses bras et emportée, pour s'en aller avec elle à l'aventure, dans le pays de rêve dont il parlait quelques jours plus tard dans sa lettre à Carmen.

La chère enfant ne devait pas savoir qu'il l'adorait, qu'il mourait pour elle.

Il était inutile de jeter dans le cœur de l'orpheline le remords d'avoir brisé une existence, elle devait tout ignorer.

Sans doute, elle verserait des larmes en apprenant la mort prématurée de Georges ; mais il ne lui avait rien dit ; le suprême aveu ne s'était pas échappé de ses lèvres ; Hélène se demanderait toujours pourquoi Georges s'était tué.

Elle ne serait pas condamnée à porter éternellement son deuil.

La comtesse, malgré ses injustes ressentiments contre cette innocente, ne voudrait pas faire connaître l'affreuse vérité à la jeune fille.

L'orgueil de race s'y opposait d'ailleurs. La fin d'un gentilhomme, du dernier des Kerlor, resterait mystérieuse ; jamais le mot de suicide ne serait prononcé. Dans ces tragiques aventures, on peut compter sur la discrétion, sur la complicité des serviteurs fidèles ; la catastrophe serait attribuée à un accident.

Hélène de Penhoët viendrait apporter des fleurs sur la tombe du malheureux ; elle déplorerait la perte d'un ami, d'un bienfaiteur ; sa vie, à son aurore, ne serait pas empoisonnée.

Qui sait, si plus tard, elle ne trouverait pas avec un autre tout le bonheur que Georges aurait tant voulu qu'elle lui dût ?

En invoquant ce problématique avenir, le jeune homme sentit dans son cœur un immense déchirement.

Il ne voulut pas prendre de voiture, ni même monter à cheval ; il s'enfuit éperdu, comme s'il craignait de manquer de forces et d'être tenté de revenir sur ses pas.

Insensible à tout ce qui l'environnait, il marchait comme s'il fuyait une malédiction, comme s'il était condamné à ne jamais s'arrêter.

Les charrettes rentraient des champs; Georges ne voyait même pas les paysans et les paysannes qui le saluaient.

Son air égaré frappait tout le monde. Quand il fut à quelque distance de Kerlor, on le remarqua moins, parce que le jour commençait à tomber.

Le soleil se couchait dans un lit de nuages pourpres et ses derniers rayons rougissaient la mer, qui semblait rouler des flots de sang.

Madame de Kerlor ne devait pas se tromper en disant le lendemain que Georges s'était rendu à Morgat ; en effet, c'était là, dans cette petite propriété où il avait passé les plus heureux jours de son enfance, que le jeune gentilhomme voulait mourir.

Il était près de sept heures, quand Georges arriva à Recouvrance ; alors, il se produisit en lui une sorte d'apaisement.

Ses idées s'entre-choquaient moins tumultueusement dans son esprit ; il n'éprouvait plus cette sensation de chaos qui tout à l'heure lui brisait le cerveau.

Son cœur semblait se dilater, mais sans lui causer la moindre souffrance ; c'était là, à quelques pas, qu'il avait vu Hélène pour la première fois, dans cette maison de la rue Saint-Donatien.

Il voulut traverser cette rue, comme s'il accomplissait un pèlerinage. Les fenêtres de l'appartement que mademoiselle de Penhoët occupait le mois précédent étaient ouvertes ; aucun locataire ne l'avait remplacée.

Georges se souvenait de l'orage, qui avait motivé sa première entrevue avec l'orpheline. Aujourd'hui le ciel était très pur ; c'était au fond des âmes que les tempêtes se déchaînaient.

Kerlor passa ; au bout de la rue, il se retourna pour fixer dans ses yeux le décor au milieu duquel avait commencé cette chaste idylle dont la fin devait être si triste, puis il reprit sa marche.

La notion des choses lui revenait progressivement.

Il se dit qu'il ne pouvait se rendre à Morgat ce soir-là.

Il coucherait dans un hôtel à Brest, et le lendemain il prendrait le bateau qui traverse la rade.

Sentant qu'il avait recouvré tout son sang-froid, Georges se félicita de ne plus agir sous le coup de la fièvre.

C'était librement, en pleine possession de ses moyens, sans le moindre vertige qu'il voulait mourir.

Tout à coup une voix l'arracha à ses réflexions :

— Mon cousin de Kerlor !

C'était Mariana qui avait proféré cette exclamation.

Mademoiselle de Sainclair venait de s'acquitter de plusieurs démarches personnelles que nous expliquerons bientôt.

Très affairée, elle rentrait au cours d'Ajot, où elle voulait arriver pour l'heure du dîner, quand elle s'était trouvée face à face avec Georges.

Il faudrait mal connaître la robuste bonne foi du jeune homme pour supposer qu'il avait soupçonné un seul instant Mariana d'avoir participé en quoi que ce fût au complot qui voulait frapper Hélène et dont il était la victime.

Jamais M. de Kerlor n'aurait cru à une telle perfidie.

Mariana vit tout de suite que la physionomie de son petit-cousin reflétait les traces d'un récent bouleversement, et le cœur de la jolie fille fut inondé d'une âcre jouissance.

— Le coup aurait-il déjà porté? se demanda-t-elle, tandis qu'errait sur ses lèvres son habituel sourire de sphinx.

Georges la regarda, poussa un soupir et hocha la tête.

— Peut-on vous demander ce que vous faites à Brest, mon cousin? demanda-t-elle.

Il répondit :

— Une affaire urgente...

— Ah! Et tout le monde va bien chez vous? Votre mère? Carmen?

— Merci! Tout le monde!...

— Mademoiselle de Penhoët?

Le visage de M. de Kerlor se contracta; le désespoir le plus navrant se lut dans ses yeux; mais il se contraignit.

Il n'avait pas le droit de raconter à mademoiselle de Sainclair le drame de Kerlor, bien que la petite-cousine eût été la première confidente de son amour.

— Excusez-moi, murmura-t-il, je suis attendu...

Elle voulait en savoir davantage et poursuivit hardiment :

— Vous paraissez préoccupé, mon cher cousin... Auriez-vous un chagrin ?

— Oui, j'en ai... J'en ai un très grand, Mariana... Plus tard vous saurez peut-être... Adieu!

Il lui serra hâtivement la main et s'éloigna.

Mademoiselle de Sainclair n'avait plus besoin de dissimuler son triomphe.

Ses yeux étincelèrent d'une joie diabolique; elle ne s'était jamais sentie aussi heureuse.

Elle avait été décidément bien inspirée en laissant éclater sa haine devant mademoiselle Monique Aubierge; ce n'était pas en vain que cette poche de fiel s'était déchirée; le mariage de Georges et d'Hélène n'aurait

pas lieu; l'attitude désolée de ce pauvre Kerlor prouvait qu'il venait de se passer quelque chose de grave au château.

La comtesse était prévenue ; elle avait commencé vraisemblablement par chasser l'intrigante dont le triomphe et la présence au château auraient été de courte durée.

Mademoiselle de Sainclair connaissait la rigidité des principes de sa cousine, qui n'avait pas dû hésiter une minute en apprenant le scandale qui menaçait d'éclater.

— Allons! fit Mariana avec une âpre jouissance, en souriant de nouveau, découvrant ses dents blanches de jeune tigresse, mon œuvre est commencée de la façon la plus brillante... Je la continuerai... C'est bon de se venger! Mais il faut aller jusqu'au bout.

Le lendemain, M. de Kerlor arrivait à Morgat, résolu de s'y enfermer dans la retraite la plus profonde jusqu'au surlendemain. Il s'accordait ce sursis, non pour se laisser la possibilité de revenir sur sa funeste détermination, mais pour vivre avec la pensée d'Hélène, pendant ses derniers moments, au milieu de cet asile forestier qui lui rappellerait ses heures fortunées où il n'était qu'un enfant et où il courait à travers ces futaies, ces gaulis, ces ronces enchevêtrées, toute cette luxuriante verdure.

Il passa la journée dans un calme étonnant.

Ses souffrances avaient disparu ; il lui semblait vivre dans une autre atmosphère, et il se disait que cette dernière étape, si tranquille, lui faisait présager la paix éternelle, dans laquelle il allait entrer.

Il était bon qu'il se reposât un peu, comme ces passagers qui vont entreprendre une très longue traversée.

Il ne voulut pas écrire immédiatement à Carmen; il eût ravivé ses blessures saignantes; et d'ailleurs il entendait s'isoler complètement en ce moment suprême de tout ce qui n'était pas le souvenir de mademoiselle de Penhoët.

Le jour était revenu ; Georges calcula le nombre d'heures qui lui restaient à vivre.

Il fut étonné que sa vie fût encore si longue; mais il attendrait jusqu'au moment qu'il s'était assigné.

Il alla se promener dans les bois et revint au pavillon vers midi.

Romain, le vieux serviteur, que la vicomtesse avait relégué à Morgat, pour qu'il y eût moins de fatigue, avait préparé le déjeuner du comte.

M. de Kerlor toucha à peine aux aliments. Il retourna dans une sorte de chaumière agreste, dominant la mer, où il avait fait installer autrefois une petite bibliothèque. Le moment était venu de dire adieu à Carmen.

Il rédigea la lettre que nous avons reproduite, et qui fut mise à la poste par Romain.

Il resta très tard dans sa retraite, laissant flotter ses pensées dans une sorte de brume.

Enveloppé dans le grand silence de la nuit, il regardait le firmament, semblant découvrir pour la première fois les splendeurs d'une nuit estivale.

Ses rêves s'envolaient vers le zénith. Il ne ressentait plus ni haine ni colère contre les gens qui brisaient son bonheur.

Il se détachait des misères terrestres et semblait avoir déjà un pied dans l'éternité.

Et pourtant, il n'était pas isolé ; l'ombre d'Hélène était auprès de lui ; les parfums sylvestres qui flottaient autour de lui dans l'air lui rappelaient le souffle léger de la chère enfant ; les étoiles avaient le doux scintillement de son regard, et son charme se retrouvait dans toutes les manifestations mystérieuses de la nature embaumée.

Il s'imaginait entendre, parmi les imperceptibles soupirs des fleurs et des plantes, la voix d'Hélène mélancoliquement affaiblie.

Toutes ces harmonies nocturnes étaient enveloppantes comme de craintives caresses, exquises comme des plaintes d'amour; elles baignaient son front éclairé par la pâle et sereine clarté qui tombait d'en haut.

Oui, Hélène était partout : dans la brise, dans le parfum des fleurs, dans le murmure de l'Océan.

Le lendemain matin, M. de Kerlor chargea son revolver avec la tranquillité d'âme d'un soldat qui se sait condamné à mort.

Les heures s'écoulèrent rapidement jusqu'au crépuscule ; Georges voulut faire ses adieux à l'Océan et se rendit sur la grève.

Le soleil se couchait dans une splendeur féerique. Des nuées embrasées formaient des dessins capricieux, dont l'aspect se modifiait suivant la position de l'astre qui s'enfonçait progressivement dans les flots.

Le spectacle dura plus d'un grand quart d'heure ; puis le soleil disparut ; les nuages redevinrent d'une couleur de cendre ; toutes ces magnificences s'étaient évanouies.

M. de Kerlor rentra dans son domaine.

Il murmura :

— Hélène aussi a voulu mourir !

Et il se rappelait les confidences que Carmen lui avait faites. Tous les détails de l'entrevue si émouvante entre sa sœur et l'orpheline lui revenaient à la mémoire avec une incroyable intensité.

— Oui, elle a voulu mourir, répétait-il, d'une voix de rêve... Elle m'a donné l'exemple... L'existence m'est impossible sans elle... Je ne la supporterai pas...

L'heure suprême allait sonner.

. . . .

La comtesse de Kerlor, sa fille et Hélène de Penhoët se dirigeaient vers Morgat.

On s'imagine les anxiétés de la mère. La malheureuse femme se demandait si elle serait là à temps pour empêcher une catastrophe qu'elle se reprocherait éternellement et dont elle porterait la responsabilité devant les hommes et devant Dieu.

Carmen combattait intrépidement ses angoisses. Elle se refusait à croire que le malheur pourrait être consommé, quand elle arriverait avec sa mère et Hélène pour apporter à son frère adoré la félicité la plus complète.

L'orpheline éprouvait les plus grandes tortures.

Elle, dont les forces avaient été mises quelques jours auparavant à une si terrible épreuve, qui avait repoussé même en face de la mort les offres si désintéressées de maître Nerville, avait eu une défaillance morale, devant l'effroyable situation dont le dénouement menaçait d'être si tragique.

Hélène se blâmait de n'avoir pas eu la force de résister aux prières de Carmen.

A quoi bon avoir reculé devant la suprême délivrance puisqu'il n'allait plus lui rester que cette ressource?

Si Georges mourait, elle irait le rejoindre promptement dans la tombe.

Marthe Gérard n'avait pu vivre longtemps sans son mari.

Sa fille ne survivrait pas à celui qui l'aimait, et qui voulait se tuer à cause d'elle.

Hélène ne se trouvait pas le droit d'ambitionner le nom de Kerlor, car elle était pauvre; la comtesse ne l'avait recueillie que par charité; il ne fallait pas qu'on l'accusât d'une basse intrigue ayant eu pour objet la couronne de comtesse et la fortune du dernier des Kerlor.

Elle craignait des calomnies semblables à celles dont sa pauvre mère avait été victime.

Toute son âme fière se révoltait en pensant qu'on pouvait la soupçonner de menées indignes, de convoitises malsaines, d'ambitions avilissantes.

C'était pour cela que la pauvre enfant, avec sa rectitude impeccable de pensées, avait enfermé son amour au plus profond de son cœur.

Quand elle avait appris que Georges l'adorait, une extase divine l'avait envahie, malgré les affres d'agonie qui devaient la suivre.

Il fallait maintenant qu'elle tentât l'impossible pour que cette mère et cette fille ne fussent pas frappées avec une si implacable cruauté et ne pussent pas lui reprocher leur deuil.

Ainsi que la comtesse, et sans se douter qu'elle s'exprimait comme sa bienfaitrice, un cri jaillissait de sa gorge contractée:

— Tout! pourvu que Georges vive.



Serrés l'un contre l'autre, Georges et Hélène marchaient enveloppés par la brise du large qui emportait au loin leurs paroles d'amour. (Page 206.)

Pendant ce voyage, il était profondément touchant de voir chacune de ces trois femmes essayer de commander à son affolement pour rassurer ses compagnes.

— Il est impossible, s'écriait Carmen, que Georges ne nous attende pas... Il me semble que je le vois déjà sur le seuil du cottage, guettant notre arrivée.

Mais toutes trois frémissaient en pensant qu'un retard, un incident, un malentendu pouvaient les laisser face à face avec l'Irréparable.

Le trajet de Kerlor à Brest leur avait semblé d'une insupportable longueur, bien que Toussaint n'eût pas ménagé ses chevaux.

Heureusement, le bateau n'était pas parti; les trois voyageuses s'embarquèrent.

La traversée ne durait qu'une heure, nous l'avons dit; mais elle fut encore interminable pour les malheureuses, qui étaient loin de goûter les charmes de cette délicieuse excursion et dont la sombre attitude contrastait avec l'exubérance des touristes, qui prodiguaient leurs cris d'admiration à chaque tour de roue du petit vapeur.

Puis, le débarquement dans l'anse du Fret parut d'une lenteur mortelle.

Un petit retard eut lieu du reste, motivé par des barques de pêche qui louvoyaient.

Il s'agissait maintenant de prendre la voiture, qui conduit les voyageurs à Morgat; cette dernière étape, précisément parce qu'elle était la dernière, sembla à la comtesse et aux deux jeunes filles ne devoir jamais finir.

Enfin, elles arrivèrent.

— Mon frère est là? interrogea Carmen, haletante, en saisissant par le bras le vieux serviteur.

— Oui, mademoiselle, répondit placidement Romain, qui ne se doutait pas que la mort planait sur la maison.

Il ajouta :

— Monsieur le comte est dans son cabinet... Je vais aller annoncer...

— Inutile, dit madame de Kerlor, qui, moins ingambe que sa fille, arrivait au bras d'Hélène.

Carmen se précipita vers la bibliothèque ; la porte était fermée. La jeune fille pâlit.

— Enfermé ! murmura-t-elle se tournant vers sa mère.

— De l'autre côté... dans le jardin ! répliqua celle-ci, très pâle.

Il y avait en effet une seconde entrée, une porte-fenêtre donnant sur le perron, derrière la maison.

Les trois femmes rebroussèrent chemin, en proie à une atroce émotion.

Carmen mit la main sur la poignée qu'elle tourna.

La porte s'ouvrit. Georges écrivait... Son revolver était auprès de lui. Il se retourna en entendant marcher et poussa un cri.

— Carmen!.. Et vous! Vous! fit-il reconnaissant la comtesse et Hélène.

— Mon fils, dit gravement la mère, je ne veux pas que le dernier descendant des Kerlor finisse par un suicide... Je vous amène votre fiancée.

Georges et Hélène se regardèrent transfigurés ; dans leurs yeux passait la joie céleste que personne ne pourra jamais décrire.

Madame de Kerlor dit à l'orpheline :

— Voulez-vous, mademoiselle de Penhoët, accepter pour époux mon fils, Georges de Kerlor?

Les deux jeunes gens se tendaient les bras ; ni l'un ni l'autre n'avait la force de proférer une parole.

Carmen s'écria :

— Embrasse-la, mon Georges! tous deux vous ne trouverez pas de plus éloquente réponse.

Georges et Hélène s'étreignirent et échangèrent leur premier baiser.

Carmen prit doucement sa mère par la main et l'amena près de la table où était la lettre commencée auprès de l'arme chargée.

La mère et la fille lurent ces lignes :

« Pardonnez-moi, ma mère!... Je ne puis ni désobéir à votre volonté,
« ni vivre sans la femme que j'aime... Il faut donc que je meure... »

La signature seule manquait. Son sang allait l'y mettre.

La comtesse était devenue plus blanche que sa chevelure d'argent.

Hélène se dégagea de la chaste étreinte de son fiancé ; elle regarda la mère qui, domptant son émotion, souriait à travers ses larmes.

— Venez, ma fille ! murmura la douairière.

L'orpheline se laissa aller sur le cœur de la pauvre femme, qui venait de traverser la période la plus effroyable de son existence.

Mademoiselle de Penhoët s'écria :

— Ah! madame! Ah ! ma mère! je vous dois mon bonheur... mais, je jure d'être digne de vous, digne de lui !

XXII

FIANÇAILLES

Le retour à Kerlor fut un enchantement. Il semblait à la comtesse qu'elle avait fait un rêve pénible et qu'elle renaissait à la vie après avoir été couchée dans le sépulcre.

Carmen pleurait de douces larmes en songeant que c'était à elle que les jeunes gens devaient leur félicité.

Quant à Georges et Hélène, les mains dans les mains, ils paraissaient persuadés qu'ils s'étaient adorés bien avant de se rencontrer et ils ne doutaient pas de l'éternité de leur amour.

Christiern, le grand lévrier suédois, attendait ses maîtres avec la plus visible impatience, à la grille du château ; dès qu'il les avait vus reparaître, il s'était élancé vers eux, comme si, dans son instinct de bon chien, il avait compris qu'ils avaient échappé à de grands dangers sans qu'il fût là pour les défendre. Ce fut donc lui, ce symbole de fidélité, qui souhaita la bienvenue aux nouveaux fiancés.

Dès qu'on fut rentré au château, la comtesse écrivit à maître Nerville pour le prier de venir sans retard à Kerlor afin d'y apporter son projet de contrat de mariage entre Georges et Hélène.

Madame de Kerlor voulut que son fils offrît à Hélène comme bague de fiançailles un anneau, sa propre alliance, qu'elle tira de la cassette qui contenait les bijoux de la famille.

La date du mariage fut fixée par la mère à la fin d'octobre. Les époux quitteraient Kerlor et feraient alors leur voyage de noces.

Mais Georges se récria, sûr de l'assentiment d'Hélène.

Il ne tenait pas le moins du monde à courir l'Europe en compagnie de sa femme ; il voulait, au contraire, que les premiers jours qui succéderaient au mariage, fussent passés au milieu de la plus exquise intimité, dans ce château qui avait vu naître son amour.

Hélène approuva son fiancé, son maître, d'un délicieux sourire.

La comtesse était heureuse de cette décision ; mais, à aucun prix elle n'accepterait que Georges et sa femme vécussent en reclus dans le petit bourg de pêcheurs. Ils séjourneraient à Kerlor jusqu'aux premiers froids, et iraient ensuite habiter l'hôtel du Parc-des-Princes, au Bois de Boulogne.

Georges devait alors présenter la nouvelle comtesse dans le monde parisien afin qu'Hélène y conquît tout de suite la place qu'elle était digne d'y occuper.

La comtesse ajouta à son tour qu'elle se sentait parfaitement remise de ses indispositions et qu'elle comptait bien vivre à Paris avec ses enfants, au moins tout l'hiver prochain.

Carmen ne fut pas la dernière à appuyer sa mère. Les yeux de la jeune fille étincelèrent de joie en pensant aux fêtes qu'elle entrevoyait dans ce milieu brillant et qu'elle avait tant regretté, à peine revenue sur les bords de l'Océan.

On s'entendit donc à merveille, laissant à la comtesse douairière le soin de diriger les jeunes gens.

Alors, commença pour Georges et Hélène une période d'enchantements non interrompus.

Ils n'auraient jamais cru que de pareilles délices existassent sur cette terre.

Ils sortaient chaque jour tous les deux; Carmen, qu'ils invitaient toujours à partager leurs promenades, refusait obstinément de les suivre, ou bien, quand ils avaient vaincu les résistances de mademoiselle de Kerlor, celle-ci, dès qu'on avait franchi le bourg, s'empressait de pousser sa jument rouanne dans une direction opposée à celle que les amoureux avaient prise.

Carmen leur criait qu'elle les rejoindrait à un endroit qu'elle désignait, mais elle était toujours inexacte.

La joie surhumaine des fiancés ravissait l'âme tendre de mademoiselle de Kerlor. Pourtant quand elle était seule, parmi les genêts et les bruyères, elle devenait songeuse.

Son visage s'imprégnait de mélancolie; une ombre légère passait sur son front.

Elle aussi sentait le besoin d'aimer, de se donner toute à l'élu.

Comme elle le chérirait d'une tendresse débordante, avec fougue, avec frénésie, l'homme qui saurait la conquérir.

Elle l'appelait de toutes les forces de son âme.

La comtesse sortait rarement ; sa santé était redevenue assez satisfaisante; mais le docteur La Roche avait interdit la plus petite fatigue.

Hélène et Georges pouvaient donc s'aimer en toute liberté et se le dire aussi souvent qu'ils le voulaient. Les bosquets et les fleurs du beau parc de Kerlor entendaient leurs enivrants aveux.

Le couple enlacé restait des heures entières sous ces frais ombrages ; il fallait que la cloche du château sonnât pour rappeler aux fiancés qu'ils étaient attendus par madame de Kerlor et Carmen.

Puis, c'étaient des courses sans fin sur la grève, soit du côté de Kerangoff, soit du côté de Mengant. Serrés l'un contre l'autre. Georges et Hélène marchaient enveloppés par la brise du large qui emportait au loin leurs paroles d'amour.

Quand ils rentraient après un après-midi passé au grand air, leurs yeux rayonnaient d'un plus vif éclat ; leur sang généreux fouetté par le souffle si frais, chargé d'émanations salines, donnait à leur visage, qu'un léger hâle dorait déjà, un merveilleux éclat.

Ils étaient jeunes, ils étaient beaux, ils s'adoraient; ils avaient devant eux un avenir qui paraissait sans nuages.

La comtesse et Carmen les trouvaient admirables.

Elles n'étaient pas seules de cet avis.

Tous ceux qui rencontraient les fiancés éprouvaient une impres-

sion d'enthousiasme devant un aussi délicieux poème d'amour.

Il suffisait d'un coup d'œil pour comprendre qu'elle et lui semblaient avoir été créés l'un pour l'autre.

La population du bourg se réjouissait en prévision des fêtes nuptiales.

Les habitants de Kerlor, malgré les changements politiques et les modifications des mœurs, avaient gardé leur dévouement antique à leurs seigneurs, et ceux-ci avaient conservé vis-à-vis d'eux les traditions de charité, qui avaient traversé les âges, depuis que le premier Kerlor avait choisi pour l'emplacement de son manoir cette échancrure de falaises, en face de l'Océan, dont les colères étaient certainement terribles, mais bien vite oubliées quand le calme était revenu dans sa grandiose majesté planer sur cette merveilleuse nature.

Tous ces braves pêcheurs acceptaient déjà avec joie la domination si gracieuse de la future comtesse de Kerlor; tous la chériraient, comme ils avaient chéri la mère de Georges, quand elle était devenue leur châtelaine.

En se sentant environnés par ces universelles sympathies, Georges et Hélène étaient touchés au delà de toute expression.

Les témoignages naïfs d'affection respectueuse, qui leur étaient prodigués par ces bonnes gens au cœur simple, n'étaient pas ceux qui leur causaient le moindre plaisir.

Un matin M. de Kerlor et sa fiancée avaient décidé qu'ils iraient se promener dans les roches de Kernéach.

Georges dit à Carmen, à la fin du déjeuner :

— Tu viens avec nous aujourd'hui ?

— Merci ! répliqua la jeune fille ; je vais du côté de Saint-Renan... Vous savez bien que j'élève l'esprit de contradiction à la hauteur d'un principe.

— Tu n'aimes donc plus la mer ? demanda Hélène.

— Je n'aime plus rien, je n'aime plus personne, affirma mademoiselle de Kerlor, qui réunit dans ses bras les têtes de Georges et d'Hélène et les embrassa tour à tour.

Elle ajouta :

— J'ai des goûts farouches maintenant... Je veux vivre en recluse... J'étais née pour la solitude.

Georges repartit :

— Nous verrons si tu tiendras le même langage cet hiver.

Le regard de Carmen brilla ; elle frappa ses mains l'une contre l'autre, comme une fillette qui se promet d'extraordinaires plaisirs.

Puis, elle répliqua, avec son adorable malice, en se croisant les bras et en hochant sa jolie tête d'un air entendu :

— Sans moi, pourtant, vous n'iriez pas à Paris.

La comtesse s'écria avec son meilleur sourire maternel :

— Tu me forces également à y retourner, malgré ce que j'avais déclaré.

Carmen alla embrasser la comtesse et lui répondit :

— Toi, mère, tu es enchantée, mais tu ne l'avoues pas... Les bals, les dîners, les réceptions te ravissent... Tu n'aimes que la vie mondaine.

Madame de Kerlor se mit à rire de bon cœur.

La bonne comtesse avec ses cheveux blancs, son désir de tranquillité bien légitime à son âge, ses vœux secrets de devenir bientôt grand'mère, n'aspirait plus du tout aux plaisirs parisiens ; mais elle savait à quel point sa fille les désirait et elle ne demandait, l'excellente maman, qu'à continuer à se sacrifier pour ses enfants.

Elle reprit :

— Tu m'attribues tes défauts ; sois satisfaite, je veux bien les accepter... Admettons que je partage tes goûts. Quand tu auras quelques années de plus, et que ta cervelle sera un peu plus sérieuse, nous verrons si les séductions de Paris auront toujours pour toi le même attrait... Je suis bien sûre qu'Hélène les désire moins que toi.

L'orpheline ne répondit pas ; mais un geste d'acquiescement prouva qu'elle serait heureuse du bonheur de Georges, partout où son mari voudrait la conduire.

Carmen riposta :

— Hélène n'a rien vu et ne connaît rien en dehors de la Bretagne... Nous lui demanderons son opinion l'année prochaine... Maintenant, dame ! ma chère maman, je veux bien te faire une concession... Quand je ne serai plus une demoiselle, auprès de qui tous les jeunes messieurs s'empressent, il est possible que, moi aussi, j'aspire à l'existence calme et paisible... Mais, heureusement ! nous n'en sommes pas là !

La comtesse eut une contraction des sourcils.

Sa fille avait prononcé avec un tel contentement ces dernières paroles, que madame de Kerlor en fut peinée.

Que devenaient ses projets touchant M. de Saint-Hyrieix ?

Elle les examinait, ces projets ; elle les caressait, sans communiquer ses impressions.

Elle avait fait part à Hélène des éventualités qui pourraient se produire au sujet du voisin, et celle-ci ne s'était pas méprise sur ses intentions ; mais les événements s'étaient précipités, nous le savons, et la vigilance de madame de Kerlor avait été absorbée par Georges et l'orpheline.

La comtesse reprit :

— Sais-tu bien que tu me donnes de vives inquiétudes !

— Et pourquoi, chère maman ?

— Parce que je voudrais que toi aussi tu fusses fiancée

— Et de qui ?



Georges poussa un soupir de soulagement et saisit la main d'Hélène. — Enfin, nous sommes à l'abri! s'écria-t-il. (Page 213.)

Madame de Kerlor soupira.

— Voilà Georges à la veille de se marier... Il aura pour femme la meilleure des créatures...

Les yeux d'Hélène s'emplirent de larmes reconnaissantes; M. de Kerlor, du regard, remercia ardemment sa mère.

Celle-ci continua à s'adresser à sa fille, qui avait perdu soudainement son enjouement :

— Mais toi, Carmen, tu restes.

— Chère mère, reprit la jeune fille, vous ne voudriez pas que votre fils et votre fille vous quittassent en même temps.

— C'est vrai! reconnut madame de Kerlor avec la spontanéité des mamans qui souhaiteraient ne se séparer jamais de leurs enfants, mais qui s'immolent dès que le sacrifice s'impose. Seulement, je suis bien vieille...

Georges et Carmen protestèrent à l'envi; Hélène se joignit à eux.

La comtesse secoua la tête.

— Je vous remercie tous les trois de votre piété filiale... Vous tenez à ce que votre maman s'illusionne encore sur ses printemps écoulés... Mais l'automne a commencé, mes enfants, et l'hiver arrive si vite!

La douairière se leva; elle retrouva son doux sourire.

— Allons! fit-elle, je ne veux pas vous attrister... Mais je tenais à démontrer à Carmen que ces fameux bals, ces magnifiques dîners, ces somptueuses réceptions ne constituent pas absolument l'idéal, et que je n'aurais plus rien à désirer si je croyais que mon fils et ma fille n'aient plus besoin de moi.

Carmen resta songeuse. Elle ne demandait pas mieux que de donner satisfaction à sa mère, pour toutes les raisons du monde; toutefois ses aspirations ne se précisaient pas.

Oui, certainement, quand elle réfléchissait un peu, ce qui lui arrivait quelquefois, le lendemain d'une fête ou d'une partie, où elle s'était livrée au plaisir avec toute son exubérance, Carmen se moquait de l'étrange vertige qu'elle avait éprouvé dans le tourbillon mondain.

Elle jugeait cette société bien frivole et bien puérile, mais la griserie n'en avait pas moins été délicieuse.

Aujourd'hui, Carmen, beaucoup plus émue par les paroles de sa mère qu'elle ne le laissait voir, avait une perception nette de l'avenir.

Elle touchait à cette heure solennelle où l'existence d'une jeune fille va être fixée, sans qu'il lui soit possible de pressentir l'arrêt du destin.

Et nous l'avons dit, elle n'aimait encore personne.

Georges et Hélène, depuis la veille, n'avaient pas eu l'occasion de se dire qu'ils s'adoraient. Ils comptaient rattraper promptement le temps perdu.

Ils se dirigèrent vers la mer; elle montait et les vagues assaillaient les galets avec fracas; mais elle ne devait pas être pleine avant une heure.

M. de Kerlor, qui avait consulté le tableau de la marée, savait que l'on pourrait atteindre Kernéach par la grève, avant que les roches fussent recouvertes d'eau.

Le chemin était plus difficile qu'en suivant la falaise; on glissait un peu en mettant le pied sur ces aspérités que le varech humide rendait encore moins praticables; mais c'était si pittoresque!

Tantôt, les pieds laissaient leur empreinte dans le sable fin, tantôt on franchissait de petits continents en miniature, pour atteindre un autre point uni de la grève. On troublait bien un peu les crevettes et les crabes en marchant dans les flaques d'eau restées entre deux rochers depuis la dernière marée ; on forçait les arapèdes à se souder plus hermétiquement à la pierre, quand la main les effleurait; mais tout cela faisait partie du programme.

Georges et Hélène avançaient lentement ; quand l'agglomération des roches était par trop chaotique, le jeune homme s'engageait le premier dans le défilé et tendait la main à l'orpheline pour l'aider à le franchir plus facilement.

Ils rencontrèrent plusieurs personnes qui regagnaient la grève

Septembre était très beau. La foule est moins grande à la mer qu'en août. La population de baigneurs est moins turbulente qu'en pleine saison ; son principal contingent est formé par le monde grave de la magistrature, qui ne reprend ses vacances qu'à cette époque.

Cependant, il restait encore bon nombre de Parisiens sur les plages environnantes.

Si tout ce monde remontait vers la falaise, c'est que l'Océan continuait son mouvement ascensionnel; mais les fiancés, tout aux confidences de leur tendresse, ne s'occupaient pas de ce qui se passait au large.

Ils ne voyaient pas les vagues se rapprocher sans cesse, et plus d'une fois déjà une fine poussière argentée était venue retomber sur eux.

Ils avaient pris le chemin des amoureux, c'est-à-dire le plus long, faisant souvent un détour pour éviter les groupes d'importuns qu'ils auraient rencontrés en suivant les chemins praticables.

Ils ne voulaient pas que leur expansion fût gênée par les coups d'œil inquisiteurs et les murmures ironiques des étrangers.

L'immensité seule devait être témoin de leurs amours.

Les flots se rapprochaient toujours et devenaient houleux.

Tout à coup, l'orpheline jeta un petit cri : une grosse lame venait d'escalader le roc, mouillant les pieds des deux amoureux.

L'eau rejaillit à quelques mètres, et cette fois les globules irisés aspergèrent le visage de Georges et d'Hélène.

M. de Kerlor était trop fils de marin pour craindre les embruns ; mais il ne voulait pas que sa ravissante compagne les subît.

Il s'écria :

— Nous n'atteindrons jamais les grottes de Kernéach !

Ils avaient pourtant le champ libre, car il n'y avait plus personne parmi les rochers ; mais l'Océan venait d'envahir un large espace et il ne fallait plus songer à traverser ce lac.

Georges et Hélène ne couraient aucun danger, à la condition qu'ils

battissent rapidement en retraite; Le jeune homme donna le signal de la marche rétrograde.

Il fallait regagner les galets au plus vite et attendre non seulement que le flot eût cessé de monter, mais que le jusant se produisît après la mer étale.

Alors, les amoureux s'aperçurent qu'ils s'étaient beaucoup trop avancés dans les roches; ils ne pouvaient atteindre la plage qu'en ayant de l'eau au moins jusqu'aux chevilles.

M. de Kerlor maudit son imprudence. S'il avait été avec Carmen, il aurait pris sa sœur dans ses bras robustes, et il l'aurait transportée à terre sur l'autre bord sans qu'elle se trempât les pieds.

Vingt fois ils s'étaient livrés à ce petit jeu, et les éclats de rire de mademoiselle de Kerlor emplissaient les échos de la falaise.

Georges se retourna et eut un geste joyeux ; il avait découvert un refuge.

— Sauvés ! s'écria-t-il.

— Mais comment? demanda Hélène, toujours souriante.

— Venez, Hélène, suivez-moi.

— J'obéis.

— Allons vite.

Les flots se succédaient avec une rapidité dont on ne se rend pas compte, quand on assiste de loin au mouvement du flux.

La mer était agitée sous la brise du nord-nord-ouest qui venait de s'élever subitement.

Des confins de l'horizon, des « moutons » accouraient ; les vagues étaient écumantes; elles se brisaient avec plus de fracas que tout à l'heure contre les rochers, roulant les galets avec un fracas étourdissant.

L'orpheline dit à Georges :

— Vous êtes sûr, mon ami, que nous allons sortir sains et saufs de cette aventure ?

— Mais, oui, ma chère Hélène... Tenez ! regardez la falaise en face de nous.

— Qu'a-t-elle donc de particulier ?

— Vous ne voyez pas cette anfractuosité?

Hélène regarda ; elle ne distinguait rien ; mais l'œil exercé de M. de Kerlor, habitué d'ailleurs à ces parages, ne s'y trompait pas.

— Nous avons de la chance, reprit Georges ; nous n'avons qu'à suivre la côte en prenant un peu à droite ; nous arriverons à pieds secs... Ce qui est une façon de parler, ajouta-t-il.

En effet, l'eau rejaillissait de tous côtés avec un clapotement qui commençait à devenir furieux.

Ils accomplirent le trajet péniblement, mais sans nouvel accident.

L'eau allait effleurer le seuil de la grotte naturelle; les rochers for-

maient une sorte de remblai qui permit aux jeunes gens d'atteindre l'orifice sans péril.

Cette excavation escaladait le flanc de la falaise ; elle servait de refuge aux oiseaux de mer ; les habitants de Kernéach l'appelaient le Trou des Cormorans.

Georges poussa un soupir de soulagement et saisit la main d'Hélène.

— Enfin, nous sommes à l'abri ! s'écria-t-il.

— Ce n'aura pas été sans peine, reconnut mademoiselle de Penhoët.

— Vous vous souviendrez longtemps de cette promenade, ma chère Hélène.

— C'est-à-dire que je ne l'oublierai jamais.

— Vous n'avez pas trop maudit votre fiancé qui vous expose à une telle mésaventure?

Pour toute réponse, elle lui pressa tendrement la main.

— Si Carmen était avec nous, reprit le jeune homme, elle m'aurait accablé des reproches les plus amers ; mais, vous êtes si indulgente, mon adorée!

Elle répondit :

— Mais vous aussi Georges, vous êtes bon !

Avec sa belle et naïve franchise, il protesta immédiatement.

— J'ai de grands défauts, Hélène, je le sais.

— Je ne les ai pas encore remarqués, répliqua-t-elle avec une grâce infinie.

La mer grondait ; mais elle avait atteint son maximum d'altitude. On n'entendait plus le bruit caractéristique des galets roulés tumultueusement sur les rochers.

Les jeunes gens regardaient l'endroit qu'ils venaient de quitter et où ils auraient fini par être engloutis s'ils y étaient restés quelques minutes de plus.

Georges désigna Kernéach, qui se trouvait à un kilomètre environ. La pointe de ses rocs émergeait de l'eau comme un îlot qui brave l'escalade furieuse des flots.

— Notre promenade était si délicieuse, dit Georges.

— Nous expions notre bonheur.

— C'est vrai.

— Eh bien, moi, je trouve le châtiment très doux. Nous avons sous les yeux un spectacle grandiose et nous sommes ensemble à le contempler.

— Je ne veux pas me montrer plus exigeant que vous, Hélène.

Il la regarda avec amour.

— Bien vrai, poursuivit-il, vous n'allez pas vous ennuyer dans le Trou des Cormorans ?

— Pas du tout... Et puis, je vous avouerai que je me sentais un peu fatiguée.

— Nous avons le loisir de nous reposer avant de reprendre notre route.

— Du côté de Kerlor?

— Pas du tout, nous irons à Kernéach, malgré vents et marée.

— Ne sera-t-il pas trop tard ?

— Dans une heure le chemin sera redevenu libre.

— Nous allons rentrer au château à la nuit... Si votre mère était inquiète?...

— Elle sait que vous n'avez rien à redouter avec moi... Elle sait surtout que votre prudence et votre sagesse me retiendront sur la pente de la témérité... Ma pauvre maman serait moins tranquille si c'était Carmen qui fût à votre place.

— Chère Carmen! elle aussi va se demander ce que nous sommes devenus.

— Elle en sera quitte pour venir à notre rencontre... Nous avons décidé d'explorer les grottes de Kernéach, nous accomplirons notre projet.

— Je vous obéirai, mon ami.

— Vous voyez! reprit Georges, d'un ton à demi sérieux. Voici mes défauts qui commencent à vous sauter aux yeux; à mon insu, je viens de vous prouver que j'étais volontaire.

Hélène répondit :

— Mais la volonté prouve un caractère ferme, inaccessible au découragement; c'est une qualité.

Il la regarda, comme s'il cherchait une trace d'ironie sur son visage; mais elle avait répondu avec toute la sincérité dont elle était capable.

Il éprouva une légère confusion. Dans sa loyauté, il ne voulait pas que sa fiancée se méprît. Il tenait, au contraire, à la prémunir contre son bon cœur qui se refusait à voir les imperfections existant chez l'homme qu'elle avait choisi; il estimait que c'était un devoir impérieux pour lui de se montrer tel qu'il était à celle qu'il aimait.

Il reprit :

— Ma chère Hélène, je ne voudrais pas altérer la magnifique confiance que vous avez en moi; mais sincèrement, ne trouvez-vous pas que le moment soit venu de vous montrer mes mauvais côtés?

— Vous y tenez, Georges?

— J'y tiens beaucoup... Vous n'avez eu jusqu'ici qu'un ami très amoureux, qui, naturellement, s'est empressé de vous cacher jusqu'à l'ombre d'un défaut...

— Vous, si franc!

— Oui, cela doit vous étonner. puisque cela me surprend moi-même...

Me voici, moi, avec la franchise que vous avez bien voulu m'accorder, imitant tous les fiancés qui font appel à leur volonté constante pour se montrer sous l'aspect le plus séduisant... Ce n'est pas loyal!...

Hélène s'écria :

— Vous voulez donc que, moi aussi, je vous dise que je ne réunis pas toutes les perfections.

— Je ne vous croirais pas, répliqua-t-il avec chaleur.

— Pourquoi voulez-vous que je me montre moins sincère que vous?

— Hélène! je vous aime!

— Je n'en doute pas mon ami!

— Promettez-moi que vous ne douterez jamais de mon amour, à aucun moment de notre vie.

— Vous chercheriez en vain à m'effrayer, Georges; j'ai mis en vous toutes mes espérances.

— Je veux que vous soyez la plus heureuse, la plus enviée des femmes.

— Je ne demande qu'à en être la plus aimée.

— Ah! Hélène, en vous écoutant je me demande si je mérite réellement un tel trésor?

— Oui, puisque vous avez été le premier à le découvrir, soupira-t-elle.

Ces mots jaillirent du cœur de Georges :

— Oh! comme je serai jaloux!

Hélène eut un geste de surprise, M. de Kerlor avait prononcé ces mots avec une exaltation qui la laissa tout interdite.

Il se ressaisit et prononça :

— Comme je serais jaloux si j'épousais une autre femme que vous.

Elle retrouva son sourire et répondit :

— La jalousie, c'est toujours de l'amour... Je veux que mon mari soit jaloux... Cela me prouvera une fois de plus combien il tient à moi.

La mer continuait à déferler au pied de la grotte; l'écume s'élevait à une hauteur prodigieuse; pourtant, au loin, les vagues chevauchaient avec moins d'agitation; la brise tournait plus à l'ouest; on pressentait le retour du calme.

Des barques de pêcheurs, profitant de la marée, venaient de sortir du port; elles étaient fortement secouées, mais elles gagnaient le large, semblant bondir sur les flots.

Un steamer passait, coupant la ligne de l'horizon, laissant derrière lui un épais panache de fumée que le vent emportait par volutes.

M. de Kerlor, dont les traits s'étaient contractés, redevint calme. Il n'avait eu qu'à regarder sa fiancée pour que le charme qui émanait d'elle apaisât en lui ces étranges instincts, que sa nature ardente l'obligeait à subir sans se les expliquer.

Le sourd mécontentement qu'il éprouvait se dissipa; son regard retrouva sa mâle bonté; il se mit à rire.

— Je crois, dit-il, que vous ne pourrez pas m'accuser de dissimulation; je vous montre tous mes mauvais côtés.

Elle répliqua avec une mutinerie adorable :

— Je comprends, en effet, que plus d'une jeune fille réfléchirait en vous entendant parler ainsi... Pour moi, il est trop tard... Je vous prends, monsieur, avec tous vos défauts.

— Chère Hélène !

— Et maintenant avez-vous fini de vous accuser?

— Oui.

L'orpheline lui tendit la main et s'écria d'une voix miséricordieuse :

— Je vais donc vous absoudre; mais c'est à la condition que vous ne douterez jamais d'Hélène de Penhoët.

— Jamais! répéta-t-il avec force... Vous resterez toujours, quoi qu'il arrive, pour moi la plus pure, la plus sainte des femmes... Jamais l'ombre d'un soupçon ne vous effleurera... Cette jalousie, dont je vous parlais, et qui aurait été invraisemblable, farouche, terrible, qui m'aurait porté peut-être à des extrémités dont je frémis... jamais je ne la connaîtrai auprès de vous.

— Comme nous sommes imparfaits, reprit Hélène en soupirant... Est-il possible de s'aimer comme nous nous aimons et d'éprouver ensuite les plus cruels déchirements !... Je ne sais pas grand'chose de la vie, mais j'ai pourtant entendu dire que des êtres qui se sont adorés pouvaient finir par se haïr mortellement... C'est effroyable de penser à cela.

Georges répliqua :

— Non, Hélène, les malheureux dont vous parlez ne se sont pas aimés réellement... Ils se sont abusés, en cherchant une tendresse qu'ils n'ont pas trouvée... La désillusion est venue, les rancunes, les haines; chacun reprochant à l'autre de ne pas lui avoir donné ce qu'il avait si délicieusement rêvé... Mais encore une fois, ils ne s'aimaient pas.

— Vous avez raison, mon ami.

Il poursuivit avec une fougue passionnée :

— Quoi! après avoir échangé des serments solennels, confondu ses pensées, réuni deux cœurs dans un, partagé l'ivresse suprême, il se pourrait que cette béatitude s'évanouît? C'est impossible... Le véritable amour ne craint pas ces profanations.

— Oui! Ce serait à douter de tout.

Il continua, toujours plus exalté :

— Je vous aime, Hélène! je vous vénère !... J'aurais la preuve qu'une douleur me serait infligée par vous, que je refuserais d'y croire.

Elle répondit :



Georges sortit le premier de la grotte des Cormorans ; il aida sa fiancée à descendre.
(Page 218.)

— Je vous devrai tout, mon ami ; mon devoir ne sera-t-il pas de chercher à tout vous rendre ?

— Non, Hélène, c'est moi qui vous serai éternellement redevable de la plus sainte joie qui puisse emplir une existence... Ne pensez plus aux tristesses que j'ai évoquées... Je n'ai pas une nature ombrageuse, je ne crois pas systématiquement au mal... et pourtant, pour la dernière fois, je vous répète qu'une autre femme que vous ne serait pas parvenue à arracher en moi les germes de cette maladie morale, que je croyais incurable, et qui s'appelle le doute.

— Que de souffrances vous allez éviter, mon pauvre ami.

— C'est une raison de plus pour vous bénir, ma chérie : Ce que toute ma force de caractère n'eût pas fait, un seul de vos sourires l'a réalisé... Vous voyez bien que vous êtes ma divine, puisque vous accomplissez des miracles.

L'orpheline eut un radieux sourire ; mais l'enthousiasme de Georges, tout en la ravissant, mettait sa modestie et sa simplicité mal à l'aise.

Elle reprit avec une fine nuance d'ironie affectueuse :

— Continuez, Georges, à m'attribuer un pouvoir surnaturel... Voyez, d'un regard, j'ai mis un frein à la fureur des flots.

Et d'un geste gracieux, elle montra la mer qui ne déferlait plus contre la falaise ; le reflux avait commencé. Les roches, au bas de la grotte, n'étaient plus couvertes d'eau, la pierre apparaissait plus blanche, plus luisante aux places que le goémon ne recouvrait pas.

— Nous sommes libres ! s'écria Georges. Dans quelques minutes, nous pourrons continuer notre promenade... Nous aurons le temps d'aller à Kernéach et de revenir par le chemin que nous avons été forcés d'abandonner.

Mademoiselle de Penhoët constata une fois de plus que Georges possédait bien la ténacité nationale ; cela ne lui déplut pas d'ailleurs.

Le jusant continuait, au milieu d'un mouvement qui semblait rythmé par une main puissante. Le flot s'éloignait; après chaque retraite des vagues, on voyait reparaître les galets, puis le sable, puis les roches.

Georges sortit le premier de la grotte des Cormorans ; il aida sa fiancée à descendre.

Ils se rendirent à Kernéach et le reste de la journée s'acheva dans la joie la plus complète.

Georges songeait bien parfois aux confidences qu'il s'était cru obligé de faire à Hélène, mais c'était pour sourire de sa propre naïveté.

Hélène ne se souvenait de rien : elle s'appuyait au bras de son fiancé avec un charmant abandon.

Quand les fiancés rentrèrent à Kerlor, la comtesse et Carmen les attendaient avec une certaine inquiétude.

Georges expliqua les péripéties de son excursion avec Hélène.

Carmen s'écria :

— J'ai cru que vous étiez déjà partis pour votre voyage de noces.

— Il est convenu que nous restons à Kerlor après notre mariage, répliqua Hélène.

— Et nous ne changerons certainement pas d'avis, appuya Georges.

Un domestique apporta à la comtesse les lettres qui venaient d'arriver par le courrier du soir.

— Tiens ! fit mademoiselle de Kerlor, en jetant un coup d'œil sur les enveloppes, une lettre de notre petite-cousine.

Ce fut cette missive qui fut décachetée la première.

— Ah ! par exemple ! exclama la comtesse. Voici une nouvelle à laquelle personne ici ne s'attendait...

— De quoi s'agit-il donc, ma mère ! fit Carmen. Et pourquoi cette surprise?

— Regarde.

La jeune fille se pencha sur la lettre que tenait sa mère et la lut en même temps qu'elle.

La signature était de Mariana.

Celle-ci apprenait à sa bienfaitrice qu'elle allait épouser Paul Vernier et racontait le petit roman que les hôtes de Kerlor étaient certainement loin de prévoir.

— Décidément, s'écria Carmen, Mariana a juré de toujours nous surprendre.

Pourtant mademoiselle de Kerlor eut un mouvement de satisfaction. Mariana puisqu'elle se mariait avait abdiqué toutes ses prétentions touchant Georges; Carmen s'applaudissait donc d'avoir agi avec fermeté à l'égard de sa cousine.

Elle esquissa même un de ses sourires les plus malicieux : la grande passion que Mariana éprouvait pour M. de Kerlor n'avait pas poussé de bien profondes racines, puisque la belle enfant s'était si vite laissé consoler par le sculpteur Paul Vernier.

— A moins, pensait Carmen, que Mariana n'ait voulu creuser un abîme infranchisssable entre elle et mon frère... De toute façon, nous n'aurons à redouter aucun dénouement regrettable et je n'aurai pas l'ombre d'un remords.

La comtesse, qui lisait tout haut, arriva à ce passage :

« ... Maintenant, ma chère bienfaitrice, il me reste à vous demander une nouvelle preuve de votre exquise bonté.

« Je tremble un peu en écrivant ces lignes, et je suis sûre que mon écriture n'est plus très lisible; c'est qu'il s'agit pour moi d'un immense bonheur, d'une joie de plus que je vous devrais.

« Je suis orpheline; vous m'avez servi de mère; voulez-vous accomplir jusqu'au bout votre mission sacrée?

« Oui, je n'en doute pas, et je me sens moins craintive en me souvenant de tout ce que vous avez bien voulu faire pour moi. Votre œuvre ne peut rester inachevée... »

— Mon Dieu! interrompit Carmen, qu'est-ce que mademoiselle de Sainclair va donc vous demander?

— Quoi que ce soit, il faut le lui accorder, dit Georges avec sa générosité habituelle.

— Attends un peu, ajouta sa sœur. Sachons au moins de quoi il s'agit.

La comtesse continua sa lecture :

« Je n'ai plus de mère ; je suis sans appui, sans soutien. Je souhaiterais du fond du cœur que vous me permettiez de faire figurer votre nom sur mes lettres d'invitation ?

« Ce serait pour moi un grand honneur et une nouvelle marque d'affection dont je vous serais éternellement reconnaissante. »

Madame de Kerlor consulta ses enfants du regard ; Georges et Carmen manifestaient un peu d'étonnement, mais ils ne paraissaient pas disposés à entamer une discussion sur ce sujet.

Pourtant, Carmen reprit :

— Je ne vois aucune objection à présenter ; toutefois, si Mariana était restée à Kerlor, ce chaperonage me semblerait plus naturel et peut-être plus correct.

Georges eut un geste que sa sœur comprit.

Il était gros d'éloquence ce simple mouvement. Il signifiait : « Oui !... Mais Hélène de Penhoët ne serait pas ici. »

Évidemment, moins que jamais mademoiselle de Kerlor paraissait disposée à regretter la fugue de sa petite-cousine ; mais avec la très nette perception des choses, qu'elle avait par moments, elle éprouvait une défiance vague, qu'elle se refusa d'ailleurs à traduire tout haut.

— Quel est votre avis, Hélène? demanda la comtesse.

L'orpheline aurait pu se récuser, mais, par un sentiment très délicat, elle répondit :

— Mademoiselle de Sainclair a choisi certainement pour mari un honnête homme... Il me semble que le patronage qu'elle vous demande en termes si touchants ne peut guère lui être refusé.

La comtesse sut un gré infini à l'orpheline de montrer ce tact.

Un peu timorée, au fond, madame de Kerlor pensait souvent aux responsabilités qu'elle avait encourues par suite du départ de Mariana.

Ce n'était pas la comtesse qui avait provoqué ce départ ; pourtant, il n'avait cessé de lui causer de sérieuses inquiétudes, car elle craignait que sa conscience ne le lui reprochât cruellement, si de fâcheuses éventualités se produisaient.

En accédant au vœu de Mariana, la comtesse effaçait jusqu'à la trace de ce dernier malentendu.

Elle s'écria :

— Eh bien ! ma chère enfant, ayez la bonté de répondre vous-même en mon nom à mademoiselle de Sainclair que je suis heureuse de lui être agréable ; dites-lui même que je la remercie de sa touchante attention.

Carmen reprit :

— Ma cousine a certainement obéi à un mobile des plus honorables, mais

elle s'est dit peut-être aussi qu'une lettre de faire-part qui réunirait les noms de Kerlor et de Sainclair ne serait pas banale... Abondance de titres ne nuit pas.

— Pourquoi te montres-tu méchante à l'égard de Mariana? demanda doucement la mère.

— Moi! protesta mademoiselle de Kerlor, avec une indignation plaisante, tu m'accuses de méconnaître mademoiselle de Sainclair, quand je lui ai toujours rendu justice?

La comtesse poursuivit avec son bon sourire maternel :

— On croirait que tu es dépitée.

— Parce que Mariana épouse monsieur... monsieur...

Elle ne se souvenait plus du nom ; elle regarda la lettre et acheva :

— Monsieur Paul Vernier!

— Non, insista la maman, mais parce que Mariana et Georges vont se marier presque en même temps... Tu as peur de rester vieille fille.

— Oh! ma mère! quelle affreuse perspective! repartit Carmen, le plus gaiement du monde... Heureusement la Sainte-Catherine approche; je la prierai de ne pas m'oublier... Mais voilà! c'est extraordinairement délicat... Quand la sainte exauce les vœux ardents qui lui sont adressés par une jeune personne n'ayant aucun goût pour finir vierge et martyre, la bonne Catherine se prive d'une fidèle... Je l'accuse d'être devenue un peu sourde.

Georges demeurait étonné.

— C'est singulier, dit-il; je ne me serais jamais douté que ce jeune sculpteur, dont j'ai maintes fois pourtant apprécié la réserve et même la timidité, deviendrait le mari de ma cousine.

— Ils ont bien gardé leur secret, répliqua Hélène.

— Trop bien, ajouta Georges... Mariana aurait dû se confier à ma mère... Elle a préféré nous quitter brusquement, en nous fournissant des explications inexactes ; il est évident que nous ne pouvions comprendre l'énigme dont le mot nous est révélé aujourd'hui.

Carmen comprenait très bien, elle ; mais elle n'avait pas besoin de renseigner son frère.

Ce fut Hélène qui répondit à son fiancé :

— Quoi qu'il en soit, mademoiselle de Sainclair aura l'avantage de convier ses parents et ses amis à son bonheur au nom de madame la comtesse de Kerlor...

Elle ajouta d'une voix tendre et voilée :

— Il faut être seule au monde, comme moi, pour apprécier le service que madame la comtesse va rendre à sa parente.

— Vous n'êtes plus seule, mon enfant, répliqua la comtesse avec expansion.

Georges s'écria :

— Vous avez retrouvé une famille, Hélène; votre solitude a cessé... L'affection de ma mère et de ma sœur, l'amour de votre mari compenseront les heures tristes.

— Je suis sûre, reprit Carmen, que tu n'ambitionnes pas une lettre de faire-part aussi pompeuse.

— Non ! répondit Hélène, retrouvant sa douce fierté, je veux que tout le monde sache bien que M. le comte de Kerlor épouse une orpheline... D'ailleurs, mademoiselle de Sainclair est votre petite-cousine, moi je ne suis pas encore de la famille.

— Enfin, dit Carmen, les noms de Kerlor et de Penhoët n'en seront pas moins entrelacés sur tes lettres, et cela nous suffit.

*
* *

Deux jours plus tard, mademoiselle de Sainclair arrivait à Kerlor. Elle n'était pas seule ; maître Nerville l'accompagnait.

Au moment où Mariana rayonnait, croyant avoir rendu l'union de Georges et d'Hélène impossible, une douche glacée était venue la refroidir.

L'institutrice, qui se plaignait de la discrétion de madame Nerville, n'eût plus à se plaindre.

Quand le notaire reçut la lettre de la comtesse de Kerlor, lui demandant de préparer un contrat de mariage pour Georges et Hélène, le digne homme versa des larmes d'attendrissement, ne pouvant croire que la chère orpheline allait goûter un tel bonheur, après tant d'infortunes imméritées; il appela immédiatement sa femme, qui fut délicieusement surprise, mais moins étonnée que son mari.

Ce fut une explosion de joie entre ces braves gens.

Elvire se frottait les mains. Elle disait :

— Certainement, je n'osais pas espérer un dénouement aussi rapide et aussi brillant, mais j'avais mon idée tout de même.

Madame Nerville, dès qu'elle vit mademoiselle de Sainclair, s'écria :

— Nous avons réussi... Vous pouvez vous réjouir avec nous, mademoiselle, car vous êtes liée avec la famille de Kerlor.

Mariana se mordit les lèvres. La veille elle avait rencontré Monique Aubierge, l'institutrice de mademoiselle Yolande de Guidelvinec ; Monique avait déclaré que sa maîtresse s'était empressée d'écrire à la comtesse de Kerlor une lettre des plus sévères, qui avait dû produire d'autant plus d'effet qu'elle était restée sans réponse.

Pour Mariana, le dénouement ne faisait pas l'ombre d'un doute : prêtant à la comtesse les sentiments méprisables dont elle était animée,

elle voyait déjà Hélène de Penhoët chassée du château comme une intrigante.

En entendant madame Nerville prononcer ces paroles et en voyant le visage de la notairesse si épanoui, l'assurance de mademoiselle de Sainclair fit place à une certaine inquiétude.

— Je ne comprends pas, madame, balbutia-t-elle.

Elvire s'expliqua :

— Nous marions M. de Kerlor. Nous venons de recevoir une lettre formelle de madame la comtesse.

— Vraiment! fit Mariana frappée au cœur.... Et qu'elle est la privilégiée qu'épouse mon beau cousin?

— Mais la plus digne à coup sûr de porter son nom.... Et aussi la plus charmante de mes protégées....

— De vos protégées!... reprit l'institutrice haletante.... Ce serait donc?...

— Mademoiselle de Penhoët.... Oui!... vous l'avez deviné, ma chère enfant....

Mariana lança à sa patronne un regard si acéré que celle-ci en aurait été frappée, si elle avait mieux observé la jolie brune aux yeux de lotus.

— Eh bien! continua madame Nerville, attendant les compliments de l'institutrice, croyez-vous que mon mari et moi nous avons habilement combiné cette union? Ah! que je suis heureuse!... Quelle bonne inspiration nous avons eue en permettant à mademoiselle de Kerlor et à mademoiselle de Penhoët de se retrouver... Tout cela, c'est notre œuvre!

Mariana était exaspérée; sa haine, farouche et folle, aurait éclaté si le saisissement qu'elle éprouvait n'avait paralysé son énergie.

Comment! après la lettre de madame de Guidelvinec, après la rencontre de Georges, cet odieux mariage s'accomplissait!

La comtesse avait capitulé devant la volonté de son fils.

Il était certain que Carmen avait été la complice d'Hélène. Mariana leur prodiguait à toutes deux les mêmes anathèmes; elle les englobait dans la même vengeance; elle les écraserait ensemble.

Madame Nerville reprit :

— Vous pouvez adresser vos félicitations aux fiancés.

— Je ferai plus, madame, répondit Mariana, ayant le courage de sourire et baissant les yeux pour dissimuler la flamme qui les brûlait, j'irai les leur porter moi-même, si vous le permettez.

— Mais certainement, ma chère amie, vous accompagnerez maître Nerville; et vous profiterez de sa voiture.

Mariana eut une grossière injure sur les lèvres, mais elle eut la force de se contenir et se contenta de serrer les dents à les briser.

Ce n'était pas la première fois que la notairesse lui parlait comme à une

servante. Heureusement, cette situation ridicule allait prendre fin. Il était temps, sa patience était à bout.

Paul Vernier était arrivé à point. C'était son seul mérite, d'ailleurs, pensait l'ingrate fille.

Elle reprit avec une hypocrisie savante :

— Vous ne sauriez croire, madame Nerville, combien la bonne nouvelle que vous m'avez annoncée me fait plaisir... J'aime beaucoup mon cousin de Kerlor ; c'est une nature si généreuse et si droite !... D'autre part, j'ai su par vous combien mademoiselle de Penhoët avait été malheureuse... Et j'ai éprouvé pour cette jeune fille, qui est orpheline comme moi, la plus vive sympathie... Quand mon cousin, avant mon départ, m'a fait part de ses projets, je me suis promis d'implorer Dieu pour qu'il protégeât ces amours... Mes prières n'auront pas été vaines....

La notairesse, toujours triomphante, hocha la tête.

— Non mais, reprit-elle, admirez-vous l'enchaînement des choses?... Si vous étiez restée au château, mademoiselle de Penhoët n'épouserait pas M. de Kerlor... C'est la providence qui vous a inspirée quand vous avez résolu de venir ici...

— Peut-être, fit Mariana, hors d'elle-même.

— Certes, car si vous ne vous étiez pas réfugiée chez moi, M. de Kerlor et sa sœur n'auraient pas fait le voyage à Brest pour essayer de vous ramener au château... Maître Nerville n'aurait pas parlé de l'orpheline, et je n'aurais pas accompagné à Recouvrance le frère et la sœur.

— Tout cela est vrai, murmura mademoiselle de Sainclair.

Son exaspération se tournait contre elle-même. Au moment d'entrer dans le port elle avait commis la plus sotte des manœuvres.

Pourquoi avait-il fallu que cet ivrogne de Pornic précipitât ainsi les événements?

Avec un peu de patience, beaucoup de diplomatie et d'ingénieuses préparations, peut-être Georges tombait-il dans les filets que la jolie fille avait tendus.

L'opposition de Carmen ne comptait pas ; les résistances de la comtesse pouvaient être redoutables ; mais étant donnée la façon dont elle venait de céder, il était certain qu'elle se fût rendue encore plus vite, s'il s'était agi de mademoiselle de Sainclair, c'est-à-dire d'une jeune fille dont elle avait accepté la tutelle, qu'elle élevait même presque comme son troisième enfant.

Mariana était victime de la fatalité.

— D'ailleurs, se dit-elle, est-ce que je ne fais pas partie d'une race maudite? Tous les miens ont été accablés par le destin, tandis que les Kerlor ont été favorisés en toutes les circonstances... Mais je suis là, moi, pour rétablir l'équilibre... Je vengerai les Sainclair en me vengeant moi-même.



Le digne homme avait mis à la disposition du couple une délicieuse maisonnette (Page 229.)

La maman Nerville, continuant à obéir à ses impulsions, mit sans s'en douter le comble à l'exaspération de l'institutrice.

Elle poursuivit :

— Mais, j'y songe, vous allez être demoiselle d'honneur! Cette charge vous revient de droit... Quel doux privilège!

Les lèvres de Mariana remuèrent convulsivement, elle sentit que sa colère allait peut-être la porter à quelque extrémité ; mais elle fit un effort suprême et victorieux.

— Madame, dit-elle d'une voix éteinte, vous allez me permettre, à mon tour, de vous apprendre une chose que vous ne soupçonnez pas.

Madame Nerville regarda attentivement l'institutrice, ce que son animation l'avait empêchée de faire depuis le début de l'entretien.

La notairesse fut frappée par l'altération des traits de Mariana.

Celle-ci avait pu se maîtriser, dominer ses nerfs, commander à sa volonté, mais son visage n'en portait pas moins les traces d'un violent combat.

— Comme vous êtes émue, dit madame Nerville avec sollicitude.

Mademoiselle de Sainclair profita de ce court répit; elle en avait besoin · mais sa haine lui insufflait une nouvelle ardeur.

Elle s'écria avec un pudique sourire :

— Vous ne me blâmerez pas, madame Nerville, d'avoir attendu pour vous prévenir, que tout fût décidé en ce qui me concerne...

La notairesse ouvrit de grands yeux.

— Mais parlez, ma chère demoiselle... C'est donc si grave ?...

— Oui, madame, puisqu'il s'agit de mon mariage.

Madame Nerville resta suffoquée.

— Comment ! vous aussi ! bégaya-t-elle.

— Moi aussi.

— Par exemple!

— M. Paul Vernier, le jeune sculpteur dont tout le monde apprécie déjà le talent, m'a offert de devenir sa femme... Il n'est pas d'une famille aussi illustre que la mienne, mais il a devant lui le plus glorieux avenir... J'ai accepté... J'espère que du haut du ciel mes aïeux souriront à cette union, que les exigences modernes justifient et qui réunira l'aristocratie du nom à celle du talent.

Madame Nerville leva les bras au ciel.

— Deux mariages! clama-t-elle. Et deux mariages nobles! Je n'ai que le temps d'aller chez ma couturière !...

XXV

AVANT L'HYMÉNÉE.

Quand mademoiselle de Sainclair et maître Nerville entrèrent dans le salon du château de Kerlor, le visage de la jeune fille et celui du notaire étaient si rayonnants qu'un observateur superficiel n'aurait pas su discerner la sincérité de celui-ci et la fausseté de celle-là.

Le tabellion, après avoir salué comme lui seul savait le faire dans le

notariat de la province, ne crut pas devoir se permettre de complimenter mademoiselle de Penhoët, mais il lui dit tout de suite :

— Les bonnes nouvelles vont par série, mademoiselle. Je vous en apporte une excellente du Mexique.

En effet, le matin même, maître Nerville avait reçu une lettre de son fils.

Philippe avait, grâce à une très grande ténacité, réussi à imposer une transaction aux associés infidèles de feu le marquis de Penhoët.

Ceux-ci avaient offert cinq cent mille francs pour liquider cette affaire embrouillée et éviter un long et coûteux procès.

Ils verseraient cette somme en quatre échéances dont la dernière viendrait deux ans après l'échange des signatures.

L'orpheline remercia le notaire avec la plus vive effusion. Elle enverrait son acquiescement par dépêche.

Certes, la chère enfant n'était pas dans des dispositions d'esprit qui lui permissent d'envisager froidement ces questions d'intérêt ; elle savait bien que Georges de Kerlor ne lui reprocherait jamais la pauvreté dans laquelle il avait cru la prendre ; mais cet argent, que l'orpheline estimait perdu, appartenait à son père et il était bien juste qu'il revînt à Hélène.

Pourquoi n'ajouterions-nous pas qu'elle éprouva une légitime satisfaction en constatant que personne ne pourrait l'accuser d'avoir visé la fortune de M. de Kerlor en l'épousant ?

Mariana se montra plus habile comédienne que jamais; elle joua certainement ce jour-là son meilleur rôle.

Non seulement, elle était forcée d'adresser ses vœux de bonheur aux fiancés, mais, en route, maître Nerville lui avait appris l'heureux dénouement des négociations mexicaines.

L'irascible descendante de la métisse Aurore avait eu une nouvelle crispation, ce qui ne l'empêcha pas de prodiguer à la comtesse douairière les remerciements les plus dithyrambiques.

Madame de Kerlor n'avait pas voulu laisser son œuvre inachevée et Mariana n'avait pas douté de la bonté infinie de sa chère bienfaitrice.

Aussi, la future madame Paul Vernier protestait-elle avec la dernière exaltation de son éternelle reconnaissance.

La comtesse, doucement remuée, essayait en vain de calmer ces manifestations d'enthousiasme, il fallut que Mariana débitât jusqu'au bout la tirade pathétique, apprise par cœur pendant le trajet du cours d'Ajot au château.

Enfin, mademoiselle de Sainclair redevint plus simple; elle manifesta même un certain enjouement.

Elle dit à Georges qu'il paraissait plus heureux que le soir où elle l'avait rencontré à Brest. Le jeune homme en convint avec la meilleure humeur du monde.

Mariana déclara qu'elle était enchantée d'épouser M. Paul Vernier; c'était un grand artiste qui obtiendrait certainement toutes les distinctions honorifiques que son incontestable talent lui mériterait.

Les récompenses au Salon, la Croix, l'Institut, lui étaient distribués généreusement et prématurément par la jeune fille.

Elle fit ses invitations. Madame de Kerlor répondit que, si l'état de sa santé le lui permettait, elle assisterait avec plaisir au mariage.

Georges et Carmen furent plus affirmatifs ; ils acceptèrent purement et simplement.

Mariana demanda à son petit-cousin s'il voudrait bien lui faire l'insigne honneur d'être l'un de ses témoins ; Georges y consentit volontiers.

L'artificieuse créature eut un frémissement d'orgueil. Il lui restait maintenant à mettre le comble à son hypocrisie ; elle s'en acquitta à merveille.

S'approchant d'Hélène, elle lui dit :

— Vous viendrez aussi, mademoiselle ?

L'orpheline hésita.

Mariana continua avec une sorte de supplication dans la voix :

— Si vous n'étiez pas là, ma joie ne serait pas complète.

— Vous êtes trop aimable, mademoiselle, répliqua Hélène.

— Votre absence me désolerait... Voyons, ma cousine, car nous voici cousines maintenant, ne vous faites pas prier.

Ce fut Georges qui répondit :

— Mademoiselle de Penhoët accepte, ma chère Mariana, car elle sait qu'elle me fera plaisir en m'accompagnant à cette fête de famille qui ne précédera que de quelques jours celle qui se prépare ici.

*
* *

Le grand jour était proche pour mademoiselle de Sainclair. Elle allait épouser le brave et digne garçon qu'elle avait ensorcelé et qui croyait réellement posséder le cœur de celle qu'il adorait.

Ennemi du faste, l'artiste avait demandé à sa fiancée si elle consentirait à ce que leur union fût consacrée dans la petite église de Kernéis, dont le desservant était l'abbé Victorien, l'oncle de Paul Vernier.

Mademoiselle de Sainclair ne fut pas du tout de cet avis. Elle entendait que la cérémonie eût lieu à Brest, avec beaucoup d'éclat.

L'amoureux s'était empressé d'y consentir, et il avait prié sa fiancée de l'excuser s'il n'avait consulté tout d'abord que ses goûts personnels.

Mariana, pour faire preuve d'amabilité à son tour, avait répondu que le recteur de Kernéis obtiendrait la satisfaction à laquelle il avait droit.

Le digne homme avait mis à la disposition du couple une délicieuse maisonnette dont il était propriétaire, enfouie sous le feuillage ; il avait même fait plus, il l'avait offerte à son neveu, qui l'habitait déjà et y avait installé son atelier.

Eh bien ! mademoiselle de Sainclair proposait à Paul de passer leur lune de miel dans ce nid de verdure.

Le jeune homme accepta avec le plus vif empressement. Naturellement, l'orgueilleuse Mariana aurait préféré faire un retentissant voyage de noces à l'étranger, tambouriné d'avance par de petits échos dans les journaux, mais elle devinait que l'artiste réunissait toutes ses économies pour que le mariage eût lieu avec la somptuosité exigée par elle ; et la jeune fille, à qui le sens pratique, à défaut de sens moral, ne manquait pas, avait bien voulu ne pas réclamer l'impossible et créer si tôt des embarras au ménage.

Il fallait attendre l'installation à Paris et l'ouverture du crédit chez le riche financier, qui faisait exécuter à Paul les travaux artistiques dont nous avons parlé, pour commencer à vivre largement.

Mariana voulut que tous ceux qui l'avaient connue à Kerlor assistassent à son mariage ; puis elle se livra à des efforts de mémoire inouïs pour que le ban et l'arrière-ban de la noblesse du Finistère honorât de sa présence la cérémonie qui aurait lieu à à l'église Saint-Louis, la plus belle de Brest.

Ce qu'elle fit de visites, de démarches, ce qu'elle écrivit de billets attendris pour atteindre ce but, on ne se l'imagine pas.

Grâce à son astuce d'ailleurs et à son abnégation feinte, elle fut bien accueillie partout.

Le clan des Guidelvinec, principalement, sembla réserver pour elle toutes ses tendresses.

Le vicomte et la vicomtesse lui assurèrent tout de suite qu'ils iraient lui serrer la main à la sacristie ; la vicomtesse se réservait même de profiter de l'occasion, pour foudroyer du regard la comtesse de Kerlor.

Le remarquable quatuor que nos lecteurs n'ont pas oublié sans doute, les Kermenguy, Keraudren, Kergoulevent et Keralouët, donna avec ensemble en faveur de mademoiselle de Sainclair.

Des dithyrambes de louanges s'échangeaient à son endroit autour de la traditionnelle table de whist.

— Elle est admirable, cette petite !

— Elle a voulu quitter Kerlor où on lui reprochait l'hospitalité qu'on lui donnait.

— C'est-à-dire qu'elle refusait de s'associer au laisser aller qui régnait dans cette demeure.

— Au milieu de l'avilissement général des caractères, cela réconforte de voir une enfant montrer une conduite aussi héroïque.

— Elle a travaillé ! clamait Keralouët en branlant son chef dénudé.

— Comme nos pères, nos mères et nos sœurs pendant l'émigration, renchérissait Keralouët, une larme dans le coin de son œil chassieux.

Mariana recrutait ainsi tous ses invités.

Paul Vernier, avec sa nature enthousiaste, s'estimait le plus fortuné des mortels.

Il se reprochait vivement son accès de découragement quand il avait quitté Paris, doutant de tout, après des déceptions sans nombre, pour venir s'échouer dans la bourgade de Kernéis, auprès de son oncle le recteur,

S'il n'était pas venu en Bretagne, il n'aurait pas rencontré la femme idéale qui devait lui rendre le feu sacré.

De nouveau, il concevait les plus grands projets; il allait recommencer la lutte pour l'art et il entrevoyait l'apothéose.

Il avait écrit à ses amis intimes pour leur faire part de son bonheur.

Il avait demandé à l'un d'eux de venir assister au mariage et d'être l'un de ses témoins.

Ce dernier avait répondu de Stockholm par le télégraphe :

« Compte sur moi, je serai à Brest à la fin de la semaine. »

Paul Vernier s'était écrié :

— Ce bon Robert ! J'étais bien sûr qu'il voudrait partager ma joie.

En effet, au jour indiqué, avec une exactitude toute militaire, le capitaine Robert d'Alboize était arrivé à Brest.

C'était un ami d'enfance de Paul. Plus tard, ils s'étaient retrouvés dans le même régiment; Robert était lieutenant, Paul faisait son volontariat.

Le caractère rêveur et contemplatif de l'artiste avait plu immédiatement à ce hardi garçon, très en dehors, d'une franchise à toute épreuve et qui portait sur sa physionomie la loyauté de ses sentiments.

Robert d'Alboize était réellement beau, de cette beauté mâle et fière, militaire et chevaleresque, si sympathique dans notre France éprise d'épopée et d'héroïsme.

Il ressemblait à ces gentilshommes du XVIII[e] siècle, si séduisants qu'on les croirait souvent imaginés par les poètes, qui se battaient à Fontenoy, après avoir assuré leur chapeau avant de charger, puis galamment salué l'ennemi et coquettement secoué leurs manchettes de dentelles, qui mettaient l'épée au clair pour un sourire de femme, et s'en allaient mourir au Canada ou aux Indes, sans autre espérance qu'un peu de gloire.

Dans la régularité parfaite des traits de son visage, on lisait la droiture et la noblesse.

Il était pâle, mais ses yeux noirs reflétaient l'ardeur de son sang chaud et pur.

Ses lèvres, d'un rouge vif, surmontées d'une fine moustache blonde,

accusaient un dessin énergique et passionné; à la moindre émotion ses narines frémissaient et se dilataient comme s'il sentait la poudre.

On comprenait en regardant jusqu'au fond de ses yeux expressifs qu'il devait arriver parfois à ces regards de s'adoucir jusqu'aux plus tendres supplications de l'amour et que ces lèvres alors devaient être insatiables de baisers. Sous l'influence de la glorieuse fureur des combats, l'homme pouvait être terrible. Son glaive devait être léger à son bras, et fièrement tenu dans sa main nerveuse et fine.

Robert d'Alboize était officier d'artillerie; le ministre de la guerre avait désiré l'attacher à son cabinet, bien que le jeune homme eût préféré un service plus militant que celui de l'État-major; mais il s'était incliné devant la volonté de son chef, qui avait voulu mettre à profit l'instruction, la science du jeune capitaine, passionné pour les découvertes techniques qui transformaient chaque jour la défense nationale.

Robert d'Alboize connaissait à fond son métier.

Il avait suivi les cours de chimie, professés par nos plus grands savants, avec une sorte de fanatisme; il s'était passionné spécialement pour les recherches des nouveaux explosifs, et il avait assisté aux principales expériences de pyrotechnie ordonnées par le ministre, qui l'avait chargé chaque fois de lui présenter un rapport.

Le ministre de la guerre avait voulu que le capitaine se rendît à l'étranger, en qualité d'attaché militaire; il lui avait confié une mission en Suède où il devait étudier l'armée de ce pays, dont les fastes avaient été si brillants au temps des Gustave-Adolphe et des Charles XII.

En recevant la lettre de Paul Vernier, Robert d'Alboize, qui jugeait que sa présence à Stockholm n'était pas indispensable pendant quelques semaines, avait demandé et obtenu tout de suite un congé.

Il se proposait d'assister au mariage de Paul, puis de profiter de sa présence en Bretagne pour visiter les côtes armoricaines en travailleur infatigable qui veut se rendre compte des défenses du littoral, plutôt qu'en touriste qui voyage pour son agrément.

Vernier était allé l'attendre à la gare. Les deux amis s'étreignirent cordialement.

— Que je suis heureux de te revoir! s'écria le sculpteur.

— Et moi, répliqua l'officier, je suis enchanté de te serrer la main, dans de pareilles circonstances... Tu sais que je t'ai toujours aimé comme un frère.

— Mon bon d'Alboize!

— Ainsi tu te maries!

— J'épouse une jeune fille adorable.

— Je n'en doute pas; mais comme le temps passe tout de même!... Il me semble que nous sommes toujours au collège, ou, tout au moins, au régiment.

— Tu as pu t'absenter sans inconvénients?

— Ta lettre est arrivée à point... J'aurais été désolé si elle m'avait surpris au milieu d'une mission... Dans ces cas-là, tu sais, Paul, il n'y a ni parents ni amitiés qui tiennent, il faut tout sacrifier à son métier.

Paul reprit :

— Tu ne regrettes jamais ton état de célibataire?

— Ma foi non!

— Quand tu verras combien je suis heureux cela n'éveillera en toi aucun désir?

— Tais-toi, tentateur!

L'officier poursuivit avec une brusquerie amicale :

— J'ai adopté un métier aussi noble et aussi grand que tyrannique, mon ami. Un soldat ne se marie guère. Tant de hasards l'attendent quand il est jeune qu'il faut bien réfléchir avant d'y exposer une femme. Et puis quand l'âge arrive, il est trop tard : le pli est pris... Tu vas te créer un foyer, toi.... Moi, je n'en ai pas besoin... Je suis de la grande famille qui se réunit et s'abrite sous le drapeau.

Paul Vernier conduisit Robert d'Alboize dans le meilleur hôtel de la ville, puis il demanda à son ami la permission de le présenter à mademoiselle de Sainclair.

Robert avait hâte de voir la jeune fille qui allait combler de bonheur son fidèle Vernier.

Madame Nerville, avec le plus grand empressement, avait offert à mademoiselle de Sainclair de lui aménager un appartement dans la maison très vaste du cours d'Ajot.

Il y avait précisément, à l'aile gauche, un pavillon que la jeune fille pouvait habiter jusqu'au jour de son mariage.

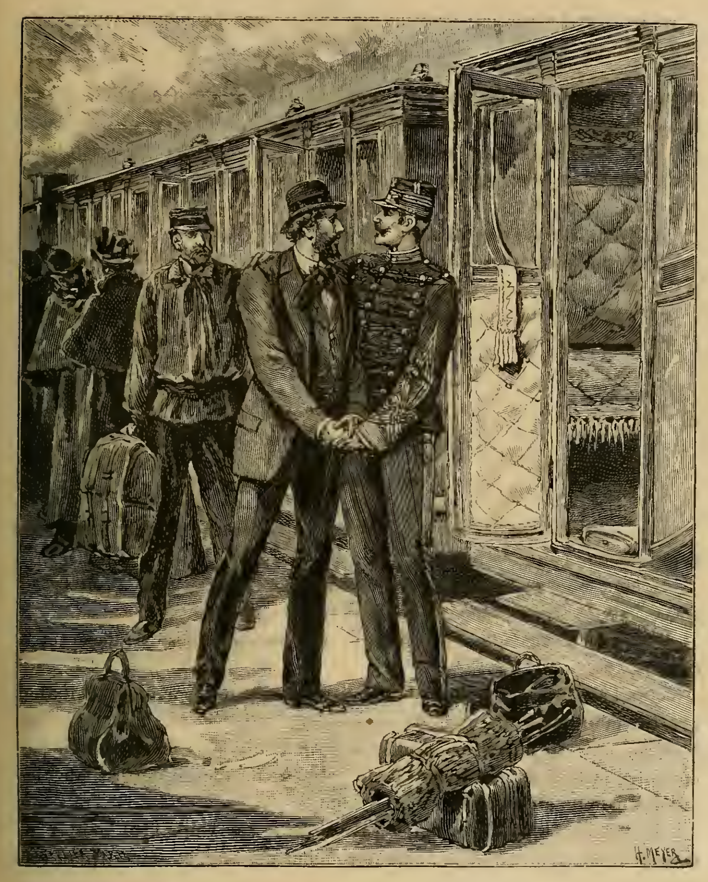
Quant à la cérémonie, la notairesse avait déclaré que le repas serait servi chez elle et que le bal aurait lieu dans ses salons.

Ces salons étaient très grands et décorés avec le luxe honnête qui caractérise encore certaines demeures bourgeoises en province, dont les propriétaires, par état ou par goût, restent obstinément réfractaires aux mièvreries composites de la modernité.

Au fond, nous ne prétendons pas que madame Nerville n'agissait pas un peu sous le coup d'un grain de vanité; mais c'était surtout son obligeance innée, son bon cœur qui avaient tout de suite parlé. Ce petit calcul ne s'était imposé que plus tard.

Mariana avait accepté ces offres, après les quelques protestations de rigueur.

La complaisance de madame Nerville tirait la future madame Paul Vernier d'un très grand embarras. Ce fut donc dans la maison du cours d'Ajot que le sculpteur conduisit l'officier.



Les deux amis s'étreignirent cordialement. — Que je suis heureux de te revoir ! s'écria le sculpteur (Page 231.)

Mademoiselle de Sainclair salua Robert d'Alboize avec la correction cérémonieuse d'une jeune personne rompue à toutes les traditions mondaines ; mais l'officier, qui était lui aussi un gentilhomme, constata avec une légère inquiétude que Mariana exagérait un peu peut-être cette correction.

Il se reprocha bien vite cette première impression et montra la plus exquise courtoisie vis-à-vis de la fiancée de son ami.

Elle ne tarda pas à s'humaniser d'ailleurs.

— Capitaine, dit-elle, M. Paul Vernier m'a parlé bien souvent de vous.

— Et il ne l'a pas fait en trop mauvais termes? demanda l'officier en souriant.

— Non, certes.

Oui, c'était vrai; l'artiste avait parlé chaleureusement de Robert d'Alboize. La première fois que le sculpteur avait prononcé ce nom, mademoiselle de Sainclair s'était souvenue que ce jeune officier était celui qui avait fait danser Carmen, à cette soirée d'ambassade, à laquelle Mariana n'avait pas assisté.

Obéissant à un pressentiment bizarre, elle n'avait pas fait connaître cette particularité à son futur mari. Elle ne voulut pas non plus annoncer à M. d'Alboize qu'il verrait mademoiselle de Kerlor au mariage.

Mariana prétexterait un défaut de mémoire, si Carmen s'étonnait de ce silence.

XXVI

DEUX MARIAGES.

La grande nef de l'église Saint-Louis resplendissait de lumières et les fleurs étaient semées à profusion.

Mademoiselle de Sainclair avait voulu se marier au maître-autel; les grandes orgues avaient joué l'*Ave Maria* de Gounod.

Monseigneur l'évêque de Quimper avait consenti à se déplacer et à officier.

Toute l'aristocratie de Brest et des environs avait répondu à l'invitation qui lui était faite au nom de la comtesse de Kerlor. L'orgueilleuse Mariana jouissait de son triomphe, bien qu'il dût sans doute n'avoir pas de lendemain; mais elle voulait ce jour-là écarter de son esprit toutes les préoccupations affligeantes.

Elle s'était composé une figure rayonnante; ses yeux bleu sombre se baissaient chastement, et la pudique rougeur des vierges empourprait son front.

Paul Vernier, très ému, était pâle; sa nature vibrante à l'excès lui enlevait son sang-froid ordinaire.

Déjà, au mariage civil, qui avait eu lieu la veille, son trouble avait été grand; mais dans cette majestueuse église, au milieu de cette mise en scène impressionnante, il était ému au delà de toute expression.

Il se souvenait que c'était là, dans ce sanctuaire, qu'il avait osé dire à Mariana qu'il l'aimait.

Il regardait le pilier derrière lequel il avait attendu que la jeune fille fût seule.

L'église, ce jour-là, n'avait pas ces splendeurs d'apothéose. Il y était revenu bien souvent, croyant revoir mademoiselle de Sainclair ; il s'était désespéré en constatant qu'il était seul au rendez-vous. Il avait eu tort, mais pouvait-il deviner que la jeune fille s'était juré de ne rentrer dans ce temple, qui avait entendu les premiers aveux, que pour y recevoir la bénédiction nuptiale?

Robert d'Alboize regardait Paul pour l'exhorter au calme, et Mariana lui avait dit tout bas, agenouillée sur son coussin de velours rouge à crépines d'or :

— Mon ami, tous les yeux sont fixés sur nous.

Paul avait cherché à se ressaisir; il n'y était qu'incomplètement parvenu.

Quand il passa au doigt de sa femme l'anneau symbolique, ce fut avec un tremblement nerveux; mais son visage s'illumina d'une façon radieuse et la félicité la plus complète emplit son cœur. Son agitation cessa.

L'évêque prononça une courte allocution qui souleva de flatteurs murmures, compatibles avec le recueillement que devait imposer la cérémonie.

Paul Vernier et Mariana de Sainclair étaient unis devant Dieu et devant les hommes.

Le sculpteur avait perdu sa mère. Son père était venu au mariage. C'était un homme d'une soixantaine d'années, au visage placide et bienveillant, chef de bureau à l'administration des postes et télégraphes. Il était décoré.

Le garçon et la demoiselle d'honneur étaient un cousin germain de l'artiste, venu de Paris avec le papa, et mademoiselle Jeanne Nerville, très heureuse dans ses blancs atours.

L'abbé Victorien, curé de Kernéis, le frère de feu madame Vernier, était également là.

Pendant le défilé qui eut lieu à la sacristie, Georges de Kerlor, qui avait renoué des relations affectueuses avec l'officier, fréquenté l'hiver précédent à Paris, Georges de Kerlor dit au capitaine :

— Vous allez me permettre, à mon tour, de vous présenter ma fiancée.

— Très volontiers, mon cher comte, répondit Robert...

— En même temps, je vais vous mener saluer mademoiselle de Kerlor, votre valseuse de l'ambassade russe.

— Mademoiselle votre sœur est ici? fit Robert gaîment.

— Oui... Elle est venue avec mademoiselle Hélène de Penhoët, ma fiancée... Ma mère a craint la fatigue de cette journée, et, à son grand regret, elle est restée au château... Les jeunes filles sont arrivées à l'église quelques instants avant l'entrée de l'évêque.

Robert d'Alboize, d'une correction absolue, et tout à sa mission de témoin n'avait pas regardé les invités pendant la cérémonie.

Mais si le capitaine n'avait pas commis un péché de curiosité bien excusable, il n'en était pas de même dans le clan féminin qui se pressait au milieu de la nef.

L'officier ralliait tous les suffrages des femmes et des jeune filles par sa beauté martiale et sa prestance de gentilhomme.

Parmi ces jeunes filles, précisément, se trouvait Carmen.

En venant au mariage de sa cousine, mademoiselle de Kerlor ne pouvait supposer qu'elle allait y rencontrer ce brillant capitaine avec qui elle avait eu tant de plaisir à danser à Paris.

Elle fut ravie de le revoir et elle le signala à Hélène.

— M. Robert d'Alboize!... Tu sais bien, l'officier dont je t'ai parlé.

Aussi, quand Georges lui amena le jeune homme, celui-ci fut-il accueilli de la façon la plus aimable par Carmen.

Mademoiselle de Kerlor s'écria :

— Je ne m'attendais pas du tout à vous rencontrer à la noce de ma petite-cousine... Georges a dû être bien surpris.

Robert expliqua en quels termes il était avec Paul Vernier.

— Je suis doublement heureux, dit-il, de n'avoir pas hésité à quitter la capitale de la Suède... J'ai fait plaisir à un ami intime et je suis charmé de retrouver M. et mademoiselle de Kerlor.

Et se tournant vers Hélène, il ajouta :

— Je regrette, mademoiselle, de ne pas vous avoir rencontrée aussi à Paris l'hiver dernier, car au lieu de revoir deux amis, j'en reverrais trois.

L'orpheline eut un sourire affable; la franchise du capitaine lui rappelait la droiture de Georges et elle s'expliqua la sympathie qui semblait les réunir.

— Monsieur d'Alboize, ajouta Carmen joyeusement, on dansera ce soir.

Il répliqua :

— Je vous supplie de me garder une petite place sur votre carnet.

— Vous serez en tête du tableau, capitaine, repartit mademoiselle de Kerlor; vous passerez au choix.

Le défilé était terminé. Mariana sortit au bras de son beau-père.

Quand la mariée apparut sous le porche de l'église, il y eut un vif mouvement de curiosité dans la foule rassemblée sur la place.

Tous les yeux se braquèrent sur la jeune épousée, qui ne paraissait pas très intimidée.

Il y avait de tout dans ces innombrables regards; à côté de beaucoup d'admiration, se glissait un peu d'envie et même d'ironie.

Chacun exprimait son opinion :

— Elle est très jolie!

— Oui, mais elle a l'air rudement fier.

Une autre voix féminine ajouta, désignant l'orpheline :

— J'aimerais mieux la blonde.

Les ouvrières de madame Rozen, la blanchisseuse de Recouvrance, avaient demandé à leur patronne la permission d'aller voir le grand mariage.

— En parlant de la blonde, fit Yvonne... C'est singulier... On dirait qu'elle ressemble à mademoiselle de Penhoët.

— T'es pas folle? demanda Marik.

— Pas du tout, reprit sa camarade... Tiens, regarde!

L'orpheline, au bras de Georges, s'était tournée du côté des blanchisseuses.

— C'est vrai! reconnut Marik.

— Elle est avec le monsieur et la demoiselle qui montaient chez elle, le jour de l'orage.

— Eh bien! Elle en a une chance!... C'est toujours les mêmes, quoi!

Dans un autre groupe, le dialogue suivant s'échangeait à mi-voix entre deux personnages que nos lecteurs n'auront pas de peine à reconnaître :

— C'est la gigolette du bois de Kernéis!

— Dis-donc, Eusèbe, elle n'a plus besoin de vulnéraire.

— On n'a jamais pu savoir, repartit La Limace en clignant de l'œil.

— Et celui qu'elle épouse c'est le mec qui l'a arrachée de nos pattes!

— Dis donc, Zéphyrine, nous sommes pour quelque chose dans ce mariage-là.

— Bien sûr! elle aurait dû nous inviter à sa noce.

— Nous ne l'inviterons pas à la nôtre, Fifi, et puis v'là tout... Ces gens du monde, faut toujours leur donner des leçons de savoir-vivre.

— Ah! malheur! glapit la somnambule.

Et pour ne pas perdre leur temps, La Limace et Zéphyrine, venus dans ce but, explorèrent habilement et fructueusement les poches de leurs voisins.

Ils se faufilèrent audacieusement au premier rang des curieux, et au moment où Mariana montait en voiture, le couple cria :

— Vive la mariée!

Madame Paul Vernier se retourna; et en apercevant les faces gouailleuses des deux malfaiteurs elle eut un tressaillement.

Cet incident fut vite oublié. Mariana était complimentée, fêtée par tout le monde ; elle prenait de petits airs de reine qui seyaient fort bien d'ailleurs à sa beauté impérieuse.

Pendant le festin, elle obtint un nouveau triomphe. Après le repas elle voulut ouvrir le bal avec le comte de Kerlor.

Quand Georges mit sa main dans celle de Mariana, la jolie épousée sentit disparaître tout son empire sur elle-même.

Elle garda pourtant un sourire stéréotypé sur ses lèvres; mais elle était mordue cruellement au cœur.

Elle voulut s'étourdir et, par un prodige de volonté, se donna l'illusion d'appartenir tout entière au comte, pendant ces quelques instants. Mais hélas ! ce n'était pas lui qu'elle avait épousée, et quand son cavalier la reconduisit à son mari, elle mordit avec une fureur concentrée son mouchoir de batiste.

La soirée fut très animée. Madame Nerville avait fait décorer ses salons avec une grande magnificence. Les vastes pièces étaient éblouissantes de lumières.

La notairesse n'aurait peut-être pas dépensé tant d'argent s'il se fût agi de marier sa fille.

Si, dans la journée, on avait remarqué d'étranges spécimens de l'aristocratie de province, aux costumes surannés, les toilettes de bal ne constituaient aucun anachronisme, et l'ensemble ne manquait ni de distinction, ni d'élégance.

Carmen avait tenu amplement la promesse faite à Robert d'Alboize ; sauf de rares infidélités, il avait été son cavalier attitré.

Entre deux contredanses, alors que la fatigue commençait à se faire sentir, Georges et Robert, Carmen et Hélène étaient assis dans une encognure du salon, auprès d'une immense fenêtre.

Les deux hommes avaient malgré la fête eu le loisir de causer à cœur ouvert.

L'officier était très instruit. Il avait répondu à Georges sur tous les sujets. Au cours de leurs entretiens variés, M. de Kerlor, parlant du rôle de la France à l'étranger, avait effleuré les questions coloniales; Robert avait émis des théories qui avaient séduit son interlocuteur

L'affinité entre eux, que mademoiselle de Penhoët avait constatée, ne tarderait certainement pas à créer une bonne et solide amitié.

Le jeune officier avait appris à ses interlocuteurs que son congé serait d'un mois, qu'il consacrerait à visiter la Bretagne. Il n'avait pas encore vu la pointe du Raz, et s'y rendrait dans quelques jours.

— Capitaine, s'écria Georges, il faut que vous me fassiez une promesse formelle.

— Laquelle, mon cher comte?

— Mon mariage a lieu le 22 octobre, j'espère que vous voudrez bien y assister.

Hélène ajouta avec sa grâce ravissante :

— Nous comptons sur vous, monsieur.

Carmen regarda l'officier; elle aussi allait se joindre à son frère et à

mademoiselle de Penhoët pour insister ; mais elle éprouva une sorte de gêne singulière ; les paroles expiraient sur ses lèvres; elle se demanda, un peu interdite, ce qui la paralysait ainsi.

Robert d'Alboize vit ce trouble et en fut lui-même légèrement impressionné ; pendant toute la soirée, l'adorable spontanéité et le piquant naturel de mademoiselle de Kerlor l'avaient ravi.

Ils avaient échangé les propos les plus spirituels, les plus enjoués, se renvoyant les répliques avec un merveilleux entrain, tant leur conformité de goûts était complète.

Que signifiait donc la légère contrainte de Carmen ?

Robert répondit :

— C'est le 23 que je quitte la France pour retourner en Suède.

Carmen retrouva subitement toutes ses facultés.

Elle s'écria délibérément :

— Eh bien ! capitaine, il ne vous reste plus qu'à rendre les armes... Vous serez notre prisonnier le jour du mariage de Georges et d'Hélène.

— J'accepte, fit gaîment Robert d'Alboize... Mais jusque-là, je suis libre sur parole.

— C'est entendu, reprit Georges en lui tendant la main.

— Je serai à Kerlor à la date indiquée, conclut l'officier.

Paul Vernier venait d'emmener sa femme ; minuit sonnait.

Une voiture attendait les jeunes époux à la porte de la maison.

Paul et Mariana se rendaient à Kernéis, dans la petite maison dont nous avons parlé.

Cette fuite dans les ténèbres aurait dû être délicieuse. Mariana, qui n'avait plus besoin d'imposer à son visage une joie de commande, jetait le masque ; une sourde irritation gonflait sa poitrine palpitante.

Paul Vernier, tout à son bonheur indicible, pressait les mains de sa femme et les couvrait de baisers.

Il ne s'apercevait pas que cette peau satinée était moite de fièvre.

Le mari mettait sur le compte d'une pudeur bien naturelle le silence obstiné de sa compagne.

Tout tremblant de passion, avec des timidités de jouvenceau qui s'apprête à savourer sa première bonne fortune, il lui avait dérobé un baiser, qu'elle s'était gardée de lui rendre.

Cette route qu'ils suivaient dans la nuit était celle de Kerlor. Pourquoi Mariana serait-elle forcée de s'arrêter en chemin ?

Ils arrivèrent à la maisonnette avant une heure du matin.

La vieille servante du recteur Sébastien avait tout préparé. La chambre de Mariana embaumait le thym et tous les parfums des landes de Bretagne.

Elle congédia la servante, voulant se déshabiller seule. Elle jeta ner-

veusement sur le guéridon sa couronne et son bouquet de fleurs d'oranger

Alors un soupir prolongé s'échappa de sa gorge contractée.

Puis, son regard s'agrandit dans une morne fixité. Elle hocha la tête et un sourire crispa ses lèvres serrées.

Son amer désespoir était fait d'écœurement, de dédain, de mépris d'elle-même.

Elle arracha ses vêtements avec une sorte de démence et se coucha.

Quand elle fut dans le lit, une hallucination étrange s'empara d'elle.

Quelques heures auparavant, quand M. de Kerlor l'avait enlacée, à l'ouverture du bal, une fiction enivrante s'était emparée de son esprit. Il lui semblait que c'était Georges qui l'avait conduite à l'autel.

Maintenant, l'égarement revenait, mais avec une intensité incroyable.

C'était Georges qui allait venir dans cette chambre; Mariana était comtesse de Kerlor. Elle en était sûre : elle le sentait.

Un afflux de passion lui monta au cœur; assoiffée, affolée d'amour, dans son délire, elle murmura :

— Georges!... Georges !...

Et ce fut Paul Vernier qui entra...

Il avait le droit de réclamer à sa femme, avec la douce immolation, avec le don captivant de tout son être, toutes les aspirations, tous les rêves, toutes les pensées de la jeune fille...

Il ne trouva qu'un corps inerte. L'épouse n'aspirait qu'à la vengeance; au lieu d'appartenir cœur et corps à l'époux qui lui donnait son nom et sa vie, elle ne pensait qu'à Georges de Kerlor, qu'elle haïssait de ne plus pouvoir l'aimer.

. . . .

Quelques jours s'étaient écoulés dans ce nid champêtre qui devait abriter les jeunes époux pendant leur lune de miel.

Paul Vernier, aveugle comme tous les jeunes maris qui adorent leur femme, vivait dans de perpétuelles délices. Rien ne semblait devoir troubler sa béatitude suprême.

Nous devons ajouter que madame Vernier s'était promptement ressaisie et qu'elle avait compris que, avant toute chose, elle devait donner à Paul au moins l'illusion du bonheur.

L'égarement de la nuit nuptiale avait pris fin avec l'aube nouvelle.

Mariana, redevenue maîtresse d'elle-même, avait surmonté toutes les répugnances pour laisser croire au sculpteur qu'il était réellement payé de retour.

Ce jour-là, ils avaient décidé qu'ils iraient revoir la clairière où Paul avait arraché Mariana des mains de La Limace et de Zéphyrine.

Après le déjeuner, ils s'étaient rendus dans le petit bois.

Paul reconstituait la scène.



Mademoiselle de Kerlor piqua des deux pour devancer ses compagnons. (Page 243.)

Il désignait la place qu'occupait l'entre-sort. Il indiquait l'endroit où se trouvaient le gredin et sa compagne.

Mariana murmura :

— Je n'ai plus de colère contre ces malfaiteurs, puisque c'est grâce à eux que nous sommes unis.

Le jeune homme allait prodiguer les protestations, quand sa femme arrêta brusquement cette expansion.

Elle venait de voir déboucher, du sentier de gauche, un groupe de cavaliers.

Madame Vernier reconnut tout de suite Georges, qui montait un superbe cheval noir; à côté de lui, Hélène de Penhoët conduisait avec aisance une jument baie.

Carmen, sur une bête alezane, et M. de Saint-Hyrieix, sur un cob rouan, apparaissaient à quelques mètres.

A distance, un piqueur juché sur un grand cheval gris pommelé suivait les maîtres.

Très droit sur sa selle, le laquais, largement ceinturé de cuir, barrait l'horizon.

Mariana eut un tressaillement. Cette vision de luxe, au moment où la jeune femme, mise avec une simplicité de petite bourgeoise, allait être surprise en flagrant délit d'idylle conjugale, lui causa une impression de fausse honte.

Tout d'abord, elle espéra qu'elle ne serait pas vue. Elle se trompait ; Carmen, de son regard perçant, l'avait reconnue de loin.

Mademoiselle de Kerlor piqua des deux pour devancer ses compagnons et aussi pour échapper aux compliments quelque peu prolixes de M. de Saint-Hyrieix.

Celui-ci continuait à venir assidument au château de Kerlor; il sentait que la comtesse était pour lui; sans se prononcer catégoriquement, il avait réussi déjà à avoir ses grandes et ses petites entrées dans le domaine de ses voisins.

Il avait mis la meilleure volonté du monde à se faire agréer de Carmen, au moins comme ami.

Tous les efforts de sa volonté ne tendaient qu'à plaire à cette séduisante créature, qui lui avait inspiré la plus vive des inclinations.

Carmen n'avait qu'un but : ne pas contrister sa mère.

Quand M. de Saint-Hyrieix se départait de sa gravité professionnelle et se lançait dans les phrases à tendances sentimentales, la jeune fille ne le regardait pas; elle n'avait d'yeux que pour sa mère, qu'elle craignait de mécontenter.

En parfait diplomate et en homme qui n'était pas dépourvu d'intelligence, Firmin de Saint-Hyrieix s'était réservé de tirer parti de cette situation.

Il s'était juré de ne rien brusquer, persuadé que les circonstances ultérieures le serviraient.

Il déployait des merveilles d'ingéniosité pour être admis, sans paraître importun, à participer aux promenades des jeunes gens.

Cela lui était relativement facile, puisque sa propriété touchait à celle des Kerlor.

Ce jour-là, il avait réussi à rencontrer Georges et Hélène, déjà sortis dans la matinée.

Les fiancés avaient eu pour Saint-Hyrieix, qui vivait assez isolé dans son domaine, la compassion des gens heureux qui voudraient que tout le monde pût jouir autour d'eux d'un bonheur pareil.

Hélène, plus réservée, depuis que la comtesse l'avait entretenue de ses projets, n'avait rien dit, mais Georges, très expansif, avait invité le diplomate à la promenade équestre de l'après-midi; Saint-Hyrieix avait accepté avec le plus grand empressement.

Carmen avait fait la moue pour deux raisons: la première, parce qu'elle ne pourrait pas laisser les amoureux livrés à leurs tendres effusions; la seconde, parce que Saint-Hyrieix l'obséderait pendant les longues heures de l'après-midi.

Toutefois, mademoiselle de Kerlor était une personne trop bien élevée pour demander des modifications au programme arrêté par son frère.

Elle se vengerait sur l'obséquieux voisin de l'agacement qu'il avait motivé.

Paul Vernier, apercevant à son tour mademoiselle de Kerlor, fit quelques pas vers elle.

Mariana, qui s'était leurrée du vain espoir de ne pas être surprise dans ses épanchements conjugaux, reconnut qu'elle ne pouvait éviter de recevoir les quatre personnages.

Elle fit appel à son air le plus engageant et prit la petite mine intéressante obligée, simulant la plus joyeuse surprise :

— Carmen!... Monsieur de Kerlor!...

Georges et Hélène arrivèrent; M. de Saint-Hyrieix, qui n'était pas un cavalier de premier ordre, parut à son tour.

Le piqueur arrêta sa bête au milieu du chemin.

— Que je suis contente de vous revoir! s'écria madame Paul Vernier, avec de grandes démonstrations d'amitié.

L'artiste, lui, très sincèrement, salua avec la plus grande cordialité.

Mariana reprit :

— Vous allez venir visiter notre chaumière... Nous allons même essayer de vous y donner un semblant de lunch, dont vous excuserez la modestie.

— C'est une idée ! fit Carmen... Est-ce loin?

— Non, répondit madame Vernier, regarde sur ta gauche... Tu vois ce petit toit pointu, couvert d'ardoises...

— Oui.

— C'est dans ce délicieux nid de verdure que Paul et moi nous avons voulu cacher notre bonheur à tous les yeux jaloux.

— Ciel ! fit mademoiselle de Kerlor, comme tu es devenue bucolique.

L'artiste joignit ses instances à celles de sa femme.

M. de Saint-Hyrieix parut trouver que cette invitation manquait un peu de cérémonial, d'autant plus qu'il ne connaissait pas le sculpteur, mais il se garda bien de présenter la moindre objection, dès l'instant où Carmen avait parlé.

Georges et Hélène, dont le cœur plein de rêve croyait à l'idylle chantée par Mariana, étaient ravis.

La cavalcade se dirigea au pas vers la maisonnette enfouie sous le feuillage, dans un site réellement adorable et bien fait pour abriter de jeunes époux.

Georges fit signe au piqueur. Tout le monde mit pied à terre.

Le domestique se chargea des montures de tous.

La vigne vierge et les roses trémières escaladaient la façade de la maison agreste. Un petit jardin, fort coquettement entretenu, précédait la demeure.

Les derniers volubilis et les premiers chrysanthèmes annonçaient la fin des beaux jours.

Tout cela respirait un parfum discret qui séduisit les jeunes gens.

Paul Vernier fit avec aisance les honneurs de sa maisonnette, pendant que Mariana, aidée par la vieille servante, dressait la collation sur une table rustique.

Une grande pièce du rez-de-chaussée avait été transformée en atelier par le sculpteur.

Il était en train d'ébaucher une bacchante dont le visage était celui de sa femme.

L'autre pièce du bas servait de salle à manger. Il y avait deux chambres au premier étage, meublées avec une élégante simplicité. Les combles et le grenier étaient très vastes.

Du premier étage, la vue s'étendait sur un océan de verdure infini.

Quand les deux couples redescendirent, sous la conduite de Vernier, le lunch était préparé.

Du raisin, des poires, des fraises des quatre-saisons, de la crème exquise provenant de lait trait le matin dans une closerie voisine, le tout servi en des plats de faïence aux vives couleurs, composaient ce repas champêtre.

Le cidre bien frais, bien pétillant, de la récolte nouvelle, moussait dans deux pichets de terre.

La servante apporta des gâteaux bretons destinés à remplacer la miche pour cette collation aussi humble que charmante.

On se mit à table.

Carmen et Hélène déclarèrent que jamais elles n'avaient mangé d'aussi bonne crème.

Les hommes trouvèrent les fruits extrêmement savoureux.

A chaque compliment, madame Vernier semblait enchantée. Au fond, elle était persuadée que ses riches invités ne faisaient preuve que de politesse.

Elle croyait voir un sourire ironique sur les lèvres de Carmen qui en était bien loin et elle se demandait si mademoiselle de Penhoët ne la raillait pas.

Elle s'écria :

— Vous m'excuserez, mes chers invités, si je ne mets pas à votre disposition la splendide vaisselle et la cristallerie superbe de Kerlor. Mais la plus belle fille du monde.....

Georges et Hélène entendirent vaguement; tout à leur ivresse d'amoureux, ils contemplaient ce nid charmant, et rêvaient qu'ils auraient pu y vivre ensemble.

Carmen, qui aurait peut-être relevé spirituellement la feinte humilité de sa petite-cousine, venait d'être saisie subitement d'un accès de mélancolie.

Elle se disait qu'elle eût souhaité que ce fût le beau capitaine Robert d'Alboize qui occupât auprès d'elle la place usurpée, grâce à ses circonlocutions diplomatiques, par M. Firmin de Saint-Hyrieix.

Dès qu'elle avait revu Robert d'Alboize, Carmen s'était imaginée qu'elle retrouvait un ami, dont elle n'avait été que momentanément séparée.

Il était reparti pourtant; mais, cette fois, il s'était engagé à revenir. Il serait là le jour du mariage de Georges et d'Hélène.

Pourquoi avait-il tenu à vagabonder ainsi à travers la Bretagne? Il serait si bien en ce moment dans cette chaumière, où Mariana et son mari savouraient les premières ivresses de la lune de miel, où Georges de Kerlor et Hélène de Penhoët songeaient que, dans quelques jours, ce serait leur tour de goûter ces félicités suprêmes.

Carmen soupirait et réclamait sa part de bonheur.

Seul, M. de Saint-Hyrieix, qui ne se sentait pas à son aise, conservait un petit air gourmé. Il entendit les propos de Mariana et de son air le plus protecteur commit une « gaffe », car il répliqua :

— Oh! à la campagne, il ne faut pas se montrer trop exigeant.

Madame Vernier tressauta; si elle avait pu répondre à M. de Saint-Hyrieix, elle eût corsé sa réplique d'une épithète qui aurait vraisemblablement semblé dure au diplomate.

Paul Vernier, avec sa bonne nature expansive, qui n'attendait qu'un encouragement pour se manifester, rayonnait en voyant ses hôtes apprécier les charmes de cette réception, qui, pour être improvisée, n'en était pas moins largement cordiale.

Mariana, toujours souriante, malgré ce qui se passait au fond d'elle-même, affectait de beaucoup se préoccuper du service. Elle offrait des fruits, des gâteaux, de la crème, gourmandait doucement son mari quand il laissait les verres vides.

Elle vit que les pichets ne contenaient plus de cidre : elle en prit un dans chaque main, et malgré les protestations de Paul qui voulait se rendre au cellier, ce fut elle qui se chargea d'aller les remplir.

Georges et Hélène s'étaient levés, pendant que Carmen et Saint-Hyrieix engageaient avec le sculpteur une discussion artistique.

Les fiancés s'étaient dirigés vers le jardin, obéissant à ce besoin de s'isoler qui caractérise les amoureux, quel que soit leur entourage.

Georges pressa les mains de l'orpheline, qui le regardait avec un adorable sourire.

Ils avaient le cœur plein d'amour; et ressentaient un bien-être inexprimable; cette églogue sous la feuillée les enthousiasmait.

— Madame Vernier doit être bien heureuse, dit Hélène.

— En effet, répliqua Georges, elle habite un coin du paradis terrestre.

— Les jeunes époux paraissent très épris.

— Oui, c'est bien là le bonheur discret, caché, qui défie les coups du sort.

— Bientôt, nous serons heureux, à notre tour.

— Oui, mon cher Georges.

— Nous aussi, nous braverons tous les regards jaloux... Nous aussi nous nous adorerons... Comment ferons-nous pourtant pour nous aimer davantage?

— Ce sera difficile, soupira mademoiselle de Penhoët. Mais je crois, tout de même, que nous y arriverons ; moi pour ma part je veux chaque jour vous aimer plus que la veille.

Georges l'attira sur son cœur.

A ce moment, Mariana revenait du cellier ; les jeunes gens ne l'avaient pas aperçue ; elle s'arrêta derrière un gros orme et eut un tel mouvement de colère que les pichets de cidre faillirent tomber.

Elle dit entre ses dents serrées :

— Chez moi !... Ils se permettent !... C'est incroyable !...

Et ses yeux étincelants se fixèrent sur le couple que la plus chaste étreinte réunissait.

Mariana, qui avait pourtant fait appel à toute sa volonté, depuis que Georges et Hélène étaient sous son toit, se sentit défaillir.

Jamais, depuis qu'elle était la femme de Paul Vernier, elle n'avait mieux compris que son existence était brisée. Un flux de haine, de rancune, de vengeance lui monta au cœur.

Heureusement pour elle, les amoureux continuèrent leur enivrante promenade.

Mariana eut le temps de reprendre ses esprits et quand elle rentra dans la maisonnette, ce fut avec une grâce et un air des plus avenants ; Marie-Antoinette, sous les ombrages de Trianon, paraissait certainement moins heureuse en ses séduisants atours de reine.

Georges et Hélène ne tardèrent pas à rentrer, gardant encore dans les yeux leur divine extase.

Une ardente tendresse s'exhalait de toute leur personne.

— Mon cher monsieur Vernier, dit Georges de sa voix si chaleureusement communicative, nous ne savons comment vous remercier de votre réception.

— Alors, fit l'artiste radieux, adressez-vous à ma femme.

— C'est vrai, continua Georges, c'est ma petite-cousine qui mérite toutes les félicitations ; aussi voudra-t-elle bien les accepter... Mais nous la connaissons depuis longtemps, nous savons combien elle est adorable et prévenante... Son affabilité n'a pu nous surprendre... Tandis que vous, monsieur Vernier, nous n'avions pas encore eu le loisir d'apprécier votre franche cordialité.

L'artiste, un peu confus, tendit la main à son interlocuteur.

— Aussi, continua le comte, nous vous prions, à votre tour, de nous accorder une faveur...

— Et laquelle, monsieur le comte?

— Venez, avec madame Vernier, passer à Kerlor la semaine de notre mariage.

L'artiste consulta Mariana du regard.

Elle répondit :

— Vous êtes trop aimable, mon cousin; nous acceptons... Nous avions projeté avec M. Vernier d'aller très prochainement faire visite à votre chère mère.

— Alors, cela tombe à merveille, ajouta Carmen.

Dans le désarroi de ses pensées, madame Paul Vernier se demanda si elle ne trouverait pas au château de Kerlor le moyen de vengeance qu'elle appelait de toute l'ardeur de sa haine.

— Qui sait? murmura-t-elle en elle-même. Le hasard est un grand maître, surtout quand on est résolu à l'aider!



Georges pressa les mains de l'orpheline, qui le regardait avec un adorable sourire. Ils avaient le cœur plein d'amour..... (Page 247.)

Le 22 octobre, par une splendide journée d'automne, la chapelle du château de Kerlor, toute blanche, toute parfumée des dernières fleurs de la saison, voyait s'agenouiller devant son humble autel Georges et Hélène.

Le curé du village, le bon abbé Joël, qui remplissait l'office de chapelain, donnait la bénédiction aux deux jeunes gens dont le visage était empreint d'une félicité infinie. Ils avaient voulu que la cérémonie fût d'une simplicité imposante. Pas d'évêque, pas de grandes orgues, pas d'*Ave Maria*.

Le nombre des invités avait été restreint autant que cela avait été possible.

L'acte solennel, qui liait ces deux existences, n'en avait que plus de grandeur.

Hélène de Penhoët était divinement belle, dans sa blanche toilette. Jamais ses yeux n'avaient reflété avec plus de douceur l'azur mystérieux.

La couronne symbolique posée sur ses cheveux blonds, si fins qu'ils semblaient des fils de la Vierge, faisait rayonner son visage adorable de l'éclat des bienheureuses.

Son pudique sourire dénotait le calme de son âme.

Georges de Kerlor, dont le cœur battait à l'unisson de celui de sa femme, fixait les yeux sur celle-ci en prononçant les serments dont le prêtre fournissait la formule ; il semblait ajouter, dans l'énergie de son regard, qu'il protégerait, qu'il défendrait contre tous les dangers celle qui désormais était sienne.

Sa mâle beauté, auprès de celle d'Hélène, si touchante, paraissait plus fière encore.

C'était le front haut qu'il contractait les devoirs sacramentels ; il aurait voulu qu'ils fussent plus grands encore, tant sa volonté de faire le bonheur de l'orpheline se lisait sur son front réfléchi.

Aussi, quand leurs mains se rapprochèrent, ils se regardèrent au fond de l'âme, et il leur sembla une fois de plus qu'aucun des deux ne pouvait se prévaloir d'aimer l'autre davantage.

Le digne curé n'était pas un Bossuet ; l'allocution qu'il faisait entendre le dimanche aux fidèles de Kerlor n'avait que de vagues rapports avec les sermons de l'Aigle de Meaux ; mais avec la ténacité de sa race, Joël s'était toujours refusé à apprendre par cœur les petites homélies que l'évêque lui avait envoyées imprimées, dans un manuel destiné aux prêtres qui n'ont pas le don de la parole ; il préférait dire à ses ouailles quelques mots simples, rustiques mêmes, mais de son cru.

Il s'adressa simplement aux nouveaux époux :

— Mes enfants, vous voilà mari et femme... Le bon Dieu vous avait destinés l'un à l'autre... Vous êtes beaux tous les deux, il faut que vous soyez bons... La bonté, voyez-vous, est la plus sublime vertu du Christ... Vous en avez un admirable modèle sous les yeux, monsieur le comte de Kerlor, c'est votre mère... Quant à vous, madame la comtesse, vous serez la meilleure des épouses... Je vous bénis une dernière fois et je souhaite que l'héritier du nom des Kerlor que vous enverra le ciel perpétue les traditions qui ont fait de votre famille la providence de tous ceux qui souffrent.

Ce fut tout

Tous ceux qui assistaient au mariage de M. de Kerlor n'avaient pas entendu parler l'évêque de Quimper à l'imposant service de Mariana ; cependant, parmi les personnes qui assistaient aux deux cérémonies, il n'en fut aucune qui ne fût touchée des simples paroles de l'humble desservant et de la conviction paternelle avec laquelle il avait exprimé ses sentiments.

La mère de Georges ne put retenir ses larmes quand le curé lui rendit l'hommage qu'elle méritait à tous égards.

Elle contemplait son Georges et la joie surhumaine du fils plongeait la mère dans des délices inexprimables. Elle contemplait Hélène de Penhoët, sous son voile immaculé, et s'éveillait dans le cœur de la chère femme comme une nouvelle maternité. Elle se disait avec un légitime orgueil que les concessions, qui lui avaient tant coûté tout d'abord, ne constituaient pas une trop pénible rançon, puisqu'elles avaient assuré le bonheur éternel de ces deux êtres.

Ce qui se passa dans l'esprit de Carmen, quand elle vit son frère et son amie unis, fut indicible.

Une félicité débordante emplit son cœur, puis une réaction immédiate se produisit et elle sentit sourdre ses pleurs.

Jamais elle n'avait autant compris que le problème de sa propre destinée allait se poser bientôt d'une façon inéluctable.

Elle eut un regard anxieux. A sa droite se tenait M. de Saint-Hyrieix, très compassé, très décoratif ; à sa gauche était le capitaine d'Alboize, qui avait tenu sa parole avec une exactitude toute militaire.

Mariana, la bouche crispée, était restée immobile tout le temps de la cérémonie, semblant pieusement se recueillir ; et pourtant, dans sa cervelle en délire, les espérances les plus folles, les plus impies, se déchaînaient.

Elle en arrivait à croire que quelque complication imprévue et redoutable pouvait encore surgir.

Toute sa haine s'épanchait intérieurement ; sa volonté se tendait vers le mal ; elle évoquait nous ne savons quelles divinités chimériques pour que ce mariage ne s'achevât pas.

Parfois, elle regardait Georges, chargeant ses yeux d'effluves attirants, comme si elle prétendait le dominer.

Quand un éclair de raison lui revenait, elle regrettait qu'il lui fût impossible d'offrir son âme au démon, en échange d'une toute-puissance qui lui aurait permis de foudroyer au pied de l'autel cette rivale abhorrée.

Les griffes de la folie semblaient déjà s'enfoncer dans son crâne.

Et tout cela se passait au fond d'elle-même, sans qu'un geste, un soupir la trahissent et lui fissent perdre les avantages de son attitude exemplairement édifiante.

Elle avait joint les mains, comme si la plus fervente prière s'exhalait de ses lèvres en faveur de ce jeune homme, qui était le fils de la comtesse de Kerlor, de la femme qui avait arraché Mariana aux humiliations et à la misère.

Paul Vernier se gardait bien de troubler ce pieux recueillement.

D'ailleurs, il était captivé par le spectacle qu'il avait sous les yeux.

Le mois précédent, c'était lui qui se mariait! c'était lui qui épousait mademoiselle de Sainclair, qu'il adorait et dont il était si ardemment aimé.

Les pompes fastueuses de l'église Saint-Louis l'avaient profondément impressionné. Quel dommage pourtant que sa chère Mariana n'eût pas voulu que la cérémonie eût lieu à Kernéis, où l'oncle Sébastien aurait officié avec tant de sérénité!

Il se blâma de ce qui pouvait ressembler à une critique rétrospective : mais il ne put s'empêcher d'ajouter en lui-même que, pour son goût personnel, il préférait la simplicité imposante de Kerlor au cérémonial de Brest.

Les amis se pressèrent autour de Georges et d'Hélène, leur prodiguant les félicitations et les souhaits.

Hélène répondait par un mot ému ; Georges serrait vigoureusement les mains qui ne cessaient de se tendre vers lui.

Le beau rêve qu'il avait fait était devenu la plus douce des réalités.

La jeune mariée tomba dans les bras de madame de Kerlor, qui la pressa tendrement sur sa poitrine.

— Eh bien! ma fille, dit la comtesse douairière, êtes-vous heureuse?

— Oui, ma mère, répondit l'orpheline... Je ne croyais pas que le ciel réservait de telles félicités sur la terre.

— Et moi, ma chère enfant, je suis incapable de vous exprimer ce que je ressens, tellement votre pure joie me pénètre... Tiens... Embrasse-moi encore, ma petite Hélène... Cela vaudra tous les discours du monde.

Après cet élan d'effusion, qui remua chez les assistants les fibres les plus intimes, la douairière se rappela ses devoirs de maîtresse de maison.

Le déjeuner était préparé dans une grande salle du château et l'on ne tarda pas à se mettre à table.

A la fin du repas, et au moment où plusieurs invités se levaient, Georges dit à l'oreille de sa femme :

— Venez, Hélène ! Voulez-vous? J'ai tant envie de revoir avec vous en ce jour les endroits où notre amour a grandi.

Ils disparurent tous deux, et s'éloignèrent à travers le splendide parc ; ils allaient se rendre au bord de la mer pour que le vent du large emportât leurs baisers.

Mariana les avait regardés s'éloigner les pupilles immobiles ; on eût dit qu'elle avait suspendu son souffle.

Elle garda son attitude de sphinx jusqu'au moment où les époux disparurent.

Madame Vernier ne voulut pas subir de conversations oiseuses ; elle n'était pas en train d'écouter des puérilités ; aussi échappa-t-elle au jeune Kéralouët, qui se dirigeait vers elle, avec l'intention manifeste de lui décocher des madrigaux.

A son tour Mariana sentit le besoin de prendre l'air : elle ne respirait plus dans cet intérieur, où une autre l'avait remplacée auprès de la mère, — et auprès du fils.

Au moment où elle arrivait au vestibule, elle vit la porte du salon d'attente s'ouvrir. Un homme entra.

Il salua Mariana ; celle-ci, très absorbée, crut tout d'abord que c'était un invité. Après une inclinaison de tête machinale, elle allait poursuivre son chemin, quand elle remarqua que cet inconnu portait un chapeau rond et était en costume de voyage.

A coup sûr, il ne faisait pas partie de l'élégante assemblée que les noces avaient attirée à Kerlor.

Elle leva les yeux sur le visiteur. C'était un homme qui paraissait âgé d'au moins trente ans ; le visage était fatigué, le regard quelque peu vague et inquiet.

La mise était fort correcte, bien que, encore une fois, elle n'eût rien de cérémonieux et ne pût pas être considérée comme celle d'un invité retardataire. Les traits ne manquaient pas de régularité, encadrés par une longue barbe soyeuse.

— Mademoiselle Mariana de Sainclair, je crois? dit l'homme d'une voix légèrement altérée.

— C'était en effet mon nom de jeune fille, monsieur, mais je m'appelle aujourd'hui madame Paul Vernier, répondit Mariana, du ton d'une personne étonnée de se voir connue par quelqu'un dont elle ignore le nom.

— Excusez-moi, madame... Vous ne me reconnaissez pas ?

— Non, monsieur... N'est-ce pas la première fois que j'ai l'honneur de vous voir ?

— Peut-être. Mais ce n'est pas la première fois, moi, que j'ai le plaisir de me trouver en face de vous. Je suis M. Jacques Ronan-Guinec.

Madame Vernier eut un geste évasif, signifiant que sa mémoire restait rebelle.

— Je vous ai vue ici.

— C'est possible.

— En outre, je vous ai rencontrée chez maître Nerville.

Mariana se rappela alors avoir entrevu cet homme. Ses souvenirs deve-

naient moins fugitifs, elle se rappela encore que c'était un financier, dont on avait parlé autrefois au château et à l'étude.

Ronan-Guinec reprit :

— Je viens voir M. de Kerlor... Est-il au château ?

Il avait prononcé ces mots avec une certaine appréhension, dissimulée par la volonté de paraître calme, mais qui n'échappa pas à l'observation aiguë de la jeune femme.

— M. de Kerlor ! répéta-t-elle... Vous ignorez donc ce qui se passe?

Ronan-Guinec eut un rapide froncement de sourcils.

Mariana continua :

— Le comte vient de se marier dans la chapelle du château.

— Ah ! fit l'homme très surpris, mais qui se rasséréna un peu... En effet, je ne savais pas... Je suis en voyage... J'aurais dû me douter en voyant la mine affairée des domestiques... Eh bien!... madame, bien que M. de Kerlor ne s'attende pas à une visite, je vous prie de le faire prévenir que j'ai à lui parler.

— Mais vous n'y pensez pas, monsieur, se récria la jeune femme.

— Je vous en supplie, madame. Il s'agit de choses d'une extrême gravité.

Mariana tressaillit. Ronan-Guinec lui parlait réellement sur un ton d'impérieuse urgence.

L'attitude inquiète de ce financier frappa davantage madame Paul Vernier, que sa tension d'esprit particulière portait à tout rattacher à ses criminelles espérances.

Elle répliqua :

— Mon cousin a épousé aujourd'hui mademoiselle Hélène de Penhoët.

Elle épia l'impression que ce nom produirait sur le visiteur; celui-ci ne laissa échapper aucun mouvement.

Mariana pensa, dépitée, car déjà sa cervelle était en ébullition :

— Il ne la connaît pas.

Elle poursuivit tout haut, avec la petite intonation d'innocente ironie qu'elle pouvait se permettre sans danger :

— Vous arrivez au moment où les jeunes mariés sont tout à leur félicité.

— N'importe, madame, s'écria Ronan-Guinec qui ne maîtrisait plus son agitation, il faut que je voie M. de Kerlor.

Mariana devant cette insistance eut la perception d'un événement qui devait vivement l'intéresser.

— C'est impossible, répondit-elle.

— Et pourquoi?... Je vous répète, madame, que les circonstances sont particulièrement graves... exceptionnellement graves... Je n'ai qu'un mot à dire à Georges... Vous êtes de la famille... Je ne tiens pas à ce que ma visite soit connue de tout le monde... Vous rendrez un service inappré-

ciable à votre cousin en le faisant prévenir aussi discrètement que possible.

Elle joua l'émotion.

— Mais vous m'effrayez, monsieur... S'agirait-il d'une mauvaise nouvelle?

Ronan-Guinec marcha avec agitation. Il ne répondit pas. Il tira brusquement sa montre, et dit, comme s'il s'adressait à soi-même :

— Je ne puis plus perdre de temps... Il est déjà quatre heures et demie.

Mariana continuait à le dévorer des yeux, mettant son esprit à la torture pour surprendre l'indice qui l'aurait mise sur la voie.

Rapidement, elle fit plusieurs suppositions; aucune ne lui parut vraisemblable.

Elle répliqua :

— M. de Kerlor vient de partir avec sa femme.

L'homme tressauta.

— Partir!...

— Il n'a pas quitté Kerlor... Il est en promenade dans le parc, ou au bord de la mer.

— Eh bien! mais...

Elle continua avec son ton ironique de tout à l'heure :

— Vous vous imaginez qu'il est facile de retrouver et de troubler deux amoureux, qui viennent de recevoir la bénédiction nuptiale, et qui sont allés se cacher dans les allées les plus ombreuses de cet immense domaine?... C'est une tâche dont je ne puis me charger, monsieur Ronan-Guinec, bien que vos paroles soient de nature à m'impressionner.

— Mes heures sont comptées, madame.

— Eh bien, fiez-vous à moi... Je transmettrai votre communication à M. de Kerlor, quand il sera redevenu accessible.

Le financier garda encore le silence.

Mariana ajouta :

— C'est tout ce que je puis vous proposer... Vous ne vous décidez pas?... Vous comprendrez alors que je ne puisse prolonger cet entretien... C'est donc que ce que vous avez à révéler à mon cousin est moins important que vous ne l'avez annoncé... En tous cas, je vous salue, monsieur.

Elle fit un pas vers la porte.

— Madame! implora Jacques, vous ne pouvez pas vous douter de ce qui m'amène à Kerlor.

— C'est précisément le reproche que je vous adresse, fit-elle avec une cinglante ironie.

— Comment prévenir Georges?

— Revenez dans la soirée.

— Cela m'est impossible.

Il hocha la tête avec mécontentement, se résolvant à un pis aller.

— Eh bien! reprit-il, ne puis-je au moins écrire à M. de Kerlor?

Mariana eut un frémissement; dans sa cervelle enfiévrée, les idées se dessinaient plus pratiques. Elle répondit :

— Mais si... Je vais vous donner ce qu'il faut.

Le voyageur eut un geste de lassitude ; il murmura :

— Il faut pourtant en finir... Si j'avais su que je tomberais au milieu d'un mariage... Enfin!

Prestement, madame Vernier mit sur la table du papier et de l'encre ; puis elle dit :

— Je vais vous laisser pour ne pas vous troubler.

— Restez, madame... Je n'ai que quelques mots à écrire, et je ne voudrais pas que...

Il n'acheva pas. Avec une hâte fébrile, il avait déjà commencé sa lettre.

Plus que jamais l'intelligence malfaisante de Mariana était en éveil; sa perception du fait devenait plus précise.

De son pas léger, elle se rapprocha de l'homme qui suait à grosses gouttes en faisant courir la plume et semblait s'isoler de tout ce qui l'entourait.

Il ne cherchait pas ses idées ; il écrivait avec une rapidité étonnante.

Cependant, il s'était arrêté brusquement, après avoir tracé quelques mots, et passait la main sur son front ruisselant.

Mariana s'approcha davantage. Comme Ronan-Guinec, elle redoutait que quelqu'un ne vînt les troubler.

Elle eut une crispation ; si cet homme la surprenait en flagrant délit d'espionnage, il ne lui témoignerait peut-être plus en lui remettant sa lettre, la confiance dont elle avait besoin.

Elle haussa les épaules ; voulant la fin elle voulait les moyens ; elle avait maintenant la conviction qu'elle allait surprendre un secret qui servirait son inimitié.

Hardiment, elle lut par-dessus l'épaule de l'homme qui écrivait, de plus en plus absorbé.

Les prunelles dilatées par l'attention, elle retint son souffle, puis elle eut un soupir de triomphe et sa physionomie s'illumina.

Elle s'éloigna un peu et se tourna de côté pour cacher la satisfaction diabolique qui éclairait son visage, en admettant que M. Ronan-Guinec relevât subitement la tête.

Il signa avec un tremblement nerveux, plia le vélin, l'inséra dans l'enveloppe et griffonna la suscription.

Ceci fait, il respira largement ; sa physionomie redevint calme.



Jacques eut pour maitresse Stella Villiers, une danseuse de l'Opéra. (Page 259.)

Il se leva et tendit le pli à Mariana :

— Voici, madame... Veuillez agréer tous mes remerciements pour votre obligeance... Pardonnez-moi d'avoir agi d'une façon un peu insolite ; mais, croyez-moi, il y avait force majeure.

Elle prit le papier.

— Vous voulez bien me promettre, madame, que Georges de Kerlor aura cette lettre aujourd'hui ?... Il y a urgence absolue.

— Je vous le promets, monsieur.

— Le moindre retard pourrait lui causer un préjudice incalculable.

— Soyez tranquille, monsieur Ronan-Guinec, votre message est en fidèles mains.

— Adieu, madame.

Il la salua avec l'aisance d'un homme du monde.

— Encore une fois, je vous demande pardon d'agir avec cette précipitation... Je suis venu de Brest en tilbury... Je ne m'attendais pas du tout à tomber au milieu de cette fête matrimoniale... Je bénis le sort qui a bien voulu que je vous rencontrasse... Adieu, madame... Votre cousin vous remerciera aussi sincèrement que je le fais.

Madame Vernier garda une physionomie impénétrable ; elle ne répondit pas un mot.

Jacques Ronan-Guinec s'éloigna, la laissant seule.

XXVII

LE CRÉDIT GÉNÉRAL DE L'OUEST

Jacques Ronan-Guinec était en effet un ami de M. de Kerlor. Ils avaient fait leurs études chez les jésuites de Rennes, il n'avait que quelques mois de plus que Georges ; mais il avait toujours vécu au milieu de préoccupations qui vieillissent vite un homme. Jacques était le fils d'un banquier, établi cinq ans auparavant à Quimper, et dont le nom s'imposait dans toute la Bretagne.

Ronan-Guinec le père jouissait d'une réputation de probité nullement usurpée d'ailleurs.

De temps immémorial toute la noblesse bretonne avait confié ses fonds au *Crédit général de l'Ouest*, que le père de Jacques avait fondé.

Quand Ronan-Guinec mourut, son fils unique reprit la suite des affaires.

Très intelligent, très entreprenant, le jeune homme n'eut qu'un rêve, transformer l'établissement et décupler le chiffre des bénéfices.

Le *Crédit général de l'Ouest* se chargeait de toutes les opérations de banque. Jacques résolut, tout en conservant le mécanisme actuel, d'y ajouter des émissions.

Il procéda d'abord avec beaucoup de prudence et ne patronna que des entreprises de tout repos.

Un grand réveil s'était produit en Bretagne. L'aristocratie avait compris que les besoins modernes dépasseraient les revenus que la diminution du taux de l'intérêt réduisait déjà d'une façon sensible.

Des carrières avaient été exploitées ; des chantiers de constructions maritimes avaient été créés ; d'importantes transactions immobilières avaient eu lieu.

Toutes ces combinaisons, soigneusement étudiées par le jeune banquier et présentées loyalement au public, s'étaient traduites par des profits très appréciables.

Aussi, la réputation de la maison Ronan-Guinec devint-elle plus grande encore.

Jacques, dont l'activité était prodigieuse, ne se contenta plus de ces opérations régionales. Paris le hantait.

Il y vint.

Le siège social du *Crédit général de l'Ouest* fut transféré rue Le Peletier, des augmentations successives de capital finirent par former un total de quinze millions. Quatre maisons furent achetées à l'amiable. On les abattit. Un établissement somptueux les remplaça.

La société en commandite par actions devint une société anonyme à capital variable, c'est-à-dire pouvant toujours être augmenté.

Un perron monumental, une colonnade hardie, un hall immense, tout cela construit avec une rapidité merveilleuse, firent honneur à l'architecte qui aménagea les locaux sur le modèle des établissements américains.

Le *Crédit général de l'Ouest* eut tout de suite droit de cité. La maison de Quimper, qui avait vu pourtant affluer à ses guichets des sommes énormes, la banque de tout repos fondée par le père Ronan-Guinec et où était né Jacques, passa à l'état de succursale.

Bientôt, d'autres succursales s'établirent à Nantes, à Lorient et à Vannes.

La prospérité suivait une marche ascendante qui n'effrayait que les esprits routiniers, abasourdis par des transactions aussi vertigineuses.

Le *Crédit général de l'Ouest* lança de grosses affaires, dont les titres furent admis à la cote officielle de la Bourse. Il rivalisa victorieusement avec les plus grands établissements de crédit.

La juvénile audace du jeune Breton commença par émouvoir les hauts barons de la finance, qui tinrent un premier conseil de guerre.

Jacques, dont l'intrépidité ne connaissait plus de bornes, se lança encore plus impétueusement en avant.

Il avait conquis Paris par surprise ; Paris devait bientôt prendre sa revanche.

Jacques eut pour maîtresse Stella Villiers, une danseuse de l'Opéra, que l'on appelait Croquette dans l'extrême intimité, car ses adorables quenottes rongeaient les proies les plus dures.

C'était du reste un Greuze délicieux, qui avait souvent cassé sa cruche ; elle déclarait, non sans esprit, que les mariages se faisaient ainsi en Bohême.

Les équipages de Croquette firent rapidement honneur à Ronan-Guinec et consacrèrent la réputation d'un grand carrossier nouvellement établi aux Champs-Élysées.

Jacques fut reçu dans tous les mondes, privilège qui n'était pas réservé à des concurrents plus riches que lui.

Il racheta l'écurie de courses d'un grand sportsman mort prématurément, dont les couleurs claires étaient célèbres sur le turf.

Il disputait les tableaux des maîtres aux plus opulents amateurs.

Les vrais Parisiens se montrèrent très bienveillants pour le jeune millionnaire, qui savait se faire pardonner son luxe récent en se conduisant en parfait gentleman ; mais il ne faudrait pas connaître l'humanité pour supposer que Jacques ne déchaîna pas une effroyable envie parmi la tourbe épaisse des agioteurs.

Le *Crédit général de l'Ouest* était destiné à subir l'assaut d'une armée innombrable, composée de toutes les rancunes inavouables, tous les appétits féroces, toutes les ignobles jalousies.

Le nerf de la guerre ne manquait pas à cette armée-là. Des plans furent discutés et l'on résolut bientôt d'investir la forteresse de la rue Le Peletier. Les travaux d'approche restèrent à peu près invisibles; mais le sol était miné sourdement.

Cependant, un beau jour, Jacques Ronan-Guinec aperçut la première tranchée. Il se mit à rire.

Il fit une vigoureuse sortie. Il y mit tant de fougue et d'impétuosité qu'il culbuta les assiégeants.

Il acheta par milliers des titres dont la cote faiblissait depuis quelque temps. Il y eut ce jour-là en Bourse une formidable hausse sur un groupe de métaux, alors qu'un puissant syndicat s'était mis à la baisse.

Les clameurs des éclopés, qui se frottaient lamentablement les côtes et les reins, faillirent faire écrouler le célèbre monument.

Le *Crédit général de l'Ouest* gagnait brillamment la première manche.

Jacques triompha fastueusement, Stella Villiers eut une rivière de diamants qui valait cent vingt mille francs. La jolie danseuse s'écria avec enthousiasme :

— Cette rivière-là, ce sera de l'eau pour remplir ma cruche.

Jacques acheta un palais de six millions aux environs de la place de l'Étoile.

Il eut des trotteurs Orloff, dont la paire atteignait un prix insensé.

Ce fut certainement l'homme qui, pendant un mois, dépensa le plus d'argent à Paris.

Il y avait longtemps que les viveurs de race n'avaient vu une pareille sarabande des écus.

Très bon garçon, très généreux, Jacques Ronan-Guinec n'avait pas oublié les miséreux, ou du moins ceux qui prenaient ce titre pour l'attendrir, soit en lui écrivant des lettres éplorées, soit en lui racontant des histoires pathétiques.

Il ordonna à ses commis de distribuer les secours sans compter.

Il faisait largesse à ce bon peuple de Paris, comme un roi qui paie son joyeux avènement.

L'apothéose fut complète.

Et voici ce que Jacques venait d'écrire au comte de Kerlor :

« Mon cher Georges,

« Je suis perdu.

« Je te fais ma confession, car tu es le seul homme pour qui j'aie gardé de l'estime. Tout le monde m'a trahi... Je suis ruiné.

« Le *Crédit général de l'Ouest* va sombrer dans quelques jours.

« Je n'ai pas le temps de te fournir d'explications. Sache seulement que je succombe sous les coups d'une formidable coalition organisée par la Haute Banque.

« Je ne veux pas que la catastrophe t'atteigne. A l'heure où je t'écris, ta fortune reste intacte ; mais à la condition de suivre ponctuellement les instructions que je te donne à la hâte :

« Rends-toi demain à Paris. Emporte tes titres. Tu en as deux mille si ma mémoire est exacte ; cela représente onze cent mille francs environ.

« Fais tout vendre en quatre jours.

« Recommande à ton agent de change d'écouler le lot par fractions : cent à l'ouverture, cent une demi-heure plus tard, et ainsi de suite pour arriver à quatre cents dans une séance. Au bout de quatre jours tu auras tout liquidé.

« Fais ce que je te dis ; n'hésite pas un seul instant.

« Ne t'avise pas surtout d'avoir le moindre scrupule ; tu ne connais pas le monde effroyable auquel tu vas arracher ta fortune.

« Au nom de ta mère, de ta sœur, de la jeune fille que tu as épousée — je viens d'apprendre à l'instant ton mariage — tu n'as pas le droit de céder à des sentiments ridicules qui te rendraient la risée des hommes de proie se ruant à la curée pour se partager mes dépouilles opimes.

« Je t'ai prévenu seul. Garde le secret. Le salut est à ce prix.

« Ma débâcle ne sera proclamée que dans une huitaine de jours, c'est-à-dire à la liquidation mensuelle.

« J'ai annoncé à mon personnel que je partais pour traiter une importante affaire à Londres.

La vérité est que je vais au Havre, où je m'embarquerai pour le Nouveau Monde.

« Rien ne transpirera avant que je sois au large.

« J'ai bien lutté, va! Si je lâche pied, c'est que la résistance est impossible.

« Je te vois, toi qui me connais si bien, te demander pourquoi je ne me suis pas tué?

« Eh bien ! c'est parce que je ne veux pas que les forbans, qui ont fini par couler le *Crédit général de l'Ouest*, se croient à tout jamais délivrés de moi.

« J'ai la folie de persister à croire que plus tard je pourrai prendre une revanche éclatante.

« Les plaies d'argent ne sont pas mortelles.

« Cependant, c'est vrai, je vais causer de nombreux déchirements; je vais briser bien des situations; je vais être rendu responsable d'effroyables malheurs; mais, si lourdes que soient mes fautes, c'est surtout la fatalité qui m'a écrasé.

« Si j'avais pu braver la tempête pendant une semaine encore, j'étais sauvé.

« Tous les éléments se sont déchaînés contre moi; je suis bien forcé de couler à pic.

« Mais encore une fois, je ne puis croire que je ne surnagerai pas. Il me semble être au milieu de l'Océan en furie, assailli par les lames les plus furieuses; et pourtant je ne veux pas mourir.

« Adieu, Georges; parmi toutes les ruines qui vont s'accumuler, je n'aurai pas le dernier chagrin d'y voir celle de Kerlor.

« Dans mon affreuse situation, je suis accablé par un remords de moins. Tu ne joindras pas tes malédictions à celles des malheureux que le désastre va affoler... Qui sait si tu ne me plaindras pas?

« Reçois les adieux de celui qui n'ose plus, aujourd'hui, se dire bien qu'il soit au fond de lui et pour toujours ton vieil ami.

« JACQUES RONAN-GUINEC. »

Oui, l'édifice s'était écroulé.

Les troupes des hauts barons mises en déroute s'étaient ralliées avec le temps, et la tactique avait été changée.

Au lieu de viser un effondrement foudroyant, on avait attaqué une à une les affaires lancées par le *Crédit général de l'Ouest*.

Jacques Ronan-Guinec avait résisté vaillamment; mais il devait être écrasé sous le nombre de ses ennemis.

Alors, dans la furieuse mêlée, où il s'élançait tête baissée, comme un bon Breton qui fonce sur ses adversaires, il avait continué à renvoyer quelques horions

Pendant les armistices, son sang-froid n'était pas revenu. Il avait voulu s'étourdir avant de s'engager dans de nouvelles batailles.

Il avait semé l'argent follement, se créant de nouveaux besoins pour réaliser l'impossible.

Stella Villiers, dont les exigences croissaient avec la prospérité apparente de son amant, engouffrait des sommes énormes.

Les chevaux de courses étaient régulièrement battus. Jacques avait mis un demi-million sur la bête qui devait gagner facilement une poule à Longchamp; elle n'avait même pas figuré dans les trois premiers.

Les rivaux du jeune homme ne dédaignaient pas les plus viles manœuvres pour arriver à l'entamer ; ils avaient acheté l'entraîneur et le jockey.

Il suffisait que Jacques prît position à la Bourse pour que les spéculateurs tentassent la contre-partie.

Il se vit débordé; il retrouva un éclair de lucidité. Il alla trouver le directeur d'un très grand établissement de crédit, qui ne lui était pas notoirement hostile, et il lui offrit de lui céder pour vingt millions de titres d'une exploitation minière en Australie, subissant momentanément un temps d'arrêt, à cause de difficultés d'un ordre secondaire.

Il y eut promesse verbale de prendre le « paquet ».

Mais au moment où Jacques demanda l'exécution de cette promesse, on l'éconduisit purement et simplement.

Une vie infernale commença pour le spéculateur. Il perdit la notion de la droiture, prenant où il les trouvait les munitions qui lui manquaient.

Les dépôts, les comptes courants, les comptes de chèques se confondirent dans l'esprit du directeur du *Crédit général de l'Ouest*.

Avant tout, il voulait sauver l'établissement qu'il avait visé ; tous les moyens de défense lui paraissaient bons, pourvu qu'il arrivât à empêcher la panique finale.

Il faisait racheter les titres de sa maison, quand ils allaient être dépréciés; il continuait à rémunérer son énorme capital ; bref, il distribuait des dividendes fictifs à ses actionnaires ou à ses obligataires.

Déjà trois ou quatre journaux de chantage l'avaient violemment attaqué ; il les avait traduits en correctionnelle ; la marée envahissante ne pouvait être endiguée ; elle finirait par tout engloutir.

Jacques constata avec terreur qu'il lâchait pied.

Ses adversaires l'avaient acculé dans un bas-fond où il s'enlisait progressivement. Il persistait à se défendre, mais il ne pouvait déjà plus rendre les coups qu'on lui portait.

Et toujours, pour faire face aux liquidations, il puisait dans les coffres du *Crédit général de l'Ouest*, sans que son conseil d'administration, aveuglé par son assurance, pût l'en empêcher.

L'argent des uns servait à désintéresser les autres; les demandes de remboursement augmentaient; les porteurs de titres qui vendaient devenaient sans cesse plus nombreux; il devenait impossible d'offrir une nouvelle affaire au public.

Jacques Ronan-Guinec luttait toujours avec la dernière opiniâtreté.

Il ne pouvait, malgré tout, admettre qu'il serait terrassé.

Quoique jeune, il savait l'histoire des financiers célèbres ; il se rappelait

que bon nombre d'entre eux, au moment suprême où va sonner l'heure de la débâcle, avaient tenté un dernier effort et finalement triomphé.

Il voulait toujours croire à son étoile. Il donnait tout au hasard et attendait tout de lui. Il rêvait encore le prodige, le miracle...

Vingt fois, il se crut victorieux ; vingt fois il reperdit les positions si chèrement conquises.

Cette fortune féerique qu'un coup de baguette lui avait donnée, un autre coup de baguette la lui enleva. L'aveugle déesse l'abandonna complètement.

Ses dernières illusions tombèrent ; il vit qu'il était perdu. Il lui était impossible de régler ses différences à la fin du mois. Il n'avait plus qu'à prendre la fuite. Malgré l'égarement auquel il avait été en proie, les bons instincts qui survivaient en lui l'avaient porté à se souvenir de Georges de Kerlor, son camarade de collège, l'homme qu'il estimait le plus, qui lui avait confié sa fortune avec une si robuste bonne foi.

Jacques Ronan-Guinec voulut au moins que celui-là ne l'accablât pas.

Nous l'avons dit, le financier avait quelques jours de répit. Il en avait profité pour se rendre à Brest et de là à Kerlor.

Le passif du *Crédit général de l'Ouest* se chiffrerait par un nombre invraisemblable de millions ; l'argent que Georges reprendrait ne changerait pas beaucoup la situation.

Mariana n'avait eu besoin que de lire les premières lignes de la lettre pour être fixée.

Cette fois rien ne l'empêcherait de se venger.

M. Jacques Ronan-Guinec ne reviendrait certainement jamais à Kerlor.

Madame Vernier ne remettrait pas sa lettre à Georges.

Elle la décacheta sans la moindre hésitation et la lut tout entière.

Elle eut l'odieux sourire que nous lui connaissons.

— Enfin ! dit-elle, voilà le commencement du malheur. Je savais bien que ces folles allégresses n'auraient qu'un temps !... Le vaisseau des Kerlor est en perdition, comme disent les bonnes gens du littoral... Tout ce luxe superbe dont ils écrasaient leurs contemporains va disparaître... Ah ! je ne m'attendais certainement pas à éprouver un tel plaisir en venant assister au mariage de mon cher cousin avec la belle Hélène de Penhoët.

Madame Vernier s'arrêta ; elle eut une contraction des sourcils.

— Oui, mais, reprit-elle, cette catastrophe va permettre à cette intrigante de jouer la comédie de la générosité... Elle va offrir à ses nouveaux parents l'argent que maître Nerville lui a fait retrouver... Georges célébrera cette générosité en termes hyperboliques..

Elle réfléchit encore et eut un hochement de tête ironique.

— Bah ! conclut-elle, madame Georges de Kerlor ne tient pas encore ses piastres mexicaines. Et d'ici là...



Elle nierait énergiquement si Ronan-Guinec racontait son entrevue avec elle. (Page 266.)

XXVIII

CARMEN ET ROBERT

Mariana se promit de brûler la lettre de Jacques.

Jamais M. de Kerlor ne saurait que sa cousine avait eu le pouvoir de conjurer sa ruine.

Ronan-Guinec était un homme à la mer; il irait grossir la population hétéroclite des colonies sud-américaines, changerait de nom et ne s'occuperait plus de son ami Georges.

Pourtant, après avoir savouré par anticipation sa vengeance, Mariana eut un retour de raison.

Elle se demanda si le financier ruiné ne se prévaudrait pas plus tard de son bon mouvement pour réclamer de Georges un service d'argent.

Mariana ne s'arrêta pas à cette supposition. Elle nierait énergiquement si Ronan-Guinec racontait son entrevue avec elle et la remise de la lettre confidentielle.

Et puis, encore une fois, Kerlor allait être assailli par une furieuse tempête qui ne laisserait pas debout le moindre clocheton.

Mariana était trop au courant des affaires de la comtesse douairière pour ignorer que les biens immobiliers formaient encore une très grosse somme; mais il faudrait les aliéner.

On ne jouerait plus aux châtelains; elle était finie la domination féodale, qui permettait d'humilier aussi cruellement une parente pauvre.

Fataliste, madame Vernier se disait que si M. de Kerlor n'avait pas épousé Hélène, il aurait pu voir son ami Jacques Ronan-Guinec et vendre ses titres à temps.

Mais encore une fois, ces événements se combinaient pour donner satisfaction à Mariana, dont la présence dans le salon d'attente, au moment précis où le fugitif arrivait, était due aux sombres divinités vengeresses qu'elle invoquait.

Elle se sentait soulagée, maintenant; elle ne suffoquait plus; elle pouvait revenir au milieu des invités et y écouter les compliments que l'on prodiguait à sa beauté :

Elle ne dédaignait pas cet encens, si banal qu'il fût, car c'était sa vanité qui avait été la cause initiale de sa mésaventure à Kerlor.

Mariana, la tête haute, les yeux hardis, un sourire enchanteur sur ses lèvres pourpres, fit sa rentrée dans le grand salon.

Ce pauvre Paul Vernier, qui se demandait où était sa femme, voulut aller à sa rencontre. Il n'en eut pas le temps; le vicomte Gaëtan de Keralouët l'en empêcha, car ce jeune homme s'entretenait déjà avec elle.

Gaëtan était le fils d'un des commensaux de Guidelvinec; seul, parmi le clan farouchement hostile, il avait accepté l'invitation des Kerlor.

On pense en effet que l'oncle et la tante de Georges brillaient à la cérémonie par leur absence, malgré la correction de la comtesse douairière, qui avait voulu respecter jusqu'au bout les convenances en écrivant elle-même une invitation courtoise à ses parents.

Le vicomte de Keralouët était un jeune monsieur d'une vingtaine d'années à peu près imberbe, mais qui se prenait déjà très au sérieux.

Il affectait les prétentions les plus réjouissantes, et menait la haute vie brestoise.

Il s'était approché de Mariana.

— Eh bien! commença-t-il, voici ce beau jour sur son déclin !

Et il eut le soupir de soulagement d'un homme qui voit une corvée se terminer.

Elle répliqua :

— Vous n'avez pas l'air d'extraordinairement vous amuser.

— Et vous?

— Moi ! je suis heureuse de voir mon cousin épouser la femme qu'il aime.

— Il aurait pu le faire plus brillamment.

— Que voulez-vous, monsieur de Keralouët, il y a des gens qui sont pour la sainte simplicité.

Le petit vicomte continua :

— Votre mariage, chère madame Vernier, était autrement luxueux.

— Mon Dieu ! mon mari et moi nous tenions à ce que la cérémonie fût décente, au moins pour nos invités.

— Évidemment, quand on dérange le monde, il ne faut pas oublier les égards qui lui sont dus.

— Voyons ! poursuivit Mariana avec une feinte indulgence, ne prodiguez pas vos critiques acerbes à mon pauvre cousin.

— M. de Kertor n'est pas pauvre.

— Tandis que M. Paul Vernier n'a pas de fortune, voilà ce que vous voulez dire.

Gaëtan se récria :

— Non, chère madame, vous ne saisissez pas exactement ma pensée... Je remarquais que le comte de Kerlor aurait pu, lui aussi, sans le moindre inconvénient, célébrer son mariage d'une façon digne de son nom et de sa position... Quant à M. Paul Vernier, que je tiens pour un très galant homme, je suis loin de lui reprocher sa condition, car il a compris qu'en épousant mademoiselle de Sainclair, il devait entourer sa femme d'un cadre digne de sa beauté et de sa noblesse.

Mariana reçut le madrigal sans sourciller.

Elle reprit :

— Mon mari travaillera ; il se fera un nom, dont plus d'une femme sera jalouse... Nulle plus que moi ne respecte nos grandes familles ; je n'oublierai jamais que je suis une Sainclair ; cependant, je suis loin de méconnaître l'aristocratie du talent, qui tient son rang auprès de l'aristocratie de naissance, croyez-moi.

— Sans doute, chère madame.

— Pour en revenir à mon cousin, je vous dirai qu'il lui était impossible d'agir autrement.

Gaëtan crut avisé de prendre un air initié.

— Vous croyez? fit-il, semblant douter un peu.

Elle poursuivit, d'un petit ton navré, tout en conservant un sourire de commisération.

— On n'enfreint pas délibérément les règles du monde.

— C'est vrai.

— On ne viole pas impunément les lois sacrées de la morale.

— Je suis de votre avis.

— Cette cérémonie ne pouvait avoir que ce cachet d'intimité.

— Je comprends.

— Il y a encore trop de monde.

— Alors vous croyez que ce mariage ne pouvait être différé?

— Je n'oserais pas aller jusque-là... Vous me posez une question vraiment trop embarrassante.

— Entre nous?

— Eh bien, admettons qu'il était temps... Cet aveu suffira-t-il à votre médisance?

— Je m'en contenterai.

— Aussi bien ce n'est pas sur ce point scabreux que j'insiste.

— Le bon abbé Joël y a passé.

— Ah! vous êtes méchant.

Madame Vernier n'avait plus besoin de se contraindre; elle pouvait laisser éclater sa haine; il y avait assez longtemps qu'elle était condamnée à faire l'éloge d'une ennemie exécrée.

La ruine imminente des Kerlor permettait à Mariana de ne plus déguiser ses propos envenimés, tout en gardant dans la voix, dans le geste, dans le regard, une hypocrisie savante.

— Quand on s'appelle Hélène de Penhoët et qu'on est la fille d'une chanteuse, il ne sied pas de montrer une ostentation qui pourrait affliger les amis sincères de M. de Kerlor.

— Vous avez absolument raison... Pauvre comte!

— Rien ne prouve encore qu'il soit à plaindre.

— Aujourd'hui surtout, repartit le viveur brestois, croyant évidemment se montrer très fin et très spirituel... Mais demain?

— Oh! se récria madame Vernier, ne vous y trompez pas... Mon cousin n'est pas homme à tolérer aucun écart.

— Pour cela, il faudra qu'il ne soit pas aveugle.

— Il ne le sera pas... Georges veillera sur son honneur conjugal.

— Les précautions ne nuisent jamais.

— Vous n'ignorez pas que M. de Kerlor est très violent.

— Je sais qu'il ne plaisante guère avec les choses sérieuses.

Madame Paul Vernier eut un petit geste de confusion et parut regretter son trop de franchise.

Elle s'écria :

— Mais c'est très mal, ce que nous disons là.

— Je ne trouve pas.

— Très mal, je le répète... Nous manquons de charité chrétienne... Rien ne prouve que la jeune madame de Kerlor ne comprendra pas ses devoirs.

— Les comprendre et les remplir font deux.

— Elle est fort gentille.

— Cela, je vous le concède... Je sais ce qu'un chevalier français doit au beau sexe.

— Son maintien était très édifiant à la chapelle.

— Oui, je le reconnais encore, et cette fois, ce n'est pas par pure galanterie... Mademoiselle de Penhoët avait réellement un charme tout virginal.

— Il est très possible que ma petite-cousine, soutenue par la robuste amitié de Georges, ne fasse aucunement parler d'elle... Je le souhaite du plus profond de mon cœur.

— Et moi, bien que plus sceptique que vous, chère madame Vernier, je partage vos espérances... La noblesse bretonne est solidaire... Un nouveau scandale dans une même famille la frapperait douloureusement.

— Pour clore notre entretien, que l'on pourrait remarquer et interpréter plus ou moins malicieusement, je vous dirai que je tiens à rester juste envers la nouvelle madame de Kerlor... Je forme les vœux les plus ardents pour que le proverbe reçoive un démenti...

— Et qu'on ne dise pas : Telle mère, telle fille.

— Je ne voulais pas préciser... Vous êtes tenu à moins de réserve que moi, vous qui n'êtes pas de la famille.

Mariana tressaillit.

Sa pénétration était de nouveau en éveil. Tout en conversant avec le jeune M. de Kéralouët, elle ne perdait pas de vue l'assistance.

Robert d'Alboize venait de se rapprocher de Carmen; mademoiselle de Kerlor le regardait avec une mine engageante, semblant désirer qu'il fendît promptement la foule pour qu'ils pussent causer tous les deux.

Mariana chercha M. de Saint-Hyrieix. Le diplomate, adossé à la cheminée, y semblait faire une conférence; son auditoire se composait de vieux messieurs, passionnés évidemment par les questions de politique étrangère.

L'officier rejoignit Carmen; et tous deux se sourirent, comme s'ils étaient depuis longtemps d'accord.

Mariana eut un haussement d'épaules ironique.

Elle se dit :

— Le capitaine d'Alboize se montrerait sans doute moins empressé s'il savait que, dans quelques jours, mademoiselle de Kerlor aura cessé d'être un bon parti...

Madame Vernier avait mis à profit ses petits talents d'observation pour étudier soigneusement l'attitude de Carmen et de Robert. Tout d'abord, au milieu de ses préoccupations absorbantes, elle n'avait pas prêté une attention suffisante à la rencontre des deux jeunes gens, mais la mémoire des détails lui était revenue peu à peu.

Elle s'était souvenue de l'excitation particulière de Carmen, quand celle-ci lui avait raconté la fête de l'ambassade de Russie.

Mariana savait que sa petite-cousine s'enthousiasmait facilement, mais Carmen avait parlé pendant plus d'une semaine de M. le capitaine d'Alboize, de son esprit parisien, de ses talents de valseur.

Mariana s'était doucement moquée de cette exubérance et il n'avait plus été question de Robert, jusqu'au moment où Georges, au début de ce récit, avait été amené à prononcer le nom de l'officier.

Tout cela constituait quelque chose de très vague encore pour madame Vernier; mais en assemblant ces éléments épars, elle arrivait à grouper un faisceau de présomptions, que sa curiosité perverse et intéressée allait examiner.

Elle eut sur les lèvres l'expression italienne :

— *Chi lo sa?*... Oui, reprit-elle, qui sait?...

Quand Robert d'Alboize était arrivé dans la matinée, à Brest, il s'était rendu tout de suite à Kernéis, où il avait présenté ses respects à Mariana et ses amitiés à Paul.

Il avait parlé de Carmen. Évidemment, il fallait les arrière-pensées de madame Vernier pour attribuer aux paroles de l'officier des intentions secrètes; mais elle avait été frappée de l'enthousiasme inusité dont Robert avait célébré la beauté et la distinction de mademoiselle de Kerlor.

Aussi, pendant la cérémonie, avait-elle concentré son attention sur les jeunes gens, dans les rares moments où elle s'arrachait à la fascination que Georges et Hélène exerçaient sur elle.

Elle regarda de nouveau Carmen et Robert. Ils s'étaient isolés, près du balcon, et s'entretenaient avec un certain abandon.

Une entente affectueuse existait déjà entre eux; la sympathie naissait, il n'en fallait pas douter; Carmen avec son esprit de décision, Robert, qui ne le cédait en rien à la jeune fille sous ce rapport allaient peut-être s'engager très vite dans la voie du tendre.

Madame Vernier eut une crispation. Elle aurait donné beaucoup pour entendre la conversation des jeunes gens. Malheureusement pour elle,

ce n'était plus Jacques Ronan-Guinec qu'elle avait à épier; il ne lui suffisait plus de lire par-dessus une épaule une terrible confession.

Puisqu'elle ne pouvait entendre ce qui se disait, il ne lui était pas interdit de conjecturer.

Elle venait de saisir au vol une impression de tristesse qui se reflétait simultanément sur le visage de M. d'Alboize et de mademoiselle de Kerlor.

N'était-ce pas déjà un résultat acquis dans le champ des hypothèses?

Carmen et Robert s'étaient revus avec joie.

Depuis qu'ils s'étaient retrouvés au mariage de Mariana, il leur avait semblé que leur destinée les portait à se lier de la plus franche amitié.

Tout d'abord, Carmen avait éprouvé un sentiment comparable à celui de son frère pour Robert d'Alboize.

L'officier avait un don de séduction naturelle, sans qu'il fît le moindre effort pour provoquer la sympathie.

Sa loyauté, sa façon de s'exprimer sans ambages, sa spontanéité en toutes choses avaient conquis Carmen.

Nous savons dans quelles dispositions d'esprit se trouvait la jeune fille depuis qu'elle avait surpris l'amour de Georges et d'Hélène.

Elle avait senti s'éveiller au plus profond d'elle-même des aspirations si délicieuses qu'elle s'était demandé ce qui la transformait ainsi.

Son cœur s'était ouvert, semblable à une fleur qui s'épanouit; un ardent besoin d'aimer l'avait prise tout entière.

Les dramatiques événements qui avaient précédé le mariage de son frère suspendirent chez Carmen l'éclosion de son âme; quand tout fut décidé, la jeune fille retomba sous le joug de cette mystérieuse tyrannie, qui lui enlevait son indépendance d'esprit, mais qu'elle subissait sans chercher à s'en affranchir.

Brusquement, quand elle vit apparaître M. d'Alboize à l'église Saint-Louis, son cœur battit avec violence.

Ce ne fut qu'un éclair; et elle mit son émotion étrange sur le compte de la surprise.

Quand Robert, sur l'invitation de Georges, vint saluer Carmen, elle n'éprouva qu'une satisfaction très vive en pensant qu'elle allait pouvoir danser de nouveau avec son brillant valseur de l'hiver.

Ce ne fut que le lendemain, en rentrant à Kerlor, qu'elle devint très songeuse.

Elle pensait qu'elle se sentirait extrêmement malheureuse si M. d'Alboize ne s'était pas engagé à assister au mariage de Georges.

Puis, chaque jour, elle songea longuement à Robert, se rappelant

leurs conversations à Paris et à Brest avec une étonnante fidélité de détails.

Oui, décidément, elle éprouverait une grande joie en le revoyant.

C'était tout ce qu'elle s'avouait. Elle se refusait encore à analyser la profondeur de ses sentiments. C'était inutile, c'était dangereux ; et cela atténuerait peut-être le plaisir qu'elle éprouvait à serrer de nouveau cordialement la main de l'officier.

Robert, lui, de son côté, avait été séduit par la grâce de la jeune fille. Ses souvenirs, depuis le bal de l'ambassade de Russie, étaient plus précis que ceux de Carmen, bien qu'il n'eût jamais osé espérer que le hasard le remettrait en présence de cette ravissante enfant.

Il en conservait une impression d'une douceur infinie.

La soirée où la vision lui était apparue restait dans sa mémoire comme l'une des plus fortunées de sa vie.

Bientôt, les exigences de son métier l'avaient repris tout entier, et il s'était interdit de penser à une jeune fille que, vraisemblablement, il ne retrouverait jamais.

Quand il avait rencontré Georges de Kerlor, à Brest, Robert d'Alboize avait éprouvé une sorte de vertige.

— Je veux revoir mademoiselle Carmen, s'était-il dit avec un élan irréfléchi.

Les circonstances lui avaient permis cette ardente satisfaction.

Lui aussi s'était demandé avec anxiété, si le sort serait assez cruel pour que cette seconde entrevue n'eût pas de suites.

L'invitation de Georges avait rassuré l'officier.

Il était parti explorer la Bretagne, voulant se consacrer uniquement à son devoir, et recueillir les renseignements qu'il avait promis à ses chefs ; mais la pensée de Carmen le suivait partout.

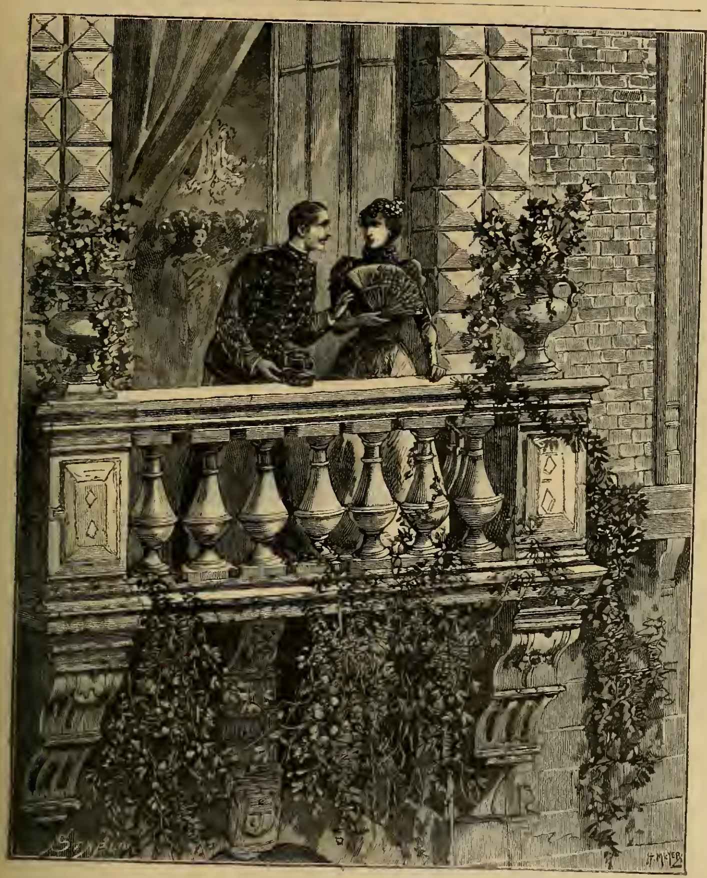
Il commença par se révolter ; sa conscience lui défendait de se laisser gagner par de dangereuses illusions.

Mais il constatait avec une grande stupéfaction que, pour la première fois, il n'était plus maître de sa raison, et qu'il se sentait entraîné par une force mystérieuse.

Pour combattre cette influence, il ne lui restait qu'un moyen : repartir immédiatement pour Stockholm.

Il n'avait pas voulu s'y résigner. Il avait cru retrouver tout son empire sur soi-même et il s'était dit :

— Si je pars, je m'avouerai vaincu... Rien ne prouve que, là-bas, je ne serai pas en butte à de nouvelles tentations... En restant, c'est-à-dire en allant à Kerlor à la date fixée, j'aurai l'âpre joie de retrouver la libre possession de moi-même... Je ne veux pas aimer Carmen... Je ne l'aimerai pas !



Eh bien ! capitaine, commença Carmen, vous ne regrettez pas d'avoir accepté l'invitation de mon frère ? (Page 273.)

XXIX

DÉSENCHANTEMENT

— Eh bien ! capitaine, commença Carmen, vous ne regrettez pas d'avoir accepté l'invitation de mon frère?

— J'en suis très heureux, au contraire, mademoiselle... Vous ne sauriez croire à quel point j'ai été ému en voyant tant de bonheur.

— Georges et Hélène ne sont-ils pas bien dignes l'un de l'autre?

— Comme ils s'aiment !

— Vous nous restez quelques jours ?

— Hélas, mademoiselle, je repars demain.

Il y eut une courte hésitation entre les jeunes gens, comme si, pour la première fois, chacun comprenait la gravité d'une parole trop significative.

Ils se regardèrent, comme s'ils redoutaient de constater l'état de leur cœur.

Robert venait de le dire, il partait le lendemain.

A quoi bon nourrir le commencement d'une illusion ?

Tous deux avaient l'instinct du danger; mais, en même temps, une sourde irritation commençait à gronder au fond d'eux-mêmes.

Pourquoi leur était-il défendu de s'avouer que leur affectueuse entente présageait des sentiments plus doux encore?

— Vous retournez en Suède ? reprit Carmen.

— Oui, mademoiselle, et je ne sais pas quand j'en reviendrai.

— Le devoir commande.

Robert s'inclina, sachant un gré infini à la jeune fille d'avoir prononcé ces mots.

Elle poursuivit sur un autre ton :

— Tous ici, nous aurions voulu vous garder quelques jours encore.

— Je vous en remercie; mais pourquoi ce désir?... Je serais resté à Kerlor une semaine de plus, que je n'aurais réussi qu'à rendre plus amère la séparation.

C'était plus fort que lui ; les paroles jaillissaient de ses lèvres ; il ne regrettait pas d'avoir parlé, car sa conscience, après le long combat qui s'était livré en lui, lui disait qu'il en avait le droit. Il avait cependant la gorge serrée par une violente appréhension.

Qu'allait répondre Carmen?

Mademoiselle de Kerlor avait pâli ; ce n'était plus la jeune fille au geste volontaire, à la frivolité apparente, qui semblait refuser de prendre les choses au sérieux. Ce fait si simple, si peu imprévu du départ de Robert, venait pourtant de la bouleverser d'une façon incroyable.

L'officier ne devina rien tout d'abord ; mais une délicieuse chaleur lui avait envahi le cœur.

La contagion du bonheur, ne pouvait que se développer, chez les jeunes gens, après deux cérémonies consacrées à l'exaltation de l'amour conjugal

Robert eut un soupir de regret. Il reprit:

— Il me semblait déjà que nous nous connaissions depuis très longtemps... Cela me fait beaucoup de peine de partir ainsi.

Carmen s'écria :

— Vous nous regretterez donc ?

— Beaucoup, mademoiselle... Il faut être seul dans la vie pour comprendre ce qui se passe en moi, au milieu d'une famille aussi tendrement unie que la vôtre.

— Vous penserez souvent à nous?

— Il ne s'écoulera pas une journée, mademoiselle, sans que je me rappelle votre délicate bonté.

Carmen eut un geste.

— Oui, continua Robert, vous avez voulu donner au pauvre officier, au moment où il va reprendre sa route à travers le monde, cette aumône du cœur qui n'engage que celui qui la reçoit... J'ai bien compris et je vous en remercie.

Carmen répliqua vivement :

— Mais, capitaine, votre exil ne saurait être que temporaire.

— Qui sait?

— Si importantes que soient des missions du genre de la vôtre, elles prennent fin.

— Oui, peut-être, après de longues années... Je n'ai même pas le droit d'envisager un avenir où je serais libre... Je ne le veux pas, d'ailleurs, ma vie appartient à mon pays.

— Cependant, vous avez obtenu un congé.

— Il va falloir que je travaille beaucoup en rentrant à mon poste pour arriver au but que je me propose.

— Vous devez donc vous rassurer... Il y a tant de gens, même parmi vos collègues, qui ne cherchent pas à rattraper le temps perdu.

— Le temps perdu ! répondit Robert dont le regard s'illumina ; mais c'est-à-dire que, depuis que je vous ai revue, j'ai eu la sensation de vivre deux existences... Votre souvenir restera inoubliable, mademoiselle

Carmen soupira; subitement une poignante tristesse envahit ses traits.

Elle murmura :

— A votre tour, monsieur, montrez-vous généreux.

Il répliqua, d'une voix que l'émotion faisait trembler :

— Mademoiselle !... Savez-vous bien que, pour la première fois de ma vie, j'ai peur... oui, j'ai peur de me tromper.

Il contemplait cette fleur de jeunesse et d'amour; il la respirait; il se grisait de ce parfum délicieux, sachant bien que l'enchantement allait cesser.

Carmen avait conscience de ce bonheur qu'elle semblait procurer à Robert.

Son sein se soulevait; elle aurait souhaité qu'il fût plus heureux encore; elle aurait voulu surtout que ces félicités ne fussent pas sans lendemain.

Ils se sentaient tous deux entraînés par un irrésistible courant de passion.

C'était comme un vertige; une puissance qui anéantissait leurs volontés les emportait à travers l'espace; ils franchissaient des torrents, ils côtoyaient des abîmes, rien n'entravait leur course jusqu'à ce paradis terrestre, d'où ils prenaient leur vol pour planer dans l'azur.

Ce fut lui, le soldat sans reproche, qui retrouva le premier la froide notion des choses.

Sa loyauté intrépide lui défendait de verser plus longtemps à cette jeune fille l'ivresse des illusions défendues.

C'était à lui qu'il appartenait de renverser courageusement le frêle édifice de leurs espérances.

Le capitaine Robert d'Alboize n'avait pour ainsi dire que son nom et son épée; mademoiselle Carmen de Kerlor était à ses yeux une riche héritière.

Tout son honneur de soldat protestait contre l'étrange faiblesse qu'il avait subie; il se blâma, lui, un homme qui avait vécu déjà, d'avoir profité de l'inexpérience de cette enfant.

Dans son ombrageuse fierté, il s'accusa d'avoir tenté une œuvre de séducteur. Le capitaine d'Alboize eut un frémissement en songeant qu'on pourrait le prendre pour un chasseur de dot.

Carmen lui répondit :

— Moi, monsieur, je suis plus confiante, je ne doute pas de votre amitié.

Il prononça :

— Vous avez raison, mademoiselle... Nous sommes des amis... Nous resterons des amis.

Elle vit ce regard clair et décidé; elle comprit que cet homme avait assez d'empire sur soi-même pour ne pas sortir de son devoir, tel qu'il le concevait, d'une façon peut-être trop étroite, trop rigide, suivant elle, mais qui grandissait encore l'officier à ses yeux.

Ce n'était pas la fière mademoiselle de Kerlor qui donnerait le spectacle d'une défaillance en face de cette virilité.

Elle retrouva sa force de caractère; elle ne voulait pas que son imagination continuât à l'entraîner dans le domaine des décevantes chimères.

Leur physionomie refléta un changement d'expression. Ils redevenaient très graves, très réfléchis, tout en gardant dans les yeux le doux rayonnement de leur mutuelle tendresse.

Robert d'Alboize prononça d'une voix où la passion était maîtrisée par la volonté :

— Nous avons été victimes de ce hasard, qui se plaît à égarer les esprits en leur laissant croire qu'une heure bénie a sonné... Oui, à un moment imprévu, on se trouve en présence d'un être qui semble destiné à vous comprendre mieux que ne l'a fait personne jusque-là... Un regard, un sourire, un geste spontané le disent clairement... Puis, chacun passe, et la vision s'évanouit.

— Il n'en est pas toujours ainsi, murmura Carmen.

Robert continua avec le même désenchantement :

— Peut-être; mais il est peu sage de prendre au sérieux les fantaisies du sort... Les êtres pour lesquels luit cet éclair trompeur de prédestination se rencontrent souvent dans des conditions bizarres... Imaginez deux trains se croisant, quand la vitesse est ralentie et que l'on peut examiner les voyageurs... Imaginez deux vaisseaux qui passent assez près l'un de l'autre — ce qui n'exclut pas le danger possible rendant la sensation plus aiguë. — Du bord de chaque bastingage, un homme et une femme se contemplent, ils sont l'un avec l'autre pendant quelques secondes... La mer les sépare bientôt.

— Oui, dit Carmen avec une profonde mélancolie, mais ils ne se revoient pas.

— Eh bien ! poursuivit Robert, ne vaut-il pas mieux qu'ils ne se retrouvent jamais en présence, si le destin ne veut pas les unir définitivement?... Certes, il y a des privilégiés pour qui la vision est moins fugitive.. Au bal, ils peuvent danser ensemble, se serrer la main, entendre le son de leur voix... Si la jeune fille est miséricordieuse, elle abandonne souriante la rose qui est à son corsage... Il n'en est pas moins vrai que, à un moment fatal, chacun poursuit sa route... C'est toujours le devoir qui commande.

— Et tout est fini ! soupira Carmen.

Robert ajouta :

— Nous devons quand même remercier la puissance occulte qui nous a permis au milieu de l'existence terre à terre, d'entrevoir le ciel bleu de l'idéal... J'ai eu cette bonne fortune, mademoiselle.

Carmen eut deux grosses larmes dans les yeux; elle détacha une rose de son bouquet et la tendit au capitaine, qui la saisit avec émotion.

Ce fut fait si rapidement que personne, pas même madame Vernier, ne s'aperçut du jeu de scène.

Mademoiselle de Kerlor resta quelques instants douloureusement songeuse; puis, elle aussi, commanda à son trouble. Elle voulut se montrer digne de l'intrépidité de Robert.

— Suivons notre destinée, dit-elle.

— Vous comprenez qu'il faut que je parte?

— Je le comprends.

Et tous deux en même temps eurent cette réflexion désolée au fond du cœur : Pourquoi nous sommes-nous revus?

Ils étaient si joyeux quelques jours auparavant en pensant qu'ils allaient être réunis de nouveau.

Ils se regardèrent, voulant se donner un mutuel courage. Ils n'arrivèrent qu'à lire dans leurs yeux éperdus combien ils souffraient.

Robert s'écria d'une voix profonde :

— Vous me promettez de me conserver votre affection?

— De grand cœur.

— Ah! nous aurions éprouvé de bien douces joies, s'il nous avait été permis de prolonger ce rêve brisé .. Mais, il faut nous incliner... C'est la vie.

— Reviendrez-vous, capitaine?

— Je n'ose pas... Je ne veux pas l'espérer.

— Eh bien!... adieu !

Ils se tendirent la main.

L'étreinte fut d'une éloquence significative et se prolongea jusqu'à l'extrême limite de la mesure permise.

Malgré cette vaillance commune, chacun sentait que l'autre emportait une partie de son cœur.

Robert d'Alboize l'avait dit : C'était la vie.

Carmen se demanda si le bonheur n'était qu'une fiction.

Mariana ne les avait pas perdus des yeux.

Bien que Carmen et Robert se fussent exprimés à mi-voix, se gardant bien de trahir leurs sentiments par un geste trop expressif, car ils étaient peu isolés de cette foule, qui pouvait les entendre, malgré ces précautions, Mariana devinait leur trouble.

Un ironique sourire aux lèvres, elle se disait que, dans quelques jours, mademoiselle de Kerlor penserait à tout autre chose qu'à ce bel officier.

Georges et Hélène rentrèrent, souriants, rayonnants d'extase.

Madame Vernier se demanda si la ruine qui allait les frapper n'aurait pas dû arriver avant le mariage.

Puis, elle eut un haussement d'épaules, rendant cette justice à M. de Kerlor et à mademoiselle de Penhoët que la catastrophe ne leur aurait pas fait différer leur union.

Il valait donc mieux que le malheur les atteignît au premier quartier de la lune de miel.

On verrait, dans quelque temps, ce que vaudraient ces démonstrations d'amour.

XXX

L'HOPITAL DES RÉCOLLETS

Nous avons laissé François Champagne au moment où le pauvre garçon roulait dans les décombres fumants du petit hôtel de la rue de Prony.

On transporta le sapeur-pompier à l'hôpital militaire des Récollets, dans le dixième arrondissement.

François était couvert de contusions et de brûlures, mais il n'avait aucun membre fracturé.

Le médecin de service ordonna un pansement compliqué, laissant au major, dont la visite n'avait lieu que le lendemain matin, le soin de se prononcer.

François passa la nuit dans un état d'abattement beaucoup plus inquiétant qu'on ne l'aurait supposé.

Il avait une fièvre terrible et battait la campagne. A l'aube, pourtant, il dormit un peu.

Quand le chirurgien-major examina le blessé, il constata que l'état de François Champagne était très grave.

Il y avait des lésions intérieures, peut-être un épanchement au cerveau.

Toutefois, grâce à la vigoureuse constitution de l'homme et à l'absence de toute maladie constitutionnelle, la situation ne paraissait pas encore désespérée.

Il fallait, par exemple, que le pompier fût l'objet de soins assidus.

François ne paraissait pas souffrir beaucoup. Il était très abattu et ne parlait pas.

De temps en temps de grosses larmes coulaient sur ses joues décolorées.

La fièvre persistait, malgré la quinine administrée à doses progressives.

Le major eut un hochement de tête de mauvais augure.

Les plaies extérieures seraient vite cicatrisées, mais les lésions internes devenaient de plus en plus menaçantes. Il était évident que des organes essentiels étaient atteints.

On demanda à François où il souffrait.

Le vaillant garçon, le regard terne, la voix affaiblie, ne semblait pas comprendre.

Il fallut insister pour lui arracher un mot. Alors il balbutia :

— Je n'ai rien... C'est un peu de fatigue... Je voudrais retourner à la caserne.

Il ne pouvait pas manger; les médicaments lui répugnaient; il suppliait qu'on le laissât tranquille.

Poulot venait tous les jours à l'hôpital et passait près de son ami tout le temps que le service lui permettait.

François ne parlait pas plus à Étienne qu'aux autres personnes.

Cependant l'état du blessé ne paraissait pas s'aggraver; mais la prostration ne diminuait pas. François restait immobile pendant des heures entières.

Quand on voulait le faire parler, il fermait les yeux et feignait de dormir.

Étienne Poulot, ainsi que François l'en avait prié, avant qu'il eût perdu connaissance, s'était rendu chez Rose Fouilloux.

La tireuse de cartes, en voyant la figure bouleversée du camarade de François, avait tout de suite jeté un cri. Les yeux agrandis, la respiration suspendue, elle avait attendu avec une mortelle angoisse que le pompier parlât.

— Voilà!... avait dit Étienne, n'est-ce pas?... François...

— Il est mort? avait interrogé Rose, dont le cerveau menaçait d'éclater.

— Non!... Oh! non, Dieu merci!... avait répliqué Étienne... Seulement, il a... il est... Enfin, bref, on l'a transporté aux Récollets.

Rose Fouilloux eut un accès de désespoir.

Étienne, qui reprenait peu à peu son sang-froid, finit par s'expliquer.

Il raconta ce qui s'était passé. Le récit du Bourbonnais fut d'une simplicité terrifiante.

La tireuse de cartes, qui s'était affaissée sur une chaise, se leva brusquement.

— Je veux le voir, cria-t-elle.

— Je vais demander pour vous la permission au chef, balbutia Étienne.

Rose n'était pas la femme de François Champagne; elle n'avait pas le droit de se rendre au chevet du blessé.

Elle le comprit tout de suite, la pauvre fille, et ses lamentations redoublèrent.

— Voyons, madame, reprit Poulot, il ne faut pas vous désespérer comme cela... Je vous assure que cela ne sera pas grand'chose... François m'a bien recommandé de vous rassurer... Il m'a dit comme ça...

Étienne, malgré tous ses efforts, n'était pas convaincu, et par conséquent, il lui était impossible de dissiper les alarmes de Rose.

— Je vous en supplie, reprit-elle, allez demander au capitaine la permission pour que je puisse entrer à l'hôpital... Expliquez-lui que François était mon fiancé...

— Oui... oui... madame Fouilloux... Certainement...

Étienne Poulot était déjà parti.

Rose se tordit les bras. Elle s'écria d'une voix sombre :

— Nous étions trop heureux... Du reste, les cartes l'avaient prédit...



Rien n'entravait leur course jusqu'à ce paradis terrestre, d'où ils prenaient leur vol pour planer dans l'azur. (Page 276.)

Elle courut embrasser Claudinet, qui dormait encore, car il n'était que huit heures du matin.

Rose ne voulut pas réveiller son fils ; elle prit place à côté du berceau et pleura silencieusement.

Elle avait une sensation d'écroulement, bien que le camarade de François lui eût affirmé que les blessures de celui-ci seraient promptement guéries.

La femme de ménage arriva et trouva la tireuse de cartes dans une surexcitation effroyable. Cette femme apportait le journal, que la marchande déposait chaque matin chez la concierge pour la locataire.

Rose voulut le lire ; ses yeux étaient brouillés ; elle ne parvenait pas à assembler deux mots.

Ce fut la femme de ménage qui lut le compte rendu de l'incendie.

La conduite de François Champagne excitait la plus vive admiration.

La façon dont il avait sauvé la petite fille était décrite avec une émotion poignante.

Quand François était retourné dans la fournaise, c'est qu'il croyait, prétendait le journal, qu'il restait encore quelqu'un à arracher aux flammes.

Les reporters n'avaient pu saisir exactement l'épisode de la poupée Jacqueline. Il n'y avait que François et la petite fille qui savaient à quoi s'en tenir à ce sujet.

En dernière heure, le journal annonçait que l'état du pompier blessé était aussi satisfaisant que possible et que sa vie n'était pas en danger.

Quelques lignes encore étaient consacrées à ce brave François Champagne, qui avait déjà sauvé six personnes et qui attendait encore une décoration.

Les larmes de Rose Fouilloux devinrent moins amères en voyant imprimé le nom de son fiancé et l'hommage rendu à son héroïsme.

La tireuse de cartes, qui avait cru que Poulot n'osait pas lui révéler toute la vérité, ne pouvait pas mettre en doute les renseignements de son journal.

C'était imprimé!

Elle ne voulut donner aucune consultation ce jour-là et elle attendit, avec une impatience impossible à décrire, le retour d'Étienne.

Poulot ne put venir qu'après la soupe du soir. Il avait eu des nouvelles de François. Elles n'étaient ni bonnes ni mauvaises. Quant à la permission, il en avait dit un mot au sergent-major, qui s'était engagé à présenter la chose au capitaine.

Finalement, Rose n'avait pas encore pu obtenir cette autorisation et elle devait attendre le jour où le public pouvait entrer.

C'était un dimanche.

Rose avait pris Claudinet sur ses bras. Madame Midoux, la cuisinière du boulevard Richard-Lenoir, avait voulu accompagner la tireuse de cartes à l'hôpital, craignant pour elle une émotion trop violente.

La vérité était que Rose avait passé près de trois jours dans des transes affreuses.

Ses voisines cherchaient à lui faire entendre raison ; le bon Poulot, tous les soirs, n'apportait pas de plus mauvaises nouvelles, mais l'affaissement de la malheureuse ne diminuait pas.

Après l'espoir qu'elle avait cherché à s'imposer, à la première heure, c'était l'incertitude qui la tuait.

Et puis, les cartes n'avaient-elles pas parlé?

Le journal, si rassurant le premier jour, se montrait plus réservé touchant François Champagne et annonçait brièvement que l'état du blessé restait stationnaire.

— Dire que, se disait Rose en sanglotant, je ne puis rien pour lui... Je ne suis pas sa femme... Il m'est défendu d'aller l'embrasser avant le jour de la visite... C'est à devenir folle !

Cette commotion morale avait eu l'effet le plus déplorable sur la malheureuse, qui était atteinte, comme on le sait, dans les sources mêmes de la vie.

Sa toux était devenue plus fréquente. Rose, au bout d'une quinte prolongée, avait eu l'âcre goût du sang dans l'arrière-gorge ; la plèvre menaçait de se déchirer à la suite des violentes contractions de la poitrine.

Enfin, elle put aller à l'hôpital.

François Champagne était dans la salle Villars, au n° 14.

L'aménagement des Récollets était aussi soigné que celui des hôpitaux civils. La propreté la plus grande régnait partout.

Un clair soleil entrait par les hautes fenêtres, s'efforçant de rendre aux malheureux qui souffraient l'espoir de revenir bientôt à la santé, de leur donner le courage, cette joie de vivre, plus efficace que tous les médicaments.

Tous les malades étaient jeunes, à part un vieux tambour, dont la tunique placée sur une chaise portait trois chevrons.

Rose essuya les larmes qui ruisselaient sur son visage fatigué ; elle ne voulait pas que son amant la vît pleurer.

Il ne faut pas affliger davantage ceux qui souffrent ; quel que soit leur état, on doit devant eux maîtriser ses angoisses et sourire, quand on a soi-même la mort dans l'âme.

Rose comprenait tout cela ; par un effort de volonté, elle refoula ses pleurs et s'avança vers François.

— Eh bien ! mon pauvre ami ! fit-elle d'une voix saccadée, comment te trouves-tu ?

Elle l'embrassa ; puis elle lui tendit Claudinet, dont la joue effleura les lèvres du blessé, sans que celui-ci eût la force de les remuer.

Alors, la malheureuse femme, qui avait pourtant fait appel à toute son énergie, sentit que quelque chose se broyait en elle.

François n'avait pas répondu ; aucune flamme n'avait passé dans son œil atone.

— Mon Dieu ! fit Rose, tu ne nous vois pas?

Au son de cette voix chérie, une contraction agita la face du pompier ; son regard fut moins vague ; il semblait que François allait sortir de sa léthargie ; mais ce réveil était d'une lenteur effroyable.

Rose tenait toujours son enfant dans ses bras.

Le petit se pencha et sa menotte saisit la moustache de son père.

— Papa!... Papa ! fit Claudinet.

Subitement, à ce doux mot, le visage du blessé s'anima ; la torpeur disparut ; le bon sourire revint éclairer sa face.

— Dodo !... continuait l'enfant... Papa!... Dodo !... Bien sage !

Alors, François Champagne prononça distinctement ces mots :

— Sacré gosse, va !

— François ! mon pauvre François ! murmura la tireuse de cartes.

Il la regarda et poussa un soupir.

— Ah !...

Ce fut tout ce qu'il put dire ; sa tête, enveloppée de bandes et de compresses, qu'il avait un peu soulevée, retomba sur l'oreiller ; il ferma les yeux comme s'il avait une irrésistible envie de dormir.

L'infirmier intervint.

— Le major a bien recommandé de ne pas trop le fatiguer, dit-il du ton d'un soldat, qui a reçu la consigne, mais qui veut l'exécuter doucement.

Rose demanda des détails qu'elle écouta avidement.

François Champagne ne se plaignait pas ; quand on le pansait, il ne faisait pas un mouvement ; jamais les médecins n'avaient vu un malade aussi docile.

Malheureusement, quand on le questionnait, il ne répondait rien.

Il fallait insister longuement pour que, du geste, il désignât les endroits où il souffrait.

Il avait des somnolences continuelles ; le sommeil ne durait pas longtemps ; toutes les demi-heures, François rouvrait les yeux.

La nuit, c'était la même chose ; son état n'avait pas empiré.

Le médecin major expliquait à ses élèves que cet homme avait reçu une grande secousse cérébrale, car il était tombé sur la tête ; la commotion avait été d'une extrême violence ; il faudrait quelques jours pour que le blessé retrouvât l'usage de la parole.

Il n'y avait qu'à renouveler aux heures fixées les pansements antiseptiques et à attendre que la nature voulût bien seconder les efforts de la science.

Rose demanda navrée :

— Dans combien de temps le médecin espère-t-il que François sera sur pied?

L'infirmier eut un geste prudent et évasif.

— On ne sait pas encore, répondit-il.

Puisque François ne la regardait pas, puisqu'il semblait à peine la reconnaître, Rose n'avait plus besoin de se contraindre; elle pouvait ne plus contenir ses sanglots qui l'étranglaient.

Claudinet se mit à pleurer, lui aussi; sa petite figure charmante avait une expression désolée.

Madame Midoux chercha à calmer la tireuse de cartes:

— Vous n'êtes pas raisonnable, madame Fouilloux, lui dit-elle sur le ton du reproche affectueux... M. Champagne vous entend certainement... Il ne peut pas parler, mais il a toute sa raison... C'est des maladies comme ça...

Rose voulut se maîtriser encore. L'effort qu'elle fit détermina une quinte de toux qui la secoua de la façon la plus lamentable.

La mère fut forcée de confier son enfant à la cuisinière, car elle n'avait plus la force de le tenir.

Haletante, la tireuse de cartes s'assit sur une chaise. La pauvre fille suait à grosses gouttes.

De ses deux mains elle se comprimait l'estomac, comme pour empêcher quelque chose de se déchirer dans sa poitrine.

Quand elle fut un peu remise, elle regarda tristement le petit paquet qu'on lui avait permis d'entrer et qui était destiné au blessé.

Il contenait des oranges, des petits gâteaux secs et des confitures d'abricots.

Hélas! François n'était pas près de goûter à ces douceurs.

Elle déposa le paquet sur la tablette de chevet, à côté d'un pot à tisane.

L'infirmier alla au-devant de la recommandation que Rose se proposait certainement de lui faire.

— Soyez tranquille, madame, dit-il, ce ne sera pas perdu... Dès que le blessé commencera à manger, j'aurai soin de lui donner ces bonnes choses; mais il vaut mieux que je les resserre dans mon armoire... Parce que, quelquefois, n'est-ce pas ?...

L'homme qui occupait le lit voisin était un fantassin famélique soigné

pour des douleurs rhumatismales. Le pauvre diable avait un appétit infernal, et le docteur ne pouvait dépasser pourtant en sa faveur les quatre portions qui sont le maximum de nourriture de l'hôpital.

Qu'on ne s'imagine pas que ces quatre portions représentent quelque chose d'énorme; elles sont loin d'équivaloir encore à ce qu'un homme bien portant mangerait à son déjeuner.

Le malade jetait un regard de convoitise sur ces extra.

Il n'avait personne pour lui apporter de friandises, auxquelles il aurait fait pourtant le plus grand honneur.

Du reste, les visiteurs étaient rares. Dans les hôpitaux civils, les salles sont encombrées par le public, aux heures où il est admis.

Les parents, les amis, se pressent autour du lit des malades, qui retrouvent pendant ces courts moments un peu de gaîté. Mais, aux Récollets, au Gros-Caillou, au Val-de-Grâce, les infortunés troubades, que les hasards du recrutement font venir des quatre coins de la France, ont peu de relations à Paris.

Le camarade de lit, quand c'est un bon et sensible garçon, vient voir son copain; les autres, avec la belle insouciance de la jeunesse, ne tiennent guère à sacrifier une partie de leur temps en visitant les compagnons malades; ils préfèrent la promenade, dont ils ne peuvent largement profiter que le dimanche.

La payse, cuisinière ou bonne à tout faire, vient quelquefois aussi, à la condition que ses maîtres lui aient donné congé.

François Champagne était privilégié. Étienne Poulot vint bientôt se joindre aux deux femmes.

— Je lui trouve meilleure mine, déclara le camarade, pour réconforter Rose, mais sans grande conviction.

La tireuse de cartes, pour la centième fois, regarda anxieusement le blessé.

Il n'était pas pâle ; au contraire, le visage était plutôt coloré.

C'était la fièvre qui ne quittait pour ainsi dire pas François ; mais si ses joues restaient empourprées, ses lèvres étaient blanches, excoriées par le feu intérieur qui le rongeait.

Champagne eut encore un visiteur inattendu.

Son capitaine vint le voir.

C'était un homme au visage énergique, mais dont les yeux respiraient la bonté.

Il examina son soldat et hocha la tête.

François sortit de sa torpeur. Il eut un mouvement, comme si le sentiment de la hiérarchie lui revenait subitement et qu'il voulût saluer son chef.

— Ne bougez pas, mon brave Champagne, dit le capitaine... Vous me reconnaissez, hein ?

— Oh ! oui, fit le blessé... Oui, mon capitaine...

— Ça va mieux ?

— Ça ne va pas fort, balbutia le pompier.

— Il commence à parler, dit Poulot, qui eut un sourire d'espoir.

La tireuse de cartes reprit :

— Et nous, François, tu nous reconnais aussi ?...

— Rose ! soupira-t-il...

— Tiens !... Claudinet te regarde... Le pauvre chéri, il ne sait pas pourquoi tu es couché là...

— Claudinet ! soupira encore François... Oui... Oui... Je l'ai vu tout à l'heure... Pauvre gosse !

— Tu joueras bientôt avec lui.

L'enfant bégaya :

— Papa... Joujou... Cheval !...

Le capitaine reprit :

— Écoutez-moi, Champagne... Le colonel a décidé de vous accorder la récompense que vous avez méritée... Vous allez être nommé caporal.

— Merci, dit encore le pompier dans un souffle.

Il referma les yeux.

L'infirmier de garde cria :

— On va fermer !

Rose eut un tressaillement de douleur.

Alors, elle allait être obligée de quitter François ! Elle ne pourrait le revoir que le jeudi suivant ! Ce n'était pas possible !

Dans sa cervelle enfiévrée, elle se demanda s'il n'y avait pas moyen de faire transporter le blessé chez elle. Il y serait entouré de soins ; le médecin viendrait quatre fois par jour ; la brave fille ne regarderait pas à la dépense.

Elle donnerait tout ce qu'elle possédait pour que son François se rétablît plus promptement.

Elle s'adressa à l'officier, qui après avoir pressé la main inerte de François, s'apprêtait à partir.

— Mon capitaine, supplia la mère de Claudinet, voulez-vous me permettre de vous dire un mot ?

— Parlez, madame.

— Je ne suis pas pauvre... Je suis même à mon aise, relativement... Je voudrais...

Elle n'osa pas achever, comprenant que ce qu'elle allait demander était énorme.

— Vous êtes une parente de Champagne ? interrogea le capitaine.



— Puisqu'on ne veut pas me rendre François, pourquoi ne me permet-on pas de m'installer à son chevet ? (Page 290.)

— Non, monsieur... Je suis sa fiancée... Il a été décidé que nous allions nous marier... Ce petit-là est son fils...

Le capitaine fut touché, malgré sa rudesse militaire.

— Que désirez-vous?

Elle s'enhardit :

— Est-ce qu'il n'y aurait pas moyen de transporter François Champagne chez nous ? prononça-t-elle.

— C'est impossible pour deux raisons, madame...

— Mais je suis dans mes meubles... Je paie une patente... Je suis établie.

— La première, poursuivit l'officier, c'est que le blessé a besoin d'un repos absolu...

— Il le trouverait chez nous.

— Rien ne prouve qu'il supporterait le trajet...

— Mon Dieu !...

— Ou du moins que ce trajet ne lui causerait pas des souffrances inutiles... Ensuite, pardonnez-moi de vous dire que vous n'avez pas qualité pour recevoir cet homme.

Elle courba la tête et se remit à pleurer.

Rose Fouilloux s'accusait maintenant ; elle se persuadait qu'elle avait une grande part de responsabilité dans l'accident. Si elle n'avait pas tant tergiversé, François, sachant qu'il se marierait prochainement, se serait ménagé; tout en faisant son service, il n'aurait pas commis d'imprudences.

C'était seulement le jour de l'incendie que Rose avait fait connaître ses intentions définitives au père de Claudinet.

François n'avait pas encore eu le temps de réfléchir que sa vie ne lui appartenait plus.

Puis, la tireuse de cartes se blâma de ces pensées égoïstes: est-ce que quelque chose au monde aurait empêché Champagne de courir au plus fort du danger?

N'importe, Rose aurait dû lui apprendre ce qu'elle avait lu dans les cartes. Le sapeur-pompier se serait tenu sur ses gardes.

— Mais non, conclut Rose éplorée, puisque le destin avait parlé et que son arrêt cruel était inévitable.

Depuis qu'elle avait appris la fatale nouvelle, la mère de Claudinet n'avait pas osé les interroger de nouveau, ces cartes qui pouvaient lui apprendre une catastrophe finale.

Frémissante, elle avait repoussé ce qu'elle croyait une révélation de l'avenir.

L'officier reprit, désireux de terminer rapidement ce pénible entretien :

— Champagne est bien soigné ; il ne manque de rien ; vous comprenez que les médecins qui le soignent ne se transporteraient pas chez vous ; or, ils ont l'habitude de ces blessures et ils les traitent en connaissance de cause... D'ailleurs, vous avez vu que le pauvre garçon n'allait pas plus mal.

— Que faire ? se demanda tout haut la tireuse de cartes, dont la désolation redoublait.

Tout en parlant, ils étaient sortis de la salle et se dirigeaient vers la porte qui donnait sur la rue des Récollets.

— Eh bien ! monsieur, poursuivit Rose, puisqu'on ne veut pas me rendre François, pourquoi ne me permet-on pas de m'installer à son chevet ?

— Les règlements s'y opposent formellement... Pour l'administration, vous n'êtes qu'une étrangère... Pardonnez-moi encore de vous dire cela, madame... Il le faut pourtant, pour que vous ne conserviez aucune illusion à ce sujet.

Il la salua militairement et s'apprêtait à partir dans la direction du faubourg Saint-Martin.

— De grâce, monsieur le capitaine, supplia Rose, ayez pitié de moi.

— Comment le puis-je, malgré toute ma bonne volonté, madame?

L'officier eut un haussement d'épaules et une oscillation de tête navrés, pensant sincèrement qu'il ne pouvait rien pour atténuer cette douleur.

Il était marié; il avait deux enfants.

Souvent il avait été en péril, lui aussi.

Les officiers ne sont pas plus épargnés que les soldats dans cette lutte continuelle contre l'incendie.

Le livre d'or des victimes du devoir réunit, avec la plus touchante égalité, les noms de ces martyrs.

Le capitaine d'ailleurs n'avait aucune autorité à l'hôpital.

La malheureuse voulait pourtant obtenir quelque chose. François était sapeur-pompier; il appartenait à l'État, mais il était aussi le fiancé de Rose, il était le père de Claudinet.

Est-ce que le gouvernement avait tous les droits sur François? Non, Rose se révoltait à la fin.

Maintenant qu'il s'était sacrifié et qu'il avait failli mourir en faisant son service, il devrait appartenir à Rose.

Elle s'écria avec véhémence:

— Eh bien! puisqu'il en est ainsi, je vais rester là, auprès de cette grille... Je coucherai dans la rue avec mon petit Claudinet... J'interrogerai tous ceux qui sortiront de l'hôpital pour savoir ce qui se passe dans la salle Villars... Quand le médecin viendra, je me jetterai à ses genoux pour obtenir la faveur à laquelle j'ai droit... Si François succombe, on me le dira peut-être... Je le saurai tout de suite... Je courrai jusqu'au canal, ce n'est pas loin... Voyez, monsieur le capitaine, au bout de la rue, à droite, par où vous vous en allez... Je me jetterai à l'eau avec mon fils.

Cette exaltation farouche bouleversa l'officier.

Il tira son portefeuille, écrivit promptement quelques mots au crayon sur une de ses cartes et la remit à Rose.

— Tenez, fit-il, je vous répète que je ne peux rien; mais allez voir le médecin-major et racontez-lui votre histoire... Ce n'est pas un méchant homme; il prendra peut-être bien sur lui la permission de vous autoriser à voir Champagne toute la journée.

— Oh ! merci ! merci ! balbutia Rose, dont la colère désespérée tomba... Soyez béni, monsieur le capitaine.

Elle voulut lui embrasser les mains.

Il partit, marchant très vite, ne pouvant plus commander à son émotion.

Pendant cette scène, madame Midoux était restée discrètement en arrière. Elle s'avança quand elle vit l'officier s'éloigner. Elle avait entendu les derniers mots de la conversation.

— Je vais tout de suite chez le major, s'écria Rose.

— Prenons une voiture, répondit la cuisinière, et permettez-moi de vous accompagner.

— Si vous voulez.

— Donnez-moi Claudinet; il va vous fatiguer.

— Non, répliqua la tireuse de cartes en serrant son enfant sur sa poitrine ; toutes mes forces sont revenues

XXXI

VICTIME DU DEVOIR

Les deux femmes durent aller jusqu'à la gare de l'Est pour trouver une voiture.

Il faisait un temps magnifique, ce dimanche-là.

Les fiacres, qui passaient, étaient tous chargés.

Le médecin-major demeurait rue Gay-Lussac ; le capitaine avait inscrit le nom et l'adresse sur sa carte.

Madame Midoux se disait qu'on ne le trouverait sans doute pas à son domicile, mais elle ne voulait pas décourager Rose Fouilloux.

En effet, quand elles se présentèrent chez le médecin, on leur répondit qu'il ne rentrerait chez lui que pour dîner.

Il fallut attendre deux mortelles heures, et encore en se demandant si le major consentirait à recevoir la visiteuse.

Pour tuer le temps, Rose et sa compagne allèrent au jardin du Luxembourg.

Une foule joyeuse s'ébattait dans les allées ; les enfants jouaient et couraient avec une turbulence extraordinaire.

Rose se sentit harassée tout d'un coup ; elle pâlit et chancela.

Heureusement, il y avait une petite place sur un banc, la tireuse de cartes s'y affala.

Madame Midoux prit Claudinet ; elle le fit un peu marcher en le tenant par sa robe ; l'enfant paraissait très heureux de se voir au milieu des fleurs ;

il poussait de petits cris de joie, comme s'il voulait se joindre aux autres bambins qui s'amusaient si bien.

— Vous êtes fatiguée, dit la cuisinière.

— Ce ne sera rien... Quelques minutes de repos, et il n'y paraîtra plus.

Le regard de la tireuse de cartes était abattu ; ses paupières retombaient lourdement; ses pommettes se colorèrent bientôt, pendant que le reste du visage gardait une blancheur exsangue.

La cuisinière murmura :

— Pauvre madame Fouilloux, va ! Il ne lui manquait plus que cela pour la remettre... Je suis sûre qu'elle couve une « mauvaise » maladie.

Après un quart d'heure d'abattement, une réaction salutaire se produisit dans l'état de Rose. Elle se leva et voulut que madame Midoux s'assît à son tour sur le banc; puis la mère reprit son fils et elle essaya de le distraire.

Mais ce fut alors le bébé qui se trouva indisposé.

Il se mit à tousser avec une telle force que les larmes lui jaillirent des yeux.

En entendant cette toux, les mamans et les bonnes, que la gentillesse de Claudinet avait tout d'abord favorablement impressionnées, eurent un mouvement de crainte ; comme si elles s'étaient donné le mot, elles éloignèrent précipitamment leurs enfants du fils de Rose Fouilloux.

Elles croyaient que Claudinet avait la coqueluche, ce mal contagieux, si dangereux malgré sa bénignité apparente, et qui tord convulsivement les petits enfants les mieux constitués.

Mais le pauvre mignon n'avait plus la coqueluche ; la bronchite l'avait remplacée.

Les mamans et les bonnes, poussant devant elles leurs bambins, n'en fuirent pas moins Claudinet, comme s'il était pestiféré.

Les deux femmes retournèrent rue Gay-Lussac.

Elles attendirent encore pendant une demi-heure.

Le valet de chambre du major les avait longuement examinées ; il se demandait s'il était nécessaire de prévenir son maître; la vue de Claudinet vainquit ses hésitations de domestique, qui craint d'être rabroué pour n'avoir pas congédié tout de suite des visiteuses importunes.

Rose Fouilloux, qui se rendit compte de ce qui se passait dans l'esprit du valet de chambre, lui remit la carte du capitaine de pompiers.

Le serviteur prévint son maître, dès que celui-ci rentra, au moment de se mettre à table.

Le médecin-major était un homme quelque peu bourru. Il portait dignement un nom célèbre dans la chirurgie militaire.

Il avait donné ses premiers coups de bistouri dans la campagne de Crimée, à l'âge de vingt-cinq ans.

A Magenta et à Solférino, il avait eu de la besogne.

Ses campagnes en Syrie, en Cochinchine et au Mexique n'avaient pas été moins rudes.

En 1870-71, il avait enlevé la croix d'officier de la Légion d'honneur. Quelques années plus tard, il obtenait le grade qu'il possédait actuellement.

C'était un vétéran bronzé sur toutes les douleurs de la vie, car il avait vu des spectacles bien faits pour émousser les derniers vestiges de la sensibilité.

Il commença par lire distraitement les mots tracés au crayon sur la carte de visite : « Je me permets de vous recommander une femme digne d'intérêt. »

Puis il s'écria :

— Le capitaine s'abuse! Je ne soigne pas les femmes, moi... Et puis je ne suis pas un médecin civil... Je ne donne pas de consultations, surtout le dimanche.

Son valet de chambre attendait la consigne.

Le major le laissa au port d'armes et se dirigea vers l'antichambre, dans laquelle il entra.

Il eut un geste étonné en voyant deux femmes, dont l'une portait un enfant sur les bras.

— Ah çà ! grommela-t-il, on prend ma maison pour Lariboisière.

Rose s'avança.

— C'est moi, monsieur le major, qui..

Elle ne trouvait plus les mots.

Le docteur la regardait dans les yeux.

Il avait été frappé tout de suite par la cruelle antithèse que ses yeux de savant constataient à première vue. Cette femme très grande, bien taillée, aux épaules développées, aux hanches larges, cette femme, qui présentait toutes les apparences de la robustesse, était menacée par la phtisie.

Le major n'était pas seulement chirurgien ; en même temps que la lancette, le scalpel et le bistouri, il savait tenir une plume. Il avait publié un savant ouvrage sur la tuberculose dans l'armée. Toutes les maladies de poitrine l'intéressaient vivement.

Il s'empressa de faire entrer Rose Fouilloux dans son cabinet.

Madame Midoux resta dans l'antichambre avec Claudinet.

La tireuse de cartes, qui avait été un peu intimidée en voyant l'abord rude du praticien, augura mieux de sa démarche, quand elle ne se vit pas éconduite sur-le-champ.

Elle regarda craintivement le major. C'était donc là l'homme qui soignait François Champagne, qui allait le rétablir, qui le rendrait à Rose.

Son œil était plein d'admiration et de reconnaissance.

Lui, froidement, l'examinait ; son diagnostic exercé trouvait des points

de repère sur ce visage que la terrible maladie marquait en signes encore imperceptibles pour les ignorants.

Il prit le poignet de Rose Fouilloux et compta les pulsations.

La pauvre fille tressaillit; dans l'œil clair du médecin, elle voyait à son tour quelque chose qui la terrifia.

Un éclair lui traversa le cerveau, une vision...

Elle balbutia:

— Mais, ce n'est pas pour moi que je viens.

Le major lâcha la main qu'il tenait, comprenant sa méprise et ne voulant pas que cette femme s'en aperçût.

— Tant mieux, dit-il. J'ai cru que vous étiez au service du capitaine et qu'il vous envoyait chez moi pour une consultation... Je m'étais trompé... Expliquez-moi ce qui vous amène.

Elle le renseigna, fit connaître sa position, et exposa humblement le but de sa visite.

Le major fronça les sourcils quand il entendit prononcer le nom de François Champagne.

Ce blessé l'intéressait vivement, d'abord parce que c'était un brave garçon, qui était tombé au champ d'honneur, ensuite parce que le cas pathologique du blessé intriguait beaucoup le médecin.

Il s'écria:

— Vous l'avez vu tantôt... Racontez-moi ce qui s'est passé.

Rose obéit. Elle retraça l'état de prostration de François, puis le réveil de ses facultés quand il avait embrassé son fils. Enfin, elle expliqua comment la torpeur où il était plongé s'était dissipée à l'arrivée du capitaine.

— Tout cela n'est pas mauvais, opina le major... Cela ne prouve encore rien, mais il ne faut pas se plaindre... En somme, qu'est-ce que vous désirez ?

— L'autorisation de rester auprès du malade.

— Pauvre fille! se dit le major, si je lui refuse cela, je vais la désespérer et provoquer des complications dont sa maladie se passerait fort bien; si je lui accorde la permission et que Champagne succombe, elle ne se relèvera pas de ce coup... Je suis bien embarrassé.

Il reprit tout haut:

— Venez demain à l'Hôpital vers dix heures, je vous dirai si je puis vous accorder ce que vous me demandez.

— Ah ! monsieur le major, vous ne me refuserez pas.

— Cela dépendra de la nuit passée par votre fiancé.

Soudain, le médecin prêta l'oreille. Il entendait Claudinet qui toussait dans l'antichambre.

Rose Fouilloux, qui suivait les moindres mouvements de sa physionomie, dit au docteur :

— C'est mon fils, celui de Champagne... Il est enrhumé.

Le major se dirigea de nouveau vers l'antichambre.

— Entrez! commanda-t-il à la cuisinière, qui tenait l'enfant.

Et son regard énigmatique s'arrêta sur Claudinet, tout en disant :

— Il est gentil, ce gamin-là... Alors, c'est un petit sapeur?...

Rose eut un pâle sourire et acquiesça de la tête avec une légère confusion.

— Il deviendra un grand et beau garçon... Il n'aura qu'à ressembler à son papa et à sa maman.

Au fond de lui-même, le médecin réfléchissait :

— Voici un enfant procréé par deux êtres qui semblaient avoir tout ce qu'il fallait pour vivre... Le père est en danger mortel à la suite d'un accident ; la mère est tuberculeuse... Ce pauvre petit moutard ne me paraît pas destiné à faire de vieux os... C'est dommage!

Il se fit renseigner par Rose touchant Claudinet et il retrouva les phénomènes morbides qu'il attendait.

Sa conviction était établie. Le petit garçon, à moins d'un miracle, ne verrait pas la vingtième année.

Il tapota la joue de Claudinet qui lui fit une risette.

— A demain, dit le major... Si le mieux continue, votre ami Champagne reprendra promptement son service... C'est tout ce que nous demandons, n'est-ce pas?

Il reconduisit les deux femmes et l'enfant jusqu'à la porte.

Puis, une fois seul, il médita.

— Ah! fit-il avec le découragement du médecin qui se heurte en vain à l'implacable puissance du mal, pourquoi diable ces êtres-là viennent-ils au monde?

A cette pensée philosophique succéda l'âpre satisfaction du praticien qui a pu étudier de nouveaux sujets, dont le cas le passionne, et le major murmura en se rendant à la salle à manger :

— Tout de même je n'ai pas perdu mon dimanche.

*
* *

François Champagne, après les visites qu'il avait reçues, était retombé dans son atonie ordinaire.

Il s'était remis à sommeiller ; et il avait été impossible de lui faire avaler quoi que ce fût.

La nuit, la somnolence fut plus accentuée. L'infirmier de garde crut y voir une amélioration.



Elle fit encadrer la décoration et la plaça au-dessus du portrait de François. (Page 303.)

Le lundi matin, le médecin-major, entouré de ses élèves, s'arrêta longuement devant le lit de François.

Le praticien diagnostiqua la méningite.

Le blessé était perdu.

Le major n'oublia pas Rose, qui l'attendait au bureau de l'hôpital.

— Ma pauvre fille, dit-il à la tireuse de cartes, l'état de votre ami s'est aggravé.

Rose Fouilloux devint livide.

— Je vous autorise à rester auprès de Champagne ; mais, c'est à la

condition que vous vous montrerez courageuse... Tant qu'il reste de la vie, il reste de l'espoir.

Il laissa la malheureuse terrifiée.

L'officier comptable appela un interne, qui donna à Rose un cordial.

La tireuse de cartes, après une crise de larmes, releva la tête. Elle retrouvait son intrépidité de fille du peuple qui, après avoir payé son tribut à la faiblesse humaine, redevient vaillante, courageuse et presque résignée.

Est-ce que les cartes n'avaient pas parlé ?

Elles étaient sincères. François avait doucement raillé sa maîtresse, quand celle-ci lui avait affirmé qu'elles ne mentaient pas, l'infortuné devait être revenu de son erreur.

Alors, tout allait s'écrouler ? François mort, Rose se sentait incapable de lui survivre.

Elle sentit dans la poitrine quelque chose qui la rongeait; elle ne s'en était aperçue que depuis l'accident arrivé à Champagne.

Que deviendrait Claudinet?

Toutes ces réflexions poignantes se succédèrent dans l'esprit de Rose Fouilloux en quelques secondes.

Il lui sembla qu'elle n'était plus la même et qu'une partie de son cœur lui était arrachée.

Guidée par un employé, elle monta à la salle Villars.

Elle couvrit de baisers la tête de François et sanglota pendant quelques minutes; puis, une sombre résignation se lut dans ses yeux.

Elle s'assit au chevet du blessé et lui parla doucement, comme si le père de Claudinet pouvait l'entendre.

Rose, éperdue, gardait pourtant une lueur de raison. Elle se demanda pourquoi elle n'épouserait pas François *in extremis*.

Elle voulait croire, jusqu'à la fin, qu'un miracle se produirait et que le malheureux pompier, après avoir été à deux pas de la mort, serait sauvé par ce médecin si savant; ce ne serait pas le mariage contracté dans ces pénibles conditions qui pourrait empêcher François de se rétablir, et Claudinet serait légitime, quoi qu'il arrivât.

La tireuse de cartes fit part de ses intentions au capitaine de Champagne; l'officier lui rédigea une demande, qui devait suivre la filière hiérarchique, suivant la tradition. Malgré l'urgence, les formalités demanderaient au moins trois jours.

Rose alla trouver l'aumônier, qui promit de se rendre dans les bureaux de la place de Paris, où il exciperait du cas de force majeure pour hâter une solution.

Quand les journaux annoncèrent que contrairement à toutes les prévi-

sions, l'état de François Champagne ne laissait plus d'espoir, il y eut dans la population parisienne une telle explosion de tristesse que les pouvoirs publics commencèrent à s'occuper de la victime.

Les journaux donnèrent le portrait de François avant l'incendie, puis un croquis, d'un effrayant réalisme, le montrait sur son lit d'hôpital, la tête enveloppée de bandelettes.

On rappela les actes de courage accomplis par le sapeur-pompier.

C'était la sixième personne qu'il arrachait à la mort.

On réédita le compte rendu des sinistres, et le rôle glorieux du héros fut mis en relief.

Une feuille disait avec une triste ironie :

« Pour tout cela, on avait décidé que François Champagne serait caporal. Le malheur veut que ce brave garçon, en admettant qu'il en réchappe, ce qui paraît improbable, reste de longs mois sans pouvoir reprendre son service.

« Comme il faut six sauvetages pour un galon, on comprend que l'avancement ne peut être rapide dans le corps des sapeurs-pompiers de la ville de Paris. »

Un autre journal parla discrètement des amours de François et de l'existence de Claudinet.

Ces dernières révélations exaltèrent davantage encore la commisération publique.

Le pauvre François Champagne fut le héros du jour.

Le préfet de police, accompagné de son secrétaire, se rendit aux Récollets et félicita officiellement le moribond.

Ce ne fut pas tout. Grâce au formidable mouvement de l'opinion publique, il fut décidé, en conseil des ministres, que cette victime du devoir recevrait la croix de la Légion d'honneur.

C'était une suprême consolation que l'on voulait offrir au mourant; le nouveau chevalier ne figurerait pas longtemps sur les cadres actifs de la grande chancellerie.

C'était certainement l'homme que l'on récompensait; mais c'était aussi l'esprit de sacrifice et de dévouement qui l'animait, pour que d'autres sauveteurs marchassent sur les traces de leurs devanciers.

Quoi qu'il en fût, la nouvelle de cette récompense, à peu près posthume, fut accueillie chaleureusement par tout le monde.

Le soldat qui défend son drapeau et qui tombe sur le champ de bataille est glorifié justement ; le sapeur-pompier qui lutte contre un fléau, qui, loin de chercher à donner la mort, sacrifie son existence pour sauver son semblable, est aussi grand que le premier.

Dans notre beau et bon pays de France, qui a tous les dévouements, tous les courages et tous les héroïsmes, on est excellent juge en pareille matière.

Le colonel des sapeurs-pompiers fut chargé par le ministre de la guerre de remettre la croix à François Champagne.

Quinze jours s'étaient écoulés depuis l'incendie de la rue de Prony.

Le sort avait été d'une cruauté inouïe en infligeant toutes ces souffrances au malheureux pompier. Il aurait mieux valu qu'il mourût sur-le-champ.

Les rideaux du lit avaient été changés ; les draps étaient d'une blancheur éclatante.

La croix étincelante, tranchait sur cette note blanche, qui faisait penser au linceul.

La croix ! expression sublime qui rappellera toujours celle du Christ et celle des martyrs !

François allait en s'affaiblissant de plus en plus.

L'effroyable inflammation des méninges n'avait pu être enrayée, malgré les compresses de glace appliquées sur la tête du malade.

Après avoir beaucoup souffert, François éprouvait un soulagement relatif. Sa pauvre figure émaciée ne se contractait plus sous les affres de la douleur.

Les yeux étaient vitreux, cependant on eût dit qu'une courte flamme les traversait par moments. Peut-être n'était-ce là qu'un jeu de lumière ; la salle était inondée de soleil ; un rayon se jouait sur l'émail de la décoration.

Le colonel et tout son état-major ; le médecin en chef et tous ses élèves ; les infirmiers et les principaux employés de l'hôpital militaire des Récollets, emplissaient la salle Villars, qui n'avait jamais vu une aussi nombreuse et aussi brillante affluence.

Le délégué du ministre de la guerre, le chef de cabinet du ministre de l'intérieur et le secrétaire du préfet de police arrivèrent à leur tour et occupèrent les places que la hiérarchie administrative leur assignait.

La presse parisienne était représentée.

Le silence absolu qui régna à ce moment étreignit tous ces hommes au plus profond du cœur.

L'émotion fut si intense que plus d'une larme coula sur les plus mâles visages.

Pour ne pas gêner la faible respiration du blessé, un cercle s'était formé sur les indications du médecin-major.

Chacun voyait planer au-dessus du chevet la grande ombre de la mort qui commençait à envahir la pâle physionomie de l'obscur héros.

Le colonel s'avança :

— François Champagne, dit-il d'une voix impressionnante, au nom du peuple français, vous êtes nommé chevalier de la Légion d'honneur.

L'officier supérieur épingla la croix sur la poitrine du mourant.

François ouvrit les yeux très grands ; il eut un instant de lucidité.

Sa main décharnée et tremblante toucha le joyau ; un bonheur supra-humain illumina ses traits.

Il était comme transfiguré.

François Champagne était aussi beau que dans cette nuit épouvantable où il apparaissait sur le balcon de la maison incendiée dans un rayonnement d'apothéose.

Puis ce rayonnement disparut progressivement ; l'auguste sérénité de la mort le remplaça ; mais les dernières minutes de la vie du pompier étaient adoucies par la plus grande consolation qui puisse être prodiguée à un soldat.

Dans un coin de la salle, abîmée par la plus effroyable douleur, Rose, la tête dans les mains, souffrait plus que le pauvre ami dont elle allait être séparée éternellement.

Étienne Poulot, qui était resté au dernier rang, pleurait comme un enfant.

Il se dirigea vers Rose, et, silencieusement, lui prit la main.

Tous les deux se regardèrent, les yeux pleins de stupeur ; ce fut atrocement navrant.

Le cortège officiel se dispersa.

La grande salle pleine de monde redevint à peu près vide.

Il ne restait plus auprès du lit 14 que le médecin-major, Rose Fouilloux et Étienne Poulot.

Le médecin regardait avidement ce malheureux qu'il ne pouvait plus disputer à la mort.

Il sentait que tous les efforts seraient inutiles, et pourtant il aurait voulu lutter jusqu'au bout.

Le savant praticien s'inclina enfin devant la réalité ; il se trouvait bien en présence de l'Inéluctable.

Le devoir de la science était terminé. Il ne fallait pas, par de dernières expériences hasardeuses destinées à prolonger de quelques minutes cette existence irrémédiablement condamnée, aggraver l'agonie de ce brave.

Le malheureux avait bien gagné le droit de mourir en paix.

Le médecin se retira, grave, austère, impénétrable.

— C'est fini ! gémit Rose.

— Non, répondit Étienne.

En effet, François Champagne passa encore la journée et la nuit.

Rose eut le temps de faire apporter Claudinet pour qu'il donnât à son père le suprême baiser.

Le cher bébé ne pouvait comprendre que la mort du soldat allait avoir les plus affreuses conséquences, pourtant il se montra bien triste.

Ses petits yeux brillèrent en voyant la croix de la Légion d'honneur, que l'on avait replacée sur le drap blanc.

L'aumônier vint pour confesser François; celui-ci était incapable de comprendre, incapable de parler.

Le prêtre fit les demandes et les réponses, puis il administra le mourant suivant le rituel adopté en pareil cas.

L'heure de la visite sonna.

Les médecins arrivèrent. On eût dit que le moribond les attendait pour faire le grand voyage.

Il s'agita dans le lit; ses lèvres remuèrent sans laisser passer le moindre son; puis des mots entrecoupés, des phrases incohérentes s'échappèrent de sa gorge contractée.

Tout à coup, François Champagne parvint à se dresser sur son séant. Au milieu du saisissement général, la voix du sapeur-pompier retentit très distinctement.

Il proféra :

— Étienne !... L'échelle... Encore sauver des enfants !... Claudinet !... Rose !... Toujours !... Tou...

Il n'acheva pas. Il trépassa doucement, son héroïque sourire de Bourguignon sur les lèvres.

Il avait revu, dans le dernier éclair de raison, les coteaux ensoleillés de Saint-Jean-des-Vignes.

Il croyait y vivre, comme la chanson de Jean Noël :

Entre sa femme et son enfant...

*
* *

La ville de Paris se chargea des obsèques de François Champagne.

Le vieux père, qui devait venir pour la noce, fit le voyage pour conduire le deuil de son fils.

Rose était folle de douleur. On crut que sa raison allait sombrer.

Par une ironie atroce, en rentrant du cimetière, la mère de Claudinet trouva chez elle la lettre administrative qui permettait au « sapeur-pompier François Champagne de contracter mariage sous les drapeaux ».

Le soir, la tireuse de cartes se mettait au lit, en proie à une fièvre ardente; pendant quatre jours elle délira.

Une garde-malade la veillait et donnait ses soins à Claudinet, qui toussait toujours.

La cuisinière du boulevard Richard-Lenoir venait voir son amie aussi souvent qu'elle le pouvait; Étienne Poulot venait également tous les jours.

Le médecin qui soignait Rose coupa la fièvre cérébrale. La tireuse de

cartes retrouva ses facultés ; elle pleura de longs jours et de longues nuits ; cela la soulagea.

Quand François Champagne avait rendu le dernier soupir, Rose avait obtenu la permission de garder la croix si chèrement gagnée par son ami.

Elle fit encadrer la décoration et la plaça au-dessus du portrait de François.

Pendant d'interminables heures, Rose Fouilloux méditait devant ces souvenirs.

Elle songeait à l'avenir de Claudinet et elle se demandait s'il ne vaudrait pas mieux qu'elle cédât son établissement et qu'elle se retirât à la campagne.

Claudinet était chétif; le grand air lui donnerait des forces.

Eh bien! non! Rose ne se résignerait jamais à quitter Paris. Elle y avait connu François Champagne ; il y était enterré ; elle y resterait.

L'automne vint, et avec lui la chute des feuilles ; la tireuse de cartes tomba dans une langueur profonde. Madame Midoux voulut secouer cette torpeur.

— Voyons ! dit-elle, avec une brusquerie amicale, il faut songer à votre fils... Soignez-vous... Ne vous laissez pas abattre ainsi... On ne vit pas avec les morts... Moi je sais ce que c'est... J'ai perdu mon mari et mes deux enfants...

Rose, l'œil hagard, contemplait cette femme, qui avait pu survivre à ces atroces malheurs, et elle murmura :

— Comment a-t-elle fait ?

Madame Midoux poursuivit, toujours avec le ton autoritaire imposé par la situation :

— Je veux que vous m'écoutiez... Vous comprenez bien que je ne vous laisserai pas tomber malade, à votre tour... Que deviendrait votre pauvre petit Claudinet ?

De nouveau, les sanglots montèrent à la gorge de la tireuse de cartes ; elle voulut les refouler ; il en résulta une quinte effroyable, qui dura plus de cinq minutes.

— Vous voyez, reprit madame Midoux, quand Rose eut à peu près cessé de tousser ; vous n'êtes pas raisonnable... Vous vous faites du mal.

La malheureuse, haletante, s'essuyait le front couvert d'une sueur glacée.

— Attendez ! s'écria la cuisinière, je vais vous préparer quelque chose... Ça vous fera plus de bien que toutes les drogues... Ça vous remettra l'estomac.

Madame Midoux avait vu une bouteille de vin blanc sur le buffet.

Elle en vida les trois quarts dans un saladier, fit fondre six morceaux de sucre dans un peu d'eau et coupa un citron par tranches.

Puis elle chercha encore et trouva de la cannelle, qu'elle ajouta à la mixture.

Elle remua le tout avec une cuillère.

— Tenez ! dit-elle en revenant dans la salle à manger ; vous allez boire cela avant de vous coucher... Demain vous m'en direz des nouvelles... Ça s'appelle un bischof.

Madame Midoux alla embrasser Claudinet, qui dormait déjà dans son petit lit; elle serra la main de la tireuse de cartes et retourna chez ses patrons.

Rose Fouilloux but machinalement ; il lui sembla que cette boisson cautérisait ses plaies intérieures.

Le deuxième verre lui fit encore plus de bien que le premier.

Une douce chaleur imprégnait tout son être.

En buvant, elle regardait la croix de François Champagne, comme sous l'influence d'une sorte d'hypnose.

Elle vida le contenu du saladier. La douceur augmentait ; des rêves vagues enveloppaient la tireuse de cartes.

Elle se sentit beaucoup moins malheureuse. Ses pensées flottaient dans une brume apaisante. Pendant quelques heures, ce fut l'oubli.

Voilà comment Rose Fouilloux s'enivra pour la première fois.

XXXII

LA RUINE

Georges et Hélène avaient atteint le paroxysme du bonheur. Ils croyaient que ces délices seraient perpétuelles.

Leur bonheur rayonnant illuminait le château de Kerlor.

La comtesse douairière, heureuse au delà de toute expression, ne sentait plus le poids des années.

Carmen, malgré la très vive tristesse que lui avait causée le départ de Robert d'Alboize, voulait prendre part à la félicité générale.

Quand Hélène rappelait à sa belle-sœur que c'était à elle qu'elle devait cette joie divine, le cœur de mademoiselle de Kerlor se fondait et elle étreignait longuement la jeune comtesse, qu'elle avait en effet arrachée au plus cruel désespoir.

— Jamais je ne pourrai m'acquitter envers toi, soupirait Hélène.

Cinq jours après le mariage, vers dix heures du matin, Georges entra chez sa femme.

Il était pâle et tenait un journal à la main : c'était la *Dépêche*, de Brest.

Hélène vit tout de suite l'air préoccupé de son mari.



Georges tomba aux genoux de sa femme. (Page 309.)

— Que se passe-t-il ? demanda la jeune femme, tout de suite très émue.

— Une chose à laquelle je ne puis encore croire, répondit Georges.

En effet, il était plus stupéfait qu'attristé. Ce qu'il venait d'apprendre lui paraissait tellement extraordinaire, qu'il se refusait à y ajouter foi.

Dans les dernières nouvelles, insérées en première colonne, le correspondant de Paris avait télégraphié à son journal :

« Il n'a été question en Bourse que de la disparition du financier bien connu Ronan-Guinec. Le *Crédit général de l'Ouest* a suspendu ses paiements. »

— Eh bien! fit Hélène, qu'est-ce que cela signifie?

Il répliqua :

— Nous avons plus d'un million de placé dans cet établissement.

— Ah! mon pauvre Georges! s'écria Hélène.

— Si ces trois lignes sont exactes, continua-t-il, nous sommes ruinés.

— Mon Dieu! quel coup pour notre mère.

Il pressa sa femme dans ses bras.

— Chère âme! dit-il, vous avez tout de suite pensé à la pauvre femme à qui ce malheur sera le plus sensible... Merci!

— Voyons, Georges, reprit-elle, ne vous désespérez pas ainsi... Attendez la confirmation de ces nouvelles.

De sa main nerveuse, il s'étreignit le front. Il murmura :

— Jacques! mon ami Jacques Ronan-Guinec m'aurait aussi odieusement trompé!... Ce n'est pas vrai, voyons!

A son tour, la jeune femme enlaça son mari.

La vaillance native des Penhoët se réveillait en elle. Des larmes s'échappèrent de ses yeux, non qu'elle pensât à cette fortune qui pouvait être engloutie, mais parce qu'elle se rappelait le jour où le marquis, son père, avait tenu un langage analogue à sa femme.

— Mais ce serait affreux! reprit Georges avec véhémence.

Il relut l'information de la *Dépêche*.

Alors, les souvenirs lui revinrent en foule.

Depuis quelque temps, bon nombre de ses amis lui avaient parlé de Ronan-Guinec; ils l'avaient fait sur un ton singulier.

Georges avait repoussé avec force les insinuations à l'adresse de son camarade de collège ; il avait même refusé d'entendre tout ce qu'on voulait lui dire.

Ronan-Guinec menait la vie à grandes guides ; il avait pour maîtresse une danseuse de l'Opéra; il était propriétaire d'une grande écurie de courses ; tout cela importait peu à M. de Kerlor.

Au contraire, il semblait ravi que son vieux camarade fît parler de lui à Paris.

Cela prouvait que Jacques prospérait et que le *Crédit général de l'Ouest* devenait une puissante institution de crédit.

Évidemment, une fortune si rapide ne pouvait que déchaîner l'envie ou faire trembler les provinciaux pusillanimes s'imaginant que la finance en était restée au temps de l'Écossais Law.

L'argent confié à Ronan-Guinec produisait des intérêts dont le taux progressait sans cesse. Pourquoi l'établissement aurait-il périclité?

Cependant, M. de Kerlor, en lisant les lettres de félicitations qu'il avait reçues à l'occasion de son mariage, avait été très étonné de ne pas trouver un mot de son ami.

Tout d'abord, il avait espéré que Jacques viendrait à Kerlor, puis il s'était rendu compte que l'invitation lui avait été adressée un peu tardivement à Paris.

En outre, elle avait pu s'égarer, au milieu des communications reçues par centaines au *Crédit général de l'Ouest.*

Georges ne s'était pas appesanti outre mesure sur le silence de son camarade. Il venait certainement d'un retard ou d'un malentendu qui s'expliquerait bientôt.

Aujourd'hui, tout ce faisceau de présomptions frappait le comte.

La nouvelle de la *Dépêche* était donc des plus vraisemblables.

Georges eut un brusque mouvement d'énervement.

— Mon ami ! fit Hélène avec les plus tendres inflexions, ne vous irritez pas ainsi.

Il lui pressa la main doucement, semblant s'excuser de n'avoir pas dominé cet emportement naissant, et reprit :

— Jacques Ronan-Guinec est mon plus vieux camarade... C'était un garçon très droit et très sûr... Je ne dirai pas que nous lui avons confié notre fortune, le terme ne répondrait pas à ma pensée. Nous avons placé notre argent dans le *Crédit général de l'Ouest*, parce que nous estimions qu'il n'aurait pu être mieux ailleurs... Ma mère et ma sœur avaient encore plus confiance que moi, si c'est possible, en Ronan-Guinec... C'était, au sens moral du mot, un véritable séducteur.

Hélène répondit :

— Peut-être a-t-il été accablé par des malheurs successifs.

Georges tressaillit profondément. Il savait à quel point sa femme avait la nette perception des faits.

Il s'attendait à ce qu'elle contestât avec lui la valeur de l'information télégraphique. Hélène n'avait-elle pas dit tout d'abord qu'il fallait attendre de nouveaux renseignements?

Sa conviction était-elle déjà établie, après les explications sommaires que Georges venait de lui fournir?

La jeune comtesse de Kerlor s'écria :

— Voulez-vous que nous examinions froidement cette situation et admettre qu'elle soit désespérée...

— Ce n'est pas possible ! interrompit M. de Kerlor.

— J'estime que vous devez tout faire au monde pour que notre mère n'en soit pas brusquement prévenue.

— Vous avez raison.

— Il faut que Carmen, avec toutes les précautions qu'elle saura prendre, mette la comtesse au courant des rumeurs qui se propagent.

— Ne vaut-il pas mieux attendre que j'aie reçu de Paris les éclair-

cissements que je vais immédiatement demander par le télégraphe?

— Songez, mon ami, que notre mère va réclamer ses journaux; ceux de Paris seront ici dans quelques heures... En outre, madame de Kerlor lit toujours la *Dépêche* avant le déjeuner.

— Tout cela est vrai, reconnut Georges.

Il eut un nouvel accès de colère, et il s'écria:

— Le misérable!... Son infamie n'aurait pas de nom, s'il nous avait réellement volés.

— Vous n'admettez pas un affreux concours de circonstances, dont ce malheureux aurait été victime?

— Ah ! vous êtes bonne, vous, Hélène! Vous êtes miséricordieuse... Moi, je ne pardonne jamais.

Il était si animé, ses yeux lançaient de tels éclairs, que la jeune femme le regarda très affligée.

Hélène poursuivit doucement :

— Carmen a le même tempérament que vous; je crains maintenant qu'elle ne manque de sang-froid pour annoncer cette fâcheuse nouvelle à la comtesse.

— Alors, qui s'en chargera? demanda Georges, qui semblait être de l'avis de sa femme.

— Moi, répondit simplement Hélène.

Il y eut dans les yeux de M. de Kerlor une véritable reconnaissance.

— Vous, Hélène !

— Oui, mon ami... Tout d'abord, je vous ai vu avec peine accorder plus d'importance qu'il ne convient à mes premières impressions, qui ont été tout instinctives...

— Vous ne croyez pas à la culpabilité, au déshonneur de Ronan-Guinec ?

— Il faut des preuves pour que je me prononce... Ce que je n'admettrai jamais, c'est que cet homme, que vous avez jugé digne d'être votre ami, ait usurpé votre affection à ce point.

— Vous êtes la générosité même !

— Maintenant, il est évident qu'il se passe quelque chose de très grave... Cette information ne peut avoir été inventée.

— Alors, Jacques est coupable !

— Nous l'ignorons...

— Je ne vois pas de milieu...

— Parce que vous êtes extrême en tout, mon ami.

— Oh ! certes, j'ignorerai toujours la duperie des circonstances atténuantes... Un homme accusé est innocent ou il est criminel... S'il est condamné, je veux qu'il soit frappé sans pitié.

Son exaspération le reprenait, malgré les efforts que faisait Hélène pour le maintenir sous son influence bienfaisante.

Cette implacabilité causait à la jeune femme des appréhensions irraisonnées encore, mais qui lui semblaient constituer elle ne savait quelles dangereuses et vagues menaces pour l'avenir. A tout prix, elle chercherait à obtenir de son mari qu'il ne cédât plus aussi facilement à la violence de son caractère.

Georges était si bon dans les circonstances ordinaires de la vie.

Madame de Kerlor poursuivit :

— Voilà ce que je vais dire à notre mère : Certains bruits fâcheux, touchant votre fortune, alarment votre fils... Rien ne prouve qu'une catastrophe soit imminente... Si, pourtant, il fallait compter avec une grosse perte d'argent, Georges entend que vous ne la subissiez pas. Il veut que rien ne soit changé dans votre existence et que vous puissiez continuer vos bonnes œuvres... Lui et moi nous sommes jeunes ; nous nous aimons par-dessus tout... Nous demanderons au travail de réparer les brèches faites à notre situation personnelle... En ce qui me concerne, je n'aurai que peu de mérite à partager la destinée de mon mari, puisqu'il m'a épousée pauvre et que mon père, le marquis de Penhoët, ne s'est jamais laissé abattre par l'adversité.

Georges tomba aux genoux de sa femme. Il l'enveloppa de ses plus chaudes tendresses. Une fois de plus, il admirait la noblesse d'Hélène.

Il murmura :

— Je ne saurais vous exprimer, ma bien-aimée, à quel point votre désintéressement me touche... Mais je ne veux pas accepter cette abnégation... Ma mère aussi refusera votre sacrifice.

— Abnégation ! sacrifice ! répéta-t-elle, avec son angélique douceur, je fais uniquement mon devoir, comme vous ferez le vôtre...

Il répliqua :

— Avant tout, je tiens à vous déclarer que j'approuve absolument ce que vous avez dit touchant l'existence de notre mère... Il ne faut pas qu'elle change ses habitudes et restreigne son budget de dépenses... Vous avez fait remarquer avec votre délicatesse exquise que les pauvres pourraient toujours compter sur elle... Mais je ne veux pas que vous vous immoliez, vous, mon adorée !... J'entends, au contraire, vous donner le luxe indispensable à votre beauté... Ma femme sera la plus enviée des femmes.

— Mon bon Georges, pourquoi me méconnaissez-vous ?... Vous savez pourtant bien que je ne suis nullement séduite par les puérilités mondaines.

— Vous seriez riche, Hélène, que je ne chercherais peut-être pas à faire violence à votre modestie ; mais vous avez été trop malheureuse, pour que

je ne veuille pas forcer le sort à vous donner une revanche éclatante... Je tiens essentiellement à vous rendre la brillante position pour laquelle vous étiez faite... Je réparerai les injustices dues à la fatalité... C'est un hommage que je vous rendrai... Je vous le dois à vous et à vos parents... J'ai contracté une grosse dette envers le marquis et la marquise de Penhoët en vous épousant... Leur mémoire m'est chère... Ils me béniront quand ils verront à quel point j'ai compris mes devoirs.

La jeune femme fondit en larmes ; elle se précipita à son tour dans les bras de son mari.

Ils oubliaient tout en ce moment.

— Ah ! Georges, reprit Hélène, avec un accent de reconnaissance éperdue, vous voulez donc que, malgré le don de toute mon âme, je ne puisse vous aimer autant que vous le méritez ?

— Ma chère femme ! mon cher amour !

— Allons ! fit-elle, se dégageant lentement et progressivement de l'étreinte, l'incident qui nous a tant affectés nous a rappelé que nous n'échappions pas aux misères de l'humanité... Notre bonheur était trop complet... Soyez tranquille, il reste intact... Fasse le ciel que nous n'ayions pas à supporter d'épreuves plus cruelles.

— Non... Hélène !... Rien n'atténuera notre joie... Le coup qui va nous frapper n'effleurera pas notre félicité conjugale.

— Que comptez-vous faire si, réellement, votre fortune est compromise ?

— En regagner une autre.

L'œil de M. de Kerlor s'emplit de visions lointaines. Il redevenait l'homme que nous avons vu au début de ce récit, rêvant de la vie aventureuse sous les tropiques, sans souci du danger, surmontant les plus grosses difficultés à force de patience, d'adresse et de courage.

Carmen avait souvent dit à Hélène que Georges, en vrai Breton, fils et petit-fils de marins, se passionnait pour les pays d'outre-mer.

La fille du marquis de Penhoët ne pouvait s'effrayer de ces goûts, puisque son père, lui aussi, avait le tempérament d'un explorateur.

— Nous partirons, poursuivit M. de Kerlor.

— Où vous voudrez et quand vous voudrez.

— J'ai commis une imprudence en permettant à Jacques Ronan-Guinec de disposer de toute notre fortune... Je réparerai cette faute.

— Je vous suivrai partout.

— Notre exil volontaire durera quelques années.

— Elles passeront bien vite.

Georges de Kerlor poussa un soupir ; son exaltation cessa ; il hocha la tête avec tristesse.

— Nous oublions, dit-il, que nous ne sommes pas seuls au monde.

— Oui !... Que deviendrait notre mère?... Que deviendrait notre sœur? fit à son tour Hélène.

Georges reprit :

— Pauvre maman !... Elle n'est plus jeune... Sa santé était bien chancelante avant votre arrivée... La séparation serait terrible !

Il ajouta, surexcité de nouveau :

— Ah ! ce Ronan-Guinec !... Je voudrais que...

Hélène lui mit la main sur les lèvres pour l'apaiser

— Raisonnons, Georges, voulez-vous?... Écoutez-moi... N'ayez pas ce visage contracté... Ne m'aimez-vous plus?

— Cher ange!

— Eh bien! souriez-moi.

Il obéit, dompté une fois de plus.

— Il me semble, poursuivit-elle, qu'en tout ceci nous avons oublié une chose qui a son importance.

— Laquelle?

— Votre femme possède cinq cent mille francs, ou du moins, elle les possédera bientôt.

— Oh! non! protesta Georges, je ne veux pas toucher à votre patrimoine.

— Et moi, j'entends que vous disposiez de cette somme, car elle est à nous.

Il eut un nouveau geste de dénégation.

La jeune femme ajouta d'une voix très ferme :

— Ici, mon ami, vous n'êtes plus le seul maître.

— Ma chère enfant, vous ne réfléchissez pas que...

— Je réfléchis à tout, au contraire...Comment doterez-vous Carmen s'il ne vous reste plus rien?

— Eh quoi! Vous voulez?...

— Je veux que ma sœur ne voie pas son bonheur compromis par une misérable question d'argent, le jour où elle aura résolu d'épouser un homme qu'elle aimera. Il nous est impossible de quitter la France sans avoir assuré l'avenir de Carmen.

— C'est vrai ! murmura Georges... Je vous demande pardon, Hélène, de vous avoir forcée à me rappeler l'intégralité de mes devoirs... Je suis si bouleversé, voyez-vous, si désorienté, je puis si peu admettre pour vous cette ruine, que mes pensées n'ont plus d'esprit de suite... Je ne sais qu'une chose, c'est que je vous aime mille fois plus encore.

Carmen entra ; elle embrassa son frère et sa belle-sœur

Elle remarqua tout de suite leur émotion et s'en affecta. Elle demanda avec la plus inquiète sollicitude :

— Qu'y a-t-il ?

— Ton frère va te l'apprendre, répliqua Hélène... J'espère que tu te consoleras comme moi.

— Mon Dieu, mais... Je vous en supplie, apprenez-moi ce qui se passe.

— Puis-je voir notre mère? interrogea la jeune comtesse.

— Oui...

— Comment a-t-elle passé la nuit?

— Bien... Mais pourquoi cette question?... Ah! je veux savoir ce que vous me cachez.

Georges répondit :

— Je vais t'édifier, ma petite Carmen, pendant qu'Hélène s'entretiendra avec notre mère.

La jeune femme sortit, laissant le frère et la sœur en présence.

Carmen se passa la main sur le front et murmura :

— Voyons! Je rêve?... Je ne puis supposer qu'entre toi et Hélène...

Il s'écria :

— Non!... N'aie pas cette pensée impie... Hélène est la plus exquise, la plus parfaite des créatures.

— Mais enfin, qu'y a-t-il?

— Écoute.

XXXIII

DÉVOUEMENT

En quelques mots, M. de Kerlor mit sa sœur au courant des faits.

Carmen l'écoutait avec une douloureuse surprise. Personnellement, la ruine ne l'affectait pas trop; elle ne savait pas exactement la valeur de l'argent; elle en ignorait la puissance; en outre, elle ne s'expliquait pas comment les titres qui étaient dans le coffre-fort familial pouvaient du jour au lendemain devenir des papiers dépréciés, ne représentant plus qu'une somme infime; mais ce qui la saisissait tout de suite, c'était l'effet de cette nouvelle sur l'esprit de sa mère.

La comtesse douairière avait 600,000 francs dans les caisses du *Crédit général de l'Ouest;* la part de Georges et de Carmen, revenant de la succession de leur père, s'élevait à 250,000 francs pour chacun; c'était donc une somme de 1,100,000 francs qui serait engloutie dans ce désastre financier.

C'était toute la fortune liquide des Kerlor; le château et ses dépendances, leur maison du Parc-aux-Princes, aux portes de Paris, représentaient cinq fois ce million; mais la comtesse douairière ne voudrait jamais vendre la moindre parcelle de ce patrimoine.



Il tendit la main à Georges, qui la serra affectueusement. (Page 316.)

Georges expliqua à Carmen les intentions d'Hélène.

Le cœur de mademoiselle de Kerlor bondit en constatant une fois de plus comment sa petite amie, sa sœur reconnaissait ce qu'on avait fait pour elle. Elle n'éleva pas les mêmes objections que Georges au sujet de l'argent offert par Hélène; il est vrai que M. de Kerlor n'avait pas été jusqu'à dire à Carmen que la jeune comtesse voulait la doter.

Mademoiselle de Kerlor s'écria :

— J'ai sauvé Hélène, pourquoi refuserions-nous qu'elle sauvât notre

mère?... Il ne faut pas nous le dissimuler, ce coup-là serait terrible pour elle si nous ne réussissions pas à l'amortir.

— Oui, il faut avant tout que notre mère ne soit pas atteinte par ces événements... A nous trois, nous arriverons bien à lui éviter le choc.

L'heure du déjeuner était arrivée.

La comtesse douairière apparut au bras d'Hélène.

La maman était très pâle; malgré le tact de la jeune femme, la mère de Georges et d'Hélène était restée consternée, quand elle avait appris de quoi il s'agissait.

Puis, après quelques minutes d'affaissement, la douairière était restée moins affectée.

Hélène ne cessait de la rassurer et de faire valoir toutes les bonnes raisons qui permettaient d'espérer encore; en outre, la jeune femme lui avait répété la conversation tenue avec Georges.

Quoi qu'il en fût, la maman regarda ses enfants avec découragement quand elle entra dans la salle à manger.

— J'ai télégraphié à Paris, s'écria Georges. Il ne faut pas nous désoler avant que la réponse nous soit parvenue... Nous ne l'aurons guère avant ce soir.

— Ce petit Jacques, reprit la comtesse, a peut-être commis des imprudences... Je ne puis admettre qu'il se soit conduit en malfaiteur.

— Enfin! ajouta mademoiselle de Kerlor, il n'est pas possible que nous perdions tout... Si nous éprouvons quelques déboires, nous essayerons de réparer le mal... Les Kerlor sont au-dessus de ces misérables questions.

Grâce à Hélène surtout, la tristesse s'atténua bientôt. Si des fautes inévitables avaient été commises, on les réparerait. D'ailleurs on ne savait rien de précis. Des récriminations étaient inutiles.

Georges reçut, vers six heures du soir, un télégramme ainsi conçu :

« Directeur en fuite. Établissement menacé de faillite. »

Le lendemain, M. Firmin de Saint-Hyrieix fit demander à la comtesse douairière l'honneur d'être reçu par elle.

Pendant que le diplomate attendait la réponse de madame de Kerlor, Georges entra dans le salon d'attente. Saint-Hyrieix lui tendit les mains avec beaucoup de cordialité.

M. de Kerlor, malgré ses préoccupations, remarqua que l'attitude de leur voisin était beaucoup plus démonstrative qu'à l'ordinaire.

— Mon cher comte, dit Firmin, j'ai fait demander audience à madame votre mère... J'ai à l'entretenir d'un projet qui m'est cher.

Georges regarda son interlocuteur et pensa à Carmen.

Le mari d'Hélène, remarquant les assiduités du diplomate, n'avait pas été sans réfléchir quelquefois à leur but probable.

Bien que l'amour d'Hélène absorbât la plupart des pensées de Georges, M. de Kerlor ne pouvait oublier qu'il avait des devoirs de famille à remplir ; d'autre part, la conversation qui avait eu lieu, à table, le jour de l'excursion de Kernéach, avait frappé le jeune homme.

En principe, Saint-Hyrieix, malgré ses moments de froideur affectée, ne déplaisait pas à Georges.

M. de Kerlor eut une contraction des sourcils et ne répondit que par un geste évasif. Il se disait que la ruine, qui se dessinait de plus en plus, allait placer Carmen dans une situation bien délicate, au point de vue d'une demande en mariage possible.

Ce n'était pas le moment de paraître encourager M. de Saint-Hyrieix, qui déjà, plus d'une fois, avec une patience et un tact tout professionnels, avait lancé quelques phrases préparatoires pour se rendre compte de l'état d'esprit de Georges.

Firmin se méprit tout d'abord sur la contrainte que le visage de M. de Kerlor reflétait, et il s'écria :

— Je puis me considérer comme votre ami, n'est-ce pas, mon cher comte ?

— N'en doutez pas, répliqua vivement Georges.

La gêne persistait cependant entre les deux hommes.

Saint-Hyrieix s'en émut d'autant plus qu'il connaissait la franchise traditionnelle de Kerlor.

En effet, on n'avait pas besoin d'étudier longuement Georges pour être fixé sur sa droiture.

Embarrassé, M. de Saint-Hyrieix voulut dissimuler ses inquiétudes ; et, pour cela, il renonça à dire nettement pourquoi il était venu, bien que l'approbation du frère de Carmen lui eût été très précieuse.

Le diplomate choisit un autre sujet de conversation, ne se doutant pas du tout que ce changement d'entretien allait précisément lui donner le mot de l'énigme.

Il reprit, d'un air détaché :

— Eh bien ! mon cher monsieur de Kerlor, j'espère que vous êtes moins infortuné que moi.

— Pourquoi ?

— Vous voyez un homme qui vient de perdre cinquante mille francs, ou qui les considère comme perdus.

Georges tressaillit.

— Mais, continua Firmin en souriant, cela ne m'affecte pas outre mesure... La raison en est que je dois me trouver en illustre compagnie.

— Vous aviez des fonds...

— Dans le *Crédit général de l'Ouest*, comme tout le monde, parbleu!... Ce Ronan-Guinec était l'homme à la mode... J'ai partagé l'engouement général... Et vous?

Georges n'aurait eu nul besoin, dans les circonstances ordinaires, de mettre M. de Saint-Hyrieix au courant de ses affaires; mais le frère de Carmen estima que son devoir était de parler, devant les projets qu'il supposait au diplomate.

— Nous perdons plus que vous, dit-il en hochant la tête avec ennui.

— Vraiment? fit Saint-Hyrieix avec une sollicitude très sincère... La déconfiture de cet individu vous atteint sérieusement?

— Très sérieusement... Il s'agit de plus d'un million.

— Ah! par exemple!... Et moi qui plaisantais... Je vous demande pardon, mon cher comte... J'étais loin de me douter d'un pareil malheur.

Il tendit la main à Georges, qui la serra affectueusement.

Firmin eut un geste de profonde contrariété et reprit:

— Faites-moi l'honneur de croire que la nouvelle que vous m'apprenez ne cause chez moi aucune hésitation; mais je suis tout bouleversé... Je venais voir votre mère... Ensuite, si vous le voulez bien, nous examinerons ensemble la situation... Elle est fort tendue; cependant, il est urgent de prendre des mesures.

Mélanie, la femme de chambre, vint annoncer à M. de Saint-Hyrieix que la comtesse l'attendait.

— Mon Dieu! madame, commença le diplomate après avoir salué la châtelaine avec la plus grande correction, j'arrive dans un mauvais moment.

Madame de Kerlor fut surprise par ce préambule, mais son sourire un peu triste n'en fut pas moins affable.

— Je viens de voir M. de Kerlor, expliqua Firmin... Je lui ai dit que le krach du *Crédit de l'Ouest* m'atteignait, dans une proportion qui me laisse d'ailleurs absolument froid... Mais, votre fils m'a appris que vous étiez également victimes de cette catastrophe... Croyez bien, madame la comtesse, que je le déplore profondément pour vous.

La grande dame répondit:

— Pourquoi Georges a-t-il parlé?

— Parce qu'il a deviné, madame, que l'entretien que je sollicitais de vous touchait à un ordre de choses très intime... Une fois de plus, M. de Kerlor a fait preuve de loyauté; nous ne pouvons en être étonnés.

— Je vous écoute, monsieur de Saint-Hyrieix... Loin de moi la pensée de blâmer mon cher enfant, qui s'est confié à un ami.

— A un ami véritable, madame, sur qui tout le monde peut compter ici, quelles que soient les circonstances.

— Merci, monsieur.

— Malheureusement, ces circonstances me sont déplorablement hostiles, je le crains bien.

Madame de Kerlor le regarda ; il convenait de ne pas s'illusionner en face d'un homme comme M. de Saint-Hyrieix qui étudiait généralement ses moindres phrases.

Aujourd'hui, il est vrai, il s'exprimait avec une spontanéité qui ne lui était pas familière et qui lui conciliait toute la sympathie de son interlocutrice.

Il poursuivit :

— Je serais désolé si vous croyiez que je me présente avec des intentions de nature à blesser en quoi que ce soit votre dignité.

— Parlez donc sans crainte, monsieur de Saint-Hyrieix.

— Je suis venu chez vous, madame, décidé à faire une démarche de laquelle dépend le bonheur de ma vie.... Ce n'est pas parce que j'ai appris fortuitement ce qui se passait, que mes plus chers désirs pourraient se modifier... Au contraire, c'eût été une raison de plus pour protester d'une estime, dont j'espère, madame la comtesse, que vous ne doutez pas... Mais, laissez-moi croire que l'aveu que je vais vous faire ne vous étonnera pas trop.

La comtesse eut un doux mouvement de tête qui était le plus éloquent des encouragements ; M. de Saint-Hyrieix le comprit ainsi, car il se hâta d'ajouter :

— J'aime votre fille...

Les traits de la maman s'éclairèrent ; elle ne s'était pas trompée, nulle équivoque n'était à redouter ; les faits suivaient la progression normale qu'elle leur avait assigné.

Du côté de Carmen, pourtant, la maman n'avait pas constaté de progrès dans son intimité avec leur voisin.

Hélène, questionnée plusieurs fois par la comtesse, en vertu du pacte tacite, dont nos lecteurs se souviennent, n'avait fourni aucun renseignement justifiant les précautions de la maman.

L'orpheline avait fait observer simplement que la disproportion d'âge entre Carmen et Firmin était assez grande.

M. de Saint-Hyrieix continua avec un certain trouble :

— Vraiment, j'ai peut-être eu tort d'attendre si longtemps... Je voulais savoir si j'avais des chances d'être agréé... Ma mauvaise étoile veut que je me prononce au moment où vous avez de graves ennuis... Ces chances vont encore être diminuées... Vous pourriez croire que j'ai voulu abuser de la situation, pour brusquer une demande qui me brûle depuis longtemps les lèvres...

Madame de Kerlor se hâta de répliquer :

— Rassurez-vous, mon cher monsieur de Saint-Hyrieix ; aucune considération extérieure n'influera sur ma réponse.

La physionomie du diplomate s'épanouit. Il poussa un gros soupir de satisfaction et s'écria :

— J'ai donc l'honneur, madame la comtesse, de vous demander la main de mademoiselle Carmen de Kerlor.

La mère répondit :

— Je suis très flattée, monsieur, de votre demande, et je crois que ma fille sera heureuse d'avoir été distinguée par vous.

— Je me demandais si les convenances m'autorisaient à vous ouvrir mon cœur... Peut-être eût-il été préférable que je ne parlasse que cet hiver à Paris... Mais je n'ai pu commander à mon impatience.

— Comment pourrais-je vous blâmer ?

— Au moment de quitter Kerlor, car la saison est avancée, je me suis dit que je n'aurais jamais le courage de différer ma demande... Le mariage de votre fils, son bonheur si complet, la satisfaction que vous en avez éprouvée, madame, ont été pour moi autant de motifs qui ont vaincu mes dernières indécisions.

— Vous avez eu raison.

— Je n'ai pas voulu que nous nous séparions sans que je vous eusse dit ce que je ressentais... Et maintenant, madame la comtesse, j'attends votre arrêt,... je l'attends en tremblant un peu.

La douairière répliqua :

— Ma réponse sera favorable...

— Ah ! madame ! de quelle immense joie vous me comblez !... Quoi ! il serait possible...

Elle l'interrompit doucement :

— Mais laissez-moi ajouter, avant tout, que je dois consulter ma fille... Si elle consent à ce mariage, il ne nous restera plus qu'à en fixer la date.

— Assurez bien mademoiselle Carmen que les questions d'intérêt ne sauraient être agitées... Je désire que notre union ait lieu sous le régime qui lui sera le plus agréable... Qu'une partie de votre fortune soit plus ou moins compromise, je ne veux pas le savoir... La mienne est considérable et je la mets tout entière aux pieds de votre fille.

— Carmen sera très touchée de votre désintéressement.

— Convainquez-la que je n'ai pas attendu des événements fâcheux pour me présenter et que, à aucun prix, comme je vous le disais, je ne veux être soupçonné de profiter des événements... L'amour que j'éprouve pour mademoiselle de Kerlor est au-dessus des complicités du hasard.

— Ma fille est fière, répondit la comtesse ; il ne faut pas nous dissimuler qu'elle nous opposera certaines résistances.

— Aussi, ajouterez-vous, madame, que j'ai tenu à me prononcer avant que des renseignements précis ne laissent plus aucun doute.

Il poursuivit :

— J'ignore si mademoiselle Carmen partage le sentiment qu'elle m'a inspiré... Je ne me suis pas permis le moindre aveu... Un refus m'aurait désespéré... Je vous en prie, madame la comtesse, plaidez chaleureusement ma cause... Vous aurez en moi un second fils qui vous vénérera pieusement et dont la reconnaissance sera éternelle.

— Je ferai tout ce qui est en mon pouvoir, monsieur de Saint-Hyrieix, et je souhaite de réussir... Toutefois, je vous le répète, ma fille est libre de son choix.

— C'est bien, madame... J'ai confiance... Quand connaîtrai-je la décision de mademoiselle de Kerlor?

— Aujourd'hui même, je l'espère.

— Vous me permettrez donc de revenir ce soir au château?

— Certainement.

— S'il restait quelques préventions à dissiper dans l'esprit de mademoiselle Carmen, je m'efforcerais de le faire... Elle comprendra qu'il m'était impossible de rester dans l'incertitude... En rentrant à Paris, le ministre des affaires étrangères peut me confier une mission, m'envoyer dans des pays lointains... Mon beau rêve serait cruellement brisé... Mademoiselle de Kerlor voudra m'éviter un tel chagrin.

— Espérez ! monsieur de Saint-Hyrieix.

La voix du diplomate trembla en prononçant ces derniers mots :

— Si mademoiselle de Kerlor refusait, je vous demande, madame la comtesse, de me prévenir par un mot... Je m'éloignerais immédiatement et je ne reviendrais jamais en Bretagne.

Il appuya ses lèvres sur la main que madame de Kerlor lui tendit et il se retira.

La mère consulta immédiatement sa fille.

Elle lui raconta avec la plus scrupuleuse fidélité l'entretien qui venait d'avoir lieu et elle conclut :

— M. de Saint-Hyrieix est un véritable gentilhomme. Tu m'enlèverais un cruel souci en consentant à devenir sa femme.

Carmen fut bouleversée. Elle avait cru démontrer à M. de Saint-Hyrieix qu'elle ne ressentait aucune inclination pour lui, et elle avait été jusqu'à se persuader qu'il avait cessé de s'illusionner sur ce point.

Cette demande en mariage, au milieu des pénibles incidents qui se produisaient, causait à la jeune fille une sensation presque douloureuse.

Elle rendait pleinement justice à M. de Saint-Hyrieix ; il s'était conduit

en parfait galant homme; pourquoi n'avait-il pas su se faire aimer?

Était-ce donc si difficile? Carmen était-elle si fantasque et si romanesque?

Elle savait pourtant qu'un délicieux et émouvant roman d'amour, comme celui qui s'était dénoué par le mariage de Georges et d'Hélène, ne constituait pas la règle générale en matière d'hyménée.

M. de Saint-Hyrieix ne lui avait pas produit l'effet d'un futur mari; c'était le beau capitaine Robert d'Alboize qui avait su faire battre le cœur de la chère enfant. Celui-là lui apparaissait vraiment en fiancé.

Elle ne s'illusionnait pas. L'officier, avec sa droiture naturelle, lui avait tenu le langage que sa loyauté lui commandait, bien qu'il partageât l'ardente sympathie qu'il avait commencé par lui inspirer.

Robert et Carmen, au train dont marchaient les événements, ne se reverraient peut-être jamais.

Cela valait mieux sans doute; cela leur éviterait de nouveaux désenchantements.

La comtesse interrogea sa fille :

— Que dois-je répondre à M. de Saint-Hyrieix?

— Que je ne m'attendais pas à sa demande.

— Est-ce vrai?

— Je ne m'y attendais plus et j'en éprouvais une sorte de soulagement.

— Comme tu es injuste pour ce charmant et excellent homme, qui est fait pour te rendre heureuse.

— Dites-lui que je veux longuement réfléchir.

— Longuement!

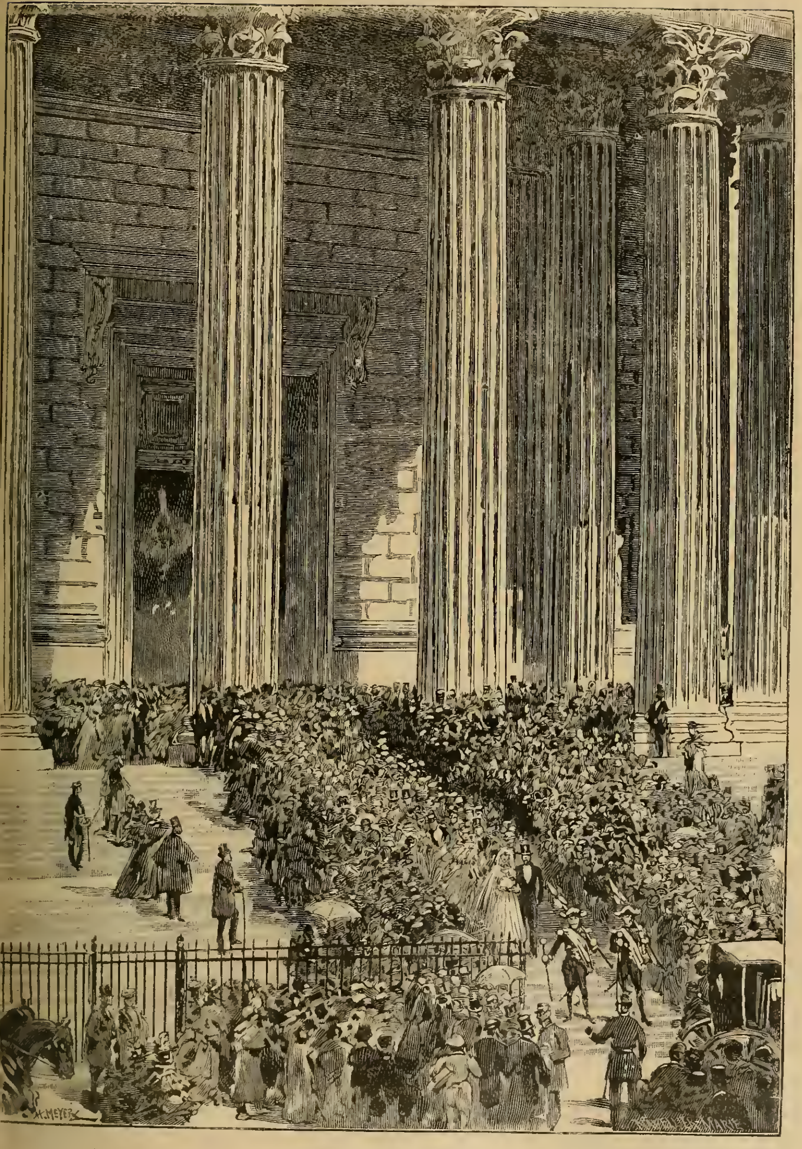
— Eh bien! oui, chère mère... Vous ne pouvez m'en blâmer.

— Je voudrais, ma pauvre enfant, que tu t'en rapportasses à ta mère... J'ai bien étudié M. de Saint-Hyrieix. Tu ne peux rencontrer un meilleur parti... dans ta position.

— Ah! fit Carmen avec amertume, voilà pour vous l'argument décisif... Je le comprends, chère maman, et je vous supplie de ne pas croire que je méconnaisse vos intentions... Vous ne voulez que mon bonheur, je le sais, je le sens à chacune de vos paroles... Mais vous me permettrez bien de le vouloir aussi, puisque je suis la principale intéressée.

— En principe, M. de Saint-Hyrieix ne t'est pas...

— Oh! mon Dieu! maman, ne me demandez pas une appréciation sur lui; elle ne serait pas équitable... Je vous ai comprise... Je lui ai rendu justice; mais il arrive dans un moment si troublé que j'ai une peine infinie à envisager la réalité des faits... Permettez-moi de vous répéter que je désire réfléchir... Je vous ai dit longuement tout à l'heure, cela n'était pas exact... Je vous demande huit jours avant de répondre un oui



Le mariage de Carmen eut lieu au printemps de l'année suivante, à Paris, à l'église de la Madeleine. (Page 325.)

ou un non catégorique et sans appel... Est-ce montrer trop d'exigence?

— Non certes, reconnut la maman, qui, à défaut d'un consentement immédiat, ne pouvait qu'être satisfaite du court délai réclamé.

Carmen consulta Hélène ; sans se récuser, celle-ci ne se prononça pas. Elle répéta les objections qu'elle avait présentées à la comtesse douairière, et dont la principale visait la disproportion d'âge qui existait entre Carmen et celui qui la recherchait.

M. de Saint-Hyricix, n'ayant pas reçu d'avis contraire, vint le soir.

Il n'était pas assez fat pour supposer que mademoiselle de Kerlor avait consenti avec enthousiasme au mariage ; mais il s'estimait heureux que sa demande n'eût pas été écartée par une de ces brusques décisions dont il savait coutumier l'esprit prime-sautier de Carmen.

Après s'être entretenu avec la mère, qui lui avait fidèlement rapporté les paroles de la jeune fille, Saint-Hyrieix prit la résolution de ne rien précipiter.

Il adressa quelques mots tendres à Carmen, mais il le fit avec beaucoup de mesure, et, tout le reste de la soirée, il s'exprima comme s'il n'avait pas fait acte de prétendant.

La comtesse le regardait et regardait sa fille. Mademoiselle de Kerlor comprenait une fois de plus combien sa mère tenait à ce mariage. Carmen se sentit un peu découragée. Pour refuser M. de Saint-Hyrieix, il lui fallait des motifs plausibles ; elle n'avait même pas l'intention d'en chercher.

Le seul homme qu'elle eût épousé avec joie s'appelait Robert d'Alboize.

Elle eut soudain un grand coup au cœur.

Robert lui avait fait comprendre qu'il devait la fuir, parce qu'elle était une riche héritière et qu'il était à peu près sans fortune ; mais, aujourd'hui, depuis la débâcle du *Crédit général de l'Ouest*, c'était Carmen qui se trouvait pauvre, peut-être plus pauvre que lui.

Elle soupira.

Robert ignorait ce changement dans leurs destinées. Il était à Stockholm. Il n'avait pu oublier sa petite amie de Kerlor ; mais l'absence et le temps effaceraient peu à peu ce souvenir.

Carmen se sentait un grand vide dans le cerveau ; il lui semblait qu'elle n'était plus la même ; elle éprouvait un grand mécontentement intime ; elle se blâmait de torts imaginaires.

M. de Saint-Hyricix continuait à se montrer d'une amabilité qui lui conciliait les bonnes grâces de la maman.

La douairière lui demanda s'il avait reçu des nouvelles de Paris.

— Oui, répondit Firmin ; elles sont encore un peu confuses ; cependant

je crois entrevoir une solution beaucoup moins désastreuse que celle qui paraissait s'imposer tout d'abord.

M. de Saint-Hyrieix expliqua que le *Crédit général de l'Ouest* avait encore un actif très important.

L'établissement était en faillite, mais les créanciers pourraient toucher une répartition assez élevée.

Il rappelait que, deux ans auparavant, une banque célèbre avait sombré dans des conditions identiques, et que le syndic de la faillite avait donné soixante-dix pour cent aux actionnaires qui croyaient avoir tout perdu.

Les opérations d'un établissement de ce genre sont très complexes. Il suffit d'une panique pour déterminer la catastrophe ; cependant, au milieu de spéculations désastreuses, il en est d'autres qui suivent leur cours et qui atténuent considérablement le déficit.

Personnellement, Jacques Ronan-Guinec était perdu. Il avait usé de toutes les ressources disponibles ; mais il n'avait pu entraver d'aucune façon les opérations à terme, faites très régulièrement.

Madame de Kerlor prêta-t-elle trop d'attention à la conférence économique et financière de M. de Saint-Hyrieix ? Éprouva-t-elle une soudaine fatigue causée par le surmenage des jours précédents ?

Toujours fut-il que soudain un éblouissement lui monta au cerveau et qu'elle devint très pâle.

Carmen alla en toute hâte chercher la potion que le médecin avait ordonnée en prévision de ces malaises ; au bout d'un quart d'heure la douairière déclara qu'elle se sentait beaucoup mieux.

On devine l'émoi causé par cet incident. Depuis l'arrivée d'Hélène, madame de Kerlor n'avait pas été malade, et les alarmes de ses enfants s'étaient progressivement atténuées.

La mère eut un sourire résigné.

— Allons ! dit-elle, je ne suis pas tout à fait débarrassée de cette vilaine oppression... Il faudra encore quelque temps pour me guérir.

Madame de Kerlor tendit la main à Saint-Hyrieix, qui était très affecté.

— A demain, madame la comtesse, prononça-t-il.

Le diplomate prit congé.

Les trois enfants de madame de Kerlor s'empressèrent autour de leur mère.

Elle les rassura.

— Ce n'est rien, prétendit-elle... Je ne souffre plus...

— Ma chère mère, reprit Georges, il ne faut pas vous tourmenter au sujet de notre fortune ; M. de Saint-Hyrieix nous a exposé les faits avec une

grande lucidité... Quoi qu'il arrive, vous savez bien que rien ne sera changé dans votre existence.

— Ce n'est pas cela, répondit la douairière... Ou du moins je me consolerais de cette perte d'argent si Carmen était aussi heureuse que tu l'es, mon cher Georges.

Des larmes jaillirent des yeux de la jeune fille.

Les paroles se pressaient sur ses lèvres, et pourtant elle ne dit rien, sinon qu'elle ferait tout au monde pour éviter une contrariété à sa chère maman.

Le lendemain, le docteur La Roche, mandé par M. de Kerlor, vint voir la malade, à qui il prescrivit un repos de deux jours.

Les enfants le questionnèrent anxieusement.

Il répondit :

— Il n'y a encore rien de grave ; mais il faut à notre chère comtesse une tranquillité d'esprit absolue... Sans cela, je prévois de redoutables complications.

Carmen soupira; son parti était pris, de façon irrévocable.

Elle entra dans la chambre de sa mère et lui dit :

— J'épouserai M. de Saint-Hyrieix.

XXXIV

VOYAGE DE NOCES

Le mariage de Carmen eut lieu au printemps de l'année suivante, à Paris, à l'église de la Madeleine.

L'assistance fut des plus brillantes ; les voûtes sonores répercutèrent les voix harmonieuses des hautes personnalités artistiques dont les journaux devaient célébrer le succès le lendemain.

Quand le prêtre étendit la main sur les deux nouveaux époux, mademoiselle de Kerlor, perdue dans ses voiles blancs, comme dans un nuage, baissa tout émue le front sous le geste large du ministre de Dieu.

Saint-Hyrieix, grave, plus décoratif que jamais, légèrement pâle, portait néanmoins sur sa physionomie un reflet d'intime satisfaction.

L'élégante assistance, qui occupait toute la nef, murmurait en regardant les époux :

— Comme ils paraissent s'aimer !

Les curieux, les indifférents mêmes, qui passaient dans les bas-côtés de l'église, répétaient :

— Que c'est beau, un grand mariage !... Comme on doit s'adorer après une pareille cérémonie.

Quand Carmen et Firmin sortirent de la sacristie et traversèrent l'église, précédés par le suisse en culottes courtes, qui faisait retentir les dalles sous les coups mesurés de sa hallebarde ; quand ils eurent franchi le seuil de l'édifice ; quand ils descendirent, dans un soleil radieux, les marches, au milieu d'une haie de spectateurs, ils entendirent cent fois ces mots :

— Qu'ils sont heureux!

Et pourtant, Carmen, au moment solennel de la bénédiction nuptiale, n'avait pas adressé à Dieu les remerciements éperdus qui jaillissent ordinairement à pareil moment des lèvres des jeunes femmes.

Elle l'avait cependant imploré du plus profond de son âme, de toute la ferveur de sa foi de vierge; elle l'avait supplié de réaliser les espérances que la bonne comtesse de Kerlor lui avait fait concevoir, et de lui donner la grâce toute bourgeoise, toute roturière, toute simple, d'aimer son mari.

La famille de Kerlor était installée au bois de Boulogne. Il était convenu que le magnifique hôtel du Parc-des-Princes serait habité par les deux ménages. La comtesse douairière avait passé l'hiver auprès de ses enfants. Sa santé était redevenue satisfaisante.

Madame Paul Vernier et son mari venaient souvent à l'hôtel du Parc-des-Princes; ils y étaient toujours admirablement reçus.

Au mariage de Carmen, la toilette de Mariana avait fait sensation ; on aurait juré, à voir cette mise somptueuse et les bijoux de prix qui la complétaient, que le jeune sculpteur avait déjà fait fortune à Paris ; et pourtant, depuis quelques mois seulement, il avait entrepris les travaux artistiques dont nous avons parlé, chez un financier beaucoup plus heureux que Ronan-Guinec, car le Mécène de Paul Vernier jouissait paisiblement de ses millions, dont le nombre augmentait chaque année.

Carmen et Firmin partirent dans la soirée pour accomplir leur voyage de noces.

Un voyage de noces est toujours un enchantement. La femme s'éveille dans la jeune fille, et heureuse de goûter, au bras de son mari, tant de sensations inconnues, tant de saveurs inédites, c'est sur lui qu'elle reporte, dans sa reconnaissance, le bénéfice et presque le mérite des découvertes qu'elle fait.

Aussi, quel charmant bagage d'impressions et de souvenirs on rapporte de cette excursion, qui semblerait quelquefois si banale, accomplie seulement cinq ans plus tard.

C'est l'âme en fête qu'on revient.

La main dans la main on a erré dans des pays inconnus, et tandis que les yeux ont contemplé des horizons nouveaux, le cœur s'est ouvert, lui aussi, à de nouvelles et ineffables jouissances.

On a cueilli une gerbe de frais souvenirs, que plus tard, enfoncé dans le rude sentier de la vie, on respire encore avec délices, quelque fanées qu'en soient les fleurs.

Ce sort commun des jeunes épousées devait-il être celui de madame de Saint-Hyrieix?

Nous serons bientôt édifiés à cet endroit.

Carmen s'était mariée sans la moindre arrière-pensée. Nous savons comment le diplomate l'avait obtenue, nous avons noté les hésitations bien compréhensibles de la chère enfant.

Mais, dès qu'elle eut consenti, ce fut dans un grand élan de probité du cœur qu'elle prit un engagement suprême vis-à-vis d'elle-même.

Elle voulait aimer son mari. Nous avons dit qu'elle avait demandé cette grâce à Dieu.

Elle comprenait ses devoirs impérieux. Les Kerlor ne devaient jamais faillir.

Au début du voyage, Saint-Hyrieix, plein d'attentions, de prévenances et de tendresses, parut à Carmen un compagnon charmant, un ami délicat.

La différence d'âge donnait à Firmin une autorité persuasive qu'une femme disposée à chérir son mari subit sans contrainte.

Elle crut un instant qu'elle n'avait pas su apprécier autrefois le diplomate à sa juste valeur. Elle se disait qu'elle trouverait en lui l'appui fort et doux que l'homme doit être pour la femme, et sans lequel la vie s'écoule sombre et noire.

L'illusion ne dura pas longtemps.

Les analystes affirment que c'est surtout en voyage que se connaissent et s'éprouvent les caractères. M. de Saint-Hyrieix ne tarda pas à donner une fois de plus raison à cette vérité.

Le « petit voyage », comme on appelle généralement cette pérégrination traditionnelle entreprise par les deux époux, se trouva en être un grand.

Saint-Hyrieix était très sincèrement épris de Carmen. Il approchait de la quarantaine ; la jeunesse et la grâce de mademoiselle de Kerlor l'avaient littéralement conquis, et il éprouvait réellement les sentiments qu'il avait exprimés.

Mais, Saint-Hyrieix était de la carrière. Le diplomate, pratique jusque dans ses extases, avait résolu de tirer parti de l'excursion conjugale et d'utiliser les loisirs de sa lune de miel en faveur de son avancement.

Saint-Hyrieix, tout en restant très pondéré et en ne se livrant jamais à des critiques acerbes contre les gouvernants, insinuait souvent qu'on aurait pu mieux employer ses talents.

Le mot de passe-droit n'effleurait jamais ses lèvres un peu minces; cependant sa froideur devenait quelque peu amère quand il constatait que

plusieurs de ses amis avaient été chargés de missions pour lesquelles il semblait né.

La fortune considérable qu'un héritage récent lui avait apportée, son mariage avec une jeune fille qui portait un des plus grands noms de Bretagne, lui avaient paru susceptibles de motiver le plus heureux revirement dans sa situation de diplomate trop souvent disponible.

Une poussée d'ambition, très légitime d'ailleurs en l'état, lui avait monté au cerveau.

Il voulait être ministre plénipotentiaire.

Madame de Saint-Hyrieix n'avait-elle pas toutes les qualités requises pour devenir bientôt la plus gracieuse des ambassadrices?

Firmin décida donc sa femme à prolonger leur voyage, de façon à visiter les légations étrangères, où il s'efforcerait de nouer des relations et de planter des jalons qui le rapprocheraient rapidement de son but. Bref, il désirait rattraper le temps perdu.

Carmen fut déconcertée par ces calculs subtils. Au cours de ces allées et venues intéressées, mais peu intéressantes pour une jeune femme, la sœur de Georges, qui, au début, avait pu espérer réaliser ses rêves, ne tarda pas à voir clair dans son cœur.

Elle attribua à une sorte d'égoïsme personnel les plans auxquels son mari l'associait, bien qu'il lui jurât qu'il ne s'agissait que de leur bonheur commun.

Elle perça à jour cette nature concentrée, qui rapportait tout à sa vanité et s'inclinait seulement devant les puissances du jour.

Le ton compassé et protecteur que son mari gardait dans toutes les occasions de la vie lui déplut souverainement.

Carmen, si expansive, si affectueuse, si aimante, se heurtait à chaque instant à une solennité commandée, peut-être, par le protocole, mais qui faisait bondir d'impatience la chère enfant.

Le doute ne fut plus permis; la jeune femme, désabusée, énervée, écœurée, constata qu'elle n'avait jamais aimé son mari et qu'elle ne l'aimerait jamais.

Elle eut un accès de désespoir et s'accusa d'abord d'ingratitude ; mais elle ne parvint pas à se condamner.

Ainsi, c'était donc vrai?

Ce qu'elle craignait confusément s'était réalisé ! Ses pressentiments ne l'avaient pas trompée.

Elle avait vingt ans à peine; elle était liée pour toujours à un homme qui avait presque le double de cet âge, à un homme qu'elle regardait déjà avec indifférence, à un homme qui n'avait pas su trouver le chemin de son cœur.



Nous sommes destinés à nous revoir, et toujours de la même façon fugitive... (Page 336.)

Malgré son inexpérience et son adorable frivolité, le tact de Carmen lui avait révélé assez vite ce qu'était Firmin de Saint-Hyrieix, ce que renfermait cette tête insignifiante et correcte de diplomate, cette poitrine déjà constellée de décorations, où le cœur ne battait que pour en rêver d'autres plus larges, plus bariolées, plus étincelantes.

Pour Carmen, en effet, Firmin était tout simplement un ambitieux vulgaire, non pas un ambitieux ardent, passionné, à grandes envolées et à vastes aspirations ; mais c'était un calculateur glacé, un de ces flegmati-

ques, étroits et prudents, pour lesquels le monde se résume en un mot : Intérêt.

Tout ce qui était du domaine du sentiment devenait quantité négligeable pour lui.

Oui, elle l'avait deviné, alors que peu à peu, en suivant une voie tortueusement progressive, à petites doses, pour ne pas brusquer ses candeurs de jeune femme éprise du beau, de la véritable grandeur, il lui avait exposé insensiblement ses insipides théories, lui demandant de seconder ses projets, de se montrer docile aux combinaisons de sa mesquine habileté.

Carmen ne serait pas plus longtemps l'associée, la complice de cet homme, dont elle répudiait dédaigneusement les puériles visées.

Ainsi, c'était bien fini.

Elle se répétait que jamais, jamais elle ne l'aimerait.

Un sentiment de souffrance passait sur le front de la jeune femme.

Et tous ses rêves enthousiastes de vierge, ses exquises chimères d'amour réciproque, de tendresse partagée, ses visions ensoleillées de bonheur éternel, au bras d'un être cher, à qui l'on rend avec usure l'adoration dont il vous enveloppe, tout cela aboutissait à cette glaciale et implacable réalité.

Saint-Hyrieix et sa femme étaient à Pétersbourg. Firmin, fidèle au mot d'ordre venu de haut, qui poussait déjà à resserrer tous les liens existant entre la Russie et la France, avait tenu à passer quelques semaines sur les bords de la Néva.

Carmen ne s'ennuyait pas trop en Russie, et cela pour deux raisons : d'abord l'affabilité des Slaves, qui tenaient à fêter le jeune couple et à lui persuader qu'ils étaient dans une autre France du Nord ; ensuite parce que cette excursion était la dernière et que les époux, après ce séjour dans le Nord, rentreraient à Paris.

La jeune femme faisait déjà ses préparatifs de retour, quand Firmin entra dans sa chambre.

— Ma chère amie, s'écria-t-il, j'ai trouvé dans mon courrier une lettre très intéressante...

Carmen l'interrompit.

— J'espère qu'elle ne nous oblige pas à d'autres voyages

— Non !... seulement...

— Il est convenu que nous rentrons en France... Il me tarde d'embrasser ma mère, mon frère, ma belle-sœur...

— Moi aussi, ma chère Carmen, je désire goûter ces douces joies de famille...

— Eh bien ?...

La jeune femme eut un pressentiment vague ; elle se sentit subitement oppressée.

— Eh bien, répondit Saint-Hyrieix avec sa suffisance ordinaire, nous n'avons à compter qu'avec une petite modification d'itinéraire.

— Laquelle ?

— Il est important que nous passions par Stockholm.

Carmen porta la main à son cœur pour en comprimer les battements.

— Oui, continua tranquillement son mari, la lettre dont je vous parlais est du marquis de Birague... C'est lui qui représente en ce moment la France là-bas... Il s'intéresse beaucoup à moi et il se fait fort de m'indiquer certaine marche à suivre qui me conduise à ce poste...

Madame de Saint-Hyrieix s'écria, frémissante :

— Je vous en prie, n'allons pas en Suède !

— Et pourquoi ? interrogea le diplomate sursautant.

— Parce que... parce que... Je vous l'ai dit tout à l'heure... Nous sommes attendus à Paris... Notre absence n'a que trop duré.

— Nous ne ferons que passer à Stockholm... La ville est d'ailleurs très intéressante.

— Monsieur, poursuivit Carmen, je vous en prie, ne changeons rien à ce qui a été arrêté entre nous...

Il eut un clappement de langue indiquant sa contrariété.

— Je ne comprends pas, fit-il, tout en semblant condescendre à discuter un caprice... Ce retard sera insignifiant... Le marquis de Birague sait que je suis à Pétersbourg ; il n'admettrait pas que je refuse de répondre à son appel... C'est moi qui ai sollicité ses bons offices... La Suède n'est-elle pas d'ailleurs sur la route de la France ?

Carmen ne répondit rien, ses yeux se voilèrent et son cœur battit à tout rompre.

Son mari tenait-il donc à ce qu'elle revît Robert d'Alboize ?

Elle ne pouvait pourtant pas lui dire qu'elle avait peur d'aller à Stockholm précisément parce que ce jeune officier s'y trouvait ; et pourtant, elle en prenait le ciel à témoin, elle s'était imposé l'oubli ; elle ne voulait pas que madame de Saint-Hyrieix continuât les rêves de mademoiselle de Kerlor ; le passé n'existait plus.

Et voici que cet homme, ce mari, le faisait revivre brusquement, malgré elle, pour satisfaire son incommensurable orgueil.

Lasse de résister, la jeune femme eut un geste fataliste ; elle renonça à lutter contre un péril que son mari aurait dû apercevoir.

— Eh bien ! reprit Saint-Hyrieix, avec une pointe d'ironie, vous résignez-vous?

Elle répondit :

— Je vous obéirai.

Il la regarda avec une certaine inquiétude.

Depuis qu'ils étaient mariés, c'était le premier nuage qui s'élevait entre eux, le premier qu'il apercevait du moins. — Il s'écria :

— Mon Dieu ! Pourtant, si cela vous contrariait trop...

Carmen avait déjà quitté la chambre.

M. de Saint-Hyrieix voulait aller à Stockholm !

Il n'avait pas compris quelle émotion éprouverait sa femme à revoir le jeune officier.

Si elle avait trouvé en Firmin l'époux digne de toutes les affections, la droiture de Carmen n'aurait pas subi un pareil combat

Elle eût dit à Robert :

— J'aime mon mari ; il le mérite... Puisque vous êtes mon ami, vous deviendrez le sien.

M. d'Alboize aurait obéi loyalement et accordé toute son estime à un homme que Carmen avait librement choisi.

Mais la situation était tout autre. Madame de Saint-Hyrieix ignorait l'hypocrisie ; elle ne feindrait pas des sentiments que le diplomate avait été incapable de faire naître.

Que penserait Robert?

D'abord Carmen souhaita ardemment que M. d'Alboize eût quitté la Suède; puis, dans son cœur meurtri, elle n'eut plus le courage d'espérer ce départ.

Elle n'avait rien fait pour se rapprocher du jeune homme; c'était M. de Saint-Hyrieix, qui, par son aveugle ambition, réunissait de nouveau ces deux êtres que le destin avait séparés.

Carmen rendait justice à la bonne éducation de Robert; mais elle devinait son âme ardente; elle avait vu le reflet de sa flamme dans les yeux du jeune homme, quand il lui avait fait ses adieux. le jour du mariage de Georges et d'Hélène.

Eh bien! Carmen éviterait les dangers dont elle avait l'intuition; elle dirait franchement à Robert :

— Je m'appelle madame de Saint-Hyrieix... Ne l'oubliez jamais.

Elle se sentit la conscience soulagée, comme s'il elle était déjà sortie victorieuse d'un premier combat.

Après tout, elle serait trop naïve de ne pas se réjouir en pensant à la joie de l'officier quand il la reverrait à l'improviste.

Elle s'ennuierait moins auprès de son mari. Elle ne retiendrait de cet interminable voyage de noces que le séjour à Stockholm.

Elle finit par remercier mentalement Firmin de cette idée.

Carmen repoussait avec véhémence l'ombre d'un péril. Elle connaissait ses devoirs, et ne cesserait pas de les remplir.

La jeune femme resta longtemps plongée dans ses méditations ; tantôt son front s'attristait, tantôt un délicieux sourire illuminait son visage ; finalement, elle se refusa à approfondir davantage ces brûlantes hypothèses qui la troublaient si fort.

Elle eut un geste résigné.

Ce n'est pas de son plein gré qu'elle allait à Stockholm ; son mari voulait l'y mener ; elle obéissait à M. de Saint-Hyrieix.

XXXV

RÉUNION

Ce fut par une matinée enchanteresse que monsieur et madame de Saint-Hyrieix arrivèrent dans la capitale de la Suède.

C'était le 15 juin. Il y avait deux mois que le voyage de noces durait.

Carmen trouva étrange et poétique cette ville bâtie si pittoresquement sur ses sept îles principales, au milieu de ce délicieux lac Mœlar.

La Venise du Nord est entourée d'un cercle de rochers, de forêts et de collines. Elle est sillonnée de canaux qui donnent à l'atmosphère une fraîcheur et une douceur apaisantes. Elle change d'aspect à chaque rue. Ses places ornées de statues royales, ses monuments à l'architecture harmonieuse, ses églises grandioses charment les yeux.

La flèche de fer à jour de l'église des Chevaliers est une pure merveille.

Carmen trouva le Djurgarden adorable ; c'est la promenade principale de la ville. Pour s'imaginer cet Eden touffu, il faut penser à notre Bois de Boulogne; mais le Djurgarden est plus agreste, plus intime. Les flots du lac Mœlar lui font une ceinture mouvante. Les rayons du soleil se jouent sur ces eaux qui ont le reflet de l'acier et dans lesquelles se mirent les masses verdoyantes du parc.

Le couple était descendu au Grand Hôtel, en face du palais royal, tout près de la légation française.

Carmen s'abandonna au charme subtil de ses premières impressions ; elle se sentait tout autre.

La vue d'un chien lui rappela brusquement Christiern, le grand lévrier suédois, gris de fer, qui avait parcouru avec elle toutes les landes du pays de Kerlor.

Il se passa dans le cerveau de la jeune femme un bouleversement singulier, quelque chose comme une absence de mémoire dont elle cherchait à se donner l'illusion.

Cette amnésie volontaire la plongea dans le rêve le plus captivant.

Elle était encore là-bas ; ce n'était pas la Baltique qu'elle entendait mugir au loin, c'était l'Océan qui grondait à quelques pas d'elle.

Elle n'avait pas quitté Kerlor ; elle était toujours la vierge druidique, hôtesse de la forêt sacrée.

Aucun souffle brutal n'était venu flétrir la fleur d'idéal qui allait éclore au fond de son âme.

Le lendemain de leur arrivée, il y avait précisément une soirée à la légation de France.

Saint-Hyrieix n'avait pas perdu son temps. Il était allé immédiatement rendre visite à M. de Biragne, et il s'était entretenu longuement avec ce personnage qui, à force de patience et de ténacité, avait fini par s'imposer dans les cercles politiques.

Biragne, sachant gré à Saint-Hyrieix de s'être adressé à lui, d'avoir vu poindre à l'horizon ce nouvel astre, était tout disposé à l'accepter comme satellite, le jour où les complications et les intrigues parlementaires auraient forcé le ministre actuel à quitter l'hôtel du quai d'Orsay, pour faire place au Talleyrand futur.

Naturellement, Saint-Hyrieix était parti en emportant une invitation pour le lendemain.

Il avait recommandé à sa femme de ne rien négliger pour être la reine de cette fête.

La présomption et la vanité de Firmin n'avaient pas fâché Carmen ; malicieusement, retrouvant son esprit de jeune fille, elle avait fait une rapide réflexion sur l'aveuglement de son seigneur et maître, qui voulait qu'elle fût resplendissante au moment où elle allait revoir le capitaine.

Toutefois, elle eut une légère inquiétude. Saint-Hyrieix, parmi les personnes qu'il avait nommées comme ayant eu l'insigne honneur de le voir déjà, n'avait pas mentionné l'attaché militaire.

Avait-il oublié que M. d'Alboize, un ami de Kerlor, faisait partie de la légation, ou le capitaine n'était-il plus à Stockholm ?

Elle redevint triste ; s'il fallait séjourner dans cette ville sans voir Robert, Carmen se reprocherait amèrement son premier mouvement de joie.

Le début de la soirée ne rassura pas la jeune femme, malgré le succès flatteur obtenu tout de suite par sa beauté et son élégance.

Madame de Saint-Hyrieix fut très entourée et très complimentée, bien qu'elle se trouvât dans un milieu où la réserve professionnelle s'étalait dans toute sa solennelle splendeur.

Elle se sentait mal à l'aise parmi ces diplomates gourmés et ce monde officiel raide et ennuyeux.

La perspective d'y passer sa vie n'était pas faite pour la rasséréner.

A défaut d'expansion, elle se montra pourtant très avenante et enchanta

tout le personnel de la légation, aussi bien que les invités étrangers ; mais l'hommage resta concentré et discret.

Soudain, les yeux de Carmen brillèrent. Son cœur battait avec violence et son visage rayonna d'un bonheur indicible.

Robert d'Alboize venait d'entrer.

Le marquis de Birague accueillit le capitaine avec un empressement marqué.

— Arrivez donc, mon cher capitaine... Je vais vous présenter à de nouveaux arrivés, lui dit-il, des compatriotes.

Robert d'Alboize se trouva tout à coup en face de Carmen et de Saint-Hyrieix.

L'officier pâlit, tant la commotion qu'il reçut au cœur fut violente. Il se troubla un moment.

Son regard, fixé sur Carmen, contenait une expression de tendresse si intense, que la jeune femme ressentit le même choc.

Les yeux noirs de Robert parlaient avec une irrésistible éloquence ; ils disaient si bien les sensations délicieuses qu'il éprouvait en se retrouvant auprès de l'amie qu'il croyait perdue à tout jamais et à laquelle il n'avait cessé de penser nuit et jour ; il y avait tant d'admiration et de supplication dans ce regard que la jeune femme fut profondément émue.

Le marquis de Birague présenta avec une politesse raffinée.

— Madame de Saint-Hyrieix... Monsieur de Saint-Hyrieix.

Le front de Robert devint encore plus pâle sans que le moindre muscle de son visage tressaillît pourtant.

Il savait Carmen mariée ; il avait reçu une lettre de Georges lui annonçant l'événement; mais il se disait qu'il ne reverrait plus celle dont il garderait éternellement le souvenir.

Birague continua :

— Le capitaine Robert d'Alboize, qui revient de Christiania et qui a l'heureuse fortune de rentrer à Stockholm précisément pour assister à cette soirée.

— Monsieur d'Alboize ! fit Saint-Hyrieix, très cordialement. Je m'étais imaginé, je ne sais pourquoi, que vous étiez rentré en France.

— Ah ! vous vous connaissez, fit le marquis de Birague... Alors, vous aurez d'autant plus de plaisir à vous retrouver.

Le futur ministre des affaires étrangères s'éloigna. On venait d'ailleurs d'annoncer la présence du président du conseil suédois.

Firmin et Robert se serrèrent la main. Carmen tendit la sienne à l'officier, qui la pressa en tressaillant.

— C'est singulier, reprit le mari, qui donc m'avait dit que vous n'étiez plus ici?

Il chercha dans sa mémoire.

Carmen et Robert se regardèrent encore. Le saisissement du jeune homme persistait ; la jeune femme semblait le lui reprocher par un sourire mélancolique et résigné.

Firmin continuait à chercher.

— J'aurai lu cette fausse nouvelle dans un journal...

Il se tourna vers sa femme.

— Ce n'est pas vous, madame, qui m'avez induit en erreur, touchant le lieu de résidence de M. d'Alboize?

— Non, répondit Carmen, ce n'est certainement pas moi.

— Enfin, poursuivit Saint-Hyrieix, je vous demande pardon, capitaine, si j'ai paru un peu surpris tout d'abord... Je suis très heureux de vous serrer la main... Figurez-vous que madame de Saint-Hyrieix ne voulait pas venir à Stockholm.

Elle répliqua :

— Vous oubliez, monsieur, que je n'ai d'autre volonté que la vôtre.

Robert avait enfin réussi à se maîtriser. Il répondit :

— J'aurais été désolé moi-même si mon séjour s'était prolongé en Norvège et si j'avais manqué l'occasion imprévue de vous présenter mes respects.

Toute contrainte avait disparu.

Nous connaissons suffisamment M. de Saint-Hyrieix pour penser qu'il ne resta pas auprès des jeunes gens. Avec une sereine imprudence, il se félicita du hasard qui lui permettait de papillonner à droite et à gauche, autour des puissants du jour, puisqu'il pouvait confier sa femme à un ami de sa famille.

Carmen et Robert s'entretinrent très amicalement. L'officier ne fit aucune allusion au mariage de la jeune femme.

Ils causèrent de Georges et d'Hélène, de la comtesse douairière de Kerlor, du beau pays de Bretagne.

Elle questionna l'officier au sujet de son avenir.

Il répondit que sa situation n'avait pas changé ; cependant, d'après certains indices, il ne lui semblait pas impossible qu'il rentrât bientôt en France.

Il ne put réprimer un soupir et s'écria :

— Nous sommes destinés à nous revoir, et toujours de la même façon fugitive... Je ne passerai guère qu'une semaine à Paris... Mais cela me ferait beaucoup de peine si je ne vous y voyais pas... Vous voulez bien conserver mon titre d'ami ?

— Certainement, monsieur d'Alboize... Et c'est vous qui me chagrineriez si vous l'oubliiez.

Un ravissement les enveloppait ; chacun s'efforçait de ne pas voir la situation de l'autre ; ils s'abandonnaient à la joie de se trouver ensemble



Le lendemain on déjeuna à Hasselbacken, un pavillon enfoui sous les frondaisons du Djurgarden. (Page 340).

et se refusaient à croire que le lendemain ils pourraient être de nouveau séparés.

Leur bonheur était très pur, très chaste ; ils subissaient inconsciemment la loi qui les attirait l'un vers l'autre sans la moindre idée de se défendre.

Les mots émus leur venaient aux lèvres et ils ne faisaient plus d'efforts pour les retenir ; leur ardente tendresse se réveillait comme s'ils étaient encore libres tous les deux ; ils comprenaient qu'ils passaient ensemble une des heures les plus fortunées de leur existence, et sans rougir de leur étroite communion d'idées, ils se contemplaient délicieusement enivrés.

L'enchantement ne cessa qu'au moment où M. de Saint-Hyrieix revint prendre possession de sa femme.

— Je vous remercie, dit Firmin à Robert, d'avoir bien voulu servir de cavalier à madame de Saint-Hyrieix... Vous ne vous figurez pas, mon cher capitaine, combien mon métier est absorbant.

Avant de prendre congé de Robert d'Alboize, le mari, restant dans la note classique, n'oublia pas d'inviter l'officier à les venir voir au Grand Hôtel.

Au fond, Saint-Hyrieix agissait dans le même esprit d'égoïsme qui était invariablement le fond de sa nature.

Il se disait que M. d'Alboize les piloterait dans Stockholm et leur indiquerait les excursions les plus agréables.

Robert promit que, dès le lendemain, il se mettrait aux ordres de madame de Saint-Hyrieix.

Le mari rayonnait.

Il se rendait bien compte que les tête-à-tête conjugaux manquaient parfois d'animation, sans qu'il soupçonnât pourtant le motif de leur froideur.

La présence de M. d'Alboize rendrait à Carmen tout son enjouement et le pauvre mari ne serait plus victime des petits caprices de sa femme.

Ce fut dans ces dispositions d'esprit que M. de Saint-Hyrieix crut le moment venu de faire preuve d'une gaieté spéciale.

— Ma chère amie! s'écria-t-il, vous ne sauriez croire comme cette soirée officielle m'a paru longue.

— Vraiment?

— Et pourtant, elle me sera des plus profitables.

— Vous croyez?

— Certes, car je suis persuadé qu'elle aura une grande influence sur mon avenir.

— Alors tout est pour le mieux.

— Birague a pris vis-à-vis de moi des engagements formels.

— Et vous êtes satisfait?

— Je le suis surtout de me retrouver seul auprès de vous... loin des cérémonies, loin de l'étiquette... N'éprouvez-vous pas le même contentement?

Elle garda le silence, ne prêtant qu'une oreille distraite aux propos de son mari.

Elle songeait uniquement: « Demain je reverrai Robert ».

— Il est vrai, poursuivit Firmin, que vous avez triomphé au cours de cette soirée... C'est justice, ma chère!... je ne vous ai jamais vue plus en beauté.

Il prit la main de sa femme. Carmen eut un tressaillement involontaire. Elle se sentait brusquement rappelée à la froide réalité.

Cet excellent Firmin, que sa nature prédisposait mal aux longues effusions sentimentales, car un homme sérieux, réfléchi, posé, comme il se proclamait, ne s'attardait pas aux enfantillages, cet excellent Firmin voulut néanmoins risquer un dernier compliment:

— Je suis bien sûr que le capitaine d'Alboize était de mon avis, prononça-t-il avec conviction.

— Je l'ignore, répondit Carmen froissée dans les fibres les plus délicates de son être, en entendant son mari s'assimiler si maladroitement à Robert.

Saint-Hyrieix devint encore plus familier :

— Vous avez bavardé ensemble toute la soirée.

Elle le regarda; il ne comprenait donc pas qu'il lui infligeait un supplice intolérable.

Maladroit jusqu'au bout, il poursuivit :

— Savez-vous que si nous n'étions pas en pleine lune de miel, je serais jaloux.

— Jaloux!

— Mais, bah! poursuivit-il, avec la plus réjouissante désinvolture, vous êtes trop raisonnable pour vous laisser séduire par M. d'Alboize.

Elle s'écria, frémissante :

— Vous me tenez une conversation bien bizarre.

Il continua, toujours de son ton dégagé, sans voir l'émotion de sa femme :

— C'est un Don Quichotte, un chevalier errant... L'ambassadrice d'Autriche m'a même affirmé ce soir qu'il était un peu poète... C'est dommage!

— Et pourquoi donc? interrogea Carmen, reprenant tout son empire sur soi-même.

— Parce que c'est un charmant garçon... Ne trouvez-vous pas?

Madame de Saint-Hyrieix se dérida complètement.

Elle répondit même avec un sourire :

— Je partage votre opinion; mais pourquoi cette vague commisération?... Vous reprochez des qualités à M. d'Alboize.

— Des qualités ! Que voilà bien des idées de femme... Ce sont des défauts, au contraire, dans la situation de ce jeune homme... Je le regrette, car il paraît qu'il aurait de l'avenir comme officier.

XXXVI

LA NUIT DE LA SAINT-JEAN

Carmen ne cessa de penser à Robert d'Alboize.

Elle l'avait retrouvé vaillant comme le jour où ils s'étaient dit adieu à

Kerlor, quand ils avaient encore la force de sourire, malgré le deuil qui régnait dans leur cœur.

Était-il défendu à la jeune femme d'admirer ce loyal garçon ? Ne pouvait-elle lui garder l'amitié la plus profonde?

Elle n'avait à redouter aucun péril, puisqu'elle repoussait avec indignation l'idée que ce culte idéal l'empêcherait de remplir ses devoirs.

Robert arriva à l'heure attendue. Les époux et l'officier firent une longue promenade dans la ville. Ils visitèrent les monuments : le musée royal de peinture et de sculpture ; l'église des Chevaliers, qui contient les sépultures des rois de Suède, l'église principale, Saint-Nicolas ; ils virent le Castel, la forteresse armée d'innombrables canons.

Saint-Hyrieix, avec la haute opinion qu'il avait de lui-même, ne s'étonnait de rien ; il semblait même tout connaître beaucoup mieux que Robert, qui pourtant avait étudié avec son attention réfléchie les moindres détails de la ville.

Le diplomate était heureux de vivre, de respirer largement, de se montrer à la population scandinave, enchantée évidemment de posséder un tel phénix dans ses murs.

A chaque instant, il poussait son aimable désinvolture jusqu'à prier M. d'Alboize d'offrir le bras à Carmen.

On se sépara très tard, après avoir réglé le programme de la journée suivante.

Le lendemain on déjeuna à Hasselbacken, un pavillon enfoui sous les frondaisons du Djurgarden ; ce fut un moment délicieux.

Robert d'Alboize ramenait toujours la conversation sur Kerlor ; il était heureux de se rappeler les heures bénies qu'il avait passées auprès de la jeune fille. Carmen apprit à l'officier que Georges et Hélène se préparaient à retourner en Bretagne.

La comtesse Georges de Kerlor allait bientôt être mère ; selon toutes les prévisions, le nouvel héritier viendrait au monde dans le domaine séculaire.

Avec sa franchise bien connue, madame de Saint-Hyrieix raconta à Robert ce qui s'était passé à la suite de la faillite du *Crédit général de l'Ouest*.

La fortune mobilière de la famille avait été très menacée. On avait réussi pourtant à atténuer les pertes d'une façon sensible, puisque les dividendes distribués se montaient à cinquante pour cent.

Georges et Carmen avaient voulu que leur mère ne supportât en aucune façon les conséquences de cette réduction de ressources.

Carmen, avec son équité reconnaissante, rendit pleine justice au désintéressement de M. de Saint-Hyrieix. Ce n'était pas que la jeune femme voulût

faire comprendre à M. d'Alboize pourquoi elle avait épousé Firmin ; mais elle estimait qu'elle devait ce témoignage de gratitude à son mari, et, en même temps, elle tenait à ce que l'officier n'ignorât rien de sa vie et de ce qui avait motivé sa résolution.

Elle ajouta :

— Mon frère voulait partir à l'étranger... Vous savez à quel point il a toujours été hanté par l'idée des grands voyages ; mais notre mère se fût alors trouvée seule; ma belle-sœur a demandé à Georges de différer ce départ, au moins jusqu'à ce que nous soyons rentrés.

— Ce qui ne tardera pas, fit Saint-Hyrieix.

Il prit un air très important et hocha la tête d'une façon entendue.

— Cependant, rien ne prouve que, à notre tour, nous pourrons rester en France... Du jour au lendemain, je puis être chargé par le gouvernement d'une importante mission.

Carmen resta impassible, mais son clair regard, fixé sur celui de Robert, signifiait qu'elle devait accepter les plus tristes éventualités.

Saint-Hyrieix poursuivit avec regret :

— Ce serait bien fâcheux pour cette pauvre comtesse de Kerlor, qui n'aurait plus aucun de ses enfants auprès d'elle... L'existence est ainsi faite... La fortune n'empêche pas les plus impérieuses nécessités... Je me dois à mon pays... Vous comprenez cela, vous, monsieur d'Alboize, car vous servez aussi la France.

Le front de la jeune femme se voila, car elle pensait à sa mère; elle la voyait isolée, vieillissant triste et malade, en danger de mort peut-être sans un seul de ses enfants à ses côtés.

Elle répondit, comme si elle voulait calmer ses propres perplexités :

— Ce n'est pas dans la position d'Hélène que l'on peut voyager.

— C'est vrai, reconnut Saint-Hyrieix... La prochaine venue de mon petit neveu ou de ma petite nièce s'oppose pour le moment aux fatigantes pérégrinations à travers l'univers.

Robert prononça :

— Il faudra attendre ensuite que l'enfant ait un peu grandi.

— Oui, murmura Carmen, je me rassure.

— Ma chère, reprit Saint-Hyrieix, il ne faut pas vous creuser la cervelle ainsi pour des hypothèses... En ce moment, nous sommes parfaitement heureux... Je ne sais rien de plus ravissant que ce déjeuner sous les arbres du Djurgarden... Je vous remercie, monsieur d'Alboize, de m'avoir donné cette inoubliable sensation.

Carmen eut une légère contraction des lèvres.

Elle se rappelait le goûter de Kernéis, dans la maison rustique du sculpteur.

Ce retour vers le passé lui mit au cœur une amertume, bien qu'elle fît appel à toute sa force de volonté pour ne pas se laisser entraîner sur cette pente dangereuse.

Comme si Robert devinait ce qui l'agitait en ce moment, il se mit à parler de son ami Paul Vernier.

— Que devient-il, ce Michel-Ange? demanda Firmin avec la condescendance un peu railleuse d'un grand homme politique pour un artiste.

Robert avait justement reçu une lettre de Paul au commencement du mois.

Monsieur et madame Vernier, installés à Paris, habitaient une maison près de l'Observatoire.

Le sculpteur avait un atelier très grand, où il travaillait avec fougue, préparant des chefs-d'œuvre pour l'année suivante. Il comptait sur une médaille au Salon.

Son existence matérielle était assurée, grâce à la commande faite par M. Silverstein, le richissime financier, qui avait confié à l'artiste la décoration de son hôtel en construction.

— Tiens ! fit Saint-Hyrieix avec un mouvement épique, je commanderai mon buste à ce garçon.

Robert d'Alboize était heureux de parler de son ami Paul.

L'officier formait les vœux les plus sincères pour la réussite du sculpteur, qu'il affectionnait à l'égal d'un frère.

Carmen souriait doucement ; elle éprouvait une grande satisfaction en voyant Robert exprimer si vivement ses sympathies.

M. de Saint-Hyrieix et le monde où il vivait n'avaient pas de ces généreuses expansions et semblaient ignorer le sentiment de la réelle amitié, le plus sacré après celui de l'amour.

La jeune femme se représentait par la pensée les époques héroïques: Robert aurait été le second de Paul ; il eût épousé ses querelles et combattu la rapière au poing pour la cause commune.

A notre époque terre à terre, Robert d'Alboize restait un preux aux yeux enthousiastes de la jeune femme.

Après le déjeuner, la voiture, qui avait amené les trois personnes à Hasselbacken, les conduisit au bateau à vapeur par lequel on gagne le palais de Rosendal.

C'est une des résidences estivales du roi, un séjour qui correspond à ce qu'était Saint-Cloud avant la guerre.

Le pays continuait à ravir madame de Saint-Hyrieix.

Les moissons s'annonçaient abondantes ; la limpidité de l'atmosphère et la pureté de l'air, rafraîchi par les brises de la Baltique, donnaient à Carmen la sensation d'une sorte d'Éden.

A Rosendal, on s'arrêta dans une chaumière.

Les meubles blancs et roses, au dessin primitif, donnaient un caractère d'exquise tranquillité et de sincérité à l'humble demeure.

On y but du lait frais et on revint à Stockholm au coucher du soleil qui s'endormit superbe dans les eaux paisibles et rougeoyantes du Mœlar.

Les jours se succédèrent au milieu de cette quiétude.

Robert d'Alboize arrivait au Grand Hôtel chercher les voyageurs, et l'on partait pour des excursions de plus en plus pittoresques.

Firmin, peu accessible au pittoresque, continuait ses conférences sur la politique extérieure. Richelieu lui-même n'avait pas émis de plus savantes théories sur l'extension de la France.

Robert d'Alboize écoutait avec déférence. Il ne trouvait pas que la conversation de Firmin fût pleine d'aperçus très nouveaux, mais il regardait Carmen et cela lui suffisait.

L'intimité grandissait à chaque heure.

Carmen et Robert éprouvaient un genre de vertige très particulier ; et ils ne faisaient rien pour le combattre.

Quand la réflexion venait, ils cherchaient à s'étourdir et à ne pas écouter la voix de la raison.

L'heure du départ allait bientôt sonner ; si M. de Saint-Hyrieix n'avait eu besoin de revoir fréquemment le marquis de Birague, les époux auraient déjà quitté Stockholm.

Alors, à quoi bon rogner ce bonheur qui allait s'évanouir sur un ordre du mari ?

On arriva ainsi au 24 juin. Il fut convenu qu'on passerait cette nuit sur pied pour jouir du spectacle présenté par la ville.

En effet, cette nuit-là, tous les habitants de Stockholm célèbrent la Saint-Jean.

Par un reste des traditions antiques et des fêtes du Soleil, les Suédois dansent autour des feux allumés sur chacune des montagnes qui entourent Stockholm, à chaque carrefour de la ville.

Le soleil ne se couche pas. La cité tout entière baigne dans une féerique lumière blanche qui tient à la fois de l'aurore et du crépuscule.

Les couples amoureux sont partout. On les voit se promener enlacés, oubliant le reste du monde.

L'étreinte est douce, chaste, n'éveillant aucune pensée malsaine.

L'homme et la femme se contemplent avec sécurité; dans leurs yeux à l'expression rêveuse passent des sentiments de protection mutuelle, de confiance partagée, d'appui réciproque.

Ces êtres sont confondus dans une tendresse contemplative qui les transporte au pays de l'amour éternel.

Ils passent comme des ombres légères, rasant le sol ; on entend à peine leurs soupirs que la brise emporte.

A chaque pas, on rencontre un couple étroitement uni.

Dans les rues, sur les bancs, sur des troncs de sapin, le duo printanier se chante en sourdine.

Les cafés sont fleuris et parfument la nuit, pendant qu'à chaque détour des orchestres répandent leurs sonorités joyeuses, que l'écho transmet au loin, emplissant Stockholm d'une joie sans mélange

Les bateaux sillonnent le lac Mœlar comme autant de lucioles qui vont d'une île à l'autre.

Les rondes s'animent sur les collines, autour des feux de la Saint-Jean avec des jeux de lumière et d'ombre du plus gracieux effet.

Carmen se souvenait qu'en Bretagne, cette nuit-là, on allumait aussi des feux de réjouissance. Les mélodies scandinaves étaient plus harmonieuses que les chants de l'Armor, où semble dominer la puissante symphonie de l'Océan.

La jeune femme s'abandonnait, enthousiasmée, à cette tendresse universelle ; elle éprouvait cette plénitude du cœur qui fait que les fibres les plus mystérieuses vibrent à l'infini.

Ses yeux ne pouvaient se détacher de ces belles filles blondes, à la chair laiteuse, aux yeux bleus, dont les formes accomplies évoquaient autant d'images de statues de la République.

L'homme, grand et fort, lui aussi, avec des mouvements lents et doux, rapprochait de lui sa compagne docile ; elle s'appuyait plus étroitement sur le bras de son compagnon ; c'était charmant comme une caresse qui ne doit jamais finir, ou qui se renouvelle sans cesse.

Robert fit entrer M. et madame de Saint-Hyrieix dans un café où on leur servit du punch glacé.

Le diplomate daigna se montrer moins gourmé. Il s'écria :

— C'est splendide ! Je n'aurais jamais cru que l'on s'amusât autant sous ces latitudes... On ne m'avait parlé jusqu'ici que de la nuit de Saint-Jean à Grenade.

Il se tourna vers sa femme :

— Que diriez-vous, Carmen, si le ministre me laissait à Stockholm ?

Elle ne put s'empêcher de répondre :

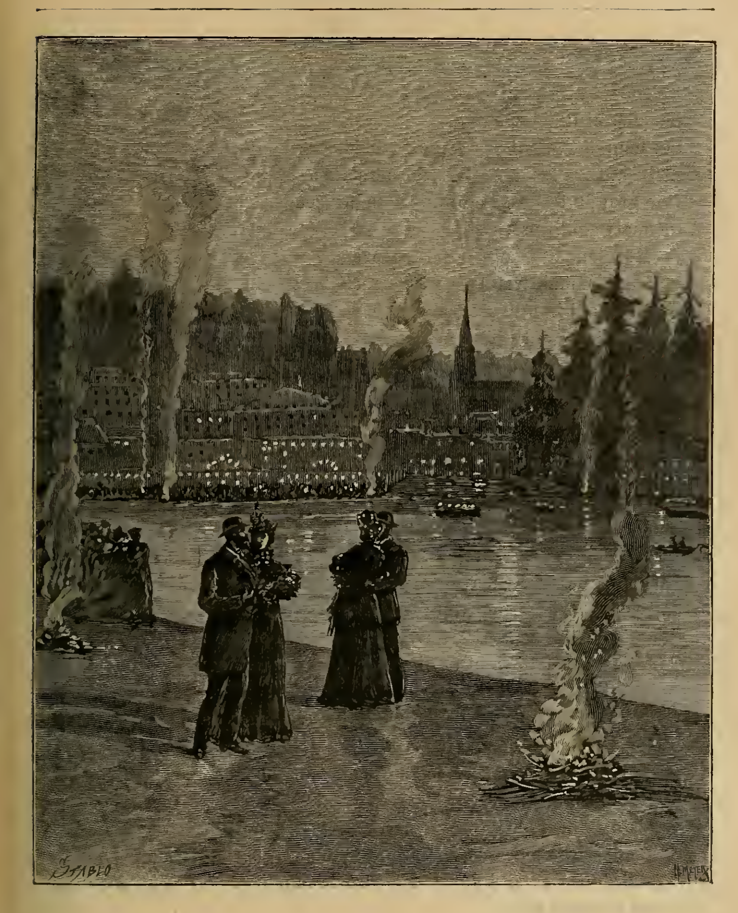
— L'espérez-vous ?

Robert d'Alboize eut un battement des paupières.

Saint-Hyrieix, sans le savoir, avait fait bondir le cœur des jeunes gens.

Firmin répondit :

— C'est une façon de parler... J'accepterais volontiers un poste en Suède en attendant une mission plus importante... Qui sait où l'on va m'en-



Les couples chantaient toujours le divin cautique. (Page 345.)

voyer?... Ah! nous regretterons plus d'une fois cette nuit de la Saint-Jean.

Après s'être reposés pendant une demi-heure, ils reprirent leur promenade.

Les couples chantaient toujours le divin cantique dans la nuit lumineuse ; leur nombre semblait encore avoir augmenté.

— Quelle heure est-il donc? demanda Saint-Hyrieix, qui ne pouvait longtemps sacrifier au pittoresque et qui ne savourait plus les charmes de la fête... Il ne doit pas être loin de minuit.

Il regarda sa montre ; elle marquait trois heures du matin.

Il s'écria :

— C'est prodigieux! Je n'aurais jamais cru que la notion du temps pût s'effacer ainsi.

Carmen et Robert eurent un geste d'émoi.

Les heures avaient passé plus vite encore pour eux.

— Il faut songer à rentrer, déclara Firmin.

Une grande tristesse emplit l'âme des jeunes gens.

Le mari continua :

— Monsieur d'Alboize, je vous prie de nous reconduire au logis... Ma journée de demain est très remplie et j'ai besoin de repos.

Robert offrit le bras à madame de Saint-Hyrieix.

— C'est très gentil tout cela, poursuivit Firmin... Je regretterais infiniment de n'avoir pas vu cette allégresse populaire; mais je ne dois pas oublier que je ne suis pas venu uniquement dans le royaume de Suède et Norvège pour y consommer des boissons glacées.

Carmen tremblait délicieusement en s'appuyant sur Robert.

Il lui semblait qu'elle et lui formaient un de ces couples rencontrés dans la nuit splendide.

Tous deux ils se protégeaient et chacun avait une confiance absolue en l'autre.

Carmen, radieuse, n'avait jamais éprouvé de sensations semblables; c'était comme si une nouvelle femme s'éveillait en elle.

Robert, plus impressionné encore, rêvait en pleine réalité.

Dans cette nuit tiède et lumineuse, la magie du sourire de Carmen le transportait.

Le parfum des fleurs s'épanouissait davantage; la musique avait des caresses enveloppantes qui le grisaient délicieusement.

Les petites vagues du lac se brisaient doucement sur les quais avec des bruits de baisers.

Soudain Robert d'Alboize resserra nerveusement l'étreinte.

Carmen sentit son bras frémir au contact de cette pression prolongée à la fois si douce et si impérieuse. Une ardeur inconnue inondait invinciblement tout son être.

M. de Saint-Hyrieix continuait à remuer les mondes diplomatiques, dans sa cervelle étroite d'ambitieux qui se donne mille peines pour conquérir le bonheur, — ou du moins l'orgueilleuse satisfaction qui en donne l'illusion, — tandis qu'il aurait pu goûter les joies sans mélange, s'il avait condescendu jusqu'à se faire aimer de sa femme.

Il était trop tard, maintenant, mais il ne s'en doutait pas.

XXXVII

PRÉPARATIFS DE DÉPART

Quand Carmen fut seule, il lui sembla qu'un voile épais se déchirait.

Elle aimait Robert d'Alboize, non plus comme une amie fidèle et dévouée, mais en amante, sinon en maîtresse. Elle l'aimait de toutes les forces de son âme.

Le sentiment qui étreignait la jeune femme était une douleur cruelle, douleur faite de craintes, de regrets, de colère contre la destinée.

Dominant le tout, Carmen s'irritait d'avoir franchi, sans qu'elle s'en doutât, l'abîme qui sépare l'amitié de l'amour.

Elle se révoltait contre elle-même, indignée de sa faiblesse, furieuse de cette domination lente qui l'opprimait malgré tous ses efforts.

Son exaspération était d'autant plus grande qu'elle n'avait plus ni force ni volonté pour échapper à cette prise de possession.

Ce fut la destinée que Carmen accusa avec véhémence.

Pourquoi avait-elle épousé Saint-Hyrieix ?

Elle ne voulait plus se rappeler les circonstances qui avaient causé ce mariage de raison; elle oubliait qu'elle avait surtout agi par dévouement et par piété filiale; il lui semblait qu'elle avait été victime d'une sorte de guet-apens moral.

Saint-Hyrieix l'avait trompée en lui laissant croire qu'il était capable de se faire aimer.

Les premières impressions de Carmen étaient justes; elle avait commis une irréparable faute en espérant qu'elle transformerait cet homme, qui paraissait alors n'avoir d'autre volonté que celle de la jeune fille.

Alors, il ne prenait pas ces attitudes prétentieuses, cet air dominateur, cette habitude de trancher sur tout, qui mettaient sa femme hors d'elle-même, car elle était beaucoup plus intelligente que M. Firmin de Saint-Hyrieix.

Mais il avait agi comme tous les soupirants; il avait soigneusement dissimulé ses travers; il s'était fait bien humble, bien soumis ; il n'avait pas regardé la jeune fille du haut de sa grandeur.

Il s'était bien gardé de lui dire qu'il sacrifierait leur bonheur à ses visées ridicules, qu'il consacrerait tout son acharnement à satisfaire son incommensurable vanité.

Carmen, dont la surexcitation augmentait, se persuada que tous les hommes dupaient ainsi les jeunes filles.

Pour obtenir la main de ces innocentes, ils s'imposaient un masque d'hypocrisie et ne reculaient devant aucune bassesse.

C'était odieux! c'était misérable! Il fallait que les jeunes filles fussent bien aveugles pour se laisser prendre à cette grossière comédie des soupirants.

Puis, Carmen cessa d'englober l'humanité dans ses anathèmes et soupira longuement.

Est-ce qu'elle n'avait pas eu sous les yeux le plus poétique et le plus ravissant des romans d'amour?

Est-ce que Georges avait abusé de la candeur d'Hélène?

M. de Kerlor ne s'était pas départi un seul instant de sa franchise; Hélène l'avait vu tel qu'il était et accepté en connaissance de cause.

M. de Kerlor était un gentilhomme, M. de Saint-Hyrieix était un diplomate.

N'importe, c'était une sorte de sacrilège que Carmen avait commis en épousant un homme vers qui elle ne se sentait nullement attirée.

La pureté, la grandeur de la passion qui avait uni Georges et Hélène devaient indiquer à mademoiselle de Kerlor que, seul, l'amour, l'amour sacré autorise le mariage.

On n'aime réellement qu'une fois dans la vie; Carmen, qui n'avait pas encore senti battre son cœur, aurait dû décliner les offres de M. de Saint-Hyrieix.

Elle n'était pas une petite pensionnaire qui consent niaisement à tout ce que veulent des parents bourgeois; elle avait la perception nette des choses. à défaut d'expérience.

Son devoir était d'attendre l'élu de son âme, qu'elle n'entrevoyait encore que confusément, mais qu'elle appelait de toutes les aspirations de son esprit et de son cœur, depuis qu'elle avait surpris le secret de Georges et d'Hélène.

C'était Robert d'Alboize qu'elle attendait; elle le comprenait aujourd'hui que les fibres les plus mystérieuses de son être continuaient à tressaillir, comme une harpe qui vibre encore, bien que la main savante de l'artiste ait cessé de la toucher.

L'officier l'aimait aussi éperdument.

Dans les traits pâlis du jeune homme, dans ses grands yeux noirs, illuminés du feu de son âme, Carmen lisait les nuits d'insomnie, passées à songer à elle.

Dans l'exaltation de ses regards, dans le frémissement de ses lèvres, elle sentait la flamme, la passion.

Il ne voulait pas parler, car le devoir lui imposait le silence, et pourtant Carmen devinait la fièvre de Robert, puisqu'elle en souffrait elle-même.

Elle s'écria, haletante :

— Pourquoi Dieu nous séparerait-il, après nous avoir créés l'un pour l'autre ?

Transfigurée, elle oubliait tout ce qui n'était pas son ardent amour, et voyait, dans un songe menteur, toute une vie d'infinie félicité.

Un printemps d'amour, rempli d'étreintes passionnées, de baisers brûlants, de jouissances ineffables ; deux créatures qui n'ont à elles deux qu'un seul cœur, une seule âme, une seule pensée.

Puis, un été tout ensoleillé, embaumé par la venue des enfants, en qui se perpétue l'adoration mutuelle.

Enfin un automne doux et paisible, baigné par une lumière plus discrète, quelque peu imprégné d'une délicieuse mélancolie, et précédant un radieux hiver qu'illumine et réchauffe encore, comme un rayon de soleil, le bonheur des êtres chers qu'on laisse derrière soi.

Mais, brusquement, le visage de la jeune femme se contracta douloureusement ; ses paupières battirent, elle se passa la main sur le front comme pour retenir toutes ces félicités mensongères.

La réalité décevante reparut à ses yeux.

Avait-elle le droit de laisser son esprit errer ainsi dans ces rêveries que l'on pourrait qualifier de criminelles ?

Non ! elle ne deviendrait pas coupable !

Coupable !... Mais ne l'était-elle pas déjà par la pensée ?

Mariée d'hier, ne venait-elle pas de sentir germer en elle, pour la première fois, l'adultère de demain ?

Elle fut secouée par un long frisson. Elle tomba à genoux, et à travers un sanglot, elle murmura cette prière, de la voix la plus fervente :

— Mon Dieu ! secourez-moi !... J'aime Robert d'Alboize !... je l'aime !... Puisque je ne peux plus lutter contre lui, accordez-moi du moins la force de me défendre contre moi !...

Le lendemain, madame de Saint-Hyrieix dit à son mari :

— Le séjour de Stockholm est charmant, mais nous ne pouvons le prolonger indéfiniment... Je vous saurai un gré infini de prendre vos dispositions pour un prompt départ.

Firmin redevint talon-rouge. Il répondit galamment :

— Vos désirs sont des ordres, ma chère Carmen... Ce soir, je vous fixerai à ce sujet.

La journée s'écoula encore dans un rêve enchanté. Auprès de Robert, la jeune femme redevenait incapable d'écouter la voix de sa raison, de sa conscience.

Lui, un peu grave, un peu triste, quand il la revoyait, retrouvait vite sa sérénité ; ses yeux étaient empreints d'une tendresse inouïe.

Ils passèrent ce jour-là aux environs de Stockholm ; il semblait à Carmen et à Robert que le paradis terrestre, contrairement aux textes anciens, était dans ce coin de la Scandinavie.

Le soir, en rentrant, madame de Saint-Hyrieix retrouva ses angoisses d'honnête femme. Robert n'était plus là pour dissiper le vertige.

Elle ne sentait plus couler dans ses veines ce feu subtil qui l'embrasait si étrangement. Elle se voyait avec terreur entraînée dans un gouffre, dont l'orifice était caché par les fleurs les plus séduisantes et les plus embaumées, mais dans lequel elle n'en ferait pas moins une terrible chute.

Pourtant, elle luttait encore désespérément, ne comprenant même pas ses appréhensions, puisque l'heure de la séparation était imminente.

M. de Saint-Hyrieix, qui, naturellement, était allé à la légation, dit à sa femme :

— Ma chère enfant, nous partons après-demain.

Carmen ressentit un choc violent au cœur; et pourtant, c'était elle qui avait demandé l'éloignement.

— Oui, continua Firmin avec un sourire plein de sous-entendus, mais que sa femme ne remarqua pas... Seulement, vous voudrez bien m'accorder une petite compensation.

Carmen s'était ressaisie ; elle avait la conviction qu'elle échappait à un immense danger, et répliqua :

— Je vous accorde ce que vous voudrez, pourvu que nous quittions la Suède.

— Eh bien! poursuivit-il, nous ne rentrons pas directement en France.

Carmen eut un geste si vif de protestation que le diplomate se hâta de s'expliquer. On verra que ce n'était pas en vain qu'il avait pris ces précautions oratoires.

— Le marquis de Biragne m'a déclaré que je devais passer par Copenhague... J'y verrai un personnage très influent qui interviendra d'une façon sérieuse en ma faveur... J'ai promis.

Carmen poussa un soupir de lassitude.

Firmin l'observait et paraissait assez ennuyé; pourtant il avait encore quelque chose à dire. Il le fit avec un débit précipité :

— De Copenhague, où notre séjour sera court, nous irons à La Haye et à Amsterdam, où nous ne ferons que passer....

Carmen s'écria :

— C'est abusif... Et je désire...

Il l'interrompit d'une voix qu'il s'efforçait de faire caressante :

— Attendez! attendez, chère enfant, avant de méconnaître mes intentions... A mon tour, je veux vous récompenser de votre gentillesse... Nous

prendrons le bateau à Amsterdam... Savez-vous où nous débarquerons?

Elle ne l'écoutait plus; elle éprouvait contre son mari un véritable ressentiment, et elle avait beaucoup de peine à se contraindre.

Firmin conclut :

— A Brest !

— A Brest ! fit-elle comme un écho.

Immédiatement, la jeune femme se rasséréna.

— Parfaitement, chère amie... Brest n'est pas loin de Kerlor, si je ne m'abuse... Nous arriverons au moment où votre mère, votre frère et votre belle-sœur seront réinstallés dans leur domaine... Le nôtre touche le château... Etes-vous contente ?

— Très contente ! fit-elle, car je vous avoue que je ne m'attendais pas à rentrer si tôt en Bretagne.

— Vous voyez, Carmen, que je tiens compte de vos sentiments les plus respectables... En revanche, il ne faut pas montrer trop d'impatience quand le souci de notre avenir m'oblige à des démarches ennuyeuses pour vous.

Carmen répondit quelques mots affectueux. Son mari venait de lui parler simplement, paternellement; il n'en fallait pas plus pour faire tomber l'irritation de la jeune femme.

Elle commença ses préparatifs de voyage.

Quand M. d'Alboize vint à l'heure habituelle, ce fut lui qui dit, avant de savoir ce que le couple avait résolu :

— Je viens de recevoir une lettre de Paris, où l'on m'annonce que je suis sur le point de changer de poste.

Carmen réprima un tressaillement involontaire ; elle eut tout de suite un étrange pressentiment.

— Par exemple ! s'écria le mari, ce serait drôle si vous partiez en même temps que nous... Nous quittons Stockholm demain.

Un voile de tristesse passa sur le front de l'officier ; il répondit :

— Mon départ ne sera pas aussi précipité... Cependant, dans mon métier, les choses vont rapidement.

— Et où iriez-vous? questionna Saint-Hyrieix.

— Je n'en sais rien... D'ailleurs la lettre à laquelle je fais allusion est toute confidentielle.

— Mais, reprit Firmin, la tradition veut que l'on vous accorde un congé en changeant de poste.

— C'est vrai, répondit Robert.

— Alors, vous viendrez nous voir en Bretagne.

Robert regarda Carmen, qui détourna les yeux.

Saint-Hyrieix insista :

— J'espère bien que vous n'hésiterez pas à nous faire ce plaisir.

L'officier répondit avec une certaine gêne :

— Je vous rappelle que rien n'est définitif... En outre, mon ami Paul Vernier est à Paris maintenant...

— C'est possible ; mais vos amis Kerlor et Saint-Hyrieix seront en Bretagne... Voyons! Carmen, joignez-vous à moi.

La jeune femme s'écria :

— M. d'Alboize est certain qu'il serait bien accueilli chez nous... toutefois, il vous l'a fait remarquer, rien n'est arrêté en ce qui le concerne... Je m'étonne que vous formiez des projets, alors qu'il ne s'agit que de simples hypothèses.

— Madame de Saint-Hyrieix a raison, appuya Robert.

— Enfin, dit Firmin, si le hasard voulait que vous fussiez libre, voici notre itinéraire.

Il raconta ce qu'il avait décidé.

Il calcula les dates et estima que Carmen et lui seraient à Kerlor à la fin de juillet.

Les dernières nouvelles reçues de Georges annonçaient que son retour en Bretagne serait avancé en raison de l'état de la jeune comtesse.

— Après tout, reprit Robert, rien ne prouve que le ministre me rappellera en France... Il peut fort bien m'envoyer dans une autre capitale de l'Europe.

— Alors, nous n'aurions pas le plaisir de vous voir, et vous n'auriez pas celui d'entendre l'Océan déferler contre nos falaises, reconnut Saint-Hyrieix... Toutefois, promettez-nous que, le cas échéant, vous n'oublierez pas notre invitation.

— Je vous le promets, répondit l'officier.

Au moment des adieux, Carmen et Robert avaient fait appel à toute leur énergie ; ils ne se trahirent pas.

Ils échangèrent un long regard qui semblait dire:

— Est-il possible que nous ne nous revoyions jamais?

— A bientôt ! fit Saint-Hyrieix en montant dans le vagon.

Carmen et Robert, en se serrant une dernière fois la main, se demandèrent si ces deux mots de Firmin constituaient une réponse prophétique à leur interrogation mutuelle.

Le train partit.

A Copenhague, Carmen sortit peu. Elle restait insensible aux charmes de la cité danoise et de ses environs fleuris. Robert d'Alboize n'était plus là.

Saint-Hyrieix très affairé passait son temps en visites ou à écrire des lettres, quand il ne correspondait pas télégraphiquement avec ses amis.



... Rien ne poussant à la rêverie comme la contemplation de la mer. (Page 355.)

Carmen restait plongée dans une sorte de somnolence qui lui enlevait les notions du temps et des choses.

Elle s'absorbait dans ses souvenirs et revivait cette nuit de la Saint-Jean à Stockholm, dont elle n'oublierait jamais le charme enivrant.

Elle se rappelait les paroles, les moindres gestes du jeune officier.

Elle fermait les yeux pour l'apercevoir encore par la pensée.

Les journées s'écoulèrent. M. de Saint-Hyrieix semblait toujours chargé de régler les destinées de l'Europe ; cependant, le délai qu'il avait présumé nécessaire à ses négociations n'était pas encore dépassé.

Enfin, un beau matin, le mari dit à sa femme :

— Je crois avoir réussi ; nous n'avons plus rien à faire à Copenhague... En route pour Amsterdam.

La jeune femme secoua sa torpeur. Le mouvement et les horizons nouveaux allaient lui rendre un peu de quiétude. De plus, elle songeait à sa mère adorée, à son frère et à Hélène qu'elle allait bientôt revoir et embrasser.

M. de Saint-Hyrieix, qui avait demandé à Robert d'Alboize de lui écrire et de le tenir au courant de ce qui surviendrait, n'avait reçu aucune lettre de l'officier.

Il se plaignit à sa femme de ce manque de nouvelles.

Carmen répondit évasivement.

Firmin s'écria :

— C'est très mal de la part de notre ami Robert... Il sait pourtant à quel point nous l'estimons... Oui, c'est très mal... à moins qu'il ne nous fasse la surprise d'arriver à Kerlor presque en même temps que nous.

Carmen sentit revenir tous ses pressentiments ; elle eut un léger tremblement, puis elle se moqua de sa propension à redouter des périls imaginaires.

Elle fut mécontente contre Firmin qui ravivait ces alarmes, si vives et si douces en même temps. Encore une fois, il avait manqué de mesure.

Carmen ne se dissimulait rien ; si elle ne revoyait jamais Robert, elle garderait au plus profond de son cœur, dans une sorte de tabernacle, l'image du seul homme qui eût fait battre son cœur avec cette violence et qui l'eût possédé complètement, sans avoir su qu'elle le lui avait donné.

Les années passeraient, amenant la brume qui estompe les souvenirs les plus captivants; mais le charme subsisterait, dégageant un subtil parfum que Carmen respirerait avec délice jusqu'à la vieillesse, jusqu'à la mort.

Si elle se retrouvait prochainement en présence de Robert, elle ne savait pas jusqu'où la conduirait l'intensité de sa passion.

Quelle que fût sa courageuse résistance, elle était à bout de forces. Elle avait peur.

XXXVIII

DÉPART

Le 20 juillet, M. et madame de Saint-Hyrieix s'étaient embarqués sur le paquebot hollandais le *Prins-Hendrik*, un des plus beaux steamers de

la Compagnie des « Messageries néerlandaises », qui partait d'Amsterdam, à destination de l'île de Java et des Indes orientales.

Ainsi que nous le savons, le *Prins-Hendrik* devait faire escale à Brest. Firmin et Carmen n'auraient que quelques kilomètres à franchir pour rentrer à Kerlor.

La jeune femme éprouva le besoin d'être seule, rien ne poussant à la rêverie comme la contemplation de la mer.

Elle fut servie à souhait, car son mari, après les premiers tours de l'hélice, déclara qu'il se retirait dans sa cabine pour y compulser ses notes de voyage.

Ensuite, il se proposait de causer avec les officiers du bord.

Il voulait leur apprendre qu'ils avaient l'honneur de transporter un passager de première marque, nommé Firmin de Saint-Hyrieix, futur ambassadeur; cela lui paraissait indispensable.

Il condescendrait ensuite jusqu'à s'entretenir avec eux de ses hautes relations internationales.

Enfin il leur ferait de savantes conférences sur le rôle de la France à l'étranger au triple point de vue politique, économique et social.

La gloriole du mari fit sourire la femme, qui allait jouir de la tranquillité désirée.

Firmin, après avoir dit à madame de Saint-Hyrieix qu'ils se retrouveraient dans le salon de première classe, s'engagea dans l'escalier qui conduisait à l'entrepont.

Au fond, il faut ajouter que Firmin ne se sentait pas très à son aise par le roulis et le tangage qui se dessinaient déjà, bien que la mer fût calme.

Il ne voulait pas se trouver en état d'infériorité vis-à-vis de sa femme, qui était d'une famille de marins et qui n'éprouvait aucune gêne.

Toujours pompeux et décoratif, le diplomate craignait de compromettre sa dignité, s'il laissait voir ses inquiétudes physiques.

Le soleil venait de se coucher; la température était délicieuse.

Carmen savoura sa délivrance en exhalant un long soupir de soulagement.

Elle vint à l'avant aspirer les bouffées violentes d'air salé dont la brise marine fouettait son visage.

Accoudée sur le bastingage, l'œil perdu dans l'immensité de l'horizon verdâtre qui l'enveloppait, elle songeait.

Tout d'abord ses pensées furent imprécises; elles flottaient capricieusement comme ces nuages légers, qui l'entouraient et se dispersaient après avoir assisté en courtisans au coucher de l'astre royal, dont le dernier vestige venait de s'enfoncer dans l'eau et dont les rayons, si flamboyants tout à l'heure, pâlissaient la surface des eaux.

Puis, le nom de Robert revint sur les lèvres de la jeune femme ; elle évoqua la physionomie de l'élu.

Elle se souvenait de leurs conversations à Kerlor, le jour du mariage de Georges et d'Hélène, touchant les êtres qui entrevoient en une seconde fugitive le pur idéal qu'ils ont rêvé toujours.

Robert n'avait-il pas parlé d'une rencontre en mer?

Sur chaque navire qui se croisait, au milieu de l'Océan, du bord de chaque bastingage, l'homme et la femme échangeaient un regard, où, spontanément, ils se disaient clairement qu'ils étaient faits pour s'aimer.

Les navires suivaient leur route diamétralement opposée; le court roman n'avait eu que la durée d'un éclair.

Hélas ! Carmen et Robert s'étaient revus!

Pourquoi ne s'appelait-elle pas madame d'Alboize ?

Le cœur de la jeune femme se contracta douloureusement; elle étouffa un gémissement, pendant que ses yeux étaient noyés de larmes amères.

Elle était ainsi depuis longtemps, ne sentant pas les pleurs qui coulaient de ses paupières sur ses mains brûlantes de fièvre, regardant, sans en voir la splendeur, le firmament qui s'illuminait d'étoiles.

Tout à coup, une voix pénétrante et profondément attendrie, murmura ces mots :

— Vous pleurez !

Elle se retourna, terrifiée.

C'était Robert d'Alboize qu'elle avait devant les yeux. Il était vêtu de l'uniforme élégant et sévère que portaient alors nos officiers d'état-major en petite tenue.

A sa vue, Carmen dont la stupéfaction tenait du saisissement, étancha ses larmes d'un geste nerveux.

Robert continua de la même voix tremblante d'émotion :

— Vous souffrez donc, Carmen?

Elle voulut essayer de lutter contre lui, contre elle-même, et regardant en face l'officier, elle répliqua :

— Vous oubliez, monsieur d'Alboize, que je m'appelle madame de Saint-Hyrieix... Je ne puis accepter votre compassion.

Robert eut un mouvement pour répondre ; mais le regard enflammé de la jeune femme arrêta les paroles sur ses lèvres.

Ses traits exprimèrent alors l'angoisse la plus poignante; ses yeux devinrent humides.

Cependant, serrant les poings, il sembla appeler à lui toutes les ressources de sa volonté. Il salua profondément Carmen; il allait s'éloigner, quand elle l'arrêta du geste.

— Et d'abord, comment êtes-vous là ? murmura-t-elle, se demandant si elle ne rêvait pas.

Il répondit :

— L'ordre que je prévoyais est arrivé... Je me suis souvenu de ce que m'avait dit M. de Saint-Hyrieix... J'ai voulu faire le voyage avec vous... Il n'y avait pas une minute à perdre... Je suis arrivé juste au moment où le navire levait l'ancre... Je vous cherchais, vous et votre mari, pour vous serrer la main... Est-ce ma faute si c'est vous que je rencontre seule ?... ne suis-je donc plus votre ami ?

Elle voulut se débattre.

— Laissez-moi ! dit-elle... je vous en supplie !

Robert d'Alboize se retira.

. . . .

Le *Prins-Hendrik* avait franchi le Pas de Calais, et traversait la Manche, avant d'entrer dans l'Océan.

Le voyage continuait à être plein de ravissements.

La saison était délicieuse, la mer douce, la navigation sans incidents notables.

Au jour naissant, de tous côtés émergeaient de l'eau des îles verdoyantes.

Au loin, on apercevait distinctement, avec une lorgnette, les côtes de France.

A chaque instant, on rencontrait quelque paquebot, quelque voilier ou d'humbles barques de pêcheurs.

Ces parages sont très fréquentés.

Un passager, qui se piquait d'esprit, déclarait que cela lui rappelait le boulevard Montmartre.

Le *Prins-Hendrik* venait au large de doubler l'île de Batz.

— Nous serons arrivés demain de bonne heure, capitaine ? avait demandé Rohert.

L'officier de mer avait répondu à son collègue :

— Nous entrerons dans la rade de Brest vers huit heures... Nous y serions certainement arrivés trois heures plus tôt, si le brouillard qui se lève ne nous obligeait à retarder notre marche.

— Oui ; car avec la multitude de navires que nous croisons, il faut toujours prévoir un abordage.

Le capitaine hollandais répliqua d'un ton dégagé :

— Bah ! avec de la prudence, il n'y a rien à redouter... Voilà vingt-cinq ans que je navigue et j'attends encore mon premier naufrage.

— Je souhaite que vous l'attendiez toujours, répondit Robert, qui n'avait pas l'ombre d'une appréhension.

— D'ailleurs, continua le compatriote du grand amiral Ruyter, toutes les précautions sont prises pour que les passagers qui nous donneront le

regret de les laisser à Brest dorment en paix leur dernière nuit à mon bord.

Le commandant se rendit sur la dunette.

— Eh bien! fit Saint-Hyrieix, qui arriva sur le pont, nous approchons?

Robert d'Alboize répéta au diplomate les paroles du commandant.

Quelques heures après son embarquement, M. de Saint-Hyrieix, en consultant le livre du bord, était tombé des nues en lisant le nom du capitaine Robert d'Alboize.

Les deux hommes s'étaient bien vite rencontrés; Robert avait fourni au mari de Carmen les explications que nous savons.

Firmin avait été enchanté; tout de suite, il avait été prévenir sa femme.

Tacitement, Carmen et Robert avaient compris que leur première entrevue sur le bateau devait être ignorée de M. de Saint-Hyrieix.

Le commerce amical qui régnait à Stockholm entre le jeune officier et le ménage avait repris son cours à bord du *Prins-Hendrik*, sans aucun changement appréciable de la part d'aucun d'entre eux.

Ce soir-là, après le dîner, une longue conversation s'engagea entre les passagers restés au salon. Le diplomate se montra plus particulièrement éloquent. Il dissertait sur la traite des nègres. Les lecteurs nous permettront de ne pas nous étendre autant que lui sur ce sujet.

Carmen ne voulait pas monter sur le pont; elle craignait trop d'y rencontrer Robert.

Elle n'aurait pu résister au besoin de lui demander pardon pour la façon dont elle l'avait accueilli quand il lui était apparu sur le navire; elle redoutait une trahison de ses nerfs.

Robert, très calme en apparence, s'était entretenu avec la jeune femme, devant Saint-Hyrieix, comme si tous trois séjournaient encore à Stockholm.

Lui aussi s'efforçait de ne plus se trouver seul avec Carmen. Il se reprochait sa faiblesse. Il avait eu tort de venir s'embarquer à Amsterdam, comme s'il cherchait, par cette apparition romanesque, à troubler davantage le cerveau de la jeune femme.

Il avait obéi à une impulsion irrésistible, lui rappelant que les caractères les mieux trempés sont le jouet du destin comme les autres, quand l'oracle mystérieux a parlé.

Chaque passager, après s'être mutuellement souhaité le bonsoir, reprit le chemin de sa cabine.

Le *Prins-Hendrik*, malgré le voile opaque qui commençait à l'envelopper suivant les prévisions du commandant, filait allègrement ses douze nœuds à l'heure.

Il portait à son mât de misaine, ou d'avant, un feu blanc, dont le rayon-

nement uniforme et non interrompu était visible à plus de cinq milles.

Selon les règlements, un feu vert brillait, énorme, à tribord, et un feu rouge à bâbord.

De plus, et contrairement alors aux affirmations du capitaine batave, au grand dommage des oreilles des passagers, dont le sommeil en souffrait péniblement, un coup de sifflet à vapeur, strident et interminable, déchirait les airs toutes les cinq minutes, régulièrement, selon les prescriptions légales du code maritime international.

L'officier de quart était naturellement à son poste, s'efforçant de scruter de son œil expérimenté les profondeurs du brouillard.

Robert d'Alboize, quand il avait serré les mains de Carmen et de Firmin, ne s'était pas rendu dans sa cabine, il était monté sur le pont, où il était sûr de ne rencontrer que les hommes de service.

Le jeune officier fumait un cigare, se promenant de long en large, d'un pas désordonné et fiévreux. Parfois il s'arrêtait brusquement ; puis, sans souci de l'humidité glaciale dégagée par la brume épaisse au milieu de laquelle il s'agitait comme une ombre, il s'accoudait, à la place où il avait surpris Carmen.

Il resta longtemps ainsi penché au-dessus du flot paisible, dans une immobilité sculpturale, interrompu souvent par un geste désespéré.

— Qu'a donc ce particulier-là dans le corps ? se demandait le vieux timonier frison qui examinait le jeune homme. Et pourquoi, au lieu d'aller se coucher tranquillement comme les autres passagers, reste-t-il là à se démener sur le pont, par un temps pareil, comme un marsouin dans l'eau bouillante ?... Il faut qu'il ait le diable au corps.

Le temps passait ; les heures succédaient aux heures sans que Robert d'Alboize parût s'apercevoir que l'aurore allait poindre.

Soudain, un coup de sifflet de commandement terrible, épouvantable, déchire le silence de la nuit...

— Vire à bâbord ! hurle l'officier de quart.

Un déchaînement de vapeur envahit le pont d'un nuage blanc qui semble lutter contre le nuage jaunâtre du brouillard.

Et les coups de sifflet continuent à retentir, pressés, haletants.

Puis, les exclamations, les cris, les formes des matelots, et une immense, une effroyable clameur des passagers se levant en sursaut, épouvantés, fous de terreur...

A vingt mètres, à dix mètres, à cinq mètres, apparaît, malgré les ténèbres, énorme, fantastique, monstrueuse, une masse colossale, marchant à toute vapeur, arrivant droit comme une locomotive, comme un boulet, au travers du paquebot...

Pas le temps de crier...

C'est la mort...

Un choc, un écrasement atroce, qui glace le sang dans toutes les veines.

Le bateau abordeur passe, filant dans l'obscurité complice de son crime inconscient.

On entend encore un bruit de cordes brisées, de poutres cassées, un enchevêtrement de manœuvres que rompt brusquement un coup sec...

C'est tout.

Le *Prins-Hendrik* était coupé en deux.

Le vaisseau meurtrier fuyait dans la nuit, silencieux, terrifié par les cadavres qu'il laissait là...

— C'est un anglais ! avait eu le temps de dire le vieux timonier.

L'avant du *Prins-Hendrik* plongeait déjà !

Cinq minutes !

Alors, à la lueur des falots allumés de toutes parts, apparurent des groupes d'êtres humains suspendus à tous les cordages, grimpant à tous les mâts, s'accrochant aux débris, tandis que le morceau de navire s'enfonçait de plus en plus dans la mer, dont les flots clapotaient doucement, semblant — comme une mère ferait pour endormir son enfant — les caresser pour les endormir dans la mort.

Puis, un grand tourbillon...

L'eau forme un vaste entonnoir, une sorte de coupe gigantesque où tout sombre...

Un sanglot atroce s'échappe de deux cents poitrines, un spasme de douleur, un cri de désespoir!... un seul!... Puis, plus rien!...

La mer continue à onduler doucement, envahissant maintenant l'arrière du paquebot, attirant le reste de sa proie.

Le capitaine avait commandé :

— Les canots à la mer !

Et l'obéissance est si profondément ancrée dans le cœur du marin, que, comme à la manœuvre, les matelots survivants exécutaient l'ordre simplement, presque froidement, tout en sentant manquer sous leurs pieds le sol fragile, tout en sentant se poursuivre, rapide et irrévocable, l'engloutissement...

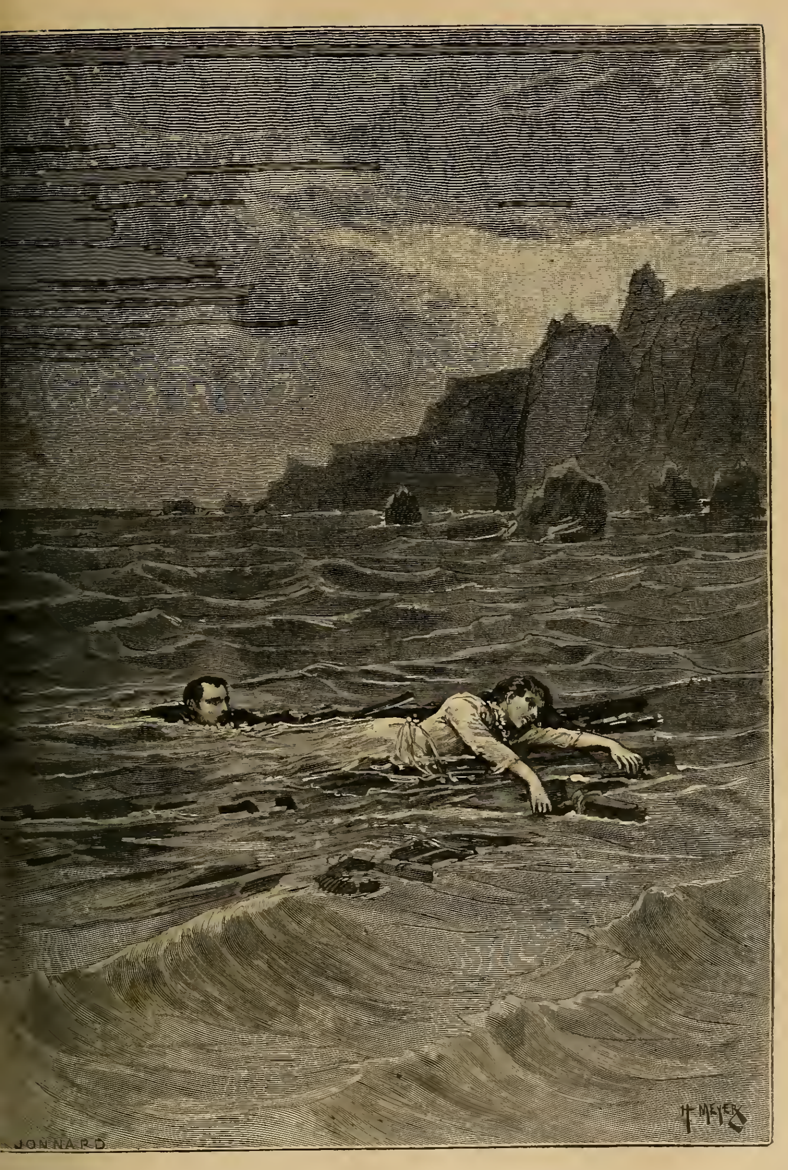
Le commandant avait ce regard fier et résigné du marin au branle-bas de combat!...

Il allait mourir!... Bien! mais il tenterait de sauver ceux dont il répondait.

Il était pâle, mais impassible.

C'était un affreux spectacle pourtant!

Pour les passagers de l'avant, il n'y avait eu que l'horreur de la mort, fatale, inexorable, mais presque immédiate.



Ensuite, elle comprit qu'elle flottait sur les vagues. (Page 364.)

Ils n'avaient eu que l'angoisse du patient qui sent le couteau de la guillotine se détacher et tomber.

Les passagers privilégiés de l'arrière avaient, eux, le temps de souffrir leur agonie.

L'instinct de la conservation leur en réservait toutes les affres.

Le débris ne s'enfonçait plus que lentement, comme si l'océan, déjà rassasié, voulait se reposer avant d'engloutir le reste.

Et dans l'obscurité, trouée par la lueur sinistre de quelques torches, les femmes, demi-vêtues, couraient, folles, se heurtaient, pleurant, suppliant, demandant grâce !...

Les hommes devenaient des brutes, voulant la vie, la voulant de gré ou de force.

Ils se poussaient, se battaient à coups de poing, à coups de pied.

Ils s'étreignaient, se mordaient pour passer les premiers, écrasant les femmes, les enfants, pour arriver à l'embarcation, pour être sauvés...

En haut du pont, ils se jetaient à la mer, se cramponnaient au bord du canot, y grimpaient, fous, criant :

— Sauve qui peut !

Tout à coup, une barque chavira, trop chargée d'un côté.

Il y eut une nouvelle lutte, une lutte dans l'eau à qui se raccrocherait à cette barque retournée, une lutte horrible.

En même temps, ce qui restait hors de l'eau du *Prins Hendrik* tourna rapidement sur lui-même comme une toupie.

Un immense tourbillon encore, comme tout à l'heure, à l'avant du navire.

Puis un hideux et formidable bouillonnement, un effroyable glouglou...

Le second acte du drame avait à peine duré dix minutes.

Quelques épaves flottant de-ci, de-là, quelques têtes de nageurs luttant encore désespérément, indiquaient seules le sinistre.

Et puis des cadavres ballottés par les vagues....

Mais au moment suprême, on eût pu voir une forme blanche, debout contre un des débris du vaisseau brisé, et souriant à la mort, qui était là, tout proche, souriant à des rêves, souriant aux étoiles d'or qui scintillaient au ciel — car le brouillard s'était dissipé — et qui laissaient tomber leur pâle et mystérieuse clarté sur le terrible ensevelissement.

Personne auprès d'elle !...

C'était Carmen...

Perdue dans la nuit, elle n'avait pas entendu les appels de M. de Saint-Hyrieix, un des plus ardents à courir vers les canots, et qui, ayant aperçu sa femme devant lui, croyait la rejoindre...

Enveloppée d'un grand peignoir de cachemire blanc, Carmen attendait stoïquement, dédaigneuse d'une lutte impossible, vaillamment résignée.

Cependant, au moment où elle comprit que tout était fini, où la mer, violant le dernier refuge de la jeune femme, allait lécher ses pieds nus, un nom, un cri suprême, monta aux lèvres de Carmen.

Puis, fermant les yeux, elle s'abandonna...

. . . .

Tout à coup, deux bras l'étreignirent, et la jeune femme se sentit enlacée à un corps d'homme.

Les flots les engloutissaient; elle sentit qu'ils plongeaient tous les deux, peut-être dans les abîmes sans fond.

Elle resta quelques secondes presque paralysée, comme si, déjà, elle ne vivait plus; puis elle devint moins insensible...

Elle devina que les deux bras nerveux qui l'avaient saisie la hissaient sur une épave et l'y attachaient solidement par la longue cordelière de soie de son peignoir.

Ensuite, elle comprit qu'elle flottait sur les vagues, comme bercée par leur remous lent et tranquille.

Une impulsion vigoureuse et uniforme la poussait en avant.

Elle se rendit compte que le bras de quelqu'un, qui nageait derrière elle, dirigeait sa fragile embarcation.

Carmen ne pouvait distinguer les traits de son sauveur, et pourtant, elle était rassurée, presque souriante.

Tout à coup, malgré son inconscience, elle perçut un immense sifflement interrompu et saccadé, pareil au vent qui pleure dans les longs corridors d'un vieux château.

Puis elle fut de nouveau soulevée hors de l'eau, entre les bras qui l'avaient arrachée à l'horrible mort, et déposée sur une sorte de plancher.

L'impulsion qui la dirigeait au milieu des flots avait cessé.

Carmen ouvrit les yeux.

Elle était sur la plate-forme d'une de ces immenses bouées de sauvetage que le génie maritime place à quelque distance des grands ports.

Le sauveur prenait place à côté d'elle.

Haletant, à bout de forces, l'homme aurait disparu avec son fardeau, s'il n'avait réussi à atteindre la bouée.

Le ciel et la mer les entouraient encore.

La nuit durait toujours, blanchissante sous la clarté pâlie des étoiles.

Avant que la jeune femme eût pu remercier l'homme qui lui rendait la vie, il l'enlaçait de nouveau et tous deux se retrouvaient au milieu des vagues...

Mais Carmen n'eût plus la sensation d'engloutissement qu'elle éprouvait tout à l'heure. Soulevée par l'eau, elle flottait légèrement.

Les minutes lui paraissaient très longues.

Le mouvement rythmé qui la poussait s'arrêta tout d'un coup.

Carmen se trouva debout, les pieds dans le sable; puis, ce fut plus dur, plus résistant, elle marchait sur des roches polies et glissantes.

Bientôt enfin, elle n'était plus dans l'eau; le sol était solide.

— Vous êtes sauvée, lui dit une voix qui lui causa des délices inouïes.

Alors le même nom que Carmen avait prononcé sur le navire sombrant, elle le redit avec un accent infini de tendresse et de reconnaissance:

— Robert!

Il répondit :

— Carmen!

C'était bien Robert d'Alboize qui la tenait dans ses bras. Ils avaient atteint un îlot, presque à fleur d'eau à l'endroit où ils avaient abordé, mais qui s'élevait plus loin à une certaine hauteur.

L'îlot n'était pas aride; entre les rochers, une végétation avait poussé.

La jeune femme tremblait comme une feuille; le séjour dans l'eau, l'émotion, la brise qui s'élevait aux premiers rayons de l'aurore la glaçaient, et cependant, une chaleur divine lui réchauffait le cœur.

Robert avait très froid aussi. Il jeta un coup d'œil à droite et à gauche, inconsciemment; il vit de petits arbustes.

Machinalement, il porta la main à la poche de son pantalon trempé d'eau.

Il eut un geste de satisfaction, suivi bientôt d'un mouvement de déception; cependant il dit à Carmen :

— Courage!

— Je n'en manquerai pas auprès de vous, soupira-t-elle.

Robert tira de sa poche une petite boîte nickelée; il fit jouer le ressort et tira une allumette bougie.

Si la boîte était restée imperméable, ce qui lui paraissait douteux, le jeune homme allait pouvoir empêcher sa compagne de succomber au froid, après l'avoir disputée victorieusement aux vagues.

Il essuya la boîte sur l'herbe très sèche et frotta successivement et sans succès une douzaine d'allumettes.

Enfin il poussa un cri de joie. L'une d'elles restée sèche au milieu des autres s'était enflammée.

Arrachant des branches, des broussailles et des brindilles, Robert eut vite fait de former un bûcher, auquel il mit le feu.

La flamme pétilla bientôt.

Il était temps; Carmen allait s'évanouir.

La chaleur de ce foyer improvisé commença à sécher les vêtements des naufragés.

La jeune femme murmura :

— Il me semble que je suis plongée dans un rêve délicieux... Sommes-nous encore à Stockholm?... Voyons-nous encore un feu de la Saint-Jean? Ah! Robert!... mon ami... mon sauveur... Je vous ai.....

Elle n'acheva pas; les lèvres du jeune homme s'unissaient aux siennes.....

Et c'est là, sur ce frêle asile, se croyant encore ballottés par les vagues et perdus au milieu de l'Océan, sans savoir si la mort avait même abandonné sa double proie, que leurs cœurs s'unirent et se donnèrent dans un premier et suprême baiser!

XXXIX

ÉPAVES.

La comtesse douairière, Georges et Hélène étaient revenus à Kerlor depuis dix jours.

La jeune femme approchait du terme de sa grossesse.

Il avait été décidé que l'enfant naîtrait sur le sol breton, dans le château des aïeux, dont on espérait qu'il aurait la vaillance et les vertus.

Le séjour à Paris avait ravi Hélène pour qui l'amour de Georges ne cessait de se manifester de la façon la plus passionnée.

Le ciel avait béni cette union, puisque la comtesse Georges de Kerlor allait être mère.

Décrire les transports de Georges quand il apprit cette nouvelle nous paraît impossible; sa joie tenait du délire.

Il étreignait sa femme et sa mère et leur prodiguait des baisers fous.

La vieille maman avait pris une telle part au bonheur de ses enfants que sa santé paraissait s'être définitivement rétablie.

Aussi n'avait-elle pas hésité un seul instant à accompagner Georges et Hélène à Paris.

Le docteur Laroche, consulté avant le départ, n'avait présenté que quelques considérations visant surtout le traitement à continuer et l'hygiène spéciale qui s'imposait.

La maman et ses enfants étaient restés six mois à leur hôtel du Parc des Princes, au bois de Boulogne.

Quand tout fut réglé pour la rentrée à Kerlor, le cœur de la douairière tressaillit d'aise.

Georges et Hélène allaient continuer à l'entourer; elle attendait un petit-fils ou une petite-fille, à la volonté du bon Dieu; elle allait surtout se retrouver dans ce domaine, qu'elle préférait à tous les pays du monde.

Le voyage, accompli rapidement et dans les conditions de luxe que les

heureux de ce monde trouvent réunies actuellement, ne fatigua pas Hélène.

Elle se portait admirablement. Le doux mystère de la maternité qui s'accomplissait la rendait encore plus belle.

Jamais ses beaux yeux n'avaient mieux reflété l'azur céleste.

Hélène était restée la bonne, modeste et douce créature que nous connaissons.

Quand Georges célébrait la beauté de sa femme, elle souriait; mais pourtant, elle l'écoutait, se disant que c'était grâce à ces charmes qu'elle exerçait sur lui cette influence constante qui le transformait au point que ses emportements subits avaient cessé.

Elle avait un geste si charmant, quand elle voyait poindre l'irritabilité, que Georges, confus, prenait la mine d'un enfant grondé et se mettait bientôt à rire.

D'ailleurs, ses sujets de mécontentement étaient très rares. Nous avons dit que toute la fortune des Kerlor n'avait pas été perdue dans la faillite du *Crédit général de l'Ouest;* les jeunes époux avaient pris bravement leur parti de la situation.

Hélène, qui avait laissé à la femme de charge, madame Crépin, le soin de gérer les dépenses de la maison, ou du moins du jeune ménage, comprit la nécessité de s'occuper d'une foule de petits détails, dont elle ne soupçonnait pas l'importance.

Madame Crépin, une parente de Monique Aubierge, — l'institutrice de mademoiselle Yolande de Guidelvinec — était entrée à Kerlor au moment du mariage du comte Georges.

Elle avait été recommandée et présentée par Mariana. Nous verrons bientôt comment madame Crépin justifiait la confiance dont elle avait été l'objet.

La comtesse douairière ne souffrait pas de cette catastrophe financière qui en eût terrassé tant d'autres; le but rêvé par Georges, Hélène et Carmen était atteint. Cependant M. de Kerlor était beaucoup moins résigné qu'il n'en avait l'air.

En sa qualité de grand seigneur, il méprisait la fortune; mais il la voulait pour sa femme, pour cet héritier attendu. Aussi, avait-il résolu de prendre un parti énergique dès que les circonstances lui permettraient de mettre ses projets à exécution.

Ces projets avaient été différés; Georges en profita pour les étudier plus sérieusement, pour les mûrir davantage.

Il voulait à tout prix regagner le demi-million que Jacques Ronan-Guinec lui avait enlevé.

D'ailleurs, le jeune gentilhomme ne voulait pas rester dans l'oisiveté. Plus que personne, dans son monde, il comprenait la nécessité de mettre en œuvre toutes les forces latentes qui permettent à un homme, si haut qu'il soit placé, de ne pas rester un inutile.

Ce n'était pas Hélène qui aurait combattu chez son mari ces louables intentions, elle ne discutait que sur l'opportunité des mesures à prendre.

La maman et la jeune femme s'étaient réinstallées en Bretagne avec une vive satisfaction, et Georges l'avait certainement partagée; mais il s'était trouvé un peu désorienté au bout de quelques jours.

Il n'avait plus de compagne pour les longues chevauchées à travers les landes et les guérets, ou les délicieuses excursions sur les bords de l'Océan.

Si Carmen avait été là, au moins, le frère et la sœur eussent repris en partie leur existence vagabonde d'autrefois; mais Georges restait isolé.

A part quelques excursions en voiture, qui ne satisfaisaient qu'incomplètement son besoin d'activité, et la promenade sous les grands arbres du parc de Kerlor, le comte était forcé de mener une existence sédentaire pour laquelle il n'était pas fait.

C'était Hélène qui le suppliait de reprendre ses habitudes d'autrefois, en attendant qu'elle fût redevenue valide, — ce qui ne tarderait pas, ajoutait-elle avec un sourire.

En effet, d'un jour à l'autre, le grand événement attendu pouvait se produire; Georges voulait être là pour réconforter sa femme, bien qu'il ne doutât pas du courage d'Hélène; il voulait être là aussi pour embrasser dès sa venue en ce monde l'enfant qui allait enrichir d'un rejeton nouveau l'arbre généalogique de la famille.

Au milieu de cette période d'attente, une lettre de Carmen était arrivée, annonçant son prochain retour avec son époux; toutefois, la date n'était pas précisée.

Fallait-il attribuer cette lacune à une distraction de la jeune femme, d'autant plus qu'elle désignait le navire qui les ramenait?

Carmen avait des moments d'étourderie. Quoi qu'il en fût, cette lettre avait été chaleureusement accueillie.

Saint-Hyrieix et sa femme seraient à Kerlor au bon moment. Ils assisteraient au baptême. Firmin et Carmen étaient un parrain et une marraine tout désignés.

Après le déjeuner, Hélène et sa belle-mère avaient déclaré à Georges qu'elles ne sortiraient pas; le ciel était incertain et des menaces d'orage planaient dans l'air.

La jeune femme s'adressa à son mari :

— Nous ne voulons pas vous condamner à rester au château.

— Non, bien certainement, appuya la mère, et nous exigeons que tu fasses ta promenade habituelle.

Georges se proposait de faire seller son cheval, lorsqu'il se ravisa, et



Ce fantôme se coulait parmi les pierres. (Page 374.)

commanda à Toussaint d'atteler le « buggy ». M. de Kerlor conduirait, son serviteur l'accompagnerait.

Après avoir embrassé sa mère et sa femme, il partit, déclarant qu'il ne resterait que deux heures dehors.

En voiture, Georges pensa à la lettre de Carmen; il avait hâte de revoir sa sœur; sans doute à cette heure, elle n'était pas loin de la Bretagne.

Il se souvint que le bateau sur lequel les époux devaient faire la traversée s'appelait le *Prins-Hendrik*.

Georges allait tout simplement se rendre à Brest et demander dans les

bureaux de la navigation si l'on attendait ce navire, qui était peut-être déjà signalé.

— Quelle surprise, se disait-il, si je ramenais au château Carmen et Firmin !

Il ajouta :

— Ce n'est guère vraisemblable, Saint-Hyrieix nous aurait télégraphié son arrivée... Il est vrai qu'il faut du temps au père Malarec, le piéton du télégraphe, pour gagner Kerlor... Quand j'y rentrerai, le bonhomme sera peut-être venu.

Le buggy suivait la route qui longeait la mer, escaladant les falaises, redescendant dans les vallées, courant tout près de ces grèves pittoresques, parfois étranglées entre les rochers, parfois, au contraire, dominant une immense étendue de pays, d'où la vue planait en même temps sur l'Océan et sur la campagne.

Tout à coup, Georges de Kerlor s'interrompit dans ses réflexions.

A un coude de la route, il aperçut un groupe d'hommes et de femmes s'agitant tumultueusement.

Les uns levaient les bras, d'autres couraient à toutes jambes vers un but désigné, bref, cette pantomime animée annonçait quelque chose d'anormal, car les paysans bretons sont généralement placides, pour ne pas dire indifférents.

Georges tressaillit.

— Tu vois, Toussaint ? fit-il.

— Mais oui, monsieur le comte, m'est avis que ça a l'air de chauffer là-bas... Les gars sont tout en ébullition.

— Qu'est-ce donc? se demanda M. de Kerlor.

Il pressa l'allure du poney et atteignit bientôt un homme, qui, détaché du groupe, courait de toutes ses forces vers le village, encaissé dans la vallée à quelque distance de la route.

— Hé! Julian ! appela Georges... Que se passe-t-il donc?

Julian s'arrêta dans sa course. Il respira bruyamment et répondit :

— Ah ! monsieur le comte... Quel malheur !... Quel malheur !..

L'émotion de M. de Kerlor redoubla.

— Parle ! dit-il.

— Ah ! monsieur le comte !...

— Encore une fois, explique-toi.

— Un abordage !

— Un abordage !

— Oui, expliqua Julian, cette nuit... Le temps était si beau qu'il ne peut s'agir d'autre chose.

— C'est près d'ici ? demanda Georges.

— Pas loin, bien sûr... La marée en revenant a déjà rejeté bon nombre

d'épaves... C'est comme ça que nous avons appris le sinistre... Nous avons déjà relevé trois cadavres sur la grève... Le flot monte encore, on s'attend à en trouver d'autres.

— Et pas un vivant?... Pas un de ces corps qu'on puisse parvenir à ranimer?

— Jusqu'ici pas un seul... Ceux qu'on a trouvés ont bien rendu l'âme.

— Mon Dieu! fit Georges avec la plus grande pitié.

Julian reprit:

— Pour sûr les vagues en ramèneront d'autres... On prépare des secours et des brancards... tandis que les gars vont battre la côte et chercher sur les grèves d'alentour.

— Je vais vous aider! s'écria Georges.

Et, jetant les rênes à Toussaint, le comte sauta à bas de sa voiture.

— Retourne au château, commanda-t-il à son serviteur.. Explique à ma mère et à madame que je serai en retard... Elles me pardonneront en pensant que je vais peut-être sauver la vie à des malheureux... Et surtout, envoie par ici tout le monde disponible.

Puis, tandis que le buggy s'éloignait, Georges rejoignait le groupe et s'écriait:

— Allons, camarades!... à l'œuvre!

Les Bretons accueillirent avec enthousiasme le jeune châtelain et s'apprêtèrent à lui obéir.

Sous sa direction, plusieurs détachements se formèrent et, se partageant les criques voisines, partirent dans des directions différentes, afin d'explorer la grève dans ses recoins les plus cachés.

La funèbre recherche durait depuis plusieurs heures.

Cinq autres cadavres s'étaient ajoutés à ceux que le flot avait déjà rendus.

Quant au nom du navire perdu, à une indication quelconque sur son origine ou sa destination, rien dans les épaves recueillies ne pouvait encore fournir le moindre renseignement.

La nouvelle de la catastrophe s'était rapidement propagée, et les secours étaient arrivés nombreux et actifs.

Le jour commençait à baisser.

Toute la population du littoral, échelonnée sur la côte, fouillait les moindres anses, cherchant dans le creux des rochers, explorant les algues et les varechs.

Au premier rang des travailleurs Georges se signalait, plus empressé, plus audacieux, plus entreprenant dans ses investigations que les pêcheurs ou les marins les plus aguerris.

Son œil anxieux interrogeait l'horizon. Il se demandait s'il n'allait pas

voir apparaître des malheureux cramponnés à une épave et qu'il pourrait sauver juste au moment atroce où les naufragés perdent le dernier espoir.

Il se disait qu'il n'était pas possible que le navire inconnu eût péri corps et biens.

Le flot n'avait ramené que des noyés, mais des passagers ou des matelots avaient dû se jeter dans les canots, et, grâce au calme de l'Océan, ils n'avaient pu tous sombrer.

Dans le plus grand désastre maritime, il y a toujours des êtres humains qui se cramponnent à un débris avec une énergie suprême.

Si l'accident ne s'était pas produit trop loin de la côte, quelqu'un finirait par y atterrir.

Est-ce que la mer n'allait pas ramener au moins un vivant ?

M. de Kerlor, dans son ardeur, s'était peu à peu, sans le remarquer, séparé du gros de la petite troupe qu'il dirigeait.

Il parvint ainsi jusqu'à une sorte de môle naturel, formé par des rochers amoncelés et se dressant comme un obstacle infranchissable entre la falaise et la mer.

Georges fit un violent effort; ses deux mains s'accrochèrent à une épaisse touffe de lichens, poussée dans une anfractuosité du roc, ce qui lui permit de hisser le reste de son corps jusqu'au faîte de cette muraille de granit.

Il jeta les yeux autour de lui.

Les flots, dont le choc était brusquement arrêté, déferlaient dans l'étroit chenal, rendus furieux par l'obstacle.

Chercher là quelque épave n'était-il pas peine perdue?

Tout ce qui s'y serait risqué n'eût-il pas été sur-le-champ réduit en lambeaux ou bien emporté par le ressac pour aller se heurter encore sur d'autres brisants, puis enlevé de nouveau, et sans cesse ainsi, jusqu'à l'anéantissement complet, jusqu'à l'émiettement final?

Néanmoins, Georges de Kerlor, obéissant à une impulsion irraisonnée, pénétra plus avant.

Le jour tombait de plus en plus.

Le comte avançait doucement pour ne pas glisser sur les petites roches dont le sommet était tapissé d'algues humides.

Tout à coup il s'arrêta...

Entre deux récifs, la mer avait creusé une sorte de petit canal voûté, très étroit, un boyau long de quelques mètres et aboutissant à une sorte de bassin naturel, absolument dérobé à la vue par l'amas de rochers qui le surplombaient...

Pour pénétrer là, il fallait qu'un hasard miraculeux eût engagé une épave directement dans l'entrée du canal, et l'eût portée assez rapidement

jusqu'au milieu du bassin afin que le flot qui l'aurait amenée ne fût pas assez prompt pour l'emporter en se retirant...

Ce hasard extraordinaire était arrivé.

Georges, les yeux agrandis par la stupeur, s'était arrêté.

Il ne respirait plus en face du spectacle qu'il avait devant les yeux...

Échoué sur un des rebords du bassin, un bordage brisé de chaloupe gisait...

Cette épave tragique portait ces mots peints en blanc :

PRINS-HENDRIK.

Brusquement, Georges se rappela ce nom, c'était celui que Carmen donnait au bateau sur lequel elle avait dû s'embarquer à Amsterdam avec son mari.

Georges poussa un cri de douleur et ses mains étreignirent convulsivement sa poitrine.

Non! il avait mal lu... Il était sous le coup d'une effroyable obsession... Ces malheurs-là ne se produisaient pas...

Tout à l'heure, parmi les cadavres déposés à ses pieds par les vagues, Georges n'allait-il pas reconnaître celui de Carmen?

Sa sœur! sa sœur chérie!...

Une angoisse mortelle lui poignait le cœur.

Et, haletant d'émotion, il s'avança encore...

Soudain, Kerlor se sentit cloué sur place ; et cet homme que nul danger n'avait jamais ému fut envahi par une épouvante qui figea le sang dans ses veines, qui le glaça jusqu'aux moelles.

La nuit était venue, sereine, douce.

Au ciel les étoiles brillaient déjà innombrables ; leur lueur projetait sur les rochers comme une clarté timide.

Calé en quelque sorte par la violence du choc entre deux pierres, à demi baigné dans l'eau, un tronçon de mât se dressait...

A ce débris lamentable, accrochés par leurs mains convulsivement crispées, l'embrassant dans la dernière étreinte d'une agonie affreuse, rivés par la terreur, pendait une grappe d'êtres humains, noyés, blémis, les yeux béants, les faces effroyables.

La lune, qui venait d'apparaître, frappait en plein ce tableau terrifiant.

Sous sa lumière blanche, dans ce décor chaotique, les traits convulsés des noyés, leur enchevêtrement indescriptible, leurs attitudes suprêmes se détachaient brusquement, crûment.

Trente mètres séparaient Georges des cadavres; et cependant il lui semblait qu'il pouvait lire sur la face de chacun l'expression de sa der-

nière pensée : imprécations de rage, appel rugissant à la vie qui s'en allait, hoquet désolé d'agonie.

Se sentant chanceler, M. de Kerlor fit un violent effort sur lui-même et étendit la main pour s'appuyer sur la paroi froide et gluante de la roche encore tout humide des baisers de l'Océan.

Il regardait d'un œil fixe et hagard l'affolant spectacle, s'efforçant de rappeler à lui son courage, de reprendre son sang-froid pour s'approcher de ces spectres qui évoquaient une vision de Dante.

Tout à coup, dans les amas bruns des varechs, Georges entendit du bruit.

Quelque chose remuait dans la direction des cadavres.

Était-ce l'un de ceux qui semblaient morts auquel la vie revenait?

Georges le crut un instant. Il allait s'élancer, lorsqu'en regardant avec plus d'attention, il vit sortir d'entre les rochers un être hideux.

Sous la mystérieuse clarté de la lune on eût dit vraiment quelque apparition démoniaque, quelque fantôme monstrueux.

Ce fantôme se coulait parmi les pierres, plié, courbé en deux, rampant comme un reptile, sans bruit, sans un craquement du sable mouillé sous le poids de son corps, glissait lentement, avançait obliquement comme un gigantesque crabe.

M. de Kerlor, dans sa surexcitation cérébrale, fut hanté par le souvenir de certaines lectures macabres.

Il se crut loin de France, loin de l'Europe, transporté en face d'un de ces épouvantables crustacés des pays tropicaux, vampires marins, sinistres économes entassant dans leurs gîtes immondes des provisions de cadavres pour s'en repaître aux jours de disette...

Toujours plié en deux, cet être innomable se dirigeait du côté des cadavres.

Quand il fut auprès d'eux, il jeta un coup d'œil autour de lui pour s'assurer qu'il était seul, et se dressa tout à fait.

La lune le mettait nettement en relief; c'était un homme, ou du moins il en avait la face.

M. de Kerlor, tapi derrière un débris de falaise tombé après un éboulement, observait toujours, le cœur terriblement serré.

L'individu s'approcha des morts.

Puis, se courbant vers eux, il les remua un à un, les palpa, fouillant les vêtements.

Des doigts, il arrachait les bagues; des poches, les bijoux et les portefeuilles; des oreilles des femmes, les diamants et les pierres qui scintillaient comme des parcelles de ces étoiles qui continuaient à briller là-haut.

Il plaçait son butin dans une sorte de sac pendu à son côté.

Sa besogne faite, tranquillement, méthodiquement, il saisissait le corps dépouillé et le lançait dans l'étroit chenal d'où les vagues, en se retirant, le remportaient peu à peu vers la mer.

Tout à coup, dans l'horreur du silence nocturne, s'éleva un râle affaibli, mais d'un accent si atroce que les cheveux de M. de Kerlor se fussent hérissés, s'il n'avait repris possession de lui-même depuis quelques minutes.

Un des corps violés se révoltait.

Alors, l'ignoble détrousseur de cadavres leva le bras.

Au bout de ce bras, Georges vit reluire l'éclair d'une lame.

Par un mouvement rapide, M. de Kerlor tira de sa poche son revolver, ajusta le bandit et appuya sur la gâchette.

Le coup partit, répercuté et augmenté par l'écho sonore de la falaise.

Le monstre se secoua comme une bête, pour s'assurer que sa peau n'était pas trouée.

Puis, sans regarder derrière lui, il dévala entre les roches, parmi les varechs, insaisissable.

Georges avait entrevu le visage du gredin.

M. de Kerlor bondit, franchissant les pierres, sautant les flaques d'eau.

Il avait bien moins pour objectif de rejoindre l'homme, qui paraissait s'évanouir dans les ténèbres, que de voler au secours de l'être dont il avait cru percevoir l'appel suprême.

Au bruit de la détonation, les Bretons accoururent. Quelques-uns portaient des torches.

On entoura le naufragé, sur la poitrine duquel Georges de Kerlor était déjà courbé, épiant le retour à la vie.

Le cœur battait encore faiblement.

— Ah ! nous sauverons celui-ci ! s'écria Georges.

Les pêcheurs enveloppèrent le corps dans des couvertures de laine.

Deux d'entre eux s'empressèrent pour entr'ouvrir les lèvres violettes ; ils desserrèrent les dents pour faire avaler un cordial au malheureux.

Peu à peu, le froid qui le glaçait commença à diminuer.

Tandis qu'on le soulevait pour le déposer sur un brancard, un gars désigna du doigt à Georges un objet tombé sur le sable.

C'était un portefeuille de cuir jaune, à chiffre et à coins d'or.

Dans sa frayeur, surpris par le coup de revolver, et dans sa fuite précipitée, le bandit, qui le tenait déjà, avait dû laisser échapper cet objet.

Georges regarda le chiffre,

Trois lettres le composaient : F. S. H., surmontées d'une couronne de baron.

M. de Kerlor tressaillit longuement.

F. S. H.

N'étaient-ce pas les initiales du mari de sa sœur?

Il voulut regarder l'homme; mais la figure de celui-ci, décomposée, couverte de limon et de végétations marines, était méconnaissable; en outre, les deux pêcheurs, portant le brancard, se mettaient déjà en route.

Georges ouvrit le portefeuille.

Deux ou trois cartes de visite s'en échappèrent.

Le comte y jeta fiévreusement les yeux et lut :

FIRMIN DE SAINT-HYRIEIX.
Secrétaire d'ambassade.

M. de Kerlor s'élança vers le funèbre cortège. En proie à une angoisse terrible, il examina M. de Saint-Hyrieix, car c'était bien lui.

Firmin, les yeux clos, la bouche béante, semblait avoir exhalé son dernier souffle ; cependant, on ne pouvait encore se prononcer.

— Vite! au château de Kerlor! commanda Georges.

Il courut en avant pour que tout fût préparé à l'arrivée du moribond.

— Mon Dieu! gémissait le comte, Carmen est morte! Et je ne l'ai pas retrouvée!

Il entendit le bruit d'une voiture; c'était celle du docteur La Roche; le médecin venait en hâte, à la nouvelle de la catastrophe, pour donner des soins aux naufragés, s'il n'était pas trop tard, hélas!

Georges dit au docteur :

— Sauvez M. de Saint-Hyrieix.

Les hommes qui transportaient Firmin s'arrêtèrent.

Le médecin s'empressa à ses côtés.

Au bout d'un quart d'heure le vieux praticien s'écria :

— Il n'y a rien à craindre.

Et il se remit à l'œuvre.

XL

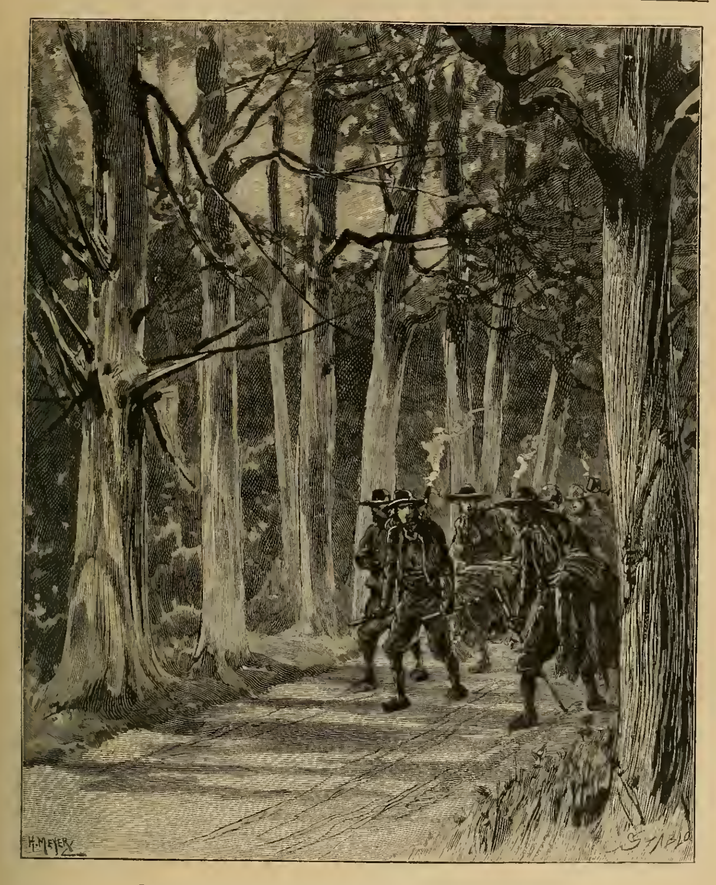
JEAN DE KERLOR.

Georges de Kerlor précédait le cortège qui ramenait M. de Saint-Hyrieix.

Le comte était dans un état de surexcitation extraordinaire.

Comment allait-il apprendre à sa mère et à sa femme l'effroyable malheur?

Il était insensé d'en douter : Carmen avait péri dans les flots!



Le cortège apparaissait dans l'allée des chênes. (Page 378.)

Georges était affolé de douleur. Il pensait au désespoir atroce de sa mère, au violent saisissement auquel Hélène serait en proie.

Dans la position de la jeune femme, une aussi terrible nouvelle pouvait avoir des conséquences auxquelles le mari ne songeait pas sans frémir.

Il se révoltait contre la destinée, ne voulant pas se rendre à l'évidence ; une pareille calamité n'avait pu s'abattre sur les hôtes de Kerlor ; il s'obstinait à conserver une dernière lueur d'espérance.

Il franchit en courant la distance qui le séparait du château.

Il arriva haletant, et jeta cette question au serviteur qui lui ouvrit la porte :

— Madame de Saint-Hyrieix !

Et, très pâle, il s'appuya contre un arbre.

Le domestique répondit avec empressement, car il avait appris le sinistre :

— La sœur de monsieur le comte est arrivée...

— Saine et sauve?

— Oui, monsieur le comte.

Georges poussa un cri de joie.

Avant qu'il se fût précipité dans l'allée, il voyait apparaître sa mère, sa sœur et Hélène.

Elles l'attendaient.

C'était à lui de dissiper maintenant leurs autres alarmes.

Dès qu'il fut à portée d'être entendu, il s'écria:

— On ramène Saint-Hyrieix! Il est vivant.

Il tomba dans les bras de Carmen, qui était blanche comme une morte.

— Ma chère Carmen... ma petite Carmen, balbutia Georges... Te voilà donc!... Ah! je me disais aussi que Dieu n'aurait pas voulu nous séparer.

La douairière répondit, pendant que le frère et la sœur s'embrassaient éperdument :

— Oui, ta sœur est sauvée par un miracle...

Georges continua :

— C'en est un autre qui m'a permis de retrouver Saint-Hyrieix au moment où il semblait perdu sans rémission.

Carmen se dégagea de l'étreinte de son frère. Elle prononça :

— Mon mari est blessé ?

— Le docteur La Roche m'a affirmé qu'il n'y avait rien de grave... On ramène Firmin...

— Allons au-devant de lui, dit Hélène.

— Oui, oui... fit précipitamment Carmen, sous le coup d'une étrange exaltation... Je dois... Il faut...

— Rassure-toi, ma mignonne, se hâta d'ajouter M. de Kerlor, qui mettait le trouble de sa sœur sur le compte de l'angoisse, je t'assure que ton mari ne court plus de danger.

Madame de Saint-Hyrieix voulut descendre les marches du perron ; mais elle était défaillante et dut se cramponner nerveusement à la rampe pour ne pas tomber.

Le cortège apparaissait dans l'allée des chênes.

Georges offrit le bras à sa sœur ; elle s'y appuya et réussit à marcher.

La jeune femme faisait les plus violents efforts pour recouvrer son sang-froid, mais elle était éperdue.

Elle sentait un grand vide dans son cerveau ; elle souffrait le martyre.

Georges et Carmen arrivèrent auprès de la civière improvisée.

Le docteur avait fait un premier pansement à Saint-Hyrieix, débarrassant son visage de toutes les végétations qui lui donnaient un aspect si terrifiant.

Saint-Hyrieix n'avait que de légères écorchures ; mais la commotion morale avait été des plus rudes.

Cependant, le naufragé venait de reprendre connaissance. Il promenait des yeux égarés à droite et à gauche.

— Firmin ! dit M. de Kerlor en lui serrant la main, vous nous reconnaissez?

Le son de la voix de Georges eut un effet des plus salutaires sur l'esprit de Saint-Hyrieix.

Il se souleva et se passa la main sur le front.

Son premier mot fut pour sa femme.

— Carmen !

Le visage du mari devint rayonnant, pendant que celui de la coupable reflétait les plus sombres remords.

— Ah !... continua Firmin en respirant plus facilement, je crois que nous l'avons échappé belle.

Les serviteurs du château vinrent prendre la place des pêcheurs et transportèrent le diplomate dans un lit bien chaud.

Le docteur La Roche arriva à son tour et il se prononça catégoriquement.

M. de Saint-Hyrieix, après quelques heures de repos, ne ressentirait presque plus rien.

La syncope prolongée, survenue au moment où le navire sombrait, avait eu pour effet de suspendre chez Firmin les fonctions de la vie.

L'appareil respiratoire ne fonctionnant pour ainsi dire plus, l'asphyxie n'avait pu faire complètement son œuvre.

La déperdition de chaleur naturelle par suite du séjour dans la mer avait été insignifiante chez un homme qui se trouvait dans cette singulière léthargie.

Le bon docteur rappela que le cas de Saint-Hyrieix n'était nullement exceptionnel.

— Docteur ! dit Firmin, vous m'avez rappelé à la vie !

— C'est M. de Kerlor qui vous a sauvé et non pas moi.

— Aussi, mon cher Georges, dit Saint-Hyrieix avec la plus profonde effusion et le plus grand accent de sincérité, croyez que ma reconnaissance sera éternelle.

M. de Kerlor répliqua :

— J'ai fait mon devoir... Je suis persuadé que tout le monde a fait le sien... N'est-ce pas ton avis, ma chère Carmen?

La jeune femme sentit sa gorge affreusement contractée et ne répondit pas.

— Et vous, ma chère enfant, reprit Firmin, comment avez-vous pu ne pas succomber?

Brièvement, madame de Saint-Hyrieix exposa qu'elle s'était accrochée à une épave et que le flot l'avait poussée sur la plage où elle avait été aperçue, au point du jour, par des douaniers qui s'étaient empressés de la recueillir et de la conduire au château.

La comtesse demanda au médecin s'il avait pu arracher d'autres malheureux à la mort.

Le vieux praticien déclara que cette joie ne lui avait pas été réservée; mais il se pouvait très bien que d'autres naufragés eussent été recueillis sur des plages voisines.

Saint-Hyrieix s'écria soudainement :

— A-t-on des nouvelles de M. d'Alboize?

Carmen tressaillit au plus profond de son être.

Georges regarda son beau-frère, comme s'il craignait que Firmin ne parlât sous l'influence d'un accès de délire.

Mais madame de Saint-Hyrieix, d'une voix saccadée, ajouta :

— Oui, le capitaine d'Alboize était avec nous sur le *Prins-Hendrik*... Il avait accepté notre invitation à Kerlor...

Saint-Hyrieix reprit :

— S'il était arrivé malheur à ce pauvre garçon, je m'en voudrais toute ma vie, car c'est mon insistance qui l'aurait causé.

Il sembla à Carmen que son cœur se retournait dans sa poitrine.

Elle jeta un regard de compassion sur M. de Saint-Hyrieix.

Quelque chose d'inouï se passa dans sa cervelle. Un instant elle se sentit capable de tomber à genoux et de confesser son unique faute.

Mais les yeux doux et lumineux d'Hélène s'arrêtèrent sur ceux de sa belle-sœur; celle-ci se maîtrisa.

— Je ne l'ai pas vu au moment du sinistre, poursuivit Firmin... D'ailleurs, tout le monde avait perdu la tête... Quelle effroyable chose, mes enfants...

Il frissonnait encore en y songeant.

Georges, sans se douter du coup de poignard qu'il portait à sa sœur bien-aimée, s'écria :

— Et toi, Carmen, sais-tu ce qu'est devenu M. d'Alboize?

— Moi! fit-elle avec un accent de douleur tragique, moi!... Non!... Je ne sais pas... Ne me demandez rien.

Elle se renferma dans un mutisme farouche.

Au moment où le docteur La Roche allait prendre congé des hôtes de Kerlor, Hélène tout à coup eut un éblouissement et tomba sur un fauteuil.

L'émotion causée par ces dramatiques événements précipitait chez la jeune mère le dénouement attendu quelques jours plus tard.

Le médecin comprit sur-le-champ ce qui se passait et il en prévint Georges.

La jeune comtesse put gagner sa chambre... Le travail de la maternité commençait.

Le lendemain, à huit heures du matin, Hélène avait un fils.

Georges n'était plus le dernier de sa maison.

Un fils! Un rejeton pour perpétuer la noble race des Kerlor et des Penhoët!

Georges connut un de ces bonheurs qu'il est impossible de rêver.

Hélène, bien pâle, bien faible pourtant, portait une expression de joie surhumaine sur son beau visage que la souffrance avait contracté pendant de longues heures.

Sa félicité se doublait de celle de Georges. Elle remerciait ardemment Dieu qui venait de donner la suprême consécration à leur mariage, prouvant une fois de plus que Georges et Hélène étaient bien faits l'un pour l'autre et qu'ils s'étaient rencontrés à l'heure assignée par sa divine Providence.

L'orgueil de la douairière fut extrême.

La mère de Georges et de Carmen devenait aïeule.

Elle avait un petit-fils! Un superbe garçon en qui revivraient les vertus de la famille, qui perpétuerait la gloire des ancêtres.

Quand il ouvrirait les yeux, il regarderait sa grand'mère et lui sourirait.

Dès ses premiers balbutiements de bébé, il joindrait aux noms de « papa » et de « maman » le nom de « mère-grand », dont la vieille comtesse se montrerait si fière.

Combien la digne femme était récompensée de n'avoir finalement écouté que la voix de son cœur, au moment critique où la paix de sa maison pouvait s'anéantir à jamais à la suite du plus lamentable drame.

Elle avait cessé d'être comtesse pour redevenir mère; elle avait l'immense satisfaction de voir le couronnement de son œuvre.

Georges et Hélène s'adoraient éperdument; la naissance de leur enfant fixait à tout jamais leur bonheur.

Carmen était ravie.

Il avait fallu cet événement pour que ses lancinantes préoccupations fissent trêve.

Comme c'était bon d'être mère!

Comme ce petit être devait rendre la vie plus fortunée et chasser l'ombre d'une pensée impure!

La douairière demanda que le petit garçon fût appelé Jean.

C'était le nom de celui des Kerlor qui avait fait construire le château.

Jean de Kerlor, dans son berceau, au milieu des dentelles, dormait, ses petits poings sur les yeux.

Il semblait né pour vivre très heureux. Est-ce que tout ne lui avait pas souri dès qu'il avait fait son entrée dans ce monde?

Le tendre souffle d'amour maternel qui l'enveloppait ne le protégerait-il pas contre tous les périls?

Jean de Kerlor n'était-il pas un privilégié du sort? La vie serait-elle autre chose pour lui qu'un perpétuel enchantement ?

Il dormait, le cher mignon, à l'âge où l'on ne rêve pas encore.

Sa mère et sa grand'mère, ses deux anges gardiens, appelaient sur lui les bénédictions célestes.

Hélène goûta alors le repos dont elle avait tant besoin.

Le docteur, qui s'était installé à Kerlor en permanence, vit avec la plus grande satisfaction que tout marchait à ses souhaits.

La maman ne lui donnait plus aucune inquiétude; Carmen avait passé la nuit auprès de sa belle-sœur ; le bébé était admirablement constitué et affirmait son droit à l'existence par de petits cris qui indiquaient le parfait fonctionnement de ses organes.

La nourrice était toute trouvée, Annette Kerjean, qui avait épousé Tanguy, le garde-chasse, l'année précédente, et qui se trouvait, elle aussi, mère d'un robuste gars.

Enfin, toujours suivant les prévisions du bon docteur, M. de Saint-Hyrieix était debout, ne se ressentant aucunement des suites de sa tragique aventure.

La preuve que le diplomate était remis, c'est qu'il avait déjà dit :

— Je pars ce soir.

Et comme on s'étonnait autour de lui, il avait ajouté :

— J'ai des renseignements de la plus haute importance à communiquer au ministre des affaires étrangères.

Du moment où M. de Saint-Hyrieix parlait de l'arche sacro-sainte du quai d'Orsay, il n'y avait plus aucun doute à conserver; il était absolument rétabli.

La comtesse douairière fut un peu alarmée.

— Mais, Firmin, dit-elle, vous allez commettre une imprudence... Ne pouvez-vous attendre quelques jours?

Saint-Hyrieix redressa la tête, comme un homme qui porte dans son puissant cerveau les plus extraordinaires combinaisons politiques.

Il eut un sourire qui voulait en dire long sur les secrets dont il était dépositaire et il répondit :

— Impossible, ma chère comtesse; le moindre retard serait préjudiciable à la France et me nuirait dans mon avancement.

Le docteur La Roche réitéra l'assurance que le diplomate était parfaitement en état de se rendre à Paris.

Personne ne présenta plus aucune objection. Firmin alla se renfermer dans sa chambre pour mettre ses notes en ordre.

Cette fois, il ne serait pas dérangé dans ce travail comme il l'avait été à bord du *Prins-Hendrik*.

Carmen respira longuement quand son mari déclara qu'il allait partir.

Elle n'éprouvait certainement contre Saint-Hyrieix aucune animosité et il lui avait semblé qu'elle était moins coupable quand elle s'était vivement intéressée au sort de son mari, au moment où on le rapportait sur la civière.

Il n'y avait eu dans la conduite de la jeune femme aucune espérance sacrilège, aucun calcul odieux; cependant il lui avait été impossible, dans des circonstances aussi dramatiques, alors qu'on ignorait ce que Firmin était devenu, de ne pas se demander si la mort ne l'avait pas rendue libre.

En se rappelant les efforts surhumains faits par Robert pour la sauver, elle se disait que Firmin, incapable d'une pareille énergie, avait dû succomber.

M. de Saint-Hyrieix était revenu; la situation n'avait pas changé entre le mari et la femme, sauf la faute, l'irréparable faute de celle-ci.

Certes, il y avait eu une complicité inimaginable des éléments et des choses; mais Carmen était coupable; elle avait trahi la foi jurée; elle n'avait plus le droit de regarder son mari en face.

Les reproches qu'elle lui avait mentalement adressés autrefois lui paraissaient empreints d'injustice.

Elle avait méconnu le désintéressement de Firmin, quand il s'était présenté au moment où la ruine de la famille de Kerlor semblait complète.

La jeune femme courbait la tête, comme si elle sentait planer sur elle la malédiction divine.

Elle possédait toute sa raison; l'effroyable concours de circonstances qui avaient déterminé sa chute ne lui apparaissait plus, — ce qu'il avait bien été pourtant, — un arrêt inéluctable de la fatalité.

Elle se reprochait de n'avoir pas combattu victorieusement, d'avoir succombé presque sans lutte.

A Kerlor, auprès de sa mère, de Georges et d'Hélène, dans cette atmosphère d'honneur et de noblesse, la honte l'accablait; elle se demandait quelle expiation serait assez cruelle pour faire disparaître une tache qui devait rester indélébile?

Elle tremblait convulsivement en pensant qu'elle serait forcée d'avouer sa trahison au tribunal sacré de la pénitence.

Carmen s'accusait donc avec la dernière véhémence.

Non, la souillure ne s'effacerait jamais, quand même la jeune femme se montrerait l'épouse la plus dévouée, la plus soumise.

Pour cela même, il fallait du temps ; le départ de Firmin arrivait à propos.

Saint-Hyrieix devait quitter Kerlor vers deux heures de l'après-midi. On déjeuna en famille.

Georges et Carmen avaient manifesté l'intention de rester auprès d'Hélène; la jeune mère s'y était opposée; il ne fallait pas que Firmin fût délaissé au moment où il se préparait à s'éloigner.

Pendant le repas, M. de Saint-Hyrieix, après une longue conférence sur les constitutions européennes, s'écria sans beaucoup de transition :

— On n'a toujours pas de nouvelles de notre ami ?

— Aucune, répondit M. de Kerlor.

— Je suis désolé de partir sans savoir ce que ce pauvre d'Alboize est devenu.

La désolation de M. de Saint-Hyrieix lui fut épargnée, car, au moment où il sortait du château, dans la voiture qui le conduisait à Brest, d'où il prendrait le train pour Paris, le capitaine d'Alboize apparut.

Quand Robert vit Saint-Hyrieix, le jeune officier fut atterré.

Le diplomate dit au cocher de stopper.

Robert d'Alboize n'avait pas voulu, on le comprend, que les sauveteurs le trouvassent en compagnie de Carmen sur l'îlot où le couple s'était réfugié.

Après l'ivresse de la possession, Robert avait recouvré la raison.

Les premiers rayons du soleil allaient se montrer; déjà le sinistre devait être connu, car la côte bretonne était à quelques cents mètres; la mer remontait ; elle avait dû charrier des épaves.

Robert expliqua à Carmen ce qu'il convenait de faire.

La jeune femme acquiesça du geste.

Pour la troisième fois, Carmen se retrouva dans les flots avec Robert.

Il nageait admirablement et il était certain qu'il atteindrait rapidement la côte.

D'ailleurs, la jeune femme était indifférente à tout, depuis que son honneur venait d'échouer sur l'écueil où elle avait été poussée par une puissance aussi mystérieuse qu'invincible.

Bien loin de tenir à la vie, Carmen serait morte sans une plainte, pourvu que Robert fût enseveli dans le même linceul humide; cette mort aurait purifié cet amour.

La mer n'aurait jamais révélé le terrible secret.

Il ne devait pas en être ainsi, nous le savons.



Il y a eu un naufrage!... Mon Dieu ! dans quel état je vous retrouve. (Page 386.)

Quand Robert et Carmen abordèrent la plage déserte, la jeune femme reconnut qu'elle était à Kerangoff, c'est-à-dire à un kilomètre de Kerlor.

Robert prit congé de Carmen.

Ces deux êtres se regardèrent frémissants. Aucun n'osait prononcer une parole. Ce qui venait de se passer entre eux les terrifiait, après ce moment de délire où ils avaient cru quitter la terre et s'étaient envolés dans une sphère céleste où ils semblaient destinés à s'aimer pendant l'éternité, sans avoir à tenir compte des mesquines considérations sociales.

Robert avait eu sur les lèvres ce seul mot :

— Adieu !

Il ne l'avait pas prononcé; mais il avait été incapable aussi de proférer ces syllabes :

— Au revoir !

Tous deux s'étaient serré la main silencieusement, puis Robert d'Alboize s'était enfui comme un insensé qui va cacher son bonheur, — ou son malheur, — dans la plus profonde solitude.

Nous avons dit comment les douaniers avaient recueilli madame de Saint-Hyrieix.

Robert avait marché au hasard, atteignant une bourgade voisine, où il avait trouvé des paysans empressés.

Il s'était réchauffé devant un grand feu de bois.

Puis, il n'avait pas voulu abuser de cette hospitalité; après avoir remercié les braves gens, il s'était enfui de nouveau, leur jetant une pièce d'or.

Tout à coup, il avait été brusquement arrêté dans sa course par un prêtre, qui s'était écrié avec la plus profonde compassion :

— Monsieur d'Alboize !

Le capitaine, qui ne s'attendait pas à être reconnu dans ces landes solitaires, avait levé les yeux.

— C'est donc vrai ! continua le prêtre... Il y a eu un naufrage !... Mon Dieu ! dans quel état je vous retrouve.

Robert se rendit compte de ce qui avait motivé l'exclamation du digne ecclésiastique.

L'officier à son tour regarda ses vêtements lacérés, son linge en lambeaux, ses mains écorchées.

A son tour, il reconnut le prêtre; c'était l'abbé Victorien, l'oncle de Paul Vernier.

Le recteur de Kernéis, à la nouvelle du désastre, avait quitté son église pour courir à la côte, où le Seigneur lui permettrait sans doute de secourir des créatures en détresse ou de sauver leurs âmes.

L'abbé Victorien fit entrer Robert d'Alboize dans la petite maison que nous connaissons, celle où Paul et Mariana avaient vécu leur lune de miel.

La bonne du curé s'empressa de se mettre aux ordres de Robert.

Tombant de fatigue, il s'était jeté sur un lit et n'avait pas tardé à s'endormir du sommeil du soldat après une effroyable bataille.

Le lendemain, Robert d'Alboize récapitula les événements de la veille. Il interrogea sa conscience pour savoir ce qui lui était permis et ce qui lui était défendu.

Lui aussi, il douta que Saint-Hyrieix eût pu échapper à la catastrophe.

Si le hasard avait voulu que Robert d'Alboize fût à même de sauver Firmin, le jeune officier eût sacrifié sa vie sans hésiter pour arracher à la mort le mari de Carmen, mais le cas ne s'était pas produit.

Robert n'était pour rien dans la mort probable de M. de Saint-Hyrieix; de ce côté, l'amour de Robert et de Carmen n'était pas criminel.

Après avoir douloureusement médité sur ce sujet, M. d'Alboize passa à un ordre d'idées secondaire.

Il ignorait si madame de Saint-Hyrieix n'avait pas révélé à ses parents qu'elle lui devait la vie; dans cette hypothèse très vraisemblable, que penserait-on à Kerlor de la disparition de l'officier?

Il prit son parti. Il se rendrait au château. Ce qu'il ferait ensuite, Dieu seul le savait; Robert se sentait incapable d'assembler deux idées représentant le moindre projet.

Avant toute chose, il fallait qu'il revît Carmen.

Saint-Hyrieix s'écria :

— Ah! que je suis heureux, mon cher capitaine!

L'officier ne parvint à se dominer qu'au prix d'un violent effort.

Il répondit :

— Moi-même, je redoutais un malheur... Je vois que...

— Sauvé! mon cher capitaine, et savez-vous par qui? Par mon beau-frère Georges de Kerlor... Il vous racontera comment le fait s'est produit... Ah! il était temps! On a bien failli me perdre.

Robert était trop bouleversé pour remarquer avec quelle insistance M. de Saint-Hyrieix s'étendait sur sa diplomatique personne.

Il n'avait pas encore parlé de Carmen; malgré le trouble de Robert, celui-ci comprit pourtant que madame de Saint-Hyrieix avait gardé le secret sur la façon dont elle avait échappé à la mort.

Firmin poursuivit :

— On vous racontera tout cela au château.

— Je venais prendre de vos nouvelles... Je vous assure que je ne pouvais vaincre les plus affreuses appréhensions.

— Merci de cette sollicitude... Je vous jure bien, mon cher d'Alboize, que j'ai été mortellement inquiet en pensant à vous... Ma femme partageait mes transes à votre égard... La chère enfant a couru également les plus redoutables dangers... Enfin, nous sommes sains et saufs tous trois, c'est le principal... Mais je n'oublierai jamais cette horrible catastrophe.

Saint-Hyrieix tendit la main à d'Alboize et il conclut :

— Aussi, quand on a triomphé ensemble de telles épreuves, l'estime qu'on éprouvait l'un pour l'autre devient l'amitié la plus indissoluble.

L'officier s'inclina.

Heureusement pour lui, l'entrevue fut très courte.

Toussaint, sur le siège, attendait le signal du départ pour Brest.

Saint-Ilyrieix voulut que Robert s'engageât à rester à Kerlor jusqu'à ce que lui, Firmin, y revînt.

L'absence du diplomate ne pouvait excéder une quinzaine de jours ; du moins, c'était son opinion.

M. d'Alboize ne répondit qu'évasivement. Après une dernière poignée de main la voiture s'éloigna.

Alors, Robert vit dans l'allée Carmen et Georges, qui revenaient de souhaiter un bon voyage à M. de Saint-Ilyrieix.

D'Alboize eut un dernier tressaillement ; mais l'instinct du danger lui rendit son sang-froid de soldat ; et puis, il s'agissait surtout de ne pas compromettre l'enivrante créature à laquelle il devait la félicité suprême.

Georges se montra très chaleureux ; il félicita le jeune homme d'avoir échappé au naufrage.

Carmen profita de l'émotion de son frère pour dissimuler le trouble qui l'avait envahie.

Il lui avait semblé que tout son sang lui refluait au cœur et que la vie allait l'abandonner.

La contenance ferme et digne de Robert lui rendit un semblant de calme.

Le jeune homme l'avait saluée avec le plus grand respect, et c'était très correctement qu'il avait serré la main qu'elle lui tendait.

Georges de Kerlor annonça à l'officier la naissance de Jean.

Ce fut d'Alboize qui complimenta à son tour le mari d'Hélène.

— Vous nous restez, ajouta Georges... Demain, je l'espère, vous pourrez présenter vos hommages à ma femme... Dès aujourd'hui, vous allez saluer ma mère.

Robert répliqua en remerciant le châtelain.

L'officier acceptait une invitation si cordiale ; toutefois, il ne pourrait séjourner à Kerlor que deux jours, car il fallait qu'il se rendît à Paris.

Il avait des rapports à soumettre au comité supérieur de l'artillerie, touchant les nouvelles poudres explosives, récemment découvertes en Suède par un illustre chimiste.

— C'est un peu la situation de Saint-Ilyrieix, dit le comte. Mais vous n'allez pas voir le même ministre, quoique les Affaires Étrangères aient de fréquents rapports avec la Guerre.

Dans la journée, Carmen et Robert se trouvèrent un moment isolés.

— Carmen ! s'écria d'Alboize, me pardonnez-vous d'être revenu ?... Je ne pouvais commander à mes angoisses... J'ignorais ce qui s'était passé... depuis... que nous nous sommes séparés.

La jeune femme répondit avec un très grand chagrin dans la voix, mais d'un ton résolu :

— Vous avez eu raison de revenir... On ne se fût jamais expliqué pourquoi vous ne vous étiez pas rendu chez vos amis de Kerlor, après ce naufrage sur nos côtes... Mais vous comprenez notre devoir commun.

— Carmen!

— C'est vous, le premier, mon ami, qui m'avez fait entendre le langage austère de la conscience.

— Alors, je ne savais pas que vous m'aimiez.

— Je vous aimerai toujours, Robert, mais nous devons expier un moment de vertige.

Il reprit avec fougue :

— Si nous nous sommes trouvés dans les bras l'un de l'autre, c'est parce qu'une puissance plus forte que nos volontés nous a unis... Je n'ai rien à me reprocher.

Elle répondit d'une voix navrée :

— Vous étiez libre, vous; moi, je m'appelle madame de Saint-Hyrieix... Je vous le répète, Robert, il faut nous broyer le cœur et oublier.

— Je ne le pourrai jamais.

— Vous êtes incapable de jouer auprès de mon mari la plus répugnante et la plus méprisable des comédies... Non! pas de dégradation, pas de bassesse. Vous ne vous astreindrez pas à serrer la main de l'homme que vous ne songeriez qu'à trahir... Vous n'avez pas cette âme vile, Robert... Je vous en supplie, ne vous calomniez pas.

L'officier courba la tête. Il murmura :

— Je vous aime tant, Carmen.

Elle se passa la main sur le front, comme pour dissiper un commencement de démence. Ses cils battirent ; ses yeux mi-clos semblaient ne pas vouloir voir la détresse de l'adoré.

Robert s'exprimait avec une ardente passiou, mais il ne montrait nulle amertume, nulle ironie.

Rien dans son attitude ne rappelait un homme qui s'irrite de se voir contester par une femme la victoire qu'il a remportée sur elle.

Il était prêt à l'abnégation, au sacrifice, à tous les dévouements.

Il n'avait pas prononcé un mot indigne de lui, indigne d'elle.

La jeune femme répliqua :

— Eh bien! c'est au nom de cet amour que je vous parle... Moi non plus, je ne me sens pas aussi coupable que je l'ai été... Mais je le serais mille fois plus, dorénavant, et je ne mériterais aucune pitié si je cédais à vos instances ; car je n'aurais plus, pour expliquer ma chute, l'excuse de l'égarement, dans des circonstances affolantes, qui ne peuvent se produire qu'une fois dans la vie... Je sens que si jamais je succombais à une nouvelle faiblesse, elle causerait les plus effroyables malheurs...

Ces paroles impressionnèrent vivement Robert. Il lisait dans les yeux de

Carmen la plus courageuse résolution. C'était à lui de prouver maintenant qu'il aurait autant de force que la jeune femme.

— Je vous obéirai, dit-il sourdement...

Elle reprit :

— Il faut nous dire adieu.

— Vous me défendez même de vous revoir ?

— Je ne veux pas que nous ravivions nos souffrances.

— Ne pourrions-nous?...

— Je sais ce que vous allez dire... Vous allez me demander d'entretenir des relations purement amicales, comme s'il ne s'était rien passé entre nous... C'est impossible, Robert... Ne le comprenez-vous pas?

— Non ! je ne veux pas le comprendre, répliqua-t-il, frémissant... Imposez-moi ce que vous voudrez, mais n'exigez pas que je ne vous revoie jamais... Vous ne réfléchissez pas, d'ailleurs, que vous provoqueriez les soupçons que vous voulez éviter, si je vous écoutais...

— C'est vrai ! murmura-t-elle, ma tête se perd.

— Vous ne voulez pas que, dès que j'aurai franchi le seuil de ce château, je me dise que tout est fini, que je vous aurai perdue à tout jamais.

Elle répliqua :

— Il faut que nous ne cessions pas de nous estimer... Il faut conserver à notre amour une telle grandeur qu'il puisse nous consoler, tant que nous vivrons... Je tiens à garder, intact au fond du cœur, le souvenir de l'heure où j'ai éprouvé la seule joie, la seule extase de mon existence. Tout le reste ne serait que profanation... Je ne serai pas votre maîtresse.

Il répondit avec un immense déchirement :

— J'étais prêt à vous offrir ma vie... Vous en auriez disposé à votre gré, puisque vous auriez tout abandonné pour vous confier à moi...

Carmen l'interrompit :

— Vous me donnez davantage, Robert, en vous inclinant devant ma volonté.

— C'est vrai, reconnut-il, tout chancelant.

Les sanglots leur montèrent à la gorge. Ils souffraient tous deux une angoisse atroce.

Leur existence était brisée, car ils comprenaient, au milieu de leurs tumultueux sentiments, qu'il n'y a dans la vie qu'un bonheur suprême, l'amour partagé.

Ils l'avaient possédé, ce bonheur, en une minute d'extase céleste, et ils étaient forcés d'y renoncer.

Chacun allait emporter la moitié du cœur de l'autre. Ce sacrifice était navrant et sublime.

Dans leur fierté d'âme, ils se sentaient prêts à l'immolation.

Non, décidément, ils ne pourraient s'accommoder de joies aussi fugitives que coupables.

Ils savaient bien que jamais ils ne retrouveraient les délices inoubliables qui les avaient transportés ; mais ils voulaient que le hautain sacrifice fût complet.

Ils ne feraient pas appel au mensonge, habilement combiné, pour jouir de la honteuse sécurité qui suffit aux êtres vulgaires.

Ils n'étaient pas de ceux-ci, sans cela ils n'auraient pas touché dans leur envolement la voûte azurée du firmament.

Après quelques instants du plus poignant désespoir, ils se regardèrent transfigurés; l'effort héroïque était fait; ils parurent résignés.

La jeune femme allait peut-être exiger un serment de la part de l'officier; elle n'en eut pas le temps; Georges se dirigeait vers eux.

— Voici M. de Kerlor, dit-elle d'une voix saccadée... Notre résolution est irrévocable.

Il répondit avec un accent qui fit tressaillir les fibres les plus saignantes de Carmen :

— L'avenir est à Dieu !

Le lendemain, le capitaine d'Alboize quittait Kerlor.

XLI

L'IVRESSE.

Claudinet avait un peu plus de deux ans.

Il ne demandait qu'à vivre, le cher mignon; il grandissait; il marchait comme un tout petit homme.

Quand il restait quelques jours sans tousser, il était superbe et sa joie exaltait sa mère, qui le dévorait de baisers; mais, au moindre changement de température, le pauvre enfant redevenait souffreteux; ses yeux étaient de nouveau abattus; la fièvre le reprenait; il implorait sa mère pour qu'elle le prît sur ses genoux et endormît ses souffrances.

Rose retrouvait toutes ses angoisses; puis, elle réagissait sur elle-même.

Les crises s'espaçaient de plus en plus, selon son avis; elles finiraient par disparaître; Claudinet n'avait qu'une croissance pénible.

Le médecin lui avait dit que certainement l'enfant était frêle, mais qu'avec beaucoup de précautions, on arriverait à lui faire atteindre un âge où le danger serait moins imminent.

Claudinet n'était pas le seul bébé qui eût été chétif à l'aurore de sa vie

et qui deviendrait quand même un solide garçon quand il parviendrait à l'adolescence.

Le bon docteur citait à la tireuse de cartes l'exemple de centenaires qui avaient été « condamnés » au moment où ils avaient fait leur entrée dans le monde.

Rose voulait se rassurer; il fallait qu'elle se rassurât; n'avait-elle pas eu sa part d'épreuves?

Ce n'était pas toujours les mêmes qui devaient pleurer.

La pauvre fille, qui portait le deuil du sapeur-pompier, ne vivait que pour Claudinet; elle ne s'apercevait pas encore qu'elle était beaucoup plus malade que son fils, bien qu'elle changeât à vue d'œil.

Au moment où François Champagne était mort, il aurait fallu un miracle pour que la phtisie suspendît son œuvre chez Rose Fouilloux.

Ce miracle s'est vu; il se verra toujours. Il n'y a pas d'affections incurables, quand la capricieuse nature se décide à réagir vigoureusement; toutefois, lorsque le mal n'a pas été conjuré à l'heure précise où il reste une lueur d'espoir, la science n'a plus qu'à s'incliner.

Elle pourra peut-être prolonger l'existence précaire de la malheureuse créature, mais à la condition que le chagrin ne viendra pas activer le sourd travail de désagrégation, qui ronge, qui dévore, qui détruit les organes attaqués par l'implacable férocité de la tuberculose.

En voyant son amant, l'homme qui devait être bientôt son mari, rendre le dernier soupir, Rose Fouilloux avait reçu le coup de grâce. Ses jours étaient limités.

Pourtant aucun pressentiment funèbre n'était encore venu l'avertir.

La tireuse de cartes venait de se lever. Elle s'était habillée avec précautions pour ne pas troubler le sommeil de Claudinet.

Dans la nuit, l'enfant s'était réveillé; il avait eu une quinte d'un quart d'heure; sa maman lui avait fait prendre une cuillerée de la potion que le docteur avait prescrite en pareil cas.

Claudinet avait fini par se rendormir en murmurant :

— Mémère... apus... bobo.

Mais il fallait que le petit garçon rattrapât ces moments d'insomnie.

La femme de ménage vint à l'heure habituelle; Rose lui recommanda de ne pas faire de bruit.

La journée commença par la visite de la bouchère de la rue Fontaine-au-Roi.

Son volage époux avait enfin délaissé la passementière de la rue de la Folie-Méricourt, cependant, l'épouse trahie ne se sentait pas tranquille; elle voulait savoir si son conjoint ne rêvait pas la conquête de la charcutière nouvellement établie rue Oberkampf.



« Elle reprit le flacon de rhum et s'offrit un second petit verre. » (Page 397.)

Les cartes ne se prononcèrent pas catégoriquement.

La bouchère se montra très peu rassurée et assez mécontente de l'oracle, qui avait manqué de franchise.

— L'autre fois, s'écria la bouchère, j'avais été fixée tout de suite.

Rose ne répondit que par un geste évasif.

Rageusement la commerçante poursuivit :

— Mettez-vous à ma place, madame Fouilloux, est-ce que vous croyez que c'est une position pour moi, une femme dans le commerce ?

— Dame ! Oui, c'est ennuyeux !

— Que me conseillez-vous?

— Rien, répliqua Rose froidement... Il n'y a que les cartes qui puissent vous répondre.

— Elles ne l'ont pas fait.

— Ce sera pour une autre fois, peut-être.

— C'est ça!... Vous vous imaginez que cela m'est facile de quitter ma caisse pour venir vous consulter.

— Que voulez-vous? murmura Rose, d'un ton résigné.

— Je veux, je veux... Vous le savez bien... Je veux que mon mari ne me fasse plus d'infidélités... Ah! le sacripant! si je le pinçais avec une donzelle, je vous garantis qu'ils passeraient tous les deux un vilain quart d'heure.

Et la bouchère de la rue Fontaine-au-Roi partit en faisant claquer la porte très fort.

Cela n'avait plus d'inconvénient, car le petit Claudinet était réveillé depuis cinq minutes.

L'enfant, grâce à la potion calmante, avait bien dormi.

En ouvrant les yeux, il s'était mis à sourire et à jouer tranquillement dans son lit.

Rose entendit un léger mouvement, elle alla dans la chambre à coucher.

— Maman, maman, fit Claudinet, bonjour, maman.

Il tendit les bras. Rose l'embrassa et le regarda avidement pour voir s'il restait des traces de l'indisposition de la nuit.

Une fois de plus, la maman se rassura.

La concierge apporta une lettre.

Rose eut un mouvement d'impatience en voyant l'enveloppe, car elle ne reconnaissait que trop l'écriture; en outre le cachet de la poste de Brest l'édifiait.

— Elle ne va donc pas me laisser tranquille! s'écria la tireuse de cartes en déchirant fébrilement l'enveloppe grossière qui contenait la prose de Zéphyrine... Je suis sûre qu'elle me demande encore de l'argent.

Rose Fouilloux ne se trompait pas; son sens divinatoire n'avait pas besoin de s'exercer en cette occurrence; elle savait que sa cadette ne lui écrivait que pour lui réclamer des subsides.

Cette fois, la somnambule, dûment stylée par La Limace, avait trouvé des raffinements d'expressions inusitées où elle affirmait les plus nobles sentiments.

Très énervée, Rose lut cette épître :

« Ma chère sœur,

» Je t'écris pour te faire savoir que je suis toujours en Bretagne. Les

affaires n'y sont pas brillantes; seulement, j'ai résolu d'y rester encore quelques mois, si cela ne te contrarie pas.

» Je suis bien étonnée que tu n'aies pas répondu à ma dernière lettre.

» J'avais besoin du petit service que je te demandais; la toiture de mon entresort ne tient plus. Tu comprends que, moi, je ne suis pas établie comme toi, j'ai encore besoin d'être aidée.

» Je t'aurais rendu cet argent. Tu sais à quel point je t'aime. Quand on a de la famille, c'est pour vivre en bonne intelligence. Aussi, en voyant que tu ne me répondais pas, je me suis demandé ce que tu avais, ne supposant pas que tu pouvais te plaindre de moi. Je n'ai rien fait pour cela.

» Aussi, ma chère Rose, je suis sûre que tu ne voudras pas me laisser dans l'inquiétude.

» Envoie-moi la somme de trente francs. Je n'aurai plus recours à toi, car il est bon que je t'apprenne qu'il s'est passé du nouveau pour moi.

» Je n'avais pas voulu t'en parler avant d'être sûre, maintenant, ça y est. J'ai été demandée en mariage par un homme très comme il faut et qui a du bien à revenir de ses parents. Il s'appelle Eusèbe Rouillard.

» Je t'en reparlerai. Nous comptons bien que tu viendras à la noce. Tu comprends que ce serait trop dur quand on n'a qu'une sœur de ne pas la voir à son mariage.

» Seulement, n'est-ce pas? chacun son amour-propre, pour me marier, il faut que mon entresort soit remis à neuf.

» Réponds-moi sans tarder. Donne-moi de tes nouvelles et de celles de mon neveu.

» Je suis ennuyée de ne pas savoir comment va Claudinet. Il est si gentil. Tu l'amèneras à la noce. Je le trouverai changé. Il doit être grand et fort.

» Mon futur a un bon métier; il est rémouleur. Je serai très heureuse avec lui.

» Tu vois, tu m'avais souvent conseillé de m'établir, je t'ai écoutée.

» Je compte sur ton bon cœur pour les trente francs; je n'ose pas te demander davantage, avec cette petite somme, je m'arrangerai.

» Ta sœur pour la vie.

» Zéphyrine Fouilloux. »

— Se marier? s'écria Rose, elle va se marier!

La tireuse de cartes se mit à pleurer.

Elle aussi avait dû se marier; toutes les conditions de bonheur semblaient assurées; il n'y aurait eu qu'à se laisser vivre, quoi!

La destinée ne l'avait pas voulu!

Rose froissa la lettre d'un mouvement farouche. Elle murmura :

— Eh bien! qu'elle se marie, je ne l'en empêche pas... Seulement, qu'elle ne me demande pas d'argent...

Et Rose Fouilloux se sentit envahie par une rage sourde contre Zéphyrine.

Ce fut impulsif, irraisonné, étrange, mais la tireuse de cartes eut un sentiment de colère contre sa sœur, qui n'avait rien fait pour être heureuse et qui pourtant n'était pas frappée par le sort.

Un coup de sonnette retentit; c'était une cliente qui venait faire appel aux lumières de la pythonisse.

Rose Fouilloux se trouva en présence d'une femme qu'elle ne connaissait pas et qui lui avait été envoyée par la cuisinière du boulevard Richard-Lenoir.

Cette femme était très préoccupée, très triste.

Après avoir appris à Rose de quelle part elle venait, elle ajouta :

— C'est pour mon enfant.

La tireuse de cartes eut tout de suite un grand élan de sensibilité ; entre mères, on s'entend rapidement.

La visiteuse, une cardeuse de matelas de la rue Vicq-d'Azyr, expliqua que son bébé dépérissait de jour en jour ; la mère craignait une attaque de convulsions, et elle venait demander aux cartes ce qu'il y avait à faire.

Rose s'écria :

— Mais il faut voir le médecin avant tout.

— C'est ce que j'ai fait, répondit la cardeuse. . J'ai été à la mairie demander celui du bureau de bienfaisance... parce que je suis inscrite... Il n'y a pas de déshonneur, n'est-ce pas?... Le médecin est venu ; il n'a pas su me dire ce qu'avait mon petit... Alors, je veux savoir... puisque vous devinez tout, grâce à votre métier.

Rose Fouilloux se mit à l'œuvre. Elle interpréta l'oracle d'une façon assez rassurante. Il y avait bien dans le jeu un huit de pique, qui annonçait la maladie ; mais le sept renversé, signifiait que la peine serait passagère ; pourtant un nouveau cinq de pique remettait les choses en question ; Rose ne parla pas de la signification de cette dernière carte.

La cardeuse de matelas, dans sa naïveté de bonne femme du peuple, aurait désiré des détails plus circonstanciés.

Elle aurait voulu savoir, notamment, si son gamin pourrait être assez bien pour aller dîner le dimanche suivant chez sa tante; Rose dut reconnaître que la cartomancie n'était pas encore arrivée à pouvoir la fixer sur ce point.

La cliente partit, après avoir remercié la tireuse de cartes, à qui elle se proposait d'envoyer ses amis et connaissances, le cas échéant.

Quand Rose fut de nouveau seule, elle se sentit mécontente d'elle-même.

Elle s'accusait de ne pas avoir montré sa lucidité ordinaire; il lui semblait qu'elle n'avait pas fait son métier consciencieusement.

Alors elle éprouva une sorte de terreur. Ce n'était pas la première fois qu'elle constatait un pareil changement.

Elle s'inquiéta, se demandant si ses facultés s'affaiblissaient, si elle n'avait plus le don.

Pendant quelques minutes, elle fut en proie à une anxiété spéciale.

Il y eut en elle, toutes proportions gardées, comme la douleur terrible d'un artiste qui verrait son talent disparaître, d'une chanteuse qui perdrait sa voix, d'un acrobate qui se casserait une jambe.

La bouchère de la rue Fontaine-au-Roi était partie très peu satisfaite ; la cardeuse de matelas aurait peut-être èu, elle aussi, le droit de se plaindre.

Rose se posa cette question :

— Est-ce que je baisserais?

Elle se trouvait toute démoralisée et ne voulut pas rester en cet état.

Elle tira le flacon de rhum du placard et s'en versa un petit verre.

L'effet attendu ne tarda pas ; les humeurs noires se dissipèrent.

Ce qui subsistait, par exemple, c'était l'irritation contre Zéphyrine.

En voilà une qui pouvait se vanter d'avoir lassé la patience de sa sœur aînée. Rose ne voulait plus en entendre parler. Elle ne répondrait pas plus à cette lettre qu'à la précédente. Zéphyrine l'horripilait.

Les soucis professionnels bannis revinrent peu à peu; c'était décidément l'idée fixe de Rose Fouilloux, son obsession.

Depuis la mort de François Champagne elle ne tenait plus sa petite comptabilité.

Elle se demanda si le nombre de ses clientes ne diminuait pas ; elle se remémora les séances qu'elle avait données; mais son agitation ne lui permettait pas de calculer exactement.

Machinalement, elle reprit le flacon de rhum et s'offrit un second petit verre.

La surexcitation de l'alcool arriva. Rose, qui se sentait les yeux pleins de larmes, eut tout à coup des idées très riantes.

Décidément elle allait mieux. Est-ce que c'était défendu, après tout, de se remonter le moral de temps en temps?

Elle prit Claudinet dans ses bras, lui racontant mille enfantillages.

L'enfant, très heureux que l'on s'occupât de lui, gazouillait des choses charmantes, qui ravissaient sa maman.

L'après-midi, il y eut deux consultations ; la tireuse de cartes se persuada qu'elle avait retrouvé tous ses moyens; elle se reprocha ses scrupules de la matinée; parmi toutes les concurrentes de l'arrondissement, c'était bien elle dont la réputation restait intacte et qui réalisait les recettes les plus sérieuses.

Vers cinq heures et demie, on sonna.

— C'est Poulot, dit Rose.

En effet, c'était le camarade de François Champagne

Quand il n'était pas de service, il venait rue des Trois-Couronnes, où Rose l'accueillait avec l'émotion sympathique d'une femme qui reçoit l'ami sincère d'un cher disparu.

Leur conversation roulait entièrement sur François; Étienne Poulot avait toujours quelques nouveaux détails à révéler à Rose.

Ils ravivaient leurs souvenirs cruels, mais ils en éprouvaient comme une amère satisfaction.

Étienne chérissait Claudinet, et l'enfant, dans sa petite mémoire rudimentaire, se souvenait que cet uniforme ne lui était pas inconnu; il souriait au brave Bourbonnais et se laissait amuser par lui.

Rose n'avait pas de secrets pour son ami Étienne. Elle lui avait parlé de Zéphyrine et des soucis que sa sœur lui causait.

La tireuse de cartes montra à Poulot la lettre qu'elle avait reçue dans la matinée.

Étienne hocha la tête et murmura :

— C'est peut-être encore des frimes.

Quand Poulot, qui ne prolongeait jamais ses visites chez Rose, et qui ne voulait jamais rien accepter, fut parti, la tireuse de cartes retomba soudain dans une morne atonie.

Claudinet venait de tousser, ses joues s'empourpraient; il avait un commencement de fièvre.

Rose, enfouie dans le fauteuil, se tenait la tête à deux mains; elle songeait.

Ses yeux se portèrent sur la décoration de François Champagne accrochée au-dessus du buffet dans son cadre d'or, puis se fixèrent sur le bébé.

Les idées s'assemblaient difficilement dans la cervelle de la tireuse de cartes ; elles étaient confuses, indistinctes ; elle éprouvait de l'impuissance à les exprimer ; ce travail cérébral la faisait souffrir, d'autant plus qu'elle cherchait à dégager une note dominante dans ce triste chaos.

Elle regarda sa pendule, qui marquait six heures.

Rose Fouilloux se leva et prit un nouveau verre de rhum. Tout le monde ne disait-il pas que c'était une liqueur hygiénique ?

Insensiblement, elle s'était habituée à boire ainsi.

Le petit bischof, conseillé et préparé par madame Midoux, n'avait-il pas donné à Rose un semblant d'oubli?

La tireuse de cartes avait récidivé. Après le breuvage dont le vin blanc formait la base, Rose avait fait appel à des boissons plus énergiques.

Elle additionnait son café d'une forte dose de cognac.

Dans la journée, quand elle se sentait abattue, nous l'avons vue recourir à la bouteille de rhum

Dans la soirée, elle se confectionnait des grogs « pour ne pas tousser », disait-elle.

La pauvre fille s'imaginait qu'elle allait mieux, ne comprenant pas que ce soulagement factice était suivi d'une longue période d'atonie.

Elle était convaincue qu'elle allait recouvrer la santé, depuis qu'elle s'alcoolisait insensiblement.

Elle avait dit au médecin comment elle se soignait; celui-ci avait eu un haussement d'épaules imperceptible; il la considérait déjà comme ces malades à qui l'on ne doit plus rien refuser; toutefois, il avait protesté énergiquement et essayé de démontrer à Rose qu'elle annihilerait ainsi l'effet des remèdes qu'il lui prescrivait.

La tireuse de cartes avait secoué doucement la tête. Le docteur n'était plus revenu.

Dans le quartier populeux où il exerçait, ce n'était pas la première fois qu'il se heurtait à de telles aberrations; il ne s'en affligeait même plus, puisque c'était inutile.

Rose Fouilloux, récapitulant sa journée, pensa longuement à cette femme de la rue Vicq-d'Azyr, qui était venue la consulter au sujet d'un petit garçon malade.

Le cinq de pique était gros de menaces. Rose eut un triste hochement de tête.

Elle aussi était mère! Elle eut un frémissement et soupira navrée.

Le sort de Claudinet ne serait-il pas le même que celui du petit inconnu?

Toutes ses illusions mensongères disparurent soudain; elle frémit en se rendant compte des efforts continuels qu'elle faisait pour s'abuser; elle crut avoir la perception nette des événements.

Les cartes étaient restées sur la table; elle les brouilla d'un geste inconscient. La tentation lui prit de les interroger au sujet de Claudinet.

Elle se débattit, repoussant le jeu.

Depuis que ces cartes avaient prédit la mort de François Champagne, Rose s'était juré de ne plus les consulter pour son compte. Elles lui faisaient horreur, bien qu'elles ne fussent pour elle que les aveugles interprètes des arrêts du destin.

— Non! non! fit-elle, je ne veux pas... je ne veux pas savoir ce qui est écrit.

Elle essaya de ranger le jeu dans le tiroir de la table. Les cartes lui brûlaient les mains; leurs figures bizarres lui semblaient animées; elle croyait que leurs yeux flamboyaient, que leurs lèvres remuaient pour lui traduire l'oracle.

Malgré cela, Rose Fouilloux finit par vaincre l'étrange obsession. Elle ne fit pas parler les cartes.

L'heure du dîner était arrivée; Claudinet mangea avec appétit : sa mère, l'œil perdu dans une brumeuse contemplation, toucha à peine aux aliments.

Elle but trois verres de vin pur; son visage pâle retrouva des couleurs.

Ses yeux s'alourdirent ; sa tête oscilla, pesante.

Elle parlait à son fils, lui tenant d'incohérents discours, d'une voix rauque, indistincte.

L'enfant paraissait heureux ; il tendait toujours les bras pour que sa maman le prît sur ses genoux.

Rose ne voyait pas ce geste câlin.

En ce moment elle pensait à François ; mais le souvenir du sapeur-pompier s'estompait dans un lointain brouillard.

Elle l'entendait encore fredonner sa chanson favorite ; toutefois, la voix était indistincte, allant toujours en s'affaiblissant ; puis Rose n'eut plus qu'un confus bourdonnement dans les oreilles.

Elle ferma les yeux et eut un assoupissement de quelques minutes.

Elle rouvrit les yeux brusquement ; le petit Claudinet dormait, lui aussi, d'un sommeil paisible.

Rose se leva, chancelante ; elle coucha son fils.

Elle revint dans la salle à manger et s'accouda sur la table, en proie à un engourdissement qu'elle ne cherchait plus à combattre.

Une quinte de toux convulsive la secoua.

Elle voulut se préparer un grog ; mais les efforts qu'elle faisait pour tousser lui déchiraient la poitrine ; elle pensa à un remède plus efficace.

Elle versa le quart d'un litre d'eau-de-vie dans une casserole, y joignit une demi-douzaine de morceaux de sucre et y mit le feu.

C'était le brûlot, qui lui semblait meilleur que le grog, où il y avait forcément trop d'eau.

Elle remua la mixture avec une cuillère pour que les flammes fussent plus brillantes et que l'eau-de-vie se consumât dans les règles.

Puis, soudain, son instinct de bonne ménagère reparut.

A quoi pensait-elle de remuer son brûlot avec une cuillère en métal blanc, qui allait être oxydée ; sans compter que des larmes d'étain pouvaient couler dans la casserole ; elle prit une cuillère de bois et continua à remuer.

Les flammes multicolores n'étaient plus aussi hautes ; un pétillement se produisait qui annonçait que la force de l'alcool s'atténuait.

Le brûlot s'éteignit.

Rose versa l'eau-de-vie, qui avait pris une teinte plus brune, dans une timbale, et elle se mit à boire à petits coups.



« Sa femme avait daigné poser pour cette bacchante dont nous avons déjà parlé. » (Page 404.)

Il lui sembla qu'une ambroisie délicieuse lui coulait dans les veines.

Ses yeux humides se portèrent vers la croix de François Champagne, qu'elle ne quitta plus du regard, tout en buvant.

Puis elle sentit des larmes d'attendrissement lui mouiller les yeux, sans souffrances aiguës, sans même qu'elle pût deviner pourquoi elle pleurait.

Pourtant, tout à coup, une lueur traversa ce cerveau, troublé par les vapeurs alcooliques.

Rose Fouilloux se retrouvait rue Gay-Lussac; elle revoyait l'œil scrutateur du major, quand elle était allée chez lui pour implorer la faveur de veiller François.

Elle murmura :

— Il a peut-être cru que je venais pour moi!

Elle redevint toute pâle; c'était la première fois qu'elle avait cette idée; mais elle la traversa comme un coup de poignard au cœur.

— Alors, fit-elle, avec un tremblement convulsif et les prunelles dilatées par l'épouvante d'un semblable lendemain, qu'est-ce que deviendrait mon pauvre gosse?

XLII

UN PROTECTEUR DES ARTS

— Mais on gèle ici ! dit une voix impatientée.

Et, d'une main nerveuse, madame Vernier sonna la bonne, qui accourut.

— Voyons, Pauline, ne pouvez-vous mieux arranger le feu?

Pauline disposa de nouvelles bûches dans la cheminée en faisant observer à Madame que la chambre était très grande et que, généralement, dans les autres appartements de Paris, il fallait moins de chauffage.

Madame Vernier se replongea dans la lecture du roman qu'elle tenait. Le volume était d'un monsieur quelconque, qui avait piqué la curiosité de plusieurs de ses contemporains, en leur décrivant des vices aimables et coquettement mondains.

Il était trois heures de l'après-midi. Cette journée de décembre paraissait interminable à la jeune femme.

Des flocons de neige voltigeaient capricieusement sous un ciel triste, que le pâle soleil d'hiver voulait encore éclairer, mais qu'il ne réussissait qu'à rendre blafard.

La bise était aigre déjà. Les rares passants relevaient le col de leur vêtement.

Paul Vernier s'était installé rue Cassini, là-haut, derrière l'Observatoire, entre le faubourg Saint-Jacques et la rue Denfert.

Madame Vernier s'ennuyait beaucoup, bien qu'elle quittât l'existence de province où ce ne sont pas précisément les paysages animés qui réjouissent et distraient les yeux.

Sur le conseil de son maître Antonin Gervais, le grand artiste qui atteignait alors l'apogée de sa réputation, Paul Vernier avait loué un pavillon dans ce quartier un peu retiré, mais qui possède encore d'anciens hôtels ou d'anciennes maisons construites au dernier siècle et habitées par des savants, des philosophes ou des artistes, qui veulent de l'espace, des plafonds hauts, des fenêtres où la lumière tombe librement du ciel.

Antonin Gervais avait dit à Paul avec une concision très amicale et très familière :

— Mon petit Vernier, commencez modestement et dites-vous bien qu'on ne met pas Paris dans sa poche comme ça... Travaillez ; vous arriverez comme les camarades et peut-être avant eux.

Paul avait été enchanté de trouver un local où il pouvait installer son atelier sans risquer d'entasser pêle-mêle, ses études, ses maquettes et ses modèles.

Il ne faisait pas de figurines ; ce n'était pas un artiste qui sacrifiait aux goûts rétrécis et commerciaux de notre époque ; son talent robuste et fort s'attaquait aux grandes compositions.

Cependant, pour complaire à Mariana, il préparait une statue destinée au Salon prochain.

Il l'avait déjà ébauchée à Kernéis, et sa femme avait daigné poser pour cette bacchante dont nous avons déjà parlé.

Madame Vernier aurait désiré demeurer dans un quartier moins éloigné du centre.

Son mari avait eu beaucoup de peine à lui taire comprendre qu'un atelier de sculpteur ne s'improvise pas partout.

Mariana, peut-être à cause du temps gris, était très énervée ; elle rejeta son livre avec humeur.

Frileusement, elle se rapprocha de la cheminée et tendit ses pieds mignons à la flamme ; puis elle s'absorba dans ses réflexions.

Son œil devenait dur ; des crispations pinçaient ses lèvres minces.

Elle songeait à ce qui s'était passé depuis plus d'un an déjà ; la récapitulation de ces événements ne paraissait pas du tout l'enchanter.

Paul Vernier entra, marchant avec précaution, pour surprendre sa femme.

Il y réussit ; posant doucement ses mains sur les bras du fauteuil, il se pencha et embrassa la jolie créature.

Mariana eut un soubresaut.

— Vous m'avez fait peur, dit-elle... Vous ne vous corrigerez donc

jamais de ces gamineries qui sentent la bohème et l'École des Beaux-Arts ?

— Ne te fâche pas, ma petite femme, répondit Paul avec un accent passionné.

Elle se leva et secoua la manche de son peignoir.

— Tenez! fit-elle sèchement, comme c'est amusant... Vous m'avez couverte de plâtre.

Paul Vernier portait la grande blouse blanche du praticien que serrait une ceinture de cuir.

Il s'était interrompu dans son travail de modelage pour venir donner un baiser à sa femme; quelques grains de poussière étaient tombés sur le peignoir de Mariana.

— Vous feriez mieux de travailler, dit-elle.

Il répliqua :

— Alors, tu me défends le moindre repos.

— Certainement, puisque M. Silverstein se plaint que vous n'avancez pas.

— C'est-à-dire...

Elle l'interrompit avec une certaine nervosité :

— Enfin, c'est vous qui me l'avez dit...

— Ma chère amie, je veux que la décoration de cet hôtel me fasse honneur.

— Pour cela, il faut la terminer.

— Je n'ai pas encore trouvé ce que je rêve.

— Ah ! oui ! vous rêvez !... Pendant ce temps-là votre femme s'inquiète, se tourmente, est en proie à une foule de soucis.

La gaîté de Paul tomba tout à coup.

— Que me dis-tu là? fit-il, comme s'il doutait de ce qu'il venait d'entendre.

Mariana se contraignit; elle devint plus aimable et répondit :

— Notre vie, avouez-le, mon cher Paul, n'est pas tout à fait l'existence que vous m'aviez annoncée.

— Ma chère femme... Vous ne voulez pas me chagriner...

— Non certainement, mais il faut bien que je vous arrache à vos contemplations pour vous rappeler vos promesses... Vous deviez exécuter rapidement ces travaux artistiques; grâce au prix de votre travail, il avait été convenu que nous irions habiter une maison décente où je pourrais recevoir mes amis... Enfin, est-ce vrai, tout cela ?

Tout désorienté, Paul ne répondit pas.

C'était la première fois que sa femme s'exprimait ainsi.

Le cœur si affectueux de l'artiste se serra. Tout à l'heure il était arrivé si joyeux, voulant prouver à sa femme qu'il ne pouvait rester longtemps sans la voir, sans lui dérober un baiser.

Il s'attendait à un petit cri effarouché, à une gronderie câline, suivis d'une tendre parole; et voici que Mariana fronçait les sourcils, que ses yeux bleu sombre reflétaient une contrariété sérieuse et qu'elle disait à son mari des choses qui l'affectaient péniblement.

Il se passa la main sur le front, comme pour chasser un étourdissement.

— Mon Dieu! reprit Mariana avec une petite compassion ironique, quelle figure vous faites, parce que je vous tiens un langage raisonnable.

— Ma chère femme!...

Elle retrouva son sourire, ce sourire qui affolait toujours le sculpteur, bien que, cette fois, elle eût sur les lèvres une expression un peu dédaigneuse et désabusée.

— Est-ce ma faute, continua-t-elle, si vous ne vous rendez pas un compte exact de notre situation ?

— Je ne mérite aucun reproche... Il me semble.

— Pourquoi refusez-vous de m'écouter?

— Moi! protesta-t-il avec stupéfaction.

Il faisait tout ce qu'elle voulait; il prévenait le moindre de ses désirs; il n'avait d'autre volonté que celle de sa femme.

Elle poursuivit avec ses inflexions dominatrices qui produisaient toujours leur effet sur son mari :

— Vous employez une mauvaise tactique pour arriver.

— Je ne recule pourtant devant aucun effort.

— Vous vous confinez trop dans votre atelier.

— Mais, tout à l'heure, vous me disiez...

— Si encore, vous travailliez réellement!

— Mariana!

— A peine si vous avez saisi l'ébauchoir, il vous prend la fantaisie de me causer une frayeur...

— Pardonnez-moi!

Il l'embrassa de nouveau. Madame Vernier eut un hochement de tête des plus gracieux, signifiant qu'elle ne voulait pas contrarier un grand enfant, mais qu'elle souhaitait de le voir plus sérieux.

Elle continua :

— Vous comprenez bien que je ne m'exprime ainsi que dans votre intérêt.

— Parlez, parle, ma chère adorée... Je t'obéirai

— Il faut modifier notre genre d'existence.

— Comment?

— Vous ne vous montrez pas assez.

— Je suis si bien auprès de toi... dans cette maison où tout est calme,

où l'inspiration vient à son heure... où j'ai la conscience de créer une œuvre qui fera mon nom célèbre...

— Vous croyez qu'on viendra dans ce quartier perdu admirer le chef-d'œuvre que M. Paul Vernier perpètre avec cet amour de la solitude et du mystère?... Vous ne vous rendez aucun compte des exigences de la réalité... Vous vivez pour vous.

— Pour toi! répliqua-t-il avec un chaleureux élan de passion.

— Vous négligez tout le monde... Vous avez épousé une Sainclair, apparentée aux plus riches, aux plus nobles familles, et vous ne profitez pas des relations uniques que je vous ai ménagées.

— Cependant, M. de Kerlor, M. de Saint-Hyrieix sont d'une bienveillance extrême pour moi... Nous les fréquentons... J'ai pour eux la plus profonde estime.

Elle eut un geste impatienté.

— Par exemple! dit-elle, il ne manquerait plus que vous fissiez preuve d'indifférence vis-à-vis d'eux... Nous leur sommes alliés... Mais j'ai d'autres amitiés dans le monde.

— Permettez, ma chère Mariana, objecta-t-il avec timidité, il avait été convenu entre nous que nous vivrions dans l'intimité jusqu'à ce que je me sois fait un nom.

— Vous m'assuriez que le succès répondrait à vos premiers efforts.

— J'exposerai l'année prochaine et...

— Et en attendant un résultat hypothétique, vous laisserez votre femme se tourmenter?

— Mais je...

— Je vous répète, mon cher Paul, que vous manquez de sens pratique.

— Je l'avoue humblement.

— Un autre à votre place aurait tiré un très grand parti des relations dont je vous ai parlé et eût déjà réussi à faire parler de lui... C'est énorme de débuter dans la vie artistique avec un tel point d'appui... Cela suffirait à un garçon intelligent... Or, vous l'êtes; vous avez du talent, tout ce qu'il faut pour arriver, mais c'est à la condition que nous ne nous dérobions pas davantage aux devoirs et aux obligations résultant de notre mariage... Voilà ce je tenais à vous dire... J'ai dit... Et maintenant, retournez à votre atelier et travaillez, tout en réfléchissant aux désirs de votre femme.

Paul, qui sentait se dissiper son émotion première, répondit :

— Mais toi-même, ma chère amie, tu ne penses pas au bouleversement que tu médites... Tes intentions sont excellentes... Je te sais un gré infini de la nouvelle preuve de tendresse que tu me donnes... Cependant, tu n'ignores pas la modicité de nos ressources.

— Je l'ignore si peu que je veux les accroître.

— Je me souviens toujours des conseils de mon maître...

Mariana l'interrompit avec vivacité :

— Antonin Gervais est riche, il est célèbre, il est décoré... Dans ces conditions, il est toujours facile de prêcher l'humilité à un jeune artiste.

— C'est qu'il a pour lui une grande expérience... Il m'a raconté ses premières années de luttes... Il y a des épisodes navrants.

— Parce que dans ce temps-là, un artiste n'avait pas la facilité de se produire qu'il a aujourd'hui... Antonin Gervais sortait du peuple; c'était un enfant des faubourgs... Il est inutile de me retracer une fois de plus sa biographie, vous me l'avez assez racontée... Antonin Gervais, enfin, n'avait pas fait un grand mariage.

Mariana prononça ces derniers mots avec une hauteur aristocratique qui influença beaucoup son mari.

Il ne demandait d'ailleurs qu'à se laisser convaincre.

Son éclair de bon sens disparut vite. Il était prêt à rougir d'avoir fait allusion à ces viles questions matérielles.

Est-ce que ces misères comptaient pour un artiste qui devait concentrer toutes ses facultés sur les œuvres entreprises, sur son unique souci de donner la vie à la matière brutale et inerte et d'en tirer des merveilles d'esthétique?

Il eut un geste large, signifiant qu'il avait eu tort de discuter ces questions secondaires.

— J'admets, reprit Mariana avec sa hauteur condescendante, que nous nous soyions montrés timorés en arrivant à Paris... C'était l'inconnu... Nous pouvions nous heurter à des difficultés imprévues... Elles n'ont pas manqué, d'ailleurs... C'est très joli, l'art, très captivant, mais enfin cela apporte de nombreuses déceptions... Si nous avons péché par excès de modestie, arrêtons-nous dans cette voie de la médiocrité et de l'impuissance... Je vous ai dit que vous aviez du talent; mon opinion ne suffit pas; il faut que tout le monde la partage... Montrez un peu d'initiative.

— Je ferai ce que tu voudras.

— Espérons qu'il n'est pas trop tard.

— Trop tard!

— Évidemment! vous avez refusé des invitations qu'on ne voudra peut-être pas renouveler... M. Silverstein vous a prié plus d'une fois d'assister à ses fêtes; vous vous êtes toujours dérobé sous un prétexte plus ou moins admissible.

— Je t'avais consultée chaque fois.

— Je devinais vos intentions... Je ne voulais pas vous forcer à jouer un rôle qui vous déplaisait... Je redoutais que vous fussiez dépaysé dans un milieu trop élégant... Je me contentais de souffrir en silence.



Monsieur Silverstein ! dit-elle en s'inclinant avec la plus grande aisance. (Page 416.)

Paul Vernier se désola.

Dans sa bonté native, il s'accusait en effet d'avoir été la cause de pareils froissements pour sa chère femme. Il lui avait promis pourtant de lui donner le bien-être auquel elle avait droit de par sa naissance et son éducation.

Il avait agi en égoïste, redoutant de puérils embarras ; il avait manqué de confiance en soi-même ; il s'en voulait beaucoup.

Mariana, qui s'était demandé si Paul allait relever la dernière imperti-

nence qu'elle s'était permise, vit tout de suite que son mari n'en avait pas compris la portée.

Elle poursuivit :

— M. Silverstein est un véritable Mécène; grâce à lui, vous avez évité beaucoup d'ennuis ; vous devriez vous montrer reconnaissant.

— Je craignais pour toi, ma chère Mariana, des blessures d'amour-propre.

Elle se redressa, altière.

— Vous doutez, il me semble, de mon éducation.

— Au contraire, ma chérie. C'est précisément parce que je sais comment tu as été élevée que je me refusais à te conduire dans une société où l'élément financier domine et où l'on n'admet pas la pauvreté.

— Allons donc ! Silverstein reçoit tout Paris... Georges et Hélène sont allés à son dernier bal... Vous avez des idées trop préconçues, mon cher Paul... Vous vous imaginez que ces antres de Plutus ne sont accessibles qu'aux millionnaires... Je sais, moi, que les salons de la rue de Téhéran réunissent toutes les illustrations... Vous y avez votre place, vous qui êtes chargé de décorer son hôtel du Parc Monceau.

Il murmura :

— Je suis si peu fait pour toutes ces choses-là...

— Alors, mon ami, il était de la plus élémentaire loyauté de me prévenir quand vous avez voulu m'épouser... Vous m'avez, au contraire, tenu des discours hyperboliques pour me prouver que je serais la plus heureuse et la plus enviée des femmes.

Paul Vernier capitula ; il avait assez résisté selon lui.

Il s'écria avec passion :

— Commande, Mariana ! Je suis ta chose, ton esclave... J'obéirai... Pourvu que tu m'aimes toujours.

L'esclave sollicitait une parole réconfortante, n'osant pas aller jusqu'à espérer une caresse spontanée.

Il n'obtint que ces mots :

— Il est incroyable que vous m'ayez forcée à vous dire tout cela.

Il se fit plus humble encore. Il la supplia de ne pas l'accabler. Il avait cru agir en conformité des goûts de sa femme. Il reconnaissait son erreur ; il la réparerait. Mariana ordonnerait ; il ne présenterait plus la plus petite objection.

Elle simula la clémence et la générosité, et accorda le pardon sollicité sur un tel ton de prière.

Paul Vernier fut transporté.

— Et maintenant, reprit-elle, tu as assez perdu de temps... Retourne à ton atelier... Travaille, mon ami, travaille !

Le sculpteur obéit

Mariana fut heureuse de se retrouver seule.

Elle se plongea dans une rêverie absorbante qui l'éloignait de son humble logis.

Sa physionomie brillait, ses yeux étincelaient; ses seins se soulevaient; elle relevait orgueilleusement la tête.

Puis, elle poussa un soupir prolongé et un sourire de désillusion passa sur ses lèvres pourpres; ses traits reprirent leur première amertume.

Après avoir laissé vagabonder sa fertile imagination, elle retombait dans son existence prosaïque et insupportable.

Elle se leva brusquement.

— Jamais, prononça-t-elle, jamais je ne me résignerai à vivre ainsi.

Elle eut une crispation violente.

Tout ce que désirait Mariana, Hélène l'avait. C'était en vain que madame Vernier avait cru ruiner les Kerlor en anéantissant la lettre de Ronan-Guinec.

La perte d'argent avait été énorme, mais les tourelles en poivrière du château de Kerlor étaient à leur place.

Mariana trouverait une autre vengeance; cela ne tarderait pas; elle en avait la conviction.

En attendant que ces projets se réalisassent, Hélène de Kerlor vivait heureuse entre son mari et son enfant, pendant que son ennemie était consumée par l'ennui.

La bonne entra.

— Madame Crépin, annonça-t-elle.

Mariana donna l'ordre d'introduire la visiteuse.

Madame Crépin, née Pélagie Bassinot, était une personne dont on pouvait difficilement fixer l'âge. Elle n'avait peut-être pas dépassé quarante-cinq ans.

C'était la femme de charge de la jeune comtesse de Kerlor, ainsi que nous l'avons appris à nos lecteurs.

Un visage pâle, un front qui avait la teinte de l'ivoire des vieux crucifix, des yeux gris renfoncés, toujours demi-clos sous leurs paupières bistrées retombantes, des lèvres exsangues, très minces, et un menton pointu, complétaient cet ensemble qui caractérise les femmes qualifiées irrévérencieusement par la spirituelle et incorrigible Gyp de « grenouilles de bénitier ».

Nos lecteurs savent déjà que Pélagie, veuve Crépin, était entrée à Kerlor grâce à Mariana, qui avait voulu être agréable à une parente de Monique Aubierge, la créature éthérée et suave chargée de l'éducation de mademoiselle Yolande de Guidelvinec.

Pélagie n'avait pas l'aspect anguleux de Monique; mais, au moral, elles se ressemblaient à s'y méprendre.

Toutefois, Pélagie n'avait pas eu la vocation qui fait les vierges et les

vestales; elle avait épousé Isidore Crépin, greffier de la justice de paix de Fouesnant. Le mariage n'avait guère réussi à cet humble fonctionnaire, car il en était mort assez rapidement. Les mauvaises langues prétendirent que Pélagie avait mené la vie rude à ce pauvre Isidore, que sa charge prédisposait pourtant à la conciliation.

Pélagie, devenue veuve, s'était refusée à donner un successeur à Crépin. A tous ceux qui lui proposaient de se remarier, elle laissait entendre qu'ayant appartenu à la noblesse de robe, elle ne dérogerait pas en convolant avec un vilain.

— Bonjour, madame Crépin! s'écria Mariana, avec une grande affectation de sympathie. Comment allez-vous?... Vous êtes bien aimable d'être venue me dire bonjour.

Pélagie répondit en se confondant en remerciements pour l'accueil que voulait bien lui faire Madame Vernier.

Sa santé laissait un peu à désirer. Elle était très occupée chez M. le comte de Kerlor; elle avait une grande responsabilité; d'ailleurs, madame Vernier savait tout cela, puisqu'elle était de la famille.

Mariana continua :

— Vous avez pu néanmoins vous absenter, et vous en avez profité pour me rendre visite; c'est bien aimable de votre part.

Madame Crépin répliqua, de cette voix blanche et éteinte particulière aux dévotes soucieuses de ne pas troubler le recueillement du temple :

— Je suis si heureuse quand j'ai le plaisir de m'entretenir avec vous.

Madame Vernier parut flattée et eut un sourire des plus encourageants.

Elle demanda encore :

— Comment va Prosper, votre cher neveu?

— Très bien, madame Vernier, il fait son service militaire à Soissons... L'aumônier l'a pris sous sa protection... J'en suis heureuse, car je ne suis plus à même de veiller sur lui.

— Il reviendra?

— Dans un an...

— Nous lui trouverons une bonne place.

— Il le mérite bien, madame... C'est un jeune homme qui sera la consolation de ma vieillesse.

— Il vous doit beaucoup.

— Je ne fais que mon devoir... Pourvu que je puisse aider le cher enfant jusqu'à ce qu'il n'ait plus besoin de moi.

— Vous resterez chez mon cousin de Kerlor tant que vous voudrez.

Pélagie ne répondit que par un « hum ! » qui sembla à Mariana gros de sous-entendus.

Elle regarda la veuve Crépin, qui parut un peu embarrassée.

— Je ne me porte pas très bien, fit-elle... Je vous l'ai dit déjà... Et puis, je crains que les conditions qui me sont faites, surtout depuis la naissance du petit Jean de Kerlor, ne deviennent... comment dirai-je?... peut-être inadmissibles.

Madame Vernier se récria:

— Par exemple!... Est-ce qu'on aurait cessé de vous montrer les égards qui vous sont dus?

Pélagie, femme Crépin, ne parut pas entendre cette question ; sa physionomie prit une expression séraphique ; elle leva les yeux au ciel et poursuivit de sa voix dolente :

— Je retournerais sans doute à Brest.

— Vous n'y pensez pas, reprit vivement Mariana.

– A moins, rectifia Pélagie, avec un accent intraduisible, que vous n'ayez besoin de mes petits services.

Madame Vernier ne pouvait comprendre que l'on songeât à retourner en Bretagne quand on avait vu Paris.

Son mari avait déjà fait allusion à un séjour possible à Kernéis, quand la belle saison serait revenue. Mariana avait voulu couper court tout de suite à ces velléités de pastorale qu'elle qualifiait en elle-même de niaiseries.

Il lui fallait le bruit, l'éclat, le mouvement parisien. Elle y avait goûté enfin à force de volonté : elle n'y renoncerait pas facilement.

A aucun prix elle ne voulait se trouver de nouveau en contact avec ces paysans frustes, esclaves de leurs préjugés et de leurs superstitions ridicules.

Madame Paul Vernier se persuadait déjà qu'elle était foncièrement Parisienne.

Elle expliqua à peu près tout cela à la femme de charge, qui écoutait avec un petit sourire discret.

— Vous êtes jeune, madame Vernier, répondit-elle ; votre aristocratique beauté vous permet d'espérer tous les succès; quand vous le voudrez vous serez la reine de tous leurs salons à ces gens du monde si fiers; mais moi, si chétive et si humble, je me sens dépaysée au milieu de cette société si brillante.

Ce fut Mariana qui sourit à son tour.

Cet encens grossier lui montait à la tête. En effet, elle était déjà éblouie par la vie de Paris. Dans son imagination ardente se heurtaient les ambitions folles, les désirs insensés, qui lui permettraient de satisfaire ses goûts luxueux.

Son orgueil démesuré l'empêchait de voir les obstacles qui s'opposaient à la réalisation de ces splendides rêves, et d'ailleurs, n'était-elle pas disposée à tout braver pour atteindre son but?

La femme Crépin excellait dans l'art de la basse flatterie. Elle savait fort bien ce que cela rapporte dans l'existence.

Mariana, qui en réalité était pauvre, ne voulait pas qu'on le soupçonnât.

Pélagie ne quittait jamais la maison de la rue Cassini sans emporter quelque présent: un chapeau, un mantelet, une jupe.

Quand le cadeau sortait de l'ordre somptuaire, il rentrait dans celui de la gourmandise. Madame Vernier, sachant le faible de la femme de charge pour les liqueurs fines, l'obligeait à accepter un flacon étiqueté par de bons pères quelconques, qui ont un alambic derrière leur maître-autel, vivant grassement de l'un et de l'autre.

Mariana disait à tout propos:

— Mon mari gagne beaucoup d'argent.

Elle laissait sous-entendre que les relations de Paul Vernier avec Silverstein ne restaient pas purement artistiques, et que le financier, très coté à la Bourse, indiquait de temps en temps au sculpteur quelques heureuses spéculations.

Nos lectrices comprennent bien que la descendante de la mulâtresse Aurore, en se montrant généreuse à l'égard de Pélagie, n'obéissait pas uniquement à l'ostentation qui était un des petits côtés de son caractère.

Si elle n'avait voulu qu'obliger plus pauvre qu'elle, Madame Vernier aurait démontré de nouveau que les sentiments de charité ont parfois de singuliers mobiles; mais, ce n'était pas cela. En réalité Mariana avait fait entrer cette femme chez le comte de Kerlor pour savoir ce qui se passait dans le ménage de ceux qu'elle haïssait.

Pélagie Crépin, au service de la jeune comtesse, c'était l'ennemie dans la place.

Jugeant son prochain comme il l'aurait jugée équitablement elle-même, Mariana, en pensant toujours à la prétendue inconduite de la marquise de Penhoët, espérait que la vertu d'Hélène ne serait pas toujours à l'abri de tout reproche.

La haine farouche de Mariana augmentait en raison directe des efforts qu'elle faisait pour la dissimuler.

Les rancunes s'amoncelaient dans son cœur ulcéré.

Elle avait juré de se venger; elle tiendrait son serment.

Dans son intelligence du mal, après avoir combiné minutieusement ses plans, elle n'attendait que l'occasion propice de les mettre à exécution; Pélagie Crépin la lui apportait-elle?

Les yeux de Mariana reflétèrent une lueur bizarre.

Elle leur imposa pourtant une expression d'incrédulité, pour ne pas se démasquer trop absolument à sa complice, et elle reprit:

— Voyons, ma chère madame Crépin, vous me paraissez très affectée... Il s'est donc passé quelque chose au Parc des Princes?

— Eh bien ! oui, répliqua Pélagie, comme une femme qui ne veut pas garder plus longtemps ce qu'elle a sur le cœur, je vais tout vous dire...

Marie entra juste au moment où la veuve Crépin allait entamer le chapitre des confidences.

Mariana, l'œil courroucé, allait tancer vertement sa bonne, qui se permettait d'interrompre un entretien paraissant devoir être très intéressant; mais la domestique lui tendait une carte.

Madame Vernier lut :

NEPHTALI SILVERSTEIN.

Elle eut un sursaut; Silverstein chez elle ! C'était la première fois qu'il y venait.

Elle avait bien entendu le bruit d'une voiture s'arrêtant à sa porte; elle n'y avait pas fait attention, absorbée qu'elle était par sa conversation avec Pélagie.

Celle-ci resta bouche béante, alors qu'elle s'apprêtait à parler.

Madame Vernier se leva précipitamment; madame Crépin en fit autant.

— Je vais vous gêner, dit la femme de charge. On vous demande

— Je vous demande pardon, répliqua Mariana, très affairée, c'est une visite.... pour mon mari et il faut que je le prévienne.

Avec sa mobilité d'esprit ordinaire, Madame Vernier ne pensait plus aux Kerlor; l'arrivée de Silverstein était tout un événement.

— C'est dommage ! fit Pélagie, parce que... certainement... Vous auriez appris...

Elle s'aperçut qu'il était inutile de continuer; elle pinça ses lèvres minces et esquissa un salut.

— Allons ! dit Mariana, à bientôt, ma bonne madame Crépin.

Et se tournant vers Marie, qui attendait :

— Faites entrer.

— Au revoir, madame Vernier...

— Vous êtes bien aimable d'être venue... Ne restez pas si longtemps sans revenir... Au revoir.

Pélagie, femme Crépin, très interloquée, battit en retraite. Elle n'emportait rien, pas la moindre harde, pas le plus petit flacon de liqueur; elle avait décidément perdu sa journée.

Cependant un éclair de triomphe illuminait les yeux de Mariana. Le banquier était là; il allait la voir, lui parler; il fallait qu'il eût un motif sérieux pour se présenter ainsi à l'improviste.

Madame Vernier respira longuement; elle entrevit ce paradis où elle convoitait si impatiemment une place.

Marie introduisit Silverstein.

Il salua la jeune femme avec la correction spéciale des financiers modelée sur celle des vrais gentilshommes qu'ils fréquentent à l'aventure des jeux de la Bourse et du Hasard.

— Monsieur Silverstein! dit-elle en s'inclinant avec la plus grande aisance; à quelle heureuse circonstance devons-nous l'honneur de votre visite?

Elle lui désigna un siège.

Le nouveau venu avait quarante-sept à quarante-huit ans, la taille était au-dessus de la moyenne, la corpulence assez forte. Le visage un peu basané était encadré par une barbe très noire; peut-être Silverstein la teignait-il déjà.

Les cheveux, noirs aussi, devenaient rares; l'ivoire du crâne apparaissait sous les mèches que le coiffeur disposait intelligemment.

Sous les paupières plissées et en coquilles de noix des yeux d'onyx pétillaient, cernés par une couche de sépia.

La face était quelque peu squameuse à la suite d'une récente affection cutanée, qui n'avait pas encore complètement disparu.

Un gros diamant à l'annulaire, un rubis au petit doigt, une chaîne magnifique battant sur l'estomac, une perle énorme à la cravate paraient Nephtali Silverstein, qui était en outre décoré du Medjidié.

Avait-il vu le jour, au hasard d'une migration de sa race ou de sa tribu, dans les pays balkaniques ou dans les Échelles du Levant, malgré son nom germanique? On l'ignorait.

Depuis vingt-cinq ans il était à Paris, où on l'avait toujours connu très riche. On ne demande ni état civil, ni casier judiciaire à ces personnages-là.

L'ensemble manquait assurément de distinction; mais les lèvres épaisses et sensuelles gardaient un sourire bon enfant qui suppléait aux qualités absentes du véritable homme du monde.

La voix était légèrement rauque, chaude et caressante pourtant, quand il le fallait.

Il répondit :

— Ma femme voudrait inaugurer notre hôtel du Parc Monceau avant la fin de la saison; or cela dépend de M. Vernier; je me suis permis de venir lui demander où il en était de ses travaux.

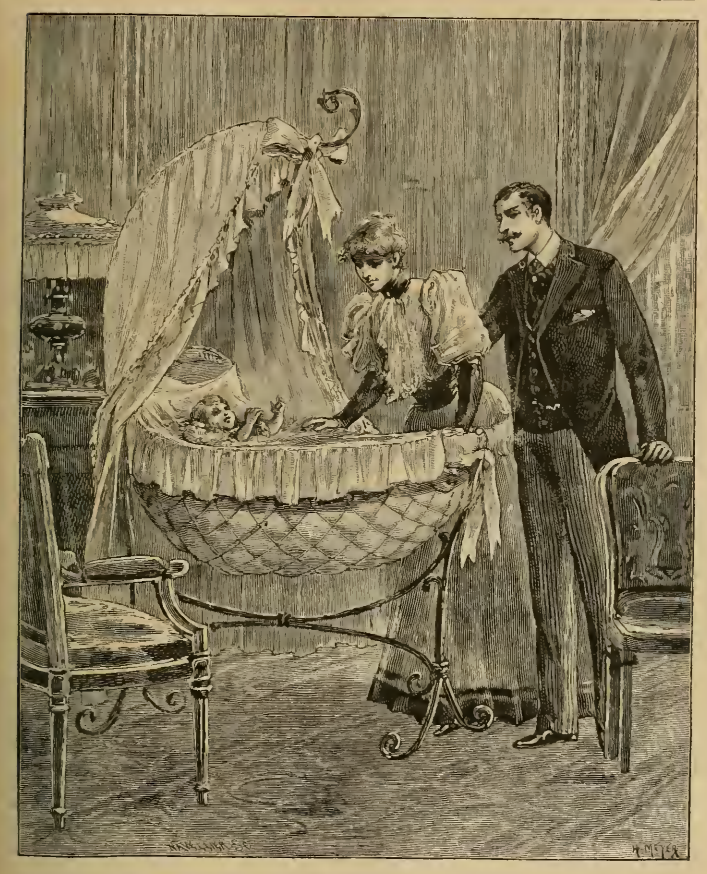
— Madame Silvestein est en bonne santé? interrogea Mariana.

— Très bonne... Elle m'a chargé de vous présenter ses compliments.

— Vous la remercierez beaucoup et vous voudrez bien lui retourner tous les miens.

– Elle a fait plus... Elle m'a chargé de vous inviter au bal que nous donnons rue de Téhéran dans huit jours.

— Madame Silverstein est vraiment trop aimable.



Fanfan réunissait donc autour de son berceau toutes les tendresses. (Page 423.)

Madame Vernier et son mari avaient dîné deux fois chez le financier.

Madame Silverstein s'était montrée des plus affables. Silverstein avait adressé à Mariana quelques madrigaux fort bien tournés, tout imprégnés de la poétique de Saadi, l'auteur du *Jardin des Roses*.

Il reprit, fixant ses yeux sur ceux de la jeune femme :

— Vous acceptez.

— Je consulterai M. Vernier, répondit-elle.

— Je compte sur vous.

— Mais pourtant...

— Je vous en prie !

Mariane vit dans le regard de cet homme qu'il la trouvait belle et désirable ; elle eut un secret frémissement.

Paul Vernier apparut.

— Monsieur Silverstein ! s'écria-t-il, stupéfait.

Le sculpteur n'avait pas été prévenu. En quittant Mariana, il s'était remis à l'ouvrage avec une nervosité qui lui enlevait ses moyens.

Les paroles de sa femme l'attristaient. Après avoir essayé en vain de retrouver son calme, il avait résolu de s'entretenir de nouveau avec celle-ci, et venait la retrouver dans ce but.

— Moi-même, mon cher monsieur Vernier, fit Silverstein avec beaucoup de rondeur.

Il exposa le double but de sa visite.

— Vous n'êtes pas froissé? dit-il.

— Aucunement... Je vais vous montrer mes dernières maquettes.

— Alors, je puis m'occuper de la crémaillère?

— Tout sera certainement prêt dans quelques semaines.

Silverstein se rendit à l'atelier de l'artiste.

Paul n'avait plus qu'un bas-relief à fournir pour la fontaine monumentale ; il lui restait en outre quelques ornements à exécuter.

Mariana avait accompagné les deux hommes.

— C'est très bien tout cela, s'écria Silverstein ; je suis enchanté... Allons, allons ! Vernier, vous êtes en très bonne voie.

Il continua, devenant très familier et très expansif :

— Vous aurez bientôt une grande réputation, mon ami.

Paul, très confus et très rouge, s'inclina, balbutiant de timides remerciements.

Le financier continua :

— Et j'aurai eu le mérite de découvrir un nouveau talent, je m'en applaudis à l'avance... Plusieurs de mes amis m'ont déjà parlé de vous... Quand j'inaugurerai mon hôtel, vous y aurez votre large part de succès... Soyez tranquille, quand Silverstein s'attache à quelqu'un, il le fait de tout cœur... Vous pouvez absolument compter sur moi.

— Que de bonté ! murmura Vernier.

— Seulement, il faut me promettre que vous viendrez avec madame Vernier au bal que je donne la semaine prochaine.

Du regard, Paul interrogea sa femme.

Mariana répondit :

— Nous irons très volontiers.

— Et vous me ferez un très grand plaisir, déclara Silverstein, qui tendit les mains aux deux époux.

XLIII

AU PARC-DES-PRINCES

Pélagie Crépin avait quitté la maison de la rue Cassini en maudissant le fâcheux qui avait interrompu la conversation au moment où elle allait devenir palpitante.

Madame Vernier, qui paraissait prêter la plus grande attention aux propos de la femme de charge, ne l'avait plus écoutée, dès qu'on avait annoncé M. Silverstein.

Pélagie se livrait en elle-même à des réflexions assez médisantes sur l'empressement montré par Mariana à recevoir ce riche capitaliste.

Tout en maugréant, maintenant qu'elle n'avait plus à s'imposer une mine confite, Pélagie prenait tour à tour les différents omnibus et tramways qui conduisent de l'Observatoire au Bois de Boulogne.

La femme de charge arriva à l'hôtel du Parc-des-Princes à la tombée de la nuit.

On la prévint que la comtesse de Kerlor l'avait réclamée.

Pélagie murmura avec aigreur :

— Elle sait pourtant que j'étais libre de mon après-midi.

Elle garda pour elle cette réflexion, et ce fut avec une figure béate et papelarde qu'elle se rendit à l'appel de sa maîtresse.

— Madame la comtesse a eu besoin de moi ?.. Je suis désolée d'être rentrée si tard... Mais j'ai eu des achats à faire pour mon neveu Prosper... D'ailleurs, j'avais prévenu madame...

Hélène répondit :

— J'ai demandé simplement si vous étiez rentrée, madame Crépin... Je vérifiais les notes des fournisseurs et je cherchais les factures du bois et du charbon.

Pélagie sursauta; une étincelle passa dans ses petits yeux gris, que leurs paupières retombantes voilèrent.

Elle répondit avec une légère oscillation de tête :

— Ces notes sont dans mon bureau ; j'aurai oublié de les transmettre à madame après les avoir consultées comme je le fais toujours... Est-ce que le charbonnier aurait livré de la mauvaise marchandise? Nous lui retirerions notre clientèle.

La comtesse répliqua :

— Alain ne s'est pas plaint; mais il m'a fait observer que la fourniture touchait à sa fin et j'ai été un peu étonnée.

Pélagie eut de la peine à se maîtriser.

Ses lèvres minces se contractèrent. Elle murmura :

— Le valet de chambre aurait dû me prévenir.

— Sans doute, répondit Hélène, il avait l'intention de vous en parler; mais je crois qu'il a été surpris aussi.

Pélagie Crépin fit la révérence et alla chercher les papiers que la comtesse désirait.

Quand le mariage de son fils avait été décidé, la comtesse douairière, dans son intelligente sollicitude maternelle, s'était occupée du personnel domestique nécessaire aux jeunes époux.

Mariana, toujours en éveil, avait proposé une femme de charge, qui semblait des plus recommandables, selon madame Vernier.

Elle n'avait pas ajouté que Pélagie Bassinot, femme et veuve Crépin, était cousine de Monique Aubierge, l'institutrice de mademoiselle Yolande de Guidelvinec. Mariana avait jugé inutile de faire allusion à cette parenté, plus ou moins à la mode de Bretagne.

La veuve du greffier avait rempli les fonctions requises chez un député d'Ille-et-Vilaine : elle ne les avait résignées et n'était venue dans le Finistère qu'après la mort de cet honorable législateur, un des plus gros propriétaires terriens de la contrée.

La bonne comtesse, qui gardait toujours pour Mariana beaucoup d'affection et qui n'oubliait jamais qu'elle avait élevé mademoiselle de Sainclair, avait tout de suite accueilli favorablement Pélagie Crépin.

Hélène ne pouvait formuler aucune objection ; au contraire, elle devait se montrer reconnaissante envers sa belle-mère qui lui donnait une personne de confiance, dont l'expérience aurait de fréquentes occasions de s'affirmer dans le service important du jeune ménage.

Elle remercia donc la douairière.

Hélène ne savait pas ce qu'était un pareil train de maison. La chère enfant se souvenait confusément des tracas que la marquise de Penhoët avait assumés autrefois ; mais l'infortune était venue si vite.

Ce n'était pas lorsque l'orpheline habitait son petit appartement de la rue Saint-Donatien qu'elle aurait pu acquérir les notions qui lui manquaient ; donc l'avènement de Pélagie Crépin n'avait souffert aucune difficulté.

C'est alors que l'aventure du *Crédit général de l'Ouest* s'était produite.

La jeune comtesse de Kerlor, très courageusement, avait cherché de quelle façon elle pourrait atténuer la gêne qui allait en résulter.

Elle s'était entretenue avec Pélagie pour savoir si l'on devait maintenir certaines dépenses qui paraissaient superflues.

Madame Crépin, qui ignorait ce qui se passait, abonda néanmoins dans le sens de sa maîtresse. Pélagie croyait qu'il s'agissait simplement d'une de ces excellentes intentions dont font preuve tant de jeunes femmes, lorsque

la fantaisie leur prend de se persuader qu'elles dirigent leur maison, fantaisie passagère après laquelle, une fois bien persuadées qu'elles n'y entendaient rien, elles retournent à leur boudoir pour s'y occuper exclusivement de leur toilette.

Mais quand la femme de charge vit que la jeune comtesse de Kerlor continuait à s'occuper des plus infimes détails, le bel optimisme montré par Pélagie s'évanouit et elle se demanda, très alarmée, si la première économie à réaliser n'allait pas être la suppression de sa charge.

Peu à peu, avec sa fermeté douce, Hélène avait pris l'habitude de se rendre compte de l'emploi de l'argent dépensé dans la maison. Pélagie Crépin avait dû en prendre son parti et communiquer ses livres à la comtesse, quand elle les lui demandait.

Lorsqu'on s'était installé à Paris, Pélagie avait espéré que la jeune comtesse n'aurait plus le loisir de se montrer si attentive; cela avait été une illusion de plus; et madame Crépin en était restée abasourdie.

La propriété du Parc-des-Princes, à la porte de Paris, au commencement du bois de Boulogne, était admirablement construite pour les deux ménages.

Elle se composait de deux hôtels contigus, jumeaux, à l'architecture semblable, qu'une élégante clôture séparait dans la cour, mais qui communiquaient par une galerie au premier étage.

Certes, on ne retrouvait pas dans le bois qui s'étendait derrière les habitations les magnifiques frondaisons du parc de Kerlor; mais Georges et Firmin , en choisissant cette résidence d'hiver, se contentaient de ses avantages inappréciables.

Au printemps, les fleurs embaumeraient le jardin et les arbres pousseraient leurs bourgeons jusque dans les chambres ; ce serait ravissant.

Les deux ménages vivaient dans la plus grande intimité, tout en ayant son pavillon, ou plutôt son intérieur distinct.

On déjeunait chacun chez soi ; mais le soir le dîner rassemblait à la même table toute la famille.

La comtesse douairière, qui s'était pourtant promis, au début de ce récit, de ne plus faire le voyage de Paris, avait suivi ses enfants.

Il lui était bien difficile de rester seule à Kerlor ; il aurait fallu que son état de santé l'y retînt ; or, elle n'avait eu à subir aucune rechute depuis le mariage de Carmen, nous l'avons dit.

Le docteur La Roche avait déclaré que sa cliente avait besoin de distractions. Il avait aussi recommandé que, à la moindre indisposition, on fît appel au médecin parisien.

L'excellente femme avait donc goûté la joie surhumaine de suivre

ses enfants et de pouvoir embrasser à toute minute le petit Jean de Kerlor, le fils de Georges et d'Hélène.

Jean, qui avait cinq mois, était bien le plus adorable bébé que l'on pût voir.

Il avait les grands yeux d'Hélène, mais leur couleur se rapprochait plus de ceux de Georges.

Les cheveux étaient plus foncés que ceux de sa mère ; avec le temps, ils seraient bruns comme ceux de son père.

Très robuste déjà, l'enfant aurait la vigueur alerte des Kerlor.

Le docteur La Roche, malgré les protestations d'Hélène, n'avait pas voulu que la comtesse allaitât son petit garçon et il avait fallu prendre une nourrice.

C'était une robuste Bretonne, la fille d'un aubergiste de Plougastel, nommée Annette Kerjean, que Tanguy le garde-chasse avait épousée deux ans auparavant.

Annette avait été heureusement choisie.

Bien taillée, haute en couleur, la poitrine solidement développée, elle respirait la plus parfaite santé.

Elle était en outre très soigneuse et très propre.

Hélène, tout en regrettant de ne pas nourrir son enfant, reconnut qu'elle ne pouvait le confier en meilleures mains.

La femme de Tanguy avait gardé son costume national. Quand elle promenait son nourrisson, c'était une joie pour les curieux de voir cette grande et belle créature parée de sa coiffe en aile d'oiseaux sur le col plat de laquelle brillait la croix d'or traditionnelle.

Elle avait pour l'enfant le dévouement le plus absolu.

Le fils d'Hélène et de Georges avait été inscrit sur les registres de l'état civil sous le nom de Jean de Kerlor ; mais bientôt, en vertu d'une de ces caressantes corruptions de langage, que les câlineries des mères savent trouver sans les chercher, on ne le nommait que Fanfan.

Victor Hugo ne parle-t-il pas quelque part d'une grand'mère dont le petit-fils avait été baptisé Théodore, et qui avait fini par trouver moyen de l'appeler « Chon » ?

Fanfan était adoré. A côté de l'amour paternel et maternel, le culte de l'aïeule pour son petit-fils l'enveloppait, passion faite d'une tendresse légitime, d'une fierté douce et de la conviction que Jean de Kerlor serait le plus glorieux représentant de l'antique famille.

La comtesse douairière bénissait Hélène, qui était la cause de toutes ces pures joies.

L'aïeule sentait qu'elle lui devait toutes les gratitudes.

En voyant Georges si heureux, si éperdument épris, la maman recon-

naissait une fois de plus combien son cœur avait été bien inspiré en parlant plus haut que sa raison.

Elle ne conservait aucun ressentiment de sa défaite. Hélène, d'ailleurs, chérissait sa belle-mère que l'on eût bien surprise en lui rappelant les préventions qu'elle nourrissait naguère contre la fille de la marquise de Penhoët.

Hélène n'avait-elle pas reçu du ciel une de ces natures si douces, si tendres, qu'il semble que tout mauvais sentiment doit forcément s'éteindre à leur contact ?

Elle entourait la comtesse de tant de filiales prévenances, de tant de ces petits soins si chers aux vieillards ; elle lui manifestait si délicatement son respect, son affection et sa profonde reconnaissance, que, peu à peu, la mère de Georges sentit s'évanouir ses résistances, en songeant aux rumeurs d'autrefois.

Fanfan réunissait donc autour de son berceau toutes les tendresses.

Il en avait encore gagné une, très ardente, très fougueuse, c'était celle de Carmen.

Madame de Saint-Hyrieix avait une façon de prendre Fanfan dans ses bras, de l'embrasser, de lui prodiguer les plus gracieux noms, qui aurait trompé un étranger sur la parenté de la jeune femme à son endroit.

En l'absence d'Hélène, on eût certainement juré que Carmen n'était pas la tante, mais la maman de Fanfan.

Quelquefois Georges enlevait l'enfant des bras de sa sœur et disait :

— Chacun son bien.

Madame de Saint-Hyrieix était sur le point de se fâcher.

La douairière intervenait et disait avec un sourire plein de mansuétude :

— Georges a raison ; mais Dieu permettra bien que tu ne jalouses pas longtemps ton frère.

Carmen alors fronçait les sourcils, un tressaillement l'agitait ; elle sentait des larmes monter à ses yeux.

Fanfan, qui voulait être cajolé par tout le monde à la fois, tout en ayant déjà ses préférences, tendait ses petits bras à sa tante : les bébés se sentent mieux dans un giron féminin.

Carmen le reprenait avec passion, mais Hélène survenait et c'était elle qui départageait le frère et la sœur en leur enlevant son fils.

Le petit Fanfan avait déjà deux dents, ce qui émerveillait la comtesse douairière.

Elle se rappelait les dates auxquelles ces grands événements s'étaient produits dans la jeune existence de Georges et de Carmen.

C'était décidément Jean de Kerlor qui s'était montré le plus précoce.

Hélène goûtait toutes les délices de l'amour heureux, de l'amour partagé, de l'amour éternel.

Dans l'hôtel du Parc-des-Princes, ce n'étaient que rires étincelants, larmes de joie, baisers tapageurs, divines et bienfaisantes folies.

C'était réellement un nid de bonheur.

Saint-Hyrieix, malgré sa gravité diplomatique, était imprégné lui-même de cette atmosphère de félicité.

Le charme ineffable que sa belle-sœur répandait autour d'elle le pénétrait. Il avait pour Hélène et pour Georges une affection aussi vive que sa nature le comportait.

D'ailleurs, Kerlor lui avait sauvé la vie sur la grève où avait échoué son corps inerte et il ne l'oublierait jamais.

Saint-Hyrieix attendait toujours la mission qui devait le mettre en évidence auprès de ses supérieurs.

Quand il avait quitté Kerlor, le lendemain du naufrage, il s'était rendu à Paris, nous le savons.

Au moment où il allait se présenter au ministère des Affaires étrangères, il avait appris qu'il n'y avait probablement plus de ministre.

En effet, une discussion entamée à la Chambre devait se terminer par la chute du cabinet.

Saint-Hyrieix s'était demandé s'il n'agirait pas sagement en retournant à Kerlor, pour y attendre les événements; mais les pronostics de la presse parlementaire mentionnaient dans une liste probable le nom du marquis de Birague, le protecteur, l'ami de Saint-Hyrieix. Celui-ci voulait être le premier à saluer l'avènement de ce grand homme d'État, quand il franchirait le seuil du palais du quai d'Orsay.

La crise avait duré dix jours, et s'était dénouée par un replâtrage.

Birague restait à Stockholm. Saint-Hyrieix se résigna à se présenter devant le nouveau ministre, qui avait dans le précédent cabinet le portefeuille de l'instruction publique et qui s'était contenté de permuter.

Celui-ci accueillit très bien Firmin et lui donna l'occasion de montrer ses talents; seulement, l'occasion était beaucoup moins pompeuse que ne l'avait rêvé Saint-Hyrieix.

Il fut chargé d'une enquête sur le bi-métallisme et l'étalon d'or.

Le mari de Carmen se dit qu'il n'y avait pas de petites missions pour un aigle de son envergure; il accepta avec un tel empressement qu'il quitta Paris le lendemain de son entrevue avec le ministre.

Il revit toutes les capitales européennes, où il étudia le palpitant problème. Il refit donc, à peu près, son voyage de noces, mais sans sa femme, à laquelle il écrivait de très longues lettres, bourrées d'expressions techniques autant que bizarres.

Saint-Hyrieix était resté plus de trois mois à l'étranger. Le volumineux dossier qu'il rapportait de ses multiples pérégrinations avait été enregistré au ministère des Affaires étrangères.



Zéphyrine lui empoigna le bras. — Laisse-m'en un peu, dit-elle. (Page 430.)

Le diplomate, qui pouvait joindre à ses titres celui d'économiste distingué, emporta les plus flatteuses félicitations du ministre, qui lui promit une nouvelle mission, dans un délai assez court.

Firmin avait pu se consacrer à la vie de la famille. Il s'était un peu étonné en découvrant qu'elle avait des enchantements insoupçonnés de lui jusqu'alors.

Ingénument, il montra son état d'âme à Carmen; qui le regarda stupéfaite. Il sourit complaisamment, très satisfait de montrer à sa femme qu'elle ne le connaissait pas encore.

L'harmonie la plus complète semblait régner dans la propriété du Parc-des-Princes.

Georges, cependant, ne jouissait pas d'une quiétude d'esprit aussi complète qu'il l'eût désiré.

Nous savons combien M. de Kerlor était peu fait pour une existence sédentaire.

Il s'étonnait lui-même de pouvoir rester ainsi dans l'inaction, admirant une fois de plus sa femme qui savait le retenir ainsi auprès d'elle.

C'est lui qui recherchait le joug, c'est lui qui trouvait un plaisir indicible à s'enchaîner, à se faire son esclave volontaire.

Hélène n'abusait pas de son pouvoir ; sa tyrannie était si douce que Georges ne pouvait pas s'y soustraire.

Cependant, la naissance de Jean avait rappelé aux deux époux, aux deux amants, qu'ils ne devaient pas s'absorber ainsi dans une félicité excluant tout ce qui n'était pas leur amour.

Le réveil s'était produit. Leur bonheur entrait dans une nouvelle phase, mais leur imposait d'autres devoirs.

Hélène, dans sa gravité attendrie, l'avait fait doucement observer à son mari.

Georges avait embrassé sa femme et s'était écrié :

— Il faut penser à l'avenir de Fanfan !

Les deux époux, par cette froide soirée de décembre, étaient au salon en compagnie de Firmin et de Carmen.

La comtesse douairière, conservant les habitudes de Bretagne, autant que les obligations mondaines le lui permettaient, s'était couchée de bonne heure.

Saint-Hyrieix, enfoui dans un grand fauteuil, plongé dans la lecture du *Journal officiel*, des *Débats*, édition rose, et du *Temps*, ne prenait plus part à la conversation.

Carmen, qui se sentait isolée, travaillait fébrilement à un ouvrage au crochet, mais, son regard fixe et sa pâleur décelaient son extrême agitation.

Annette Kerjean avait couché le petit Fanfan, que ses parents avaient couvert de baisers avant qu'on ne l'emportât dans son berceau.

Christiern, le lévrier suédois, assistait à ce coucher. La queue frétillante, il paraissait beaucoup s'intéresser à cette opération.

Ses tendres yeux avaient regardé alternativement tous les assistants, puis s'étaient fixés sur Fanfan.

Si le chien avait pu parler, il aurait dit certainement :

— Quand est-ce donc que ce petit garçon pourra jouer avec moi ?... Je suis tout prêt à le porter sur mon dos et à le ravir par mes cabrioles... Car je suis un bon chien, moi !... Tout le monde le sait bien ici... Je suis

obéissant, sage, dévoué... Est-ce que je ne pourrais pas commencer par rester au pied de ce berceau?... Ce serait si bien ma place !

Georges et Hélène se serrèrent les mains.

— Fanfan n'a pas été long à s'endormir, dit Kerlor.

— Le cher mignon a joué toute la journée ; il était fatigué.

— Comme il est heureux, lui!

— Et toi Georges ne l'es-tu pas ?

M. de Kerlor reprit d'une voix grave :

— Au point que je m'inquiète parfois de ce bonheur si parfait.

Hélène le regarda, subitement attristée.

— Oui, poursuivit M. de Kerlor, et vous-même, ma chère femme, vous avez des soucis, bien que vous fassiez tout au monde pour que je ne m'en aperçoive pas.

— Vous vous trompez, mon ami.

— Pourquoi vous en défendre? Ne vous ai-je pas dit déjà qu'il était nécessaire de nous préoccuper de l'avenir de notre fils?

C'était en effet la deuxième fois qu'il prononçait cette phrase.

— N'est-ce pas un peu tôt? fit Hélène en retrouvant son adorable sourire.

Georges poursuivit :

— Si nous étions seuls, je vous étonnerais par ma philosophie et je ne demanderais rien de plus au monde que de vivre en nous aimant; mais nous avons un enfant!

— Vous voulez qu'il soit riche ?

— Je veux qu'il puisse dignement porter son nom.

— Cela sera.

— Il faut pour cela que je répare la brèche faite à notre fortune.

— Mais, mon ami, la somme qui me revient de la succession de mon père n'est-elle pas à peu près égale à celle que vous avez perdue?

— Ces Mexicains qui doivent la verser tiendront-ils leurs engagements?

— Je le crois.

— Ils ont montré tant de duplicité envers votre père, qu'il est bien permis de douter de leur sincérité future.

— Cependant, mon ami, vous avez examiné les termes de la transaction intervenue; maître Nerville, avec son expérience des affaires, a trouvé tout cela régulier ; je me demande si je dois partager vos craintes.

M. de Kerlor répondit :

— Ces gens doivent effectuer un premier versement le 15 avril prochain...

— Nous saurons donc bientôt s'ils feront honneur à leurs signatures.

Georges eut un mouvement.

—Je vous demande pardon, ma chère Hélène, de troubler votre quiétude...

Vous savez que je ferais tout au monde pour vous éviter un ennui ; mais vous me permettrez de m'exprimer librement.

— Certainement, Georges.

— Eh bien! j'admets que vous rentriez en possession de cinq cent mille francs dont on a voulu vous spolier... Je n'aurais pas, moi, réparé l'imprudence que j'ai commise en confiant la fortune de Kerlor à ce Ronan-Guinec, à ce misérable!

Les yeux du comte étaient devenus soudainement très durs tandis que ses poignets se crispaient nerveusement.

Hélène eut un doux geste pour apaiser cet emportement naissant. Elle répondit :

— Je ne veux pas disculper cet homme.

— Vous n'y parviendriez pas.

— Seulement, je vous ferai observer, mon ami, que cet argent aurait pu être perdu le plus loyalement du monde.

— Et comment cela?

— Ne voit-on pas tous les jours des spéculations, qui paraissent très sûres, très honorables et qui se terminent par la ruine ?

— Si je n'avais pas été volé...

— Il faut oublier ce déboire.

— A la condition de le réparer... C'est vrai, Hélène, votre raisonnement est juste; mais, précisément, puisque aujourd'hui la fortune est aussi difficile à acquérir qu'à garder, puisque les besoins de la vie moderne augmentent sans cesse, puisqu'il faut beaucoup travailler pour être à l'abri d'une catastrophe comme celle qui a failli nous ruiner, je véux que notre fils n'ait pas à redouter ces brusques fluctuations de la fortune... Voilà pourquoi j'entends reconstituer son patrimoine d'abord et l'augmenter ensuite.

La jeune mère s'écria :

— Vous n'aurez pas plus d'ambition que moi quand il s'agira de notre fils... Je vous approuve sans réserve... Seulement, mon cher bien-aimé, attendons que Jean ait un peu grandi.

M. de Kerlor eut un geste de vivacité, un léger frappement des pieds comme s'il ne voulait pas admettre le moindre obstacle. Il reprit :

— L'inaction me semble coupable.

— Par exemple!

— Je voudrais déjà être à l'œuvre... Pour vous, Hélène, pour notre petit Jean.

— Que comptez-vous faire?

— Mes projets sont encore vagues; je ne commencerai à les mettre à exécution que lorsqu'ils seront solidement établis et que vous les aurez approuvés... Cela ne tardera pas.

M. de Saint-Hyrieix se leva.

— Dites donc, Kerlor, fit-il, vous savez qu'ils n'ont eu en réalité que douze voix de majorité.

Georges crut entendre de l'hébreu.

— Mais oui, expliqua Firmin, il y a eu des rectifications au procès-verbal de la dernière séance... Il aurait suffi de changer la couleur de sept bulletins pour que le ministère fût renversé.

Georges entendait mieux, mais il n'était pas précisément disposé à suivre son beau-frère sur le terrain politique.

— Ils ont du plomb dans l'aile, poursuivit Saint-Hyrieix... Ces gens-là tomberont avant la fin du mois... Alors, Biraguc viendra... Je défie le président de faire un autre choix.

Et comme M. de Kerlor ne répondait pas, Firmin lui tendit le journal qui avait de vagues apparences de Bible, tant les feuillets en étaient nombreux, à cause de la discussion interminable de la veille.

— Tenez, mon cher Kerlor, voyez vous-même l'*Officiel.*

— Grand merci ! répliqua le comte, je craindrais de vous en priver.

— Vous n'en voulez pas ?... Eh bien ! je vais relire les discours avant de m'endormir.

Il se tourna vers sa femme :

— Vous m'y autorisez, ma chère Carmen ?

Madame de Saint-Hyrieix ne comprit pas. Elle paraissait de plus en plus absorbée. Son regard fixe achevait de la transformer en statue.

Hélène vit cette attitude et un nuage passa sur le front si pur de la comtesse de Kerlor.

Elle se dirigea vers sa belle-sœur pendant que Saint-Hyrieix revenait à la charge pour inculquer à Georges les beautés inappréciables de la stratégie parlementaire.

— Qu'as-tu donc? demanda Hélène très bas.

Carmen répliqua dans un soupir :

— Je souffre.

— Pourquoi ?

Madame de Saint-Hyrieix poursuivit de la même voix haletante, quoique contenue :

— Ne m'interroge pas... Je ne veux pas... Je ne peux pas te renseigner.

Hélène était devenue aussi blanche que Carmen.

— Depuis quand, demanda madame de Kerlor, me caches-tu un secret?

Les lèvres de Carmen s'agitèrent; une expression d'égarement passa dans ses yeux et sa main gauche comprima sa poitrine.

Elle balbutia :

— Depuis que je ne veux pas mourir de honte.

Madame de Kerlor joignit les mains avec un saisissement inexprimable.

Les deux hommes se retournèrent.

Hélène frémit devant l'extraordinaire surexcitation de Carmen ; était-il possible que Firmin et Georges n'en fussent pas frappés?

Mais la comtesse de Kerlor vit se dissiper ses angoisses et sa stupeur croissante.

Saint-Hyrieix n'interrompait pas la lecture de son discours, qu'il ponctuait de petits rires ironiques.

Quant à Georges, il contemplait sa femme, semblant la trouver plus belle, plus aimante, plus désirable.

Carmen, par un prodige de volonté, s'était maîtrisée.

Les deux ménages se souhaitèrent la bonne nuit.

Hélène, avec sa fermeté tranquille et douce, dit à l'oreille de sa belle-sœur :

— Tu me diras tout... Je l'exige! Il le faut!

XLIV

L'AMOUR DE LA FAMILLE

La nuit était venue ; la bise soufflait ferme; les ais vermoulus de l'entresort gémissaient comme ces âmes en peine que les paysans bretons croient entendre, à minuit dans les landes désertes.

La Limace saisit une bouteille qui contenait de l'eau-de-vie et but à la régalade.

Zéphyrine lui empoigna le bras.

— Laisse-m'en un peu, dit-elle.

Dans ce mouvement un peu brusque, quelques gouttes du précieux breuvage tombèrent.

La Limace poussa un juron.

— Tu ne vois pas que tu gaspilles la camelote! fit-il.

La somnambule parvint tout de même à enlever la bouteille et elle s'abreuva à son tour.

Eusèbe souffla :

— Ça réchauffe un peu... Il n'était que temps.

— Alors, repartit sa compagne, entre deux gorgées, pourquoi ne voulais-tu pas que je reprenne aussi un peu de chaleur?

— Le fait est, poursuivit La Limace, que ce n'est pas en suçant la glace qu'il y a sur la route que tu conserverais ta trogne.

— N'empêche, Eusèbe, que j'en ai plein le dos de ce pays de loups.

— Et moi donc!

— Nous n'allons pas y passer l'hiver.

— Quéqu'tu veux! ta frangine ne répond pas.

— Elle est peut-être malade.

— Elle n'avait qu'à nous prévenir, on aurait été la soigner.

— Tu vois, t'as eu beau me dicter ma dernière babillarde, Rose n'a pas coupé dans le pont.

— Y a pas! reprit La Limace, d'un ton décidé, faut lâcher la cambrouse et retourner à Paris.

— Ah! Eusèbe! gloussa Zéphyrine, tu sais bien que je ne désire pas autre chose.

— Il y a longtemps que nous devrions être rentrés.

— Seulement, voilà! chaque fois que nous avons eu le pognon pour ça, nous l'avons bu.

— C'est vrai...

— Nous sommes trop altérés, vois-tu, mon homme!

Ils étaient à Plouzané depuis quelques jours. Les affaires, qui avaient semblé prospères à un moment, étaient dans le marasme.

La Limace et Zéphyrine avaient d'abord trouvé des proies faciles en exploitant les naturels du Finistère; mais ceux-ci avaient fini par se lasser.

L'entresort restait quelquefois vingt-quatre heures sans étrenner.

Eusèbe avait mis à profit ses autres petits talents, dévalisant discrètement les maisons où il avait eu accès comme rémouleur; seulement, ces exploits ne pouvaient se répéter, car les gens se tenaient sur leurs gardes.

Zéphyrine reprit:

— Ce coup-ci nous avons de quoi voyager.

— Pas tant que ça! répliqua Eusèbe.

— Eh bien! et tout ce que tu as trouvé sur les macchabées du naufrage?

La Limace expliqua:

— Je ne veux pas vendre ces bijoux dans la localité; les commerçants ne sont pas à la hauteur.

— J'admets ça... Seulement t'as ramassé de la braise.

— Pas beaucoup!

— Eusèbe! tu deviens cachottier.

— Mais non... Tu sais bien que j'ai été interrompu en plein turbin par un ostrogoth qui m'a envoyé un pruneau.

— Heureusement qu'il t'a raté.

— La balle m'a passé sous le nez.

— T'as rien dû avoir le trac!

— Aussi ce que je me suis cavalé!...

En effet, le monstre à face humaine que Georges de Kerlor avait aperçu,

dans la nuit tragique, détroussant les naufragés, n'était autre que La Limace.

Dès qu'il avait appris le sinistre, Eusèbe Rouillard s'était dit qu'il y aurait peut-être quelque chose à piller. Il se souvenait des histoires d'autrefois. Les habitants du littoral avaient l'habitude de s'approprier les épaves et, même, ils ne reculaient pas devant de criminels stratagèmes pour causer des naufrages.

Ils éteignaient les feux des phares, rudimentaires de cette époque, et ils attachaient des lanternes aux cornes de leurs bœufs, qu'ils dirigeaient sur un point de la grève, pour tromper les marins sur l'emplacement des écueils.

Les hauts faits de La Limace avaient été interrompus par le coup de revolver de M. de Kerlor, au moment où le gredin allait poignarder Saint-Hyrieix.

C'était à la fin de juillet que La Limace s'était livré à cette opération macabre.

Le produit qu'il en avait tiré s'était vite liquéfié.

Eusèbe et Zéphyrine étaient restés ivres pendant une grande quinzaine.

Quant aux bijoux volés par La Limace, il ne s'était pas risqué à les vendre aux environs de Brest.

Le bandit se disait que l'homme qui l'avait vu accomplir son œuvre de vampire avait dû prévenir la gendarmerie et la police.

Le butin était assez important, des bagues, des boucles d'oreilles, des chaînes, des montres, des bracelets, tout cela constituait pas mal d'écus; mais cette marchandise ne s'écoulerait proprement qu'à Paris, car ce n'était pas de la pacotille.

Les victimes pendues en grappe au tronçon du mât étaient tous des voyageurs de première classe.

La Limace avait dû cambrioler de rechef pour subvenir à son existence et à celle de sa douce compagne.

Nous l'avons dit, la zone à explorer était parcourue ; à moins de recommencer dans les maisons déjà ravagées, il n'y avait plus rien à faire dans ce coin de Bretagne.

Évidemment, on pouvait changer de région, se transporter du côté de Landerneau, pays où l'on voit la lune, dit naïvement un dicton malveillant. Mais La Limace, qui connaissait toutes les locutions traditionnelles, ajoutait que dans cette ville-là ses petits talents feraient trop de bruit.

— C'est décidément à Paris qu'il faut aller, dit Eusèbe ; là seulement je « fourguerai » avantageusement ma bijouterie.

Il devisait de ces choses avec Zéphyrine, dans cette glaciale soirée de janvier qui mettait aux arbres dénudés des stalactites de givre.



Le pauvre animal ne parut pas très satisfait sous le harnais. (Page 436.)

Eusèbe s'écria :

— Et puis, vois-tu, Fifi, il arrive un moment où l'on a le mal du patelin... Je ne peux plus rester au milieu de ces marchands d'échalottes... Faut que je revoie Paris.

Les petits yeux du bandit étincelèrent. Il poursuivit de sa voix rauque et alcoolisée, avec de véritables transports d'enthousiasme :

— Ah! Paris... L'extér... Les fortifs... La place Maub!... Les beni Mouf-Mouf!... Ce que c'est chouette! Et puis, la campagne!

Il continua plus lyrique encore :

— Le boulevard de la Révolte !... Les Trois Canons !. . La butte Pinson, où il y a une guinche... Tu te rappelles, Zéphyrine, que nous y avons poussé notre petit pas d'hareng saur... Crois-tu qu'on la menait joyeuse dans ce temps-là ?

— Pour sûr, reconnut la femelle.

— Faut que je revoie tout ça... Je sens que c'est un besoin... J'ai la nostalgie...

Zéphyrine ne saisit pas très bien le dernier mot; du moins, elle en retint la syllabe « noce » et cela lui suffisait amplement.

Elle s'écria :

— Tu as raison, Eusèbe, faut retourner là-bas... Quoi ! La préfecture ne pense plus à toi !

Zéphyrine faisait allusion à une petite opération qui avait obligé La Limace à partir promptement en villégiature : un vol avec effraction à la Butte-aux-Cailles.

Le complice d'Eusèbe n'avait pas eu de chance; il était tombé au moment où les agents lui donnaient la chasse; Eusèbe, lui, avait réussi à se sauver.

La Limace haussa les épaules en entendant Zéphyrine.

— Oh ! là là, dit-il, les roussins ont eu d'autres chats à fouetter, depuis ce coup-là.

— N'empêche que tu avais la frousse...

— Parce que j'avais peur que le copain ne jaspine.

— Toujours est-il que tu as été heureux de trouver un abri dans mon entresort.

— Oui, oui ! Plus que ça de luxe, quoi ! On a voyagé en poste... en petite poste, par exemple, car avec Troppmann, c'est toujours la petite vitesse et le grand doucement.

— Ne le mécanise pas, nous en aurons encore besoin.

— Je ne prétends pas que nous avons eu tort de venir ici, ce que je dis, c'est que nous nous y sommes engourdis !

— Dame ! le voyage coûte cher en chemin de fer, répliqua Zéphyrine. Quant à le refaire dans la guimbarde, jam de lav !... Troppmann nous sèmerait en route... Et puis, il fait trop friot... Brrr !

La Limace but une large régalade pour se réchauffer les sentiments; Zéphyrine l'imita ensuite.

— Voilà le flambeau, reprit la somnambule, il s'agirait de trouver un bon chopin dans les environs et de calter illico.

Eusèbe s'écria :

— Et voilà !... Ça te paraît tout simple ! Madame n'a qu'à parler pour être servie... On voit bien que ce n'est pas toi qui marches.

— T'es si mariolle.

Il s'apaisa, flatté, tout en protestant faiblement :

— Ne fais donc pas de chiqué.

Il réfléchit autant que pouvait le lui permettre l'ivresse envahissante, car il avait déjà la langue pâteuse et bégayait quelque peu.

Zéphyrine était peut-être moins ivre. Elle supportait mieux l'eau-de-vie que ne le faisait Eusèbe, qui buvait trop vite.

Elle poursuivit :

— Il nous faudrait un boulot comme celui du bois de Kernéis.

— Merci! grommela Eusèbe ; il me semble que je sors d'en prendre... Je souffre encore du coup de matraque que j'ai reçu sur l'abatis... Tu appelles ça un bon chopin, toi? Tu n'es pas difficile... Si jamais je le repinçais, ce type-là, et qu'il ne s'y attende pas, il me paierait ça plus cher qu'au marché!

— Il était rien bath le jour de son mariage... Tiens! je voudrais que sa gerce lui en fît porter... Elle a des yeux à ça... Tu ne trouves pas, Eusèbe?

Eusèbe pensait à ce mariage. Ce jour-là, lui et Zéphyrine avaient bien travaillé. Malheureusement, ça n'avait pas duré assez longtemps. L'occasion n'était réellement propice qu'au moment où les Bretons et les Bretonnes s'extasiaient en voyant paraître le cortège.

— Ah! répliqua La Limace, s'il y avait tous les jours des conjungos aussi huppés, nous pourrions rester en Bretagne...

Malgré la chaleur artificielle produite par l'eau-de-vie, le couple sentait les morsures de la bise.

Leur baraque laissait pénétrer le vent par toutes les jointures; le feu qu'ils avaient allumé dans leur petit poêle ne réchauffait guère l'entresort.

— Faut nous mettre au dodo, susurra la somnambule de sa voix la plus engageante; comme ça nous ne serons plus changés en glaçons.

— Ça va, acquiesça Eusèbe... Seulement, demain je veux tirer un plan sérieux.

— Demain, il y aura peut-être une lettre de Rose à la poste restante.

— Je n'y compte plus, répliqua La Limace désabusé. Ta frangine se moque de notre fiole... Elle nous a déjà assez vus.

— Elle ne t'a jamais rencontré! fit observer la somnambule.

— C'est vrai... Faut croire qu'elle ne t'a plus à la bonne.

— On se rapapillotera.

— Quelque chose me dit qu'il est temps.

— Je te présenterai, puisque je t'ai annoncé.

— Allons! demain tu retourneras à la poste de Brest; moi je t'attendrai... Je tâcherai de ne pas perdre mon temps.

Eusèbe Rouillard ne tarda pas à s'endormir. Il rêva tout de suite, car ces mots s'échappaient de ses lèvres :

— Les fortifs!... La guinche!... La place Maub!...

Zéphyrine, elle, ronfla tout de suite.

Le lendemain, La Limace rumina différents projets destinés à lui fournir l'argent dont il avait besoin pour payer les places de chemin de fer.

Il ne trouva pas d'idées pratiques. La contrée qu'il honorait en ce moment de sa présence n'offrait réellement pas de ressources appréciables.

Il faudrait risquer beaucoup pour obtenir de maigres résultats.

La Limace s'accusa de manquer d'imagination ; mais il eut beau se torturer la cervelle, il ne trouva rien.

— Eh bien! voyons, lui dit Zéphyrine au déjeuner, qu'est-ce que nous décidons?

— On calte, répondit Eusèbe, qui avait pris son parti.

— Comment?

— On fera la route avec l'entresort.

Zéphyrine ne put dissimuler une grimace.

— C'est comme ça, ma fille, appuya La Limace, d'un ton annonçant qu'il supporterait mal la contradiction... Si ta sœur avait envoyé la braise que tu lui as demandée, on aurait pu s'offrir le poussif, mais il n'y a pas moyen.

— En fait de poussif, reprit la somnambule, je me demande si Troppmann nous conduira jusqu'aux barrières.

— Il le faudra bien.

— C'est égal! nous en avons pour un bon bout de temps.

— Tu m'as toujours dit que t'adorais les voyages.

— C'est bon ! fit la sœur de Rose Fouilloux, on se mettra en route quand tu voudras.

— Nous passerons par Brest, reprit Eusèbe... Tu demanderas à la poste s'il n'y a rien pour toi.

— Et s'il y avait quelque chose?

— On verrait, quoi! Le principal est de quitter le patelin où nous sommes.

Leurs préparatifs n'exigeaient pas de longs efforts. Il n'y avait qu'à atteler Troppmann.

Le pauvre animal ne parut pas très satisfait sous le harnais ; il ne savait pas où il allait, mais son expérience lui indiquait qu'il allait avaler pas mal de kilomètres ; il couchait les oreilles en signe de protestation.

Un vigoureux coup de fouet lui annonça que la moindre récrimination serait aussi vaine que superflue, et il se résigna.

A Brest, l'employé de la poste restante répondit négativement à la somnambule. Il n'y avait rien pour elle.

Zéphyrine ragea. Elle n'aurait jamais cru que sa sœur aînée se montrerait aussi dure à la détente. Elle n'avait donc pas l'amour de la famille. Enfin, on s'expliquerait à Paris, où la présentation du futur aurait lieu.

La Limace calma sa compagne. Il ne comptait plus sur l'argent demandé.

On s'en passerait, voilà tout ; cela n'empêcherait pas d'exister.

Zéphyrine donnerait des séances. Eusèbe ferait son métier de rémouleur et il exercerait ses autres petits talents, le cas échéant.

Si l'on était trop serré, La Limace vendrait deux ou trois bijoux dans les grandes villes; mais, sur ce point, il fallait se montrer raisonnable et ne pas trop entamer le trésor, attendu que, une fois arrivé à Paris, on procéderait à un lavage en grand des bibelots dans des conditions avantageuses, de façon à pouvoir se nipper un peu avant d'embrasser la tireuse de cartes.

Zéphyrine reconnut qu'Eusèbe était dans le vrai.

— Tu comprends bien, dit-il, que si nous nous amenons tout dépenaillés, ça ne fera pas plaisir à ta sœur.

— Comme de juste!

— Tandis qu'en ayant l'air rupins, tu lui feras voir qu'on sait se débrouiller.

Le voyage commença. On fit halte aussi souvent que l'exigeaient les jambes du cheval. On séjourna à Saint-Brieuc, à Lamballe et à Fougères.

Zéphyrine eut quelques clientes; La Limace repassa un certain nombre de couteaux, ciseaux et rasoirs ; mais il n'eut guère l'occasion de voler, pressé comme il l'était d'arriver dans « la capitale ». Cependant, en garçon consciencieux, il prit quelques notes sur son carnet graisseux; ça pourrait peut-être servir plus tard.

L'entresort, toujours cahin caha, franchit les limites de la Bretagne et pénétra sur le sol normand. On resta deux jours à Domfront. La Limace maugréa contre les naturels, moins faciles encore à rouler que les Bretons.

Il se vengea en grommelant le vieux dicton, qui remonte au moyen âge :

— Domfront, ville de malheur! Arrivé à midi, pendu à une heure. Pas seulement le temps de dîner.

On fila sur Mortagne. La Normandie était traversée. On atteignit Dreux, puis Houdan et Poissy.

— Ça se tire ! constata La Limace, nous voilà en Seine-et-Oise.

— Ce n'est pas dommage, répliqua Zéphyrine; j'ai cru que ça n'en finirait jamais... Troppmann fait un pas en avant et deux en arrière... Faudra renouveler notre cavalerie, Eusèbe.

Bientôt les coteaux d'Argenteuil apparurent.

La Limace et sa compagne s'offrirent du picolo, qu'ils traitèrent dédaigneusement de piquette.

— On dirait le vin de Plabennec, prétendit Zéphyrine.

La Limace se rappela l'auberge du *Vrai Mathurin*, et, par une naturelle association d'idées, il se souvint du vol qu'il avait commis chez l'orpheline.

L'affaire n'avait pas été mauvaise; mais un peu plus cette maudite blanchisseuse empêchait le coup.

Enfin, par une soirée pluvieuse et froide, l'entresort entrait dans Paris en franchissant la porte de Levallois.

La voiture et le cheval furent remisés rue Gide, chez un copain, qui tenait un débit de boissons, et à qui on pouvait parler de la dernière étape, car il avait été à Poissy, où il avait appris à tresser des chaussons de lisière.

Zéphyrine et La Limace poussèrent un soupir de satisfaction, le voyage était terminé.

Ils fêtèrent leur rentrée dans la bonne ville de Paris par des libations extrêmement nombreuses et prolongées jusqu'à une heure avancée de la soirée.

Le gros bleu falsifié, l'eau-de-vie de pommes de terre et un toxique étiqueté absinthe leur parurent délicieux.

Le lendemain, Eusèbe Rouillard se rendit chez un receleur qui habitait les Ternes et exhiba les bijoux volés sur les naufragés du *Prins-Hendrik*.

Le « fourgat » demeurait rue Verniquet, près du boulevard Berthier, par conséquent non loin des fortifications, dont les glacis faisaient palpiter le cœur de La Limace, qui aimait les jolis points de vue et les parfums suaves.

Bidonneau, c'était le nom du receleur, tenait une petite boutique, pas beaucoup plus grande qu'une échoppe, où il semblait exercer ostensiblement la profession d'horloger.

C'était un rusé coquin, d'une cinquantaine d'années, au front chauve, fortement bombé, au visage glabre. Il était petit et gras. Il louchait; ce ne pouvait être l'abus du microscope, car il ne se fatiguait pas beaucoup la vue à examiner les grands ressorts en détresse ou les mouvements déréglés.

Il accueillit La Limace par cette apostrophe au moins familière :

— Te voilà, bon à tuer!

Eusèbe repartit :

— En tout cas, il n'y aurait guère à manger... Toi, au moins, tu es à point.

— Dame ! on soigne sa petite santé, avoua Bidonneau.

— Je t'apporte du nanan, reprit La Limace.

— Quelque camelote.

— Tu vas voir.

Eusèbe tira de sa poche un mouchoir, noué aux quatre coins, et qui

contenait des montres, des chaînes, des bracelets, des boucles d'oreille et autres joyaux.

Le strabisme du « fourgat » s'accentua et mons Bidonneau ne put réprimer un petit mouvement d'admiration.

Il s'écria même :

— Eh bien! mon vieux! tu ne t'es pas mouché du pied... Où as-tu dégoté tout ça.

La Limace répondit cyniquement :

— C'est un sauvetage que j'ai fait.

— C'est-à-dire que tu as sauvé la caisse.

— J'ai été au plus pressé.

Bidonneau palpa les bijoux; il y en avait pour dix mille francs au moins.

— Est-ce que ça te va? interrogea La Limace.

— Si ça ne m'allait pas, je serais rudement difficile; seulement...

— Quoi?

— Où as-tu fait le chopin?

— Très loin.

— Mais encore...

— Dans le Midi... du côté de Marseille.

— Il y a combien de temps?

— L'année dernière.

Bidonneau parut satisfait de ces renseignements, car ils lui prouvaient que la sûreté ne devait plus s'occuper du vol.

Il répliqua :

— Je te donne cinq cents francs...

— Filou! s'écria La Limace.

— Attends un peu... Je te donne cinq cents balles tout de suite et cinq cents autres balles à la fin du mois.

— Dans chaque main et tout de suite.

— Est-ce que tu n'es pas marteau? mon vieux La Limace... Tu sais bie que je ne suis pas rupin... Tu me fourgues ces bibelots-là, il faut que, à mon tour, je les repasse à quelqu'un... Ça demande du temps... Sans compter que les curieux peuvent mettre le nez dans ce qui ne les regarde pas... Quoi? tu n'ignores pas ça... On dirait que tu reviens de Pontoise.

— Je voudrais tout d'un seul coup, répliqua Eusèbe.

— Ça m'est égal... Tu n'as qu'à repasser.

— J'en ai soupé de ce chien de métier...

L'époux de Zéphyrine comprenait que Bidonneau faisait allusion au noble état de rémouleur.

— Tu sais, reprit le receleur, je ne marchande jamais... C'est oui ou c'est non .. Décide-toi, je suis en train de réparer un remontoir, et il ne faut pas que je m'amuse.

Eusèbe prit son parti.

— Ça y est!

— Eh bien! je vais te donner l'argent.

Bidonneau emporta les bijoux et revint bientôt avec la somme convenue : un billet de cent francs, cinq louis et le reste en pièces de cent sous.

La Limace partit en faisant tinter les écus dans sa poche.

Il était très content. Il ignorait la valeur de ses rapines. Avec ces cinq cents francs, il allait acheter des frusques à Zéphyrine et se transformer lui-même en homme du monde.

Quand il revint rue Gide, il dit à la somnambule :

— Tiens, Fifi, regarde!

Et il étala sa petite fortune sur le guéridon boiteux qui ornait la chambre.

Zéphyrine s'extasia, poussant des gloussements d'allégresse.

Elle avança la main; Eusèbe la repoussa avec sa rudesse ordinaire et il s'écria :

— Je t'ai dit de regarder, mais pas de toucher... La vue n'en coûte rien. Mais la vue toute seule...

Ils firent leurs achats dans la journée. Ils suaient moins la misère et le vice, bien qu'ils se fussent affublés d'oripeaux d'occasion, remarquables par leurs couleurs criardes.

— Et maintenant, s'écria La Limace, tu peux te présenter chez ta frangine.

— Tu viens avec moi?

— Penses-tu? fit Eusèbe en haussant les épaules à plusieurs reprises, comme s'il prenait en pitié la naïveté de sa compagne... T'imagines-tu que moi, ton chaste fiancé, je vais m'amener comme ça, d'autorité, chez ta sœur!... Qu'est-ce qu'elle dirait?

Zéphyrine parut comprendre que, en effet, cela ne serait pas absolument convenable.

La Limace lui fit la leçon et lui indiqua ce qu'elle aurait à dire. La première entrevue entre les deux sœurs serait peut-être dépourvue d'expansion; mais, en somme, on saurait ce que pensait mademoiselle Fouilloux, l'aînée.

Si l'accueil était plus cordial que n'osait l'espérer La Limace, Zéphyrine en profiterait pour annoncer qu'elle reviendrait le lendemain avec son prétendu, et alors, Eusèbe Rouillard, qui n'ignorait pas les usages de la haute, ferait sa demande dans toutes les formes; s'il le fallait il mettrait des gants; ce serait la première fois de sa vie; mais il y avait commencement à tout.



Eusèbe Rouillard après avoir esquissé un cavalier seul, comme s'il était à la « guinche » de la Butte Pinson. (Page 445.)

Zéphyrine arriva rue des Trois-Couronnes, vers cinq heures du soir. Elle sonna vigoureusement.

On devine la surprise et l'émoi de Rose Fouilloux, quand elle vit l'épaisse silhouette de sa sœur emplissant tout le palier.

Zéphyrine, pour se donner de l'aplomb, avait pris trois verres de cognac. Elle était rouge comme une tomate, ce qui ne l'empêchait pas d'esquisser des effets de dignité.

Rose, qui avait ouvert la porte, eut un brusque mouvement comme pour la refermer. Ce fut le premier, le bon; le second ne lui ressembla pas.

La tireuse de cartes, malgré tous ses griefs contre sa cadette, sentit brusquement tomber son courroux.

C'était sa sœur qui était là ; le seul être qui représentât sa famille, la tante de Claudinet.

Voilà pourquoi Rose Fouilloux ne referma pas la porte et pourquoi elle accueillit Zéphyrine.

Celle-ci sauta au cou de Rose, la larme à l'œil.

— Ma petite Rose !... que je suis heureuse... Il y a si longtemps qu'on ne s'est vu... Ah ! si tu savais !...

Rose Fouilloux, qui avait essayé de reprendre une attitude plus froide, ne put s'empêcher de se laisser toucher par ces grandes démonstrations d'amitié. La venue de la grosse femme lui mettait même au cœur un peu de chaleur ; il lui parut soudain qu'elle n'était plus isolée.

— Où est Claudinet? demanda Zéphyrine avec la même exubérance... J'ai depuis si longtemps envie de l'embrasser, mon petit neveu.

La somnambule, bien qu'elle eût l'esprit passablement obtus, suivait docilement les instructions que La Limace lui avait astucieusement données.

Le drôle avait en somme une intelligence spéciale, quand elle n'était pas noyée dans l'ivresse bestiale ; il avait relu les lettres de Rose ; il avait fait jaser Zéphyrine ; et il était arrivé à se former une idée du caractère de sa future belle-sœur.

Il avait donc surtout recommandé à sa maîtresse de jouer le plus vite et le mieux possible du sentiment, et c'est ce qu'elle avait fait.

Rose ne pouvait qu'être émue du désir exprimé par sa cadette ; elle répondit :

— Tu vas le voir.

Elle examinait sa sœur, qui, carrée dans son châle vert, faisait des effets de jeune personne comme il faut.

— Tu comprends, dit Zéphyrine, je ne pouvais rester sans nouvelles de toi... J'ai voulu venir à Paris pour savoir de quoi il retournait... Je me demandais si tu n'étais pas malade.

Rose parut un peu embarrassée ; elle répliqua :

— Ta dernière lettre m'est arrivée dans un mauvais moment... Je ne pouvais pas connaître tes vrais sentiments...

— Pour lors, continua Zéphyrine, je me suis dit : Il n'y a pas de bon Dieu, faut que je m'explique avec Rose... Et me v'là !

La glace était tout à fait rompue. Rose Fouilloux alla chercher Claudinet.

Zéphyrine embrassa son neveu avec la plus grande effusion en s'écriant :

— Ce qu'il est gentil, ce môme-là ! On dirait un amour!... Bisez votre tante, Claudinet...

L'enfant parut un peu effaré en voyant cette trogne rubiconde s'approcher de sa figure; il jeta un regard vers sa mère.

Rose s'écria :

— Eh bien! oui, bébé, c'est ta tante Zéphyrine.

Après ces premiers épanchements, Rose demanda à sa sœur où elle était descendue.

Zéphyrine répondit qu'elle s'était installée à l'hôtel.

— Tu vas coucher ici, dit la mère de Claudinet.

— C'est que, fit Zéphyrine, simulant un peu de gêne, Eusèbe est à Paris.

— Qui ça, Eusèbe?

— Mon fiancé.

— Ah oui ! dit Rose, qui se souvint.

— Tu comprends que ce garçon... n'est-ce pas... Mets-toi à ma place...

— Il viendra te voir ici... Je trouve que ce sera plus convenable.

— Vrai ! tu consens à le recevoir?

— Pourquoi pas, puisqu'il doit t'épouser?

— Nous devons nous marier à Paris... Les bans vont être publiés.

Zéphyrine ajouta, pudiquement, avec une oscillation de tête et l'ongle du petit doigt entre les incisives :

— Inutile de te jurer qu'il ne m'a jamais manqué de respect... Je suis jeune, un peu écervelée, mais je n'ai pas à rougir de ma conduite.

Rose Fouilloux ne se dit pas que vu la couleur actuelle de son teint, il serait difficile à Zéphyrine de pousser plus loin la nuance de l'écarlate; elle continua à ne pas douter de la sincérité de sa sœur, et répliqua :

— La visite de M. Eusèbe me fera plaisir, je ne suis pas fâchée de me rendre compte de ton choix.

Zéphyrine parut enchantée.

— Donne-moi l'adresse de ton hôtel, reprit Rose; j'enverrai chercher ta malle.

— Non ! non! répondit la somnambule avec vivacité, il est préférable que je m'occupe moi-même de ces détails...

— Mais pourquoi ?...

— Parce que... parce que... il y a l'entresort... il y a le cheval... Il faut bien que j'arrange tout ça avec l'aubergiste... Je te demande deux heures.

— Comme tu voudras, répondit Rose. Je t'attends pour dîner.

Zéphyrine retourna en toute hâte à Levallois-Perret.

La Limace l'attendait avec une certaine impatience.

— Eh bien ? interrogea-t-il.

— Ça marche comme sur des roulettes, répliqua-t-elle ; j'ai empaumé Rose.

Eusèbe Rouillard respira. Il entrevoyait dans l'avenir toutes sortes de combinaisons, dont la moindre n'était pas la capture prochaine du magot de la tireuse de cartes.

— Lui as-tu parlé de moi ? demanda-t-il.

— Tu peux y aller quand tu voudras. Elle te considère déjà comme son beau-frère.

Le contentement du drôle s'accentua. Il posa cette troisième question :

— Est-ce que ta sœur est réellement bien dans ses « bois » ?

— Un mobilier magnifique, répondit Zéphyrine. Pour sûr, elle est à son affaire.

Les petits yeux chassieux de La Limace pétillèrent.

— Tu vois bien, s'écria-t-il, que j'avais raison de vouloir quitter la Bretagne.

— Pour sûr !

— Demain je ferai ma visite à ta frangine... Je verrai tout de suite de quoi il retourne.

— Nous ferons d'elle ce que nous voudrons, je te dis !

Eusèbe Rouillard, après avoir esquissé un cavalier seul, comme s'il était à la « guinche » de la Butte-Pinson, reprit :

— Et le momignard ?... Est-ce qu'il est toujours en train de faire sa crevaison ?

— Il a une mine de papier mâché comme sa mère.

Les deux complices se regardèrent avec un effroyable sourire.

La Limace se frotta les mains et murmura :

— Je finirai par croire que c'est bon tout de même la famille !..

XLV

CONFESSION

Hélène avait été en proie à une terrible angoisse en entendant Carmen lui dire les mots pleins de révélations aussi affolantes qu'inattendues que nous avons reproduits.

Georges vit bien que sa femme était bouleversée et il la questionna; Hélène répondit qu'elle se sentait indisposée. M. de Kerlor voulut tout de suite envoyer chercher le médecin. La pauvre femme frissonnait comme si elle avait réellement la fièvre.

Cependant, elle rassura son mari et se mit au lit. Le lendemain, grâce à sa force de caractère, elle avait réussi à reprendre ses esprits.

Elle dit à Georges que son malaise n'avait eu aucune suite et elle eut le courage de sourire. M. de Kerlor se rassura.

Saint-Hyrieix, toujours très affairé, avait déjeuné à la hâte, annonçant qu'il avait deux ministres à voir, celui des Affaires Étrangères et celui des Colonies.

Hélène trouva donc facilement le moyen de rester seule avec sa belle-sœur.

Carmen, les yeux caves, les traits tirés, les lèvres fiévreuses, n'avait pas plus dormi que madame de Kerlor.

Hélène avait les yeux fixés sur elle comme si elle avait voulu la regarder jusqu'au fond de l'âme.

Madame de Saint-Hyrieix poussa un sourd gémissement; un grand vide se faisait dans son cerveau ; il lui semblait que sa raison menaçait de l'abandonner.

Hélène retrouva tout son calme; et ce fut d'une voix pénétrante et douce qu'elle commença :

— Ma chère Carmen, tu as prononcé hier soir d'étranges paroles.

Madame de Saint-Hyrieix eut un geste désespéré.

— Tais-toi ! murmura-t-elle.

— Tu sais bien que c'est impossible, poursuivit Hélène... Il faut que tu t'expliques.

— Je ne le pourrai jamais.

Carmen baissa la tête.

Hélène tressaillit. Elle avait voulu croire un moment, que sa sœur subissait une crise nerveuse et qu'elle avait parlé inconsciemment.

Elle savait combien Carmen était impressionnable et elle s'était demandé si la jeune femme ne s'était pas exagéré la portée d'une faute sans doute plus légère qu'elle ne le croyait. Tant que la sœur de Georges n'aurait pas parlé, Hélène ne voulait pas croire qu'un malheur planait sur la famille.

C'était en se rappelant l'honnêteté de Carmen, la régularité de sa vie passée, exempte du moindre trouble, du moindre incident regrettable, que madame de Kerlor s'efforçait de bannir ses alarmes ; la raison toutefois exigeait impérieusement que la jeune femme lui fournît des éclaircissements.

— Voyons ! reprit-elle avec l'intonation caressante d'une sœur aînée, tu

ne veux pas plus longtemps me faire de la peine... Tu m'as réellement effrayée, ma chère Carmen.

Madame de Saint-Hyrieix paraissait décidée à se renfermer dans son mutisme farouche.

Hélène poursuivit :

— Ton frère a vu à quel point j'étais tourmentée... Il m'a interrogée.

Carmen à ces mots releva brusquement la tête :

— Et tu lui as dit...

— ...Je ne pouvais rien lui dire puisque je ne savais rien...

— Mon Dieu! fit la sœur de Georges en se tordant les mains... Tu n'en auras pas besoin. Bientôt il devinera, il saura, puisque bientôt, je ne pourrai plus cacher ma honte.

Hélène devint toute blanche. Son regard, pour la première fois de sa vie, refléta la rigidité d'une justicière. Elle fit deux pas vers sa belle-sœur.

— Ta honte ! répéta-t-elle en frissonnant.

— Oui! murmura Carmen.

— Mais... Oh! non! Je veux douter encore!... Ce serait effroyable!

— Je suis une malheureuse!

— Comment! Tu n'as pas la tête à toi... Tu n'as pas déshonoré le nom que tu portes?

— C'est une coupable que tu as en face de toi!

Hélène de Kerlor recula, comme si madame de Saint-Hyrieix lui faisait horreur.

Carmen poursuivit d'une voix haletante :

— J'ai trompé M. de Saint-Hyrieix.

Hélène restait, la tête dans ses deux mains, pétrifiée.

On eût dit que sa respiration venait d'être suspendue.

La malheureuse était à bout de forces Elle s'interrompit. Puis brusquement elle éclata en sanglots et retomba sur le siège qu'elle avait quitté.

Hélène jeta un regard anxieux vers la porte; si, à ce moment, son mari était entré, Carmen, dans sa surexcitation effroyable, eût été capable de se trahir, de tout avouer.

Cette pensée de madame de Kerlor prouvait que déjà elle n'avait plus le courage de se montrer implacable.

Elle regarda sa belle-sœur abandonnée au plus atroce désespoir.

Et soudain, dans l'âme miséricordieuse d'Hélène, un rayon divin descendit.

L'infortunée qui était là, à quelques pas d'elle, n'avait-elle pas sauvé l'orpheline le jour où celle-ci se croyait abandonnée de tous ?

N'était-ce pas Carmen qui avait jeté Hélène dans les bras de Georges?

De quel droit, madame de Kerlor maudirait-elle cette créature, déjà

cruellement châtiée par la confession de sa faute et que les remords vengeurs accablaient?

Et quand même Hélène n'eût pas été l'obligée de Carmen, quand même celle-ci ne lui eût pas offert autrefois son plus entier dévouement, est-ce qu'il appartient à une femme, qui en voit une autre souffrir à ce point, d'ajouter aux tortures de la malheureuse en lui enlevant l'espoir de la rédemption?

Hélène était sûre de ne faillir jamais et sa vertu aurait pu se refuser à admettre l'ombre d'une atténuation chez l'épouse coupable; mais le Christ n'avait-il pas relevé Marie-Magdelaine? Le Christ n'avait-il pas pardonné à l'épouse adultère?

Hélène se rapprocha de sa belle-sœur et lui saisit doucement le poignet.

— Prends garde! dit madame de Kerlor... Songe à ta mère et à ton frère... Pense que s'ils t'entendaient, leur douleur serait épouvantable... que la colère de Georges pourrait être terrible...

Carmen s'essuya le visage; elle eut à son tour un regard vers la porte; puis, reportant ses yeux sur Hélène, elle murmura:

— Mais toi, tu ne me condamnes donc pas!

— Je me refuse à te juger, répondit Hélène...

— Alors, écoute-moi.

— Non! Je t'en supplie, Carmen, ne cherche pas à te disculper à mes yeux, ce serait inutile... Je ne veux pas prononcer une sentence, parce que cela me ferait trop de mal... D'ailleurs ta conscience doit te dire à quel point tu es coupable...

— Hélas! elle est sans pitié.

— Aussi, n'ai-je pas besoin de rien écouter de plus... Je regrette déjà que tu m'aies fait cet aveu, puisque je ne puis ni t'absoudre ni te consoler... Tu n'étais pas forcée de parler et je ne m'explique pas à quelle suggestion tu as obéi en t'accusant...

— Ma pauvre Hélène! reprit Carmen, tu n'as donc pas tout compris?

Madame de Kerlor eut une nouvelle angoisse. Elle chercha à s'expliquer comment la situation pourrait être plus douloureuse encore.

Carmen poursuivit:

— Je ne voulais rien te dire. Je n'ai pas pu.

— Pourtant tu aurais mieux fait.

— J'avais pris la résolution de mourir avec mon secret.

— Mourir!... Tu voulais mourir?

Madame de Saint-Hyrieix répliqua:

— Et toi, Hélène, oublies-tu que je t'ai arraché le poison de la main?

Madame de Kerlor répondit d'une voix grave:

— J'étais seule, moi!



Pauvre sœur! dit-elle avec la compassion la plus intense, tes larmes et tes regrets te seront comptés. (Page 453.)

— C'est vrai.

— Je n'avais déshonoré personne.

— Pardon!

— J'obéissais aux voix de mes chers parents qui voulaient la fin de mes tortures.

— Grâce, Hélène!... Il n'y a aucune comparaison à établir entre toi, qui avais la pureté des anges et la misérable épouse qui a trahi la foi conjugale... Je ne mérite que ton mépris.

— Encore une fois, je ne veux pas apprécier ta conduite; mais, finissons-en... Je ne dois plus rien entendre.

— Alors, ma chère Hélène, tu n'as pas besoin de me juger... Sache seulement que tu me condamnes à mort.

Madame de Kerlor répliqua :

— Et tu crois qu'il te suffirait de disparaître pour que ta honte s'éteignît avec toi?

— J'aurais expié.

— Tu aurais aggravé ta faute en commettant un crime, contre toi-même d'abord, contre les tiens ensuite... Tu frapperais ta mère au cœur...

Carmen interrompit sa belle-sœur avec véhémence :

— Je la frapperai bien plus sûrement, le jour où elle apprendra que sa fille est coupable.

— Mais pourquoi tiens-tu à ce que tout le monde le sache?

— Pourquoi?... Parce que je ne pourrai bientôt plus rien cacher.

Les yeux de madame de Kerlor se dilatèrent. Elle comprenait maintenant que le malheur était complet.

— Enfin, dit Carmen, tu devines!

— Mon Dieu! protégez-la!... Protégez-nous! murmura la femme de Georges.

— Il est trop tard maintenant, continua Carmen avec une exaltation de plus en plus grande... C'est au moment où j'allais commettre la faute que le ciel pouvait m'arrêter.

Carmen, d'une voix entrecoupée, raconta à Hélène comment elle avait aimé Robert d'Alboize; elle retraça la catastrophe et termina par la scène de l'îlot.

Madame de Kerlor, dont le cœur saignait, pleurait silencieusement.

— Tu le vois, reprit Carmen, il y a eu au-dessus de moi une fatalité plus forte que moi, plus forte que tout. Je ne puis m'expliquer encore comment j'ai succombé... Il était décidé avec M. d'Alboize que ce moment d'égarement n'aurait pas de lendemain... Et nous avions tenu parole... Hélas! Je ne prévoyais pas en faisant ce serment, que j'allais être mère.

Madame de Kerlor joignit les mains; elle priait avec ferveur, demandant à Dieu une inspiration.

Carmen poursuivit :

— Je n'ai jamais aimé Saint-Hyrieix... J'ai été punie de me marier sans amour... Et pourtant, je ne demandais au Seigneur, au moment de la bénédiction, que la grâce d'être une épouse fidèle et dévouée... Mon âme n'était pas souillée par le péché, à cette heure solennelle... C'était du plus profond du cœur que j'adressais ce vœu au Très-Haut... Pourquoi ne l'a-t-il pas exaucé ?

— Parce que ses desseins sont impénétrables, répliqua Hélène.

— Je suis de ton avis, continua madame de Saint-Hyrieix avec une navrante ironie ; aussi, n'essayerai-je pas de lutter... Je suis vaincue d'avance.

— Qu'en sais-tu?

— Ah! par exemple! ma chère Hélène, je voudrais bien savoir quel miracle me sauverait.

— Si tu te repens sincèrement, la Providence ne t'abandonnera pas.

— Je ne te demanderai pas, ma chérie, si, à ma place, tu conserverais cette foi aveugle...

Hélène eut un mouvement.

— Non... Tu es une sainte, ajouta Carmen, et il y aurait quelque chose de monstrueusement sacrilège à penser à une telle assimilation... Mais toi, tu es heureuse... Tu as épousé un homme que tu aimes et qui t'adore... Ton enfant porte le nom de Kerlor... Ton union a été bénie... Si pourtant, ton mari n'avait pas su faire battre ton cœur, crois-tu que tu aurais eu plus de force que moi pour résister à la puissance mystérieuse qui vous enlève la force et la volonté et qui vous courbe, vaincue et domptée, sous l'implacable main du destin?

Hélène prononça :

— Je n'aurais jamais été la femme d'un homme que je n'aimais pas.

— Tu vois, tu penses comme moi... C'est là ma faute... Mais je ne savais pas, moi, qu'elle pourrait avoir de telles conséquences.

— Firmin est bon...

— Oh! ne le défends pas... Tu ajoutes encore à mes angoisses... Et puis n'est-il pas coupable, lui aussi, de n'avoir pas su se faire aimer?

— Comment peux-tu espérer la miséricorde de Dieu si tu as l'inconscience d'accuser encore l'homme que tu as outragé?

— Oui! reprit Carmen avec égarement, mon crime est de ceux qui ne méritent aucun pardon... Tu vois bien, Hélène, qu'il faut que je disparaisse.

Madame de Kerlor répondit :

— Mais c'est de la démence, ma pauvre Carmen.

— Heureusement! J'ai besoin de me dire que je ne suis pas entièrement responsable.

— En tout ceci, tu ne penses pas à l'innocent que tu veux tuer... Ton enfant!

— Mon enfant!

— Ce que tu as fait est affreux... Le souverain juge peut pourtant t'absoudre si tu as été victime d'un effroyable concours de circonstances... Je ne douterai jamais de sa miséricorde infinie, car le repentir sincère le touche toujours... Mais il t'abandonnera sans retour si tu entraînes avec

toi dans la tombe le petit être qu'il a voulu que tu portasses en ton sein.

— Que faire ? se demanda madame de Saint-Hyrieix au paroxysme de l'angoisse.

De grosses gouttes de sueur perlaient sur son front. Elle eut le geste de quelqu'un qui roule dans le plus affreux abîme et dont les mains crispées ne rencontrent aucune aspérité où elles pourraient s'accrocher.

Hélène se souvenait maintenant de l'attitude de Carmen, quelques heures après le naufrage du *Prins-Hendrik*, quand Georges avait ramené Saint-Hyrieix.

Tout en admettant que les cruelles émotions par où elle venait de passer eussent privé la jeune femme de son sang-froid, madame de Kerlor avait été frappée de l'égarement de sa belle-sœur, qui avait balbutié, au moment où son mari lui avait demandé des nouvelles de M. d'Alboize :

— Je ne sais pas... Ne me demandez rien.

Ce jeune officier, qui paraissait si droit, si loyal, avait trahi Firmin! Quelle effroyable chose que la passion! Et comme elle transforme les meilleurs en misérables!

Madame de Kerlor reprit :

— Il ne faut pas nous dissimuler l'étendue du mal, mais ce n'est pas en rêvant de nouvelles folies que nous parviendrons à l'atténuer.

— Que faire? répéta Carmen, terrifiée.

— Prier Dieu qu'il ne t'abandonne pas.

— Il refusera de m'entendre.

— Parce que tu persistes à te révolter contre lui.

— En me tuant, poursuivit Carmen, personne ne saura ce qui m'a fait prendre cette détermination; il n'y a que toi qui seras édifiée... Mais tu ne me trahiras pas.

— Encore une fois, tu serais beaucoup plus criminelle encore si tu tuais l'enfant qui n'a pas demandé à venir au monde.

— Son existence sera faite de misère et de honte.

— Tu n'en sais rien.

— Il n'aura pas de nom.

— Il peut s'en créer un.

— Mais comment cacher jusqu'au bout ma situation effroyable?... Comment cacher la naissance de mon enfant?... Tu vois bien, Hélène, que rien ne peut me sauver...

— Je te répète que ta mère succomberait de douleur et que tu causerais à Georges un chagrin incurable... Ton mari enfin...

— Lui !... Ah ! s'il n'y avait que lui...

— N'achève pas.

— Je reconnais que ma brusque disparition fera verser quelques larmes... Mais on ne saura pas... On croira à un accès de fièvre... A un

accident... Mais, veux-tu me dire ce qui causera le plus de souffrance à ceux que j'aime et à ceux qui m'aiment : de me voir morte dans des circonstances qu'ils ne s'expliqueront pas, ou de me voir vivante, infâme et déshonorée?... Si tu parviens à me fixer sur ce point, je jure de m'abandonner à toi et de céder à ta volonté.

Madame de Kerlor resta pendant quelques instants silencieuse.

Que pouvait-elle dire davantage?

— Tu ne trouves rien, reprit Carmen; au fond de toi-même, tu reconnais que j'ai trop vécu... Cependant je ne veux pas agir sous le coup de la démence dont tu parlais tout à l'heure... Je t'ai implorée, et c'est moi pourtant qui aurai pitié de toi et de ceux que je chéris... Je vais prier avec ferveur, non pour moi, mais pour le petit être que j'ai senti remuer dans mon sein... Qu'il vive! Dieu fera ensuite de moi ce qu'il voudra... Mais, son salut et le mien dépendent d'un miracle... Si ce miracle s'accomplit à la minute où tout semblera perdu irrémédiablement, j'en glorifierai le Seigneur toute ma vie... Si l'intervention divine ne se produit pas à l'heure extrême que je lui assigne pour limite, cela signifiera que je suis maudite et damnée... Alors, je saurai ce qui me reste à faire... Jamais, entends-tu, Hélène, jamais ma mère ne saura que j'ai été une épouse coupable.

Après avoir prononcé ces mots avec la suprême énergie dont elle était capable, Carmen, retrouva un calme relatif.

Sa respiration devint moins haletante; son cœur cessa de battre à rompre sa poitrine comme elle le sentait depuis qu'elle était en face d'Hélène et son regard se voila d'une mélancolie poignante.

Hélène l'embrassa.

— Pauvre sœur! dit-elle avec la compassion la plus intense, tes larmes et tes regrets te seront comptés, car tu es bien punie déjà!

— Oui, fit Carmen avec une résignation d'autant plus touchante qu'elle contrastait avec l'amertume sardonique dont elle avait fait preuve jusqu'alors... Oui, j'expie ma faute, et pourtant je ne m'explique pas encore comment je l'ai commise.

— Tu seras pardonnée.

— Ah! ma chère Hélène, tu t'es rendu compte de mes souffrances quand tu m'as forcée à parler... Eh bien, maintenant, je sens descendre en moi une sorte d'apaisement... Je suis soulagée... Tu ne m'as pas répondu par des paroles de colère et par des outrages; je n'éprouve plus la même torture... Merci, Hélène!... Merci, ma sœur!... Ta générosité m'a rendu le courage... Je lutterai jusqu'à la minute décisive...

— Je continuerai à t'assister, Carmen... Je préviendrai tes moindres défaillances... Tu sais bien que je te dois tout.

Madame de Saint-Hyrieix répliqua :

— Ta dette est payée!... C'est moi qui en contracte une aujourd'hui... Hélas ! ma vie ne sera peut-être pas assez longue pour l'acquitter.

La porte s'ouvrit; M. de Saint-Hyrieix plus imposant et plus décoratif que jamais, parut.

Les deux femmes n'eurent que le temps d'échanger un dernier regard, pour se recommander mutuellement de s'observer.

Firmin ne s'aperçut pas du tout de leur trouble.

Il salua cérémonieusement, comme s'il n'avait pas vu dans la matinée Hélène et Carmen.

— Mesdames, commença-t-il, j'ai une excellente nouvelle à vous communiquer.

— Elle vous concerne ? dit Carmen, sans que son mari remarquât son inconsciente ironie.

— Parfaitement... Tout marche au gré de mes souhaits.

— Quand partons-nous ? demanda Carmen, toujours sur le même ton, mais en sentant un froid glacial lui envahir le cœur.

Saint-Hyrieix répondit :

— Le ministre vient de s'engager à me donner la compensation qui m'est due... C'est-à-dire que je serai bientôt nommé gouverneur d'une importante colonie... Avant un an, on aura réparé les injustices dont j'avais le droit de me plaindre.

Saint-Hyrieix était superbe en prononçant ces mots.

Il se voyait déjà au siège de son gouvernement, entouré de sa maison militaire et régnant sur les peuplades barbares et les colons.

— Dans un an ! murmura Carmen.

— Mes compliments, dit Hélène.

Firmin, son effet produit, s'humanisa. Il retrouva son sourire discret d'homme du monde, désireux de se faire pardonner la gravité qui lui a été imposée par ses hautes destinées.

— Autre nouvelle, dit-il, d'un genre tout intime, mais qui vous fera plaisir... A vous, particulièrement, ma chère !

Carmen, malgré ses préoccupations lancinantes, trouva si extraordinaire que son mari émît la prétention de lui être agréable, qu'elle le regarda avec une expression sarcastique.

Firmin continua :

— Je sortais du cabinet du ministre quand j'ai rencontré dans l'antichambre... Devinez qui ?

Madame de Saint-Hyrieix pensa tout d'abord qu'il devait s'agir d'un de ces personnages entrevus au cours des pérégrinations à travers les capitales européennes; elle se garda bien de chercher.

Quant à Hélène, par discrétion, elle s'était levée et se dirigeait vers la porte, ne voulant pas gêner Saint-Hyrieix, s'il avait quelque chose de particulier à apprendre à sa femme, et bien que la scène qui venait d'avoir lieu avec Carmen eût édifié madame de Kerlor au sujet des effusions conjugales du ménage.

Saint-Hyrieix la rappela :

— Mais restez donc, chère Hélène... Il s'agit d'un ami commun.

Carmen tressaillit ; un éclair de perspicacité aiguë, qui n'échappa pas à sa belle-sœur, traversa son cerveau.

Madame de Kerlor, elle aussi, se demanda si madame de Saint-Hyrieix n'avait pas deviné.

— Vous ne trouvez pas ? reprit Firmin... Robert d'Alboize...

Pas un muscle du visage de Carmen ne bougea ; elle s'attendait à entendre prononcer ce nom.

Les paupières d'Hélène battirent ; la puissance mystérieuse dont parlait Carmen était-elle donc vraiment aussi redoutable que l'affirmait sa belle-sœur ?

Saint-Hyrieix resta un peu étonné du silence glacial qui accueillit ses paroles. Madame de Kerlor pressentit un danger ; ce fut elle qui répondit :

— Le capitaine est donc à Paris ?

— Il y est venu, répliqua Firmin ; il y passera la semaine, puis il retournera à son laboratoire de Bourges... Il paraît que nous sommes en train de trouver des explosifs d'une puissance qui donne le vertige... Oui, notre artillerie désormais...

Le diplomate s'arrêta ; malgré lui il allait se lancer dans une conférence, palpitante évidemment, mais qui n'aurait pas suffisamment intéressé son public actuel.

Il reprit, recommençant à faire un sort à ses moindres paroles :

— Notre ami assistera demain à la réception qui a lieu chez le directeur du personnel M. des Trumeaux... Nous nous rencontrerons donc.

Carmen jeta un regard désespéré à Hélène.

Saint-Hyrieix poursuivit :

— Savez-vous que cet excellent d'Alboize, avec ses airs conquérants et sa belle allure martiale, est au fond un garçon très timide... et cela se comprend.

— Pourquoi ? interrogea madame de Kerlor continuant à parler à la place de Carmen absorbée dans ses pensées en apprenant le retour de son amant.

— Mais parce qu'il est poète, répondit Saint-Hyrieix, avec l'adorable suffisance d'un diplomate parlant d'un songe-creux.

— Vraiment ?

— Mais oui... Vous ignoriez cela?... Demandez à Carmen... Elle sait à quoi s'en tenir.

— En effet, ne put s'empêcher de répondre madame de Saint-Hyrieix.

Firmin poursuivit, toujours magnifique d'inconscience, en s'adressant à Hélène :

— Vous venez aussi avec Georges chez les des Trumeaux.

— Impossible! répliqua vivement Hélène.

— C'était convenu.

— Nous allons en voiture aux Vaux-de-Cernay... Nous serons un peu fatigués et nous nous coucherons de bonne heure.

La situation était péniblement tendue. Après ce que madame de Kerlor venait d'apprendre de la bouche de Carmen, Georges et sa femme ne pouvaient se trouver en présence de Robert d'Alboize. D'autre part, il en coûtait beaucoup à Hélène de paraître abandonner Carmen.

En outre, comment madame de Kerlor déciderait-elle son mari à l'excursion dont elle venait de prononcer le nom, bien qu'il lui en eût fréquemment parlé et qu'il attendît qu'elle en fixât le jour?

— Mais vous allez avoir très froid, reprit Firmin.

— Il fait beau temps, répondit Hélène; mon mari m'a assuré que rien n'était plus pittoresque en cette saison.

La jeune femme se retira et rentra chez elle. Georges l'attendait; elle lui fit part de son désir; il y accéda immédiatement, heureux d'être une fois de plus agréable à celle qu'il adorait.

— Je vais demander à notre mère, dit-il, si elle veut bien nous accompagner.

XLVI

PATERNITÉ

Georges se rendit chez la comtesse douairière.

Restée seule, Hélène se prit la tête à deux mains. Elle médita longuement.

Carmen, son amie, sa sœur, était coupable! Madame de Saint-Hyrieix allait mettre au monde un bâtard!

Hélène se demandait si elle faisait un rêve atroce. Ah! le bonheur était trop complet autour d'elle depuis quelques mois; il fallait que les misères de l'humanité reprissent leurs droits.

Quoi qu'il arrivât, l'existence de Carmen était brisée. En admettant que la naissance de son enfant pût être cachée, ce qui paraissait impossible, pour la malheureuse accablée par les remords, la vie conjugale serait chaque jour le plus désespérant des supplices.



Il enserra Carmen sur sa poitrine. La jeune femme chancela en poussant un long soupir.
(Page 463.)

Carmen ! si fière, qui paraissait si pénétrée de ses devoirs, Carmen avait succombé !

C'était à confondre l'imagination.

Ah ! s'il avait été permis à Hélène de se sacrifier pour racheter ce passé, comme elle l'eût fait sans hésiter ; mais le malheur était irréparable et l'avenir restait affreux pour l'épouse déshonorée.

Et demain, demain Carmen se retrouverait en présence de cet homme, que Saint-Hyrieix ramenait au foyer conjugal !

On frappa doucement à la porte. Pélagie Crépin montra sa face hypocrite.

— Madame la comtesse, dit-elle, le menuisier demande le règlement de son mémoire.

Hélène se ressaisit; elle ne voulait pas que la femme de charge remarquât combien elle était attristée; mais Pélagie, de son œil chafouin, avait déjà observé madame de Kerlor et s'était rendu compte de l'agitation de la jeune femme.

— Que faut-il répondre, madame la comtesse?

Hélène, que cette visite rappelait à ses petites préoccupations quotidiennes, répliqua :

— A-t-on fait la réduction ordinaire?

Pélagie prit son air le plus étonné :

— Quelle réduction? demanda-t-elle.

— Mais il me semble, madame Crépin, que c'est la règle sur tous les travaux de ce genre.

Pélagie se rebéqua. Il était visible que l'observation de madame de Kerlor la contrariait beaucoup.

Elle riposta d'un ton aigre :

— Je ne comprends pas que madame la comtesse soulève de pareilles difficultés.

Hélène reprit d'un ton aussi mesuré que ferme :

— Je vous ferai observer, madame Crépin, que ce langage me surprend beaucoup et que je suis décidée à ne pas le tolérer.

— Comme il plaira à madame la comtesse, riposta Pélagie, avec le ton rageur d'une femme qui voit sa domination cesser définitivement, en même temps que ses petits profits illicites... Dans les maisons où j'ai eu l'honneur d'exercer mes fonctions, on payait aux entrepreneurs ce qu'on leur devait lorsqu'ils présentaient leur mémoire ..

Avant que la jeune femme, très étonnée, se fût demandé ce que pouvait bien signifier cette sortie grotesque, que le maintien ordinairement compassé et guindé de Pélagie ne permettait pas de prévoir, la protégée de Mariana ajoutait :

— J'ignore comment cela se passait chez madame la marquise de Penhoët... Il y a toujours des choses qu'on ne sait pas.

Un éclair passa dans les yeux d'Hélène, qui, malgré sa douceur, allait relever vigoureusement cette insolence de la femme de charge; elle n'en eut pas le temps.

Carmen venait d'entrer; elle avait entendu la ridicule apostrophe.

Madame de Saint-Hyrieix n'était pas précisément dans des dispositions conciliantes; son état d'énervement ne la poussait pas à la mansuétude; le tempérament emporté des Kerlor allait reparaître tout entier.

Sans autre forme de procès, Carmen saisit Pélagie par le bras, et assez rudement.

— Madame Crépin, dit-elle, je ne sais ce que madame de Kerlor va vous répondre, mais si vous étiez à mon service, je vous chasserais sur-le-champ.

Pélagie Crépin fut suffoquée.

La foudre tombant à ses pieds lui eût produit moins d'effet ; ses lèvres minces se crispèrent ; ses petits yeux gris roulèrent d'une façon désespérée ; elle capitula tout de suite.

— Mon Dieu ! geignit-elle, que je suis donc désolée !... Ah ! madame la comtesse ! me pardonnerez-vous jamais un mouvement d'impatience qui n'a d'autre cause que mon déplorable état de santé ?

— Si vous êtes malade, reprit Carmen, voilà l'occasion de vous soigner... N'est-ce pas ton avis, Hélène ?

Pélagie fit appel aux expédients les plus pathétiques ; elle tomba aux genoux de madame de Kerlor.

— Madame, je vous en supplie, recevez toutes mes excuses... Vous ne voudriez pas jeter sur le pavé de Paris une pauvre femme qui donnerait sa vie pour vous... Eh bien ! oui, j'ai eu tort... J'ai cru que mon dévouement était suspecté... Cela m'a fait perdre la raison... Je vous demande en grâce, madame la comtesse, de prendre pitié de moi... Que deviendrais-je ?... Que deviendrait mon neveu Prosper, si je perdais mon emploi ?

Hélène, dans sa bonté native, n'avait pas saisi tout d'abord tout ce qu'il y avait de venimeux dans l'allusion de la femme de charge.

Elle avait cru que Pélagie faisait seulement allusion à la pauvreté de la marquise de Penhoët.

Quoi qu'il en fût, madame de Kerlor n'eût pas hésité à congédier cette employée inconvenante qui parlait en ces termes d'une mère vénérée ; mais la brusque intervention de Carmen transforma la scène.

Hélène s'écria :

— Veuillez vous retirer dans votre chambre, madame Crépin ; vous attendrez mes ordres.

Pélagie se releva très confuse et pleurnichant plus que jamais.

Avant de sortir, elle lança un coup d'œil vipérin à Carmen qui l'avait si rudement rappelée aux notions les plus élémentaires de la bienséance.

— Joli cadeau que Mariana t'a fait là, s'écria madame de Saint-Hyrieix.

Puis, Carmen commanda à son indignation. Elle ne devait pas oublier que sa belle-sœur ignorait les infamies débitées sur le compte de la marquise de Penhoët. Cette drôlesse de Pélagie aurait-elle eu la lâcheté de renseigner Hélène ?

Carmen ne savait pas ; ce qu'elle savait, par exemple, c'était qu'il fallait congédier au plus vite cette effrontée créature ; mais cet incident

ne méritait pas que l'on s'y attardât longtemps. Les deux femmes avaient à s'entretenir de choses plus graves.

Madame de Saint-Hyrieix s'écria :

— Tu as entendu mon mari?

— Oui.

— Pouvais-je répondre?

— C'était difficile.

— M'était-il possible de déclarer que je ne voulais pas revoir M. d'Alboize?

Hélène garda le silence.

— Comment sortir de cette situation inextricable?

— Je ne sais réellement pas quoi te conseiller, ma chérie.

— M. d'Alboize et moi, nous avons sacrifié notre amour... On ne pouvait nous demander plus... Nous avons tenu notre parole... Il faut que ce soit M. de Saint-Hyrieix qui remette tout en question.

Hélène répondit vivement :

— Mais l'imprévoyance de ton mari ne t'autorise pas à retomber dans tes coupables rêves.

— Certes ! mais crois-tu que j'aurai le courage de cacher à M. d'Alboize ce que je t'ai révélé ?... Voyons, Hélène, connais-tu une femme qui aurait la force de se taire dans des circonstances semblables? ... Je t'assure que je n'aurai pas cet héroïsme.

— Et pourtant...

— Arrête !... Car c'est moi à mon tour qui vais t'opposer mon enfant, le sien.

— Mon Dieu !

— Qui veillera sur ce petit être? Qui l'élèvera? Qui le guidera dans la vie, si le Dieu que tu invoques exige que je sois mère?... Allons ! réponds !... Tu restes muette... Tu sais bien que les droits de l'enfant sont imprescriptibles et qu'il n'est pas responsable de l'indignité de ses parents... Tu veux que je vive, tu veux que je ne me dérobe pas à la maternité... Quel sacrifice prétends-tu m'imposer maintenant?

Madame de Kerlor soupira longuement.

— Eh bien ! reprit-elle, soit ! dis tout à M. d'Alboize.

— Tu comprends enfin qu'il le faut.

— Mais jure-moi sur la tête de ton enfant que votre rupture n'en sera pas moins éternelle.

Carmen allait répondre, prêter le serment dans un grand élan de son âme, entrevoyant la Rédemption dans son sacrifice, quand sa mère parut.

La bonne comtesse paraissait affligée. Elle dit :

— Qu'a donc madame Crépin?... Je viens de la surprendre en train de sangloter... Je lui ai demandé la cause de son chagrin... Elle m'a répondu d'une façon incohérente... J'ai cru comprendre qu'elle regrettait un incident qui s'était passé entre vous ; mais je voudrais bien être renseignée.

Carmen répliqua :

— Cette femme a manqué de respect à Hélène.

— Vraiment?... Une personne qui nous a été si chaudement recommandée... C'est bien regrettable.

— Mère, répondit la jeune comtesse, ne vous tourmentez pas... Je vais m'entretenir avec madame Crépin... Si ses regrets sont sincères, j'oublierai des propos que Carmen a relevés comme ils le méritaient.

— Agissez comme vous l'entendrez, mon enfant, conclut la douairière; mais évitez-moi ces petites contrariétés...

En effet, la maman était toute bouleversée et toute tremblante; les serviteurs de Kerlor si polis, si empressés, n'avaient jamais obligé la vieille comtesse à sévir contre eux.

Carmen réprima un mouvement d'impatience. Pélagie avait trouvé le moyen de rester dans ses fonctions.

* * *

Le lendemain, Robert d'Alboize rencontrait Carmen en soirée chez le fonctionnaire dont nous avons parlé.

Robert remarqua tout de suite le regard éperdu que lui lança la jeune femme, et il crut qu'elle lui reprochait d'avoir cherché à la revoir.

Ils durent s'observer tous deux, au milieu de cette fête; personne pourtant ne pouvait s'étonner de les voir s'entretenir amicalement, puisque M. de Saint-Hyrieix semblait éprouver pour l'officier d'état-major une estime toute particulière.

Carmen et Robert réussirent bientôt à se trouver seuls dans une galerie qui mettait en communication deux salons.

— Ne m'accusez pas, commença Robert, je ne pouvais refuser de venir à cette réception.

— Il ne s'agit pas de cela, répliqua la jeune femme d'une voix frémissante et saccadée.

Il continua, tenant à se justifier :

— Si j'avais cherché un prétexte, M. de Saint-Hyrieix m'eût invité à me rendre chez lui... Il sait bien quelles sont mes occupations ici pendant les quelques heures que je passe à Paris... Vous le voyez, madame, ce n'est pas moi qui ai voulu rompre notre pacte...

Carmen eut un haussement d'épaules et répliqua :

— Encore une fois, ces détails n'ont pas l'importance que vous y attribuez

Il se méprit encore et murmura :

— Seriez-vous disposée à vous montrer moins rigoureuse vis-à-vis de moi ?

Le ton de Carmen, son égarement, l'expression de douleur dont sa physionomie était empreinte, tout cela impressionnait Robert de la plus vive façon.

Cette femme, qu'il n'avait pas cessé d'adorer, avait-elle besoin de lui, était-elle en péril? Avec quelle âpre joie il eût donné sa vie pour elle !

— Parlez, madame... Parlez, Carmen.

— Je vais être mère.

Il la regarda les yeux fixes, n'osant pas encore, en ce moment solennel, s'affirmer que ce qu'il venait d'entendre était pour lui une immense joie.

Il attendait haletant que madame de Saint-Hyrieix fournît les brèves explications qu'elle s'apprêtait d'ailleurs à donner.

Elle le fit en ces termes :

— L'enfant que je porte dans mon sein est le vôtre, Robert... Je le jure sur sa tête... Vous savez que je suis chrétienne et que je comprends la gravité d'un tel serment.

Alors, d'Alboize eut dans les yeux une allégresse si exaltée que le chagrin de Carmen devint plus poignant, car il lui était défendu de partager l'ivresse de Robert.

En son cœur meurtri, elle en vint à se demander si elle n'aurait pas préféré voir une lueur de scepticisme dans ces yeux rayonnants d'une félicité surhumaine.

M. d'Alboize reprit :

— Vous le voyez, Carmen, c'était bien inutilement que nous rêvions de nous sacrifier... Il y a toujours au-dessus de nous une volonté plus puissante que la nôtre, qui a voulu que nous nous aimions et qui nous a défendu de nous séparer... C'est en vain que nous avons appelé à notre aide de grands sentiments d'abnégation et que, par excès de conscience, nous nous sommes persuadés que nous étions coupables, la force qui nous domine et dont nous continuerons à subir les lois aveugles exige que nous recommençions à nous adorer sans contrainte

Carmen eut un frémissement. Robert s'exprimait avec la plénitude de cœur des vrais, des éternels amants, comme si des obstacles insurmontables ne se dressaient pas devant eux.

Éperdue, madame de Saint-Hyrieix, dans le bouleversement de ses pensées, voulut, elle aussi, se faire violence, se dire qu'elle manquait d'énergie en ne partageant pas les illusions ardentes du jeune officier et en s'exagérant les périls qu'elle courait ; elle répondit avec force :

— Robert! vous n'avez donc pas cessé de m'aimer ?

Il eut un geste fou; malgré la proximité de la foule qui se pressait dans les salons voisins, et il enserra Carmen sur sa poitrine.

La jeune femme chancela en poussant un long soupir; mais soudain, la notion exacte des choses lui revint, et Carmen repoussa M. d'Alboize.

— Vous trouvez, murmura-t-elle avec une véhémence mal contenue, que mon déshonneur n'est pas complet, et vous voulez qu'il devienne public?

— Ce que je veux, répliqua-t-il chaleureusement, c'est vous, Carmen... Je vous ai conquise... Vous êtes à moi... Je suis le père de l'enfant que vous allez mettre au monde... Toutes les autres considérations s'effaçent devant mon bonheur.

— Vous ne comprenez donc pas que je suis perdue?

— Non, Carmen, répliqua-t-il, car vous ne pouvez douter de moi.

— Il vous est impossible de me sauver.

— Alors, vous supposez que le capitaine Robert d'Alboize ne saura pas protéger son enfant et la mère de cet enfant?

— Que ferez-vous ?

— Mon devoir.

— Vous voulez dire que vous ne reculerez pas devant le scandale ?

— Cela, Carmen, dépend de vous.

— Vous aller exiger, n'est-ce pas, que je continue à mentir ?

— Avant tout, je vous supplie de ne pas me désespérer... Vous ne savez pas ce dont je suis capable, si vous paraissiez mettre en doute mon dévouement absolu.

Elle courba la tête, pendant qu'il poursuivait :

— Vous êtes en proie à une sorte de terreur qui vous rend injuste envers moi, envers l'enfant que vous portez dans votre sein et qui tressaille malgré les efforts que vous faites pour méconnaître les lois les plus sacrées de la nature... Quand nous avons été l'un à l'autre, une prescience singulière m'a averti que ces baisers ne pouvaient être les derniers que nous échangerions... Je savais que nous nous reverrions... Vous m'avez demandé de disparaître, je vous ai obéi, tenant par-dessus tout à vous rendre une apparence de quiétude; mais aujourd'hui la situation est tout autre, je revendique mes droits.

— Les remords me tueront.

— Non! vous vivrez, parce que, face à face avec l'implacable réalité, vous retrouverez la force qui vous sauvera.

— Comment voulez-vous que je continue à abuser mon mari, puisque bientôt ce sera impossible ?

— Qu'importe! puisque vous n'aimez pas cet homme.

— Je porte son nom.

— Il vous a obtenue par surprise.

— J'ai consenti librement à devenir sa femme.

— Ces liens peuvent être rompus.

— Je briserais l'existence de mes parents.

— L'alternative est certainement cruelle, mais il faudra que vous choisissiez.

— Ah! si vous saviez combien je souffre!

— Carmen !

Elle se tordait les mains désespérément.

— Mais enfin, que voulez-vous ?

Il poursuivit, au paroxysme de la passion :

— Je veux mon enfant!... Pas plus que vous je n'admettrais un mensonge odieux, sacrilège monstrueux, qui porterait malheur au cher petit être... C'est à vous de prendre une détermination la veille du jour où vous ne pourrez plus cacher votre faute... Votre faute! Dire qu'il n'y a pas d'autre expression, quand il s'agit d'un acte où deux êtres faits l'un pour l'autre se sont unis à la face du ciel!

— Aux yeux du monde, je suis coupable.

— Dieu vous absoudra si vous acceptez les saintes obligations de la maternité.

— Que faire?

— Soyez ma compagne.

— Mais on me condamnera justement; ma mère me maudira...

— Vous ne voulez pourtant pas qu'un bâtard usurpe le nom de votre mari.

— Pitié, Robert!

— Je le répète; cet enfant est le mien; c'est moi qui le prendrai... Libre à vous de me l'abandonner et d'oublier que vous êtes sa mère... Il ne m'accusera jamais, moi, de la moindre lâcheté, car je ne vivrai que pour lui et il me devra tout!

Carmen répliqua avec une incroyable énergie :

— Quoi qu'il advienne, et si je vous confie cet enfant, sachez bien que je n'abdiquerai en rien ma qualité de mère.

— Je le sais, Carmen, répliqua-t-il avec effusion.

— Mais je ne prévois pas comment se dénouera cette effroyable situation... Je comptais que vous me guideriez, que vous me conseilleriez, et vous n'avez pour moi que des paroles enfiévrées; vous me torturez et vous savez pourtant que je vous aime.

— Pardonnez-moi!

— Avant tout, vous avez raison; malgré les souffrances, les hontes, les larmes que la naissance de ce petit être motivera, il faut que nous



— Eh bien! fit Mariana d'une voix gaie, je vais présenter mes respects à M. Jean, puisque c'est son jour de réception. (Page 472.)

l'aimions; il faut que l'irrégularité de sa condition, dont il ne saurait être responsable, ne pèse pas lourdement sur sa vie; il faut qu'il ne réclame pas en vain sa part de bonheur... Comment résoudre cet effroyable problème ?

M. d'Alboize répondit :

— Réfléchissons pendant quelques jours ; il n'est pas possible que nous ne trouvions pas un projet qui nous laissera quelque répit.

Carmen hocha tristement la tête, d'un air de doute.

— Il faut, reprit-il, que vous me teniez au courant de ce qui se passera...

Vous m'écrirez à Bourges, à l'École d'artillerie, où je serai rentré à la fin de la semaine.

— J'y consens.

Il redevint rayonnant. Elle regarda ce visage où la loyauté et la bravoure se lisaient comme dans un livre ouvert.

C'était Robert qui avait, le premier, fait battre le cœur de Carmen ; elle l'aimerait éternellement. Elle lutterait pour ne pas commettre une folie irréparable ; elle aurait le courage de ne rien laisser soupçonner à son mari, à moins que la vérité ne finît par éclater ; elle obéirait à M. d'Alboize.

Il était inutile qu'elle se le dissimulât davantage ; il était son maître ; désormais elle ne ferait plus entendre aucune protestation ; elle était ressaisie par le grand courant de la passion qui les avait déjà entraînés tous les deux.

Carmen ne se sentait plus assez forte pour montrer un héroïsme impossible.

Et puis, au fond d'elle-même, une voix s'élevait pour lui enjoindre de ne pas faire souffrir par contre-coup l'enfant qu'elle y portait.

Le sort avait voulu infliger à Carmen et à Robert une terrible épreuve ; ils en triompheraient à force d'amour.

Quoi qu'il arrivât et bien que l'horizon ne pût s'assombrir davantage, ils braveraient toutes les conventions sociales.

Carmen se montrerait aussi intrépide que son amant. Ils lutteraient jusqu'à ce qu'ils fussent écrasés par la fatalité.

Un plus long entretien était dangereux. Robert ramena madame de Saint-Hyrieix au milieu des invités. Firmin ne s'était pas aperçu de l'absence de sa femme.

Entouré de quelques vieux messieurs, il discutait les clauses principales du traité d'Utrecht et il déplorait qu'on fît si bon marché à cette époque des questions économiques, que d'autres adversaires ne devaient pas négliger plus tard.

Il fallut que Carmen prétextât un malaise, pour que le mari daignât interrompre ses succès oratoires. Avant de quitter la fête de M. des Trumeaux, Saint-Hyrieix chercha Robert ; mais le jeune officier n'avait pas attendu ce moment pour partir.

De cette façon il évitait des complications scabreuses, dont la principale n'eût pas manqué d'être une invitation à l'hôtel de Boulogne, tant les maris infortunés, diplomates ou non, sont coulés dans le même moule.

Dans la voiture, Firmin dit à sa femme :

— Vous avez vu, ma chère amie, quel triomphe j'ai obtenu ?

— La force de l'habitude, repartit la jeune femme.

— C'est incroyable, poursuivit-il de son ton le plus dogmatique... Mes collègues ne savent rien... Je me demande comment l'opposition ne signale pas plus de bourdes... Il n'y a plus de tradition, il n'y a plus rien... Ah ! il serait temps qu'un esprit plus clairvoyant, à qui rien n'échappe, remît toutes ces choses au point.

Carmen n'écoutait plus son mari; elle prévoyait d'ailleurs que, suivant son habitude, la « carrière » allait faire les frais de la conversation pendant tout le trajet.

Elle se trompait par exception.

Firmin s'avisa de devenir subitement galant. Il s'écria, changeant de ton :

— Vous étiez très en beauté ce soir, ma chère... Vous avez fait sensation.

Elle ne répondit que par un triste sourire.

— Vous m'avez ravi.

Il lui prit la main, la jeune femme eut un brusque tressaillement.

— Vous êtes bien jolie, Carmen, poursuivit-il. Vous me rendez très heureux... Vous portez brillamment mon nom.

Elle le regarda avec un commencement d'effarement, croyant voir une ironie sanglante sous ces compliments au moins inusités.

Firmin avait-il vu Carmen s'entretenir avec Robert ? Avait-il été témoin de leur trouble ?

Il ajouta :

— Réellement vous me faites honneur... Aussi, je me demande parfois si j'ai mérité d'avoir une compagne aussi accomplie que vous.

Elle était au supplice; chacune de ces paroles était un coup de poignard pour elle.

Heureusement, le diplomate conclut :

— Je suis forcé de reconnaître, sans fausse humilité, et après avoir pesé nos qualités respectives, que je ne suis pas trop indigne de vous.

Carmen respira ; l'effusion conjugale était terminée.

M. de Saint-Hyrieix passa vite à son thème favori et s'étendit longuement et d'une façon transcendante sur les importantes réformes qu'il accomplirait lorsqu'il serait nommé gouverneur de la colonie de ses rêves.

Cependant Carmen ne parvint pas à retrouver la sérénité dont elle avait besoin.

Elle ne prévoyait pas que son mari lui tiendrait de tendres discours.

Est-ce qu'il allait s'aviser de changer d'attitude vis-à-vis de sa femme?

Oh ! non ! Carmen ne pourrait vivre longtemps ainsi; elle était incapable de dissimuler; il y aurait une explication entre elle et son mari, s'il prétendait l'obséder de son affection tardive.

Firmin lui était indifférent, elle ne voulait pas qu'il lui fût odieux.

Elle comprenait pourquoi Robert, plus expérimenté qu'elle, avait fait allusion à un parti énergique qui menacerait de s'imposer.

A aucun prix, Carmen ne s'accommoderait des infâmes compromissions devant lesquelles ne reculent pas les épouses adultères.

Son cœur bondissait d'indignation en pensant à de telles éventualités.

Quels que dussent être les déchirements, la jeune femme prenait la résolution de brusquer les événements, quand l'heure fatale aurait sonné.

Carmen se rassura un peu en rentrant à l'hôtel. Firmin lui souhaita la bonne nuit et déclara qu'il se reposerait avec délices, attendu que ses discours l'avaient sensiblement fatigué.

Madame de Saint-Hyrieix se mit au lit, mais elle ne put fermer les yeux.

Elle se rappelait tout ce que M. d'Alboize lui avait dit et il lui semblait entendre encore la voix frémissante du jeune officier, quand il parlait de cet enfant dont Carmen lui avait annoncé la venue prochaine.

Elle se prit la tête à deux mains. Était-ce vrai?

Elle allait être mère d'un enfant dont le père s'appelait Robert d'Alboize.

Carmen croyait rêver; cependant elle ne se lamentait plus; au contraire, son cœur était inondé de délices.

Il fallait qu'elle s'armât de tout son courage et se tînt prête à payer cher ce bonheur affolant; elle s'y attendait; elle donnerait sa vie si le sort le voulait; mais elle pouvait lutter maintenant, elle avait deux soutiens désormais, deux êtres sur qui s'appuyer, son amant et son enfant!

XLVII

SOUPÇONS

Le lendemain, dans la matinée, Carmen se retrouva en présence d'Hélène.

— J'ai vu M. d'Alboize, commença résolument madame de Saint-Hyrieix.

Hélène, consternée, ne put réprimer un geste de douleur, bien qu'elle n'eût pas le droit de se montrer surprise.

— Je lui ai tout dit, continua Carmen.

Madame de Kerlor eut encore un mouvement, comme si elle se refusait à entendre de nouvelles confidences.

— Robert se chargera de notre enfant.

La résolution de madame de Saint-Hyrieix s'évanouit, devant le clair regard de sa belle-sœur.

Carmen trembla en pensant qu'Hélène allait exiger le serment que

l'épouse coupable était sur le point de prêter, au moment où la comtesse douairière était entrée à l'improviste.

Oui, ce jour-là, madame de Saint-Hyrieix aurait consenti à jurer ; maintenant, elle ne le pouvait plus.

Non, elle ne mentirait pas; elle ne s'abaisserait pas au parjure; mais elle se sentait en proie à des angoisses intolérables en attendant que la femme de Georges se prononçât.

Hélène garda le silence. Pensive, elle ne crut pas le moment venu de raviver la blessure saignante de sa sœur.

Elle se rendait compte des souffrances aiguës de Carmen et elle s'en voulait de n'y pouvoir apporter aucun soulagement.

En outre, Hélène espérait que la rechute tant redoutée ne pourrait se produire, après une expiation aussi terrible que celle qui se préparait.

Carmen respira comme si elle venait d'échapper à un grand danger.

Elle voulut en finir, et revenant à son entrevue avec Robert :

— M. d'Alboize, dit-elle, va de nouveau quitter Paris.

Ces mots auraient eu pour effet de calmer les sourdes appréhensions de la jeune comtesse, si madame de Saint-Hyrieix n'avait ajouté :

— Je me suis engagée à le tenir au courant des événements... Nous ne parlerons plus de lui, Hélène, jusqu'au jour où son intervention deviendra indispensable.

Madame de Kerlor s'écria :

— Tu n'as pas dit à cet homme que je connaissais ton secret?

— Non... Rassure-toi.

— A la grâce de Dieu ! soupira Hélène.

Quelques jours s'écoulèrent; les anxiétés de Carmen s'accroissaient.

Elle n'avait trouvé aucune idée pratique ; le hasard sur lequel elle comptait ne paraissait pas se prononcer en sa faveur.

La jeune femme se serrait la taille au point de défaillir; son visage s'altérait de plus en plus. La maman de Kerlor avait eu une lueur de perspicacité, mais elle ne pouvait croire qu'à une grossesse toute récente; dans le doute pourtant, elle n'avait pas encore interrogé sa fille.

Georges avait remarqué les traits fatigués de sa sœur, mais Carmen n'avait eu aucune peine à tromper son frère.

Seul, Firmin de Saint-Hyrieix continuait à ne rien voir et à se laisser vivre dans la plus imposante des quiétudes.

Il allait sortir pour se rendre au quai d'Orsay, quand on annonça madame Paul Vernier.

Hélène et Carmen étaient sorties en voiture avec M. de Kerlor et leur mère.

Saint-Hyrieix dut recevoir la visiteuse. Il s'en acquitta d'ailleurs avec

plaisir, car Mariana avait su capter la confiance du diplomate ; cela avait été facile, madame Vernier, avec son génie de l'hypocrisie et de la dissimulation, s'était évertuée à persuader Firmin qu'elle le considérait comme un des plus grands hommes d'État modernes.

Cette appréciation avait chatouillé si délicieusement la vanité de M. de Saint-Hyrieix qu'il avait fait preuve de son amabilité la plus raffinée chaque fois qu'il s'était trouvé avec la petite-cousine de sa femme.

Il accueillit donc madame Vernier avec une grande affabilité, où il entrait un grain de protection hautaine.

Après les premiers compliments échangés, il apprit à Mariana que ses cousines étaient sorties en compagnie de M. de Kerlor.

Mariana répondit en souriant :

— Georges ne laisse jamais sa femme sortir seule ; vous êtes plus confiant, vous, mon cher monsieur de Saint-Hyrieix.

Firmin riposta :

— M. Paul Vernier l'est autant que moi.

— Mon mari travaille.

— Et quel chef-d'œuvre prépare-t-il, notre Michel-Ange ?

Saint-Hyrieix avait un pèu pincé les lèvres en parlant du sculpteur, qu'il tenait pour un gentil garçon, mais enfin pour un homme maniant de vagues outils destinés à tailler de la pierre ou du marbre, et par conséquent occupant une infime place sur l'échelle sociale dont Saint-Hyrieix occupait le sommet.

Mariana était constamment agacée par la morgue du diplomate, elle était en outre assez vindicative, il est superflu de l'ajouter.

Elle avait toujours sur le cœur l'impertinence de Firmin, lorsque, à Kernéis, madame Vernier s'était excusée de ne pas recevoir ses hôtes avec tout le luxe nécessaire. Saint-Hyrieix, que son état aurait dû prémunir contre une étourderie de langage, avait eu pourtant une réplique malheureuse autant que banale ; il s'était écrié :

— Bah ! à la campagne !

Mariana ne lui pardonnait pas cette innocente réflexion ; mais il entrait dans les vues de la jolie fille de capter la confiance et la sympathie du diplomate, afin d'en user, d'en abuser même, le cas échéant.

Sa phrase de début était grosse d'intentions ; mais Firmin n'y avait attaché aucune importance.

Il reprit :

— Mais si votre Phidias travaille, croyez-vous que je reste inactif ?

— Non certes, vous êtes un homme très occupé... Mon cousin Georges est moins laborieux que vous ; aussi lui est-il permis de toujours faire la cour à sa femme.

Firmin soupira :

— Je lui envie ce privilège, dit-il ; mais je me rattraperai quand madame de Saint-Ilyrieix sera ambassadrice.

— Vous avez raison ;... Carmen sait bien que vous serez appelé aux plus hautes destinées et je suis persuadée qu'elle vous rend entièrement justice... Ah ! en vous épousant elle a réalisé un beau rêve !

M. de Saint-Hyrieix parut être de cet avis et il sut un gré infini à Mariana de ses flatteuses paroles. Aussi renonça-t-il à prodiguer à Paul Vernier les noms des illustres sculpteurs des temps passés, ironie qu'il trouvait pourtant extraordinairement spirituelle.

Il s'écria d'un ton affectueux :

— Et vous, chère enfant, toujours heureuse?

— Toujours !... Vous savez que je ne suis pas très ambitieuse.

— Cependant, j'espère que Paul arrivera à se faire une situation enviable et qu'il vous entourera de tout le bien-être auquel vous étiez habituée à Kerlor.

Elle répondit :

— Je souhaite ardemment qu'il devienne un grand artiste, mais c'est pour lui... J'aime sincèrement mon mari, moi.

— Je n'en doute pas... Toutefois, il est votre obligé.

Elle repartit toujours souriante :

— Je ne lui ai pourtant apporté aucune dot.

— Votre nom suffisait.

— Paul n'est pas un ingrat ; il me le prouve chaque jour en se montrant le meilleur des époux... Je suis très touchée de la reconnaissance qu'il ne cesse de me manifester de la façon la plus délicate... Cela réconforte de voir que tout le monde ne se marie pas par intérêt.

L'allusion, si transparente qu'elle fût, ne porta pas le moins du monde.

Mariana ne s'illusionnait point d'ailleurs à ce sujet ; elle ne comptait sur aucun effet immédiat ; ce qu'elle voulait, répétons-le, c'était planter des jalons pour l'avenir.

Elle reprit, comme si elle avait à se faire pardonner d'abuser des instants de M. de Saint-Hyrieix :

— Mais vous alliez sortir.

— Je me disposais à me rendre au ministère.

— Votre temps est précieux... Je vous en prie, ne vous gênez pas pour moi.

Saint-Hyrieix eut un geste de courtoisie.

— Si je savais, continua madame Vernier, que ces dames ne tardent pas trop à rentrer, je les attendrais.

— Ma foi, répondit le diplomate, je crois que vous aurez des chances de les voir... La bonne comtesse est avec elles, et vous savez qu'elle n'aime

pas les longues promenades... Installez-vous au piano de Carmen... Vous y trouverez de nouvelles partitions.

— Grand merci! Monsieur de Saint-Hyrieix, vous êtes le plus aimable des hommes; mais je vais aller embrasser M. Jean de Kerlor, à moins qu'il ne soit sorti, lui aussi?

— Non, mon petit neveu est resté chez lui; vous le trouverez avec sa nourrice.

— Eh bien! fit Mariana d'une voix gaie, je vais présenter mes respects à M. Jean, puisque c'est son jour de réception.

M. de Saint-Hyrieix lui tendit la main et la pria de ne pas lui en vouloir s'il était forcé de s'absenter.

Il partit.

Mariana le regarda s'éloigner; son visage reprit une expression sarcastique; elle secoua sa jolie tête.

— Mon pauvre cousin, murmura-t-elle, vous en êtes encore à la période où l'on a des yeux pour ne rien voir et des oreilles pour ne rien entendre.

Cette image, évangélique seulement dans la forme, lui inspira une autre réflexion qui ne sortait pas du même ordre d'idées :

— Après tout, ajouta-t-elle, cet excellent Firmin me paraît rentrer dans la catégorie de ces gens à qui le royaume des cieux appartiendra...

Sur cette dernière parabole, elle s'engagea dans la galerie du premier étage, qui permettait de passer dans l'hôtel contigu.

Ce n'était pas Jean de Kerlor qu'elle voulait voir, malgré son affectation de tendresse pour l'enfant, lorsqu'elle en avait parlé devant M. de Saint-Hyrieix; c'était Pélagie Crépin.

Depuis la dernière visite de la femme de charge, visite interrompue par l'arrivée de M. Silverstein, Mariana s'était demandé plus d'une fois ce que pouvaient signifier les réticences de Pélagie.

Puisque Carmen et Hélène étaient absentes, l'occasion était bonne pour s'entretenir avec cette femme, et madame Vernier allait en profiter.

Ce n'était pas en vain que Mariana avait placé la parente de Monique Aubierge chez les Kerlor. Elle avait lu tout de suite dans les yeux chafouins de la veuve un esprit de dissimulation cafarde et de papelardise sournoise, dont elle comptait jouer, le moment venu. Mariana, servie par sa haine implacable, pressentait que cette créature servirait ses desseins.

Il était possible qu'elle n'arrivât pas à s'en faire la complice active qu'elle souhaitait, car Pélagie Crépin restait cauteleuse et avisée, mais ce qu'il y avait de certain, c'est que la femme de charge révélerait à Mariana tout ce qui se passait dans le ménage des Kerlor.

Madame Vernier saurait ainsi de quel côté manœuvrer.



Il avait eu un coup d'œil canaille quand il avait vu monter la voyageuse. (Page 479.)

Pélagie, qui avait vu Mariana entrer chez Saint-Hyrieix, attendait la femme du sculpteur.

— Eh bien! fit celle-ci, il me semble que vous me négligez, Pélagie... Vous m'aviez promis de revenir prochainement rue Cassini et je vous ai attendue en vain.

— Ah! madame, répliqua la veuve Crépin, de sa voix aigre et prudente de dévote qui craint d'éveiller les échos du temple, je ne suis pas maîtresse de mes actes.

— Vous avez eu un surcroît de besogne?

— C'est-à-dire, madame Vernier, que je ne sais plus où donner de la tête.

— Qu'est-il donc survenu?

Pélagie Crépin jeta à droite et à gauche le regard des serviteurs qui s'apprêtent à dire du mal de leurs maîtres et qui tremblent d'être surpris.

La curiosité de Mariana s'accrut.

— Tout va de mal en pis dans cette maison, prononça la veuve du greffier.

— Vraiment?

— Madame Georges de Kerlor me rend la vie insupportable.

— Et pourquoi?

— Je n'en sais rien... Tout au plus m'est-il permis de présumer que madame de Kerlor a des embarras d'argent.

Mariana réprima un mouvement de satisfaction.

Le coup porté par Ronan-Guinec était donc plus sérieux qu'on n'avait affecté de le croire. On avait pu l'atténuer, mais en usant probablement d'expédients.

— Ensuite, poursuivit Pélagie, je trouve que madame de Saint-Hyrieix a des allures bien étranges.

— Expliquez-vous! dit Mariana, qui frémissait de joie à la pensée qu'elle allait entendre des révélations qui pourraient servir sa vengeance.

Pélagie hésita.

— Vous comprenez, dit-elle, que je ne puis prononcer sur de simples indices.

— Vous en avez donc?

— Je ne veux pas sortir des bornes de la discrétion.

— Vous savez bien que ce que vous me confierez restera entre nous.

— Oui, mais... Enfin, contentez-vous de savoir, ma chère madame Vernier, que j'étais arrivée à ne plus pouvoir surmonter mes scrupules d'honnête femme...

— Est-ce possible?

— Écœurée de voir ce qui se passait, j'ai voulu partir.

— C'est à ce point!

— La comtesse douairière m'a suppliée de rester à mon poste, et j'ai eu la faiblesse d'y consentir.

— Vous avez donc surpris...

— Ah! madame! Je vous dis qu'il se passe ici des choses extraordinaires.

— Vous m'effrayez, madame Crépin, vous m'attristez surtout... J'ai pour M. de Kerlor et M. de Saint-Hyrieix la plus grande affection... Ne pourrait-on les avertir?

— Pour cela, il faudrait des faits précis.

— Et vous n'avez encore que des présômptions ?

— J'espère être bientôt fixée.

— Alors, chère madame Crépin, vous m'avertirez tout de suite.

— Je vous le promets.

— Et moi, je vous assure que je saurai récompenser votre dévouement.

Le bruit d'une voiture se fit entendre.

— Les voici ! murmura Pélagie ; séparons-nous... Observez la physionomie de madame de Saint-Hyrieix et voyez si c'est la figure d'une femme qui a la conscience tranquille.

— Mais madame de Kerlor...

— Madame de Kerlor passe son temps à conférer secrètement avec sa belle-sœur... J'ai surpris quelques mots.

— Lesquels ?

— Plus tard vous le saurez, si mes soupçons sont fondés... A bientôt, madame Vernier.

— Venez me voir demain... Je veux que vous dissipiez mes alarmes ou que vous complétiez vos confidences.

— Je ferai mon possible.

Elles échangèrent une poignée de main, le regard de Mariana brillait ; un sourire cruel découvrait ses dents de jeune tigresse.

Madame Crépin, ses yeux gris renfoncés, était redevenue impassible.

Elle se sentait soutenue par Mariana et entrevoyait la possibilité de faire payer cher à madame de Saint-Hyrieix l'affront dont nos lecteurs se souviennent.

Pélagie Crépin possédait au plus haut degré l'art délicat, mais plus répandu qu'on ne le croît, d'espionner ses maîtres.

Elle apparaissait au moment où on l'attendait le moins, prétextant d'un renseignement touchant son service.

Elle glissait sur le parquet comme un spectre, grâce à ses chaussures de feutre, et avait une façon étonnante de surgir derrière une portière, un meuble, un rideau soulevé.

Elle s'excusait doucement, paraissait toujours prête à battre en retraite, mais son œil acéré surprenait bien des jeux de physionomie, et son imagination faisait le reste.

Il est vrai qu'elle avait entendu quelques paroles, qui lui avaient paru très énigmatiques tout d'abord ; puis en y réfléchissant, fortement intriguée, elle avait entrevu, encore très fugitivement, que madame de Saint-Hyrieix et madame de Kerlor se communiquaient des choses bien intimes.

Elle avait remarqué surtout que l'attitude des deux femmes n'était plus la même devant leurs maris.

Pélagie Crépin n'en était encore qu'à la période d'induction, mais elle se sentait sur la piste d'un secret.

Enfin, on comprend bien que cette femme, dont nous savons l'âpreté à la curée, n'agissait pas dans l'ombre uniquement pour satisfaire sa rancune.

Elle ne ressemblait pas du tout à Mariana sous ce rapport et son animadversion était limitée, car son amour-propre s'effaçait toujours devant ses intérêts.

Carmen l'avait quelque peu injuriée et Pélagie lui en conservait un vif ressentiment de bigote, mais elle en voulait bien plus à Hélène, qui avait mis un frein aux bénéfices illicites de la femme de charge.

En se confiant à madame Vernier, le but de Pélagie, dont la perception était parfois singulièrement aiguë, était de profiter d'abord des générosités de la femme de l'artiste et ensuite d'obtenir de précieux renseignements touchant les évolutions de ses « modestes économies ». Cette vieille femme au front d'ivoire, aux lèvres exsangues, au menton pointu, affectant la plus grande sérénité d'âme, avait un tempérament effréné de tripoteuse.

Aussi, avant de quitter Mariana, Pélagie murmura :

— Demandez donc à M. Silverstein ce qu'il pense du nouvel emprunt valaque.

Mariana répondit :

— Je le lui demanderai... Il est possible que je le voie aujourd'hui.

— On m'a assuré que c'était une affaire de premier ordre... Or, comme les indications que vous m'avez fournies le mois dernier sur le Sud Brésilien étaient excellentes...

— Oui, dit négligemment Mariana, nous avons réalisé quelques petits bénéfices...

Madame Vernier s'éloigna, laissant Pélagie Crépin supputer ses gains en perspective.

Jamais la veuve du greffier ne s'était vue aussi près de la fortune ; si rouée qu'elle fût, cette mégère doucereuse redevenait d'une naïveté extraordinaire, comme tous les spéculateurs des deux sexes, quand on fait miroiter à leurs yeux égarés la possibilité de jouer à coup sûr.

Pélagie Crépin prétendait pourtant qu'elle n'avait aucun goût pour les affaires, car elle était détachée des biens de ce monde ; mais elle pensait à son cher neveu Prosper, et elle voulait que le pauvre enfant ne fût pas dépourvu de ressources.

Mariana se dirigea rapidement vers la chambre d'Annette Kerjean.

La nourrice tenait le jeune Kerlor sur ses genoux et lui tenait un discours des plus pathétiques en bas-breton, pendant que l'enfant s'amusait beaucoup à tirer les longues boucles d'oreille de sa maman nourricière.

Madame Vernier se montra très tendre et très émue :

— Cher petit! dit-elle, comme il ressemble à son papa.

Elle prit l'enfant des bras d'Annette et l'embrassa avec une touchante effusion.

Elle fut surprise ainsi par Hélène, qui, descendue de voiture, s'était empressée d'aller voir son fils.

Georges arriva bientôt, donnant le bras à la douairière ; Carmen fermait la marche.

Ce petit effet de sentimentalisme préparé par Mariana obtint donc un plein succès.

Seule, Carmen fronça les sourcils et se rendit compte de la démonstration exagérée de sa petite-cousine.

Hélène reçut Mariana avec beaucoup d'affabilité et Georges se montra très aimable.

La bonne maman de Kerlor fut la plus attendrie. Cependant madame Vernier regardait longuement Carmen ; elle fut frappée en voyant les changements qui s'étaient opérés chez sa cousine depuis quelques jours.

Pélagie Crépin avait raison ; pour Mariana, qui connaissait si bien Carmen, il était évident que madame de Saint-Hyrieix était sous le coup de graves préoccupations.

Madame Vernier aurait pu attribuer à un malaise physique la pâleur et les yeux fatigués de Carmen, mais jamais la sœur de Georges n'avait éprouvé la moindre indisposition.

En outre sa parole était plus saccadée qu'à l'ordinaire, ses mouvements plus nerveux, ses lèvres se contractaient involontairement.

Au cours de la conversation, dans laquelle il fut beaucoup question des travaux de Paul, de sa réputation, de ses espérances légitimes, madame Vernier lança cette phrase :

— Vous savez que M. Robert d'Alboize est à Paris.

Carmen n'eut aucun tressaillement, car il était visible qu'elle avait remarqué l'inquisition du regard de sa cousine et qu'elle se tenait sur ses gardes, mais Hélène ne put réprimer un léger mouvement, qui n'échappa point à Mariana, sans lui fournir encore pourtant le moindre indice.

Ce fut Carmen qui répliqua :

— M. de Saint-Hyrieix, avec qui tu t'es entretenue en nous attendant, ne t'a donc pas dit que nous avions vu le capitaine?

— Non... Il aura oublié... M. d'Alboize dîne avec nous ce soir.

Georges s'écria :

— Présentez-lui, ma chère Mariana, toutes mes amitiés, et ajoutez que nous serons très heureux de lui serrer la main.

— Il quitte Paris à dix heures quarante-cinq, répliqua Mariana.

— Il retourne à Bourges?

— Oui.

— Mais comment se fait-il qu'il ne soit pas venu nous rendre visite?

Hélène répondit :

— M. d'Alboize a pu se présenter aujourd'hui en notre absence.

— Ah ! je regrette bien de n'avoir pas été là... Madame Vernier se chargera de nous excuser.

L'entretien se prolongea pendant un quart d'heure encore, et Mariana s'apprêta à prendre congé de ses parents.

— Je vous demande pardon, dit-elle, j'ai promis à madame Silverstein d'assister à son five o'clock.

La comtesse douairière répondit :

— Vous êtes en excellents termes avec cette personne.

— Mais oui, son mari est plein d'attentions pour Paul, qui vient d'achever la décoration sculpturale de l'hôtel du Parc Monceau ; madame Silverstein m'accable de protestations d'amitié... Ce sont des gens charmants.

— Ils donnent des fêtes splendides, répliqua Georges, qui avait assisté à l'une d'elles avec sa femme.

Le comte ajouta en hochant la tête et en souriant amèrement :

— Il est vrai que nous avons connu un autre financier, qui se montrait également très fastueux, ce qui ne l'a pas empêché de...

— A quoi bon rappeler ces souvenirs? interrompit indulgemment Hélène.

Mariana poursuivit :

— M. Silverstein a raconté à mon mari comment ce Ronan-Guinec, car c'est à lui que vous faites allusion, n'est-ce pas? — exerçait son métier... Ce garçon avait littéralement perdu la tête... Bon nombre de ses anciens clients sont revenus à Silverstein et ils ont pu panser leurs blessures ; c'est que celui-là est réellement un homme de tout premier ordre et que sa situation est inattaquable.

En prononçant ces mots, Mariana eut une idée aussi folle que diabolique, qui peut se traduire ainsi :

« Ce serait amusant si mon cousin de Kerlor s'embarquait dans une nouvelle galère, et cela grâce à moi... Non ! ce n'est pas possible, attendu que Silverstein ne lèvera jamais le pied... Du reste je l'espère bien. »

Madame Vernier embrassa ses cousines, voulut donner un dernier baiser à Fanfan et partit. Dans la rue, elle prit un fiacre et donna l'adresse de la rue de Téhéran.

Quand elle fut installée sur les humbles coussins de la voiture, madame Vernier eut un geste de mauvaise humeur.

Ce véhicule était infect. Il conservait les empreintes, les odeurs, la

poussière des voyageurs qui en avaient usé avant elle. Cela soulevait le cœur.

Cet automédon était-il assez peuple, avec son carrick élimé, son chapeau bossué et sa trogne écarlate?

Il avait eu un coup d'œil canaille quand il avait vu monter la voyageuse.

Madame Vernier s'exaspéra. Elle songeait que si elle avait eu plus de patience, si elle avait tenu tête à Carmen de Kerlor, quand celle-ci avait prétendu insolemment que Mariana ne pouvait épouser Georges, qui sait ce qui se serait produit?

Il était certain, en tout état de cause, que mademoiselle de Penhoët ne fût pas entrée au château.

Le reste était-il donc si difficile à obtenir pour Mariana, qui connaissait l'esprit enthousiaste et l'imagination prompte à s'enflammer de son cousin de Kerlor?

Après la scène du braconnier, alors que Mariana avait cru réellement risquer sa vie pour préserver celle du jeune homme, celui-ci avait contracté une dette envers mademoiselle de Sainclair et il eût cherché à l'acquitter promptement.

A quelle aberration Mariana avait-elle cédé en quittant aussi précipitamment le château?

Elle trépigna rageusement l'humble paillasson de son véhicule. Elle eut plus que jamais la conviction qu'elle avait manqué sa vie. Sa pénétration avait été en défaut.

Elle s'était laissé jouer par Carmen, qui l'avait humiliée de la plus sanglante façon.

Oh! cette Carmen! qui était responsable des premiers déboires de Mariana, quand donc serait-elle châtiée de son outrecuidance et de son insolent orgueil?

C'était Carmen et Hélène que Mariana voulait atteindre; certainement, si on lui avait imposé un choix entre ses deux victimes, c'est Hélène qu'elle aurait préférée, car celle-ci lui avait volé son bien, mais Carmen dans un autre ordre d'idées n'était-elle pas plus coupable?

En somme, cette fille de rien, cette intrigante, cette Hélène de Penhoët, ne connaissait pas Mariana, tandis que Carmen de Kerlor savait que la vieille comtesse considérait mademoiselle de Sainclair comme son troisième enfant.

Mariana fit appel à sa mémoire et récapitula les insinuations de Pélagie Crépin; elle ferma les yeux pour mieux revoir le visage tourmenté de madame de Saint-Hyrieix, tel qu'il lui était apparu tout à l'heure.

Décidément, la femme de charge n'avait pas rêvé tout éveillée; il y avait quelque chose; mais quoi?

Madame Paul Vernier chercha; plusieurs hypothèses se présentèrent à son esprit; aucune ne lui parut mériter un sérieux examen.

Elle fut contrariée d'avoir laissé à la femme de charge le soin d'observer les premiers symptômes du mal mystérieux qui commençait à dévorer madame de Saint-Hyrieix.

La dernière fois que Mariana avait embrassé Carmen, elle n'avait rien remarqué d'anormal.

Que s'était-il donc passé?

Saint-Hyrieix avec son adorable fatuité n'avait-il pas toutes les qualités requises pour devenir un mari prédestiné?

— Il a le physique de l'emploi ! s'écria Mariana dans un bel élan de perversité... D'abord, il est beaucoup plus vieux que Carmen... Jamais sa gravité outrée ne sera acceptée par ma cousine, qui est la personne la plus frivole que j'aie rencontrée.

Mariana fit un effort prodigieux pour concentrer ses idées sur ce point ; mais ses conclusions restèrent vagues. Elle s'obstina pourtant dans cette voie. Elle n'ignorait pas que Carmen, après la catastrophe du *Crédit général de l'Ouest*, s'était résignée à contracter un mariage de raison.

Il était impossible que l'amour fût venu ; tout protestait contre cette conclusion absurde. Saint-Hyrieix était froid, compassé, incapable de dégager la moindre étincelle.

Carmen était ardente, éperdument affectueuse, passionnée au suprême degré ; ces deux êtres n'étaient certainement pas faits l'un pour l'autre.

D'ailleurs, Saint-Hyrieix n'avait pas paru prodiguer un enthousiasme exagéré, tout à l'heure, quand il avait parlé de Carmen.

Il était évident qu'il conservait encore une confiance bénévole et que, dans la haute opinion qu'il gardait de lui-même, il était loin de prévoir des éventualités désobligeantes pour son amour-propre ; mais cet état d'âme n'était-il pas précisément celui des époux destinés à être trahis ?

Et Mariana conclut :

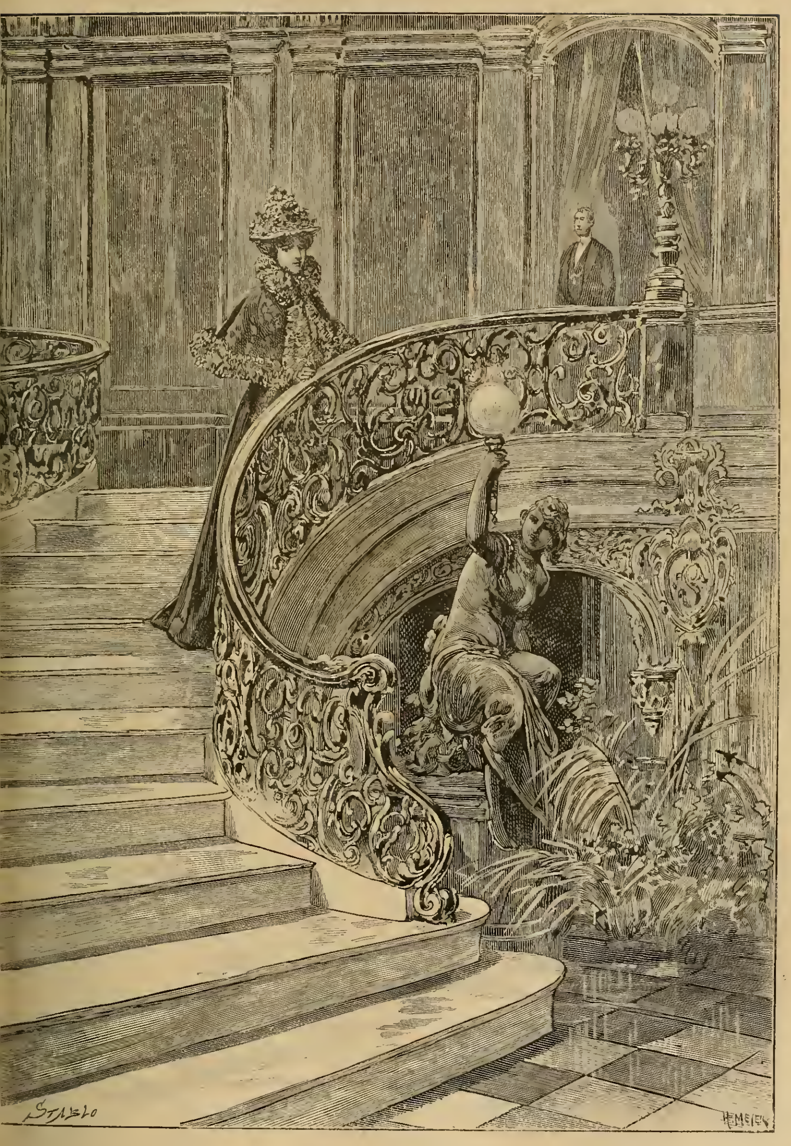
— Il est impossible que ma petite-cousine se soit résignée à cet horizon de bonheur ; cela ne peut lui suffire... Cette vie protocolesque ne peut constituer son idéal... Elle n'a jamais aimé, elle n'aime pas, elle n'aimera jamais Firmin de Saint-Hyrieix.

Un éclair traversa le cerveau de madame Paul Vernier.

Il lui avait semblé qu'Hélène s'était quelque peu émue quand Mariana avait parlé de Robert d'Alboize.

Cependant, la jeune comtesse ne pouvait songer encore à tromper Georges.

Le comte de Kerlor était jeune, beau, séduisant; l'ascendant qu'il exerçait sur sa femme, surtout après la naissance d'un enfant, n'avait pas



Elle gravit un escalier aux marches de porphyre, à rampe en fer ouvragé. (Page 488.)

pris fin ; cela se voyait dans le regard enamouré d'Hélène ; elle était toujours sous l'influence des premiers baisers ; ce ne serait que dans quelque temps que, la satiété aidant, elle subirait les exigences du caractère maternel qui la porteraient sans doute à marcher sur les traces de la marquise de Penhoët.

Mais les temps n'étaient pas encore venus.

Restait Carmen, qui ne ressentait aucune sympathie pour Saint-Hyrieix, Carmen qui n'était pas mère, et ne subissait en aucune façon ce doux esclavage.

Mariana l'avait vue s'entretenir avec le bel officier qui s'appelait Robert d'Alboize, l'élégant danseur de l'ambassade russe ; elle avait entendu celui-ci rendre un hommage éclatant à la beauté de mademoiselle de Kerlor, quelques jours avant que Mariana épousât Paul.

Qu'y aurait-il donc d'impossible à ce que Carmen et Robert se désirassent, en admettant qu'ils n'eussent pas encore noué de relations ?

Comment se faisait-il que M. d'Alboize, profitant de son congé, ne se fût pas présenté chez Kerlor, puisqu'il était l'ami de Georges ?

Mariana cessa de contracter les sourcils ; elle tenait une piste ; elle ne s'était pas mis en vain l'esprit à la torture.

Dans la soirée, elle allait traîtreusement interroger Robert ; elle verrait bien s'il resterait impénétrable.

XLVIII

EXASPÉRATION

En attendant, madame Paul Vernier se morfondait dans cette voiture dont le cheval marchait avec une lenteur désespérante.

Sa mauvaise humeur était maintenant à l'adresse de son mari, qui n'avait pas encore trouvé le moyen d'offrir un équipage à sa femme.

A entendre Paul, quand il avait risqué sa première déclaration dans l'église Saint-Louis, il devait devenir tout de suite célèbre ; il aurait la réputation et la fortune ; il ferait de sa femme une des reines de Paris ; tout cela se traduisait aujourd'hui par des déceptions sans nombre, déceptions qui avaient lassé Mariana au point qu'elle avait pris la résolution de modifier radicalement sa vie, ainsi que nous allons bientôt le voir.

Madame Vernier, dont la patience n'était pas la vertu dominante, avait fini par s'exaspérer. Elle avait jeté un regard de dédain sur son modeste intérieur et s'était irritée contre elle-même d'avoir pensé pouvoir vivre plus longtemps dans un pareil milieu.

Toutes ses ambitions malsaines, toutes ses convoitises étaient revenues; elle se révoltait contre le sort.

Puisque les circonstances ne lui avaient pas permis d'occuper la place pour laquelle sa naissance, son éducation et sa beauté troublante la désignaient, elle saurait faire violence à la destinée.

Elle possédait ce luxe qu'elle avait toujours rêvé et sans lequel il lui était impossible de vivre désormais.

Elle n'était pas femme à s'embarrasser plus longtemps de préjugés aussi encombrants que ridicules; elle voulait la fin et les moyens.

L'élégance et la distinction qu'elle s'attribuait libéralement, ne lui permettaient plus de se heurter aux mesquines obligations de la vie bourgeoise.

Elle aussi, à son tour, porterait des toilettes qui feraient sensation.

Elle n'avait qu'un mot à dire pour cela ; elle reprendrait son rang sans que personne, pas même son mari, sût comment sa position avait radicalement changé.

C'était en vain qu'elle avait cru légitimement occuper cette place enviée. Elle avait assisté aux fêtes données par Silverstein ; chaque fois, elle en était revenue avec une humiliation de plus. Tout Paris, le Tout Paris qui se pressait dans ces salons dorés, avait vu qu'elle était pauvre, on avait vu qu'elle dépendait uniquement de ce garçon qui continuait à s'illusionner au point de croire que son talent lui assurait une considération quelconque.

Il ne devinait rien, ne comprenait rien, ce Paul Vernier, avec ses airs inspirés, son aveugle confiance en l'avenir.

Mariana s'était lourdement trompée en l'épousant.

Il n'avait pas le tempérament, l'esprit d'intrigue, le constant souci de la réclame qui font les artistes à la mode.

Avait-il réellement du talent? Sa femme commençait à en douter.

Elle le rendait responsable de toutes ses prôpres déceptions; chaque fois qu'elle avait laissé un lambeau de vanité, chaque fois qu'une de ses fibres saignait, elle l'accusait de l'avoir exposée à de tels affronts.

Un soir, au milieu d'une fête, une grande dame, qui s'était montrée charmante, avait dit à Mariana :

— Ma sœur vient de partir, elle a pris ma voiture ; je vais être forcée de me contenter d'un char numéroté pour rentrer chez moi... N'est-ce pas lamentable ?

Et la grande dame avait eu un adorable sourire, s'amusant beaucoup de l'aventure. Elle avait ajouté :

— Voulez-vous me permettre de vous accompagner chez vous ?

Elle avait dit cela avec beaucoup de bonne grâce, comme une mondaine

sachant bien que le sculpteur n'avait pas de coupé qui l'attendait à la porte, et qui tenait à faire preuve d'une affabilité sincère, malgré son ton enjoué. Mariana avait cru que cette patricienne ne cherchait qu'à l'humilier ; mais Paul, présent à l'entretien, avait accepté l'offre avec beaucoup de rondeur, c'est-à-dire sans le moindre embarras, heureux d'une marque de sympathie qui n'avait rien de banal.

Madame Vernier, après avoir fait des efforts pour se contraindre, s'était confondue en remerciements et avait acquiescé à son tour.

Sous la porte cochère, Mariana avait vu le tableau mouvementé du départ.

Elle avait entendu les domestiques crier :

— Les gens de madame la duchesse... de madame la marquise... de madame la comtesse...

Et dans l'obscurité de la rue, les lanternes des équipages avaient troué les ténèbres.

Les aristocratiques invitées paraissaient, frileusement enveloppées de leur sortie de bal, de leurs dentelles, de leurs fourrures, qui laissaient entrevoir le costume étincelant recouvert à la hâte.

Le valet de pied ouvrait la portière ; la grande dame s'engouffrait dans la voiture; sur le siège, un cocher galonné attendait très grave l'ordre du départ, que lui transmettait le domestique en remontant lestement sur son siège, découvrant sa botte à revers sous sa lourde redingote de drap gris.

Dans ce désordre, plutôt apparent que réel, les frais minois avaient un cachet délicieux; les diamants brillaient aux oreilles, presque autant que les jolis yeux animés encore par le plaisir de la fête.

Les hommes, plus calmes, engoncés dans leur pardessus ouaté, semblaient satisfaits de reconduire leur compagne à qui ils avaient procuré quelques heures de joie.

Mariana se mordait les lèvres et se crispait les poignets.

Elle pensait à ce moment à Hélène de Kerlor qui possédait toutes ces jouissances raffinées.

Elle se la représentait dans une exquise toilette, parée de ses joyaux de famille, accompagnée de Georges, qui, lui aussi, portait sur sa physionomie toutes les intimes satisfactions.

Cette vision exaspérait la descendante de la mulâtresse Aurore. Et pourtant Paul Vernier avait persuadé à sa femme que, dans le grand courant égalitaire qui caractérisait l'époque, on ne ferait pas attention aux différences de condition.

Mariana avait longuement hésité avant de se décider à pénétrer dans les opulents salons de Silverstein.

Elle avait présenté une foule d'objections, bien que ce fût elle qui eût

primitivement suggéré à Paul d'accepter l'invitation de son protecteur.

Le sculpteur avait tout de suite dit à sa femme de se faire faire une toilette chez un grand couturier.

— Une robe, bien... Mais, je n'ai pas de bijoux, avait-elle objecté ensuite. Pas même un collier... Pas même un bracelet présentable!

Sur ce point, Paul Vernier s'était montré un peu embarrassé, hésitant à s'engager pour une somme considérable chez le bijoutier, en admettant qu'il en trouvât un qui voulût bien lui faire crédit.

Mariana s'était écriée qu'il était bien regrettable de rencontrer des obstacles à chaque pas, quand on voulait répondre à une aimable invitation.

— Ma foi, avait répliqué Paul avec sa simplicité bonne enfant, à ta place, tu ne sais pas ce que je ferais?...

— Non.

— Je demanderais tranquillement à madame de Kerlor de me prêter...

Mariana, furibonde, l'avait interrompu, sans qu'il s'expliquât bien le motif d'une pareille animation.

— Jamais... Les choses ne se passent pas ainsi dans notre monde... Vous vous imaginez toujours que l'existence est un chapitre de la *Vie de Bohême*... C'est inconcevable, ma parole d'honneur.

Paul, très contrit, s'était excusé d'avoir une idée que sa femme qualifiait de saugrenue.

Il avait répliqué pacifiquement et loyalement :

— Alors, n'allons pas à cette réception.

— C'est cela! s'était écrié Mariana, d'un ton très revêche ; il suffit que je puisse avoir par hasard un plaisir pour que vous cherchiez à m'en priver.

Le sculpteur tressaillit. Il savait sa femme un peu capricieuse, un peu inégale d'humeur ; il supportait ses fantaisies en souriant, trouvant un charme de plus à sa physionomie lorsqu'elle s'animait ainsi ; mais, cette fois, il ne s'agissait plus d'une boutade ; il répondit attristé :

— Ma chère amie, vous me faites beaucoup de peine... C'est la première fois que vos récriminations ont ce caractère amer et agressif... Ne vous montrez-vous pas injuste envers moi?

— Mon Dieu, répliqua Mariana, changeant de ton, comme vous êtes susceptible aujourd'hui.

Le nuage n'avait pas tardé à se dissiper.

Quand la grande dame avait offert à Paul et à Mariana de les reconduire, elle avait posé cette question bien naturelle :

— Où demeurez-vous ?

Ce fut Paul qui répondit :

— Rue Cassini. Derrière l'Observatoire!

Madame Vernier, très contrariée d'avouer qu'elle habitait un quartier si excentrique, s'était empressée d'ajouter :

— C'est bien loin, mais nous comptons déménager.

— Pourquoi? rectifia Paul... Je me plais beaucoup dans cette demeure spacieuse... J'y travaille fort à l'aise.

Il avait fallu que Mariana dissimulât son irritation, d'autant plus que leur compagne, avec l'affabilité des personnes de bonne compagnie, avait abondé dans le sens de l'artiste.

Presque chaque jour, la vanité de madame Vernier recevait ainsi une nouvelle atteinte; elle était hors d'elle-même en attribuant ces froissements intimes à l'obscurité, et à la situation humble de son mari.

Pendant que Mariana faisait des prodiges d'imagination pour voiler sa modeste condition, Mme Georges de Kerlor triomphait sans le moindre effort.

Hélène avait une voiture à elle, des toilettes splendides, des bijoux du plus grand prix.

M. de Kerlor accordait à sa femme tout ce qu'elle désirait, malgré la brèche creusée dans le patrimoine de la famille à la suite de la déconfiture de Ronan-Guinec.

La jeune comtesse était adulée, encensée, fêtée par tout le monde.

Ce bonheur, qui semblait durable, n'était-il pas une perpétuelle insulte à l'adresse de Mariana?

Est-ce que sa petite-cousine par alliance l'humilierait longtemps encore?

Une terrible expression de haine éclatait dans ses yeux.

Avant tout, Mariana se jurait de sortir par n'importe quel moyen de cette affligeante médiocrité.

Elle en avait l'occasion après l'avoir désespérément cherchée, et encore, ce n'était pas précisément son mari qui la lui fournirait.

Non seulement madame Vernier rêvait le luxe le plus éclatant, mais elle se persuadait qu'en changeant de position, elle aurait plus de facilités pour suivre son œuvre ténébreuse de vengeance contre Hélène et Carmen.

Sa résolution était donc irrévocable; voulant la fin, le choix des moyens ne lui répugnait déjà plus; la phase des préjugés et des scrupules était déjà passée. Elle avait marché bien vite, madame Paul Vernier, née Sainclair dans la voie tortueuse qui conduit à la chute.

Peut-être, au dernier moment. Mariana aurait-elle un mouvement instinctif et machinal de recul; nous serons bientôt édifiés à ce sujet.

Une chose la froissait plus particulièrement : dans les réunions mondaines qu'elle avait illustrées de sa présence, elle s'était d'abord sentie en état d'infériorité, à un point de vue spécial.

Les femmes qu'elle rencontrait avaient un cachet de parisianisme aigu qui lui manquait.

Malgré ses prétentions, elle se sentait provinciale et guindée dans ce milieu élégant, et il lui semblait que sa propre opinion était partagée par bon nombre d'invités.

La haute vie brestoise, dont le jeune Gaëtan de Keralouët était l'arbitre, du côté masculin, — du côté féminin, on n'était pas fixé, il y avait compétition — ne ressemblait que de très loin à la brillante et spirituelle existence parisienne.

Or, madame de Kerlor et madame de Saint-Hyrieix n'éprouvaient aucune gêne dans n'importe quel salon.

Était-ce donc leur fortune qui leur donnait cette présomptueuse assurance, alors que Mariana ne pouvait se défendre d'une certaine gaucherie?

Mariana s'était dit :

— Puisque la richesse donne une telle assurance, je serai riche.

Madame Paul Vernier s'interrompit dans ses réflexions; la voiture avait stoppé; elle était arrivée devant la maison de Silverstein.

Mariana descendit, paya l'automédon et s'engagea sous le vestibule.

Elle gravit un escalier aux marches de porphyre, à rampe en fer ouvragé, qui conduisait aux appartements de madame Silverstein.

Un grand diable de laquais l'introduisit dans le salon de la maîtresse de céans.

Avant que la porte se fût discrètement refermée, Mariana jeta un cri de surprise.

Au lieu de la nombreuse assemblée qu'elle croyait trouver réunie chez madame Silverstein, l'immense pièce était vide, ou du moins, une seule personne s'y trouvait.

Pas de conversations animées, pas de rires perlés, pas de maîtresse de maison versant le thé en offrant de délicieux petits gâteaux; Mariana porta la main à son front comme si elle se rendait subitement compte d'une erreur; elle avait dû confondre deux dates.

Mais avant qu'elle eût pu mettre un peu d'ordre dans ses idées brouillées, Silverstein, car c'était lui, avait été rapidement au-devant d'elle et, d'un grand geste enveloppant, lui avait pressé les mains en s'écriant :

— Bonjour, chère madame Vernier.

Mariana n'en croyait pas encore ses yeux.

— Voyons, murmura-t-elle en saluant le banquier, je me suis trompée.

Silverstein joua la surprise.

— Vous n'avez pas été prévenue? dit-il.

— De quoi?



Elle vit dans ces yeux ardents de si véhéments désirs qu'elle s'effraya. (Page 496.)

— Vous ne saviez pas que le cinq-à-sept de madame Silverstein était contremandé?

— Non.

— J'avais pourtant ordonné que l'on vous envoyât une dépêche... Les autres amies de ma femme ont été prévenues par le téléphone.

Madame Vernier eut une légère contraction ; le financier lui faisait sentir qu'elle ne possédait pas cette dernière invention du confortable, peu répandue pourtant à cette époque ; mais que d'autres possédaient.

Silverstein s'expliqua :

— Ma femme a dû quitter Paris hier pour se rendre à Genève, où sa sœur, malade, l'a fait demander... Je suis désolé de ce contre-temps.

Madame Vernier avait repris toute son assurance ; elle regarda hardiment en face son interlocuteur et répliqua avec une expression d'incrédulité :

— Êtes-vous bien sûr d'avoir pensé à m'avertir ?

— Ma foi !...

— La vérité, monsieur Silverstein !

Ce fut lui, à son tour, qui fixa sur elle ses yeux luisants.

— Je vous attendais, répondit-il franchement.

— Ainsi, ce voyage...

— N'a pas été inventé par moi pour les besoins de la cause, mais je suis heureux de pouvoir vous dire combien je suis charmé de vous voir seule.

— Vous me tenez un singulier discours.

Il poursuivit, sans tenir compte de la réplique :

— En vous demandant un entretien particulier, que votre gracieuseté ne m'eût pas refusé, je vous donnais le temps de réfléchir... J'ai préféré que vos impressions fussent spontanées... En somme, je n'ai pas agi d'une façon trop incorrecte... Le hasard m'a servi ; j'aurais eu mauvaise grâce de le contrarier

Déjà il avait avancé un fauteuil ; madame Vernier s'était assise, simulant un trouble qu'elle n'éprouvait pas à ce degré et prenant une attitude plastique qui lui seyait fort bien.

Elle s'écria :

— Tout ceci me paraît très étrange, monsieur Silverstein, et si je vous écoute, c'est peut-être parce que je ne vous comprends pas bien.

— Vous savez pourtant, chère madame, que je suis votre ami...

— Et celui de mon mari ?

Silverstein eut sur les lèvres une réflexion de parvenu touchant la différence qu'il y avait entre un millionnaire comme lui, qui faisait travailler un sculpteur, et cet artiste lui-même ; mais il eut le tact de ne pas le risquer.

Il répondit avec une nuance de raillerie condescendante :

— Pourquoi me parlez-vous de lui ?

Elle riposta :

— Parce que vous m'avez parlé de votre femme.

— Voulez-vous que nous laissions de côté les absents, puisqu'il est convenu qu'ils ont tort ?

Mariana eut un geste évasif, comme une jolie femme tenant beaucoup à ne pas deviner de quoi il s'agit.

Silverstein reprit de sa voix gutturale, bien qu'il essayât de la rendre caressante.

— Notez que vous m'avez rappelé à mes devoirs en faisant allusion à madame Silverstein et que je ne vous en garde nullement rancune.

— A la bonne heure!

— Voulez-vous me permettre de vous faire visiter ses appartements?

— Quelle idée?

— Vous verrez, ma chère madame Vernier, que votre très humble et très obéissant serviteur sait entourer une jolie femme du luxe qui doit encadrer sa beauté.

— Je n'en doute pas.

— Il est vrai qu'une pierre précieuse brille par elle-même et que la façon dont elle est sertie n'ajoute rien à sa valeur...

— Ajoutez intrinsèque, dit Mariana avec une ironie très aristocratique... De cette façon vous n'abuserez pas du langage imagé et vous reprendrez celui qui vous est le plus familier.

Une moue plaisante se dessina sur les lèvres lippues de Silverstein.

— Vous n'aimez donc pas les compliments? fit-il.

— Je ressemble si peu aux femmes à qui vous les prodiguez.

— Mais, protesta le banquier, je ne me pose pas du tout en homme à bonnes fortunes.

— Vous avez voulu faire un mot, je crois, prononça madame Vernier avec l'intonation la plus impertinente du monde.

Le banquier eut un nouveau geste effleurant; les railleries dont le cinglait Mariana l'excitaient et le ravissaient d'une façon spéciale.

— Vous avez raison, poursuivit-il, non pas de m'attribuer de l'esprit... Je ne sais pas si j'en ai jamais eu, mais à coup sûr le vôtre éclipserait le mien... Vous avez raison en disant que vous ne ressemblez pas aux autres filles d'Ève... Vous êtes la perfection même, et si je me permets de vous en faire l'aveu, peut-être prématurément, c'est parce que je veux ignorer l'art des circonlocutions.

Madame Vernier resta déconcertée, bien qu'elle se crût préparée à tout.

Silverstein s'exprimait sans la moindre effronterie; au contraire, il tremblait un peu en parlant; mais il s'était insensiblement rapproché d'elle.

Mariana, en voyant ce teint basané, qui portait encore des traces suspectes d'affections de la peau, ces yeux d'onyx, cette bouche épaisse, Mariana sentit un frisson de malaise lui parcourir tout le corps.

Enhardi par ce silence, Silverstein reprit avec une très franche désinvolture :

— Êtes-vous réellement surprise de m'entendre vous parler ainsi ?

Elle articula hautainement :

— Je ne vous y ai nullement autorisé.

— Si j'avais dû attendre votre permission, j'aurais risqué de garder le silence toute ma vie.

— Cela eût mieux valu, monsieur.

En homme très pratique, possédant admirablement son éternel féminin, malgré ses modestes restrictions de tout à l'heure, il continuait à ne pas répliquer directement à madame Vernier.

Il savait qu'il aurait à subir la défense traditionnelle, qui permet, à l'heure de la capitulation, d'obtenir des conditions avantageuses.

Au début de l'entretien, il ignorait s'il réussirait; il s'était demandé avec une véritable anxiété s'il ne se tromperait pas lourdement; maintenant, il ne doutait plus ; son regard était déjà une prise de possession.

Du moment où madame Vernier ne s'était pas enfuie, c'est qu'elle ne se refusait pas à discuter.

Silverstein ne compromettrait pas ses résultats acquis par une hâte qui laisserait percer sa mauvaise éducation, souvent trop disposée à reparaître ; il y avait une grande part de sincérité dans les hommages qu'il avait rendus à Mariana : jamais il n'avait convoité avec tant de fougue passionnelle une femme aussi captivante.

Il avait eu de fort jolies maîtresses, mais aucune ne possédait cet attrait mystérieusement diabolique dont il attendait les plus originales sensations.

En la regardant avidement, il n'avait pas, comme devant une autre créature dont il entreprendrait la conquête, le sentiment outrageant du viveur qui craint une désillusion et redoute la banalité de la chose déjà trop vue.

En outre, il était persuadé que cette femme n'avait pas encore trompé son mari.

Il eut un geste de contrition, poussa un profond soupir et murmura en se levant :

— Oui, j'aurais dû me taire... Je vous ai offensée, je le vois... Mon intention était pourtant de vous témoigner tous les égards que vous méritez... Jeune, belle, distinguée, vous ne me pardonnerez pas la folie que vous m'avez inspirée... Allons ! ne me gardez pas trop rancune; mais un homme comme moi ne prolonge pas outre mesure le marivaudage avec une femme comme vous.

Il salua Mariana.

Elle se leva à son tour, sa taille souple et ondulante avait des inflexions de liane.

Silverstein ajouta, lorsque la jeune femme fut près de la porte :

— Le plus fâcheux de tout ceci, c'est que vous ne voudrez plus revenir chez moi et que je serai forcé de trouver un prétexte pour expliquer à ma femme pourquoi M. Vernier aura cessé ses visites.

Il conclut avec une bonhomie navrée :

— Ce sera bien dommage pour lui.

Mariana se retourna ; elle eut un haussement d'épaules d'une indulgence infinie ; son sourire garda quelque chose de méprisant, mais, peut-être à cause de cette expression, il ensorcela littéralement le Crésus.

— Pourquoi vous calomniez-vous ainsi? demanda-t-elle... Vous n'auriez pas la bassesse de faire supporter à M. Vernier le beau courroux que j'ai seule motivé et dont j'accepte toutes les conséquences.

— Je n'éprouve pas de colère contre vous, répliqua Silverstein, se faisant très petit, très humble... et je vous demande en grâce de ne pas refuser la main que je vous tends.

Mariana hocha la tête, semblant prendre en pitié l'enfantillage du banquier qui s'était cru obligé de lui tenir les galants propos, de rigueur, paraît-il, quand un homme se trouve fortuitement seul avec une jolie femme.

— De sorte, reprit-elle, que vous ne tenez pas à ce que nous devenions ennemis jurés?

Silverstein leva les bras au ciel, comme s'il voulait prendre à témoin le dieu de ses pères, que toute la responsabilité d'une rupture n'incomberait qu'à Mariana.

Il répondit :

— Mais je suis prêt à faire tout ce que vous exigerez.

— Reconnaissez, monsieur Silverstein, que je me serais montrée beaucoup plus sévère si je n'avais fait la part de votre exagération coutumière, et si surtout je n'avais pour vous une très vive reconnaissance.

Le visage du banquier rayonna.

— Je ne suis pas habituée, poursuivit-elle avec des intonations de candeur, imitées à la perfection, à ce que l'on me prodigue des flatteries aussi hyperboliques... Généralement, on ne fait guère attention à moi... J'aurais beaucoup de mal à prendre au sérieux ces galanteries un peu osées, un peu brutales, que les mœurs faciles de la société moderne autorisent même dans les meilleurs mondes... Avant d'accepter le nom de M. Paul Vernier, on m'appelait mademoiselle de Sainclair.

Le serpent tentateur avec son admirable intuition des affaires, quel que fût le genre d'un marché, n'attendait plus que cette évocation des aïeux pour clore pratiquement la période du marchandage.

L'opération lui plaisait de plus en plus ; il la ferait. Dans son cerveau, parfaitement équilibré, la comptabilité s'établissait, très lumineuse, avec

le Doit et l'Avoir, ainsi qu'il sied à un homme qui ne reconnaît que la puissance des chiffres.

Il reprit avec beaucoup de rondeur :

— Eh bien! soit, recevez toutes mes excuses, et jurons que nous sommes redevenus bons amis.

— Je le jure! fit gaîment madame Vernier, laissant tomber sa main dans celle de Silverstein.

Il appuya ses lèvres sur cette peau satinée; c'était la première privauté, le premier attouchement, le premier contact direct, le premier pas dans la voie de la dépravation.

Mariana pâlit légèrement en comprenant qu'elle venait de donner des arrhes; mais elle se raidit, déjà belle d'impudeur et de cynisme. Les préliminaires énervants n'avaient-ils pas assez duré?

— Eh bien! reprit le banquier, avec l'intention évidente de mettre la logique de son côté, puisque tous les malentendus sont heureusement dissipés, vous ne refusez plus de visiter les appartements de ma femme.

— Vous y tenez donc absolument?

— Ne serait-ce pas la preuve que vous m'avez rendu toute votre confiance?

— Allons, soit! assentit Mariana, dont un petit rire découvrit les dents étincelantes de blancheur.

XLIX

LE COLLIER

Mariana s'était promis de ne pas s'enthousiasmer devant le somptueux mobilier de la femme du banquier.

Elle devait garder le petit air supérieur d'une personne qui a vu et possédé de trop jolies choses pour prodiguer son admiration; de plus, elle s'attendait à voir certains objets qui lui permettraient d'exercer des critiques au point de vue du goût, du style, de l'entourage.

Madame Vernier ne se trompait pas sous ce dernier rapport.

Les meubles étaient d'une richesse extravagante, et, trop souvent, assemblés avec une déplorable symétrie; mais la femme du sculpteur fut trop éblouie pour se rappeler ses intentions.

Les tentures, les tapis, les rideaux bordés de dentelles les plus rares lui parurent superbes.

Ce qui miroita surtout à ses yeux, ce furent les innombrables verroteries que l'on voyait partout.

L'atavisme ne mentait pas; madame Paul Vernier, toute de Sainclair

qu'elle fût née, avait gardé les prédilections de la mulâtresse Aurore pour tout ce qui étincelait.

Bibelots d'art ou pacotille, tout se confondait devant ses regards hypnotisés par ce qui reluisait quelque peu. Ce fut surtout dans le cabinet de toilette que Mariana subit plus encore la fascination du clinquant.

Les flacons en cristal irisé, les verres en Bohême, les cuvettes en porcelaine opaque, richement décorées, lui auraient fait pousser de petits cris d'allégresse si elle n'avait mordu ses lèvres minces.

Elle eut pourtant conscience de la puérilité de ses préférences; sa joie avait été impulsive. Elle en accusait les globules de sang noir qui bouillonnaient dans ses veines à de certains moments.

Elle parvint à se ressaisir avant que Silverstein remarquât ces singuliers emballements.

Ce fut raisonnablement qu'elle apprécia ce qui lui restait à voir : des Sèvres, des Saxes; une collection d'éventails et une foule de ces petits riens coûteux dont madame Silverstein encombrait ses consoles, ses cheminées ou ses crédences.

Un bahut en bois de rose à deux portes avec son dessus en marbre vert obtint un murmure approbateur de madame Vernier.

Les tableaux étaient plutôt rares, des copies d'ailleurs.

Il y avait une *Flore caressée par Zéphir*, des *Jeunes filles faisant des offrandes à l'Amour* et d'autres sujets à l'avenant.

Mais Mariana ne pouvait s'empêcher de trouver cet ensemble magnifique; cela amusait beaucoup Silverstein, qui avait, lui, des œuvres d'une réelle valeur dans les pièces qu'il s'était réservées.

Madame Vernier vit qu'il était six heures passées au cartel vieux bronze Louis XV.

Elle s'écria :

— Il faut que je me sauve!... J'ai du monde à dîner ce soir.

— Et vous demeurez loin, ajouta le banquier, sachant que ces mots porteraient.

Les yeux bleu sombre de Mariana reflétèrent en effet un vif sentiment d'ennui.

En reconduisant la visiteuse, Silverstein rencontra un domestique qui tenait un plateau de vermeil, chargé de lettres et de dépêches.

— Vous permettez? demanda le financier, un simple coup d'œil.

En effet, il trouva tout de suite ce qu'il cherchait; c'était une dépêche de sa femme.

Il décacheta et lut tout haut:

« Marguerite beaucoup mienx. Attaque pas de suites. Reviens demain. »

Silverstein parut enchanté :

— Ah! fit-il, voilà qui me rassure... Après le cinq-à-sept je me demandais s'il ne faudrait pas décommander notre bal du 15.

Mariana répliqua :

— Vous ne pensez qu'aux fêtes... Vous voulez éclipser les traitants du temps les plus fastueux.

Il repartit :

— L'argent est si bête quand il est empilé; il est si intelligent, au contraire, quand il roule...

Il reprit brusquement la main de Mariana.

— Ma chère enfant! s'écria-t-il avec beaucoup de décision, vous avez visité le gynécée... Seriez-vous satisfaite si l'on vous disait que tout cela est à vous?

— Ne recommençons pas à plaisanter, fit-elle avec un mauvais rire.

— Il est inutile que je vous montre mes appartements particuliers.

— En effet.

— Ils vous intéresseraient peu... Et pourtant, je suis sûr que mon entresol de la rue d'Astorg ne vous laisserait pas insensible.

Mariana s'écria avec une indignation factice :

— Non!... Jamais... Malgré ce qui était convenu, vous recommencez...

Il l'interrompit :

— Ma chère Mariana, fit-il à mi-voix... j'attendrai votre réponse jusqu'au bal dont je vous ai parlé... Vous avez huit jours pour méditer et prendre une résolution... Vous obtiendrez de moi tout ce que vous voudrez, car jamais je ne me suis senti attiré vers une femme avec cette irrésistible puissance...

Il eut un geste pour enlacer ce corps flexible comme une liane malgré ses proportions sculpturales de statue antique; elle l'évita, secouée par un long tressaillement; elle vit dans ces yeux ardents de si véhéments désirs qu'elle s'effraya.

Elle n'aurait jamais cru que la physionomie d'un homme se transformerait à ce point.

— Adieu! dit-elle, en s'enfuyant.

* * *

Mariana rentra rue Cassini un quart d'heure avant l'arrivée de Robert d'Alboize.

Le bon Vernier, en l'absence de sa femme, avait surveillé les apprêts du festin, entre deux coups d'ébauchoir. Il n'adressa aucun reproche à Mariana, qui se hâta de changer de toilette.

L'imagination de la belle enfant était extraordinairement surexcitée: bien que le voyage en fiacre lui eût donné le temps de se remettre de



Tout de suite elle appela Paul qui accourut le maillet à la main.
Mariana lui montra son acquisition. (Page 507.)

son émotion, elle n'était pas fâchée d'avoir encore quelques instants de répit, non qu'elle redoutât l'œil investigateur de son mari, mais parce qu'elle avait besoin de récapituler les faits.

C'était vrai, pourtant ! elle s'était offerte à Silverstein ! Au fond d'elle-même, elle en pouvait convenir dans toute la plénitude de son esprit froid et calculateur.

Cependant, une bouffée de honte empourpra son front ; c'était un dernier vestige de sa pudeur ; elle se trouva subitement bien méprisable ;

puis, cette suprême répugnance vaincue, elle redevint superbe d'inconscience ; elle ne reculerait plus.

Silverstein avait parlé d'une attirance singulière; elle aussi subissait l'attraction de ces joies défendues pour lesquelles elle se sentait créée ; elle irait vers cette éclatante lumière, comme ces papillons diaprés qui s'y brûlent les ailes. Quand elle vint saluer Robert d'Alboize, qui s'entretenait avec Paul Vernier, ce fut avec le visage ingénu des épouses à la conscience tranquille qu'elle tendit la main au jeune officier.

On se mit bientôt à table.

Mariana se montra charmante.

Elle s'écria au bout d'un moment :

— J'ai parlé de vous cet après-midi, mon cher monsieur d'Alboize.

Robert la regarda avec une certaine surprise.

— Oui, poursuivit-elle, j'ai vu des amis qui auraient été enchantés de vous serrer la main... Je vous ai excusé, d'ailleurs, leur apprenant que vous partiez ce soir.

— Tu ne devines pas? demanda le sculpteur, qui comprenait.

Robert chercha pendant quelques instants.

Madame Vernier s'expliqua :

— Mes cousins Kerlor et Saint-Hyrieix.

D'Alboize ne put réprimer un tressaillement.

Son ardent amour pour Carmen lui donna une sorte de clairvoyance

La première fois qu'il avait vu Mariana, il avait été frappé par l'étrange expression du visage de cette femme. Sa première impression n'avait pas été favorable; il se l'était reprochée, puisque Paul allait épouser cette jeune fille, qui paraissait douée de toutes les qualités ; mais, Robert, bien qu'il se morigénât intérieurement, ne parvenait pas à modifier ses sentiments à l'égard de Mariana.

Cette fois, il pressentit une hostilité latente.

Paul lui avait raconté que mademoiselle de Sainclair, élevée à Kerlor, quittait ce bourg et se rendait à Brest lorsqu'il l'avait rencontrée.

Le motif de son départ était resté assez énigmatique pour M. d'Alboize, dont le sens droit et la logique absolue ne se payaient pas d'explications vagues.

Le fier regard de Robert se croisa avec celui de Mariana, qui prit la mine la plus innocente du monde.

— Mes cousines étaient sorties, continua madame Vernier; je les ai attendues, car j'avais le plus vif désir de les embrasser... Je les aime comme des sœurs.

— Elles sont si bonnes, si charmantes, ajouta Paul, très sincèrement.

M. d'Alboize, bien qu'il se tînt sur ses gardes, remercia son ami d'un regard affectueux.

— Vous avez rencontré Carmen, reprit madame Vernier.

— Oui, dit Robert... Madame de Saint-Hyrieix et son mari assistaient à une soirée où nous étions invités.

— A propos de soirée, fit négligemment la femme du sculpteur, madame Silverstein donne un bal le 15.

— Vous voulez y aller? demanda Paul.

— Nous verrons, expliqua Mariana avec un geste délibéré.

— Je regrette, reprit Robert, de n'avoir pu me rendre à l'hôtel du Parc des Princes; mais mon court séjour à Paris m'a laissé peu de loisirs... J'estime beaucoup M. de Kerlor.

— Et Saint-Hyrieix? demanda étourdiment Paul.

— Lui aussi, répliqua Robert.

— Vous le connaissez mieux que Georges.

— Nous nous sommes rencontrés à Stockholm, dit l'officier.

— Oui, prononça madame Vernier, Carmen nous a raconté avec un véritable enthousiasme les épisodes de la Saint-Jean.

L'insistance de Mariana prouva à M. d'Alboize qu'il avait raison dans ses pressentiments et ses défiances.

Carmen avait-elle laissé échapper un mot imprudent devant sa cousine, qui paraissait au moins fort curieuse?

L'officier s'écria, pour déplacer sans trop de ressaut l'axe de la conversation :

— Mon cher Paul, il faudra que tu visites la Suède.

— C'est loin, fit observer Mariana.

— Le pays est-il vraiment si pittoresque? interrogea Vernier, avec l'intérêt d'un artiste toujours à la recherche du beau.

— Merveilleux, mon ami... Tu trouverais des modèles incomparables pour des statues de femmes.

Mariana se mit à rire.

— Monsieur d'Alboize, dit-elle, vous me semblez très renseigné.

— Et pourquoi ne le serait-il pas? demanda Paul avec entrain... Rien ne lui défend de se livrer à des études aussi attrayantes que comparatives.

— Mon ami ! murmura Mariana, jouant l'effarouchement devant une gaillardise.

— Madame, répliqua Robert, je n'ai pas eu l'intention de parler légèrement des femmes scandinaves.

— C'est bien, vaillant chevalier.

— Leur beauté sculpturale frappe tous les yeux.

— Bien qu'elles restent drapées? interrogea Mariana avec une intonation très candide.

— Robert a parfaitement raison, reprit Vernier, une sensation d'esthétique s'impose au premier coup d'œil... Il faut bien que les Suédoises ou les Norvégiennes fassent travailler leurs couturières... Le climat, d'abord, les mœurs ensuite, ne leur permettent pas d'apparaître en simples Vérités.

— Monsieur Vernier! répéta Mariana, beaucoup plus scandalisée que la première fois et baissant très chastement les yeux.

— Tu me donnes une bonne idée, poursuivit l'artiste... L'année prochaine, si ma femme y consent, nous irons passer nos vacances là-bas... Tu ne saurais croire, mon cher ami, à quel point la passion de mon art me pousse vers les nouveaux horizons... Il faut sortir aujourd'hui des sentiers battus si l'on veut devenir quelqu'un... J'ai l'esprit constamment et fiévreusement porté vers l'inconnu.

— C'est une des formes de l'inconstance, repartit Mariana.

Vernier protesta :

— Au contraire, c'est un hommage perpétuel à l'idéal, n'est-ce pas vrai, Robert?

— M. d'Alboize vous approuvera; les hommes comprennent et pratiquent ce genre de solidarité.

— Prenez garde, madame Vernier, riposta l'époux avec sa bonne gaîté communicative, vous allez calomnier votre sexe.

Mariana ne répliqua que par un petit mouvement de commisération à l'endroit de la versatilité féminine, et du perpétuel besoin qu'ont les filles d'Ève de se dénigrer entre elles.

— Et pourtant, affirma le sculpteur, j'ajouterai que, sans préjuger le fond de la question, les exemples que vous avez sous les yeux ne motiveraient pas votre amertume.

Robert ne put s'empêcher d'appuyer :

— Vous ne fréquentez que des femmes dont nous admirons la noblesse de sentiments et dont la conduite proteste éloquemment contre les accusations banales, et, — tranchons le mot — un peu niaises, rééditées par nos jeunes pessimistes à la mode.

— Ainsi, nous sommes meilleures que nous ne le croyons nous-mêmes ? demanda Mariana sans beaucoup de conviction.

— Trouvez-moi, répliqua Vernier, sans vous compter, deux créatures plus accomplies que Carmen et Hélène.

— Ce serait difficile, acquiesça madame Vernier, mes cousines atteignent la perfection même ; qu'en dites-vous, monsieur d'Alboize ?

C'était un coup droit, mais Robert l'avait vu venir et il le para sans difficulté.

— Je suis de l'avis de M. Vernier, madame.

— Et du mien?

— Je préfère celui de Paul, car il ne vous a pas oubliée.

— Mais vous êtes du dernier galant, capitaine... Je comprends pourquoi Carmen, alors qu'elle s'appelait mademoiselle de Kerlor, ne tarissait pas d'éloges quand elle parlait de vous.

— Votre petite-cousine était beaucoup trop indulgente pour mes faibles qualités de valseur.

Robert d'Alboize regarda encore Mariana.

Est-ce que madame Vernier était décidément hostile à Carmen ?

Ses propos insidieux constituaient-ils autant de déloyautés ? ou ne parlait-elle inconsidérément de madame de Saint-Hyrieix que pour obéir à une malicieuse mais inoffensive suggestion, afin d'observer les impressions d'un homme à qui la beauté et la grâce de mademoiselle de Kerlor n'avaient certainement pu échapper au temps où il lui était permis de les célébrer discrètement ?

Mariana, toujours souriante, ne trahissait en rien ce qui se passait au fond de son âme ulcérée ; les résultats qu'elle venait d'obtenir étaient beaucoup moins négatifs qu'on ne pouvait le supposer.

Elle avait été frappée de la réserve de Robert.

Autrefois, il parlait de Carmen avec une sympathie très chaude, ne risquant, il est vrai, que des mots peu compromettants ; mais ses yeux rayonnaient quand il prononçait le nom de la jeune fille.

Pourquoi montrait-il cette demi-froideur aujourd'hui ? Elle plissa les lèvres et ses sourcils se froncèrent.

Carmen était mariée ; c'eût été une raison plausible pour toute autre créature que Mariana, mais son âme tortueuse ne s'en contentait pas.

Elle résolut de pousser les investigations jusqu'au bout ; elle le fit de la plus cruelle façon.

— Le bonheur ne rend-il pas meilleur ? reprit-elle... Carmen et Hélène n'ont-elles pas épousé les maris qu'elles aimaient ?...

— Mais, fit Paul...

— Mon ami, ne nous occupons pas de nous, je vous en prie... Vous ne voulez pas que je me serve de termes dithyrambiques pour chanter notre union assortie.

L'artiste répliqua :

— Robert est édifié... J'y tenais beaucoup.

— Seulement, poursuivit Mariana, d'une voix alanguie, voyez comme il ne faut pas se fier aux apparences.

— Par exemple ! interrompit Vernier.

— Encore une fois, ce n'est pas de nous qu'il s'agit, mon ami.

— Ah ! bon !...

— Je vais me permettre de poser à M. d'Alboize un innocent problème de psychologie.

— Tu ne sais pas si l'on enseigne cette science dans les écoles militaires, repartit le sculpteur.

— Parlez, madame, fit Robert, qu'une angoisse commençait à étreindre.

— Quelle est d'Hélène ou de Carmen l'épouse qui chérit le plus son mari ?

— Drôle de question ! s'écria Paul.

— Je suis incapable d'y répondre, déclara l'officier d'une voix contenue.

— Moi, prononça Vernier, en admettant, chose extrêmement délicate, qu'il faille se prononcer à ce sujet, j'inclinerais à croire que madame de Kerlor aurait un semblant d'avantage sur madame de Saint-Hyrieix.

— Erreur, mon cher ami.

— Bah !

— Hélène a beaucoup d'affection pour Georges; mais, c'est une nature tranquille, ignorant les grands élans de l'âme.

— Et Carmen ?

— Carmen est d'un tempérament passionné !... Elle adore Saint-Hyrieix.

— Tu dois savoir à quoi t'en tenir, reconnut Paul, pendant que Robert s'imposait un calme qu'il était loin de ressentir intérieurement.

Mariana reprit :

— Hélène est beaucoup plus douce, plus prévenante ; elle a pour Georges une sollicitude de tous les instants ; Carmen, elle, a un caractère diamétralement opposé à celui de sa belle-sœur ; devant le monde, elle ne paraît pas plus s'occuper de Firmin que s'il n'existait pas... Elle réserve sa fougue pour les moments intimes.

— Mais Saint-Hyrieix t'a donc renseignée! demanda Paul avec une telle jovialité qu'il reprenait le tutoiement familier.

— Mon Dieu ! peut-être, prononça Mariana, d'un petit ton détaché.. Nous sommes en excellents termes avec Firmin, que je considère comme un garçon très supérieur, et de beaucoup d'avenir.

Robert d'Alboize n'avait pas du tout l'intention d'amoindrir l'opinion flatteuse de madame Vernier, et elle se trompait beaucoup si elle croyait le loyal officier accessible à des sentiments mesquins et vulgaires ; mais il souffrait de plus en plus en entendant madame Vernier s'exprimer ainsi.

Il lui semblait que sa chère Carmen était victime d'une sorte de profanation.

— D'ailleurs, monsieur de Saint-Hyrieix a fait preuve du plus grand désintéressement, prononça la femme de Paul, avec son acharnement

malfaisant. Il a épousé Carmen au moment où les Kerlor passaient pour être ruinés... Ma cousine doit tout à son mari, et elle n'est certainement pas femme à l'oublier.

Mariana lança le dernier trait :

— Pour que la félicité de Firmin et de Carmen fût complète, il leur faudrait un enfant.

Cette fois, le coup avait porté ; la flèche empoisonnée atteignit d'Alboize au cœur.

Il retint le cri qui allait jaillir de sa gorge contractée, mais ce fut au prix d'un effort surhumain.

Madame Paul Vernier n'eut pas le temps de constater l'importance de sa victoire, car l'excellent Paul répliqua bourgeoisement, mais en toute franchise :

— Comme à nous!

Mariana perdit le fruit de son triomphe, tant elle tressaillit en entendant la réponse de son mari.

Robert eut le temps de se ressaisir.

Quoi qu'il en fût, son supplice devenait intolérable.

Ce fut encore Paul qui lui porta secours.

— Hé! Robert! mon ami... N'oublie pas l'heure de ton train.

— Sois tranquille! Ce serait la première fois de ma vie que je ne répondrais pas à l'appel.

M. d'Alboize se leva.

— Voyons ! se disait-il, tout frémissant, quel est le but de madame Vernier? Cette femme m'en veut-elle ?... Par une étroite et rigide conception des devoirs de la famille, veut-elle intervenir préventivement, après avoir deviné ce qui se passait en mon cœur?

Des sentiments contradictoires se heurtèrent dans l'esprit de l'officier.

Puis, soudain, son amour affinant sa perspicacité, il se dit :

— Cette femme hait mortellement Carmen !... Pourquoi ?... Le saurai-je jamais... En attendant, c'est un danger de plus sur la tête de ma chère bien-aimée et sur celle de l'enfant qui va venir au monde... Il sera bon de nous tenir sur nos gardes. Je n'y faillirai pas. Mais je suffirai à cette tâche, et je n'en inquiéterai pas ma bien-aimée.

Paul Vernier et Mariana voulurent conduire leur ami à la gare d'Orléans, bien que Robert eût préféré être seul ; mais, devant l'insistance de Paul, il ne pouvait refuser d'être accompagné.

En route l'artiste dit à Robert :

— C'est dommage que tu ne sois plus à Stockholm ; nous aurions été t'y voir avec plaisir... Comptes-tu rester longtemps à Bourges?

M. d'Alboize, arraché à ses préoccupations absorbantes, répondit nerveusement : Non ; car je veux reprendre du service actif... Je vais demander à aller aux colonies.

— Et pourquoi? interrogea Mariana.

— Parce que j'ai besoin de changer d'existence, fit-il avec âpreté... J'étais entré dans l'État-major avec le secret espoir de prendre part à une campagne prochaine... J'ai été déçu... Aujourd'hui, il me faut des aventures, de grands voyages, des coups de fusil.

— Ah çà! reprit Paul Vernier, d'un ton de reproche amical, je ne te comprends pas... Il y a un an tu n'avais que ta solde, et j'aurais compris ton désir de rechercher des missions périlleuses; mais tu viens d'hériter d'une fortune rondelette...

L'officier répliqua d'un ton bref :

— Si tu savais comme cela m'est indifférent.

En effet, Robert d'Alboize, qui ne s'attendait pas du tout à cette aubaine, avait été inscrit sur le testament d'un vieil oncle, du côté de sa mère, qui l'avait fait son légataire universel.

Le capitaine héritait de neuf cent mille francs. Dans sa droiture un peu inquiète, il s'était informé pour savoir si d'autres ayants droit n'avaient pas été sacrifiés.

L'oncle n'avait pas d'autre parent que Robert.

Celui-ci avait donc accepté la succession en faisant la réflexion suivante :

— Si cette fortune m'était arrivée l'année dernière, j'aurais pu épouser Carmen.

— Mais voyons, insista Mariana, vous avez donc un chagrin caché?

— Vous vous trompez, madame, répondit Robert; seulement, j'aime beaucoup mon métier et je veux l'exercer d'une façon que je crois plus utile à mon pays.

La voiture était arrivée au quai d'Austerlitz.

— Nous sommes à l'heure militaire, fit observer Vernier... C'est même un peu juste, mais comme tu n'as pas de bagages...

Robert et Paul échangèrent encore quelques protestations chaleureuses, pendant que Mariana ne quittait pas des yeux le jeune officier, surveillant avec une joie mauvaise l'altération de sa physionomie.

Madame Vernier ne parvenait pas encore à fixer ses impressions, mais elle avait la certitude d'avoir fait souffrir Robert.

D'Alboize devait aimer Carmen. Carmen répondait-elle à cet amour?

Le mari et la femme reprirent la voiture qui avait amené Robert à la gare d'Orléans.

— Irons-nous au bal de M. Silverstein? demanda Mariana, interrompant son mari, qui lui parlait avec émotion de la tristesse subite de Robert, au moment du départ.



Boum! fit l'enfant en renversant une rangée de grenadiers. (Page 510.)

Paul, très peiné, regarda sa femme, qui oubliait si vite leur ami. Elle poursuivit avec une pitié dédaigneuse :

— M. d'Alboize est certainement fort intéressant; mais il paraît souffrir d'un mal que ni vous ni moi ne pouvons guérir... S'il s'était montré plus communicatif, il vous aurait tout avoué, puisque vous êtes son ami intime... Soupçonnez-vous la cause de son mal?

— Pas du tout.

— Alors, vous voyez bien, mon bon Paul, qu'il ne faut pas nous

creuser la tête au sujet de M. d'Alboize... Il perdra lui-même son vague à l'âme en se retrouvant dans sa garnison... La vie de caserne ne doit pas être très mélancholieuse.

— J'aime tant Robert...

— Vous aimez aussi votre femme.

— Ma chère Mariana!...

— Alors, revenons à nos affaires... Vous ne m'avez pas répondu au sujet de Silverstein.

— Cela vous regarde complètement.

— Vous savez pourtant bien que je ne puis me passer de votre concours.

— Tu veux être belle! s'écria-t-il avec expansion, et je le veux aussi... Quand nous allons rentrer à la maison, tu passeras l'inspection de ma caisse et tu la dévaliseras impitoyablement... Je n'ai pas de cachette.

— J'aurai la toilette que je désire...

— Eh bien!

— Ce n'est pas tout!

— Que te faut-il encore?... Parle! je ne t'empêche nullement de te montrer insatiable... Tu sais parfaitement que ma plus grande joie est de te faire plaisir...

— Nous sommes forcés de revenir à la question des bijoux.

— Diable! fit Paul Vernier.

— Si j'avais au moins un collier!

— Cela viendra plus tard.

— Quand je n'en aurai plus besoin.

— Veux-tu que je t'en achète un à crédit?

— Rien ne prouve qu'on vous le fournisse.

— Permettez, chère amie...

— Vous vous imaginez toujours que votre réputation est déjà universelle... Vous êtes connu de très peu de gens, mon bon!

Paul ne se fâcha pas de cette réflexion blessante; il la prit pour un accès de franchise.

— On viendra aux renseignements, répliqua-t-il plaisamment... Dans la liste de mes références, je mettrai le richissime banquier en tête... Cela suffira.

Mariana haussa ses jolies épaules.

— Vous ne savez donc pas qu'il s'agit d'un objet d'une cinquantaine de mille francs.

Paul eut un soubresaut, suivi d'un éclat de rire.

— Cette fois, ma chérie, dit-il, vous ne m'accuserez plus d'être seul à rêver des choses impossibles.

— J'ai une idée.

— Je doute qu'elle soit pratique.

Elle poursuivit avec une intonation impérieuse :

— Voulez-vous me faire l'honneur de m'écouter et de ne pas continuer ces facéties montmartroises?

— Je redeviens grave, répondit Paul... Tenez, je vais prendre l'attitude d'*il Pensiero*, un des chefs-d'œuvre de mon confrère Michel-Ange.

Madame Vernier reprit :

— On est arrivé à fabriquer des merveilles en joaillerie d'imitation.

— Tu veux du faux?

— Il faut être très connaisseur pour apprécier les vrais diamants.

— C'est égal ! Je n'aime pas beaucoup ces compromis-la

— C'est un collier de perles que je veux... Il est encore plus difficile de deviner si elles sont vraies ou fausses, dans le mouvement d'une fête, où l'on n'a pas le temps d'examiner de près les parures.

— C'est une idée, peut-être, dit Paul, mais elle est au moins singulière.

Les époux rentrèrent chez eux et ne parlèrent plus du collier.

Mais, le lendemain, au déjeuner, Mariana revint à la charge; Paul ne put que répéter ses justes observations de la veille; il ajouta néanmoins :

— Je t'assure que tu es assez jolie pour te passer de bijoux... Tu ne seras pas la seule femme qui dédaignera ce luxe... Cela ne t'empêchera pas de rester la plus belle et la plus élégante.

— Ainsi vous refusez de me donner satisfaction, malgré toutes vos mirifiques promesses ?

— C'est-à-dire que je te prie d'attendre un peu... Tu n'y perdras rien... Je te donnerai toutes les pierres précieuses que tu voudras... Si tu y tiens, tu seras parée comme une châsse.

Les yeux de Mariana devinrent très durs et ses sourcils se froncèrent.

Paul Vernier eut un geste découragé. A tout prix il voulait éviter des paroles acerbes qui l'eussent désolé.

Il s'écria :

— Après tout, ceci te regarde... Tu m'as consulté, je t'ai répondu... Je ne prétends pas du tout t'imposer mes volontés... Admettons que je n'aie fait entendre aucune critique... Souris-moi et viens m'embrasser.

Le lendemain, madame Vernier allait acheter son collier de perles en imitation dans une rue voisine de l'Opéra.

Quand elle revint chez elle, tout de suite, elle appela Paul qui accourut le maillet à la main.

Mariana lui montra son acquisition. L'artiste déclara que, en effet, pour lui, profane, il était incapable de dire si ces perles étaient vraies ou fausses.

Il s'abstint d'autres commentaires et fut satisfait en somme de voir sa femme si contente.

Mariana était fascinée par ces verroteries, comme avait dû l'être la

mulâtresse Aurore, quand le Sainclair de jadis lui avait donné sa première parure.

— Et sais-tu combien cela coûte? demanda-t-elle triomphante.

— Je ne veux pas le savoir, répliqua Paul.

— Cent dix francs !

Le sculpteur fut surpris.

— Ce n'est pas cher! reconnut-il.

C'était un collier exécuté très habilement sur un modèle du dix-huitième siècle. Il était composé d'une quarantaine de perles ayant la grosseur de petites noisettes.

Si les perles avaient été vraies, ce collier aurait coûté au moins soixante mille francs.

Les gens qui verraient Mariana croiraient difficilement que Vernier lui eût fait un tel cadeau ; mais, sachant l'origine noble de la jeune femme, ils penseraient que ce joyau rôyal provenait sans doute de ses bijoux de famille.

Kerlor et Saint-Hyrieix, Hélène et Carmen n'assisteraient pas au bal de Silverstein; eux seuls auraient pu manifester quelque étonnement.

Mariana ne voulait pas s'arrêter à l'hypothèse malveillante que le faux collier pourrait être examiné de près par les femmes curieuses et jalouses. Elle se persuadait que son front pur et ses attitudes aristocratiques la plaçaient au-dessus de tout soupçon.

Madame Paul Vernier obtint en effet un très grand succès au bal de Silverstein.

Son altière beauté, rehaussée par ses somptueux atours, fut généralement acclamée et elle vit bientôt papillonner autour d'elle les dilettanti les plus cultivés en science amoureuse.

Son visage, dont les fameuses perles faisaient ressortir la matité, avait l'expression souveraine du triomphe.

Subitement, elle sentit disparaître ces petites hésitations qui l'avaient tant affectée à ses débuts dans les salons parisiens.

Un flot d'orgueil lui submergeait le cœur, jamais elle n'avait éprouvé une telle satisfaction de se voir jeune, belle et adulée de tous.

Au fond d'elle-même, elle méprisait un peu plus ses contemporains qui tombaient si facilement dans un piège, pourvu qu'une jolie femme se donnât la peine de le tendre et ne dédaignât pas d'appeler la pacotille à son aide pour rehausser ses charmes naturels.

Madame Silverstein avait accueilli avec de grandes démonstrations amicales la femme de l'artiste.

L'épouse du banquier avait trente-cinq ans ; c'était une blonde, d'origine germanique probablement; on ignorait autant sa nationalité que celle de son mari.

Ses yeux un peu gros donnaient à la physionomie aux traits assez réguliers, bien qu'ils commençassent à s'empâter, un caractère de placidité et de douceur, qui semblait prouver que madame Silverstein ne prenait rien de la vie au tragique.

Elle complimenta Mariana en faisant l'éloge de Paul Vernier.

La femme du banquier avait des prétentions artistiques.

Mariana dut subir une petite conversation roulant sur les cheminées monumentales, les dessus de porte, les médaillons, les caissons et autres agréments décoratifs.

Silverstein avait salué Mariana et serré la main de Paul, mais avec un sourire de commande ; il n'avait pas cherché à se rapprocher de la jeune femme, au début de la soirée.

Il allait de groupe en groupe, ayant un mot aimable pour chacun de ses invités.

Il avait donné des fêtes plus brillantes où l'assistance était plus nombreuse ; celle-ci, pourtant, réunissait encore une certaine élite de la société parisienne.

Le banquier dressa soudainement l'oreille.

Dans un groupe, il avait entendu prononcer le nom de Stella Villiers.

Il avait voulu disputer jadis la délicieuse ballerine à Ronan-Guinec ; il s'était vu éconduire de la plus leste façon par Stella ; il en avait gardé beaucoup de rancune contre le directeur du *Crédit général de l'Ouest* et il avait fait partie de la bande qui avait terrassé Ronan-Guinec.

A son grand regret il ne put entendre tout ce que l'on disait de la danseuse ; ses yeux se reportèrent sur Mariana.

Celle-ci, comme si elle eût deviné ce muet appel, manœuvra de façon à se trouver dans un salon en rotonde où Silverstein était seul.

Comme un homme qui s'était peut-être occupé de bijouterie jadis et ne pouvait être trompé, il toucha de ses doigts assez gros le collier de Mariana, puis il dit simplement :

— Voulez-vous qu'il soit en vrai ?

Madame Paul Vernier sentit un frisson lui parcourir tout le corps. Elle eut une sensation de vertige, et comme la prescience d'un prochain écroulement.

Elle garda le silence.

Silverstein ajouta :

— Venez après-demain, à quatre heures, rue d'Astorg au rez-de-chaussée.... Vous le remporterez..

Le financier retourna au milieu de ses invités ; Mariana rejoignit Paul Vernier. L'orchestre jouait le prélude d'une valse célèbre.

L

PREMIÈRE ABSINTHE.

Rose Fouilloux regarda la pendule.

— Six heures! murmura-t-elle, ils devraient être là.

Les yeux de la tireuse de cartes étaient moins abattus ; elle se sentait moins brisée.

C'est que sa fièvre restait latente, quand la nuit commençait à venir.

Les maladies de ce genre sont extrêmement capricieuses; après avoir toussé la plus grande partie de la journée, Rose éprouvait un bien-être relatif lorsque le dîner approchait.

Claudinet, assis sur une petite chaise, devant une table à sa hauteur, jouait avec des soldats de plomb, que le brave Poulot lui avait apportés la veille.

— Boum ! fit l'enfant en renversant une rangée de grenadiers.

Puis il se tourna vers sa mère :

— Maman! ils sont tous tués.

Rose Fouilloux répondit par un geste distrait.

Le petit garçon mobilisa un nouveau régiment et s'apprêta à recommencer la bataille ; mais ce deuxième carnage parut moins l'amuser.

Il se leva et vint auprès de sa mère.

— Ma tante Fifine va venir? demanda-t-il.

— Elle me l'avait promis, répondit Rose... Elle devait même amener...

Un vigoureux coup de poing dans la porte coupa la parole à la tireuse de cartes.

— Enfin! dit-elle en allant ouvrir.

Zéphyrine apparut.

— Nous v'là! dit-elle de sa voix de rogomme... Je t'amène Eusèbe.

Elle démasqua La Limace, qui disparaissait derrière la monstrueuse corpulence de sa maîtresse.

— Entrez donc ! fit Rose avec beaucoup d'amabilité.

Eusèbe salua avec la distinction dont il avait le secret.

D'un premier regard, ses yeux canailles inventorièrent la salle à manger, où Rose les avait reçus.

Zéphyrine embrassa sa sœur et son neveu.

— Mon Dieu! madame, commença La Limace, il y avait longtemps que je désirais faire votre connaissance... Seulement, je suis un peu timide...

Il a fallu que mademoiselle Zéphyrine me dise que j'étais trop capon... Elle m'a emmené... Elle m'a pris sous son bras, quoi !

— Ma sœur a eu raison, répliqua Rose, puisque vous allez entrer dans notre famille.

Eusèbe Rouillard affecta d'être très confus de cet honneur.

Il feignit seulement d'apercevoir Claudinet et s'écria :

— Voilà le neveu!... Il est rien girond... C'est tout votre portrait, madame.

La tireuse de cartes répliqua d'une voix aux sonorités voilées par une soudaine émotion :

— Il a les yeux et le front de son père.

Elle désigna la photographie de François Champagne.

— Pauvre diable ! fit La Limace... Oui, Zéphyrine m'a raconté ça... J'ai pleuré comme une Madeleine... C'est pas de veine, quoi?... Ce que c'est que de nous, hein!... Nous aurions été si camarades avec votre mari... Il devait avoir un caractère comme moi!

Tout d'abord, la physionomie repoussante du drôle avait produit un singulier effet sur Rose; mais son impression changea bien vite, grâce à l'astuce d'Eusèbe, qui, malgré sa vulgarité et son langage grossier, faisait vibrer les plus chers sentiments de la pauvre femme.

— Tiens ! reprit Zéphyrine, regarde ça !

Elle montra la croix de François Champagne.

La Limace esquissa un salut militaire.

— Vrai ! murmura-t-il, vous ne sauriez croire comme ça me remue... C'est-il pas malheureux qu'un garçon aussi courageux ait été enlevé à sa femme et à son moutard... Quand y a tant de faignants qui restent sur la terre.

Rose leur avança des chaises.

La Limace, décidément, lui paraissait moins laid, moins bizarre.

Après tout, Zéphyrine n'aurait eu qu'une chance relative dans un concours de beauté et d'élégance; c'était bien le compagnon qu'il lui fallait. Il avait l'air intelligent et débrouillard... Et puis, il avait peut-être du cœur.

Rose se disait pourtant qu'elle ne pouvait encore se prononcer et se promettait d'étudier à fond le personnage, avant d'émettre une opinion sérieuse sur son compte, mais elle ne nourrissait plus aucune prévention contre lui.

La tireuse de cartes subissait surtout, sans se l'expliquer, une sorte de satisfaction en voyant qu'elle n'était plus isolée dans l'existence.

Aussi, depuis qu'elle avait engagé Zéphyrine à lui présenter Eusèbe, Rose attendait avec une certaine curiosité, plutôt sympathique, la visite de cet homme.

— Pour lors, madame, reprit La Limace, votre sœur vous a appris de quoi il retournait... Nous sommes fiancés... J'ai écrit à mes parents pour obtenir leur consentement... J'attends une réponse ces jours-ci... Je suis content de voir que ce mariage vous va... Parce que, moi, voyez-vous, je n'aurais jamais voulu épouser une femme contre le gré des siens... Je respecte trop la famille pour ça !

— J'espère que Zéphyrine sera heureuse avec vous, répondit simplement Rose.

— Tu vois, Fifi! s'écria La Limace.

Puis, il se mordit les lèvres.

Rose Fouilloux l'avait regardé avec un certain étonnement.

— Excusez-nous, reprit vivement Eusèbe... On se tutoye déjà, de temps en temps... histoire de s'habituer, quoi... En somme, ça ne tire pas à conséquence.

— Vous allez me faire le plaisir de dîner avec moi, fit Rose.

La Limace se récria :

— Oh! je n'oserais jamais... Vrai, c'est trop de bonté... Non... une autre fois.

La tireuse de cartes insista.

— Je ne vous le cache pas, s'écria le drôle, je ne me serais jamais attendu à être si bien reçu.

— Vous acceptez... sans cérémonie?

— Dame!

— Mais oui, mais oui, appuya Zéphyrine... Voyons, Eusèbe, vous n'allez pas faire de manières.

— Écoutez... ce sera pour le plaisir de rester plus longtemps ensemble et d'avoir l'occasion de se parler à cœur ouvert... Seulement, à la fortune du pot!

— C'est entendu, répondit Rose, qui ne sentait plus du tout ses souffrances, tant elle était heureuse de voir auprès d'elle deux êtres bien portants et dont la gaieté aurait pu être communicative, si la veuve de François Champagne n'avait à jamais désappris le sourire.

— Eh bien ! mon vieux Claudinet, repartit Eusèbe en soulevant l'enfant et en le portant à bout de bras, ça te va-t-il que nous mangions la soupe avec toi?

L'enfant n'avait pas d'avis à émettre, pourtant la gentillesse de son oncle futur ne l'enthousiasma pas et il fit une petite moue.

— Nous sommes déjà camarades, prétendit La Limace. C'est rigolo, les enfants me gobent tout de suite.

Il reposa délicatement à terre Claudinet, qui s'empressa de retourner à sa table et à ses soldats de plomb.

— Ce n'est pas tout ça, poursuivit jovialement Eusèbe Rouillard...



La chaleur du fourneau colora davantage la figure des deux femmes. (Page 518.)

Nous allons casser la croûte ensemble... Seulement, vous me ferez l'amitié d'accepter l'apéritif.

— Ça marche ! approuva Zéphyrine en passant la langue sur ses lèvres lippues.

— Il y a tout ce qu'il faut ici, répliqua la tireuse de cartes.

— Même de la verte ? demanda La Limace.

— Ah ! non, dit Rose.

— T'es pas fol? s'écria la somnambule. Est-ce que tu crois que ma sœur a l'habitude de tordre le cou aux perroquets ?

— Ce n'est pas que j'en abuse, prétendit Eusèbe sans sourciller ; mais, de temps en temps, ça réchauffe les sentiments, et, mon Dieu! ça chasse les chagrins pour un instant.

— Je ne me rappelle pas en avoir jamais bu, fit sincèrement la tireuse de cartes... François Champagne, en sa qualité de Bourguignon, préférait le vin aux liqueurs.

— Mon pauvre papa! murmura Claudinet, qui avait entendu. Mon pauvre papa!

Les yeux de Rose s'emperlèrent tout d'un coup.

Elle voulut retenir les larmes qui allaient jaillir de ses yeux malades; elles retombèrent, corrosives, dans sa gorge à vif, et la malheureuse se mit à tousser.

— T'es rien enrhumée! constata Zéphyrine.

— Faudra prendre du bourgeon de sapin, conseilla doctoralement Eusèbe.

Rose eut un geste d'impatience contre elle-même.

Est-ce qu'elle allait avoir une quinte maintenant?

La Limace fit tinter quelques louis dans sa poche.

— Tenez, Zéphyrine, reprit-il, allez nous chercher le rogomme en question...

Et s'adressant à la tireuse de cartes :

— Ça vous calmera tout de suite.

— Vous croyez? demanda Rose en se comprimant la poitrine.

— Il n'y a rien de tel, répliqua insidieusement La Limace... De plus, ça nous mettra en appétit... Allons, houste! Fifi, demandez une fiole à votre sœur et allez chez le troquet d'en face.

Il jeta vingt francs sur la table, assez fier de faire remarquer qu'il avait le gousset fort bien garni.

— On aurait pu prendre du quinquina, j'en ai là, fit Rose.

— C'est bon pour les malades! repartit Eusèbe. Nous sommes tous solides au poste.

— Il y a pourtant des moments où ça ne va pas trop fort, déclara mélancoliquement la sœur aînée.

— Pardié! s'écria le gredin, ça se comprend, après la secousse que vous avez eue... Seulement, quoi! il n'y a pas à dire, on ne peut rien y faire...

Rose était déjà dans la cuisine où elle s'était emparée d'une bouteille.

La somnambule ouvrit la porte et disparut avec une agilité qu'on ne lui aurait pas soupçonnée.

— Zéphyrine est une bonne fille! déclara La Limace. . Elle a le cœur sur la main... Je l'aime beaucoup.

— Tant mieux!

— Elle a ses défauts, personne n'est parfait... Seulement, c'est coura-

geux, c'est bon, c'est honnête, quoi!... Ah! elle peut se vanter de m'avoir empaumé, foi d'Eusèbe Rouillard.

— Elle vous aime bien aussi.

— Je le crois... Entre nous, madame Fouilloux, j'aurais pu trouver une femme plus moyennée... Le daron et la daronne m'avaient choisi au patelin une boulangère qui avait des écus, vu qu'eux-mêmes sont au sac et que je n'ai ni frère ni sœur... Mais je leur ai écrit que je gagnais assez de galette pour me payer la bourgeoise de mes rêves...

— Et vous croyez que votre père et votre mère ne feront pas de difficultés?

— Plus souvent?... Ils finissent toujours par faire tout ce que veut leur petit Zézèbe.

— Alors, c'est bien!

— Voyons! vous pouvez bien le dire aussi: la richesse ne fait pas le bonheur.

— Mais je ne suis pas riche, déclara vivement Rose.

— Vous êtes établie, vous êtes calée; faut pas vous en défendre, puisque ça prouve que vous êtes une travailleuse... Ce n'est pas vos parents qui vous ont laissé les quatre sous que vous avez.

— Bien sûr! répondit Rose, qui ne niait plus la modeste aisance, tant les flatteries de La Limace lui faisaient perdre sa circonspection naturelle.

— On a de l'œil, on sait apprécier tout de suite quelqu'un de convenable... Je n'ai pas besoin de vous voir deux fois pour savoir à quoi m'en tenir... Entre gens comme il faut, y a pas d'erreur!

Claudinet s'approcha:

— Où donc qu'elle est, ma tante Fifine?

— Elle va bientôt revenir, répondit La Limace... Amour d'enfant, va!... Tu l'aimes donc bien, ta tante?

— Mais oui! fit le bébé, étonné d'une pareille question.

La vérité est que, au premier contact, l'enfant s'était vivement reculé, ainsi que nous l'avons raconté, mais, petit à petit, la trogne rougeaude de la somnambule avait moins effarouché Claudinet; et, comme elle lui tenait des discours insidieusement caressants, il souriait quand il voyait reparaître le visage enluminé de Zéphyrine, qui lui rappelait, peut-être, un ballon des grands magasins de nouveautés.

— Et moi, reprit La Limace, est-ce que tu m'as à la bonne?

— Si t'es pas trop méchant, répondit l'enfant, tu seras mon ami aussi... mais plus tard.

La rentrée de la somnambule interrompit la scène.

Les yeux de Zéphyrine lui sortaient de la tête.

La Limace trouva le moyen de lui dire à l'oreille:

— Tu en as sifflé une sur le zinc, pendant qu'on te servait.

— C'est pas vrai, protesta la somnambule.

— Tu sens le pernod à plein nez.

— C'est la bouteille qui fuit.

Zéphyrine s'empressa d'aller chercher des verres et de l'eau fraîche pour couper court aux justes reproches de son amant.

— Vous savez, dit Rose, je n'en prendrai pas... J'ai peur que cela me fasse mal.

— Mais ce n'est pas si fort que cela, puisqu'on met de l'eau.

— On dit que c'est du poison.

La jeune mademoiselle Fouilloux éclata de rire.

— Dame ! continua Rose, un peu gênée par cette gaîté intempestive, tous les médecins défendent l'absinthe.

— Si on les écoutait, prononça Eusèbe, on ne s'offrirait jamais la moindre douceur.

Il commença à verser dans les verres.

Rose Fouilloux ne put s'empêcher d'approuver les dernières paroles de son futur beau-frère.

N'avait-elle pas eu la preuve que la Faculté n'avait pu l'empêcher de tousser?

C'était grâce aux bischofs, aux grogs et aux punchs qu'elle avait réussi, croyait-elle, à calmer ce feu qui la dévorait.

Avec les médicaments du docteur, elle ne s'endormait pas aussi vite et elle ne rêvait pas ; tandis que, maintenant, toutes les nuits François Champagne lui apparaissait.

Il lui parlait tendrement, il jouait avec son fils, il chantait ses gaudrioles ou ses romances.

Est-ce que c'était le traitement du médecin qui aurait produit cela?

Souvent même, avant de se coucher, Rose n'avait qu'à regarder la photographie du défunt et la croix qu'il avait si vaillamment gagnée ; au bout de quelques minutes de contemplation, Rose sentait une douceur étonnante s'infiltrer dans ses veines.

Elle ne souffrait plus, ni moralement ni physiquement ; l'extase durait parfois une grande heure.

Quand la tireuse de cartes se mettait au lit, sa tête bourdonnait très fort et sa vue se troublait ; mais ce devait être l'effet des drogues que le médecin lui avait fait absorber quelque temps auparavant, à moins que ce ne fût le mal qui se fît encore un peu sentir.

— C'est égal, convint en elle-même Rose Fouilloux, les médecins savent pourtant quelque chose... Pour qu'ils combattent ainsi l'absinthe, il faut réellement que ce soit une liqueur bien malfaisante.

La Limace et Zéphyrine prenaient leur purée nature ; mais le prévoyant Eusèbe avait voulu que celle destinée à Rose fût édulcorée avec un gros morceau de sucre.

— A la vôtre! fit La Limace en levant joyeusement son verre, à celle du petit Claude et à notre prochain mariage.

Rose, pour ne pas se singulariser, se résigna à tremper ses lèvres dans la mixture verte.

Elle fit une grimace en avalant la première gorgée, mais la contraction de ses traits cessa bien vite.

Eusèbe, qui l'observait avec une attention surprenante, s'écria :

— Qu'en dites-vous?

— C'est fort!

— Mais quel parfum!

— C'est égal...

— Fifi était comme vous à un moment, elle s'ennuyait beaucoup... Elle croyait, cette grosse bête-là, que j'allais la délaisser pour épouser la boulangère, dont je vous ai touché un mot... Oui! oui! elle s'imaginait que j'allais me mettre dans le pétrin, quoi!... Elle dépérissait à vue d'œil.

— Ça, c'est vrai, appuya la somnambule, uniquement pour le plaisir de mentir.

— Et l'absinthe l'a consolée? demanda la tireuse de cartes, très sceptique.

— Non, repartit Zéphyrine, seulement, j'ai retrouvé l'appétit... Quand je mange bien, moi, je ne sens plus mes peines de cœur.

— C'est son caractère, goguenarda Eusèbe.

Machinalement, la mère de Claudinet but une deuxième gorgée.

— Vous comprenez, déclara La Limace avec beaucoup de conviction, que je ne voudrais pas vous faire boire quelque chose qui pourrait vous incommoder... Naturellement, si on en abusait, ce serait terrible, mais en en prenant une petite goutte de temps en temps, la verte vous fait voir tout en rose.

Claudinet, très intrigué, revint auprès de sa maman; il regarda ce liquide opalin, qui lui semblait joli à l'œil.

— J'en veux, dit-il.

— Ah! mais non! répliqua Eusèbe, pas encore.

— C'est du coco? demanda Claudinet... J'ai soif.

— Attends, mon mignon, répondit sa mère.

Elle alla lui chercher de la tisane.

— Comme ça tu pourras trinquer avec nous, dit facétieusement La Limace.

L'enfant avança sa menotte et choqua son gobelet contre les verres.

Rose Fouilloux s'anima bientôt; ses yeux brillèrent; son visage s'empourpra; elle se mêla plus activement à la conversation, et causa avec abandon.

Puis elle demanda la permission de s'occuper de sa cuisine. Zéphyrine voulut l'aider.

La chaleur du fourneau colora davantage la figure des deux femmes.

— Enfin, dit Zéphyrine, ta bonne mine est revenue ; ce n'est pas dommage!

— Tu trouves?

Le repas fut bien vite prêt.

Rose avait fait une bonne soupe à l'oignon. Un morceau de veau bien rôti et une salade de céleri complétaient le menu, auquel on ajouterait du fromage et des confitures.

Rose aurait mérité l'ordre du cordon bleu; tout cela était fort appétissant et bien relevé.

— A table! dit-elle.

La Limace et Zéphyrine eurent le mouvement de mâchoires de gens qui n'ont pas toujours aussi bien dîné et qui se rappellent certains carêmes trop prolongés.

Deux litres de vin à seize permettaient d'arroser copieusement le repas.

Zéphyrine et Eusèbe échangèrent un nouveau regard ; ils trouvaient que comme boisson ce n'était pas vraiment suffisant.

La somnambule glissa ces mots dans l'oreille de son amant :

— Elle est si rapiate!

Pendant qu'on l'appréciait ainsi, Rose se mettait en quatre, comme on dit familièrement, pour que son petit dîner plût à ses invités.

Ils y firent amplement honneur, du reste.

La Limace fut étourdissant de bagout; il fallait bien qu'il fît les frais de la conversation, car Rose ne parlait guère et Zéphyrine ne pensait qu'à engloutir d'énormes morceaux de viande.

Claudinet était encore trop jeune pour donner la réplique à son oncle futur ; l'enfant se contentait de rire de bon cœur aux pitreries d'Eusèbe Rouillard, qui était un grimacier de premier ordre.

On attaquait les confitures, lorsqu'un petit coup discret retentit à la porte.

Claudinet s'écria :

— Ce doit être mon ami Étienne.

La Limace et Zéphyrine échangèrent un coup d'œil cynique et méchant, pendant que leur sœur allait ouvrir.

— Est-ce que Rose, malgré toutes ses giries, aurait déjà remplacé François? demanda tout bas Eusèbe à sa digne compagne.

— Elle ne peut peut-être pas se passer d'homme.

— Le fait est qu'avec ses airs en dessous...

Étienne Poulot entra, très gêné de voir que son amie Rose Fouilloux avait du monde. Il salua :

— Messieurs, dames... Si j'avais su... je ne vous aurais pas dérangés...

— Bonsoir, Étienne ! s'écria l'enfant, d'une voix claire. Approche donc.

Mais Étienne Poulot, dans son bel uniforme de sapeur-pompier, restait gauche et timide. Son sabre l'embarrassait énormément.

— C'est ma sœur et son fiancé, dit Rose, effectuant les présentations avec la simplicité des gens du peuple.

Pour le coup, Étienne perdit encore plus contenance.

Rose ne lui avait pas dit qu'elle avait revu Zéphyrine. Le brave garçon ne se souvenait que des récriminations amères de la sœur aînée contre la cadette.

Comment se faisait-il qu'il trouvât celle-ci installée chez la tireuse de cartes, à table jusqu'au menton, et en compagnie d'un particulier qui marquait assez mal?

La Limace, voulant prouver qu'il avait de l'éducation, s'était levé, mais ce fut la bouche pleine qu'il dit au nouvel arrivant :

— Enchanté de faire votre connaissance, monsieur Étienne.

— C'était un ami de Champagne, expliqua sommairement Rose.

— Je l'ai compris tout de suite, fit La Limace, en voyant l'uniforme des braves.

Cette flagornerie n'eut aucun succès; le Bourbonnais Poulot, qui s'était un peu remis, conservait une attitude assez froide.

— Asseyez-vous, fit la tireuse de cartes... Vous allez prendre un verre avec nous.

Étienne ouvrit la bouche pour refuser et annoncer qu'il partait dans cinq minutes, puis il eut la vague intuition qu'il pourrait rendre service à Rose en ne la laissant pas seule entre cet homme et cette femme dont il se défiait instinctivement.

— Tu sais ! reprit Claudinet, tu joueras avec moi tout à l'heure... Ils ne sont pas cassés, les soldats...

— Tu m'étonnes! fit Étienne.

— Ils ne sont pas tués pour de bon.

— Heureusement!

— A la guerre, c'est-y comme ça?

— Pas précisément.

Poulot, mieux à son aise, s'était débarrassé de son sabre et de son ceinturon, que Rose avait pris obligeamment ainsi que le képi, pour les placer sur un fauteuil.

— Vous avez la permission? dit la tireuse de cartes.

— De dix heures.

La pauvre femme soupira. Il était déjà loin le temps où François Champagne prononçait joyeusement cette phrase.

La Limace se mit en frais d'amabilité pour se concilier les bonnes grâces du sapeur-pompier, mais ce fut en pure perte.

Étienne lui répondait poliment, mais en évitant les familiarités que provoquait le « fiancé » de Zéphyrine.

Rose fit du café. Ce breuvage fut fortement arrosé de cognac.

Étienne eut un mouvement d'inquiétude.

Son regard s'arrêta sur la tireuse de cartes, et il fut étonné de la voir encore plus animée qu'à l'ordinaire.

Poulot était un simple, mais il avait remarqué déjà que la mère de Claudinet n'était plus aussi sobre depuis la mort de François.

Il s'en était affligé, car il avait pour elle une bonne et solide amitié, exempte de la moindre arrière-pensée; ce soir-là, il n'y avait pas à le dissimuler, Rose Fouilloux avait encore dépassé la mesure.

Or, le bon Étienne Poulot voyait bien que la tireuse de cartes était très malade; cela lui fit donc beaucoup de peine de remarquer combien elle était peu raisonnable.

La Limace lui versait constamment de l'eau-de-vie.

Le pompier ne savait pas ce qui le retenait de protester contre ces libations.

Claudinet, qui avait manifesté l'intention de jouer avec son ami, tombait de sommeil.

Sa petite tête oscillait sur sa poitrine et ses paupières semblaient très lourdes.

Étienne souffrait pour cet enfant, qui aurait été beaucoup mieux dans son lit.

Mais, Rose, toute aux histoires que racontait La Limace, ne regardait pas son fils.

Le pompier, n'y tenant plus, s'écria, comme s'il s'adressait à l'enfant :

— Le marchand de sable a passé!

Cette fois, Rose revint à son fils; dans son regard, passa le reproche qu'elle s'adressait à elle-même. Tout de suite, elle prit l'enfant et s'apprêta à le coucher; mais, très gentiment, le bébé, malgré son envie de dormir, voulut souhaiter le bonsoir à tout le monde.

Il embrassa sa tante et son oncle futur. Il embrassa surtout Étienne et il lui dit :

— Tu viendras demain.

Poulot reboucla son ceinturon, bien que La Limace lui affirmât qu'il avait encore le temps.

Le sapeur-pompier serra la main de Rose, salua le couple et partit.

— Que diable a-t-il pu se passer? se demanda-t-il. Bien sûr que si François Champagne était encore du monde, il ne voudrait pas faire sa



— Ça ne vous fera pas de mal, disait-il de sa voix doucereuse. (Page 527.)

société de ces deux types-là... Enfin, je me trompe peut-être... Rose me mettra au courant du changement survenu dans ses idées... N'empêche qu'elle avait l'air pompette, ce soir... Tout ceci pourrait bien finir mal.

La Limace et Zéphyrine respirèrent plus librement quand Rose fut de nouveau seule avec eux.

Après la dernière rincette, Eusèbe proposa de faire un brûlot.

Rose, qui pensait à la salutaire influence que le punch avait sur elle, accepta avec empressement.

Il était plus de minuit, quand Eusèbe et Zéphyrine prirent congé de la tireuse de cartes.

Ce fut elle qui les engagea à revenir le plus tôt possible; ils promirent qu'elle les reverrait bientôt.

Rose vacillait en refermant sa porte; il lui semblait que tout tournait dans la maison; elle n'eut pas assez d'équilibre pour regagner son lit, et elle s'assit à la table, toute maculée de liquides divers.

Elle se prit la tête à deux mains et resta longtemps dans un état d'hébétude qui lui enlevait toute réflexion.

La première absinthe avait fait son œuvre; Rose Fouilloux ne s'était jamais mise dans un état semblable.

Un sommeil de plomb l'accablait; ses coudes s'écartèrent et sa tête chavira sur la table.

Claudinet toussa; il se réveilla et appela :

— Maman! maman! .

Rose Fouilloux dormait toujours.

LI

LES PROJETS D'EUSÈBE ROUILLARD

La Limace et Zéphyrine titubaient en sortant de chez la tireuse de cartes.

Le grand air augmenta leur ivresse et leur soit.

Sans trop savoir où ils dirigeaient leurs pas, ils échouèrent sur le quai Valmy; un marchand de vins fermait son établissement; le couple réussit encore à s'abreuver.

La Limace gardait un semblant de lucidité. Il se rappelait que la rue Gide était loin et il se disait que jamais il ne pourrait traîner Zéphyrine jusque-là.

Il eut une pensée d'ivrogne, qui veut faire une farce. Il avait envie de laisser sa maîtresse chez le marchand de vins ; il viendrait la reprendre le

lendemain; elle n'aurait pas bougé, tellement elle était difficile à déplacer dans ces cas-là.

Mais la somnambule, malgré son abrutissement bestial, se cramponna au bras de La Limace, quand le débitant les mit dehors.

Un cocher passait, un maraudeur, il arrêta sa voiture et eut un léger sifflement.

Eusèbe Rouillard avait si peu l'habitude de rouler carrosse — en dehors de sa caravane — qu'il n'avait pas encore songé à se faire véhiculer à Levallois

C'était pourtant bien simple, d'autant plus que La Limace nageait dans l'opulence depuis son opération avec le receleur Bidonneau.

Il poussa Zéphyrine vers la banquette; le cocher, obligeant, donna un fort coup de main au client, pour hisser cette masse à peu près inerte sur les coussins.

Eusèbe, d'une voix pâteuse, crut devoir fournir des explications à l'automédon :

— Ma bourgeoise a été contrariée, prétendit-il... Elle a les sangs tournés.

— Où allons-nous? demanda le cocher.

— A Levallois.

— Ah! non, protesta le maraudeur.

Mais La Limace s'était installé à côté de sa moitié, et il lui disait tendrement :

— Rassure-toi, Fifi, le cocher est un bon zig; il va nous trimbaler chez nous.

— Jamais de la vie ! protesta l'automédon; pas à cette heure-ci.

— Je te donnerai une thune, répliqua La Limace.

Cette magnificence aurait pu rester sans effet; mais le cocher réfléchit que jamais il ne pourrait redescendre de son véhicule le colis humain qu'il y avait logé, sans l'assistance du voyageur.

Il partit donc au petit trot en maugréant très fort. Quand il eut franchi les fortifications, le maraudeur, qui n'en était pas à son coup d'essai, se demanda s'il lui serait difficile de dévaliser ses deux clients.

Il se retourna sur son siège et regarda; mais il vit briller l'œil de La Limace, qui devinait un peu ces noirs projets, et qui se tenait sur ses gardes, malgré son état d'ébriété.

Le cocher eut peur; ce fut au point qu'il trembla pour lui-même, connaissant les habitudes des malfaiteurs, puisqu'il était, lui aussi, sujet à caution.

Enfin, cahin, caha, on atteignit la rue Gide, et La Limace donna royalement la pièce de cent sous promise.

Le lendemain matin, quand le couple se réveilla, les vapeurs alcooliques étaient dissipées.

Zéphyrine et La Limace se sentaient relativement frais et dispos.

— Eh bien! commença la somnambule, quéqu't'en dis de ma sœur?

— Je dis qu'il y a quelque chose à faire.

— Si on savait où elle met sa galette!

— Attends un peu, on y arrivera.

— Tu sais, il y en a.

— Je l'espère bien.

— Seulement, faudra être sondeurs

— On le sera.

— La prochaine fois, on sera mieux dans la maison, toi, qui as l'œil américain, tu surprendras quelque chose...

— N'aie pas peur!

— En attendant, nous voilà remis dans ses petits papiers.

— Il s'agit d'y rester... J'ai mon idée, conclut Eusèbe Rouillard.

Zéphyrine, curieuse comme toutes les personnes de son sexe, voulut que son amant lui expliquât cette fameuse idée; La Limace la rudoya et lui défendit d'insister.

La somnambule grogna; mais, ayant une confiance illimitée en son homme, elle lui obéit.

Eusèbe Rouillard se leva et alla humer l'air des fortifs. Cela lui fit du bien; il trouvait cette atmosphère autrement douce que celle de la Bretagne.

Quand il revint, il s'entretint pendant quelques instants avec Courgibet.

Courgibet était le patron de l'hôtel meublé où le couple était descendu.

Nous avons dit que ce commerçant n'avait pas toujours été irréprochable; il avait tressé des chaussons de lisière à Poissy; nous devons ajouter qu'il était revenu des vanités de ce monde; il avait la prétention de vivre désormais en paisible patenté, en règle avec la police, devant laquelle il se présentait encore à jour et à heure fixes, mais ce n'était plus qu'une simple formalité, et cette surveillance, tout en constituant une mesure vexatoire, ne l'empêchait pas de se livrer à son petit commerce.

Naturellement Courgibet n'allait pas raconter à tous ses clients qu'il avait eu des malheurs; toutefois, quand un compagnon d'infortune se présentait inopinément, au hasard d'une grâce ou d'une évasion, ou simplement d'une condamnation purgée suivant les règles, l'aubergiste ne montrait pas la morgue ou la sécheresse de cœur d'un parvenu, il accueillait le copain, le nourrissait et l'hébergeait pendant vingt-quatre heures et le priait ensuite de déguerpir.

Courgibet n'avait pas voulu être receleur; il avait abandonné la carrière du vol; par dilettantisme quelquefois, ses petits talents reparaissaient et s'exerçaient au préjudice des clients; mais cela restait dans la sphère commerciale.

La Limace ayant déclaré qu'il paierait rubis sur l'ongle, Courgibet

n'avait pris aucune précaution vis-à-vis de ce frère, qui avait dû hériter.

Eusèbe, profitant d'un moment où l'établissement ne regorgeait pas précisément de clients, s'entretint avec le patron des amis d'autrefois.

Courgibet fournit à leur sujet les renseignements les plus navrants; tous, ils avaient fini par se faire pincer et accomplissaient leurs peines dans les villégiatures les plus tropicales.

— Ça ne m'étonne pas, murmura Eusèbe, avec une magistrature aussi gangrenée!

La Limace s'estimait heureux de ne pas être resté à Paris; il aurait été pris comme les autres.

Courgibet, avec l'ardeur d'un néophyte, déclara sentencieusement :

— Vois-tu, La Limace, c'est fini de rire, dans cette partie-là... Vaut mieux en changer.

— T'es bon, toi! Il faut pouvoir.

— Dans le temps, ça marchait... Aujourd'hui, il y en a plus que pour les gros... Quand un garçon essaye un petit flambeau, il est vu d'avance... Tandis que les banquiers, les industriels, les hommes politiques, toute la haute pègre, quoi! peuvent se permettre tout... Voilà ce qu'ils sont arrivés à faire avec leur centralisation à outrance.

Eusèbe Rouillard n'écoutait que vaguement les considérations politico-philosophiques de son hôte; une seule chose l'avait frappé : il ne retrouverait plus les copains de jadis.

Cela lui faisait de la peine; en outre cela le contrariait, parce qu'il se voyait condamné à l'inaction; or, il était d'une activité dévorante; en suivant l'interminable route de Brest à Paris, il s'était remonté le moral en pensant aux bons coups en perspective.

La Limace se résignait difficilement à opérer en solitaire.

C'était bon dans les cambrouses bretonnes, où il faisait un chopin de temps en temps, histoire de s'entretenir la main.

A Paris, on pouvait travailler dans des conditions plus larges et sans redouter la fâcheuse morte saison; mais, pour cela, il était bon de pratiquer l'association, dans laquelle chacun apportait ses connaissances spéciales.

La Limace était pour l'ouvrage soigné; on ne lui aurait pas fait entreprendre une affaire qui choquât son sens artistique du vol.

Il comptait donc s'adjoindre des camarades partageant sa manière de voir; son espérance était déçue, cela le mettait d'assez mauvaise humeur.

En somme rien ne pressait; en attendant mieux, on pouvait soigner la tireuse de cartes de la rue des Trois-Couronnes; La Limace s'y résigna.

Le surlendemain, Eusèbe et Zéphyrine retournèrent chez Rose Fouilloux.

Ils la trouvèrent très pâle, très défaite, se plaignant beaucoup.

Rose avait un commencement de laryngite; sa voix était rauque, affaiblie.

— T'es donc encore enrhumée! fit la somnambule.

Eusèbe prodigua à sa future belle-sœur les plus grandes marques d'affection. Il réussit à la consoler un peu.

Il voulut amuser Claudinet. Il embrassa l'enfant. Quand ce facies ignoble se rapprocha de cette petite tête d'ange, le contraste fut horrible.

Finalement, La Limace réussit encore à faire boire une absinthe à Rose.

Eusèbe et Zéphyrine ne voulurent pas accepter à dîner ce soir-là et ils se retirèrent de bonne heure.

La tireuse de cartes regretta qu'ils fussent partis.

Elle redoutait l'isolement, maintenant qu'il avait été interrompu.

La gaîté de La Limace lui manquait. Elle se sentait enveloppée d'un vide affreux.

Elle but encore pour s'étourdir; et Rose ne fut plus seule.

Le fantôme ordinaire qu'elle évoquait dans l'ivresse lui apparut. François Champagne revint la consoler.

Le plan de La Limace était conçu avec une habileté infernale, bien que l'exécution n'en fût pas compliquée le moins du monde.

Au premier aspect, il avait vu que Rose était poitrinaire; malgré les réserves de la tireuse de cartes, La Limace, de son œil fureteur, avait découvert dans l'appartement le cognac et le rhum; la façon dont sa future belle-sœur avait additionné son café lui avait prouvé que la malheureuse cherchait déjà dans l'alcool une excitation passagère, destinée à engourdir ses souffrances.

Pour que le travail de désagrégation fût plus rapide, La Limace avait appelé l'absinthe à son aide.

Depuis qu'elle avait goûté à cette liqueur, Rose ne pouvait plus s'en passer.

Elle en prenait un verre avant de déjeuner, un dans l'après-midi et un avant de dîner.

Progressivement, elle augmentait la dose; quand La Limace et Zéphyrine étaient là, ils se chargeaient de la ration.

— Ça ne vous fera pas de mal, disait-il de sa voix doucereuse... Vous y êtes habituée... Chacun a ses petits chagrins... Avec ça on oublie.

La malheureuse Rose ne comprenait pas qu'elle s'intoxiquait chaque jour, tant l'absorption du poison lui semblait douce.

Il en résulta bientôt des troubles digestifs, suivis d'une faiblesse inouïe; le moindre effort était interdit à la tireuse de cartes; sa nervosité devenait incroyable.

Quelques jours avant l'arrivée du couple hideux, un mieux relatif s'était

produit dans l'état de Rose ; puis, avec les caprices de cette effroyable affection, le mal était resté latent.

Dès que La Limace était venu, apportant son atroce médication, la rechute ne faisait plus l'ombre d'un doute.

Le corps de Rose s'émaciait à un tel point que les voisines disaient :

— Il n'y en a plus, quoi !

Elle ne dormait plus, des sueurs d'angoisse la baignaient constamment.

Les clientes, même les plus fidèles, désertaient l'établissement ; Rose restait une journée, deux journées, sans donner de consultation.

La porteuse de pain s'écriait partout :

— C'est une femme qui *s'enivre* à la boisson.

Pendant que sa mère s'acheminait ainsi vers la tombe, le petit Claudinet, privé de soins, languissait.

Lui qui était si propre autrefois, si coquettement habillé, ne recevait même plus les soins hygiéniques qui lui étaient indispensables.

Étienne Poulot, très attristé, n'avait pas voulu garder plus longtemps le silence ; il devait à la mémoire de François d'intervenir en faveur de l'enfant.

Amicalement, il avait cherché à parler raisonnablement à Rose, à lui démontrer qu'elle achevait de se ruiner la santé, à lui faire entendre que La Limace et Zéphyrine venaient trop souvent chez elle.

Elle l'écouta en dodelinant la tête, ne se doutant pas du tout de ce qu'il allait lui dire.

Quand elle comprit, elle eut un véritable accès de fureur et elle invectiva le pompier avec la dernière véhémence.

Il osait s'exprimer ainsi sur le compte de Zéphyrine et de La Limace, il fallait qu'il eût un fier aplomb ; monsieur était jaloux que Rose aimât sa sœur et l'homme que Zéphyrine allait épouser.

Rose avait bien remarqué la figure à l'envers d'Étienne la première fois qu'il avait vu le couple.

Eh bien ! il pouvait tourner les talons ; elle ne souffrirait pas qu'on attaquât sa famille. Elle avait été trop bonne pour lui ; elle en était joliment récompensée aujourd'hui.

Claudinet, qui avait assisté à la scène, avait pleuré.

Rose Fouilloux, hors d'elle-même, avait menacé le bébé, chose qui ne lui était jamais arrivée

Étienne Poulot avait été si abasourdi qu'il avait subi cette avalanche d'invectives sans répondre.

Il lui était impossible de reconnaître en cette mégère furibonde la femme si douce et si bonne que François Champagne adorait.

Rose avait ouvert la porte, montrant l'escalier à Étienne.



Je ne suis pas aussi forte que toi ; il faut me laisser le temps de m'y remettre. (Page 535.)

La physionomie navrée du brave garçon avait eu une expression si intense de douleur que la colère de Rose Fouilloux était subitement tombée ; mais le pompier était parti.

La tireuse de cartes, ne voulant pas s'avouer ses torts, commença par s'écrier :

— Bon voyage !

Puis, son regard rencontra le portrait de François et elle pâlit affreusement.

La raison lui revenait ; elle reconnaissait maintenant qu'elle avait tenu

des propos indignes au fidèle compagnon de Champagne, à l'homme qui avait relevé le blessé et reçu ses dernières confidences.

Rose regretta amèrement ce moment de surexcitation dont elle ne s'expliquait pas la cause.

Elle pleura de honte.

Tout à coup, elle se souvint que, dans son emportement inexplicable, elle s'en était prise à Claudinet. Elle courut à l'enfant, qui s'était réfugié dans un coin; elle le dévora de baisers, balbutiant des phrases entrecoupées, des mots d'une tendresse ineffable.

Le petit garçon, qui avait le cœur bien gros, finit par retrouver sa gaîté; il embrassa sa mère.

Rose se promit d'écrire à Poulot pour s'excuser.

Elle ne le fit cependant pas. Quand elle avait bu, elle cherchait à se persuader que c'était le pompier qui lui avait cherché querelle; quand elle était à jeun, elle n'avait pas le courage de prendre une plume et du papier.

Quoi qu'il en fût, les reproches d'Étienne l'avaient frappée; l'intelligence de Rose Fouilloux n'avait pas encore complètement sombré.

Par moments elle s'étonnait d'avoir accordé si vite sa confiance à Zéphyrine et à son fiancé.

Mais, quand ils arrivaient, le sourire aux lèvres, la figure réjouie, Rose retombait sous leur domination, retrouvant bientôt tous ses ressentiments contre l'homme qui avait calomnié ce couple si affectueux et si désintéressé.

— Ce n'est pas tout ça ! dit la somnambule à Eusèbe, une nuit qu'ils rentraient à Levallois et qu'ils s'étaient montrés relativement sobres, nous n'avons pas l'air d'avancer beaucoup... Qu'est-ce que tu mitonnes?

— Tu le sauras bientôt.

— Je ne veux plus de tes cachotteries... Tu ne penses pas à estourbir ma frangine?

— Non !

— A la bonne heure!... Je n'irais pas jusque-là.

— Toi, d'abord, tu feras ce que je voudrai, gronda La Limace.

Zéphyrine, au risque de s'attirer quelques taloches qui lui seraient distribuées dans l'alcôve conjugale, exigea des explications.

— Voyons, reprit-elle, dis-moi si tu y as pensé?

Il répondit :

— Tu ne vois donc pas qu'elle est en train de claquer et qu'il est inutile de donner le coup de pouce.

— Vrai?

— Si tu n'avais pas tout le temps de la moutarde dans les yeux, tu serais aussi bien renseignée que moi.

Zéphyrine répondit avec une belle indépendance de cœur :

— Tant pis!... J'y peux rien, moi!... Seulement, j'aurais pas voulu que

tu lui fasses passer le goût du pain... Quant au reste, ni vu ni connu, je t'embrouille !

— Avec tout ça, reprit La Limace, je n'ai pas encore dégoté l'endroit où elle carre son magot.

— Oh! elle est roublarde!

— Dis donc, Fifi! si elle nous roulait?

— Comment?

— Eh bien! quoi, si elle était en train de manger ses quatre sous et qu'elle ne nous laisse que la peau?

Zéphyrine haussa sès opulentes épaules, ce qui fit trépider formidablement son estomac.

— Je te répète, dit-elle, qu'elle a beaucoup de poignon.

— Tu l'as vu?

— Je le sais.

— Enfin! dit Eusèbe, voulant chasser une pointe de scepticisme, voir ne signifie rien, il vaut mieux toucher.

— Je t'écoute.

— Le fait est qu'elle ne se prive pas beaucoup.

— Seulement, reprit la somnambule, faudra que tu m'épouses si tu veux ta part du gâteau.

— Plutôt deux fois qu'une, Fifi! Un honnête homme n'a que sa parole...

— Tu comprends que je ne veux pas qu'on dise de moi : « V'là encore une pauvre jeunesse abandonnée par son séducteur. »

— Sois tranquille, on se mariera... Je veux avoir de quoi faire la noce, voilà tout.

— Eusèbe, minauda Zéphyrine, tu n'auras pas à t'en repentir.

— Allume ta pipe! repartit La Limace, pour arrêter sa compagne sur la voie du tendre.

En effet, la somnambule revint tout de suite à un ordre d'idées plus pratique.

— Et le môme? interrogea-t-elle.

— Celui-là est amoché comme sa mère.

— Pour lors....

— Cependant, ce n'est pas la même chose... A cet âge-là, on ne sait jamais.

— C'est à nous qu'on le confiera.

— Il ne pourra pas être en meilleures mains.

Les deux misérables échangèrent un coup d'œil significatif.

Pourtant, Zéphyrine éprouva le besoin de montrer une fois de plus son exquise sensibilité. Elle s'écria :

— On ne peut pas lui tordre le cou.

— Paraîtrait!... fit La Limace avec une nuance de regret.

— Et puis, quoi! il ne s'obstinera pas quand sa mère aura été manger des pissenlits par la racine... Il ira la retrouver en douceur.

— Probable !

— Qu'est-ce que nous demandons, nous autres, que ça ne soit pas trop long... C'est dans son intérêt, à ce pauvre chéri !

— Il souffrira moins longtemps.

— Naturellement.

— C'est dommage qu'on ne puisse pas lui faire étrangler des perroquets... Sa daronne lui donne pourtant l'exemple.

Ils eurent tous deux un rire sinistre.

Quelques jours plus tard, ils trouvèrent Rose Fouilloux beaucoup moins abattue que ne le souhaitaient leurs criminelles espérances.

Le temps était beau; les variations subites de la température n'avaient pas exercé leur influence néfaste sur la malade; enfin, par une nouvelle singularité pathologique, les souffrances faisaient trêve depuis la veille.

La Limace s'écria :

— J'ai reçu une lettre de mes parents ; ils vont m'envoyer mes papiers... Le greffier était malade... Ça nous a fait perdre du temps... Enfin, on le rattrapera, pas vrai, ma petite sœur?

— Certainement, répondit Rose, ne s'offusquant pas de l'appellation familiale.

La tireuse de cartes avait fait le pot-au-feu ; on le mangerait en famille.

A table, Rose Fouilloux s'écria :

— Une fois que tu seras mariée, Zéphyrine, est-ce que tu continueras ton métier de somnambule?

— Ça dépendra d'Eusèbe... La femme doit obéissance à son mari.

— Moi, reprit La Limace, mis directement en cause, je n'en pince pas extraordinairement pour la banque... Mes intentions sont de monter un établissement de coutellerie.

— Il me semble que cela vaudrait mieux, prononça Rose.

— Cependant, objecta Eusèbe Rouillard, je crois que Fifi devra continuer pendant un an ou deux encore à rester extra-lucide.

Rose eut un geste évasif.

— Ah! bien sûr, poursuivit La Limace, votre truc vaut mieux.

L'amour-propre professionnel de Rose Fouilloux reparut tout entier.

— Certainement, dit-elle, il n'y a pas de comparaison.

— C'est rigolo ! fit Eusèbe, il n'y a que des femmes qui exercent ce flambeau-là... Il me semble que les hommes ne pourraient pas être somnambules ou tireurs de cartes.

Il ajouta avec son esprit faubourien :

— Vous me direz que, en fait de tireurs de cartes, il y a les bonneteurs ; mais ce n'est pas le même blot.

— Moi, s'écria Rose, je ne vous le cache pas, j'aimerais mieux que Zéphyrine soit dans ma partie.

— Rien ne vous empêche de lui céder votre fonds, répliqua La Limace, cachant ses intentions sous le côté facétieux qui lui paraissait plus naturel.

— Rien ne dit que je n'y pense pas, répondit Rose.

— Alors notre fortune serait faite, poursuivit Eusèbe affectant d'être ébloui.

— Voyons, continua la mère de Claudinet, ma sœur sait bien que le somnambulisme n'est qu'un truc.

— Permettez, rétorqua La Limace, c'est que j'en connais pas mal de trucs dans l'existence et qui réussissent fort bien.

— C'est possible, dit Rose, mais je préfère une profession honorable.

La Limace garda son sérieux, bien qu'il eût une forte envie de rire.

Rose Fouilloux croyait sérieusement que c'était arrivé ; cela paraissait bien amusant au drôle, qui venait d'ailleurs de donner son avis sur les conditions sociales.

La tireuse de cartes reprit :

— Je le demande à Zéphyrine, cela ne vaut-il pas mieux ?

— Dame ! répondit la maîtresse de La Limace, tu es plus intelligente que moi.

— Il ne s'agit pas de cela.

— Je ferai ce que tu voudras ; au passé, au présent, à l'avenir, je pourrais ajouter les cartes, les lignes de la main, les horoscopes, tout le diable et son train, si cela te fait plaisir.

— Non, répliqua Rose, je ne te demande pas tant d'affaires.

— Pour être une vraie voyante pourtant...

Eusèbe Rouillard eut un geste d'adhésion bouffon.

— Je voudrais simplement, dit l'aînée, que tu te contentes de tirer les cartes.

— Ça me va !

— Pour cela, il faut que tu fasses un apprentissage.

— Oh ! protesta Zéphyrine, j'ai déjà essayé et ça n'a pas trop mal réussi.

— Vraiment ?

— Comme je te le dis... Demande à Eusèbe.

— C'est vrai, reconnut celui-ci...

— Cela me fait plaisir, s'écria Rose, très satisfaite... Mais pourquoi n'as-tu pas continué ?

Ce fut La Limace qui répondit :

— Je lui ai donné le conseil de rester somnambule.

— Et pourquoi ?

— Parce qu'elle m'avait appris que vous tiriez les cartes... Je me suis dit : Il ne faut pas que Zéphyrine fasse concurrence à sa sœur.

— Nous étions si loin l'une de l'autre !

— Vous voyez bien qu'aujourd'hui vous êtes réunies... Je pensais que chacune de vous pouvait devenir célèbre dans sa spécialité.

— Je n'ai pas de ces ambitions-là. répliqua Rose... Je n'ai jamais cherché qu'à gagner ma vie, mais d'une façon honnête.

LII

LES TAROTS

La Limace cligna de l'œil en regardant sa compagne ; cela signifiait :

— Elle veut nous faire croire qu'elle est de bonne foi; cela nous est parfaitement égal.

Rose avait placé les jeux sur sa table d'opération.

— Vous allez commencer, dit Eusèbe.

— Non ! fit énergiquement Rose.

— Et pourquoi ?

— Parce que depuis que les cartes m'ont annoncé la mort prochaine de François Champagne, je me suis promis de ne plus jamais les consulter, quand il s'agirait de quelqu'un qui me touche de près.

— Vraiment, reprit Eusèbe, plus impressionné que sa nature de brute ne l'eût fait supposer, les cartes vous avaient prédit cela?

— Hélas !

Rose poursuivit avec amertume :

— Si j'étais riche, comme les commères se plaisent à le répéter, j'aurais brûlé tous ces jeux, après l'enterrement de mon pauvre ami, et j'aurais été habiter la campagne avec mon petit Claudinet.

L'enfant crut que sa mère l'appelait ; il vint réclamer une caresse.

— Mais, conclut la mère, il ne fallait pas songer à se retirer, car notre avenir est loin d'être assuré... Alors, j'ai continué mon métier...

— Ça ne vous fait rien quand vous annoncez une mauvaise nouvelle à une cliente ? questionna La Limace.

— Les douleurs des autres ne me touchent plus... D'ailleurs les cartes ne sont pas toujours tristes... J'y vois aussi l'amour, la joie, la fortune...

— Eh bien ! Mademoiselle Zéphyrine, poursuivit La Limace avec un rire trivial, vous allez me dire si je deviendrai millionnaire.

— Ça va ! répliqua mademoiselle Fouilloux jeune.

— Vous n'avez jamais interrogé l'avenir? demanda Rose.

— Ma foi non... Jamais on ne m'a tiré les cartes.

Il ajouta avec une volubilité de camelot :

— Je n'ai jamais fait appel non plus à la divination par le marc de

café, le blanc d'œuf, le plomb fondu, la chiromancie, la physiognomonie, la phrénologie, la métoposcopie, et tous les et cætera et cætera...

— Il y a commencement à tout, déclara Zéphyrine, qui préparait la Roue de Fortune, plaçant de chaque côté, en commençant par le bas, deux colonnes de quatre cartes, pour le passé et pour l'avenir.

Au centre, douze cartes disposées en cercle formaient la roue ; au milieu était la carte qui personnifiait Eusèbe Rouillard.

Au-dessus, elle rangea deux cartes dans le sens horizontal et sur un même plan.

Rose, qui connaissait admirablement son métier, attendit avec une certaine curiosité, mêlée d'impatience, que sa sœur donnât un échantillon de son nouveau talent.

Zéphyrine disposa assez bien la Roue de Fortune, mais ce fut plutôt grâce au hasard.

Quand il s'agit de rendre l'oracle, elle ânonna de la façon la plus pénible.

L'homme de la campagne, le facteur, la femme blonde, le petit retard. la réunion de deux amies se mêlèrent dans une confusion incohérente aux changements de position, aux routes avantageuses, aux empêchements, aux mauvais propos, et autres clichés qui forment le plus clair du bagage des chiromanciennes d'occasion.

Rose souffrait en entendant ce bafouillage.

Le langage sibyllin doit rester dans une vague obscurité, mais avec Zéphyrine il devenait un pathos complètement inintelligible.

— Ce n'est pas cela, dit la mère de Claudinet.

Zéphyrine répliqua avec dépit :

— Je ne suis pas aussi forte que toi ; il faut me laisser le temps de m'y remettre.

La maîtresse de La Limace voulut essayer le tirage par vingt et une, puis par vingt-sept cartes, elle n'aboutit à rien.

Nos lecteurs savent qu'elle avait une intelligence des plus bornées, malgré certaines prétentions professionnelles.

Eusèbe riait à gorge déployée en voyant l'ange de ses rêves suer ainsi à grosses gouttes pour ne débiter que des sottises.

Il se réservait de la plaisanter plus tard en catimini.

— Sans vous offenser, mademoiselle Zéphyrine, dit-il, je crois que vous avez encore besoin de quelques leçons.

La somnambule repoussa les cartes avec un mouvement de colère mal déguisée.

— Avec tout ça, repartit La Limace, d'un ton aussi hypocrite que caressant, je ne suis toujours pas fixé.

Il ajouta en se tournant vers sa future belle-sœur :

— Si vous le vouliez, Rose, je ne resterais pas dans cette cruelle incertitude... Pour une fois, laissez-vous faire.

La tireuse de cartes se défendit :

— Non... Je vous ai expliqué que cela me coûterait trop.

Sa résistance faiblissait un peu; elle venait d'être assaillie par l'ombre d'un pressentiment.

— Si on essayait du marc de café? reprit Eusèbe... D'abord, on boirait le moka et on l'arroserait de fil-en-quatre.

Il se mit à rire de nouveau, découvrant d'horribles dents noires.

Rose secoua la tête en signe de dénégation.

— Voyons! poursuivit le drôle, imaginez-vous queje suis un client et que je demande le grand jeu.

Cette insistance contraria Rose; cependant elle voulait faire plaisir au fiancé de Zéphyrine; en outre le démon de la divination la poussait; enfin, elle aussi voulait savoir la destinée de La Limace.

Il vit qu'elle hésitait et que son refus n'était plus aussi déterminé; il redoubla d'efforts tant et si bien que Rose finit par s'écrier :

— Si vous y tenez absolument, je puis vous faire les tarots.

Les tarots sont des cartes plus longues que les autres et marquées de figures symboliques toutes spéciales.

Les Égyptiens les employaient sous la forme de tablettes en bois, en métal, en ivoire, en papyrus, couvertes de signes hiéroglyphiques, grâce auxquels on tirait la bonne aventure.

Rose Fouilloux, sans mettre encore en doute la sincérité des démonstrations amicales d'Eusèbe Rouillard, se souvenait, malgré elle en quelque sorte, de ce que lui avait dit Étienne Poulot.

Elle s'était fâchée tout rouge; cela n'avait rien prouvé.

En somme, dans un éclair de bon sens, elle s'avouait que son engouement pour La Limace n'était pas justifié.

Elle le connaissait depuis bien peu de temps, ce garçon; elle n'était pas forcée de croire tout ce qu'il racontait.

Les papiers matrimoniaux n'arrivaient pas très vite; Rose avait surpris des gestes un peu osés entre les deux amoureux, quand ils ne se croyaient pas observés; ils se tutoyaient trop souvent, sous prétexte de s'y habituer.

Après tout, Rose serait bien naïve si elle ne profitait pas de sa science pour connaître le caractère d'Eusèbe; elle n'emploierait pas les cartes, puisqu'elle l'avait déclaré; mais elle se servirait des tarots, qui se composent de 78 cartons.

Elle battit le jeu, pria La Limace de couper de la main gauche, puis



Grand et fort, il l'était ; bête, il avait oublié de l'être. (Page 544.)

compta quarante-deux cartes, dont elle fit six tas de sept, en allant de droite à gauche ; elle les releva dans le même ordre en les étalant.

A mesure qu'elle les relevait, elle remettait les cartes en pile et refaisait sept nouveaux tas.

Elle leva la première carte de chaque tas, battit ces sept cartes et les aligna en les retournant de droite à gauche.

Ensuite, elle retourna deux cartes de chaque tas et forma deux autres lignes horizontales, au-dessous de la première.

Elle forma un parallélogramme de six cartes verticales et sept horizontales, ce qui donnait un total de quarante-deux.

Elle commença à lire ces cartes une par une, puis elle battit les trente-six qui restaient, toujours suivant le rite ; l'oracle interrogé répondit.

Rose était trop maîtresse d'elle-même pour laisser deviner ses impressions ; elle eut pourtant une imperceptible contraction des sourcils en voyant réunis les plus fâcheux présages.

Elle vit les « astres » renversés; cela annonçait des intrigues ténébreuses.

Le « diable », carte néfaste s'il en fut, signifiait que Satan agissait.

Le « capucin » dénotait la ruse et l'hypocrisie.

Le « sommeil » avait à peu près le même sens inquiétant.

Le « surintendant du Palais de Memphis » trahissait la friponnerie.

« Cléobule », bien qu'il fût l'un des sept sages de la Grèce, voulait dire : mauvais entourage.

« David, roi des Juifs » personnifiait un homme méchant.

La « discorde » conseillait la juste défiance.

La « fatigue » révélait un départ précipité.

« Nemrod », qui aurait dû être un homme de bien, devenait, parce qu'il avait la tête en bas, un homme vicieux.

« Javan ou Jon, fils de Japhet, père des Grecs », était renversé tout comme Nemrod. Dans ces conditions, il présageait clairement l'emprisonnement.

« Chus, fils de Cham, père des Arabes », était un agent.

L'« amour » — qui l'eût dit, qui l'eût cru? —confirmait une chute ou une catastrophe.

Le « Temple foudroyé » était sinistre au suprême degré.

Il annonçait la mort violente.

Le jeu était complet.

La Limace s'était levé; il s'imposait le calme; mais ses petits yeux reflétaient l'inquiétude superstitieuse; la physionomie de Rose était si grave qu'il se sentait très mal à l'aise. En dépit de son cynisme et de son scepticisme, il se sentait vaguement rassuré.

Il fit quelques pas, imitantla panthère, comme les malandrins des boulevards extérieurs; puis il mit les mains dans ses poches et siffla, tenant à rester crâne et à bien démontrer d'avance que tout cela ne l'influencerait pas; pourtant, il devenait livide.

Rose Fouilloux se garda bien de dévoiler le sens des tarots; elle improvisa un oracle quelconque à l'aide des banalités traditionnelles qu'une tireuse de cartes tient toujours en réserve, quand elle ne veut pas dire ce qu'elle a lu.

Seulement, Rose donna à ses symboles une signification acceptable, ce que Zéphyrine avait été incapable de faire.

La Limace s'en contenta, car il avait la gorge très serrée, ce qui, entre parenthèse, lui donnait une soif inextinguible ; il désirait que la consultation se terminât le plus tôt possible, se jurant bien de ne plus jamais recommencer.

L'air très béat, Zéphyrine dodelinait de la tête.

— Je ne sais pas si vous êtes comme moi, reprit Eusèbe, mais je boirais bien un coup.

Ce fut lui qui versa la rasade. Il recommença souvent au cours de la soirée.

Il aurait voulu délier la langue de Rose, qui parlait peu et ne buvait pas comme d'habitude.

La Limace n'attribuait pas cette taciturnité aux tarots, et il ne supposait nullement que sa future belle-sœur lui cachait la vérité, mais il remarqua que l'attitude de Rose n'était plus la même, et pendant que la cartomancienne s'occupait de Claudinet, Eusèbe avait glissé dans l'oreille de Zéphyrine :

— Nous ne la blinderons pas ce soir.

Rose réfléchissait profondément; elle regrettait d'ignorer la métoposcopie, qui est l'art de prédire en examinant les traits du visage.

Elle s'était attachée passionnément à la cartomancie, ne se trouvant pas assez forte pour entreprendre d'autres études divinatoires.

Les bosses de la tête ne l'avaient jamais tentée.

D'ailleurs, pour cette inspection, il faut toucher le sujet, et Rose avait de singulières répugnances.

Cependant, la poignée de main habituelle lui eût enlevé cette sorte de dégoût en ce qui concernait la chiromancie ; mais, bien qu'elle lût suffisamment dans les lignes de la main, sa conscience de pythonisse lui créait des scrupules à ce sujet.

Elle fut pourtant obligée de faire de nouvelles constatations : La Limace pérorait; pour appuyer ses arguments, il frappait sur la table, les paumes en dehors.

Les yeux de Rose se portèrent involontairement sur la ligne de longévité ; cette ligne était coupée; elle bifurquait à la hauteur de la base du pouce.

La tireuse de cartes voulut réagir contre ce faisceau de présomptions ; elle s'accusa de ne plus voir juste ; depuis la mort de François Champagne, elle ne se sentait plus infaillible; plus d'une fois elle avait balbutié en face d'une cliente.

Il semblait à Rose que la source de ses mystérieuses facultés se tarissait par moments; elle n'avait plus en elle-même cette orgueilleuse confiance qui donnait tant de poids jadis à ses paroles inspirées.

En ce qui touchait Eusèbe, était-il possible que cet homme eût tant de mauvaises cartes dans son jeu?

C'était la première fois que Rose voyait réunis autant de funèbres présages.

Elle en frissonnait encore.

Elle avait dû se tromper ; l'oracle choquait toute vraisemblance.

Ce garçon-là avait une bonne nature; il était incapable de dissimuler, sa laideur physique ne préjugeait pas la noirceur de son âme.

Il rendrait Zéphyrine très heureuse.

Rose Fouilloux était folle lorsqu'elle s'imaginait qu'Eusèbe Rouillard si gai, si exubérant, était susceptible de nourrir de criminels projets.

Et pourtant, elle avait vu la prison; elle avait vu la mort violente!

Quoi qu'elle tentât pour se rassurer, l'implacabilité du destin ne lui permettait pas de se faire illusion.

Tout cela était vrai! Elle ne voulut plus douter; son ardente foi de devineresse ne le lui permettait pas. Si elle ne lisait plus dans le livre de l'avenir, elle ne continuerait pas à donner de consultations. Sa probité commerciale, à défaut de ses sentiments intérieurs, lui interdirait de continuer un métier qu'elle aurait désappris.

— Voyons! Rose, s'écria la Limace, vous voilà encore plongée dans vos idées noires.

Elle voulut se donner une contenance et elle vida machinalement son verre.

Zéphyrine reprit avec sa belle outrecuidance de drôlesse qui ne doute de rien :

— En te voyant opérer, ça m'est revenu.

— Quoi?

— Eh bien! le truc!

Rose eut l'air fâché que l'on persistât à traiter aussi légèrement des choses sérieuses.

— Tu t'imagines cela, dit-elle en haussant les épaules.

— Oh! mon Dieu! riposta Zéphyrine, ce n'est pas si malin que tu le crois, après tout.

— Quand on le sait.

— Veux-tu parier, poursuivit la somnambule, qui se piquait au jeu, que, cette fois, je réussis?

La Limace avait rempli les verres.

Rose Fouilloux but encore. Elle ne voulait pas rester sous le coup des préoccupations qui l'avaient trop absorbée.

Les paroles de sa sœur lui suggérèrent une idée, qu'elle repoussa men-

talement tout d'abord, mais qui s'implanta finalement dans sa cervelle déjà vacillante.

Elle ne se ferait pas les cartes, mais Zéphyrine pouvait les lui faire; Rose n'aurait qu'à rectifier les maladresses de sa cadette.

— Vous en avez une santé, Zéphyrine! prononça La Limace... Voilà maintenant que vous voulez en remontrer à votre sœur.

— C'est pas vrai! répliqua la somnambule, dans son ignorance du langage vraiment parlementaire; Rose connaît comme pas une son affaire; mais je dis qu'elle m'a remise sur la voie.

Zéphyrine reprit les cartes.

— Puisque c'est comme ça, reprit Rose très animée et avec une sorte de défi, nous allons voir... Tu vas me dire ce qui va m'arriver.

— Allons-y.

Zéphyrine se montra assez maladroite dans les détails préliminaires; Rose rectifiait; tant bien que mal le jeu fut étalé.

Zéphyrine reprit son sourire de buse et allait recommencer ses premières divagations, quand, brusquement, sa sœur se leva frémissante; Rose Fouilloux avait vu dans un paquet : la dame de carreau, le roi de pique, l'as de cœur et le sept de pique; cela lui annonçait que, dans sa maison, une femme et un homme perfides se concertaient pour la tromper.

Un autre paquet avait annoncé à Rose qu'un décès était imminent chez elle.

Elle brouilla les cartes avec violence.

— Décidément, tu n'y entends rien, cria-t-elle, exaspérée... En voilà assez.

Zéphyrine fut si vexée qu'elle eut une injure aux lèvres.

La Limace craignit une altercation. Il intervint :

— Il est tard ; il faut que chacun aille faire dodo.

— Je ne vous renvoie pas, dit Rose d'un ton signifiant qu'elle était loin de les retenir.

Il y eut un froid.

Le couple partit. Rose Fouilloux resta seule.

L'ivresse suspendit son œuvre ; la tireuse de cartes se sentit le cerveau très dégagé; éperdue, elle aurait pourtant voulu que sa raison l'eût abandonnée.

— Qui donc va mourir ici ? se demanda-t-elle d'une voix de cauchemar... Est-ce Claudinet ? Est-ce moi ?

* * *

Zéphyrine et La Limace rentrèrent chez eux en donnant les signes d'une effroyable mauvaise humeur.

Chacun accusait l'autre d'avoir provoqué l'irascibilité de Rose.

Au fond, ils se demandaient, très inquiets, ce qui avait pu se passer dans l'esprit de la tireuse de cartes pour qu'elle eût fait preuve d'une telle brusquerie.

— Tu sais ! dit Zéphyrine, il n'aurait pas fallu qu'elle continue....

— Qu'est-ce que tu aurais fait ?

— Quoi !... On ne sait pas... M'est avis que ton plan est mauvais.

— Ça ne va pas assez vite, reconnut Eusèbe.

— Il faut essayer d'autre chose.

— C'est bon !... On va voir.

— Après tout, dit Zéphyrine, il y aurait un moyen de s'arranger, sans qu'il y ait trop de vilain.

— Je ne pense pas, fit La Limace d'un ton sinistre.

— Nous n'avons qu'à lui choper son magot.

— Vraiment !

— Après, elle fera sa crevaison quand elle voudra... Nous nous en battrons l'œil.

La Limace répliqua :

— Tu n'oublies qu'une chose, c'est que nous ignorons toujours où elle carre son pognon... si elle en a.

Zéphyrine voulut s'égarer dans le vaste champ des hypothèses ; Eusèbe lui imposa silence avec son peu de galanterie traditionnel, lorsqu'il était tourmenté.

Il s'écria :

— Contente-toi de savoir que, d'une façon ou de l'autre, je veux en finir.

— Avec elle et avec le môme ?

— Avec les deux.

C'était facile à dire ; La Limace, tout effronté coquin qu'il fût, reculait devant l'assassinat.

C'est pour cela qu'il déplorait plus que jamais la disparition des amis qu'il aurait guidés et qui auraient fait la grosse besogne sans qu'il fût obligé de manier lui-même le couteau.

Il l'aiguiserait, il l'affûterait, surtout en sa qualité de rémouleur ; mais ce serait un de ses complices qui planterait ce couteau dans le cœur de la victime.

Zéphyrine voulut revenir à la charge ; elle fut repoussée encore plus rudement que la première fois.

— Si tu m'embêtes trop, vociféra La Limace, je vais te tanner le cuir.

La somnambule grogna à son tour et montra les plus belliqueuses dispositions.

Une bataille en règle allait s'engager quand Eusèbe Rouillard, qui

levait déjà la main, se ravisait, haussait les épaules, et sortait brusquement.

— C'est curieux! pensa-t-il, je me faisais une joie de revoir Paris, et voilà déjà que je m'y ennuie... Faut pourtant se décider à se remettre au turbin... Quand nos quatre sous seront bus, et Zéphyrine se charge de sa part, nous retomberons dans la dèche ; ça m'altère d'avance et ça me dégoûte de la société.

Pour ne pas rester sous cette impression de noire misanthropie, La Limace entra dans un assommoir et s'y fit servir un verre d'eau-de-vie de marc ; il ruminait ses projets sans trouver d'idée bien pratique.

Il reprit sa promenade et rentra dans Paris par la porte de Champerret, maugréant toujours.

En flânant, il arriva boulevard des Batignolles, où il vit un groupe de badauds rassemblés autour d'un baladin.

— Qu'est-ce qu'il peut vendre, celui-là ? se demanda Eusèbe. En voilà un tas de poires!... Espèce de fainéants, va! Ça ne ferait-il pas mieux de travailler!

Malgré cette apostrophe, d'autant plus méprisante que La Limace était vraiment le gaillard laborieux qu'il conseillait d'être aux autres, il ne dédaigna pas de grossir d'une unité le nombre des curieux.

Eusèbe avait besoin de distraction: son pauvre cœur meurtri ne cherchait qu'à oublier.

A ce moment, il y avait un entr'acte, que l'orchestre, synthétisé par un orgue de Barbarie, égayait aux sons du *Petit Bleu* et de la *Valse des Chopines*.

La Limace, qui n'était guère mélomane, fut pourtant touché du choix de ces morceaux bachiques.

Il se sentit moins triste., Il retrouvait l'exercice de ses précieuses facultés ; il le constata avec satisfaction, en voyant que par la force de l'instinct, ses mains se rapprochaient des poches des spectateurs.

Il se morigéna assez sévèrement.

— De quoi? Tu n'y penses pas?... Ces lascars-là n'ont presque rien dans leurs profondes... Tu ne voudrais pas te faire poisser pour la peau?... Ça serait un jour de paye encore, ça pourrait passer!.. Tu ne vas pas te mettre à barboter le pauvre peuple, maintenant?... C'est bon pour les tourtes qui ne savent pas trouver de l'ouvrage chouette... Je n'en suis pas encore arrivé à faire les blavins.

Et pour réprimer ses velléités de vol à la tire, il poussa un peu les gens du dernier rang et parvint à se placer au premier.

Il poussa une exclamation joyeuse.

— Mulot! fit-il à mi-voix, reconnaissant l'opérateur.

— Tenez, mesdames et messieurs, s'écria l'artiste en plein vent, la représentation va continuer par un exercice que je suis seul à exécuter sur

la place de Paris... Mais l'aimable société qui m'entoure comprendra qu'elle doit m'encourager. Allons, messieurs, allons mesdames, la main à la poche.

LIII

MULOT

Mulot! C'était bien lui! Quelle chance pour La Limace de retrouver ce camarade au moment où il s'y attendait le moins.

La Limace rabaissa la visière de sa casquette sur ses yeux, pour ne pas que le copain le reconnût trop vite.

Mulot était hercule forain; il avait fait partie des plus brillantes troupes de lutteurs; mais c'était un indiscipliné, un révolté; il n'avait jamais pu supporter un patron; pour Mulot, la vraie suprématie consistait dans la solidité des biceps; or, il n'avait trouvé chez aucun de ses impresarios cette supériorité.

C'était un gaillard d'une carrure invraisemblable. Il mesurait 1m,99; un de ses secrets désespoirs était de ne pas être arrivé à deux mètres.

A ce sujet, il accusait la nature de s'être montrée marâtre, tant il est vrai que personne n'est heureux de son sort.

Rond comme un muid, il portait encore allègrement son ventre; l'obésité ne viendrait que plus tard.

Mulot avait trente-quatre ans.

La tête, chose rare chez un alcide forain, n'était pas par trop repoussante.

La face manquait de la bestialité traditionnelle.

C'est que Mulot ne justifiait nullement le dicton, quelquefois injuste et qui se compose de trois adjectifs : grand, fort et bête. Grand et fort, il l'était; bête, il avait oublié de l'être.

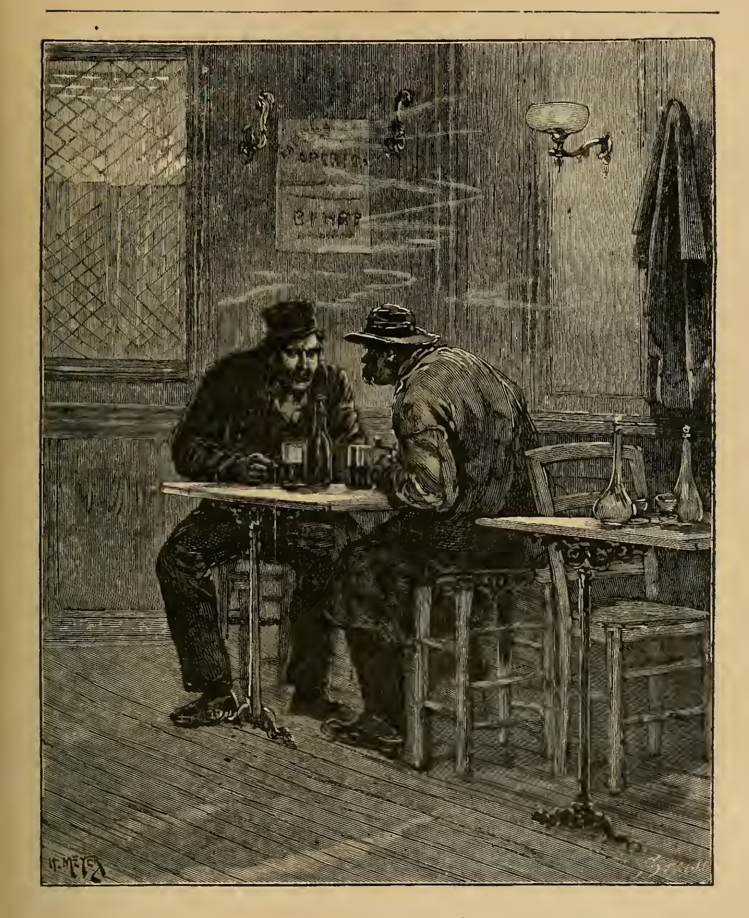
Aussi, en dehors de son esprit d'insubordination vis-à-vis des directeurs, la promiscuité avec les grossiers athlètes l'avait dégoûté du travail en commun, d'autant plus que Mulot était la paresse incarnée.

Ce colosse, qui aurait exécuté la besogne de trois ouvriers s'il avait utilisé sa force, n'avait jamais voulu apprendre un métier régulier.

Une fois par semaine, grâce à une tolérance administrative, il errait sur les boulevards extérieurs ; cela lui suffisait. Il logeait dans un garni où le patron lui faisait un crédit illimité.

Ce n'était pas que le commerçant fût terrorisé par l'hercule; Mulot payait son gîte et sa nourriture, à des intervalles plus ou moins réguliers, mais qui prouvaient que tous les petits talents du colosse n'étaient pas exhibés sur la voie publique.

Superbe dans ses effets de torse, les bras croisés, mettant bien en évi-



Son œil s'emplissait de visions, de rapines et de meurtres. (Page 551.)

dence les manchettes de cuir et faisant saillir ses muscles en boule, il avait l'attitude d'un géant qui ne regarde ses contemporains qu'avec une très vague commisération, tel Gulliver chez Lilliput.

Le maillot était d'une blancheur douteuse; la rhingrave de velours étoilé d'argent avec une frange d'or avait perdu de son éclat.

Les guêtres en imitation de peau de tigre avaient un aspect lamentable.

Il était visible que Mulot, en admettant qu'il pratiquât la natation, ne sortait pas de prendre un bain dans le Pactole.

Sur un tapis, outrageusement reprisé, des poids en pyramide, un boulet

et un entonnoir prouvaient que l'artiste faisait tout ce qui concernait son état.

Ces accessoires avaient servi; Mulot après avoir porté un nombre incommensurable de kilogrammes à bras tendu ou avec les dents, venait de jongler avec les haltères.

Le musicien, un malheureux être barbu et chevelu comme un modèle qui a manqué sa vocation, avait, en soufflant bien fort, réussi à lancer la boule dans l'entonnoir que l'hercule brandissait.

Ce n'était pas tout, Mulot allait terminer par l'exercice du pavé.

Il était là, ce bon cube de grès, n'ayant l'air de rien tout d'abord; c'était pourtant lui qui était indispensable à l'apothéose finale.

Mulot continua son boniment, d'une voix aigrelette, qui jurait étonnamment avec la structure phénoménale de son propriétaire :

— Vous voyez bien ce pavé ? Eh bien ! je vais le casser en deux, d'un seul coup..., à moins que quelqu'un de l'honorable société ne veuille mettre sa tête à la place...

— Allume ta pipe! dit La Limace pour faire rire ses voisins.

Mulot jeta un coup d'œil du côté de l'interrupteur ; il ne le reconnut pas dans le tas.

D'un geste circulaire, l'hercule fit reculer les gamins qui menaçaient à tout instant de détruire la symétrie du cercle.

Les moutards, les cheveux ébouriffés, le nez au vent, obéissaient respectueusement, ce qui ne les empêchait pas, une minute plus tard, de reconquérir les positions perdues.

— Eh bien ! mesdames et messieurs, poursuivit Mulot, pour voir un exercice comme jamais vous n'en avez vu, que seul peut se permettre un artiste tel que moi, je vais faire simplement appel à votre bonne volonté... Je ne vous demanderai pas les sommes fabuleuses qu'on exige avant de vous laisser pénétrer dans les théâtres ou dans les cirques pour vous montrer des choses que tout un chacun peut arriver à faire au bout de quelques leçons... Avec moi, il n'y a pas de battage, il n'y a pas de truquage, il n'y a pas d'escamotage... Tout un chacun pourra se rendre compte que je suis sincère et véridique... D'un seul coup de poing, je vais fendre ce pavé en deux... à seule fin de vous démontrer que rien n'est impossible à l'homme...

— Ce qu'il ne peut pas faire, il le laisse, repartit encore La Limace, de façon à être seulement entendu de ses voisins, qui se mirent de nouveau à rire en sourdine.

Mulot, qui n'avait pas lieu d'être satisfait de la recette réalisée jusque-là, fronça les sourcils.

Il sentait l'assistance toute prête à blaguer et il s'irrita, ne devinant pas

encore ce qui refrénait l'admiration naïve qu'il excitait généralement chez ses spectateurs ordinaires.

Il ne put dissimuler une grimace et voulut brusquer l'appel de fonds.

— Je vous prie donc, mesdames et messieurs, de m'encourager... Moi même, je vais me montrer très raisonnable... Pour vous montrer ce travail unique au monde... je vous demande la misérable somme de vingt sous... C'est pour rien !

Quelques badauds quittèrent le cercle, pressentant que la réalisation de ce franc durerait au moins quelques minutes. C'était le déchet prévu ; chaque fois qu'un appel à la poche était fait, des gens s'en allaient, un peu honteux de ne rien donner, mais d'autres arrivaient pour les remplacer.

Un petit sou tomba, puis deux, puis trois.

— Il n'en manque plus que dix-sept, dit Mulot, de son ton le plus encourageant.

Et il fit signe au joueur d'orgue, qui recommença la valse du *Petit Bleu*.

L'assistance fredonna le refrain, qui était alors célèbre ; un décime tomba.

— Plus que quinze ! cria Mulot, pendant que le musicien, sans se soucier de la mesure, tournait sa manivelle à tour de bras ; mais il s'arrêta net, l'hercule lui avait fait un signe.

— Pour activer l'opération, reprit Mulot, vous me permettrez de faire le tour de la brillante assistance.

Il saisit sa sébille et la tendit ; il récolta trente centimes.

Quand il arriva devant La Limace, celui-ci gonfla ses joues, haussa une épaule et rendit ses jambes cagneuses pour ne pas être reconnu.

— Il manque encore douze sous, prétendit Mulot, qui trichait sans la moindre vergogne... Allons ! Il ne sera pas dit que, dans un quartier aussi favorable aux arts, on rechignera pour arriver à la pièce blanche.

— C'est trop ! fit La Limace d'une voix de ventriloque.

Mulot bondit.

— C'est trop ! répéta-t-il... Eh bien ! j'offre vingt francs à celui qui cassera le pavé à ma place.

— Ça y est ! répondit Eusèbe.

Et il s'avance tout bossu, tout bancal, tout tordu, surexcitant la curiosité narquoise de l'assistance et stupéfiant Mulot.

— Aboule le sig, dit-il à l'hercule.

— Comment ! balbutia Mulot, que la terreur commençait à envahir, tu veux le louis avant d'avoir réussi ?

— Je suis sûr de mon affaire.

La Limace saisit le pavé, le souleva et allait le projeter rudement sur le sol.

Mulot l'arrêta.

— Qu'est-ce que tu fais là ?

— Eh bien ! je vais casser le pavé d'un seul coup... C'est ce que tu as dit tout d'abord.

La galerie fut en liesse.

— Bravo, le tortillard ! Bravo, le bombé !... Allume ! allume !

Cela ne faisait pas l'affaire de l'irascible Mulot ; il allait empoigner rudement l'intrus, quand La Limace se redressant un peu et se tournant de trois quarts vers son ami, laissa tomber ce mot d'une éloquence toute particulière :

— Fourneau !

Alors seulement, Mulot reconnut Eusèbe Rouillard et eut un grand geste d'ébahissement, pendant que ledit Eusèbe regagnait sa place et fournissait cette justification à la foule :

— J'ai voulu voir si son pavé n'était pas en pain d'épice, comme ceux du père Lapêche.

L'allégresse générale redoubla et les sous tombèrent bientôt avec un ensemble qui rassura les premiers souscripteurs. Mulot, tout joyeux, s'attendant à voir sa fortune prendre une face nouvelle, expédia son tour. La main enveloppée d'un mouchoir, il frappa à faux sur le grès qui se fendit en deux.

Pendant qu'on applaudissait, l'hercule ayant terminé sa grande représentation, enfila un misérable veston et coiffa une casquette graisseuse qu'il s'enfonça jusqu'aux oreilles.

Le musicien ramassait le matériel, qu'il était chargé de transporter en lieu sûr, son cachet l'obligeant à cette dernière corvée, qui le faisait suer à grosses gouttes.

— Ah ! mon vieux poteau ! s'écria Mulot en pressant joyeusement les mains d'Eusèbe Rouillard.

— Comme on se retrouve, hein ! fit non moins joyeusement La Limace.

— Quelle veine !

— Je me disais bien aussi que je finirais par remettre la patte sur un aminche.

— Et un vrai !

Ils furent bientôt installés à une table de marchand de vin, dans un cabinet.

Le garçon demanda ce qu'il fallait servir à ces messieurs.

— Un demi-setier d'eau-de-vie, commanda La Limace, après nous verrons.

Mulot fit mine de compter sa recette ; d'un geste noble, Eusèbe l'arrêta.

— C'est moi qui casque, dit-il.

— Non! protesta l'hercule ; tu es sur le trimard et moi je viens de turbiner... Il y aura de quoi déjeuner.

Eusèbe frappa sur son gousset, qui rendit un son argentin, et repartit de son ton le plus gouailleur:

— Je ne me nourris pas avec des pavés, moi! J'ai l'estomac plus délicat.

Mulot, un peu humilié, répliqua :

— Que veux-tu, on ne se met pas toujours ce que l'on voudrait sous la dent.

Il eut un regard un peu mélancolique et désabusé.

— Non, mais vrai, ce que je me gondolais, reprit La Limace, en t'entendant faire ton boniment aux pantes...

— Il y avait de quoi, soupira l'hercule.

— Je me disais : Voilà un garçon à la hauteur, qui a tout ce qu'il faut pour être rupin... A quoi s'amuse-t-il? Je vous le demande.

— Faut bien boulotter.

— Tu es donc fauché ?

— Ne m'en parle pas! Depuis six mois je suis sur le tas.

— Il est temps que j'arrive pour te ramasser.

— Ma foi, prononça Mulot, j'étais en train de me demander si je ne ferais pas mieux de m'attacher mon moellon au cou et de piquer une tête dans la lance.

— Ton moellon... Ah malheur! ce n'est pas comme ça qu'il faut être moelleux... C'est en reprenant les flambeaux qui nous ont toujours réussi, chaque fois que nous avons fadé.

Cette évocation des jours fortunés, jointe aux premiers effets de l'alcool, alluma une étincelle dans les yeux chagrins de l'hercule.

— Tu sors du plan ? demanda-t-il.

— Pas le moins du monde... Tu ne m'as donc pas regardé? Est-ce que j'ai la frime d'un mec qui radine de Poissy?

— Le fait est que tu es reluisant.

— J'ai été faire un tour en province avec Fifi.

— Zéphyrine! s'écria Mulot avec expansion, elle est toujours avec toi ?

— Eh bien! mon vieux, je crois qu'elle chercherait longtemps pour me remplacer avantageusement... On n'est pas joli, joli, mais on n'est pas une tourte... On ne fait pas les poids.

— Tu as raison de me chiner... Seulement, tu ne m'aurais pas rencontré si j'étais resté dans ma turne.

— Ça, c'est vrai!

— Il ne tient qu'à toi de me remettre dans le droit chemin.

— Je ne demande pas mieux, répondit La Limace de son air bon enfant, cependant faudrait savoir si tu es toujours d'attaque.

Mulot montra ses bras robustes.

— C'est déjà quelque chose, je n'en disconviens pas, fit Eusèbe ; mais il faut que tu m'expliques pourquoi je te trouve dans une débine aussi noire.

— Voilà : Tu as disparu subitement, je me suis trouvé tout désorienté... J'ai essayé un coup avec Polyte de la Glacière, Julot de la Villette et Bastien de Montparnasse...

— Les quatre mousquetaires, quoi! goguenarda La Limace.

— Tu me croiras si tu veux, mon vieux, il n'y a pas eu moyen de marcher quinze jours... Il a fallu que je tape dessus pour avoir ma part... J'ai cassé une quille à Polyte et un bras à Julot...

— Et Bastien ?

— J'y ai bouffé le nez.

— Encore une drôle de nourriture !

— Après, j'ai voulu en donner une secousse avec le Rouquin de la Gaîté; il s'est fait paumer par la rousse du premier coup... Et puis j'ai eu affaire à un tas de gourdes... Tu comprends si je te regrettais, toi qui n'entreprends jamais rien à la flan... Si bien que de fil en aiguille, j'ai été forcé de demander un condé pour travailler, comme tu m'as vu tout à l'heure... Voilà pourquoi tu as trouvé mézig dans la purée.

— Ah ! ma pauvre vieille ! fit La Limace, j'en ai la larme à l'œil... Seulement, en fait de purée, nous allons nous en appuyer une, avant de casser la croûte.

— T'es donc vraiment au sac?

— Probable ! répondit Eusèbe avec des effets d'homme arrivé en face d'un pauvre diable resté en route.

Il frappa sur la table et commanda deux absinthes.

— Pas trop, fit l'hercule en retenant la main du garçon qui s'apprêtait à verser.

La Limace eut un petit geste d'ébahissement ; la sobriété relative de son compagnon le surprenait, mais il pensa tout de suite à en tirer un résultat pratique :

— Mets-moi dans mon verre ce que tu aurais mis dans celui du camarade, dit-il.

Puis, s'adressant à Mulot :

— Alors, quoi ! tu n'as pas même le courage de te rincer la dalle?

— Je ne suis plus porté là-dessus.

— Vrai ! tu m'épates... Allons, voyons ! secoue-toi un peu... ne reste pas affalé !

— Ne m'esbrouffe pas, supplia l'alcide... Parle-moi en camarade.

— C'est que je n'en reviens pas! Un gars solide comme toi!... Tu n'as donc plus de sang?

— Si, mon vieux, seulement il était temps que je te retrouve.

— Non, mais, je ne peux pas encore m'y faire... Un lascar comme ça!... Moi je suis petit, mais au moins, j'ai du nerf.

L'œil de l'hercule s'alluma de nouveau.

— Ne crois pas que je bouderais devant la besogne, tu sais.

— On verra ça! Bien sûr que si tu devais rester toujours aussi estomaqué, je ne voudrais plus rien savoir de ce qui te concerne... Ça me contrarierait, parce que je n'ai jamais eu d'aminche plus solide au poste... dans le temps.

— On s'y remettra.

— Faut l'espérer, Mulot...

La Limace le regarda et se mit à rire.

— Ça commence à aller mieux... T'as déjà l'air moins suffoqué.

— Ce n'est pas tout ça, reprit l'hercule, est-ce que tu m'embauches?

— Je vas en parler à Fifine.

— Où perches-tu?

— Chez Courgibet, à Levallois... Tu viendras demain m'y voir.

Mulot se frotta la tête avec un certain embarras.

— C'est que, dit-il, j'ai une ardoise chez lui.

— Tiens! il ne m'en a pas parlé... Il a peut-être oublié.

Le colosse parut se rassurer un peu.

— Tu crois?

— En tout cas, tu n'as pas besoin de t'épater... Je lui dirai un mot... C'est rigolo! il m'avait affirmé que je ne retrouverais plus personne à Paris... Je te répète qu'il t'avait oublié.

— Quand est-ce que nous allons recommencer à turbiner?

— Ça dépend de toi.

— De moi!

— Bien sûr... Depuis que je suis rentré, j'ai eu à m'occuper d'affaires de famille... Mais toi, tu es trop débrouillard, ou tu l'étais trop autrefois, pour ne pas avoir tiré quelques plans.

Mulot répliqua nettement, comme un gaillard qui tient à se réhabiliter:

— C'est vrai!

Le casseur de pavés n'était plus abattu; La Limace l'avait réconforté; il sentait revenir en lui l'audace du malfaiteur qui va se remettre en campagne.

Son œil s'emplissait de visions de rapines et de meurtres.

Eusèbe Rouillard, tout en buvant, observait ce changement de physionomie et s'en applaudissait.

Il retrouvait Mulot, un garçon un peu dur à mettre en train, mais

qu'on avait toutes les peines du monde à retenir quand il était dans la bagarre.

La Limace concevrait et Mulot exécuterait. Ils partageraient loyalement les bénéfices, ils s'étaient toujours fort bien entendus, fraternellement, déclarant tous les deux que l'honnêteté dans le travail était une certitude de réussite.

Ces deux gredins avaient une bonne foi aussi stupéfiante que réciproque.

Castor et Pollux du bagne, ils ne formaient pas une exception si extraordinaire qu'on le croirait, dans le monde du crime.

— A la bonne heure ! reprit Eusèbe Rouillard avec joie, je te retrouve enfin !... Tu vas rattraper le temps perdu... Quand on est dans la mistouffe, vois-tu, faut jamais jeter le manche après la cognée... Allons ! jaspine un peu... Dans quel quartier as-tu nourri le poupard ?

— C'est loin !... répondit Mulot.

— En province?

— Dans le Calvados.

— Sacré farceur, va! nous qui arrivons de la Normandie... Tu ne pouvais pas nous prévenir?

— Est-ce que je savais, moi ?

— Va toujours.

— Ça ne te déplairait pas d'y retourner?

— S'il y a réellement à faire, ça me botte... Dans le temps, quand j'avais les illusions de la première jeunesse, je m'imaginais qu'on ne pouvait pas grinchir en dehors des barrières... J'ai reconnu depuis que, pour des mecs à la redresse, la campagne n'était pas à dédaigner tant que ça... D'abord, il y a moins de concurrence... Le tout, bien entendu, consiste à ne pas y être de son voyage.

— Sois tranquille !

— C'est gentil tout de même de ta part de m'avoir attendu... Tu ne te sentais pas de force tout seul ?

— Le morceau est trop gros.

— Même pour un hercule !

— Tu le verras quand tu y seras.

La Limace, bien qu'il n'eût pas à renouveler ses conditions d'association avec Mulot, voulut néanmoins qu'aucune équivoque ne subsistât.

— Dis donc, fit-il, est-ce que tu crois qu'il y aura du raisiné ?

— C'est possible, répondit tranquillement l'hercule.

Et il ajouta, lui aussi, pour bien établir la division du travail :

— Je m'en charge.

— Ce n'est pas que je canerais, s'il le fallait.

— On le sait.



Carmen était étendue sur le parquet. (Page 558.)

— Mais ta poigne est plus solide que la mienne pour manier cet instrument-là.

— Ne te fais pas de bile, pour scionner, linguer ou suriner, je ne confierai la besogne à personne.

— Tu as raison, Mulot, on n'est jamais si bien servi que par soi-même.

— Quand partons-nous ?

— Demain, si tu veux.

Et les deux complices retrouvés vidèrent leurs verres, après les avoir choqués l'un contre l'autre, en signe d'accord parfait.

LIV

DERNIÈRES SURPRISES

Carmen continuait à souffrir le martyre, bien que sa grossesse ne fût pas très pénible, malgré les précautions qu'elle prenait pour la dissimuler.

La pauvre femme était arrivée aux semaines critiques.

Chaque jour elle prenait la farouche résolution d'en finir avec cette existence atroce, mais Hélène lui imposait un nouveau délai.

Madame de Saint-Hyrieix sentait sa volonté paralysée.

Elle ne voulait pas en se tuant donner la mort au petit être qu'elle portait dans son sein.

Elle ne voulait pas davantage fuir le domicile conjugal.

Chaque fois qu'elle le pouvait, elle écrivait à Robert d'Alboize, à Bourges; il lui répondait poste restante à Paris.

L'officier ne voyait qu'une issue possible et dans chacune de ses lettres insistait avec la plus éloquente véhémence : il fallait que Carmen vînt le rejoindre.

Il donnerait sa démission; ils partiraient à l'étranger; tous deux ils recommenceraient la vie.

Seraient-ils les premiers qui demanderaient à une passion partagée l'oubli des misères passées?

Toutes les considérations sociales devaient s'effacer devant la prochaine maternité de Carmen.

La jeune femme n'aurait pas recours à un ignominieux mensonge, qui d'ailleurs n'abuserait peut-être pas son mari.

Devait-elle partager la destinée de Robert d'Alboize et ne pas attendre un éclat dont les suites seraient incalculables?

Oui, c'était vrai, ils avaient voulu s'immoler, écrivait l'officier; au prix d'un héroïque déchirement, ils avaient résolu qu'ils ne commettraient pas une deuxième faute; certainement, ils auraient eu le courage de s'arracher le cœur.

Mais Dieu n'avait pas voulu que ce sacrifice s'accomplît et cette volonté s'était nettement manifestée aux amants, puisque Carmen allait avoir un enfant.

Robert ajoutait que, dans ce fatal déplacement des responsabilités, le devoir n'était plus où le croyait Carmen.

Il fallait que la jeune mère confiât sa vie et celle de son enfant à l'homme qu'elle aimait et qui seul pouvait revendiquer des droits imprescriptibles.

D'Alboize n'y faillirait pas; si Carmen l'y forçait, il ne reculerait devant aucune éventualité.

Carmen ne répondait plus que par de courts billets. Elle n'infligeait pas à Robert ses remords d'épouse coupable, se bornant à le renseigner brièvement et à lui dire qu'elle l'aimerait toujours. Elle ne lui faisait part d'aucune décision ; elle tremblait trop en pensant que ce qu'elle aurait résolu serait irrévocable, quand l'heure sonnerait.

Madame de Saint-Hyrieix n'avait pas dit à Hélène qu'elle correspondait avec M. d'Alboize.

Les deux belles-sœurs ne s'entretenaient que de la catastrophe prochaine, sans revenir sur la cause initiale.

Madame de Saint-Hyrieix ne pouvait demander à Hélène, dont elle admirait les vertus, d'entendre les confidences de cet amour malheureux.

Carmen ne s'expliquait pas encore comment elle avait eu le courage de confesser son déshonneur et de troubler ainsi la sereine conscience d'Hélène.

Mais la sœur de Georges avait des crises affreuses de désespoir, quand elle se retrouvait seule, après avoir échangé quelques mots avec Hélène ; les deux femmes constataient avec terreur que l'effroyable situation s'aggravait de jour en jour, et que le miracle qu'elles avaient rêvé ne s'annonçait pas.

Carmen se tordait les mains et pleurait. L'enfant qu'elle allait mettre au monde porterait le stigmate du péché, tandis que la naissance de Jean de Kerlor avait été accueillie par la plus pure et la plus sainte des joies.

La coupable était prête à subir le plus cruel châtiment, pourvu que son enfant ne supportât pas injustement les colères d'un mari outragé, d'une mère folle de douleur, d'un frère qui maudirait sa sœur.

Carmen avait l'âme trop haute pour jalouser le bonheur de son petit neveu ; au contraire, elle l'embrassait maintenant avec une véritable frénésie, et il fallait que Madame de Kerlor, de son regard indulgent et profond, la rappelât au sang-froid.

Mais pourquoi les destinées du petit être attendu seraient-elles aussi tristes alors que celles de Fanfan paraissaient enchantées?

Est-ce que Jean de Kerlor n'avait pas été conçu à la lueur de l'étincelle divine?

Quelle différence y avait-il entre l'amour de Georges et d'Hélène et celui de Carmen et de Robert?

Georges et Hélène étaient mariés, c'est vrai! Est-ce que la condition des parents était écrite sur le front des nouveau-nés?

Quand ces accès de révolte étaient terminés chez madame de Saint-Hyrieix, la pauvre femme redevenait folle d'angoisse. Ces récriminations contre la société injuste ne valaient pas une idée pratique qui permettrait à Carmen de sortir de cette effroyable passe.

Toutes les alternatives qui se présentaient à son esprit étaient épouvantables.

Si Carmen obéissait à Robert, si elle fuyait le domicile conjugal, les reproches de sa conscience ne la poursuivraient-ils pas éternellement?

Avait-elle le droit de se tuer et de tuer son enfant?

En arriverait-elle à tout avouer à Saint-Ilyrieix dans un irrésistible élan de franchise éperdue?

Elle ne mendierait aucun pardon ; elle réclamerait au contraire le châtiment qu'il voudrait lui infliger.

Pourtant, comprendrait-il, cet homme, que s'il avait su se faire aimer, s'il n'avait pas emmené sa femme à Stockholm, s'il lui avait donné l'espoir d'être mère, jamais elle n'aurait succombé?

Quant à s'en tirer par le mensonge infâme, qui sauve infailliblement et sans la moindre peine les épouses criminelles reportant sur le mari bénévole les œuvres de l'amant, Carmen avait repoussé ce moyen odieux, nous l'avons dit; d'ailleurs, à l'heure présente, il serait trop tard.

De quelque côté que l'infortunée se tournât, l'horizon était affreusement noir.

Si l'atonie n'avait par moments paralysé le cerveau de madame de Saint-Ilyrieix, elle eût perdu la raison, car les forces humaines ont des limites.

Hélène assistait impuissante à toutes ces tortures, ne pouvant croire cependant que Dieu, dans sa miséricorde infinie, lui refuserait le salut de Carmen.

Madame de Saint-Ilyrieix, par un prodige de volonté, retrouvait pourtant son énergie morale devant le monde, mais ses forces physiques n'allaient-elles pas bientôt la trahir?

Il était surprenant que sa honte n'eût pas encore publiquement éclaté.

Carmen disait à Hélène :

— Je suis irrémédiablement perdue... Mais je n'aurais jamais cru que mon agonie pourrait être aussi longue.

Madame de Kerlor répliqua :

— Je ne veux pas que tu te désespères... La Providence fera cesser l'épreuve quand tu ne pourras plus la supporter.

Le lendemain de cet entretien, Firmin de Saint-Ilyrieix, plus plastronnant que jamais, entrait chez sa femme, dans la matinée.

— Ma chère enfant, dit-il, tout marche à merveille.

— M. de Biraguc est installé au quai d'Orsay ? demanda Carmen avec son ironie coutumière.

— Pas encore répliqua Firmin, mais au fond, cela nous est égal... Le ministre actuel est tellement convaincu de sa culbute prochaine qu'il fait déjà tout ce que lui demande son successeur.

— Alors, vos vœux seront bientôt comblés ?

— Cela ne tient qu'à moi.

— Et vous hésitez ?

— C'est-à-dire que je balance entre deux fonctions.

— Vous n'avez plus que l'embarras du choix ?

— Parfaitement... Et je suis venu vous demander votre avis.

— A titre purement consultatif, car je ne suppose pas que l'opinion de votre femme, en admettant qu'elle eût l'ombre d'une préférence, pourrait modifier vos intentions bien arrêtées.

— Voici : voulez-vous que je sois gouverneur, ou trouvez-vous plus digne la qualité d'ambassadeur ?

Carmen se croisa les bras et regarda Saint-Hyrieix, qui parlait le plus sérieusement du monde.

Cependant, malgré ses lancinantes préoccupations, elle ne put réprimer un sourire devant cette monumentale suffisance.

Firmin crut que sa femme était enchantée, et il voulut bien condescendre à faire un peu d'esprit, pour se mettre à l'unisson du caractère de sa compagne, qu'il persistait à trouver enjoué, tant les illusions sont tenaces chez certains privilégiés de la nature.

Il reprit :

— Vous comprenez bien, ma bonne Carmen, que je vous associe toujours à mes grands projets... Si le titre de gouverneur est séduisant pour moi, on ne pourrait pourtant pas vous appeler madame la gouvernante... Tandis que si je suis ambassadeur, vous devenez naturellement ambassadrice.

Et Saint-Hyrieix, qui était décidément pour l'ancien répertoire, fredonna un passage de l'opéra-comique d'Auber.

Carmen était retombée dans ses amères réflexions ; Firmin pensa qu'elle méditait sur ces hautes destinées, et il ajouta :

— Réfléchissez !... Dans quelques jours, vous me répondrez... Biragne ne tient qu'à une chose en ce qui me concerne, c'est que la réparation qui m'est due soit éclatante.

Et M. de Saint-Hyrieix se retira lentement, comme un haut dignitaire qui va bientôt occuper le rang que la préséance lui attribuera dans les plus brillants cortèges officiels.

Il était temps qu'il disparût.

Carmen, qui s'était imposé une contrainte violente pour garder un calme apparent, pendant que le diplomate caressait ses vaniteuses chimères, Carmen était au bout de son effort.

Elle eut subitement une douleur aiguë ; ses nerfs se détendirent brusquement ; elle éprouva une sensation d'effondrement ; un voile passa devant ses yeux ; elle perdit connaissance.

Saint-Hyrieix, qui n'avait fait que quelques pas, s'arrêta.

Il se frappa le front et murmura :

— J'ai oublié de prévenir Carmen que M. Des Trumeaux dînait avec nous demain... Réparons cet oubli.

Il se dirigea de nouveau vers la chambre de sa femme. Heureusement, la majestueuse lenteur dont il était coutumier dans ses moindres actes, empêcha le futur gouverneur ou l'ambassadeur du lendemain d'être témoin de l'évanouissement de sa femme.

S'il l'avait trouvée sans mouvement, pâle comme une morte, le cœur ne battant plus qu'imperceptiblement, le diplomate, dépouillant le vieil homme, eût été fort bouleversé, car en dépit de ses allures solennelles, il aimait beaucoup Carmen.

Il aurait fait venir en toute hâte un médecin, qui aurait certainement assigné une cause très naturelle à cette syncope ; Firmin eût appris inopinément la prochaine arrivée d'un petit être qu'il n'attendait vraisemblablement pas.

Mais, au moment où il allait entrer, un froufrou soyeux le fit se retourner et il vit la femme de Georges, qui se rendait chez Carmen.

Hélène s'arrêta discrètement ; Firmin, en homme bien élevé, s'écria :

— Je sors de chez madame de Saint-Hyrieix ; vous allez la trouver rayonnante... Je viens de lui annoncer une nouvelle d'une importance capitale.

Et, sur un geste mélancoliquement étonné de la jeune femme, il ajouta :

— Ne me félicitez pas encore... Attendez une semaine.

Très béat, avec un sourire initié et un petit mouvement protecteur, il salua Hélène, et partit, se réservant de faire part le soir à sa compagne de l'invitation acceptée par M. Des Trumeaux, et ne voulant pas faire preuve d'une curiosité de mauvais goût, en assistant à la conversation des deux belles-sœurs, qui avaient à échanger, selon lui, d'ingénieuses idées sur quelques nouvelles modes préconisées par un journal du matin.

Il retourna au ministère.

Hélène, qui ne parvenait pas encore à s'expliquer cette satisfaction de Carmen, annoncée par Saint-Hyrieix, ouvrit la porte et entra chez sa belle-sœur.

Madame de Kerlor jeta un cri, en proie à un violent saisissement ; Carmen était étendue sur le parquet.

Le premier mouvement d'Hélène fut d'appeler ; mais elle se contraignit, se disant que la moindre fausse manœuvre en ce moment critique pouvait être funeste.

Ce qui passa à ce moment dans le cerveau de madame de Kerlor défie toute analyse.

Au milieu de ces sensations tumultueuses, les plus extraordinaires suppositions se heurtèrent.

Carmen s'était-elle donné la mort? Saint-Hyrieix, malgré son calme affecté, avait-il découvert la vérité et s'était-il abominablement vengé?

Ou bien, madame de Saint-Hyrieix éprouvait-elle la première crise de la maternité?

Tout en conjecturant, Hélène avait ouvert la fenêtre et s'était empressée d'ouvrir le corsage de Carmen ; puis elle lui avait fait des lotions d'eau fraîche.

Ensuite, elle lui fit respirer des sels anglais.

Madame de Saint-Hyrieix rouvrit les yeux. Il y eut dans son regard un tel égarement que madame de Kerlor ne put réprimer un frémissement ; mais Hélène ne tarda pas à maîtriser cette légère défaillance. Ce n'était pas le moment de perdre la tête.

Carmen poussa un long, un déchirant soupir.

— Qu'as-tu? demanda Hélène.

La respiration de la malade était encore très oppressée ; cependant, le sang, qu'on aurait cru figé au cœur, recommençait à circuler ; l'adorable et touchant visage de Carmen reprit quelques couleurs ; ses lèvres mortes ne tardèrent pas à s'empourprer de nouveau et les yeux retrouvèrent la vie.

Elle fit un effort pour se relever ; Hélène l'y aida et parvint à la rasseoir.

Madame de Saint-Hyrieix se passa les mains sur le front pour dissiper les restes de son vertige.

— Était-il encore là? balbutia-t-elle.

— Non... Je suis arrivée au moment où il sortait.

— Il ne sait rien?

— Rien.

Carmen hocha la tête.

— Eh bien! fit-elle, retrouvant une intonation d'ironie navrée, je crois que nous ne devons plus compter sur le miracle espéré... Dieu m'a abandonnée.

— Non, puisque M. de Saint-Hyrieix n'a pas été témoin de ton évanouissement.

— Il ne s'agit que d'un court répit... un sursis, si tu veux, puisque je suis impitoyablement condamnée à mort.

— Tais-toi!

— Il est impossible de cacher plus longtemps mon état ; les malaises vont se succéder... Je suis perdue.

Accablée, madame de Saint-Hyrieix s'abîma dans un morne désespoir.

La situation paraissait en effet désespérée ; madame de Kerlor, malgré son indomptable vaillance, se demandait si elle allait être forcée de s'avouer vaincue.

— Seigneur ! gémit Carmen, j'ai cru tout à l'heure que mon supplice était terminé, pourquoi avez-vous permis à Hélène de me rappeler à la vie?

Elle poursuivit, dans un accès effroyable de désespoir :

— J'aurais dû garder le flacon que j'avais trouvé dans ta chambre de la rue Saint-Donatien et qui contenait le poison que tu voulais prendre... Je me souviens des belles paroles que je t'ai fait entendre alors... Comme il est facile de prêcher la patience et la résignation aux désespérés quand on ne souffre pas soi-même.

— Dis-moi ce que tu éprouves physiquement.

— Je me sens brisée.

— Ressens-tu des douleurs aiguës ?

— Non, je suis anéantie.

— Quand tu as perdu connaissance, est-ce à la suite d'une commotion intérieure ?

— Non... M. de Saint-Hyrieix m'obsédait de ses réflexions ; je l'écoutais avec un énervement que je ne puis décrire ; vingt fois, j'ai été sur le point de lui crier : « Allez-vous-en !... » Il ne comprenait pas ; il continuait à m'entretenir de ses puériles histoires !... Enfin, il est parti au moment où les forces m'abandonnaient.

Madame de Saint-Hyrieix enlaça sa belle-sœur avec force.

— Sauve-moi, ma petite Hélène ! Sauve-moi, fit-elle avec une expression déchirante.

— Comment ? pensa madame de Kerlor.

— Si tu ne le peux pas, reprit Carmen, plus plaintivement encore, laisse-moi libre de mes actes.

— Voyons ! ne t'exalte pas ainsi, s'écria Hélène avec son autorité, si douce et pourtant si persuasive... Il faut que nous nous rendions chez un médecin... Rassure-toi, nous irons dans un quartier éloigné et nous resterons inconnues.

— Si tu le veux !

— Il nous donnera une date...

— Je frissonne en pensant que cet homme pourra m'annoncer que les jours ou même les heures me sont comptés.

— Ta délivrance n'est peut-être pas aussi rapprochée que tu le crois?...

— Ma délivrance ! répéta madame de Saint-Hyrieix, le cœur ulcéré pendant que ses larmes coulaient à flots.

— Es-tu toujours aussi faible?

Carmen se leva et fit quelques pas.

— Je me sens un peu mieux, déclara-t-elle.

— Pourras-tu sortir après le déjeuner ?

— Certainement.



Il lui avait donné rendez-vous au Parc Monceau, à onze heures du matin, près de l'antique colonnade. (Page 568.)

Madame de Saint-Hyrieix parut moins désolée ; quelle que fût la solution prochaine, elle avait hâte d'y arriver.

Ce jour-là, par exception, on déjeunait en famille ; ordinairement, ce n'était que le repas du soir que l'on prenait en commun. Saint-Hyrieix, qui était pourtant un homme ponctuel, n'était pas encore rentré à l'heure où l'on se mit à table.

La comtesse douairière fit servir.

Carmen n'eut pas à s'imposer de trop grands efforts pour dissimuler ses appréhensions.

La grand-maman était fatiguée ; elle parlait peu ; ses gestes étaient dolents ; elle mangeait distraitement et sans appétit.

Quant à Georges, il était absorbé, comme s'il poursuivait l'étude d'un plan nouvellement élaboré dans sa cervelle, mais qui se rapportait certainement à l'ensemble d'idées touchant ses projets d'avenir

Quotidiennement, il en disait un mot à Hélène, qui l'écoutait silencieusement.

Parfois, il fronçait les sourcils ; de nouvelles difficultés se présentaient sans doute dans son esprit ; puis son regard s'éclairait et le sourire apparaissait sur ses lèvres ; les obstacles imaginaires avaient disparu.

Hélène, si préoccupée qu'elle fût pour Carmen, trouvait encore le moyen d'étudier la physionomie de son mari.

Elle savait bien à quoi il pensait ; elle n'avait pas besoin de le questionner.

En ce moment, l'esprit de Georges de Kerlor était loin de Paris ; il avait traversé les mers et reconquérait sa fortune dans le nouveau monde.

Enfin, Hélène veillait sur son fils, que la nourrice Annette Kerjean tenait sur ses genoux.

Le lévrier suédois, bien qu'on lui eût interdit maintes fois l'accès de la salle à manger, avait encore bravé la consigne, afin de jouer avec son ami Fanfan, et cela de la façon la plus turbulente du monde.

Saint-Hyrieix arriva ; il était radieux.

A la vue de son mari, Carmen eut un éblouissement et étreignit le rebord de la table d'un geste fébrile, comme si elle allait avoir une nouvelle syncope.

Firmin s'écria :

— Recevez toutes mes excuses... Le ministre ne voulait pas se séparer de moi... Il faut que je parte ce soir.

La douairière, que cette nouvelle fit sortir de son engourdissement d'esprit, demanda avec une certaine appréhension :

— Vous nous enlevez Carmen si vite que cela ?

Madame de Saint-Hyrieix crut avoir rêvé. La réponse de Firmin allait avoir une influence décisive sur le sort de la jeune femme.

S'il l'emmenait avec lui, elle perdait sa dernière espérance, si fragile qu'elle fût.

Il avait dit : « Je pars », mais comme il rapportait tout à sa propre personne, il ne s'était pas cru obligé d'ajouter que madame de Saint-Hyrieix le suivrait.

Ne serait-elle pas trop heureuse de partager les destinées glorieuses de son époux ?

Elle retint sa respiration pour mieux écouter.

Firmin répondit :

— Rassurez-vous, chère belle-maman, Carmen restera à Paris.

La maman hocha la tête avec satisfaction.

Madame de Saint-Hyrieix vit disparaître comme par enchantement le poids qui lui écrasait la poitrine ; et pourtant, le péril n'était pas conjuré, puisque Carmen demeurait auprès de sa mère et de son frère; mais l'absence de Firmin, dans ces conjonctures affreuses, rendait l'horizon moins ténébreux.

— Où allez-vous donc ? questionna Hélène.

— Aux Iles Britanniques !... répondit Saint-Hyrieix, que la simple dénomination d'Angleterre eût gêné dans son emphase universelle.

— Vous avez un poste à l'ambassade ? demanda la douairière avec intérêt.

Il eut le sourire un peu hautain de l'homme dont on rabaisse les aptitudes ou dont on méconnaît la qualité

— Dieu merci, fit-il, je n'en suis plus à briguer un grade de ce genre... Madame de Saint-Hyrieix ne vous a donc pas appris que j'avais fait capituler mes ennemis et que j'acceptais la compensation qui m'était due.

Il regarda sa femme avec une expression de reproche.

— Je vous félicite, mon cher gendre, répliqua affectueusement la douairière; seulement, je ne suis pas très au courant... et je vous demande de m'expliquer ce que vous allez faire chez la reine Victoria.

Firmin s'exécuta :

— Le ministre m'a supplié de représenter le gouvernement français à Londres dans le Congrès international qui a pour objet d'étudier les évolutions de la Roupie des Indes, depuis qu'elle existe... Comme vous le voyez, cette question monétaire fait partie du domaine colonial... Le ministre savait que j'étais très ferré sur ce sujet, aussi m'a-t-il dit : « Mon cher monsieur de Saint-Hyrieix, il n'y a que vous qui puissiez nous rendre ce service-là... Quand vous reviendrez, vous serez certainement compris dans le nouveau mouvement diplomatique. »... J'ai accepté... Si moi-même j'avais le portefeuille des Affaires étrangères, je serais heureux de ren-

contrer un homme qui voulût bien me prêter le concours de ses lumières et qui ne me laissât pas dans le plus cruel embarras.

— C'est juste, fit Georges en souriant.

M. de Kerlor, qui ne pontifiait jamais, s'amusait parfois de la grandiloquence du diplomate ; la maman, elle aussi, lançait parfois un trait inoffensif, quoique malicieux ; mais ils n'en estimaient pas moins Saint-Hyrieix, qui avait demandé la main de Carmen dans les moments critiques que nous savons.

— Votre absence sera de courte durée ? dit Hélène.

— Trois ou quatre semaines, répondit Firmin.

Hélène et Carmen échangèrent un regard où l'espérance le disputait à l'angoisse.

— Vous comprenez, reprit Saint-Hyrieix, que je ne veux pas infliger à Carmen un déplacement qui lui semblerait peut-être fastidieux... Cependant, si elle y tenait absolument...

La jeune femme eut le courage de répondre :

— Je ferai ce que vous voudrez.

Saint-Hyrieix attendait ces mots ; il les désirait et il trouvait même, dans son amour-propre un peu froissé, que sa femme aurait dû lui parler tout de suite dans ce sens ; mais il fut satisfait de cet acte de soumission et il s'accusa même d'avoir glissé trop tôt sur la pente de la susceptibilité.

Il se hâta de répliquer :

— Restez dans votre famille, ma chère enfant... d'autant plus que, un jour très rapproché, vous serez forcée de vous séparer d'elle, et alors ce sera pour longtemps.

La grand-maman redevint pensive.

Firmin déjeunait, ce qui ne l'empêchait pas de discourir sans trêve.

En somme il était arrivé à propos, car sans lui la conversation eût été languissante.

Il s'écria :

— Le ministre n'osait pas me demander de boucler immédiatement ma valise ; il parlait même de quelques jours pour me donner le temps de me préparer... Mais, moi, je suis esclave du service... Quand il s'agit d'aussi graves matières, la plus petite négligence peut être préjudiciable.

Quelques heures plus tard, M. de Saint-Hyrieix prenait le train de Calais.

Carmen n'avait pu, ainsi qu'il avait été convenu avec Hélène, consulter un médecin ; elle avait remis cette démarche au lendemain.

— Tu vois, dit Hélène à la jeune femme, que la désespérance est impie.

Carmen répondit :

— Je suis loin d'être sauvée.

— Le danger le plus redoutable est momentanément éloigné.

— Momentanément.

— Tu sais bien que M. de Saint-Hyrieix reste toujours plus longtemps absent qu'il ne le croit.

— C'est possible !... mais Georges et ma mère sont toujours là !

Et le cœur de Carmen se remit à battre avec violence.

Soudain, madame de Kerlor mit rapidement un doigt sur ses lèvres. Madame Crépin venait de surgir, sans que l'on sût exactement par quelle porte elle était entrée.

Se voyant découverte, la femme de charge esquissa sa plus respectueuse révérence et demanda à sa maîtresse des instructions au sujet d'un nouveau fournisseur ; puis elle salua de nouveau et s'éloigna comme une personne à qui ses fonctions multiples laissent très peu de répit.

Ce n'était pas la première fois qu'elle se livrait à ce manège, sans que pourtant on se défiât plus d'elle que des autres domestiques.

Pélagie Bassinot, femme Crépin, avait parfaitement entendu la dernière réplique de Carmen.

Elle avait vu surtout que son apparition avait brusquement interrompu la conversation, et elle avait pensé :

— Il paraît que mesdames de Saint-Hyrieix et de Kerlor ont besoin de solitude... Cela devient décidément bien étrange... Je suis persuadée que madame Vernier sera de mon avis.

LV

PERDUE !

Le médecin consulté par madame de Saint-Hyrieix, dans un quartier du centre, répondit à la jeune femme qu'avant cinq semaines elle serait mère.

Il fit observer que s'il assignait ce terme extrême, il fallait toujours prévoir que la moindre circonstance pouvait hâter le dénouement naturel.

Carmen n'avait plus un instant à perdre ; il fallait qu'elle se résignât à motiver une absence ; elle prétendrait qu'elle se rendait chez une de ses amies, en Normandie, qui l'avait invitée depuis longtemps.

Rien qu'à la pensée de ce mensonge, la jeune femme s'affolait; il lui semblait que sa mère et son frère devineraient tout de suite la honte qu'elle voulait cacher.

Elle s'accablait des reproches les plus véhéments, ne voulant plus admettre que sa faute avait été commise dans un moment où la malheureuse avait perdu la raison.

Elle ! Carmen de Kerlor ! madame de Saint-Hyrieix allait accoucher clandestinement !

Elle se serrait la taille; elle portait des robes qui dissimulaient sa grossesse; elle était forcée de comprimer le petit être qui dormait en ses flancs, en dépit de toutes les prescriptions physiologiques.

Il ne lui était pas permis de s'enorgueillir d'être mère. Ce qui était sublime chez les autres femmes devenait pour elle un acte ignominieux.

En se rendant chez le docteur, elle avait vu, dans les rues populeuses, des créatures qui portaient un enfant; souvent même, la maman donnait la main à un autre petit, plus âgé d'un an que celui qu'elle tenait sur son bras.

Dans une petite voiture, traînée par la mère, un petit garçon et une petite fille, deux jumeaux sans doute, reposaient pendant qu'une fillette un peu plus grande suivait en s'accrochant à la robe maternelle.

Carmen n'oublierait jamais le visage épanoui de la femme qui était si heureuse et si fière de sa progéniture.

Plus loin, des groupes de bambins turbulents sortaient de l'école.

Tous ces gamins allaient retrouver leur papa et leur maman, qui les embrasseraient bien fort, avec une bonne figure attendrie.

Carmen se cachait comme une de ces filles coupables, dont la raison se détraque et qui ne reculent pas toujours devant l'infanticide.

Elle se faisait horreur, ne se disant même pas, pour s'accorder des circonstances atténuantes, que son enfant, malgré les larmes qu'il lui coûtait, serait élevé avec les plus grands soins.

Non! elle n'avait pas assez de mots flétrissants pour sa faute. Elle se condamnait à l'éternelle réprobation.

La pitié d'Hélène ne faisait pourtant pas défaut à Carmen.

La femme de Georges, qui n'aurait jamais soupçonné autrefois ces drames d'amour, songeait avec douleur que l'humanité, qu'elle commençait à connaître, semblait décidément vouée à la souffrance.

Aussi, elle qui était privilégiée, elle qui avait épousé l'élu de son cœur, elle qui était la plus heureuse des mères, avec quels transports de ferveur elle remerciait le ciel de lui avoir donné un bonheur presque unique au monde.

Mais sa sérénité d'âme et son absolue tranquillité de conscience ne lui donnaient pas la sécheresse d'esprit des femmes qui n'ont jamais failli, peut-être parce qu'elles sont incapables d'éprouver les sensations délirantes de la passion.

Hélène les avait devinées, ces joies suprêmes; aujourd'hui, elle les goûtait dans la sainteté du mariage, amante légitime d'un homme qui lui faisait éprouver les plus chères ivresses.

Elle comprenait à quel point les fibres du cœur saignaient, quand cette félicité si ardente ne pouvait être avouée à la face de tous.

Le Christ n'avait-il pas absous la femme adultère? Ne l'avait-il pas sauvée, quand on voulait la lapider?

Et c'était Carmen, sa sœur, Carmen, qui lui avait permis d'épouser Georges, qu'elle abandonnerait dans le malheur?

Cette lâcheté, Hélène ne la commettrait jamais, quelles que fussent les responsabilités que l'épouse honorée encourrait en protégeant la pécheresse éperdue, dont l'expiation était d'ailleurs assez complète.

Jusqu'au bout madame de Kerlor prendrait sa part des tourments de madame de Saint-Hyrieix.

A deux, la croix est moins lourde à porter.

Et c'était une angoisse poignante de voir l'héroïsme de ces deux femmes pour garder leur terrible secret, l'une devant sa mère et son frère, l'autre devant son mari adoré.

Carmen avait écrit à Robert d'Alboize, aussitôt après le départ de M. de Saint-Hyrieix.

Elle avait raconté à l'officier sa visite chez le médecin et le diagnostic de celui-ci. Elle l'avait mis également au courant du prétexte qu'elle se proposait d'invoquer.

Le capitaine était depuis quelques jours à la poudrerie du Ripault, où il surveillait de nouvelles expériences de pyrotechnie.

Quand Brisquet, son ordonnance, lui apporta son courrier, Robert reconnut tout de suite au milieu de quelques lettres l'écriture de Carmen.

Il lut sa lettre avec la plus profonde émotion. Ne s'attendait-il pas chaque jour à quelque grave décision?

Il eut un mouvement de découragement en constatant que madame de Saint-Hyrieix reculait encore devant le seul parti qui lui restât à prendre. selon l'avis de Robert; puis il voulut s'imposer le calme et ne pas manquer d'équité : Carmen, en ne se décidant pas à s'expatrier avec lui. craignait peut-être que plus tard, il ne lui reprochât le sacrifice de sa carrière.

Elle ne savait pas qu'elle et son enfant tiendraient lieu de tout à l'amant et au père, et qu'il ne voudrait plus vivre que pour eux.

Il se la représenta isolée au milieu des siens, car il ignorait que madame Georges de Kerlor fût au courant des faits; il la voyait s'observant à chaque instant pour ne pas laisser pénétrer le terrible secret; l'existence de l'adorée était un supplice incessant.

Il souffrait des souffrances de Carmen, lui qui aurait voulu que personne d'autre que lui ne la protégeât.

Il ne pouvait plus commander à son impatience, à ses angoisses; il demanda une courte permission, prévint madame de Saint-Hyrieix par un billet adressé comme toujours poste restante, et arriva à Paris.

Il lui avait donné rendez-vous au Parc Monceau, à onze heures du matin, près de l'antique colonnade.



Madame de Saint-Hyrieix retira à la poste la dernière lettre de Robert. (Page 572.)

Carmen fut exacte.

Quand il la vit pâle, défaite, se soutenant à peine, il lui sembla que son cœur se retournait dans sa poitrine.

Elle oubliait pourtant ses souffrances et ses angoisses en le retrouvant, et ce fut avec un grand élan du cœur qu'elle l'accueillit.

Leurs mains s'étreignirent fièvreusement.

— Ma pauvre Carmen, commença-t-il, vous ne me maudissez donc pas!

Elle eut un mélancolique sourire et répondit :

— Vous savez bien que cela m'est impossible.

— Ma chère âme, reprit l'officier, les moments sont comptés.

— Je vous écoute, Robert.

— Avez-vous annoncé votre départ à vos parents?

— Pas encore... J'allais le faire, mais j'attendais une lettre de vous... Je l'ai eue... Alors, j'ai voulu m'entretenir avec vous avant...

Elle hésita, la voix pleine de larmes.

— Avant... de mentir... pour la première fois de ma vie.

Lui, si loyal, si droit, sentit la rougeur lui monter au front.

Hé quoi! ce divin poème se résolvait en ceci : Un officier plein de cœur, plein d'honneur, obligé de voir en secret la femme qu'il adorait ; une femme qui aurait eu toutes les vertus de l'épouse, si son mari avait su la comprendre, forcée de se cacher pour s'entretenir avec son amant du bâtard qui allait naître.

— Eh bien ! reprit M. d'Alboize, c'est à moi d'agir !

— Comment ?

— Je vais trouver aux environs de Paris une maison où vous pourrez venir en toute sécurité... quand il ne vous sera plus possible de rester chez vous.

Elle écoutait, oppressée, n'ayant pas la force de présenter une objection.

— Carmen, dit-il, d'un ton qui la fit tressaillir dans les fibres les plus intimes de son être, je ne veux pas répéter ce que je vous ai écrit vingt fois... Je n'exige pas en ce moment que vous désertiez le foyer conjugal...

Elle respira un peu plus librement.

— Vous avez réfléchi... Vous avez cru qu'il vous était possible de rester avec votre mari... Cela m'a douloureusement surpris, mais encore une fois, je ne veux pas agiter cette question.

Elle répliqua d'une voix sourde :

— Ma fuite causerait la mort de ma mère.

— Aussi, je m'incline, bien que vous me broyiez le cœur...

— Robert !

— Mais, prenez garde...

Il s'arrêta à son tour ; il n'avait pu contenir les sentiments tumultueux qui s'agitaient dans son âme ; il se ressaisit, décidé à rester calme.

Il reprit, plus maître de lui :

— Je ne discute pas ; j'accepte votre arrêt... Seulement, écoutez-moi bien! Carmen; il n'est question que de vous et de moi en ce moment... A aucun prix, je n'accepterai que notre enfant soit en péril.

— Doutez-vous de mes sentiments de mère ?...

— Non... ce serait trop affreux.

— Rassurez-vous... Quoi qu'il advienne, notre enfant ne supportera pas la responsabilité de notre faute.

— C'est un serment que vous faites ?

— Oui, je le jure.

— Eh bien ! Carmen, admettez que votre mari revienne plus tôt que vous ne le supposez.

Elle frissonna.

— Vous voyez, poursuivit-il, vous tremblez déjà.

— Non ! fit-elle.

— Quel parti prendrez-vous ?

— Je fuirai.

— En admettant qu'il en soit temps encore.

— Robert ! je vous en supplie, ne croyez pas que je manque de courage; mais j'ai besoin d'être soutenue, réconfortée, encouragée... Ne le comprenez-vous pas ?

— Si, je le comprends, mon amour ; mais les circonstances sont effroyablement tristes et je voudrais que, à votre tour, vous ne vissiez le salut qu'auprès de moi... Une dernière fois, si vous êtes surprise par le retour de l'homme qui vous a épousée...

— Je partirai.... Et désormais personne au monde ne nous séparera.

— C'est bien !

Ils se serrèrent la main, les yeux dans les yeux, leurs cœurs n'en faisant qu'un.

— Rentrez chez vous, s'écria Robert ; demain passez à la poste, je vous dirai le résultat de mes démarches.

Ils se séparèrent.

Robert d'Alboize se rendit à la gare du Nord et prit un billet pour Ormesson.

Son ordonnance, Brisquet, un naturel d'Épinay-sur-Seine, qui venait de passer huit jours dans sa famille, avait indiqué à l'officier plusieurs maisons vacantes à quelque distance de la gare.

M. d'Alboize trouva facilement ce qu'il cherchait.

La maison était confortablement meublée ; au coin de la rue un médecin habitait un confortable pavillon. L'officier alla trouver le docteur et lui demanda s'il voudrait bien donner des soins à une personne qu'il lui décrivit. Ce fut entendu. Les dépenses et les détails matériels furent également réglés sans discussions.

M. d'Alboize rentra à Paris, écrivit à Carmen ce qu'il avait fait et repartit pour Tours.

Madame de Saint-Hyrieix était rentrée chez elle l'esprit un peu moins tourmenté.

Son amour pour Robert avait repris une intensité nouvelle depuis qu'elle avait revu l'officier.

Jamais il ne lui avait paru plus noble, plus beau, plus grand.

Si sombre que fût l'avenir, la jeune femme sentait que l'appui de cet homme ne lui ferait jamais défaut et qu'elle pourrait tout lui demander.

Elle fut sur le point de révéler à Hélène ce que celle-ci ignorait encore; mais Carmen s'arrêta : sa sœur, si dévouée et si tendre pourtant, ne devait pas savoir que sa liaison continuait.

Le lendemain, madame de Saint-Hyrieix retira à la poste la dernière lettre de Robert.

Carmen n'avait plus à tergiverser; elle allait annoncer son départ.

Elle avait choisi pour parler l'heure du dîner. Elle ne tremblait plus; le mensonge qu'elle allait faire était indispensable.

Cependant, quand elle aperçut sa mère, la jeune femme fut en proie à un grand saisissement.

Ce n'était pas l'appréhension au sujet du prétexte dont Carmen allait se servir, qui la troublait ainsi, c'était la physionomie abattue de la vieille comtesse.

Carmen fut douloureusement frappée en voyant l'altération des traits de sa mère, et elle se demanda comment il se faisait que, juste à ce moment précis, elle avait une perception ausi nette de l'état de la douairière, alors que depuis plusieurs jours déjà celle-ci n'était plus du tout la même.

Ce fut un reproche de plus que Carmen s'adressa; elle s'imagina, dans son cerveau enclin à exagérer ses remords, qu'elle avait une part de responsabilités dans ces inquiétantes complications.

Elle se reprocha surtout de ne pas s'être rendu compte plus tôt de l'affaiblissement progressif de sa bonne mère. Mais enfin, elle n'était pas seule à l'hôtel du Parc des Princes; il y avait Georges, il y avait surtout Hélène.

Georges avait l'esprit captivé par ses mirages transatlantiques, et sa sœur comprenait qu'il ne se fût pas rendu compte des menaces d'un avenir, très prochain, peut-être; et puis, les hommes n'ont pas cet instinct de véritable divination, dont les femmes font preuve quand elles tremblent pour un être aimé.

Donc, Georges, bien qu'il adorât sa mère et déplorât souvent de ne la plus trouver aussi bien portante qu'autrefois, pouvait supposer que le poids des ans était seul cause de sa faiblesse; mais comment Hélène, qui avait la compréhension si vive, ne partageait-elle pas les alarmes de Carmen?

Cela, madame de Saint-Hyrieix ne se l'expliquait pas. Carmen courut à sa mère et l'embrassa avec la plus ardente effusion.

La jeune femme était toute tremblante.

Ce fut la pauvre comtesse, avec son admirable passion maternelle, qui oublia son malaise, pour dire à sa fille :

— Tu souffres, mon enfant?

Les larmes jaillirent des yeux de Carmen devant cette héroïque abnégation.

— Mais non, chère maman, répondit-elle vivement.

La mère ajouta, du ton câlin qu'elle prenait autrefois pour consoler ses enfants en proie aux gros chagrins que les bébés s'évertuent à éprouver :

— Alors, pourquoi pleures-tu ?

Carmen s'essuya les yeux et retrouva un sourire pour que la maman ne se doutât pas de ce qui se passait dans le cœur de sa fille ; puis elle répliqua :

— C'est fini !

— Tu avais donc une raison ?

Et la mère pressa son enfant sur son sein.

Carmen sentait approcher le moment redoutable ; la comtesse allait l'interroger. Comment répondrait-elle à sa mère?

Georges arriva avec Hélène.

Cette dernière, en regardant la comtesse, fut en proie à une émotion des plus vives.

Carmen se trompait quand elle doutait de la clairvoyance de sa belle-sœur.

Il y avait une raison pour que la femme de Georges ne vît pas que la douairière était indisposée : c'est que ce malaise n'existait pas dans la matinée et que c'était subitement que la grand'maman en avait ressenti les effets.

Hélène venait de passer deux heures auprès de Fanfan, retenue par une légère indisposition de l'enfant.

Georges vit sa femme et sa sœur échanger un coup d'œil, et, à son tour, il regarda sa mère.

Il fut frappé de l'altération de ses traits.

Mais les deux enfants et Hélène se comprirent tout de suite ; il ne fallait pas qu'aucun d'eux laissât supposer à la malade les appréhensions qu'ils concevaient à cause d'elle.

Cette pitié filiale fut inutile ; la comtesse douairière devint tout à coup très triste et elle refusa de toucher au moindre aliment

Puis sa figure se contracta ; des douleurs sourdes la poignaient au cœur ; progressivement, elles augmentèrent d'intensité.

Georges, Carmen et Hélène s'empressèrent autour de leur mère, pendant qu'on allait chercher le médecin.

La comtesse gardait son sang-froid, faisant preuve de son affabilité ordinaire ; elle voulait, comme toujours, refuser les soins ; mais il était évident que ses efforts la fatiguaient beaucoup.

La crise continuait. A un moment, la comtesse devint d'une pâleur mortelle et ses yeux se fermèrent sous la violence d'une commotion intérieure.

Ce ne fut qu'un éclair; les douleurs, qui étaient arrivées à leur point aigu, commencèrent à diminuer de violence et s'espacer davantage.

Les enfants devaient-ils se rassurer? Ils ne l'osèrent pas.

Ce n'était pas la première fois, nous le savons, que la pauvre comtesse avait à subir une attaque de la cruelle maladie de cœur, que les soins les plus éclairés du docteur La Roche n'avaient pas réussi à guérir.

Le médecin breton ne se faisait guère d'illusions, mais avec sa consolante philosophie de vieux praticien, il se disait que les affections les plus dangereuses ne sont pas toujours celles qui enlèvent prématurément les malades.

Malheureusement, il faut compter avec l'accident.

Carmen se souvenait des recommandations du médecin, qu'il résumait ainsi :

— Surtout pas de contrariétés.

Madame de Saint-Hyrieix eut un long frémissement.

La fille ne tuerait-elle pas sûrement la mère si le scandale effroyable se produisait?

Les sanglots montaient à la gorge de Carmen.

Il lui sembla que toutes les malédictions planaient sur sa tête.

Hélène la regarda avec une grande compassion, mais elle faisait en même temps appel à la fermeté de la jeune femme.

Madame de Saint-Hyrieix ne céda pas au désespoir.

Elle souffrait pourtant au delà de toute expression.

Non seulement sa mère était en danger, mais il ne pouvait plus être question du voyage sauveur.

La fatalité étendait sur Carmen un réseau de plus en plus inextricable.

Madame de Saint-Hyrieix se demanda comment elle pouvait encore conserver sa raison dans ces conjonctures inouïes.

Le médecin vint; il ordonna une potion calmante, confirma le traitement prescrit par son confrère breton, et montra beaucoup de réserve quand M. de Kerlor le questionna.

Quelques jours s'écoulèrent; les transes de Carmen devinrent indescriptibles.

Georges crut que sa sœur était affectée par la maladie de leur mère et il n'entrevit pas le douloureux mystère.

La douairière, malgré sa vaillance, fut saisie d'un grand découragement; pour la première fois, elle entrevit la gravité de son état; elle eut la sensation de la défaite; elle était vaincue; son énergie tomba presque subitement.

Cependant, la médication continuait à agir, et les crises ne reparaissaient plus qu'à intervalles irréguliers; en outre, la violence du mal était beau-

coup atténuée ; mais cette fois, c'était le moral qui était atteint, après être resté indemne si longtemps.

Carmen se trompait quand elle croyait que ses perplexités ne pouvaient pas devenir plus affreuses encore.

Une lettre de Saint-Hyrieix arriva.

Il annonçait son retour pour le surlendemain.

Madame de Saint-Hyrieix ne vit que ce fait dans la longue épître rédigée par le diplomate avec un soin jaloux de la forme, comme si la prose de Firmin devait être reproduite dans les revues les plus graves et les plus ennuyeuses.

C'était un véritable rapport qu'il avait écrit. Il contenait dix lignes intimes, pas plus, à la dernière page.

Georges, qui était sur le point de prévenir son beau-frère de la maladie de sa mère, se ravisa.

Puisque Saint-Hyrieix revenait dans un si bref délai, il était inutile de l'inquiéter prématurément, d'autant plus qu'une amélioration paraissait se dessiner.

Carmen eut une terrible contraction nerveuse. Elle avait promis à Robert de fuir avec lui, c'est vrai. Mais elle ne pouvait se résoudre à une extrémité qui tuerait infailliblement sa mère.

Il ne lui restait plus qu'une solution : tout révéler à son mari

Ainsi, malgré toute l'énergie déployée par elle et Hélène ; malgré le dévouement sans limites de Robert d'Alboize, l'épouse coupable était impitoyablement rejetée sur cet écueil où son honneur et peut-être sa vie allaient définitivement sombrer.

Elle eut un grand vide dans le cerveau et resta quelques instants frappée de stupeur, n'ayant plus ni force ni volonté ; tout s'effondrait autour d'elle.

Hélène vit cette effroyable expression d'angoisse; elle saisit les mains de Carmen, dès qu'elle fut seule avec elle, et lui dit :

— Je te demande un dernier effort!... Il est impossible que Dieu nous inflige un tel malheur... Je ne veux pas douter de la Providence... Les miracles ne se produisent que dans des circonstances désespérées...

Carmen ne répondit que par un geste navré, mais elle était résolue à lutter au moins jusqu'à l'arrivée de M. de Saint-Hyrieix.

C'était la résistance suprême et le plus souvent inutile.

Carmen ne voulut pas que Robert d'Alboize partageât ses tortures.

Elle ne le préviendrait pas de la catastrophe prochaine. Si l'officier savait ce qui se préparait, il accourrait et un choc inévitable aurait lieu entre lui et Firmin.

Le secret serait dévoilé; la mère recevrait un coup de poignard au cœur.

Madame de Saint-Hyrieix ferait sa confession à son mari; mais elle ne nommerait pas d'Alboize.

Rien ne pourrait faire jaillir ce nom de ses lèvres; elle redressait la tête d'une façon farouche en pensant aux menaces possibles de son mari pour arriver à découvrir le nom de l'amant; elle ne redoutait pas Saint-Hyrieix à ce point de vue.

En outre, elle estimait qu'il reculerait, lui aussi, devant le scandale; son caractère, son ambition lui défendraient toute violence publique.

Un pacte interviendrait entre les deux époux; la femme dirait à son mari :

— Vous ne voulez pas tuer ma mère et vous n'avez aucun intérêt à divulguer une honte, qui est la vôtre... Tout est fini entre nous... Dans quelque temps nous nous séparerons sans éclat... Nous trouverons le prétexte... On ne saura pas que je vous ai déshonoré.

Carmen eut de nouveau la poitrine serrée comme dans un étau; elle cherchait à se figurer que la situation pouvait se dénouer ainsi; mais pour cela, il fallait admettre que Saint-Hyrieix n'eût pas une goutte de sang dans les veines et qu'il renonçât à se venger.

Sa vanité et son orgueil, à défaut d'autres sentiments, l'empêcheraient de dévorer en silence cet outrage mortel.

Il flagellerait sa femme en lui rappelant dans quelles conditions il l'avait épousée; il la traiterait en épouse misérable; il voudrait la châtier.

Carmen était fatalement perdue; elle se débattait en vain. Dans quelques heures tout serait consommé.

LVI

MATERNITÉ

Le lendemain, la comtesse douairière était encore plus abattue.

Elle avait passé une triste nuit, au cours de laquelle la pauvre femme avait été assaillie par les plus funèbres pressentiments.

Quand Hélène et Carmen entrèrent dans la chambre de la malade, elles furent épouvantées; le visage de leur mère avait une couleur terreuse et ses yeux alanguis, ses yeux autrefois si expressifs, qui reflétaient tour à tour les divers aspects de l'Océan, semblaient déjà voilés par l'ombre de la fin.

La douairière vit à quel point ses enfants étaient affectés.

Elle murmura :

— J'ai une idée; je vais la communiquer à Georges; il l'approuvera.



Pélagie n'avait rien pu surprendre encore. Mariana l'admonesta amicalement. (Page 579.)

Insensiblement le regard de la pauvre femme se ranima ; ses mains amaigries étreignirent son front et elle eut plusieurs hochements de tête, semblant approuver de plus en plus ce qu'elle avait résolu.

Carmen et Hélène ne voulurent pas la questionner, puisqu'elle avait déclaré que c'était à Georges qu'elle voulait se confier.

La douairière, au bout de quelques minutes, s'écria d'une voix plus ferme :

— Cela va beaucoup mieux aujourd'hui.

Les alarmes de Carmen et d'Hélène ne se dissipèrent pas, mais elles n'en conçurent pas de plus vives.

La maman sonna sa femme de chambre pour se faire habiller.

Elle ne voulait point passer la journée au lit comme la veille.

Vers onze heures du matin, madame Paul Vernier se présenta. Mariana portait une toilette charmante ; elle paraissait rayonnante ; sa physionomie était empreinte de la plus grande satisfaction.

Mais quand on lui apprit que la douairière était indisposée, Mariana prit vite l'air attristé et simula l'émotion obligée en pareille circonstance.

Elle alla vers sa bienfaitrice et l'accabla de protestations attendries ; la bonne comtesse fut très sensible à cette comédie et elle rassura de son mieux la bonne âme qui lui prodiguait de telles marques de sympathie.

Mariana se plaignit qu'on ne l'eût pas prévenue ; elle se serait rendue immédiatement à Boulogne, car la comtesse savait bien que sa fille d'adoption continuait à la chérir comme une véritable mère.

Madame Vernier retourna auprès de ses cousines.

— M. de Saint-Hyrieix est revenu? demanda-t-elle.

— Non, répondit Carmen.

— Il sait que notre bonne mère a été souffrante?

Carmen était au supplice ; son trouble ne pouvait échapper à l'œil inquisiteur de Mariana, et cette conviction le rendait plus grand encore.

Heureusement, Hélène était là, qui gardait tout son sang-froid et qui répondit que le diplomate était attendu à Paris dans la journée du lendemain.

Mariana, avec sa science innée du mal, pressentit qu'elle pouvait inquiéter Carmen.

D'ailleurs, Pélagie Crépin lui avait répété les phrases entendues lorsque la femme de charge avait épié les deux belles-sœurs.

Malheureusement, ces mots gardaient un caractère énigmatique qui intriguait fort madame Vernier.

Nous devons ajouter que Mariana avait en ce moment des préoccupations qui l'absorbaient, ou du moins qui l'empêchaient de se consacrer à son œuvre de haine.

Cependant, elle était restée quelque temps sans aller au Parc-des-Princes et elle avait besoin de savoir si de nouveaux incidents ne s'étaient pas produits :

Mariana s'écria :

— Eh bien! ma chère Carmen, tu vas éprouver un grand bonheur.

— Oui ! fit madame de Saint-Hyrieix.

— Tu vas pouvoir embrasser ton mari.

— C'est vrai !

— Oh ! moi, je ne sais pas si je pourrais supporter la moindre séparation.

— Eh pourtant, reprit Hélène, quand il le faut.

— Je ne vous dis pas, chère madame, mais cela me paraîtrait bien dur... Voyons, vous-même, ma cousine, que diriez-vous si M. de Kerlor restait absent pendant un mois...

Mariana ajouta :

— J'aime tant mon mari !

Puis elle se ravisa.

— Mais, que dis-je ? Vous aimez autant que moi...

Madame Vernier ne prolongea pas sa visite ; elle avait besoin de s'entretenir avec la femme de charge.

L'entretien fut très court ; Pélagie n'avait rien pu surprendre encore.

Mariana l'admonesta amicalement et l'engagea à redoubler de sagacité, dans l'intérêt de la morale et de la bienséance.

Madame Vernier quitta Boulogne pour se rendre auprès de Silverstein, mettant singulièrement en pratique la vertu qu'elle prônait si fort.

Carmen respira :

— Tu ne saurais croire combien Mariana m'a irritée, dit-elle à Hélène.

— Elle ne savait pas ce qui se passait au plus profond de toi-même.

Carmen eût un rapide retour vers le passé.

Il n'était pas si éloigné le jour où elle avait dit à Mariana des choses que celle-ci n'avait peut-être pas autant oubliées qu'elle voulait le faire croire.

Que signifiaient les effusions conjugales qu'elle avait cru devoir manifester tout à l'heure ?

Si elle avait aimé Georges autant qu'elle le prétendait, l'aurait-elle remplacé aussi vite dans son cœur et conçu cette autre passion qui motivait de pareils épanchements ?

Carmen s'indignait à la pensée que le véritable amour pouvait être confondu avec les affections, très vives assurément, mais qui n'ont leur source que dans le cerveau et non dans le cœur.

— On n'aime qu'une fois ! pensait la sœur de Georges.

L'heure du repos était arrivée ; Carmen embrassa Hélène et lui dit tout bas :

— Demain mon déshonneur sera public.

La femme de Georges aussi troublée que sa belle-sœur, répondit :

— Prions encore !

La foi était trop vive dans ces âmes bretonnes pour que, jusqu'au dernier moment, elles eussent l'impiété d'accuser le ciel ; mais Carmen anéantie se courbait devant le châtiment, qu'Hélène, dans son équité, trouvait disproportionné en face de la faute.

Elles se regardèrent encore une fois avec une affreuse angoisse. Au moment où elles allaient se séparer, Alain, le valet de chambre, entra avec précipitation, craignant que ses maîtres ne fussent couchés ; il apportait une dépêche sur un plateau de vermeil.

Georges lut, après les indications de service :

« Retour différé. Lettre suit. Amitiés.

« SAINT-HYRIEIX. »

Carmen jeta un cri étouffé et se sentit renaître.

Hélène respira longuement. Le malheur faisait trêve. Dans une situation qui paraît sans issue, le moindre répit n'autorise-t-il pas un retour à l'espérance?

Catholiques ferventes, Carmen et Hélène l'étaient ; mais nous avons rappelé aussi qu'elles étaient du pays où l'on ne se défend des superstitions qu'en les subissant sous leur forme philosophique la plus haute.

Puisque Dieu suspendait l'œuvre terrible, c'est qu'il entendait exaucer les prières si ferventes qui lui avaient été adressées ; sans cela, la volonté divine ne fût pas intervenue pour arrêter une catastrophe fatale.

Le lendemain la lettre anuoncée arrivait.

Elle avait six pages.

La conférence était sur le point de clore ses travaux quand Saint-Hyrieix avait trouvé une lacune dans le compte rendu de la dernière séance.

Une vive discussion s'était engagée. Il avait fallu que le représentant de la France fît appel à toute son éloquence pour convaincre les dissidents.

Finalement il les avait pulvérisés à l'aide de sa dialectique savante autant qu'irrésistible.

A une imposante majorité on avait déclaré nuls et non avenus presque tous les travaux accomplis depuis trois semaines ; on allait donc recommencer purement et simplement sur d'autres bases.

Georges, qui avait lu la lettre, s'écria :

— C'est beau la science économique ! Mais je crois qu'elle ne me tentera jamais.

M. de Kerlor alla chez sa mère, non pour lui infliger la lecture de la missive, mais pour l'expliquer en substance.

Quand il revint auprès de sa femme et de sa sœur, son visage exprimait une surprise un peu soucieuse.

Il s'écria :

— Notre mère veut retourner à Kerlor !

— Dans l'état où elle est ! fit Hélène avec une inquiète sollicitude

— Précisément, répliqua Georges ; elle est convaincue que, seul, le docteur La Roche lui rendra la santé.

Carmen restait haletante, n'osant pas choisir entre son amour filial et ses effroyables appréhensions.

La douairière apparut :

— Oui, mes enfants, dit-elle, je n'ai jamais eu vraiment confiance qu'en mon vieux médecin de Kerlor... Il me traite depuis longtemps; il sait comment me soulager... Enfin, l'air natal a toujours exercé sur moi l'influence la plus bienfaisante.

— Si nous écrivions au docteur La Roche? hasarda Georges.

— Il est bien âgé, répondit la comtesse ; quel que soit son dévouement je ne puis lui infliger la fatigue d'un si long voyage.

— C'est juste, reconnut Georges.

— En outre, il ne m'apporterait pas les brises salines de l'Océan.

— Évidemment.

— Enfin, mon vieil ami La Roche n'est pas exclusivement le médecin de la famille de Kerlor... Il a d'autres malades... Faut-il ajouter, mes enfants, que malgré mes dispositions prises pour que mes pauvres du bourg ne souffrent pas, je crains que mon absence ne leur soit préjudiciable?... Vous le voyez, je suis fournie de bonnes raisons et ne cède pas uniquement à un caprice de malade.

Elle ajouta doucement, mais avec une mélancolie navrante, qui impressionna péniblement ses enfants :

— Qui sait si, dans quelques jours, je serai encore transportable?

— Mère ! répliqua Hélène en saisissant les mains de la douairière, vous nous affligeriez si nous n'avions la certitude que votre indisposition ne durera que quelques jours.

La douairière remercia sa bru avec effusion; on est si reconnaissant envers ceux qui essaient de vous rendre l'illusion de la santé!

La maman répondit :

— Eh bien! je me rétablirai plus vite encore à Kerlor.

Il n'y avait guère d'objections à faire. La bonne comtesse éprouverait une satisfaction en se retrouvant dans son château, qui, peut-être, pourrait lui rendre très vite la santé.

Carmen songeait.

En Bretagne, pourrait-elle mieux dissimuler sa faute? Elle penchait timidement pour l'affirmative, sans aller jusqu'à une illusion insensée; mais là-bas, il lui serait possible de compter sur des serviteurs d'une discrétion absolue.

Puis sa pensée se reporta sur Robert.

Comment M. d'Alboize apprécierait-il ce déplacement?

Il avait pris toutes les mesures pour que la jeune mère mît au monde son enfant dans une maison à peu près isolée, qu'il lui avait décrite dans sa dernière lettre.

Il engageait Carmen à se rendre à Ormesson le plus tôt possible, pour y visiter l'asile où elle ferait ses couches, et elle y serait déjà allée, si la nouvelle terrifiante du retour de M. de Saint-Ilyrieix n'était venue enlever à la malheureuse femme les derniers vestiges de sa volonté.

Si elle accouchait à Kerlor, Robert ne serait pas là pour la soutenir et pour embrasser le nouveau-né.

Carmen n'osait pas entrevoir une lueur plus rassurante dans ces ténèbres si profondes ; elle voulait chasser de son esprit tout nouvel espoir qui confinerait à la démence.

Mais, il est bien difficile à quelqu'un qu'on cherche à arracher à la mort, de ne pas exagérer les moindres résultats obtenus dans la voie du salut.

Carmen, qui retenait sa respiration, entendit sa mère prononcer :

— Georges me conduira... A aucun prix je ne consentirais à vous faire partager ma retraite en ce moment... Vous resterez à Paris jusqu'à la date que vous vous étiez assignée... Le temps me semblera un peu long, mais je ferai provision de patience.

Hélène allait parler ; la douairière ne lui en laissa pas le temps.

— Quant à vous, ma petite Hélène, poursuivit-elle, je ne vous permettrais pas d'accompagner Georges, attendu que Fanfan devrait être du voyage et que cela ne serait pas prudent... Songez donc que mon fils ne restera auprès de moi que les quelques jours nécessaires à mon installation... Allons, madame de Kerlor, reportez-vous, par la pensée, aux temps héroïques où vos aïeules disaient adieu à leurs maris qui partaient pour de longs mois.

— Je vous obéirai, mère, répondit Hélène.

— Vous ne serez pas seule, ajouta la douairière, puisque Carmen restera auprès de vous...

Carmen ne put s'empêcher de joindre les mains.

Des profondeurs de son enfer, son âme s'élançait vers l'azur céleste.

Cette fois, elle était sauvée, à moins d'un incroyable revirement du sort.

— Pauvres fillettes, reprit la maman avec un faible sourire de compassion, vous allez être veuves pendant quelques jours...

Elle réfléchit pendant quelques instants et s'écria :

— Après tout, je me montre bien exigeante en forçant Georges à m'accompagner... Je peux bien partir toute seule.

Le mari d'Hélène répliqua :

— Non, mère, je tiens à vous accompagner.

— Ai-je donc si grand besoin de toi?

Ce fut Hélène qui appuya son mari :

— Chère maman, il ne faut rien changer à vos premières dispositions... Carmen et moi, nous ne pourrions commander à nos inquiétudes, si

votre fils au moins n'était pas auprès de vous... Il ne s'agit pas de votre santé ébranlée, qui va se raffermir très rapidement, mais Georges doit vous éviter tous les soucis de votre réinstallation.

— C'est mon tour d'obéir, murmura la maman résignée. Quand donc nous retrouverons-nous tous sous les charmilles de Kerlor?

— Mais au mois de juillet, dit Carmen.

Les mains de la douairière furent agitées par un léger tremblement.

— Georges, dit-elle, pouvons-nous partir aujourd'hui?

— Oui, mère.

— Eh bien! occupe-toi de tout... Hélène, ma chérie, vous et Carmen vous préparerez ce qui m'est indispensable... Je vous écrirai ensuite ce qu'il faudra m'envoyer.

Cette fois, il n'y avait plus l'ombre d'une appréhension à conserver. Carmen ressentait une joie si violente qu'elle fut sur le point de s'évanouir, comme ce jour où elle était tombée sans connaissance ; mais alors, toutes les fibres de son cœur saignaient; aujourd'hui, c'était une sorte de résurrection.

Les pensées les plus généreuses s'agitèrent dans son esprit.

Elle entrevit la rédemption.

Oui, elle rachèterait sa faute, faute inconsciente s'il en fut jamais. puisque Robert et elle avaient été entraînés par l'irrésistible courant de passion, qui les avait emportés, sans qu'ils eussent la possibilité de se reconnaître.

Quand ils étaient revenus à la raison, il était trop tard.

En élevant saintement son enfant, Carmen mériterait l'indulgence de ce Dieu qu'elle avait prié jusqu'au dernier moment, alors que son âme éperdue luttait déjà contre le doute impie, qui aurait ajouté à ses tortures.

Tout était prêt pour le départ. La douairière pressa longuement sur son cœur Carmen et Hélène, ses deux enfants, entre lesquelles elle ne voulait établir aucune différence.

Si elle avait porté la première dans son sein, la deuxième était la femme de Georges, et la vénération dont l'orpheline avait constamment entouré la sainte femme lui avait acquis tous les droits à sa tendresse vraiment maternelle.

— Voyez, dit la grand'mère, ce que c'est que l'espoir... Je me sens très bien... Si je m'étais trouvée ainsi il y a quelques jours, je n'aurais certainement pas pensé à retourner à Kerlor.

En effet, l'aïeule avait retrouvé sa physionomie tranquille, son visage frais et ses yeux reposés faisaient mieux augurer de l'avenir.

Georges embrassa sa femme ; il vit une larme dans les yeux d'Hélène et devint pâle.

Ils se regardèrent avec une soudaine anxiété, lui, surpris de ressentir une telle commotion au cœur, alors qu'il ne s'agissait que d'une courte absence ; elle, se reprochant son manque de force devant cette séparation, la première.

Mais, les yeux dans les yeux, ils s'encouragèrent et se sourirent ; fallait-il qu'ils s'aimassent pour que tous deux, avec des tempéraments si différents, mais avec une égale force de caractère, ils fussent émus à ce point en pensant qu'ils resteraient une semaine, peut-être quinze jours sans se voir !

Georges se raidit ; son regard redevint tranquille et fort. Il releva la tête.

Les nouvelles du Mexique n'étaient pas très rassurantes. Les associés de feu le marquis de Penhoët avaient demandé un court délai pour le premier versement qu'ils avaient promis ; c'était un fâcheux présage.

Le jour où M. de Kerlor verrait clairement que ces malhonnêtes gens refuseraient de faire honneur à leur signature, il n'hésiterait pas, il partirait pour le Mexique, et, fort des droits que lui conférerait sa femme, il poursuivrait par tous les moyens légaux l'exécution des engagements formels, dont nous avons fait connaître la nature.

M. de Kerlor prit son fils que lui tendit Annette Kerjean, la nourrice. et il couvrit l'enfant de baisers. Puis ce fut l'aïeule qui prodigua les caresses les plus passionnées au petit Jean.

Il fallut enfin s'étreindre pour la dernière fois.

La comtesse et son fils partirent.

Alors Carmen et Hélène tombèrent dans les bras l'une de l'autre ; le péril était définitivement conjuré.

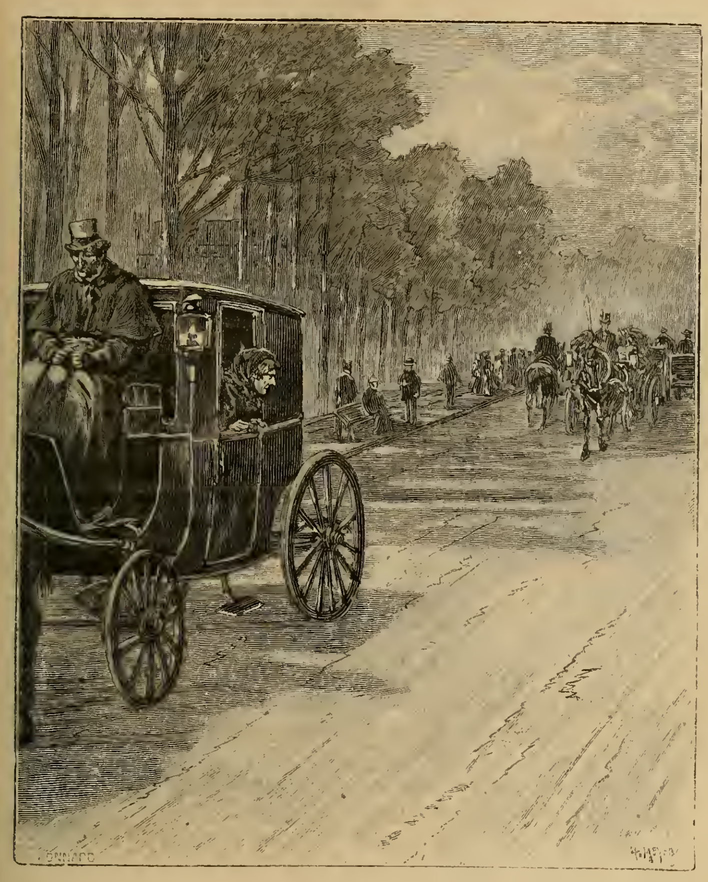
Dès le lendemain, madame de Saint-Hyrieix se rendrait à Ormesson, car la date assignée par le médecin était à peu près arrivée.

Quand Pélagie Crépin vit qu'on s'occupait d'un nouveau départ, elle fut extrêmement intriguée.

Elle n'avait pas eu le temps de prévenir madame Vernier que la douairière retournait à Kerlor.

Mariana se montrerait mécontente de n'avoir pas été avertie. Or, Pélagie Crépin devait tout faire pour que madame Vernier fût satisfaite de ses services, car la situation de la femme de charge devenait extrêmement précaire, depuis que madame de Kerlor mère n'était plus là pour la défendre.

Pélagie prenait la résolution de montrer la plus angélique patience et d'endurer le martyre, s'il le fallait, pour ne pas quitter ses lucratives fonctions avant d'avoir retrouvé la place magnifique promise par madame Vernier.



Il y avait un quart d'heure à peine qu'elle était à son poste d'observation. (Page 587.)

Mariana avait des relations de plus en plus brillantes ; Pélagie était éblouie quand la femme de l'artiste lui nommait les gens qu'elle fréquentait.

C'était bien de ce côté que la veuve du greffier devait s'orienter, si elle voulait continuer à faire du bien à son cher neveu Prosper.

Le « tuyau » sur l'Emprunt Valaque avait été plus que satisfaisant.

Pélagie avait gagné 253 francs à l'heure présente, et M. Silverstein conseillait de ne pas encore réaliser. Malheureusement, la femme de charge

trouvait que de pareils renseignements étaient trop rares ; il en aurait fallu un comme cela par jour.

Elle avait demandé conseil touchant les « Sud Brésilien », madame Vernier ne lui avait pas encore répondu à ce sujet.

On comprend que Carmen et Hélène n'avaient voulu être aidées de personne.

Pélagie plissa ses lèvres exsangues et une petite lueur, telle une lampe au fond d'une crypte, brilla dans ses yeux gris, invraisemblablement renfoncés.

Elle devinait, — quoique la charité chrétienne lui eût interdit tout d'abord d'interpréter dans un sens malicieux les préparatifs de ces dames.

Les maris étaient partis tous les deux. Les femmes n'étaient pas précisément disposées à garder la demeure conjugale. A leur tour, elles allaient profiter de leur liberté.

On a beau aimer son prochain comme soi-même et se souvenir que la médisance est un péché, Pélagie Crépin ne pouvait pourtant pas ne pas voir une chose qui était de la dernière évidence.

Ce qu'il faudrait maintenant, c'était de savoir où ces dames allaient prendre leurs joyeux ébats.

Était-ce impossible ?

Brusquement le menton pointu de Pélagie se rapprocha de son bec de corbin; rien ne prouvait que ses conjectures fussent sensées : Madame de Saint-Hyrieix allait peut-être rejoindre son époux.

Pour être fixée, il suffisait de voir à quelle gare s'embarquait la femme du diplomate ; si elle se rendait à la gare du Nord, c'est qu'elle partait pour l'Angleterre; si elle prenait une autre ligne, les soupçons de Pélagie se vérifieraient.

D'ailleurs, madame de Saint-Hyrieix ne partirait pas seule, puisque madame de Kerlor semblait se préparer à la suivre.

Pélagie conjectura de nouveau ; décidément, elle se fourvoyait ; si madame de Kerlor s'absentait, elle aurait besoin de s'entretenir avec sa femme de charge pour assurer le service.

A tout hasard, la veuve Crépin se tint prête.

Elle trouva le moyen de se présenter devant madame de Kerlor.

— Madame a-t-elle besoin de moi? demanda Pélagie, très rampante.

— Non, répondit Hélène.

— C'est que j'ai des comptes à vérifier.

— Eh bien ! madame Crépin, vous pouvez vous livrer à ce travail.

— Alors, je me rends dans mon bureau... J'ai besoin de tranquillité pour repasser les additions... Il me faut à peu près deux heures.

— C'est entendu.

Pélagie s'empressa de jeter une mante sur ses épaules et de mettre un chapeau ; elle sortit par la porte du jardin ; courut jusqu'au viaduc d'Auteuil où elle prit une voiture fermée.

Elle commanda au cocher de stationner entre l'entrée de l'hippodrome d'Auteuil et la grille du Parc-des-Princes.

Si mesdames de Kerlor et de Saint-Hyrieix s'éloignaient dans la direction de Boulogne, Pélagie en serait pour ses frais d'espionnage ; mais, vraisemblablement, elles passeraient par Passy.

Le calcul de la femme de charge était exact.

Il y avait un quart d'heure à peine qu'elle était à son poste d'observation, quand la voiture qui contenait Hélène et Carmen passa.

Pélagie eut une nouvelle grimace ; c'était la victoria ordinaire ; il fallait que ces créatures fussent bien éhontées pour ne pas prendre plus de précautions.

La veuve Crépin donna la consigne à son cocher. Les deux voitures arrivèrent l'une derrière l'autre à la gare du Nord ; Pélagie était complètement déconfite.

Il ne fallait pas maintenant qu'elle se fît surprendre en flagrant délit d'espionnage ; elle n'avait qu'à rebrousser chemin au plus vite.

Mais elle avait le temps peut-être de courir jusque chez madame Vernier.

Pourquoi faire ?

Pour lui apprendre que M. de Kerlor venait de partir avec sa mère.

Après une courte réflexion, elle dit à son cocher de la conduire rue Cassini.

Par hasard, Mariana se trouvait chez elle.

Nous disons par hasard, car depuis que madame Paul Vernier avait accepté les propositions du riche banquier Silverstein, on la trouvait rarement à son domicile.

Mariana haïssait de plus en plus Carmen et Hélène ; mais elle ne s'attendait pas à trouver si vite l'occasion qu'elle rêvait.

Elle avait de nouveau stylé la femme de charge pour qu'elle épiât sans cesse ses maîtresses.

Pélagie Crépin s'y employait de son mieux, sans pourtant découvrir le secret que les deux complices pressentaient, mais sur la nature duquel leur imagination vagabondait.

Enfin, madame Vernier ne pouvait plus venir aussi souvent à l'hôtel du Parc-des-Princes ; et, dans le tourbillon effréné où elle commençait à se lancer à corps perdu, elle était forcée de surseoir à ses noirs projets, se promettant bien, quand l'heure aurait sonné, de tenir compte de ces retards pour rendre sa vengeance plus éclatante encore.

Quand elle vit arriver madame Crépin, Mariana crut que la femme de charge allait lui demander des renseignements de Bourse : elle s'apprêtait

même à l'éconduire assez rapidement, tout en l'accueillant comme à l'ordinaire avec une politesse empressée. Mais, dès les premiers mots, madame Vernier tressaillit et ses yeux reflétèrent une satisfaction diabolique.

Le départ de Georges et de sa mère, pour inattendu qu'il fût, n'avait rien d'anormal ; mais la précipitation des deux jeunes femmes à faire à leur tour des préparatifs de voyage était au moins singulière.

Madame Crépin ne s'était-elle pas trompée? Était-ce bien mesdames de Kerlor et de Saint-Hyrieix qu'elle avait vues descendre de voiture à la gare du Nord ?

Ne se pouvait-il que, au milieu du mouvement des voyageurs, Pélagie eût fait confusion?

La femme de charge affirma qu'elle ne commettait aucune erreur ; certainement, il aurait mieux valu qu'elle suivît au guichet Carmen et Hélène, mais elle eût joué trop gros jeu; en outre, Pélagie était persuadée que madame de Saint-Hyrieix allait rejoindre son époux.

Si madame de Kerlor avait dû s'absenter, ne fût-ce qu'une journée, elle ne l'aurait pas fait sans prévenir sa femme de charge et sans lui donner les instructions nécessaires.

— En somme, reprit la veuve du greffier, je me suis rendue chez vous pour vous apprendre que M. de Kerlor et la comtesse douairière retournaient en Bretagne.

— Je vous en remercie bien vivement.

— Quant à mesdames de Kerlor et de Saint-Hyrieix, j'avoue que j'avais cru qu'elles partaient toutes deux aussi, profitant de l'absence de leurs maris.

— Une fois de plus, je vous suis reconnaissante de ces renseignements... Ils ont peut-être plus d'importance que vous ne le croyez.

Pélagie voulut profiter de la visite pour aborder les « tuyaux » que nous savons ; Madame Vernier lui conseilla de garder ses positions chez son coulissier et la congédia d'autant plus facilement que la femme de charge devait être rentrée à Boulogne avant l'heure qu'elle avait fixée pour la vérification de ses comptes.

Il ne fallait pas oublier que Pélagie Crépin, dans l'esprit de sa maîtresse, était en train de pâlir sur des additions.

Elle rentrerait dans sa chambre par un passage désert, qu'elle s'était ménagé pour évoluer à sa convenance.

Si, par le plus grand des hasards, on la rencontrait, elle affirmerait qu'elle avait dû se rendre chez un fournisseur pour des éclaircissements de comptabilité.

— Vous me jetterez un mot à la poste, dit Mariana, pour me tenir au courant... Naturellement, en cas d'urgence, télégraphiez-moi.

Pélagie se fit reconduire à Boulogne. Nous devons même ajouter que son cocher grogna de la belle façon quand il vit qu'il devait retourner à

son point de départ, dans un quartier où l'on ne charge pas facilement et où les clients ne prennent généralement de voitures que pour de longues courses.

Mariana se plongea dans ses méditations.

Carmen était-elle partie pour Londres ?

Madame Vernier ne pouvait-elle supposer que sa cousine, en partant par la gare du Nord, prenait la plus élémentaire précaution pour écarter les premiers soupçons ?

C'était d'autant plus supposable que madame Georges de Kerlor accompagnait sa belle-sœur.

A moins qu'elles ne fussent toutes deux d'accord, ce qui n'avait rien non plus d'invraisemblable, puisque Pélagie avait remarqué leurs entretiens secrets.

Il restait une manière d'apprécier ce fait, et madame Vernier avec son esprit pervers n'hésitait pas : Hélène et Carmen avaient chacune une intrigue ; et elles s'assistaient mutuellement.

Le plan de Mariana fut vite conçu. Elle allait se présenter à l'hôtel du Parc-des-Princes ; elle y rencontrerait Hélène ; tout naturellement, madame Vernier demanderait à celle-ci où était Carmen ; il était impossible que madame de Kerlor ne répondît pas à cette question.

Si Hélène prétendait que Carmen était allée rejoindre son mari, Mariana écrirait à Saint-Hyrieix et s'empresserait de faire allusion à la présence de l'épouse auprès de l'époux.

Les relations de famille autorisaient madame Vernier à correspondre avec le diplomate, dont elle avait su d'ailleurs se ménager les bonnes grâces.

Il était trop tard pour qu'elle se rendît à Boulogne dans la journée, attendu qu'elle devait voir Silverstein, dans la garçonnière qui abritait leurs amours ; elle irait au Parc-des-Princes le lendemain vers dix heures du matin.

A l'heure dite, madame Vernier se mettait en route. Elle n'avait pas reçu de lettre de Pélagie ; cela prouvait qu'aucun incident n'était survenu.

La conviction de Mariana ne s'atténuait pas ; elle était sur la trace d'une aventure galante, d'une double aventure vraisemblablement.

Madame Paul Vernier allait donc voir cesser l'état d'infériorité morale où elle se trouvait, si l'on apprenait, malgré tous ses efforts pour le cacher, qu'elle avait un amant.

Hélène et Carmen ne l'écraseraient plus du haut de leur orgueil d'honnêtes femmes ; elles seraient à son niveau ; ce premier résultat semblait inappréciable pour la descendante de la mulâtresse Aurore, qui se sentait moins vile en n'étant plus seule coupable.

C'était dans un bel accès d'impudence qu'elle s'était livrée à Silverstein, et certainement, elle avait eu peu de remords; mais son amour-propre, à défaut de sa conscience, la poussait à chercher à son inconduite une sorte de justification.

Carmen et Hélène étaient riches ; elles prétendaient aimer Firmin et Georges; Mariana n'avait épousé Paul que par dépit et, depuis son mariage, il ne s'était pas passé de jour sans qu'elle fût obligée de lutter avec le dernier acharnement contre la médiocrité de vie qui lui pesait tant.

Est-ce que les Sainclair ne valaient pas les Kerlor ou les Penhoët ?

Est-ce que mademoiselle Hélène, quand elle avait connu Georges, était plus fortunée que mademoiselle Mariana?

Si mademoiselle de Sainclair avait eu l'honneur de porter le nom de M. de Kerlor, elle n'aurait pas traîné sa couronne de comtesse dans la fange.

Quand Mariana arriva aux fortifications de la porte d'Auteuil, une voiture croisa la sienne.

Mariana poussa une exclamation; elle venait de voir Hélène, qui réfléchissait d'un air attristé et n'avait pas aperçu sa parente.

Avec la rapidité de conception qui caractérisait madame Vernier, elle fit ce qu'avait fait la veille Pélagie Crépin.

— Suivez cette voiture, dit-elle à son automédon.

Les cochers sont trop habitués à ces manœuvres pour présenter la moindre objection ; toutefois, celui-ci fit remarquer à sa cliente qu'il serait forcé de fouetter sa bête pour suivre, à distance respectueuse, l'équipage en question; cela signifiait que le pourboire devrait être augmenté.

Mariana ne marchanda pas; son porte-monnaie était bourré d'or.

La course commença.

Le cocher de Mariana dut s'employer sérieusement pour ne pas perdre de vue celui de madame de Kerlor.

Pélagie, par pur hasard, avait été mieux favorisée la veille; mais le cheval du fiacre qui avait l'insigne honneur de transporter madame Vernier ne paraissait pas du tout à la hauteur de sa mission.

Mariana avait vu que madame de Kerlor n'emportait pas de bagages.

Il était donc peu probable que la jeune comtesse se rendît dans une gare.

La femme de Paul Vernier ne tarda pas à voir qu'elle se trompait : madame de Kerlor descendit à la gare Saint-Lazare.

Mariana, qui n'avait pas à redouter les mêmes inconvénients que Pélagie Crépin, résolut de pousser plus avant sa reconnaissance.

Elle gravit l'escalier; mais madame de Kerlor était déjà dans la salle des Pas-Perdus.

Il était onze heures au cadran extérieur. Quand Mariana revit Hélène,

celle-ci, qui avait pris rapidement son billet, disparaissait dans une salle d'attente.

Madame Vernier voulut au moins lire les noms des localités inscrites au-dessus de la porte ; elle n'y parvint pas, car elle n'avait pas remarqué exactement la salle d'attente où la comtesse était entrée ; or si chacune des portes donne accès sur le quai, leurs affectations n'en sont pas moins spéciales.

Mariana se rendit bien compte que la comtesse avait pris un train de banlieue ; mais ce fut tout le résultat qu'elle obtint.

Elle refit en sens inverse ce qu'avait fait Pélagie, c'est-à-dire qu'elle se rendit au Parc-des-Princes, où elle trouva la femme de charge, qui ne put lui fournir aucun indice.

Madame de Kerlor était rentrée la veille à six heures du soir et elle n'avait pas pris Pélagie pour confidente, pas plus qu'elle ne lui avait dit aujourd'hui où elle allait en villégiature.

— C'est bien, répondit Mariana, je reviendrai demain... Surtout, ne parlez pas de ma visite à la comtesse.

Cette fois, madame Vernier voulut arriver un quart d'heure plus tôt.

Il n'était pas admissible que madame de Kerlor recommençât sa promenade de la veille ; cependant quand on prend des précautions, on n'en saurait trop prendre.

Mariana se demanda si elle rêvait, elle croisa encore le coupé d'Hélène.

— Par exemple ! se dit madame Vernier, la coïncidence est au moins bizarre.

Elle fit suivre, comme vingt-quatre heures auparavant, le coupé.

Cette fois il n'alla pas à la gare Saint-Lazare, mais à celle du Nord.

Mais la femme du sculpteur remarqua le bureau où Hélène avait pris son ticket.

Elle s'approcha : le train indiqué sur la plaque mobile placée au-dessus du guichet des billets partait de la gare du Nord et son point terminus était à la gare Saint-Lazare ; il desservait une bonne douzaine de localités.

On comprend que Mariana ne fut pas encore fixée. Cependant elle avait fait un pas dans la voie du mystère : la jeune comtesse de Kerlor cherchait à dérouter les curieux.

— Se douterait-elle qu'elle est surveillée ? se demanda madame Vernier... Voudrait-elle me conduire successivement à l'Est, à l'Orléans, à Lyon et à Montparnasse ?... Dans ce dernier cas, je serais au moins près de chez moi... Non ! elle ne se doute de rien, et tout ceci ne m'empêche pas d'écrire à Saint-Hyrieix.

Pourtant, en réfléchissant un peu, Mariana hocha la tête avec un certain dépit : si Carmen ne s'était pas rendue à Londres, Saint-Hyrieix avait fort bien pu autoriser sa femme à s'absenter de Paris.

Allons! il fallait procéder à un supplément d'enquête. Mariana était trop peu parisianisée encore pour savoir que des agences louches fournissent des individus pour ces besognes malpropres.

Elle ne se doutait pas que, pour une somme modique, il lui était loisible de faire filer madame de Kerlor par un inconnu, qui se trouverait derrière la comtesse, au guichet du chemin de fer, et qui prendrait un billet pour le pays où elle se rendait.

Le reste des investigations serait poussé rondement.

Mariana, qui ignorait tout cela, très perplexe, voulut étudier un nouveau mode d'espionnage; pour cela il fallait qu'elle mûrit son plan, d'accord avec Pélagie Crépin.

*
* *

Hélène et Carmen, malgré la précipitation avec laquelle celle-ci avait dû s'éloigner de Paris, n'en avaient pas moins hâtivement décidé d'agir avec la plus extrême circonspection.

Madame de Saint-Hyrieix partirait par le chemin de fer du Nord; c'était la plus courte route pour aller à Ormesson.

Hélène irait la voir tous les jours; madame de Kerlor alternerait; tantôt elle prendrait le Nord, tantôt Saint-Lazare.

Par cette dernière voie, le trajet est plus long; mais le train s'arrête également à la halte de La Barre-Ormesson, entre Enghien et Épinay.

Carmen arriva sans encombre dans la petite maison louée par Robert d'Alboize et y trouva la servante qui l'attendait depuis une huitaine de jours.

La jeune femme, le cœur inondé d'une gratitude infinie, respira librement, se jugeant en parfaite sécurité. Elle ne se trompait pas, au moins pour le moment.

Hélène trouva sa belle-sœur confortablement installée.

La villa, suffisamment bien meublée, était décorée avec goût. Les fleurs printanières s'épanouissaient dans un riant jardinet, pendant que les premiers bourgeons des arbres étaient sur le point de s'entr'ouvrir.

Les bois, peuplés de nids, étaient pleins de chansons.

Robert d'Alboize avait fait venir un piano de Paris, ainsi qu'un chevalet, des toiles et des couleurs.

Une bibliothèque improvisée contenait les dernières publications parues en librairie, et les livres favoris de Carmen.

Hélène apporta une layette.

Carmen était depuis quatre jours dans cette retraite, quand elle ressentit les premières douleurs de l'enfantement.



Robert avait trouvé la femme qu'il cherchait à Villiers-sur-Marne. (Page 594.).

Madame de Kerlor, dès qu'elle reçut le télégramme rédigé en style convenu lui apprenant cette nouvelle, partit pour Ormesson.

Elle y arriva au moment où Carmen souffrait beaucoup ; mais le médecin rassura Hélène : il ne prévoyait pas de fâcheuses complications.

Quatre heures plus tard, madame de Saint-Hyrieix mettait au monde une fille.

Épuisée, anéantie, ayant à peine la force de respirer, la jeune mère n'en voulut pas moins presser son enfant sur son sein.

Elle crut que son âme allait s'exhaler lorsqu'elle donna le premier baiser

au petit être, qui lui avait causé déjà tant de peines et dont la destinée paraissait si lamentable.

En ce moment, Carmen ne voulait pas savoir si l'enfant était légitime ou non, si son père s'appelait Robert d'Alboize au lieu de Saint-Ilyrieix. Tout ce qui n'était pas la délirante joie de la maternité s'effaçait à ses yeux.

Hélène aurait voulu rester plus longtemps auprès de Carmen, qui l'avait si bien soignée lorsque le petit Jean était venu au monde ; mais l'officier allait venir, Carmen en avait prévenu sa belle-sœur ; Madame de Kerlor ne pouvait voir M. d'Alboize.

Elle s'éloigna, les yeux humides de larmes, assurant que le lendemain matin, elle arriverait à la première heure.

Robert d'Alboize put embrasser dans la soirée la mère et l'enfant.

Le cœur de l'officier battait à tout rompre. Lui aussi ne voulait envisager que ses devoirs de père; il fallait qu'il commençât à les remplir dans quelques heures, car la petite fille allait être confiée à une nourrice, qui ne devait pas connaître sa maman.

Carmen, lorsqu'elle irait voir sa fille, serait forcée de se contraindre et de ne pas goûter le bonheur idéal des mères en prodiguant à l'enfant d'imprudentes caresses.

Ce sacrifice serait probablement au-dessus de ses forces ; elle se trahirait peut-être, mais de toutes façons la nourrice ignorerait le nom de la visiteuse.

Robert avait trouvé la femme qu'il cherchait à Villiers-sur-Marne.

Il s'était renseigné; cette nourrice offrait toutes les garanties au double point de vue physique et moral.

Inutile d'ajouter que l'officier la paya comme si elle devait allaiter une altesse royale.

Quand Carmen dut se séparer de sa fille, il y eut une scène déchirante ; la jeune femme voulait tout braver pourvu qu'on lui laissât cette enfant à qui elle tendait son sein plein de lait.

Robert d'Alboize effroyablement bouleversé par les larmes de sa maîtresse, fut sur le point de perdre le sang-froid qu'il s'était imposé et dut faire appel à toute sa force de caractère.

C'était Carmen maintenant qui le suppliait de ne pas la quitter et surtout de ne pas lui enlever son enfant.

Éperdus, ils se regardaient en silence, elle, se demandant s'il aurait le courage de lui faire cette peine horrible; lui, s'interrogeant pour savoir s'il aurait la faiblesse de ne pas maintenir les résolutions qu'il avait arrêtées.

Oui, c'était Carmen qui voulait tout abandonner pour vivre avec Robert et sa fille.

Elle se lamentait, s'accusait d'avoir cédé à des considérations dont l'inanité lui apparaissait aujourd'hui.

Jamais elle n'avait aimé son mari; désormais il lui ferait horreur, elle se tuerait plutôt que de le revoir.

Elle saurait bien se procurer deux granules de belladone pour en finir avec une existence odieuse.

Robert l'emmènerait où il voudrait; jamais elle ne ferait entendre la moindre récrimination; il resterait soldat, s'il le désirait; à aucun prix Carmen n'entraverait la carrière de l'officier.

Elle ne serait pas un obstacle dans sa vie. Elle se ferait si petite et si humble, si dévouée que rien ne paraîtrait changé pour lui.

Robert d'Alboize recouvra enfin son sang-froid.

C'était à lui, l'homme de cœur, l'homme d'honneur, de combattre cette exaltation, motivée par l'accouchement et qui pouvait devenir un danger mortel si elle se prolongeait.

— Ma pauvre Carmen, dit-il, votre sacrifice serait déjà accompli, si Dieu vous avait permis de me donner un tel témoignage d'amour.

— Je n'étais pas mère... Je redoutais un scandale qui ne m'effraye plus aujourd'hui... Ne m'avez-vous pas dit cent fois que je devais partager votre destinée?

— Je vous le dis encore, Carmen.

Le front pâle de la jeune femme rayonna d'un bonheur inouï.

L'officier poursuivit d'une voix saccadée :

— Mais je ne veux pas que vous agissiez sous le coup de la fièvre.

— J'ai toute ma raison.

— Vous rentrerez chez vous.

— Non!... Non!

— Écoutez-moi.

— Vous ne m'aimez donc plus? Vos protestations passionnées étaient donc autant de mensonges? .

— Carmen! vous me broyez le cœur.

La jeune mère pleura abondamment; sa surexcitation se calma enfin; Robert put s'expliquer.

— Retournez au milieu des vôtres... Achevez de vous rétablir... Réfléchissez bien aux suites de l'action que vous me proposez à votre tour... Quand vous aurez pris une décision irrévocable, je m'inclinerai devant elle, quelle qu'elle soit... Mais encore une fois, je ne veux pas profiter des circonstances pour vous enlever à l'homme dont vous portez le nom.

— Je ne puis admettre ces scrupules, alors que c'est vous qui m'avez demandé de l'abandonner.

— Parce que je craignais que le malheur ne s'appesantît sur ce petit

être au moment où il viendrait au monde... Parce que je redoutais pour vous la colère de votre mari.

— Croyez-vous donc que je ne me serais pas fait tuer pour défendre mon enfant ?

— Pauvre Carmen! vous ne comprenez pas que vous êtes à bout de forces.

— J'en aurais retrouvé de nouvelles pour veiller sur ma fille.

— C'est au nom de cette enfant que je vous supplie à mon tour...

— Je la garderai!

Il reprit d'une voix grave :

— Vous oubliez en ce moment qu'il y a une autre mère de par le monde dont les droits sont sacrés... Vous oubliez la sainte femme qui vous a donné le jour... Ne m'avez-vous pas écrit que votre fuite la tuerait?

Madame de Saint-Hyrieix se prit la tête à deux mains et ses yeux eurent un reflet de démence.

Les larmes y revinrent plus abondantes.

Robert enlaça doucement la jeune femme et attira à lui cette tête adorée; ce doux visage, qui portait encore la trace des souffrances récentes auxquelles venaient s'ajouter les tortures morales, était empreint du plus morne désespoir.

Il parla tendrement à son amante, lui faisant entendre des paroles qui lui allaient à l'âme; il trouva des accents si éloquemment pathétiques que Carmen sentit revenir en elle la vie et la raison qui menaçaient de l'abandonner.

Comme la première fois qu'elle s'était entretenue avec Robert, après avoir deviné qu'il l'adorait, elle ne voulut pas que l'officier fût seul à montrer tant de courage.

Elle murmura dans un souffle :

— Je t'obéirai, puisque je t'aime!

On vint prendre l'enfant. Carmen, qui avait payé son tribut à la faiblesse féminine, était devenue résignée.

Elle embrassa une dernière fois sa fille, mettant tout son cœur, toute son âme dans cet ardent baiser; puis elle ferma les yeux pour ne pas voir Robert emporter l'enfant dans la pièce voisine, pour confier le cher petit être à une femme qui le conduirait à Villiers chez la nourrice.

Quand M. d'Alboize revint auprès de Carmen, il tremblait comme une feuille, lui si vaillant; il redoutait un malheur irréparable.

— Repose-toi sur moi, lui dit Carmen de sa voix éteinte... Il faut que je vive pour notre enfant... Je vivrai.

Il fut convenu entre eux que la petite fille recevrait le prénom de Marcelle.

Quinze jours après ces événements, madame de Saint-Ilyrieix rentrait à l'hôtel du Parc-des-Princes.

Madame Vernier et Pélagie Crépin n'avaient pu rien apprendre.

Cependant, Mariana, quand elle revit Carmen, eut aux lèvres un sourire de sphinx.

LVII

ADIEUX TOUCHANTS

Mulot et La Limace avaient retrouvé leur belle intimité d'autrefois.

Il avait été convenu qu'ils partiraient vingt-quatre heures plus tard pour la Normandie.

Le coup étudié par l'hercule devait être exécuté à Saint-Pierre-du-Regard, localité du Calvados, séparée de Condé-sur-Noireau par ce dernier ruisselet.

Les deux copains prendraient le chemin de fer; naturellement, ils emmèneraient Zéphyrine.

L'entresort et Troppmann seraient expédiés par petite vitesse à Flers. Jamais le vieux cheval ne se serait trouvé à pareille fête; après avoir tant trimbalé les autres, on le trimbalerait à son tour.

Ce détail faisait la joie de La Limace. Il s'écriait :

— Ce que mon gaye va se gondoler, c'est rien de le dire.

Cependant avec ses principes d'homme ordonné, Eusèbe avait posé quelques questions supplémentaires à Mulot.

L'affaire du Calvados était-elle réellement chenue? C'est que les frais seraient assez gros.

Mulot rassura son complice. Naturellement, il fallait réussir; mais ils avaient toutes les chances, le chopin était de premier ordre.

— Eh bien! fit Eusèbe, je marche.

Ils s'étaient tapé dans la main pour sceller le pacte, suivant la vieille habitude des gens qui n'ont pas besoin de tabellion pour conclure un marché.

Mulot avait voulu néanmoins fournir quelques détails. En résumé, il s'attendait à trouver au moins 60 000 francs chez le vieux paysan qu'il s'agissait de dévaliser.

En entendant énoncer cette somme, Eusèbe battit un entrechat. Il était de moins en moins disposé à regretter ses frais de premier établissement.

— Mais, dis donc, s'écria-t-il, très excité, sais-tu bien qu'après une pareille aubaine nous pourrons nous reposer?

— Nous sommes trop jeunes pour nous retirer des affaires, répliqua Mulot.

— Toi, c'est possible, mais moi!

— Tu plaisantes.

— Mais non, mon vieux... Je n'ai plus précisément l'enthousiasme de la jeunesse.

— Allons donc!

— C'est comme ça... Toi, tu as encore beaucoup d'illusions... Tu ne t'endors pas sur le rôti... Tu ne demandes qu'à aller de l'avant.

Mulot se rengorgea.

— Je vois, dit-il, que tu n'as plus mauvaise opinion de moi.

— Je voulais te sonder, riposta La Limace... Ça me faisait trop de peine de te voir avachi à ce point.... Je pensais bien que ce ne serait que momentané... Mais vrai, à un moment, j'ai cru que ta brillante carrière était brisée... Ç'eût été dommage, avec l'avenir que tu as devant toi.

L'hercule sourit de son air le plus avantageux.

— On a des hauts et des bas, dans notre métier, répliqua-t-il; mais il suffit de retrouver un véritable aminche pour qu'on redevienne solide au poste.

La Limace, ses yeux canailles perdus dans le vide, semblait faire un rêve captivant.

Il murmura :

— Soixante mille balles!

— Trente mille chacun.

Eusèbe s'arracha à sa méditation enivrante.

— Que vas-tu faire de ta part? questionna-t-il avec une sollicitude vraiment touchante.

— Je la claquerai, répondit simplement Mulot.

Les instincts bourgeois de La Limace se réveillèrent. Il poursuivit sévèrement :

— Je te le défends... Je te surveillerai... Je ne veux pas que tu gaspilles ton carme... L'argent est trop dur à gagner.

Mulot s'esclaffa.

— Après ce coup-là on en fera un autre, prononça-t-il... Je reconnais pourtant qu'on aura de quoi se reposer et la mener joyeuse pendant quelques années.

— Malheureux! fit Eusèbe toujours très indigné, tu ne penses pas à tes vieux jours.

— Ma foi non! déclara l'alcide avec une superbe insouciance.

— Je mettrai bon ordre à cela... Je ne travaille qu'avec des gens qui ont de la conduite.

— Eh bien, voyons, Eusèbe, reprit Mulot, qui ricanait toujours, et toi, que comptes-tu faire de ta bonne galette?

— Mon vieux, répondit La Limace, j'ai l'intention de devenir propio.

— Bah!

— Je sens que cela devient une nécessité chez moi.

— Tu me réserveras une chambre d'ami dans ta turne?

— Bien sûr! fit magnifiquement l'amant de Zéphyrine Fouilloux... Mais ce ne sera pas une turne.

— Dame! tu auras assez de braise pour te faire construire un château.

— Je me contenterai d'une maison de campagne.

— Tu ne t'épates pas.

— Tiens! j'ai une idée... C'est toi, Mulot, qui poseras la première pierre.

— Comment ça?

— Ça sera ton pavé.

Ce fut Eusèbe Rouillard qui se livra à son tour à un accès d'hilarité, jouissant de la confusion de Mulot, à qui il venait de rappeler son triste métier de banquiste.

Tout penaud, l'hercule murmura :

— Je sais bien que je n'ai été qu'un fainéant en m'abaissant à travailler pour vivre.... Quéqu'tu veux, des fois, on est réduit à des extrémités humiliantes dans la vie.

La Limace poursuivit, caressant plus amoureusement encore sa chimère :

— Oui, mon vieux lapin, j'aurai une villa... La villa Rouillard! Ce que ça dégotera bien!

— A ta place, objecta Mulot timidement, je l'appellerais la villa Fifine, parce que, avec les dames, faut toujours être galant.

— Avec les demoiselles aussi, compléta Eusèbe, qui n'était jamais en retard, quand il s'agissait de rendre hommage au sexe enchanteur... Ce sera à voir.

— Dans quel patelin iras-tu?

— Loin de Poissy, de Melun, de Clairvaux et autres lieux qui nous rappelleraient trop les mistouffes d'autrefois.

— C'est une bonne idée.

— Et puis, dans ces cambrouses-là, on est trop exposé... Il y a un tas de rôdeurs, de propre-à-rien, de pégriots, puisqu'il faut dire le mot .. Ces crapules-là n'y regardent pas de si près...

— Ça, c'est vrai, reconnut Mulot.

— Non... je choisirai un endroit bien fréquenté.

— Pour sûr!

— Que dis-tu d'Aulnay-les-Bondy?

— C'est assez rupin.

— On a des jardinets avec une belle boule pour y mirer sa binette... On peut récolter ses choux et ses carottes.

— Oui, mais, tu ne penses pas à la forêt. Elle a une fichue réputation.

— Oh ! c'était bon dans le temps... Aujourd'hui, il y a des gendarmes.

— Tant mieux !

— On peut se faire protéger par la police.

— Alors, tout va bien.

— Me vois-tu dans ma propriété !... Je commencerai à engraisser un peu.

— Ça ne te fera pas de mal.

— J'aurai des frusques un peu soignées... une toquante et une grosse chaîne qui me battra sur la bedaine... L'été, je me paierai un Yoko.

— Et moi ? demanda Mulot.

— Toi, tu peux m'imiter ; mais pour cela, il ne faut pas manger ton pognon avec mes poupées.

— Tu me donnes à réfléchir.

— Plus tard, quoi ! on pourra être quelque chose dans les légumes.

— Conseiller municipal.

— Si je deviens maire, tu seras mon adjoint.

— Riche coup pour la fanfare, dit l'hercule... Seulement, mon vieux poteau, tu n'y vas pas avec le dos de la cuillère.

— Je reconnais qu'il ne faut pas se montrer trop ambitieux. Député, à la rigueur, mais pas sénateur.

Les deux bandits continuèrent de vendre la peau de l'ours avant qu'il fût tué.

La construction de leurs châteaux en Espagne dura une demi-heure ; elle fut arrosée par de nouvelles libations ; mais l'hercule n'était pas aussi beau buveur que La Limace ; Eusèbe Rouillard leva le siège.

— Allons voir Fifi, dit-il.

Mulot accepta avec le plus vif empressement.

— Et puis, ajouta Eusèbe, il faut se patiner... J'en ai des affaires à régler, avant de partir.

Ils revinrent rue Gide.

Zéphyrine, après le départ de La Limace, s'était monté la tête.

Elle ne permettrait pas à son homme de la mécaniser ; il l'avait menacée, quelques instants avant de battre en retraite ; quand il rentrerait elle se chargeait de lui demander ce que signifiaient ces manières-là.

Pour se donner du ton, mademoiselle Fouilloux, la jeune, absorba ce qui restait de cognac dans un flacon.

A chaque lampée, ses dispositions belliqueuses augmentaient et elle s'excitait aux hostilités prochaines.

Plusieurs fois elle crut entendre le pas de La Limace dans l'escalier et



La Limace avait l'air d'un gringalet auprès de ce couple robuste. (Page 604.)

s'apprêta à commencer le feu ; mais elle en était quitte pour reposer les armes.

— Mais où est-il allé, ce chenapan-là? vociféra-t-elle... Je vous demande un peu si c'est permis de laisser une pauvre femme comme moi se morfondre.

Elle regarda par la fenêtre et ne vit encore rien venir.

— Est-ce que, par hasard, se demanda-t-elle, il se serait fait la paire?.. Est-ce que, si je le revoyais, ce ne serait que dans un songe?

Elle chantonna, d'une voix atrocement éraillée, tout en cherchant des modulations de tourterelle :

Marguerite, fermez les yeux.

Elle égoutta sa fiole, mais il n'y restait plus rien.

— Alors, reprit la somnambule, Eusèbe se serait cavalé sans tambour ni trompette?... Qu'est-ce que je deviendrais, moi?

Cette perspective la rendit soucieuse pendant quelques minutes, puis, avec la belle philosophie qui formait le fond de son très heureux caractère, elle cessa de se tourmenter.

— Eh bien! fit-elle, est-ce que je n'ai pas ma frangine, chez qui je puis becqueter et lamper jusqu'à perpète?... Et puis, quoi! Eusèbe n'a pas emmené l'entresort... Qu'il aille au diable, si ça lui fait plaisir... Les hommes, c'est des muffes.

Zéphyrine, bien qu'elle essayât de prendre son parti d'un abandon possible, n'en restait pas moins effroyablement vexée.

En outre, son pauvre cœur saignait à l'idée de l'abandon. Deux larmes roulèrent sur ses joues rebondies; l'ivresse la rendit très tendre, très sentimentale, telle Ariane, fille de Minos, quand Thésée lui brûla la politesse, après être sorti du labyrinthe, grâce à elle.

Zéphyrine, après avoir ainsi sacrifié aux sentiments, redevint très rageuse.

Elle glapit :

— Si jamais Eusèbe m'a plaquée... je lui prouverai le contraire.

Ce qui n'avait aucune signification suivant la syntaxe, mais prouvait à quel point la boisson rendait incohérents les discours de la somnambule.

Elle redevint très animée, roulant d'atroces projets de vengeance dans sa cervelle enflammée par l'alcool.

Elle alla plus loin; elle saisit un manche à balai et s'embusqua derrière la porte.

Cette fois, elle ne croyait plus s'abuser; c'était bien le pas léger et élégant d'Eusèbe qu'elle entendait retentir dans l'escalier.

Sans la moindre déclaration de guerre, elle allait foncer sur l'ennemi; on s'expliquerait après la première raclée.

Soudain, la mégère eut une courte hésitation. La porte s'ouvrait et Eusèbe murmura :

— Passe devant !

Zéphyrine, qui brandissait son manche à balai, laissa retomber le bras.

— Casimir ! s'écria-t-elle au comble de l'ébahissement.

— Bonjour, Fifi ! dit joyeusement Mulot.

— Tu peux lui donner un becquot, susurra La Limace avec l'esprit bénévole des époux, qui sont décidément tous les mêmes.

Zéphyrine ouvrit les bras, Casimir Mulot s'y précipita avec la fougue de l'amitié.

Enlacés, la somnambule et l'hercule formaient un groupe qui aurait pu tenter un sculpteur, amateur de monstres.

Ces deux masses de chair momentanément accouplées ne manquaient pas d'harmonie, au point de vue de la structure, du poids et de la matière.

La Limace avait l'air d'un gringalet auprès de ce couple robuste.

— Laisse-m'en un peu ! clama-t-il, pour arrêter les effusions de l'hercule.

Les deux hommes mirent Zéphyrine au courant de l'expédition projetée.

Du moment où Mulot était de l'affaire, la somnambule en répondait.

Il fut convenu que Mulot et Zéphyrine s'occuperaient d'expédier l'entresort et le cheval par la petite vitesse ; il n'y avait qu'à se rendre à la gare des Batignolles ; ce n'était pas très loin de Levallois.

Pendant ce temps-là, La Limace alla voir Bidonneau, le receleur de la rue Verniquet.

Le fourjat, en honorable commerçant qui n'a qu'une parole, versa ès mains d'Eusèbe Rouillard la somme redue.

En quittant les Ternes, Eusèbe prit l'omnibus et se dirigea vers la rue des Trois-Couronnes, où il allait faire ses adieux à Rose Fouilloux et tâcher d'expliquer son départ précipité.

Quand il entra chez la cartomancienne, il fut reçu froidement ; il s'y attendait et ne se démonta pas.

— Rose, commença-t-il, je viens vous dire au revoir.

— Vous partez donc ? fit la mère de Claudinet en éprouvant une grande satisfaction intime.

— Oui... j'ai vu que vous n'étiez pas contente, parce que mon mariage avec Zéphyrine tardait trop... Je vous ai expliqué pourtant que c'était la faute du maire de mon pays, qui ne m'envoyait pas mes pièces... Je ne veux plus attendre davantage... Je vais chercher les fafiots.

Rose se dérida un peu ; il lui semblait que le danger qu'elle pressen-

tait et que les cartes lui avaient signalé n'était plus aussi imminent.

— Vous faites bien, dit-elle.

— Vous ne m'en voulez plus ?

— Vous vous êtes trompé... Je n'ai aucun sujet de mécontentement contre vous... Mais je souffre et ne puis toujours être de bonne humeur.

— Quoi! Ça ne va donc pas mieux?

— Ça ne va pas fort.

La Limace la regarda en simulant la compassion. Il la vit très changée ; les yeux n'avaient plus d'expression; les lèvres étaient brûlées de fièvre; le teint se marbrait de taches étranges.

Eusèbe eut une idée qu'il traduisit ainsi :

— Voulez-vous que Zéphyrine reste pour vous aider?

— Non! fit Rose, s'animant subitement... Non! je vous remercie.

— Il n'y a pas de quoi... C'est tout naturel.

— Je vais aller mieux, reprit la cartomancienne avec une sorte d'énervement, comme si elle se reprochait de ne pas réagir assez vigoureusement contre son mal... Je ne puis rester ainsi.

— Dame! ça vous gênerait pour votre travail... Et puis, si vous tombiez malade, ce serait bien ennuyeux pour votre fils.

Rose tressaillit profondément : La Limace ne faisait que répéter ce qu'elle se disait si souvent, depuis quelques jours.

— Allons! s'écria Eusèbe en se levant, il ne me reste plus qu'à vous souhaiter meilleure santé.

— Merci !

— On vous écrira de là-bas... Vous nous direz ce qui se passe... Nous allons être inquiets... Non, mais là, sincèrement, vous ne voulez pas que votre sœur reste auprès de vous?

— Non !

— Eh bien! je l'emmène avec moi... Quand mes parents la verront si gentille, si douce, ils seront heureux pour moi.

Il embrassa Rose, tout en jetant un dernier coup d'œil fureteur à droite et à gauche, pour tâcher de découvrir l'endroit où la tireuse de cartes renfermait sa recette.

— A la revoyure! fit-il sur le seuil de la porte.

Il partit sans demander à voir son futur neveu. Il avait oublié ce détail, dans la précipitation des adieux.

Rose remarqua cet oubli ; elle en fut très froissée.

Elle murmura, quand elle entendit La Limace descendre l'escalier :

— Bon vent!

Deux jours s'écoulèrent. Rose s'aperçut avec dépit que La Limace et Zéphyrine lui manquaient.

Elle se fit des reproches, ne comprenant pas pourquoi elle regrettait ce couple, après ce qu'elle avait lu dans les cartes ; tous ses raisonnements furent en pure perte ; l'isolement l'épouvantait de nouveau.

Cette sensation devenait d'autant plus intense que les clientes venaient de moins en moins.

Madame Midoux, la cuisinière du boulevard Richard-Lenoir, n'apparaissait plus que rarement.

Un jour elle avait vu que Rose Fouilloux était ivre.

La cuisinière éprouva une sorte de remords d'avoir conseillé à la cartomancienne de boire un peu pour oublier ses chagrins.

Celle-ci dépassait la mesure. Madame Midoux ne se disait pas que l'infortunée était minée par la plus cruelle des maladies et qu'elle n'était pas une robuste buveuse, capable de faire ronfler ses fourneaux, malgré une petite pointe, ce qui était quelquefois le cas du cordon-bleu.

— Seule ! murmurait Rose en jetant un regard navré sur la photographie de François Champagne... Est-ce que je vais rester ainsi toute la vie ?

Elle voulut jouer avec son fils ; mais la gaîté forcée de la mère impressionnait instinctivement l'enfant, qui ne se livrait plus aussi tendrement qu'autrefois.

Le silence régnait entre ces deux êtres, il y avait des heures particulièrement navrantes.

Rose absorbait de plus en plus d'alcool ; elle ne se sentait soulagée que lorsque sa raison s'envolait, mais, le lendemain, elle avait la poitrine en feu et ses quintes étaient interminables.

Et toujours cette solitude qui l'épouvantait, qui lui enlevait ce qui lui restait d'énergie !

— Il faut que cela change ! s'écria Rose exapérée. Tous les autres ont une famille, des amis ; moi, je suis abandonnée de tous... Je n'ai pourtant jamais rien fait à personne.

Elle s'arrêta, se souvenant. Elle s'était montrée injuste envers Étienne Poulot, le compagnon de François. Subitement, elle comprit ses torts. Le brave garçon lui avait parlé bien doucement ; il lui avait tenu le langage d'un ami sincère et désintéressé.

Elle s'était emportée et lui avait répondu de telle façon qu'Étienne était parti et n'était plus revenu.

Rose s'accusa d'avoir oublié le dévouement discret et la complaisance à toute épreuve du pompier.

Celui-là aimait Claudinet ; il lui apportait des jouets ; il amusait l'enfant, qui demandait souvent avec tristesse quand il reverrait son ami Étienne.

Ce n'était pas Poulot qui, à la veille de partir en voyage, aurait oublié d'embrasser le chérubin.

Mais il avait raison, cet honnête homme, de prévenir Rose. Est-ce que les cartes n'avaient pas confirmé la défiance qu'Étienne avait eu le courage d'exprimer le premier?

Pourquoi la mère de Claudinet s'était-elle obstinée à ne rien vouloir entendre?

Que signifiait son aveuglement? Eusèbe et Zéphyrine ne pensaient qu'à vivre aux dépens de la cartomancienne; qui savait s'ils ne nourrissaient pas à son égard de ténébreux projets?

Les tarots avaient clairement parlé. Il y avait des hommes de justice dans la fin d'Eusèbe; elle avait vu la mort violente.

Rose Fouilloux frissonna en se rappelant le degré d'intimité qu'elle avait autorisé sans la moindre clairvoyance.

Elle regrettait maintenant de ne pas avoir fait les cartes à Zéphyrine ; pourquoi n'y avait-elle pas pensé?

En vertu du proverbe sur ceux qui se ressemblent et s'assemblent, l'oracle se serait prononcé aussi catégoriquement en ce qui concernait Zéphyrine.

— Bien sûr! se dit Rose, c'est affreux de n'avoir qu'une sœur, et de concevoir de telles appréhensions... Mais, est-ce ma faute? Je me souviens maintenant de leur attitude louche à tous deux, quand ils croyaient que je ne les observais pas.

En effet, plus d'une fois, elle avait remarqué qu'ils chuchotaient ; elle leur en avait même fait le reproche.

Eusèbe avait répliqué tout contrit qu'il ne pouvait pas empêcher Zéphyrine de lui prodiguer tout bas de nouvelles paroles d'amour.

Et puis, ils se tutoyaient à tout propos ; cela offusquait Rose, qui n'aurait trouvé rien à redire si Eusèbe et Zéphyrine avaient avoué franchement qu'ils voulaient légitimer leur liaison.

Mais puisqu'ils prétendaient n'être que fiancés, ils se moquaient d'elle, et il fallait qu'elle eût perdu toute espèce de bon sens pour être leur dupe.

En outre, Eusèbe se tenait très mal; il se débraillait sans comprendre que les clientes pouvaient être gênées en venant consulter la cartomancienne, qui gardait toujours l'attitude correcte imposée par sa situation.

On s'était dit qu'elle fréquentait de drôles de gens et on l'avait délaissée pour des concurrentes qui n'étaient pas dignes de lui dénouer les cordons de ses souliers, des farceuses sans savoir, sans conviction, qui vivaient aux dépens des imbéciles.

D'ailleurs, est-ce que la première impression de Rose n'avait pas été défavorable au couple ?

Zéphyrine l'avait obsédée en lui quémandant sans cesse des pièces de cent sous ; Rose s'était pourtant promis de ne plus se laisser exploiter.

D'où venait qu'elle avait aussi facilement changé d'idées ?

Était-ce parce que le fiancé de Zéphyrine parlait toujours doucereusement à sa future belle-sœur ?

Rose n'aimait pourtant pas à être flattée ; François Champagne l'avait habituée au franc-parler. Pourquoi avait-elle malmené aussi sottement ce pauvre Étienne Poulot?

Elle ne voulait pas s'avouer que La Limace en lui faisant contracter la pernicieuse habitude de boire de l'absinthe, lui avait fait subir une influence d'un genre tout particulier et que sa domination augmentait sans cesse, jusqu'à la soirée où les cartes avaient prononcé leur effrayant arrêt.

Maintenant que le drôle était loin, et bien que Rose, hélas ! continuât à s'intoxiquer avec la verte liqueur, elle avait honte d'avoir subi l'ascendant de cet individu.

Qu'il épousât ou qu'il n'épousât pas Zéphyrine, qu'est-ce que cela pouvait faire à Rose? Est-ce qu'elle n'avait pas d'autres soucis !

Le premier et le plus impérieux était de se soigner.

Décidément, elle avait eu tort de se priver du médecin ; elle retournerait chez lui ; c'était un brave homme qui ne lui garderait pas rancune.

Cependant, il n'y avait pas à le nier ; quand elle avait cessé de prendre ces médicaments répugnants, qui lui laissaient dans la bouche une saveur détestable, un mieux s'était manifesté, Rose le croyait du moins.

Le bischof, le punch, le grog lui avaient fait beaucoup de bien ; quel dommage que cette amélioration n'eût pas continué !

Certainement, les premiers jours, quand Eusèbe et sa chaste fiancée étaient là, leur présence distrayait Rose ; elle oubliait un peu ses amers chagrins; elle le reconnaissait ; seulement, elle n'avait pas encore consulté le destin touchant ses nouveaux amis.

En fait d'ami, elle n'en avait qu'un de véritable, de franc et de respectable, c'était Étienne; elle avait eu des torts envers lui, elle se faisait un point d'honneur non seulement de les reconnaître, mais de les réparer.

Malheureusement, Rose prit un verre d'absinthe et noya bientôt ses bonnes dispositions dans l'ivresse.

Elle eut beaucoup de mal à regagner son lit ; elle roula deux fois sur le sol avant d'y arriver.

Avant de commencer ses libations, l'instinct maternel lui suggérait toujours l'idée de coucher son fils. Elle croyait que le petiot s'endormait tout de suite ;



Elle n'a pas son petit jeune homme ce matin. (Page 612.)

elle ne se doutait pas que le pauvre petit, avec une intelligence au-dessus de son âge, observait ce qui se passait dans la salle à manger et qu'il éprouvait beaucoup de chagrin en voyant que sa maman avait changé à ce point ses habitudes.

Dans cette cervelle d'enfant, de tristes pensées s'agitaient, et sa santé si fragile devenait encore plus précaire.

D'ailleurs, eût-il voulu dormir qu'il ne le pouvait pas :

Rose Fouilloux, dès qu'elle commençait à boire dans la soirée, avait des mouvements brusques ; elle bousculait tout, renversait les

chaises, heurtait le buffet, brisait quelque verre ou quelque bouteille.

Dans la journée, elle s'observait encore, pour cacher son intempérance aux clients; elle y réussissait assez mal du reste; mais, après le dîner, alors qu'elle était certaine de ne plus recevoir aucune visite, elle ne prenait plus aucune précaution.

Claudinet pleurait silencieusement, craignant toujours que sa pauvre maman tombât et ne pût se relever.

Le petit malheureux s'étiolait de plus en plus; pâli, décharné, ne semblant plus avoir que le souffle, il eût terrifié Rose Fouilloux, si elle avait conservé sa lucidité d'autrefois.

Les voisins s'apitoyaient sur le sort de l'enfant; quant à la mère, ils l'accusaient avec la sévérité des gens qui jugent superficiellement leur prochain, et qui, d'ailleurs, n'ont pas l'intelligence assez ouverte pour comprendre ces drames effroyables du sort.

Les moins acharnés contre Rose hochaient pourtant la tête avec une stupéfaction navrée :

— Comment, la tireuse de cartes qui était jadis si « comme il faut », si sobre si rangée, en était-elle arrivée là?

Et les simples concluaient que l'ivrognerie était un horrible défaut. Ils répétaient la naïve locution populaire :

— Pour un homme, c'est déjà affreux, mais pour une femme!...

Les autres n'y allaient pas par quatre chemins. Ils méprisaient l'ivrognesse, tout prêts à l'injurier quand elle passait dans la rue.

C'était ignoble de se pocharder ainsi, surtout quand on avait un garçon aussi gentil que Claudinet.

Rose avait fait quelques dépenses en agrandissant son cabinet de consultation ; le maçon, le menuisier, le peintre et les autres entrepreneurs avaient apporté leur mémoire respectif.

Elle devait quelques centaines de francs à ces gens du bâtiment : elle ne se pressait pas de les régler ; cependant le vérificateur avait procédé aux réductions traditionnelles ; la cartomancienne aurait dû payer.

Elle éconduisait les entrepreneurs qui ne se fâchaient pas encore, car ils savaient que la tireuse de cartes gagnait de l'argent et en avait de côté; mais pourtant, ils revenaient de plus en plus à la charge, depuis quelque temps ; ils habitaient le quartier, et les rumeurs du voisinage leur arrivaient comme autant de fâcheux échos.

Rose Fouilloux ne faisait plus d'affaires ; Rose Fouilloux se grisait abominablement ; Rose Fouilloux était sérieusement malade.

Le maçon et le peintre, tout en s'inquiétant, ne perdirent pas patience, mais le menuisier, un petit homme rougeaud et rageur, se présenta de nouveau, demandant à être payé.

— Nous verrons ça le mois prochain, avait répondu Rose.

Le commerçant, se dressant sur ses ergots, avait répliqué :

— J'en ai assez de vos manigances, je veux des écus.

Rose s'était emballée, le traitant de « pot à colle ». Le menuisier, exaspéré, était parti en déclarant qu'il allait assigner sa débitrice devant le tribunal de commerce.

La scène avait été très violente ; on avait failli se battre.

L'histoire s'était ébruitée.

Les concurrentes de Rose Fouilloux, profitant des circonstances qui leur étaient singulièrement favorables, s'étaient empressées de répandre les légendes les plus hostiles.

Suivant elles, Rose Fouilloux n'était qu'une intrigante, qui avait fait tous ces frais sans savoir comment elle les paierait.

Ces charitables personnes se trompaient. Rose Fouilloux possédait toujours le titre de rente qui avait tant ébahi ce pauvre François Champagne, quand il avait appris que sa maîtresse était capitaliste.

La vérité, nous la connaissons; la mère de Claudinet ne gagnait plus assez d'argent pour faire face aux dépenses courantes ; de plus, les notes de médecin et de pharmacien avaient absorbé une somme respectable ; la fréquentation de Zéphyrine et de La Limace s'était traduite par des dépenses exagérées; enfin les liqueurs fortes s'étaient chargées de mettre à sec la tirelire de Rose.

Elle ne voulait pas néanmoins toucher à ses économies; pour rien au monde, elle n'eût consenti à vendre le précieux papier qu'elle avait eu tant de mal à acquérir.

— On mangera des briques, s'il le faut, disait-elle, mais je garderai mon titre de rente.

Cependant, cette insouciance était plus apparente que réelle; Rose avait trop de probité pour ne pas s'affecter par moments de cette situation.

C'était une commerçante patentée, qui n'avait jamais été poursuivie et qui avait joui d'un sérieux crédit.

Elle s'irritait contre les événements hostiles, et, naturellement, s'enivrait pour que ces nouveaux tracas fussent supportables; mais, le matin, quand elle se réveillait, la tête lourde, les membres courbaturés, elle avait repris toute sa raison.

Elle se désolait et gémissait.

Ah ! si François Champagne n'était pas mort, s'il l'avait épousée, quel changement dans leur existence à tous deux; aujourd'hui, ils travailleraient avec acharnement, arrondissant le pécule de Rose; ils seraient déjà sur la route de la fortune.

Découragée, malade, anéantie, la pauvre femme sentait que tout allait s'écrouler autour d'elle.

Un froid glacial s'infiltrait dans ses veines et lui remontait au cœur.

Éperdue, elle prenait Claudinet dans ses bras et le couvrait de baisers; parfois, l'étreinte était si violente que l'enfant laissait échapper une plainte.

Rose se décida enfin à écrire à Étienne Poulot. Elle le fit avec une brusquerie amicale, excluant toute recherche de style. Elle s'accusait nettement, mais reprochait à son ami de l'avoir boudée.

Il aurait dû se montrer plus raisonnable qu'elle, puisqu'il était un homme.

Elle alla jeter la lettre à la poste.

LVIII

ORPHELIN

En revenant, elle s'aperçut que des gamins la regardaient d'un air narquois. C'était la première fois qu'elle s'apercevait que l'on s'occupait d'elle.

Pourquoi ces enfants semblaient-ils si moqueurs?

En passant auprès d'eux, elle entendit le plus grand qui s'écriait avec l'accent de Gavroche :

— Elle n'a pas son petit jeune homme ce matin.

— Ça viendra, répliqua l'autre moutard, la queue du chat est bien venue.

Les deux petits drôles s'esquivèrent rapidement, car Rose Fouilloux s'était retournée, le visage enflammé, et ils craignirent une pluie de taloches.

La tireuse de cartes, le front empourpré de honte, rentra chez elle en courbant la tête.

C'était donc vrai! On savait qu'elle buvait? Est-ce qu'on allait se mettre à l'insulter maintenant?

Elle tourna sa colère contre elle-même; le penchant auquel elle cédait était indigne; elle ne voulait plus se mettre dans cet état dégradant, elle le jurait.

Hélas! on sait trop ce que valent les serments de ce genre!

Elle accusait Eusèbe et Zéphyrine de lui avoir fait contracter ces habitudes odieuses; ce n'était pas exact; l'impartialité nous oblige à le

déclarer; mais La Limace s'était chargé de donner plus d'extension au vice qui naissait alors, et il y avait diaboliquement réussi.

Rose se tint parole pendant toute la journée, mais la malheureuse fut très sombre; il lui semblait qu'elle souffrait davantage en s'abstenant de boire.

Ses idées suivirent un autre cours. Elle se demanda anxieusement si Poulot voudrait se réconcilier avec elle; il avait peut-être de la rancune; elle lui avait dit des choses bien dures.

Elle fut inquiète jusqu'au dîner.

Aussi, quand, vers sept heures, elle entendit frapper à la porte, elle courut ouvrir.

C'était bien Étienne Poulot. Le Bourbonnais était désolé, lui aussi, d'avoir perdu l'amitié de Rose; mais il n'aurait pas fait un pas pour se réconcilier avec elle, car il avait été blessé au plus profond de son cœur affectif et bon; mais puisqu'elle s'excusait, il lui pardonnait.

Rose Fouilloux serra bien fort la main que le pompier lui tendait.

Étienne s'empressa de courir à Claudinet, qui était radieux en revoyant son ami.

— Vrai! fit Rose, avons-nous été bêtes.

— Il y a de ça, répondit Poulot, ne voulant pas rappeler à la tireuse de cartes qu'elle avait eu tous les torts.

— C'est fini, hein?

— Bien sûr!

— Vous ne m'en voulez pas, Étienne?

— Je ne vous en ai jamais voulu... Cela m'a fait peaucoup de peine de penser que vous étiez mal conseillée, voilà tout.

Rose eut une dernière velléité d'amour-propre.

— Il s'agissait de ma sœur, dit-elle doucement.

— Vous ne l'aviez pourtant pas en odeur de sainteté.

— C'est vrai!

— Mademoiselle Zéphyrine, je n'en dis encore trop rien; mais le particulier qui était avec elle marquait mal, entre nous.

— Vous trouvez! fit-elle en riant.

— En plein.

Étienne Poulot n'était pas l'homme des circonlocutions et des euphémismes; c'était un bon et brave soldat, qui avait le langage concis du troupier.

Il reprit :

— Je n'aurais pas voulu le rencontrer au coin d'un bois, ce lascar-là.

— En tout cas, mon ami Étienne, vous ne le rencontrerez plus ici...

— Tant mieux.

— Avant qu'il soit longtemps.

— Ah ! fit Poulot moins satisfait, il reviendra ?

— Dame ! quand il aura épousé Zéphyrine.

— Entre nous, répliqua le pompier, je crois qu'ils sont déjà mariés au vingt-et-unième arrondissement.

— Ma foi, vous avez peut-être raison.

— Pensez-vous ?

— Mais il ne faut pas se montrer trop sévère.

— Oh ! ils sont libres en ce qui les concerne ; ce qui ne leur était pas permis, par exemple, c'était de vous gruger.

Rose ne parut pas avoir entendu la fin de la réplique ; elle continua :

— Dans le temps, on aurait bien pu jaser sur mon compte et sur celui de François.

En prononçant le nom de son amant, les yeux de la tireuse de cartes devinrent humides.

— Ah ! ce pauvre vieux Champagne ! soupira Étienne, très ému, lui aussi, il aurait eu vite fait de balancer cet escogriffe-là.

— Étienne ! reprit Rose, s'efforçant de chasser son accès de tristesse, je suis sûr que c'est la jalousie qui vous fait parler ainsi.

Le pompier fronça le sourcil ; quand il s'était chamaillé avec Rose, ne lui avait-elle pas dit qu'il était jaloux ? Si cette fois, elle le lui répétait, ce n'était plus du tout dans la même acception, et Rose le dérida bien vite.

— Certainement, fit-elle avec une conviction plaisante, vous en teniez pour ma sœur.

Étienne se mit à rire. Rose était si heureuse de l'avoir revu qu'elle se montrait presque joyeuse. Le pompier repartit :

— Sauf votre respect, mame Fouilloux, je ne suis pas porté sur les phénomènes.

La réconciliation était complète entre la cartomancienne et Étienne.

Chose inouïe : Étienne, qui n'avait jamais rien voulu accepter chez Rose, depuis la mort de François Champagne, Étienne ne refusa pas de manger un biscuit et de boire un verre de vin.

Claudinet participa aux agapes, mais il ne but que de l'eau rougie.

— Maintenant, dit l'enfant, tu vas venir tous les jours.

— Certainement, appuya Rose de son ton le plus encourageant.

— Tu mangeras ici, ajouta Claudinet... Tu coucheras ici... Je n'aurai plus peur.

— Comment ! fit le pompier, un grand garçon comme toi, tu as peur ?

La cartomancienne regarda son fils avec un étonnement contristé. Jamais Claudinet ne lui avait dit cela !

L'enfant parut regretter d'avoir laissé échapper ces mots, et il reprit :

— C'est pour rire.

Au moment où Rose portait le verre à ses lèvres, elle eut une terrible quinte. Le sang lui affluait au visage et des larmes jaillissaient de ses yeux.

Étienne tressaillit en entendant cette toux déchirante, qui semblait résonner dans un tonneau.

Quand l'accès fut à peu près terminé, Rose était redevenue lucide ; elle portait les mains à sa poitrine, comme si elle voulait éteindre le feu inextinguible qui la dévorait ; il y eut dans son regard une telle expression passagère d'angoisse et de désespoir, que le pompier, bouleversé, s'écria :

— Bon Dieu ! mame Fouilloux, vous ne vous soignez donc pas !

— Je ne fais que ça, répliqua-t-elle, navrée.

La joie qu'elle avait éprouvée en revoyant l'ami de Champagne n'existait déjà plus ; à la minute d'animation résultant du retour de l'ami, succédait le même accablement ; les paupières de Rose retombaient lourdement et sa tête s'inclinait sur l'épaule droite.

Poulot était bien bon garçon, mais il avait l'âme simple et fruste; sous le coup de l'émotion, il s'écria imprudemment :

— Est-ce que vous auriez la place d'armes attaquée?

Il se mordit aussitôt les lèvres, comprenant qu'on ne parle pas à une femme aussi virilement qu'à un copain de chambrée, mais il était trop tard; Rose répondit d'une voix sombre :

— Je finirai par le croire.

Elle eut un geste farouche et des imprécations se pressèrent sur ses lèvres.

Elle n'avait rien fait pour souffrir ainsi; elle était prête à accuser la destinée avec véhémence ; mais son accablement redoubla.

Elle garda le silence.

Claudinet murmura :

— C'est-y fini, maman?

Rose Fouilloux ne parut pas entendre son fils.

De plus en plus impressionné, Étienne reprit :

— Voyons ! il ne faut pas vous faire tant de mauvais sang... Vous n'avez qu'un gros rhume.

Elle eut une nouvelle contraction de la gorge ; une écume rouge vint à ses lèvres décolorées; elle tira vivement son mouchoir ; Étienne vit qu'il était maculé de sang.

— Voulez-vous que j'aille chercher le médecin? demanda le pompier effrayé.

— Non, répondit Rose, c est fini.

Elle essaya de sourire. Au bout de quelques minutes, elle parut réellement soulagée.

— Faut pas faire attention à ce que je vous ai dit tout à l'heure, reprit Poulot.

Elle chercha à le rassurer; mais elle n'y mit aucune conviction, car elle se frappait.

Étienne, en voulant détruire le mauvais effet de ses paroles, se montra de rechef très maladroit.

— Voyez-vous, dit-il, on ne joue pas avec la santé.

— Je le sais bien.

— La femme du marchand de vin, au coin de la rue Philippe-de-Girard, toussait comme vous...

— Et puis?

— Elle a négligé son rhume.

— Que lui est-il arrivé?

Il se troubla, disant juste le contraire de ce qu'il aurait voulu dire.

— Dame! balbutia-t-il, elle a fini par faire une maladie.

— Elle s'est guérie?

— Elle est... ou du moins, quoi! elle ne souffre plus.

— On l'a enterrée?

— Que voulez-vous? elle avait toujours refusé de se soigner.

Rose eut un frémissement et se leva hagarde.

Claudinet crut que sa maman allait encore se disputer avec son ami Étienne et il se mit à pleurer.

— Vous, prononça le pompier, c'est une autre affaire. Il ne s'agit que d'irritation... Vous ne vous rappelez pas avoir attrapé un chaud et froid?

— Non...

— Parce que ce serait plus dangereux... Notre cantinière en a pincé un l'autre jour et...

Cette fois il s'arrêta à temps et termina :

— Le major a fini par la remettre sur pieds... Vous le connaissez bien, le major, c'est le même qui a...

— Laissé mourir mon pauvre François.

— Champagne avait quelque chose de cassé dans la tête; il aurait fallu un miracle, vous le savez bien...

— Oui! un miracle, répéta-t-elle avec une amertume profonde.

Et elle se dit :

— Comme pour moi, peut-être.

C'était la première fois qu'elle se rendait compte de son état. Elle s'avouait que, jusqu'à cette minute tragique, où il lui avait semblé lire son arrêt sur le livre du destin, elle s'était illusionnée, voulant fermer les yeux à la lumière.

Il était dit que Poulot irait jusqu'au bout dans la voie de la



L'eau-de-vie lui brûla la gorge. (Page 620.)

franchise ; mais, dans son idée, il tenait à réhabiliter le médecin.

— Ah ! non ! vous savez, Rose, c'est un homme capable.

— Qui ?

— Le docteur.

— Avec ce qu'ils savent, répondit la cartomancienne, on ferait un gros livre, mais avec ce qu'ils ne savent pas on en ferait dix.

Le Bourbonnais s'entêta, parla de cas très graves que le médecin avait traités. Il n'avait pas réussi chaque fois, mais il était très fort.

— Ainsi, conclut-il, il ne se trompe jamais quand les soins sont inutiles.

— Il le dit au malade ?

— Non! Ça ne se dit pas... Seulement, il prévient le capitaine.

Rose ferma les yeux. Elle revoyait la courte entrevue qui avait eu lieu entre elle et le docteur dans la maison de la rue Gay-Lussac.

Il avait cru qu'elle venait pour elle-même : il avait prononcé des mots auxquels Rose n'avait pas attaché suffisamment d'importance tout d'abord ; aujourd'hui, elle se souvenait bien qu'il s'était repris, cherchant à lui donner le change. Il avait procédé plus habilement que Poulot, parce que c'était un chef, lui, et qu'Étienne n'avait pas autant que lui l'habitude de peser ses expressions.

Le pauvre diable ne savait plus à quel saint se vouer. Il avait été content de venir, maintenant il aurait voulu s'en aller, à la condition, pourtant, de ne pas laisser son amie dans cet état lamentable.

Elle vit la bonne figure d'Étienne tout attristée, et, autant pour se donner du courage à elle-même que pour le rassurer, elle s'écria :

— Vous en faites une tête!

— Ça m'ennuie de vous voir souffrante.

— C'est passé.

— Vrai ?

— Mais oui... Les femmes, voyez-vous, Poulot, ça a toujours quelque chose.

— Il y a du vrai là-dedans.

— Ne vous mariez pas.

— Oh si! tout de même.

Elle reprit le litre et remplit le verre du pompier, bien que celui-ci s'en défendît un peu.

— Qu'est-ce qu'on vous donne comme médicaments? demanda Poulot.

Rose rougit.

Elle ne pouvait répondre à cette question pourtant bien simple ; comment s'aviser de raconter au Bourbonnais qu'elle se traitait par l'alcool.

Elle eut de nouveau honte de son avilissement. Il fallait qu'elle eût perdu la tête pour s'enivrer ainsi. A quel vertige était-elle donc en proie ?

C'était fini ; elle retrouverait sa sobriété d'autrefois ; elle ne voulait plus éprouver ce dégoût d'elle-même.

D'ailleurs, le lendemain, elle retournerait voir son médecin, et certainement, il lui défendrait tous ses rogommes.

— Y en a-t-il beaucoup? insista Étienne.

— Oui, oui, balbutia-t-elle ; c'est un tas de drogues qui sont amères comme chicotin...

— Et ça coûte cher ?

— Très cher.

— Un bon verre de vin vous ferait peut-être plus de bien.

— Vous croyez?

— On le dit... Il y a des camarades, au régiment, qui ne se soignent que comme ça, quand ils ne sont pas dans leur assiette.

— Mais vous n'êtes pas de ceux-là, vous, Étienne?

— Je n'ai jamais été malade... François était comme moi.

Il regarda la photographie de son camarade.

— Ah! il était d'attaque, mon vieux copain!... Il ne refusait pas de trinquer avec les camarades et il n'était certainement pas le dernier à offrir sa tournée; mais lui et moi, nous n'avons jamais pris de cuites.

Pauvre Rose! ces mots la cinglaient en plein visage. Qu'aurait dit Champagne, s'il l'avait trouvée ivre comme elle l'était si souvent?

Elle se dit, le cœur ulcéré :

— C'est stupide, ce que je pense là... Si François n'était pas mort, est-ce que j'aurais cherché à oublier ma peine en buvant?

A son tour, elle contempla l'image de la victime du devoir, comme si elle voulait que le défunt lui donnât raison sur ce point.

— Ce n'est pas tout ça! s'écria Poulot, il faut que je rentre au quartier.

— Tu reviendras demain, dit Claudinet.

Rose ajouta :

— Nous y comptons.

— Je ferai mon possible, répondit Étienne.

Il avait bouclé son ceinturon; il prit Claudinet dans ses bras et l'embrassa.

— Tu commences à être lourd, dit le pompier à l'enfant.

— N'est-ce pas, répliqua Rose, qu'il grandit à vue d'œil?

— Ce sera bientôt un petit homme.

— Je serai soldat aussi, déclara le gamin... Pompier!

— Non! s'écria Rose, toute frémissante... Dans ce métier-là, vois-tu, mon mignon, on risque trop d'être tué et de faire le malheur de ceux qui vous aiment.

Elle le reprit des bras de Poulot, comme si celui-ci avait l'intention d'emporter l'enfant à la caserne.

— Nous avons le temps d'y réfléchir, répondit Étienne... On en reparlera.

Il serra la main de Rose et partit.

Claudinet murmura :

— Il est gentil, Étienne, moi, je l'aime bien.

— Tu aimes bien ton lit aussi, dit Rose, et il est l'heure de te coucher.

L'enfant la regarda ; sa petite physionomie était rayonnante ; sa maman ne toussait plus et elle n'était pas en ribotte.

— Et puis toi? demanda-t-il.

— Moi ! je vais en faire autant.

Elle déshabilla Claudinet et le coucha, bordant le lit avec la plus grande sollicitude.

L'enfant, après quelques mots, s'endormit.

Le visage de Rose Fouilloux changea d'expression ; elle retomba dans le plus affreux désespoir.

— C'est fini ! dit-elle, je sens que je suis perdue !

Elle tomba assise sur une chaise et sanglota.

De nouveau quelque chose de glacial lui montait lentement au cœur ; elle avait, comme disent les gens du peuple, froid en dedans, comme si tout son sang se congelait dans ses veines.

— Mon Dieu ! pria-t-elle, est-ce vrai que vous ne m'accorderez pas assez d'années pour élever mon petit Claudinet ?

Ses tortures devinrent indicibles ; elle se révolta ; elle ne voulait pas continuer à souffrir ainsi.

Ses bonnes résolutions s'évanouirent. Là, dans le placard, se trouvait la liqueur de feu qui la réchaufferait.

Encore une fois, ce serait l'engourdissement du mal, ce serait l'oubli.

Elle saisit avidement la bouteille de cognac et la porta à ses lèvres, sans perdre de temps à chercher un verre.

L'eau-de-vie lui brûla la gorge ; mais cette sensation ne dura pas ; Rose but encore quelques gorgées.

— Ah ! fit-elle, je savais bien que cela irait mieux.

La malheureuse créature attendait avec délices le moment où sa dernière lueur de raison s'envolerait ; mais, ce soir-là, l'alcool n'agissait plus avec la même rapidité.

Rose Fouilloux constata avec une sorte de terreur que l'ivresse ne venait pas. Elle regarda la bouteille, accusant le débitant de ne lui avoir donné que de la mauvaise marchandise ; mais pourtant, la veille, elle avait bu de cette horrible mixture, étiquetée comme un produit de la Charente ; la fiole n'était qu'à moitié pleine quand elle y avait puisé à même. Que se passait-il donc en elle ? Est-ce que sa maladie devenait plus forte que ce liquide souverain ?

— Je comprends, dit-elle soudainement ; j'aurais dû commencer par l'absinthe.

Elle prit le litre qui contenait la verte liqueur et fut sur le point d'approcher le goulot de ses lèvres, comme tout à l'heure, quand elle avait bu de l'eau-de-vie ; mais elle s'arrêta.

— Non ! bégaya-t-elle, pas comme ça... Ce serait peut-être moins bon.

Elle eut une dernière lueur de bon sens.

— C'est atroce ! fit-elle, j'abrège encore mes jours... Je suis folle... C'est

immonde... Si les gamins me voyaient dans la rue, ils répéteraient ce qu'ils ont dit hier... Je ne veux plus être pocharde... Je vais me coucher.

Elle fit quelques pas vers son lit et passa devant le meuble où ses jeux de cartes étaient enfermés.

Elle s'arrêta, haletante.

— Là, dit-elle, en touchant du doigt le tiroir d'une sorte de secrétaire, là est le livre de mon destin... Après tout, je me trompe peut-être en croyant que je suis mortellement atteinte... Étienne, avec ses histoires funèbres, a pu me détraquer le cerveau...

Est-il bien vrai que le major m'ait jugée aussi malade que cela?... Il me l'aurait dit... C'était son devoir... Est-ce qu'il ne faut pas que je me guérisse pour soigner Claudinet?... Il ne peut pas se passer de moi, le cher bébé.

Elle ressentit un violent élancement au poumon gauche et laissa échapper une plainte.

— Pourquoi ne consulterais-je pas les cartes? se demanda Rose... Parce que depuis qu'elles m'ont annoncé la mort de François Champagne, elles me font horreur, quand il s'agit de moi ou de Claudinet...

Elle fit quelques pas en arrière, puis revint vers le meuble, comme fascinée.

— Cependant, reprit-elle, je ne dois pas rester dans cette incertitude qui aggrave mon mal... Est-ce que j'aurais peur?... Oui, c'est cela... Je ne veux pas savoir... Je ne veux pas.

Elle s'éloigna de nouveau, mais l'attraction hypnotique revint avec plus de force.

Sa main fébrile tourna la clef du tiroir.

Elle se défendit encore pourtant; ce fut en vain.

— Les cartes, murmura-t-elle, ne mentent jamais... Elles m'avaient annoncé ma maladie, pourquoi ne me prédiraient-elles pas ma guérison prochaine?... Elles ne m'ont pas dit que je mourrais des suites de mon rhume... Alors, quoi !... Pourquoi m'effrayer? En quelques minutes, je serai fixée.

Elle prit le jeu et l'étala sur la table. Désormais aucune puissance humaine ne l'empêcherait de consulter l'oracle.

Elle ne lutta plus; ses noirs pressentiments firent trêve. Cette infortunée, qui avait déjà un pied dans la tombe, eut cependant cette lueur suprême d'espoir et de confiance, qui apparaît aux moribonds quelques instants avant leur fin.

— Après moi, dit Rose, je referai le jeu pour Claudinet... Je m'en veux maintenant d'avoir tant hésité...

Je ne me croyais pas aussi lâche...

La devineresse eut un frémissement indicible en battant ses cartes; on

aurait dit que c'était la première fois qu'elle voulait leur arracher un secret.

D'ailleurs, elle se demanda si elle n'oubliait pas toute sa science.

Elle se sentait un grand vide au cerveau ; elle regardait avec égarement ces images cabalistiques.

Puis, une terreur sacrée s'empreignait sur son visage émacié; une flamme singulière passa dans ses yeux; elle eut réellement le tremblement des pythonies qui croient aux phénomènes surnaturels.

Puis, l'apaisement se fit, Rose redevint impénétrable. Soudain, elle jeta un cri d'agonie...

L'oracle avait parlé... Il lui avait annoncé sa mort très prochaine.

La malheureuse se leva, livide, en proie à la plus profonde stupeur; elle fit quelques pas en chancelant; puis elle revint vers le jeu de cartes étalé, comme si elle avait pu se tromper en l'interprétant.

L'arrêt fut confirmé une seconde fois...

Rose eut la sensation d'un cataclysme qui l'écrasait.

Elle roula sans connaissance sur le parquet.

Claudinet dormait toujours; depuis longtemps son sommeil n'avait été aussi paisible; le cher mignon rêvait que sa mère était très riche et qu'elle l'habillait avec des rayons de soleil.

Rose ne sortit de son évanouissement qu'au milieu de la nuit.

Elle avait tellement froid qu'elle se demanda si elle était déjà couchée dans le sépulcre.

Un râle étouffé sortit de sa gorge. Elle voulait appeler à son secours, mais les paroles expiraient sur ses lèvres.

Ce que souffrit la pauvre martyre fut indescriptible.

Enfin, ses tortures diminuèrent; il y eut une sorte d'accalmie dans l'œuvre de la mort; Rose parvint à se soulever sur un genou; ses mains convulsées étreignirent le fauteuil; après des efforts inouïs. elle parvint à s'asseoir.

La circulation du sang redevint aussi normale qu'elle pouvait l'être dans ce corps dévoré par le mal.

Rose put se lever et faire quelques pas dans les ténèbres.

Elle prêta l'oreille : elle perçut le souffle léger et régulier de son enfant.

— Il dort, lui! murmura-t-elle.

Elle atteignit la cheminée où étaient les allumettes; elle en enflamma une et alluma la lampe.

Elle fut moins terrifiée quand l'obscurité eut cessé.

Ses yeux se reportèrent vers les cartes, comme le regard du condamné à mort ne peut se détacher du couteau de la guillotine.

Rose se retrouvait très lucide; il ne lui semblait plus avoir fait cet horrible cauchemar.

Elle s'accouda et tomba dans une méditation douloureuse.

Sa consternation augmentait de minute en minute ; elle semblait ne pouvoir jamais plus sortir de son atonie; et c'était pitié de voir ce grand corps décharné ployé en deux, la poitrine soulevée en spasmes convulsifs par la toux et par les sanglots.

Rose Fouilloux avait été élevée en fille de Bohème ; ce n'était que plus tard qu'elle avait pris, avec sa nouvelle condition sociale, ce maintien décent, qui faisait dire d'elle, dans le quartier, avant qu'elle se livrât à la boisson :

— Elle est rien distinguée, la tireuse de cartes de la rue des Trois-Couronnes.

Elle n'avait pratiqué aucune religion; elle ne savait même pas si elle avait été baptisée.

Elle ne pouvait donc faire sa prière suivant les textes usuels; mais, pourtant, de l'âme de cette malheureuse s'exhalait une plainte déchirante qu'elle adressait au ciel :

— Pourquoi mourrais-je? Qu'ai-je fait?... Je suis une honnête femme... J'ai eu un enfant avec François, mais nous allions nous marier... Autrement, je n'ai rien à me reprocher.

Elle regarda son fils, qui continuait ses doux rêves. Jamais elle n'avait vu meilleure mine à Claudinet. Puis elle eut un rictus d'une ironie navrante.

Elle aussi avait des couleurs; beaucoup de personnes lui affirmaient qu'elles auraient bien voulu lui acheter sa santé; Rose la leur donnerait pour rien maintenant.

Et, pourtant, elle se le rappelait bien; elle n'avait pas été difficile à élever, tandis que le petit lui avait donné des transes chaque jour, jusqu'en ces derniers temps.

Le pauvre mignon avait encore bien besoin de sa mère; si elle devait mourir si rapidement, elle l'entraînerait dans la tombe.

Était-ce juste cela?

Est-ce que la Mort n'avait pas d'autres vieilles femmes inutiles, sans enfants, à enlever?

Pourquoi Rose et non une autre!

Elle recouvra un semblant de volonté et secoua un peu sa torpeur.

Elle s'écria :

— Je veux maintenant connaître le sort de Claudinet... Puisque, malgré la promesse que je m'étais faite, j'ai recommencé à consulter les cartes pour moi, j'exige qu'elles me dévoilent la destinée de mon fils.

Elle eut un geste farouche :

— Qu'est-ce que je risque?... Puisque je suis perdue sans rémission, ce serait pour moi une suprême consolation de savoir que mon fils me rejoindra bientôt... Que ferait-il sur la terre, le chéri?...

Sa physionomie devint moins sombre.

— S'il doit vivre, ajouta-t-elle, je le saurai... Dans les deux cas, je ne dois pas craindre de faire parler une dernière fois le destin... Je ne puis rien changer à ce qui est écrit... Je me résignerai.

Elle refit le jeu pour Claudinet.

Cependant elle n'avait plus le même genre d'agitation que lorsqu'elle avait opéré pour elle.

L'incantation fut d'une douceur infinie, Rose pleurait encore, mais ses larmes ne la brûlaient plus.

Elle souffrait moins; sa personnalité se dédoublait; en ce moment, c'était une mère qui n'avait jamais désespéré; l'autre Rose Fouilloux, la malheureuse, la condamnée à mort, était déjà partie pour un monde meilleur.

Elle n'éprouva plus cette terreur sacrée qui la secouait comme une feuille, quand elle préludait à ses consultations, et ce fut sans grand effroi qu'elle lut dans les cartes préparées pour son fils.

La première séquence n'était pas mauvaise, mais les funèbres piques ne tardaient pas à revenir assombrir le jeu; cependant, les autres cartes entraient en lutte contre les funèbres présages, mais la mère de Claudinet conserva sa froide résolution.

Rose constata avec un grand étonnement que, pour la première fois, depuis qu'elle exerçait son métier, il lui était impossible de traduire l'oracle d'une façon intelligible.

Les cartes ne cessaient de se contredire; le destin ne voulait-il plus parler?

Mais l'oracle, en restant aussi énigmatique, se montrait encore cruel. Rose ne pourrait plus le consulter bientôt; pourquoi ne voulait-il pas parler une dernière fois?

La mère de Claudinet fit d'autres tentatives en employant tour à tour les méthodes les plus diverses; ce fut en vain; elle ne put rien apprendre.

Soudain elle sentit de nouveau l'âpre morsure du froid; la fièvre qui, soutenue, allait l'anéantir de nouveau.

La pauvre fille grelottait.

Un rayon blafard entrait dans la pièce; c'était le jour qui revenait.

Rose joignit les mains. Était-il possible qu'elle eût ainsi passé la nuit blanche! Elle était donc restée bien longtemps évanouie!

Toutes ses terreurs revinrent brusquement l'assaillir. Avait-elle oublié que ses minutes étaient comptées?



Trois ou quatre voisiues suivirent l'humble corbillard. (Page 630.)

Elle se tordit les bras en gémissant. Elle voulait supplier les cartes de ne pas rester inexorables.

Elle eut froid encore; elle n'y tenait plus. Si elle se couchait, les draps lui sembleraient un suaire.

Non, elle voulait rester éveillée jusqu'à ce qu'elle eût trouvé ce qu'elle cherchait éperdue : le moyen d'éviter à Claudinet le malheur qui le menaçait.

— Si je me couche, murmura Rose Fouilloux, je ne me relèverai peut-être pas.

Ses dents claquaient : ses mains étaient violettes avec des taches grises à la base des ongles. Aurait-elle la force de faire du feu? Il le fallait bien; elle n'allait pas mourir de froid.

Elle se traîna jusqu'à sa cuisine ; ses doigts aux trois quarts paralysés saisirent pourtant un fagot qu'elle mit dans le poêle.

Elle alluma ce petit bois, qui pétilla bientôt ; mais pour cette opération, Rose s'était accroupie ; quand elle voulut se relever, ses jambes ankylosées ne le lui permirent pas tout de suite ; le poêle ronflait, mais ce feu serait vite éteint si elle n'y mettait pas du charbon.

Elle saisit le pied de la table pour se relever ; sa main droite s'accrocha au tapis et les cartes roulèrent sur le sol ; Rose les prit à poignées et les jeta dans les flammes.

— Comme ça dit-elle, elles ne prédiront plus rien !

Cet effort ne l'épuisa pas ; elle parvint à se retrouver debout ; elle prit deux autres fagots et de menus morceaux de charbon qu'elle mit pêle-mêle dans le foyer.

Les ronflements continuèrent.

La chaleur qui montait, jointe à la surexcitation fébrile causée à Rose par ses mouvements désordonnés, ranimèrent un peu la pauvre fille.

Comme ce feu qui flambait et ne devait durer que quelques instants, comme une lampe qui va s'éteindre et projette une lueur plus haute que de coutume, Rose Fouilloux sentit monter en elle une poussée d'énergie vitale où elle retrouva un moment la plénitude de sa raison.

Pendant quelques minutes, elle aurait retrouvé l'illusion de sa santé, si les cartes n'avaient pas parlé.

Le sang lui afflua au cerveau, déferlant contre les tempes, à grands coups précipités.

La tireuse de cartes qui avait passé une grande partie de sa vie à révéler l'avenir eut une suprême intuition.

Elle marcha vers le lit où son fils continuait à paisiblement reposer.

Elle regarda l'enfant avec une indicible tendresse ; tout son cœur, toute toute son âme étaient concentrés dans ce regard.

Puis elle prit le veston propret que Claudinet portait depuis quelques semaines comme un petit homme ; et saisissant la boîte où étaient renfermés les instruments de couture, Rose prit ses ciseaux et se mit à découdre la doublure du vêtement, dans le dos, en commençant depuis l'épaule gauche.

Ceci fait, la tireuse de cartes alla à son lit : elle eut un mouvement d'hésitation, et ces mots s'échappaient de ses lèvres :

— Je n'aurai jamais la force d'enlever les matelas.

Elle l'eut pourtant, surprise de se sentir encore aussi nerveuse.

Fouillant dans le sommier elle en retira un coffret à broderie qu'elle ouvrit.

Elle en tira le titre de rente de quinze mille francs.

La mère de Claudinet contempla ce papier qui représentait toute sa fortune et qui allait devenir l'héritage de son fils.

Les réflexions de François Champagne lui revenaient à l'esprit.

Le sapeur-pompier avait montré un grand étonnement en apprenant que sa maîtresse, ou plutôt sa fiancée, était capitaliste.

Il avait lancé un propos jovial pour exprimer son ahurissement et il avait insinué que cet argent avait été gagné honnêtement, il est vrai, mais d'une façon bien bizarre.

Si Rose Fouilloux n'avait pas été convaincue en exerçant son métier, elle aurait pu, elle aussi, éprouver une sorte de gêne en réfléchissant à la manière dont elle avait amassé ces économies ; mais ces scrupules ne l'effleurèrent même pas.

Elle se rappella comment, après chaque consultation, elle avait mis de côté une somme infime, prélevée sur sa recette, avec une régularité prodigieuse. Elle ne voulut pas s'attendrir, comprenant que si les larmes lui remontaient aux yeux, ce serait une nouvelle défaillance, dont elle ne sortirait peut-être plus.

Hâtivement, elle inséra le titre de rente entre la doublure et l'étoffe ; puis elle se mit à recoudre le tout.

Quand Rose tira l'aiguille pour la dernière fois, ce fut avec un immense soulagement.

Elle replaça le veston sur la chaise où elle l'avait pris.

Le poêle s'éteignait déjà ; la malheureuse fut secouée par un frisson qui lui parcourait tout le corps.

Vite, elle replaça les matelas sur son lit ; elle sentait que la fièvre allait bientôt la terrasser et la réduire à l'inaction complète. L'amélioration factice disparaissait peu à peu.

Rose eut un court vertige et empoigna la bouteille de rhum ; mais, au moment de la porter à ses lèvres, elle eut un geste de répulsion.

— Non ! non ! balbutia-t-elle... Je ne boirai plus... Je ne veux plus m'enivrer... Je le jure encore une fois... Je le jure... sur la tête de Claudinet.

Cette fois, la pauvre Rose Fouilloux devait tenir son serment.

Elle se coucha à grand'peine, n'ayant plus conscience de son état ; cette nuit terrible avait précipité le dénouement.

La malheureuse, qui avait fermé sa porte, resta plusieurs heures sans soins.

Les voisins entendirent enfin les cris de Claudinet, qui assistait affolé à l'agonie de sa mère.

On fit sauter la serrure.

La phtisie galopante était déclarée. Le médecin du quartier, mandé en toute hâte, prononça son arrêt.

La cuisinière du boulevard Richard-Lenoir et Étienne Poulot assistèrent la moribonde jusqu'à ses derniers moments.

Rose ne reprit pas complètement connaissance ; cependant, le troisième jour, quelques minutes avant de mourir, une angoisse plus impressionnante encore que les affres de l'agonie passa sur son visage que les ombres funèbres envahissaient rapidement.

Rose murmura distinctement :

— Claudinet !

— Mon Dieu ! s'écria Étienne, elle parle...

Il courut à l'enfant, le prit dans ses bras et le tendit à la mère.

— Claudinet, répéta Rose Fouilloux... L'épaule... L'épaule...

— C'est le délire ! fit tristement madame Midoux.

— Mais non, répliqua Poulot... Elle va s'expliquer...

Et se penchant vers l'infortunée, il dit :

— Rose... parlez... Vous avez demandé Claudinet... Il est là... Vous le reconnaissez bien ?

La tireuse de cartes se souleva sur un coude ; ses lèvres s'agitèrent dans le vide ; aucun son ne sortait.

— Rose, reprit le pompier, nous vous écoutons... Dites-nous ce que vous voulez.

Elle fit un nouvel effort ; mais le souffle devenait de plus en plus faible ; cependant elle murmura :

— L'épaule...

— Vous voyez bien qu'elle bat la campagne, fit la cuisinière.

Étienne Poulot, désolé, s'arrachait les cheveux.

— Je suis sûr, dit-il, qu'elle a un secret à nous communiquer.

— Mais non, protesta madame Midoux... La pauvre fille ne sait plus ce qu'elle dit.

A la troisième tentative, Rose soupira encore.

— Épaule... Épau...

Elle n'acheva pas. Le râle sinistre emplit la chambre.

Consternés, Étienne et madame Midoux hochèrent la tête avec la plus ardente pitié.

Claudinet joignait ses mains mignonnes, et si l'on avait pu lire dans la pensée de l'enfant, on y aurait vu cette prière naïve et navrante, mais sincère :

— Mon Dieu ! ne m'enlevez pas ma pauvre maman... J'aime encore mieux qu'elle roule par terre la bouteille à la main que de la voir souffrir ainsi.

Les yeux de Rose s'agrandirent démesurément. Ils se portèrent sur son fils, puis sur le portrait de François Champagne.

On eût juré que l'intelligence était revenue à la moribonde dans un dernier éclair.

Enfin, le regard de Rose se fixa sur son entant et deux grosses larmes s'échappèrent.

Son corps maigre fut secoué par une légère convulsion, puis elle leva le bras, comme si la vaillante fille voulait encore protéger le petit être...

C'était fini.

— Mon pauvre enfant ! sanglota Étienne Poulot, te voilà orphelin !

LVII

AUX ENFANTS-ASSISTÉS.

Il était quatre heures du soir quand Rose mourut.

Madame Midoux demanda à Étienne s'il voulait se charger des formalités d'usage.

Lė pompier, qui avait obtenu une permission de son capitaine, répondit affirmativement. Il allait déclarer le décès à la mairie.

— Vous vous entendrez avec les pompes funèbres, poursuivit la cuisinière.

— Quelle classe faut-il prendre?

Ils se regardèrent tous deux. Dans leur émoi, ils n'avaient pas pensé à ces tristes détails.

— Elle n'a pas de parents ici, dit la femme.

— Non, répondit Étienne... Sa sœur est partie je ne sais où.

— Alors ?

— Alors... A-t-elle de l'argent?

— Cherchons.

— Est-ce que c'est permis ?

— Dame ! nous ne pouvons pas la laisser enterrer comme un chien... Nous ne prendrons que la somme nécessaire.

— C'est vrai, reconnut le pompier.

Tous deux cherchèrent. Ils trouvèrent le porte-monnaie de la défunte; il ne contenait qu'une vingtaine de francs.

— Elle a autre chose, dit la cuisinière ; maintes fois, elle m'a laissé entrevoir qu'elle était à son aise.

Ils poursuivirent leurs investigations, sans rien découvrir.

— Que faire? se demandèrent-ils avec découragement.

La concierge monta. Elle déclara qu'on ne pourrait rien vendre du mobilier, attendu que le terme allait échoir dans huit jours et que Rose n'avait pas payé d'avance.

Il fallut demander le convoi des indigents.

Étienne et madame Midoux avaient juste de quoi acheter une couronne.

Trois ou quatre voisines suivirent l'humble corbillard.

La concierge s'était chargée de garder Claudinet pendant l'atroce cérémonie.

En revenant du cimetière, Étienne et la cuisinière trouvèrent le commissaire de police, qui avait été prévenu par le juge de paix, chargé d'apposer les scellés.

Il fallait avant tout s'occuper de l'orphelin.

Le commissaire questionna les deux amis de Rose. Ils ne pouvaient rien lui apprendre touchant la famille de la morte.

Provisoirement, la concierge accepta de nourrir Claudinet et de le coucher.

On leva les scellés en abrégeant les délais.

Le commissaire de police perquisitionna en pure perte.

Rose Fouilloux n'avait pour toute fortune que les quelques francs trouvés dans son porte-monnaie par madame Midoux et Poulot.

Le commissaire, très dépité, prit un air très rogue :

— Mais enfin, s'écria-t-il, que voulez-vous que je fasse de l'enfant ?

La permission accordée au pompier finissait ; la cuisinière avait besoin de retourner chez ses patrons; ils ne purent prolonger l'entretien.

Ni l'un ni l'autre ne pouvait se charger de Claudinet, bien que ce ne fût pas l'envie qui leur en manquât.

Le commissaire fit un rapport ; il signa également les paperasses administratives préparées par son secrétaire et Claudinet fut conduit aux Enfants-Assistés.

Rue Denfert-Rochereau, au numéro 74 ; la bâtisse est noire, triste, et éveille les idées les plus lugubres.

Enfants trouvés, enfants abandonnés, enfants orphelins, tous sont envoyés là par l'administration de l'Assistance publique.

Claudinet fut inscrit sur les contrôles et immatriculé. On lui passa au cou un collier que l'on ferma avec un morceau d'étain, au moyen d'une pince. Son nom et la date de son entrée furent tracés sur le léger métal.

Le pauvre enfant tremblait comme une feuille. Que lui voulaient ces hommes et pourquoi était-il en prison?

Il avait peur d'être battu.

Dans sa jeune intelligence, il se demandait pourquoi les petits enfants qui ont eu le malheur de perdre leur mère étaient emmenés si loin.

Ces formalités préliminaires étaient à peine terminées, lorsque le docteur Beautreillis, chargé d'examiner les nouveaux arrivants, fit son entrée.

Il avait six enfants à visiter ; sauf Claudinet, leur santé n'exigeait pas de

soins immédiats. Ils pouvaient être dirigés sur la province dans les délais ordinaires ; les uns iraient en nourrice, d'autres seraient confiés à des travailleurs agricoles qui, moyennant une faible indemnité, se chargeraient d'élever le pensionnaire qui leur était confié.

Mais, quand le docteur eut regardé Claudinet, et qu'il se fut renseigné sur les motifs de l'admission, il s'écria :

— Quel est l'imbécile qui nous envoie un enfant dans ces conditions ?

Le fils de Rose Fouilloux se mit à tousser.

— C'est à l'hôpital de l'Enfant Jésus qu'il aurait fallu transporter ce bébé, continua le médecin.

L'employé, qui assistait à la visite, répondit :

— Il est temps encore.

— Mais non ! protesta le docteur... Le petit malheureux n'a plus que le souffle... Il n'arriverait certainement pas en vie au faubourg Saint-Antoine.

— Alors...

— Installez-le à l'infirmerie et envoyez-moi sœur Simplice.

Claudinet, bien sage sur la banquette où on l'avait assis, leva les yeux sur le docteur.

— On va te soigner, mon petit homme, lui dit celui-ci... Nous allons essayer de te remettre d'aplomb avant de t'envoyer au loin.

Et il ajouta en lui-même.

— Ce pauvre bambin, en fait de voyage, me paraît bien près du grand.

Le docteur Beautreillis était d'une taille moyenne, mais très trapu.

Ses yeux perçants et sa barbe noire embroussaillée effarouchèrent Claudinet; cependant, quand le docteur lui eut parlé, l'enfant se rassura un peu ; la voix était bienveillante et bien timbrée.

Un garçon de salle prit très doucement Claudinet dans ses bras et s'apprêta à l'emporter.

Sœur Simplice entra.

Claudinet joignit les mains; il crut voir la sainte Vierge.

La religieuse avait vingt-cinq ans. Pâle et mélancolique, son regard reflétait des peines intimes, que le temps et la profession n'avaient pu faire oublier.

Très belle, même sous l'humble costume de fille du Seigneur, sœur Simplice appartenait à l'ordre hospitalier des Dames de la Consolation.

Personne ne savait le secret enfoui au plus profond de son cœur. Quel que fût le douloureux mystère de sa vie, la jeune fille en entrant en religion n'avait pas voulu demander au cloître une tranquillité d'âme qu'on n'y trouve jamais complètement, malgré sa discipline austère et l'assujettissement de ses exercices pieux.

Elle avait considéré que cette retraite du monde dissimulait en général

un orgueil et un égoïsme spéciaux, et que Dieu ou même l'Église, dans leurs commandements, n'avaient jamais exigé qu'une créature descendît par anticipation dans la tombe.

L'absence de tout souci en ce qui concernait les êtres chers, la sécurité du lendemain et l'abandon de toute responsabilité constituaient pour la religieuse un sort qui ne ressemblait aucunement au martyrologe.

Elle n'avait pas voulu s'ensevelir inutilement dans la cellule d'un couvent, n'admettant, dans l'ordre philosophique, rien qui ressemblât au suicide ou à la désertion.

Elle se disait dans son ardente foi de vraie chrétienne que Jésus avait porté sa croix devant tout le monde, en marchant au supplice.

Sœur Simplice avait souffert ; elle ne se contenterait pas de prier avec plus ou moins de ferveur pour son prochain ; elle le soulagerait matériellement, tout en suppliant le ciel de bénir ses efforts.

Elle avait choisi un ordre qui s'occupait de l'enfance, donnant satisfaction sans doute aux instinctives aspirations maternelles que toute femme de cœur conserve, quelle que soit sa condition sociale.

Sœur Simplice regarda Claudinet avec une grande compassion.

Le docteur s'écria :

— Vous voudriez bien que je vous le confie, n'est-ce pas, ma sœur?

— Pauvre chérubin ! murmura la religieuse.

— Les règlements s'y opposent un peu.

— Comment ! docteur, répliqua sœur Simplice, d'une voix angélique, n'y a-t-il pas ici une infirmerie ?

— Oui, mais l'effectif est au complet.

— Ce n'est pas cet enfant qui tiendra beaucoup de place.

— Voilà ce que vous me dites chaque fois, sœur Simplice, et j'ai la faiblesse de vous écouter.

— Vous êtes tout-puissant en pareil cas.

— Vous allez un peu prétendre que je remplace le bon Dieu... Votre bon Dieu.

La religieuse baissa la tête ; il comprit qu'il l'avait affligée. Beautreillis, tout libre-penseur qu'il fût, était un galant homme.

— Allons! reprit-il, je cède encore.

Le regard de sœur Simplice le remercia.

— Seulement... hum!... Vous vous engagez à bien le soigner... Il lui faut autre chose que de l'eau bénite à cet enfant-là... Prenez-le... Je vais vous indiquer tout de suite comment il faut le traiter.

Claudinet fut transporté au fond d'une grande cour dans un bâtiment qui donnait sur le jardin.

En se voyant dans un dortoir d'une propreté méticuleuse, l'enfant se sentit tout de suite moins malheureux.



Quand il se réveilla, sœur Simplice lui présentait une tasse. (Page 635.)

Sœur Simplice le déshabilla et le coucha dans un lit où les rideaux immaculés ressemblaient à de grandes ailes blanches.

Claudinet demanda candidement :

— Est-ce que je suis dans le paradis ?

— Non, mon enfant, répondit la religieuse, émue jusqu'aux larmes.. Vous irez plus tard.

— Est-ce encore plus beau qu'ici ?

— Oui, mon mignon... Pour y aller, il faudra bien faire votre prière.

— Je ne sais pas, dit Claudinet avec confusion.

Et il eut un geste comme pour retenir sœur Simplice qu'il redoutait de voir s'éloigner après un tel aveu.

— Eh bien ! reprit-elle, je vous apprendrai.

Claudinet lui posa encore une question :

— Est-ce que c'est vous qui remplacerez ma pauvre maman?

Sœur Simplice n'était pas aussi bien renseignée que le docteur Beautreillis; elle n'avait pas demandé si son nouveau petit protégé avait été trouvé, abandonné ou recueilli ; son admirable charité ne connaissait pas ces classifications ; son dévouement n'avait pas besoin d'être éclairé.

Elle interrogea l'enfant.

— Où est-elle donc, votre maman ?

— Dans le cimetière.

Sœur Simplice soupira, hocha douloureusement la tête et répliqua :

— Vous prierez aussi pour elle afin de la retrouver dans le ciel.

— Ma pauvre maman! reprit Claudinet, elle se mettait en ribotte, mais je l'aimais bien tout de même.

Sœur Simplice entrevit un nouveau coin de l'enfer parisien et elle regarda avec plus de commisération encore le petit malheureux qui y avait été plongé, à l'âge où tout est joie et espérance pour les enfants fortunés.

Le docteur Beautreillis arriva. Il ausculta Claudinet et lui demanda les renseignements que le petit pouvait lui fournir ; bien qu'ils fussent sommaires, on le comprend, le médecin savait à quoi s'en tenir.

D'ailleurs, en praticien consciencieux, il s'était fait communiquer les rapports du commissaire de police, et il n'ignorait pas que Rose Fouilloux était morte de la poitrine.

Sœur Simplice consultait le médecin du regard. Il lui dit tout bas :

— Si nous le tirons de là, il aura de la chance.

— Son état n'est pas désespéré? interrogea-t-elle sur le même ton.

— A cet âge-là, on ne sait jamais.

— Nous le sauverons, docteur.

— Ce qu'il y a d'indubitable, c'est que ce petit serait mort très prochainement, si on ne l'avait pas soigné.

— Allons! Monsieur Beautreillis, répliqua la sœur, vous aurez une bonne action de plus sur la conscience...

— Pour avoir fait mon devoir?

— Vous aurez, ce qui vous touche davantage, une nouvelle cure qui vous fera honneur.

— Ah! comme vous savez me prendre par mon faible, répondit le médecin, qui griffonnait déjà son ordonnance.

Ensuite, il fit les plus minutieuses recommandations à la religieuse, qui les grava dans sa mémoire.

Claudinet, du fond de son lit, regardait avec beaucoup d'étonnement ces deux êtres qui lui montraient tant d'intérêt.

Il était encore quelque peu disposé à trembler devant l'homme qui avait une barbe si terrifiante, mais il adorait déjà la bonne sœur, qui lui avait dit de si jolies choses.

Le gros chagrin qu'il avait éprouvé en voyant sa pauvre maman mourir était moins aigu.

A cet âge les impressions tendent à s'effacer si vite.

Le fils de Rose Fouilloux n'avait jamais couché dans un lit aussi doux. Il se sentit envahi par une invincible envie de dormir; ses yeux se fermèrent ; il s'assoupit.

Quand il se réveilla, sœur Simplice lui présentait une tasse contenant de la tisane chaude, dans laquelle une cuillerée de la potion prescrite avait été versée.

Claudinet fit une légère moue ; il redoutait quelque boisson mauvaise à prendre ! mais celle-là était sucrée et il l'avala sans se faire prier.

Le lendemain, sœur Simplice l'habilla et le présenta à ses petits compagnons de l'infirmerie.

Ils étaient une douzaine couchés dans le dortoir ; chacun avait un beau lit blanc comme Claudinet.

La connaissance fut vite faite.

Il n'y avait pas là d'enfant en danger de mort; ils avaient été amenés dans un état pitoyable à la maison de la rue Denfert-Rochereau, mais c'était la misère et la faim qui les avaient affaiblis.

Claudinet n'avait pas connu ces souffrances, et c'était lui pourtant qui inquiétait le plus le docteur.

Quelques jours s'écoulèrent. L'enfant devint moins faible. L'appétit lui revint.

La sœur communiquait au docteur tout ce qu'il l'avait priée d'observer; M. Beautreillis écoutait avec attention et restait silencieux.

Sœur Simplice aurait voulu qu'il prononçât une bonne parole; mais il ne s'illusionnait guère.

Certainement, le changement d'habitudes, les soins hygiéniques et surtout l'intelligente médication ordonnée produisaient certains effets immédiats.

Restait à savoir si le mal vigoureusement enrayé ne tenterait pas, dans un avenir plus ou moins rapproché, un retour offensif.

Deux petits du dortoir étaient complètement rétablis; ils ne pouvaient rester à l'infirmerie ; ils quittèrent donc la salle Saint-Nicolas pour être expédiés dans le département du Nord où ils allaient recommencer une existence peut-être aussi pénible que celle qu'ils menaient avant d'être recueillis, épaves vivantes, par l'Assistance publique.

Ils firent insouciamment leurs adieux à leurs camarades.

Ils avaient déjà oublié les tourments d'autrefois et s'imaginaient qu'une administration aussi paternelle que celles qu'ils quittaient continuerait à remplacer auprès d'eux leur famille inconnue ou disparue.

Quand Claudinet les vit partir, son cœur se serra.

Il dit à la sœur Simplice :

— Vous ne me renverrez pas moi, dites?...

— Hélas! mon pauvre enfant...

— Je veux toujours rester avec vous.

La religieuse, tout en soignant avec une égale sollicitude les autres petits malades, affectionnait de plus en plus Claudinet.

Elle lui donnait des tartines de confitures supplémentaires, restait plus longtemps auprès de son lit, quand elle le couchait, lui prodiguait plus de tendres paroles. C'est qu'elle avait vu que l'âme de cet enfant était toute blanche comme les rideaux de son petit lit. Les autres malheureux, si jeunes qu'ils fussent, trahissaient leur origine. Il y avait déjà dans ces cerveaux de l'entêtement, de la dissimulation ou de l'esprit de révolte. Sœur Simplice les réprimait avec la plus grande mansuétude, quand ils le méritaient. Elle avait beaucoup d'influence sur eux et elle arrivait toujours à dompter ces natures ingrates, tout en pensant qu'elle ne serait pas sans cesse auprès d'eux pour les guider, les conseiller, leur faire prier Dieu.

Avec Claudinet, sœur Simplice n'éprouvait aucune difficulté; jamais elle n'avait vu d'enfant aussi docile, aussi charmant.

Il avait vite appris sa prière et il s'agenouillait tous les soirs au pied de son lit pour la réciter avec une véritable ferveur.

D'ailleurs, ses compagnons, un peu jaloux de lui lorsqu'il était entré dans la salle Saint-Nicolas, avaient fini par subir son ascendant et l'aimaient beaucoup.

Quand le temps était beau, ils jouaient tous dans une étroite cour où ils étaient isolés des autres petits pensionnaires qui ne faisaient que passer à l'hospice.

Des parties de barres s'engageaient; le docteur ne s'y était nullement opposé, à la condition que les enfants ne se fatigueraient pas trop.

Ils jouaient au ballon, au chasseur, se divertissaient en un mot comme s'ils étaient en récréation.

Sœur Simplice présidait à ces amusements. Quand une discussion s'élevait, la religieuse intervenait et s'efforçait de faire entrer dans ces têtes brouillonnes un peu d'équité.

Ces exercices avaient été des plus salutaires pour Claudinet; ses muscles se formaient; il grandissait sans avoir de ces accès de fièvre qui inquiétaient tant Rose Fouilloux.

Déjà le personnel de la salle avait été renouvelé trois ou quatre fois; seul Claudinet demeurait.

Un jour, le docteur Beautreillis dit à la sœur :

— Dans une huitaine, il faudra qu'il parte à son tour.

L'enfant entendit ces mots; il tomba dans une morne tristesse qui eut pour effet une rechute.

Sœur Simplice en fut très affectée. Le médecin recommença le traitement qu'il avait abandonné; mais Claudinet resta un grand mois au lit.

Enfin, ses forces revinrent progressivement; il se leva et entra en convalescence.

— Une autre fois, se dit le docteur, je parlerai moins haut... Je ne puis pourtant pas garder éternellement ce pauvre petit.

L'hiver était arrivé; on approchait de la Noël. Sœur Simplice devint triste à son tour. La maison mère l'avait avertie qu'elle avait à se tenir prête à partir au début de l'année suivante.

Elle obéirait dès que l'ordre formel lui parviendrait. Elle irait ailleurs porter ses consolations et faire entendre la divine parole.

Sœur Simplice soupirait en pensant que si elle devait toujours trouver des infortunes à soulager, elle allait être forcée de se séparer de Claudinet.

Le devoir parlait; la religieuse se résigna; mais avant de quitter ses chers petits protégés, elle eut une idée évangélique, prouvant à quel point elle pratiquait les maximes du Christ.

Les enfants étaient au réfectoire, où ils se rassasiaient joyeusement, car on leur donnait tout ce qui était nécessaire pour leur faire perdre le souvenir de leurs privations antérieures.

Sœur Simplice leur dit :

— Voulez-vous me faire un grand plaisir ?

— Oui, ma sœur, répondirent tous les petits.

— Et me causer une réelle joie?

— Pour sûr!...

— Eh bien! Écoutez-moi... Vous êtes très pauvres, mes enfants; plus d'un d'entre vous a connu la misère avant d'entrer ici... Vous êtes-vous dit quelquefois qu'il y avait de petits êtres plus malheureux que vous?

Attentifs, les bambins écoutaient. Les uns ne comprenaient pas encore, mais d'autres, à l'intelligence plus ouverte, sentaient passer en eux un léger frémissement.

Sœur Simplice poursuivit :

— Avez-vous pensé que, vous aussi, vous pourriez faire la charité?

Ils se regardèrent, de plus en plus impressionnés.

— L'hospice vous a habillés quand on vous a recueillis... Vous avez de belles blouses bleues, du linge neuf, des chaussures en bon état.

— C'est vrai! reconnut le plus âgé des enfants... Je n'ai jamais été aussi bien mis.

Et il ajouta avec l'accent inimitable de Gavroche :

— Je ressemble maintenant à un fils de propriétaire... Quand je suis arrivé, j'étais en guenilles.

— Moi, dit un second, j'avais encore un bon pantalon.

— Moi, fit un troisième, j'avais un tricot de laine qui n'était pas encore usé.

Sœur Simplice les laissa dire, puis elle leur répondit :

— Vous voyez bien, mes chers petits, qu'il vous est possible de faire l'aumône.

— Et comment?

— En offrant les effets que vous ne mettez plus à quelques petits déshérités du quartier.

— Bien sûr! approuva Claudinet.

Les gamins ne demandaient pas mieux. Désormais, ils ne porteraient plus que les objets qui leur seraient délivrés par l'administrateur; en outre les effets ou les chaussures qui restaient leur propriété deviendraient vite trop étroits.

Sœur Simplice s'écria :

— Songez avec quelle reconnaissance vos humbles cadeaux seront acceptés.

Claudinet battit des mains :

— Sœur Simplice, s'écria-t-il, j'avais un beau paletot et une belle culotte, sans compter le reste, quand on m'a amené ici... J'offrirai tout de bon cœur.

— Nous aussi, firent ses petits compagnons enthousiasmés.

— Oui, mais, objecta le plus grand, est-ce que le directeur nous le permettra?

— J'y compte, répondit la bonne religieuse... Vous savez, mes enfants, que celui qui donne aux pauvres prête à Dieu.

Les petits malheureux approuvèrent de la tête; ils se sentaient fiers de pouvoir donner une preuve de générosité, et faire la charité à leur tour, si déshérités qu'ils fussent.

Tous eurent le cœur plein d'une douce et saine joie; ceux qui luttaient contre de fâcheux instincts se sentirent aussi bien transformés que les autres.

Sœur Simplice, radieuse, se rendait compte de ce qui se passait dans l'esprit de ses pensionnaires; elle se disait une fois de plus que l'on obtient de l'enfance tout ce qu'on veut en la prenant par le cœur.

— Mes amis, ajouta-t-elle, pour vous prouver qu'une bonne action est

toujours récompensée, je vous annonce que, le jour de Noël, choisi par vous pour la distribution de vos vêtements, nous organiserons une petite fête, à laquelle nous convierons les enfants du quartier qui bénéficieront de vos largesses.

— Y aura-t-il des gâteaux, sœur Simplice?

— Certainement.

— Y aura-t-il des confitures?

— Bien sûr

— Est-ce qu'on nous donnera du vin? demanda un gringalet, qui annonçait déjà son goût pour le jus de la vigne.

— Il y en aura.

Le gringalet se passa la langue sur les lèvres, comme s'il savourait déjà un Reginglard de l'avenir.

— On chantera? questionna un futur ami des arts.

Sœur Simplice répondit encore affirmativement.

Pendant quelques instants, ce fut du délire. Les infortunés ne savaient plus ce que c'était que de se réjouir aussi complètement.

Le programme leur parut magnifique. Ils voulaient tous embrasser la sœur qui leur ménageait une aussi heureuse surprise.

Cependant, le plus grand, qui avait déjà parlé tout à l'heure posa de nouveau une question :

— Le directeur voudra-t-il que nous nous amusions?

— Je crois pouvoir répondre de son consentement, répliqua la sœur, à la satisfaction générale.

Elle se proposait de choisir pour intermédiaire le bon docteur Beautreillis, qui obtenait tout ce qu'il voulait des administrateurs de l'hospice.

Avec sa barbe farouche, ses propos de libre-penseur et sa prétendue rigidité, il ne savait rien refuser à la sœur, car il trouvait instamment en elle la plus dévouée collaboration.

C'était en suivant ponctuellement les instructions du médecin que la religieuse avait arraché à la mort plus d'un jeune hospitalisé.

Beautreillis déclarait que c'était à elle seule que l'enfant était redevable de la vie; sœur Simplice attribuait tout le mérite au savant docteur; de guerre lasse et pour clore la discussion, la religieuse affirmait que la volonté céleste avait tout fait.

Le médecin ne répliquait rien; il s'en allait, exhalant sa mauvaise humeur dans l'escalier.

Claudinet n'avait-il pas été sauvé dans des circonstances analogues?

La sainte fille ne se trompait pas. Le docteur Beautreillis approuva très fort l'idée et il l'exposa au directeur.

Celui-ci ne s'opposa pas du tout à l'exécution du programme, mais en

fonctionnaire économe et avisé, il prévint le médecin que le budget de la maison ne prévoyait pas une pareille liesse et qu'il ne s'engageait pas à fournir les suppléments obligés.

Beautreillis se mit à rire de bon cœur. La douzaine de gamins dont il s'agissait, en admettant qu'elle reçût un nombre égal d'invités, n'exigeait pas une orgie sardanapalesque.

On tirerait intelligemment parti des ressources fournies par l'infirmerie; si le besoin probable d'ajouter quelques pièces blanches se faisait sentir, le docteur, bien qu'il ne nageât pas dans l'opulence, fouillerait au plus profond de ses poches et tout marcherait à souhait.

Pendant une semaine, tous les commensaux de la salle Saint-Nicolas s'entretinrent des réjouissances projetées.

Du matin au soir, c'était l'unique sujet de conversation. Aussi n'y eut-il aucune velléité d'insubordination et la sagesse la plus exemplaire régna-t-elle parmi ce petit royaume.

Le docteur avait dû se charger des invitations. Il s'était rendu à la mairie de l'arrondissement et il avait raconté sa mission au premier adjoint qui était son client.

Celui-ci n'avait que l'embarras du choix pour fournir les douze petits misérables ; c'était précisément ce choix auquel tenait Beautreillis.

Il était entendu que l'on choisirait les plus besoigneux, mais encore fallait-il qu'ils ne fussent pas les plus horribles voyous du quartier.

— Qu'ils soient dépenaillés et marchent nu-pieds, cela m'est égal, dit le docteur; au contraire, ce ne sera que plus pittoresque; mais tâchez de me trouver des gamins qui ne suent pas trop le vice et la honte.

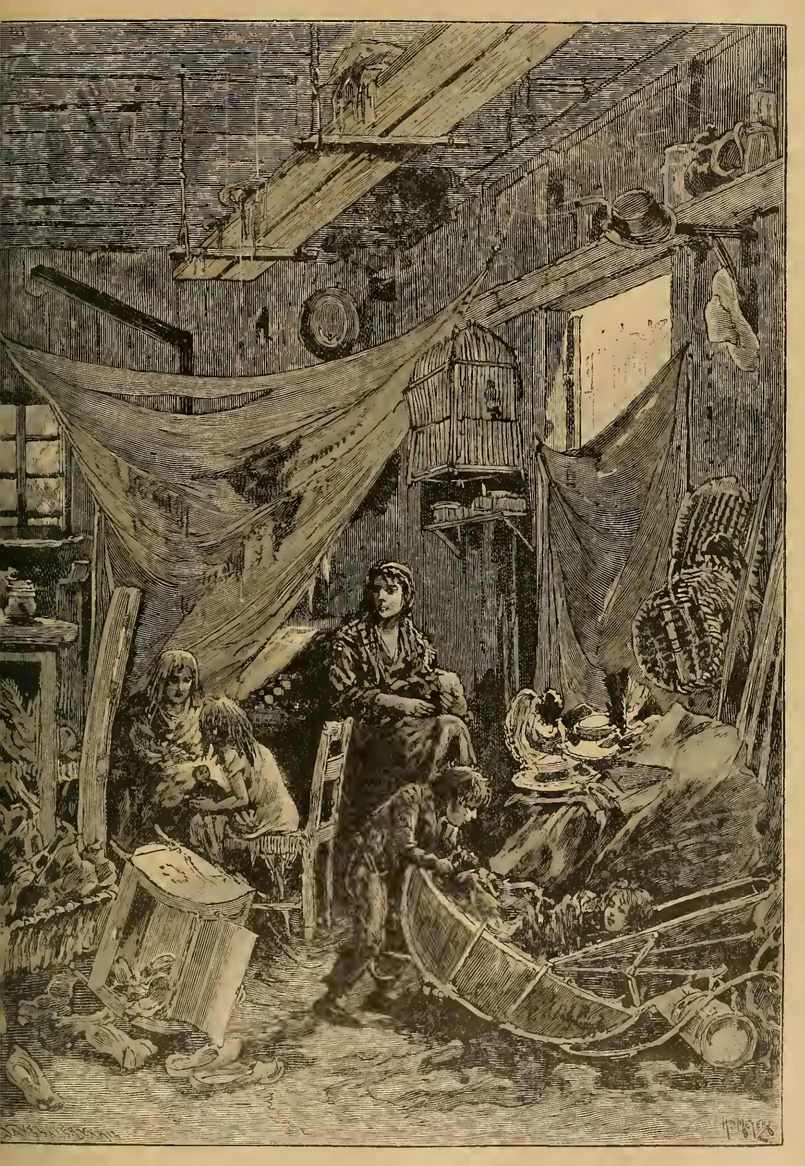
— Soyez tranquille, avait répondu l'adjoint avec la belle suffisance d'un monsieur calé, sous-officier de l'état civil qui veut à toute force que ses indigents soient encore moins malheureux qu'ailleurs, tous nos pauvres sont d'honnêtes gens... Leurs parents sont électeurs.

— Alors, je n'en demande pas davantage, repartit le docteur avec ironie.

LVIII

LE VESTON.

Le grand jour arriva, Sœur Simplice, qui avait entraîné dans la bienfaisante conjuration quelques garçons de service, sût organiser une collation qui devait être certainement approuvée par les inviteurs et les invités.



... Un taudis où toute une nichée d'enfants grouillait au milieu de la plus malpropre et de la plus dangereuse promiscuité. (Page 645.)

Le bon docteur, suivant la promesse qu'il s'était faite à lui-même, avait offert sa quote-part, sous forme de marrons glacés et de caramels; il y avait joint des éclairs, des meringues et des choux à la crème.

Des œufs à la neige, des compotes et des confitures diverses ornaient également la table du festin.

— Quant au vin, s'était écrié Beautreillis, il sera sucré et en « abondance ».

Ce qui signifiait que ce vin serait additionné d'eau ; pourtant, quand on mangerait les derniers gâteaux, les plus succulents, chaque enfant pourrait boire un doigt de bourgogne pur. Le garçon chargé de préparer la boisson ne la dosa pas dans les proportions indiquées par la plus élémentaire sagesse ; croyant être agréable aux gamins, il avait mis moins d'eau qu'on ne le lui avait commandé.

Ce garçon, qu'on appelait Gustave, était un Roger-Bontemps, qui buvait sec et prétendait, comme bon nombre de ses congénères, que le vin ne faisait jamais de mal.

Quand tout le monde fut réuni, sœur Simplice prit la parole :

— Mes amis, dit-elle, nous allons pratiquer la vraie fraternité, et j'ai voulu que cette petite fête coïncidât avec l'anniversaire de la naissance de Jésus... Lui aussi, le divin Sauveur, il a eu pitié de ceux qui avaient faim, qui avaient froid... Aujourd'hui, personne ne grelottera et personne ne sera affamé... Remercions Jésus.

Elle fit une courte prière, que les enfants répétèrent ensemble.

Le visage de sœur Simplice, encadré par la céleste cornette blanche, n'avait jamais rayonné avec autant de pieuse extase.

Claudinet se disait que certainement la sainte Vierge ne pouvait pas être plus belle.

Il dit même à son voisin :

— Elle ne peut pas être « plus bonne » non plus

Les gamins étaient à table jusqu'au menton, chacun avait une belle serviette qui cachait l'uniforme ou qui dissimulait les haillons.

Ce fut un peu timidement d'abord que les enfants commencèrent à manger.

Ils s'observaient mutuellement pour que la sœur n'eût pas mauvaise opinion d'eux.

Leurs gestes étaient embarrassés, plus d'un se barbouillait le nez de crème ou n'essuyait pas les « moustaches » qu'il se faisait en buvant.

La contrainte ne fut pas longue. Les langues se délièrent; les visages pâles, émaciés, dont quelques-uns portaient déjà le stigmate originel, se colorèrent, les yeux craintifs redevinrent hardis, brillants, pétillants de malice. Le vin produisait son effet.

Ces enfants avaient l'illusion du bien-être, de la vie tranquille, de la sécurité du lendemain.

Ils se considéraient comme aussi fortunés que ces gamins bourgeois, qu'ils avaient entrevus, à travers des rideaux somptueux en hiver, par la fenêtre ouverte en été, installés à une table copieusement servie, au milieu de leurs parents affectueux.

La nappe de fine toile, les verres de cristal, les assiettes de porcelaine, les couverts d'argent, tout cela ruisselait de lumière.

Le petit miséreux, qui avait le ventre creux, dilatait ses narines pour avoir au moins l'odeur de ces excellentes choses, qui devaient coûter bien cher, et dont il se serait contenté des restes que l'on jetait peut-être aux chiens.

Ce jour-là, il faisait très froid au dehors. La bise glacée emplissait les grands corridors de l'hospice.

Les enfants étaient à l'abri, dans une salle où le thermomètre administratif était un peu au-dessus du degré fixé.

Robichon demanda la permission de chanter ; elle lui fut accordée; il commença une lamentable romance d'une voix de fausset qui choqua surtout un mélomane de l'assistance, Baptiste Gorju.

Celui-ci se mit à riposter par une chansonnette, qui aurait été très gaie, sans l'ironie navrante du titre en pareilles circonstances.

Baptiste Gorju chanta *Mon habit des dimanches.*

En grimpant sur les branches,
Ah! c'est ben fait, bandit!
T'as crevé ton habit,
Ton habit des dimanches...

Eugène Maubut voulut continuer par *Frasquita, ma fière Espagnole* ; mais le boléro était au-dessus de ses forces vocales ; il s'arrêta piteux, au milieu du premier couplet.

Gustave, le garçon de salle, versa une nouvelle rasade, s'applaudissant, dans son esprit de rustre, de ne pas avoir trop mouillé le vin.

Il se disait :

— Quoi! il faut bien qu'ils rigolent, tous ces gosses-là! C'est bien leur tour... Quand ils seront chez les paysans, ils ne feront plus la noce... Ah! pour sûr, ils ne savent pas ce qui les attend!

Gustave avait raison en ce qui concernait l'avenir de ces parias; mais nous ne voulons pas nous attarder dans des considérations sociales qui nous entraîneraient trop loin.

Cependant, parmi les douze enfants que l'adjoint, sur la prière du docteur, avait choisis pour participer à la fête, il y en avait un que l'honorable fonctionnaire, s'il l'eût mieux connu, se fût peut-être dispensé d'envoyer à l'hospice.

Celui-ci gardait une physionomie sournoise, au milieu de l'allégresse générale.

C'était un gringalet qui avait environ six ans, mais qui en paraissait à peine cinq, tant sa taille était invraisemblablement exiguë.

Il s'appelait Fadart. Son père était chiffonnier et occupait dans l'avenue de Châtillon un taudis où toute une nichée d'enfants grouillait au milieu de la plus malpropre et de la plus dangereuse promiscuité.

Le petit Fadart, qui ne s'était pourtant jamais trouvé à pareille fête, restait de méchante humeur.

C'était en rechignant qu'il avait répondu à Gustave, qui lui avait demandé s'il s'amusait :

— Mince de gondolage !

Fadart, qui avait les yeux plus grands que le ventre, trouvait qu'il n'y avait pas assez à manger et à boire.

Il s'attendait probablement à une ripaille crapuleuse, dans le genre des excès auxquels se livraient le père, la mère et toute la famille Fadart, quand on avait trouvé dans les loques un objet de valeur qu'on se gardait bien de porter chez le commissaire de police.

L'aubaine est beaucoup plus fréquente qu'on ne se l'imagine dans ce métier, qui compte certainement de braves gens, mais aussi bon nombre de repris de justice, maintenant que la médaille n'est plus exigible.

Une ménagère distraite, une bonne qui pense à son amoureux ont bien vite fait, en brossant les vêtements, de laisser tomber quelque chose qu'on n'a pas pris la précaution de retirer de la poche. Tout cela est balayé.

Le chiffonnier, en fouillant les ordures, est le premier explorateur de la voie publique; ses trouvailles ne sont pas rares.

Donc, le jeune Fadart estimait qu'on n'avait pas assez d'égards pour sa malingre personne. Il s'imaginait que, sous prétexte qu'il était plus petit que les autres, on lui donnait des gâteaux moins gros et que son verre était moins rempli.

Dans un élan de franchise, en admettant toutefois qu'on eût réussi à le provoquer, ce galopin eût avoué qu'il aurait voulu être seul au festin.

S'il l'avait osé, il aurait pris à droite et à gauche les parts de ses voisins captivés par les chanteurs.

Gustave, qui examinait le jeune vaurien avec beaucoup de curiosité, s'approcha de lui.

— Ça ne va donc pas mieux? demanda le garçon d'une voix joviale.

Fadart vida son verre et répondit :

— Ça commence.

— Alors, sois plus gai... Regarde tes copains.

— Je ne vous dis pas... Seulement, je trouve qu'on est de trop.

— Bah !

— On se la coule douce tout de même.

— Tu le reconnais.

— C'est chouette ! mais ça le serait plus encore si on n'avait pas invité tous ces pouilleux.

— Sacré gringalet, va !

Et Gustave riait de bon cœur.

— Bien sûr ! poursuivit Fadart, développant son idée ; si encore on avait fait venir des demoiselles à la place de ces galvaudeux-là, on aurait pu pousser son petit pas de hareng saur.

— Veux-tu te taire, Tom Pouce ! répliqua Gustave ; si ta sœur t'entendait...

Il avait été convenu que la distribution des vêtements n'aurait lieu qu'à la fin de la collation.

On mangea les derniers gâteaux en les arrosant du généreux bourgogne.

Les convives étaient devenus si gais, si exubérants, que l'on ne s'entendait plus. Sœur Simplice fut forcée de frapper dans ses mains pour que le silence se rétablît.

Gustave apporta les effets, qui avaient été nettoyés et reprisés, dans la mesure du possible.

Les enfants du quartier retirèrent leurs serviettes ; ils reparurent déguenillés. Tous ces Jean Valjean ou Jean Hiroux en herbe se regardèrent avec un certain étonnement ; ils avaient oublié leurs nippes sordides et se croyaient réellement habillés comme les autres moutards.

Chaque hospitalisé offrit son cadeau en tenant compte de la taille et de la mesure de l'enfant qu'il choisissait.

Claudinet donna son veston à Baptiste Gorju, qui avait chanté si gentiment sa chansonnette.

— Tu sais, lui dit le fils de Rose Fouilloux, ne fais pas comme avec ton habit des dimanches, ne le déchire pas.

— Sois tranquille, répondit Baptiste en commençant à endosser le vêtement presque neuf et doublé de molleton, je le porterai jusqu'à mon mariage.

— Mais non, bêta, repartit Claudinet, tu seras devenu trop grand.

— Tu crois ? interrogea Gorju, indécis.

Soudain Fadart intervint et arrêta Baptiste au moment où il allait enfiler la seconde manche.

— Ce n'est pas tout ça ! dit le fils du chiffonnier, passe-moi ta pelure.

Fadart était à moitié ivre ; non seulement il avait vidé son verre jusqu'à la dernière goutte, mais s'apercevant qu'il restait du liquide au fond de la bouteille, il l'avait goulûment absorbé, profitant de l'instant où

Gustave avait été chercher les vêtements et le linge. Claudinet répondit doucement au jeune vaurien :

— J'ai donné mon veston à ce petit camarade; il le gardera.

— Je le veux, répéta Fadart avec une obstination de brute.

Sa bouche convulsée, ses yeux luisants, son attitude de jeune panthère prête à bondir, n'effrayèrent pourtant pas Gorju, qui repoussa l'intrus.

— On te donnera quelque chose aussi, dit Baptiste... Fiche-moi la paix.

Cette altercation avait été très rapide; le bruit des exclamations des autres petits l'avait en quelque sorte étouffée; mais il y eut soudain un grand cri de stupeur.

Fadart, en proie à un accès de fureur, avait saisi sur la table un couteau et il s'était rué sur Gorju.

Avant qu'on eût pu intervenir, le petit gredin avait frappé l'autre enfant.

Heureusement, Fadart, dont la main tremblait de rage, n'avait pu enfoncer le couteau, qui avait déchiré le veston à la hauteur de l'épaule.

Le jeune scélérat s'apprêtait à frapper de nouveau; et, cette fois, sa main aurait été peut-être plus assurée, quand un poignet robuste s'abattit sur lui et l'envoya rouler à quelques pas.

C'était le docteur Beautreillis, qui était arrivé à point, et n'avait pas voulu intimider les enfants en assistant à leurs ébats pantagruéliques, mais qui s'était promis de leur rendre visite quand il jugerait que la petite fête toucherait à sa fin.

— Eh bien! s'écria le docteur, mon ami l'adjoint n'a pas eu la main très heureuse en choisissant nos invités.

Fadart s'était relevé, tout piteux ; la correction l'avait dégrisé.

Très émue, sœur Simplice expliqua ce qui s'était passé, pendant que le médecin s'apprêtait à panser le blessé.

— Ah ! par exemple ! s'écria Beautreillis, ce gamin-là a de la chance ; la doublure de son veston l'a protégé.

Le docteur s'arrêta net, donnant les marques de la plus vive stupéfaction.

— Ah ça ! reprit-il, qu'y a-t-il donc dans cette doublure?

Un papier apparaissait par l'ouverture produite pas le coup de couteau; c'était le titre de rente que Rose Fouilloux avait cousu dans le vêtement.

Beautreillis tira le précieux papier, que l'arme avait à peine froissé.

— Quinze mille francs ! s'écria-t-il.

Et s'adressant à Baptiste Gorju, abasourdi :

— C'est à toi cette fortune ?

Il examina le titre. Il était nominatif.

— Ta mère s'appelait donc madame Fouilloux? fit-il.

— Non, répondit Claudinet, c'était ma maman à moi.

— Alors...

— En effet, dit sœur Simplice, qui se souvenait de l'état civil de son petit protégé ; cet enfant s'appelle Claude Fouilloux.

— Eh bien! Claudinet, prononça le docteur, ta maman pouvait être une excellente femme, mais elle avait choisi un singulier coffre-fort.

Les enfants faisaient cercle, émerveillés, se demandant vraisemblablement s'il ne s'agissait pas d'un tour d'escamotage destiné à les amuser.

Baptiste était le plus ahuri. Il ne voyait qu'une chose, lui, c'est que son beau vêtement avait été lacéré par le misérable Fadart.

Celui-ci s'était réfugié dans un coin, levant le coude pour se protéger, comme s'il craignait des coups; le geste lui était familier, d'ailleurs; quand monsieur ou madame Fadart étaient de mauvaise humeur, ils cognaient ferme sur l'avorton.

Le méchant drôle regardait en dessous, très vindicatif, regrettant que ses forces ne lui permissent pas de rendre au docteur la bourrade qui l'avait envoyé sur le parquet.

Il nourrissait les mêmes ressentiments à l'endroit de Baptiste Gorju et il murmurait, les dents serrées :

— Toi! si jamais te rechope!...

Beautreillis voulut en finir avec Fadart.

Il alla le quérir par l'oreille et l'amena devant tout le petit monde.

— Tu vas te mettre à genoux et demander pardon, commanda le docteur.

— Et si je ne veux pas? grommela l'inculpé.

— Je te ferai conduire au poste.

Fadart étouffa un juron. Gustave, le garçon de salle, qui venait de rentrer et qui ne riait plus, s'apprêtait à exécuter les ordres de son chef.

— On te mettra en correction jusqu'à ta majorité, expliqua Beautreillis ; quand tu sortiras de la prison, tu vaudras un peu moins cher que lorsque tu y seras entré, c'est-à-dire que tu ne vaudras plus rien du tout ; mais tu seras mûr pour l'échafaud.

Les bambins s'écartèrent instinctivement du scélérat.

Ils voyaient déjà la tête de Fadart rouler dans l'immonde panier.

Les impressions sont très vives à cet âge ; plus d'un gamin pâlit et trembla.

— Allons! à genoux, fit plus impérieusement le docteur.

Et il leva la main pour forcer le coupable à obéir.

Fadart eut un regard circulaire, comme un louveteau qui voudrait échapper aux chasseurs; il était bien pris ; il se résigna et s'agenouilla.



— Pour acheter un humble bouquet qu'il était allé porter sur la tombe de son amie défunte. (Page 655.)

— Dis maintenant ces mots : « Je vous demande pardon de m'être conduit comme un petit gredin. »

Fadart redit la phrase sans trop se faire prier.

— Et maintenant, dit le docteur, expulsez-moi ce microbe.

— Microbe ! répéta le fils du chiffonnier abasourdi, sans comprendre, mais estimant que l'épithète devait être terrible.

Les enfants ne comprirent pas davantage, mais ils n'en éclatèrent pas moins de rire, tant la mine du docteur était drôle et celle du meurtrier piteuse.

Gustave empoigna Fadart, qui ne demandait qu'à s'en aller au plus vite.

Sur le seuil de la porte, le jeune bandit se sentit plus fort.

Il eut un geste obscène qu'il avait appris de son père, et il cria, d'une voix troublée par sa rage impuissante :

— Tas de poires, va !

Beautreillis haussa les épaules.

Revenant aux enfants du quartier qui avaient été habillés par ceux de l'hospice, il les passa en revue et complimenta sœur Simplice de son idée.

Puis, la religieuse et lui s'occupèrent de nouveau de Claudinet.

— Te voilà riche, mon petit ami, lui dit Beautreillis.

— Non, protesta l'enfant, puisque je n'ai pas de sous.

— Mais ce papier-là en représente beaucoup.

C'était donc vrai?

Les marmots, sans encore bien s'expliquer le rapport qu'il pouvait y avoir entre cette paperasse, où il n'y avait même pas d'images, — et des pièces blanches ou jaunes, voyaient néanmoins que le docteur parlait sérieusement.

Ce n'était plus un jeu, ce n'était pas une attrape; il ne se moquait nullement du blondin si gentil, si doux, si bon camarade.

Leur admiration n'était pas exempte d'envie, mais ils savaient déjà dissimuler ce dernier sentiment.

Alors, Claudinet pourrait se payer des éclairs, des meringues, des babas, des confitures tant qu'il en voudrait?

Il aurait du vin à chaque repas, du vin sucré, du vin de Bourgogne.

Les gamins, qui buvaient si souvent de l'eau de Seine, appréciaient surtout cette facilité de s'abreuver plus agréablement.

Ils regardèrent le petit privilégié avec l'expression flatteuse et un peu lâche des hommes qui voient subitement quelqu'un de leur condition précaire, s'élever tout à coup au-dessus d'eux par un caprice de la fortune.

Ces regards disaient clairement : Tu ne nous oublieras pas, hein? Tu nous feras partager tes gâteaux?

— Dis donc, fit Baptiste Gorju, le cœur très gros, il faut que je rende ton *panetot*.

— Non, puisque je te l'ai donné, répliqua tout de suite le fils de Rose Fouilloux.

— Je vous recoudrai la doublure avant que vous partiez, reprit la religieuse, et vous pourrez rentrer chez vous vêtu chaudement.

Baptiste écarquilla plaisamment les yeux et parut tout prêt à chanter une nouvelle chansonnette.

Robichon, le galopin aux romances échevelées, commençait déjà son métier de courtisan.

Il disait à mi-voix, mais de façon à être parfaitement entendu de celui qu'on n'était pas loin de prendre pour un millionnaire :

— C'est mon ami!... Il est bien gentil, Claudinet!... Celui qui voudrait lui faire du mal aurait affaire à moi.

Maubert riposta avec son effronterie de moineau franc :

— Espèce de blagueur... Tu te cachais tout à l'heure, quand il fallait te montrer... Tu dis ça parce qu'il a des pépettes.

Claudinet, le premier étourdissement passé, devint beaucoup moins gai que ses compagnons.

Il réfléchissait et s'attristait.

Il ne se demandait pas pourquoi sa pauvre maman avait caché ce papier de cette façon, c'était au-dessus de son intellect, mais il entrevoyait confusément un changement radical dans son existence; or, il était si tranquille dans cette maison, qu'il n'eût rien souhaité de plus.

Il n'y tenait plus et traduisit ainsi ses inquiétudes :

— Sœur Simplice, vous me garderez tout de même?

Ce fut le docteur qui répliqua :

— Sœur Simplice ne le peut pas pour trois raisons.

Claudinet eut un frémissement de douleur.

— La première est que tu occuperais la place d'un enfant qui méritera à son tour toute notre sollicitude, la deuxième est que sœur Simplice va quitter très prochainement les Enfants-Assistés, la troisième est que, grâce à tes quinze mille francs, tu pourras être élevé autrement qu'en miséreux... As-tu compris?

Claudinet baissa la tête et des larmes s'échappèrent de ses yeux.

Les autres petits se regardaient consternés. Sœur Simplice n'allait plus être avec eux; ils se sentaient éperdus. Ils en oubliaient la fortune de leur camarade.

Très émue, la sainte fille dit au docteur :

— Je ne saurai pas ce que ces pauvres enfants seront devenus.

Beautreillis eut un mouvement de paupières signifiant que la destinée de ces petits misérables n'était malheureusement pas une énigme.

Toute leur vie, plus ou moins longue, ils traîneraient le boulet de l'adversité.

Ils étaient sans famille! La société injuste ou la fatalité inique les rendraient responsables d'une faute qu'ils n'avaient pas commise ou d'un malheur dont ils étaient les premières victimes.

Beautreillis ne voulut pas attrister la sœur et désoler ces enfants en répondant dans ce sens; il eut un geste vague. La religieuse savait bien qu'elle ne pouvait demander au médecin de la remplacer auprès de ces innocents.

Ils ne tarderaient pas à être dispersés au hasard des nécessités administratives.

Elle s'écria :

— Mes amis, je prierai Dieu pour vous, et mes nouveaux protégés ne me feront jamais oublier les anciens... Mais il faut que vous me promettiez, vous aussi, de toujours vous souvenir de sœur Simplice, qui aurait donné sa vie pour vous, si Dieu l'avait demandé... Priez, ne vous désespérez jamais !... Comptez sur la Providence dans les heures les plus sombres de votre existence... Quand vous vous sentirez très malheureux, rappelez-vous cette fête de Noël, et votre cœur sera moins ulcéré... Vous reprendrez des forces nouvelles ; vous ferez le suprême effort qui permet souvent de triompher des plus dures épreuves.

Claudinet ne fut plus seul à pleurer.

— Et surtout, mes enfants, ayez toujours présente à la mémoire la sublime maxime du Christ : « Aimez-vous les uns les autres »... Vous avez vu tout à l'heure par l'acte irréfléchi du petit insensé que le docteur a chassé combien le péché de colère est affreux... Ne vous révoltez jamais, pauvres petits, ni contre les choses, ni contre les hommes... Offrez vos chagrins au divin Sauveur... Il vous tendra sa main secourable... Il vous retiendra sur le bord de l'abîme...

Sœur Simplice s'arrêta.

Les enfants tendirent vers elle leurs mains suppliantes.

Ils auraient voulu qu'elle parlât encore, qu'elle parlât toujours, et qu'elle leur promît à son tour de revenir, en cornette blanche, leur chanter la vieille chanson berceuse qui endormait jadis et endormirait encore leurs souffrances à l'heure où elles leur paraîtraient intolérables.

Le docteur s'entretint avec la religieuse à voix basse.

— Parmi ces gamins, fit Beautreillis, il en est au moins un que je puis ne pas perdre de vue tout à fait... Je ne dirai pas qu'il s'agit de votre préféré... Vos bontés maternelles n'ont pas de préférences... Enfin, il s'agit du plus recommandable... de Claudinet.

— Oui, n'est-ce pas? répliqua sœur Simplice, vous me promettez de vous enquérir de lui, quand il aura quitté l'hospice.

— Je vous le promets formellement.

— Comment va-t-on s'y prendre à son égard?

— Je ne sais pas au juste ; mais avec mon vieux scepticisme et mon mépris du genre humain, je suppose que cet enfant, que personne ne s'est présenté pour recueillir quand il a perdu sa mère, va trouver quelque parent éloigné dès qu'on apprendra l'existence de ces quinze mille francs

— Comme vous êtes dur pour votre prochain, docteur.

— Je ne le serai jamais assez.

— Ainsi vous croyez que Claudinet...

— C'est une pure hypothèse de ma part, après tout... Ce qui est certain, c'est que le petit n'aura plus de privations à redouter.

— Si aucun parent ne survenait...

— Ce serait l'administration qui se chargerait de la tutelle... Ces choses-là se font très proprement.

— Claudinet continuera à être soigné?

Le front du docteur s'assombrit.

— Oui, dit-il, après une hésitation.

— Et sa santé se rétablira?

— Ah! ma pauvre sœur Simplice, que me demandez-vous là?

— L'infortuné est donc atteint dans les sources mêmes de la vie?

— Interrogez le bon Dieu là-dessus, ma bonne sœur... A moi, il ne répondrait pas, puisque je suis un païen... C'est tout ce que je puis vous dire... Il n'y a que lui qui sache si Claude Fouilloux atteindra sa vingtième année.

LIX

LES TUTEURS.

Claudinet avait été reconnu par sa mère; il en était donc l'héritier.

Le mobilier de la tireuse de cartes, vendu par autorité de justice, avait désintéressé le propriétaire et les entrepreneurs; il restait même un reliquat à ajouter aux quinze mille francs du petit. Il s'agissait maintenant de nommer un tuteur à l'enfant.

En attendant l'accomplissement de cette formalité, l'orphelin resterait aux Enfants Assistés.

L'administration devant récupérer ses dépenses ne marchandait plus son hospitalité. Claude Fouilloux devenait un excellent pensionnaire.

Il était temps que sœur Simplice fît ses adieux à ses petits protégés, car dans les premiers jours de janvier elle était rappelée à la maison mère où elle devait séjourner quelque temps avant de partir pour un hôpital de province.

Quand elle avait embrassé Claudinet pour la dernière fois, tous deux pleuraient.

— Je ne t'oublierai jamais! lui avait dit sœur Simplice...

Elle était partie.

Claudinet avait pleuré toute la journée et refusé de prendre le moindre aliment.

Le docteur craignait une nouvelle rechute. Il était parvenu pourtant à remonter le moral de l'enfant.

Claudinet avait essuyé ses larmes. Il n'était plus le même, d'ailleurs, depuis que sœur Simplice avec fait descendre en cette petite âme une lueur d'aurore.

Quand il souffrait, il ne se lamentait plus; il priait le bon Dieu d'abréger ses souffrances, et sa ferveur était déjà si grande qu'il sentait moins son mal.

Sœur Simplice ne leur avait-elle pas dit, le jour de la fête, qu'il fallait gagner le paradis?

En outre l'intelligence de Claudinet était précocement affinée par la douleur.

Il resta bien triste, mais sa santé ne périclita point.

Le bon docteur respira. Il considérait avoir, non changé la constitution de l'enfant, ce qui lui paraissait impossible, mais opposé à l'œuvre de destruction une digue qui suspendait les effets néfastes de cette œuvre.

Avec un enfant comme Claudinet, un médecin peut toujours lutter contre la douleur. Le jeune malade obéit: il subit le traitement dans toute sa rigueur; il ne commit pas de ces terribles imprudences qui détruisent en quelques instants, chez les adultes, les longs effets de la science en vue d'un soulagement, d'une amélioration notable, de la guérison totale même.

En principe, il n'y a pas de maladies incurables; la grande difficulté pour le médecin est d'empêcher les mêmes causes de reproduire les mêmes effets, quand il a une première fois conjuré la catastrophe.

Beautreillis avait la conviction que tout danger immédiat était écarté, à la condition que le sujet ne subît pas de privations et fût élevé dans les conditions hygiéniques qui s'imposaient. Aussi, c'était bien sincèrement qu'il avait promis à sœur Simplice de ne pas perdre de vue Claudinet, autant que cela serait au pouvoir du médecin, dont l'autorité s'effacerait devant celle du tuteur.

La tâche de Beautreillis avait été des plus difficiles.

Claudinet était dans un état désespéré, quand on l'avait amené aux Enfants Assistés. Jamais le docteur n'avait constaté chez un petit être une misère physiologique aussi intense; tous les organes semblaient attaqués; c'était à se demander si les affections morbides n'en arrivaient pas à se neutraliser et si les bronches enflammées n'entravaient pas la destruction des poumons.

Aussi, c'était avec une véritable passion que le médecin avait entrepris de soigner le malade, car il n'avait jamais vu un ensemble pathologique de ce caractère aigu.

Le docteur avait réussi dans les limites humaines. Sa conscience était en repos.

Il ne fallait par pourtant que les résultats si péniblement obtenus l'eussent été en pure perte.

Un jour, en arrivant à l'hospice, le secrétaire avisa le médecin que le jeune Claude Fouilloux allait quitter les Enfants-Assistés.

Son oncle et sa tante, les conjoints Rouillard, s'étaient présentés à l'Assistance publique et ils avaient revendiqué leurs droits à la tutelle légale.

Les conjoints Rouillard s'étaient engagés à payer les débours que leur réclamait l'administration, et celle-ci n'avait plus qu'à rendre l'enfant dont la préfecture de police l'avait chargée.

— C'est bien! avait répondu le docteur. Je demande à voir les conjoints Rouillard.

*
* *

L'enquête recommencée par le commissaire du quartier n'avait nullement abouti.

Le concierge avait bien déclaré que Rose Fouilloux avait une sœur et que cette personne était venue souvent avec son fiancé rue des Trois-Couronnes; mais les recherches, assez sommaires d'ailleurs, étaient restées infructueuses.

Le commissaire se proposait d'attendre quelques semaines, puis ce serait le juge de paix qui serait chargé de régler la situation de l'orphelin; on lui nommerait un tuteur d'office, choisi dans le personnel administratif.

Le titre de rente avait été déposé chez maître Beaufumet, le notaire de la rue Saint-Maur, qui avait commencé par établir les pièces préliminaires.

La concierge, madame Duriveau, n'avait parlé que pour mémoire de madame Midoux et d'Étienne Poulot.

Le commissaire, homme très affairé, n'avait pas jugé utile de convoquer à son bureau la cuisinière du boulevard Richard-Lenoir et le sapeur-pompier de la caserne Château-Landon. C'était pourtant de ce dernier côté que des éclaircissements devaient venir.

La mort de Rose Fouilloux avait bouleversé à un tel point le bon Poulot qu'il fut quelque temps sans avoir conscience de ce qui s'était passé.

Il faisait son service par habitude et n'encourait comme toujours aucune punition; mais ses camarades, en dehors de la caserne, ne pouvaient lui tirer un mot.

Comme il était de la classe, les copains se disaient qu'il ne songeait qu'à sa prochaine libération.

Enfin, Étienne avait poussé un gros soupir et s'était résigné.

Le premier dimanche où il avait été libre, il avait fouillé dans sa bourse un peu mince et réuni néanmoins quelques sous pour acheter un humble bouquet qu'il était allé porter sur la tombe de son amie défunte.

Du cimetière, il reviendrait rue des Trois-Couronnes pour embrasser Claudinet qu'il croyait toujours, dans son âme naïve, chez le concierge de la maison.

Tout en marchant, il secouait la tête d'un air navré. Il se rappelait maintenant les propos qu'il avait été forcé d'entendre le jour de l'enterrement.

Ces propos, hélas ! ne devaient être que trop justifiés par ce qu'il avait observé lui-même : Rose s'enivrait.

Si simple d'esprit qu'il fût, Étienne ne s'égara pas en conjectures sur l'origine de ce vice et il lui attribua sa véritable cause : la mort de François Champagne.

Rose Fouilloux avait bu pour se consoler, pour oublier.

Par un scrupule excessif, il sembla au pauvre garçon qu'il n'était pas exempt de reproches.

Il aurait dû prévoir cette affreuse détresse morale et faire tous ses efforts pour la conjurer.

Mais, voilà, au moment où il aurait pu agir efficacement, la sœur de Rose avait surgi avec son amoureux.

Le couple avait même motivé la brouille survenue entre le pompier et la tireuse de cartes ; c'était pendant qu'il avait cessé de venir que Rose s'était abandonnée à son fatal penchant.

N'importe, Étienne aurait dû ne pas attribuer tant d'importance à l'algarade ; en évoquant le souvenir de François, Rose se serait calmée et aurait peut-être ouvert les yeux.

Pour la première fois, Étienne pensa qu'il aurait pu remplacer Champagne et épouser Rose, quand leur chagrin à tous deux aurait été émoussé par le temps.

Il rougit ingénument de cette idée. Il était bien temps de l'avoir.

Il est vrai qu'il croyait la cartomancienne à son aise et que la différence de leurs conditions ne lui aurait jamais permis d'entrevoir un tel projet.

— Mais voyons ! reprit Poulot en réfléchissant un peu, Rose était pourtant une femme « qu'avait de quoi »... François n'était pas un menteur... Quelques jours avant son accident, il me racontait ce que gagnait sa connaissance, et il ajoutait qu'elle était très économe... Moi-même, quand elle m'a invité à dîner, j'ai bien vu qu'elle était à son affaire... Elle a donc mangé tout son argent... mangé ou bu ?... En si peu de temps ! Cela me semble louche... Est-ce que, par hasard, la sœur et le beau-frère l'auraient dévalisée... C'est qu'ils avaient tous deux la tête pas trop catholique... Est-ce qu'ils auraient fait un coup ?

On voit qu'Étienne Poulot n'était pas dépourvu d'une certaine clairvoyance.

Si la Limace et Zéphyrine n'avaient pas fait le coup, c'est que les circonstances s'y étaient opposées. En somme, Eusèbe Rouillard n'en avait pas moins atteint son but, qui était de pousser Rose à s'enivrer de plus en plus, pour que le dénouement fatal se précipitât.



La conversation fut interrompue; un homme venait d'entrer dans la loge (Page 658.)

Le gredin ignorait encore sa réussite; toutefois, en garçon prévoyant, il avait pris certaines mesures dont nous avons vu l'effet presque immédiatement.

Étienne arriva rue des Trois-Couronnes ; son cœur affectueux se serra ; il revoyait la scène lugubre de l'enterrement.

Il n'y avait pas de draperies à la porte ; Rose avait eu le convoi des indigents.

Il surmonta son émotion et entra dans la loge de la concierge. Madame

Duriveau coupait du mou pour sa chatte, qui miaulait et se dressait pour happer plus vite les succulents morceaux.

L'œil d'Étienne chercha Claudinet.

— Bonjour, madame, dit-il, le petit est là ?

La concierge répondit au salut, tout en continuant à faire fonctionner ses ciseaux.

— Pas mal, merci, répondit-elle, un peu distraite... Vous aussi... Allons, tant mieux !...

Et s'adressant à sa chatte :

— Voyons, Mauviette, pas tant de gourmandise, hein ! ou je supprime le reste de la portion.

La menace n'eut aucun effet ; Mauviette miaula de plus belle.

— Le petit est là ? demanda de nouveau Etienne.

— Quel petit ?

— Le fils de madame Fouilloux.

La pitance du félin était entièrement distribuée, madame Duriveau daigna écouter plus attentivement le visiteur.

Elle vit tout de suite qu'il n'était pas au courant des faits.

— Mais non, répondit-elle... Le garçon de la tireuse de cartes est parti.

— Où ça ?

— Là-bas... à la maison de la rue Denfert... aux Enfants-Assistés, quoi !

— Pauvre gamin ! s'écria Etienne atterré.

— Vous comprenez bien que je ne pouvais le garder ici... C'est la police qui a manœuvré... On m'a indemnisée, et voilà.

— Mais je puis voir Claudinet, reprit Poulot.

— Oh ! ça... Vous m'en demandez trop... Une fois à l'hospice, je ne sais pas si on a des permissions.

— Et dire que je n'ai pas pu l'embrasser avant qu'il parte ! gémit Étienne.

— Vous l'aimiez bien !... Cela ne m'étonne pas, tout le monde le trouvait si mignon !... Enfin, que voulez-vous?... On n'y peut rien, n'est-ce pas?...

La conversation fut interrompue ; un homme venait d'entrer dans la loge.

Proprement couvert, il n'avait pas mauvaise tournure ; mais un diable d'œil regardait le Sacré-Cœur, pendant que l'autre visait la Bastille.

— Mademoiselle Fouilloux ? demanda le nouveau venu.

La concierge leva les bras en l'air en prenant une mine de circonstance.

— Je voudrais la consulter, fit l'inconnu.

— Ah ! vous n'êtes pas un de ses parents?

— Je n'ai pas cet honneur... On m'a dit qu'elle était très habile dans son métier et je viens pour qu'elle me tire les cartes.

— Il est trop tard, Monsieur.

— Elle n'est pas là le dimanche?

Ce fut Étienne qui répliqua :

— Mademoiselle Fouilloux est morte.

L'inconnu tressaillit, son œil bigle sembla redevenir droit, et il eut un pincement de lèvres pour dissimuler une odieuse satisfaction.

Cependant, il feignit d'être ému.

— Morte! répéta-t-il, c'est bien malheureux.

Et saluant :

— Je vous demande pardon, Madame, de vous avoir dérangée.

Il sortit.

Étienne Poulot n'avait plus rien à faire chez la concierge; il dit encore pourtant :

— On ne peut pas me refuser l'autorisation de voir mon petit ami.

— Si on vous l'accorde, répondit madame Duriveau, promettez-moi que vous me tiendrez au courant de l'enfant.

— Je vous le promets.

Étienne partit à son tour.

Il n'avait pas fait vingt pas dans la rue qu'il était accosté par l'homme qui était entré tout à l'heure dans la loge et qui le guettait.

— Monsieur, dit l'inconnu, vous étiez l'ami de Rose Fouilloux?

— Comment le savez-vous? demande Étienne, très étonné et déjà sur ses gardes.

— La façon dont vous m'avez annoncé la fin prématurée de cette pauvre femme m'a paru significative.

— Eh bien! oui, Monsieur, j'étais l'ami de cette malheureuse.

— Permettez-moi de vous confier que le motif énoncé par moi chez la concierge n'est pas celui qui m'amenait dans cette maison.

— Je ne comprends pas... Pourquoi cette défaite?

— Parce que je devais m'adresser directement à la tireuse de cartes.

— Dans quel but?

— Si vous étiez l'ami de Rose Fouilloux, je suis, moi, celui de sa sœur Zéphyrine.

Étienne tressauta et murmura :

— J'avais bien raison de me douter de quelque manigance.

— Comment se fait-il, reprit l'homme, que Zéphyrine n'ait pas été prévenue?

— On ne savait pas où elle était, répondit le pompier avec vivacité.

— C'est vrai, reconnut l'individu... Vous savez qu'elle est somnambule et qu'elle se déplace souvent.

— Où voulez-vous en venir? questionna Étienne, disposé à s'expliquer carrément.

— Dame! vous le comprenez aussi bien que moi... Il faut prévenir la sœur de la défunte.

— Chargez-vous-en.

— C'est plutôt à vous de le faire.

— Pourquoi ?

— Vous lui expliquerez mieux que moi ce qui s'est passé... En outre, je suis dans le commerce, moi, Monsieur, je sais comment les choses doivent être régulièrement traitées... Mademoiselle Zéphyrine Fouilloux hérite de sa sœur...

— Rose n'a rien laissé.

Ce fut l'inconnu, à son tour, qui eut un soubresaut.

— Pas possible !

— Rien.

L'individu loucha d'une façon extraordinaire.

— Permettez, reprit-il, je crois que vous vous méprenez sur mes intentions en tout ceci... Je n'agis que par pure obligeance...

— Je l'admets.

— Eh bien! on pourrait dire que si la sœur n'a pas été prévenue, c'est qu'on avait intérêt à lui cacher la vérité...

Étienne Poulot eut un geste de vigoureuse protestation.

— C'est pour cela, continua l'homme, qu'il serait convenable de lui apprendre la nouvelle... Vous ne connaissez pas l'adresse de Zéphyrine, c'est entendu... je vous l'apporte.

— Renseignez-la... Moi, il n'y a qu'une chose qui m'intéresse, c'est le sort de mon ami Claudinet, le fils de madame Fouilloux.

— Par conséquent, Monsieur, vous devez admettre le respect de la famille... C'est une chose sacrée.

Ces mots impressionnèrent le pompier.

— Mon Dieu! reprit l'homme, je n'ignore pas que les deux sœurs ont été en froid, à un certain moment; mais je sais aussi qu'elles s'étaient réconciliées... Zéphyrine est une très bonne fille, très travailleuse; elle a de nombreuses qualités... Elle ne mériterait certainement pas qu'on lui fît du tort.

— Mais puisque je vous répète que Rose n'a rien laissé.

— En êtes-vous bien sûr?

— Il n'y avait pas de quoi la faire enterrer.

Cette fois, l'homme ne put réprimer une grimace. Poulot n'avait pas l'air d'un voleur, qui aurait fait main basse sur l'argent de Rose; mais, pourtant, la détresse de la cartomancienne paraissait au moins exagérée.

— Croyez-moi, conclut l'ami de la somnambule, agissez comme je vous le conseille... C'est votre devoir.

Il tira de sa poche une carte assez noire et la tendit au pompier.

Étienne lut :

AUGUSTE BIDONNEAU

BIJOUTIER HORLOGER

Se charge des réparations en tous genres,
Rhabillages, nettoyages, grands ressorts, etc.

Rue Verniquet, 72.

C'était le recéleur, le « fringot », pour parler la langue de La Limace.

La fameuse opération de Saint-Pierre-du-Regard que Mulot prétendait de tout repos avait piteusement échoué.

Le paysan, que les deux complices avaient voulu dépouiller de ses soixante mille francs, avait démontré une fois de plus que les gars normands ne dorment jamais que d'un œil.

Surpris au beau milieu de leur travail nocturne, La Limace et Mulot avaient assayé de battre en retraite.

La Limace, plus fluet que son compagnon, avait dû son salut à une palissade dont deux planches étaient un peu écartées ; quant à l'hercule, moins leste que son compagnon et surtout beaucoup plus corpulent, il n'avait jamais pu passer par ce trou de furet, et il était resté entre les mains des gendarmes de Condé-sur-Noireau.

Eusèbe Rouillard, né décidément sous une meilleure étoile que l'Alcide, s'était défilé tout d'une traite jusqu'à Flers, où Zéphyrine l'attendait.

Le couple avait passé quelques mauvaises heures en attendant les événements.

Le produit des bijoux arrachés aux naufragés du *Prins Hendrik* n'existait déjà plus qu'à l'état de fugitif souvenir.

Les frais du voyage avaient dévoré la somme que les bouges des Ternes et autres lieux circonvoisins laissaient disponible.

La Limace avait une énorme confiance en Mulot, puis il était de la race de ces joueurs qui sont sûrs de gagner au moment où la guigne persistante les plongerait dans le plus cruel embarras.

Il faut qu'ils gagnent, dussent les cartes être un peu biseautées.

La Limace avait perdu. Il restait à la tête de quatre francs. C'était insuffisant pour entreprendre de nouvelles pérégrinations dans le but de dépister la police sagace.

Il n'y avait plus qu'une chance à courir : admettre que Mulot ne mangerait pas le morceau.

Zéphyrine déclarait que l'hercule était un gentilhomme, qui ne dénoncerait pas ses complices pour atténuer problématiquement son triste

sort; Eusèbe était un peu de cet avis; mais il n'avait pas le sens de l'héroïsme; à la place de son copain, il ne savait pas trop ce qu'il aurait fait.

Ce fut Zéphyrine qui eut raison de ne pas retirer sa confiance au chevalier Mulot, car il resta muet comme une carpe touchant son associé.

Il déclara crânement qu'il avait seul préparé et tenté d'exécuter le plan; lui seul et c'était assez.

La Limace s'était remis à travailler de son métier de rémouleur; mais il se sentait trop peu en possession de ses moyens pour faire tout ce qui concernait son état, dans les temps ordinaires, à son point de vue spécial. Il n'osait plus se remettre à cambrioler d'une façon sérieuse, et c'était bien timidement qu'il enlevait à la volée quelques bibelots sans valeur, dans les maisons où il entrait pour repasser les couteaux, canifs, ciseaux, rasoirs et autres instruments tranchants.

Zéphyrine n'avait donné que trois consultations depuis qu'elle était dans le département de l'Orne.

— Nous étions mieux en Bretagne, déclara Eusèbe.

— Retournons-y ! fit la somnambule.

— Avec quoi? espèce de couenne?

Zéphyrine se rebiffa.

— Est-ce que c'est de ma faute à moi, si vous avez agi comme des pantes, toi et Casimir?.. Vous n'aviez pas voulu que je mette la main à la pâte... Les hommes! ça veut toujours être trop mariolles... Je suis bien sûre que, si je m'en étais mêlée, Mulot ne se serait pas fait ceinturer.

— Mulot! dit La Limace, d'un ton sentencieux, c'est un mecqueton qui n'est plus à la redresse... Je m'en étais aperçu tout de suite... Je n'aurais pas dû repiquer au truc avec lui... Un lascar qui s'abaisse jusqu'à faire le pavé devant le treppe n'entend plus rien à notre métier.

Et La Limace, sous l'influence d'un amer désenchantement, laissa sa douce compagne piailler à son aise; cependant, il ne put retenir cette plainte mélancolique:

— Ah! la Bretagne!

— On y crevait de faim, de soif et de froid, dans ce sale patelin, prétendit Zéphyrine.

— On ne le dirait pas à voir ton nez culotté et tes appas de plus en plus envahissants, repartit peu galamment Eusèbe Rouillard.

Fifi protesta:

— Va donc, hé, ventre d'osier!... C'était à Paris que nous étions le plus chouette... Avec ça qu'on n'existait pas aux petits oignons chez ma sœur.

— Ta sœur!... Elle est propre, ta sœur!... Elle a bouclé sa bourse... Elle a trouvé qu'elle nous avait assez vus.

— Si on essayait de se remettre bien dans ses petits papiers?

— Pas moyen, puisque j'ai annoncé que j'allais chercher ceux qu'il fallait pour notre conjungo.

— On peut toujours lui écrire...

La Limace s'absorba dans ses méditations.

Zéphyrine profita de ce répit pour passer en revue les bouteilles vides ; il lui semblait que, dans le nombre, il pouvait s'en trouver une que l'on aurait oublié de sécher jusqu'au bout.

Elle constata avec désappointement qu'il n'y avait plus rien à boire.

Elle égoutta pourtant quelques litres, en présentant le goulot en bas à la hauteur de sa bouche, et en frappant sur le fond de la main vacante. Elle faillit se casser deux dents.

— J'ai trouvé le joint ! s'écria tout à coup La Limace.

— Alors, tu n'es pas comme moi, répliqua Zéphyrine, je n'ai rien trouvé du tout, moi.

Eusèbe Rouillard écrivit à Bidonneau et lui exposa la situation avec cette franchise légendaire des malfaiteurs entre eux.

Il priait le recéleur de se tenir au courant des événements et de le prévenir s'il y avait du nouveau, du côté de la rue des Trois-Couronnes.

Voilà pourquoi le pseudo horloger de la rue Verniquet, comprenant l'importance de sa mission, s'était dirigé vers le domicile de la tireuse de cartes ; le sort avait voulu que Bidonneau se trouvât en face du pompier au moment précis où cette rencontre devait être féconde en résultats.

— Allons ! c'est dit, reprit le recéleur... Écrivez... Voulez-vous l'adresse ?

— Non ! dit Étienne, qui refusait encore.

— Eh bien ! envoyez-moi cette lettre et je la ferai parvenir.

Le pompier resta silencieux.

— Au revoir, dit Bidonneau... C'est convenu... Pensez à moi plus tard, si vous avez besoin d'une montre... Si vos camarades ont des bijoux à acheter, envoyez-les-moi... Ils auront de bonnes conditions et je vous récompenserai... Au revoir.

Le recéleur partit, laissant Poulot beaucoup plus perplexe qu'il n'avait voulu le paraître.

Ce grand mot de famille l'avait touché, malgré tout.

Est-ce que c'était réellement son devoir d'écrire à Zéphyrine ?

— Mais, se dit-il, je ne veux pas rester dans l'incertitude de... Il n'arrivera que ce qui doit arriver.

Rentré à la caserne, il profita du temps qui lui restait avant l'appel du soir et il écrivit :

« Mademoiselle,

« Je ne voulais pas vous faire part de la mort de votre sœur, parce que vous ne vous êtes pas très bien conduite envers elle, vu que tout cela était louche.

« Seulement, par rapport à la famille dont vous êtes la seule, je vous marque ces mots :

« Votre sœur n'a pas laissé d'argent ; on l'a enterrée par charité. Ses meubles ont été saisis.

« Votre petit neveu est aux Enfants-Trouvés.

« J'ai l'honneur de vous saluer.

« Etienne Poulot. »

Il envoya la lettre à Bidonneau, qui la transmit fidèlement à La Limace.

— Ça y est !

— Quoi ? demanda Zéphyrine.

— Rose.

— Tu lui as écrit ?

— Il n'y a pas de bureau de poste au Champ des Navets.

— Hein !

Mais la pose atroce du gredin fut de courte durée et ce fut par une bordée de jurons qu'il accueillit une nouvelle interrogation de sa maîtresse.

Elle lut à son tour.

Ils se regardèrent abasourdis.

— Ah ! malheur ! hurla Eusèbe, c'était bien la peine qu'elle fasse la crâneuse.

— Cette soularde-là, elle a tout bu ! clama Fifi.

Ce fut l'oraison funèbre de la pauvre Rose Fouilloux.

— Pourtant, Zéphyrine crut devoir ajouter :

— Au moins nous, si nous buvons un coup, nous ne faisons pas de tort à notre famille, puisque c'est avec le pognon des autres que nous nous rinçons la dalle.

— N'empêche que c'est un rude coup dur, conclut La Limace.

LX

PRISE DE POSSESSION.

Maître Beaufumet, le notaire de la rue Saint-Maur, était un homme consciencieux et intelligent.



La Limace et Zéphyrine, revêtus de leurs plus beaux atours, ainsi qu'il convient à de jeunes mariés (Page 668.)

Il ne voulut pas s'en rapporter simplement aux rapports de police et il résolut de poursuivre l'enquête lui-même.

Sa première visite, quand l'administrateur de l'hospice lui eut confié le titre de rente, fut pour la concierge de la rue Fontaine-au-Roi.

Il fit causer cette femme ; ce n'était pas extrêmement difficile, soit dit sans ironie; madame Duriveau parla du pompier qui connaissait Rose Fouilloux, tout en affirmant que ce garçon ignorait la résidence de la sœur en question.

Le notaire se rendit à la caserne de la rue Château-Landon et raconta

à Poulot la découverte de la petite fortune et lui apprit que l'enfant n'était plus pauvre.

Etienne, peu au courant du code civil, se dit tout de suite que Zéphyrine n'héritait pas puisque l'argent revenait à Claudinet. Il crut cependant qu'il fallait la signature de la sœur de Rose dans certaines formalités, et il donna à maître Beaufumet l'adresse de Bidonneau.

Celui-ci s'empressa de prévenir La Limace de ce revirement de fortune; cette fois, La Limace et Zéphyrine tenaient le magot, car ils seraient tuteurs légaux, à la condition qu'ils fussent mariés légitimement.

La Limace se fit envoyer un peu d'argent par le recéleur, et il revint à Paris avec Zéphyrine qu'il épousait dans les délais de rigueur, c'est-à-dire très rapidement.

Courgibet et Bidonneau furent témoins de la mariée, deux clients du premier assistèrent Eusèbe.

On nous saura gré de ne pas insister sur la nuit de noces.

Ils allèrent chez le notaire de la rue Saint-Maur.

Maître Beaufumet fut un peu interloqué quand il vit un couple aussi bien assorti, au point de vue de l'horreur; mais, outre qu'il ne faut pas toujours juger les gens sur leur apparence, maître Beaufumet, bien rasé, bien peigné, mis avec une coquette recherche, dut s'entretenir avec La Limace et Zéphyrine, malgré la répulsion instinctive qu'ils lui avaient inspirée.

Les conjoints Rouillard étaient en règle avec la loi; le notaire n'eut qu'à s'incliner et à faire préparer les pièces traditionnelles.

La rue Saint-Maur n'est pas le faubourg Saint-Germain; le tabellion avait vu défiler dans son étude bien des types extraordinaires; jamais pourtant il ne lui avait été donné de contempler un ménage aussi surprenant.

Ses devoirs professionnels s'élevaient au-dessus de toute considération personnelle; il fit très consciencieusement son métier.

L'Assistance publique ne demande qu'à rendre ses pupilles aux ayants-droit, pourvu que la revendication soit régulière.

Elle se fait payer ses débours, ainsi que nous l'avons dit, et l'enfant rentre dans la vie commune.

Quand il s'agit d'un enfant trouvé, l'enquête est beaucoup plus minutieuse, on le comprend, et pour qu'un enfant soit rendu dans ces conditions, il faut que la personne qui le réclame fournisse des preuves, c'est-à-dire qu'elle décrive exactement le jour où le petit être a été perdu, les vêtements qu'il portait et les signes particuliers qui ont été notés par l'hospice.

Pour les enfants abandonnés par des parents qui prétendent ne plus pouvoir les nourrir, les vérifications sont plus aisées. Rien ne force une

mère à donner son nom et son adresse et à fournir la moindre indication, quand elle confie son rejeton à la maison de la rue Denfert-Rochereau.

On lui fait des questions auxquelles elle est libre de ne pas répondre, tel est le règlement.

Voici d'ailleurs l'avis placardé dans la salle d'attente :

« Toute personne qui présente un enfant en vue de l'abandonner est avertie que des questions vont lui être posées dans l'intérêt de l'enfant, mais qu'il lui est loisible de ne pas répondre ou de ne fournir qu'une partie des renseignements demandés. La production du bulletin de naissance n'est pas obligatoire. »

Nous n'avons pas à discuter le document, mais sa reproduction nous a paru intéressante.

Une mère qui agit sous le coup de la misère, a toujours l'espoir de reprendre son enfant plus tard ; elle peut s'enquérir de l'abandonné, car des nouvelles des enfants déposés à l'hospice sont données aux parents quatre fois dans l'année : du 16 au 28 février ; du 16 au 30 mai ; du 19 au 30 août ; du 16 au 30 novembre.

Ce n'est pas rue Denfert-Rochereau qu'il faut se présenter ; c'est au siège de l'Assistance publique, avenue Victoria, 3. Aussi, à ces époques, le défilé des mères est-il navrant.

Hélas ! il nous faut bien constater que toutes ne viennent pas. Leurs visites deviennent de plus en plus rares et finissent par cesser.

Mais qu'on se représente les malheureuses, dont la blessure est toujours saignante, et qui n'ont qu'un but au monde : reprendre leur enfant.

Elles comparaissent devant un employé, qui a eu le temps de se blaser sur toutes les émotions, et qui répond d'une voix indifférente :

— « Il vit », ou bien : « Il est mort ».

C'est tout.

L'employé fait une croix sur la fiche qu'il a consultée, puis il attend une autre questionneuse.

Naturellement, la mère demande où est son enfant. On ne le lui dit jamais, à moins qu'elle ne soit en mesure de le réclamer et de payer.

Si l'on s'élevait contre une telle cruauté, les philanthropes décorés et bien rentés vous répondraient que vous méconnaissez les progrès accomplis dans cette voie douloureuse.

Autrefois, les abandons étaient absolus, car on les entourait du mystère le plus complet.

Un petit être jeté dans le « tour » pouvait porter des signes destinés à lui conserver sa personnalité, la mère ne pouvait jamais rentrer en possession de son enfant.

Aujourd'hui, la porte de l'espérance reste entr'ouverte.

Ajoutons qu'il ne suffit pas de rembourser l'administration ; celle-ci fait

procéder à une enquête pour établir la moralité de la mère; l'enfant n'est rendu qu'après un certain nombre de formalités et si les parents paraissent dignes de le reprendre.

Pour Claudinet, les choses étaient très simples: il se trouvait abandonné parce que, la mère morte, aucun parent ne se chargeait de lui.

Aujourd'hui, la sœur de la défunte surgissait; elle remboursait l'administration; Claudinet appartenait désormais à madame Rouillard, née Zéphyrine Fouilloux.

Pour lui enlever cette tutelle légale, il faudrait un cas d'indignité; nul ne le cherchait pour le moment.

Munis des pièces indispensables, La Limace et Zéphyrine, revêtus de leurs plus beaux atours, ainsi qu'il convient à de jeunes mariés, qui savourent les douceurs ineffables de la lune de miel, le rémouleur et la somnambule arrivèrent rue Denfert-Rochereau.

Le directeur, après avoir procédé à l'examen des pièces, annonça que Claudinet allait être remis à ses tuteurs.

La Limace respira un peu; le drôle, dont le cynisme ne manquait pas de franchise, se demandait ce qu'il ferait s'il était le directeur et qu'il se trouvât en présence de deux têtes semblables.

Ses yeux canailles pétillaient de joie. Certainement, il aurait préféré avoir la fortune sans l'enfant, mais l'un n'allait pas sans l'autre; il fallait en prendre son parti. Il avait expliqué cela à son épouse légitime et il avait ajouté:

— Tu comprends, Zézé, le môme ne nous embêtera pas longtemps; il claquera en cinq secs comme ta sœur.. On le soignera en conséquence... Toute la braise de sa daronne nous restera.

Zéphyrine avait riposté :

— Bien sûr qu'on le soignera, c't'amour d'enfant... S'il lui faut un bouillon d'onze heures... on s'arrangera pour qu'il ne le prenne qu'à midi.

— Nous dirons que c'est Bidonneau qui nous a vendu la toquante... Le mouvement était en avance...

— Ça ne fait rien, Eusèbe, tu ne diras plus que ma frangine était une douillarde à la mie de pain.

Le docteur quitta son moelleux fauteuil.

— Monsieur Rouillard, reprit-il, je dois vous prévenir que le docteur Beautreillis, qui a rendu la santé au jeune Claude Fouilloux, a manifesté l'intention de vous voir.

La Limace et Zéphyrine se regardèrent, dérangés déjà dans leurs infâmes calculs.

Ils avaient hâte de sortir de l'hospice en emmenant le petit, dont

personne n'aurait plus à s'occuper. Est-ce qu'on allait les moucharder maintenant?

Le fonctionnaire poursuivit :

— L'enfant était bien chétif... Il est en bonne santé aujourd'hui. Cependant, le docteur vous fera des recommandations pour que le traitement continue.

Les époux se regardèrent encore, ne sachant trop quelle contenance tenir.

Un garçon de bureau les invita à le suivre et les conduisit dans un petit salon où le médecin et Claudinet les attendaient.

Beautreillis ne put réprimer un haut-le-corps en voyant les conjoints Rouillard.

— Diable! murmura-t-il, ces gens-là ne m'inspirent qu'une confiance tout à fait relative.

— Salue bien! monsieur, commença La Limace, qui avait retrouvé son aplomb... C'est nous qui venons chercher Claudinet.

L'enfant eut un petit frisson de crainte, qui n'échappa pas au docteur.

— Eh ben! moucheron, fit la somnambule, tout de suite très expansive, tu ne viens donc pas embrasser ta tante?

Claudinet fit quelques pas.

— Cet enfant ne vous a jamais vus, dit Beautreillis.

— Faites excuse, rétorqua La Limace; nous allions souvent chez sa mère.

— Ah!

— Seulement, à cet âge-là, on perd vite la mémoire.

Zéphyrine pressait son neveu sur son cœur.

— Alors, reprit le médecin, comment se fait-il que vous ayez laissé mettre ce bambin aux Enfants-Assistés?

— Nous étions en voyage, répliqua Eusèbe.. Ma belle-sœur a été enlevée subitement, la pauvre bougresse!...

Et La Limace écrasa un pleur absent.

— C'est bien! interrompit le docteur, je n'ai pas à examiner vos affaires de famille.

— Heureusement! marmotta Zéphyrine.

— Nous pouvons emmener notre neveu? demanda Eusèbe.

— Vous en avez le droit, puisque la loi est pour vous, répliqua Beautreillis.

La Limace se redressa.

— Pardon, monsieur, s'écria-t-il, vous croyez peut-être qu'il ne sera pas bien chez nous.

— Je vous avouerai sincèrement que j'en ai peur.

— Si on peut dire, gloussa la somnambule... Ce pauvre enfant du

bon Dieu! il sera choyé, dorloté; il aura son chocolat tous les matins.

Elle embrassa de nouveau Claudinet, qui restait bien triste, comme s'il entrevoyait son avenir, mais qui subissait passivement les démonstrations affectueuses de la somnambule.

— N'est-ce pas, mon bijou, que tu adores ta tante Fifine et ton oncle Eusèbe?

Claudinet inclina la tête, toujours très apeuré.

— Pardon! fit La Limace, nous sommes d'honnêtes gens... Nous élèverons ce moutard comme s'il était le nôtre.

— Je vous y engage, riposta le docteur, et je vous préviens que j'aurai l'œil sur vous.

On le voit, Beautreillis dédaignait les périphrases; il ne voulait pas dissimuler l'opinion qu'il avait immédiatement conçue en se trouvant en présence de Zéphyrine et de La Limace.

Il n'avait pas été trop surpris, d'ailleurs, puisqu'il avait dit à Sœur Simplice ce qu'il pensait de ces tuteurs qui surgissaient seulement à la minute où l'on découvrait que Claude Fouilloux avait des ressources.

Eusèbe aurait voulu répondre insolemment. Ce médecin se mêlait de ce qui ne le regardait pas; mais le drôle ne put soutenir le coup d'œil expressif dont Beautreillis ponctua ses paroles.

La Limace ne se rassurerait complètement qu'après avoir franchi le seuil de l'hospice; en outre, le notaire de la rue Saint-Maur ne lui remettrait pas immédiatement les quinze mille francs; il fallait ruser et courber l'échine en affectant la mine la plus hypocrite du monde.

Le gredin prit son air le plus affligé et il répliqua:

— Vrai! si vous croyez nous faire plaisir en nous disant cela, vous vous trompez, monsieur le docteur... Nous sommes des saltimbanques, c'est vrai, mais personne ne vous fournira de mauvais renseignements sur notre compte... Nous sommes honorablement connus partout où nous avons passé!

— Pour sûr! appuya Zéphyrine, retenant le flot d'invectives qui voulait s'échapper de ses lèvres, mais qui, par imitation, essayait de se montrer aussi astucieuse que son mari.

Eusèbe avait ses raisons pour ne pas river le clou à ce charlatan; Zéphyrine ne devait pas contrecarrer son petit homme.

Dans son étroit cerveau de buse, elle chercha comment elle appuierait La Limace, pour lui prouver qu'elle n'était pas si bête qu'il le lui reprochait quelquefois.

Elle s'écria :

— Mon mari ne veut pas vous dire pourquoi nous étions en froid avec ma sœur... C'est parce qu'il craint de me faire de la peine.

Beautreillis eut un geste signifiant qu'il ne voulait pas en entendre davantage sur ce sujet; mais Zéphyrine n'en poursuivit pas moins avec une volubilité contristée :

— Rose buvait un coup... La malheureuse croyait que cela lui faisait du bien à sa maladie... C'est des idées, n'est-ce pas? Eusèbe et moi, nous lui avons dit cent fois de renoncer à pictonner... Elle nous a envoyés à la gouille... Mon sang ne faisait qu'un tour quand je la trouvais éméchée... Et puis, ce qu'elle empoisonnait le tord-boyaux!... Eusèbe me calmait...

— Dame! fit La Limace, on n'aime pas à voir des brouilles dans les familles.

— Tant bien que mal, nous patientions, monsieur le docteur; mais un jour ça été plus fort que moi... J'ai éclaté... Rose avait donné de l'absinthe à l'enfant... Le pauvre chéri en était vert pomme... Voyons! à ma place, est-ce que vous n'en auriez pas fait autant?... J'ai dit à ma sœur qu'elle ne nous reverrait jamais.

Beautreillis haussa les épaules. Il savait parfaitement que la tireuse de cartes était morte alcoolique, mais il voyait fort bien que l'ignoble visage de Zéphyrine dénotait sa propre intempérance; cependant, cette créature pouvait dire la vérité et son explication paraissait plausible.

— Tu t'en souviens bien, Claudinet? fit Zéphyrine.

— Ma pauvre maman buvait un petit coup, reconnut l'enfant.

— Là!

— Enfin, s'écria le docteur, vous me racontez des choses qui ne m'intéressent que vaguement... Ce n'est pas de votre sœur ni de vous que je m'occupe, c'est de mon petit ami Claudinet... J'entends qu'il ne manque de rien.

— Vous serez satisfait, prononça Eusèbe Rouillard... Rien ne vous empêchera de nous rendre une petite visite, quand vous le voudrez; vous serez toujours bien reçu.

— Songez que vous pourriez être déchus de votre droit de tutelle.

— Et pourquoi?

Beautreillis répliqua, de façon à ne pas être entendu de l'enfant :

— Claude a été très malade... C'est par miracle que j'ai pu l'arracher à la mort.

— Pauvre mignon!

— J'ai désespéré plusieurs fois de sa guérison.

— Maintenant, il est recalé, repartit Eusèbe Rouillard, de sa voix la plus joviale.

— Il a une mine comme un curé de canton, renchérit madame Rouillard.

La vérité était que le fils de Rose Fouilloux ne toussait presque plus

et que son teint était redevenu aussi frais qu'avant ses premières maladies.

Les yeux étaient encore un peu abattus, surtout en ce moment où l'enfant éprouvait un gros chagrin; mais l'état général paraissait très satisfaisant.

— Par conséquent, reprit le docteur, je vous engage à ne pas le laisser dépérir.

— Oh là là! protesta La Limace, il n'y aurait qu'un morceau de pain à la maison, il serait pour lui.

— Or, comme il vous procure le moyen de manger du pain et de la viande, poursuivit Beautreillis, je compte qu'il ne subira aucune privation.

Eusèbe cligna de l'œil; avec son sans-gêne de voyou, il saisit le bras du docteur et lui glissa ces mots dans l'oreille :

— Entre nous, monsieur, le cœur sur la main, quoi!... Est-ce que vous craignez que le gosse ait chopé la maladie de sa mère?... Faut nous prévenir, parce que nous ouvririons l'œil.

Le médecin se dégagea et instinctivement, du revers de sa main, il essuya sa redingote.

Il répliqua tout haut :

— Je n'en sais rien... Seulement, quoi qu'il arrive... Tâchez que ce ne soit pas trop tôt... Je vous garantis que je ne manquerai pas de vigilance... Vous savez qu'on peut toujours demander des comptes aux tuteurs.

— Quand on voudra! clama Eusèbe, fièrement.

— Je vous ai prévenus... Maintenant, partez.

— C'est malheureux tout de même, glapit Zéphyrine rageusement, qu'on vous prenne pour d'autres.

— J'ai l'honneur de vous saluer, conclut froidement le docteur Beautreillis.

— Au revoir, monsieur, fit La Limace, à l'avantage...

Beautreillis embrassa Claudinet, qui pleurait silencieusement, mais qui était prêt à suivre son oncle et sa tante.

Depuis que sœur Simplice était partie, l'enfant ne manifestait plus aucune préférence.

Le garçon de bureau revint et remit à La Limace un reçu timbré et paraphé, constatant que maître Beaufumet avait versé la somme de trois cent soixante-dix francs pour l'année que Claude Fouilloux avait passée aux Enfants-Assistés.

L'administration, quand elle rend un de ses pensionnaires aux ayants-droit, exige cette somme par année, jusqu'à ce que l'enfant ait atteint un certain âge et ne soit plus à la charge de l'Assistance publique.

— Trois cent soixante-dix balles! dit La Limace à Zéphyrine, quand ils furent sortis, tenant Claudinet par la main.



Tu vois, espèce de sale môme, vociféra-t-elle, tu nous coûtes déjà les yeux de la tête. (Page 673.)

— Ils sont rien filous ! s'exclama la somnambule.

— Ils n'attachent pas leurs chiens avec des saucisses dans cette boîte-là.

Zéphyrine secoua rudement Claudinet.

— Tu vois, espèce de sale môme, vociféra-t-elle, tu nous coûtes déjà les yeux de la tête.

L'enfant frissonna.

Ses yeux se reportèrent vers l'asile, où il avait vécu si tranquillement, où le docteur l'avait soigné avec tant de sollicitude, où sœur Simplice lui avait fait entendre de si douces paroles.

— Ma pauvre maman ! murmura Claudinet, pourquoi n'es-tu plus là?

— Allons! allons! fit La Limace, conciliant, et empêchant Zéphyrine de rudoyer encore le petit, le lardon nous revaudra ça... En attendant, allons boire un litre chez le troquet, là-bas, au coin... On dira au notaire qu'il porte ça sur sa note.

LXI

DÉPART.

Le calme semblait revenu à l'hôtel du Parc-des-Princes. Il n'était qu'apparent.

Si Carmen, après avoir échappé à un effroyable danger, employait toute sa force de caractère à retrouver sa quiétude d'autrefois, si elle remplissait avec plus d'assiduité ses devoirs mondains, si enfin, elle cherchait à s'étourdir en se créant une existence nouvelle, Carmen souffrait.

La naissance de Marcelle avait causé chez la jeune mère un redoublement de passion pour Robert d'Alboize.

Elle aimait éperdument le père de son enfant, et la présence de Saint-Hyrieix était pour elle un perpétuel supplice.

Autrefois, les prétentions du diplomate n'excitaient chez elle qu'une commisération railleuse.

En somme, Carmen ne pouvait oublier que Firmin l'avait épousée dans un grand élan de désintéressement.

Après avoir commis l'unique faute de sa vie, dans des circonstances où il aurait fallu être une sainte pour ne pas succomber, l'épouse coupable, nous l'avons dit, fut assaillie par les plus violents remords ; mais tout cela s'effaçait; toutes les pensées de Carmen étaient pour Marcelle et pour Robert.

Elle ne vivait que pour eux.

Aussi, souffrait-elle chaque fois qu'un empêchement l'obligeait de rester à la maison, quand elle avait résolu d'aller voir sa fille à Villiers-sur-Marne.

Quand elle se présentait chez la nourrice, il fallait encore qu'elle se contraignît.

D'accord avec Robert, elle prétendait être la sœur de M. d'Alboize; Marcelle n'était donc que sa nièce.

Il fallait donc que la mère s'observât sans cesse et ne prodiguât pas à son enfant les ardents baisers, dont elle le dévorait, quand la nourrice s'éloignait pour quelques instants du berceau.

Cette femme, une Beauceronne, qui avait gardé la simplicité de son village, n'avait pas pénétré le secret.

On la payait bien ; elle ne s'occupait pas du reste. Il y avait le mari pourtant, dont l'intelligence paraissait plus ouverte que celle de sa femme.

Il se nommait Repiquet ; il était employé à la Compagnie du chemin de fer de l'Est, à la petite vitesse.

Son service le retenait généralement à la Villette ; cependant, il avait de temps en temps un jour de congé.

Carmen le rencontrait quelquefois.

Il fallait donc que madame de Saint-Hyrieix s'observât constamment.

Nos lectrices, qui connaissent le caractère de Carmen, comprennent à quel point la jeune femme souffrait de cette fausse situation ; toutefois, la mère, quand elle tenait sa fille dans ses bras, éprouvait une telle joie que les ennuis disparaissaient.

Mais il arrivait souvent que, au moment de partir, Saint-Hyrieix la retenait pour toute la journée.

Carmen était forcée d'obéir.

Elle avait voulu protester en plusieurs circonstances; son mari s'était étonné ; Carmen avait été incapable de motiver sa résistance; il avait fait entendre quelques paroles très mesurées, prononcées d'une voix très calme, mais qui n'en avaient pas moins bouleversé la pauvre femme.

Hélène s'était bien aperçue des changements qui s'opéraient dans l'esprit de son beau-frère.

M. de Saint-Hyrieix n'en était encore qu'à la période des vagues appréhensions, mais si infatué de sa personne qu'il fût, il avait l'air d'un homme qui cherche le mot d'une énigme irritante.

Madame de Kerlor avait fait des remontrances à Carmen ; celle-ci s'était prise la tête à deux mains, incapable de répondre, pressentant elle aussi que les périls, qu'elle croyait conjurés, allaient bientôt revenir la menacer.

C'était alors qu'elle cherchait un dérivatif dans les mille et un riens qui accaparent pourtant une jeune femme du monde et finissent par l'absorber pendant des journées entières.

Visites chez la couturière, devoirs de piété, réceptions, fêtes, tout cela composait cette tyrannie que recherchent, avec délices d'ailleurs, les créatures qui ostensiblement se plaignent le plus de ces sujétions.

Sous ce rapport, Saint-Hyrieix était satisfait. Il avait maintes fois reproché à sa femme de ne pas assez étudier le rôle d'ambassadrice qu'elle serait appelée à remplir d'un jour à l'autre ; car, suivant Firmin, les événements allaient se précipiter ; les engagements qu'on avait

pris en haut lieu vis-à-vis de lui devenaient de plus en plus formels.

Il n'y avait plus qu'une vacance à attendre ; elle pouvait se produire dans les vingt-quatre heures.

Saint-Hyrieix avait donc félicité sa femme en la voyant se jeter à corps perdu dans le tourbillon de la vie parisienne ; mais il avait bientôt remarqué que cette fièvre de mondanité coïncidait avec une modification du caractère de sa femme.

Elle devenait soucieuse, irritable, fantasque même ; elle lui parlait souvent comme s'il n'était qu'un étranger pour elle.

La vanité de Firmin ne lui permettait pas d'accepter cette nouvelle situation. Carmen ne semblait plus le considérer comme un grand homme. Il en fut mortellement froissé.

Est-ce que, par hasard, Carmen perdait patience, douterait des insignes honneurs réservés au diplomate ?

S'imaginerait-elle qu'il perdait son temps en comptant sur les légitimes compensations qui lui étaient dues ?

Il ne resterait pas sous le coup de ce scepticisme humiliant ; il provoquerait une explication catégorique avec madame de Saint-Hyrieix et il lui dirait à quel point elle l'avait blessé.

Puis, prudemment, diplomatiquement, il différa la scène qu'il méditait. Il valait beaucoup mieux qu'il attendît que sa nomination eût paru à l'*Officiel*, pour dire triomphalement à Carmen :

— Eh bien ! madame, doutez-vous encore ?

Il soulignerait la phrase d'un beau geste ; Carmen ferait amende honorable ; il se montrerait bon prince ; il pardonnerait.

Cependant, tant que Saint-Hyrieix resta sur le terrain de l'amour-propre, il garda une contenance un peu hautaine, qui ne produisit aucun effet sur sa femme.

De temps en temps, il redevenait expansif ; son ton était encore plus protecteur qu'autrefois ; Carmen n'apercevait pas la nuance ; il ne réussissait qu'à ramener le sourire sur les lèvres de sa jeune femme.

Saint-Hyrieix devint fort perplexe.

Mariana, avec la patience féline d'un animal guettant sa proie, se rendit compte de ce qui se passait dans l'esprit de son petit-cousin.

Tout d'abord, madame Vernier avait voulu se venger, se venger vite, faire payer les affronts que Carmen et Hélène lui avaient prodigués. Elle s'était aperçue qu'elle n'arriverait pas à un résultat appréciable en brusquant les choses.

Mariana avait daigné raisonner et mettre un frein à sa fureur. Le problème était plus compliqué qu'elle ne se l'était imaginé. Georges et Firmin adoraient Hélène et Carmen. Tant qu'ils seraient aveuglément épris, les

manœuvres de Mariana n'auraient qu'une chance hypothétique, à moins, bien entendu, qu'elle n'eût en sa possession une preuve accablante.

Cette preuve, elle la cherchait; souvent elle avait cru la tenir; le hasard s'y était opposé.

Et pourtant, madame Vernier, avec son cynisme de femme perdue, qui ne veut voir partout que trahison et lâcheté, ne doutait pas de l'infortune des deux maris.

Hélène était trop bien la fille de la marquise de Penhoët pour rester fidèle à Georges, qui était certainement un élégant cavalier, — Mariana le reconnaissait toujours, — mais dont la brusquerie et le tempérament autoritaire ne convenaient pas à une langoureuse beauté, comme celle de l'intrigante.

Quant à Carmen, il était certain qu'elle n'avait jamais aimé Firmin.

Mariana savait, comme tout le monde de la famille, que mademoiselle de Kerlor n'avait épousé Saint-Hyrieix que pour conjurer la ruine, qui la menaçait, elle et les siens.

En outre, il y avait Robert d'Alboize.

L'officier avait beau se montrer réservé, ne jamais prononcer une parole compromettante, Mariana n'oubliait pas la façon enthousiaste dont il avait parlé de Carmen, avant le mariage de la jeune fille.

Si Carmen et Robert ne s'étaient pas revus, madame Vernier n'eût attaché aucune importance à des relations qui n'avaient pas dépassé les limites du flirt; mais les jeunes gens s'étaient rencontrés à Stockholm; ils étaient sur ce navire où ils avaient failli périr. Saint-Hyrieix racontait tout cela à qui voulait l'entendre; soit qu'il parlât de son séjour enchanté en Suède, soit qu'il retraçât les heures de terribles angoisses, il ne laissait aucun détail dans l'ombre.

Mariana, de son œil inquisiteur, avait remarqué souvent que Carmen se montrait bien nerveuse quand son mari parlait de ces faits.

Mariana avait été élevée avec elle, comme si elle était sa sœur; elle la connaissait admirablement, sa petite-cousine; elle savait ce que signifiait un froncement de sourcil, un pli ironique aux lèvres. Souvent, au fond d'une charmille de Kerlor, elles avaient rêvé toutes deux à quoi rêvent les jeunes filles; ou, du moins, Carmen, beaucoup moins contemplative que Mariana, avait dit nettement ce qu'elle préférerait, quand le temps des fiançailles serait arrivé.

Carmen avait des expansions de franchise qui ne laissaient pas subsister l'ombre de la moindre équivoque.

Il est vrai que, à cette époque, Carmen et Mariana étaient encore bien jeunes et qu'elles envisageaient l'avenir avec l'adorable niaiserie des innocentes vierges, mais la ténacité de mademoiselle de Kerlor, sans dépasser

celle son frère, l'entêtement borné de Carmen, disait Mariana aimablement, avait toujours été proverbiale, même dans un pays où l'on est foncièrement têtu.

Il était impossible, sous quelque prétexte que ce fût, que Carmen eût changé aussi radicalement de caractère. Il n'y avait que l'amour susceptible d'opérer une telle métamorphose; or, Carmen n'aimait pas, n'avait pas aimé et n'aimerait jamais Firmin de Saint-Hyrieix.

C'était sur cette base que madame Vernier échafaudait toutes ses petites combinaisons.

C'était décidément de ce côté du Parc-des-Princes qu'elle devait commencer à battre en brèche ce fameux bonheur conjugal à double évolution.

D'ailleurs, pourquoi haïssait-elle Hélène plus mortellement que Carmen?

N'était-ce pas cette dernière qui l'avait démasquée, au moment où elle allait capter l'amour de Georges? Oui, c'était Carmen qui avait brisé l'existence de Mariana de Sainclair.

L'autre, l'orpheline, l'aventurière, la fille de la chanteuse, ne serait jamais venue si Carmen n'avait pas chassé Mariana du château de Kerlor.

Madame Vernier s'était écriée :

— A quoi bon, d'ailleurs, délimiter les responsabilités?... Je les exècre, je les maudis toutes les deux, ces femmes... Elles m'ont fait autant de mal l'une que l'autre... Elles méritent le même châtiment.

Dès que Mariana était sortie de son affligeante médiocrité, grâce à la munificence du banquier Silverstein, elle était venue aussi souvent au Parc-des-Princes que ses obligations galantes le lui avaient permis.

Hélène et Carmen étaient trop absorbées, tout d'abord, pour remarquer la mise de plus en plus élégante de madame Vernier; cependant, un jour que celle-ci avait arboré une toilette extrêmement voyante, pour ne pas dire tapageuse, madame de Saint-Hyrieix lui avait dit :

— Si tu continues, je vais te demander l'adresse de ta couturière.

Mariana avait répliqué :

— Mais, c'est la tienne, ma chère.

Et elle avait nommé une grande faiseuse, qui habillait, en effet, toute l'aristocratie parisienne.

Madame Vernier avait ajouté :

— Nous gagnons beaucoup d'argent... Paul est accablé de commandes...

Carmen avait complimenté sincèrement sa cousine. Naturellement, Mariana avait cru voir autant d'épigrammes sous des mots de ure sympathie.

Elle venait à Boulogne à l'heure où elle comptait rencontrer Saint-Hyrieix.

Firmin passait la matinée dans les ministères; l'après-midi, il lui arrivait souvent de laisser Carmen sortir seule, sous le prétexte qu'il avait beaucoup à travailler.

Saint-Hyrieix était de bonne foi; il s'imaginait qu'il était forcé de compulser les plus arides traités diplomatiques, de relire les manuels de science économique les plus rébarbatifs, les textes les plus hérissés d'interminables et insipides documents.

Il disait :

— Je suis capable d'occuper n'importe quel poste d'ambassadeur, en Europe ou dans le reste du monde; rien de ce qui touche à la diplomatie ne m'est étranger; mais enfin, moi aussi, je serai un jour ministre des affaires étrangères !

Mariana arrivait, s'excusait de troubler l'homme d'État et ne tardait pas à engager avec lui une conversation qui franchissait bientôt les bornes du protocole.

Elle flattait les manies de Firmin, lui répétait qu'il parviendrait aux plus hautes dignités, puis, graduellement, avec une science infinie des transitions, elle parlait de Carmen.

Elle excellait à rappeler les souvenirs auxquels nous avons fait allusion.

Carmen disait ceci, disait cela; elle prétendait telle chose; elle jurait que jamais elle ne voudrait vivre dans certaines conditions; Firmin souriait d'un air entendu, mais il ne pouvait s'empêcher de froncer les sourcils, quand Mariana, avec sa plus belle impudence, parlait de la disproportion d'âge qui existait entre le mari et la femme.

Tout de suite, elle s'expliquait: les qualités de Saint-Hyrieix suppléaient à cette insouciante jeunesse, que mademoiselle de Kerlor estimait tant autrefois; et puis, Firmin n'était pas de ces époux aveugles qui laissent une jeune et jolie femme exposée aux multiples séductions du monde.

Sa paternelle vigilance, tout en comblant les moindres désirs de Carmen, savait arrêter à temps des velléités d'indépendance, bien admissibles chez une enfant gâtée.

Elle poussait plus loin l'audace, puisque son bénévole auditeur ne l'interrompait pas au milieu de ses insinuations.

— Je vous avoue franchement, disait-elle, que je n'étais pas très rassurée, quand j'ai appris votre mariage.

— Vraiment ?

— Surtout, mon bon Firmin, n'allez pas répéter mes libres propos à Carmen... Si je les tiens, c'est parce que je suis heureuse de voir que je m'étais trompée.

— Rassurez-vous, ma chère Mariana, je suis, par profession et par goût, l'homme le plus discret de la terre.

— De plus, continuait madame Vernier, vous n'exagérez pas la portée de mes petites confidences...

— Nullement.

— Il ne saurait être question de la droiture et de l'honnêteté de ma cousine... Je ne permettrais à personne, pas même à vous, monsieur, de les discuter.

— Soyez tranquille.

— Mais j'appréhendais l'incompatibilité d'humeur ; je redoutais ces mille et un froissements que rendent l'existence à deux si pénible ; je craignais enfin que votre ménage ne ressemblât à la plupart des enfers mondains, aujourd'hui que l'on s'épouse par cupidité ou par dépit.

Firmin souriait toujours, mais il pâlissait légèrement.

Il s'écriait, affectant toujours la même gaieté éminemment spirituelle :

— Vous, au moins, madame, on ne vous accuserait pas de n'avoir consulté que vos intérêts... C'est un pur roman d'amour que le vôtre... Il est vrai que vous avez épousé Praxitèle, Michel-Ange, Puget... Je m'en tiens à cette illustre trinité qui s'incarne en notre jeune ami Paul Vernier.

Elle minaudait perfidement :

— Il faut bien que j'aime mon mari, puisque je ne lui dois rien.

Et, entre ses lèvres pourpres, l'émail de ses dents de jeune tigresse étincelait.

— Suis-je assez ingénue, mon bon Firmin? Faut-il que j'aie pour vous une assez vive amitié pour m'exprimer ainsi à cœur ouvert?... C'est si bon, la franchise.... Allons ! Je me sauve.

— Déjà !

— Mais oui, un plus long tête-à-tête serait compromettant.

— Par exemple !

— Et puis, mon mari m'attend.

— Heureuse femme !

— J'aurais voulu embrasser Carmen et Hélène, mais je ne les rencontre pas une fois sur trois... Cependant, tout à l'heure...

— Elles sont allées je ne sais où, avec Georges.

— Tiens !... Précisément, j'allais vous dire que j'avais entrevu la victoria dans l'avenue des Champs-Élysées... J'ai fait signe de la main au comte et à la comtesse, mais cela a été en vain.

— Et... et Carmen?

— Je n'ai pas remarqué qu'elle fût avec eux.

— Cependant...

— Oh ! j'étais si loin !

Le soir, M. de Saint-Hyrieix demandait à sa femme si elle n'avait pas quitté Georges et Hélène.



Elle daigna tendre la main à son époux. (Page 688.)

Un peu surprise de la question, Carmen répondait qu'elle s'était fait conduire chez la marquise de Mandas et qu'elle avait laissé le couple poursuivre ses pérégrinations.

En revenant, Georges et Hélène l'avaient reprise avenue Hoche, à la porte de la duchesse de Belfontaine. Firmin s'était bien gardé d'insister, s'excusant même de sa fantaisiste curiosité.

Une autre fois, Mariana avait dit :

— Vous n'étiez pas à l'Hippique, hier ?

— Non... j'avais à compulser des pièces très importantes... Il s'agissait du traité intervenu en 1304...

Il s'interrompit.

— Cela ne vous intéresserait pas suffisamment.

Mariana poursuivit :

— Carmen y était.

— Oui... oui... un caprice... Elle m'a dit que... Du reste, c'est encore bien vu, l'Hippique...

— Vous allez ce soir à la Comédie française ?

— Peut-être... bien que je ne prise guère que la tragédie.

— Carmen y sera... Elle me l'a dit.

— Parfaitement... C'est convenu avec Kerlor... On joue une machine où il est question de l'Angleterre... Il se peut que je me dérange.. Je n'en suis pas encore bien sûr, parce que je veux mener ma tâche à bonne fin... Mais Carmen ne serait pas seule...

Enfin, Mariana, profitant un soir de la présence des deux couples au salon, s'était écriée :

— Que devient donc M. d'Alboize !

— Il doit toujours être à Bourges, avait répondu Kerlor.

— Vous n'en avez donc pas de nouvelles non plus? avait interrogé Saint-Hyrieix... C'est pourtant un ami intime de Vernier.

— Il faut croire, avait reparti Mariana, qu'il oublie un peu les Parisiens et les Parisiennes... N'est-ce pas ton avis, Carmen ?

Madame de Saint-Hyrieix ne répondit pas.

Entre Georges et Hélène, c'était toujours la même effusion ardente, et pourtant le cœur de madame de Kerlor était en proie aux angoisses les plus vives.

Les gens du Mexique n'avaient versé qu'un acompte insignifiant sur la première échéance.

A la deuxième, ils avaient complètement oublié leurs engagements.

Georges s'était renseigné, il avait appris que ces individus étaient riches et qu'en les poursuivant devant la justice de leur pays, on les obligerait certainement à s'exécuter. Mais il fallait aller au Mexique,

défendre sur place les questions litigieuses, si l'on ne voulait pas que les frais du procès à recommencer n'engloutissent les cinq cent mille francs qui pouvaient être réalisés.

Le différend portait sur une mine de plombagine, que les associés de feu le marquis de Penhoët rendaient à la succession.

Ils avaient offert d'exploiter cette mine ou d'en redevenir propriétaires en payant un demi-million en quatre fois.

Puisqu'ils ne faisaient pas honneur à leur signature, il était évident que les héritiers de M. de Penhoët devaient rentrer en possession pure et simple de la mine.

Hélène était bien jeune quand son père avait parlé de cette affaire, mais certains détails étaient pourtant restés dans son esprit.

Elle se souvenait que le marquis détaillait l'outillage de cette exploitation ; il y avait notamment une très puissante force hydraulique, amenée par le voisinage d'une rivière, qui avait frappé l'imagination de la fillette.

Georges avait reçu dans la matinée les derniers renseignements qu'il attendait avec une fébrile impatience.

Il s'absorba dans une méditation qui dura une demi-heure ; puis son regard resta fixe ; soudain, il se leva, le visage empreint de la plus mâle énergie.

Il s'écria :

— J'irai là-bas !

C'était résolu ; rien ne le ferait changer d'avis.

Il alla embrasser sa femme et son fils.

— Ma chère Hélène, commença-t-il, c'est décidé... Je pars.

Madame de Kerlor devint très pâle et la respiration lui manqua.

— Nous partons, rectifia-t-elle.

— Non, Hélène... Je pars seul.

— Georges !

— Mon absence sera de courte durée.

— Qu'importe !

— Je ne veux pas t'infliger à toi, et à notre fils, des fatigues extraordinaires.

— Mais toi, pourtant...

— Moi, je remplis mon devoir.

— Le mien est de te suivre partout.

— Le tien est de ne pas compromettre la santé de Jean de Kerlor.

Elle le regarda haletante, éperdue, comprenant l'inutilité de ses efforts, mais voulant lutter jusqu'à la fin.

— Reste ! supplia-t-elle.

— Je ne le puis... Il faut que je rende à notre enfant la somme que je me suis laissé voler.

— Ne peux-tu donc regagner cet argent en France?

— Celui dont il s'agit nous est acquis... Il est très bien... Tu me l'as apporté... Il appartient à Jean... Je veux le réaliser.

— Georges, mon ami, tu ne penses pas au chagrin que tu vas me causer.

— Tu as l'âme trop bien trempée, Hélène, pour ne pas t'incliner devant une impérieuse nécessité.

— Georges! reprit Hélène, ne pouvant encore admettre qu'il s'agît d'une décision irrévocable, tu ne comprends donc pas à quel point je vais souffrir?

— Je le comprends, ma chère femme!

Il la prit dans ses bras et répondit d'une voix altérée :

— Oui, nous serons malheureux tous deux, mais il le faut... J'ai trop tardé déjà... Si je ne m'étais laissé amollir par la crainte de tes larmes, ce voyage serait accompli... A l'heure présente, je reviendrais... J'aurais réussi... Notre enfant aurait recouvré sa fortune... Nous n'aurions plus qu'à chercher les moyens de la faire fructifier.

— Ne plus te voir!

— Je t'en supplie, Hélène! montre-toi vaillante... Laisse-moi toute la plénitude de mes facultés... Il le faut!

— Que vais-je devenir?

— Fanfan ne te reste-t-il pas?... Lequel de nous deux sera le plus isolé?

— C'est vrai pourtant!

— Quand je serai là-bas, perdu dans je ne sais encore quelles sauvages contrées, tu seras ici, toi... Tu auras ton fils pour te consoler... En l'embrassant, tu auras encore une part de moi-même... Je n'aurai rien, moi!

— C'est pour cela que tu ne devrais pas partir...

— Je pars dans deux jours.

— Emmène-nous.

— Non... Tu ne sais pas, pauvre femme, à quels dangers je vous exposerais tous les deux... Le climat du Mexique est meurtrier...

— Tu vas pourtant dans ce pays.

— Ce n'est pas mon premier voyage... Je suis aguerri.

— Auprès de toi, il me semble que je n'aurais rien à redouter.

— Je ne veux pas que l'ombre d'un danger plane sur vous... Tu ne sais donc pas que la fièvre jaune est effroyable et qu'en quelques heures elle enlève les Européens... En admettant que tu considères comme un devoir de braver ces périls, ce serait un crime de ne pas les éviter à Jean de Kerlor.

— Mon Dieu !

— En outre, d'après ce que je suppose, je serai forcé de faire de grands déplacements... Je vous laisserais donc dans une ville étrangère où vous seriez complètement isolés... Non, il n'y faut pas penser... D'ailleurs, je ne saurais trop le répéter, mon absence ne durera que quelques semaines.

— Oh ! Georges ! Je suis désespérée !

— Il faut pourtant que tu reprennes tout ton courage... Tu ne veux pas que je m'éloigne la mort dans l'âme... Non seulement, je compte que tu vas retrouver toute ton intrépidité, mais il faut que tu m'approuves, que tu me réconfortes, que tu me dises de ces mots dont le souvenir me reviendra, au milieu des épreuves, si je dois en subir.

— Georges !

Haletante, la jeune femme regardait son mari, comme si elle avait le pressentiment que tout leur bonheur allait s'écrouler, à la suite de cet éloignement.

Elle ne pouvait exprimer ce qu'elle ressentait, car elle essayait de lutter contre ses appréhensions, mais, au plus profond d'elle-même, un immense déchirement se produisait.

Elle eut un soupir qui ressemblait à un sanglot ; sa main crispée étreignit son front ; mais elle ne voulut pas que ses larmes coulassent.

— Ma chère Hélène ! s'écria Georges, d'une voix ardente, je savais que j'étais tout pour toi, et pourtant ton amour est plus grand encore que je ne me l'étais imaginé... Moi aussi, je t'adore cent fois plus... Quand je serai revenu, nous serons unis d'une façon indissoluble... Nous ne nous séparerons plus jamais... jamais.

Cette fois, Hélène était vaincue. Elle eut encore une sensation d'écroulement en constatant qu'elle n'avait plus la force de lutter.

Il reprit, d'une voix persuasive :

— Fanfan te reste... De plus, Carmen et son mari ne seront-ils pas là ?

— Oui, murmura-t-elle, il n'y aura que toi d'exilé !

— Maintenant, poursuivit Kerlor, il est possible que Saint-Hyrieix soit forcé de partir... Bien que sa mission tarde bien... Ce n'est peut-être pas très charitable pour lui le souhait que je vais exprimer, mais tant pis... Je souhaite qu'il ne soit nommé ambassadeur qu'à mon retour... Ne va pas lui dire cela, au moins, à ce bon Firmin.

— S'il quittait la France, répondit Hélène, j'irais t'attendre au château de Kerlor.

Georges soupira.

— Ah ! je voudrais bien que ma mère fût encore à Paris... Tu pourrais compter sur une tendresse de plus... Mais, la chère femme se porte mieux en Bretagne... D'autre part, elle croirait que tu ferais un grand sacrifice

en allant, avec ton fils, t'installer auprès d'elle... Reste à Paris... C'est de tous points préférable...

— Je t'obéirai, mon ami.

Carmen et Saint-Hyrieix furent douloureusement surpris quand Georges leur annonça son très prochain départ.

Saint-Hyrieix voulut présenter quelques objections ; elles ne pouvaient obtenir aucun succès.

— C'est bizarre, dit Firmin en se résignant, je n'aurais jamais cru que ce serait vous qui vous expatrieriez le premier.

— Je vous confie Hélène, je vous confie mon enfant, répondit Kerlor.

— Vous pouvez partir tranquille, mon cher Georges, je me montrerai à la hauteur de la tâche... J'ai épousé votre sœur... Vous m'avez sauvé la vie... Je suis de ceux qui n'oublient jamais.

L'heure des adieux était arrivée. Hélène avait fait appel à tout son courage pour ne pas défaillir.

La pauvre femme, le cœur brisé, se souvenait du jour où son père, le marquis de Penhoët, avait quitté la Bretagne pour la dernière fois.

Lui aussi, il assurait à sa compagne qu'il reviendrait bientôt. Il partait plein de confiance, ne doutant pas de sa réussite. Il avait embrassé la marquise avec l'ardente effusion que Georges venait de montrer.

Il avait pressé longuement sa fille sur son cœur comme Georges le faisait pour Fanfan.

Le Mexique qui avait enlevé à Hélène son père lui rendrait-il son mari?

Dans son âme désemparée, la jeune mère éprouvait de cruelles tortures, d'autant plus affolantes qu'elle était forcée de les dissimuler, car Georges avait eu raison de le lui dire : il ne fallait pas qu'elle cherchât à le décourager.

C'était pour elle, c'était pour Jean qu'il partait. La comtesse de Kerlor devait subir sa destinée et répondre à la force de caractère de son mari par la plus courageuse fermeté.

Une scène déchirante eût été indigne d'eux.

Georges étreignit une dernière fois sa femme et son enfant et partit.

LXII

L'HOTEL DE LA RUE DE CHAZELLES.

Madame Paul Vernier venait de sortir de son bain ; sa femme de chambre l'avait enveloppée d'un peignoir spongieux, qui dessinait admirablement

les contours de ce corps si bien modelé, que le sculpteur n'avait pas voulu d'autre modèle pour la Bacchante exposée avec succès au Salon, puisqu'elle avait obtenu une médaille.

Mariana, avec sa grâce toute languissante, s'était assise sur un sopha; avant de procéder à sa toilette, elle éprouvait le besoin de se recueillir.

Annie, la caméristе anglaise, attendait le bon plaisir de sa maîtresse.

Paul Vernier entra.

La caméristе sortit discrètement.

— Ah! c'est vous, s'écria Mariana, avec un petit geste de lassitude.

Elle daigna tendre la main à son époux.

— Je ne suis pas trop indiscret? demanda Paul avec son bon sourire.

— Pas trop, répondit-elle.

— Je t'ai à peine vue ce matin... Tu dormais quand je me suis levé, et je n'ai pas voulu troubler ton sommeil.

— Vous avez quelque chose à me dire?

— Oui, ma chère Mariana.

Paul hésita un peu; puis enfin, il parut prendre courageusement son parti et s'écria:

— Ma chère amie, vous allez encore m'accuser de pusillanimité, mais il faut que je vous avoue mes inquiétudes.

— Avouez, mon ami.

— Nous dépensons beaucoup d'argent.

Elle le regarda avec son expression hautaine, qui exercait toujours sur lui une influence irrésistible et repartit:

— Est-ce que nous n'en gagnons pas beaucoup?

— C'est vrai... Mais je suis toujours un peu effrayé.

Mariana haussa ses jolies épaules.

— Depuis que nous avons quitté le quartier de l'Observatoire pour habiter ce coquet hôtel de la rue de Chazelles, je me sens toujours un peu sous le coup du vertige.

— La prospérité vous effraie.

— Je le reconnais.

— Eh bien, moi, mon ami, c'était la médiocrité qui me produisait cet effet dissolvant.

— Aussi, je suis heureux, ma chère femme, de te voir entourée de tout ce bien-être...

— Que désirez-vous de plus?

— Mais, malgré moi, je crains que nous n'allions trop vite.

— Enfin, parlez, qu'est-ce qui vous préoccupe?

— C'est le terme dans quelques jours.

— Je l'ai mis de côté.

— Vraiment?



Son étonnement devint un véritable ahurissement. (Page 694.)

— Fouillez dans ma table, à droite...

— Tu m'autorises...

— Une femme n'a pas de secrets pour son mari.

Il ouvrit le tiroir et vit une liasse de billets de banque épinglés.

— Comptez, fit Mariana, il y a quinze cents francs.

La figure de Paul s'épanouit.

— Je croyais vous avoir dit, reprit-elle avec une petite moue de compassion, que je me chargerais désormais de tous les détails du ménage...

Il a bien fallu que je prisse cette détermination, puisque mon mari, en sa qualité de grand artiste, descend difficilement de son nuage... Je reconnais franchement que j'ai éprouvé tout d'abord certaines répugnances à exercer ce métier de petite bourgeoise, pour lequel ma naissance et mon éducation ne m'avaient pas faite... Puis, j'ai trouvé cela amusant, et je me suis posé cette question : Si mon mari n'arrive que très péniblement à tenir ses engagements vis-à-vis de moi, ne puis-je, moi, qui n'ai rien promis, lui faire atteindre le but qu'il a rêvé?... Les femmes sont plus expéditives que les hommes, mon cher.

— C'est vrai.

— Avant tout, il fallait quitter notre Thébaïde de la rue Cassini... On ne vivait pas dans ce trou... Je me demande encore comment vous pouviez y travailler.

— Je t'assure que je m'y trouvais fort bien...

— Ce qui prouve une fois de plus votre égoïsme.

— Oh!... Moi qui ne pense qu'à toi... Moi qui n'ai d'autre volonté que la tienne... Moi qui ne travaille que pour toi!

— Egoïsme tout relatif, mon cher... Faites-moi donc l'amitié de me comprendre et de ne pas m'attribuer des intentions que je n'ai jamais eues...

— Nous étions très bien là-bas... Nous nous adorions...

— Une chaumière et son cœur!

— Évidemment, mon devoir était de ne pas m'endormir dans cette douce quiétude.

— Vous le reconnaissez.

— Mais, je me demandais souvent si nous ne regretterions pas plus tard ce nid charmant.

— Et moi, monsieur, j'avais d'autres ambitions un peu plus en rapport avec votre talent, avec les traditions de ma famille.

— Je m'incline.

— La maison rustique de Kernéis, bien que nous y ayons passé de doux moments, ne constituait pas mon idéal en matière de propriété.

— Mon oncle le recteur a été si heureux de nous l'offrir!

— Ce bon abbé Victorien! Il croyait évidemment vous donner un château... Celui des Sainclair était un peu plus vaste.

— Je n'en doute pas.

— Il était plus grand que celui de Kerlor.

— Il devait être magnifique.

— Rien ne prouve que nous ne le reconstruirons pas.

Paul Vernier eut de grands yeux étonnés.

— Mais certainement, appuya sa femme, mon idée n'est pas aussi déraisonnable que vous vous l'imaginez.

— Un château !

— Et pourquoi pas?

— Je m'y résignerais, fit-il avec une plaisante humilité, pourvu toutefois qu'il ne soit pas en Espagne.

Elle eut un haussement d'épaules.

— Alors, reprit-elle, vous ne voulez pas admettre que nous sommes sur la route de la fortune?

— Au contraire, je le veux bien.

— Vous ne comptez donc pas ?

— Je suis incapable de faire une addition.

— Ah ! parbleu ! reprit-elle avec une nuance de dédain, ce ne sont pas uniquement vos œuvres qui nous ont enrichis.

— Ce sont les combinaisons de Silverstein.

Elle le regarda dans les yeux ; mais le brave garçon, en prononçant ces mots, n'y mettait aucune intention malicieuse.

— Parfaitement, répondit-elle.., Cet homme est extraordinaire.

— Il a le génie de la spéculation... Tiens ! c'est une idée, ajouta-t-il gaîment... Ne trouvez-vous pas qu'il y a là un sujet de statue... On n'a pas encore sculpté ce génie-là.

— Notez, poursuivit Mariana, que j'ai toujours agi avec la plus grande discrétion, quand il s'est agi de ces affaires où M. Silverstein a voulu nous réserver notre part.

— Je le sais bien.

— Si j'avais voulu l'importuner, nos bénéfices eussent été dix fois plus grands.

— Ils sont déjà fort coquets.

— C'est prodigieux, vous dis-je.

— Chacun a ses outils, murmura Paul Vernier avec un peu de mélancolie... Tout le monde ne peut pas manier l'ébauchoir.

— Et comme il est délicat, cet homme! renchérit Mariana. Jamais la moindre allusion à ses bienfaits...

— Mon maître, Antonin Gervais, a été bien inspiré en m'adressant à lui... Maintenant, il faut aussi le reconnaître, ma chère Mariana, Silverstein nous a pris en amitié.

— Il est certain qu'il ne s'occuperait pas ainsi du premier venu.

— Sa femme est pour vous une véritable amie.

— Nous dînons chez eux ce soir.

Paul Vernier ne put dissimuler une légère contrariété.

— Encore !

— Comment, encore! Vous avez souvent des mots singulièrement déplacés, mon cher ami.

— C'est que je suis un peu gêné... On ne voit que nous au Parc Monceau.

— Je vous conseille de vous en plaindre.

— A Dieu ne plaise !

— Silverstein passe sa vie à nous être agréable... Si vous incriminiez sa générosité de grand seigneur, vous donneriez une piètre idée de votre caractère.

Mariana sonna sa femme de chambre.

— Vous me permettez de m'habiller? dit-elle à son mari.

— Je retourne à l'atelier.

— Vous êtes rassuré ?

— Tout à fait...

— Notre terme sera payé.

Il répliqua avec entrain :

— Ce souci ne me préoccupera plus quand nous aurons le castel

— Il faut pour cela redoubler d'efforts.

— En effet !

— Ne croyez pas, mon cher, qu'il faille des sommes énormes.

— Cependant...

— Je reconnais que le prix du terrain n'est plus ce qu'il était autrefois.

— Mais, comme je me chargerai de la sculpture.

Mariana eut un mouvement d'humeur en entendant son mari s'exprimer sur un ton qu'elle qualifiait d'ironique.

Elle eut un geste nerveux en ajustant son collier, si nerveux même que le fil de soie se rompit et que les perles s'éparpillèrent sur le tapis.

Mariana jeta un cri et lança un regard furieux à Paul, qu'elle rendait responsable de cet accident.

Il voulut se baisser pour ramasser les perles ; mais, plus prompte que son mari, Madame Vernier, accroupie, en avait déjà retrouvé quatre.

Elle mettait une si grande précipitation, un tel acharnement à cette recherche, elle se lamentait si plaintivement, que Paul s'écria :

— Laisse donc !... Il ne s'agit pas de joyaux rares...

Mariana continuait anxieusement à ramasser les petites boules nacrées. Elle en cherchait deux encore qui avaient dû rouler sous un meuble.

— Voyons ! voyons ! fit Paul, un collier de cent dix francs.

Elle ne l'écoutait pas, allongeant la main fébrilement.

— Une de plus, une de moins... dit encore le sculpteur, ce n'est pas une affaire... Ta femme de chambre les retrouvera... S'il en manque, tu retourneras chez le fabricant... Ses prétentions ne sont pas exagérées, car il n'a pas besoin d'explorer les côtes de Ceylan... Je ne comprends pas que tu sois émue à ce point.

Il voulut encore l'aider ; elle le repoussa, comme si elle craignait qu'il ne lui dérobât quelques-unes de ces précieuses noisettes.

Nos lecteurs comprennent bien qu'il ne s'agissait pas du collier en simili, que Mariana avait acheté, après une assez vive discussion avec son mari.

Paul la dissuadait de se parer de ces verroteries et il lui promettait de lui faire cadeau plus tard de bijoux qui n'auraient rien de commun avec la pacotille.

Ce collier, Mariana l'avait fait disparaître depuis longtemps ; celui qu'elle portait lui avait été offert par Silverstein.

Il coûtait une soixantaine de mille francs.

On comprend le saisissement de la femme du sculpteur en voyant s'égrener ces perles vraies.

Enfin, Mariana respira; le collier était reconstitué.

— Je le pensais bien, dit Paul, pour ce prix-là, cela ne pouvait pas être solide... Tu as eu bien tort de te mettre dans tous tes états.

Elle répondit avec son aplomb impudent :

— J'y tiens beaucoup... N'est-ce pas vous qui me l'avez donné ?

— Je proteste!... C'est toi qui en as fait l'acquisition... Il est vrai que j'ai mis à ta disposition mes modestes économies... Je suis honteux de n'avoir pas encore pu remplacer ces fausses perles.

Mariana les enfilait avec précaution, ne semblant pas entendre ce que Paul lui disait.

La descendante de la mulâtresse Aurore était littéralement fascinée.

Ses yeux jetaient des feux comme les diamants que Silverstein lui avait promis.

Hélène et Carmen, si orgueilleuses de leurs parures, ne pourraient plus rivaliser avec leur petite-cousine.

Paul Vernier s'épongea le front; l'incident du collier lui avait donné chaud.

— Nous en sommes quittes pour la peur, dit-il... Comment peux-tu attacher tant d'importance à ces brimborions ?... J'entends que, à l'avenir, ces alarmes ne se renouvellent pas... Je vais t'offrir un collier en vrai... J'espère qu'il sera plus solidement attaché.

Mariana avait ajusté le joyau ; elle se regardait dans sa psyché, trouvant que ces perles s'harmonisaient admirablement avec son teint ambré.

— Oui, continua Paul, je vais demander à Silverstein l'adresse de son bijoutier... Puisque nous gagnons tant d'argent, je veux me montrer magnifique.

Mariana eut un imperceptible tressaillement ; comme tout à l'heure, elle regarda son mari, qui calculait mentalement l'importance de ses gains futurs.

— Seulement, reprit Paul, je suis un garçon méthodique. Par ordre de

date, je t'ai promis une montre garnie de brillants; ce sera ma première offrande.

— Trop tard, répliqua madame Vernier, de sa voix sifflante... Ouvrez mon secrétaire.

L'artiste obéit avec la plus vive stupéfaction.

Son étonnement devint un véritable ahurissement, quand il vit une chaîne et une montre sur la tablette du meuble.

Le chiffre de Mariana était gravé sur le boîtier.

— Je rêve, balbutia l'artiste.

— Vous comprenez bien, mon cher ami, s'écria-t-elle, que je me suis mis en tête de vous obliger à tenir vos promesses.

— Mais je ne demande qu'à...

— De cette façon, je n'ai aucun reproche à vous faire... et naturellement vous devez être satisfait.

— C'est égal, j'aurais mieux aimé...

— De quoi vous plaindriez-vous!... Il ne s'agit plus d'imitation cette fois... Vous pouvez voir le contrôle de la Monnaie.

— C'est prodigieux!... Il faut tout de même que tu aies fait énormément d'économies.

— Mon Dieu, vous savez, en pareille matière, il n'y a que le premier pas qui coûte.

— Il faut croire...

— Comme je vous l'apprenais tout à l'heure, je suis devenue une excellente ménagère... J'ai la conviction que je ferai mieux encore.

— Je ne m'étonne plus que tu entrevoies la possibilité de réédifier le castel des Sainclair.

— Cependant, monsieur, je ne veux pas que vous conserviez d'arrière-pensées... Si je suis en possession de cette montre et de cette chaîne, ce n'est que grâce au hasard.

— Comment?

— C'est une occasion.

— Ah!... oui... une occasion! répéta Paul, qui ne s'expliquait pas du tout les faits, mais qui, vaguement déjà, s'habituait à ces mots magiques dont les femmes se servent si bien pour tout justifier.

Ah! c'est une occasion, fit-il pour la troisième fois. Parfaitement... Oui... Oui... Aussi je me disais : Il n'est pas possible que... Quand on n'est pas au courant, n'est-ce pas? on s'imagine... Eh bien! je te félicite, tu as eu raison d'en profiter...

— C'est de l'argent bien placé, repartit Mariana, employant une locution favorite de Silverstein.

— Mais alors, fit Paul un peu inquiet, si tu te charges de réaliser

aussi vite les désirs que je forme pour toi, je n'aurai plus la joie de les combler.

— C'est-à-dire que cela vous obligera à faire des frais d'imagination... Vous n'en n'êtes pas totalement dépourvu...

La femme de chambre était entrée ; madame Vernier eut une petite mine signifiant que son mari pouvait se retirer.

Le pauvre Paul, de plus en plus ébahi, avait encore bien des choses à demander à sa femme; mais rien ne se précisait dans son esprit désorienté.

Ce fut elle pourtant qui le rappela, au moment où il allait franchir le seuil du gynécée.

Croyant à un revirement amical de la part de sa femme et se reprochant déjà de s'être affecté du ton un peu ironique et très protecteur de Mariana, Paul se retourna avec empressement, et revint, le sourire aux lèvres, auprès de la séduisante créature, qu'il n'avait jamais trouvée plus belle.

— Vous ne m'en voulez pas, s'écria-t-elle, d'avoir fait doucement violence à votre nature légèrement paresseuse... Désormais, il faudra aller plus vite en besogne, si vous tenez à ce que je n'attende pas indéfiniment la réalisation de vos promesses.

Il sourit, et, bien que Mariana cherchât coquettement à se défendre, il l'embrassa sur la nuque.

— Eh bien ! fit-il, ne la tutoyant plus, pour se moquer gentiment d'elle, trouvez-vous qu'il faille gagner beaucoup d'argent à Paris ?

— C'est vrai, reconnut-elle.

— Et me reprochez-vous encore de ne pas vous avoir prévenue, à un moment où je me refusais à vous effrayer?

Elle garda le silence.

— Je savais bien, moi, continua-t-il, que nous y arriverions, à force de travail.

— Ne vous ai-je pas secondé ? s'écria-t-elle, redevenant subitement agressive.

Il n'eut pas le temps de répondre.

— N'est-ce pas grâce au mariage que vous avez fait que tous les amis de ma famille vous ont tendu la main ?... Ne vous ai-je pas ouvert les portes de la société mondaine ?.. N'est-ce pas en stimulant votre apathie que je vous ai rendu le goût du travail ?

Mariana s'animait de plus en plus, Paul l'interrompit à son tour.

— Que tu es belle ainsi, s'écria-t-il, sous un coup de fascination d'artiste qui entrevoit quelque chose de réellement original.

Elle poursuivit :

— Qu'est-ce que vous étiez quand je vous ai rencontré?.. Un bohème, mon cher, ni plus ni moins... Il a fallu que je refisse complètement votre éducation... La tâche a été assez rude... Cependant, je ne doutais pas de la réussite de mes efforts... Mais, voyons ! croyez-vous que tout le monde les aurait tentés?

— Tu es adorable ! fit-il, ne voyant toujours que la beauté troublante de Mariana, si singulièrement expressive en ce moment.

Par un revirement bien féminin, elle s'adoucit subitement.

— Vous trouvez? fit-elle avec son sourire ensorcelant.

Annie entrait, Mariana retint son époux qui voulait se montrer trop expansif.

Paul répliqua d'une voix contenue :

— Oui, c'est toi qui m'as fait ce que je suis... Je n'ai jamais cherché à méconnaître ton influence... C'est grâce à toi que j'ai déjà de la réputation et que j'obtiendrai les plus grands succès... C'est ton charme indicible que je subis sans cesse, depuis que tu m'as adressé ton premier sourire... Es-tu contente ? M'accuseras-tu encore de ne pas te rendre justice?

— C'est bien ! Je vous pardonne, dit-elle avec une sorte de lassitude.

Elle lui tendit la main.

— Ah ! fit Mariana, comme si Paul lui avait fait oublier quelque chose, vous savez que nous avons une voiture.

— Un carrosse ! fit-il, littéralement stupéfié.

— Oui, répliqua-t-elle avec une intonation condescendante, j'ai jugé que cela nous était indispensable.

— Vraiment ?

— J'ai calculé que c'était plus économique.

— Alors...

— Bien entendu, c'est en location.

— Location fait le larron, murmura Paul, qui ne savait quoi répondre et qui s'en tirait par un à peu près.

L'occasion, location, ces mots lui bourdonnaient dans la tête.

— Ce soir, quand nous irons chez M. Silverstein, nous n'aurons pas besoin d'appeler un cocher, le nôtre nous attendra devant la porte.

— Ah ça ! mais tu es une fée ! Où as-tu pris ta baguette ?

— De sorte que personne ne nous humiliera plus, poursuivit l'orgueilleuse et vindicative Mariana, on ne nous offrira plus de nous reconduire.

— Allons ! s'écria Paul en souriant, je suis décidément un mortel fortuné.

— Dans quelque temps, prononça Mariana, nous aurons réellement notre équipage... Mais il ne faut pas aller trop vite...

— Combien par mois? demanda Vernier.

Elle haussa les épaules.

— Le prix ordinaire, mon cher... Ne vous occupez donc pas de ces



Allons, reprends ta place, là, en face de moi. (Page 704.)

détails... Ils ne regardent que votre pauvre femme, puisque vous lui avez donné carte blanche... Allons, retournez à l'atelier, mon cher ami, les chefs-d'œuvre vous réclament.

Paul Vernier obéit à l'injonction. Il alla se remettre joyeusement au travail.

Il se sentait plein d'aspirations nouvelles, et son beau talent ne demandait qu'à s'affirmer de plus en plus.

— Quel grand magicien est l'amour! s'écria-t-il, radieux; j'ai pour femme une délicieuse enchanteresse.

LXIII

L'ILLUSION DE LA FORTUNE.

Quand Mariana et Paul arrivèrent chez Silverstein, celui-ci n'était pas encore rentré chez lui.

Madame Vernier fronça le sourcil. Le banquier était généralement très exact. Elle abusait même de cette qualité de son amant pour le laisser un peu se morfondre, quand il l'attendait dans le pavillon de la rue d'Astorg.

Mariana avait la véritable vocation des courtisanes; c'était déjà avec une science consommée qu'elle faisait accepter ses exigences.

Silverstein ayant débuté par le collier de perles de 60 000 francs ne pouvait que continuer dans ces fastueuses proportions.

Il s'exécutait galamment, mais il présentait souvent quelques objections, dans l'intérêt de la chère enfant, ajoutait-il, d'un ton tout paternel et avec un fin sourire sur ses lèvres épaisses, autant que sensuelles.

Il paraissait très épris de Mariana, et c'était bien sincèrement qu'il lui avait juré qu'aucun sacrifice d'argent ne lui coûterait, à la condition que la jolie fille ne se montrât jamais ingrate.

Ils étaient mariés, chacun de son côté, et cela leur imposait de constantes précautions; mais le doux mystère n'en pouvait pas moins rester impénétrable.

En effet, grâce aux circonstances habilement exploitées, l'amant et la maîtresse avaient le privilège de se voir librement à l'hôtel princier du parc Monceau.

Il avait été convenu que la moindre imprudence serait évitée, tant que l'on serait sous le toit conjugal; cela n'empêchait pas Silverstein et Mariana de jouir de cette sécurité préventive que tant d'amants recherchent en vain.

Paul travaillait pour le banquier; celui-ci jouait ostensiblement un rôle de mécène; il n'y avait rien de surprenant à ce que Silverstein reçût souvent chez lui le jeune artiste dont il avait commencé la fortune.

Madame Silverstein, que son mari tenait pour une quantité négligeable, ne se plaignait jamais d'être négligée par lui; mais elle avait été heureuse de voir que, grâce à la présence du couple Vernier chez elle, son mari la délaissait moins.

L'intimité était vite venue; on dînait ensemble, on sortait en voiture, on allait au théâtre. Il avait été convenu que, l'été suivant, on irait à la mer tous les quatre.

Madame Silverstein, qui supportait placidement l'isolement, préférait

pourtant ce retour à la vie parisienne, sans chercher les causes de ce revirement; tout effort d'imagination lui semblait pénible; elle ne voulait rien voir, elle ne voulait rien entendre qui altérât sa parfaite sérénité de Gretchen, à l'âge où l'on a cessé de cueillir les poétiques vergiss mein nicht.

D'ailleurs, au temps où sa beauté blonde rayonnait dans l'éclat de ses printemps épanouis, elle aurait pu s'appeler Charlotte, aucun Werther ne se serait tué pour elle.

Il faut ajouter que madame Silverstein, dont l'extraction était aussi modeste que celle de son mari, n'était pas fâchée de pouvoir opposer à ses amies au nom plébéien, celui de madame Paul Vernier, née de Sainclair.

Il avait été convenu entre Mariana et Silverstein qu'il se chargerait habilement de faire accepter à Paul les largesses dont il voulait combler la jeune femme.

Il y avait consenti, jugeant du premier coup d'œil le sculpteur, dont la robuste bonne foi égalait l'honnêteté.

Jamais ce garçon-là ne serait un mari complaisant; mais il montrait une telle candeur qu'il tiendrait pour vraies les histoires les plus invraisemblables. Or, celles que lui raconterait Silverstein ne rentreraient pas du tout dans cette catégorie.

Paul Vernier travaillait pour le banquier; après avoir décoré l'hôtel du parc Monceau suivant les conventions premières, il restait à exécuter autant de commandes que le Mécène le demanderait, largement payées.

En outre, Silverstein, voulant donner plus de prix à sa générosité, avait persuadé à Paul qu'il lui trouverait un placement rémunérateur de ses économies.

Bientôt, il fit davantage; toujours avec le désintéressement des grands manieurs d'argent, il voulut intéresser le sculpteur à certaines opérations dont le résultat ne pouvait être escompté sûrement que par de rares initiés.

Paul s'était récrié, ne voulant pas d'abord dans sa probité native courir des chances de gains aléatoires, puisqu'il était incapable de supporter des pertes.

Le financier avait expliqué avec un gros rire :

— Vous n'y entendez rien.

— Je l'avoue.

— Je suis bien sûr que madame Vernier comprendrait.

Mariana, sans trop heurter les scrupules de son mari, avait essayé de lui démontrer que les offres très honorables de Silverstein ne pouvaient être déclinées que par des naïfs.

En admettant que les opérations dont il avait parlé pussent se terminer par une déception, ce que la jeune femme commençait par déclarer im-

possible, il n'y avait qu'à s'engager dans la mesure de ses moyens, à limiter sa participation.

Paul, malgré son aveugle confiance en sa femme, n'avait pas paru convaincu du tout; mais elle était revenue à la charge; de guerre lasse, il avait cédé, à la condition cependant qu'il ne s'occuperait en rien de la marche de la combinaison.

Quelques semaines après le consentement de Paul, Silverstein lui disait négligemment :

— Vous gagnez six mille... Prenez-les... Dans quelque temps, si le cœur vous en dit, nous recommencerons dans des proportions un peu plus élevées.

— Cela regarde uniquement ma femme, avait répliqué Paul.

— Je puis m'entendre avec elle?

— Certainement.

Les deux hommes s'étaient serré la main.

Cependant, Silverstein s'était écrié :

— Je tiens à vous remettre ce petit bénéfice à vous, personnellement; pour les opérations ultérieures, on se passera de vous, mon cher.

Et Paul avait signé un reçu, sans autre forme de procès.

De temps en temps, au milieu d'une conversation quelconque, Mariana prenait un journal, regardait le tableau de bourse et prononçait :

— Les Tramways Catalans montent toujours... C'est encore une bonne affaire que Silverstein nous a conseillée.

Insensiblement, Paul Vernier avait vu la médiocrité du ménage faire place au confortable.

Le mobilier avait été changé. L'artiste s'était rencontré avec un tapissier qui venait pour causer avec lui ; Mariana s'était empressée d'intervenir et de s'entendre avec ce commerçant.

Paul ne demandait aucune explication, convaincu que sa femme se rendait compte de leurs ressources.

Cependant un jour elle lui dit :

— Il faut quitter cette maison.

Il eut tout de suite un geste de protestation : mais elle s'exprima avec une hauteur courroucée qui le contrista. Elle lui démontra, chiffres à l'appui, qu'ils devaient changer leur existence. Elle termina en le menaçant de ne plus s'occuper de rien, si elle devait se heurter à des résistances aussi imprévues que déraisonnables.

On avait donné congé et on s'était installé rue de Chazelles.

Quand Paul Vernier se vit dans cette nouvelle demeure, il n'eut pas l'intuition de la vérité, il ne pouvait l'avoir, mais il fut très étonné de se sentir envahi par d'instinctifs pressentiments.

Si peu au courant qu'il fût de la valeur des objets luxueux qui l'entouraient, il jugeait bien que cela représentait une petite fortune.

Mariana, avec les meilleures intentions du monde, était peut-être victime d'une sorte de fascination, bien qu'elle affirmât avoir tout calculé.

Paul avait remarqué que sa femme était soucieuse par moments. Il ne savait pas que Mariana, lorsque son visage s'altérait, ne pensait qu'à sa vengeance contre Hélène et Carmen, vengeance qu'elle poursuivait avec d'autant plus d'opiniâtreté et de haine que les événements ne s'y prêtaient pas encore.

Le sculpteur n'était plus aussi rassuré ; sa belle insouciance des premiers temps disparaissait ; toutefois, il n'osait pas entamer ce chapitre avec sa femme.

Ce n'était qu'à l'approche du terme qu'il s'était décidé à parler ; nous savons comment Mariana avait répliqué.

Paul s'était bien juré que ce serait la dernière fois qu'il aurait le ridicule d'entrer dans ces puérils détails, puisque sa chère femme poussait l'abnégation jusqu'à s'en charger.

Paul avait encore montré quelques velléités de résistance quand les fréquentations avec Silverstein menaçaient de devenir trop assidues.

— En somme, disait-il, je lui suis très reconnaissant de tout ce qu'il a fait pour moi, mais je suis un peu embarrassé chez lui, quand il ne s'agit pas de causer de sculpture.

— Naturellement, fit Mariana, avec sa plus belle impertinence, vous vous imaginez que votre art emplit le monde et qu'il n'est pas d'autres sujets de conversation entre gens bien élevés.

Silverstein, mis au courant de ces inoffensives protestations, s'était évertué à les rendre sans objet.

Il avait choisi le mode sentimental pour agir sur l'esprit de Paul.

— Mon cher ami, si vous saviez comme madame Silverstein est heureuse quand madame Vernier veut bien venir la voir, vous autoriseriez plus souvent votre femme à nous rendre visite... Mon épouse ne prodigue pas ses amitiés, et je l'en félicite, tout en me reprochant parfois de ne pas lui donner les distractions dont elle a besoin... Considérez donc notre maison comme la vôtre et ne me faites pas la peine d'effleurer la différence de nos conditions... Vous savez bien que, au fond, j'ai le plus parfait mépris de l'argent, quand il n'est pas destiné à soutenir une grande idée ou à permettre à des gens de talent de se produire.

Comme toujours Vernier céda.

Madame Silverstein accueillit Paul et Mariana avec son affabilité ordinaire.

Elle excusa son mari, qui avait dû être retenu rue Laffitte plus longuement qu'il ne le pensait.

La femme du banquier n'eut pas à se mettre en frais d'éloquence, la voiture entrant dans la cour; Silverstein arriva bientôt tout essoufflé et s'épongeant le front dénudé.

Il tendit les mains à Paul et à Mariana.

— J'ai cru que je n'en sortirais jamais. commença-t-il de sa voix rauque... Je vous demande bien pardon... Ah! ce n'est pas toujours drôle, la haute banque... Vernier, mon cher ami, j'envie votre sort.

— Changeons! fit plaisamment l'artiste.

— Vous en seriez le mauvais marchand, repartit le banquier, car vous êtes l'homme le plus heureux de la terre.

Il ajouta avec son sans façon de boursier:

— Vous êtes jeune, vous êtes adoré, que demandez-vous de plus?

Il changea de ton:

— Nous allons aux Variétés.

Madame Silverstein battit des mains avec joie; cette blonde, autrefois éthérée. avait toujours eu de la prédilection pour les pièces comiques.

Mariana s'écria:

— Mais je ne suis pas habillée... Ai-je le temps de retourner chez moi?...

— Non! par exemple, répliqua vivement Silverstein.

Vous êtes fort bien ainsi... J'en appelle à votre mari.

Paul acquiesça énergiquement; madame Silverstein déclara également que Mariana portait une toilette très convenable.

Elle-même se mettrait simplement, les Variétés n'étant pas un théâtre où l'on a l'habitude de se gêner.

— Ne pouviez-vous nous prévenir plus tôt? reprit Mariana d'un doux ton de reproche.

— J'aime à surprendre mon monde! repartit le banquier, de son ton le plus enjoué.

On se mit à table. Silverstein avait retrouvé la gravité du Crésus qui paraît accablé sous le poids de ses millions.

Bien qu'il causât agréablement, il s'interrompait parfois au cours d'une conversation et reprenait l'impassibilité orientale qui seyait à sa figure basanée.

Mariana l'observait du coin de l'œil, légèrement inquiète, comme une femme très forte qui a devant elle un homme avec lequel il faut compter.

Il vit que sa maîtresse l'observait et il s'efforça de retrouver son entrain, engageant avec Paul une discussion artistique. Madame Silverstein se leva de table la première et alla s'habiller promptement.

Paul voulut voir comment les ouvriers avaient exécuté un travail assez délicat, indiqué par lui, pour le soubassement de la fontaine, dont la sculpture était achevée.

Il s'excusa de son scrupule d'artiste et demanda la permission de s'absenter pendant quelques minutes; il l'obtint facilement.

Silverstein et Mariana restèrent seuls.

Les lourdes paupières du banquier cessèrent de voiler ses yeux; il releva la tête et regarda la jeune femme bien en face.

— Vous connaissez Pontbriant? demanda-t-il.

Elle soutint le regard et répondit avec une dédaigneuse hauteur :

— Oui, je le connais... N'est-ce pas un homme très répandu?

— Il me parlait de vous tout à l'heure.

— C'était son droit.

— C'est même avec lui que je me suis attardé.

— Alors, la rue Laffitte?...

— Était un prétexte pour motiver mon retard.

— Il faut croire que Pontbriant vous disait des choses fort intéressantes.

— Il vous trouve jolie.

— C'est tout?

— Il m'a posé quelques questions qui m'ont étonné.

— Et vous lui avez répondu ?

— Comme je devais le faire.

Mariana reprit d'un ton persifleur :

— Vous lui avez dit que la vertu de madame Vernier était inattaquable.

— A peu près.

— Eh bien ! je vous remercie, mon cher... Mais il suffisait d'échanger quelques mots; or, la conversation a été assez soutenue... Vous l'avez avoué.

— C'est vrai... L'attitude de ce garçon m'a surpris... J'ai tenu à vous prévenir.

— Et pourquoi?

— Pour que vous ne vous montriez pas imprudente vis-à-vis de lui.

Mariana eut un pincement de lèvres.

— Ah çà ! vous êtes donc jaloux ? s'écria-t-elle.

— Cela m'est permis, répliqua-t-il avec un geste significatif.

— Mon mari ne l'est pas.

— Ma femme non plus... Ce n'est pas une raison.

— Vos soupçons seraient d'un ridicule achevé, et je ne les supporterais pas.

— Je n'ai pas dit que je vous soupçonnais.

— Je ne l'eusse pas toléré.

Elle se leva.

— Je vous en prie, poursuivit Silverstein, tout désappointé, ne vous livrez à aucun enfantillage et écoutez-moi.

Elle voulut protester de nouveau, mais il ne lui en donna pas le temps.

— Deux mots, dit-il d'une voix plus ferme... Vous ferez de moi ce que vous voudrez, Mariana, mais à la condition de ne jamais oublier que vous me devez tout.

Elle devint très pâle ; la contrainte qu'elle était forcée de s'imposer mettait à une rude épreuve son orgueil insensé.

C'était la première fois que Silverstein lui parlait en maître et il fallait qu'elle courbât la tête.

Elle répondit la rage au cœur :

— Vous me tenez un langage singulier... J'expie durement la faute que j'ai commise.

— Un peu de calme, ma chère Mariana... Votre trouble me laisserait penser que vous n'êtes pas à l'abri du reproche.

— Je ne comprends pas...

Elle simula l'émotion :

— Ah ! c'est mal, ce que vous faites là... Vous aviez juré de vous conduire en gentilhomme... J'ai eu la faiblesse de vous croire. J'expie cruellement une minute d'erreur... Eh bien ! puisque vous le voulez...

Ce fut lui qui pâlit à son tour.

— Mariana ! fit-il d'une voix tremblante de passion, tu sais bien que tu m'as ensorcelé et que jamais je n'ai tenu à une femme comme à toi... A quoi bon me désoler ?... Qu'est-ce que tu y gagnerais ?... Allons, reprends ta place, là, en face de moi... Je veux revoir ton sourire... Je veux que tes yeux me ravissent encore... toujours... toute la vie !

Elle soupira :

— Je ne devrais pas vous pardonner.

— Si... il le faut... Tu m'infligeras une pénitence... celle que tu voudras... mais tu me promets que tu resteras fidèle à ton vieil ami... Voyons ! il ne discute pas le prix de tes caprices... Il ne recule devant aucune folie... Que te demande-t-il en retour ?... Un peu d'affection.

— Je vous en accorde trop, puisque vous ne le méritez pas.

LXIV

LES INQUIÉTUDES DE SILVERSTEIN.

Il lui saisit la main et la pressa longuement ; ses yeux noirs s'illuminaient ; sa voix avait d'étranges sonorités.

— Que tu es belle ! dit-il... Quel est donc le pays où les sorcières



Pélagie avait failli être surprise écoutant aux portes. (Page 712.)

donnent un tel charme aux filles... Tu me fais perdre la tête...

Elle répliqua, ne voulant pas qu'il s'égarât trop loin :

— Cette fois, je ne suspecte pas votre sincérité, car il faut être fou, en effet, pour prononcer des mots que votre femme ou mon mari peuvent entendre.

— Que m'importe !

— Il m'importe beaucoup, à moi... Je me tuerais si l'on découvrait la vérité.

— C'est bon ! Je redeviens raisonnable, articula Silverstein, se passant la main sur le front pour calmer son délire.

Mariana affectait d'être très inquiète bien que le danger auquel elle faisait allusion ne pût être imminent.

Elle reprit :

— Si réellement vous avez recouvré votre sang-froid, mon cher ami, vous me permettrez de vous rappeler ce qui est convenu entre nous...

— Je sais... Je sais...

— Je dois avant tout égarer les malveillants qui n'admettent pas qu'une jolie femme respecte la foi conjugale.

— Je reconnais qu'ils sont assez nombreux, prononça le banquier en contractant ses épais sourcils.

— Eh bien ! que l'on suppose tout ce que l'on voudra, pourvu qu'on ne sache pas que vous êtes mon amant.

— D'accord ! mais est-il bien nécessaire de rechercher des complications inutiles et dangereuses.

— Pontbriant n'est pas dangereux.

— Il est au moins inutile.

— C'est une profession, mon cher.

— Elle est même assez lucrative, par le temps qui court.

— D'autre part, reprit-elle, vous n'exigez pas que je renonce aux privilèges, aux immunités, si vous le voulez, que me donne ma bonne éducation...

— Non, certes.

— Laissez-moi donc répondre aux hommages des gens de la façon que je jugerai la plus digne, et cessez de trembler pour votre bonheur que rien ne menace, cher Othello.

Silverstein soupira longuement, comme un homme qui s'est acquitté d'une tâche pénible.

Tout d'abord, les sarcasmes de Mariana l'irritaient et réveillaient en lui l'atavisme du Levantin, considérant les femmes comme un troupeau, soumis à toutes les fantaisies du maître ; puis l'homme civilisé reparut.

Oui, Silverstein avait eu à sa disposition autant de jolies créatures qu'il en voulait, et les traditions modernes en matière de bétail de luxe — ou de luxure — ressemblaient terriblement au fond aux mœurs du sérail, mais Mariana était la plus belle, elle lui coûtait le plus cher ; il y tenait davantage.

Il voulait la garder jusqu'au jour où le besoin de changer, qui formait la dominante de son caractère asiatique, le pousserait vers une créature plus affolante encore, qui lui ferait éprouver de nouvelles sensations, en admettant toutefois qu'il rencontrât une plus capiteuse maîtresse que la

créole et qu'il lui restât à découvrir du nouveau en science amoureuse.

Mariana l'avait reconquis. Il s'étonnait même d'avoir eu le courage de faire preuve d'un semblant de sévérité, tout à l'heure, au risque de tout gâter.

Il eut un sourire dans sa barbe assyrienne et fut très heureux de n'avoir pas poussé les choses à l'extrême.

Peut-être un jour cesserait-il de désirer Mariana, mais pour le moment il était sous sa domination, et ne cesserait pas de rechercher dans ses bras les délicieux raffinements qui l'affolaient.

Tranquillement impudique, madame Vernier retrouvait tous ses grands airs et paraissait convaincue qu'elle avait infligé à son amant la leçon qu'il méritait.

Silverstein la trouva divinement provocante. Il s'écria:

— Y a-t-il un bijou qui te fasse envie? Veux-tu des dentelles, des chevaux? As-tu quelque fantaisie nouvelle que tu veuilles me voir satisfaire?... Parle... Je ne te refuserai rien.

— Je vous demandais beaucoup moins et vous ne me l'avez pas accordé.

— Et quoi donc?

— La permission de retourner chez moi pour m'habiller... Madame Silverstein va m'écraser de son luxe... On se demandera quelle provinciale elle traîne à sa suite... Je suis horriblement fagotée.

— Tu es éblouissante, au contraire.

— Flatteur!

— Je ne tiens pas d'ailleurs à ce que tu attires tous les regards.

— Il fallait donc le dire tout de suite, Orosmane!

Il répliqua familièrement avec une intonation plaisante:

— Tu es à moi... Je n'admets pas de partage... Puisque je suis seul à payer...

Elle tressauta; malgré le ton très amical de Silverstein, elle ne s'attendait pas à ces brutalités.

Le banquier continua, toujours gaîment:

— Tu es belle, distinguée... Tu as de l'esprit à revendre, mais puisque je suis riche...

Mariana eut une injure aux lèvres; mais elle savait bien que sa rage était impuissante; cet homme n'avait-il pas tous les droits sur elle.

C'était bien la peine que la mulâtresse Aurore arrivât à épouser un Sainclair pour que Mariana retombât dans le plus honteux des esclavages.

Exaspérée, ne pouvant rien contre Silverstein, sa fureur se retourna contre les deux femmes qui lui valaient ces suprêmes humiliations: Carmen et Hélène.

Elle n'arriverait donc jamais à leur arracher le cœur?

Elle les tuerait plutôt que de mourir sans voir sa vengeance assouvie.

Silverstein reprit avec sa malicieuse bonhomie:

— Je suis intraitable quand il s'agit des affaires de ce genre... Je n'admets pas de société anonyme, pas de société en participation... Je suis ton unique commanditaire... ?

Sur cette pente de la vulgarité insupportable, le banquier allait s'engager de nouveau et appuyer sur les plus lourdes plaisanteries, quand Paul Vernier rentra.

L'artiste ne vit pas le regard de colère que lui lança Mariana; avec sa belle équité bien connue de nos lectrices, madame Vernier reprochait tacitement à son mari de s'être absenté et de l'avoir forcée à subir tous ces affronts.

— Très bien! dit Paul, qui ne pensait qu'à son métier, les travaux ont été intelligemment faits.

— Vous êtes content, dit Silverstein, qui avait recouvré tout son calme, c'est le principal.

Madame Silverstein, parée de ses plus riches atours, effectua sa rentrée.

On partit au théâtre.

Quand les deux couples s'installèrent dans l'avant-scène n° 3, le rideau se levait sur le deuxième acte de *Barbe Bleue*, que le directeur venait de remonter pour permettre à une charmante artiste de reprendre le rôle créé par Hortense Schneider.

Madame Silverstein et Paul s'amusaient franchement; mais le banquier ne pouvait bannir certaines préoccupations qui étaient revenues l'assaillir.

En effet, la première personne qu'il avait aperçue aux premiers rangs des fauteuils d'orchestre était M. de Pontbriant, dont il avait été fortement question entre Silverstein et Mariana.

Silverstein n'avait pas dit à Pontbriant qu'il amènerait madame Vernier aux Variétés; il n'avait même pas dit qu'il irait le soir au théâtre; madame Vernier n'était pas plus renseignée que le personnage, le banquier ne pouvait donc admettre qu'il y eût une entente préalable entre sa maîtresse et l'homme dont il redoutait les assiduités; malgré cela, Silverstein éprouvait de sourdes appréhensions, bien qu'il s'irritât de les concevoir.

Il est vrai que l'attitude de Mariana n'était pas précisément faite pour apaiser les inquiétudes de son riche protecteur.

Elle avait répondu au salut de Pontbriant, salut trop compassé pour ne pas être étudié, par un sourire presque indiscret.

De plus, pendant l'entr'acte, au lieu de reculer au fond de l'avant-scène, madame Vernier s'était offerte complaisamment à toutes les lorgnettes qui l'avaient prise pour objectif.

Elle voyait bien que Silverstein s'irritait; mais elle voulait lui faire payer ses propos insolents.

Il ne se doutait pas de l'implacable rancune de cette capiteuse créature.

Quand Mariana jugea qu'elle avait été assez admirée par les spectateurs, elle se mit à les lorgner à son tour.

Dans la baignoire n° 13, elle eut la surprise de reconnaître Gaëtan de Kéralouët, le jeune hobereau avec qui elle avait échangé de si perfides commentaires à Kerlor, le jour du mariage de Georges et d'Hélène.

Gaëtan, après avoir mené à grandes guides la haute vie brestoise, avait jugé que Paris le réclamait et qu'il lui était impossible de ne pas honorer la capitale de sa présence.

Le jeune Breton n'avait pas eu la main très heureuse pour débuter; il était tombé dans un peloton de ces vieilles gardes qui ne meurent jamais et qui se rendent toujours.

Il avait l'air d'avoir été emmené au spectacle par sa grand'mère et sa grand'tante, qui semblaient lui recommander à chaque instant d'être bien sage, s'il tenait à être récompensé par un sucre d'orge.

Depuis que Mariana était arrivée, Gaëtan cherchait à attirer l'attention de la jeune femme, sans doute pour lui démontrer qu'il s'était lancé tout de suite et qu'il était déjà un intrépide fêtard parisien.

Mariana l'aperçut et elle eut un sourire ironique sur le compte duquel le jeune Kéralouët se méprit tout d'abord.

Pendant le second entr'acte, des amis de Silverstein vinrent lui serrer la main.

Il avait des relations dans tous les mondes, nous le savons. L'aristocratie s'était un peu défendue ; mais à une époque où les titres de noblesse se négocient comme les titres de rentes, le faubourg Saint-Germain, lui-même, avait capitulé.

Silverstein, d'ailleurs, quand il se trouvait en présence de gens bien élevés, se montrait d'une correction absolue; il avait au suprême degré le grand art de toujours savoir à qui il avait affaire.

Vaniteux devant ses égaux, orgueilleux devant ses inférieurs, il avait l'esprit souple et délié qui convient à un parvenu, quand il s'adresse à des gens dont la supériorité morale ne peut être contestée et avec qui il ne doit traiter d'égal à égal.

Les hommes politiques, par exemple, ne lui imposaient aucune contrainte. Il s'exprimait avec eux de la plus libre façon.

Belvallet, ancien et futur ministre, se présenta dans l'avant-scène.

Petit avocat famélique avant le 4 Septembre, le gaillard, sans valeur réelle, mais qui était Méridional, avait trouvé la voie qu'il cherchait depuis si longtemps. Le chef du parti, à qui il s'était inféodé, l'avait vite fait arriver à la députation.

Réélu, il avait décroché un demi-portefeuille, au temps où il y avait encore des sous-secrétaires d'État, puis le portefeuille entier était venu. Belvallet fut ministre. La fortune vint par surcroît.

Les garrigues paternelles furent arrondies et un petit château remplaça l'humble petite maison qui avait eu l'honneur de voir naître Belvallet.

Il resta bon enfant, mais devint fastueux. Il eut des maîtresses qui lui coûtèrent très cher.

Tout en s'entretenant avec Silverstein, il ne quittait pas des yeux Mariana; celle-ci eut un léger haussement d'épaules, quand elle remarqua cette insistance et s'entretint avec son mari.

Mais quand la sonnette retentit et que Belvallet quitta l'avant-scène, après avoir salué tout le monde, Mariana et lui échangèrent un de ces regards qui en disent plus long qu'un long discours.

Ce jeu de physionomie n'échappa pas au banquier, qui devint très morose.

Il ne put s'empêcher de dire à l'oreille de Mariana :

— Décidément, vous êtes trop coquette, ma chère.

Elle feignit de ne rien avoir entendu et continua à braver son amant.

Silverstein, très tourmenté, rongeait son frein, d'abord parce que, si aveugle que fût Paul, les yeux du mari pouvaient subitement s'ouvrir, ensuite parce que les reproches qu'il avait adressés à Mariana, à la fin du dîner, n'avaient décidément porté aucun fruit.

Bien que ces hommages, rendus à la beauté de sa maîtresse, l'aiguillonnassent, il se reprochait maintenant d'avoir tiré Mariana de l'obscure condition où il l'avait trouvée.

Bien à tort, il avait cru qu'il serait fier de posséder une femme qui attirerait l'attention générale et qui rallierait les suffrages des amateurs les plus difficiles.

Ne pouvait-il, tout en arrivant à ses fins, cacher ce trésor à tous les yeux et s'en réserver secrètement la contemplation ?

Il avait voulu l'entourer du luxe le plus éblouissant, pour que sa vanité fût une fois de plus flattée; il comprenait sa faute.

A la sortie, Mariana répondit gracieusement au salut de Pontbriant, qui s'était posté dans le couloir, de façon à se trouver sur le passage des deux couples.

Sous le péristyle, ce fut Gaëtan de Kéralouët qui donna un de ces coups de chapeau, comme on n'en a pas idée, même en Bretagne.

Enfin, au moment où madame Vernier montait en voiture, Belvallet surgit, et, sous prétexte d'échanger quelques mots rapidement avec Silverstein, trouva le moyen de revoir, à la lueur des lanternes, la physionomie si troublante et si délicieusement perverse de Mariana.

Les lèvres rouges de la jolie créature se crispèrent avec un dédain ironique, mais elle accorda pourtant à l'audacieux un petit sourire de commisération.

— Quelle délicieuse soirée! s'écria Mariana, lorsqu'elle prit congé de Silverstein... Je ne me suis jamais autant amusée.

*
* *

Quand Mariana rentra chez elle, un billet de la veuve Crépin l'attendait. Il était ainsi conçu :

« Venez demain, il y a du nouveau. »

Elle eut un frémissement de joie. Tenait-elle sa vengeance?

Mariana oublia tous les incidents de la journée, et pourtant, ils avaient leur importance; elle ne voulait songer qu'à sa haine.

Le lendemain, elle arrivait à l'hôtel du Parc des Princes et voyait préalablement la femme de charge.

Pélagie apprit à madame Vernier que le départ de M. de Kerlor était décidé.

Bien que Mariana s'attendît à des résultats plus immédiats, elle comprit, en réfléchissant un peu, que l'absence de Georges avait une importance capitale.

Elle eut une petite mine de méprisante pitié pour ce pauvre Kerlor qui ne savait pas à quoi il s'exposait en laissant sa femme livrée à toutes les tentations.

Il fallait que le motif de ce voyage fût bien impérieux!

Allons! malgré tout, le coup porté par la débâcle de Ronan Guinec avait porté.

Les Kerlor avaient feint de n'être pas sérieusement touchés et de ne rien changer à leur existence, ils n'avaient réussi qu'à agrandir la brèche, puisque Georges était forcé d'aller chercher au loin les piastres qui revenaient aux Penhoët.

Hélène allait donc se trouver à peu près seule ; elle ne tarderait pas à se distraire ; c'était dans l'ordre fatal des choses. Quand même la jeune comtesse n'aurait pas eu pour mère une chanteuse, est-ce qu'il y avait au monde une seule femme fidèle à son mari ?

Puisque Mariana trompait le sien, il lui semblait évident que tout le monde devait en faire autant.

Elle questionna rapidement Pélagie. Celle-ci lui faisait part d'une nouvelle importante. C'était bien, mais enfin elle devait avoir autre chose à lui communiquer.

La femme de charge s'était-elle départie de la vigilance de tous les instants que Mariana lui avait recommandée?

Il n'était pas possible que rien de nouveau ne se fût produit dans les deux ménages.

La veuve Crépin répliqua mystérieusement qu'elle croyait être sur une piste sérieuse, mais que, jusqu'à nouvel ordre, et pour éviter l'ombre d'une déception, elle se condamnerait à garder le silence.

Madame Vernier ne pouvait prolonger cet entretien avec sa confidente et elle se rendit auprès d'Hélène.

Georges était avec sa femme. Il annonça à sa petite-cousine son départ imminent. Mariana jeta un grand cri de surprise et parut tomber des nues.

Elle accabla Georges des protestations les plus hypocrites et plaignit Hélène, qui devait beaucoup souffrir de cette cruelle séparation.

— Il me serait impossible de la supporter, déclara-t-elle, s'il était question de Paul.

Puisque cette bonne Hélène allait être isolée, elle permettrait à sa petite-cousine de lui rendre plus souvent visite. Toutes deux parleraient du cher absent.

Très touchée, la jeune comtesse avait répondu affectueusement qu'elle serait toujours heureuse de voir Mariana.

Désormais celle-ci se faisait forte de facilement découvrir le mystère qu'elle pressentait. Le fragile édifice de ses espérances impies allait reposer sur une base plus solide.

L'amant de Carmen devait s'appeler Robert d'Alboize. Quel était le nom de celui d'Hélène?

Dès que Georges fut parti, Mariana se persuada que madame de Kerlor, n'ayant plus de précautions à prendre, allait promptement se trahir.

La veuve Crépin avait vu avec satisfaction que madame Vernier prenait une part plus directe à l'action.

Le rôle d'espionne, joué par la femme de charge, devenait de plus en plus difficile.

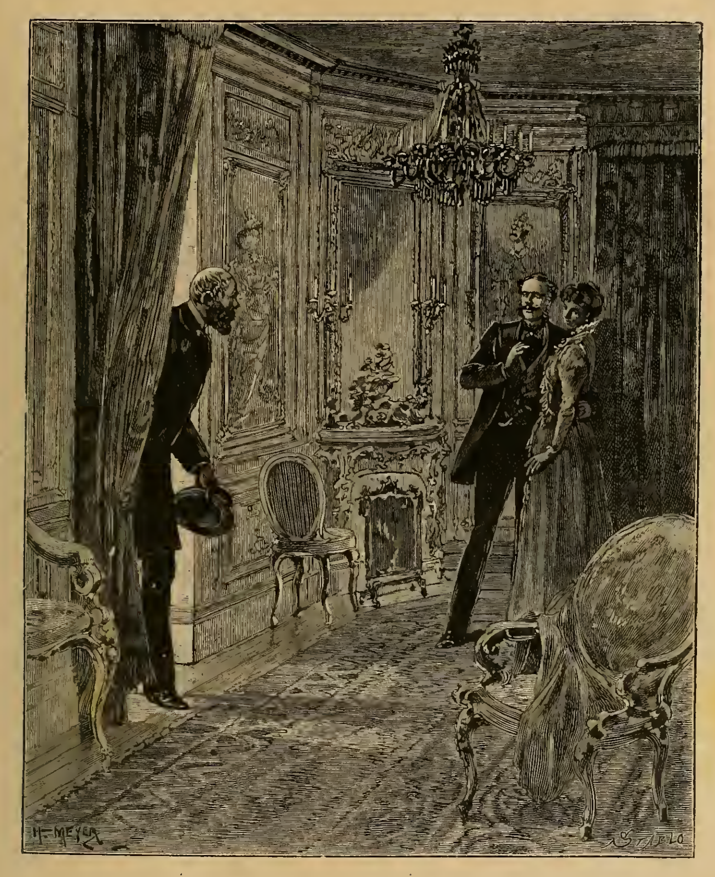
Ou l'on se défiait d'elle, ou ce que l'on avait à se communiquer en secret était bien grave, car ces dames n'agissaient qu'avec la plus extrême circonspection.

Deux ou trois fois, Pélagie avait failli être surprise écoutant aux portes, par madame de Saint-Hyrieix ; cela n'avait tenu qu'à très peu de chose.

Le flagrant délit constaté, Carmen aurait congédié sans autre forme de procès Pélagie Crépin ; la bonne comtesse douairière n'était plus là pour s'apitoyer sur le sort de la domestique indiscrète.

En attendant que ses renseignements de Bourse eussent fourni à Pélagie une modeste aisance, il était bon qu'elle se tînt sur ses gardes, afin de ne pas être surprise, elle qui cherchait à surprendre ses jeunes maîtresses.

Madame Vernier, se mêlant plus étroitement à l'entreprise, constaterait



Les amants saisis se demandaient si on les avait réellement surpris. (Page 715.)

tout d'abord que le mot de l'énigme était plus difficile à trouver qu'elle ne l'avait supposé ; puis, en combinant adroitement les efforts communs, on finirait peut-être par réussir.

— Il faut que nous trouvions ! s'était écriée Mariana d'un ton péremptoire.

Plus elle croyait toucher au but et plus elle multipliait ses louches intrigues.

Cette femme, cette fille plutôt, ne vivait que pour accomplir le mal, depuis qu'elle avait été déçue dans ses plus orgueilleuses ambitions.

Elle s'en prenait à tout et à tous, jugeant son prochain comme elle méritait d'être jugée elle-même, niant tous les sentiments honorables, ou leur attribuant un mobile intéressé; bref, madame Paul Vernier, née Mariana de Sainclair, était devenue un joli monstre, qui ne paraissait pas devoir s'arrêter de sitôt dans la voie de dépravation où son manque de sens moral l'avait fait entrer si facilement.

Quand sa haine farouche contre Carmen et Hélène ne l'absorbait pas entièrement, elle cherchait déjà quel vilain tour elle pourrait jouer à Silverstein, pour le punir de sa trop rude franchise. Elle prendrait d'autres amants; mais elle ne se laisserait pas dominer par eux, puisque sa souveraine beauté lui donnait droit à toutes les insolences, à toutes les perfidies.

Mais avant tout, il fallait consommer la perte de Carmen et d'Hélène, et cela de la façon la plus implacable.

LXV

PARJURE.

Madame Vernier était partie de bonne heure de la rue de Chazelles, voulant arriver chez son couturier à un moment où les salons de la rue de la Paix ne seraient pas encore envahis.

Elle irait ensuite chez sa modiste, rue Royale.

Mariana avait prévenu Paul qu'elle ne rentrerait que dans l'après-midi, car elle se proposait de se rendre au Parc-des-Princes pour voir si l'on avait reçu une lettre de M. de Kerlor, et certainement on la retiendrait à déjeuner.

Paul n'aimait pas beaucoup que sa femme ne fût pas à la maison à l'heure des repas, mais il ne fit entendre que de timides protestations, vite interrompues par Mariana, pressée de sortir.

— Tenez, dit-elle, on vient de me remettre le courrier... Dépouillez-le...

Elle ajouta du bout des lèvres :

— Il y a sans doute des commandes.

Elle partit.

Vers six heures, madame Vernier rentrait au logis, lorsqu'elle vit le coupé de Silverstein, qui stationnait devant la porte.

— Déjà! fit-elle avec un sourire insolent... Il ne me donne pas le temps de respirer.

Le banquier l'attendait.

— Comment! fit Mariana, vous êtes là, tout seul... Paul n'est donc pas à son atelier?

Il répondit d'une voix contenue, mais où l'irritation se devinait :

— C'est vous que je voulais voir... Pourquoi n'êtes-vous pas venue rue d'Astorg?

Madame Vernier se frappa le front.

— J'ai confondu, prétendit-elle, je croyais que ce n'était que demain.

— Vous n'aviez pas de ces distractions, jadis.

— Mon Dieu ! n'est-il pas permis de se tromper?

— Je vous ai attendue.

— Tous mes regrets !

— Il m'est passé mille choses par la tête en voyant que vous ne teniez pas votre parole.

— De grâce !...

— J'ai cru d'abord à un accident...

— Que de sollicitude !

— Je ne savais qu'imaginer.

— C'était pourtant bien simple, mon cher ami, une erreur de date... Êtes-vous rassuré, maintenant?

Le jour commençait à tomber; Mariana, dans l'ombre, voyait pourtant le visage de son amant qui reflétait le dépit et la contrariété.

Il n'entrait pas dans les idées de l'astucieuse créature de trop mécontenter Silverstein; elle reprit :

— Demain, je serai exacte.

Le banquier respira; encore une fois ses appréhensions s'évanouissaient.

— Et maintenant, continua-t-elle avec une lassitude mignarde, partez... Je suis harassée par mes courses de toute la journée, j'ai grand besoin de me reposer.

— Je t'obéis, répondit-il... à demain.

Tout à fait rasséréné, il lui tendit la main. Mariana la lui serra avec une certaine précipitation ; mais Silverstein, profitant quand même de l'occasion, attira la jeune femme vers lui et l'embrassa...

La porte s'ouvrit...

Un homme entra et eut un brusque mouvement de recul, pendant que les amants saisis se demandaient si on les avait réellement surpris.

La voix de Paul retentit :

— Entre donc, Mariana est là.

Et l'artiste poussa amicalement son père dans le petit salon.

Silverstein, qui s'était vivement reculé, au moment où la porte s'ouvrait, comprit qu'il fallait payer d'audace sur-le-champ.

Il fit quelques pas en avant.

— Tiens ! s'écria Paul, vous êtes là aussi ?... Je vous présente mon père.

Et s'adressant au vieillard :

— Monsieur Silverstein.

Le sculpteur ajouta :

— Je n'ai pas besoin d'en dire plus long... Mon père sait tout ce que je vous dois.

M. Vernier répondit au salut du banquier.

— Il n'a rien vu, pensèrent Silverstein et Mariana.

Paul dit à sa femme :

— Mon père va à Bordeaux ; il part dans quelques jours... Dans les lettres que tu n'as pas voulu lire ce matin, il y en avait une de lui !... Si nous avions été moins négligents, tu ne serais pas sortie.

— Tous mes regrets ! fit Mariana, répétant à dessein et dans une intention railleuse, la phrase qu'elle avait adressée tout à l'heure à Silverstein.

— Mon cher ami, fit celui-ci, qui ne demandait qu'à battre en retraite le plus tôt possible, j'étais venu à la hâte pour communiquer un renseignement important à madame Vernier... Il s'agit de...

— C'est bien ! c'est bien, interrompit l'époux, qui ne voulait pas de plus amples explications.

— Et maintenant que ma mission est remplie, je me sauve.

Précipitant les adieux, le banquier se retira.

On avait apporté de la lumière.

Mariana, languissante, s'était assise. Elle remarqua la pâleur de son beau-père, qui la regardait fixement. Malgré son impudence, madame Vernier tressaillit.

— Nous allons dîner, fit Paul, tu ne retires pas ton chapeau et ton manteau ?

Elle eut une contraction des lèvres ; devait-elle laisser seuls les deux hommes?

Si ce vieillard avait été témoin de l'acte téméraire de Silverstein, n'allait-il pas tout dire à son fils ?

A coup sûr, le père de Paul était entré à un moment scabreux ; mais il ne faisait plus très clair ; encore une fois, avait-il vu ?

Mariana n'était pas femme à hésiter longuement ; elle ne pouvait rester là ; il était puéril de supposer qu'elle empêcherait cette terrible confidence en la retardant de quelques minutes.

Elle se dirigea vers son cabinet de toilette.

M. Vernier père eut un hochement de tête navré, pendant que les yeux de son fils suivaient Mariana, qui s'éloignait, la démarche nonchalante, avec de souples ondulations félines.

Le père n'avait pas surpris les amants enlacés, mais il avait eu la vision de quelque chose de très suspect ; de bizarres jeux d'ombre l'avaient frappé par leur rapidité.

Un cri s'était étouffé dans la gorge du vieillard.

Puis, il eut un moment de vertige laissant place au doute.

La certitude eût été trop effroyable. Cet homme ne pouvait pourtant pas dire à son enfant : « Ta femme est une misérable ! »

Il s'était trompé; il fallait qu'il se fût trompé et ne brisât pas l'existence de son fils unique.

Mais pourtant, si cette malheureuse était coupable, le père se chargeait d'une responsabilité écrasante en gardant le silence. Un violent combat se livra dans son cœur.

Non! il ne parlerait pas... Il ne chercherait même pas à éclaircir ses affreux soupçons; il ne voulait pas se souvenir des pressentiments vagues, qu'il s'était reproché d'éprouver, le jour où son fils lui avait raconté le roman commencé dans une lande bretonne.

Il savait son fils si enthousiaste, si généreux, si facile à duper!

Paul s'était exprimé avec une telle chaleur, touchant mademoiselle de Sainclair, que le père s'était borné à souhaiter que son fils ne se fût pas trompé.

Mais le vieillard, malgré sa bienveillance envers Mariana, n'avait pu bannir ses craintes instinctives, car son œil doux et tranquille avait été plus d'une fois frappé par des détails, que, dans son esprit méticuleux et expérimenté de paisible fonctionnaire, il ne s'expliquait pas.

Son fils le tenait au courant de ses travaux; comment l'artiste avait-il fait pour quitter la rue Cassini et s'installer aussi luxueusement rue de Chazelles?

Paul, malgré sa franchise, n'avait pas voulu faire part à son père des fameuses opérations financières, inspirées par Silverstein et dont Mariana se chargeait si délibérément.

— Le papa Vernier, si formaliste, avait dit d'ailleurs Mariana, ne comprendrait pas les exigences de notre époque... Il est bien tranquille, lui, dans son administration des postes et télégraphes... Il aura bientôt une tranquille et modeste retraite... Il ignore la lutte pour la vie... Il ne faut pas le mettre au courant de nos petites combinaisons... Cela bouleverserait trop ses vieux préjugés.

De son côté, le père, dans sa bonté native, n'avait pas tardé à imposer silence à sa logique, pensant qu'il se montrait trop timoré.

Paul était lancé dans un monde que le fonctionnaire ignorait et où l'on gagnait assez d'argent pour excuser un désordre, qui n'était peut-être qu'apparent.

Mais pourtant, quand il vit sa bru couverte de pierreries, dans cet appartement somptueux, quand il apprit que madame Vernier allait avoir un coupé, le bonhomme recommença à s'effrayer pour de bon, car toute sa lucidité lui revenait.

Il espaça ses visites chez son fils, malgré le chagrin qu'il éprouvait à s'isoler, à un âge où l'affection constante d'un enfant est si précieuse.

Son devoir paternel l'eût poussé à s'entretenir à cœur ouvert avec Paul, au sujet de ces prodigalités; or, pas plus qu'il n'avait voulu entraver autrefois la vocation artistique de son fils, il ne critiquerait aujourd'hui, à moins d'y être réellement obligé, une existence si déconcertante.

Hélas! il ne s'agissait plus de questions budgétaires à l'heure présente, et les perplexités du brave homme se transformaient en véritables angoisses.

Paul s'écria, dans son exaltation d'amoureux :

— Ne trouves-tu pas que Mariana devient de plus en plus jolie?

Le père eut un sourire contraint; il murmura :

— Toujours heureux?

— Mais c'est la meilleure et la plus noble des créatures... Aussi, je n'ai qu'un but, l'entourer de tout le bien-être pour lequel elle est née... Je gagne beaucoup d'argent...

Le père eut un soupir de découragement; son Paul, son fils qui le chérissait tant, était aveuglé par la passion, au point qu'il lui semblait n'avoir plus qu'un seul être à chérir au monde.

L'aveuglement de Paul n'empêchait pas la clairvoyance de son père.

— Ah! tu gagnes beaucoup d'argent, répéta le vieillard.

— Mais oui... Grâce à Silverstein... Je t'ai mis au courant de mes entreprises... Seulement, il y a encore quelque chose... Mais ce serait trop long à t'expliquer... Plus tard, tu seras étonné...

— Je le suis déjà, ne put s'empêcher de répliquer le père.

Paul eut son rire bon enfant.

Quand madame Vernier reparut, il lui suffit d'un simple coup d'œil pour se rendre compte de la situation. Le vieillard s'était tu.

— C'est égal, pensa-t-elle, j'engagerai vivement Silverstein à modérer ses fougueux transports quand il lui prendra fantaisie de me relancer jusque sous le toit conjugal... J'ai failli avoir peur... Le père Vernier doit avoir la vue légèrement affaiblie à force de compulser ses documents administratifs... Si Paul était entré le premier pourtant!...

Dans la soirée, le vieillard se trouva un moment seul avec Mariana.

Elle retrouva toute sa prescience du danger; elle n'oubliait pas le regard si profond qu'il avait fixé sur elle, au moment critique.

Du reste, il redevenait très pâle.

— Madame, commença-t-il, vous aimez mon fils?

— Il m'appelle « madame », se dit-elle, et non plus « ma fille », ceci est très significatif.

— Cette question! répliqua-t-elle en simulant l'ébahissement.

— Il vous aime bien, lui!

— Je ne l'en empêche pas.

— Il a mis tout son espoir en vous... toute sa confiance...

— Eh bien!

— S'il se trompait?...

— Monsieur!... fit-elle avec une hauteur courroucée.

Mais le vieillard ne s'intimidait plus; les grands airs de madame Vernier, née de Sainclair, ne lui imposaient pas; cette attitude arrogante venait de lui donner la perception nette des faits.

Mariana, malgré toute son audace, ne put dissimuler le trouble subit qui l'envahit.

— Si vous le trompiez!... ajouta nettement le père.

— Mais ce que vous me dites est affreux, balbutia-t-elle... Je me demande ce qui peut motiver des soupçons aussi injurieux, que je ne veux pas supporter, que je...

— Madame, reprit le père, d'un ton glacial, je me refuse à vous juger sur des apparences... Si votre conscience est tranquille, mes paroles peuvent vous paraître trop sévères... Mais alors, je ne comprends pas votre agitation.

— C'est de l'indignation, monsieur!... Je devine maintenant ce qui motive vos outrages... Quand vous êtes entré ici, un ami me serrait la main... Croyez-vous qu'il ne le fait pas en présence de mon mari?... de votre fils, qui ne pourra jamais acquitter la dette de reconnaissance contractée envers cet homme?

— Oh! madame! Malgré moi, je cherche encore à me persuader que je commets la plus funeste erreur... Pourquoi faut-il que vous ne me désabusiez pas?...

— Je vais tout dire à mon mari.

— Soit! pourvu que vous parliez en ma présence.

— Vous ne savez donc pas combien il souffrira?

Le père s'étreignit le front.

— Tenez! fit-il... Taisez-vous, comme je me tairai... Mon fils! mon Paul!... C'est ma vie! Vous ne voulez pas la briser?

— Est-ce ma faute si vous faites planer sur moi l'accusation la plus atroce pour une honnête femme?

— Oui, c'est vrai, proféra le vieillard d'une voix égarée.

— Allons! monsieur Vernier, vous avez agi sous un coup de démence paternelle que vous regrettez... Avouez-le donc, si vous ne voulez pas que votre fils lui-même vous maudisse, quand je lui répéterai tout.

— Vous êtes innocente?

— Je le jure devant Dieu qui nous entend... Si vous n'êtes pas un impie, vous devez comprendre la valeur d'un tel serment.

Le pauvre père, tout bouleversé, sentit chanceler sa conviction.

Il ne pouvait croire que cette femme se parjurât avec une telle effronterie.

Il balbutia, éperdu, se demandant s'il n'avait pas été le jouet d'une hallucination :

— Une pareille trahison pourrait déchaîner les plus grands malheurs.

— J'ai juré, monsieur, répliqua Mariana, plus cyniquement encore, depuis qu'elle sentait reconquis à force d'audace tout le terrain perdu.

Le vieillard courba la tête; ses yeux s'emplirent de larmes, il murmura :

— Pardon!

LXVI

DEUX AMOURS.

Carmen avait embrassé sa fille, la veille, à Villiers-sur-Marne. La petite Marcelle était très gaie et paraissait admirablement se porter.

La nourrice déclarait qu'elle n'avait jamais vu un enfant aussi facile à élever ; elle ne pleurait jamais.

Carmen, le cœur inondé de joie, avait passé quelques heures chez Eugénie Repiquet, qui croyait ou feignait toujours de croire que cette belle dame n'était que la tante du bébé.

Quand elle était auprès de Marcelle, madame de Saint-Hyrieix, par une sorte d'auto-suggestion, arrivait bientôt à se persuader que son existence au Parc-des-Princes n'était qu'un rêve pénible et lointain.

Elle était la femme de Robert d'Alboize: elle habitait Villiers; la maison de la nourrice était enclavée dans le domaine de l'officier; Carmen n'avait plus qu'à vivre pour Robert et pour Marcelle.

La petite fille n'était plus l'enfant du péché. Dieu n'aurait pas voulu qu'elle fût si mignonne si elle avait eu à souffrir de la honte de sa naissance.

Les minutes s'écoulaient pourtant avec une rapidité désolante.

Jusqu'au dernier moment, la jeune mère voulait perdre la notion du temps; mais, malgré elle, à mesure que l'heure avançait, ses baisers à Marcelle devenaient plus précipités, plus fous.

Chaque fois que Carmen la revoyait, elle trouvait que les traits de sa fille, devenant moins indécis, étaient ceux de Robert.

Jamais la jeune femme n'aurait cru que l'on pouvait goûter de semblables délices sur la terre.



Saint-Hyrieix était devenu rayonnant, quand il avait vu sa femme reprendre dans la haute société la place qui lui était assignée. (Page 725.)

Hélas ! l'heure implacable arrivait... Carmen redevenait sombre. Il fallait partir.

Elle se raidissait, pressait une dernière fois l'enfant sur son cœur, faisait mille recommandations à Eugénie Repiquet et s'en allait sans regarder derrière elle.

Pendant quelques instants les sanglots l'étouffaient ; puis elle réagissait en faisant appel à toute son énergie et elle retrouvait l'apparence de l'impassibilité.

Madame de Saint-Hyrieix allait rentrer chez elle ; il fallait qu'elle montrât à son mari un visage tranquille et qu'elle écoutât patiemment ses longs discours sur ses sujets favoris.

Depuis qu'elle était coupable, Carmen ne se sentait plus le droit de reprocher à Firmin de ne pas l'avoir comprise.

Elle ne voulait que se rappeler sa conduite de gentilhomme quand il l'avait épousée.

Aussi, à défaut d'amour pour lui, Carmen s'ingéniait à se montrer douce, prévenante, amicale.

Elle n'avait pas pris sans peine cette nouvelle attitude ; son caractère ne la prédisposait pas à manifester des sentiments qu'elle était forcée de simuler ; puis, dans un grand élan d'équité, elle avait eu la satisfaction de reconnaître qu'elle ne montrait aucune hypocrisie.

Une femme vulgaire, après avoir trompé son mari, l'eût un peu plus méprisé, pour chercher un semblant de justification de la faute commise ; Carmen avait le cœur trop bien placé pour agir de la sorte.

D'ailleurs, Hélène veillait ; elle avait apaisé les dernières révoltes chez sa belle-sœur, en lui faisant entendre le langage de la raison.

Madame de Saint-Hyrieix avait compris combien ces remontrances étaient justes ; elle avait promis à Hélène de réparer le mal dans la mesure du possible.

Elle ne protestait plus quand Firmin lui imposait d'ennuyeuses réceptions ; elle ne le contrariait plus.

Il avait voulu qu'elle se mêlât plus activement à la vie mondaine, telle qu'il la comprenait ; elle obéissait passivement.

Depuis que Georges était parti, Carmen éprouvait un peu moins de difficulté à s'imposer le calme.

Autrefois, quand elle revenait de Villiers et qu'elle se trouvait en présence de son frère, elle éprouvait un immense déchirement.

Elle frémissait quand Georges l'embrassait ; elle était toujours sur le point de lui crier qu'elle était indigne de sa tendresse fraternelle.

Devant son mari, elle souffrait moins, pour ainsi dire, puisqu'elle ne pouvait l'aimer réellement.

Carmen se demandait avec terreur ce qui serait advenu si sa mère était restée à Paris.

Avec la clairvoyance des vieillards, la comtesse douairière eût fini par se rendre compte des changements survenus dans l'esprit de sa fille.

Elle avait déjà questionné Carmen, au moment où celle-ci se croyait irrémédiablement perdue ; il avait fallu que la malheureuse fît un effort inouï pour ne pas confesser la vérité ; mais il était temps que la maman retournât en Bretagne ; sans cela, la confession eût peut-être jailli des lèvres de Carmen.

Certainement, si Hélène n'avait montré tant de grandeur d'âme, Carmen eût été incapable de reculer plus longtemps le terrible aveu.

Enfin, le ciel avait eu pitié de madame de Saint-Hyrieix ; il avait fait cesser l'épreuve au moment où elle allait devenir insupportable.

Carmen pouvait garder son douloureux secret ; son déshonneur ne rejaillirait sur personne.

Robert d'Alboize n'avait pas voulu, lui non plus, raviver les tourments de l'adorée. C'était à elle de prendre une décision.

Lui aussi s'était broyé le cœur pour ne pas persister dans ses premières exigences.

Il donnait une preuve héroïque de son amour, puisqu'il consentait à un pareil sacrifice.

Madame de Saint-Hyrieix resterait avec son mari tant que la comtesse douairière vivrait ; à aucun prix, Robert n'eût voulu se reprocher les terribles complications dont la pauvre mère pouvait être victime ; mais, il restait entendu que la petite Marcelle ne souffrirait pas non plus de cette situation lamentable.

Il était convenu en outre que Carmen ne cesserait de voir Robert, quand les circonstances leur permettraient de se répéter qu'ils s'aimeraient éternellement.

Ce pacte était consenti par les deux amants ; si l'un des deux l'oubliait, l'autre reprendrait tous ses droits et ne reculerait devant aucune considération.

On comprend bien que les entrevues de Carmen et de Robert étaient rares ; l'officier était à Tours et ne venait guère à Paris que sur l'ordre de ses chefs ; mais il écrivait à Carmen une fois par semaine et celle-ci lui répondait très exactement.

Les lettres du capitaine étaient adressées poste restante au bureau de la Bourse.

Robert d'Alboize savait maintenant qu'Hélène de Kerlor était la confidente de Carmen ; quand il avait appris le départ de Georges, l'officier s'était demandé s'il lui serait impossible d'écrire sous double

enveloppe à la jeune comtesse ; mais Carmen l'avait supplié de ne pas employer ce moyen, que madame de Kerlor n'accepterait jamais d'ailleurs.

Cependant, sans insister, Robert avait dit à sa bien-aimée qu'il s'affolait en pensant que des choses imprévues et urgentes pouvaient se présenter et qu'il leur était défendu à tous deux de se prévenir sans retard.

C'était vrai ; Carmen en gémissait, sans trouver une solution pratique.

Puisqu'il fallait vivre avec une menace perpétuelle sur la tête, il ne restait qu'à prier pour éloigner le danger et à se résigner.

Carmen, qui n'était redevenue mondaine que pour complaire à son mari, éprouvait une sorte de soulagement en s'abandonnant au courant de ces mille et une petites obligations sociales, qui remplissent une journée d'une façon si étonnante.

Ses lancinantes préoccupations étaient forcées de faire trêve quand elle remplissait sa tâche de grande dame.

Elle s'étourdissait, elle oubliait presque, au milieu de ces multiples occupations.

Tout d'abord, elle avait éprouvé une nouvelle désillusion en reprenant cette existence, ne comprenant pas qu'on attachât une importance quelconque à ces délicieuses puérilités ; puis, elle en avait goûté le charme tout spécial et s'était laissé ressaisir par l'engrenage, sans rien faire pour y échapper.

Saint-Hyrieix était devenu rayonnant quand il avait vu sa femme reprendre dans la haute société la place qui lui était assignée et qu'elle occupait si bien.

— J'avais tort, se disait Firmin, de chercher à quelles influences je devais la soustraire... J'aurais dû, depuis longtemps, lui faire une douce violence pour l'engager dans sa véritable voie.

Il éprouvait une allégresse indescriptible quand sa femme obtenait les succès les plus flatteurs, et il se serait volontiers écrié :

— C'est mon ouvrage !... Ai-je le droit de m'en montrer assez fier?... Trouvez-moi beaucoup de maris qui sachent faire ainsi l'éducation de leur femme !

Carmen, dont l'éclatante beauté avait acquis un charme mélancolique inexprimable, depuis qu'elle était mère, produisait toujours la plus vive sensation dans une fête ou dans un salon.

Sa distinction native, son élégance aristocratique, que les caprices de la mode ne parvenaient jamais à amoindrir, son esprit de décision et de répartie, au milieu des vaines frivolités parisiennes, lui conciliaient la plupart des sympathies féminines — nous n'osons pas dire toutes.

Du côté masculin, l'admiration était générale ; mais Carmen ne faisait rien pour la provoquer, car sa fierté de race glaçait les compliments téméraires sur les lèvres des plus audacieux.

Sa réputation restait inattaquable.

Certainement, quelques hardis propos circulaient ; des suppositions malicieuses étaient échangées, pour que la psychologie ne perdît pas tous ses droits ; les gens qui se piquaient d'observation aiguë déclaraient que madame de Saint-Hyrieix ne pouvait être folle de son diplomate ; mais il y a beaucoup de femmes qui n'adorent pas leur seigneur et maître, ou n'éprouvent à leur endroit qu'une calme affection, et à qui pourtant une première expérience légitime de l'amour suffit ; à aucun prix, elles n'en tenteraient une seconde, coupable surtout, estimant que les hommes se ressemblent tous.

Les plus sceptiques gardaient une neutralité bienveillante ; ils se contentaient de sourire d'un air évasif signifiant : « Qui sait ? On verra peut-être plus tard. »

Carmen, en rentrant chez elle, se trouva en présence d'Hélène.

— Eh bien ? demanda la comtesse de Kerlor avec un sourire tristement ému.

— Marcelle se porte comme un charme, répondit la jeune mère à mi-voix.

Hélène, dont les larmes ne tarissaient guère depuis le départ de son mari, ne voulut pourtant pas être insensible à la joie de sa sœur ; mais il fallait cacher ce bonheur illicite et ne pas dire un mot de trop devant ces serviteurs qui allaient et venaient.

Pélagie Crépin, surtout, continuait à surgir au moment où on l'attendait le moins, ce qui faisait froncer les sourcils à Carmen, qui supportait de moins en moins la femme de charge.

— Mon mari n'est pas de retour? demanda madame de Saint-Hyrieix.

— Non... Il est parti très affairé, quelques instants après toi.

Et le front de madame de Kerlor refléta une grande inquiétude.

Quelles que fussent ses préoccupations attristantes, Carmen ne put s'empêcher de sourire.

— Tu aurais bien tort de te mettre martel en tête, dit-elle à Hélène.

— Je tremble toujours en pensant que Firmin peut soupçonner la vérité.

— Qui le renseignerait ?

— Le hasard peut-être... S'il avait pris à Saint-Hyrieix la fantaisie de te suivre ?...

Carmen, malgré la quiétude qu'elle affectait, eut un frisson.

— Tais-toi, murmura-t-elle.

— Sois prudente, ajouta Hélène... Dis-toi bien que la moindre étourderie de ta part aurait des conséquences effroyables.

— Oui, oui...

— Pourquoi te le dissimuler! Il y a des moments où j'ai peur... Il est vrai que depuis le départ de Georges, l'horizon me semble toujours sombre.

— Tu ne tremblais pas, ma bonne Hélène, s'écria madame de Saint-Hyrieix avec une reconnaissance infinie, quand la catastrophe semblait imminente... C'est qu'alors tu ne songeais qu'à me sauver.

— C'est vrai pourtant, fit madame de Kerlor, comme si elle s'adressait à soi-même... Nos transes étaient mortelles... Puisque la Providence nous a secourues au moment où nous allions abdiquer tout espoir, pourquoi ne pas continuer à avoir confiance en elle?

Carmen répliqua :

— Je ne veux pas que ma vie soit un perpétuel supplice... Si Dieu m'a pardonnée, je n'ai plus à redouter le sort... Si, au contraire, mon expiation n'est que différée, je ne ferai rien pour m'y soustraire... Tu crois que le malheur plane toujours sur moi... Qu'il me frappe, pourvu que ma petite Marcelle soit épargnée... Quoi qu'il arrive, je suis résignée à tout.

— Pardonne-moi, Carmen, poursuivit Hélène, de n'avoir pu commander à des appréhensions irraisonnées... En effet, tu dois avoir raison... Il est inutile de se forger des chimères... Seulement, je ne saurais trop te le répéter... Prends garde !...

— Tu as raison...

— Ne va pas compromettre, par un acte irréfléchi, je me refuse à dire blâmable, le semblant de sécurité qui rend encore ce mystère impénétrable.

Madame de Saint-Hyrieix courba la tête. Elle devinait bien la pensée d'Hélène.

Celle-ci ne voulait pas que l'allusion fût plus claire; sa pureté d'épouse irréprochable lui défendait de prononcer le nom de Robert d'Alboize; mais elle lisait dans les yeux enfiévrés de Carmen, que le danger restait permanent du côté de l'officier.

Madame de Saint-Hyrieix ne fit entendre aucune protestation; elle était incapable de renier son plus cher sentiment devant Hélène ; un mensonge de ce genre lui semblait sacrilège ; toutefois, elle ne troublerait pas la conscience de sa belle-sœur en répondant que rien au monde n'arracherait de son cœur l'amour de Robert.

Carmen voulut dissiper ces pénibles impressions ; elle s'écria :

— Ce pauvre Firmin! à l'heure où tu le crois occupé de sa femme, il

remanie la carte de l'Europe en compagnie de quelques hommes d'État de son envergure et aussi absorbés que lui...

Je suis trop modeste en me bornant à l'Europe; c'est du bouleversement de l'Univers qu'il s'agit... Tu lui prêtes bien gratuitement des intentions machiavéliques...

— Je le souhaite, dit Hélène, très pensive.

— Après tout, reconnut Carmen, affectant une inquiétude subite, Machiavel aussi était un diplomate...

Saint-Hyrieix parut.

— Vous parliez de moi ! s'écria-t-il, complètement épanoui.

Hélène sentit disparaître toutes ses sourdes angoisses.

Si maître de soi que doive être un homme de la carrière, il était difficile de supposer que Firmin, avec cette apparence, nourrissait de ténébreux projets à l'endroit de Carmen.

Madame de Saint-Hyrieix répliqua :

— Pas précisément.

— Ma chère amie, annonça-t-il avec une emphase extraordinaire, je n'ai pas perdu mon temps aujourd'hui.

— Vous ne le perdez jamais, fit indulgemment Hélène

— J'ai organisé un garden-party dont vous me direz des nouvelles.

— Et où cela? questionna Carmen.

— Chez moi.

— Comment...

— Voici... Je vous ai appris que le corps diplomatique comptait en ce moment à Paris un nombre inusité de représentants.

— Oui, je crois que...

— Eh bien ! le sous-secrétaire d'État aux colonies, voulant profiter de cette coïncidence, a décidé de donner un dîner officiel, auxquel assisteront les mandataires des différents pays.

— Et nous sommes invités? demanda Carmen, qui ne comprenait pas encore.

— Évidemment, répondit Saint-Hyrieix avec un sourire condescendant pour une demande aussi ingénue, d'abord parce que l'idée a été suggérée par moi au sous-secrétaire, ensuite parce que ma place est toute marquée dans une cérémonie de ce genre.

— Voyons ! reprit Carmen, maîtrisant son impatience nerveuse, s'agit-il d'un dîner ou d'un garden-party ?

— Des deux.

— Chez le sous-ministre ?

— Mais non !... Le garden-party aura lieu chez nous, dans l'après-midi naturellement, et le soir on dînera au ministère.



C'est dans ce hameau tranquille, enfoui sous les fleurs, que les amants se réunissaient.
(Page 731.)

Et se tournant vers Hélène :

— Vous permettez, madame de Kerlor, que, par exception, je dispose de nos hôtels comme si j'en étais le seul locataire?

Hélène répondit :

— Mais certainement... Carmen voudra bien que je la seconde dans les préparatifs de cette réunion.

— Oh ! oui ! riposta madame de Saint-Hyrieix, j'aurai certainement besoin de toi, car nous aurons de la besogne.

— C'est que, reprit Firmin, on parlera beaucoup de cette fête... Il fallait

ma situation exceptionnelle pour que je me permisse d'inviter tout ce monde... Je m'empresse d'ajouter que je n'agis pas par pure ostentation et pour servir mes intérêts privés... Non! Il ne s'agit au fond que d'un acte de courtoisie de ma part envers des personnalités de l'élite plénipotentiaire, dont je fais partie... Seulement, le président du Conseil verra une fois de plus comment j'entends ne négliger aucune occasion de rehausser notre prestige vis-à-vis de l'étranger.

— Et quelle est la date fixée pour la solennité ? interrogea Carmen.

— D'aujourd'hui en huit, répondit Saint-Hyrieix.

Sa femme ne put dissimuler un mouvement de contrariété; c'était précisément le jour où elle comptait retourner à Villiers-sur-Marne.

Firmin se hâta d'ajouter :

— Je comprends que le délai est un peu bref; mais il faut tenir compte du court séjour de mes collègues à Paris ! Allons ! vous ferez des merveilles, ma chère Carmen; j'en suis persuadé, surtout avec la collaboration de madame de Kerlor.

— Nous nous y efforcerons, dit Hélène.

— Je choisirai dans la presse le meilleur compte rendu de notre fête et je l'enverrai à Georges, au Mexique.

Hélène soupira longuement et ses longs cils se rapprochèrent.

Georges avait télégraphié son arrivée à la Vera-Cruz, mais une lettre de lui n'arriverait pas avant quelques jours.

— Cela lui fera un vrai plaisir, continua Saint-Hyrieix. Dame ! je me mets à sa place... Plus tard... c'est-à-dire bientôt, quand moi aussi, je serai loin, les nouvelles mondaines me rappelleront les jours fortunés.

Les yeux de madame de Kerlor redevinrent humides.

— Il est vrai, reprit Firmin, que je ne serai pas aussi isolé que ce pauvre ami, puisque Carmen m'accompagnera.

Madame de Saint-Hyrieix pâlit, le cœur atrocement serré; une désolation si affreuse passa dans son regard, que madame de Kerlor, maîtrisant sa propre émotion, supplia silencieusement Carmen de ne pas perdre la tête.

— Il ne me reste plus maintenant, conclut Saint-Hyrieix, qu'à procéder à la nomenclature de nos invités...

Il cita des noms bizarres et des titres mirobolants.

Les deux femmes ne l'écoutaient plus.

La comtesse de Kerlor pensait à son mari; madame de Saint-Hyrieix pensait à Robert d'Alboize.

Toutes deux étaient séparées de l'être adoré, qui avait emporté la meilleure partie d'elles-mêmes.

Et encore une fois la femme légitime, dans sa charité évangélique, au

plus profond de son âme miséricordieuse, plaignit la malheureuse qui souffrait, elle aussi, de l'absence de l'homme qu'elle n'avait pas le droit d'aimer !

LXVII

JOUR DE FÊTE !...

La semaine était à peu près écoulée. On mettait la dernière main aux préparatifs de la fête.

Saint-Hyrieix, très minutieux, surveillait les moindres détails. Pendant deux jours, il s'était abstenu d'aller au ministère !

Hélène et Carmen avaient rempli leur tâche ; Firmin, très satisfait, s'était confondu en félicitations et avait dit que le reste le regardait jusqu'à l'heure où mesdames de Saint-Hyrieix et de Kerlor voudraient bien l'aider à recevoir les invités.

Hélène se récusa pour cette mission.

Elle le fit en termes aimables, mais clairs ; en l'absence de son mari, elle ne prenait part à aucune fête. Firmin daigna comprendre.

Carmen avait pu aller jusqu'à la Bourse, sous le prétexte de faire une visite indispensable ; une lettre de Robert d'Alboize l'y attendait.

Le capitaine, qui comptait la voir très prochainement, n'était plus aussi affirmatif touchant la date de sa venue.

Il serait peut-être retenu à son poste plus longtemps qu'il ne le croyait, par de nouvelles études imprévues.

Sachant qu'elle allait le jeudi à Villiers-sur-Marne, il priait Carmen de ne pas manquer de s'y trouver ce jour-là ; si les obligations du service ne permettaient pas à Robert de la rencontrer chez la nourrice, il écrirait ou télégraphierait à cette femme pour qu'elle communiquât à la prétendue sœur de l'officier la date exacte de son arrivée.

Alors Carmen se rendrait à Ormesson, dans la petite maison où était née Marcelle et que d'Alboize avait achetée.

C'est dans ce hameau tranquille, enfoui sous les fleurs, que les amants se réunissaient, quand les rares circonstances le leur permettaient.

La lettre de Robert était extrêmement passionnée ; Carmen y lisait à chaque ligne qu'elle était aimée de plus en plus, elle, qui ne croyait pas que l'amour, comme tous les sentiments, pût dépasser certaines extrêmes limites.

Elle avait lutté avec la plus grande énergie, quand Robert l'avait suppliée de se laisser aimer.

Carmen, éperdue, s'était tout d'abord refusée, rappelant les engagements convenus.

En oubliant de nouveau ses devoirs, et cela sans l'excuse d'une démence passagère, elle mériterait le châtiment que la miséricorde céleste lui avait épargné.

Cela porterait malheur à Marcelle.

D'Alboize avait su trouver les accents auxquels une femme qui aime profondément ne résiste pas.

Le capitaine voulait bien que madame de Saint-Hyrieix évitât le déshonneur public, mais il fallait qu'il ne fût pas seul à se sacrifier

Carmen n'aurait tenu aucun compte de ces arguments, si elle n'avait senti, dans un anéantissement subit de sa volonté, que toute résistance lui était impossible.

Elle aimait ardemment cet homme qui lui avait fait connaître l'extase suprême.

Était-ce leur faute, à tous deux, si le sort, qui les avait séparés prématurément, poussait l'ironie jusqu'à les réunir au moment où il leur était défendu de s'abandonner à leurs premières impressions ?

Carmen n'était pas de ces femmes à qui la sécheresse de cœur et une certaine dose d'astuce permet de recouvrer la tranquillité, après un écart d'imagination ; elle ne voulait pas calculer ; tout son être lui criait qu'elle ne pouvait vivre sans amour.

Hélène et Georges, si étroitement unis, se témoignaient constamment leur tendresse ; les fibres les plus intimes de Carmen vibraient à l'écho de leurs chaleureux baisers.

Ses protestations désespérées expirèrent sur ses lèvres, quand Robert lui soupira les mots magiques qui paralysent toutes les forces, qui endorment toutes les énergies.

Robert avait reconquis Carmen.

* * *

Madame de Kerlor l'ignorait encore ; madame de Saint-Hyrieix espérait que sa sœur l'ignorerait toujours ; mais si Hélène venait à découvrir la vérité, Carmen lui mettrait la main sur les lèvres et lui dirait :

— Tu aimes ! Tu es aimée !... Tu en as le droit... Ton enfant n'a pas à rougir de sa naissance... Eh bien ! au nom de tout ce bonheur, je te défends de me condamner.

Hélène et Carmen laissèrent Saint-Hyrieix au milieu de ses gens et vinrent se réfugier avec un doux plaisir dans une chambre qui n'avait pas été bouleversée ; c'était la nursery, c'est-à-dire les appartements particuliers de M. Jean de Kerlor, qui était en train, sous l'œil attendri de sa

nourrice, de faire une joyeuse partie avec le grand lévrier suédois que nos lecteurs connaissent.

L'arrivée de sa maman et de sa tante ne parut pas extraordinairement le déranger, mais il les gratifia chacune d'un sourire et leur envoya de sa petite main deux baisers.

Jean de Kerlor marchait ; il commençait à bégayer les mots si doux qui vont droit au cœur des mères.

Il jouissait d'une santé très robuste ; le lait d'Annette Kerjean n'était pas fait pour diminuer la vigueur que l'enfant tenait de son père.

La maman et la tante embrassèrent Fanfan.

— Que tu es heureuse ! soupira Carmen.

— Pauvre sœur ! répondit Hélène, si l'on pouvait partager le bonheur, je te donnerais la moitié du mien, bien que tu saches si j'y tiens

Carmen reprit avec une surexcitation pleine d'amertume :

— Moi aussi je suis mère, moi aussi j'aime et je suis aimée, et pourtant, il faut que je me cache pour embrasser ma fille.

— C'est affreux ! reconnut Hélène.

Madame de Saint-Hyrieix poursuivit :

— Certainement, quand je tiens ma petite Marcelle sur mes genoux, j'oublie tout le reste ; mais quand je suis revenue de cette fièvre maternelle, je pense que le pauvre petit être ne connaîtra jamais l'affection des autres membres de sa famille, qu'il n'aura que son père et moi...

— Hélas !

Carmen continua d'une voix sombre :

— Son père ! Il est soldat... D'un jour à l'autre, il peut manquer à sa fille... Moi je m'appelle madame de Saint-Hyrieix... Que mon mari soit nommé à ces fonctions dont il rêve la nuit et le jour, il voudra m'emmener... Mon devoir serait de le suivre ; mais que deviendrait Marcelle ?

Carmen se prit la tête à deux mains et murmura :

— Et si ma mère savait... Si mon frère apprenait la vérité...

— Georges est si bon !

— Il se montrerait intraitable... Tu ne te doutes pas de ce que serait sa colère s'il découvrait que je suis une femme perdue !

Madame de Kerlor ne put répondre.

Carmen continua :

— Aussi, jamais il ne saura ce qui s'est passé... Tu comprends bien, puisque tu restes muette, que Georges garderait l'inflexibilité d'un justicier.

Le caractère des Kerlor reparut tout entier chez Carmen, qui s'écria :

— Il aurait raison d'ailleurs... Je suis une misérable... Si nous en étions encore aux époques primitives où le chef de la famille avait le droit de vie ou de mort sur les siens, mon frère me tuerait... Je l'aurais mérité.

— De grâce ! implora Hélène, n'évoque pas de si terribles choses... Calme-toi... Tu ne saurais à quel point mon cœur se serre quand je t'entends t'exprimer avec cette exaltation.

— Oui... parce que dans mes accès de violence, tu retrouves le caractère de Georges.

Hélène protesta :

— Je ne veux pas que tu le calomnies... Il ne s'emporte pas en ma présence.

— Tu as réussi à le dompter, répliqua Carmen, et j'ai la conviction que ton influence bienfaisante durera toute la vie. Pourquoi ne puis-je pas opérer le même miracle sur moi-même?

Soudain l'exaltation de Carmen tomba ; son visage refléta furtivement une émotion des plus tendres ; elle murmura comme si elle ne se parlait plus qu'à elle-même :

— Robert ferait pourtant de moi ce qu'il voudrait.

— Toujours M. d'Alboize ! répondit Hélène d'un ton peiné.

— Toujours ! répliqua Carmen, les yeux pleins de flammes.

Madame de Kerlor garda encore une fois le silence, Carmen lui causait un profond chagrin et elle espérait que la conversation allait dévier du cours dangereux où elle avait glissé.

Madame de Kerlor se trompait. Carmen reprit bientôt :

— Écoute-moi, Hélène, et ne crois pas que j'aie pris d'avance une décision irrévocable ; dans le cas où Saint-Hyrieix serait forcé de quitter la France et me contraindrait à le suivre... je cherche éperdument ce que je ferais... Je n'en sais rien... J'ai besoin de ton appui, de tes conseils.

Hélène eut un hochement de tête désabusé, pendant que madame de Saint-Hyrieix poursuivait :

— J'ai confiance en l'élévation de tes sentiments... Ce n'est pas avec de désespérantes banalités que l'on tranche une situation aussi affreuse que la mienne.

— Je t'ai déjà tout dit sur ce sujet, ma pauvre chérie...

— Oui ! ta conscience naturellement te commande de me rappeler à l'obéissance, aux serments que j'ai prêtés devant Dieu et devant les hommes.

— Certainement.

— Mais, pour cela, je n'ai pas besoin de compter sur une sœur chérie, sur celle qui m'a aidée à gravir mon calvaire, qui sait ce que je souffre, ce que je suis encore appelée à souffrir !... La première venue me tiendrait le même langage...

— Enfin, ma chère Carmen, il ne m'appartient pas de changer les lois divines et humaines.

— Aussi, je me demande si la seule solution qui s'impose n'est pas de...

Elle s'arrêta.

— Achève! fit Hélène.

— De me tuer et d'entraîner Marcelle avec moi dans la tombe!

— Malheureuse!

— Oui, malheureuse! c'est convenu. Tu ne le répéteras jamais assez.

— Mais, reprit Hélène frémissante, s'il est des degrés dans un crime semblable, tu aurais mieux fait de mourir avant de donner le jour à ton enfant.

— A la bonne heure! répliqua Carmen avec une ironie déchirante. tu consens à discuter... Je retrouve enfin la vaillante fille des Penhoët, mon Hélène, dont je connais la grandeur d'âme et l'intelligence supérieure... Mes idées sont criminelles, soit!... Comment les combattras-tu, autrement que par la morale facile et le tranquille égoïsme de celles qui sont heureuses et qui veulent, pour ne pas se créer l'ombre d'un souci, que toutes les passions sommeillent autour d'elles?

— Carmen, répliqua madame de Kerlor, d'une voix grave, je prends la part la plus vive à tes souffrances morales; mais comme je n'ai rien fait pour les causer, je te déclare que je renonce à te convaincre... Je suis lasse de ces vains combats, où, malgré tes promesses, tu remets tout en question... Tu es encore maîtresse de ta destinée... Il dépend de toi seule de te sauver ou de te perdre sans retour.

— C'est cela, reprit madame de Saint-Hyrieix avec véhémence, toi aussi. tu m'abandonnes!

— Comme tu es injuste!

Carmen, sans l'écouter, continua:

— Tu me forces à me souvenir qu'il ne me reste au monde qu'une amitié à toute épreuve, celle de Robert d'Alboize.

Hélène fit un pas vers Fanfan.

Carmen eut un geste d'imploration pour la retenir.

— Pardonne-moi, dit-elle, je suis folle!

Madame de Kerlor répondit avec une autorité sereine:

— Tu sais pourtant que tu ne dois pas prononcer ce nom devant moi.

— Oui, balbutia madame de Saint-Hyrieix... C'est vrai, mais songe que c'est mon enfant qui est en jeu...

— Ta petite fille est innocente, elle a droit à toute ma compassion... Crois-tu que je ne la lui accorde pas?

— Pourquoi ne m'as-tu jamais offert de m'accompagner à Villiers-sur-Marne?

— Était-ce à moi de te faire une telle proposition?... Marcelle a sa mère, elle a... son père, c'est à eux de veiller sur elle.

— Et si elle ne les avait plus ?

— J'essayerais de remplacer sa mère.

Carmen regarda Hélène, se demandant si elle avait bien entendu ; puis elle se reprocha de douter encore : ces paroles, prononcées par une femme qui ne se prononçait jamais à la légère, comportaient l'engagement le plus solennel.

— Tu ferais cela ?

Elle ne put en dire davantage et tomba dans les bras d'Hélène.

— Crois-tu donc, reprit madame de Kerlor, que je n'aie pas pensé à ces redoutables éventualités ?...

— Tu ne m'en as jamais parlé.

— Parce que tu as gardé une attitude de révoltée que ma dignité ne me permettait plus de combattre... Cela ne m'empêchait pas de songer au devoir qui m'incomberait si tu t'expatriais avec ton mari... Libre à toi maintenant de ne pas te résigner et de rendre ta faute publique en ne suivant pas Saint-Hyrieix... Le scandale nous atteindra tous, mais j'aurai fait tout au monde pour éviter le déshonneur au nom de Kerlor, que je porte grâce à toi.

— Ma bonne Hélène ! Je te connais bien pourtant... Aucune générosité de ta part ne devrait m'étonner, mais ce que tu me promets aujourd'hui dépasse toutes mes espérances...

— Tu avoues donc que tu avais pensé que je pourrais être utile à Marcelle ?

— Certainement, mais je n'osais pas m'illusionner... Ainsi, tu aimerais bien ma fille.

— Je l'aime déjà, la pauvre enfant !

— Viens avec moi à Villiers.

— Ne me demande pas une chose impossible.

— C'est vrai ! reprit Carmen d'un ton amer. je m'imaginais que je cessais de me heurter à la réprobation générale.

Hélène répondit de sa douce voix persuasive :

— Pourquoi ton repentir manque-t-il de sincérité ? pourquoi, dans ta cervelle enfiévrée, continues-tu à nourrir tes projets les plus insensés ?... Si tu veux obtenir le pardon de ta faute, reviens franchement à tes devoirs... Dieu ne se montre jamais implacable pour une minute d'égarement.

— Je t'obéirai. Hélène.

— Songe bien. ma chérie, que si tu trompais de nouveau ma confiance, tu me désespérerais.

— Rassure-toi !

— Tu suivras Saint-Hyrieix ?

Carmen baissa la tête sans parler.

— Réponds.



Madame de Kerlor, après avoir assisté au coucher de Fanfan, embrassa une dernière fois le bébé. (Page 739.)

— Eh bien!... oui.

— Quoi qu'il arrive ?

— Oui!

— En retour de ta promesse je te jure, moi, que je veillerai sur ta fille et qu'elle ne souffrira en rien de ton absence... Quand tu reviendras, tu reprendras tes droits.

— Merci, Hélène!... On ne saura jamais tout ce que ton cœur contient de générosité.

— Et pourtant, souvent tu affectes de me méconnaître.

— Quand on souffre, Hélène, on est souvent injuste... Parfois j'en arrive à me demander qui m'aime ou qui me méprise ?... C'est affreux !... Pardonne-moi le chagrin que je t'ai causé.

— De grand cœur, si tu ne doutes plus de moi.

— Je n'ai pas toujours toute ma raison.

— Je vais te donner la preuve que je pensais à ta fille.

— La preuve ?

— Tiens !

Madame de Kerlor ouvrit un petit meuble et en retira une délicieuse robe d'enfant en cachemire blanc, garnie de petits nœuds de satin rose éclatants de fraîcheur.

— Voilà, dit-elle, le petit cadeau que je veux faire à ma nièce... Il est là depuis quelques jours... J'attendais, pour te le remettre, ton prochain voyage.

Les yeux de Carmen s'emplirent de larmes reconnaissantes.

— Dame ! fit madame de Kerlor avec son bon sourire, je n'ai pas eu l'occasion de prendre mesure ; mais mademoiselle Marcelle n'est pas encore à l'âge où l'on se serre la taille...

— Cette robe est ravissante, dit Carmen, dont le front était redevenu rayonnant.

Elle allait prendre le vêtement, quand madame de Kerlor, très vivement, fit un pas en arrière et replaça la robe dans le tiroir.

L'étonnement de Carmen n'eut que la durée d'un éclair, car elle avait vu la porte s'ouvrir et une femme entrer à l'improviste.

C'était Mariana.

Malgré la promptitude de madame de Kerlor, madame Vernier avait tout vu.

— Je vous gêne ! s'écria-t-elle ; excusez-moi.

Elle esquissa un mouvement de retraite.

Carmen, qui n'avait pas perdu son sang-froid, répliqua :

— En voilà une idée ; tu ne nous déranges pas le moins du monde.

Mariana prit l'air d'une personne qui est heureuse de ne pas sembler importune.

Elle accabla ses petites-cousines des démonstrations amicales qui lui étaient familières.

— Saint-Hyrieix m'a invitée pour demain, dit-elle, je venais le remercier.

— Vous viendrez ? demanda Hélène.

— Avec le plus grand plaisir.

Elle changea de ton :

— Et toujours pas de lettre ? interrogea-t-elle.

— Non! soupira Hélène.

— Ah! c'est loin, le Mexique, reprit madame Vernier... Enfin, il ne faut pas vous tourmenter.

Mariana resta plus d'une heure à l'hôtel du Parc des Princes.

Malgré le calme de Carmen et d'Hélène, madame Vernier se rendait parfaitement compte d'avoir surgi à un moment où l'on ne l'attendait pas.

Sous les phrases les plus insignifiantes, elle parvenait à glisser de venimeux sous-entendus, se leurrant du vain espoir que l'une de ses interlocutrices laisserait en l'écoutant échapper un mouvement significatif.

Cependant, elle semblait ne pas vouloir s'écarter de la conversation touchant Georges, jusqu'à la minute où elle feignit de se rappeler subitement que le marquis de Penhoët, le père d'Hélène, avait succombé à la Vera-Cruz.

— Ma pauvre cousine! dit-elle en prenant dans ses mains celles d'Hélène, je partage vos alarmes... je compatis bien sincèrement à votre sort... je n'ai pu retenir mes sanglots quand j'ai pensé aux déchirements des adieux.

Carmen interrompit madame Vernier, sentant qu'elle allait attrister davantage Hélène.

— Mon frère n'est pas parti pour une éternité!

— Heureusement, prononça Mariana... j'ai même idée que s'il tarde à vous donner de ses nouvelles, c'est parce qu'il compte vous annoncer son retour.

— Le ciel vous entende! fit madame de Kerlor.

Mariana s'éloigna enfin, renonçant à une plus longue inquisition; mais, cette fois, elle pressentait qu'elle était sur une piste sérieuse.

Elle se disait :

— Pourquoi Hélène a-t-elle caché cette robe à mon arrivée?... C'est au moins singulier... Ce vêtement est tout neuf... Il est trop petit pour Jean... Qu'est-ce que cela peut vouloir dire?

M. de Saint-Hyrieix fit bientôt mander sa femme. Tout en pensant bien qu'aucun détail de la fête du lendemain ne laisserait à désirer, il avait besoin de lui faire encore ses dernières recommandations.

La journée s'écoula au milieu des discours de Firmin; au dîner, il discourait encore sur la façon dont seraient placés les invités et il recommandait à sa femme de ne pas se tromper lorsqu'elle devrait donner de l'Excellence à l'un et du Monseigneur à l'autre. Carmen promit à son mari tout ce qu'il voulut, pourvu qu'il lui permît de rentrer dans sa chambre de bonne heure, car elle avait la tête brisée.

Saint-Hyrieix se montra bon prince sous ce rapport.

Madame de Kerlor, après avoir assisté au coucher de Fanfan, embrassa

une dernière fois le bébé, qui s'endormait déjà, et se disposa à se mettre au lit

Hélène récapitulait dans son esprit tout ce que lui avait dit Carmen.

C'était vrai pourtant, madame de Kerlor, sans mériter le nom de complice, se trouvait mêlée à une intrigue coupable et sa responsabilité lui semblait bien lourde.

Mais pouvait-elle laisser la sœur de Georges livrée au plus cruel désespoir ?

Hélène avait entrepris l'œuvre de rédemption ; elle ne devait pas retirer la main secourable, tendue à la malheureuse à la minute suprême où celle-ci allait être perdue.

Malgré son égarement, Carmen avait prononcé des paroles justes touchant l'égoïsme des gens heureux envers ceux qui se débattent dans les affres du désespoir.

Le dévouement ne comporte-t-il pas toujours le sacrifice?

Hélène ne favorisait pas l'adultère, mais il ne lui était pas défendu de s'intéresser au sort de l'enfant.

Pour se justifier, si jamais quelqu'un l'accusait plus tard, elle n'avait qu'à répondre :

— Moi aussi, je suis mère!

Hélène s'était déshabillée, lorsque la femme de chambre, dont elle reconnut la manière de frapper, heurta à la porte.

— C'est inutile, dit madame de Kerlor, je n'ai pas besoin de vous.

— Mais, madame, fit la voix, c'est une dépêche que l'on vient d'apporter pour vous.

— Une dépêche! dit Hélène, très impressionnée.

Elle ouvrit et prit le rectangle bleu que lui tendait sa camériste.

— Est-ce de Georges? se demanda tout de suite madame de Kerlor, décachetant le télégramme d'une main tremblante.

Elle lut ces mots :

« *Marcelle très malade, prévenez sa mère.* »

La dépêche était signée Robert; elle avait été expédiée du bureau de Tours.

LXVIII

LE SUPPLICE D'UNE MÈRE.

Madame de Kerlor eut un éblouissement. Elle relut ces quatre mots, ne s'expliquant pas tout d'abord pourquoi c'était à elle que M. d'Alboize les adressait.

Elle retourna le papier bleu. L'adresse portait bien, en petites capitales

ordinaires : Comtesse de Kerlor, Au Parc des Princes, Bois de Boulogne, Paris.

Le cœur d'Hélène se contracta atrocement.

Alors, c'était vrai ! il y avait de petits êtres que leur mère couvrait de caresses et qui souriaient comme des anges ; ils étaient roses, les yeux pleins de vie, ils grandissaient déjà ; dans le bébé, la maman entrevoyait l'enfant qui allait jouer, courir, lui prodiguer à son tour d'innombrables baisers...

Et voilà que, tout à coup, le souffle de mort passait sur ces chérubins; tout ce printemps, toute cette adorable poésie, tout ce doux espoir se flétrissaient parce qu'il avait plu à l'aveugle faucheuse d'exécuter ici plutôt que là sa sinistre besogne.

Ici, c'était l'enfant choyé, l'objet de soins constants, l'orgueil de parents qui sacrifieraient tout pour lui ; là, c'était le petit malheureux en haillons, manquant de tout, rudoyé par le père et la mère qui ne voyaient en lui qu'une charge nouvelle; et cependant, la mort choisissait le premier. Hélène, toute bouleversée, tremblante comme une feuille, se rhabilla à la hâte.

Tout de suite, elle se dirigea vers la chambre de Carmen afin de la prévenir. Elle se représentait l'horrible angoisse de la pauvre femme et se demandait s'il n'y avait pas un moyen d'atténuer sa douleur.

— Mais, balbutia soudain la comtesse de Kerlor, il est tard... Comment Carmen fera-t-elle pour se rendre si loin?

En effet, Hélène était restée longtemps songeuse avant de se mettre au lit ; l'aiguille de la pendule tournait pendant que la mère de Fanfan pensait à la mère de Marcelle.

Madame de Kerlor jeta un coup d'œil vers le pavillon jumeau habité par Saint-Hyrieix et sa femme; on n'y voyait plus de lumière; tout le monde était couché.

Il était impossible à Hélène de réveiller Carmen; Firmin demanderait le motif de cette visite insolite.

Non, il fallait attendre au lendemain matin, quelque interminable que la nuit dût paraître à Hélène.

Et pendant cette attente, la petite Marcelle continuerait à souffrir, tendant ses mains instinctivement vers la mère absente qui lui apportait ordinairement toutes les joies.

Marcelle râlait... Marcelle serait morte, sans que Carmen eût reçu le dernier soupir de sa fille.

Hélène, violemment oppressée, ne se rendait plus compte de ses actes.

Il ne se présentait plus à son esprit bouleversé qu'une chose qu'elle n'avait jamais aussi admirablement comprise : la solidarité des mères.

Obéissant à une suggestion d'une puissance inouïe, madame de Kerlor voulut voir si Fanfan dormait bien.

Elle se rendit dans la nursery ; Jean reposait tranquillement; son souffle était égal ; sa petite physionomie respirait le calme et la santé.

La vigilante Annette se dressa sur sa couche, car elle avait le sommeil léger comme une bonne nourrice.

— Qu'y a-t-il donc, madame la comtesse? demanda la Bretonne à voix basse.

— Rien, répondit Hélène en contemplant son fils, dont elle effleurait le front d'un baiser... J'avais cru que Fanfan pleurait.

— Sainte Vierge! dit Annette Kerjean, il n'en a guère envie, et dès qu'il sera réveillé, il chantera.

La mère, rassurée, regagna sa chambre.

Tout de suite, elle eut cette pensée : si Carmen avait pu veiller ainsi sur sa fille, Marcelle ne serait pas en danger de mort.

Quelque dévouée que soit une nourrice, c'est une mercenaire; son dévouement a des limites, celui d'une mère n'en a pas.

Carmen devait-elle être frappée dans son enfant? Ce serait bien injuste ; ce serait bien cruel.

Madame de Kerlor était trop chrétienne pour douter plus longtemps de la Providence, ou pour préjuger ses terribles arrêts.

Toute son âme s'était révoltée contre un malheur inique, mais elle retrouva sa sereine confiance en ce Dieu qui ne l'avait pas encore abandonnée.

Elle s'agenouilla et pria avec l'ardente ferveur que nous lui connaissons.

*
* *

Après avoir prié pour son mari et pour son fils, elle supplia le ciel de prendre Carmen en pitié et de ne pas lui ravir sa petite Marcelle, qui serait peut-être plus tard pour la pécheresse égarée le signe de la rédemption.

Elle n'oublia pas non plus la bonne comtesse douairière, qui était là-bas à Kerlor, perdue au milieu des landes, en face de l'Océan rappelant sans cesse à la créature humaine que les tempêtes se déchaînent sans motif apparent, au moment où l'on croit le ciel au beau fixe, et qu'elles renversent tout sur leur passage.

La prière d'Hélène fut plus longue que d'ordinaire, car la jeune mère venait de trembler pour son fils : c'était la première fois qu'une angoisse aussi affreuse l'avait étreinte à la gorge.

Hélène se disait avec une véritable terreur que nul n'était privilégié sur la terre.

Après des épreuves, qui auraient paru insurmontables à un caractère moins bien trempé, un rayon de soleil était revenu percer les ténèbres;

insensiblement, malgré de nouvelles menaces de l'adversité, la lumière était revenue; elle avait chassé les dernières nuées sinistres; une clarté d'apothéose avait illuminé la chapelle du bourg, à l'heure où le bon abbé Joël bénissait l'union de Georges et d'Hélène.

C'était le paroxysme du bonheur.

A peine les deux époux l'avaient-ils atteint, une mauvaise nouvelle était venue rappeler à ces deux êtres que leur félicité idéale était un privilège dont le sort pouvait leur réclamer le prix au moment où ils s'y attendraient le moins.

Heureusement, ces irritantes questions d'argent avaient été vite tranchées, et la naissance de Jean avait semblé rendre à l'horizon toute sa parfaite sécurité.

N'était-ce pas une illusion? Ne fallait-il pas s'attendre à subir la loi commune, qui exige les souffrances après les joies?

La faute de Carmen avait bouleversé Hélène; les deux sœurs n'oublieraient jamais les horribles transes éprouvées quand il avait fallu dissimuler la grossesse de madame de Saint-Hyrieix.

Puis, voici que Georges, obéissant à un mobile que sa femme n'avait pu combattre efficacement, s'était expatrié.

Avec son tempérament ardent, sa témérité, son énergie indómptable, n'allait-il pas se jeter dans les plus dangereuses aventures?

Non, décidément, la bénédiction céleste ne s'étendait plus sur Kerlor; il était temps de faire provision de courage en vue d'un retour de conjonctures hostiles.

La maladie de la petite Marcelle était peut-être l'avant-coureur des plus pénibles événements.

Hélène de Kerlor n'avait pas encore eu le temps de désapprendre la souffrance, malgré le bonheur radieux qui avait récompensé son doux et fier héroïsme.

Eh bien! il s'agissait maintenant de défendre ce bonheur, que de nouveaux périls, mystérieux encore, mais dont elle avait la prescience, allaient sans doute assaillir.

Il fallait recommencer à lutter pour conserver les joies du foyer, l'honneur du nom, le tranquillité des consciences; Hélène retrouvait toutes ses forces en croyant déjà percevoir les lointains grondements du tonnerre.

— D'abord, je veux sauver cette petite innocente, s'il en est temps encore... Comment faire?...

*
* *

Elle réfléchit.

— Rien ne m'empêche de me rendre à Villiers-sur-Marne sans que

Carmen le sache... Je vais faire atteler la voiture... Je n'ai de comptes à rendre à personne... Quand même Saint-Hyrieix me questionnerait au sujet de cette sortie nocturne, ne suis-je pas libre de lui refuser la moindre explication ?

Hélène hocha la tête avec découragement, comprenant que sa cervelle enfiévrée ne lui suggérait rien de pratique.

Elle ignorait le nom de la nourrice. La comtesse de Kerlor irait-elle, au milieu de la nuit, frapper à chaque porte de la localité pour demander si l'on pouvait lui indiquer la maison où elle trouverait la fille adultère de Carmen de Saint-Hyrieix et de Robert d'Alboize?

Hélène avait la tête en feu; l'inaction en un pareil moment lui paraissait criminelle.

Mais encore une fois, que faire?

Carmen n'aurait donc pas un songe qui lui ferait présager la réalité! elle ne se relèverait donc pas pour venir faire part à Hélène de l'étrange avertissement qui avait interrompu son sommeil agité!

La mère de Marcelle était là, à deux pas, ne se doutant pas de l'état de sa fille, peut-être désespéré... Sait-on jamais, quand il s'agit d'un fragile bébé!

Et Hélène, impuissante, devait se résigner à passer cette nuit inutile, avant de pouvoir crier à Carmen :

— Si tu veux embrasser ton enfant, cours à Villiers-sur-Marne. Le pauvre chérubin t'attend...

Ah! l'épouvantable veillée!

Madame de Kerlor regarda la pendule; il n'était que deux heures du matin.

Cette nuit atroce ne s'achèverait donc jamais?

Vaincue par la fatigue et l'émotion, Hélène, qui s'était étendue dans un fauteuil, s'assoupit.

Quand elle rouvrit les yeux, l'aube blafarde commençait à trouer l'obscurité.

Le jour allait venir, enfin!

Deux longues heures s'écoulèrent encore, mortelles.

Hélène, voulant perdre la notion du temps écoulé, regardait sans cesse du côté du pavillon de Saint-Hyrieix.

Les persiennes étaient toujours closes ; aucun bruit ne se faisait entendre dans la maison.

— Mon Dieu! gémit la comtesse, est-il possible que vous nous abandonniez?

Sept heures sonnèrent.

Cette fois, l'hôtel s'éveillait. Hélène n'aurait plus cette sensation de sépulcre. Elle allait pouvoir prévenir Carmen.



Prie !... dit encore Hélène en sortant. (Page 749.)

La comtesse sonna sa femme de chambre.

La femme de Georges revint à la notion des faits, ses idées furent moins éparses; elle vit que son lit n'était pas défait.

Elle se hâta de le bouleverser, pour que l'on ne se demandât pas pourquoi la comtesse de Kerlor avait passé la nuit blanche.

— Habillez-moi, dit-elle à sa camériste, qui s'était levée en toute hâte et qui avait encore les yeux gonflés de sommeil et qui ne put s'empêcher de murmurer :

— Madame est debout de bien bonne heure aujourd'hui !...

Pendant sa toilette, Hélène jetait toujours les mêmes regards anxieux du côté du pavillon.

Rien ne bougeait encore.

Madame de Kerlor sentit qu'elle devait se montrer extrêmement prudente.

En envoyant chercher Carmen, des soupçons ne pouvaient naître immédiatement; mais Saint-Hyrieix saurait que sa femme était partie subitement, à la suite d'une conversation avec sa belle-sœur; ce pouvait être un indice.

Dans les circonstances présentes, il suffirait d'un mot pour que tout fût perdu.

Hélène se contraignit et dut répondre aux propos insignifiants de sa femme de chambre.

Et pendant ces odieuses minutes, il y avait là-bas une petite fille qui râlait!

Hélène, incapable de se maîtriser plus longtemps, se leva.

Elle allait se rendre chez Carmen.

Sur le seuil de la porte, elle vit le valet de chambre, que Georges avait laissé à Paris; il tenait un plateau de vermeil sur lequel il y avait quelques lettres.

Hélène regarda avidement ce courrier, cherchant un timbre du Mexique; il semblait à la chère femme que des nouvelles de son mari ne pouvaient arriver plus à propos.

Hélas! tout cela venait de France et madame de Kerlor croyait reconnaître les écritures.

Cependant, une enveloppe frappa son attention, elle venait de remarquer le cachet de Tours, bien qu'il fût imparfaitement appliqué.

Tours! C'était de cette ville qu'était partie la dépêche de M. d'Alboize.

Il avait écrit après avoir télégraphié; c'était dans l'ordre des choses.

Il annonçait sans doute à madame de Kerlor qu'il était parti en toute hâte pour voir sa fille.

Hélène devait prendre connaissance de cette lettre avant d'avertir Carmen.

Elle rentra dans sa chambre, après avoir donné à tout hasard l'ordre d'atteler le coupé.

Elle décacheta l'enveloppe. Elle lut :

« Madame,

« Ma fille, la fille de Carmen, se meurt. Au nom de ce que vous avez de plus sacré au monde, au nom de votre fils, ayez la grandeur d'âme d'oublier tout ce que notre situation a d'anormal dans des circonstances pareilles.

« Je vous ai télégraphié de prévenir Carmen; vous l'avez fait, je n'en doute pas.

« A peine arrivé ici, j'ai trouvé une lettre de la nourrice m'apprenant que Marcelle avait été frappée d'une façon foudroyante.

« Malgré mon affolement, je me suis souvenu que M. de Kerlor étant absent, je ne vous compromettrais pas en vous envoyant une dépêche; c'était le seul moyen de renseigner Carmen.

« La nourrice ignore le nom de Saint-Hyrieix, vous le devinez bien

« Quant à moi, je suis cloué ici au moins pour quarante-huit heures. Mes chefs sont réunis. Aujourd'hui même je dois les mettre au courant de mes dernières expériences à Bourges.

« Le général est attendu.

« Mais à quoi bon chercher à vous expliquer tout cela, madame?... Ce n'est pas à votre raison que je fais appel, c'est à votre cœur.

« Carmen m'a dit quelle part vous aviez prise à son salut. Je vous ai bénie comme la plus sainte des femmes.

« Laissez-moi croire qu'en ce moment je ne m'adresse pas à vous en vain, et pardonnez à un malheureux qui donnerait sa vie pour sauver celle de son innocente enfant... »

Hélène n'en lut pas davantage; elle traversa la galerie couverte qui établissait une communication entre les deux pavillons, et arriva chez Carmen.

Madame de Saint-Hyrieix allait passer dans son cabinet de toilette. Tout de suite, Carmen vit le visage altéré de madame de Kerlor.

— Qu'y a-t-il? demanda vivement la femme du diplomate.

Hélène, qui avait pourtant fait provision de courage, se trouva si bouleversée que les mots expirèrent sur ses lèvres.

Carmen, toute blanche, éprouva une mortelle inquiétude.

— Hélène! je t'en prie... Parle.

— Eh bien!... ta fille...

— Mon Dieu!

— Marcelle est tombée subitement malade.

— Elle est en danger?

— Elle paraît gravement atteinte.

Carmen fut en proie à un vertige qui dura quelques secondes.

Elle entendit vaguement Hélène qui ajoutait :

— C'est M. d'Alboize qui m'a chargée de te prévenir.

Carmen s'étreignit le front.

M. de Saint-Hyrieix entra. Il s'écria :

— Que vous êtes obligeante, ma bonne Hélène!... Vous n'assistez pas à notre garden-party, mais vous voulez surveiller la toilette de votre belle-sœur... C'est bien! très bien!

Carmen et Hélène échangèrent un regard désespéré.

Toutes deux, dans leur bouleversement, avaient oublié que M. de Saint-Hyrieix s'apprêtait à recevoir quelques instants plus tard la diplomatie des deux hémisphères.

— Vous verrez, poursuivit Firmin, que ma femme possède toutes les qualités qu'il faut pour qu'on l'appelle « madame l'ambassadrice »... La fête d'aujourd'hui est une véritable répétition générale.

Carmen entraîna Hélène dans le cabinet de toilette.

Saint-Hyrieix eut pourtant le temps de s'écrier encore :

— Dans une heure, ma chère amie, vous me permettrez de franchir le seuil du gynécée, pour que j'aie le loisir de vous contempler à mon tour.

En quelques mots entrecoupés, madame de Kerlor acheva de renseigner Carmen.

— Je jette une mante sur mes épaules, dit madame de Saint-Hyrieix, et je pars.

— Tu ne le peux pas ! fit Hélène.

— Ah ! reprit Carmen avec la plus grande exaltation, je voudrais bien savoir qui me retiendrait...

— Tu vas te trahir !

— Tant pis !

— Tu vas te perdre !

— Qu'importe, si je sauve ma fille !

Madame de Saint-Hyrieix avait pris un manteau et un chapeau à la hâte

Hélène se plaça résolument devant la porte.

— Tu ne sortiras pas, dit-elle.

— Prends garde ! répliqua Carmen, les yeux étincelants, tu ne sais pas de quoi je suis capable...

Elle fit un pas en avant.

— Je te dis, moi, que tu resteras à ton poste.

— Non !

— Robert d'Alboize y reste bien, lui.

— Raison de plus pour que je vole auprès de ma fille... Allons! fais-moi place.

Carmen s'avança encore, comme si elle voulait renverser l'obstacle.

— Tu veux donc que tout le monde apprenne ton secret ?

— Je veux sauver Marcelle.

— En te voyant sortir ainsi, chacun lira ta faute sur ton visage.

— Je la rachèterai si je parviens à arracher mon petit ange à la mort...

Carmen saisit le bras d'Hélène.

— Ainsi, répliqua la comtesse de Kerlor, l'enfant de M. d'Alboize est tout pour toi?

— Tout.

— Tu n'as plus de mère, plus de frère, plus de sœur?

Madame de Saint-Hyrieix fut secouée par un long frémissement.

Hélène poursuivit :

— Tu vas déshonorer le nom de Kerlor... C'est celui de Georges... Je te le défends.

— Mon Dieu ! prononça Carmen en se tordant les mains, chaque minute de retard augmente l'agonie de ma fille...

— Aussi, c'est toi seule que tu devras accuser si je n'arrive pas à temps.

— Toi !

— Oui, moi...

— Hier, tu ne voulais pas la voir.

— Savais-je qu'elle allait être en danger?...

— Quoi ! tu te dévouerais au point de...

— Je suis mère, Carmen ; toute autre considération disparaît devant celle-là... Le nom de la nourrice...

— Eugénie Repiquet, prononça l'infortunée, comme si elle obéissait à une suggestion hypnotique!

— L'adresse...

— Route de Manelou, 10.

— Le train?

— Neuf heures cinquante.

— C'est bien... J'y serai avant que tes premiers invités arrivent.

— Je ne veux pas... Je ne veux pas... balbutia Carmen, en proie à un nouveau vertige... C'est moi qui dois y aller.

— Je vais t'envoyer ton mari, riposta madame de Kerlor... Si tu as la faiblesse d'avouer ta honte, ou même de la laisser soupçonner, Dieu ne te permettra pas de conserver ton enfant... Dis-toi bien que le sort de Marcelle est entre tes mains.

Carmen fut si vivement impressionnée par ces paroles, prononcées par Hélène d'une voix qui semblait prophétique, que toute sa résistance tomba.

Elle s'affaissa, consternée, anéantie. Un torrent de larmes s'échappa de ses yeux.

— Songe bien ! dit Hélène, que tu dois cacher jusqu'à tes pleurs. Après tout, nous ne savons pas au juste ce qui se passe... Il ne s'agit peut-être que d'une indisposition ordinaire à l'enfance.

— Ah ! murmura madame de Saint-Hyrieix d'un ton déchirant, c'est en vain que tu cherches à me rassurer... Je voudrais être à la place de ma fille... Je voudrais mourir... Que faire ?

— Prie!... dit encore Hélène en sortant.

La voiture était attelée. Madame de Kerlor embrassa Fanfan et fit ses recommandations à Annette.

Hélène descendit et dit au cocher en montant dans la voiture :

— Chez le docteur Vilfeu, rue Desbordes-Valmore.

Tout de suite, madame de Kerlor, recouvrant l'admirable sang-froid des créatures vraiment courageuses, avait pensé à un médecin.

Celui à la porte de qui elle allait frapper était le premier praticien de Paris pour les maladies de l'enfance.

Hélène regarda sa montre; il était déjà plus de neuf heures.

Trouverait-elle encore le médecin chez lui? Arriveraient-ils tous deux assez tôt à la gare de l'Est?

LXIX

MARCELLE.

Le docteur allait sortir quand madame de Kerlor arriva ; il prenait le chapeau que lui tendait son valet de chambre.

— Dieu soit loué ! s'écria Hélène, je vous trouve.

Il avait salué la visiteuse avec une respectueuse cordialité.

— J'ai besoin de vous, docteur.

— Pour votre fils?

— Non.

— C'est que, dit le médecin avec un peu d'embarras, ma journée doit être bien employée.

— Il faut que vous me suiviez pourtant, mon cher docteur.

— Où cela ?

— Aux environs de Paris.

Il tressauta.

— Il n'y a que vous, continua Hélène, qui puissiez sauver une petite fille à laquelle je m'intéresse plus que je ne pourrais vous l'exprimer en ce moment... Le temps presse.

Vilfeu avait bien remarqué que la comtesse portait sur sa physionomie la trace de récents combats, mais un médecin n'est digne de ce nom que s'il a la discrétion du confesseur.

Madame de Kerlor savait bien à qui elle s'adressait, en venant frapper à la porte de Vilfeu; c'était le plus habile médecin de Paris, bien qu'il ne dépassât pas encore la cinquantaine; c'était surtout un des plus probes, un des plus droits. Faut-il ajouter qu'il n'était pas l'un des plus riches, tout en soignant la clientèle la plus aristocratique du Faubourg?

Ce serait superflu quand nous aurons dit qu'il ne devait aucunement sa réputation au charlatanisme.

— Je vous en supplie, docteur, reprit Hélène, les minutes sont comptées... Ma voiture est en bas.

— La mienne aussi.

— Venez.

Il regarda ces grands yeux pleins d'angoisse.

Il avait pour la comtesse de Kerlor la plus profonde vénération; il eût été désolé de ne pas lui donner satisfaction; mais il se devait à ses malades. Mentalement il calcula si ceux-ci pouvaient l'attendre. Il y avait doute dans son esprit, tant sa conscience était difficile.

— Cher docteur! Vous ne voulez pas me désespérer.

— Je suis à vos ordres, répondit-il, ne voulant pas que madame de Kerlor le supposât capable d'un marchandage odieux.

— Partons!

— Où allons-nous?

— A Villiers-sur-Marne.

— Je connais le pays... J'y étais à la fin de 1870... J'ai soigné les blessés le jour de la bataille de Champigny.

— Il faut que nous y arrivions à dix heures et demie.

— Nous y arriverons, dit le médecin en jetant un coup d'œil sur son cartel.

— Il s'agit, je vous l'ai dit, d'une petite fille.

— De quoi souffre-t-elle?

— Je n'en sais rien... Mais elle se meurt

— Quel âge a-t-elle?

— A peu près celui de mon fils.

Le docteur Vilfeu s'assura qu'il avait bien sa trousse; il prit en outre des instruments que la comtesse ne vit pas.

Ils arrivèrent juste pour le train.

Un peu avant onze heures, ils entraient chez Eugénie Repiquet. L'humble demeure était toute bouleversée; la nourrice était au chevet de Marcelle.

La pauvre enfant était si pâle que madame de Kerlor crut que tout était fini.

Marcelle n'avait plus que le souffle. Ses yeux vitreux étaient aux trois-quarts clos. Un râle effroyable emplissait la chambre.

Le docteur jeta un coup d'œil sur les fioles; il comprit tout de suite. L'enfant de Carmen avait une attaque de croup.

Eugénie Repiquet, d'une voix lamentable, commença le récit de la maladie; elle expliqua que tout de suite elle avait envoyé chercher le médecin du pays, qui avait montré le plus grand empressement; mais il venait de partir, déclarant qu'il ne restait plus une lueur d'espoir et qu'il considérait sa tâche comme terminée.

Hélène retenait sa respiration en écoutant ces mots effrayants.

Le docteur Vilfeu ne répondait que par monosyllabes, tout en fixant sur la petite moribonde un regard aussi acéré que son scalpel.

Une hésitation, rapide comme un éclair, passa dans les yeux du savant.

Elle signifiait : « Faut-il éviter à cette petite malheureuse des raffinements de souffrance inutiles, ou reste-t-il une étincelle d'espoir ? »

Brusquement le docteur se décida.

Il tira de sa trousse une sonde au modèle terrifiant et bizarre.

En moins de temps qu'il ne faut pour l'écrire, il introduisait l'instrument dans la gorge de l'enfant.

En même temps il avait un geste énergique, signifiant qu'on ne le troublât pas par une question quelconque, et semblant vouloir écarter Hélène et la nourrice.

Instinctivement, toutes deux se retirèrent dans l'angle de la pièce.

Eugénie, tout en larmes, voulut se justifier, comme si on avait eu l'idée de l'accuser, au moins de négligence.

L'enfant avait été très gaie toute la journée ; elle avait bien mangé.

Repiquet, qui jouait avec elle, s'extasiait sur les progrès de sa croissance qu'il constatait chaque jour; jamais la petite fille n'avait été plus fraîche, plus rose...

Tout à coup, au milieu de la nuit, une plainte de Marcelle frappant l'oreille d'Eugénie. Tout de suite, la nourrice sautait à bas du lit, réveillant son mari en train de rêver qu'il était nommé chef de gare à Émerainville.

Rallumant la petite lampe, Eugénie avait vu avec saisissement que la petite Marcelle était très abattue.

L'enfant se plaignait, portant la main à sa gorge ; en lui prenant le pouls, la brave femme avait vu que la mignonne était fiévreuse.

Elle avait sans doute pris froid dans la journée, au moment où l'on s'en doutait le moins.

Repiquet s'était levé à son tour, tout de suite très inquiet.

Après s'être concertés, les époux pensèrent qu'une infusion de tilleul ferait disparaître le malaise; Marcelle rejeta le liquide.

On avait frictionné l'enfant avec de l'eau de Cologne sans produire aucun effet.

A force de chercher le moyen de soulager la pauvre chérie, le jour était venu ; Repiquet s'était écrié :

— Il n'y a qu'une chose à faire, prévenir le médecin... Je vais y aller avant de prendre le train pour retourner à la Villette.

Le médecin ne s'était pas prononcé; il avait fait une ordonnance que le pharmacien avait délivrée sans tarder.

Marcelle n'en parut aucunement soulagée.



J'ai fait humainement tout ce qu'il était possible. (Page 757.)

Dans la soirée, le docteur était revenu et avait pu fournir son diagnostic, terrible en sa concision : c'était une attaque de croup.

Eugénie, « aux cent coups », ajoutait-elle, s'était décidée à envoyer une dépêche à M. d'Alboize, à Tours.

Si elle avait connu l'adresse de la sœur du capitaine, elle se serait adressée à cette dame, vu qu'elle habitait Paris et qu'elle serait certainement accourue auprès de la malade, car elle chérissait sa nièce; mais Eugénie avait dû télégraphier à M. d'Alboize, à l'Ecole de pyrotechnie, à Tours, suivant les indications qu'il lui avait fournies en cas d'urgence.

Eugénie Repiquet continuait son récit d'une voix sourde, avec la crainte de troubler le médecin dans l'accomplissement de son œuvre.

Elle était bien étonnée que, ayant prévenu le père de l'enfant, ce fût une étrangère qui se présentât avec un nouveau médecin. Mais la femme de l'employé se serait bien gardée de faire la moindre réflexion.

Il y avait autour de sa nourrissonne quelque chose dont elle ne se rendait pas compte, elle ne cherchait pas à l'approfondir, d'abord parce que cela pouvait être au-dessus de son intelligence un peu primitive, ensuite parce que le sort de Marcelle l'intéressait par-dessus tout; cependant elle n'avait pu résister au désir bien légitime de déclarer qu'il n'y « avait rien de sa faute » si la mignonne était dans cet état depuis trois mortelles journées.

Eugénie Repiquet aurait pu continuer longtemps sur ce mode plaintif; Hélène ne prêtait aucune attention aux paroles de la nourrice, qui ne lui arrivaient à l'oreille qu'à l'état de psalmodies lointaines.

C'est qu'un mot, un seul avait frappé la comtesse de Kerlor de la plus lugubre façon : le mot croup!

A cette époque, les découvertes des pastoriens n'étaient pas encore sorties de l'ombre des laboratoires; le docteur Roux n'avait pas trouvé le remède contre la diphtérie!

Les mères continuaient à trembler devant l'implacable fléau.

Tout enfant atteint de l'épouvantable maladie était considéré comme perdu.

Dans les grands centres, il restait la ressource de transporter le malade à l'hôpital, où, suivant l'énergique expression populaire, on le « charcutait ».

L'opération de la trachéotomie réussissait une fois sur mille, et encore fallait-il qu'elle fût pratiquée avec une merveilleuse dextérité et surtout à un moment propice.

Le docteur Vilfeu, qui était un chercheur infatigable constamment en relations avec les plus hardis novateurs en cette matière, ne faisait qu'entrevoir l'événement de la sérumthérapie, mais il s'était fait fabriquer de nouveaux instruments et avait à sa disposition les pansements les plus énergiques en fait d'antisepsie.

Hélène regardait le médecin, qu'elle ne reconnaissait plus.

Le docteur, si doux, si affable, à l'air plutôt timide, qu'elle voyait ordinairement, s'était transformé en un homme à l'allure bizarre, dont tous les mouvements glaçaient d'épouvante.

Quand il avait desserré les dents de Marcelle et plongé cette tige d'acier dans la gorge de la patiente, l'enfant, si épuisée pourtant, s'était tordue dans une convulsion; son râle, effroyablement douloureux, avait acquis une intensité affolante; puis le silence funèbre s'était fait.

Le docteur Vilfeu ressemblait à un bourreau, qui procédait à un supplice indescriptible et innomé.

Le sang s'était figé dans les veines de la comtesse de Kerlor; ses yeux agrandis par la stupeur ne voyaient pourtant plus; elle crut sentir dans sa propre chair le contact de l'outil.

Puis elle perçut un bruit indéfinissable; le docteur Vilfeu rejetait dans. la cheminée, où brûlait un feu de bois, des mucosités sanguinolentes qu'il avait aspirées.

Cela ne dura que quelques minutes, mais ce fut épouvantable. Marcelle, plus livide que jamais, laissa retomber la tête sur sa poitrine.

Le médecin avait enlevé l'appareil.

— Là, dit-il avec ce sang-froid des héros qui dépassent les bornes du plus sublime dévouement, c'est fait.

Le docteur Vilfeu venait de perforer les fausses membranes de la trachée-artère qui asphyxiaient l'enfant et de les enlever par la succion, au risque de contracter lui-même le mal mortel.

Avant de répondre aux questions d'Hélène et de la nourrice, il demanda un verre d'eau.

Il versa dans le verre le contenu d'une petite fiole et il se gargarisa. Ensuite, il lava son instrument.

Puis il releva les mèches de ses cheveux en désordre, passa les doigts dans sa barbe, et se retourna vers la comtesse de Kerlor, qui retrouvait enfin la physionomie habituelle du bon docteur.

— Marcelle est sauvée? demanda Hélène.

— Je n'en sais rien, répondit Vilfeu ; tout ce que je puis vous dire, c'est que j'ai agi comme on doit le faire dans les cas désespérés.

Eugénie Repiquet, dont les dents claquaient et dont les jambes flageolaient, s'approcha du berceau.

— Seigneur! fit-elle d'une voix lamentable, l'enfant ne respire plus.

— Vous vous trompez, répliqua le docteur, elle recommence à respirer, au contraire.

A son tour, Hélène se pencha sur l'enfant.

Le râle avait cessé. Marcelle semblait privée de mouvement et ses pauvres petits yeux étaient complètement fermés; cependant, son visage n'était plus tordu par l'indicible agonie.

Hélène, en approchant sa joue des lèvres violettes de l'enfant, eut la perception d'un souffle très léger et très chaud qui s'échappait de cette petite poitrine.

— Du papier? réclama laconiquement Vilfeu.

La nourrice lui apporta ce qu'il demandait et il se mit à rédiger une ordonnance.

— Madame, dit-il à la comtesse, il faudra badigeonner la gorge de l'enfant toutes les heures avec la mixture que je prescris... Vous en chargez-vous?

— Certainement, répondit Hélène.

Le docteur tendit l'ordonnance à Eugénie Repiquet.

— Allez vite! dit-il.

La nourrice s'empressa d'obéir.

Le médecin se remit à examiner l'enfant, pendant que la comtesse, dont l'émotion devenait inexprimable attendait que l'oracle eût parlé.

— Pauvre chérubin! s'écria Vilfeu, ce serait dommage.

— Docteur! murmura Hélène, dites-moi que vous avez arraché cette enfant à la mort.

— J'ai essayé, madame.

— Et vous doutez du succès?

— Je ne me prononcerai que demain...

Il ajouta avec un hochement de tête ·

— A moins que, dans cette course à la mort, nous ayons été battus de quelques minutes.

Hélène eut un frémissement.

— Ne vous désolez pas, continua le praticien, j'ai déjà réussi dans des conjonctures aussi terribles... je ne dirai pas plus désespérées, ce serait impossible... Il est vrai que, par contre, mes efforts sont quelquefois restés impuissants alors que je croyais la guérison presque facile... Ah! madame, nous sommes loin d'être infaillibles!... Les ressources scientifiques sont trop limitées!

Il prit son chapeau.

— Vous partez! dit Hélène avec appréhension.

— Je n'ai plus rien à faire ici, répondit-il, jusqu'à demain... C'est à vous qu'il appartient maintenant de montrer la plus grande vigilance... Vous ne quitterez pas cette enfant d'une minute.

— Je vous le promets.

— Vous la panserez ponctuellement ainsi que je vous l'ai indiqué.

— Oui... La petite Marcelle souffrira-t-elle encore?

— La pauvre enfant n'a guère la force de ressentir la douleur... Toutefois, ne vous laissez pas arrêter par ses gémissements... Armez-vous de courage.

— J'en aurai.

— Voyez, madame la comtesse, comme notre dur métier exclut tout sentimentalisme; je voudrais que votre petite protégée pleurât..

— Je comprends.

— Si elle pousse un cri, elle est sauvée... A demain.

— Docteur, s'écria Hélène... quoi qu'il arrive, je me souviendrai éternellement de ce que vous avez fait aujourd'hui.

— Mon devoir, madame, rien que mon devoir.

— Vous avez pratiqué une opération qui pouvait vous coûter la vie.

— Il s'agissait avant tout de celle de la malade.

— Il n'est pas rare de voir un médecin victime de son dévouement dans des cas analogues.

— Question d'habitude, madame la comtesse, fit-il avec une naïveté comique et sublime; cela ne m'est jamais arrivé... Il est vrai que cela n'arrive qu'une fois.

Il continua avec une émotion subite :

— Oui, vous me rappelez un de mes élèves, un pauvre garçon du plus grand avenir : il a tenté la même chose que moi... Il a contracté la diphtérie, et il a succombé en deux jours...

Il ajouta avec une bonhomie stoïque :

— Les vieilles carcasses sont plus résistantes que les jeunes.

Hélène reprit :

— Un dernier mot... Je vais vous demander le secret absolu...

— C'était inutile... J'ai compris que je devais me taire.

— Cependant, docteur, je tiens à vous jurer...

— Que la mère de cette petite fille n'a pu se rendre auprès de son enfant et que vous avez voulu la remplacer ?

— Vous avez deviné ?...

— Tout de suite... La comtesse de Kerlor est pour moi la plus respectée des épouses... L'événement d'aujourd'hui me force à l'admirer davantage.

— Je voudrais proclamer devant tous votre héroïsme...

— Et moi, je suis bien heureux que les circonstances vous obligent à ne pas parler... Je n'éprouve aucun besoin à ce que mes confrères épiloguent sur ma conduite;... d'autre part, je me reprocherais de les initier à ma méthode... Je suis célibataire, moi... je ne laisserai ni femme ni enfant derrière moi... Enfin, madame la comtesse, je suis obligé de vous rappeler que la petite fille est loin d'être sauvée... Je ne mérite donc aucun compliment... Je n'en accepte aucun.

Il jeta un dernier coup d'œil sur Marcelle et son visage ne refléta aucune satisfaction. Il était redevenu impassible en saluant la comtesse de Kerlor.

La nourrice revenait avec les médicaments ; le docteur, pour la dernière fois, fit ses recommandations et partit.

Une fois dehors, son visage se rembrunit. Il ne craignait plus de montrer ses soucis.

Il murmurait :

— J'ai fait humainement tout ce qu'il était possible... J'éprouverais

beaucoup de chagrin si les espérances de cette admirable femme étaient déçues.

On le voit, le docteur Vilfeu oubliait de se rendre justice à soi-même. Il ne pensait qu'au dévouement de la comtesse de Kerlor.

Heureusement pour l'humanité, il y a encore de par le monde quelques médecins comme lui.

Une heure plus tard, Hélène commençait son métier d'infirmière. Avec un pinceau trempé dans la solution, elle toucha les parties enflammées de la gorge.

Le docteur avait eu raison de la prévenir ; la tâche était affreusement pénible; mais Hélène n'eut aucune défaillance.

Marcelle poussa quelques gémissements.

— Mon Dieu ! fit la nourrice, pourvu qu'elle ne nous passe pas entre les mains.

La petite fille s'assoupit.

— Se réveillera-t-elle ? se demanda Hélène en proie à la dernière anxiété.

Madame de Kerlor s'essuya le front couvert de sueur.

— Je me demande, fit-elle, si mes forces ne me trahiraient pas, dans le cas où je verrais Fanfan, là, à la place de Marcelle...

Sa pensée se reporta vers madame de Saint-Hyrieix.

— Carmen doit souffrir le martyre, murmura Hélène, les yeux pleins de larmes... Il m'est pourtant impossible de lui faire savoir en quel état j'ai trouvé sa fille et l'opération qu'elle vient de subir... La journée va être pour elle un interminable supplice... A chaque instant, elle croira me voir revenir... Il est vrai que mon absence se prolongeant, elle comprendra que le malheur n'est pas accompli... Mais alors, elle sera incapable de se maîtriser plus longtemps... Elle viendra... Se trouvera-t-elle en face de l'irréparable ?

LXX

MARTYRE !

Quelques minutes après le départ d'Hélène pour Villiers, Carmen eut une crise d'égarement.

Elle s'étreignit le front à deux mains comme pour empêcher sa raison de s'envoler tout à fait.

Elle resta plongée dans la stupeur, jusqu'au moment où la voix de son mari retentit.

Alors, il se passa dans l'âme de la malheureuse quelque chose d'atroce ; tout sentiment de révolte s'éteignit en elle.

Les paroles d'Hélène lui retentissaient aux oreilles. Si Carmen ne recu-

lait pas devant un éclat, Dieu l'abandonnerait et lui enlèverait sa fille.

Hélène devait avoir reçu un avertissement d'en haut pour s'exprimer avec cet air inspiré; n'était-elle pas une sainte?

— Allons! murmura Carmen, je veux bien me résigner puisqu'il le faut... Mais si ma petite Marcelle n'est pas sauvée, je me tuerai... Je m'accorde un sursis jusqu'à ce soir.

Et farouche dans ce désespoir que nul ne devait soupçonner, avec un effort suprême de volonté elle s'imposa le calme.

Ainsi qu'il en avait émis la prétention, M. de Saint-Hyrieix vint donner un coup d'œil à la toilette de sa femme.

Il proclama que jamais il n'avait vu réunies tant de beauté, tant de grâce, tant d'élégance.

Carmen, le cœur ulcéré, dut écouter ces galants propos et même répondre quelques mots insignifiants.

— Maintenant, ma chère enfant, s'écria Firmin de son ton le plus protecteur, permettez-moi de vous adresser quand même une recommandation superflue.

M. de Saint-Hyrieix s'expliqua :

— Soyez extrêmement aimable pour mes... pour nos invités... Je le répète, la journée a une importance capitale... Les effets peuvent en être immédiats... Il n'y aurait rien de surprenant à ce que ce soir, au dîner chez le sous-secrétaire d'État, le ministre fît placer ma nomination sous mon couvert.

— Vous croyez? dit Carmen, qui revoyait toute la profondeur de l'abîme où elle se sentait rouler.

— En ce cas, nous partirions...

— Nous partirions ! fit-elle accablée.

— A la fin du mois, au plus tard.

Carmen eut un éclair de folie dans les yeux.

— Allons ! je ne veux pas être plus longtemps indiscret, dit Firmin... Pardonnez à un mari, qui a voulu goûter le charme de son adorable femme avant tout le monde... A bientôt!

Il esquissa son salut le plus raffiné et sortit.

La visite de Saint-Hyrieix, qui semblait devoir pousser Carmen aux dernières limites de la surexcitation, eut pour effet, au contraire, de lui apporter un sang-froid relatif.

— Non! dit-elle, cet homme ne saura rien... Est-ce que, réellement, il compte... ?

Et la sœur de Georges, continuant à réagir de plus en plus vigoureusement, redevint maîtresse d'elle-même.

Carmen portait une robe de batiste rose toute garnie d'admirables dentelles de Malines.

Elle regarda avec une tristesse navrante la toilette que son mari avait

appréciée en termes si flatteurs ; et jetant un dernier coup d'œil sur l'immense glace qui la reflétait de la tête aux pieds, madame de Saint-Hyrieix s'apprêta à jouer son rôle.

La décoration de l'hôtel était réellement féerique. Les orchidées, les fleurs les plus rares avaient été prodiguées.

Les fougères, les cyclamens de Perse et les broméliacées ornaient toutes les allées du jardin, dont les parterres étaient semés de verveine, d'héliotrope et de roses thé.

Les invités arrivèrent bientôt.

Carmen et Hélène avaient préparé soigneusement les listes, respectant en entier le feuillet diplomatique fourni par Firmin, mais elles avaient envoyé des cartes à toutes les personnes qui comptent à Paris, lorsqu'on veut donner une fête réellement mondaine.

Ce fut bientôt un délicieux chatoiement de fleurs animées au milieu de ces plantes précieuses.

Toutes les nuances claires des satins, des soies, des dentelles, des foulards se fondaient, sous une clarté radieuse, dans un ravissant désordre, que ne parvenaient pas à assombrir les redingotes des hommes.

Il fallait que l'assemblée féminine fût bien séduisante pour que les « personnages de marque » présents n'enlevassent pas à la garden-party son cachet de suprême élégance.

Songez donc que la carrière était représentée par le président de la chambre bolivienne, un chancelier du Honduras, un ministre brésilien, un envoyé plénipotentiaire de la république de l'Équateur. Nous en passons et des plus exotiques.

Heureusement, la diplomatie française était représentée par quelques jeunes attachés d'ambassade, qui n'avaient pas encore abdiqué la gaieté et l'esprit de notre race.

Saint-Hyrieix, dans sa suffisance triomphante, n'avait jamais été plus heureux de sa vie.

Il était loin de se douter que sa femme souffrait le martyre.

Carmen était forcée de dire un mot aimable. de faire un geste amical, de sourire même à toutes ses amies qui la complimentaient et la félicitaient sur la parfaite organisation de cette fête.

La malheureuse mère ne parvenait pas à s'étourdir au milieu de tout ce bruit; à chaque instant, elle était sur le point de défaillir.

Personne ne devinait à quel point elle était torturée.

Dans ce brillant décor, pendant que la musique emplissait le jardin, versant ses amollissantes langueurs au milieu de cet éclat, de ce luxe, de ces splendeurs, parmi cette société où la tenue n'excluait pas une joie très vive, l'infortunée agonisait.



Morne et désespérée, Madame de Saint-Hyrieix se demandait si son cœur n'allait pas cesser de battre. (Page 764.)

Comme elle eût renoncé pour toujours à cette richesse fastueuse, si on lui avait dit qu'en échange elle n'aurait plus jamais à trembler pour sa fille.

La mère désespérée, clouée dans cette demeure par le plus âpre devoir, à un moment où tout le monde se réjouissait autour d'elle, ne pouvait s'en évader que par la pensée.

Elle revoyait avec une cruelle intensité de détails l'humble maison de Villiers-sur-Marne, riante sous ses guirlandes de lierre.

Elle entrait ; sur ce petit lit, à droite, Marcelle agonisait peut-être.

Ah ! si Carmen ne s'était pas dit qu'une autre elle-même prodiguait en ce moment les soins les plus tendres à l'enfant, ses tortures auraient été au-dessus des forces humaines.

Mais elle calculait le temps écoulé : Hélène n'allait pas tarder à rentrer; d'un mot, elle calmerait ses angoisses.

Madame de Saint-Hyricix avait commis une faute; bien que la complicité du sort eût tout fait et que la jeune femme ne s'expliquât pas encore comment sa chute initiale s'était produite, elle se reconnaissait coupable.

L'épouse infidèle ne cherchait aucunement à se justifier et à combattre les remords qui bourrelaient sa conscience.

Elle méritait un châtiment; elle le subirait résignée ; mais la petite Marcelle était innocente; elle n'avait trompé personne; pourquoi expierait-elle la folie de sa mère ?

Le garden-party continuait avec une animation croissante. Sous un kiosque enguirlandé avec une véritable science du pittoresque, sur les indications de madame de Kerlor, des artistes réputés chantaient.

La *Nuit de Mai*, d'Alfred de Musset, qu'un jeune compositeur avait discrètement accompagnée d'une mélodie de rêve, venait d'être interprêtée par la plus exquise diseuse de Paris.

Une autre allait réciter des stances de Verlaine.

Des jeux avaient été organisés dans les bosquets : une laiterie agreste rappelait les doux enchantements de Trianon.

Au buffet, établi en plein air, les jeunes gens et les jeunes femmes, celles-ci servies galamment par ceux-là, buvaient des vins d'Espagne, de Grèce et d'Italie dans des verres de cristal irisé.

Les coupes de Champagne circulaient de mains en mains, tandis que les femmes, de leurs jolies quenottes, grignotaient par surcroît des gâteaux, des bonbons, des fruits confits et toute la gamme des succulentes friandises.

Les gais propos s'échangeaient librement, soulignés par des rires perlés.

Des idylles s'ébauchaient et des romans qu'on croyait terminés recommençaient avec de nouvelles péripéties en perspective.

Tout ce monde éprouvait l'ardent bonheur de vivre, de faire partie d'une société d'élite, de s'abandonner à cette griserie exquise et un peu

provocante que le bon goût n'interdit pas, pourvu que l'on reste dans les limites, beaucoup moins étroites, mais aussi beaucoup plus malicieuses qu'on ne le suppose, du parisianisme aigu.

Et pendant que l'on s'amusait avec ce merveilleux entrain, Carmen de Saint-Hyrieix, la femme de l'amphitryon, continuait à gravir son douloureux calvaire.

Le sous-secrétaire d'État aux colonies arriva; c'était un gros garçon, qui se serait senti un peu dépaysé dans un monde aussi aristocratique, si le prestige du pouvoir ne lui avait tenu lieu de distinction native.

Son entrée produisit une sensation de curiosité; mais, bon prince, il voulut bien prononcer quelques paroles courtoises, signifiant qu'il n'entendait nullement interrompre la fête; le groupe des diplomates étrangers l'entoura, pendant que l'élément mondain retrouvait toute son allégresse.

Du reste, le haut fonctionnaire, qu'une commission parlementaire attendait au Palais-Bourbon, se retira bientôt, rappelant aux personnalités politiques le dîner officiel, qui aurait lieu dans la soirée.

L'après-midi s'avançait; les invités de Saint-Hyrieix se pressaient aux derniers numéros du programme; le diapason des voix s'élevait plus familièrement, l'expansion générale redoublait, l'ardeur du plaisir gagnait les plus gourmés qui oubliaient l'étiquette, tant la joie est contagieuse.

Morne et désespérée, madame de Saint-Hyrieix se demandait si son cœur n'allait pas cesser de battre.

Et personne ne soupçonnait ce drame poignant, puisque la victime retenait les sanglots qui l'étouffaient et s'imposait les plus incroyables efforts pour que son visage conservât son masque souriant de gaîté mondaine.

Nous avons tort d'écrire que personne n'entrevoyait l'agitation de madame de Saint-Hyrieix.

Il y avait une exception.

Carmen tressaillit; un bras se posait sur le sien; une voix disait à son oreille :

— Mais qu'as-tu donc?

Madame de Saint-Hyrieix se retourna ; madame Vernier était devant elle.

— Rien, répliqua vivement Carmen.

Mariana prit un air affligé.

— Tu as tort, fit-elle à mi-voix, de ne pas me faire part de tes ennuis

Et comme madame de Saint-Hyrieix voulait protester du geste, Mariana poursuivit :

— Je te connais trop bien, ma pauvre Carmen, pour ne pas voir que tu t'efforces de rester calme, mais que tu es sous l'empire d'une émotion violente... Il faut réellement que ton mari soit absorbé par ses amis pour ne pas remarquer ton trouble.

— Tais-toi! murmura involontairement Carmen.

Madame Paul Vernier avait été invitée au garden-party, nous le savons.

Elle avait une robe Louis XVI en mousseline de soie avec touffes de roses et faveurs bleues. Elle était constellée de pierreries comme une divinité hindoue.

Silverstein, en dépit ou peut-être à cause de sa jalousie naissante, redoublait de générosité.

Parmi l'assistance, très riche et très élégante pourtant, il n'y avait pas deux femmes qui portassent ce jour-là plus de diamants que la belle madame Vernier.

Aussi, relevait-elle orgueilleusement sa jolie tête avec un air de défi, quand une grande dame avait à sa vue ce sourire un peu étonné et un peu médisant des personnes qui savent le prix de ces parures, et combien peu de gens ont les moyens de les offrir à l'idole, dans notre fin de siècle où l'argent disponible et mobilisable devient si fugace.

Cependant, on admettait encore que le sculpteur se ruinait pour sa femme.

Silverstein, très prudent, et Mariana, qui avait le génie de la dissimulation, avaient réussi jusque-là à cacher leur liaison.

Mariana était enchantée d'assister à ce garden-party pour toutes les raisons du monde.

D'abord sa vanité invraisemblable lui faisait rechercher les hommages que l'on rendait à sa capiteuse beauté ; la petite fille de la mulâtresse avait tant d'humiliations à faire expier à cette société qui l'avait dédaignée lorsqu'elle n'était pas parée de ses joyaux étincelants!

Ensuite, il ne lui déplaisait pas de rencontrer chez Saint-Hyrieix Pontbriand et Belvaillet, qui avaient posé sérieusement auprès d'elle leur candidature en faisant une déclaration, que la loi n'exigeait pourtant pas encore à cette époque.

Si le petit Keralouët s'empressait également, le monocle à l'œil, le gardénia à la boutonnière, affectant l'air vanné, Mariana ne s'en montrerait pas autrement fâchée.

La domination de Silverstein lui pesait décidément trop ; elle avait résolu de s'en affranchir, surtout depuis que le banquier s'était permis les reproches que nous avons fidèlement notés. Et puis elle sentait s'éveiller en elle des désirs qu'elle n'eût jamais soupçonnés ; son tempérament de fille s'affirmait. Elle en avait déjà toutes les audaces, elle en aurait toutes les perversités.

Enfin, elle avait pensé que, au milieu de la liberté relative qui règne dans une fête où tant de gens sont conviés, elle découvrirait les hommes qui se montreraient plus particulièrement empressés auprès de mesdames de Saint-Hyrieix et de Kerlor.

Tout de suite, elle avait observé Carmen et s'était dit :

— Elle attend quelqu'un.

L'étonnement et le dépit de Mariana furent grands en ne voyant pas Hélène.

Elle se promit de s'enquérir promptement de la cause de cette absence ; mais l'attitude de Carmen intriguait trop madame Vernier pour qu'elle allât questionner Pélagie Crépin avant de savoir à quoi s'en tenir du côté de madame de Saint-Hyrieix.

Chaque fois qu'un nouveau personnage entrait, Mariana épiait Carmen, s'attendant à voir le visage de sa petite-cousine exprimer l'émotion qu'elle attendait.

De guerre lasse, madame Vernier s'était décidée à interroger la femme de Firmin.

— Oui, reprit la maîtresse de Silverstein, tu as quelque chose... Tu souffres, et tu ne me crois pas digne de ta confiance.

— Laisse-moi, Mariana... Je t'en supplie !

— Voyons ! ma chérie, reprit madame Vernier, de sa voix insinuante, il ne faut pas rester dans cet état... Tu me fais trop de peine.

Saint-Hyrieix s'approcha :

— Ma chère Carmen, dit-il, vous paraissez contrariée.

Madame de Saint-Hyrieix fut secouée par un long frisson.

Firmin allait-il l'interroger à son tour?

Cette fois, elle n'aurait plus l'énergie de feindre. Elle avouerait tout.

Le diplomate continua avec un sourire entendu :

— Je me suis longuement entretenu avec madame de Valencey, c'est vrai, mais elle a une influence énorme sur son mari, et vous savez qu'il a beaucoup de crédit au ministère.

Carmen, par un vigoureux ressaut de volonté, se reprocha ses alarmes.

Elle avait pourtant décidé de ne prêter aucune attention sérieuse à ce que penserait ou dirait son mari.

Il ne comptait pas.

— Vous me pardonnez ? fit Saint-Hyrieix... Vous n'êtes pas jalouse ?

— Oh non ! riposta Carmen avec un bel accent de franchise.

Le sourire de Firmin devint plus large.

— Imaginez-vous, dit-il encore, que je ne vous croyais pas satisfaite de l'organisation de notre garden-party... A plusieurs reprises, je vous ai vue froncer les sourcils... Le succès n'est-il pas complet ?

— Il l'est absolument, répondit Mariana, et nous le constations avec un très grand plaisir, Carmen et moi.

Madame de Saint-Hyrieix eut un geste d'acquiescement pour en finir.

— Allons ! puisque vous ne vous y opposez pas, conclut gaiement Firmin, je vais courir à de nouvelles bonnes fortunes, dussiez-vous dire que je n'arriverai que par les femmes, comme au grand siècle.

Il pirouetta et alla se mêler aux groupes de ses invités.

— Ce bon Firmin ! s'écria madame Vernier avec une pointe de commisération railleuse, on ne peut affirmer qu'il soit complètement aveugle, mais sa clairvoyance laisse à désirer.

Elle prit le bras de Carmen et désigna un bosquet tout enrubanné.

— Viens là ! continua-t-elle... On ne nous écoutera pas, et tu pourras me raconter tes petits chagrins comme autrefois... Méchante ! dans ce temps-là, nous n'avions pas de secret l'une pour l'autre.

Machinalement, Carmen se laissait conduire.

Quand sa cousine évoqua le passé, madame de Saint-Hyrieix poussa un profond soupir.

Mariana continuait à parler d'une voix hypocritement persuasive ; elle s'apercevait bien de l'état d'esprit de Carmen. C'était en revenant sur l'existence de jadis que mademoiselle de Sainclair pourrait exciter la franchise de mademoiselle de Kerlor.

Elle savait bien, la perfide créature, que Carmen, après des fins de non recevoir très catégoriques, quand elle la pressait de vives questions, ne résistait pas toujours à une insistance mielleuse.

De guerre lasse, Carmen disait alors ce qu'elle aurait voulu taire.

Il est vrai que, dans ce temps-là, ce n'était jamais bien grave.

Les deux cousines s'assirent sur des sièges rustiques. La fête battait son plein un peu plus loin.

L'orchestre jouait adorablement le délicieux menuet de *Don Juan*.

Des couples passaient devant le bosquet, mais nul ne pouvait s'étonner de voir deux parentes échanger leurs petites confidences.

Mariana commença hardiment :

— Tu n'est pas heureuse !

Carmen courba la tête. Sa volonté l'abandonnait.

Elle avait fait tant d'efforts depuis le matin, que les ressorts de son énergie étaient tout à fait détendus.

Si tout à l'heure son mari, plus perspicace, avait prononcé des mots qui eussent semblé menaçants à Carmen, elle eût retrouvé toute son indomptable intrépidité devant le danger ; mais Mariana s'exprimait avec des intonations émues; elle paraissait désolée que sa petite-cousine eût des peines cachées; Carmen ne savait pas résister à cette mielleuse tendresse.

— Si tu savais!... murmura-t-elle ; mais elle s'arrêta.

Mariana ne demandait qu'à savoir.

— Tu comprends bien, reprit madame Vernier, plus enveloppante que jamais, que ma sollicitude s'est éveillée depuis longtemps... Ce n'est pas d'aujourd'hui que je remarque ton visage attristé...

— Eh bien ! fit Carmen, j'ai éprouvé une contrariété, c'est vrai... Ne m'en demande pas davantage.

— Je ne veux pas t'arracher ton secret... Mais j'aurais été si heureuse de te savoir bien mariée...

— Ne le suis-je pas? dit madame de Saint-Hyrieix avec une amertume navrante, qui ne pouvait échapper à sa perfide cousine.

— Saint-Hyrieix est riche... Sa fortune n'a pas été menacée comme celle de ce pauvre Kerlor... Son cœur raffole de toi... Je me demande ce qui peut bien vous séparer?

— Oh! si je pouvais... balbutia la malheureuse mère.

Mariana eut un geste si équivoque, son regard devint si étrange, qu'elle compromit les avantages acquis.

Elle ne se doutait pas, dans son inconscience absolue, qu'il suffisait d'avoir été suspecte à Carmen autrefois, pour que celle-ci ne s'abandonnât jamais plus, quelle que fût l'astuce de sa petite-cousine.

Devant l'attitude de celle-ci Carmen eut un brusque retour sur elle-même; sa défiance instinctive se réveilla enfin dans son esprit; Mariana voulut réparer sa faute de stratégie.

— J'y suis! dit-elle en simulant la plus tendre compassion... Tu te désoles de ne pas avoir d'enfant.

Carmen se leva brusquement. Son regard franc se fixa dans les yeux de madame Vernier.

— Quel bizarre caractère tu as, poursuivit Mariana, sans sourciller, tu es fâchée contre moi parce que j'essaye, en amie sincère et dévouée, de te consoler un peu.

Ce fut madame Vernier qui soupira à son tour.

— Si j'avais été aussi nerveuse que toi, ajouta-t-elle, nous serions brouillées depuis la scène que tu m'as faite au château de Kerlor... Mais je ne suis pas vindicative... J'ai d'autant moins de rancune que ton extrême vivacité a fait cesser un rêve insensé de ma part, et que j'en ai été récompensée par la plus parfaite félicité.

Carmen, devant cette humilité, regretta sa défiance.

— Tu m'as pardonné? dit-elle avec une subite expansion.

— D'autant plus, je te le répète, que tu as causé mon bonheur.

— C'est vrai pourtant, je me suis montrée dure envers toi!

— J'en ai beaucoup souffert sur le moment... j'ai versé bien des larmes; mais la réflexion est venue, et j'ai reconnu très sincèrement que tu avais raison... Ton frère ne m'aimait pas.

— Mais toi?

— Moi... mon Dieu! j'étais un peu victime d'une imagination trop vive... j'en conviens aujourd'hui, sans le moindre dépit... Est-ce que nous savions quelque chose de la vie, toutes deux, au fond de notre vieux manoir breton... A cette époque, Carmen, supposais-tu que tu épouserais Firmin de Saint-Hyrieix?



Le sculpteur, comme s'il avait deviné que l'on prononçait son nom, passa dans une allée voisine du bosquet. (Page 769.)

— Non certes.

— Je ne devais aimer réellement que Paul Vernier.

— Il le mérite bien.

— N'est-ce pas?

Le sculpteur, comme s'il avait deviné que l'on prononçait son nom, passa dans une allée voisine du bosquet.

Mariana le regarda avec des yeux empreints de la plus ardente passion et elle eut un geste comme si elle allait esquisser un baiser.

Paul eut un signe de tête tendrement éloquent et passa.

Carmen avait vu ces jeux de physionomie; le spectacle de cet amour partagé l'impressionna beaucoup; ce ne fut qu'un éclair; ses noirs soucis revinrent l'assaillir.

— Alors, s'écria madame Vernier, tu ne veux rien me dire ?

— Ne me questionne pas, ma bonne Mariana...

— Soit !

— Je te sais un gré infini de tes paroles amicales; elles m'ont fait du bien ; c'était le but que tu te proposais ?

— Assurément.

— Retournons au milieu de nos amis.

Mariana se garda d'insister. Carmen n'avouerait pas.

Il fallait que ce qu'elle avait à cacher fût bien extraordinaire.

Madame Vernier fit quelques pas en s'entretenant avec sa cousine de choses que tout le monde pouvait entendre sans le moindre inconvénient, puis elle dit :

— Tu me permets d'aller embrasser Hélène ?

Madame de Saint-Hyrieix s'arrêta chancelante.

— Je comprends, ajouta Mariana, que madame de Kerlor, en l'absence de son mari, n'ait pas cru devoir assister à cette cérémonie mondaine... Si Paul était loin, je n'aurais pas le courage de me divertir... D'ailleurs, c'est Saint-Hyrieix qui offre la fête et c'est toi qui la présides.

Puis, changeant de ton :

— Voyons, Carmen ! je te conjure de ne plus te lamenter ainsi... Tu m'inquiètes trop... Je crains que ton attitude ne soulève des réflexions désobligeantes.

Madame de Saint-Hyrieix, dont la crise d'accablement était passée, releva la tête ; un feu sombre brillait dans ses yeux ; mais on y lisait la résolution farouche d'être forte jusqu'au bout.

— Tu redeviens raisonnable... Je me rassure... Je vais voir Hélène et Jean.

Carmen répliqua :

— Ma belle-sœur a dû sortir.

— Elle est peut-être rentrée... Elle ne reste jamais longtemps dehors... Et puis, tous nos amis sont ici... Elle n'a pu rendre de visite...

— Si Hélène était revenue, pensa Carmen, je le saurais !

LXXI

DÉCOUVERTE.

Mariana, de son œil inquisiteur, ne perdait pas un tressaillement du visage de Carmen.

Si violente que fût la haine de madame Vernier, sa raison ne s'égarait pas. Longtemps elle s'était demandé si réellement Carmen lui cachait un secret.

Aujourd'hui, elle n'en était plus à se poser cette question; l'agitation de sa cousine, sa voix que l'émotion rendait rauque; le frémissement de tout son être fournissaient enfin à Mariana des indices qui la mettraient promptement sur la voie.

Madame de Kerlor était certainement la complice de madame de Saint-Hyrieix; cette constatation ne pouvait surprendre Mariana, puisque la femme de charge lui avait signalé les conversations animées tenues à voix basse, dans quelque coin du salon, et qui cessaient comme par enchantement dès que Pélagie apparaissait.

Que pouvait bien signifier l'absence d'Hélène, et pourquoi Carmen paraissait-elle si inquiète lorsque Mariana avait émis la prétention, très simple pourtant, de présenter ses amitiés à la jeune comtesse ?

Pendant que madame Vernier se livrait à ces conjectures, ayant l'intuition que désormais il suffirait d'un rien pour pénétrer ce mystère, Carmen, dont le cœur bondissait dans la poitrine, jetait des regards anxieux vers la grille.

Si Hélène était revenue, madame de Saint-Hyrieix, malgré le mouvement tumultueux de la fête, l'aurait en effet aperçue.

En outre, la comtesse, ne pouvant se présenter en toilette de ville au milieu de cette brillante assemblée, aurait fait prévenir tout de suite Carmen par un domestique.

Non! elle était encore là-bas, là-bas, au chevet de Marcelle, qui était peut-être morte à l'heure où sa mère subissait l'affreuse contrainte de garder un visage impassible devant ces gens qui ne songeaient qu'à se divertir.

Carmen jeta de nouveau vers la fenêtre le regard d'un prisonnier qui veut s'évader.

Elle ne le pouvait pas, hélas! Elle était condamnée à attendre au milieu de toute cette joie le retour d'Hélène!

— Madame de Kerlor est-elle sortie avec son fils? demanda Mariana.

Carmen bulbutia :

— Non... je ne sais...

— Allons! je vais me renseigner.

La sœur de Georges eut encore un mouvement automatique, comme pour la retenir.

— Tu veux que je reste auprès de toi, dit Mariana... Tu as besoin d'une amie sincère, avoue-le donc... Quel service faut-il te rendre?... Comment puis-je t'obliger?... Voyons, Carmen, sois plus confiante... Ne me laisse pas dans cette inquiétude... Épanche-toi dans mon cœur, cela te soulagera.

Madame de Saint-Hyrieix eut la force de répondre:

— Tu te trompes... J'ai éprouvé un malaise passager, un énervement

sans cause définie... Est-ce que nous ne sommes pas toujours menacées par ces crises inexplicables, nous autres, pauvres femmes?

— C'est bien vrai, prononça madame Vernier... Il ne faut en accuser que notre extrême sensibilité... Cependant, je t'assure que si j'offrais une garden-party, je m'arrangerais de manière à avoir l'esprit moins soucieux... Ce ne sont généralement pas ces distractions mondaines qui prédisposent à la noire mélancolie.

— La musique m'a impressionnée.

— C'est fini?

— Oui.

— Je puis t'abandonner sans remords?

— Sans doute.

— Ah! je respire... En te voyant si triste, j'avais sur le cœur quelque chose qui m'étouffait.

Saint-Hyrieix revenait; madame Vernier s'éloigna dans la direction du pavillon habité par madame de Kerlor.

— Mon Dieu! que je souffre! murmura Carmen... Ces tourments ne vont donc pas finir?

Mariana demanda si la comtesse de Kerlor était rentrée; on lui répondit négativement.

Mais la veuve Crépin était là; Mariana se rendit auprès d'elle.

Pélagie crut de bonne politique de commencer par s'extasier en déclarant que madame Vernier était étincelante dans sa toilette Louis XV. L'encens grossier ne déplaisait jamais à la descendante de la mulâtresse Aurore; mais, en ce moment, la flatterie n'obtenait qu'un succès d'estime.

Mariana savait bien qu'elle était belle; les regards avides des hommes venaient de le lui prouver une fois de plus; elle savait aussi qu'elle était élégante et que ses bijoux étaient enviés par la plupart des femmes.

Elle ne se rendait pas auprès de Pélagie pour s'entendre répéter qu'elle était jolie; ce soin incombait à ses admirateurs.

— A quelle heure est sortie la comtesse? demanda-t-elle.

— Dans la matinée.

— Si tôt!

— Vous voyez qu'il y a du nouveau, ajouta Pélagie de sa voix papelarde de dévote qui craint de réveiller les échos des sacrés parvis.

— Elle est rentrée pour déjeuner?

— Pas du tout.

— Oh! mais cela devient de plus en plus intéressant, se dit Mariana. Elle reprit tout haut:

— Que vous a-t-elle dit avant de partir?

— Rien.

— Vous ne l'avez pas vue?

— La comtesse était partie quand je me suis présentée pour prendre ses ordres.

— Où est-elle allée?

— Je l'ignore.

— Enfin, elle a bien donné des instructions à quelqu'un?

— Aucune.

— Voilà qui est singulier, par exemple!

— On attendait madame pour déjeuner, comme d'habitude, la table est restée servie... Voyez.

Pélagie entr'ouvrit la porte de la salle à manger.

En effet, le couvert était intact.

— J'espère bien, dit Mariana, que vous avez procédé habilement à une petite enquête.

— J'ai fait mon possible, dans la mesure de mes moyens, répliqua la femme Crépin avec sa componction ordinaire... Jean, le cocher, qui a conduit madame de Kerlor, m'a appris que sa maîtresse, après avoir pris à Passy le docteur Vilfeu, avait commandé de se rendre à la gare de l'Est. Madame a dit à Jean de retourner au Parc-des-Princes, sans autre explication.

— Le cocher a dû lui demander à quelle heure elle aurait besoin de la voiture.

— Il est trop bien stylé pour cela... Il attendait que sa maîtresse parlât... Elle n'a rien dit.

— Par conséquent, fit Mariana, madame de Kerlor et le docteur Vilfeu ont pris un train à la gare de l'Est.

— Cela me paraît sagement déduit.

— Est-ce que pareille excursion a déjà eu lieu souvent?

— Jean prétend que c'est la première fois.

— Réfléchissons, pensa Mariana, et ne tablons pas sur un faux point de départ... Vilfeu soigne Fanfan; c'est un monsieur grave, d'un certain âge, qui n'a rien d'un séducteur... D'ailleurs un médecin, surtout en l'absence d'un mari, a toutes les facilités de s'entretenir avec sa cliente... Le docteur n'est pas l'amant de la belle Hélène... Mais que signifient toutes ces ténébreuses pérégrinations?... Il est singulier que mes petites-cousines aient pris subitement ce goût extraordinaire pour les voyages en banlieue...

Elle demanda à Pélagie :

— Naturellement, madame de Kerlor n'a emporté aucun bagage?

— Elle est partie trop précipitamment pour cela.

— Serait-ce une fuite?

— Je l'ignore.

Mariana croyait déjà entrevoir un horizon nouveau.

— Voilà ce qui s'est passé, reprit doucement Pélagie Crépin, en femme qui a une série de nouvelles à apprendre, mais qui ménageait ses effets, sans doute pour démontrer à son interlocutrice qu'elle n'avait pas oublié certaines objurgations touchant sa vigilance.

— Vous êtes donc au courant? s'écria madame Vernier, n'osant pas croire encore que sa trame odieuse n'avait pas été ourdie inutilement.

Pélagie riposta :

— Ne m'avez-vous pas recommandé de redoubler d'attention?

— Entre nous, il le fallait, madame Crépin.

— Vous vous êtes rendu compte de la situation ; vous avez déclaré que l'énigme paraissait indéchiffrable...

— Eh bien?...

— J'ai eu le bonheur d'obtenir pourtant des résultats.

— Parlez donc!

— Hier soir, au moment où madame de Kerlor allait se coucher, la femme de chambre lui a remis une dépêche.

— D'où provenait-elle?

— Mes investigations ne vont pas jusqu'à me permettre de vous répondre sur ce point précis...

— Continuez.

— Madame de Kerlor ne s'est pas couchée

— Elle est sortie?

— Elle est restée dans sa chambre... J'ai vu de la lumière toute la nuit et je l'ai entendue marcher.

— Très bien! approuva Mariana.

— Vous reconnaissez que j'ai pris à cœur la sainte mission que vous avez bien voulu me confier... Je dis sainte, car en tout ceci, je suis l'humble instrument de la divine Providence... De quoi s'agit-il, en effet?... De combattre le péché... et quel péché?... Le plus affreux... celui de l'adultère!

Pélagie Bassinot, veuve Crépin, se signa, pendant que madame Vernier avait sur lèvres un étrange sourire.

La femme de charge continua, clignotant ses yeux gris et avançant son menton pointu :

— Ce matin, madame de Kerlor s'est rendue chez madame de Saint-Hyrieix... Il y a eu entre elles une violente altercation.

— Vraiment?

— Malheureusement, quand je suis arrivée, malgré toute la diligence que j'avais montrée, je n'ai pu entendre que ces mots : « Je ne veux pas!... Je ne veux pas!... C'est moi qui dois y aller. »

— Ensuite? fit Mariana haletante.

— Ensuite, madame de Kerlor est rentrée en coup de vent dans sa chambre; elle en est ressortie quelques minutes plus tard, pour monter dans la voiture qu'elle avait commandé d'atteler... C'est tout ce que j'ai pu apprendre.

Ainsi, Hélène et Carmen s'étaient vues avant le départ de la comtesse; or, Carmen avait la plus profonde désespérance dans les yeux, quand Mariana, qui l'épiait constamment, comprit que madame de Saint-Hyrieix se croyait à l'abri des regards indiscrets.

Carmen avait failli parler quand Mariana l'enveloppait de ses protestations éperdues; puis, elle s'était raidie, crispant les lèvres au moment où un aveu allait en jaillir.

La belle ardeur de madame Vernier tomba subitement; quelles que fussent ses prétentions à l'art divinatoire, elle ne s'expliquait pas ce que l'austère figure du docteur Vilfeu venait faire dans le tableau.

Elle chercha, dans son génie malfaisant, à rassembler en un seul faisceau les éléments épars qui se heurtaient dans son cerveau ; il suffisait d'une lueur de clairvoyance pour que l'obscurité cessât.

Soudain, elle se rappela l'épisode de la robe.

N'avait-elle pas vu Hélène cacher ce vêtement et constaté la surprise de Carmen, placée de façon à ne pas remarquer l'arrivée de Mariana survenue à l'improviste ?

Mais tout cela restait bien incohérent, malgré les efforts inouïs de madame Vernier pour réunir toutes ces présomptions.

Elle frappa du pied avec rage, s'accusant de manquer d'intelligence.

Le secret semblait être à sa merci; elle le tenait presque ; mais elle ne parvenait pas à en dévoiler le sens exact.

C'était comme si elle avait sous les yeux le télégramme qui jouait un si grand rôle dans la fugue d'Hélène et qu'il fût chiffré. Mariana se repliait sur elle-même, essayant toujours de faire jaillir la lueur indicatrice, mettant en œuvre toutes les ressources de son imagination.

Soudain, ses sourcils contractés par l'effort se détendirent. Dans l'association d'idées qu'elle s'efforçait de provoquer, il venait de surgir une pensée plus diabolique que les autres.

— Conduisez-moi chez madame de Kerlor, dit-elle d'un ton péremptoire à Pélagie Crépin.

— Mais...

— Sur-le-champ.

La femme de charge n'entendait pas se compromettre à ce point.

Si la comtesse revenait et qu'elle surprît chez elle Pélagie et Mariana, ce serait la veuve Crépin qui endosserait toutes les responsabilités.

— Permettez! fit Pélagie, vous n'avez pas besoin de moi pour vous guider... Il vaut mieux que je veille afin que vous ne soyez pas dérangée.

— Soit! dit Mariana, qui pénétra dans l'appartement d'Hélène.

Elle ne jeta qu'un coup d'œil dans la chambre à coucher et entra dans le boudoir, séparé du cabinet de toilette par une tapisserie.

Ses regards fureteurs se portèrent sur un bonheur du jour dont un des tiroirs lui parut mal fermé, sans doute dans la hâte d'un départ précipité.

En effet, Hélène, malgré ses habitudes d'ordre, était partie trop vivement pour songer à tout. Les minutes étaient comptées et son émotion était extrême.

Elle ne pouvait prévoir d'ailleurs la perquisition de madame Vernier.

Au bout de cinq minutes de recherches, Mariana jeta un cri de triomphe.

Elle avait trouvé la dépêche et la lettre de Robert d'Alboize!

Mariana, après avoir lu rapidement, crut qu'elle allait devenir folle de joie.

Cette fois, la victoire était complète; Mariana avait eu raison de lutter jusqu'au bout avec cette opiniâtreté; quelque chose lui disait qu'elle finirait par réussir.

Elle enfouit les papiers dans son corsage et se hâta de quitter la petite pièce, car une frayeur instinctive l'envahit.

Elle ne respirait plus, tant elle avait peur de se trouver inopinément face à face avec Hélène, qui devinerait aisément le vol et pourrait s'opposer à l'œuvre de vengeance.

Mais personne ne troubla la misérable femme, qui retrouva bientôt Pélagie Crépin.

Madame Vernier avait eu le temps de se ressaisir et jugeait absolument inutile de mettre sa complice au courant des faits.

Pélagie avait souvent pensé à des investigations de ce genre, devinant bien qu'elles ne resteraient pas inutiles, mais elle manquait de courage et redoutait d'être prise en flagrant délit.

Et puis, il lui faudrait peut-être de fausses clefs, si les tiroirs étaient fermés. C'était plus délicat encore!

— Je n'ai rien découvert, déclara Mariana.

Les lèvres minces de Pélagie se crispèrent; madame Vernier n'avait en effet pas eu le temps de procéder à de bien minutieuses recherches.

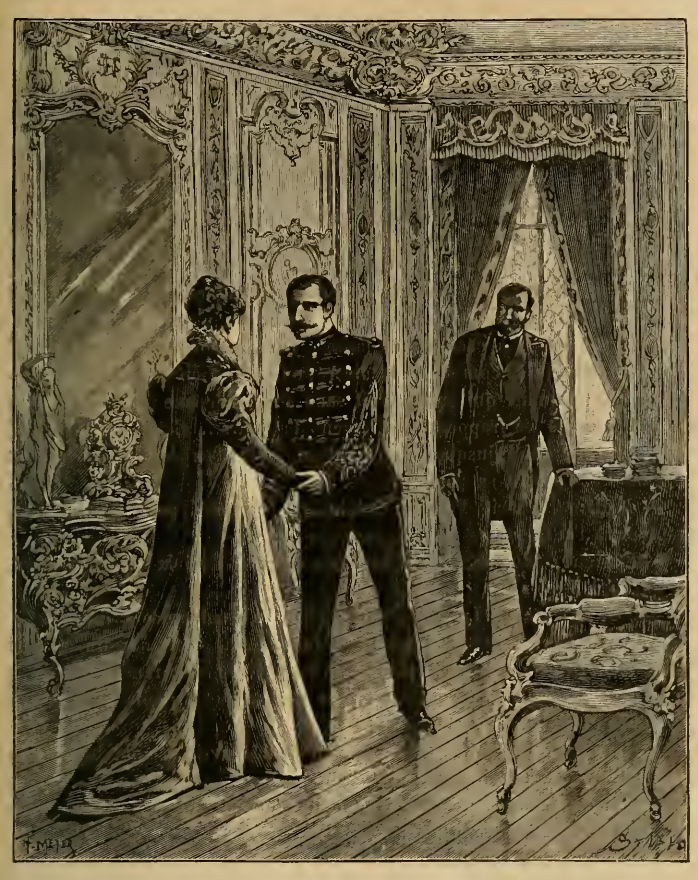
— C'est regrettable, murmura la femme de charge.

— Cependant, reprit Mariana, après avoir réfléchi à tout ce qui s'est passé, je suis convaincue que nos efforts ne resteront pas stériles.

— Le Seigneur est avec nous.

— Il s'agit maintenant de savoir où madame de Kerlor s'est rendue.

— Comment faire?



Ils se serraient la main d'une étreinte éloquente. (Page 784.)

— Il dépend uniquement de vous, ma chère madame Crépin, d'obtenir ce renseignement.

— Je ne vois pas de quelle façon.

— Parce que vous passez votre vie à trembler, répliqua Mariana, d'un ton agressif.

— Je vous assure, madame...

— On supposerait vraiment que vous craignez de me servir.

— Je vous suis dévouée corps et âme...

— Il s'est passé ici des choses que vous auriez dû voir.

— Je vous jure, madame, que mes facultés d'observation se sont exercées aussi souvent que cela m'a été permis par les circonstances... Il n'y a rien à me reprocher.

Mariana ne répliqua pas.

Elle était bien forcée de s'avouer intérieurement que Carmen l'avait trompée comme tout le monde.

Ainsi, madame de Saint-Hyrieix avait pu dissimuler sa grossesse et mettre au monde un bâtard sans que son secret fût trahi! Mariana s'expliquait maintenant la pâleur de Carmen, ses mouvements nerveux, l'expression désespérée de sa physionomie à certaines heures.

— Après tout, reconnut madame Vernier, ce n'est pas la première femme qui réussit à cacher une faute... On voit souvent de jeunes personnes atteindre ce comble de la discrétion... Mais elles sont filles, elles n'ont pas un mari qui endosserait sans sourciller une paternité, dont l'équivoque ne les frapperait nullement d'ailleurs... Cette Carmen! elle a poussé l'orgueil jusqu'à refuser d'employer l'expédient qui réussit toujours... Ce sera sa perte.

— Madame, reprit Pélagie Crépin, la comtesse peut rentrer d'un moment à l'autre, dites-moi ce que vous exigez.

— Et bien! répliqua Mariana, madame de Saint-Hyrieix sortira demain.

— Vous croyez?

— J'en suis sûre... La fête d'aujourd'hui l'a condamnée à rester ici... Madame de Kerlor s'est chargée de la remplacer... Mais demain, et probablement dans la matinée, madame de Saint-Hyrieix se rendra elle aussi à la gare de l'Est... Je veux que vous sachiez pour quelle localité elle prend son billet... Le reste me regarde.

Mariana pensait qu'elle aurait vite fait de découvrir la nourrice, quand elle saurait le nom du pays.

A la rigueur même, ces renseignements n'étaient que secondaires; mais il était bon qu'elle les obtînt.

La veuve Crépin répondit :

— Comptez sur moi.

— Je veux que vous m'obéissiez aveuglément.

— Je n'ai cessé de le faire jusqu'ici.

— A la moindre défaillance de votre part, je vous retirerais ma protection.

— Que deviendrais-je?

— Je vous abandonnerais à votre malheureux sort.

— Que deviendrait mon neveu Prosper, dont le bonheur est le seul but de mon existence?

— Ceci vous regarde.

— Je vous en conjure, madame Vernier, ne suspectez pas mon dévouement.

Mariana reprit avec condescendance :

— Allons! c'est bien, je crois à la sincérité de vos protestations.

Pélagie riposta, se redressant soudain :

— Comme je crois à la réalisation des promesses que vous m'avez faites, dès que notre but sera atteint.

— Je n'ai qu'une parole, dit Mariana avec hauteur.

— Cela me suffit, madame.

— Il se peut que vous soyez forcée de quitter cette maison.

— Ce sera avec joie, madame, si vous me l'ordonnez... Je ne tiens pas à rester dans ce milieu impur où ma vertu est mal à l'aise.

— Je reviendrai demain, dans l'après-midi, conclut Mariana, vous m'apprendrez ce que je veux savoir.

— Je m'y engage.

Madame Vernier sortit du pavillon et se dirigea vers le jardin où la fête se terminait.

— Je tiens Carmen! se dit Mariana en portant la main à sa poitrine où elle avait caché les papiers... S'il ne s'agissait que d'elle, je remettrais immédiatement ces preuves à Saint-Hyrieix... Ce serait l'apothéose de ce garden-party... Les reporters mondains pourraient corser d'une façon originale leurs comptes rendus... Mais je ne dois pas aller si vite en besogne... J'ai trop attendu, je me suis trop désespérée pour agir avec cette précipitation... La honte de madame de Saint-Hyrieix est entre mes mains ; il me faut maintenant le déshonneur de madame de Kerlor... Il me faut ma double vengeance... Je l'aurai!

Mariana eut l'audace de revenir auprès de Carmen et de la regarder d'un air affectueux.

— Je n'ai pas vu Hélène, dit madame Vernier, sachant qu'elle retournait le poignard dans la plaie de l'infortunée mère.

Les invités prenaient congé de Saint-Hyrieix et de sa femme.

On se retrouverait au dîner officiel; on s'y amuserait beaucoup moins, déclaraient les jeunes femmes pour qui la fête champêtre avait passé trop vite.

Mariana embrassa Carmen avec la plus tendre effusion :

— Quel dommage, murmura-t-elle à l'oreille de sa petite-cousine, que tu m'aies un peu effrayée... Sans cela l'enchantement eût été complet... Je viendrai demain pour voir si tu es tout à fait remise...

— Ma chère enfant, dit Firmin à sa femme, quand ils se retrouvèrent seuls, nous allons nous habiller pour la soirée.

Carmen courut chez Hélène ; la comtesse était toujours absente.

Cette fois, madame de Saint-Hyrieix fut incapable de prolonger plus longtemps l'effort cruel qu'elle s'était imposé pendant toute la journée.

— Ma fille est morte, gémit-elle, dans une crise de désespoir.

LXXII

SAUVÉE.

La malheureuse mère tomba sur un fauteuil.

La figure chafouine de Pélagie Crépin apparut à la porte.

— Mon Dieu, madame ! s'écria la femme de charge, qu'avez-vous?... je vais appeler.

— Je vous le défends, répondit Carmen.

Madame de Saint-Hyrieix congédia Pélagie du geste.

La femme Crépin ne se tint pas pour battue. Elle alla prévenir Firmin, qui mettait son habit de gala.

Carmen constata avec terreur qu'elle n'avait plus la force de réagir.

Toute son énergie morale restait intacte, mais une torpeur physique la paralysait. Ses jambes refusaient de la porter.

Elle murmurait, les dents entrechoquées par une fièvre intense :

— Je ne veux pas défaillir... Puisque ma sœur n'est pas revenue, j'irai là-bas... Ah ! pourquoi ai-je consenti à rester ici toute la journée?... Pendant cette fête, ma fille m'appelait... Seule, j'aurais pu l'arracher au danger... Après avoir été une épouse infâme, je suis devenue une misérable mère !

Saint-Hyrieix entra précipitamment :

— Que me dit-on, ma chère enfant... Vous êtes malade ?

Carmen, de plus en plus abattue, inclina la tête sur sa poitrine.

Firmin, tout bouleversé, ne songeait plus aux grands projets caressés avec tant de volupté, surtout en présence de ses collègues en diplomatie ; il abdiquait ses prétentions ; ses airs majestueusement olympiens avaient disparu subitement ; il n'était plus en représentation ; il ne restait de lui qu'un brave homme, très tourmenté de voir sa femme malade.

— Vous vous êtes surmenée, prononça-t-il... J'aurais dû vous éviter tant de fatigue.

Il sonna.

Carmen n'avait pas entièrement perdu connaissance ; elle put répondre :

— Je suis brisée.

— Vous ne pourrez jamais assister à ce dîner ! fit Saint-Hyrieix d'un ton désespéré.

Carmen essaya de se lever, cela lui fut impossible.

On la mit au lit.

Les anxiétés de Firmin devinrent plus vives.

Madame de Saint-Hyrieix se sentit mieux une fois couchée; elle n'était plus en proie à ces étourdissements qui la menaçaient d'une syncope.

— Mon ami, dit-elle, ne vous désolez pas... Je n'ai besoin que de repos... je vais dormir.

Un peu rassuré, Firmin se retrouva : le diplomate, un instant voilé par le mari, reparut en lui. Il retomba dans la sphère d'idées qui lui était chère.

Il balbutia :

— Le ministre assiste au dîner!

— Eh bien! fit Carmen, d'une voix qu'elle s'efforçait de rendre moins altérée, allez-y.

— Vous laisser en cet état!

— Vous me désobligeriez en restant ici.

— Alors... je puis faire acte de présence au banquet?

— Oui.

— Vous m'assurez que...

— Partez !... Encore une fois, laissez-moi, dit-elle, la poitrine palpitante.

Saint-Hyrieix avait envoyé chercher le médecin; il calcula que, avant de quitter le Parc-des-Princes, il saurait à quoi s'en tenir

Le docteur qui vint fut précisément Vilfeu.

Il ne pouvait se douter qu'il avait à soigner la mère de l'enfant opérée le matin, à Villiers-sur-Marne.

Il constata des désordres cérébraux qu'il se mit en devoir d'enrayer. Saint-Hyrieix lui demanda s'il y avait du danger; le docteur calma les inquiétudes du diplomate, qui se rendit au festin.

Madame de Saint-Hyrieix, grâce à une potion calmante, s'endormit; mais quand elle s'éveilla le lendemain, elle retrouva toutes ses transes.

La comtesse de Kerlor n'était pas revenue.

Hélène avait passé une nuit loin de son fils! Rien que cette pensée affola Carmen.

Elle commença à délirer.

Saint-Hyrieix perdait littéralement la tête ; sans cela, l'étrangeté des mots qui s'échappaient des lèvres de sa femme l'eût singulièrement frappé.

La malheureuse mère luttait contre la folie.

Elle était arrivée à cette minute critique où le mal va se développer dans des proportions inouïes, si rien ne s'oppose à son envahissement.

C'est là que le médecin, s'il intervient au moment psychologique, peut faire triompher la science.

Mais le docteur Vilfeu était à Villiers-sur-Marne ; c'était l'enfant que son devoir lui commandait de visiter avant la mère.

Tout à coup, ces mots sortirent distinctement de la gorge de Carmen :

— Ma fille !... je veux ma fille !

Saint-Hyrieix flageola.

— Elle a perdu la raison, s'écria-t-il...

Carmen sembla pourtant avoir conscience de l'aveu qu'elle avait laissé échapper.

Elle combattit encore la démence qui obscurcissait son cerveau.

Elle porta ses mains à son front, comme pour empêcher sa dernière lueur de raison de sombrer.

La porte de la chambre s'ouvrit timidement ; une servante parut.

— Que voulez-vous ? demanda Firmin... Est-ce le médecin ?

— Non, monsieur.

Elle tendit une carte à M. de Saint-Hyrieix, qui lut :

« Robert d'Alboize ».

— Ah ! fit le diplomate avec un grand geste désolé, notre ami Robert choisit mal son temps.

Carmen s'était redressée sur sa couche, comme si une commotion électrique venait de la secouer.

Elle se demanda si elle avait bien entendu, ou si elle n'était pas sous l'empire de la fièvre.

Un revirement incroyable se produisit en elle, une sorte de résurrection, sous l'afflux de sang qui lui envahit le cœur.

— Il faut recevoir M. d'Alboize, prononça-t-elle.

Firmin regarda sa femme, saisi de ce changement subit ; mais parmi ses sensations contradictoires, il comprit que Carmen ne déraisonnait plus et un soupir de soulagement s'échappa de sa poitrine.

— Vous revenez à vous, dit-il.

— Oui, balbutia-t-elle... je ne sais ce que j'ai éprouvé... Je perdais la mémoire... Je me sens mieux, beaucoup mieux.

— Ah ! soupira de nouveau Saint-Hyrieix... mais à quoi attribuer cette indisposition ?

— Un trouble nerveux.

— Est-ce que cela vous est déjà arrivé, étant jeune fille ?

— Je ne me souviens pas...

— Le docteur nous expliquera ce phénomène...

— Sans doute.

— Souffrez-vous encore ?

— Je me sens tout endolorie, mais je ne veux pas que vous continuiez à être inquiet... Allez voir M. d'Alboize.

Elle prononça ces mots d'une voix saccadée, presque impérieusement.

— Je ne dois pas vous contrarier, dit Firmin, mais...

— Je vous en supplie! interrompit-elle avec âpreté.

— Il faut toujours faire ce que veulent les malades, pensa Saint-Hyrieix... Aussi bien, le péril me paraît conjuré.

Il sortit.

Dès qu'il eut disparu, Carmen, par un prodige de volonté et d'énergie, descendit du lit.

—Robert est là! murmura-t-elle; il m'apporte des nouvelles de Villiers... Il faut qu'elles soient bien graves, pour qu'il soit venu ici... Je veux le voir.

Galvanisée par l'amour maternel, Carmen, toute chancelante, parvint à mettre un peignoir; elle chaussa des mules de velours.

Ces mouvements l'étourdirent; il lui sembla de nouveau que tout tournait autour d'elle; mais, après un éblouissement, sa tête fut moins vacillante.

Elle fit quelques pas en s'appuyant aux meubles.

Saint-Hyrieix était allé recevoir Robert, qu'on avait fait entrer au salon.

— Cher monsieur d'Alboize, fit le diplomate, trop troublé pour remarquer l'émotion de l'officier, je suis heureux de vous voir.

Et il tendit la main à Robert, qui répondit à l'étreinte d'une main frémissante.

Le capitaine se maîtrisa promptement; il s'écria :

— On m'a mandé à Paris; lors de mon dernier passage, je n'ai pu à mon grand regret vous rendre visite... Aujourd'hui, je commence par vous.

— Vous me faites un plaisir extrême.

Robert ajouta sans qu'un muscle de son visage tressaillît :

— Madame de Saint-Hyrieix se porte bien?

— Malheureusement non, répondit Firmin.

Cette fois le capitaine ne put réprimer un mouvement.

— J'ai été très bouleversé, continua le diplomate.

En s'exprimant au passé, Saint-Hyrieix atténuait un peu les alarmes de Robert; mais celui-ci n'en tremblait pas moins intérieurement.

— Heureusement, poursuivit Firmin, une amélioration notable vient de se produire... Pourvu qu'elle dure... Au moment où je me désolais le plus, on vous a annoncé... C'est ma femme qui a tenu à ce que je vinsse vous recevoir.

Les angoisses du capitaine n'étaient pas entièrement dissipées, on le comprend; cependant, il souffrait moins.

— Je ne sais à quoi attribuer ce malaise, dit Saint-Hyrieix.

Robert d'Alboize savait, lui!

Il reprit :

— Madame de Saint-Hyrieix a pourtant donné une fête hier.

— Ah! vous avez lu les journaux.

— Je les ai parcourus.

— Tous constatent notre succès, hein?

— Oui... oui.

— C'était splendide!... Quel dommage, mon cher monsieur d'Alboize, que le hasard ne vous ait pas amené hier au Parc-des-Princes... Vous auriez assisté à ce garden-party, qui a été réussi de tous points... Le sous-secrétaire d'État, chez qui j'ai dîné dans la soirée, comme vous avez dû le voir également dans la presse, en était encore extasié... Jamais il n'aurait imaginé de pareilles splendeurs... On commence décidément à reconnaître, en haut lieu, que l'aristocratie, en ne boudant plus la République, lui rend un service énorme...

Le diplomate, qui n'avait pu dépouiller complètement le vieil homme et qui avait retrouvé toute sa délicieuse infatuation, s'arrêta pourtant sur cette pente hyperbolique.

— Ah! quel dommage, conclut-il, navré très sincèrement, que la fête ait si mal fini...

Robert, très pâle, n'avait pas entendu les louanges que son interlocuteur se décernait avec cette libéralité prodigieuse; il songeait:

— Je ne pourrai pas la voir!

— Enfin, reprit le diplomate, je suis un peu remis de ma chaude alarme; mais vous m'excuserez, capitaine, si j'ai hâte de retourner auprès de ma chère malade.

— Je ne la verrai pas, se répétait Robert, dans un accès de morne désespoir.

— Vous comprenez mes tourments, expliqua Firmin... J'ai craint un transport au cerveau.

La porte du salon s'ouvrit; Carmen apparut.

Saint-Hyrieix jeta un cri de stupeur

Robert, impressionné comme il ne l'avait peut-être jamais été de sa vie, fit un pas vers la jeune femme.

Avant que Firmin, cloué au parquet par le saisissement, eût recouvré son esprit, Robert avait franchi la distance qui le séparait de son adorée.

Ils se serraient la main d'une étreinte éloquente.

— Marcelle? interrogea Carmen dans un souffle.

— Sauvée! répondit Robert en s'inclinant très bas.

— Hélène?

— Elle va venir... Elle n'a pas voulu quitter notre enfant avant le retour du médecin... J'ai l'absolue conviction que Marcelle n'est plus en danger.



Le lendemain à l'aube, nous nous remettions en selle. (Page 792.)

Puis l'officier poursuivit à voix haute :

— Comment! chère madame, vous avez quitté votre appartement!

— Quelle imprudence! bégaya Firmin, pouvant enfin émettre des sons intelligibles.

Madame de Saint-Hyrieix se laissa tomber sur un fauteuil.

— Je ne souffre plus, dit-elle... Cette étrange indisposition s'est terminée aussi rapidement qu'elle m'avait prise.

Elle eut un sourire. Elle ne frémissait plus.

Elle renaissait, relevée dans sa propre estime. Son martyre de mère la sanctifiait.

— Je vous demande pardon, reprit Carmen d'une voix encore un peu tremblante, de vous recevoir ainsi, monsieur d'Alboize... J'ai voulu rassurer mon mari et en même temps calmer les inquiétudes d'un ami.

— Comme tout cela est singulier, dit Firmin... Vraiment, vous êtes revenue dans votre état normal?

— A part le souvenir de la violente commotion dont les effets disparaissent un à un, je n'éprouve plus qu'un peu de lassitude.

— N'importe, répliqua Firmin, il ne faut commettre aucune imprudence... Nous demanderons au médecin de vous faire suivre un régime... N'est-il pas vrai, monsieur d'Alboize?

*
* *

L'opération faite par le docteur Vilfeu, au moment suprême où Marcelle allait entrer en agonie, avait réussi.

Hélène s'était acquittée à merveille de ses fonctions de sœur de charité, pansant aux heures prescrites la gorge enflammée de la petite malade.

Le reste de la journée s'était écoulé sans que l'état de Marcelle parût modifié; cependant, à la nuit tombante, il fut impossible de ne pas constater une amélioration.

C'était le salut.

Le sommeil de la mignonne cessa d'être agité et troublé par des mouvements convulsifs; elle reposa paisiblement.

Le lendemain matin, Robert d'Alboize arrivait, en proie aux plus funèbres pensées.

Il n'avait pu partir qu'à une heure cinq du matin de Tours. Il était arrivé à Paris à cinq heures vingt-six. En descendant du train, à Villiers, à sept heures, le pauvre père se demandait si la maisonnette de la route de Manelou n'était pas déjà tendue de noir.

Quand il entra, ses yeux se rivèrent tout de suite sur sa fille.

Il courut à elle et l'embrassa longuement.

— Elle est sauvée, dit doucement Hélène.

Alors seulement, Robert, qui s'attendait à trouver Carmen, vit la comtesse de Kerlor.

La nourrice passa dans une pièce contiguë, comprenant, malgré sa simplicité de paysanne, que ces deux êtres avaient besoin de s'entretenir sans témoin.

En quelques mots, la femme de Georges mit le capitaine au courant des faits.

Elle lui parla sans reproche, sans acrimonie, évitant les mots qui auraient pu faire croire à Robert qu'elle jugeait sa liaison.

Seule, Marcelle fut en question.

Cependant, il fallait bien que la comtesse expliquât pourquoi Carmen n'était pas auprès de ce berceau.

Robert d'Alboize comprit. Il excusa même madame de Saint-Hyrieix de n'avoir pas tout sacrifié pour voler auprès de sa fille.

Est-ce que lui-même n'avait pas été forcé de rester à Tours pendant de mortelles heures, pour obéir aux plus impérieux devoirs?

Bien qu'il vît son enfant arrachée miraculeusement à la mort, il avait pourtant le cœur brisé.

Ainsi, il avait fallu le dévouement et la grandeur d'âme de la comtesse de Kerlor pour que cette petite innocente pût être secourue à temps.

Ni le père, ni la mère de Marcelle n'avaient pu rompre assez tôt les liens sociaux qui les garrottaient!

C'était affreux! Ce lamentable événement était un avertissement de la destinée. Était-il possible de continuer à vivre dans de semblables conditions?

Hélène s'était levée, semblant faire comprendre à l'officier qu'elle ne pouvait rester là en même temps que lui; et pourtant, Marcelle avait toujours besoin de soins éclairés.

Robert s'inclina, malgré toute sa peine; c'était à lui de sortir.

Il prit la résolution de se rendre chez Saint-Hyrieix.

Puisqu'il fallait céder la place à madame de Kerlor au chevet de l'enfant qui revenait à la vie, grâce à elle, il s'agissait maintenant de rassurer Carmen; le reste s'effaçait devant cette obligation. Robert voulait bien se courber devant la sainte femme qui avait eu pitié de ses larmes, mais il entendait relever la tête devant Saint-Hyrieix, si celui-ci l'y forçait.

L'officier était énergiquement décidé à briser toutes les entraves, si son sort et celui de Carmen exigeaient des sacrifices au-dessus des forces humaines.

Le stoïcisme du père et de la mère de Marcelle s'arrêtait devant le berceau de leur enfant.

D'Alboize mit un long baiser sur le front pâle de sa fille, salua Hélène avec une reconnaissance indicible et quitta la maison d'Eugénie Repiquet, après avoir donné quelques pièces d'or à la nourrice.

Une heure après le départ du capitaine, le docteur Vilfeu arrivait. Un bon sourire illumina sa physionomie quand il vit sa petite malade.

— Je n'étais pas rassuré du tout, vous savez! dit-il à la comtesse... Je me reprochais même d'infliger à cette enfant des tortures inutiles...

J'avais tort... Il ne faut jamais abandonner la partie, tant qu'il reste un souffle de vie... Votre protégée est complètement tirée d'affaire.

On devine la joie d'Hélène en entendant le médecin, qui pouvait, d'un mot, anéantir les prévisions optimistes de la jeune femme, après cette nuit réparatrice.

Le docteur styla la nourrice et lui fit clairement ses recommandations.

Il ne s'agissait plus que d'administrer quatre fois par jour à l'enfant une cuillerée d'un médicament que le pharmacien allait fournir.

Eugénie, les larmes aux yeux, jura qu'elle se chargerait de tout et que l'on pouvait avoir en elle la confiance la plus absolue.

Le docteur Vilfeu et la comtesse de Kerlor prirent le train à huit heures et demie à Villiers-sur-Marne.

En débarquant à la gare de l'Est, le docteur dit à Hélène :

— J'ai été chez vous hier.

— Chez moi! fit la comtesse subitement en proie à la plus violente appréhension.

— Madame de Saint-Hyrieix avait besoin de mes soins.

— Carmen!

— Rassurez-vous... J'ai constaté quelques symptômes inquiétants... Sans cela on ne m'eût pas appelé, n'est-ce pas... Mais je ne crois pas à la durée de cette indisposition.

Hélène, toute tremblante, voulut questionner de nouveau le médecin.

— Rentrez chez vous, madame la comtesse ; vous jugerez beaucoup mieux ce qui s'est passé.

— Vous avez raison, mais...

— Quant à moi, je me présenterai au Parc-des-Princes vers onze heures du matin... Nous ne nous sommes pas vus... Nous n'avons pas été ensemble à Villiers... Tout cela est parfaitement entendu.

Et saluant la comtesse de Kerlor, le docteur Vilfeu se dirigea vers son coupé, qui l'attendait sur le boulevard de Strasbourg.

Hélène prit une voiture de place.

— Mon Dieu! fit la jeune femme, pourvu que Carmen ne soit pas gravement malade?...

Elle voulut calmer ses inquiétudes.

— Le docteur qui a sauvé l'enfant sauverait la mère... Il ne faut pas douter à tout propos de la Providence...

Ce médecin est loin de se douter qu'il a rendu la vie à la fille de madame de Saint-Hyrieix... Mais je veux que Carmen sache à qui elle doit le salut de sa petite Marcelle.

Quand la comtesse de Kerlor arriva au Parc-des-Princes, elle y trouva

Carmen, transfigurée par la nouvelle que Robert d'Alboize lui avait apportée.

Hélène put alors, après de longues heures d'absence, embrasser frénétiquement son fils.

LXXIII

DEUX LETTRES

Le lendemain, une lettre de Georges arrivait.

Depuis qu'il était parti, il n'avait envoyé qu'une dépêche annonçant son heureux débarquement à la Vera-Cruz.

Hélas ! le marquis de Penhoët, lui aussi, avait télégraphié de cette ville, où il devait trouver la mort si prématurément.

Hélène, malgré son âme bien trempée, ne pouvait qu'être frappée par ces coïncidences.

La destinée serait-elle assez cruelle pour lui enlever son mari dans les mêmes circonstances ?

Madame de Kerlor ne voulait pas céder à ses craintes amères, mais elle attendait cette lettre avec la plus vive des anxiétés.

Elle la décacheta en tremblant. Les premières lignes la rassurèrent.

« *Médelia*, 2 *juin* 1887.

« Ma chère Hélène,

« Tu as reçu mon télégramme t'annonçant mon arrivée à la Vera-Cruz, où le paquebot *l'Armorique* m'a amené en douze jours.

« La traversée a été dépourvue d'incidents notables ; mais en arrivant dans le golfe, nous avons été assaillis par une furieuse tempête qui a failli retarder notre débarquement.

« Je suis resté deux jours dans la « Cité des morts », c'est le nom lugubre que les Mexicains donnent à la ville où sévit si cruellement la fièvre jaune, pendant la saison chaude.

« Si ton pauvre père y était arrivé comme moi, au moment où les vents du nord emportent au loin les exhalaisons des marécages, il n'aurait pas succombé.

« J'ai pris la voie ferrée, qui m'a conduit de la Vera-Cruz à Mexico. La ligne est extrêmement accidentée.

« Au point le plus élevé la voie se trouve à 2 533 mètres d'altitude. Le viaduc de Metlac, entre Cordoba et Orizaba, est une merveille dont tu ne peux t'imaginer la hardiesse.

« Dix heures sonnaient à la cathédrale de Mexico quand le train a stoppé en gare.

« La ville est très belle, toute blanche se détachant sur un horizon de montagnes bleues.

« Une voiture m'a conduit sur la promenade du Zocalo, où résident les señores Toluca et Chalco, les associés du marquis de Penhoët.

« Ces gens-là occupent une maison superbe, au bout d'une allée d'eucalyptus ; elle n'a qu'un étage, mais c'est pour mieux résister aux secousses des tremblements de terre.

« Tu ne peux t'imaginer la stupéfaction effarée des deux Mexicains quand on m'a introduit auprès d'eux.

« Ils étaient si loin de s'attendre à ma visite ! Je dois ajouter que, le premier moment d'émotion passé, ils m'accueillirent courtoisement.

« Toluca parla le premier en français assez compréhensible. Il m'expliqua que leur maison périclitait de jour en jour et que la ruine les menaçait.

« Je ne pouvais vous écrire cela, dit-il ; on ne confie pas ces choses au « papier... Je regrette bien que vous ayez fait la traversée. »

« Tu comprends, ma bonne Hélène, que je n'avais pas franchi l'Océan pour me payer de mots. Je m'efforçai néanmoins de conserver mon sang-froid, mais je sentais la colère qui m'envahissait.

« Je répliquai brièvement à ces messieurs qu'ils avaient montré de tout temps une mauvaise foi insigne et que je ne me laisserais pas duper par eux une dernière fois. Alors, ce fut Chalco qui prit la parole. Dans son baragouin, beaucoup moins intelligible que celui de son associé, il entama une histoire larmoyante.

« Il me parla de sa mère, de sa femme, de ses enfants pour lesquels il redoutait la misère prochaine.

« Je ne pouvais répondre brutalement à cet homme, qui me parut sincère.

« L'autre reprit en me parlant du marquis de Penhoët, le plus honnête homme qu'il eût connu, disait-il, et dont la fin prématurée lui avait causé beaucoup de chagrin.

« Le malheur avait voulu que ton père ne restât pas plus longtemps avec eux ; sa grande expérience, son courage et ses relations auraient permis de remettre l'entreprise à flot.

« Le marquis s'était trompé en accusant ses deux associés de nourrir de ténébreux desseins ; ils lui auraient prouvé leur probité s'il n'avait succombé à la Vera-Cruz.

« Je m'attendais à trouver deux coquins audacieux, qui me braveraient ; je tombais sur deux êtres qui se lamentaient et ne cherchaient, prétendaient-ils, qu'à m'être agréables.

« Je me sentis mal à l'aise.

« Avec leur politesse hispano-américaine, ils cherchèrent à me circonvenir.

« Il fallut que j'acceptasse à déjeuner. Ils me firent visiter leur maison.

« De la terrasse, je découvris la ville avec les innombrables dômes de ses églises et de ses monuments.

« Il me fallut admirer la cathédrale, qui remplace l'église édifiée par Fernand Cortès, le Palais national qui contient le sénat, les ministères, la poste, la bibliothèque et le musée.

« Je rappelai à mes hôtes momentanés que la contemplation du panorama de Mexico n'était pas le seul but de mon voyage.

« Après un court échange d'observations en idiome aztèque, Toluca s'écria :

« — Señor de Kerlor, nous ne pouvons vous faire qu'une proposition : reprenez l'établissement de Médélia.

« Tu sais qu'il avait été stipulé que, en cas de non-payement de la part de ces individus, nous redeviendrions propriétaires de la mine.

« Chalco ajouta :

« — Plus tard, vous nous rendrez l'argent que nous vous avons versé... Acceptez ce que nous offrons... N'hésitez pas, car dans quelques jours il pourrait être trop tard... Si l'on vend nos domaines, celui dont il est question sera compris dans la débâcle, et ce serait fort injuste puisqu'il appartient aux héritiers de ce pauvre marquis.

« Pendant que mon interlocuteur recommençait à gémir touchant le sort lamentable de sa famille, et que son acolyte opinait de la tête, je me rappelais les plans de l'immense propriété et le parti qu'on en tirerait en l'exploitant intelligemment.

« Les deux associés exhibèrent d'un carton poudreux le dossier de l'affaire ; ils me remirent les pièces qui nous rendaient tous nos droits.

« C'était une restitution complète.

« Cette droiture me semblait étrange, mais pourtant, il m'était difficile de ne pas m'incliner.

« Je ne devinais pas encore le plan des señores Toluca et Chalco. Ils ne tardèrent pas à me demander un engagement par lequel je leur réservais ultérieurement une indemnité à ajouter à leur premier versement.

« A la veille d'une faillite, ils voulaient se créer des ressources qui échapperaient à leurs créanciers.

« Dans l'impossibilité absolue d'exploiter la mine, ils préféraient me la restituer, à la condition que je ne leur marchanderais pas une partie, une faible partie du reste, des bénéfices éventuels.

« Je ne suis pas précisément l'homme des transactions de cette nature

et j'aurais énergiquement refusé de me compromettre avec ces fripons, si j'avais compris tout cela sur-le-champ.

« — Tenez ! s'écria Toluca, vous arrivez à propos... Un de nos serviteurs part dans une heure pour Médélia... Il vous fera visiter la mine... Si vous consentez à la reprendre, Ruiz vous remettra ces pièces en échange de votre signature au bas de cet acte que vous aurez tout le temps d'étudier.

« J'acceptai les conditions formulées.

« Tu connais, mon adorée, ma promptitude à prendre une résolution.

« Seulement, je constatai avec peine que je n'avais pas le temps de t'écrire ce jour-là.

« Il fallut reprendre le train pour Puébla en compagnie de ce Ruiz, qui avait, entre parenthèse, une des plus patibulaires physionomies que j'ai vues au cours de mes voyages.

« Cet homme n'était pourtant pas un gredin, car il se conduisit avec moi très correctement.

« Ce qui lui donnait l'air sinistre, c'était une balafre qui lui partageait le visage en deux. Or, Ruiz avait défendu sa patrie contre nos soldats; c'était en 1862, à l'assaut de Puébla, qu'il avait reçu sa blessure.

« Les Français avaient fait leur devoir, les Mexicains avaient fait le leur; mon compagnon de route m'assura qu'il ne pouvait nous garder rancune.

« Nous ne séjournâmes que quelques heures à Puébla de los Angeles, c'est-à-dire le Bourg-des-Anges.

« La ville est moins riche que Mexico, dont elle n'est pas très éloignée d'ailleurs, mais elle compte encore plus de cinquante églises.

« Pour nous rendre à Médélia, nous montâmes à cheval. Il s'agissait de gravir au nord-est le cerro de Guadalupe; de l'autre côté du col nous verrions la localité dont il s'agit.

« Nous y arrivâmes à la nuit. Il ne fallait pas songer à gagner ce soir-là l'établissement, qui est à dix kilomètres de la petite ville, en pleine montagne.

« Le lendemain, à l'aube, nous nous remettions en selle sur nos petits chevaux qui ont une fougue, une force et une endurance vraiment extraordinaires.

« On peut les lancer à fond de train à travers les rochers et les fondrières, ils ne bronchent jamais.

« En route, nous croisâmes de nombreux vaqueros qui surveillaient des troupeaux de bétail, tout en fumant leur cigarette.

« Nous chevauchions au milieu de buissons de mezquites décorés de fleurs d'un jaune pâle et de clochettes blanches; les corolles rouges des mamillaires donnent un ton éclatant à cette végétation touffue; puis nous



Il franchit une barranque, rivière assez étroite, mais qui a des profondeurs d'abime.
(Page 795.)

traversions des fourrés de chênes-rouvres ; c'est le chaparral, terme qui correspond à garrigue, dans notre Languedoc.

« Au loin s'étendait la savane infinie.

« Dans les palmiers, croissant les uns dans les autres, voltigeaient des colibris, comme autant de mobiles rayons de soleil.

« C'est au pied d'un des plus grands volcans du monde, le Popo Catepetl, ou mont Fumée, que se trouve l'établissement qui nous appartient.

« Tu ne peux t'imaginer la sauvage grandeur du paysage enfermé dans

un cirque de montagnes vertigineuses, dont les pics, la plupart éteints aujourd'hui, escaladent le ciel.

« C'est au milieu des roches et des laves refroidies que gisent les richesses que je veux extraire de la mine, exploitée trop primitivement jusqu'ici.

« L'outillage est en mauvais état ; des galeries sont obstruées par la lente infiltration des eaux ; les baraquements sont en ruines ; tout est à refaire.

« Il existe au Mexique des milliers de gisements que l'on renonce à exploiter à cause des difficultés matérielles.

« Les quatre cinquièmes du territoire mexicain sont métallifères.

« C'est la contrée, à ce point de vue, la plus riche du monde. Après l'or, l'argent et d'autres métaux précieux, on trouve de l'onyx, du jaspe et jusqu'à des émeraudes.

« Ce sont les moyens de communication qui manquent généralement, et l'eau.

« Or, mon compagnon m'a fait retrouver la trace d'un chemin que les ronces ont envahi et qu'il serait facile de remettre en état.

« Quant à l'eau, nous avons une cascade bondissant du haut d'une brèche ouverte à travers des piliers de basalte.

« Il ne s'agit que de rétablir la canalisation de cette force pour l'utiliser comme force motrice d'abord et s'en servir pour nettoyer les minerais.

« Je te demande pardon, ma chère Hélène, de m'étendre sur ces détails techniques, mais tu ne saurais croire à quel point j'ai été enthousiasmé en voyant ce domaine qui va nous rendre dix fois plus que nous n'avons perdu.

« Il faudra du temps, des sacrifices, un travail acharné ; cela n'est pas fait pour me rebuter.

« Ruiz, après m'avoir guidé consciencieusement et s'être borné à me fournir de laconiques explications, me demanda ce que je décidais.

« Je lui répondis que j'étais prêt à signer l'acte que les gens de Mexico avaient préparé.

« Un trait de plume et ce fut fait.

« En échange, l'employé me remit les titres de propriété, suivant nos conventions verbales.

« Vous avez raison, me dit-il ; il y a une fortune dans les entrailles de la terre que nous foulons, mais il faut l'en faire sortir.

« La langue de Ruiz commençait à se délier. Après avoir fait honneur au repas préparé par deux serviteurs, gardiens de la mine, l'ancien combattant de Puébla me disait qu'il allait repartir sur-le-champ.

« Je voulus l'accompagner jusqu'à la route.

« Ce fut alors qu'il m'apprit que les señores Toluca et Chalco, en

accusant la chance de leur avoir été hostile, n'avouaient pas que leurs vices étaient les seules causes de leur ruine.

« Le premier était un joueur effréné, qui avait laissé plus de deux millions dans les tripots officiels ou clandestins.

« Le deuxième, celui qui me parlait constamment de sa mère, de sa femme et de ses enfants, était le plus grand libertin de la capitale.

« Ses prodigalités avec les filles plus ou moins cotées de Mexico l'avaient mis à peu près sur la paille.

« Enfin, Ruiz, ajoutant à ma stupéfaction, m'expliqua les calculs de ces deux individus en me rendant une concession dont ils ne pouvaient plus tirer aucun parti et dont je leur ferais des rentes si je réussissais.

« Un flot de colère me monta au visage.

« — Ma bonne foi a été surprise, m'écriai-je... Je veux annuler le traité.

« Mais Ruiz, éperonnant son mustang, était loin déjà. Il me cria :

« — Vous n'êtes pas responsable des agissements des mes patrons. La mine vous appartenait... Il ne tient qu'à vous d'en tirer les ressources qu'elle renferme... Toluca et Chalco sont des coquins... Vous êtes un honnête homme... Le bon Dieu saura faire la différence... Adios, señor !

« Il franchit une barranque, rivière assez étroite, mais qui a des profondeurs d'abîme, et se perdit bientôt dans la brume crépusculaire.

« Voilà, ma chère Hélène, comment nous sommes rentrés en possession de notre bien. Il suffit maintenant pour moi de continuer l'œuvre que j'ai entreprise et de la mener à bonne fin.

« J'ai la conviction que j'y réussirai ; mais je ne rentrerai pas en France aussi vite que je le croyais.

« Je vois d'ici les larmes jaillir de tes chers yeux en lisant ces lignes que je t'écris le cœur étroitement serré.

« Haut les cœurs ! Il faut faire appel à toute notre énergie commune, toi pour m'attendre, moi pour multiplier les efforts qui réduiront mon séjour ici à sa plus stricte durée.

« Les résultats que j'ai obtenus déjà doivent nous être un encouragement.

« Il est impossible, je te le répète, que j'échoue dans la tâche que j'entreprends, car c'est pour toi, c'est pour notre petit Jean que je vais mettre en œuvre tout ce que Dieu m'a donné de facultés.

« Si j'étais seul, je douterais peut-être de mes forces... Grâce à toi, grâce à Fanfan, je réaliserai des prodiges. Je ne veux pas savoir si j'aurai à lutter contre l'hostilité des hommes et des choses.

« On m'a dit déjà que les habitants de la contrée détestaient les étrangers et ne professaient pas pour les Français les sentiments que Ruiz m'a exprimés.

« A défaut de Mexicains, je prendrai des travailleurs indiens.

« Ce sont d'intrépides ouvriers, infatigables, très sobres, insensibles à la douleur physique, et qui s'attachent à leur maître quand celui-ci ne les traite pas en *conquistador*.

« Ne t'alarme pas en pensant aux convulsions de la nature.

« Je suis dans un pays dont le sol tremble, c'est vrai ; mais on y voit des volcans se reposer pendant plus d'un siècle.

« Entre Orizaba et Tuxtla, plus près de la Vera-Cruz, les monts se « parlent », suivant l'expression locale, par des roulements sourds, comme celui d'un tonnerre lointain ; ici les vibrations du sol sont moins continues.

« Le climat est salubre ; les épidémies du littoral n'atteignent pas cette vallée ; je me sens très bien portant ; ce n'est pas la vie active que je vais mener qui altérera ma santé.

« Le sol est d'une fertilité extrême, permettant de nourrir d'innombrables troupeaux. Je n'en suis donc pas réduit aux galettes de maïs, qui sont le régal des indigènes.

« Il n'est pas de marchés pourtant comparables à ceux-ci ; aux produits de nos climats tempérés se joignent ceux de la zone tropicale ; c'est une véritable terre promise.

« Seul, le vin est rare, bien que la vigne s'acclimate parfaitement ; les Mexicains boivent le pulquero, qu'ils tirent d'une plante appelée le maguey.

« Ne t'exagère donc pas les dangers : l'ours gris, les pumas, les jaguars et les loups s'attaquent aux malheureuses antilopes et s'aventurent rarement dans les lieux habités.

« Les boas se confinent dans les forêts.

« Les insectes nuisibles ne le sont pas plus que dans nos pays et ils ont au moins le mérite de l'originalité.

« Je te citerai les élatérides lumineux, qui, la nuit, tourbillonnent comme des étincelles.

« Je crois, ma bonne et chère femme, t'avoir fourni tous les renseignements que tu étais en droit d'exiger.

« Ainsi, me voilà dans les Indes occidentales pendant que tu es en France, avec mon fils.

« Qui aurait cru que nous serions forcés de nous séparer si tôt?

« Non! nous ne sommes pas si loin l'un de l'autre ; à travers l'océan, j'entends les battements de ton cœur.

« L'absence ni le temps ne sont rien quand on aime.

« Il faut que je t'adore, Hélène, pour que ma résignation reste intacte.

« Pendant que je suis ici, perdu dans la brousse, tu es toujours dans ce

Paris, où tout le monde peut admirer ta beauté sereine, s'imprégner de ton charme pénétrant, et envier l'honneur que tu m'as fait en me prenant pour mari.

« Tu te souviens de ce que je te disais, à Kerlor, touchant la jalousie effroyable qui me dévorerait si je n'avais pour femme une créature aussi accomplie que toi.

« Et encore, à cette époque, je ne prévoyais pas un tel éloignement.

« Si je ne te vénérais, j'éprouverais d'indicibles tortures.

« Pardonne-moi, mon âme, d'avoir effleuré un tel sujet.

« Je n'ai voulu que te répéter, ma fidèle compagne, combien je te bénis d'avoir fait de moi le plus fier des époux, le plus fortuné des pères.

« Notre bonheur, vois-tu, était trop grand ; je n'en méritais pas ma part ; la destinée veut que je conquière une félicité dont je n'étais pas tout à fait digne.

« Quand nous nous reverrons, ton premier baiser effacera le souvenir de ces épreuves.

« Nous ne nous séparerons plus jamais...

« Nous vivrons dans une atmosphère de chaude tendresse que les années ne parviendront pas à diminuer.

« Personne, sur la terre, ne se sera plus aimé que nous.

« Je suis forcé de terminer ma lettre. Les vapeurs du cratère, noires et épaisses, se déroulent en énormes volutes dans la direction du nord, cela annonce la pluie prochaine ; or, il faut que cette lettre soit portée à Médélia et mon serviteur attend, la main sur le garrot de son cheval.

« Embrasse notre Fanfan comme si nous étions encore tous les deux à le couvrir de baisers.

« Sous ce rapport, il ne doit pas souffrir de l'exil de son père.

« Et quand Jean de Kerlor t'aura rendu tes caresses, dis-lui que tu veux aussi celles qu'il me prodiguait chaque jour. La brise m'en apportera les échos.

« Entre vos baisers vous percevrez les miens et vous les partagerez.

« Embrasse chaleureusement Carmen et son mari.

« Ma sœur recevra une lettre par le prochain courrier, ainsi que notre mère, à qui tu voudras bien télégraphier, avant de lui écrire longuement, pour calmer ses inquiétudes.

« Tu devines avec quelle fièvre je vais attendre ta réponse, qui m'apportera la nouvelle provision de courage dont on a toujours besoin quand on est loin de sa femme et de son fils, si résolu et si intrépide que l'on se croie.

« Au revoir, chère adorée! à bientôt malgré tout!

« Georges de Kerlor. »

*
* *

On devine la poignante émotion avec laquelle la comtesse de Kerlor lut cette lettre, écrite sous un ciel de feu, au milieu d'effroyables dangers, par un homme qui cherchait avant tout à rassurer sa compagne chérie.

Elle se doutait bien que Georges serait forcé de prolonger son séjour au Mexique.

Elle n'avait pas voulu lui faire part de ses prévisions à ce sujet, quand, enfiévré par ses préparatifs, il ne songeait qu'à s'embarquer.

Combien resterait-il de temps là-bas? Il l'ignorait et sa femme l'ignorait aussi.

Hélène se sentait incapable de vivre dans des alarmes continuelles. Elle se proposait de répondre à Georges qu'elle voulait aller le rejoindre avec Fanfan.

Elle ne pouvait se lasser de relire cette lettre, dont l'accent de rêverie lointaine l'impressionnait profondément.

Après avoir envoyé un télégramme en Bretagne, Hélène communiqua la lettre de Georges à Carmen et à Saint-Hyrieix, puis elle répondit :

« Mon cher Georges,

« Ta lettre, si attendue, est arrivée au moment où je me demandais si, malgré ma résignation, je n'allais pas me laisser accabler par la plus noire tristesse.

« Dieu soit loué! ton voyage a été moins accidenté que je ne le redoutais; mais tu ne sais plus maintenant quand tu reviendras.

« Si j'ai accepté une séparation, c'est qu'elle devait être de courte durée; les complications dont tu m'entretiens créent une nouvelle situation; je veux que tu m'autorises à aller te retrouver.

« Fanfan est très bien portant; je veillerai sur lui avec tant de vigilance que j'écarterai de sa tête la moindre menace.

« D'ailleurs, je me suis renseignée : il n'a pas encore l'âge où l'on puisse craindre pour lui les épidémies qui sévissent contre les Européens.

« Si, contrairement aux probabilités, tu peux nous fixer la date de ton retour dans un délai rationnel, je ferai une nouvelle provision de patience et je t'attendrai; mais, je t'en conjure, au nom de notre amour, ne me refuse pas la part que je veux prendre de ta destinée.

« Je m'inclinerai toujours devant ta volonté, sachant bien que ta responsabilité est plus grande que la mienne, dans ces circonstances; toutefois, je me demande pourquoi je n'aurais pas le droit de souffrir avec toi, puisque tes espérances sont les miennes.

« J'ai compris, quand tu me les as signalées, les éventualités fâcheuses

auxquelles nous nous exposerions en partant tous les trois sans but déterminé; aujourd'hui, ces obstacles sont aplanis, puisque tu es rentré en possession du domaine qui appartient à notre fils.

« Encore une fois, je partage ta confiance et je ne doute pas de la réalisation de tes projets; c'est une question de volonté; la tienne est indomptable ; mais les efforts peuvent dépasser la durée de tes prévisions et ma place est auprès de toi.

« Tu jugeras, et ta prochaine lettre me fera connaître ta décision.

« Il n'y a rien de changé ici, depuis que tu es parti.

« J'ai reçu, il y a trois jours, une lettre de notre mère. Elle assure que sa santé est complètement revenue, grâce aux soins du bon docteur La Roche.

« Ton départ, après l'avoir beaucoup affectée, a été considéré par elle comme une nécessité.

« La chère femme ne veut pas me montrer ses tourments, elle m'exhorte très éloquemment à prendre courage.

« Elle souhaite naturellement ton prochain retour, mais à la condition que tu aies complètement réussi.

« Ah! cet orgueil des Kerlor! J'en subis la noblesse, je le trouve admirable, mais je ne puis le partager; c'est peut-être parce que je n'ai pas votre grandeur d'âme.

« Si ma voix avait été prépondérante, je n'aurais cessé de te répéter : « Reste avec nous... Ne songe plus à cette fortune dont nous pouvons « nous passer, à la condition de retourner en Bretagne et d'y vivre à l'abri « de tous les orages...

« N'est-ce pas là que nous avons échangé nos premiers serments?

« N'est-ce pas là que nous nous sommes mariés?

« N'est-ce pas là que notre Jean est né?

« Il faut redouter de lasser le ciel, qui nous a comblés, quand tant de « malheureux l'implorent en vain... »

« Tu en as décidé autrement, sans craindre les retours amers de la fatalité; je ne récriminerai jamais. Toutefois, je n'ai pas l'héroïsme de ta race, et j'exhale ma douleur de mère et d'épouse.

« Tu m'écris, mon cher ami, que, pendant ton exil, je continue à recevoir les hommages de nos amis. Tu te trompes.

« Depuis que tu es parti, je vis dans la retraite avec mon fils.

« Je ne vois, je ne reçois personne. Tout récemment, Saint-Hyrieix a donné une fête splendide, il m'avait priée d'y assister à côté de Carmen; j'ai refusé.

« Je me consacre uniquement à l'éducation de Fanfan.

« Il commence à épeler; sa maîtresse de lecture assure qu'elle n'a jamais vu un enfant aussi intelligent.

« Cette nouvelle science le captive d'ailleurs particulièrement !

« Je lui ai acheté les Contes de Perrault et les Fables de la Fontaine.

« Il passe des heures entières à regarder les splendides illustrations de ces volumes.

« Le soir, à la douce clarté de la lampe, Fanfan me tient société. Pendant que je brode, il feuillette ses livres.

« Parfois, il va un peu trop vite, je dois en convenir. Hier il a eu le grand chagrin de déchirer une page en la tournant avec trop de précipitation.

« Il a eu les larmes aux yeux et m'a regardée comme si j'allais le gronder bien fort à la suite de ce malheur irréparable selon lui.

« Je l'ai vite rassuré.

« Si tu entendais les réflexions qu'il me fait en commentant à sa manière ces beaux dessins. Tu aurais le sourire aux lèvres et parfois les larmes aux yeux.

« Il s'élève avec indignation contre l'égoïsme de la Fourmi qui refuse à la Cigale quelques grains pour subsister jusqu'à la saison nouvelle.

« Quand, dans le jardin, il trouve une fourmi, il veut l'écraser, lui reprochant avec une farouche indignation de s'être montré sans pitié pour la cigale, aussi pauvre qu'imprévoyante.

« Les contes ne sont pas encore à la portée de son intelligence qui s'éveille ; mais, grâce aux images, il entrevoit déjà l'histoire, et il redouble d'attention quand il prend sa leçon, pour arriver le plus vite possible à lire ces adorables récits, au sujet desquels j'ai dû lui fournir de très amples explications.

« En voyant le portrait du Prince Charmant, il s'est écrié :

« — Ça, c'est papa Georges !... Mais il n'a pas le même habit. »

« Chaque fois qu'il fait beau, après déjeuner, nous sortons tous les deux.

« Naturellement, notre promenade favorite est le bois de Boulogne, que nous ne nous lassons pas d'explorer ; Fanfan, d'ailleurs, est infatigable.

« Il fait l'admiration des mamans ; l'envie se joint un peu à ce sentiment ; aussi, je ne saurais t'exprimer l'ardente satisfaction qui emplit mon cœur, quand j'entends célébrer la gentillesse et l'entrain de notre fils.

« Quand nous rentrons, je lui fais répéter ses leçons ; et il passe du plaisir à l'étude avec la plus grande facilité. .

« J'obtiens tout de lui, quand je lui dis que tu dois le trouver très savant à ton retour.

« Tu comprends, mon ami, que je me garde bien de le fatiguer et que je ne lui demande rien qui soit au-dessus de ses moyens, mais je désire le familiariser tout doucement avec l'idée du travail.

« Quand sa tâche est finie, nous nous mettons à table.



Le triomphe de La Limace fut dépourvu de la moindre modestie. (Page 806.)

« Il est là, en face de moi, comme un petit homme, gazouillant des mots adorables, qui me plongent dans le ravissement.

« Ah ! si tu étais là, toi aussi ! si tu assistais comme moi à l'éclosion de cette petite âme, si tu voyais chaque jour grandir ton fils, notre félicité serait suprême.

« Si tu l'entendais faire sa prière, à genoux au pied de son petit lit blanc, tu éprouverais la plus exquise émotion qui puisse transporter une créature humaine.

« Quand il a appelé la bénédiction céleste sur tous les siens, il termine en demandant au bon Dieu d'écarter de toi le danger.

« Sa ferveur est si touchante que je ne puis retenir mes pleurs.

« Les prières d'un enfant, les larmes d'une épouse ne sont-elles pas ce qui touche le plus notre Souverain Maître !

« Quel encens plus pur monterait au Paradis ?

« Je t'en supplie, mon Georges, prends vite une détermination pour que nous soyons promptement réunis.

« Une plus longue existence, dans ces conditions douloureuses, deviendrait insupportable aussi bien pour toi que pour moi.

« Si tu ne peux revenir dans un bref délai, c'est à nous d'aller te rejoindre.

« Bien que je compte sur la Providence, je ne puis bannir mes angoisses ; un pressentiment m'avertit que notre séparation, en se prolongeant, pourrait causer des malheurs imprévus.

« C'est irraisonné, je le sais bien. Je ne chercherai pas à analyser ce que je ressens ; je suis incapable d'expliquer les violentes appréhensions qui m'assaillent à de certaines heures ; mais je les subis et j'en souffre.

« Il me semble que j'ai quelque chose à me reprocher en songeant que tu n'as personne auprès de toi pour seconder tes efforts, ou te consoler s'ils doivent rester infructueux.

« Pendant que je vis à Paris, je te vois dans ce pays perdu, dont la terrifiante grandeur m'épouvante, je te vois aux prises avec des difficultés inouïes, qui paraîtraient insurmontables, si ton énergie ne reculait sans cesse les limites du possible.

« Mais ce sont les plus braves qui sont les plus meurtris, dans une pareille bataille.

« C'est à moi de panser tes blessures... »

Hélène répétait à Georges qu'elle avait une confiance inébranlable en son jugement ; c'était avec la plus entière sérénité qu'elle attendait sa réponse.

Elle l'entretenait ensuite des détails qui touchaient à leur fortune, dans le cas où il serait nécessaire de la réaliser promptement.

Puis, Mme de Kerlor parlait de Saint-Hyrieix et de Carmen, tenant Georges au courant des espérances diplomatiques de Firmin, lesquelles étaient toujours aussi vives, sans que pourtant rien ne parût encore devoir les réaliser dans un bref délai.

Hélène souffrait en écrivant le nom de Carmen ; l'épouse était forcée de cacher quelque chose à son mari; c'était la première fois qu'elle avait un secret pour lui ; toute la délicatesse d'Hélène se révoltait douloureusement en présence d'une situation aussi triste; cependant, lui était-il possible de causer à Georges un chagrin aussi profond, et pouvait-elle trahir l'infortunée, qui expiait si courageusement sa faute ?

Hélène se résignait à cacher la vérité, puisque l'honneur des deux familles était en question.

Mme de Kerlor ne put réprimer un frémissement, en pensant que si le terrible secret était un jour dévoilé, la colère de Georges le porterait à toutes les extrémités.

La bonne comtesse douairière recevrait le coup de la mort. A tout prix, il appartenait à Hélène de prévoir ces redoutables éventualités.

Il fallait donc qu'elle eût ce secret pour Georges.

Elle ne parvenait pas à se faire à cette idée.

Jusqu'alors, celui-ci n'avait rien ignoré, même les plus fugitives impressions d'Hélène, et alors qu'un fait aussi grave troublait le cours de sa vie, voici qu'elle était obligée de le lui taire...

Inflexible, Georges avait maintes fois exprimé son mépris et son horreur pour la femme qui manque à ses devoirs.

S'il pouvait seulement avoir la pensée que sa sœur chérie, sa Carmen bien-aimée, était de celles qu'il flagellait si impitoyablement, qu'il haïssait si rigoureusement, quel coup terrible, quelle atroce douleur pour son orgueil et pour sa tendresse!

Hélène se taisait donc, quoi qu'il lui en coûtât.

Après avoir parlé des amis qui s'intéressaient toujours très vivement à l'exilé, elle consacrait un paragraphe spécial à monsieur et à madame Paul Vernier :

« Notre cousine Mariana, écrivait-elle, nous rend de fréquentes visites.

« Elle parle toujours de toi avec la plus touchante émotion et montre beaucoup d'affection pour notre fils.

« Aussi m'a-t-elle chargée de toutes ses amitiés. »

La jeune comtesse signa.

Puis, elle prit son fils sur ses genoux, lui mit la plume à la main et lui fit tracer tant bien que mal, en dirigeant sa menotte, ces six lettres : « Fanfan ».

Le bébé appuya un peu trop et il en résulta un dernier zig-zag qui ressemblait vaguement aux paraphes dont maître Nerville enjolivait jadis ses actes notariés.

LXXIV

« ZÉPHYRINE FOUILLOUX. SUCCESSEUR »

La Limace rentrait ; il fit claquer la porte très fort. Zéphyrine, qui l'attendait, fronça les sourcils.

— Combien que tu rapportes ? demanda-t-elle.

— La peau !

— Il t'a refusé ?

— Il m'a dit de repasser... Il s'est moqué de ma fiole, quoi ! parce qu'il a appris que j'étais rémouleur avant de m'établir ici.

Il s'agissait du notaire de la rue Saint-Maur. Mᵉ Beaufumet avait versé plus de cinq mille francs déjà aux époux Rouillard, chargés de la tutelle de Claude Fouilloux.

Le tabellion trouvait que cette somme n'avait pas fait long feu, et, malgré les explications de La Limace, il venait de l'éconduire.

Eusèbe et Zéphyrine, quand ils avaient eu en possession le premier argent de Rose, s'étaient offert des divertissements aussi nombreux que variés.

Pendant plus de quinze jours, le couple s'était vautré dans la plus crapuleuse débauche, et le tenancier du débit de la rue Gide avait vu monter ses recettes d'une façon inespérée.

La femme de Courgibet s'était occupée de Claudinet, quand elle avait eu du temps de reste. Ce pauvre enfant, dont l'oncle et la tante ne se souciaient pas plus que s'il avait rejoint sa mère, dut à la marchande de vins de manger à peu près tous les jours.

La Limace, en se réveillant un beau matin, la tête très lourde, daigna se livrer à quelques réflexions.

Si la vie qu'il menait avec Zéphyrine continuait, l'héritage n'irait pas loin ; aussi, Eusèbe Rouillard, en garçon qui avait la prétention de savoir s'arrêter à temps, combina-t-il un projet, dont l'exécution n'aurait eu rien de particulièrement repréhensible si les époux, par un miracle impossible d'ailleurs, avaient pu changer radicalement leur manière de vivre.

La Limace s'étonna de ne pas avoir eu plutôt l'idée qui venait de germer dans sa cervelle, quelque peu obscurcie par les copieuses libations de la veille.

Cette veille était un dimanche ; on était allé à la campagne, dans l'île Saint-Denis.

Les prés fleuris qu'arrose la Seine et les rives embaumées du Petit-

Croult exerçaient toujours une puissante attraction sur l'esprit poétique des époux restés deux amants.

La Limace et Zéphyrine n'éprouvaient pas le besoin de contempler des horizons nouveaux ; ils montraient de la constance en matière de panorama et retournaient volontiers dans les endroits témoins de leurs premiers aveux, de leurs premiers balbutiements d'amour.

Quand Zéphyrine se rappelait ces blancheurs d'aube, elle devenait très sentimentale et encore plus altérée.

Eusèbe, lui aussi, subissait la douce contagion; comme il était un homme, il estimait qu'il devait toujours dépasser les prouesses bachiques de sa faible moitié ; il n'y réussissait pas absolument. Après le repas de midi, on s'était rendu à la butte Pinson, où les ébats chorégraphiques avaient dépassé en échevèlement tout ce que l'imagination pouvait rêver.

L'assistance grouillante, aux remous de houle, — tant il est vrai que les locutions maritimes s'imposent en certaines circonstances — avait fait à Zéphyrine un succès qui eût certainement comblé de joie la muse Terpsichore elle-même.

Nous ne voudrions pas manquer d'équité en insinuant que la clientèle dansante ne se composait que de gigolettes du plus bas étage ou de gentlemen arborant fièrement la casquette à trois ponts ; non ! auprès des « costos » reluisants, on pouvait voir des plâtriers d'Argenteuil, des carriers de Montmorency, des maraîchers de Villetaneuse et autres très braves gens qui prennent leur plaisir où ils le trouvent.

Tous ces mondes, réunis par le régime qui divise le moins, la danse, avaient acclamé Zéphyrine et La Limace.

La première, incomparable dans la chaîne des dames, malgré sa forte corpulence qui ne l'empêchait pas de convoiter les lauriers de La Goulue, n'avait été égalée comme fantaisie inénarrable que par le second, absolument épique dans la périlleuse épreuve du cavalier seul, devant de joyeux drilles, qui, en matière d'ailes de pigeons, croyaient avoir vu tout ce qui s'était fait de mieux jusqu'alors.

Le triomphe de La Limace fut dépourvu de la moindre modestie ; celui de Zéphyrine, en apparence aussi complet, garda pourtant une pointe de mélancolie.

Madame Rouillard, qui avait, décidément, plus de cœur que son mari, se souvenait d'une autre apothéose à laquelle Mulot participait.

— Où est-il maintenant, ce pauvre Casimir ? se demandait Fifi avec un soupir agitant tumultueusement sa gorge, qui n'avait rien d'aride.

La Limace, bon prince, régala ses sujets ; il en résulta pour lui et sa moitié une de ces ivresses mémorables dans les fastes de leurs franches lippées, si bien fournies pourtant.

Ils ne parvenaient pas à se rappeler comment ils avaient pu rouler

de la butte Pinson jusqu'à Levallois, où ils s'étaient retrouvés chez Courgibet, au petit jour.

Nous avons dit que La Limace, saturé par cette nuit d'orgie, avait éprouvé le besoin de varier ses exercices, grâce à une combinaison dont il attendait les plus heureux effets.

Laissant ronfler Zéphyrine, il se rendit rue des Trois-Couronnes. Il avait été bien inspiré; l'écriteau « à louer » se balançait encore aux fenêtres du petit appartement que Rose Fouilloux avait occupé.

L'idée d'Eusèbe se corsait; elle consistait tout simplement à reprendre la suite des affaires de la défunte.

Sur la plaque portant le nom de Rose, on ajouterait: « Zéphyrine Fouilloux, successeur ».

Il valait mieux garder ce nom de demoiselle, bien que celui de Rouillard ne fût pas totalement dépourvu d'élégance, puisqu'il s'agissait avant tout de rattraper la clientèle de la tireuse de cartes.

Zéphyrine travaillerait dans la cartomancie, sans pour cela abandonner sa carrière de somnambule extra-lucide; on pourrait ainsi réaliser des recettes doubles.

Eusèbe s'entretint avec la concierge, qui ne souleva aucune objection en principe; toutefois, le propriétaire exigerait peut-être un terme d'avance.

La Limace eut un geste magnifique, signifiant que ces questions secondaires ne l'embarrassaient nullement; il donna un denier à Dieu et demanda qu'on lui préparât sur-le-champ un acte de location en bonne et due forme.

De la rue des Trois-Couronnes à la rue Saint-Maur, il n'y a qu'un pas.

Eusèbe se rendit chez maître Beaufumet, le notaire, et lui expliqua la situation.

Le notaire consentit à verser les fonds nécessaires, estimant que l'opération commerciale profiterait au mineur Claude Fouilloux.

La Limace et Zéphyrine quittèrent donc la rue Gide, où ils laissèrent leur entresort et Troppmann aux bons soins de Courgibet, et ils vinrent s'installer rue des Trois-Couronnes.

Ils ramenaient leur neveu avec eux.

Quand Claudinet se retrouva dans sa chambrette, il eut un grand serrement de cœur.

Sa pauvre maman n'était plus là pour le border dans son petit lit et pour le caliner jusqu'au moment où il s'endormait.

Puisqu'il était orphelin, il aurait voulu ne jamais revenir rue des Trois-Couronnes et passer sa vie aux Enfants-Assistés, auprès de sœur Simplice, dont il rêvait toutes les nuits.

Le pauvre petit n'avait pas été molesté, à Levallois; son existence y était à peu près ignorée de ses tuteurs légaux, puisque la femme de Courgibet était seule à s'en occuper; mais, à peine rentré au domicile, autrefois maternel, il commença à être rudoyé.

Et pourtant, le cher enfant n'avait jamais été plus doux et plus tranquille ; mais quand le couple était ivre, Claudinet, bien qu'il cherchât à se tenir craintivement à l'écart, était régulièrement brutalisé par son oncle ou par sa tante, quand tous deux ne s'y mettaient pas à la fois.

Zéphyrine, en véritable harpie, trouvait toujours un prétexte pour maltraiter son neveu ; La Limace n'en cherchait pas; il cognait parce que l'alcool déchaînait sa fureur.

— Ce sale gosse-là ! clamait Zéphyrine, nous coûte les yeux de la tête... Il n'a pas un cheveu qui ne nous revienne à plus de cent francs... Je vous demande un peu à quoi c'est bon, cette graine-là !

La Limace ne se donnait pas la peine de faire de discours ; mais son regard sinistre avait encore plus de signification que les diatribes de sa moitié.

Claudinet, terrifié, esquivait les coups autant que possible et allait se réfugier dans un coin.

Eusèbe et Zéphyrine finissaient par se battre tous les deux ; cela créait une diversion au profit du petit martyr, qui se couchait en claquant des dents.

Il fermait tout de suite les yeux et feignait de dormir; mais il récitait en lui-même la prière que sœur Simplice lui avait apprise autrefois.

Peu à peu, son effarement diminuait, bien que la scène conjugale, dans la pièce voisine, se prolongeât souvent jusqu'à une heure avancée de la nuit.

Dans l'obscurité, l'enfant se dressait sur son séant, parce qu'il avait peur, en toussant, de ramener l'attention sur lui.

Depuis quelques jours, il s'était senti des picotements à la gorge et à la poitrine.

Il lui semblait que l'irritation était plus grande, quand il était allongé dans son lit.

De guerre lasse, le couple finissait par n'avoir plus la force de continuer les hostilités.

Dans les ténèbres, on entendait retentir leurs dernières grossièretés, qui tournaient bientôt à l'état de hoquets incompréhensibles; quelques coups sourds étaient encore assénés de part et d'autre, puis c'était le silence.

Zéphyrine et La Limace se mettaient à ronfler.

Claudinet poussait un soupir de délivrance, et s'endormait épuisé; jusqu'au lendemain matin, il n'avait rien à redouter.



Son congé terminé, il s'était embauché à Charonne, chez un serrurier. (Page 810.)

Mais l'enfant ne s'endormait pas aussi vite qu'il l'aurait désiré ; sa petite imagination travaillait, activée par la fièvre lente qui recommençait à le miner.

Le fils de Rose Fouilloux s'assoupissait, puis il se réveillait en sursaut, croyant voir la chambre éclairée...

Sa mère et François Champagne se penchaient vers lui et l'embrassaient doucement pour ne pas troubler son repos.

Cette vision lui semblait délicieuse.

Il se demandait si ce n'était tout le reste qui était un songe affreux.

Il tendait ses petits bras pour retenir la fugitive vision...

Alors, il lui semblait qu'il n'était plus dans son lit.

Il se retrouvait dans sa chaise, à table, entre les deux êtres qui le chérissaient tant.

Mais bientôt, la tristesse lui revenait : si le pompier était là, pourquoi Claudinet apercevait-il, au-dessus de la cheminée, cette croix d'honneur sur laquelle ses yeux se portaient toujours?

Hélas ! il était bien petit, mais il se souvenait de la douleur de sa mère ; François Champagne était mort.

Le pompier que Claudinet distinguait, au moment où le sommeil revenait, c'était Poulot, l'ami Étienne, qui apportait des joujoux et qui faisait de bonnes parties avec son jeune camarade.

Soudain, l'enfant frissonnait encore ; le sentiment de la réalité le ressaisissait ; ses consolantes illusions s'envolaient brusquement ; il craignait que son oncle ou sa tante ne se relevassent et vinssent le battre, au milieu des ténèbres.

Son père et sa mère n'étaient plus ; personne ne viendrait le défendre.

Il retenait sa respiration et se renfonçait sous sa couverture.

Le sommeil réparateur arrivait enfin...

Claudinet pouvait rêver du paradis, jusqu'au moment où la voix éraillée de La Limace expectorait les jurons que le misérable crachait régulièrement au réveil.

Le petit retrouvait toutes ses angoisses en pensant aux mortelles heures qui allaient s'écouler.

— Ah ! murmurait-il, le cœur serré et les yeux gonflés de larmes, si au moins Étienne venait !

Claudinet ne pouvait pas savoir que Poulot n'avait aucun droit de s'immiscer dans le ménage Rouillard.

Étienne, d'ailleurs, croyait toujours que le fils de François et de Rose était aux Enfants-Assistés.

Avant de quitter le service militaire, il s'était renseigné auprès de son lieutenant, qui lui avait expliqué que les enfants dont l'Assistance publique se chargeait partaient en province et qu'on n'entendait plus parler d'eux.

Étienne n'avait pas voulu rengager. Son congé terminé, il s'était embauché à Charonne, chez un serrurier où il avait repris son état.

Étienne Poulot ne se serait jamais douté que le logis de Rose était occupé par Zéphyrine et Eusèbe et qu'ils avaient repris Claudinet.

— Je ne reverrai peut-être plus jamais Étienne, se disait l'enfant découragé.

Il s'habillait et venait, en cherchant à ne plus trembler, dire bonjour à ses tuteurs.

— Bonjour, mon oncle ! balbutiait Claudinet.

— Bonjour ! vilain lardon ! répondait La Limace, quand il était à jeun et qu'il voulait faire preuve de la jovialité dont il se glorifiait.

— Bonjour, ma tante !

— Le diable t'emporte ! grognait Zéphyrine avec un mouvement brusque.

Le petit garçon frissonnait et se répétait que sa pauvre maman, bien qu'elle s'enivrât aussi, ne le rabrouait jamais de cette façon désolante.

Zéphyrine l'envoyait faire des commissions ; il s'en acquittait intelligemment.

La matinée s'écoulait parfois assez paisiblement ; puis La Limace et sa femme recommençaient à boire...

Claudinet, tout pâle, regardait désespérément la porte, comme si un sauveur devait surgir.

Que faisait donc l'ange gardien dont la bonne religieuse l'avait si souvent entretenu ?

Où étaient donc son pauvre papa et sa pauvre maman, pour qu'il les invoquât en vain ?

Qu'avait-il donc fait au bon Dieu pour être abandonné aussi cruellement ?

Il cherchait dans sa mémoire d'innocent quel péché il avait bien pu commettre, le cher mignon !

Il ne trouvait rien. Alors, malgré sa tristesse, il ne voulait plus se désespérer.

Sœur Simplice était incapable de ne pas lui avoir dit la vérité.

Il s'armait de courage, de patience et de résignation.

Un jour, il finirait par être heureux, puisqu'il ne cesserait pas d'être bien sage.

Nous savons déjà que la clientèle de Rose Fouilloux s'était éparpillée à droite et à gauche, quand la malheureuse femme noyait son chagrin de la façon que nos lecteurs n'ont pas oubliée.

La Limace était persuadé que la maison retrouverait petit à petit son ancienne splendeur, à la condition que Zéphyrine se montrât à la hauteur de sa nouvelle condition sociale.

— Vois-tu, lui avait dit Eusèbe, quand on est dans le commerce, tout vous est permis... Le quart d'œil, qui fourrerait au bloc le premier vagabond venu, montre toujours des égards aux patentés... Et puis, on se crée des relations... Regarde Courgibet et Bidonneau, ils crânent maintenant... Ils font les gros... N'est-ce pas notre tour d'être rupins ?

— Bien sûr ! opinait Zéphyrine ; nous ne sommes pas plus gniolles qu'eux.

Malgré la bonne opinion que les deux époux conservaient d'eux-mêmes, les affaires ne reprenaient pas.

Or, ils vivaient largement et dépensaient sans compter.

Les menus frais d'installation et le courant absorbèrent bientôt le versement du notaire.

— Eh bien, quoi ! dit La Limace, après avoir vérifié sa comptabilité, il n'y a qu'à le retaper, ce mec-là... Nous sommes loin de compte... Tant qu'il n'aura pas donné tout le pognon de Rose, nous avons le droit de le faire casquer.

— Bien sûr !

— Il ne faut pas qu'il fasse le malin !... Il y en a assez de ses copains qui lèvent le pied.

— Vois-tu ! dit Zéphyrine un peu effrayée, s'il se sauvait avec notre argent.

Eusèbe la rassura :

— Ces choses-là n'arrivent jamais à des gens comme nous, répliqua-t-il... Nous autres, nous sommes des veinards.

— Nous le méritons bien.

— On fait ce qu'on peut... On n'est pas des voitures à bras.

— Qu'est-ce que ça peut lui coûter, à ce gonse-là, reprit Zéphyrine, de nous donner tout ce qu'il nous redoit ?

— Ah ! voilà ! dit La Limace, rageusement, il prétend qu'il n'est pas seul le maître et qu'il y a le subrogé-tuteur.

— Encore un lascar qui nous mange notre galette.

Quand le titre de venté avait été retrouvé dans le veston de Claudinet, ce jour de Noël, au milieu des péripéties que nous avons racontées, les formalités ordinaires s'étaient accomplies.

L'Assistance publique avait récupéré ses avances. L'administration de l'enregistrement et des domaines avait touché ses droits.

La Limace, nommé tuteur légal, puisqu'il était le mari de la sœur de la défunte et qu'il jouissait encore de ses droits civils, s'était vu adjoindre un subrogé-tuteur.

Maître Beaufumet avait fait nommer un de ses clercs, M. Pascal.

Il fallait compter avec ce subrogé-tuteur, bien qu'il ne défendît l'argent de Claudinet que par habitude professionnelle.

Pascal et son patron avaient à s'occuper d'affaires autrement absorbantes.

Cependant, quand le notaire et son clerc virent que des sommes importantes avaient été confiées à Eusèbe Rouillard, sous le prétexte que celui-ci reprenait l'établissement de la défunte, ils se dirent qu'ils avaient manqué de vigilance.

Mais La Limace ne se lassait pas ; il passait des heures entières à l'étude de la rue Saint-Maur, effarouchant par son débraillé et ses propos plus

que lestes, les clients ordinaires; le notaire, malgré son désir de rester correct, aurait voulu être débarrassé de cet individu ; il ne pouvait le faire qu'en lui signifiant qu'il ne lui donnerait plus un sou, jusqu'à nouvel ordre.

La Limace avait donc été éconduit par le notaire et son clerc, une heure auparavant.

— Enfin, ce n'est pas tout ça, s'écria Eusèbe, il s'agit de becqueter.

— Avec quoi ?

La Limace eut une grimace d'effarement.

— Ne fais pas de chiqué avec les choses sérieuses, répliqua-t-il... Il est l'heure de boulotter.

S'adressant à Claudinet :

— Toi, momignard, mets le couvert... Ça devrait déjà y être.

— Voyons! fit madame Rouillard, il s'agit de s'entendre... Apportes-tu de la braise ?

— Non !

— As-tu acheté de quoi bouffer ?

— Non!

— Eh bien ! mon vieux Eusèbe, il faudra se serrer d'un cran.

La Limace ne crut pas encore que Zéphyrine parlait sérieusement.

Il répliqua :

— Pour toi, c'est probable... Tu es assez ronde pour t'offrir ce genre d'exercice... Mais moi, au bout de deux crans, il n'en resterait plus... Ah ! malheur ! il y a des gens qui prétendent que tu es ma moitié ! Tu en ferais dix comme moi.

Claudinet avait apporté les assiettes et les verres.

La Limace et Zéphyrine se regardèrent, se berçant une dernière fois de la douce illusion de croire qu'ils n'étaient pas sur le radeau de la Méduse.

Brusquement, l'affreuse réalité leur apparut, et la même fureur les gagna.

Les injures les plus ordurières furent échangées, les yeux étincelèrent de rage, les mains se levèrent.

— Quand on prend une femme, glapit la somnambule, qui prétendait quand même mettre le bon droit de son côté, c'est pour la nourrir.

— Ça serait le monde renversé ! protesta La Limace, qui ne pouvait que professer les théories spéciales à son milieu.

— Ah! là là ! ricana Zéphyrine, il faudrait avoir une autre tronche que la tienne pour manger de ce pain-là.

— J'en veux pourtant, du pain et du fricot, vilain museau !

— Est-ce ma faute si tu as tout bu?

— Mince de toupet! Il restait encore du pognon ce matin, tu as été le porter au mastroquet.

— T'en as menti.

— Gueuse!

— Espèce de sale...

Madame Rouillard n'eut pas le temps d'achever; le mari venait de faire entrer la discussion dans une phase nouvelle en assénant à sa femme un coup de poing au milieu du visage.

— Canaille! hurla Zéphyrine, tu m'as prise en traître.

— C'est pas fini! vociféra Eusèbe en imitant un chanteur de café-concert... Puisque tu veux me faire danser devant le buffet, c'est toi qui vas la recevoir, la danse.

— Tiens! ramasse! riposta la somnambule, qui avait saisi une assiette et la lançait à toute volée dans la direction de son époux.

La Limace s'était rapidement baissé.

Le coup porta néanmoins, mais ce fut un visiteur entrant à l'improviste, qui le reçut en pleine poitrine.

LXXV

SÉRIE A LA NOIRE

— Aïe! fit le personnage suffoqué.

La colère de Zéphyrine et de La Limace subit un temps d'arrêt; la bataille fut suspendue.

— Demande pardon! balbutia le nouvel arrivant... Je me suis peut-être trompé.

Il se frotta l'estomac.

— Qu'est-ce que vous voulez? interrogea La Limace, dont le coup d'œil avisé venait de juger la condition sociale de l'intrus.

— C'est pour me faire faire les cartes... La pipelette m'avait pourtant bien indiqué...

Zéphyrine se hâta de répondre de l'air le plus aimable qu'elle était susceptible de prendre après une algarade aussi chaude:

— Donnez-vous la peine de vous asseoir, monsieur... Eusèbe, offre donc une chaise.

Un client! c'était l'aubaine inespérée; La Limace se mit tout de suite à l'unisson; ses traits convulsés par la fureur se contractèrent de nouveau, mais ce fut pour esquisser un engageant sourire.

Il se retourna vers Claudinet, qui, au début des hostilités, s'était réfugié dans un coin et qui tremblait encore de terreur.

— Tu vois, petit gredin! fit l'oncle, un peu plus tu éborgnais monsieur.

— Imaginez-vous, renchérit Zéphyrine, que ce moutard-là jonglait avec les assiettes.

Claudinet n'avait guère envie de protester; il n'en aurait pas eu le temps d'ailleurs, car, d'une bourrade, La Limace le fit sortir de la pièce.

— Va voir à la cuisine si j'y suis! dit le drôle.

— Et tâche de ne pas laisser brûler l'entrecôte, ajouta la tante astucieusement.

Revenant au client, elle demanda avec la plus touchante sollicitude:

— Vous n'êtes pas blessé, monsieur?

— Non, répondit celui-ci... seulement, un peu plus, j'étais amoché.

L'individu était un gaillard de vingt-cinq ans environ, pâle et maigre, aux yeux sournois, aux cheveux aplatis sur les tempes. Son nez portait une cicatrice.

Entre le paletot étriqué et le pantalon de velours apparaissait une ceinture de flanelle rouge.

La Limace, avec son flair particulier, avait eu cette pensée : « C'est un pégriot! »

Zéphyrine, qui n'avait pas l'observation aussi aiguë, s'était dit :

« Il n'a pas l'air rupin... J'ai envie de le faire casquer d'avance.

Si peu qu'apporterait le client, il y aurait toujours de quoi casser une croûte. Telle était en somme la réflexion commune aux époux, qui avaient retrouvé la dignité convenant à des gens établis.

Le jeune homme, qui n'avait pourtant pas l'air timide, restait impressionné par le décor, les accessoires, en proie à la superstition faubourienne subsistant malgré la blague, malgré le scepticisme, superstition que l'on subit, parce qu'on ne peut pas se l'expliquer. On voyait qu'il était sous le coup d'une préoccupation assez vive et qu'il prenait au sérieux la consultation qu'il venait demander.

Il s'écria :

— J'ai un copain qui est venu voir Rose Fouilloux...

— Ma sœur, interrompit Zéphyrine en s'essuyant les yeux.

— Elle lui a parfaitement annoncé ce qui lui arriverait.

— Madame Rouillard, dit La Limace, en succédant à sa sœur, a hérité de tous les secrets du métier... Qu'est-il devenu, votre ami ?

— Il a eu des malheurs ! répondit le client.

— C'est bien fâcheux!

— La tireuse de cartes l'avait pourtant prévenu.

— Il a eu tort de ne pas l'écouter.

— Ah! voilà!... C'est que... on est un gars ou on ne l'est pas... Quand il faut marcher, il n'y a pas de bon Dieu! On y va... Et dame!... lorsqu'on a affaire aux cognes...

— Permettez! s'écria La Limace avec un geste de discrétion, mais enchanté de voir qu'il ne s'était pas trompé, nous ne vous demandons pas vos secrets...

Le jeune homme, qui avait parlé sous le coup d'une surexcitation très irraisonnée, sembla se reprocher son intempérance de langage, puis il haussa les épaules avec insouciance.

— Bah! fit-il, ce n'est pas la peine de battre comtois, puisque les brêmes vous disent tout de suite de quoi il retourne.

— Çà, c'est vrai! reconnut La Limace.

— Seulement, je n'ai que quarante ronds... Faudra vous en contenter.

Il tira deux francs de la poche de son gilet et les mit sur la table.

— Plus tard, je vous enverrai des clients, continua-t-il, foi de Bastien de Montparnasse.

Eusèbe Rouillard tressauta. Il regarda Bastien et se rappela une histoire qui lui avait été racontée l'année précédente.

Il reprit :

— Si vous me dites tout, mon vieux, on n'aura plus rien à vous apprendre.

— Ce n'est pas de moi qu'il s'agit.

— C'est de votre connaissance, fit Zéphyrine, qui préparait les cartes.

— Non! prononça Bastien... Il s'agit d'un aminche que je veux retrouver et qui a disparu tout d'un coup de la circulation.

Eusèbe glissa à l'oreille de Zéphyrine :

— Vas-y sur Mulot... Et à fond.

La cartomancienne, qui se souvenait parfaitement de tout ce qui concernait l'hercule, apprit à Bastien que la personne dont il s'agissait était en prison.

— Je m'en doutais bien, s'exclama le client.

Zéphyrine cita des dates, qu'il reconnut exactes.

— Vous n'avez pas toujours été bien avec cet ami, hasarda la pythonisse.

— Je l'avoue... Nous nous sommes battus...

— Et vous avez écopé.

Bastien eut un geste d'amour-propre froissé.

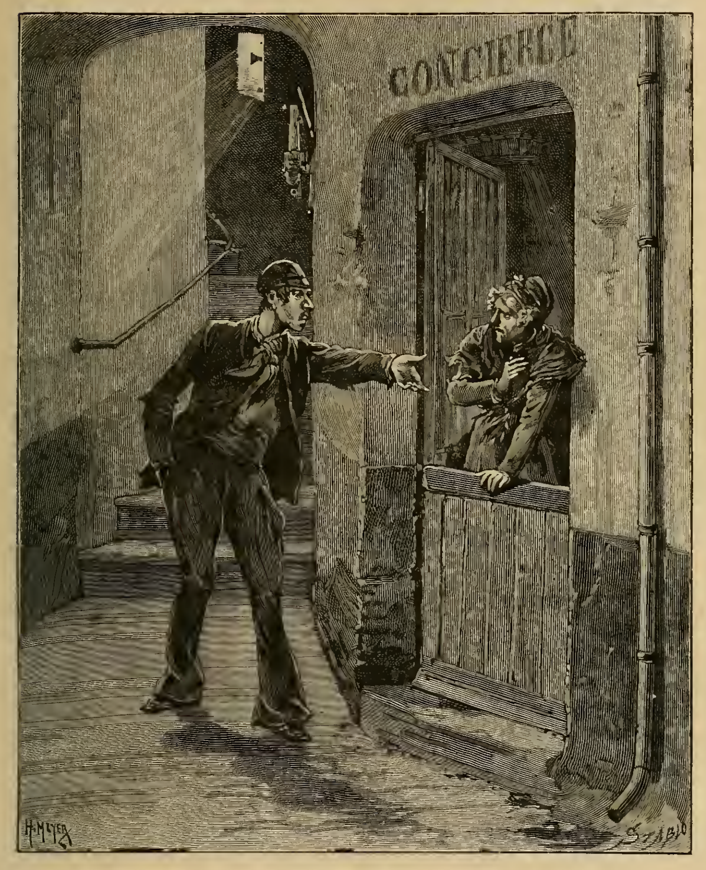
— Comment le savez-vous? fit-il.

— Je le lis dans les cartes.

— C'est épatant!... C'est vrai!... Un jour, on n'était pas d'accord... On a eu des raisons... J'ai trinqué, je le reconnais... Mais c'était un lascar qui en aurait gratté de plus mariolles que moi.

— Bien sûr, poursuivit Zéphyrine, examinant toujours le jeu... C'est un hercule.

Bastien la regarda, ahuri; bien qu'il eût la foi, il ne s'attendait pas à une telle précision.



La Limace, à qui elle avait cru devoir s'adresser, de préférence à Zéphyrine, lui cria :
— Hé ! va donc ! vieux trumeau ! (Page 823.)

Mais bientôt, un sourire sinistre se plaqua sur ses lèvres minces.

— Décidément, poursuivit-il, je ne regrette pas mes quarante sous.

— Vous auriez tort, déclara sentencieusement La Limace...

— Vous allez m'apprendre quand je reverrai le frère !... Je ne peux plus me passer de lui... En voilà un qui était à la hauteur !... Depuis que nous sommes séparés, je me reproche toujours les torts que j'ai eus envers lui... Vous savez ce que c'est... On est jeune... On fait des bêtises.

— Oui, mon garçon ! reconnut indulgemment La Limace.

— Je voudrais recommencer avec lui... Alors il est au plan?

— Hélas!

— Pour combien de temps?

— Ah! dame!

Zéphyrine reprit d'un air inspiré :

— Il s'évadera.

— Vrai! il se fera la paire! s'écria Bastien redevenant très joyeux.

— Prochainement, ajouta la cartomancienne.

Elle commençait à en avoir assez ; grâce aux circonstances, elle aurait pu dévoiler bien d'autres oracles à Bastien, mais elle avait une faim atroce.

Aussi la consultation se termina-t-elle assez promptement.

Le naturel de Montparnasse ne se montra pas autrement exigeant. Cependant, avant de partir, il dit :

— Tout ça, c'est entre nous.

— Soyez tranquille, répondit Eusèbe, on ne jaspine pas dans notre truc.

— C'est rigolo! Vous me bottez! répliqua Bastien... On se reverra.

Et il partit en renouvelant sa promesse d'envoyer des pratiques.

Eusèbe et Zéphyrine n'avaient pas de rancune; leur beau courroux de tout à l'heure n'existait plus; ils redevenaient d'accord jusqu'à la prochaine occasion; et puis, rien ne met en joie comme un succès inespéré.

— Va vite chercher deux côtelettes, dit La Limace.

Puis, se ravisant, en pensant à la difficulté que sa femme éprouvait à se déplacer, il reprit :

— Je vais y aller moi-même.

— C'est ça, mon chéri, pendant ce temps-là, j'allumerai le rif.

La Limace prit la pièce de deux francs et la fit sonner.

— Si elle était fausse... C'est pour le coup que Bastien de Montparnasse nous aurait bien payés, goguenarda Eusèbe... Pour ce que nous avons eu de mal à lui raconter sa petite affaire...

— Allons, bon! s'écria Zéphyrine, il n'y a plus de charbon.

— Je vais acheter du petit salé, répliqua son époux...

Il sortit, pendant que la cartomancienne, réfléchissant sur les nécessités de l'existence, s'écriait :

— C'est égal; en voilà une position pour des gens dans le commerce.

La Limace revint avec la charcuterie et du pain. Il n'avait que deux morceaux de petit salé; mais on pourrait l'arroser.

En garçon méthodique, il fournit ainsi l'emploi de ses fonds :

— Huit sous de cochonnerie, six sous de pain, seize sous de vin et dix sous d'eau-de-vie, ça fait les larantequé... Tu vois Zézé, je ne pratique pas l'anse du panier, moi!

— Il n'y a pas gras! déclara Zéphyrine, mais ça vaudra encore mieux

que de faire ballon... Je commençais à m'enlever, tant il y a de creux là-dedans.

Elle s'octroya un magistral coup de poing entre les seins.

Ils dévorèrent la maigre pitance et séchèrent leur litre en un clin d'œil.

Claudinet, qui avait des tiraillements d'estomac, montra sa petite face blême.

— J'ai faim ! murmura-t-il.

— Il ne faut pas l'oublier, dit la tante.

Elle lui envoya, au vol, comme à un chien, l'os qu'elle venait de complètement décharner.

La Limace, plus généreux, lui lança un croûton de pain.

Silencieusement, le petit malheureux retourna dans son coin et mangea son pain sec.

— Entre nous, Eusèbe ! s'écria Zéphyrine, quelle crapule que ton notaire.

— Dis plutôt celui de Claudinet.

— Ça, c'est vrai !

Et la mégère jeta vers l'enfant un regard chargé de menaces.

— Enfin, déclara La Limace, nous le repigerons, mais pour le moment, il s'agit de se débrouiller.

— Si on avait su, on s'y serait pris à l'avance.

— On rattrapera le temps perdu.

— Joli cadeau que Rose nous a fait ! On claque du bec tout le temps... Sans reproche, Eusèbe, c'est un peu ta faute... Tu t'es monté le bourrichon.

— Je croyais, moi, qu'elle gagnait des mille et des cents... Avec quoi qu'elle a amassé son magot ?

— Dans le temps, les affaires marchaient peut-être mieux.

— Faut croire.

— Si nous attendons les pratiques de Bastien... nous courons le risque de jeûner à perpète... Alors, ce ne serait plus La Limace qu'on m'appellerait, mais l'escargot.

— Moi, si tu veux, je vais commencer à bazarder ce qu'il y a ici.

— La mère Duriveau pourrait y trouver un cheveu, à cause du terme.

— Si la portière fait de la rouspétance, j'y tape dans le nez ! clama belliqueusement la grosse commère.

— Ah ! voilà ! dit La Limace avec une nuance de désenchantement, si nous étions proprios, ça irait mieux.

— Nous l'étions quand nous n'avions que notre roulotte.

— C'était pas une position.

— On avait moins de cassement de tête.

— Tu ne penses pas à nos vieux jours.

— Nous n'en sommes pas là.

— Voilà bien la folle imprévoyance de la jeunesse! répliqua sentencieusement La Limace.

— Après tout, c'est toi qui a voulu t'encroûter ici. Monsieur a voulu faire le zigotot... passer pour un bourgeois rangé des voitures... C'est-t-honteux!

— Tes reproches ne manquent pas de justesse, déclara Eusèbe : c'est vrai, je me suis fourré le doigt dans l'œil... Quéqu'tu veux, je croyais que nous étions mûrs pour l'état de rentier..

Il ajouta, d'un ton chagrin :

— Ah ! si le coup de Saint-Pierre-du-Regard n'avait pas raté...

Ce fut Zéphyrine qui, à son tour, exhala l'amertume de ses regrets:

— Nous n'en aurions pas été réduits à manger deux morceaux de petit salé...

Elle saisit son verre d'eau-de-vie et le lampa incontinent.

La Limace l'imita.

— Oui, c'est une nourriture altérante, dit-il.

Sa femme compléta sa pensée :

— Et Mulot serait encore avec nous.

— Ah ! Mulot! soupira La Limace.

— Ah! Mulot ! répéta Zéphyrine, mais avec une intonation langoureuse et plaintive, qui ne frappa pas La Limace, car it était retombé dans ses méditations.

Il tira son brûle-gueule de sa poche et le bourra avec le tabac qui restait dans un cornet de papier.

Il se leva, prit une allumette, la frotta sur sa cuisse en levant la jambe et alluma sa pipe, tout en marchant de long en large.

— Ya pas ! dit-il, comme s'il se parlait à lui-même, faut rebiffer au truc.

— Moi, reprit Zéphyrine, voilà ce que je te conseillerais...

— Quoi ?

— Tu devrais retourner chez Courgibet.

— Et puis ?

— Tu reprendrais ta meule, qui est dans l'entresort, et tu « ferais » les becs-dans-l'huile de la localité.

— Pendant ce temps-là, riposta La Limace, madame continuerait à se pavaner ici.

— Je n'y tiens pas... Si tu veux qu'on se remette tous les deux sur le trimard, tu n'as qu'un mot à dire.

— Et le gosse ?

— On le laissera en gage à la mère Duriveau.

— C'est pour le coup que le notaire ne voudrait plus cracher au bassinet.

— Le gosse ! on l'emmènera, s'il le faut... On y apprendra le métier de mendigo... Quand il ne rapportera pas sa journée, on lui tannera le cuir... On aura vite fait de le dresser.

— Pour une buse, reconnut La Limace peu galamment, ton idée n'est pas trop mauvaise.

— Je ne suis qu'une couenne, c'est possible, avoua Zéphyrine, mais tu sais, personne ne me fera passer pour une feignante. Y en a jamais eu dans notre famille... Il faudra que mon neveu gagne sa pitance.

— S'il ne veut pas être nourri avec des marrons, répartit Eusèbe, en faisant le geste de frapper... Dis donc, Fifi, si en même temps que son avoine il nous rapportait la nôtre.

— Tu en demandes trop, répondit équitablement la tante de Claudinet... Mettons seulement qu'il nous rapportera de quoi nous rincer la dalle de temps en temps... Ça sera bien le moins, après tout le mal qu'il nous aura donné.

— C'est à voir, fit La Limace, redevenant songeur. Nous ne serons pas toujours rupins.

— Si tu trouves que nous le sommes en ce moment, tu n'es pas difficile.

— Un peu de patience !... Dans le commerce, il y a des hauts et des bas... C'est ce salopiot de notaire qui nous met dedans... Mais, vois-tu, ça me crève de penser que nous pourrions être forcés de reprendre les voyages... Troppmann est de mon avis.

— Je te l'ai toujours dit, que tu n'étais qu'un flêmard, s'écria Zéphyrine, se montant de nouveau.

Eusèbe Rouillard se redressa irrité.

Sa femme, qui tenait à digérer tranquillement son petit salé, se contraignit et voulut même atténuer la sévérité de son jugement.

— Voyons! Zézèbe! un garçon capable comme toi, tu accepterais de retomber dans la mistoufle?

— Bien sûr que non, répondit-il en s'amadouant à son tour. Seulement, il ne faut pas aller plus vite que le violon... Laisse-moi tirer des plans.

— S'ils nous procurent le moyen de dîner ce soir, ça m'est encore égal.

— Tu te rappelles bien, à Brest...

— Au Vrai Mathurin.

— Les toiles se touchaient... L'aubergiste voulait nous semer.

— Tu as fait un chopin chez la petite en deuil.

— Et puis, tu sais, c'était de l'ouvrage propre... On recommencera, voilà tout... J'ai des vues dans le quartier.

— Eusèbe! assura Zéphyrine, je t'idolâtre.

Les épanchements conjugaux furent interrompus par l'arrivée d'une cliente.

Cela faisait deux séances dans la journée ; décidément, une reprise des affaires se dessinait. Un bonheur ne vient jamais seul.

C'était la marchande de café de la rue des Trois-Bornes.

On lui avait volé quarante-trois francs sur sa cheminée : elle venait, en l'absence de tout soupçon raisonnable, demander à la tireuse de cartes de lui indiquer le coupable.

La cliente accepta le grand jeu et versa sans rechigner quatre francs.

Les époux Rouillard échangèrent un coup d'œil radieux.

Ils avaient de quoi se restaurer et ils entrevoyaient de copieuses libations pour se remettre de leurs déceptions.

Zéphyrine raconta une histoire quelconque à la marchande de café, bientôt persuadée que la voleuse était une voisine qu'elle n'aurait jamais accusée, sans l'oracle rendu par Zéphyrine Fouilloux, successeur.

La Limace reconduisit la cliente avec force salutations; puis, lorsqu'elle fut à la porte, il plongea délicatement sa main dans la poche de la dame et lui enleva prestement son porte-monnaie.

La cliente remercia M. Rouillard de sa civilité et s'en retourna chez elle, roulant mille projets de vengeance à l'endroit de la coupable.

Zéphyrine, dont nos lectrices n'ont peut-être pas oublié la propension à la jalousie, s'était un peu étonnée de voir son mari se montrer si empressé.

Défiante, elle se disposait à aller voir ce que La Limace pouvait bien raconter à la marchande de café, quand Eusèbe revint, le sourire aux lèvres, esquissant un entrechat, comme s'il était encore à la butte Pinson.

Il montra le porte-monnaie qu'il venait de subtiliser.

Zéphyrine sentit s'évanouir toutes ses mauvaises pensées, et le couple signa définitivement la paix, dans une tendre caresse.

— Si la typesse revient, dit Eusèbe, ce sera probablement pour nous demander où elle a perdu son morlingue... Tu y diras que c'est toujours la même personne qui lui a chopé.

— Oui, mais, objecta Zéphyrine, elle se souviendra bien qu'elle avait son porte-monnaie ici, puisqu'elle en a tiré le prix de la consultation.

— Est-ce que tu crois, par exemple, qu'elle se doutera que c'est moi qui l'ai grinchi ?... Jamais de la vie.

En effet, la marchande de café ne revint pas. Elle trouvait peut-être, mais un peu tard, que la cartomancie coûtait passablement cher à Paris.

Elle crut avoir perdu son argent.

Le porte-monnaie contenait une cinquantaine de francs.

Eusèbe et son épouse recommencèrent leurs bombances.

Mis en goût par cette rentrée brillante, La Limace réussit quelques coups dans le voisinage.

Il les pratiqua avec cette science que nous connaissons, dans l'art du parfait cambriolage.

Les victimes se rendirent chez le commissaire de police qui procéda à l'enquête traditionnelle, sans découvrir la moindre piste.

Le produit de ces expéditions permit à la maison Rouillard d'attendre de nouveaux clients.

Il en vint quelques-uns, mais ils n'eurent guère à se louer de Zéphyrine, qu'ils trouvaient presque toujours dans une sorte d'hébètement pouvant être attribué ou à l'extase divinatoire ou à la boisson.

On se dit bientôt dans le quartier que la sœur de Rose Fouilloux avait repris le fonds et les habitudes de son aînée; la réputation de madame Rouillard fut vite établie.

Elle eut beau donner des séances de somnambulisme pour varier ses plaisirs et ceux de ses clientes ; La Limace, qui endormait sa femme et jouait le rôle de magnétiseur, ne prenait pas une physionomie assez sérieuse pour duper complètement les gens qui s'aventuraient dans l'antre sibyllin.

Zéphyrine essaya aussi de la chiromancie ; elle n'y obtint pas plus de succès.

Décidément, l'établissement de la rue des Trois-Couronnes était destiné à fermer prochainement.

La Limace vit s'envoler ses dernières illusions, pourtant si robustes.

Le ménage recommença à marcher mal ; du matin au soir et même la nuit, toute la maison entendait les vociférations du couple, ponctuées par des coups sourds ou d'éclatants bris de vaisselle.

Des locataires parlèrent déjà de déménager.

Madame Duriveau essaya de prendre les époux Rouillard par les sentiments ; elle chercha à leur démontrer que, généralement, des personnes dans le commerce ne se comportaient pas de cette façon tapageuse.

La brave concierge ne put aller loin dans ses remontrances amicales ; La Limace, à qui elle avait cru devoir s'adresser, de préférence à Zéphyrine, lui cria :

— Hé ! va donc! vieux trumeau!

Scandalisée, la portière rentra dans sa loge et jura de ne plus s'occuper des tireurs de cartes que pour leur faire donner congé en bonne et due forme par le propriétaire ou l'huissier.

Quand de rares amateurs se présentaient, des gens d'un quartier un peu lointain, qui passaient par là, ils trouvaient le plus souvent porte close.

Eusèbe et Zéphyrine honoraient de leur clientèle un assommoir de la rue Ménilmontant, où, des heures entières, ils faisaient des parties de zanzibar, sur le zinc, en compagnie de rôdeurs descendus de Belleville ou de Charonne.

Quand le couple ne pouvait plus se tenir debout, il prenait place à une étroite table, et continuait d'absorber des consommations aussi nombreuses que variées, dont la nomenclature causerait une effroyable nausée.

Pendant ce temps, que devenait Claudinet?

Il passait ses journées tout seul, dans l'appartement qui était devenu un repoussant taudis, depuis que son oncle et sa tante l'avaient repris.

Dans les premiers temps, La Limace, dont nous connaissons les idées, à jeun, s'écriait en regardant le pauvre gamin :

— Il faudra faire son éducation, afin qu'il soit présentable dans le monde.

La raclée était passée à l'état de moyen éducateur ; à tout propos, l'enfant était battu.

Quand La Limace et Zéphyrine avaient la boisson inoffensive, cela dépendait de la mixture ingurgitée, Claudinet se voyait octroyer un grand verre de vin pur ou un petit verre d'eau-de-vie.

— J'espère qu'on te soigne bien! s'écriait Zéphyrine, et que tu ne te plaindras pas quand on te demandera si nous sommes bons pour toi.

L'enfant s'efforçait de sourire.

La Limace, à la suite d'une entreprise trop hasardeuse, faillit être pris en flagrant délit au moment où il dévalisait une chambre de bonne.

Il réussit à s'esquiver, mais on l'avait entrevu ; le commissaire de police du quartier le manda à son bureau.

Le drôle se défendit comme un beau diable, prétendant que c'était un coup monté par les concurrentes de sa femme ; grâce à sa présence d'esprit et à son bagout infernal, il réussit à confondre les témoins, qui n'osèrent plus se montrer aussi affirmatifs ; l'affaire n'eut pas de suites.

Mais, La Limace, qui était un garçon judicieux, considéra l'avertissement comme sérieux !

Il ne fallait plus opérer aux alentours, jusqu'à ce que la probité d'Eusèbe ne fût plus suspectée, ce qui comportait un assez grand laps de temps.

Quant à travailler dans les autres arrondissements, c'était beaucoup plus difficultueux.

La Limace était un artiste dans sa partie ; il étudiait consciencieusement son sujet avant d'opérer ; ses observations préliminaires, basées sur les habitudes des gens, avaient exploré vite tout le périmètre de la rue des Trois-Couronnes ; en étendant le champ de ses exploits, il était indispen-



Le soir on compta la recette ; bien entendu, les louis n'abondaient pas. (Page 826.)

sable de compter avec des démarches plus longues et beaucoup moins faciles.

Eusèbe avait dû refréner l'ardeur de Zéphyrine, qui voulait prendre part aux expéditions.

A aucun prix, le prudent époux n'eût voulu se faire accompagner par son épouse, dont le signalement était trop facile à remarquer et qui d'ailleurs n'aurait pu manquer de faire sottises sur sottises.

Il lui avait recommandé de mettre en œuvre tous les faibles ressorts de son intelligence pour alimenter la maison.

A défaut de génie, Zéphyrine ne manquait pas d'aplomb.

Elle s'implantait chez les commerçants et réussissait à s'y faire ouvrir un crédit.

Quand la bouchère trouvait que la note montait un peu, Zéphyrine offrait une séance de cartes en guise d'acompte.

Chez la fruitière, tout en escamotant quelques œufs, Zéphyrine faisait miroiter ses talents de somnambule.

L'épicière, elle-même, n'avait pas su se défendre contre l'épreuve du marc de café.

Ces expédients rudimentaires ne pouvaient pourtant avoir une durée illimitée ; soit que les fournisseurs se fussent entendus, soit qu'ils eussent compris en même temps qu'ils étaient floués, les vivres furent coupés avec un ensemble presque parfait.

En outre, le propriétaire avait fait saisir le mobilier, dont la vente était imminente.

La Limace s'avoua vaincu.

— Y a pas ! dit Zéphyrine, faut chasser !

Pour cela, Eusèbe objecta que des munitions étaient nécessaires.

Malgré ses principes d'esthétique, il fut obligé, la mort dans l'âme, de se résigner au vol à la tire ; mais il n'y consentit qu'à la condition formelle de n'y consacrer qu'une journée.

Cette fois, il lui était impossible de décliner la collaboration de sa femme ; il spécifia pourtant qu'ils ne travailleraient pas au même endroit.

Il choisit le bureau de tramways de la place de la République et désigna celui du boulevard Voltaire à Zéphyrine.

Claudinet était encore trop jeune pour qu'on lui confiât un troisième poste d'honneur ; on verrait plus tard.

Les gredins firent une ample récolte de porte-monnaie, les inspecteurs de police étant — par hasard — occupés ailleurs.

Le soir on compta la recette ; bien entendu, les louis n'abondaient pas, mais les pièces de cent sous figuraient avantageusement au milieu de la menue monnaie.

Le total s'élevait à 240 francs.

En présence de ce retour de la veine, fallait-il rester encore rue des Trois-Couronnes ou s'envoler vers d'autres cieux ?

La Limace n'osait pas trop se prononcer, tant il avait l'illusion tenace ; mais Zéphyrine s'écria qu'elle avait soupé du quartier, que les plaintes allaient affluer chez le quart d'œil et qu'enfin on avait barboté les pantes dans l'intention bien déterminée de reprendre les voyages.

Eusèbe Rouillard s'inclina.

Ils firent un paquet des objets transportables sans trop attirer l'attention de la concierge et filèrent en tenant Claudinet par la main.

L'entresort et le cheval étaient toujours chez Courgibet.

En donnant quelques maravédis à ce vieux camarade, on rentrerait en possession du véhicule et de Troppmann.

Depuis deux jours, La Limace et Zéphyrine venaient de quitter la rue des Trois-Couronnes sans tambour ni trompette, lorsqu'un visiteur se présenta chez la concierge.

C'était le docteur Beautreillis, l'homme qui avait soigné Claudinet aux Enfants-Assistés.

Très absorbé par son service, le docteur n'oubliait pas qu'il avait promis à sœur Simplice de veiller sur Claudinet ; mais, il y a loin de la rue Denfert à la rue des Trois-Couronnes, et le médecin avait dû attendre une occasion propice.

Le docteur Beautreillis arrivait trop tard. Les époux Rouillard étaient partis, emmenant leur victime.

La mère Duriveau ne vit aucun inconvénient à mettre le visiteur au courant des faits.

Le docteur eut un geste navré.

— Pauvre enfant ! se dit-il, je lui ai peut-être rendu un mauvais service en l'arrachant à la mort... Aujourd'hui il ne souffrirait plus.

LXXVI

LE CONSEIL DE PÉLAGIE.

Mariana, après avoir volé chez madame de Kerlor le télégramme et la lettre de Robert d'Alboize, était rentrée rue de Chazelles triomphante.

Sa physionomie ordinairement si froide et si dédaigneuse, rayonnait d'une joie odieuse.

Paul Vernier, qui l'accompagnait, se méprit comme toujours sur les sentiments qui agitaient sa femme.

Il s'imagina qu'elle avait passé une excellente journée et qu'elle était heureuse de s'être retrouvée au milieu de ce monde élégant, qui ne lui avait pas ménagé les suffrages les plus flatteurs.

— J'en suis encore ébloui ! s'écria le sculpteur. Je n'avais jusqu'ici rien vu d'aussi magnifique.

— Oui... C'est beau, la fortune ! murmura madame Vernier.

— Je le reconnais.

— Ce n'est pas dans vos licencieuses petites fêtes artistiques, où les

honnêtes femmes ne sauraient se risquer, que l'on a idée de tout ce luxe.

— Ah! pardon...

Mariana ne paraissait pas disposée à converser; et pourtant, son regard brillait avec une animation extraordinaire ; le sourire persistait sur ses lèvres pourpres, où couraient encore de courts frémissements de plaisir.

Paul Vernier s'était senti transporté, en voyant que sa jolie statue s'animait d'une façon aussi inattendue; de plus en plus énamouré, il s'imaginait que le cœur de la femme allait vibrer enfin à l'unisson de celui de l'époux.

Toutefois, par un reste de timidité, il modéra ses tendres démonstrations et voulut encore, pendant quelques instants, parler du garden-party, ne fût-ce que pour célébrer le succès de Mariana; mais elle ne l'écoutait pas.

— Et pourtant, continua Paul, j'ai éprouvé tout d'abord une légère appréhension!... Madame de Saint-Hyrieix me paraissait souffrante... J'ai compris bientôt que notre petite-cousine était préoccupée par les multiples détails du programme et qu'elle craignait que ses invités ne fussent déçus, malgré l'organisation impeccable de la fête... Tout a marché à merveille ; parmi ces enchantements, je suis encore incapable de dire lequel m'a le plus ravi... Puissions-nous, ma chère Mariana, réussir aussi brillamment, quand nous convierons, à notre tour, l'élite de la société parisienne.

En entendant prononcer le nom de madame de Saint-Hyrieix, madame Vernier avait daigné prêter l'oreille; elle répliqua avec une nuance de dédain :

— Vous n'avez jamais rien vu, mon ami.

— Permettez!...

— Ce garden-party a été ce qu'il devait être, ni plus ni moins...

— On peut donc faire mieux?

— Incontestablement.

— Cela me paraissait impossible !

— Je vous en prie, ne m'obligez à formuler quelques petites critiques, dont vous n'apprécieriez peut-être pas le bien fondé... Sachez seulement que, en fait de traditions de ce genre, les Sainclair n'ont jamais rien eu à envier aux Saint-Hyrieix ou aux Kerlor... Et maintenant, permettez-moi de me retirer dans mon cabinet de toilette...

Il s'inclina docilement.

— Je vais moi-même changer de costume, dit-il, et faire un tour à l'atelier jusqu'au dîner.

Brusquement, il la prit dans ses bras et l'enlaça; elle semblait n'avoir pas conscience de ce qu'il faisait, subissant ses chaleureux baisers en souriant toujours.

— Que tu es belle! murmura-t-il passionnément, cherchant de nouveau les lèvres de Mariana.

— On vient, prétendit-elle d'une voix blanche, laissez-moi.

Paul desserra l'étreinte tout décontenancé; sa femme s'échappa.

— Enfin ! s'écria Mariana, se retrouvant seule dans sa chambre, me voilà tranquille.

Elle sonna Annie, sa femme de chambre anglaise, qui accourut et remit à sa maîtresse quelques cartes de visiteurs.

— C'est tout ? demanda Mariana.

— Oui, madame.

Pendant que la camériste aidait sa maîtresse, celle-ci pensait :

— Silverstein n'est pas venu chez Saint-Hyrieix. Il savait pourtant que j'y étais... N'aurait-il pas été invité? C'est bien invraisemblable... Cependant, en admettant qu'il ne le fût pas, il m'aura encore attendue rue d'Astorg... Il ne va pas tarder à poindre... Je ne le recevrai pas.

Elle dit à Annie :

— Vous pouvez vous retirer.

Quand la femme de chambre fut sortie, Mariana ferma sa porte à clef et relut attentivement la lettre de Robert d'Alboize.

— C'est complet! fit-elle... Je tiens Carmen.

Il ne restait plus à Mariana qu'à arrêter sa ligne de conduite. Elle s'absorba dans ses méditations.

Son ivresse passagère disparut et ses sourcils ne tardèrent pas à se contracter.

Certes elle avait obtenu un succès inespéré, après tant de vains efforts et au moment où la lassitude s'emparait d'elle; mais c'était surtout madame de Kerlor qu'elle visait; or, elle n'atteignait que madame de Saint-Hyrieix.

Mariana se réjouissait d'avance en se disant qu'il suffisait de montrer cette lettre à Firmin pour qu'un scandale inouï éclatât; mais si Carmen était la cause de tout ce qui s'était passé, si, grâce à elle, Mariana de Sainclair avait été dans l'obligation de quitter le château, ce n'était pourtant pas Carmen la plus coupable.

Dès ce jour-là Mariana lui avait voué une haine implacable; mais cette haine devenait encore plus sauvage quand il s'agissait d'Hélène.

L'orpheline avait pris la place de Mariana au château de Kerlor ; elle s'était emparée de Georges ; elle portait la couronne de comtesse.

Mariana s'avouait bien qu'elle avait surtout rêvé la richesse et le titre

en cherchant à se faire aimer du jeune homme ; cependant, aujourd'hui, au fond d'elle-même, elle ajoutait avec un dépit singulier qu'elle se sentait réellement attirée vers Georges, dont la mâle physionomie, la fière allure et le tempérament fougueux la séduisaient, quoiqu'elle s'en défendît dans son orgueil pervers de fille ruinée, qui ne songe avant tout qu'à retrouver une fortune.

Georges l'aurait prise, il l'aurait domptée, elle aurait éprouvé les ardentes sensations dont elle ne pouvait que soupçonner la nature et qu'elle avait vues se refléter pourtant dans les yeux bleus d'Hélène.

C'était un maître qu'il fallait à Mariana, la descendante de la mulâtresse Aurore.

Elle n'avait trouvé qu'un mari excellent, trop confiant, trop doux, trop épris d'idéal, alors que cette révoltée se serait délicieusement soumise devant une volonté de fer.

Quelle que soit l'abjection de l'âme, on ne s'enlise pas volontiers dans la honte.

Si Mariana avait épousé Georges, il eût été seul à la posséder ; elle n'aurait eu rien à désirer, puisqu'il n'aurait pas perdu sa fortune, grâce à la visite de Ronan-Guinec.

Non, Paul Vernier n'était pas plus fait pour Mariana que Georges pour Hélène

Seule Mariana pouvait aimer Kerlor et répondre à ses délirants baisers.

Elle eut un geste de rage impuissante en revenant à la réalité des faits.

Elle s'appelait madame Vernier ; elle était la maîtresse de Silverstein, en attendant qu'elle prît d'autres amants !

Et cette Hélène continuerait à jouir de son bonheur usurpé et à se draper dans sa dignité !

Ah ! on la connaissait, maintenant, l'honnêteté des épouses légitimes ; malgré leur tranquille audace, Mariana se chargerait de les rappeler à la pudeur.

Elle tenait Carmen ; il lui fallait Hélène.

Si, de prime abord, on avait demandé à madame Vernier laquelle de ses deux petites cousines tromperait la première son mari, Mariana eût répondu sans hésiter que ce serait la langoureuse Hélène de Penhoët.

La marquise, cette ancienne chanteuse, n'était-elle pas une créature éhontée qui avait dû léguer à sa fille toute sa cupidité et tous ses vices?

D'ailleurs, il devait en être ainsi ; ce n'était pas une raison, parce que Mariana avait surpris le secret de madame de Saint-Ilyrieix pour que madame de Kerlor ne précédât pas sa belle-sœur dans la voie des intrigues.

Cependant, une chose déroutait Mariana : Robert d'Alboize dans sa

lettre s'adressait à Hélène comme si elle n'était pas parfaitement au courant des événements.

Que signifiait cette anomalie ?

Un point restait hors de contestation : madame de Kerlor connaissait l'existence de la bâtarde ; alors, comment admettre que la connivence fût incomplète ?

Il y avait là sans doute une nouvelle hypocrisie d'Hélène ; Mariana éclaircirait cela avec le reste ; rien ne prouvait qu'elle fût au bout de ses intéressantes découvertes.

Quoi qu'il en fût, madame de Kerlor se défendait mieux que madame de Saint-Hyrieix ; cela prouvait qu'en matière d'infidélités, Hélène avait plus d'expérience que Carmen, pas autre chose.

— Voyons! se dit madame Vernier, il s'agit de ne pas montrer trop de précipitation et d'atteindre mon double but... Si je vais trouver cet excellent Firmin et que je lui mette sous les yeux la preuve de son infortune conjugale, Carmen est perdue, cela ne fait pas l'ombre d'un doute... Mais mon rôle de justicière est terminé... Il me sera impossible de retourner au Parc-des-Princes... Hélène pourrait donc m'échapper! C'est ce qu'il ne faut pas... Madame Crépin est décidément une buse... J'admets que Carmen, à cause de son mari, ait pris un luxe inusité de précautions et qu'elle soit parvenue à dérouter les soupçons de la femme de charge; mais madame de Kerlor qui est seule, qui est libre, qui n'a pas à redouter les indiscrètes questions de son mari, puisque Georges est à la recherche des piastres mexicaines, doit se croire en parfaite sécurité... La naïveté de Pélagie est donc inconcevable... Je vais agir seule.

Le lendemain, madame Vernier se rendait à l'hôtel du Parc-des-Princes vers cinq heures de l'après-midi.

Elle supposait que Carmen était allée voir sa fille dans la journée ; elle se trompait ; madame de Saint-Hyrieix, malgré son vif désir d'embrasser Marcelle, avait été forcée de rester chez elle.

Firmin n'eût pas admis qu'elle sortît dans l'état de santé où elle se trouvait ; le lendemain seulement, Carmen pourrait se rendre à Villiers-sur-Marne.

*
* *

Mariana eut la satisfaction de rencontrer d'abord madame Crépin, et elle vit à la figure placide de Pélagie que rien d'anormal ne s'était produit, de fâcheux, touchant la perquisition opérée chez Hélène.

— A quelle heure est rentrée madame de Kerlor? demanda Mariana.

— Dans la matinée.

— Ah ! elle a passé la nuit dehors.

— Oui! fit Pélagie, abominablement scandalisée.

— A quelle heure madame de Saint-Hyrieix est-elle sortie ?.. Est-elle revenue ?

— Elle n'a pas bougé.

— Vraiment ?

— Madame de Saint-Hyrieix, subitement indisposée, s'est mise au lit hier soir, après la fête.

— Elle n'a pas assisté au dîner chez le sous-secrétaire d'État ?

— M. de Saint-Hyrieix y est allé seul.

— Vous êtes-vous arrangée de façon à entendre ce que madame de Kerlor a dit à madame de Saint-Hyrieix après son retour ?

— Cela m'a été impossible.

— Pourquoi ?

— Parce que madame de Saint-Hyrieix s'était remise au lit après la visite de M. d'Alboize.

Mariana tressauta.

— M. d'Alboize est venu !

— Oui... Il n'est resté que quelques minutes.

— Il a vu Carmen ?

— En présence de son mari.

— Quelle audace ! se dit madame Vernier... Ah ! mon pauvre Firmin, comme on abuse de votre candeur !

Cependant, Pélagie, mise en éveil par les quelques mots échappés à Mariana, voulait savoir à son tour.

Elle reprit :

— Est-ce que M. d'Alboize serait...

— Mais non, mais non, répliqua madame Vernier avec impatience ; ne cherchez donc pas de complications inutiles quand vous feriez mieux de découvrir simplement la vérité.

— Simplement ! protesta madame Crépin.

Mariana ne voulait à aucun prix renseigner Pélagie, car elle se disait, dans sa belle âme, que sa complice serait capable de la trahir en prévenant Carmen. Un pareil secret, pensait-elle d'ailleurs, ne doit être divulgué qu'à l'heure choisie pour la vengeance.

Madame Vernier reprit :

— Écoutez, Pélagie, j'ai toujours autant de confiance en vous...

— Et cela ne cesse de m'honorer, madame.

— Mais nous touchons à une période décisive.

— Vous avez donc des indices ?

— J'en ai.

— Lesquels ?

— J'estime que vos renseignements doivent les contrôler avant que je vous apprenne tout ce que j'ai découvert.



Enfin, s'écria la diabolique créature exultant, je découvrirai donc l'endroit où Carmen et Robert ont caché leur bâtarde. (Page 836.)

Les yeux gris de la femme de charge eurent un éclair. Elle reprit :

— Mon Dieu, madame, dans mon humble jugement, je crains que nos efforts réunis ne réussissent pas à nous faire aboutir aussi promptement que nous le désirons.

— Il ne s'agit que de redoubler de vigilance.

— C'est insuffisant.

— Seriez-vous disposée à m'abandonner ?

— Ah ! madame Vernier, pouvez-vous concevoir une telle pensée... Je suis toujours prête à vous obéir, puisque je suis votre très humble

servante et que vous avez assuré mon avenir et celui de mon neveu Prosper.

— Alors je ne m'explique pas vos hésitations, vos réticences.

Pélagie Bassinot, femme Crépin, reprit mystérieusement, en avançant son menton anguleux :

— Nous avons affaire à des créatures très rusées.

— Je vous le concède.

— Elles se doutent de quelque chose.

— Vous croyez?

— Voyons, madame Vernier, on n'est jamais tranquille quand on n'a pas la paix du cœur, le repos de la conscience... Il faut être vertueuse comme nous pour ne rien avoir à redouter.

Le regard de Pélagie se voila chastement, moins par modestie toutefois que pour observer sournoisement les traits de son interlocutrice.

Mariana réprima un geste de stupéfaction; la psychologie de madame Crépin, si primitive qu'elle fût, était-elle entachée d'ironie?

Pélagie poursuivit :

— J'ai la conviction que ces dames sont sur leurs gardes.

— Vous seriez-vous laissé surprendre ?

— Non... Cependant, malgré toute ma résignation, il m'est peut-être arrivé de laisser voir devant elles mon horreur pour le péché.

— Tout ceci est bien subtil, madame Crépin.

— Voici qui l'est moins... J'abandonne si peu la partie que je vais vous proposer un nouvel auxiliaire

— Comment! vous admettez que quelqu'un de plus puisse être mêlé à une affaire aussi délicate?...

— Cela me paraît indispensable.

— Mais vous êtes folle.

— Le Seigneur, au contraire, m'a laissé mes plus précieuses facultés... Toutes les deux, madame Vernier, nous risquerions de n'aboutir à rien.

— Et pourquoi?

— Parce que, encore une fois, on en arrivera à se méfier de nous, si ce n'est déjà fait.

— Par exemple!

Mariana, tout en affectant d'être surprise de la nouvelle attitude de sa complice, ne pouvait qu'être frappée de ces arguments.

Elle se disait que Pélagie se montrerait encore plus inquiète si elle savait que des papiers avaient été soustraits à la comtesse de Kerlor.

— Où voulez-vous en venir? reprit-elle impérieusement.

— A ceci d'abord : que nous n'avons plus une faute à commettre.

— Signalez-moi les fausses manœuvres que nous aurions à nous reprocher.

— Cela prendrait trop de temps.

— Plaît-il?

— Ah! c'est que, moi aussi, madame Vernier, j'ai hâte d'arriver à la liquidation de cette ténébreuse affaire... Aussi, qui veut la fin veut les moyens.

— Que de mots superflus!

— Écoutez-moi bien et terminons cette conversation qu'on pourrait remarquer, ce qui rentrerait dans la catégorie des imprudences que je me suis permis de vous signaler... Que voulez-vous exactement?

— Savoir où se rend madame de Saint-Hyrieix, quand elle prend le train à la gare de l'Est.

— Eh bien! pour cela, il faut que nous fassions appel aux lumières de de M. Piouffle.

— Décidément, vous perdez la tête, s'écria Mariana... Que fait cet homme dont vous ne m'avez jamais parlé?

— Il est directeur d'un cabinet d'affaires, et s'occupe de recherches dans l'intérêt des familles ; il demeure 68 *bis*, rue Taitbout... Je vous engage à aller le voir de ma part.

Madame Vernier bondit et saisit le poignet de Pélagie.

— Malheureuse ! dit-elle, vous n'avez pas raconté à cet individu ce qui se passait ici et ce que nous voulons faire?

La femme de charge se dégagea nerveusement.

Elle riposta :

— Ne persistez donc pas, madame Vernier, à me croire dépourvue de la plus vulgaire intelligence.

— Vous n'avez rien dit?...

— Je vous ai laissé toutes les démarches à faire, si vous les approuvez... Vous fournirez à M. Piouffle les explications strictement nécessaires; il vous comprendra à demi-mot.

— Mais quelle consigne voulez-vous que je lui donne?

— Celle de charger un de ses agents de filer madame de Saint-Hyrieix

— Filer...

Pélagie eut un sourire malicieux, accusant sa mâchoire en casse-noisette.

— Je vois, dit-elle, que madame Vernier n'a pas encore eu le temps d'apprendre bien des petits mystères qui n'en sont plus pour les vraies Parisiennes.

Ce reproche de provincialisme offusqua Mariana, bien que sa curiosité fût vivement surexcitée; elle répliqua :

— Si vous croyez que j'ignore l'existence de ces agences louches, vous vous trompez...

— Celle de M. Piouffle est très honorable et je le connais trop pour douter de sa confortable installation.

— Vous avez eu recours à lui déjà?

— Non, madame... Pourquoi aurais-je eu besoin de ses services?...

— Mais vous le connaissez si bien.

— La vérité est que je l'avais un peu oublié, quand le hasard m'a fait passer devant sa porte... J'ai vu son enseigne... Je me suis rappelé bien des choses... et c'était avec un grand plaisir que j'avais pensé à utiliser cet homme, dans les circonstances actuelles... Ce moyen ne vous agrée pas... N'en parlons plus.

— Mais enfin, où avez-vous connu cet énigmatique personnage?

— A Fouesnant, madame... Vous n'ignorez pas que mon mari, Isidore Crépin, y était greffier de la justice de paix... Il s'occupait de petites affaires en dehors de ses travaux officiels... C'est ainsi qu'il a été en rapport avec M. Piouffle, qui est venu le voir pour une succession dans la basse Bourgogne.

— Ah ! fit Mariana, qui ne trouvait plus du tout l'idée aussi déraisonnable, vous m'en direz tant...

— Vous n'avez pas besoin de vous nommer... Cela ne coûtera pas très cher.

— Eh bien ! je verrai.

— Notez, madame Vernier, que je ne me désintéresse pas du tout de ma mission.

— Je l'espère.

— Commandez ! j'obéirai.

— Redoublez de prudence, mais continuez à surveiller aussi étroitement que possible madame de Saint-Hyrieix.

— Je vous le promets... Vous vous chargez du reste ?

— Oui.

— Je vous assure que, avant huit jours, vous saurez tout ce qui reste à vous apprendre.

Mariana quitta Pélagie pour se rendre chez la comtesse de Kerlor.

— Enfin, s'écria la diabolique créature exultant, je découvrirai donc l'endroit où Carmen et Robert ont caché leur bâtarde.

LXXVII

L'ÉVEIL.

Madame Paul Vernier avait eu bien tort de douter de Pélagie !

La vieille était aux premières loges, il est vrai, pour voir et entendre ce qui se passait dans les deux ménages; mais somme toute, elle n'exerçait pas la profession intime de femme de chambre, elle n'était que femme de charge.

En fait d'intelligence dans la place, Mariana aurait acheté très cher le dévouement de la nourrice de Fanfan; de ce côté, madame Vernier aurait découvert tout ce qu'elle cherchait.

— Malheureusement, avait-elle pensé, ces Bretonnes ont la tête trop dure et s'entêtent ridiculement dans l'amour de leurs maîtres.

Pélagie n'avait pas eu de chance, c'est tout ce que Mariana pouvait lui reprocher.

En somme, n'était-ce pas grâce à madame Crépin que madame Vernier avait été mise sur la piste des documents accusateurs ?

Tout cela méritait considération, surtout au moment où Pélagie venait de suggérer une idée lumineuse à Mariana en lui révélant l'existence de ce M. Piouffle.

— C'est curieux, murmura madame Vernier, je croyais que ces agences ne fonctionnaient que dans les romans... Alors, c'est réellement une industrie?... Elle doit être fructueuse... Pélagie a eu raison de me reprocher mon ignorance et de me rappeler que j'arrivais du Finistère... Ah ! ce Paris ! quelque désir que l'on ait de pénétrer tous ses mystères, il conserve toujours quelque chose à vous apprendre.

Mariana se promettait donc de continuer sa campagne en ne dédaignant aucun concours; il faudrait grassement rémunérer celui de M. Piouffle; le nerf de la guerre ne manquait pas, puisque Silverstein s'en chargeait, malgré ses récriminations et ses velléités jalouses.

Mariana, qui avait, au milieu de ses nombreuses illusions, celle de bien connaître les hommes, — déjà ! — se persuadait que le banquier redoublerait de générosité en raison directe de son bonheur menacé.

Malgré la conscience de sa force, Mariana restait soucieuse.

La nouvelle incarnation de Pélagie l'avait décidément surprise.

La veuve Crépin s'était montrée impatiente, amère, presque impertinente, semblant douter de la réussite finale.

Madame Vernier n'était pas habituée à se voir discuter; elle aurait

répliqué de la belle façon si la complicité de cette domestique ne lui avait pas semblé indispensable.

Enfin Mariana voulut bien se raisonner.

Le tout n'est pas de posséder un secret, encore faut-il savoir s'en servir.

Il fallait que madame Vernier fût armée de toutes pièces si elle se décidait à prévenir brutalement Firmin.

Cette intervention directe était grave, nous avons dit pourquoi.

Cette fois, on ne démasquerait pas Mariana, elle se démasquerait elle-même; Hélène de Kerlor saurait à quoi s'en tenir.

— Et puis, se disait-elle, Saint-Hyrieix a montré tant d'aveuglement jusqu'ici... Il est comme tous les vieux messieurs amoureux des jeunes femmes; jusqu'au dernier moment ils refusent de croire qu'on leur préfère un Amadis... Un mot de Carmen, dit à propos, battrait l'accusation en brèche... Aujourd'hui, les lettres ne sont plus des preuves... On prétend qu'elles ont été fabriquées... Ce qu'il me faut, c'est l'adresse de la nourrice de l'enfant... Ce n'est plus une preuve écrite... C'est la preuve vivante !

Madame Vernier allait entrer chez Hélène, quand elle trouva dans l'antichambre une servante qui lui dit :

— Madame la comtesse de Kerlor est souffrante; elle regrette de ne pouvoir recevoir personne aujourd'hui.

Mariana tressauta. Elle était de la maison; que signifiait cette consigne et pourquoi la lui communiquait-on?

Hélène s'était donc aperçue de la disparition de la dépêche et de la lettre?

Évidemment oui! Mariana n'avait pas la prétention de croire que son vol resterait ignoré.

Mais la soupçonnerait-on?

Malgré sa science de la dissimulation, madame Vernier pâlit et se garda bien d'insister.

Elle traversa la galerie et se rendit chez Carmen, où là, du moins, elle entrerait sans façon.

Elle se heurta à cette nouvelle réponse inattendue :

— Madame de Saint-Hyrieix est auprès de madame de Kerlor.

Cette fois, elle s'exaspéra; sa nature violente ne s'accommodait pas de ces obstacles imprévus.

Elle répliqua :

— On m'avait dit que madame de Saint-Hyrieix était au lit.

— Madame va mieux... C'est madame de Kerlor qui est indisposée.

Mariana, très irritée, se demandait si elle ne devait pas exiger des explications immédiates de la part de Carmen ou d'Hélène, quand elle entendit le bruit d'une voiture.

C'était le diplomate qui revenait du ministère.

— C'est bien, reprit madame Vernier, mais voici M. de Saint-Hyrieix, dites-lui que je désire lui parler.

*
* *

Nous avons relaté la scène émouvante qui s'était passée entre Carmen et Hélène, quand celle-ci rentra de Villiers.

Tout péril semblait conjuré; Marcelle vivait; rien de fâcheux ne s'était produit au Parc-des-Princes en l'absence de madame de Kerlor; il n'y avait plus qu'à remercier Dieu.

Hélène, que la surexcitation nerveuse avait soutenue jusqu'alors, en dépit des fatigues de la nuit passée au chevet de Marcelle et malgré tant d'émotions, ressentit tout à coup une extrême lassitude.

La réaction se produisait.

La jeune femme lutta contre la somnolence qui la gagnait; elle trouva une dernière provision d'énergie pour assister au déjeuner avec monsieur et madame de Saint-Hyrieix.

Firmin était si vivement préoccupé qu'il ne s'aperçut pas de la pâleur de sa belle-sœur.

La maladie de Carmen l'avait bouleversé et il avait un moment cru sa femme gravement atteinte, mais l'amélioration subite survenue dans la matinée rassurait pleinement le diplomate, dont les alarmes d'ailleurs ne pouvaient subsister, puisque, en dépit des symptômes qui l'avaient effrayé, il ne s'agissait que d'un de ces capricieux malaises auxquels les femmes les mieux portantes sont exposées, surtout lorsque leur sensibilité est aussi vive que l'était celle de Carmen.

Firmin de Saint-Hyrieix pouvait donc développer à son aise tous les grands projets qu'il avait conçus pour assurer l'équilibre européen.

Il réglait facilement les deux questions d'Orient, — le simple et l'extrême — en disant son fait à l'Angleterre.

Au dîner de la veille, il avait franchi délibérément les Dardanelles, sans que le ministre des affaires étrangères l'arrêtât dans le détroit.

Il émaillait son discours de métaphores aussi vieilles que la carrière et qui peut-être lui survivront.

Le combat de la Baleine et de l'Éléphant, l'Homme malade, Jonathan et John Bull — nous en passons et des moins banales — revenaient à chaque instant avec des sourires entendus et de petites mines sarcastiques.

Firmin allongeait d'autant plus son discours que ses deux interlocutrices n'y présentaient aucune contradiction.

Carmen ne paraissait pas s'opposer à ce que les hordes barbares campées

sur les rives du Bosphore fussent refoulées en Asie, et madame de Kerlor ne protestait pas au sujet du remaniement des principautés balkaniques.

Cependant, Hélène, malgré toute sa bonne volonté, sentait avec désespoir que le sommeil conjuré jusque-là menaçait de reprendre tous ses droits; les dissertations soporifiques de Firmin. ajoutées à l'insomnie cruelle de la veille, n'allaient plus permettre à la jeune femme de lutter.

— Ah! sapristi ! s'écria familièrement Saint-Hyrieix, frappant la table d'un coup de poing de plénipotentiaire, c'est-à-dire assez atténué, mais qui empêcha pourtant madame de Kerlor de s'assoupir, j'ai oublié!

— Quoi donc ? interrogea Carmen.

— Une chose essentielle.

— Laquelle ? demanda Hélène à son tour.

— Je n'ai pas fait part au ministre de ma rectification de la frontière turco-grecque, telle que je la conçois... telle que le bons sens et la logique de l'histoire l'imposeraient le jour des revendications des Hellènes...

Madame de Kerlor se mit à rire, soulignant complaisamment le calembourg que Firmin avait commis innocemment et qui fit tressaillir l'ombre de Talleyrand présidant au déjeuner familial.

Saint-Hyrieix comprit.

— Oh ! ma chère Hélène, pardon de ce jeu d'esprit.

— Vous ne l'avez pas fait exprès, répartit Carmen.

— Pas du tout... Aussi je remplace les Hellènes par les Grecs...

Et se tournant vers madame de Kerlor :

— Vous m'excusez ?

— Volontiers.

— Hé! hé ! reprit Saint-Hyrieix, retrouvant sa gravité diplomatique, un jour ou l'autre le conflit éclatera.

Effleurant toutes les questions, le bon Firmin, comme tous ses collègues, ne pouvait manquer de tomber juste par hasard.

C'est l'unique secret des diplomaties anciennes, modernes et futures.

Saint-Hyrieix aurait bien voulu se faire apporter une carte et montrer aux deux femmes les points en litige, mais il craignit que la démonstration ne lui prît trop de temps.

Il se leva :

— Il faut que je retourne au ministère, dit-il.

Carmen n'y voyait aucun inconvénient.

— Où vais-je trouver le ministre ? ajouta Firmin, les sourcils contractés... Enfin, je le chercherai... Il sera à la Chambre ou au Sénat... Je tiens



Quelqu'un est venu ici, dit-elle... Quelqu'un a fouillé dans ce meuble. (Page 845.)

absolument à lui communiquer le fruit de mes persistantes études.. Quel dommage que cela me soit sorti de l'idée hier soir... Ah ! ces fêtes officielles ! Quel cauchemar !.. On n'a pas la possibilité de s'entretenir des choses sérieuses... Les membres du cabinet sont accaparés par des nullités prétentieuses qui leur racontent des histoires à dormir debout.

Firmin quitta la table sans avoir parlé de la visite de Robert d'Alboize.

Hélène et Carmen respirèrent.

Madame de Saint-Hyrieix s'écria :

— Tu vas te reposer, ma chérie.

— J'en ai besoin.

— Oui !

— Mais il faut que tu me promettes de rester chez toi aujourd'hui... Tu n'iras que demain à Villiers... On s'étonnerait de te voir sortir si vite après ton indisposition.

— Je te le promets, répondit Carmen en soupirant.

Puis un éclair traversa ses yeux.

— Sais-tu bien, Hélène, que j'ai souvent eu une pensée terrible... Supposes-tu que nous soyons épiées ?

— Puisque tu as eu cette idée, répondit la femme de Georges, à quoi bon te le dissimuler, il y a des moments où moi aussi j'ai peur.

Elles se regardèrent oppressées, subissant la contagion du pressentiment, bien qu'elles vinssent d'écarter un effroyable péril; mais, ni l'une ni l'autre ne s'illusionnait, et pour toutes deux l'horizon restait chargé de ténèbres.

— Tu m'as rendu la lettre ? demanda Hélène.

Carmen n'eut pas le temps de répondre, madame Crépin montrait dans la porte entr'ouverte son profil anguleux.

Madame de Saint-Hyrieix dit à la femme de charge :

— N'entrez donc que lorsque vous êtes appelée, Pélagie...

Madame Crépin se confondit en humbles excuses et s'éclipsa.

— Tiens ! s'écria Hélène, je ne suspecte pas madame Crépin, mais elle aurait pu nous entendre.

— Oui, murmura Carmen, le danger plane toujours.

— Tu ne m'as pas répondu...

— Au sujet de la lettre de Robert... je te l'ai rendue.

— Eh bien ! nous allons la brûler ainsi que le télégramme.

— Tu ne l'as pas fait déjà ?

— Je suis partie immédiatement.

— Et tu as sauvé Marcelle !

— Grâce au docteur Vilfeu.

— Que tu as été chercher pour l'emmener là-bas... Il ne se doute pas qu'il a soigné la fille et la mère à quelques heures d'intervalle.

— Il le saurait que notre sécurité n'en serait pas autrement menacée.

— Ma bonne Hélène ! poursuivit Carmen fiévreusement, je ne veux pas que tu t'identifies aussi étroitement à moi, alors que tu n'as agi que pour m'arracher à la honte... Moi seule suis coupable ! toi, tu restes une sainte.

— Ah ! ma pauvre Carmen, expliqua madame de Kerlor avec la plus poignante mélancolie, si jamais la vérité était découverte, je ne sais pas laquelle de nous deux souffrirait le plus.

— Voyons ! prononça madame de Saint-Hyrieix, douloureusement impressionnée, il faut bannir ces idées funèbres... Si je te demandais de m'abandonner à mon triste sort, tu refuserais, n'est-ce pas ?... Tu me soutiendras jusqu'à la fin.

— Sans doute.

— Eh bien ! réagissons contre nos terreurs injustifiées.

— Tu as raison, Carmen.

— Tu es harassée ; les forces humaines ont des limites ; la fatigue exerce une influence dissolvante sur ton moral, bien que tu sois intrépide à l'heure du danger... Tiens ! je veux te conduire à ta chambre... Tu dormiras quelques heures et tu retrouveras toute ta vaillance.

— Oui, allons, fit Hélène, réconfortée en remarquant l'attitude pleine de sang-froid de Carmen, contrastant si heureusement avec son abattement de la veille... Allons !

Le premier soin d'Hélène, en entrant dans sa chambre, fut d'ouvrir le tiroir où elle s'attendait à trouver la lettre de Robert.

Quand elle était revenue, quelques heures auparavant, elle avait dû, après avoir embrassé Carmen, changer rapidement de toilette pour être prête à l'heure du déjeuner. D'ailleurs, à ce moment, elle ne pensait guère aux précieux papiers ; ce n'était que tout à l'heure, après le départ de Firmin, qu'une appréhension instinctive l'avait assaillie.

Un feu de bois brûlait dans la cheminée.

— Je me tranquilliserai, dit la comtesse, quand les flammes auront dévoré la dépêche et la lettre... Parce que...

Elle s'arrêta brusquement, les pupilles dilatées...

— Quoi donc ? interrogea Carmen redevenant subitement angoissée.

On se souvient du jour où La Limace s'était introduit dans l'humble logis d'Hélène de Penhoët, rue Saint-Donatien, à Brest.

Le drôle, qui se flattait d'avoir volé avec toute la dextérité dont il était capable l'argent remis par le notaire Nerville, s'était complimenté cyniquement de son bel ouvrage.

Selon Eusèbe Rouillard, le cambriolage avait été effectué proprement, et « sans effeuiller la reine des fleurs ».

Malgré la bonne opinion que le filou exprimait, l'orpheline, si méticuleuse, si ordonnée, s'était aperçue immédiatement qu'une main brutale avait dérangé son linge.

Tout de suite, le vol lui apparaissait.

La pauvre enfant, anéantie par ce nouveau malheur, avait voulu mourir...

Sans l'intervention providentielle de Carmen, Hélène de Penhoët allait rejoindre ses parents dans la tombe...

Non seulement Carmen l'avait sauvée, mais c'était grâce à la sœur de Georges que l'orpheline épousait quelques mois plus tard le comte de Kerlor.

Eh bien, Hélène, en ouvrant le tiroir du meuble où elle avait placé hâtivement les papiers, eut la même sensation qu'à Brest.

La main aristocratique de Mariana n'avait pas laissé d'empreintes aussi visibles que les doigts grossiers de La Limace, mais Hélène constata une trace suspecte.

— Quelqu'un est venu ici, dit-elle... Quelqu'un a fouillé dans ce meuble.

Carmen chancela, en proie à une nouvelle anxiété.

Hélène poursuivit ses investigations, ne demandant qu'à s'être trompée, victime d'une absence de mémoire que les événements eussent amplement justifiée ; mais son opinion ne pouvait varier.

— Rien! rien! fit-elle, toute blanche.

Madame de Saint-Hyrieix voulut chercher à son tour; ce fut en vain.

— Tu t'es trompée! s'écria-t-elle en désespoir de cause... Tu as renfermé la lettre dans un autre meuble.

— Non! répliqua Hélène... C'était là..... C'est là qu'on a volé ces papiers.

— Mais qui? interrogea madame de Saint-Hyrieix en se tordant les mains.

— Qui donc a intérêt à nous perdre ? reprit madame de Kerlor.

Carmen ne renonçait pas à s'accrocher à une dernière branche de salut.

— Hélène! supplia-t-elle, rappelle-toi bien tout ce que tu as fait.

— Je me souviens.....

— Ce vol est invraisemblable...

— Hélas !

— En admettant qu'un malfaiteur de profession se fût introduit chez toi, il aurait dérobé des objets de valeur et dédaigné ces écrits... Tu les as emportés avec toi à Villiers... Dans ton trouble, ils se seront échappés de ta poche... Peut-être sont-ils tombés chez Eugénie Repiquet, qui me les remettra demain.

— Non! dit encore Hélène... Quelqu'un s'est introduit ici en mon absence.

— Mais dans quel but?

— Nous ne le saurons que trop tôt.

Carmen s'affola.

— Ainsi, tu avais raison... Je suis surveillée par un espion.

— Ou une espionne.

— Payée par mon mari?

— Qui sait?

Soudain, le bon sens et la droiture de madame de Kerlor reprirent le dessus, malgré son saisissement.

— Non! dit-elle, Firmin est incapable de cette lâcheté.

— Je le crois aussi, répliqua Carmen.

— D'autre part, poursuivit Hélène, ton mari, en dépit de la froideur professionnelle qu'il s'impose, a trop de cœur pour dissimuler aussi perfidement de tels soupçons.

— Je suis de ton avis.

— Nous n'en sommes pas moins perdues.

— Ah! fit Carmen, dont l'égarement redoubla, je vais tout révéler à Saint-Hyrieix.

Elle se dirigea vers la porte.

— Firmin est absent, répliqua Hélène.

— Eh bien! poursuivit Carmen avec la dernière véhémence, j'attendrai son retour; mais rien ne m'empêchera de m'écrier : Je suis coupable!... Seulement, je ne veux pas que mon Hélène bien-aimée soit englobée dans le complot tramé contre moi.

— Tais-toi, Carmen!

— Cette existence est intolérable... Je veux que mon supplice ait une fin... Je ne saurais échapper au châtiment... après avoir lutté en vain... J'étais maudite et condamnée.

Madame de Saint-Hyrieix eut une crise de larmes.

Hélène, qui se ressaisissait progressivement devant la catastrophe plus imminente que jamais, appela sa femme de chambre et consigna rigoureusement sa porte.

Il était temps, car madame Vernier arrivait au Parc-des-Princes.

— Carmen, reprit madame de Kerlor, il est impossible que tu ne conçoives pas quelques soupçons.

Madame de Saint-Hyrieix se prit la tête à deux mains pour rassembler les idées qui s'entrechoquaient dans son cerveau en feu.

— L'auteur du vol, continua Hélène, ne peut être un inconnu.

— Tes serviteurs?

— Je réponds d'eux.

— Eh bien! moi, s'écria Carmen, je ne répondrais pas de la veuve Crépin.

Hélène tressaillit. C'était un trait de lumière.

— Cette femme nous épie, continua madame de Saint-Hyrieix. Il me semble maintenant qu'un voile vient de se déchirer. Vingt fois l'attitude de cette créature m'a paru louche... Fais-la venir.

Carmen avança la main pour sonner.

Hélène réfléchissait ; elle retint le bras de sa belle-sœur.

— Attends ! dit-elle.

— Tu partages mes soupçons ?

— Peut-être.

— Il n'y a ici que cette gueuse capable d'une telle infamie.

— Si Pélagie est coupable, répondit Hélène, elle a agi pour le compte de quelqu'un.

— Cela n'est pas démontré...

— Mieux vaudrait qu'elle eût travaillé pour elle seule.

— Pourquoi ?

— Parce qu'elle s'arrangerait de façon à nous rendre ces documents en échange d'une somme importante... Tu comprends bien que des gens de cette espèce n'agissent pas dans un autre but... Quel bénéfice retirerait-elle en s'adressant tout de suite à ton mari ?

— Je veux voir immédiatement Pélagie, s'écria Carmen d'une voix entrecoupée par la colère des Kerlor... Ces papiers sont peut-être encore en sa possession... Je l'étranglerai si elle refuse de les restituer.

— Calme-toi, je t'en supplie... Dans l'état où tu es, tu livreras ton secret à cette femme, rien qu'en l'interrogeant... Et si elle est innocente ?

— Que faire, mon Dieu? que faire? dit madame de Saint-Hyrieix éperdue.

Un éclair traversa l'esprit d'Hélène ; elle reprit :

— Dis-moi les noms des personnes qui viennent souvent ici et qui assistaient à la fête d'hier.

— Attends donc ! répliqua Carmen subitement frappée. Mariana a demandé à te voir...

Les deux femmes échangèrent un rapide regard, et restèrent sans parler en face l'une de l'autre.

En même temps dans leurs deux esprits le soupçon venait de naître.

LXXVIII

MONSIEUR PIOUFFLE

Nous avons laissé Mariana en proie à une rage concentrée, quand, pour la première fois, depuis qu'elle venait à l'hôtel du Parc-des-Princes, elle s'était vue traitée comme une étrangère dont on craint l'importunité.

Hélène et Carmen avaient-elles des doutes?

Soupçonnaient-elles leur petite-cousine d'avoir dérobé la lettre et la dépèche?

Si furieuse que fût Mariana, elle était bien forcée de convenir qu'une accusation de ce genre, portée contre elle, ferait éclater la vérité, si Pélagie Crépin témoignait contre sa « bienfaitrice ».

Non! madame Vernier ne pouvait s'arrêter à cette idée.

Que gagnerait la femme de charge à se retourner contre Mariana?

D'abord, Pélagie avouerait ainsi sa complicité; ensuite, quel bénéfice retirerait-elle de sa trahison?

Tandis que Mariana s'était engagée à la récompenser de la façon la plus généreuse.

Non! encore une fois, madame Crépin ne se montrerait pas aussi inintelligente. Elle ignorait d'ailleurs quelle preuve décisive était tombée entre les mains de sa complice.

Alors, si Mariana était mise en cause, c'est qu'on se doutait de sa duplicité.

Elle avait peut-être poussé un peu trop loin ses investigations en cherchant, la veille, à arracher à Carmen une partie de son secret.

Mais si Mariana devenait l'objet de la défiance de ses parentes, son rôle devenait extrêmement difficile, pour ne pas dire impossible.

Eh bien! il s'agissait de frapper les premiers coups.

En rendant public le déshonneur de madame de Saint-Hyrieix, il était permis de supposer d'après l'entente des deux femmes que l'enquête à laquelle se livrerait Firmin compromettrait en même temps madame de Kerlor; le double but de Mariana serait atteint.

Le diplomate rentrait en voiture, nous l'avons dit.

Prévenu de la présence de madame Vernier, il lui fit attendre un petit quart d'heure l'audience sollicitée.

Mariana continuait à s'exaspérer.

Non seulement Hélène et Carmen prenaient des précautions contre elle, mais Firmin paraissait entrer dans le complot.

Qu'est-ce que tout cela signifiait?

Après s'être mordu les lèvres jusqu'au sang, madame Vernier sentit diminuer sa superbe assurance.

Est-ce que, par hasard, pendant qu'elle espionnait Hélène et Carmen, celles-ci, luttant sur le terrain de l'astuce, auraient fait surveiller Mariana?

Est-ce qu'une accusation portée par madame Vernier contre madame de Saint-Hyrieix pourrait être détournée par une démarche auprès de Paul, à qui l'on révélerait le rôle joué par Silverstein dans la comédie du ménage à trois?



Maître Piouffle s'était levé, de la façon la plus affable. (Page 854.)

L'impudence de Mariana fit place pendant quelques instants à une anxiété sourde.

Jusqu'à ce qu'elle se fût vengée, elle tenait à rester inattaquable.

Il fallait que ce fût une honnête femme qui flétrît les épouses adultères; sans cela le coup pourrait porter à faux.

Quand Mariana aurait brisé l'existence de Carmen et surtout celle d'Hélène, la vindicative descendante de la mulâtresse Aurore accepterait les événements tels qu'ils se présenteraient.

Évidemment, elle croyait plus utile à ses intérêts de ne pas s'afficher

avec son amant ; mais, si elle était surprise, tant pis pour Paul Vernier.

Mariana se blâma bientôt de ce qu'elle qualifiait de défaillance et son irritation recommença.

Elle ne devait penser qu'à assouvir sa haine ; elle avait des preuves ; elle allait agir.

Firmin la reçut avec sa correction habituelle ; cependant, Mariana remarqua que le diplomate avait l'air un peu ennuyé.

Ignorant que Saint-Hyrieix avait poursuivi en vain le ministre pour lui communiquer ses dernières idées, ce qui motivait la contrariété de Firmin, Mariana, dont l'imagination était toujours prête à vagabonder, examina rapidement deux hypothèses.

Ou Firmin était d'accord avec Carmen et Hélène et avait promis de se tenir sur une prudente réserve touchant madame Vernier, ou il commençait à se douter de ses infortunes conjugales.

Elle se dit :

— Si, pourtant, je te montrais tout de suite mes petits papiers, sans le moindre discours, tu ne garderais pas longtemps ta belle attitude...

Firmin s'écria, après avoir serré la main de madame Vernier :

— Vous avez vu vos cousines.

— Mais non, répondit-elle avec une nuance gaiement dépitée, puisque l'hôtel du Parc-des-Princes est devenu une ambulance...

Saint-Hyrieix eut un haut-le-corps : est-ce que Carmen serait retombée malade ?

— Mon Dieu ! fit-il, ma femme...

— Prodigue ses soins à sa belle-sœur.

— Comment ?

— Il paraît que madame de Kerlor est souffrante.

— Mais non, c'est madame de Saint-Hyrieix.

— Pas du tout, mon cher Firmin, puisque Carmen se trouve en ce moment auprès d'Hélène.

— Vous croyez ?

— On vient de me le dire.

— C'est bizarre.

Elle reprit sur un ton équivoque, dans l'intention de préparer le terrain :

— Ah çà ! mon bon Firmin, vous ne me paraissez pas très au courant de ce qui se passe chez vous.

M de Saint-Hyrieix eut un petit geste d'étonnement et de susceptibilité blessée.

Ce langage familier froissait sa vanité et peut-être Firmin avait-il une lueur de prescience.

Mariana, décidément, ne possédait plus tous ses moyens d'action, elle

n'avait plus cette incroyable maîtrise de soi-même qui la rendait si dangereuse.

Firmin reprit avec une certaine vivacité :

— Madame de Saint-Hyrieix s'est trouvée gravement indisposée après notre fête.

Mariana essaya de montrer un intérêt qu'elle était loin de ressentir.

— Vraiment! dit-elle, si gravement?

— J'ai éprouvé de cruelles transes, je vous l'assure.

Le diplomate mit madame Vernier au courant de ce qui s'était passé.

Mariana l'écoutait avec une impatience mal déguisée; elle constatait une fois de plus à quel point le mari était épris de sa femme.

Dans ces conditions, Mariana ne doutait pas de sa réussite définitive en prouvant à Saint-Hyrieix qu'il était un mari bafoué, mais elle voyait non moins nettement que Firmin, tout en vengeant son honneur, briserait toutes relations avec la femme qui lui ouvrirait les yeux.

Alors, comment atteindre Hélène? l'atteindre sûrement?

Madame Vernier reprit :

— Heureusement. vous aviez tort de vous alarmer.

Saint-Hyrieix hocha la tête.

— Votre mari eût éprouvé les mêmes craintes, le cas échéant.

— Enfin, c'est assez singulier que ce malaise, qui n'avait rien d'inquiétant, soit ainsi devenu contagieux.

— Le médecin est venu immédiatement; il a enrayé le mal.

— Sans pourtant empêcher madame de Kerlor d'être atteinte à son tour.

— J'ignorais que la comtesse fût indisposée... et vous me permettrez, ma chère Mariana, d'aller prendre de ses nouvelles.

— Rassurez-vous!

Il s'était levé et marchait avec inquiétude.

— Quelle sensitive vous faites, ajouta madame Vernier...

— Ah! c'est que, s'il arrivait quelque chose à Hélène...

— Rassurez-vous!

— Georges me l'a confiée!

— Il avait raison, ce cher cousin... Mais vous allez finir par m'inquiéter à mon tour... Je comprends que Carmen, après avoir rempli ses devoirs de maîtresse de maison, pendant une journée aussi écrasante que celle d'hier, ait succombé à la fatigue... Je m'explique moins que madame de Kerlor se soit surmenée au cours de sa promenade.

— J'ignorais que la comtesse fût sortie...

— Elle ne vous l'avait pas dit...

— Non... Mais elle n'en aura pas eu le temps... Excusez-moi, chère madame Vernier, je vais m'informer.

Saint-Hyrieix était devenu très nerveux et ne paraissait pas du tout disposé à prolonger la conversation.

— Je me retire, dit Mariana... Voulez-vous me permettre de vous charger de toutes mes amitiés pour la malade et la convalescente?

— Certainement.

— Je ne sais pas au juste, ajouta-t-elle avec une intention venimeuse, laquelle mérite le plus de sollicitude... Vous discernerez cela, mon bon Saint-Hyrieix.

Firmin fronça les sourcils ; les intentions sarcastiques de Mariana devenaient trop accentuées pour qu'il ne s'en aperçût pas.

— Venez avec moi, fit-il.

— Oh! non! se récria madame Vernier perfidement... On ne m'a pas laissée entrer tout à l'heure... Rien ne prouve que vous aurez plus de chance que moi.

— Que me dites-vous là ?

— La discrétion est la première vertu d'un diplomate... Ne troublez pas les confidences de Carmen et d'Hélène.

— Les confidences!... Mais voyons, ma chère Mariana, reprit Saint-Hyrieix, piqué, vous me semblez bien amère aujourd'hui...

— Vous trouvez?

— Est-ce que Paul vous aurait contrariée ?

— Quelle idée!

— Vous êtes toujours très heureuse?

— Pourquoi ne le serais-je plus ? Je n'ai démérité en rien de son affection, de son estime, de sa confiance...

— C'est que vous me paraissez montrer... comment m'expliquerai-je?... une certaine nervosité que je ne vous connaissais pas...

Mariana, craignant de ne plus arriver à se contenir, lança son dernier trait.

— Que voulez-vous? moi aussi je suis peut-être atteinte de la maladie de Carmen et d'Hélène.

Elle serra la main que Saint-Hyrieix lui tendait et se retira.

— Maintenant, se dit-elle, en remontant en voiture, allons voir M. Piouffle.

Elle donna l'adresse au cocher...

Ceux de nos lecteurs, qui nous font l'honneur de nous suivre dans les excursions que nous tentons à travers le Paris mystérieux d'aujourd'hui, n'ont peut-être pas oublié une de leurs anciennes connaissances, le respectable M. Piouffle.

Ils se rappellent que, de premier clerc d'un huissier bourguignon, il en était arrivé, après avoir risqué le bagne en falsifiant un testament en sa faveur, à fonder une agence de renseignements à Paris, 68 *bis* rue Taitbout.

Madame Vernier, en pénétrant dans le vestibule de la maison, vit tout

de suite une plaque indicatrice qui ne l'obligea pas à s'adresser au concierge.

Cette plaque portait ces mots : « Le cabinet d'affaires est au premier. » Mariana ouvrit donc une porte vitrée à droite et monta l'escalier.

Au premier étage, elle lut, sur une plaque de cuivre ovale ornant un des vantaux : « *Divorces, faillites.* »

Enfin, une autre inscription, au-dessus du gros bouton de porte, prévenait que l'on pouvait entrer sans frapper.

Mariana entra dans l'antichambre, où deux employés, à l'air famélique, paraissaient fort occupés à noircir du papier.

Ils ne semblèrent pas tout d'abord remarquer l'arrivée de la visiteuse ; cependant, le frou-frou soyeux de la robe et le parfum distingué qui émanait de la jeune femme eurent bientôt pour effet d'arracher les deux hommes à leurs absorbantes occupations.

Le plus âgé se leva.

— Madame désire...

— Je veux voir M. Piouffle, répondit Mariana.

— Madame a un rendez-vous avec lui ?

La provinciale, mal dégrossie, se réveilla une fois de plus chez madame Vernier.

De toute sa hauteur, elle toisa le pauvre diable.

— Madame a reçu une lettre ? rectifia celui-ci qui entrevit la méprise et dont les lèvres eurent un vague sourire.

— Non ! répliqua sèchement Mariana... M. Piouffle ne me connaît pas ; j'ai un renseignement à lui demander.

L'employé s'inclina et murmura :

— Si madame veut bien attendre quelques minutes...

Il approcha une chaise de la visiteuse, ouvrit une petite porte matelassée à droite et disparut.

L'autre employé se replongea dans ses écritures, n'osant même plus risquer un regard sournois vers cette belle créature, qui lui avait pourtant causé une sensation aussi téméraire que spontanée.

Mariana eut une moue méprisante : l'odeur du papier et de l'encre, l'air vicié de l'appartement insuffisamment aéré, les relents qui s'échappaient du bureau et trahissaient le passage furtif d'un hareng saur, lequel avait été mangé au déjeuner, tout cela impressionnait de la plus désagréable façon les nerfs olfactifs de l'aristocratique madame Vernier, née de Sainclair.

Elle murmura :

— Cet endroit n'est guère fait pour moi. Dire que c'est madame de Saint-Hyrieix qui m'oblige à y venir !

Le scribe, qui était allé prévenir le patron, revint bientôt.

— Si madame veut bien me suivre... M. Piouffle est très occupé.. Plusieurs clients attendent leur tour, mais il est prêt à vous recevoir immédiatement.

Il guida madame Vernier, qui entrevit en effet dans la pièce qu'elle traversa plusieurs personnes semblant attendre.

L'employé l'introduisit dans le cabinet du patron par une entrée particulière ; il s'effaça pour laisser passer la jeune femme et retourna à son poste.

Maître Piouffle s'était levé, de la façon la plus affable. Cet homme, tout directeur d'agence qu'il fût devenu, avait gardé la distinction d'un premier clerc d'huissier d'une étude de province.

Il était certainement moins efflanqué qu'autrefois et son visage, s'il avait conservé les taches de rousseur qui le marbraient, était devenu plus plein, plus coloré ; son nez restait pointu et retroussé, avec les narines dilatées par l'abus du tabac à priser.

Les yeux, d'un bleu faïence, laissaient volontairement le regard sans expression.

La bouche, aux lèvres rentrées, était de celles qui ne s'ouvrent qu'à bon escient.

Il commença, après avoir invité la visiteuse à s'asseoir sur un fauteuil garni de cuir marron :

— Voulez-vous me faire l'honneur, madame, de m'apprendre le motif de votre visite ?

Il jeta un coup d'œil vers la pendule, comme un homme très affairé qui sait le prix du temps

Puis il arrangea sa cravate blanche, mit en évidence son pantalon noir et ses bottines vernies et prit l'attitude grave d'un robin qui est attendu au tribunal.

— Monsieur, répliqua Mariana, entrant tout de suite en matière, il s'agit de me renseigner au sujet d'une personne qui m'intéresse beaucoup.

— Un homme ?

— Non, monsieur.

Piouffle, qui s'était dit tout d'abord : « Elle va me parler de son amant », rectifia et pensa : « Elle veut lutter contre une rivale ».

Il répondit, désireux d'imiter le laconisme de sa future cliente :

— Ce que vous me demandez est un peu en dehors de mes affaires ; pourtant nous pourrions nous entendre.

Madame Vernier expliqua ce qu'elle désirait.

Piouffle écouta avec l'attention professionnelle dont il était coutumier et répondit :

— Rien de plus facile, madame... je vais mettre à votre disposition un de mes meilleurs agents.

— Et vous êtes sûr qu'il saura se procurer le renseignement dont j'ai besoin?

— J'en suis persuadé.

— Cet homme suivra la personne que je lui désignerai ?

— Parfaitement.

— Il prendra le même train qu'elle, si elle va de nouveau hors de Paris?

— Sans inconvénient.

— Il ne la perdra pas de vue sans qu'elle remarque qu'elle est surveillée?

— Je vous le garantis.

— Et il me dira chez qui l'enfant dont je vous ai parlé est en nourrice?

— Très exactement.

— Combien de temps lui faudra-t-il pour cela ?

— Cela dépend des agissements de la personne en question.

— C'est juste.

— Elle doit prendre certaines précautions.

— Je ne le crois pas.

— Cependant, Madame, vous n'auriez pas recours à mon ministère si vous pouviez vous en passer.

— Naturellement... Qu'est-ce que cela me coûtera ?

— Cinquante francs par jour. Cent francs pour une nuit.

— Soit!

— L'habitude chez moi est de consigner une quinzaine d'avance.

— Mais, se récria madame Vernier, ces recherches ne nécessiteront pas quinze jours.

— Tant mieux pour vous, madame.

— Ce n'est pas que je veuille marchander, reprit Mariana dédaigneusement.

— Vous auriez tort, madame.

— Mais je ne veux pas que votre agent croie de son intérêt de prolonger ses services.

— Rassurez-vous, madame... Nous désirons vivement obtenir une prompte solution, attendu que le versement opéré me reste acquis, quelle que soit la durée des opérations... et pourvu qu'elles n'excèdent pas la quinzaine prévue... Le seizième jour, un nouveau versement serait exigible.

— Eh bien! monsieur Piouffle. s'écria Mariana, je tiens à simplifier les choses... Si votre agent me renseigne avant huit jours, je lui donnerai une gratification.

— J'en suis heureux pour lui... C'est un garçon qui mérite d'être encouragé... Il a de la famille...

— Et à vous, j'offrirai une prime de mille francs.

— Voilà qui est entendu, madame... Je vais vous faire un reçu des quinze cents francs réglementaires... Nous compterons les nuits à part s'il y a lieu.

— Je n'ai pas cette somme sur moi.

— Qu'à cela ne tienne, puisque vous êtes pressée, vous allez avoir l'obligeance de me signer un petit engagement...

— Non!

— Mais pour commencer immédiatement...

— Je reviendrai demain matin. Je vous apporterai l'argent... J'entends ne vous donner ni mon nom ni celui de la personne à surveiller.

— Ah! madame, reprit Piouffle avec la contrariété d'un avocat qui a fourni une savante consultation sur un point litigieux et qui a commis une erreur imputable à un faux point de départ fourni par le client, vous auriez dû me prévenir avant de me demander mes conditions.

Et, en rusé compère, il esquissa un geste de regret, se leva, allongeant e bras pour reprendre l'examen du dossier auquel il se livrait à l'entrée de la visiteuse.

Madame Vernier frappa du pied. Elle crut que Piouffle refusait la besogne.

— Vous comprenez, madame, ajouta-t-il en faisant mine de clore la discussion, ma maison est honorable et ce doit être avec la plus entière confiance que l'on s'adresse à moi... L'affaire liquidée, personne ne sait pour qui j'ai travaillé... Mais vous admettrez bien que, préalablement...

Mariana avait eu le temps de mieux apprécier la situation; elle comprit qu'il ne s'agissait que d'un marchandage. Elle reprit sèchement:

— Vous me préparerez un reçu de trois mille francs.

Piouffle s'humanisa subitement, en affectant de céder à des considérations de pure chevalerie française en face d'une jolie femme.

— Allons! dit-il rondement, par exception, je consens.

— Je serai chez vous demain dans la matinée...

— Immédiatement, M. Grateloup se mettra à vos ordres...

— Je me réserve de lui désigner les circonstances dans lesquelles il devra opérer de préférence...

— Je vous laisse libre.

— Aucun nom ne sera prononcé.

— Puisque vous y tenez.

— C'est entendu.

— Tout au plus me permettrez-vous de décliner la responsabilité d'une fausse manœuvre.

— Voyons, monsieur, oui ou non, trouvez-vous qu'il y ait dans cette mission des difficultés insurmontables?



Immédiatement, Grateloup apparut. — Je suis à votre disposition, madame, dit l'agent. (Page 863.)

— Pas du tout.

— Eh bien! le reste me regarde... Je viendrai demain à neuf heures du matin.

Piouffle salua.

— Ma petite, pensa-t-il, si tu t'imagines que Grateloup ne me fournira pas ton nom, ton adresse et ceux de la personne filée, tu es plus candide que tes jolis yeux ne le laissent supposer... En tout cas, tu paies le prix fort et au comptant sans escompte. Tout va bien... pour le moment!...

LXXIX

LE FILAGE.

Mariana rentra chez elle.

Son premier soin fut de fouiller dans son secrétaire pour y prendre les fonds promis à Piouffle.

Il était dit que madame Vernier entrait décidément dans l'ère des difficultés.

Elle s'était trompée en croyant posséder cette somme liquide.

Elle avait tant de mal à gagner son argent, suivant l'expression populaire, qu'elle ne se rendait que vaguement compte de ce qu'elle possédait.

Quand Silverstein lui offrait des billets de banque, elle les jetait dans un tiroir, où elle fouillait au fur et à mesure de ses besoins, c'est-à-dire très souvent.

Le banquier lui donnait tout ce qu'elle désirait; elle n'avait qu'à exprimer un vœu pour qu'il fût immédiatement exaucé.

Parures étincelantes, bibelots hors de prix, riches toilettes, rien ne semblait coûter à Silverstein.

Mariana aurait donc pu se passer de budget extraordinaire pour satisfaire ses caprices de jolie femme; mais il faudrait mal connaître la descendante de la mulâtresse Aurore pour supposer qu'elle ne se ruinait pas à tort et à travers afin de satisfaire les fantaisies que font naître les innombrables commerçants détaillant à Paris le clinquant et le faux luxe, à un prix aussi élevé que le vrai.

Sans le moindre discernement, dépourvue de ce jugement sûr qui caractérise une femme de goût, Mariana accumulait chez elle la pacotille, au grand désespoir de Paul Vernier, un artiste de valeur, ayant constamment devant les yeux l'idéal de la beauté, qui est une, quels que soient les styles et les époques.

On se souvient combien il avait été navré quand Mariana s'était obstinée à acheter un collier en cailloux du Rhin, rebaptisés d'un nom pompeux par le marchand de verroteries.

Le brave garçon avait donc essayé de réprimer chez sa compagne l'amour des choses criardes, qui menaçaient de transformer en capharnaüm le gynécée; mais, comme toujours, il avait échoué.

Mariana s'écriait :

— Vous n'y connaissez rien... Est-ce que vous souffririez que je critique vos bonshommes et vos bonnes femmes en plâtre?

— Certainement, ma chère amie... Si tu me donnais un bon conseil, et tu en es fort capable, je m'empresserais de le suivre.

— Allons donc !

— Et puis... Ce n'est pas la même chose...

— Vous passez votre vie à étudier les vieilleries du passé, vous ne pouvez donc vous rendre compte de l'art moderne.

La discussion se terminait toujours rapidement, car Mariana, pour avoir le dernier mot, demandait à son mari s'il allait se mettre à lui reprocher l'argent qu'elle dépensait.

Le pauvre Paul souriait et se résignait, cherchant à se consoler en trouvant que Mariana n'était pas la seule à sacrifier aux modes extravagantes et à remplir, grâce à des dépenses folles, la caisse des rusés compères, qui élèvent la réclame à la hauteur d'une institution et font rendre ainsi cent pour cent à leurs capitaux.

Mariana n'avait donc pas les quelques billets de mille francs promis si délibérément à l'agent d'affaires pour le lendemain matin.

Il fallait pourtant qu'elle les lui versât, attendu que madame de Saint-Hyrieix irait à Villiers après le déjeuner, et que Grateloup — Mariana se souvenait déjà du nom — pourrait opérer sans désemparer.

Silverstein, que l'artificieuse créature se flattait de voir accourir rue de Chazelles, n'avait donné aucun signe d'existence.

Pour toute autre que Mariana, ce manque d'empressement eût paru au moins menaçant ; mais elle n'y attacha qu'une importance relative : le banquier, affairé, comme cela lui arrivait quelquefois, n'avait sans doute pas pu quitter son bureau.

Eh bien ! puisqu'il ne venait pas, elle irait le trouver.

Elle se promettait même de le tancer de la belle façon pour n'avoir pas pensé que sa maîtresse avait besoin de lui.

— Nous allons au Parc-Monceau, dit-elle à Paul en dînant.

Vernier, qui s'était flatté de rester seul avec sa femme ce soir-là, répliqua sans le moindre enthousiasme :

— Pourquoi ?

— Mais parce que nous l'avons promis à madame Silverstein.

— Tu crois ?

— C'est vous-même qui vous y êtes engagé.

— Je ne m'en souviens pas du tout.

— Vous perdez facilement la mémoire, mon cher Paul... Voyons, ne nous attardons pas...

— Très bien !... Je ferai ce que tu voudras, quoique j'eusse préféré..... Mais enfin, nous ne resterons pas longtemps sans doute...

En route, Mariana se montra de la plus méchante humeur, attristant Vernier, qui se montrait comme d'habitude plus qu'empressé.

C'est que Mariana se demandait si son mensonge n'était pas inutile.

Que répondrait-elle à Paul si M. Silverstein et sa femme étaient sortis.

Le financier restait rarement chez lui le soir, à moins, naturellement, qu'il n'y reçût des invités; il se pouvait fort bien qu'il fût absent ?

Paul s'écria avec la sollicitude traditionnelle des maris bernés :

— On dirait que tu es souffrante.

— Mais non, mais non ! répliqua Mariana avec impatience... Seulement, je pense que j'ai oublié de voir chez un marchand une console magnifique... Il était venu me l'offrir avant-hier et m'en avait fait la description... Vous verrez qu'elle sera vendue... Ces choses-là n'arrivent qu'à nous.

— Tu en trouveras peut-être une autre.

— Vous croyez cela, vous!

— Dame !...

— Je suis si absorbée à la maison... On n'en finit jamais... Je n'ai pas le temps de m'occuper des choses indispensables... Notre salle à manger est horrible.

— Je ne trouve pas...

— Parbleu ! partout où vous êtes, vous vous figurez que c'est votre atelier... Vous avez toujours l'air de gratter vos outils... Vous ne connaissez que la table à glissière, la terre glaise et la maquette...

— Le fait est que tout cela a du bon, répliqua Paul avec enjouement.

Et ses mains firent le geste de pétrir l'argile après avoir retiré le linge mouillé.

Madame Vernier haussa les épaules.

Ils arrivèrent au Parc-Monceau.

Mariana sentit s'évanouir ses craintes; le salon de Silverstein était éclairé.

Ce fut la femme du banquier qui reçut le couple, sans le moindre étonnement : Paul et Mariana venaient chez elle quand ils le voulaient ; ils étaient toujours parfaitement accueillis.

Madame Vernier se demanda si elle s'était réjouie trop vite. Il se pouvait fort bien que l'épouse fût seule ; mais cette dernière appréhension disparut bientôt ; Silverstein apparut.

Il parut enchanté de la visite.

Mariana, sans trop de difficulté, parvint à lui parler en tête-à-tête.

— Comment se fait-il qu'on ne vous ait pas vu depuis deux jours? demanda-t-elle. Je vous ai cru malade.

— J'ai été très pris, répondit-il.

— Il faut que ce soit moi qui me dérange.

— Je t'en sais un gré infini... Je m'ennuyais passablement en tête-à-tête avec mon épouse...

— Pourquoi y restiez-vous ?

— Parce que je t'attendais.

Mariana se mordit les lèvres. Rien ne surprenait ce Silverstein. Il donna une nouvelle preuve de sa clairvoyance en ajoutant doucement :

— Tu as besoin de moi ?

A la dérobée, il pressa les mains de Mariana, pendant que ses yeux d'onyx la fixaient.

— Oui, répondit-elle négligemment, une petite affaire imprévue...

— Une bonne ?

— Excellente.

— Alors je n'hésite pas... Dis.

— Il me faut six mille francs.

Silverstein se retourna, comme s'il voulait s'assurer que Paul et madame Silverstein continuaient à s'entretenir paisiblement sans se soucier de ce qui se passait à l'angle du salon.

Il regarda de nouveau Mariana et lui répondit :

— Je te les donnerai demain, dit-il.

— J'en ai besoin immédiatement.

— Bien ! répliqua tranquillement le banquier... Dans quelques minutes, je vais aller les prendre dans ma caisse et je te les remettrai.

— Retournons auprès de Paul et de madame Silverstein.

— Oui.

Puis, il parut se raviser.

— Un mot encore...

— Je vous écoute.

— Trouve-toi demain en voiture à onze heures devant la gare Saint-Lazare... ou plutôt au coin de la rue de Rome... Nous irons déjeuner dans quelque cabaret éloigné.

— Mais je ne peux pas...

— Arrange-toi... Je le désire.

— Comment voulez-vous que...

— Je le veux ! dit Silverstein, toujours très doucement, mais de sa voix assurée d'homme qui a le droit d'exiger et qui ne doute pas de se voir obéi.

Mariana essaya de protester.

— Ce n'est que jeudi que je dois me rendre rue d'Astorg.

— Mon Dieu, riposta Silverstein, si cela te contrarie trop, je n'insiste pas... je t'apporterai l'argent jeudi.

— Non !... ce soir même... j'y compte !

— Eh bien ! ma belle, puisque tu me demandes un petit arrangement tout à fait en dehors de nos conventions... fais-moi le plaisir que je désire...

— Quel prétexte invoquerai-je ?

— Si tu résistes, je suis capable de faire encore une concession... Je te donnerai les six mille francs demain au lieu de jeudi.

— Je vous en prie, répliqua-t-elle, très nerveusement; ne discutons pas ce point...

— Cependant...

Elle se sentit envahie par une rage d'autant plus froide qu'elle était forcée de ne pas la laisser éclater.

Elle balbutia :

— Vous ne me reverrez jamais si vous me laissez partir sans cette misérable somme.

— Oh ! oh! fit-il... Il paraît que décidément il y a urgence.

— Serais-je venue sans cela?...

Elle n'eut pas plutôt laissé échapper ces paroles imprudentes qu'elle se mordit les lèvres.

— Allons! allons ! répondit Silverstein, de son ton le plus paternel et en tapotant encore les mains de madame Vernier, ne nous fâchons pas... Quelle mauvaise tête tu as... On va te la verser, cette misérable somme.

— Enfin!

— Seulement, tu viendras demain.

— Eh bien, oui!

— Je veux te faire une petite surprise, continua-t-il d'un ton passablement énigmatique.

Mariana, rassurée sur le sort des honoraires de M. Piouffle, condescendit à redevenir avenante.

— Vraiment? fit-elle.

— Oui, ajouta-t-il... Depuis quelques jours déjà j'attendais une occasion... qui est venue.

Ils revinrent auprès de madame Silverstein et de Paul et la conversation roula sur les événements de la semaine.

— Je vais chercher des cigares! s'écria tout à coup le banquier.

— Mais votre valet de chambre... objecta la femme du banquier.

Silverstein était déjà sorti.

— Ah çà! se dit Mariana, il commence à m'ennuyer énormément, ce Silverstein... Que signifie sa dernière lubie ?... Pourquoi veut-il que je déjeune avec lui demain?... Il a une surprise à me faire... Laquelle ?... Après tout, j'irai ou je n'irai pas... En voilà des exigences !... Il me semble qu'en venant ce soir, sans qu'il m'attendît, malgré ce qu'il a prétendu, j'ai fait preuve de bonne volonté... Oh ! je ne veux pas que l'on me parle sur ce ton... Si cet argent ne m'avait pas été indispensable, je serais restée chez moi... Il est vrai que Paul se préparait à rendre la soirée insupportable... Ah ! que la vie est assommante!

Madame Vernier, après cet accès d'amer désenchantement, voulut bien retrouver l'exacte notion des choses.

Il fallait ménager Silverstein encore pendant quelque temps. Les négociations avec M. Piouffle dépasseraient peut-être le chiffre prévu.

On ne sait jamais jusqu'où l'on va dans ce genre d'affaires.

Ce n'était vraiment pas le moment de rudoyer ce bon Silverstein, qui méritait la considération spéciale attachée à sa qualité de banquier. Le lendemain, Mariana dirait à Paul qu'elle déjeunait au Parc-des-Princes. Il ne présenterait aucune objection.

Silverstein rentra bientôt, apportant les cigares.

Adroitement il remit à Mariana une enveloppe qui contenait six billets de mille francs et ne répondit au petit sourire de remerciement de la jolie créature que par un geste dégagé.

Cependant, il eut le temps de lui dire :

— A demain.

Elle acquiesça de la tête.

A onze heures, monsieur et madame Vernier rentraient rue de Chazelles.

Paul trouva une lettre qui l'attendait.

— Tiens ! dit-il, je reconnais l'écriture d'Antonin Gervais. Tu permets que je décachette...

— Oui, oui ! dit Mariana avec la plus parfaite indifférence.

L'artiste lut tout haut :

« Viens déjeuner avec moi demain, gamin ; j'ai à t'entretenir de choses intéressantes.

« Je compte sur toi. Onze heures et demie.

« Je t'embrasse en attendant.

« Antonin Gervais. »

Paul, avec un épanouissement attendri, regardait la lettre de son illustre professeur.

— Bon vieux maître ! dit-il... Toujours sans façon.

— Tiens ! se dit Mariana, me voici libre... Pas besoin d'inventer une histoire.

Elle reprit tout haut en affectant un air pincé :

— Il aurait pu m'inviter.

— Tu n'as qu'à venir... Tu seras reçue à bras ouverts.

— Merci !... Trop aimable... Je ne suis pas encore habituée à ces mœurs un peu spéciales... Ça viendra peut-être... Bonne nuit !

Mariana rentra dans sa chambre.

Le lendemain, elle était à l'heure convenue chez Piouffle.

Elle versa l'argent. Immédiatement, Grateloup apparut.

— Je suis à votre disposition, madame, dit l'agent.

Ils quittèrent la rue Taitbout. Mariana prit un fiacre et dit au cocher de la conduire à Boulogne.

En voiture, elle examinait Grateloup.

C'était un homme d'une soixantaine d'années, assez proprement mis, qui avait l'air d'un adjudant d'infanterie en retraite.

Les traits n'offraient aucune particularité, bien que les yeux ne manquassent pas d'intelligence.

L'allure générale était épaisse, vulgaire, corrigée pourtant par un désir de bien se tenir devant une cliente d'une haute catégorie.

— Monsieur Piouffle vous a fait connaître votre besogne? demanda Mariana.

— Oui, madame... Il s'agit de suivre une personne que vous allez avoir la bonté de me désigner.

— Et de savoir exactement dans quelle localité elle se rend en prenant le train à la gare de l'Est.

— Oui, madame.

— La personne ira sans doute chez une nourrice; elle y verra un enfant... Vous me direz le nom et l'adresse de cette nourrice.

— Oui, madame, répondit pour la troisième fois Grateloup.

On arriva au viaduc d'Auteuil, Mariana donna des ordres au cocher pour qu'il s'approchât de l'hôtel du Parc-des-Princes.

— Tenez ! reprit bientôt madame Vernier ; la maison est reconnaissable...

— Ce sont ces deux hôtels jumeaux.

— Voici maintenant la description de la femme que vous allez suivre.

Elle fit le portrait de madame de Saint-Hyrieix.

Grateloup écouta, hocha la tête et déclara qu'il se sentait tout prêt à commencer sa journée.

Cependant, il demanda à Mariana si elle pouvait lui indiquer l'heure approximative à laquelle la personne en question sortirait de la maison.

— Vers une heure de l'après-midi; répondit madame Vernier... du moins, je le...

Elle s'arrêta brusquement et se renfonça dans la voiture.

Le coupé de Saint-Hyrieix venait de franchir la grille.

Firmin, tout à ses combinaisons diplomatiques, ne s'occupa pas le moins du monde du fiacre qui stationnait à quelques pas.

Mariana le vit, le menton dans la main, dans son attitude méditative des grands jours.

Elle se dit :

— Je vais attendre qu'il soit un peu éloigné pour partir et laisser mon homme en faction.

Grateloup, par amour de l'art, avait remarqué Saint-Hyrieix.

Mariana fit ses dernières recommandations à l'agent et lui demanda si Piouffle lui avait donné des subsides pour qu'il ne fût gêné par aucune difficulté matérielle.



Au revoir, madame... Vous gardez la voiture ?... Bon. (Page 871.)

Il répondit affirmativement.

Madame Vernier reprit :

— Le voyage que vous allez faire ne peut être long... je serai chez M. Piouffle à six heures pour connaître le résultat de la journée.

— Les renseignements que j'aurai à prendre nécessiteront un certain temps.

— C'est vrai.

— Je télégraphierai à mon directeur, si je ne crois pas être de retour à l'heure fixée.

— C'est entendu...

Mariana s'interrompit encore, et ne put retenir un cri, Carmen à son tour sortait de l'hôtel.

Elle n'attendait que le départ de son mari, fit Mariana. Et saisissant le bras de Grateloup :

— Tenez! dit-elle. Voilà la femme.

L'agent regarda :

— Ça suffit, dit-il.

Madame de Saint-Hyrieix, de son pas agile, se dirigeait vers la barrière.

— Elle va prendre une voiture, pensa Mariana.

Grateloup avait déjà donné la consigne au cocher en ouvrant une des vitres de devant et en tirant l'automédon par le pan de sa redingote.

— Mais, répliqua madame Vernier, puisque le hasard nous favorise ainsi, rien ne m'empêche de rester avec vous jusqu'à la gare de l'Est où cette femme se rend certainement.

— Madame, répondit Grateloup, je ne me permettrais pas de vous contredire, mais je préférerais être seul.

— Et pourquoi? Qu'est-ce que cela vous fait, puisque c'est le même prix ?

L'agent eut un geste signifiant que les questions d'honoraires, convenues entre la cliente et le patron, ne le touchaient pas, mais il répliqua :

— C'est un genre de travail pour lequel il faut opérer solitairement.

Le cocher, obéissant aux instructions reçues, avait fait prendre le petit trot à son cheval.

— Je ne vous gênerai pas, prétendit Mariana... J'ai hâte de vous voir à l'œuvre.

— Soit, dit philosophiquement Grateloup.

Carmen prit une voiture.

La poursuite commença sans incidents; on suivait bien l'itinéraire pour se rendre à la gare de l'Est.

— J'ai tout le temps nécessaire, pensait Mariana, pour me rendre ensuite au rendez-vous de Silverstein... Et puis, quand il m'attendrait un peu, ce cher ami, où serait le mal?

Rue de la Paix, au coin de l'avenue de l'Opéra, c'est-à-dire presque au coin du boulevard, il y eut un brusque remous.

Une charrette barrait la rue.

La voiture de Carmen s'arrêta; les autres équipages en firent autant. Mais la charrette obliqua légèrement.

Les deux cochers voulurent couper la file et passer.

Celui de Carmen avait profité de l'arrêt, pour descendre du siège et rajuster le collier de sa bête.

— Allons! Avancez! fit un gardien de la paix, s'adressant au cocher de Mariana.

Et comme celui-ci ne se hâtait pas, à cause de sa consigne, le « sergot », peu endurant, clama :

— Je vas vous fiche une contravention.

— Avance donc! espèce de Collignon, clama derrière la voiture un livreur qui conduisait une tapissière et appuyait ainsi le représentant de l'autorité, — une fois n'est pas coutume.

— Bah ! se dit le cocher de Mariana, je rétrograderai sur le boulevard. Il y a toujours moyen de s'arranger.

Mariana bouillait d'impatience ; elle voulut baisser la vitre du fiacre pour enjoindre au cocher de ne pas bouger ; mais Grateloup la retint.

— Madame, dit-il, vous allez tout compromettre... Ce n'était pas sans raison que je vous suppliais de me laisser opérer seul.

Il était trop tard pour que Mariana protestât ; l'automédon obéissait à l'autorité ; après son semblant de résistance, il affectait même trop de soumission.

— Hue! criait-il en touchant légèrement sa bête du fouet... Cette bique-là n'est pas mauvaise, mais ça n'en fait qu'à sa tête.

Il continuait à monologuer, quand il doubla la voiture de Carmen, au moment où le cocher de madame de Saint-Hyrieix, après avoir rajusté le collier, remontait lentement sur son siège.

Machinalement, Carmen, en entendant le discours de l'autre cocher sur sa gauche, tourna la tête...

Elle vit Mariana et Grateloup dans la voiture.

L'agent, avec le désir de ne pas être aperçu, et en homme qui sait son affaire, tournait la tête instinctivement de l'autre côté; mais madame Vernier, plus audacieuse, quoique cherchant à éviter le danger, jeta un coup d'œil furtif.

Carmen reconnut parfaitement sa petite-cousine, et elle se rendit compte tout de suite que Mariana était en voiture avec un individu à l'allure singulière, peu fait en tout cas pour être assis à côté d'une femme élégante.

Les yeux de madame de Saint-Hyrieix s'étaient arrêtés sur le col du pardessus de Grateloup, col en faux astrakan.

Ces diverses impressions passèrent fugitivement dans l'esprit de Carmen. Avant qu'elle eût cédé à son premier mouvement consistant à savoir pourquoi Mariana se trouvait aussi près d'elle, à cette heure de la matinée, la voiture qui contenait le couple filait rapidement.

LXXX

PAUVRE GRATELOUP!

Hélène avait demandé à Carmen, après avoir constaté le vol de la dépêche et de la lettre de Robert d'Alboize, si, parmi les personnes assistant à la fête, aucune ne s'était fait remarquer par quelque particularité, et tout de suite, madame de Saint-Hyrieix citait madame Vernier, qui avait tenu à se rendre chez Hélène.

Madame de Kerlor, en entendant prononcer le nom de Mariana, fut singulièrement impressionnée ; toutefois, comprenant la gravité d'une appréciation trop hâtive, elle resta songeuse.

Mais Carmen, qui n'avait pas l'habitude de réfléchir longuement, poursuivit avec sa spontanéité ordinaire :

— Mariana!... Si c'était elle l'âme du complot?

— C'est très grave, ce que tu penses là!

— Je le sais; mais comme ce qui se passe défie tout commentaire raisonnable, il faut bien examiner ce qui paraîtrait impossible au premier abord.

— Tu dis que Mariana est venue chez moi en mon absence ?

— Oui...

— Pourquoi ne lui as-tu pas dit que j'étais sortie ?

— Parce que j'étais folle d'anxiété... Est-ce que je savais, moi, que de nouveaux dangers me menaçaient... Est-ce que la maladie de Marcelle ne primait pas chez moi toutes les autres préoccupations ?

— Voyons! voyons, Carmen, ne nous égarons pas... Il n'y a rien d'anormal à ce que Mariana ait voulu me serrer la main et embrasser Jean.

— C'est vrai.

— Notre cousine nous aime...

— Oui, mais elle aimait...

Madame de Saint-Hyrieix s'était arrêtée brusquement au moment où elle allait apprendre à madame de Kerlor des choses qui eussent peut-être entamé la confiance d'Hélène envers madame Vernier.

Jamais la femme de Georges n'avait su la vérité, touchant le départ de mademoiselle de Sainclair du château de Kerlor.

Ce n'était pas après le mariage de l'orpheline avec Georges que la sœur de celui-ci serait inutilement revenue sur le passé, d'autant plus que Mariana s'appelait madame Vernier, qu'elle avait reconnu que sa prétendue passion pour Georges n'était que de l'enfantillage seulement et qu'enfin elle assurait adorer son mari.

Mais, soudain, en face des complications surgissant d'une façon si menaçante, Carmen avait eu une lueur de clairvoyance.

Elle se rappelait maintenant combien Mariana avait insisté pour qu'elle lui confiât ses chagrins.

Carmen raconta tout cela à Hélène.

Madame de Kerlor répondit :

— Si tu as des motifs que j'ignore pour te défier de notre petite cousine, fais-les moi connaître... Sinon, l'équité me défend de suspecter ses bonnes intentions... Tu devais être bien affolée tandis que tu attendais mon retour... J'admets donc parfaitement que Mariana ait cherché à te rendre le calme...

— Tout cela est pourtant étrange ! avait conclu madame de Saint-Hyrieix.

Puis elle ajoutait :

— C'est elle qui nous a recommandé Pélagie Crépin.

— En effet ! Mais...

— Oh ! toi, Hélène, tu es trop bonne...

— Je m'efforce d'être juste.

— Tu ne peux pas supposer qu'il y a au monde d'infâmes créatures.

Hélène, bien qu'elle se défendît de partager les soupçons de sa sœur, constata avec une sorte d'effroi qu'elle était bien forcée, elle aussi, de douter de bien des choses.

Quelqu'un avait réellement intérêt à perdre Carmen ; sans cela, comment s'expliquer la disparition des papiers ?

D'autres personnes que Mariana avaient pu se présenter pour rendre visite à la comtesse de Kerlor, mais seule madame Vernier allait et venait librement dans l'hôtel.

Hélène se reprochait toutefois de subir ainsi, sans preuves, la contagion du soupçon.

— Nous devons nous tromper, avait-elle dit.

Mais la conclusion forcée de cet échange de présomptions avait été qu'il fallait se défier de Mariana comme de tout le monde, jusqu'à ce que le mystère fût éclairci.

Quelles que fussent les transes de Carmen, la mère de Marcelle avait résolu d'aller embrasser son enfant.

Certainement, il aurait été préférable que madame de Saint-Hyrieix se résignât à ne pas sortir encore pendant quelques jours ; mais Hélène ne songeait pas à demander à Carmen un sacrifice impossible.

*
* *

Le cocher de Mariana exécuta habilement la manœuvre combinée et il réussit à se replacer derrière la voiture de Carmen.

Madame Vernier était convaincue que madame de Saint-Hyrieix ne l'avait pas reconnue.

Elle croyait en avoir la preuve en voyant qu'aucun changement n'avait été apporté par elle à l'itinéraire.

Cependant, Mariana, intérieurement, convint que Grateloup était bien inspiré en formulant ses réserves.

Dans un espionnage de ce genre, il fallait compter avec l'imprévu ; or, Mariana ne pouvait supposer qu'un embarras de voitures, chose pourtant si commune à Paris, compromettrait un plan dont les grandes lignes semblaient parfaites.

D'autre part, en ne laissant pas uniquement à l'employé de Piouffle le soin de suivre madame de Saint-Hyrieix, Mariana risquait de s'attarder et de trop faire attendre Silverstein.

Tout d'abord, elle s'était flattée de n'accorder aucune importance à une faction plus ou moins prolongée du banquier devant la gare Saint-Lazare; mais, depuis que certaines difficultés imprévues surgissaient et que sa chance n'était plus aussi insolente, la femme de Paul s'irritait trop en présence du moindre obstacle pour ne pas avoir un peu perdu de son aplomb.

Dans quelques semaines, pensait-elle, elle congédierait Silverstein avec une délicieuse satisfaction ; elle lui déclarerait que désormais elle se priverait des bienfaits d'un homme qui les faisait valoir aussi lourdement ; mais soudain, en voulant prendre dans son secrétaire les six mille francs qu'elle croyait y trouver, Mariana avait changé d'avis et s'était dit prudemment que le besoin de restaurer ses finances parlait plus haut que ses rancunes.

Et puis, si le concours de M. Piouffle était réellement efficace, madame Vernier n'avait pas besoin d'attendre un résultat du côté de Carmen pour faire espionner Hélène.

M. Piouffle ne demanderait pas mieux que de mettre un deuxième agent à la disposition de sa cliente.

Les deux enquêtes marchant simultanément, Mariana atteindrait son double but.

Les conditions pécuniaires devant être vraisemblablement les mêmes, la caisse du banquier devait rester ouverte.

— Ce Silverstein ! prononça madame Vernier, il continue à être vraiment le plus fortuné des mortels !

Elle consulta la montre en diamants que précisément le banquier lui avait donnée :

— J'ai le temps, murmura-t-elle.

En effet, on arriva sans encombre boulevard de Strasbourg.

— Vous voyez, dit Mariana triomphante à Grateloup, que cette personne se rend bien à la gare de l'Est.

— Oui, répondit l'agent... Seulement, le réseau de la ligne est un peu étendu.

— Il faut qu'elle soit rentrée de bonne heure ; donc elle ne va pas loin.

— Tant mieux !

— Attention, reprit Mariana, pressez le cocher.

— Inutile, madame ; le gaillard connaît son affaire... Tenez, ça va bien... Au revoir, madame... Vous gardez la voiture ?... Bon.

Tout de suite, l'honnête Grateloup pensa :

— Je compterai tout de même trois heures à Piouffle.

Il sauta à terre pendant que Carmen grimpait les quelques marches conduisant à la salle des pas-perdus.

Mariana n'avait plus qu'à se faire conduire à la gare Saint-Lazare ; mais en regardant l'heure, elle se dit qu'elle avait eu tort de craindre d'être en retard.

Son impatience avait allongé les minutes ; l'horloge ne marquait que onze heures moins le quart.

Son vif désir de poursuivre son investigation jusqu'à la limite normale de la prudence lui suggéra l'idée de tâcher de voir encore quelque chose.

Elle descendit à son tour de la voiture après avoir dit au cocher :

— Attendez-moi.

L'homme eut un grognement ; il croyait qu'on allait le payer et qu'il pourrait promptement recharger pour une nouvelle course ; il n'eut pas le temps de récriminer.

Mariana entrait dans la gare.

Tout de suite, madame Vernier aperçut Carmen ; Grateloup était immédiatement derrière madame de Saint-Hyrieix. Un voyageur prenait son ticket, et c'était le tour de Carmen de passer au guichet.

— Cette fois, elle ne m'échappera pas ! s'écria madame Vernier.

Mais, pendant que le voyageur ramassait sa monnaie, Carmen se retourna et porta les yeux dans la direction de la porte que Mariana avait franchie.

Vivement, madame Vernier baissa la tête, tourna le dos et sortit.

— Le reste regarde Grateloup, murmura-t-elle... Je n'ai plus qu'à aller retrouver cet excellent Silverstein.

Carmen se présenta au guichet et dit :

— Première Pierrefitte, s'il vous plaît !

— Comment ? s'écria l'employé.

— Première Pierrefitte, aller et retour...

— Mais c'est sur la ligne du Nord.

— Pas possible ! s'exclama madame de Saint-Hyrieix, d'une voix très contrariée.

Et elle s'effaça, comme pour ne pas gêner la personne qui la suivait.

Elle fit deux pas, se trouva de l'autre côté du guichet et braqua les yeux sur Grateloup.

Le col de faux astrakan avait trahi le mouchard.

Grateloup, absolument ahuri, resta bouche béante.

— Et vous, monsieur, demanda l'employé d'un ton bref.

— Moi, je...

— Ah çà ! personne ne sait donc où il va, clama une grosse dame, qui était à la queue et qui craignait de manquer le train.

Carmen ne cessait pas de dévisager l'espion.

Grateloup se ressaisit promptement ; mais son trouble avait été si grand qu'il dut consulter la plaque émaillée où les noms des stations se lisaient.

— Nogent sur-Marne, retour, bégaya-t-il vivement, comme s'il voulait rattraper ses hésitations.

Carmen laissa entrer Grateloup dans la salle d'attente et revint au guichet.

Elle prit son billet pour Villiers-sur-Marne, étonnant un peu l'employé, ce dont madame de Saint-Hyrieix n'eut cure.

Cependant, en homme qui aime à se rendre compte des faits, le distributeur cherchait à s'expliquer l'erreur.

— Si encore cette jolie femme m'avait dit Villiers-le-Bel, j'aurais compris la confusion...

Toute autre que Carmen, en acquérant le certitude qu'elle était espionnée, aurait quitté la gare ; mais la jeune femme, le regard étincelant, le visage animé, ne voulait pas reculer devant le combat qui s'offrait.

A aucun prix, elle ne consentirait à retarder son voyage, dans son exaltation de mère anxieuse d'embrasser son enfant après d'aussi terribles angoisses.

A la station de Nogent, elle regarderait si l'homme descendait; s'il allait plus loin et se trouvait avec elle sur le quai de Villiers, elle irait droit à cet individu et lui demanderait par qui il était payé.

Carmen monta dans un compartiment de dames seules. Le train partit.

A Nogent, Grateloup descendit paisiblement, se gardant bien de jeter un coup d'œil en arrière, et Carmen le vit sortir de la gare.

La prochaine station était Villiers.

Grateloup, quand il fut dans la rue, ne se crut plus obligé de conserver son air placide ; il se croisa les bras et hocha la tête, se demandant s'il devait rire ou se fâcher, tant il trouvait le tour bien joué.

— J'ai été chauffé ! reconnut-il, abandonnant sa distinction toute relative... Quand la particulière a persisté à m'accompagner, j'ai eu le pressentiment d'un four.

Il haussa les épaules.



Il revint à Villiers, fait comme un voleur et pouvant à peine se traîner. (Page 876.)

— Je vous demande un peu ! ça se fait estamper dans les grands prix par Piouffle et ça veut encore mettre la main à la pâte... Elle aurait dit le nom et l'adresse de l'autre que ça me suffisait... Je connais mon métier; ce n'est pas une cliente qui me l'apprendra.

Grateloup dut pourtant avouer que jamais on ne l'avait roulé aussi promptement et d'une plus jolie façon.

Il porta ce jugement sur Carmen :

— Ah ! elle en revendrait à ma particulière, il n'y a pas d'erreur.

Il s'expliquait facilement comment il avait été dépisté, au moment où sa voiture était forcée de dépasser celle qu'elle aurait dû suivre.

Naturellement, si Grateloup avait été seul, la petite dame filée n'aurait pu que reconnaître une chose : c'est qu'il était bien conservé pour son âge.

Mais la cliente s'était laissé dévisager; tant pis pour elle.

— En ce qui me concerne, reprit Grateloup, j'en serai quitte pour me camoufler la prochaine fois... Je mettrai une soutane de curé... Avec le chapeau, je défie bien que la petite, malgré son œil américain, sache de quoi il retourne... Et puis, je ne me placerai plus derrière elle...

Il se gratta l'oreille.

— Ah, bien sûr !... Piouffle aurait mieux aimé que je mette dans le milie du premier coup... Ça ne l'aurait pas empêché de faire droguer la brune aux yeux bleus et de lui extirper d'autres molaires, pendant que j'aurais marché pour un nouveau bourgeois ou une nouvelle bourgeoise... Enfin ! on va réfléchir, quoi !... J'ai eu tort de me montrer aussi pressé que la cliente... C'est égal, Grateloup, mon vieux ! tu as été arrangé dans les grandes largeurs... Comme lapin, c'est réussi.

Cette image parisienne autant que gastronomique lui rappela qu'il était l'heure d'aller casser la croûte, bien qu'il eût perdu sa demi-journée.

*
* *

Carmen arriva chez la nourrice, et son émotion fut si vive lorsqu'elle ouvrit la porte de la maisonnette, qu'elle s'arrêta haletante, le cœur battant éperdument, sans avoir la force de proférer une parole.

Puis elle se précipita vers le berceau et couvrit de baisers le visage de la petite créature.

— Marcelle !... ma fille !... s'écria Carmen, dont les yeux ruisselèrent de larmes.

Eugénie Repiquet était bouleversée, elle aussi, mais pas au point de ne pas entendre madame de Saint-Hyrieix, qui se trahissait.

— Je m'en *avais* douté, pensa la nourrice.

Marcelle était encore très pâle.

Carmen, qui l'avait vue si joyeuse, si rose, si bien portante, la dernière fois qu'elle était venue la presser sur son cœur, poussa un soupir navrant.

— Elle est sauvée, madame ! fit Eugénie... Elle est sauvée... N'ayez plus de crainte.

— Pauvre mignonne ! sanglota Carmen.

— Ah ! elle a été bien bas... mais elle reprend à vue d'œil.

Carmen, au bout de quelques minutes, recouvra un peu de sang-froid.

Marcelle lui sourit, malgré son alanguissement et elle agita ses petits bras.

— Ah! se dit madame de Saint-Hyrieix, Robert a raison... Il est impossible de vivre dans de pareilles angoisses...

La villageoise reprit :

— L'autre dame vous a appris tout ce qui s'était passé ?... Oh ! il n'y a pas eu de ma faute, allez... J'ai été aussi malheureuse que s'il s'était agi d'un de mes enfants... Il ne faut pas m'en vouloir... C'est *une* mauvaise air qui a couru dans le pays... C'est fini.

— Marcelle ! mon ange ! mon trésor! disait Carmen, les mains jointes... je ne t'aurais pas survécu.

Elle s'absorba dans sa maternelle contemplation.

Elle ne pensait plus à sa sécurité menacée, tout s'effaçait devant ce mignon visage, qui portait encore la trace des plus cruelles souffrances.

Mais, peu à peu, les craintes de la mère devinrent moins aiguës.

En effet, chaque minute écoulée lui prouvait que l'amélioration suivait une marche constante.

— Ah ! oui, elle est sauvée ! s'écria Carmen dans une explosion de joie.

Eugénie s'approcha timidement, tortillant les coins de son tablier.

— Madame n'a pas déjeuné...

— Eh bien ! invitez-moi, répondit Carmen, avec le sans-façon enjoué qu'elle aurait montré chez la femme d'un pêcheur de Kerlor.

Madame de Saint-Hyrieix avait prévenu son mari que ses obligations mondaines, après une journée d'indisposition, la forceraient probablement à ne rentrer que dans l'après-midi au Parc-des-Princes.

Du moment où elle invoquait ce prétexte, Firmin se gardait de souffler mot.

Carmen eut donc l'ardente satisfaction de passer de longues heures auprès de sa fille.

Quand madame de Saint-Hyrieix eut embrassé pour la dernière fois Marcelle, elle adressa les plus minutieuses recommandations à Eugénie Repiquet, qui fit tous ses efforts pour la rassurer.

Carmen reprit la route du chemin de fer ; mais dès qu'elle fut en wagon, tous les soucis qu'elle avait chassés revinrent l'assaillir.

Parfaitement au courant des communications, car elle avait longuement étudié l'indicateur avec Hélène, madame de Saint-Hyrieix, s'attendant à un retour offensif de Grateloup, descendit à Noisy-le-Sec.

Elle monta dans le train de grande ceinture qui la conduisit à Épinay.

De cette station elle reviendrait à la gare du Nord.

Carmen avait raison de redouter l'agent de Piouffle.

Après s'être restauré, Grateloup retrouva le sentiment du devoir.

Il possédait assez bien ses environs de Paris et se dit qu'il pouvait tou-

jours aller en flâneur jusqu'à la station voisine ; cela lui permettrait au moins de digérer.

En admettant que la petite dame eût été à la gare du Nord, pour se rendre à Pierrefitte, Grateloup conservait certainement peu de chances de la rencontrer dans les bois de Villiers ; mais comme elle avait eu clairement l'intention de jobarder son suiveur — en tout bien tout honneur, — les déductions de l'agent lui permettaient de croire qu'elle se rendait parfaitement sur la ligne de l'Est.

On ne met généralement pas un enfant en nourrice à Nogent ; il fallait voir plus loin par acquit de conscience et pour fournir à Piouffle un état exact des heures de travail.

A la gare de Villiers, Grateloup lia conversation avec un employé, dont la trogne rubiconde décelait les petits penchants.

Grateloup feignit de reconnaître l'employé pour un des anciens soldats de son régiment.

Le motif suffisait pour boire une bouteille de vin, et l'agent de Piouffle, tout d'abord, n'eut pas à se repentir de sa largesse.

L'employé avait vu Carmen descendre à Villiers ; ce n'était pas la première fois qu'il remarquait une aussi jolie femme, car il se piquait d'associer Bacchus et Vénus en sa religion de joyeux drille.

Malheureusement, il ignorait le nom et la qualité de la voyageuse, mais la description qu'il en fit combla d'aise le commis de Piouffle.

De plus, l'employé, en recherchant avec un de ses collègues des bagages le motif qui pouvait amener la jeune femme dans le pays, avait conclu qu'elle se rendait à Noisy-le-Grand chez un cultivateur du nom de Grivelé.

Grateloup paya la bouteille, remercia son interlocuteur et partit pour Noisy-le-Grand.

De cette localité, on l'envoya à Petit-Bry, puis au parc de Cœuilly ; à chaque étape il se persuadait qu'il allait enfin réussir.

Il revint à Villiers, fait comme un voleur et pouvant à peine se traîner.

Mais au moment où il exhalait sa fureur, ses imprécations s'arrêtèrent net...

Carmen arrivait à la gare et montait dans le train.

Grateloup retrouva un semblant d'énergie et prit son billet pour Paris.

A Nogent et à Rosny pourtant, il jeta un coup d'œil sur les voyageuses qui descendaient, craignant une nouvelle fuite de l'inconnue.

C'était très judicieux, car madame de Saint-Hyrieix descendait à Noisy-le-Sec et prenait la ligne de grande ceinture.

Grateloup en fit autant.

Il surveilla Bobigny, Le Bourget, La Courneuve, Stains...

En arrivant à cette dernière station il poussa un cri de triomphe.

Il venait de lire Stains-Pierrefitte...

La voyageuse, malgré toutes les promenades infligées à l'espion, se faisait pincer.

Grateloup se hâta de gagner la plate-forme du wagon, — dans ces trains-tramways on entre et on sort par le milieu ; — mais l'agent s'arrêta dépité : deux hommes seulement descendaient.

Le train se remit en marche...

C'en était trop ; l'agent, harassé, découragé, anéanti, ne put résister au sommeil.

A Villetaneuse, il ronflait comme la locomotive.

Il ne se réveilla qu'à Nogent-le-Perreux, après avoir fait le tour de la grande enceinte et être revenu à peu près à son point de départ.

Il voulut expliquer son affaire au chef de gare ; par un comble de déveine, il tomba réellement cette fois sur un de ses anciens subordonnés ; mais le fonctionnaire actuel, qui avait été sergent sous les ordres de l'adjudant Grateloup, gardait la mémoire des punitions injustes et réitérées qui lui avaient été infligées par le « chien du quartier ».

Il se vengea en dressant un procès-verbal au nommé Grateloup pour manœuvres frauduleuses envers la compagnie.

— Comment porter ça sur la note de Piouffle ? se demanda tout piteux le mouchard.

Vers sept heures, madame de Saint-Hyrieix rentrait à l'hôtel du Parc-des-Princes.

Elle avait la certitude que l'espion était dérouté.

Le diplomate travaillait dans son cabinet ; Carmen alla trouver Hélène.

— Eh bien ? demanda madame de Kerlor.

Carmen se jeta au cou d'Hélène et resta pendant quelques instants sans pouvoir parler.

— Marcelle ?...

— Tu l'as bien sauvée !

— Ah !...

— Toute ma vie, je te bénirai !

Carmen s'essuya les yeux et se redressa toute pâle.

— Seulement... fit-elle.

— Quoi donc ? demanda madame de Kerlor.

— Je suis persuadée maintenant que Mariana possède mon secret.

— Grand Dieu ! murmura Hélène, secouée par un long frémissement.

LXXXI

LUNE DE MIEL.

La Limace et Zéphyrine avaient quitté Paris, emmenant Claudinet.

Eusèbe, en franchissant la barrière de Levallois, eut un regard ému en arrière.

Il contemplait mélancoliquement la butte Montmartre en hochant la tête.

Il s'écria d'un ton profond :

— On sait quand on quitte Pantin, on ne sait jamais quand on y reviendra.

— Quoi ! fit Zéphyrine avec humeur, tu sais bien que nous ne pouvions plus demeurer rue des Trois-Couronnes.

— Je ne te dis pas, répliqua La Limace, mais ça crève tout de même de lâcher la capitale pour courir des patelins où l'on ne rencontre que des croquants.

— Qué que tu veux, mon homme, faut pas se faire trop de mauvais sang... D'abord, moi, c'est contraire à ma nature.

La Limace ne se consolait pas ; son pauvre cœur meurtri devint élégiaque.

— Moi qui me faisais une fête de rappliquer à Paris ! ... J'avais tiré un tas de plans qui auraient assuré notre pauvre existence... Oh ! malheur, quand je pense que nous sommes forcés de reprendre le collier de misère !

Et La Limace allongea un vigoureux coup de fouet à cet infortuné Troppmann, qui traînait cahin-caha l'équipage portant le ménage Rouillard et sa fortune.

Le vieux cheval hennit de douleur ; Eusèbe le fouailla de nouveau à tour de bras.

— Je t'apprendrai à faire le malin, dit-il.

Claudinet, dans l'entresort, laissait errer ses yeux sur la route.

Le pauvre enfant, tout désemparé, s'abandonnait à la tourmente.

Dans sa petite intelligence, il se disait :

— Mon oncle et ma tante seront peut-être trop occupés en voyage, pour me battre aussi souvent qu'à Paris.

Il faisait froid. Le vent grinçait sous les ais vermoulus de la guimbarde. L'enfant avait les mains violettes. Il était déjà enrhumé.

En toussant, peu à peu, Claudinet sentait se rallumer le feu intérieur qui lui brûlait la poitrine, avant d'être soigné aux Enfants-Assistés.

Il avait un moment oublié ses souffrances ; la mémoire lui revenait maintenant.

Il se rappelait ces jours lointains pourtant où quelque chose semblait se déchirer en lui.

Ses cicatrices à peine fermées se rouvraient. Les bacilles engourdis dans les cavernes pulmonaires se réveillaient.

Le petit malheureux aurait certainement recouvré complètement la santé s'il avait pu être soigné pendant quelque temps encore.

Il n'aurait pas été le seul que la science ou la nature auraient arraché à la phtisie.

Le docteur Beautreillis l'avait soigné de la façon la plus savante, et le changement d'existence aurait fait le reste.

Claudinet, dont la tristesse, croissant de jour en jour, allait devenir le plus puissant auxiliaire du mal, pensait constamment à sa pauvre maman.

Il la regrettait de tout son cœur et croyait que tous les orphelins étaient remis comme lui aux mains d'oncles et tantes, qui ne leur donnaient pas à manger et qui les rouaient de coups par surcroît.

Il subissait donc son sort avec la résignation angélique enseignée par sœur Simplice ; mais la religieuse ne lui avait pas défendu de pleurer, et ses larmes coulaient bien amères.

— Oui, reprit La Limace, toujours sous l'obsession des plaisirs parisiens, nous avons laissé échapper une bonne occase...

— Nous la retrouverons, Zézèbe...

— C'est ta faute!

— Par exemple!

— Tu étais toujours blindée quand les clients se présentaient.

— Tu ne sais donc pas combien c'est altérant, ce métier-là!

— Quand on te voyait avec une pareille gueule, on ne voulait plus rien savoir.

Froissée aussi brutalement dans sa vanité de femme, Zéphyrine s'emporta.

Elle répliqua :

— C'est plutôt toi qui donnait le trac aux pantresses... Moi, je me mets à la place de celles qui pouvaient se trouver dans une position intéressante et qui auraient eu un regard de trop sur ta bobine... Mince de monstre !

— Tu ne disais pas ça, reprit-il gouailleur, quand tu m'as accordé ton premier bécot.

— Ce jour-là j'aurais mieux fait de me flanquer à l'eau.

— Il en est encore temps, ma fille.

— Tu serais trop content !

— Dame ! on essayerait de se consoler.

La Limace eut le geste d'un gaillard peu fait pour supporter les privations d'un long veuvage.

— Voyez-vous ça! glapit la somnambule outrée, c'est gros comme deux liards de margarine, ça a un œil qui regarde le Trocadéro et l'autre le Sacré-Cœur, ça ne tient pas sur ses guibolles et ça veut tout de même faire le crâneur à l'endroit du sexe.

De sa main osseuse, Eusèbe porta une botte dans l'estomac de Zéphyrine.

— Tu dis le contraire de ce que tu penses, Fifi... Tu sais bien qu'il n'y en a pas deux comme moi...

Il se caressa avantageusement le menton, fier de sa supériorité méconnue.

Elle repartit :

— Va donc ! essence de navet !

La Limace sentit que sa provision de patience était à bout.

Il s'écria :

— Je t'engage à ne pas trop me mécaniser.

— Oh ! là ! là!

— Parce que tu pourrais ramasser quelques marrons.

Zéphyrine répliqua par une injure ; La Limace riposta par un tel coup de poing, que sa femme, assise à côté de lui sur la banquette, fut culbutée les jambes en l'air ; en se débattant, furibonde, Zéphyrine allongea un formidable coup de pied dans le dos d'Eusèbe, qui, perdant à son tour l'équilibre, tomba en avant, ricocha sur la maigre échine du cheval et alla s'aplatir sur la route.

Zéphyrine suant, soufflant, jurant, se redressa à grand'peine.

Troppmann, ne sentant plus les guides, fit le contraire d'un pur sang. La pauvre bête n'eut aucune velléité d'emballement et s'arrêta net, profitant de l'intermède pour prendre un peu de repos.

Son œil atone regarda à droite et à gauche, cherchant à découvrir une touffe de gazon; mais les rigueurs de la température ne lui laissaient pas cette maigre satisfaction.

Eusèbe Rouillard, à plat ventre, geignait lamentablement.

Zéphyrine, qui avait le cœur sur la main et qui, la main tournée, ne pensait plus aux mauvais procédés, surtout quand ils avaient été échangés équitablement, Zéphyrine fut en proie au remords.

Elle s'écria :

— Pourvu qu'il ne se soit pas cassé une quille!

Elle descendit lourdement de la voiture et empoigna la Limace par le fond de son pantalon.

— Voyons! Eusèbe, clama-t-elle, alarmée, ça ne va donc pas mieux?

Elle le retourna comme une crèpe. La Limace, sur son séant, repoussa son irascible moitié.



Mon petit Zézèbe, susurra-t-elle de sa plus belle voix de rogomme, embrassons-nous et que ce soit fini. (Page 883.)

— Mon petit Zézèbe, susurra-t-elle de sa plus belle voix de rogomme, embrassons-nous et que ce soit fini.

Eusèbe n'était pas d'humeur à reprendre les hostilités; il se laissa relever par sa femme, se secoua les bras et les jambes et constata qu'il n'avait rien de fracturé.

Du revers de sa main il s'essuya le nez qui saignait, puis il répondit avec un geste magnanime :

— C'est bon! n'en parlons plus.

Encore tout étourdi à la suite d'une pareille commotion, il fallut que Zéphyrine l'aidât à remonter sur le siège.

Claudinet, qui avait vu le drame conjugal, tremblait, terrifié. Il croyait que son oncle et sa tante s'étaient entretués.

Bien qu'ils fussent ses bourreaux, le petit garçon respira plus librement quand il vit le couple réinstallé sur le devant de la voiture et devisant paisiblement, comme s'il ne s'était rien passé d'anormal.

Eusèbe conservait tout de même un peu de rancune, mais Zéphyrine, qui avait décidément une belle âme, reprenait toute sa jovialité.

Amoureusement, comme il convient à une jeune épousée, elle passait son bras autour du cou de son mari et sollicitait une brûlante caresse.

Eusèbe Rouillard, de son air le plus avantageux et le plus galant, répondait à sa digne compagne, comme si, réellement, leur lune de miel n'avait pas dépassé depuis longtemps son dernier quartier.

L'entresort continuait à rouler doucement.

Troppmann, qu'on oubliait de diriger, faisait preuve d'initiative, pour ne pas récolter une nouvelle dégelée de coups de fouet; il suivait sa droite.

Quand La Limace et sa femme voulurent bien revenir aux choses prosaïques de ce bas monde, ils virent que le cheval les avait emmenés aux Grésillons. Les époux se sentirent furieusement en appétit. Ils décidèrent de casser une croûte et de se reposer.

La Limace, chargé d'administrer les finances, avait le gousset bien garni, grâce à la fructueuse récolte faite la veille, en partie double, dans le onzième arrondissement, où jamais les commissaires de police n'enregistrèrent plus de plaintes en une seule journée.

Troppmann stoppa sans la moindre difficulté.

On le dételа; il ne s'y opposa pas davantage.

Eusèbe et Zéphyrine entrèrent dans un petit établissement, qui arborait fièrement à son fronton une enseigne où l'on voyait un cuisinier tenant une casserole de laquelle s'échappait un lapin. La légende se croyait obligée d'expliquer l'œuvre d'art et on y lisait en banderole :

AU LAPIN SAUTÉ.

La Limace se chargea du menu ; il commanda du saucisson, une omelette au lard et du bœuf à l'huile.

— On verra après, dit-il à la maritorne, qui s'était mise aux ordres des clients.

— Et comme vin? demanda la fille.

— Deux litres, répliqua Eusèbe.

Ils étaient franchement redevenus de bonne humeur tous les deux, et leurs narines aspiraient voluptueusement les effluves culinaires qui s'échappaient de la cuisine.

— On est rien chouette ici ! dit Zéphyrine.

— Ma foi, oui, reconnut Eusèbe.

— Dire que tu n'aimes pas la campagne !

— Elle a du bon... Je n'ai jamais prétendu le contraire...

— Et puis, y a pas, nous nous serions fait poisser si nous étions restés à Paris.

Le saucisson fut apporté ; les deux époux durent interrompre leurs édifiantes réflexions.

Ils mangèrent comme des gens que les émotions les plus variées ont creusés.

L'omelette au lard dévorée, La Limace commanda une gibelotte soignée.

En attendant que ce plat fût préparé, on pouvait causer.

— Moi, reprit La Limace, je ne t'ai pas caché, Fifi, que j'aspirais à la tranquillité.

— Tu voudrais prendre ta retraite?

— Je n'y verrais aucun inconvénient.

— Eh bien ! mon vieux Zézèbe, tu n'as qu'à faire un chopin qui te le permette.

— C'est facile à dire, répliqua La Limace, avec une grimace.

— Il ne faut qu'un coup.

— C'est vrai !... Je crois que nous avons perdu notre temps rue des Trois-Couronnes.

— Faut être juste, Eusèbe, on y a eu de bons moments.

— Oui, mais on y a eu aussi de fichus quarts d'heure.

— Ce commerce-là, vois-tu, ce n'était pas notre affaire.

— Parce que tu étais trop gourdée.

Zéphyrine ne se fâcha pas, mais répliqua :

— Entre nous, je vois bien ce qui te turlupine... C'est que tu es forcé de reprendre ta meule.

— Bien sûr !

— Je comprends qu'un homme capable comme toi ne s'amuse pas à repasser les surins, les ciseaux ou les rasoirs, mais avec ton truc, tu peux entrer partout.

Les sens olfactifs des époux Rouillard furent si agréablement flattés par l'apparition de la gibelotte que leur entretien s'arrêta encore une fois.

Les deux litres étaient bus ; Eusèbe en demanda un troisième.

— Vois-tu, reprit Zéphyrine, la face empourprée et bégayant déjà, nous avons beaucoup perdu en perdant Mulot.

La Limace répliqua guilleret :

— Nous perdrions encore plus en allant le retrouver.

— Possible, bafouilla la somnambule... Aller le retrouver, ou le retrouver, ça fait deux.

— Tiens! déclara La Limace, tu n'as pas dit une bêtise aussi grosse que celle que j'attendais.

— Tu sais bien qu'il est mariolle...

— Oui, et puis tu as assuré au costo de La Glacière, qui nous a apporté quarante flèchards, que les brèmes annonçaient l'évasion de Mulot.

— Ce pauvre Casimir! s'exclama Zéphyrine, laissant rouler sur ses joues rebondies une cataracte de larmes d'ivrognesse.

— Ferme l'écluse! commanda Eusèbe, les larbins de la piaule seraient capables de croire que je te fais des mistoufes.

— C'est plus fort que moi!... Mulot!... Un si bel homme!

— Tu veux donc me rendre jaloux?

— Toi, c'est pas le même flambeau.

— Bien sûr que je ne suis pas joli, joli... Tantôt, tu m'as déjà envoyé des boniments à la manque sur mon physique, même que ça a mal tourné...

— Il ne s'agit pas de ça!

— Que veux-tu, Zézé... C'était encore moi le plus girond de la famille... Nous étions sept... Ma mère en a jeté six à l'eau pour me garder.

— T'as rien eu de la veine!

— Plus que Mulot... Ça y fait une belle jambe d'être reluisant et d'être gobé par le sexe... Il est ceinturé, moi je ne le suis pas.

— N'empêche qu'à vous deux et moi par-dessus le marché, on aurait dégringolé tous les pantes qu'on aurait voulu.

Zéphyrine déclara qu'elle avait encore faim, mais il n'y avait plus rien dans l'établissement, où l'on ne s'attendait pas à restaurer deux pareils goinfres.

En fouillant dans le garde-manger, la patronne retrouva du fromage de Marolles, madame Rouillard dut s'en contenter.

La Limace, les coudes sur la table, se plongeait dans ses réflexions, quand un hennissement frappa son oreille.

Il dit à Zéphyrine :

— C'est Troppmann qui voudrait se caler les joues.

— Eh bien! donne-lui son balthazar, sans ça, il nous sèmerait en route.

Eusèbe se leva en titubant, il sortit de la guinguette et se dirigea vers l'entresort.

Il tira du coffre un sac qui contenait un peu d'avoine et l'attacha à la tête du cheval.

— Bouffe! dit La Limace, fais la noce à ton tour, mon vieux gaye... Quand nous aurons pris notre jus de chapeau, madame Rouillard et moi, on te recollera dans les brancards...

Soudain, La Limace. en relevant les yeux, vit la face toute pâle de Claudinet, qui, le visage à la vitre, regardait son oncle en soupirant.

— Tiens! fit Eusèbe, nous avons oublié le môme!

Et sans plus de remords, il retourna s'attabler en face de Zéphyrine qui avait commandé deux cafés.

— Comme ça! clama Zéphyrine en gonflant les joues, nous ne crèverons pas de faim.

— Ah! oui, mais, répliqua La Limace, se rappelant son neveu, on aurait dû penser au gosse.

— C'est vrai! dit Zéphyrine, pendant qu'on y était, il aurait pu bâfrer avec nous.

— Faut bien faire des sacrifices pour la famille!

— Et puis, s'il attrape une indigestion...

— Ah dame! s'il allait retrouver sa daronne par l'express, le notaire de la rue Saint-Maur serait bien forcé de casquer tout ce qui reste de pognon.

— Naturellement! fit Zéphyrine en rapprochant ses mains énormes, comme si elle enserrait le cou du pauvre petit.

— Oui, mais nous sommes trop guignés pour y fourrer le coup de pouce.

— C'est dommage!

— Il y a le médecin des Enfants-Assistés... Il y a le notaire... Il y a les curieux, quoi!

— Ce qu'il pourra se vanter de nous coûter cher, ce môme-là!

— Oh! fit La Limace, élargissant la voie des récriminations amères, tu aurais pu te dispenser de le mettre dans ta corbeille de mariage.

— Est-ce que je savais, moi, protesta Zéphyrine... je croyais que Rose nous laisserait toute sa galette, sans que nous ayons à nous charger du lardon.

— Les femmes! prononça La Limace, ça s'imagine que dans la vie il n'y a que la rigolade...

— Bien sûr! Est-ce qu'on n'aurait pas pu laisser le moutard aux Enfants-Assistés, puisqu'on s'en était chargé?

— Et nous donner tout de même le pognon.
— Dame !
— Ça aurait mieux valu pour nous.
— Tu penses!
— Et pour lui, ajouta Eusèbe en fronçant les sourcils avec un sourire féroce.
— Enfin! qu'est-ce que nous allons en faire de cet avorton?
— On verra à le dresser.
— A quoi?
— Il commencera par être mendigo.
— Tu crois?
— Naturellement! avec sa figure à cracher dessus, il excitera la pitié des bonnes âmes.

Zéphyrine parut entrevoir des horizons nouveaux.
— Toi, poursuivit le chef de la communauté, tu continueras à donner tes séances dans l'entresort; moi, je roulerai le patelin avec ma meule; Claudinet, pendant ce temps-là, fera la manche... On lui apprendra une histoire; il la débitera aux passants, et il récoltera sa journée.
— Après tout, il n'est peut-être pas si sot que je le croyais.
— Travaillant chacun de son côté, ce serait bien le diable si l'on n'arrivait pas à joindre les deux bouts... On regarnira notre coffre-fort... Quand nous serons redevenus rupins, rien ne nous empêchera de rappliquer à Paris... Ce coup-là, ce sera pour de bon.
— Moi, mon petit homme, répliqua Zéphyrine, d'un ton soumis, je ferai tout ce que tu voudras, pourvu qu'on se la coule douce.
— Nous serons proprios, affirma La Limace.
— Ça va!...
— Faut faire une fin, vois-tu, Fifi.
— Je marche toujours.
— Nous ne serons plus toujours jeunes... Faut penser à ses vieux jours.
— T'as raison.
— Alors, c'est entendu, nous allons nous amasser des rentes?
— Voui!
La carafe d'eau-de-vie était séchée. La Limace en demanda une autre.
Zéphyrine reprit :
— Combien que le gosse rapportera par jour?
— Ça dépend... En moyenne une thune.
Madame Rouillard supputa combien ces cent sous représentaient de verres d'alcool; elle parut satisfaite.
Alors, Zéphyrine montra qu'elle avait le cœur sensible à l'occasion.

— Pauvre Claudinet ! dit-elle, si tu m'avais rafraîchi la mémoire plus tôt, il aurait becqueté avec nous.

— Il dînera mieux ce soir, repartit La Limace, qui alluma son brûle-gueule pour digérer plus béatement.

— C'est égal, renchérit la somnambule avec une tendre obstination de pocharde, je veux faire quelque chose pour lui... Va le chercher.

— Jamais de la vie !

— Eh bien ! c'est moi qui irai.

— Sans compter, se dit La Limace, en l'absence de sa compagne, que le crapaud peut passer dans des trous qui nous sont interdits, à moi et surtout à Fifi... Et puis, c'est jeune, ça a l'air innocent... quand c'est pris sur le tas, ça peut s'en tirer en pleurnichant... On en fera quelque chose de ce moucheron-là... je m'en charge !... Ah dame ! si, après tout, il n'était qu'un propre-à-rien, on verrait à s'en débarrasser... Ça ne serait pas long.

Ce fut toute une affaire pour que cette masse énorme de chair, alourdie encore pas un copieux déjeuner, se remît debout ; enfin, Zéphyrine y parvint, et, tout en chancelant, sortit du cabaret.

La Limace profita de son court moment de solitude pour allonger les jambes sur la chaise en face de lui.

Il envoyait au plafond des spirales de fumée.

Zéphyrine revint, tenant Claudinet par la main : le petit garçon tremblait de froid, de faim et de peur.

Sa tante l'assit sur ses genoux et hoqueta :

— Comme tu as été bien sage, ta tante va te récompenser.

Elle trempa un morceau de sucre dans sa tasse à moitié pleine d'eau-de-vie.

— Tiens ! dit-elle, voilà un canard.

Claudinet, s'il l'eût osé, aurait indiqué ses préférences ; elles se seraient modestement bornées à un croûton de pain ; mais il ne voulait pas mécontenter sa tante, qui se montrait si bonne pour lui, et il accepta le canard.

La Limace régla l'addition ; il y ajouta deux sous de pourboire en faveur de la maritorne, histoire de prouver qu'elle avait eu affaire à des gens chic.

LXXXII

LA LUNE ROUSSE

L'air vif accentuait l'ivresse des deux misérables ; Claudinet crut à un moment qu'ils ne pourraient jamais remonter en voiture et qu'ils allaient s'étendre sur la route.



En entrant dans la localité. Il cria : A repasser les couteaux, ciseaux ! rasoirs !
V'la le rémouleur. (Page 895.)

La Limace sua sang et eau pour réinstaller sa compagne ; quand elle fut enfin solidement calée sur le siège, ce fut elle qui tendit les mains à Eusèbe pour qu'il montât à son tour.

La Limace voulait tout d'abord que son épouse rentrât dans l'entresort par le marchepied de derrière, mais Zéphyrine avait déclaré qu'elle voulait respirer à son aise et qu'elle entendait rester auprès de son homme.

Le jour déclinait ; la Seine était à quelque distance.

La Limace chercha à s'orienter. Il vit les coteaux d'Argenteuil et le moulin d'Orgemont, dont la silhouette se découpait au delà du fleuve.

Ils allèrent jusqu'à Sartrouville, où ils achetèrent quelques provisions pour dîner dans la roulotte.

Zéphyrine aurait voulu que l'on se restaurât le soir comme à midi, chez un marchand de vin, mais La Limace, que le voyage dégrisait, s'était opposé à de nouvelles dépenses extraordinaires, et Fifi avait dû s'incliner.

Ils conduisirent leur équipage à l'entrée de la forêt de Saint-Germain, où ils passèrent la nuit.

Au bout de quelques jours d'exploration, La Limace reconnut que le commerce était décidément dans le marasme.

L'argent volé à Paris diminuait à vue d'œil ; l'entresort ne recevait que de rares visites et le métier de rémouleur n'était pas plus fructueux.

Claudinet était encore trop petit pour qu'on l'envoyât mendier tout seul ; en outre, il toussait si fort qu'il se tenait à peine.

Eusèbe Rouillard accusa le destin de lui être hostile ; Zéphyrine, très grincheuse, prétendit que la paresse de son époux causait cette gêne ; il devait en résulter des querelles et des coups ; cela n'enrichissait pas le ménage.

La Limace prit un grand parti :

— Écoute, dit-il, ça ne peut pas durer... Il faut que chacun travaille pour son fade... Il n'y a rien à faire par ici.

— Alors, dit Zéphyrine, allons plus loin.

— Non ! voilà ce que j'ai décidé : tu vas te débrouiller comme tu l'entendras ; moi, j'ai mon plan... Nous allons tirer chacun de son côté.....

Zéphyrine commença par jeter les hauts cris ; se séparer de son Eusèbe, elle n'y consentirait jamais ; d'ailleurs, il ne pouvait pas se passer d'elle.

La Limace tint bon ; il expliqua à sa moitié que leur signalement était trop facile à donner, en cas d'affaires exceptionnelles.

Il fallait se résigner à une séparation qui serait d'ailleurs de courte durée.

Eusèbe Rouillard voulait explorer une contrée excessivement riche ; l'idée lui en était venue en se rappelant ce que des copains lui avaient raconté jadis.

Or, il ne pouvait traîner Zéphyrine, Claudinet et Troppmann dans cette contrée, qui lui faisait déjà l'effet de la terre promise.

Cependant, madame Rouillard, après avoir semblé se résigner à un veuvage plus ou moins long, fut reprise d'un grand accès d'amour conjugal, et elle s'écria, larmoyante :

— Zézèbe ! demande-moi tout ce que tu voudras, pourvu que tu ne me quittes pas... Quand on a passé par où nous avons passé, on ne doit jamais se quitter... Tiens ! mon homme ! tu n'as qu'à commander, tu verras si je cane... Après ça, si on est choppé, eh bien ! on ira ensemble à la Nouvelle...

— La Nouvelle, souligna Eusèbe, ça n'est pas si rupin que tu le crois...

Et puis, c'est bon quand on est jeune, on a le temps de s'acclimater... Seulement, il y a autre chose d'encore moins rigolo.

Et il eut un geste expressif, consistant à se donner un coup sec de la main abattue verticalement sur la nuque.

Zéphyrine se croisa les bras et eut un haussement d'épaules ; elle glapit :

— Malheur ! Tu penses à l'abbaye de monte-à-regret !

— On ne monte plus, rectifia La Limace, mais on vous raccourcit tout de même... Et ils appellent ça le Progrès !

— Mais, continua à protester madame Rouillard, il n'y a que les gniolles qui font connaissance avec la veuve au jour d'aujourd'hui...

— Oui, oui, je te vois venir... On ne fauche plus les gonzesses... Faut pas s'y fier !... Dans tous les cas, les gonses continuent à éternuer dans le son... Dieu vous bénisse ! Merci !... Je crains trop les rhumes de cerveau.

— Dis donc, Zézèbe, le rémouleur qui repasse le couteau de la guillotine doit avoir une rude meule.

Toute la fanfaronnade de La Limace tomba ; il fut saisi d'un tremblement convulsif.

Il bégaya, voulant, malgré tout, faire bonne contenance :

— On ne l'affûte pas, ce surin-là.

— Et il coupe tout de même.

— Tu n'as qu'à y aller voir.

— Mais non, puisque le beau sexe ne peut plus se passer cette curiosité-là.

La Limace se passa nerveusement la main sur les yeux, comme s'il voulait chasser l'horrible vision.

— Tu en fais une bille ! s'écria son épouse... Tu n'y es pas, va !

Il était temps qu'elle condescendît à cette vague amende honorable ; La Limace, les poings serrés, s'apprêtait à argumenter de la façon que nous savons.

—C'est bon ! fit-il, ce n'est pas la peine de nous tirer la bourre en ce moment... nous n'avons plus si longtemps à rester ensemble.

Zéphyrine le regarda rageusement. Il n'était pas homme à se servir de ce moyen pour l'amadouer ; sauf pour quelques expéditions menées rapidement, La Limace n'avait jamais déserté le toit conjugal.

Alors, maintenant qu'il était marié, il voulait courir la pretantaine ?

Zéphyrine sentait se réveiller en elle une jalousie de tigresse.

Pour se venger des humiliations qu'elle lui avait prodiguées tout à l'heure et devinant ce qui la tracassait si fort, il mouillait ses doigts à ses lèvres, et des deux mains se lissait ses accroche-cœur, puis il marchait en faisant la panthère, dodelinait de la tête et sifflotait un quadrille.

Furieuse, Zéphyrine l'empoigna et le fit virevolter.

— Qu'est-ce qui te prend? demanda-t-il très goguenard.

Elle s'écria :

— Si jamais j'apprenais que tu veux t'esbigner pour me faire des traits...

— Eh bien, quoi?

— Je te planterais mon surin dans le ventre.

— Est-ce ma faute, dit-il, si la nature est coupable à mon endroit?

— Et puis, tu sais, je la scionnerai aussi, la typesse qui t'écouterait!

— C'est vrai, Zézé?

— Aussi vrai que nous sommes deux crapules.

— Oh! alors.

Il prit une mine plaisamment effarouchée.

— Puisque c'est comme ça, fit-il, tu peux être tranquille.

— Ouvre l'œil... Je me charge de t'empêcher de courir le guilledou.

— Quand j'étais garçon je ne dis pas que de temps en temps...

— Oui, mais aujourd'hui tu es marié.

Il mit les pouces dans les entournures de son gilet crasseux et fit un effet de dignité.

— T'as raison, mame Rouillard... On ne donnera aucun coup de canif dans le contrat.

— On te connaît!

— Tu sais bien que si je m'éloigne, c'est pour assurer et rétablir l'équilibre de mes finances... Maintenant, écoute, si je rencontrais une princesse et qu'elle me veuille du bien... je te demanderais la permission... En attendant la réponse, je cambriolerais la Louis-quinze, histoire de ne pas perdre mon temps.

— J'aimerais mieux que tu ne me plaques pas.

— Et moi, Fifi, je te dis que demain matin je te tirerai ma courte révérence, attendu que je ne veux pas que nous restions dans une pareille purée... C'est clair, c'est compris?... Tu aurais beau chanter *Femme sensible* que cela ne changerait rien à mes projets.

Zéphyrine se tut.

Les époux ne tardèrent pas d'ailleurs à s'enivrer et furent incapables de raisonner plus longtemps.

Le lendemain, à l'aube, Eusèbe Rouillard s'écria :

— Je chasse!... Maintenant, que vas-tu faire, toi?

Zéphyrine tenta un dernier effort des plus pathétiques...

— Eusèbe, clama-t-elle, tu m'abandonnes, tu t'en repentiras.

— Qué qu'tu vas faire? je le répète.

— J'vas me périr.

— Pas de sales blagues, hein?

— Je me jetterai dans la Seine.

— Je me rassure, dit La Limace, tu n'as pas besoin de savoir nager... La graisse te permettra de ne pas couler à fond.

— Monstre! Tu ne veux donc pas croire...

— Parlons sérieusement... Où vas-tu aller?

— Voyons! fit-elle outrée, c'est pour de bon... Tu me lâches?

— Momentanément, ma fille...

Il préparait son baluchon.

Zéphyrine ne pouvait plus conserver d'espoir.

Elle lui cria, exaspérée :

— Bon vent!

— Merci, répondit-il placidement.

Il ouvrit son porte-monnaie.

— Il nous reste douze francs soixante-quinze, dit-il, nous allons partager.

— Je n'ai pas besoin de ta braise, je saurai en gagner! dit-elle, hors d'elle-même.

Il continua avec la tranquillité des belles âmes :

— Ça nous fait six francs trente-sept et demi... Comme je n'ai jamais rien su refuser aux femmes, pour mon malheur, hélas! je te laisse six francs quarante.

Et il posa la monnaie sur la table.

— Si j'ai un conseil à te donner, ajouta-t-il paternellement, c'est de rappliquer sur Paris.

— Je ferai ce que je voudrai.

— Et t'installer au Point-du-Jour.

— Je n'y ramasserai pas un radis.

— Mais si... Quelque soit le temps, il y a toujours des baladeurs le dimanche.

— Alors, je ne brifferais qu'une fois par semaine...

— Tu te serras un peu le bedon... Dans le désert, il y a des animaux qui se remplissent pour une semaine... Faut te plier aux circonstances... Est-ce que tu crois que ton petit Eusèbe va faire des orgies ?

— Manger, je m'en passerai difficilement, mais boire, jamais.

— Turbine, ma fille!

Son paquet était prêt ; il enfonça sa casquette et bourra sa pipe, puis il descendit son attirail de rémouleur; enfin il mit dans son sac ses rossignols et sa pince-monseigneur.

— Tu comprends, reprit-il, j'ai besoin de connaître ton adresse; sans cela, comment veux-tu que je t'envoie une babillarde?

Madame Rouillard était à bout de résistance; elle se laissa tomber sur la chaise boiteuse, qui eut un craquement de mauvais augure, et s'abandonna au plus morne désespoir.

La Limace profita de cet anéantissement pour gagner la porte.

— A revoir! dit-il.

Zéphyrine, surmontant son affaissement, se releva et courut se jeter dans les bras de son époux.

— Quand m'écriras-tu? demanda-t-elle éplorée.

— Aussitôt que j'aurai fait un chopin.

— Je vais me débrouiller en attendant de tes nouvelles.

— Ça ne te fera pas de mal.

— Tu me jures que tu me seras fidèle?

— Et toi?

— Oh! moi...

Elle se redressa avec indignation.

— Tu ne mérites pas d'avoir une épouse comme moi, dit-elle.

— Avec ça que tu n'as pas un béguin pour Mulot!

— Oh! Mulot, lui! c'est que...

— Tu vois bien.

— Mais puisqu'il n'est pas là!

— Je puis m'éloigner tranquillement... Porte-toi bien, Fifi, ne te fais pas trop de sang... Pense toujours à ton pauvre Eusèbe, qui va reprendre le collier de misère.

Il coupa court aux dernières effusions en descendant l'escalier de l'entresort et en s'engageant sur la route.

Zéphyrine, complètement avachie, se laissa tomber sur les marches.

Quand elle vit que son époux allait disparaître à un tournant, elle sortit de sa poche une loque informe, qui avait la prétention d'être un mouchoir, et l'agita désespérément.

La Limace hâtait le pas, craignant toujours que sa trop sensible moitié ne s'élançât sur ses trousses.

Il se retourna; il ne voyait plus la voiture; il souffla bruyamment, comme un homme qui a enfin retrouvé sa liberté, et ce fut avec une véritable volupté qu'il continua à fumer sa pipe.

— Non! s'écria-t-il, ce que c'est chouette d'être débarrassé d'un pareil crampon!... Si tu me revois, Fifi, ce ne sera que dans un rêve... Tu peux te décarcasser avec ton lardon... C'est fini de rire.

Il reprit pour se mettre en règle avec sa conscience:

— Quoi! nous avons partagé la monouille... je ne l'ai pas laissée sans le sou... Madame Rouillard n'a pas le droit de faire de rouspétance... Il y en a plus d'un, à ma place, qui aurait tout gardé.

Il abandonna les brancards de sa petite voiture et éprouva le besoin de pousser un entrechat.

— Je ne peux pas encore croire à mon bonheur! s'écria-t-il... Dire qu'il a fallu que j'épouse Zéphyrine!... Eh bien! mon vieux Eusèbe, tu peux te vanter de revenir de loin... Me v'là redevenu garçon!...

Il dansa la gigue.

Tout à son allégresse, il marcha sans s'apercevoir du chemin parcouru.

*
* *

Il arriva à Montesson. Ses habitudes laborieuses reprirent le dessus en entrant dans la localité. Il cria :

— A repasser les couteaux, ciseaux, rasoirs! V'là le rémouleur!

Puis il agita la clochette placée au-dessus de la meule.

Quelques ménagères sortirent sur le seuil de leur porte.

Le rémouleur prit un air plus engageant :

— Vous n'avez rien pour moi, ma petite dame?

Il se mit à chanter :

Ne méprisons pas les moindres salaires...
Les p'tits ruisseaux font les grandes rivières...
Petit à petit
L'oiseau fait son nid.

Il en fut pour ses frais; soit qu'un de ses confrères vînt de passer, soit qu'il n'eût pas encore le temps de reprendre le physique de son emploi, les femmes de Montesson ne lui confièrent pas le moindre instrument tranchant.

— Ça commence bien! grommela-t-il... Je suis encore trop près de Zéphyrine... Elle continue à me... porter la guigne.

Et pendant plus d'un quart d'heure il se mit à accabler d'invectives sa légitime, qui, au moment où il se montrait si ingrat, pleurait toutes les larmes de son corps et prenait au tragique son rôle d'Ariane abandonnée.

— Voilà, continua La Limace en se dirigeant vers des localités plus hospitalières, je me suis laissé monter le coup par elle à cause de sa sœur... Une rude traînée encore, celle-là!... Je vous demande un peu si, ça à l'ombre du sens commun de cacher son fafiot dans le paletot de son affreux momignard!... Ce qu'elle m'a roulé, cette poison-là!...

Il retrouva pourtant un peu d'équité à l'endroit de Rose, mais ce ne fut que pour accabler encore la pauvre Zéphyrine.

— Après tout! si Fifi n'avait pas eu sous le menton un trou qui nous fasse tant de tort, on aurait peut-être trouvé le moyen de moyenner... Mais elle était toujours paf quand les bonnes têtes s'amenaient... Rose Fouilloux,

elle, au moins, attendait que sa journée soit finie pour se salir le nez... Ça ne fait rien, je peux me vanter de lui avoir collé de rudes cuites.

Et le misérable ricana en pensant à ses infâmes pratiques vis-à-vis de Rose.

Seulement, cette bougresse-là avait beau avoir Marie-Jeanne dans l'œil, elle ne jaspinait pas beaucoup... J'espérais qu'un jour ou l'autre, elle voudrait faire de l'épate et elle nous montrerait ses écus... Je t'en moque! elle a été choisir la doublure de son gosse comme tirelire... Enfin, quoi? on y a mis un doigt tout de même à sa galette... Le notaire de la rue Saint-Maur a beau se rebiffer, on le forcera bien à abouler le reste.

La Limace arriva au Vésinet.

Il reprit l'attitude professionnelle imposée par son attirail et chanta son refrain.

Pas plus qu'à Montesson, la clientèle ne paraissait devoir abonder.

— Toujours la déveine noire! se dit Eusèbe.

Dans ces patelins-là, c'est l'été qu'il faut opérer.

Le rémouleur s'effaça bientôt devant le cambrioleur un instant voilé.

Il examinait d'un œil scrutateur les ravissantes villas, si animées quand les Parisiens les habitent au cœur de l'été, et si mornes quand les arbres sont dépouillés et ne conservent que leur rare parure de lierre.

Il reste des meubles dans la plupart de ces maisons; La Limace pensait que, en compagnie de quelques francs-mitons de son acabit, il pourrait fructueusement se déguiser en déménageur.

Mais voilà, il avait perdu de vue les aminches, depuis qu'il s'était imaginé être sur la route de la fortune.

En retrouvant Mulot il n'avait réussi qu'à perdre une illusion de plus.

Seule Zéphyrine, dans sa cervelle obtuse, croyait encore à l'hercule, un idiot qui s'était abaissé jusqu'à demander des sous aux gens, au lieu de les prendre dans leurs poches. Ah! il pouvait se tirer du plan, Casimir Mulot; si le cœur lui en disait, il était libre de s'offrir Fifi; Eusèbe Rouillard, dans un accès de noire misanthropie, entendait travailler pour son fade.

— Les femmes! grogna-t-il, dans la vie c'est un excédent de bagages; les copains, ça n'est bon qu'à vous rogner la portion... Il a fallu que j'en aie une couche pour couper là-dedans si longtemps!

Il agita sa sonnette et reprit de sa voix enrouée :

— V'là le rémouleur!... couteaux, ciseaux, rasoirs...

Il étrenna à Chatou. Un marchand de vin lui confia différents outils.

Quand La Limace refit tourner sa meule, ce fut avec une forte grimace.

Il se montrait moins dur pour Mulot; l'hercule avec son truc ne peinait pas autant qu'Eusèbe.



Donne-moi trente francs continua La Limace et je te laisse le joyau. (Page 899.)

La Limace retrouva tout son courage en rendant le travail ; pendant que le commerçant payait le rémouleur, celui-ci subtilisait une bouteille de cognac et l'enfouissait dans la poche de sa houppelande.

Il n'en fallait pas plus pour qu'Eusèbe cessât de broyer du noir.

En traversant la Seine pour se rendre à Rueil, toute sa gaîté lui était revenue.

Il murmurait :

— Mon vieux Rouillard, tu as dérouillé... La mère des pantes n'est pas encore morte.

Il tira adroitement la bouteille de sa poche, cassa le goulot pour aller plus vite en besogne et s'abreuva largement.

— Elle ne vaut pas le diable, l'eau daf du bistrot suburbain; mais si je retourne chez lui, je pourrai tout de même lui faire une commande dans les mêmes prix.

Il déjeuna à Rueil après avoir repassé les instruments tranchants d'un charcutier, à qui il subtilisa trois tranches de jambonneau.

— Décidément, fit-il, je m'y remets... Il s'agit maintenant de passer à un autre genre d'exercices... A moi le grand jeu, comme à Ménilmontant.

La Limace ne voulait à aucun prix traverser Paris pour se rendre en Touraine.

Paris, c'était très joli, surtout pour lui, mais il devait se borner en ce moment à ne contempler que de loin ces fortifications qu'il aimait tant.

Les gens dévalisés dans les bureaux d'omnibus du onzième arrondissement avaient dû tous affluer chez les commissaires.

Le départ un peu précipité de monsieur et madame Rouillard ne pouvait que continuer à donner une mauvaise opinion d'eux et à justifier les soupçons de la police.

Donc, La Limace se traça son plan de campagne.

Il traversa Saint-Cloud et alla coucher à Sèvres.

L'hôtel garni où il demanda asile ne rentrait pas précisément dans la catégorie des établissements de premier ordre; cependant Eusèbe réussit à dérober une paire de bottines qu'un voyageur naïf avait laissée à la porte de la chambre pour que la bonne les cirât.

La Limace remplaça ces chaussures neuves par ses vieux souliers.

— Comme ça, se dit-il, si on voit la ficelle, je pourrai expliquer que je me suis trompé.

Il gagna Châtillon, Villejuif et Vitry.

Il était sur la bonne ligne; désormais il prendrait le chemin le plus court pour arriver dans le Jardin de la France.

Tout en faisant ses étapes, il travaillait, on le comprend.

Sa chanson résonnait dans les localités traversées, et, de-ci, de-là, il exerçait son métier de gagne-petit.

Il était bien rare qu'une journée s'écoulât sans qu'il eût augmenté son humble salaire; tantôt, il décrochait une montre, une chaîne, un bracelet, ou autre bijou.

Il avait une façon si joyeuse d'endormir le client ou la cliente que les volés n'auraient jamais cru que le coup avait été fait par le rémouleur et accusaient des voisins dont la réputation laissait à désirer; on en trouve partout.

A Choisy-le-Roy, La Limace rencontra un bimbelotier qui vendait des bagues à dix centimes; Eusèbe en acheta trois, sachant bien qu'il tirerait parti de cette bijouterie modeste.

En effet, à Ablon, il fit le coup du « trouveur ».

Un naturel d'Athis passait; La Limace le croisa et se baissa, ramassant sa bague qu'il feignait d'avoir trouvée.

— Bonne affaire! s'écria-t-il...

Puis, regardant le paysan :

— Part à deux hein?

Il ne faudrait pas connaître les mœurs rurales pour croire que l'habitant d'Athis hésita à entrer dans la combinaison.

Il avança la main vers la bague.

— Elle vaut cent balles! s'écria La Limace avec un merveilleux aplomb.

— Cent balles! ma fine.

— Oui, ajouta Eusèbe, je vais vous donner votre part en argent.

L'autre avança la main de plus belle.

— Seulement, fit l'astucieux Eusèbe, vous allez me faire une petite diminution.

— C'est juste.

— Au fait, si vous voulez garder la bague... Moi, j'en ai à revendre... Tandis que vous, ça vous permettra de faire le faraud.

Et, devenant subitement plus familier, La Limace tapa sur le ventre de son interlocuteur.

— Tu vas épater le maire!

Cette perspective acheva de détruire chez le villageois les principes de défiance que tout bon rural porte en soi.

— Donne-moi trente francs, continua La Limace, et je te laisse le joyau.

L'autre hésita devant l'énormité de la somme.

— N'en parlons plus! fit le rémouleur, qui parut vouloir reprendre sa marche en avant, tout en mettant la bague à son annulaire.

— Écoutez! dit le rustre, je vous offre quinze francs... Je n'ai que ça sur moi.

— Après tout, dit Eusèbe, il faut bien rendre service à son prochain.

Et il donna la bague contre trois pièces de cent sous.

Le naturel d'Ablon s'éloigna en toute hâte, craignant que le camarade ne se ravisât.

— Il y a du bon! pensa La Limace en reprenant sa chanson.

LXXXIII

HONORABLE SOCIÉTÉ.

Eusèbe Rouillard commençait à en avoir assez de voyager à petites journées.

En outre, ses dernières dupes pouvaient aller faire leurs confidences aux gendarmes ; le signalement du rémouleur serait vite donné ; il verrait ses exploits arrêtés au moment où il se proposait de les rendre plus glorieux ; il fallait abandonner cette carrière de chemineau.

Il prit le pas accéléré, malgré la petite voiture qu'il était obligé de pousser devant lui, et arriva à la gare d'Athis-Mons, dix minutes avant le passage du train de Tours.

Il fit enregistrer l'équipage, qui alla prendre place dans le fourgon, pendant que le voyageur s'installait dans un compartiment de troisième classe.

Eusèbe Rouillard se carra sur le coussin — les troisièmes sont rembourrées sur cette ligne — comme s'il avait loué un moelleux sleeping-car.

Les étapes, depuis la forêt de Saint-Germain, avaient été très fatigantes, surtout pour un gaillard qui avait érigé la paresse à la hauteur d'une institution.

L'entresort de Zéphyrine, bien qu'il fût sommairement suspendu, véhiculait quand même son monde, mais La Limace avait été forcé de traîner sa voiture, et il en était encore humilié comprenant, pour la première fois, que l'existence du cheval Troppmann n'était pas autrement enviable.

— Soupé du truc ! s'écria Eusèbe en allongeant ses maigres jambes, pendant que le train se dirigeait sur Étampes.

Il alluma sa pipe.

— Vrai, reprit-il, ce n'était pas la peine de tant chiner Mulot... Lui, au moins, il exerçait ses petits talents dans la capitale... Il ne trimbalait pas son usine dans la cambrouse comme j'ai été forcé de le faire.

Cette humilité ne tarda pas à disparaître, Eusèbe éprouva le besoin de se justifier vis-à-vis de sa personne.

— Mais moi ! fit-il, si je rémoulais, ce n'était que pour battre comtois, puisque j'avais un autre flambeau.

La Limace débarqua à Tours.

Dans le train il avait eu le temps de rappeler ses souvenirs fugitifs, touchant son installation dans la ville de saint Martin.

Des conversations échangées autrefois dans les préaux des différentes maisons de détention que La Limace avait fréquentées autrement que pour y repasser les couteaux, ciseaux, rasoirs, il ressortait qu'un pégriot un peu distingué ne pouvait descendre ailleurs que chez Matifou, dans le quartier de la Poissonnerie.

Aux temps du compagnonnage, les ouvriers qui faisaient leur tour de France, à pied, trouvaient, dans chaque grande ville, une auberge où ils séjournaient jusqu'à ce qu'ils eussent trouvé de la besogne.

Chaque corps de métier avait sa mère, qui hébergeait le compagnon le plus consciencieusement du monde.

Le travailleur nomade retrouvait là, pendant quelques jours, en se reposant de ses pérégrinations, une sorte de famille.

— Tope, pays ! s'écriait cordialement un habitué, souhaitant la bienvenue au nouvel arrivant.

On prenait un petit verre en se racontant des histoires de voyage.

Les filous eux aussi ont leur compagnonnage ; mais tandis que les enfants du devoir ont abandonné les traditions depuis que les chemins de fer ont supprimé leurs pittoresques étapes, les malfaiteurs, eux, conservent leur organisation maçonnique.

Dans chaque grand centre, un bandit, qui a fait ses preuves, sait bien où il trouvera l'hospitalité.

La Limace laissa son établissement à la gare, et, les mains dans les poches, se dirigea vers la Loire.

En voyant les îlots de sable et de cailloux que le capricieux fleuve laisse subsister au milieu de son lit, Eusèbe s'écria :

— C'est comme mon porte-morlingue, à sec !... Il y a plus de lance que ça dans le canal de l'Ourcq !

Puis se rappelant que, en quelques heures, la Loire d'apparence si paisible pouvait fort bien rouler des flots tumultueux et inonder la campagne, il supputa que ses poches étaient susceptibles de la même transformation.

Pendant ces réflexions symboliques, il descendait les quais, ayant en face de lui, sur l'autre rive, les coteaux de Saint-Symphorien, à droite, et à gauche, ceux de Saint-Cyr.

Le paysage ne lui disait rien, n'ayant que de lointains rapports avec les lignes des fortifs, et puis, ça manquait de cheminées d'usines et de la brise embaumée chère aux narines délicates d'Eusèbe Rouillard. Il arriva au pont de pierre et jeta un regard distrait sur la tranchée.

Cependant il dit entre ses dents :

— Si jamais Troppmann était forcé de grimper ce raidillon-là, il donnerait sa démission et nous resterions en panne.

Le musée n'eût même pas le don d'éveiller chez lui le moindre sentiment artistique.

Descartes, parce qu'il est né à La Haye (Indre-et-Loire), Rabelais, parce qu'il a vu le jour aux environs de Chinon, ont leur statue devant l'hôtel de ville de Tours ; La Limace, manquant de littérature, ne s'arrêta pas à contempler leur effigie en marbre de Carrare.

Il arriva rue Eugène-Süe, et ses yeux canailles découvrirent tout de suite la maison qu'il cherchait.

C'était un bouge, dans le genre du tapis-franc si bien décrit par le grand romancier dont le nom a servi de vocable à la rue.

Un auvent, aux rares ardoises léprées de mousse, abritait l'entrée de la maison borgne, dont la porte disloquée avait des allures de guichet de geôle.

Il fallait monter trois marches branlantes, aux pierres effritées par les pieds des clients depuis plusieurs générations, pour pénétrer dans l'antre.

A droite et à gauche, des fenêtres manquant de symétrie étaient garnies de barreaux de fer, laissant voir des loques rouges simulant des rideaux.

Tout l'immeuble menaçait ruine et sa vétusté pouvait être comparée à la maison de Tristan l'Hermite, datant du xve siècle et située non loin de là, rue Briçonnet.

La Limace entra.

Un homme jeune encore, qui se tenait derrière un comptoir d'étain bossué et taché par les matières colorantes du gros vin, examina le nouvel arrivant.

Eusèbe s'écria :

— Tu vois bien que je suis de la tierce... Je viens goûter ton pive et sorguer dans un de tes pieux... Est-ce que ça va?

— Tu peux entrer au salon, dit le commerçant, qui, en effet, semblait trouver La Limace digne de se joindre à la compagnie rassemblée dans une salle fumeuse, au fond de la maison.

Le père Matifou, qui avait fondé l'établissement, n'était plus; sa veuve et son fils continuaient son commerce, qui ne paraissait pas devoir péricliter de si tôt, car une douzaine de drôles assis à une grande table boiteuse s'offraient des consommations aussi falsifiées que variées.

Quand Eusèbe Rouillard apparut, clignant de l'œil pour mieux voir le « salon », trois ou quatre voix s'écrièrent :

— Tiens, c'est La Limace !

Cet hommage spontané lui alla au cœur; jamais sa vanité de grinche n'avait été chatouillée aussi agréablement et d'une façon plus inattendue.

Il n'eût pas été surpris de rencontrer des copains dont il aurait

certainement entendu parler autrefois, mais de là à s'imaginer que sa notoriété l'accompagnerait de la Seine à la Loire, il y avait de la marge.

Il salua l'honorable société avec un geste saccadé d'un irrésistible comique et répondit avec une volubilité de camelot en délire :

— Salut à tous les mecs, à tous les zigs, à tous les costos... Salut à tous les floueurs, tireurs, chopeurs, riffaudeurs, et autres careurs!... Salut aux bonjouriers, boucardiers, roulotiers, venterniers... Salut aux ramastiques, aux vrais pégriots, aux escarpes du premier numéro... Salut à ceux de la haute, de la moyenne ou de la basse fanandelle... Tout un chacun est libre de m'offrir de quoi me rincer la dalle... J'accepterai depuis un litron par tête... V'là mon caractère!

L'arrivée d'un luron aussi joyeux fut saluée par une explosion de cris d'animaux, de trépignements et autres manifestations d'une allégresse générale.

La Limace, content d'être au monde et d'y voir clair, se montra d'humeur encore plus joviale.

Toutes ses velléités de filou qui rêve de devenir un riche et respectable bourgeois s'évanouirent.

Ses instincts innés de voyou reprirent le dessus ; il se trouva admirablement à son aise dans cet élément et se replongea avec un véritable enthousiasme dans cette tourbe, dans cette fange

Il redevint un grimacier de premier ordre, qui tient à obtenir un succès de pitre.

On ne le lui marchanda pas; il en fut délicieusement flatté!

Quand ses yeux clignotèrent moins, à la suite du brusque passage de la lumière à la demi-obscurité de la salle, il put mieux voir ces visages où le stigmate du vice et du crime était si nettement imprimé.

Son exubérance joyeuse redoubla; il venait de reconnaître des amis.

Il s'écria :

— Velut!... Carbagnol!... Fromageot!

— Bien sûr! fit le dernier nommé... Tu nous croyais au plan?

— Ma foi, oui!

— On en est sorti.

— Chouette! fit Eusèbe en lançant sa casquette au plafond.

Ces trois individus, dont le casier judiciaire aurait rempli trois chapitres des mémoires de Vidocq, se trouvaient réunis, par le hasard des libérations, évasions ou commutations,

Sous le beau ciel de la Touraine.

Leur trio de bandits était célèbre à Paris, et La Limace avait souvent

demandé de leurs nouvelles à Courgibet, le marchand de vin logeur de Levallois.

Chacun voulut donner l'accolade à Eusèbe. Au milieu de l'effusion générale, on entendait ces mots :

— Mon vieux poteau !

— Mon vieux frangin !

— Ma vieille branche !

— Ça fait plaisir dans l'existence, s'écria La Limace, essuyant un pleur, de voir qu'on n'a pas toujours affaire à des galvaudeux.

Ce fut à qui accaparerait Eusèbe Rouillard.

Matifou apporta les trois litres qui lui avaient été commandés. On trinqua à la ronde.

L'honorable société que La Limace retrouvait avait de l'usage. On savait que ce n'était pas au voyageur à régaler, car on se doutait bien qu'il ne s'était pas mis en route pour son plaisir et qu'il devait arriver à bout de ressources.

Si la fraternité et la solidarité étaient bannies du reste de la terre, on les retrouverait dans le cœur des pégriots, surtout quand il s'agissait d'un lascar aussi connu qu'Eusèbe.

La réception fut des plus touchantes.

— Je savais bien, pensa La Limace, que la province avait du bon.

Il s'essuyait en vain les yeux; il lui restait toujours une larme récalcitrante à étancher.

On lui demanda naturellement les motifs de son arrivée à Tours ; il mit une sourdine à son expansion, ne voulant pas que les aminches lui prodiguassent des quolibets.

En effet, en réfléchissant un peu, il ne se glorifiait plus autant de son coup de tête.

Auprès de Fifi n'avait-il pas bon souper, bon gîte et le reste ?

Si elle était avec lui en ce moment, au milieu de tous ces bons vivants, on s'en ferait claquer la sous-ventrière.

Ces regrets, les premiers qu'il éprouvât depuis son départ, furent pourtant fugitifs ; il se blâma bientôt intérieurement de les avoir éprouvés.

Il répondit à ses copains :

— Le climat de Pantin ne me réussissait plus... On m'avait affirmé que je vous rencontrerais dans quelque coin... Je suis venu à tout hasard.

Comme explications, c'était plutôt sommaire, mais on s'en contenta en choquant de nouveau les verres avec acharnement.

— Alors, demanda Fromageot, tu vas marcher ?



Matifou, lui-même, malgré son impassibilité ordinaire, fit chorus, un broc dans chaque main. (Page 910.)

— Tant que tu voudras.

— Ce n'est pas le boulot qui manque, ajouta Velut.

— Et puis, c'est franc! déclara Carbagnol.

Les autres acquiescèrent du geste.

— Tant mieux! répliqua La Limace, je ne veux pas faire le crâneur avec vous.

Il retourna ses poches.

— Vous voyez, les toiles se touchent.

— Tu vas te remplumer ici.

— Alors, c'est donc parce qu'il y a beaucoup de poires qu'on appelle ce patelin le jardin de la France?

— Probable!

— Et la rousse?

— Pas à la coule... On leur-z-y fait voir la lune en plein midi aux cognes et aux quarts d'œil.

— C'est rien bath!

— Demain tu en jetteras une secousse avec nous..

— Convenu... Alors on fera de bonnes journées?

— Sans compter les heures supplémentaires... On travaillera aux pièces.

Eusèbe prononça, avec le sentiment de sa supériorité :

— On montrera comment que ça se goupine...

— Ah! pour ça! tout le monde reconnaît que l'ouvrage est soigné quand tu y mets un doigt.

Eusèbe poursuivit :

— Que j'en mette un ou les quatre et le pouce, c'est toujours soigné.

— Ça vaut mieux!

— Je ne peux pas souffrir les salopiots qui gâchent la besogne.

— Chacun a son amour-propre.

— T'es pas trop gniolle, Carbagnol!

Velut s'écria :

— Quand tu as radiné, nous nous préparions à nous remettre sur le tas.

— Faut pas que je vous empêche de grinchir.

— On peut se payer un après-midi de gondolage, tous en chœur.

— On en sera quitte pour mettre les bouchées doubles demain.

— Oui, oui, appuya le chœur des pégriots.

Fromageot reprit :

— Pour le moment, il ne s'agit que de souhaiter la bienvenue à un gonsier qui a pris ses cliques et ses claques pour revoir des copains en villégiature... On va faire les choses en grand.

Matifou, mandé de rechef, prit les ordres pour le dîner.

Malgré les extra commandés, il ne présenta aucune objection, s'inclinant avec la plus parfaite déférence, comme tout bon débitant devant d'excellents clients.

Eusèbe Rouillard, observateur par nature, pensa :

— Faut rien qu'ils soient calés, ces colons-là, pour que le patron ne rechigne pas... Alors, c'est vrai! il n'y a qu'à se baisser pour en prendre sur les bords de la Loire!... Je ne m'étais pas fourré le doigt dans l'œil... C'est bien ici que je ferai fortune!... On a du flair ou on n'en a pas!... Il y a longtemps que j'aurais dû plaquer ma légitime pour venir chercher

mon gros lot dans ce pays de Cocagne... A tous les coups l'on gagne dans la patrie des pruneaux.

Les joyeux propos continuèrent; chaque camarade raconta ses derniers exploits à la Limace.

Huit jours auparavant, l'un avait aux trois quarts assommé une vieille femme à Vouvray pour lui prendre ses économies.

Un autre, opérant à Cormery, était parvenu à découvrir le bas de laine d'un paysan.

Puis, c'étaient des équipées partout aux environs : Ballan, Rivière, Saint-Paterne, Loches, Montrésor et quantité de bourgades voisines de la Loire ou du Cher avaient été pillées par les malandrins.

Un grand gaillard barbu semblait avoir accompli la plus remarquable prouesse : ses talents s'étaient exercés chez un fonctionnaire de la colonie de Mettray.

Il connaissait le pays, car il y avait été envoyé jadis comme détenu; sa belle jeunesse s'était écoulée là.

C'est ainsi qu'il avait profité des leçons de morale et des bons exemples que des philanthropes prodiguent aux pensionnaires de la maison.

Les trois amis de la Limace s'étaient rendus à Villeperdue et avaient dévalisé une propriété du maire.

— D'après ce que je vois, objecta judicieusement Eusèbe Rouillard, vous ne travaillez pas en ville.

— Jamais! répondit Carbagnol...

— Nos goûts sont champêtres, appuya Velut.

— Comme ça, expliqua un autre bandit, on risque moins.

— Dame! poursuivit Fromageot, quand on est trop pressé, on se contente de ce qu'on a sous la main... Seulement, on fait de l'ouvrage à la flan.

— Ça ne vaut rien.

— Et puis, une bonne balade pour aller et pour revenir, ça ouvre l'appétit, surtout quand on n'a pas fait chou blanc.

— Alors, chez Matifou, c'estfranc?

— On n'y voit généralement pas de curieux... En cas d'avaro, il y a une porte par derrière; tout le monde peut s'esbigner en cinq secs.

— La maison du bon Dieu, quoi!

L'heure des apéritifs était arrivée; un vitriol étiqueté absinthe suisse fut copieusement servi.

Tous ces sacripants étaient ivres; les lazzi devenaient plus grossiers, les contorsions plus burlesques; tout le monde parlait à la fois.

La conversation ne tarissait pas, roulant sur le vice et le crime; c'était à qui se montrerait le plus immonde, sans dédaigner les vantardises et

les fanfaronnades dont les plus grands malfaiteurs se croient encore obligés de rehausser leurs forfaits.

La Limace se tenait le ventre, tant son hilarité était prodigieuse.

Il s'écria :

— Ah ! les brigands! ils ont juré de me faire crever de rire.

Il se chargeait à son tour d'égayer la galerie, et c'était à lui que revenait la palme dans ce concours de drôleries sinistres.

Il avait des expressions d'argot d'une extravagance inénarrable; ses jeux de physionomie ahurissants et ses gestes simiesques achevaient d'en faire l'être le plus répugnant, mais aussi le plus amusant de l'honorable société.

A ce moment, Eusèbe Rouillard oubliait complètement son épouse infortunée.

Ses rêves de grandeur ne le tourmentaient pas davantage. Il ne voyait plus, comme digne couronnement de sa carrière, l'agreste maisonnette d'Aulnay-lès-Bondy et l'écharpe municipale comme apothéose.

Matifou annonça qu'il allait servir ces messieurs et demanda civilement la permission de mettre le couvert.

Le festin commença bientôt : l'arlequin, le civet de matou et le filet de cheval de fiacre dominaient, quoique parés des plus pompeux vocables gastronomiques ; mais en somme l'ordinaire était supérieur à celui des centrales ou du bagne, et chacun y fit honneur en l'arrosant des vins des environs.

Le cliquetis des fourchettes et des couteaux, les assiettes remuées, les verres choqués emplirent tout d'abord la salle ; puis bientôt, les jurons et les blasphèmes recommencèrent à retentir.

Le tapage redevint infernal.

Toujours placide, le patron de l'établissement continuait à servir; il en avait tant vu et tant entendu ; feu son père lui en avait tant raconté, qu'il ne s'étonnait de rien.

Quand chacun fut rassasié et que le dessert fut servi, Fromageot s'écria :

— Qui est-ce qui va nous pousser une goualante?

Trois ou quatre amateurs de musique levèrent la main.

Des chansons obscènes furent débitées, obtenant d'énormes succès.

Carbagnol demanda la parole ; elle lui fut octroyée.

Il interpréta un chef-d'œuvre du genre : la *Chanson du coffre-fort.*

L'auteur, qui avait tout d'abord gardé l'anonyme, ne put revendiquer plus tard la paternité de son chef-d'œuvre, car il fut guillotiné.

On sait que ce ne fut pas le seul versificateur qui finit sur l'échafaud. Cette œuvre retrace les infortunes de trois mousquetaires du crime.

Le premier couplet peut être cité :

Un certain soir, étant dans la débine,
Un coup de vague il leur fallut pousser;
Car sans argent l'on fait bien triste mine;
Mais de courage ils n'ont jamais manqué!
La condition était filée d'avance;
Le Rigolo eut bientôt cassé tout.
Du gai plaisir, ils avaient l'espérance... } *Bis*
Quand on est pègre, on peut passer partout. }

Puis les péripéties suivaient. Le coffre-fort mis dans une voiture, éventré chez un émule de Matifou.

Il contenait quarante mille francs, « quarante milets ».

Carbagnol expliqua leur sort au deuxième refrain:

De les manger, ils n'étaient pas en peine; } *Bis.*
Quand on est pègre, on peut se payer tout. }

Une fois la caisse vide, on l'envoya faire un plongeon dans la Bièvre; malheureusement, on l'y repêcha.

. . . . Adieu tous les beaux rêves. } *Bis.*
Quand on est pègre, on doit penser à tout. }

Le quatrième couplet expliquait comment la bande avait été capturée, et le chanteur regrettait les ripailles en ces termes :

Ce temps heureux s'est terminé trop vite,
Car aujourd'hui, nous voilà tous dans l' trou.
Nous sommes tous victimes des bourriques. } *Bis.*
Quand on est pègre, il faut s'attendre à tout. }

C'est la paraphrase du fameux vers :

A tous événements le sage est préparé.

On comprend bien que nous serions impardonnable si nous passions sous silence le dernier couplet.

Le voici :

Mes chers amis, j'ai fini leur histoire.
A la Nouvell', tous trois ils partiront.
Mais avant peu, bientôt, j'en ai l'espoir (c),
Brisant leurs fers, vers nous ils reviendront.
Mort! Cent fois mort à toute la police!
Ces lâch's bandits sans pitié coffrent tout.
On les pendra, et ce sera justice, } *Bis.*
Car pour les pègr's, la vengeance avant tout. }

Ce fut du délire!

Les compagnons reprenaient en chœur le refrain, qui se chante, on l'a deviné sur l'air de :

Dis-moi soldat, soldat, t'en souviens-tu ?

Matifou, lui-même, malgré son impassibilité ordinaire, fit chorus, un broc dans chaque main.

Les bandits passèrent la nuit à chanter et à boire.

LXXXIV

AFFAIRE MANQUÉE.

Le lendemain La Limace, en garçon laborieux qui sait qu'il y a temps pour tout, partit en expédition avec deux des bandits.

Il s'était promis de travailler seul, nous le savons ; mais il croyait bon de se laisser guider pendant quelques jours, histoire de s'orienter.

Le drôle avait une sûreté de main extraordinaire ; il émerveilla ses complices avec qui il partagea fraternellement le produit des rapines.

Mais La Limace trouvait que ces opérations n'étaient pas assez fructueuses.

— Comme distraction, disait-il, ça peut passer... seulement, le jeu n'en vaut pas la cabombe.

Peu à peu, la conscience de sa supériorité sur de vulgaires malandrins lui revenait ; il n'y avait qu'un individu qu'il ne méprisait pas trop, Carbagnol, l'homme à la chanson.

— Si j'avais le temps, lui disait Eusèbe, je ferais de toi un pégriot soigné ; malheureusement, je ne moisirai pas sur les bords de la Loire... Quand mon chopin sera dans le sac, je retournerai voir les Pantinois.

— Pourtant répliqua Carbagnol, on la relève ici.

— A la mie de pain.

— Tu es trop difficile.

— C'est comme ça, mon vieux !

— Il est vrai que tu peux te permettre quelque chose de tapé, car je n'ai jamais vu personne qui fût digne de dénouer les cordons de tes ripatons.

Eusèbe Rouillard accepta le compliment sans la moindre modestie.

L'autre, ébloui par les quelques mots de celui qu'il regardait comme un maître, reprit :

— Si tu veux m'employer, je ferai tout mon possible pour que tu ne me donnes pas mes huit jours.

— On verra, dit La Limace pour clore la conversation.

Il n'était plus aussi gai ; il se sentait du vague à l'âme. Tout d'abord il se morigéna, s'accusant de ne jamais savoir où il était bien.

Il but encore plus que de coutume pour noyer sa mélancolie ; il ne réussit pas à retrouver sa belle jovialité.

Ce fut en vain qu'il essaya de se donner le change sur les motifs de ce changement, il finit bientôt par s'avouer, avec un ahurissement complet, qu'il regrettait Zéphyrine.

Oui, malgré ses rodomontades en quittant l'entresort, malgré sa joie exubérante en se voyant redevenu garçon, malgré ses perfides résolutions concluant à une rupture absolue, il reconnaissait aujourd'hui que quelque chose lui manquait.

La solitude lui était surtout sensible quand il rentrait chez Matifou, après une journée laborieusement remplie.

La chambrée n'avait plus alors le don de le mettre en liesse, comme le jour où il était arrivé, et il était blasé sur tous les compliments.

Il devenait excessivement maussade et semblait avoir hâte de rentrer dans sa chambre pour y méditer ; toutefois, il restait au milieu de la bande pour s'y abreuver plus à l'aise ; mais tout le monde était frappé de sa tristesse.

Velut, croyant deviner, s'était chargé de mettre La Limace en présence de jeunes personnes aux mœurs plutôt faciles. La Limace, très reconnaissant de cette délicate attention, s'était comporté de façon à ne pas ternir sa réputation de galant Pantinois ; mais les ribaudes de la Poissonnerie ne l'avaient pas captivé.

En procédant par comparaison, cette chose terrible en amour puisqu'elle engage à toujours multiplier les expériences, Eusèbe Rouillard, quel que fût son désir de caresser l'œillet, la violette et la rose, en imitant le zéphyr, ne parvenait qu'à regretter plus amèrement Zéphyrine.

— Y a pas ! reconnaissait-il, dans un grand élan de franchise passionnée, mon épouse est autrement construite que ces sauterelles-là... Bien sûr qu'elle n'est pas tous les jours commode... elle a de bons moments et de fichus quarts d'heure... Ça n'empêche pas que je l'ai dans le sang, quoi !... Et puis, quoi ! y a pas à tortiller, c'est une belle femme !...

Le malheureux Eusèbe, dans cette voie de regrets amers, aurait pu se consumer, si les amis ne l'avaient pas forcé à se distraire quand même.

Après avoir constaté sa faiblesse, La Limace eut un accès d'amour-propre qui l'empêcha de capituler tout de suite.

Décemment, encore une fois, il lui était interdit de mander Zéphyrine auprès de lui.

— L'entresort n'est pas un salon de la haute, pensait-il, mais enfin, c'est encore moins débecquetant que la turne à Matitou.

Enfin La Limace, se défendant toujours d'avoir la faiblesse d'envisager certains points de vue, fut encore obligé de constater une nouvelle défaillance.

— Avec ça que ce serait mariolle, se disait-il, de la montrer à tous ces va-nu-pieds-là... Ils voudraient tous lui faire les petits pains... Je la connais, la bougresse, elle est assez inflammable... Fromageot a quelque chose de poétique dans les narines... Il n'en faudrait pas plus pour que Zéphyrine eût un béguin... Sans compter que Velut n'est déjà pas si démoucheté... Pour les autres, on n'a jamais pu savoir... Les femmes, ça a de drôles de goûts... Non, non, mon vieux Eusèbe, faut songer que tu comptes retourner prochainement à Paris et que tu dois toujours pouvoir passer sous la Porte Saint-Denis... Je ne tiens pas à faire rigoler le nègre, moi !....

Ces horizons nouveaux lui causèrent d'autres tourments.

— Bien sûr ! reprit-il, Fifi m'a juré qu'elle me linguerait si elle me prenait en flagrant délit... Quand je repasse un couteau de boucher, ça me fait froid dans le râble... Mais c'est sans doute une manière de cacher son jeu.

Cependant, Eusèbe, après avoir pesé le pour et le contre, reconnut qu'il ne prendrait jamais au tragique une mésaventure conjugale ; toutefois, il valait mieux ne pas s'y exposer.

— Voyons, dit-il à Carbagnol, as-tu une idée?

— J'en ai plusieurs.

— Une bonne?

— Tu vas voir.

Carbagnol lui exposa un plan que La Limace lui promit d'examiner dans la journée.

Mais il avait tout de suite une objection à présenter.

— C'est encore à la campagne, dit-il.

— Qu'est-ce que ça fait ?

— Voilà... En me baladant dans les rues, j'ai vu des boutiques de bijoutiers qui m'ont paru bien garnies.

— Il y a de ça.

— Ce n'est pas la camelote de la rue de la Paix ou du Palais-Royal, mais enfin ça mérite d'être fait.

Carbagnol se gratta l'oreille.

— Écoute, répondit-il, je ne doute pas de tes capacités ; seulement, je ne suis pas habitué à travailler en ville.

— Alors, si je t'emmène à Paris, tu te tourneras les pouces?



Le tabellion, un vigoureux gaillard qui n'avait pas froid aux yeux, tira deux coups de feu.
(Page 914.)

— Non; seulement d'ici là, tu m'auras dressé... Tu comprends, l'arnache n'est pas épatante ici, mais enfin, les magasins de la rue Nationale sont toujours un peu plus surveillés que le reste.

— C'est dommage, conclut La Limace.

— Maintenant, si, malgré tout, tu veux risquer le paquet, je suis ton homme.

Eusèbe réfléchit.

— En tout cas, répliqua-t-il, ne jaspine de rien avec les copains.

— Sois tranquille.

— A deux, c'est suffisant.

La Limace se décida pour l'expédition suburbaine; elle en valait la peine, d'ailleurs.

Le lendemain, La Limace et Carbagnol prenaient à trois heures vingt-cinq de l'après-midi un train qui les conduisait à Châteaurenault, où ils arrivaient à quatre heures cinquante-quatre.

Ils restaient dans cette ville jusqu'à neuf heures du soir, ils la quittaient et faisaient à pied quelques kilomètres, pour gagner une petite localité où Carbagnol avait opéré plusieurs reconnaissances.

Ils s'introduisaient à minuit dans l'étude du notaire. Les murs avaient été franchis sans encombre et la porte fracturée.

La Limace sortait de sa poche les instruments de précision qui lui permettaient de faire une brèche dans le coffre-fort...

— Ça va tout seul! dit son complice.

— Jusqu'ici oui, répliqua Eusèbe.

— Tu sais, il y en a de la galette là-dedans.

— Faut l'espérer...

— J'en suis sûr... Ce notaire-là est très considéré dans le patelin.

— Il ne manquerait plus que nous en soyons de notre voyage.

— Deux francs quatre-vingt-quinze, chacun.

— Penses-tu?

La Limace allait commencer à fonctionner, mais il éprouva le besoin de dire encore à Carbagnol :

— Ce qu'il y a de tordant, c'est qu'on ne voudra jamais croire que le tabellion a été grinchi... On prétendra que c'est lui qui a étouffé la braise... Encore une erreur judiciaire, quoi!

Soudain, les deux bandits tressaillirent et une sueur froide leur coula entre les épaules.

Le notaire s'était réveillé; entendant un bruit suspect, il avait sauté à bas du lit...

Muni d'un revolver, il descendait l'escalier qui conduisait à l'étude.

Carbagnol, ignorant si l'ennemi était armé, voulait engager la lutte, mais La Limace l'empoigna à bras-le-corps :

— Nous sommes vus, balbutia-t-il... Allons!

Ils eurent juste le temps de sortir.

Le tabellion, un vigoureux gaillard qui n'avait pas froid aux yeux, tira deux coups de feu, mais les drôles, profitant de l'obscurité, réussirent à s'esquiver.

Eusèbe Rouillard était dans une colère bleue; il avait été forcé de laisser une pince-monseigneur sur le champ de bataille.

— Nous sommes arrivés trop tôt, dit Carbagnol.

Les deux bandits furent bientôt hors de toute poursuite.

La Limace continuait à jurer.

— C'est bien fait, clamait-il... Je n'avais pas besoin de fader avec des petzouilles!... Il n'y a qu'à Paris qu'on sait goupiner une condition dans toutes les formes... C'est dégoûtant! Voilà ce que c'est que d'avoir mêlé les torchons et les serviettes... On ne m'y repincera plus.

Carbagnol, très humilié, courbait la tête.

Lui qui espérait gagner ses éperons avait fait une triste besogne; et pourtant, d'après ses observations préliminaires, l'étude était abordable. On aurait trouvé des mille et des cent dans le coffre-fort. Il ne fallait accuser que la guigne, quoi! Cependant, les amères récriminations de La Limace le désolaient. Il voulut chercher à se justifier.

— Je t'assure, commença-t-il, que je croyais l'affaire dans le sac!

— Fiche-moi la paix, hé! gourdée! répliqua Eusèbe, au comble de la fureur.

— Tout marchait bien...

— Oui, jusqu'à l'arrivée du pante... Si encore je n'avais pas laissé un outil sur le champ de bataille!...

— Il faut que nous prenions une revanche.

— Soupé du truc!... Tu peux essayer avec les autres becs-dans-l'huile, moi, tu ne m'auras plus.

— Un peu plus, pourtant, ça y était.

— Bien sûr! Si j'avais eu un poteau solide avec moi.

— Je n'ai pas cané.

Carbagnol commençait à se monter; il ajouta:

— C'est toi qui as voulu prendre la poudre d'escampette.

— Parce que nous étions ratiboisés.

— Qui sait?... On pouvait estourbir le notaire.

La Limace, en voyant que son compagnon s'animait, devint moins acerbe. D'ailleurs, sa rage furibonde se passait. Il était inutile de pousser à bout son copain.

— Bien sûr! continua Carbagnol, nous étions deux et il était seul... On l'aurait refroidi avant qu'il ait le temps de faire ouf!

— Mon garçon, reprit Eusèbe sentencieusement, tu es jeune, tu es ardent, tu as du nerf; ce n'est pas fait pour me déplaire... Mais, dans notre fourbi, il ne faut jamais s'obstiner... Ou ça marche comme sur des roulettes, ou il y a un cheveu... Dans ce dernier cas, il n'y a qu'à se tirer.

L'autre ne paraissait pas très convaincu.

La Limace ajouta:

— Crois-en l'expérience d'un homme qui a connu les hauts et les bas.

— Eh bien! reprit Carbagnol, promets-moi d'essayer autre chose.

— Je ne dis pas non, mon fiston... Seulement, ce n'était pas la peine d'aller si loin pour faire four.

— Ah! si on réussissait chaque fois...

— Naturellement, on dégoterait Rothschild.

— Si malin que tu sois, La Limace, t'as bien ramassé des pelles... Sans cela, tu ne serais pas venu chez nous.

— Mon garçon, dans ce que tu me dis, il y a à en prendre et à en laisser... Si tu m'as vu chez Matifou, ce n'est pas parce que je végétais à Paris... C'est parce que j'avais des peines de cœur... J'ai voulu m'éloigner pour me consoler.

— Ah! l'amour! fit Carbagnol en soupirant.

— En me trouvant au milieu de vous, poursuivit La Limace, je n'ai pas voulu passer pour un fainéant... J'ai tenu à vous montrer comment ça se mitonnait là-bas... Bien sûr qu'on ne gagne pas à tous les coups ; mais on n'y est toujours pas de son voyage.

Carbagnol, avec un acharnement digne d'un meilleur sort, poursuivit sa réhabilitation ; La Limace ne l'écoutait plus. Il arpentait la route silencieusement dans les ténèbres.

Son pauvre cœur, décidément, était ulcéré.

— Voilà ce que c'est, pensait-il, d'avoir lâché Zéphyrine... Je ne réussirai rien de bon tant qu'elle ne sera pas auprès de moi... Fifi est un porte-veine !

Ils se gardèrent bien de retourner à Châteaurenault, où ils tomberaient dans la gueule du loup, si la gendarmerie était déjà prévenue.

Ils allèrent jusqu'à Boulay ; ils y arrivèrent fourbus.

Le jour ne se levait pas encore. Ils durent s'asseoir sur le bord d'un fossé, malgré la bise qui les cinglait.

Quand l'aube reparut, les deux compagnons se relevèrent ; il était temps ; ils croyaient qu'ils allaient geler.

Ils se reposèrent dans une auberge jusqu'à l'arrivée du train, tout en cassant la croûte et en buvant deux litres de vin blanc.

A sept heures vingt-huit, ils partaient pour arriver à Tours à dix heures neuf.

En descendant du train, La Limace tendit la main à Carbagnol.

— Sans rancune, dit-il de son ton gouailleur.

— On recommencera que je te dis.

— La semaine des quatre jeudis.

Eusèbe s'arrêta, tandis que son compagnon prenait le pas accéléré.

— Tu viens ? demanda Carbagnol.

— Non !

— Tu vas me laisser rentrer seul chez Matifou ?

— Je suis dégoûté de votre société.

— Mais que vas-tu faire ?

— Reprendre à la consigne mon bazar... Ça va me coûter quelques sous, mais ça vaut mieux que de turbiner à la secousse... Au revoir !... Bonjour aux amis.

La Limace rentra brusquement dans la gare. Carbagnol, à bout de patience, ne voulut plus insister ; il s'éloigna dans la direction du boulevard Heurteloup.

Eusèbe dégagea son établissement et se remit bientôt à explorer la cité tourangelle.

Il était harassé ; il avait bien du mal à pousser sa petite voiture ; mais, pour ne pas s'endormir, il faisait tinter sa clochette et poussait son cri de guerre :

— V'là le rémouleur !... couteaux, ciseaux, rasoirs...

Rue de la Préfecture, il fut tout stupéfait de revoir Carbagnol.

Le bandit, le visage tout bouleversé, rasait les maisons, comme un gaillard qui ne tient pas précisément à attirer l'attention de ses contemporains. La Limace trouva bizarre que son compagnon nocturne tournât le dos à la rue Eugène-Suë ; mais comme il avait résolu de rompre avec la tierce, il ne se préoccupa pas autrement de cette anomalie ; et même, pour éviter que Carbagnol ne le hélât, Eusèbe se mit à contempler les magnifiques arbres de la Préfecture, qui dressaient leurs silhouettes dénudées sous le ciel d'hiver.

Mais Carbagnol vit La Limace et courut tout de suite à lui.

— Ah ! mon vieux ! fit-il, tout essoufflé.

— Quoi ? interrogea Eusèbe de son air le moins engageant.

— Les camarades sont paumés.

Le rémouleur eut un soubresaut.

— Juste comme j'arrivais au coin de la rue, continua Carbagnol, j'ai vu la rousse qui les emmenait.

— Tiens! goguenarda Eusèbe, je croyais que Matifou avait une porte de derrière et qu'on était à l'abri dans sa turne.

— Faut croire qu'on se sera ravisé.

— Ou que Matifou aura « donné » ses locataires.

— Tu crois ?

— Dame ! ça se passe souvent comme ça.

— Si je le savais, reprit Carbagnol, j'irais lui serrer la vis.

— Et tu te ferais poisser comme les autres... Rengaine ta rouspétance et file ton nœud.

— Où veux-tu que j'aille ?

— J'en ignore... Toujours est-il que je ne tiens pas à être rencontré en ta compagnie.

La Limace fit quelques pas en avant ; mais le camarade s'attacha à ses pas.

— C'est mal ! s'écria Carbagnol, de lâcher un garçon dans la purée... Si c'est comme ça que les pégriots de Paris se conduisent, je ne leur en fais pas mon compliment.

Ce reproche toucha Eusèbe. Les bandits sont toujours sensibles quand on les rappelle à la solidarité.

Carbagnol continua :

— Après tout, tu me dois une fière camoufe !

— Comment ça ?

— Si je ne t'avais pas emmené cette nuit pour une affaire, tu serais ceinturé comme toute la chambrée.

— Possible ! mais si je ne t'avais pas suivi, toi aussi tu serais à l'ombre.

— Raison de plus pour ne pas nous séparer.

— Soit ! déclara Eusèbe, mais, j'ai bien assez de trimbaler mes instruments sans traîner encore un outil de ta sorte... Si tu veux qu'on se revoie, on se reverra.

— Ce soir, au bout du pont de pierre.

— A quelle heure ?

— A neuf heures.

— Convenu.

— Et tu sais, quelque chose me dit que ce coup-ci nous ne ferons pas chou-blanc.

La Limace regarda Carbagnol ; celui-ci, les poignets crispés, le regard dur, la mâchoire proéminente contractée, paraissait prêt à n'importe quelle besogne.

— Le fait est qu'il est mûr, pensa Eusèbe... Qui sait ?

A l'heure dite, La Limace, ayant remisé sa meule dans un caboulot des environs, arrivait au rendez-vous.

Carbagnol l'attendait.

Eusèbe se dit :

— Il ne s'est pas fait choper, c'est déjà un bon point... Est-ce qu'on pourrait en tirer quelque chose, de ce prévoyant-là ?

LXXXV

LA GUIGNE.

Carbagnol jeta un regard en arrière ; personne n'était à ses trousses ; sans dire un mot, il s'engagea dans la Tranchée, pendant que La Limace lui emboîtait le pas.

Ce mutisme commença par ennuyer Eusèbe.

— Ah çà ! où me conduis-tu ? demanda-t-il.

— Au Petit-Pilorget, répondit Carbagnol.

— Est-ce loin ?

— En haut.

— C'est raide à grimper... On aurait dû mettre un funiculaire.

— Il en est question.

Tout cela était bien laconique; La Limace, à son grand dépit, suivait un homme qui ne lui avait rien confié et qui, en somme, jouait un rôle de chef.

L'amour-propre d'Eusèbe Rouillard se révolta.

Il s'arrêta net.

— Mon vieux, dit-il d'une voix rauque, tu vas t'expliquer, ou sans cela je t'abandonne à ton malheureux sort.

Carbagnol n'attendait que cette injonction pour parler.

Il fournit les renseignements exigés. Il le fit brièvement, négligeant les détails.

— Voilà !... Une veuve... Seule dans sa maison... Un magot copieux.

— Et pas de larbins? interrogea Eusèbe.

— Pas la queue d'un !... La personne en question fait tout... Il y a bien un jardinier de temps en temps, mais il ne couche pas là.

La Limace redevint très confiant.

— Ah ! ah ! s'écria-t-il, ça ne paraît pas mauvais.

— Seulement, tu sais, reprit Carbagnol avec une excitation fébrile, faut que ça marche.

— Ça marchera.

— Si on est pris sur le tas, on ne s'en ira pas.

— Il vaudrait mieux ne pas être pris.

— Cette femme n'a personne auprès d'elle...

— C'est dommage si elle a encore l'âge des illusions, prononça galamment La Limace.

— Il n'y a pas à dire, quoi qu'il arrive, son *poigneji* doit passer de sa poche dans la nôtre.

— Moi, je veux bien, mais...

Carbagnol ajouta :

— Je la surine si elle s'avise de s'amener trop tôt.

Et le bandit montra à son complice un couteau effilé, dont la pointe était enfoncée dans un bouchon, pour que le porteur ne se blessât pas.

— Ma foi ! répliqua Eusèbe, je te laisse libre... En principe, je n'aime pas le résiné... Chacun a son choix touchant les confitures... Mais s'il n'y a pas moyen de faire autrement, ça te regarde.

— A la bonne heure ! répliqua Carbagnol, tu te mets à la portée des circonstances.

— Faut bien.

— Le reste me regarde.

La Limace continuait à trouver que le camarade était plus malin qu'il ne le paraissait tout d'abord.

L'affaire pouvait être excellente.

Cependant, le premier optimisme passé, Eusèbe, en garçon avisé, posa plusieurs questions.

— Combien y a-t-il à affurer ?

— Beaucoup de milets.

— Pas de chiens ?

— Non.

— Et la dame ?... Je suppose bien qu'elle prend quelques précautions ?

— On n'a jamais rien essayé au Petit-Pilorget.

— Alors les gens s'endorment tranquillement ?

— Bien sûr !

— C'est trop beau !

— Est-ce que tu vas encore avoir le trac ?

— Le trac ! répéta Eusèbe, froissé dans sa vanité, je ne l'ai jamais eu.

— Et pourtant, chez le notaire...

— Chez le notaire, nous étions pris grillots, sans le moindre bénéfice... Crois-moi, je sais de quoi il retourne, dans ces mastics-là... Il n'y a pas de déshonneur à se faire la paire... La preuve, c'est que si nous avions été paumés hier, nous raterions le chopin de ce soir.

Ils continuaient à gravir la Tranchée, cette large avenue qui départage Saint-Cyr et Saint-Symphorien.

Les dernières boutiques se fermaient ; quelques voitures rentraient à Tours ; le silence allait régner partout.

Carbagnol reprit :

— Des pègres à la hauteur ne reviennent jamais sur ce qui s'est passé la veille.

— Pègre, je le suis ! déclara La Limace avec un orgueil très légitime... A la hauteur, je le suis, puisque nous avons escaladé plus que la butte Montmartre.

— Nous arrivons.

— Ce n'est pas dommage... J'allais devenir poussit.

— Tu vois, fit Carbagnol en désignant une maison à gauche.

— C'est-à-dire que je ne vois pas, repartit Eusèbe ; il fait trop noir.

La lune, en digne complice des malfaiteurs, sortit d'un nuage.

Carbagnol put mieux désigner la propriété qu'ils se proposaient de piller.

